



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



a39015 01802786 5b



PROPERTY OF

*The  
University of  
Michigan  
Libraries*

1817

---

ARTES SCIENTIA VERITAS

---











**HISTOIRE**  
**DES FRANÇAIS**  
**DES**  
**DIVERS ÉTATS**



---

**Paris, imprimerie GIRAUDET et JOURNÉ**  
**338, rue Saint-Honoré.**

**HISTOIRE**  
**DES**  
**SAIS DES DIVERS ÉTATS**  
**OU**  
**HISTOIRE DE FRANCE**  
**IX CINQ DERNIERS SIÈCLES**

AMENÉ PAR  
**A.-A. MONTEIL**

Ouvrage deux fois couronné par l'Institut

---

**QUATRIÈME ÉDITION**

**ET D'UNE NOTICE HISTORIQUE PAR M. J. JANIN**

**ET**

**UNE TABLE ANALYTIQUE PAR M. BRUGUÈRE**

---

**TOME II. — XV<sup>e</sup> SIÈCLE**

**PARIS**

**MR LECOQ, LIBRAIRE**  **GUIRAUDET ET JOUAUST**  
**10, RUE DU BOULOI**  **338, RUE S.-MONNÉ**

**1853 64**

**17**

DC

38

• M77

1853

V.2

# LES PLAINTES DES DIVERS ÉTATS.

---

## HISTOIRE I. — LE PAUVRE.

A la grande salle de l'Hôtel-de-Ville de Troyes, où, plusieurs fois la semaine, se rassemblent avec le maire et les échevins un grand nombre d'autres personnes, il s'est élevé aujourd'hui cette question : « Quel est des divers états le plus malheureux ? » On imagine aisément le bruit qu'elle a dû exciter parmi nos bons champenois ; tout le monde s'est mis à crier, à se plaindre : c'était une confusion de voix qu'on ne pouvait faire cesser. A la fin on est convenu qu'à cette veillée ou aux veillées suivantes chacun ferait à son tour l'histoire des peines et des soucis de son état, et qu'après avoir entendu tout le monde, l'assemblée déciderait quel est l'état le plus malheureux.

On achevait, après quelques nouveaux débats, de régler l'ordre dans lequel chacun parlerait, quand la porte s'est tout à coup ouverte. Il est entré un homme couvert de haillons, sa bécotte sur l'épaule, son barillet sur la poitrine<sup>1</sup>, tenant son bonnet d'une main, son chapelet de l'autre, qui a dit : Messieurs, vos valets du très illustre maire m'ont averti que vous alliez donner audience à tous les états, afin de savoir quel est le plus malheureux ; veuillez, je vous prie, écouter aussi le nôtre. Je n'approcherai de vous qu'à une distance respectueuse. Dans ce moment, je ne vous demande ni pain ni argent ; faites-moi seulement l'aumône d'un peu d'attention.

Qui nie que les pauvres soient les plus malheureux ? Qui ? les mauvais chrétiens, les mauvais riches, et il en est tant ! Combien de fois, du temps de ma fortune passée, n'ai-je pas entendu dire que les pauvres étaient les plus heureux ; que, leurs revenus tant fondés sur la charité publique, ils vivaient sans chagrin, sans autre peine que de réciter leurs patenôtres et de tendre leur main. Hélas ! hélas ! on ne disait point que souvent leurs patenôtres étaient infructueuses, que souvent leur main restait vide, que souvent il leur fallait endurer en patience la faim de plusieurs jours, le froid de plusieurs mois.

J'ai été riche dans mon état d'artisan. J'avais une jolie femme ; elle mourut à la fleur de l'âge. La gouvernante remplaça dans les soins du ménage s'enfuit un jour de mes garçons, emportant ensemble le fruit du travail ma vie. J'étais cordonnier, je devins savetier.

Je ne sais s'il est de mal plus terrible que la honte ; je n'en ai pas éprouvé de pire. J'avais été maître corbeillon honorablement établi dans le plus beau quartier de Paris, j'avais été marguillier de ma confrérie : car j'ai toujours eu gloire. Je ne pouvais m'endurer dans mon nouvel état, l'opprobre me devint à la fin si insupportable que je vendis mes instruments et m'en allai au plus vite loin des yeux qui m'avaient vu jusque alors.

A peine je fus en voyage que je rencontrai un homme de conversation gaie, animée, spirituelle, qui au don de l'aveugle joignait le don encore plus précieux de faire le jatte. Nous nous liâmes bientôt d'une grande amitié ; nous eûmes une bourse commune, c'est-à-dire que ma bourse devint commune entre nous. Nous achetâmes un petit chariot à quatre roues auquel il sauta légèrement. Il devait souffrir et gémir ; je devais le traîner. Le lendemain je m'attelai, et, comme je ne pouvais encore me décider à incliner mon front pour solliciter la charité publique, mon camarade cloua sur le devant du chariot son grand gobelet d'étain. Vous verrez, me dit-il, que ce gobelet remplira souvent notre bouteille. Ce qui ne manqua d'arriver.

Je ne connaissais pas encore tous les dons que mon camarade possédait. Un soir que nous n'avions rien de mieux à nous distraire, il m'apprit à me donner les apparences d'un grand nombre de ladies. Ses leçons me furent, j'ose le dire, assez profitable que je sois toujours demeuré bien au-dessous de mon maître. Il m'apprit aussi à composer des ulcères avec de la glue, du vin et du sang<sup>2</sup>. Je lui en vis figurer sur ses jambes et ses bras de fort beaux. Quand il voulait, il faisait aussi le diable à quatre. C'était à faire mourir de rire ceux qui savaient qu'il jouait ce rôle, à faire mourir de peur ceux qui ne le savaient pas. Tantefois il n'usait plus de cette ressource ; je lui en demandai raison. Il me donna d'abord plusieurs méchantes défaites. Lorsque je fus dans son intime confiance, il m'avoua qu'il n'était pas guéri, après les premiers tremblements, les premières convulsions, au moment où les cris, les convulsions commencent, dit aux assistants : Mes frères, voilà un démon qu'il faut combattre non pas avec la croix, mais avec le bâton de la croix. Au



ajouta mon camarade, les sacristains et les clercs d'exorciser mes côtes si fort et si long-temps qu'elles me conseillent encore de ne plus recourir à un pareil gagne-pain.

Il ne tenait pas à mon camarade que je le crusse savant en grec et en latin. Il se vantait aussi de descendre d'une famille riche. L'enterrement de mon grand-père, disait-il, coûta quatre livres, et le mariage de mon père trois sous. Il s'expliqua, en me disant qu'à Villefranche de Beaujolais, d'où il était, on payait d'après le tarif quatre livres pour les enterrements des gens les plus riches, et trois sous pour les mariages des gens les plus pauvres<sup>3</sup>. Je m'en rapporte aux gens de Villefranche pour l'ancienne richesse de sa famille, et aux savants pour son grec et son latin ; mais il faut s'en rapporter à moi pour ses talents, que je ne puis encore aujourd'hui me rappeler sans une nouvelle admiration, sans un nouvel enthousiasme. Jamais pauvre ne sut plus habilement se donner diverses pauvretés, diverses voix, divers visages, divers âges.

N'est-ce pas, messeigneurs ? dans ce moment vous voulez que je convienne qu'il y a parmi nous des hommes spirituels qui exagèrent les maux qu'ils ont ou qui imitent les maux qu'il n'ont pas, enfin qui trompent ? Eh bien ! soit, j'en conviendrai ; mais il y en a fort peu ; toujours et partout les talents sont rares, et ce que j'ai dit et ce que je dirai ne doit pas affaiblir la charité chrétienne : car, pour s'imaginer que ces milliers d'accidents, de malheurs, qui sous nos yeux jettent tant d'hommes de tous les états dans le nôtre, ne sont aussi que simulés, il faut avoir un mauvais cœur et une raison encore plus mauvaise.

Souffrez maintenant, messeigneurs, que je vous le dise, et à votre tour faites-en aussi l'aveu. Les lois sont justes pour les riches ; elles ne le sont pas pour les pauvres. Elles semblent dire que celui qui n'a pas de domicile, qui est forcé d'errer, de vaguer, ne peut être honnête<sup>4</sup>, et, lorsqu'il est soupçonné, elles le regardent à peu près comme convaincu. J'ai le droit de me plaindre des lois. Vous allez voir comment j'en ai éprouvé l'injuste sévérité.

A chaque bourg, à chaque petite ville, il y a toujours un pauvre qui a la vogue ; partout où nous allions mon camarade l'avait. Dans une petite ville de la Saintonge où il faisait l'aveugle, un autre aveugle l'aperçut et le reconnut. Aussitôt, excité par la jalousie, sans avertissement, sans menaces, sans autre préalable, il le fit dénoncer au vice-bailli. Un bel après-dîner, mon camarade étant à chanter, à sauter, à jouer dans un jeu de paume, se trouva tout à coup entouré par les sergents de la ville. Il n'est

pas déconcerté, il n'hésite pas un moment. Messire, allant droit au vice-bailli, n'est-ce pas aujourd'hui saint Isidore ? Eh bien, c'est mon patron. Tous les ans, je jeûne les trois jours de sa fête ; tous les ans il m'accorde pour ce jour la guérison de tous mes maux. Je me réjouis en son honneur. Demandez qui me connaissent depuis mon bas âge, car je suis avestropié de naissance, demandez-leur si j'ai plus d'un bon dans l'année ? O vous pour qui c'est continuellement saint Isidore, respectez la faveur qu'il fait si visiblement à ce malheureux qu'il protège ; respectez, honorez saint Isidore, mon camarade invoquait mon attestation, et certes je la lui dois de bien bon cœur ; je sentais que mon sort était lié au sien, rien ne nous servit ; il nous fallut prendre le chemin de la

Vous en conviendrez, messeigneurs, s'il s'était agi d'un simple bourgeois, les lois et les coutumes auraient prescrit des quêtes, et certainement si l'on nous eût aussi admis à la justice nous aurions trouvé des témoins, du moins de ceux dont on tente la justice dans certaines provinces, je veux dire des gens de crédence qui croient avoir à peu près entendu, à peu vu <sup>5</sup>. Nous n'étions pas très loin de la Normandie, nous étions encore moins de la Gascogne. Mais point du tout, on n'appliqua les dispositions de l'ordonnance de 1493 ; nous sommes considérés comme mendiants errants et vagabonds <sup>6</sup> ; en quelques heures notre procès fut fait et parfait. Mon camarade condamné aux galères <sup>7</sup>, et moi je devais recevoir dix coups de fouet, après quoi je serais tenu de vider le pays dans trois jours. Je ne le trouve pas bien coupable, disait en parlant de mon camarade le vice-bailli ; mais j'ai cru plus prudent de lui faire donner dix coups de fouet, après quoi je serais tenu de vider le pays dans trois jours. Je ne le trouve pas bien coupable, disait en parlant de mon camarade le vice-bailli ; mais j'ai cru plus prudent de lui faire donner dix coups de fouet : s'il ne les a pas mérités ici, certainement il les a mérités ailleurs.

Pourquoi, me direz-vous, une si grande différence de traitement entre mon camarade et moi ? Ah ! il faut faire attention que mon camarade jouait le principal rôle, et que je n'étais que son valet. Ce n'était pas tout, on visita sa tête : on trouva que, sous ses épaisses touffes de ses cheveux, il lui manquait l'oreille gauche. Je ne sais où il l'avait laissée, où il s'était ainsi fait essoriller. Mon camarade m'avait tout conté hormis cette aventure. Vous savez que les ordonnances sont rigoureuses sur les récidives. Quant à moi, on me visita aussi la tête, et l'on me trouva deux fort belles et fort apparentes oreilles qui n'avaient jamais été raccourcies.

Cependant je me désolais. Moi, disais-je, ancien maître d'école, moi ancien marguillier de ma confrérie, je serai si honteusement fouetté par la main de l'exécuteur de la justice !

mais, je me désespérais. Vous pouvez en appeler, me dit le greffier ; mais hâtez-vous. Aussitôt dit aussitôt fait. Alors le vice-bailli, irrité de ma mauvaise volonté à l'égard de sa sentence, empêcha que mon procès fût envoyé au juge supérieur.

Depuis long-temps je languissais dans la prison, et mon em-  
 toi devint si fort, que je proposai au vice-bailli de renoncer à  
 mon appel et de recevoir les dix coups de fouet, s'il voulait me  
 faire mettre en liberté ; mais il ne voulut y consentir qu'à la con-  
 dition de dix fois dix. Cent coups de fouet à recevoir sans inter-  
 valle ni répit me paraissaient trop rudes pour mes épaules. Je  
 me décidai à prendre patience. Ne sachant à quoi employer mon  
 temps, je me mis à rapiécer les souliers de mes camarades, ceux  
 du geôlier, ensuite ceux de la geôlière. On me fournit du cuir ;  
 je fis des souliers neufs ; je travaillai moitié pour mon compte,  
 moitié pour celui du geôlier. Enfin je gagnai si bien sa confiance,  
 qu'il me permettait d'aller moi-même en ville acheter le cuir : je  
 lui avais persuadé que toutes les fois qu'il l'achetait lui-même il  
 se laissait tromper. Un soir qu'à l'ordinaire j'étais sorti assez  
 tard afin de n'être pas reconnu, la nuit devint si obscure que je  
 ne pus jamais retrouver la porte de la prison. Je gagnai les  
 champs, tout fâché de laisser en peine mon bon geôlier ; mais,  
 pour me tranquilliser, je songeai qu'il ne manquait ni d'argent,  
 ni d'esprit, que la geôlière était jeune et avait le pied mignon :  
 il ne lui en fallait pas tant pour se tirer d'affaire.

J'allai du côté d'Angoulême. À mon arrivée dans cette ville, il  
 ne me restait qu'un peu de monnaie. Je me résolus à coucher de-  
 hors, à ne manger que du pain, à ne boire que de l'eau. Toute-  
 fois, au bout de quelques jours, il ne me resta plus rien. Je ne  
 savais que devenir. J'enviais le sort des cigales, qui vivent d'her-  
 be ; des poissons, qui vivent d'eau ; des mouches, qui vivent  
 d'air. Je ne pouvais jamais trouver en moi le courage de deman-  
 der l'aumône, et cependant le besoin se faisait sentir de plus en  
 plus. Après un long combat entre l'honneur et la faim, la victoire  
 demeura à celle-ci. Quoi ! me dis-je, subitement inspiré, les  
 mendiants sont portés comme les nobles sur les rôles des exempts  
 des tailles<sup>9</sup> ; les rois de France, qui ne laveraient pas les pieds  
 des empereurs, lavent les pieds des mendiants<sup>10</sup> ; les plus grands  
 saints, devant qui les puissants de la terre fléchissent le genou,  
 ont mendié ; les quatre ordres religieux les plus illustres sont les  
 quatre ordres mendiants, et je ne voudrais pas mendier ! Ah ! je  
 mendierai ! je mendierai ! et je vivrai ! À peine eus-je pris cette  
 résolution que je me mis à mendier. Ce fut d'abord en tremblant,  
 les yeux baissés, la figure rouge ; ensuite avec calme, avec fer-

meté ; ensuite même avec politesse : car, vous le savez, les seigneurs, la politesse, qui sied bien dans les autres états, dispensable dans le nôtre. Enfin je m'habituai entièrement dier, et je vis que cet état était un état comme un autre.

J'avais un beau matin grand appétit, ce qui nous arrivait souvent ; je n'avais pas de quoi déjeuner, ce qui nous arrivait souvent. J'étais avec trois autres pauvres au coin d'un quand passa une manière de chevalier très richement vêtu l'assaillons en tendant la main, en chantant notre prière. me dit-il en se tournant vers moi et en me regardant, tu ma taille, changeons notre habit. En même temps, il m'a pouille du mien, me jette le sien et se retire. Nous allons étonnés chez le fripier, lui vendre le riche habit qui était momentanément tombé en notre possession. Nous lui disons comment nous avons rencontré un chevalier fou qui m'avait déposé ; s'était ensuite dépouillé. Ce chevalier n'est pas fou, nous dit le fripier ; je le connais : c'est un seigneur ruiné par de grandes dépenses, qui veut vendre ses terres ; mais, comme l'usage de son pays exige qu'il fasse auparavant preuve de folie <sup>11</sup>, il vous a généreusement donné son habit et a payé votre pour aller se présenter devant les magistrats. Je lui ajouta le fripier, m'associer à sa bonne œuvre, et vous avez son habit plus qu'il ne vaut : en voilà trois écus au soleil <sup>12</sup> pour le habit d'un seigneur qui s'était ruiné par sa magnificence peut-être dix fois autant ; mais n'importe, nous le livrons. Tous les quatre nous allâmes au cabaret en dépenser l'argent à boire à la santé des bons chevaliers et des bonnes coutumières.

Entre malheureux, ou, pour parler comme vous, les seigneurs, entre gueux, on est ami en vingt-quatre heures nouveaux camarades et moi ne nous quittions guère, et nous vivions d'une manière assez industrielle, ou du moins assez agressive, pour que je vous la dise. Nous allions dans les paroisses examiner la figure des archidiacres, et dans les campagnes des bénéficiers ; et, quand nous trouvions aux uns une figure barbative, aux autres une figure un peu mutine, un peu méfiant <sup>13</sup>, nous nous arrêtions, et voici ordinairement ce qui se passait : l'archidiacre partait, allait faire la visite sur ses chevaux, en grand équipage ; le bénéficié, au lieu de lui ouvrir les portes, les fermait, montait avec ses gens aux machecoulis aux créneaux <sup>14</sup>, s'armait de pierres et criait à l'archidiacre de ne pas approcher, qu'il était exempt de l'ordinaire. D'autres fois les bénéficiers ne voulaient laisser visiter qu'une partie des églises, comme le prieuré et point l'église, comme la nef et

le chœur. Mais l'archidiacre ne les en excommunait pas moins tous, ne les en contraignait pas moins tous à aumôner de grosses sommes <sup>15</sup> à la boîte des pauvres <sup>16</sup>. Nous ne manquions pas de nous trouver là, nos mains toutes ouvertes; nous faisons nos révérences, nos remerciements à monseigneur l'archidiacre, et nous allions de même au cabaret boire à la santé des braves bénéficiers qui veulent conserver leurs privilèges, des braves archidiacres qui ne veulent pas laisser perdre les leurs.

Je savais aussi que les cours de justice forçaient des bénéficiers à donner aux pauvres une quotité déterminée de leurs revenus <sup>17</sup>. Un jour, j'allai au greffe du bailliage demander s'il devait bientôt y avoir quelque-une de ces aumônes judiciaires. Plusieurs clercs étaient à écrire. Je m'adressai à celui qui avait la figure la plus débonnaire. Il feuilleta un registre et me répondit d'une voix dours : Le vingt-trois de ce mois, il y en aura une de quatre livres; je vous trouve bien hardi d'avoir osé entrer dans un greffe.

A la longue je m'aperçus que mes camarades, tous jeunes, forts, lestes, étaient de ceux que les ordonnances appellent mendiants, robeurs de filles <sup>18</sup>; car ils vendaient les unes et mettaient à mal celles dont ils ne pouvaient tirer aucun parti. Je mangeais et buvais ma part de l'argent dont j'ignorais la source criminelle; mais quand, par scrupule d'associé, ils me découvrirent leur vie pour que j'eusse aussi ma part de ce qu'ils regardaient comme une partie de leurs profits, je leur fis la réponse qui convenait à un ancien marguillier, et tout aussitôt je me séparai d'eux.

Depuis plusieurs années, j'avais le désir d'aller voir la célèbre procession d'Aix <sup>19</sup>. Je résolus de ne plus différer et de prendre ma route par Grenoble, pour faire en passant mes prières à la grande Chartreuse. Je rencontrai un bon marchand qui venait de ce côté; je lui demandai quelques secours, en lui disant quel était mon projet. Pauvre homme, me répondit-il, gardez-vous d'aller dans ces pays: on y fait une guerre terrible aux pauvres de Lyon, qui renient Dieu, la Vierge et les saints. Votre habit est à peu près celui de ces malheureux; vous seriez un des premiers pendus dans les forêts du Dauphiné <sup>20</sup>, et, si vous échappiez à ce danger, vous tomberiez dans un autre qui serait encore pire: vos méchants camarades ne manqueraient pas de vouloir vous pervertir. A ces paroles, je fus tout saisi de frayeur. O messire! lui dis-je, le ciel vous récompense du bon avis que vous me donnez! J'allais dans le pays des méchants pauvres: je vous dois le salut de mon corps, et peut-être aussi celui de mon âme.

Sans plus attendre, je pars brusquement d'Angers; à mon



gré, je ne pouvais m'éloigner assez vite de cette phiné, où, quelques moments auparavant, il me river. Au lieu de prendre le chemin de la Toura lui de la Normandie; je marche à grands pas; Alençon, et je me crois en sûreté. J'allais tout les rues, regardant à droite et à gauche où je pou pauvre vie. Tout à coup je vois dans l'enfoncem tendue de noir une bière brillante d'un drap d'a vrait; je vais y répandre de l'eau bénite, en dési me fût plus heureux que moi dans le ciel, et q heureux que moi sur la terre. J'eus dans le mom mes désirs étaient en partie accomplis, car il so une bonne servante, qui, en me remettant un pai et de viande, me dit : Pauvre, prenez cela, c quotidienne de feu mon maître. C'est la portion bien ! messeigneurs, j'en eus pour plus de quatre geant tant que je pouvais. Était-il heureux, ce pensez-vous ? Quand j'eus finis cette grande por mit de mes fatigues, je partis pour Rouen, où , jours après.

Lorsqu'on entre dans une ville, ordinairement la meilleure hôtellerie ; nous, les plus malheureux des demandons la plus mauvaise, et encore craignons qu'elle soit trop bonne, c'est-à-dire trop chère. Je trouvai une qui me convenait parfaitement. A peine assis, que l'hôte, accompagné d'un valet de livrée, Un gentilhomme fait chercher partout un pauvre qui à Paris sur le cheval qu'il doit conduire lui-même bride. Bon, répondis-je, je sais ce que c'est : il sera volontiers son homme. En ce cas, me dit l'hôte, trant le valet de livrée, suivez ce brave garçon. Il me conduisit à l'hôtellerie de son maître : Vite en sa me cria le gentilhomme dès qu'il m'aperçut ; nous d'hui bien du chemin à faire. Nous nous mêmes étions quatre, et nous marchions dans cet ordre : moi à cheval ; le gentilhomme à pied, menant par la main sur lequel j'étais ; le valet de livrée, qui était venant et qui était aussi à cheval, fermait la marche. Quand nous arrivâmes dans une hôtellerie, le gentilhomme restait mangeait dans une écuelle de bois les mets les plus ; moi, j'étais conduit dans la salle, je me mettais à table qu'aurait dû occuper le gentilhomme, et j'étais réservé servi par le valet de livrée. En chemin, le gentil

Par quelquefois de mon côté en me disant : Allons ! courage, mon frère ! courage ! priez bien Dieu pour moi ; vous voyez la manière dont on vous traite. Alors je m'escrimais le mieux qu'il me fut possible du grand chapelet à gros grains de bois que je tenais de mes deux mains. Nous ne pouvions aller qu'à petites journées ; mais enfin, à force de journées, nous arrivâmes. La première chose que nous fîmes en entrant à Paris, ce fut d'entendre la messe à Saint-Jacques-du-Haut-Pas. Lorsque la messe fut finie, le gentilhomme me donna de l'eau bénite, et me congédia sans mettre la main à son escarcelle<sup>22</sup>. Je lui représentai qu'il ne me restait, pour toute ressource, dans ma pochette, qu'une petite poignée de pièces de monnaie, que j'étais exposé à mourir de faim. Il me répondit, en me présentant son écuelle de bois : Mon ami, reprenez votre métier, chacun son tour ; j'ai accompli tout juste mon vœu, je suis quitte de mes engagements envers Monsieur saint Jacques ; je ne dépenserai pas un sou de plus. Je trouvai cette dévotion un peu normande. Il n'y avait pas à insister ; je me retirai.

Un des plus grands bonheurs de l'état des gens riches, c'est l'abstinence temporaire : leur estomac, pendant ce temps, reprend toute sa force ; ils jouissent mieux ensuite des plaisirs de la bonne chère. Un des plus grands malheurs du nôtre, c'est la bonne chère temporaire : notre estomac s'y habitue ; nous sentons plus cruellement ensuite la privation d'une nourriture abondante et délicate. Je ne pouvais plus me remettre aux bribes de pain trempé dans le bouillon fade de l'aumône. Je voulus me remettre à mon ancien métier, je le pus encore moins.

Alors je me souvins des leçons que j'avais reçues de mon premier compagnon, qui savait si bien faire le malade quand il voulait et comme il voulait.

Je parvins bientôt à m'instruire du nombre ainsi que de la destination des divers hôpitaux de Paris. J'en comptai au moins seize<sup>23</sup> pour les divers besoins des pauvres, vieux ou malades.

Dans ces grandes maisons, je ne devais être naturellement guère remarqué ; et je me dis qu'avec un peu de complaisance envers les malades, avec un peu d'adresse, un peu de flatterie envers les supérieurs, envers les principaux domestiques, je pourrais être malade pendant un ou deux ans. Malheureusement pour ma conscience et celle des administrateurs, je le fus pendant plus de quatre ; aussi, pour expier ma coupable supercherie, en fais-je ici publiquement l'humiliante confession ; et, ne possédant pas une seule maille pour restituer aux hôpitaux ce que je leur ai mangé frauduleusement, je tâcherai du moins de leur faire un

gré, je ne pouvais m'éloigner assez vite de cette province phiné, où, quelques moments auparavant, il me tardait à river. Au lieu de prendre le chemin de la Touraine, je pris celui de la Normandie; je marche à grands pas; enfin j'arrivai à Alençon, et je me crois en sûreté. J'allais tout doucement par les rues, regardant à droite et à gauche où je pourrais trouver un peu de pauvre vie. Tout à coup je vois dans l'enfoncement d'une maison tendue de noir une bière brillante d'un drap d'argent qui me paraissait d'or; je vais y répandre de l'eau bénite, en désirant que celui qui y était me fût plus heureux que moi dans le ciel, et qu'il eût été plus heureux que moi sur la terre. J'eus dans le moment la première de mes désirs en partie accomplis, car il sortit de la bière une bonne servante, qui, en me remettant un panier plein de viande, me dit : Pauvre, prenez cela, c'était la portion quotidienne de feu mon maître. C'est la portion du mort, moi, je suis bien ! messeigneurs, j'en eus pour plus de quatre jours et me sentant tant que je pouvais. Était-il heureux, ce mort-là, pensez-vous ? Quand j'eus finis cette grande portion, qui me délivra de mes fatigues, je partis pour Rouen, où j'arrivai deux jours après.

Lorsqu'on entre dans une ville, ordinairement on demande la meilleure hôtellerie; nous, les plus malheureux des hommes, nous demandons la plus mauvaise, et encore craignons-nous qu'elle soit trop bonne, c'est-à-dire trop chère. A Rouen j'en trouvai une qui me convenait parfaitement. A peine m'étais-je assis, que l'hôte, accompagné d'un valet de livrée, vint me chercher. Un gentilhomme fait chercher partout un pauvre qui veuille aller à Paris sur le cheval qu'il doit conduire lui-même à pied. Bon, répondis-je, je sais ce que c'est : il a fait un voleur, je serai volontiers son homme. En ce cas, me dit l'hôte en montrant le valet de livrée, suivez ce brave garçon. Je le suivis et me conduisit à l'hôtellerie de son maître : Vite en selle ! et me cria le gentilhomme dès qu'il m'aperçut; nous avons à faire d'hui bien du chemin à faire. Nous nous mîmes en route, nous étions quatre, et nous marchions dans cet ordre : l'écuyer à cheval; le gentilhomme à pied, menant par la bride le cheval sur lequel j'étais; le valet de livrée, qui était venu me chercher et qui était aussi à cheval, fermait la marche. Quand nous arrivâmes dans une hôtellerie, le gentilhomme restait à la cuisine et mangeait dans une écuelle de bois les mets les plus grossiers; moi, j'étais conduit dans la salle, je me mettais à table à laquelle qu'aurait dû occuper le gentilhomme, et j'étais respectueusement servi par le valet de livrée. En chemin, le gentilhomme s

meit quelquefois de mon côté en me disant : Allons ! courage, mon frère ! courage ! priez bien Dieu pour moi ; vous voyez la manière dont on vous traite. Alors je m'escrimais le mieux qu'il m'était possible du grand chapelet à gros grains de bois que je tenais de mes deux mains. Nous ne pouvions aller qu'à petites journées ; mais enfin, à force de journées, nous arrivâmes. La première chose que nous fîmes en entrant à Paris, ce fut d'entendre la messe à Saint-Jacques-du-Haut-Pas. Lorsque la messe fut finie, le gentilhomme me donna de l'eau bénite, et me congédia sans mettre la main à son cacaecelle<sup>22</sup>. Je lui représentai qu'il ne me restait, pour toute ressource, dans ma pochette, qu'une petite poignée de pièces de monnaie, que j'étais exposé à mourir de faim. Il me répondit, en me présentant son écuelle de bois : Mon ami, reprenez votre métier, chacun son tour ; j'ai accompli tout juste mon vœu, je suis quitte de mes engagements envers Monsieur saint Jacques ; je ne dépenserai pas un sou de plus. Je trouvai cette dévotion un peu normande. Il n'y avait pas à insister ; je me retirai.

Un des plus grands bonheurs de l'état des gens riches, c'est l'abstinence temporaire : leur estomac, pendant ce temps, reprend toute sa force ; ils jouissent mieux ensuite des plaisirs de la bonne chère. Un des plus grands malheurs du nôtre, c'est la bonne chère temporaire : notre estomac s'y habitue ; nous sentons plus cruellement ensuite la privation d'une nourriture abondante et délicate. Je ne pouvais plus me remettre aux bribes de pain trempé dans le bouillon fade de l'aumône. Je voulus me remettre à mon ancien métier, je le pus encore moins.

Alors je me souvins des leçons que j'avais reçues de mon premier compagnon, qui savait si bien faire le malade quand il voulait et comme il voulait.

Je parvins bientôt à m'instruire du nombre ainsi que de la destination des divers hôpitaux de Paris. J'en comptai au moins seize<sup>23</sup> pour les divers besoins des pauvres, vieux ou malades.

Dans ces grandes maisons, je ne devais être naturellement guère remarqué ; et je me dis qu'avec un peu de complaisance envers les malades, avec un peu d'adresse, un peu de flatterie envers les supérieurs, envers les principaux domestiques, je pourrais être malade pendant un ou deux ans. Malheureusement pour ma conscience et celle des administrateurs, je le fus pendant plus de quatre ; aussi, pour expier ma coupable supercherie, en fais-je ici publiquement l'humiliante confession ; et, ne possédant pas une seule maille pour restituer aux hôpitaux ce que je leur ai mangé frauduleusement, je tâcherai du moins de leur faire un

peu de bien en publiant les abus que j'y ai vus. Par voici quel est le régime du plus grand hôpital de F l'Hôtel-Dieu de Paris.

Il y a : un administrateur, — un boursier, — un c un officier surveillant, — une prieure, — deux dan des trons, — deux dames des chambres aux coette dame des accouchées, — une réfectorière, — une grande lavandière, — une maîtresse petite lavandière

Dans les autres hôpitaux, hospices, Hôtels-Dieu, Dieu <sup>25</sup>, tables du Saint-Esprit <sup>26</sup>, communes pauvretê mônes communes <sup>28</sup>, des autres villes, le régime est à le même. Toutes ces maisons sont endettées : l'Hôtel Paris doit plus de trois mille livres <sup>29</sup>. Ce n'est don comme moi vous l'avez pu voir, le trop grand nombre i qui dévore les revenus ; ce sont plutôt les gens d'égli ancienne ferveur pour le service des pauvres s'étant im ment attiédie, ils ont oublié l'intention des fondateurs ériger leurs places en bénéfices <sup>30</sup> ; les sœurs même on adouci la rigueur de leur règle, qu'on les a vues se disp ridiquement les hôpitaux <sup>31</sup>.

Il serait donc à désirer que le roi, qui est le haut ac teur du bien des pauvres <sup>32</sup>, en déferât le gouverneme laïques, à des magistrats, à des bourgeois, à des pères d vigilants et économes <sup>33</sup>. Il serait aussi à désirer qu'a où l'on connaît bien mieux l'art d'administrer les hôj anciens règlements fussent refaits, et qu'ils fussent, c Haudriettes, affichés sur les murs des dortoirs <sup>34</sup>.

Maintenant, que je vous dise comment je sortis des de Paris. J'étais à Notre-Dame-des-Champs <sup>35</sup>, j'y éta mais depuis long-temps on commençait à se lasser de jour. Je redoublai de soins et d'attentions envers les leurs gens. J'étendis mes complaisances à mes compag malades. Plusieurs avaient une aversion absolue pour mède que leur prescrivait le médecin de la maison : je nais à leur place ; et, par un singulier hasard, c'étaient lades qui guérissaient le plus vite. Le médecin s'appl on l'applaudissait, je l'applaudissais plus que personne. que, il découvrit quelques unes de mes complaisances ; il plaudit plus, mais il me fit mettre dehors par les épaule

Comme s'il n'y avait pas assez de pauvres en France en est venu de la Grèce, qui, parce qu'ils parlent g aussi peu de peine que les pauvres de France parlent l sont reçus dans les meilleures maisons et assis aux m



es. Je ne sais trop si encore même ils ne quêtent pas et ne pas valoir les anciennes indulgences accordées par les papes à ceux qui donneraient de l'argent pour secourir leur ville <sup>36</sup>, prise il y a près de cinquante ans; ce serait d'ailleurs bien digne de nos pères grecs.

Il nous est venu encore, les uns disent d'Égypte, les autres d'Espagne, de grandes troupes de mendiants appelés Bohémiens <sup>37</sup>, qui, malgré leur nom, se recrutent plus souvent en Espagne ou en Gascogne que dans leur prétendu pays. Je ne voulais que devenir; je me laissai entraîner dans une de ces troupes, peu de temps après ma sortie de l'Hôtel-Dieu de Notre-Dame-des-Champs. Ah! la méchante compagnie! je n'y perdus pas les oreilles, mais on me les découvrit, car on me coupa les cheveux en exécution des ordonnances <sup>38</sup>; et, si j'échappai à la peine du bannissement, c'est parce que je prouvai que j'avais été nouvellement et par force enrôlé parmi ces voleurs de poules, ces diseurs de bonne aventure <sup>39</sup>, aussi adroits à fermer leur main quand ils trouvent l'occasion d'entrer dans les fermes, qu'à ouvrir celle des gens crédules qui veulent savoir l'avenir.

Lorsque toute sa vie on a porté les cheveux longs, on est un peu honteux de se les voir en un instant raccourcis. Il me semblait que, partout où j'allais, ceux qui me regardaient voyaient que j'avais été Bohémien; j'aurais voulu fuir les hommes, et cependant pour trouver de quoi subsister il me fallait les rechercher. On me proposa de m'employer au nettoiemment des rues de Paris. Je répondis que pour être pauvre, coquin <sup>40</sup> si l'on voulait, je n'en étais pas moins honnête homme, et je refusai. Dans la suite, je m'assurai qu'il y avait cependant parmi les marots <sup>41</sup> employés aux travaux de cette ville de fort honnêtes gens. — Je ne fauilai avec les gueux de l'hostière <sup>42</sup>; je n'eus pas le courage de demeurer avec eux plus de vingt-quatre heures. — Les saignardiers, qui, vous le savez, couchent ordinairement, hommes et femmes, sous les ponts de Paris <sup>43</sup>, mènent une vie abominable: je passai avec eux une nuit, je n'en passai pas une seconde.

Peu à peu mes cheveux allongèrent, et je pus me montrer avec honneur. Je fis plusieurs connaissances; j'eus pendant quelque temps l'espoir d'obtenir une place à l'une des vingt-quatre chambres des francs bourgeois de Paris, où l'on est gratuitement logé comme à Rouen <sup>44</sup>, et où l'on reçoit treize deniers en entrant, et un denier par semaine; l'on y a aussi, comme à Rouen, la permission d'aller mendier dans tous les quartiers de la ville <sup>45</sup>. Mais ces places de francs bourgeois, qu'il faudrait nommer francs pau-

vres, sont aussi recherchées que celles des v de Saint-Eustache <sup>46</sup>, que celles des pauvres que celle du pauvre de Saint-Martin.

Dans une grande ville, Tours, un de nos de XI, institua une place de pauvre au chapitre Martin. L'acte de fondation parle avec sollicitude, de son entretien, de son vêtement, qui est et de rouge. Ce même acte lui donne une place solennelles <sup>48</sup>. Vous me direz que ce pauvre est riche, que c'est un véritable bénéficiaire. Tous les de votre avis ; mais il n'y a dans le monde qu'un pauvre de Saint-Martin.

Ce fut inutilement que j'allai à la place de la Grève ; il y avait toujours les barreaux à traire ; les pauvres tendaient les bras vers Charles le Sage, Charles le Bien-Aimé <sup>49</sup>, mais voilà tout.

La charité est cependant à Paris toujours bien.

Un matin, comme j'allais à Notre-Dame, où il y avait un banc sur lequel les gens charitables vont déposer qu'ils veulent donner aux pauvres <sup>50</sup>, je rencontrai un homme qui, m'ayant vu la poitrine toute nue, me dit : « Homme, j'allais porter cette chemise sur le banc de la place aussi bien entre vos mains. Le monde est comme si j'eusse mieux fait ma prière qu'à l'oratoire à côté d'un grand archer qu'un cochon manqua dans le ruisseau. Il tira sa large épée, et, après cela, ce n'était pas un cochon de saint Antoine <sup>51</sup>, d'un cochon, il lui abattit la tête sur le pavé. Ramassez cette tête, je vous la donne pour votre peine d'aller porter la tête au laves de l'Hôtel-Dieu. Les voisins, en me félicitant, m'apprirent que, suivant les ordonnances, aucune personne qui trouvait un cochon vaguant dans la rue, de le tuer, qu'elle en avait la tête, et que le corps appartenait à l'Hôtel-Dieu <sup>52</sup>.

Mais, tout en convenant que Paris est une ville pour les pauvres, je dirai aussi qu'on y renouvelle les anciennes ordonnances, qui, ainsi que les coutumes du Loudunois <sup>53</sup>, condamnent les mendiants à la prison, au pilori, au fouet, à la marque, suivant les cas <sup>54</sup>. Je dirai aussi qu'on les force quelquefois d'ouvrir des portes, à faire demander dans les rues l'aumône <sup>55</sup>. Il est vrai, et il faut être juste, plus à Paris, s'habillent comme des gentilshommes, et

et couteaux, se fauillent avec les libertins, courent les mauvais lieux, et commettent toute sorte de désordres. Il est encore d'autres qui entrent dans les vignes où l'on fait le raisin, emportent le raisin qu'ils ne peuvent manger, et vendent, vont hardiment à la halle se ranger parmi les autres. On a vu le temps qu'on ne pouvait acheter un pain que sur le certificat d'origine <sup>57</sup>.

Encore que, certaines années, les vivres y sont hors de prix, une partie du peuple y périt, à commencer par les vieillards. De ces années, je quittai cette ville sans autre argent que celui que Dieu <sup>58</sup> qu'avait jeté dans mon bonnet un riche qui venait de vendre sa récolte. En sortant, je fus accablé par un pauvre lépreux : il s'en allait, faute d'avoir pu payer. Tous les lépreux de la banlieue doivent chaque année se faire panser à Paris <sup>59</sup>.

Nous fîmes accostés l'un et l'autre par un gros mendiant venant de Flandre. Il commençait, à tout moment, à tout moment, il ne cessait l'éloge des bonnes gens de ce pays de leur charité. Les plus nombreux hôpitaux, dit-il en Flandre, les plus riches sont à Lille ; tous les malades y sont nourris, chauffés, logés, pendant trois mois. S'il n'y a pas assez de lits, vous couchez dans des ards, où sous la même couverture vous vous trouvez avec une compagnie <sup>60</sup>. Les pauvres femmes appelées *meschines* sont servies, mais à la vérité par une *meschine* servante. Les pauvres bourgeois y ont des prébendes d'hôpital de trois rots de blé et de quinze patards d'argent par semaine, et peuvent perdre votre habit à croix blanche, ou en être destitué de votre prébende, que lorsque, soit par occasion, soit par tout autre événement, vous êtes redevenu riche <sup>61</sup>. Enfin on aime en Flandre tellement les pauvres que vous voyez au coin des rues des enfants de chœur, parlant latin comme les prêtres, chanter en main : *Dato bonis pueris panem pro Deo* <sup>62</sup>, pour le pain aux pauvres petits enfants. Mais, lui dis-je, où êtes-vous ici ? Pourquoi avez-vous quitté le bon pays ? Le mendiant ne répondit pas ; le lépreux souffla et se retira, et tous les trois nous nous séparâmes.

Il alla du côté de la Flandre. Peut-être était-ce un faux mendiant, car il avait les couleurs fort belles. Ce qui toutefois me fit croire qu'il était un vrai lépreux, c'est la chaleur de son visage. Il entendait seulement dire au Flamand que les jeunes filles des hôpitaux, quoique habillées d'une cotte du plus gros

drap, n'en avaient pas moins la peau blanche, tin, et le teint frais, éclatant comme la rose, chemin de la Flandre. Le pauvre Flamand prit continuai le mien.

Chemin faisant, il me revint dans la mém anciens camarades qui était Bourguignon m' son pays les vigneronns avaient la sainte couti temps en temps aux pauvres quelques verres de afin d'attirer la bénédiction du Ciel sur leurs vigi je l'avoue, les pauvres ne devraient pas trouver qui est toujours fort cher ; cependant malgré bon. Je voulais d'ailleurs, au moins une fois au célèbre hôpital du Saint-Esprit de Dijon, où si bien reçus, où une mauvaise année on en reç mille ; je voulais voir ces grandes salles de salles de vieillards, ces grandes salles de berc rices. Mais mon plus grand désir était, pour d bien différents de ceux du beau lépreux, de voir avec leur grande croix de toile blanche sur la po rejeté en arrière <sup>65</sup> pour qu'elles regardent avec souffrances qu'elles sont destinées à servir et à j'étais bien sûr de reconnaître cette excellente sœur Angèle que Dieu a envoyée aux pauvres <sup>66</sup>. mes pas vers la Bourgogne.

J'allais à Dijon ; mais il était écrit que j'arrive que j'y demeurerai. En six jours je ne fis que que je traversais un pays où se trouvent plusieurs plusieurs aumôneries, qui reçoivent les pauv nuit <sup>68</sup> ; mais bientôt après je passai dans un at plus cette ressource. Je marchais lentement, c la misère. Il me manquait une maille pour acn regardais à droite, à gauche, afin de découvrir qui me la donnât, quand une vieille femme qui r corde auquel était attachée une chèvre qu'elle long du chemin me dit : Courez ! courez ! les g château que vous voyez à votre droite ont fait c sieurs jours une aumône à trois lieues à la ronc toutes jambes. Effectivement on donnait deux pauvres qui se présentaient : c'était un des legs de Celui qui distribuait l'argent disait à chaque pau pour son humble serviteur, le haut et puissant baron notre bon maître <sup>70</sup>. O riches ! êtes-vous Et nous pauvres, sommes-nous assez malheureux

de racheter vos péchés par nos prières, et si nos prières  
 pas ferventes, bonnes, enfin telles que nous sommes  
 de les faire pour votre argent, nous nous damnons pour  
 passer damner.

pauvres que je rencontraï en ce lieu m'amènèrent à d'au-  
 mônes tout aussi nombreuses, tout aussi tumultueuses<sup>74</sup>;  
 plusieurs fois renversé, foulé, estropié. Un de mes com-  
 e d'infortune, qui ne fut pas moins maltraité que moi, se  
 me dire : Frère ! nous ne sommes plus d'âge à courir les  
 des testaments, des offices funèbres, des funérailles.  
 souviens qu'à celles de Pierre de Luxembourg j'y étais  
 lus de dix mille pauvres ; il y en eut trente-huit qui  
 étouffés<sup>75</sup>, et nous qui avions déjà quelque expérience,  
 lions surpris qu'il y en eût pas davantage. Alors je n'avais  
 ur ; j'étais un des plus lestes, je me trouvais à toutes les  
 d'habits, de pain, de viande<sup>76</sup>. J'emportais souvent une  
 part aux distributions de porcs que les gens riches font  
 r pour les pauvres<sup>77</sup>, et j'avais toujours du jambon ou du  
 maintenant je me tiens heureux quand je puis attraper un  
 au bout d'oreille, ou même seulement la queue. Autrefois,  
 on sortait les reliques d'un grand saint, j'étais un de ceux  
 frottaient le plus le visage, les bras, le dos, contre la  
<sup>78</sup>. J'écartais tous les autres pauvres ; je faisais le diable à  
 ; je réjouissais le clergé, les nobles et les bourgeois. Au-  
 ui je me contente d'implorer de loin les faveurs du saint,  
 it bien que c'est là tout ce que je puis faire. Il nous faut  
 mant quitter la place à de plus jeunes. Allons à Troyes, qui  
 as éloignée : nous y recevrons plus pacifiquement le pain  
 charité.

compagnon et moi nous changeâmes donc de route. Nous  
 assez long-temps erré dans la Champagne pouilleuse,  
 Brie pouilleuse. Pensez à l'étonnement et au respect avec  
 ls nous entrâmes dans les grandes plaines de Troyes, toutes  
 e de vue jaunissantes de moissons. Ah ! dites-nous, ici la  
 se change en blé. Que de farine ! que de pains ! que de  
 aux pour les pauvres ! Enfin nous atteignîmes les faubourgs,  
 us parcourûmes entre deux rangées de maisons petites,  
 s, pour ainsi dire habillées de boue desséchée, coiffées de  
 chaume, qui semblaient posées là plutôt pour recevoir  
 ne que pour la faire. Le repentir, le découragement nous  
 Nous avançons tristes et mornes ; mais tout à coup se pré-  
 la magnifique ville de Troyes avec ses portes guerrières,  
 menaçant beffroi<sup>79</sup>, ses hauts boulevarts, ses hautes tours,

ses longues murailles crénelées au dessus desquelles Sainte-Madeleine, Saint-Remi, Saint-Urbain, la cathédrale, l'abbaye de Saint-Loup.

Le lendemain nous nous éveillâmes joyeusement au glas qui nous parut d'un bon augure. Le même jour il y eut effet un grand enterrement, où, par le crédit de mon camarade, qui était déjà connu dans cette ville, nous fûmes de la part des pauvres, vêtus d'étoffe noire, tenant un flambeau qui faisait partie du convoi; mon camarade portait la croix.

Mon camarade me rendit un service bien plus essentiel il me conseilla de m'habituer à l'église des Mathurins, commanda au donneur d'eau bénite de la grande porte de temps je gagnai sa bienveillance. Je faisais gratuitement des commissions et je n'obligeai pas un ingrat. Il ne me cachait rien des finesses du métier, fruit de ses longues observations; il m'enseigna les tours et détours qui mènent au cœur du métier; je croyais savoir demander l'aumône, il me l'apprit; il m'apprit à la demander par mes yeux, par mon silence, par ma supplication, et, quand je m'inclinais devant sa grande science, il me disait : Eh ! mon Dieu ! je n'en sais pas plus qu'un autre ; les autres d'à présent sont des maîtres parfaits qui joueraient les autres maîtres d'autrefois par dessous jambe. Je vous prie de lui passer l'expression. Il avait d'ailleurs raison, car le mendier a fait les plus étonnants progrès. Il y a peu de temps, depuis quatre-vingts ou cent ans en ça de très habiles hommes, parmi lesquels mon donneur d'eau bénite de la grande porte des Mathurins est, à mon avis, un des plus habiles, sinon le plus habile. Personne, je crois, n'en peut mieux parler que lui. Lorsqu'il m'eut bien connu, il me prit en si grande amitié que le jour il me dit : Simoneau, il y a long-temps que je travaille pour vous sans vous en parler, et vous en verrez aujourd'hui le fruit. Allez de ce pas trouver la boulangère du coin. J'allai trouver la boulangère du coin, qui me dit : Êtes-vous Simoneau, le pauvre habitué de l'église des Mathurins ? Oui, lui répondis-je. Allez trouver l'épicier de l'enseigne du Plat-d'étain. J'allai trouver l'épicier de l'enseigne du Plat-d'étain, qui me dit : Êtes-vous Simoneau, le pauvre habitué de l'église des Mathurins ? Oui, lui répondis-je. Eh bien ! allez trouver le premier bedeau de la collégiale de Saint-Urbain. J'allai trouver le premier bedeau de la collégiale de Saint-Urbain, qui me dit : Êtes-vous Simoneau, le pauvre habitué de l'église des Mathurins ? Oui, lui répondis-je. Eh bien ! allez trouver messire le doyen de la collégiale de Saint-Urbain. J'allai trouver le doyen de la collégiale de Saint-Urbain.

lit : Êtes-vous Simoneau , pauvre habitué de l'église des  
 ns ? Oui , messire le doyen , lui répondis-je . Eh bien ! je  
 ne la place qu'occupait à la petite porte le donneur d'eau  
 C'était un mauvais pauvre , que j'ai chassé . Au lieu de  
 et les personnes qui entraient à l'église , il se rendait  
 e du diable ; il perdait le corps et l'âme d'un grand nom-  
 jeunes filles , auxquelles il remettait des billets et des  
 Conduisez-vous mieux ; réparez le mal qu'il a fait .

De plusieurs années , grâce à la protection de messire le  
 e Saint-l'rhaïn , je donne de l'eau bénite à la petite porte  
 église . Convenez-en , messeigneurs , il n'est aucun de  
 même aucun de vos gens , qui voulût changer de sort avec  
 cependant , lorsque je cesserai de donner de l'eau bénite ,  
 en en donnera à ma bière , il y aura des brigues , des ex-  
 pour obtenir ma place . Tout le corps des pauvres se sou-  
 car , vous le savez , dans l'état le plus malheureux , les  
 de l'eau bénite sont les moins malheureux .

## HISTOIRE II. — LE CULTIVATEUR.

pauvre s'est retiré , courbé sur son bâton , en gémissant ,  
 irant , en toussant . Tout aussitôt , à un côté de la chemi-  
 est levé le fermier Remi , plus connu à la halle au blé  
 us les salles du beau monde . Il était en habit et chausses  
 eur bise , ceinture et escarcelle de peau de chèvre , le poil  
 rs , housseaux ferrés montant à peine aux mollets <sup>1</sup> , cha-  
 abaud garni d'une Notre-Dame de plomb <sup>2</sup> , comme en ont  
 es bonnes gens . Sa contenance était aussi ferme que celle  
 ocat à l'audience , sa voix aussi sonore .

Je garderai bien , a-t-il dit , de nier que les pauvres soient  
 malheureux ; je craindrais d'arrêter le cours des aumô-  
 m'attirer la malédiction de Dieu . Cependant je dirai que  
 vres ne sont pas les hommes qui ont le plus de peines ,  
 tés , de soucis . Eh ! quels sont ces hommes ? me deman-  
 rous , Messires . Vous les connaissez aussi bien que moi ;  
 puisqu'il le faut , je les nommerai : ce sont les cultivateurs .  
 tefois ce n'est pas tant le soleil , la pluie , la neige , qu'il est  
 de supporter ; c'est le mépris . Depuis long-temps nous  
 s les hommes simples , les bons hommes , formant dans la

société la classe la plus nombreuse, passe; la dernière fortune, passe; pour la civilité, la politesse, eh bien! **pas** core; la dernière pour les lumières, ah! c'est ce que je **tran**quillement entendre. Au siècle actuel, si l'on pesait **ment** la science de chaque état, ce serait peut-être tout **traire**.

Mais qu'ils viennent donc ceux qui prétendent que le de cultivateur est si aisé. Je leur donnerai ma ferme : elle a quelque importance, puisque, sans y comprendre l'inventelle a coûté trois mille livres<sup>3</sup>; je la leur donnerai pour le de ce qu'elle doit naturellement rapporter, et nous **ve** avant la fin du bail ils ne seront pas ruinés. Notre état a grand nombre de connaissances, de longs exercices, de **épreu**ves; écoutez.

Mon père était cultivateur ou paysan, comme l'on dit nous, et même devant les plus pauvres d'entre nous. **M** m'éleva d'abord dans la ferme. A huit ans il me donna un et un rudiment. Bientôt, croyant s'apercevoir que mes étaient un peu lents, il me fit monter derrière lui sur une jument poulinière, qui, en un galop, nous porta au col Reims, où je me trouvai enfermé avec un grand nombre de jeunes prisonniers de mon âge. J'y appris le latin et le **g** bout de quelques années, quand vint la saison des fleurs nids, je sautai par dessus les murs de clôture, et je repris min de mon village. Je trouvai mon père qui se promena notre belle prairie; je me jetai à genoux devant lui, et l de me laisser à la campagne. En même temps un de mes frères, qui était accouru vers moi, le pria aussi, à genoux, de permettre qu'il allât prendre ma place. Mon bon père ne brassa tous les deux et consentit à notre demande, c'est-à mon malheur et au bonheur de mon frère : car il est aujourd'hui magistrat; c'est pour lui que je cultive, parmi les épines, ment et les fruits. J'eus dix-sept, dix-huit ans : alors les études, les peines de mon frère; alors finirent mes p Mon père me dit : Tu n'as pas voulu étudier les sciences voulu fendre la terre : voilà un attelage qu'il te faudra conduire depuis le lever jusqu'au coucher du soleil, depuis le premier qu'au dernier jour de l'année. Il n'y avait pas à répliquer : mis à labourer, je laboure encore, et je labourerai toujours.

Voici, messires, ce qui, dans les commencements, me porter les pénibles travaux des champs. Au village le plus demeurait Guillemette, fille unique d'un laboureur. L'espoir de tenir cette jeune personne, la plus sage et la plus belle au



le, charmait toutes mes peines. Lorsque j'eus vingt-huit ans, j'allai mon père de la demander pour moi en mariage. Guillemette répondit qu'il m'accorderait volontiers sa fille, si elle lui était en même temps demandée par le jeune d'un de ses amis ; qu'il tenait beaucoup à ce que son fils ne fût pas après lui ; qu'il prendrait pour gendre ce d'un de ceux qui serait l'agriculteur le plus habile.

Quelques jours après le père de Guillemette nous fit appeler ses deux fils, Cyrille et moi ; sans autre préliminaire, il nous conduisit dans les champs. Ce fut à moi qu'il adressa d'abord la parole, me dit-il, j'aurais dû peut-être, avant de sortir de chez moi, vous interroger l'un et l'autre sur les constructions des greniers, des granges : car, pour le cultivateur, peu importe le logement, toujours assez beau et assez bon ; tout ce qui fait, voyons un peu. Ma première réponse le satisfaisait. En fait de bâtiments ruraux, lui répondis-je, j'en ai vu de bien plus beaux que ceux du clergé<sup>4</sup>, ordinairement élevés sur pilotis, avec voûtes et contreforts<sup>5</sup> ; c'est là qu'il se plaît à étaler sa magnificence. L'observation est vraie, très vraie, dit le père de Guillemette ; passons à la culture.

Le jardin qui repose depuis trois ans, c'est assez ; je n'ai rien à dire maintenant que faut-il faire ? — Atteler ses charrues<sup>6</sup>, labourer. — Tous les jours sont-ils égaux au labour ? — Non, certes, il faut consulter le cours de la lune<sup>7</sup>. — Et les fêtes des saints ? Laquinze jours avant la Sainte-Luce ? — Non. — Quinze jours après ? — Non<sup>8</sup>. — Cette terre est sablonneuse. — Il faut la marner<sup>9</sup>. — Cette terre est argileuse. — Il faut la marnier<sup>9</sup>. Une longue série des questions qu'il fit à Cyrille sur les manières de labourage à quatre, à trois, à deux chevaux, à deux bœufs, à un bœuf<sup>10</sup> ; sur les semailles, le sarclage, les hermines, auxquelles il revint à moi et me dit : Nous sommes au mois de juin, la récolte de ce champ s'annonce mal ; cependant j'ai bien cultivé, j'ai bien fumé, et la saison est favorable. — Ah ! peut-être, en semant le blé, vous avez oublié de semer quelques grains sur les oreilles des bœufs<sup>11</sup>. — C'est cela, mon ami ! c'est cela ! j'y avais pas si fin ; quoi ! à ton âge ! tu ne commences pas à être sage, puisque tu en sais tant, il faut que je t'apprenne qu'il est prudent de faire passer le blé de semence à travers un tamis de loup<sup>12</sup>. Suis mon conseil, et tu m'en diras des nouvelles. Nous sommes au mois de juillet, les blés sont mûrs, ils pèsent sous leur poids, il faut moissonner. Dis-moi, de

quelles faucilles te serviras-tu? — Suivant que le blé ou moins fort, je les prendrai plus ou moins courbées Cyrille! Mon voisin Romuald, dont tu vois d'ici la l'aire, avait, l'année dernière, une belle moisson : en peu vingt aouïterons l'eurent battue avec leurs grands fléaux pendant il n'en a rien retiré. — Il y a apparence qu'une subite sera tombée sur ses grains avant qu'ils aient été et qu'elle les aura échauffés, avariés; ce qui me fait penser c'est que son aire n'est ni pavée, ni couverte<sup>45</sup>. — Comment ce qui est arrivé. Dis-moi, quelle est la plus belle de blé? — Le froment. — La plus noble? — L'orge<sup>46</sup> moi encore, pour le pain de tes petits enfants, pour l'en blé de ton vieux père, tu veux donner le meilleur dans quelles terres vient-il? — Dans les terres grasses, reur, mon ami Cyrille, lui dit le père de Guillemette, et les terres sèches ou légères<sup>47</sup>. Et il avait raison. Le blé est-il? — Oui, dans certains pays le froment se change en Le père de Guillemette, après avoir encore assez long-terrogé Cyrille sur la conservation des blés dans les grandes arches<sup>48</sup>, m'adressa de nouveau la parole et m'entrecessivement sur la culture des prairies naturelles, dont l'entretien exige toute l'intelligence de l'homme, et sur la culture des prairies artificielles<sup>49</sup>, dont les semis, en graines de fèveroles supposent les plus exactes connaissances des différents terrains. Il entreprit ensuite Cyrille sur les fenaisons, les coupes, le bottelage et l'engrangement<sup>51</sup>.

Il nous avait fait moissonner devant lui, il nous fit Mes amis, nous dit-il; les hommes de ville ne savent rien ou ne savent, chacun, faire qu'une seule chose; les hommes des champs doivent tout faire ou savoir tout faire. Cyrille nous mis à la ceinture la pierre à aiguiser<sup>52</sup>, il la lui fit mettre fit piquer, aiguiser la faux. Mon ami, lui dit-il, Remi ne sonne pas aussi bien que toi; tu ne fauches pas aussi bien.

Après avoir traversé de grandes prairies carrées entourées de clayonnage<sup>53</sup> et nous être assez long-temps entretenus de la nature de biens, nous montâmes insensiblement jusqu'aux Vignes<sup>54</sup>. Ce lieu est charmant; il prend son nom de ses clôtures d'aubépine qui entourent les nouvelles plantations de vignes, de jour en jour plus multipliées<sup>55</sup>. Toutes les haies en sont agréables, proprement blanchies, couvertes d'une chaux grisâtre fixé aux faldières et aux arêtes de la toiture par des gues traînées de plâtre<sup>56</sup>; vous diriez de longs galons sur du drap gris. Le père de Guillemette y possède un

duquel se trouve la maison, composée d'un **com-**  
**pressoir à vis**<sup>27</sup>, d'une cave et d'un petit logement.

Dès que nous fûmes arrivés, nous parcourûmes les questions de recommencer. D'abord elles eurent les labours, ensuite la forme des provins. Remi, **me**  
**Guillemette**, quand faut-il tailler la vigne dans les ? — Aussitôt après les vendanges. — Et dans les ? — Au mois de mars. — Quand faut-il tailler long ? — La récolte a été mauvaise. — Quand faut-il tailler lorsqu'elle a été bonne. — Peut-on tailler la vigne en n le peut et on le doit dans certains cas. — Pourquoi, un grand nombre de vigneron ont-ils eu tant de peu de raisins ? — C'est qu'ils ont taillé durant la lune. La lune, qui gouverne les semailles, gouverne les vignes, et les gouverne encore plus sensiblement. La tomber de grands trésors sur la terre ; nous ne savons en tirer. — A quel quartier faut-il tailler pour que les raisins servent ? — Au dernier quartier. — A quel quartier faut-il tailler pour qu'il y en ait beaucoup ? — Au premier

nombreuses et minutieuses questions sur la manière de labourer, d'ébourgeonner, d'accoler, d'épamprer, après lesquelles le père de Guillemette, s'adressant à Cyrille, lui dit : **Agé**, mon vigneron a pressé les raisins avec ses pieds<sup>28</sup> : à quel temps faut-il pour le cuvage ? — Plus ou moins, selon ce que vous voudrez faire du vin blanc, du vin claret, du vin rouge. — Comment faut-il préparer les fûtailles ? — En les brûlant, les appropriant, surtout en y faisant brûler de l'encre. — L'année dernière, mon vin était corsé, généreux, spiritueux, bon ; cette année, à cause des pluies, il est apé, plat ; n'est-il aucun moyen de l'améliorer ? — On peut le vieillir avec du vin vieux, on peut aussi le mieller<sup>29</sup>, le parfumer avec une infusion de roses<sup>30</sup>. A cet égard, Cyrille nous exposa une si belle, si neuve et si brillante théorie sur les vins sucrés, aromatisés<sup>31</sup>, que je tremblai de perdre mon vin. Je tremblai encore davantage quand il parla de la manière de faire du vin de Chaluau, que le roi d'Angleterre aimait tant, et des procédés au moyen desquels on était parvenu à corser les vins, naturellement légers<sup>32</sup>, et à leur donner du corps comme les vins de Bourgogne. Je me dis : Le père de Guillemette commence à être âgé ; il aime le bon vin, il se pique sur sa réputation, et celui-là, sans doute, sera pour lui le meilleur vin, celui qui sera le meilleur vigneron. Alors je me repentis,

mais trop tard , de ne pas m'être appliqué davantage mon régent appelait l'œnologie, art si perfectionné de que, dans les âges futurs, ou l'on gâtera le vin de nos ou l'on fera du vin de Champagne comme au quinzième

Le haut du coteau de Closes-Vignes est couronné de sont , chose singulière , presque en tout temps rempli inaccessibles aux voitures <sup>36</sup>. C'est par là que nous père de Guillemette ne nous interrogea pas longuement ministration forestière. Il nous dit que l'aménagement le débit des arbres, dépendaient aussi des lunaisons <sup>37</sup>. dans tous les travaux des champs , toujours la lune , s jours où est la lune.

En redescendant le coteau, nous traversâmes les vendés en planches dont le haut était scié en pointe <sup>38</sup> comme lissades des villes <sup>39</sup>. Il ne peut guère entrer ici, dit-il voleurs que les oiseaux du ciel. Je prévis qu'il allait être de la culture des arbres fruitiers, maintenant si changée, et je m'en réjouis comme d'une occasion de prendre vanche contre Cyrille , qui s'était montré si supérieur de faire le vin. Effectivement, comme si le père de Gu eût vu ce qui se passait au dedans de moi, il se hâta de roger sur ce que je savais ; il me dit : Remi, regarde ! rger est vieux et mousseux : j'ai envie d'en planter un fond de cette vallée.—Vous n'en ferez rien : vous le savez que moi, les fruits qui viennent dans les lieux humides des enflures <sup>40</sup>.—Tu as raison, si bien raison, que depuis longtemps j'ai résolu de planter mon nouveau verger à mi-c montagne où nous sommes. Maintenant, dis-moi, comment profondeur donnerai-je aux fosses ? — Jusqu'à six pieds. Connais-tu la préparation de la terre ? Si je plante des cerisiers, sais-tu avec quoi il faudra la mêler ? — Avec de la char de cerisiers. Si je plante des néfliers ? — Avec de la cendre <sup>43</sup>. — Si je plante des amandiers ? — Avec du miel <sup>44</sup>. — Cela est vrai, m dit-il. Je te dirai même que , si l'on mêle un peu de miel avec des semis, on est sûr d'avoir des fruits très gros <sup>45</sup>. — Dis-moi bien maintenant : je vais t'attrapper cette fois ! Connais-tu un secret pour avoir des fruits sans noyau ? — Non. — Il faut faire la moëlle des jeunes arbres <sup>46</sup>. Je ne l'ai pas expérimenté, mais les gens les plus habiles l'assurent. Or ça ! voyons si je t'expliquerai sur les diverses manières de greffer : combien y en a-t-il ? — Au moins dix ; elles rentrent dans quatre des plus usitées en incision , celle en fente , celle en écusson et celle en coteau. — Pour faire venir vite un arbre ? — On doit déchausser l

es grosses racines et mettre des pierres dans les fentes <sup>48</sup>, plus sûr procédé. Quand, dans la suite, on arrachera les on reconnaître facilement les savantes pratiques de notre. Pendant combien de temps faut-il arroser les arbres sur plantation? — Pendant un an <sup>49</sup>. — Quels sont les remèdes pour les maladies des arbres? — Les incisions cautérisations, les onctions <sup>50</sup>. — Quel est le meilleur de les écheuiller? — La fumée <sup>51</sup>. — Si tu veux conserver des poires, des pommes! — Je les enduirai de laise <sup>52</sup>. — C'est bien, Hemi; tu ne risques guère que de de bon fruit et d'en manger durant longues années, car la nourriture fort saine.

oudrais savoir si tu connais aussi bien le jardinage. Parabord des melons, des légumes fins; mais non, passons! ni, continua-t-il, je t'embarrasserais peut-être un peu enendant comment on cultive ces melonniers qu'on voit aussi dans les grands jardins, en te disant de me faire quelques nouvelles variétés de légumes, de choux de Milan, de <sup>53</sup>. Je suis persuadé qu'avec le temps tu apprendras les de cette belle partie de l'agriculture.

ères, je m'arrête un moment. Si je ne me trompe, vous la peu étonnés: vous croyiez les bornes de notre art, ou de notre science, plus resserrées. Oh! je ne suis pas au Sans doute, nous labourons, nous fumons les terres, comme Arron et Columelle; nous semons, nous moissonnons comme nais, outre leurs procédés, combien de recettes, combien rets ne connaissons-nous pas pour accroître la récolte du Et dans les autres parties, où en sommes-nous aujourd'hui? levanciers du dernier siècle n'étaient que des ignorants laurs. Depuis qu'avec les lauriers de la victoire nous avons rté d'Italie des graines, des greffes, des livres <sup>54</sup>, nous es vraiment des agriculteurs.

reviens au père de Guillemette, qui, ce jour-là, se mit dans urieuse colère contre son berger. Nous le rencontrâmes l'un ruisseau; il empêchait à grands coups de houlette ses de boire. Abdon! lui cria le père de Guillemette, vous donc toujours le même? vous serez donc toujours, par es-le routine, l'ennemi de votre troupeau? Dans certains mois, l'empêchez de boire; dans d'autres, vous le menez à la ; après la tonte, vous faites passer les agneaux dans les ins les plus poudreux; vous ne voulez d'ouverture aux éta-que du côté de la bise: ce sont là des préjugés que vous ont mis les anciens bergers <sup>55</sup>. Il faut y renoncer, ou quitter

mon service. A quoi sert, ajouta-t-il, que toutes les semaines on donne à mes gens les instructions sur l'agriculture qui sont dans le calendrier des heures <sup>56</sup>? Abdon! sachez que pour être bon berger ne suffit pas de porter une cape blanche, un capuche et un couteau pendu à la ceinture <sup>57</sup>. La nuit, quand au milieu des champs vous avez enfermé vos brebis dans les claies bien fixées par de longues fourches, quand vous vous êtes enfermé vous-même dans votre char à bane à quatre roues <sup>58</sup>, pensez un peu à votre état. Je ne vous envoie pas en bonne part que vous n'aimiez guère les vieilles filles; ces vieilles méthodes ne conviennent pas plus à votre âge.

Nous retournâmes vers la maison. En chemin le père Guillemette nous fit, à Cyrille et à moi, un grand nombre de questions difficiles sur la qualité des pâturages, ainsi que sur le régime des troupeaux, et il finit en nous recommandant de ne pas économiser les sonnailles, d'en donner aux moutons au moins un sur dix <sup>59</sup>; il nous recommanda aussi de ne jamais laisser les brebis paître avant le lever et après le coucher du soleil <sup>60</sup>. En s'adressant particulièrement à moi, il me dit: Remi, si tu es un méchant béliet, comment t'y prendrais-tu pour le contredire? Je lui percerais la corne <sup>61</sup>. — Dis-moi encore, si tu n'as ni bâton ni chien ni bâton pour défendre ton troupeau et que tu viusses un loup, ferais-tu? Grimperais-tu honteusement sur un arbre? Que ferais-tu? Réponds. Tu ne sais? Eh bien! prends alors de petites pierres et frappe-les l'une contre l'autre; mais ne va pas de les frapper ou je ne réponds de rien <sup>62</sup>. Nos rois ont ordonné les grandes chasses, les grandes huées de plusieurs seigneurs réunis <sup>63</sup>; ils ont encouragé la destruction de ces animaux nuisibles à l'agriculture. Quelle est la récompense que le roi donne pour chaque tête de loup l'ordonnance de Charles VII? — Un sou <sup>64</sup>. — Tu n'ignores pas qu'avec une tête de loup, on peut aller de village en village, on se fait donner des œufs? — Et des écus <sup>65</sup>. — Mes amis, nous dit le père de Guillemette, avec plaisir que vous vous êtes appliqués à l'art du berger, qui est une des parties les plus essentielles de notre état; les princes et les grands l'honorent d'une manière spéciale. Vous avez entendu parler de la forêt de Laudeac, où le vicomte de Rohan a fait paître jusqu'à six cents chevaux sauvages <sup>66</sup>? Et personne, je ne vous envoie pas, n'est revenu d'Italie sans avoir visité la grande ferme des ducs de Milan, où les ducs de Milan ont fait bâtir de magnifiques étables qui renferment dix-huit cents vaches laitières ou bœufs gras et quatorze mille chèvres, brebis ou moutons <sup>67</sup>.

En continuant à marcher, nous nous approchâmes du village, où est un grand étang carré plein d'eau vive. Au

nps, lorsque la bordure des genêts qui l'entourent est en fleur, us diriez d'un grand miroir dans un grand cadre d'or. C'est là e le père de Guillemette, après s'être assis entre Cyrille et i, recommença ses interrogations. Mes amis, nous dit-il, qui sait pas pronostiquer le temps, les bonnes ou mauvaises saïs, les bonnes ou mauvaises années, ne pourra régir son bien, vous en sentez la raison : il ne saura ni quand il faut labourer, quand il faut moissonner ; il ne saura ni quand il faut vendre, quand il faut acheter. Cyrille, les vieilles brebis entrent en our avant les jeunes : quel signe ? — Bonne année. — Au con- e, les jeunes entrent en amour avant les vieilles ? — Grandes uadics. — Tiens, entends les oisons qui crient plus que de cou- ne. — Pluie. — Regarde ces bœufs qui se couchent sur le côté bit. — Pluie. — Vois-tu ce chat qui se lisse avec les pattes ? — uie. — Les feuilles de ces pêcheurs tombent avant le temps. — talité de bestiaux. — Remi, le jour de Noël sera un jeudi. — ndance de vin. — Il a plu le jour de saint Marc. — Nous n'au- rière de prunes <sup>68</sup>. — Mes amis, je vous tiens quittes de mes esuions sur les sympathies et les antipathies entre les plantes, tre les animaux <sup>69</sup>. Ces connaissances, bien qu'elles appar- nent à l'agriculture, ne sont pas tout à fait encore de votre e. Je vous tiens quittes aussi de mes questions sur la laiterie et basse-cour, dont le rapport est considérable et pourrait en ance le devenir bien davantage. En Italie, on a trouvé le oyen de faire éclore dans un seul four jusqu'à dix mille pou- ts <sup>70</sup>. Tout est en proportion dans ce riche pays. A Parme, à aisance, on fait des fromages grands comme des meules de oulin <sup>71</sup>.

Passons aux frais de culture et au prix des denrées. Le pro- priétaire doit savoir compter.

Dans ce moment parut Guillemette ; elle venait faire boire ses eux jeunes agneaux privés, qui suivaient toujours ses pas. Les yons du soleil que la surface des eaux renvoyait sur son visage rendaient belle et brillante comme un ange. Je fus ébloui. e père de Guillemette s'aperçut de mon trouble ; il me donna elques moments pour me remettre ; ensuite il me dit : Je sup- ose que je te donne un bien à faire valoir, comment tiendras-tu lors tes comptes ? Sauras-tu quels sont les frais d'exploitation l les prix des diverses productions d'une ferme ? Je lui répondis : 'épargnerai autant de façons que je pourrai, et quand je serai bligé de prendre des aides, je paierai pour la journée d'un omme douze deniers, et six pour celle d'une femme <sup>72</sup>. Si les ravaux des semailles pressent, je paierai à un charretier pour

sa journée et celle de ses chevaux trois ou quatre sous mes gens se trouvent dans ce temps occupés, j'aurai pi deniers par jour des vendangeurs <sup>74</sup>. Quant aux fa vignes, c'est cinquante sous par arpent <sup>75</sup>; tout le monde Je lui donnai ensuite, dans un très grand détail, les div des autres travaux de la campagne.

Passant aux prix des denrées, je lui dis : Je vendrai, commune : le setier de froment 20 sous, celui de seigle 10 celui d'orge 7 sous 6 deniers, celui d'avoine 5 sous, ce fèves 16 sous <sup>76</sup>; — le muid de vin 6 livres <sup>77</sup>; — un boi livres, une vache 5 livres, un mouton 10 sous, un por 3 livres <sup>78</sup>; — un oiseau 3 sous, une canne 8 deniers, une 10 deniers, un chapon 15 deniers <sup>79</sup>; — le cent d'œufs 3 s la livre de beurre 8 deniers <sup>81</sup>; — le boisseau de navets niers <sup>82</sup>; — le cent de noix 2 deniers <sup>83</sup>; — la livre d 4 sous <sup>84</sup>.

Pour être exact dans mon récit, je dois ajouter que o penses sur les prix des travaux et des produits des champs que je les aie mises dans ma bouche afin d'abrèger, furent nativement faites par moi et par Cyrille. Je dois encore dir lorsqu'il s'agissait du prix du laitage, des œufs et de la vo les doigts de Guillemette, qui s'ouvraient ou se fermaient, s le nombre de sous ou de deniers de la valeur de l'objet, me d'un grand secours. Son père avait remarqué cette bonne y de sa fille; aussi, quelques jours après, lorsqu'il lui de lequel de mon jeune voisin ou de moi lui convenait le mie qu'elle lui eut répondu, suivant l'usage, qu'il disposât de sa il lui répliqua en riant : Fort bien, ma fille, si déjà sur les de l'étang tu n'avais disposé des doigts en faveur de Re veux savoir aussi, ajouta le père de Guillemette en contri s'adresser à moi, si tu connais les droits d'entrée à la ville sais par conséquent ce qu'il faut, ce qu'il ne faut pas y Dis-moi, quel est le tonlieu des vicomtes de Troyes pour l retée des aulx, des ognons, aux marchés?—Quatre denier foires huit deniers <sup>85</sup>.

Et les perceptions du bourreau? Combien a-t-il de marchand de blé?—Une chopine de blé par semaine.—C sur les œufs portés au marché? — Un de dix. — Si tu une voiture de bois, que lui dois-tu? — Une bûche. — I temps? — Quand il fait froid. — Lui dois-tu les étren fruits? — Non, je ne suis pas revendeur <sup>86</sup>.

Restait la police rurale, sur laquelle nous n'avions p core été interrogés. Il va sans dire que le père de Guill



Remi, puis-je aujourd'hui emporter les gerbes et la terre avant le lever du soleil ? — Oui. — Après ? — Oui<sup>87</sup>. — Les bois taillis, combien d'années défensables ? — Jusqu'à la quinte-feuille<sup>88</sup>. — Les vignes pendant quels temps de l'année sont-elles défensables ? — Les uns les temps. — Les prés clos et ayant droit de clôture<sup>89</sup> jusqu'à la Chandeleur jusqu'à la Saint-Michel. — Les autres — Jusqu'à la fauchaison<sup>90</sup>. — Lorsque les parcours sont ouverts, où puis-je amener le gros bétail ? — D'un clocher à un autre. — Et les vaches blanches ? — Aussi loin qu'elles peuvent aller jusqu'à ce qu'elles reviennent le soir à la bergerie<sup>91</sup>. Le père Permette fit ensuite à Cyrille plusieurs questions sur les semailles et des vendanges, leur fixation par les prêtres<sup>92</sup>, leur proclamation par le maire<sup>93</sup>, après quoi il me dit son tour, Remi. Quand puis-je allumer du feu dans mes champs ? — Jamais<sup>94</sup>. — Mon ami, j'ai pris des glaneurs dans mon champ, des grappeurs dans ma vigne, avant que les fruits soient entièrement enlevés : où dois-je les mener ? — En prison. — Des volailles sont entrées dans ton héritage : que feras-tu ? — Ce que je fis hier. Je trouvai des oisons et des poules dans mon pré, je tuai un oison et une poule et les jetai hors des champs<sup>95</sup>. — Mes amis, c'est bien, très bien, nous dit le père Permette. Il nous ramena chez lui, où il nous invita à dîner ; puis il nous congédia.

Je n'ai pas rapporté le centième des questions qu'il me fit, et il ne nous fit pas le centième de celles qu'il pouvait nous en faire. Messires, notre métier ne vous paraît plus à cette époque si simple, très facile. Ah ! si l'on écrivait la science nécessaire à un bon agriculteur, elle formerait un grand livre que plus forts d'entre vous auraient de la peine à soulever. Je voulais savoir peut-être si j'obtins Guillemette : oui, je l'eus, et dès ce moment je fus le plus heureux des époux ; mais je n'étais pas en même temps plus étroitement attaché au plus haut des états. En doutez-vous ? eh bien ! comptez un moment vos peines : oubliez, si vous voulez, qu'un grand nombre de nous ne possédons que des domaines congéables, que nous pouvons en être chassés du soir au matin<sup>97</sup> ; mais souvenez-vous que nous avons travaillé les terres pendant la nuit soustraite aux poursuites des gens de finance les animaux du labourage, et que, lorsqu'ils nous ont été soustraits, nous sommes allés attelés à la charrue<sup>98</sup>. Je conviens que nous vivions aujourd'hui sous le bon roi Louis XII ; je conviens encore que les jours la valeur des biens-fonds hausse, quoiqu'on ne

cesse de défricher <sup>99</sup> ; je conviens aussi que la valeur des productions de la terre hausse de même. Mais que de dangers, avant de les recueillir ! Nous avons labouré, sarclé nos champs ; les jours d'Urbinet, de Colinet, de Penet <sup>100</sup>, la semaine peineuse <sup>101</sup>, les temps critiques sont passés. Nous jouissons des belles apparences de notre récolte ; voyons notre troupeau bondir sur le coteau voisin ; nous promettons enfin une bonne année. Au moment où nous contemplons d'un visage serein la nature, tout à coup le ciel se couvre, les nuages s'amoncellent. Nous avons beau seigner pour chasser les démons qui tournoient dans les airs <sup>102</sup>, l'orage fond sur les terres, et enlève jusqu'au roc les cultures qui peu d'heures auparavant réjouissaient la vue.

Quelquefois cependant nous échappons aux orages, aux mauvaises années ; mais, si nous n'habitons dans le territoire privilégié des faubourgs <sup>103</sup>, nous n'échappons pas aux fermiers de l'église : ils nous demandent, suivant les divers pays, depuis la vingt-sixième jusqu'à la trentième gerbe <sup>104</sup> ; ils nous demandent la dîme des jardins, des vergers, des bois, des veaux, des agneaux <sup>105</sup>.

Baste encore, les gens d'église sont nos frères, nos fils, nos oncles, nos neveux. Ils encensent d'ailleurs les autels ; ils font procession autour de nos champs ; ils y attirent la rosée du ciel ; ils savent prier, ils prient Dieu mieux que nous. Mais, je le demande, les seigneurs, s'ils prient Dieu aussi bien, ils ne le prient pas mieux ; cependant leurs gens viennent toutes les années, aux jours des saints dont on nous fait porter le nom afin que nous nous en souvenions mieux, à la Saint-Remi, à la Saint-Luc, à la Saint-Martin <sup>106</sup>, nous demander non la vingt-sixième gerbe, mais la sixième, la cinquième, le quart de notre blé et de notre vin <sup>107</sup>. Et si vous hésitez, le grand terrier, aussi plus grand que notre table <sup>108</sup> sur laquelle nous mangeons, nous sert de mauvais pain, s'ouvre, et il s'y trouve toujours que vous avez beaucoup plus qu'on ne vous demande : « Cogneue chose », vous dit à chaque chapitre le grand livre, « que Thierri », demeurant à... paroisse de... par sa bonne volonté, a fait et noit et confesse avoir et tenir que ses héritiers devront avoir et tenir une terre... une vigne... confesse qu'il doit paier... confesse qu'il doit porter... confesse qu'il doit faire <sup>109</sup>. Ces reconnaissances, ces confessions ne finissent pas. Entre autres mots, il n'y a pas d'actes mieux bâtis, mieux cimentés que les terriers des reconnaissances, des confessions. Le notaire de mon village, mon beau-frère, me disait que dans toute la Fran

actes des reconnaissances et des confessions étaient également bien bâtis, car c'était partout à peu près la même forme : dans le midi : « Conoguda cosa sia que Simon de la parrochia... per » sa bona voluntat reconogo et confessat <sup>110</sup> » ; dans le comtat d'Arignon ; dans les terres du pape : « Noverint universi quod » Johanne... ante sua per se et suos heredes recognovit et confessus fuit <sup>111</sup>. »

Ainsi toute la terre se trouve, par champs, par vignes, par bois, par friches, par prés, par pâtures, toute dans les grands livres des seigneurs. On vient d'affranchir en beaucoup de lieux les hommes à prix d'argent <sup>112</sup> : ne pourrait-on aussi à prix d'argent affranchir les terres ? La belle famille de France n'est plus en beaucoup de lieux tachée de servitude : ne devrait-il pas en être ainsi de la belle terre qu'elle cultive ? Toutefois, il faut le dire, on y voit enchâssées ça et là, presque partout, quelques parcelles de terre franche ou de franc-alieu <sup>113</sup>, qui pourraient bien s'étendre. Le temps veut se mettre au beau, mais en attendant il est encore toujours bien mauvais ; l'avenir amènera des changements, mais quand ? quand cesserons-nous d'être les plus malheureux ?

### HISTOIRE III. — LE MESSAGER.

Deux personnes de l'assemblée, qui s'étaient levées en même temps, voulaient en même temps parler. L'une était en grosses bottes ferrées, ceinture de cuir, grand chapeau de feutre ; l'autre avait la tonsure, et par dessus une cornette noire <sup>1</sup>. On était surpris, non d'entendre le clerc, mais bien l'homme aux grosses bottes, disputer en latin, et dire au clerc : *Quo jure* <sup>2</sup>, par quel droit ? — *Jure clerici*, par le droit du clerc. — Et moi par le droit du plus pressé : j'ai dix lieues à faire avant qu'il soit jour. L'assemblée a accordé la parole à ce dernier.

Messires, a-t-il dit, je suis aujourd'hui, comme tout le monde sait, messager de la ville <sup>3</sup>. J'étudiais aux grandes écoles ; mon père, pauvre cordonnier, mettait le plus clair et le plus net de ses gains à m'acheter des livres ou des habits ; le roi me soutenait par ses dons de quarante, cinquante sous <sup>4</sup> ; et l'évêque, sur les bons témoignages qui lui avaient été rendus, m'avait donné la tonsure. J'avais environ quinze ans lorsque le régent, oubliant

mon exemption ecclésiastique, voulut me punir de même les autres écoliers. Je refusai de me soumettre et me retrai derrière les décrets *De percussione cleri* <sup>5</sup>. Il me répondit je l'entendais mal. Le texte était bien pour moi ; mais comme j'étais maître de la glose, il confirma sa sentence, dont j'appelai la Sorbonne ; et, sans lui laisser le temps de me faire saisir les bedeaux <sup>6</sup>, je passai la porte de la classe, celle du collège bientôt celle de la ville.

Quoique tout jeune encore, je sentais bien le ridicule de l'appel ; mais j'étais très aise d'avoir trouvé un prétexte quel que de sortir de Troyes et de courir le pays. J'allais hardi de monastère en monastère, demandant la passade cléricale, qui me donnait dans une écuelle, sous le nom chrétien et trop chrétien d'aumône.

Je continuai à marcher ainsi cinq jours ; le sixième j'arrivai à Paris. C'était un beau soir de carnaval ; tout respirait la joie et la bonne chère. J'avais dans ma bourse un denier, pas davantage. Je me dis que j'achèterais un pain et que je passerais la nuit dans une église. J'entrai chez un boulanger, je saluai humblement, comme un homme qui allait employer le reste de son argent. Parmi les personnes qui se trouvaient là, il me sembla qu'une jeune fille considérait avec quelque plaisir ma mesure. Dès qu'elle fut sortie, je l'abordai. Les noms de Jehan et Marie sont tellement communs, qu'on ne risque rien d'appeler un jeune garçon qu'on ne connaît pas Jehan, et une jeune fille Marie. Belle Marie, dis-je en riant à cette jeune fille, me priez-vous par hasard pour un petit archidiacre ou pour un grand abbé ? En ce cas, vous vous tromperiez bien : je viens acheter ce pain avec mon dernier denier. Et j'en pris occasion pour lui raconter comment, pour soutenir les privilèges des clercs, j'avais quitté la maison paternelle, renoncé aux bienfaits du père et à la faveur de mon évêque. En finissant, je la priai de m'indiquer une église où je pusse tranquillement prier Dieu toute la nuit. Jeune clerc, me répondit-elle de la manière la plus gracieuse et de la voix la plus douce, mon père est clerc comme vous ; il vous saura gré d'avoir soutenu ses privilèges ; je vais aller parler, attendez-moi un moment.

Marie, car je ne m'étais pas trompé sur le nom de cette jeune fille, à peine âgée de treize ou quatorze ans, était une petite personne ; toutes ses grâces, tous ses charmes étaient naissants. À la vue je m'étais senti subitement épris d'amour, et pendant qu'elle était allée parler à son père, je priais le Ciel de me l'accorder pour épouse. De son côté, son cœur avait été gagné aussi au

er instant par mon habit de clerc , par ma franchise , surtout par mon malheur , et elle adressait au Ciel les mêmes vœux . Elle vint bientôt après , elle me prit naïvement par la main , et elle se présenta à son père , qui , sans autre façon , m'amena au grand et , après m'avoir attentivement considéré , dit à Marie :   
 « — Ent tu as raison , ma fille : il n'a pas trop la physionomie d'un almonnête homme ; nous cherchions un jeune clerc qui pût dans la suite me succéder , il est tout trouvé . Mon ami , continua-t-il s'adressant à moi , tu n'es pas chez un grand messenger de l'Université , qui jamais de sa vie ne sort de son cabinet <sup>7</sup> ; tu es chez un messenger volant ou chez un messenger ordinaire , ou même si tu veux , chez un petit messenger , mais vraiment messenger , durant toute l'année par monts et par vaux <sup>8</sup> . Conduis-toi bien chez moi ; quand tu seras plus âgé , je te ferai mon gendre ; quand je serai plus vieux je te ferai recevoir à ma place . Marie prit un couvert de plus , alla préparer un lit : me voilà de la maison .

Le messenger volant savait beaucoup de latin ; il voulait que j'en susse autant que lui , et tous les matins , en pansant ou en brettant ses chevaux , il m'en donnait leçon . Comme il était fort fort et qu'il criait très haut , je ne savais pas quelquefois s'il se faisait contre moi ou contre les chevaux ; mais d'autres fois il n'y avait pas à s'y tromper , car , lorsqu'il m'échappait une grosse bête , il ne tenait aucun compte des décrets *De percussione clericorum* ; il se servait du licou , de l'étrille ou de la première chose qui était à sa portée . Marie accourait toute en larmes , embrassait son père , lui demandait pardon pour moi , et tout le bruit cessait .

Au bout d'une année , le messenger volant , dans l'intention de distraire puissamment la chaleur de mes sens , me mit entre les mains la philosophie d'Aristote ; il ne pouvait mieux s'y prendre : car , même en son absence , je ne cessais un moment de l'étudier et de l'admirer ; mais , comme aussi je ne pouvais cesser un moment d'être auprès de la belle Marie , je m'asseyais à côté d'elle , souvent , dans l'enthousiasme de mes études , je lui disais : O Marie , il n'y a que vous , Marie , qui soyez aussi belle que cette belle philosophie . J'étudiai ainsi une autre année . Ces deux années ont été le plus heureux temps de ma vie ; aussitôt après , j'entrai dans l'état de messenger .

Un jour qu'à l'ombre des arbres du jardin , toujours à côté de Marie , j'étais à étudier de grand cœur la philosophie d'Aristote , le messenger volant m'appela et me dit d'aller donner du foin à ses deux chevaux . Le lendemain matin il me dit d'aller leur donner

de l'avoine, et, quand ils l'eurent mangée, il monta sur me fit monter sur l'autre. Je ne cessais de pleurer tout le chemin; le messenger volant, s'en étant aperçu, se mit à c les vêpres, et m'ordonna de lui répondre en chantant. N mes cent et tant de lieues; enfin nous arrivâmes. Des é qui devaient venir étudier à l'université se présentèrent : il tèrent sur nos chevaux; nous revînmes à pied, chargés d tres et de paquets.

Moi j'allais revoir Marie, et tous les poids me paraissai gers. A chaque voyage je trouvais que l'absence l'avait em Je la trouvai enfin si belle, que je ne pus plus la quitter. Al je au messenger volant, pour moi il n'est dans ce monde d plaisir que de demeurer à côté de Marie, de me promen prendre mes repas à côté de Marie, de dire le chapelet, tendre la messe à côté de Marie, de respirer le même ai Marie: laissez-moi ici avec Marie. A mes prières Marie j les siennes; tout fut inutile; le messenger volant répondit j sourire amer. Alors je formai le projet de faire nommer messagère d'une ville voisine<sup>9</sup> et de me faire son serviteur rie était trop jeune; une grande vieille fille obtint et devait nir la préférence.

Je fus forcé de continuer à me séparer de Marie, d'aller venir avec le messenger volant : je marchais nuit et jour; he sement le temps marchait de même. J'eus vingt-quatre ans rie en eut vingt et un : alors elle déclara à son père qu'il y huit ou neuf ans que j'étais à la maison, que nous devions nous connaître, et qu'il était temps de nous marier. Presqu jours Marie parlait en riant; mais cette fois elle parla série ment, et son père se crut cette fois obligé de fixer le jou noces.

Marie avait un frère qui faisait le gentilhomme; il était j suivant d'armes, ce qui ne l'empêchait pas, ainsi qu'un j nombre de ses camarades, de se charger de lettres et de m ges<sup>10</sup>. Poussé par les regrets de ne pas succéder à son père par sa jalousie envers moi, il revint vers ce temps à la mai et il fit les plus belles promesses. Je vis alors combien f • étaient les illusions de la tendresse paternelle. J'expliquais Virgile, mon Juvénal, à livre ouvert; cependant le messenger lant me grondait, me reprenait sans cesse. Son fils savait à p distinguer les déclinaisons, et le messenger volant trouvait j savait passablement le latin. Il eut le crédit de le faire exam tans la salle à manger du théologal, qui lui dit : *Paule*, qu ce que cela signifie : *Nuntie volans, quanti sunt tibi sch*

res? Le frère de Marie répondit : Cela signifie : *Messenger volant*, *compagnon d'écoliers* amenez-vous dans votre *carriole*<sup>17</sup> — Fort bien. *Il habesne satis feni. satis cicada*<sup>18</sup>? — Avez-vous assez de foin, assez d'avoine? — Fort bien. *Portasne carnes satis, capones grassos, ostra, pisces, pasticios*? — Portez-vous des saucisses, des poulets gras, des chapons, des poulardes, des huîtres, des poissons, des pâtés? — Fort bien. *Est argentum et aurum*? — Et de l'argent et de l'or<sup>19</sup>? — Fort bien! on ne peut mieux répondre. Et il fut admis à la tonsure, et il fut clerc, et l'université ne put plus, sous prétexte que celui qui conduit les chevaux et les mulats des écoliers devait servir *bractea*<sup>20</sup>, lui refuser la survivance de l'office de son père.

Afin de ne pas trop m'affliger, le *messenger volant* m'avait promis de m'abandonner les salaires des messages autres que ceux de l'université; je devais acheter et je devais nourrir un cheval. Je voulais économiser ces diverses dépenses en réduisant celles de mes neces : les frais de cérémonial, si dispendieux, si inutiles, pouvaient, d'après mes calculs, suffire au prix du cheval, l'argent des robes de Marie au harnais, et l'argent du festin au mariage. Mais, à la fin de l'année, mon beau-père me fit compter que lui de clerc à maître<sup>21</sup> sur tous mes divers profits, et il se trouva que j'avais travaillé pour moins que pour la paille. J'avais tourné brusquement le dos à Troyes, je le tournai encore plus brusquement à Paris.

Du reste, je n'étais pas entièrement sans ressources, comme vous pourriez le croire : j'avais une petite bourse remplie d'étrennes que j'avais gardées, de pour-boire que je n'avais pas bus; et de plus, dans mes tournées, j'avais fait la connaissance de plusieurs argentiers; ils m'avaient procuré la connaissance de plusieurs autres, et ceux-ci de plusieurs autres encore. Un des principaux me proposa de me faire *messenger d'argentiers*<sup>22</sup>. Je craignais les risques de ces riches transports de deniers publics<sup>23</sup>. Les *agueries*, qui guettent continuellement sur les grands chemins<sup>24</sup>, savent toujours quand il part un tonneau d'argent ou d'or<sup>25</sup>; ce sont des soudoyers, sans solde, vivant sur le pays<sup>26</sup>, qui font alors bon marché de leur vie, et meilleur marché de celle du *messenger* : j'hésitais. Ne vous mettez nullement en peine, me dit l'argentier, votre charrette sera gardée le jour et la nuit<sup>27</sup>; souvent même elle aura l'honorable escorte de plusieurs archers<sup>28</sup>. J'acceptai; je m'en repentis. Lorsque j'étais membre de l'université, ni moi ni ma charrette ne payions rien à aucun péage<sup>29</sup>; il me fallut à chaque portuis, à chaque passe-porte<sup>30</sup>, à chaque bateau passeur<sup>31</sup>, à chaque passage, délier la bourse.

Je ne fus d'ailleurs plus exempt de guet et garde<sup>25</sup>, plus ex d'impôt<sup>26</sup>. Je passe cela, je le savais; mais quand j'allais dre ou quand j'allais porter une somme d'argent, quelque qu'elle fût, j'étais obligé de présenter des ordonnances e contre-ordonnances, de retirer des quittances en parchem gnées, paraphées, lacées et scellées<sup>27</sup>. Quand les sceau naient à se briser, il me fallait faire constater cet acciden une enquête<sup>28</sup>. C'étaient continuellement des formalités n tieuses, difficiles, et ce n'était pas tout : on me chargeait commission d'aller retirer une grande somme de huit, dix francs; je prenais une forte voiture<sup>29</sup>; l'argentier chez qui rivais me donnait une délégation sur un autre, et souvent ci, au moyen d'un virement de parties<sup>30</sup>, ne me comptait Je revenais à vide, et j'éprouvais alors d'incroyables diffic pour me faire payer par celui qui m'avait envoyé. D'autres revenais trop chargé. Un jour entre autres que j'étais allé cher les subsides d'un pauvre village, il me fallut recevoir en doubles, ou en gros tournois de cuivre<sup>31</sup>: l'essieu de charrette rompit; mes chevaux se forcèrent. Au diable le m dis-je; sera messenger d'argentier qui voudra!

Ne l'avais-je pas bien prévu? me dit un marchand du v nage, à qui je racontais ma mésaventure; avec tous ces ar tiers, tous ces financiers, qui se font appeler monsieur le vi te<sup>32</sup>, il n'y a rien à gagner: voyez-les, sur leurs grands es toires<sup>33</sup> ou grandes tables, couvertes de toile cloutée<sup>34</sup>, l mains toujours ouvertes quand vous devez, toujours ferm quand ils vous doivent. Je vous conseille d'être messenger de chands. Je le fus. En allant de la foire d'une petite ville de F dre, appelée la maïole, parce qu'elle se tient au mois de ma à celle de Beaucaire, qui se tient à la Madeleine<sup>35</sup>, je renco quelques malheureux paysans poussant devant eux une gr meule de moulin, dont ils devaient faire hommage à un fo hautchâteau<sup>37</sup>: ils étaient harrassés, ils n'en pouvaient plus n'eus pas le cœur de leur refuser mes chevaux; la meule, échappa à moitié côte, les entraîna dans la rivière: je fus ru

Le seigneur eut pitié de mon sort. Il me nomma messa fieffé<sup>38</sup>; mais j'étais fort rarement payé. — Je ne l'étais que souvent, quand je l'eus quitté et que je fus devenu messenger gens de guerre<sup>39</sup>, car la plupart du temps ils ne connaissa d'autre monnaie que les coups de plats d'épée. Cela me dég de l'honneur d'aller de château en château, de garnison en nison, porter aux dames des invitations de venir dîner, aux g d'armes des ordres de venir se battre.



ne les délivrer par ses parents et ses amis un bon  
tant qu'il était bien et dûment mort, qu'il ne vivait  
etournai en toute hâte à Troyes, et, sur la réquisi-  
cureur des bourgeois <sup>46</sup>, la municipalité me nomma  
la ville. Il peut y avoir de cela trente et quelques  
ait en 1464.

éc-là on établit les postes <sup>47</sup>. Aussitôt disparurent les  
rs des écuries royales, qui, renfermant dans leur boîte  
épêches du roi <sup>48</sup>, partaient de la cour, et allaient,  
r de chevaux, dans les diverses parties de la France ;  
le bord de tous les grands chemins s'élevèrent, de  
uatre lieues, des relais <sup>49</sup>, où des maîtres coureurs  
és de se tenir continuellement avec cinq chevaux <sup>50</sup>,

je le fusse , que j'eusse , disait-elle , mes privilèges , mes exemptions et mes cent cinquante livres d'appointements <sup>52</sup>. Surtout elle , il le fallait , ou bien changer de métier. J'eus beaucoup de peine à faire entendre raison à ma femme , encore plus à mes confrères. Vous craignez , disais-je aux messagers des universités , que les postes entreprennent sur notre état et s'en emparent. Je passerais de pareilles craintes aux autres messagers , mais vous qui êtes clercs , qui connaissez l'histoire , avez-vous donc oublié que les postes romaines , qu'on a prises pour modèles dans l'établissement des postes françaises <sup>53</sup> , ne se chargent que des dépêches publiques <sup>54</sup> ? Et ne savez-vous pas d'ailleurs que les messageries des paquets et des lettres appartiennent presque partout aux universités <sup>55</sup> ? Celle de Paris , qui a au moins cent messagers à ses ordres <sup>56</sup> , consentirait-elle à faire l'abandon de ses plus beaux privilèges , à n'avoir plus entre ses mains les relations et la correspondance générale de la France et de l'Europe <sup>57</sup> ? Non certainement : elle fermerait ses écoles , les docteurs cesseraient leurs prédications , et bientôt les clercs les fonctions dans les églises <sup>58</sup> , au premier petit paquet , à la moindre petite lettre que les maîtres coureurs des postes voudraient porter. On ne mène pas la fille aînée de nos rois <sup>59</sup> comme une petite fille pleureuse et timide. Quant à nous , messagers de villes et tous autres messagers , qu'avons-nous à craindre ? Notre sort dépendra toujours du vôtre.

Toutes mes harangues furent inutiles , les messagers des universités et les autres continuèrent à avoir peur. Aujourd'hui la peur est encore plus grande , mais je ne puis la partager. Les messieurs , sans nous faire des peines imaginaires , n'en ont-ils pas assez de réelles ? Ne nous faut-il pas toujours prendre les gens comme ils sont , c'est-à-dire sains , malades , pestiférés , ce qui nous fait souvent condamner par les baillis , les sénéchaux et autres officiers de la voirie <sup>60</sup> , à de grosses amendes <sup>61</sup>. Ne nous faut-il pas aussi toujours prendre le chemin comme il est , et il est toujours boueux ou poudreux , surtout dans la Champagne , surtout dans les environs de Troyes. Ne nous faut-il pas enfin toujours prendre le temps comme il vient ? c'est-à-dire quand il fait du vent , de la pluie , de la neige , partir , aller courir. Et ce ne sont là , Messieurs , qu'une partie de nos maux. Je n'ai point parlé de l'autre , que vous trouveriez peut-être encore plus grande , mais je termine. Mon cheval , qui est attaché à une des grilles des fenêtres , est chargé ; il a froid , il frappe du pied , il s'impatiente : dans notre état les animaux souffrent guère moins que les hommes. Aussi dernièrement ,

t une longue côte, je ne pus m'empêcher de lui dire, s'il pouvait m'entendre : Oui, en vérité, je plains ton tu étais cheval de chanoine, tu serais gras à lard ; si tu al de laboureur, tu travaillerais pour faire venir ton et le f que tu porterais remplirait ta grange ; si tu étais le meu de nps en temps tu mangerais quelque poisson ou ; si tu étais cheval de marchand, tu te la ; et tu is bien nourri le jour ; ne serais-tu de tr ), tu aurais de la musique. Mais vai de r : il n'y a rien de plus malheureux, si n'est le e que tu portes.

---

#### HISTOIRE IV. — LE COMÉDIEN.

c qui avait disputé la parole au messager, qui toujours le monde souriait, s'est levé, et après avoir salué avec l'un clerc de cour, il a parlé ainsi :

me suis pas plaint, je n'ai pas crié comme les autres, je cherché à vous apitoyer sur notre sort. Vous auriez dit cé dans l'art de feindre, je jouais aussi la comédie devant semblée. Maintenant vous me demandez si dans notre état mmes malheureux ? Oui, nous sommes malheureux ; oui, mmes les plus malheureux ; et cependant je voudrais que ssions encore plus malheureux, car je n'ai pris l'état de en que pour faire pénitence de ma vie passée. Long-temps, ag-temps peut-être, je vécus dans le monde ; enfin une voix m'appela, je lui obéis.

connaissez tous le pays de Morvan : c'est là que je suis ue j'ai passé ma première jeunesse. Un jour d'automne, sine Jehannette et moi nous étions dans un vallon, à faire llette des fruits, lorsque nous entendîmes sur le haut de lagne un chœur de voix qui ressemblait à un chœur d'an- n aurait dit que le ciel était ouvert. Peu à peu cette musi- pprocha de nous, en suivant le chemin qui descendait la nfin nous vîmes des bœufs trainant lentement une voiture e de planches peintes ou de grands paquets de toile, sur s étaient assis plusieurs jolis enfants. Les hommes, que econnûmes pour des confrères de la passion <sup>1</sup>, marchaient, en chantant <sup>2</sup> avec les enfans un des plus agréables mor- du mystère de la Cananéenne <sup>3</sup>.

Le directeur de la troupe était un respectable curé <sup>4</sup> i sinage, vêtu décemment, comme les ecclésiastiques, d'un habit gris <sup>5</sup>. Jehannette s'empessa de lui offrir une corbeille de pêches et de raisins; le bon curé la remercia fort poliment, recommanda d'être sage, et lui promit qu'elle serait bien mariée. Autant que je puis m'en souvenir, cette troupe allait s'occuper des mystères à Autun <sup>6</sup>.

Dès ce moment, je me crus destiné au théâtre, tant touché, édifié par quelques scènes que les acteurs nous récitèrent tout en marchant; mais j'étais encore dans l'effervescence de l'âge. Pour pouvoir rompre la chaîne qui nous lie au monde, faut attendre qu'elle soit un peu usée, un peu rouillée.

Je perdis mon père, j'avais trente ans; je me retirai à la maison chez un procureur de mes parents. Un jour que nous étions à son étude, autour d'un brasier, à nous plaindre de la continuation du froid et de la cherté des grains, il entra un homme extraordinairement vêtu, qui demanda si quelqu'un de nous voudrait pas lui prêter deux écus sur sa part de paradis! nous regardâmes tous cet homme, dont les propos étaient encore extraordinaires que la mise: il s'en aperçut; il s'empessa de jouter: Je suis un des confrères de la Passion nouvellement arrivés dans cette ville. Toutes les décorations nous appartiennent, mais la dureté du temps nous a forcés à manger les Livres du Paradis, le Purgatoire à Nevers, et l'Enfer à Lyon. Entre autres belles décorations qui nous restent encore, nous avons le Paradis, qui est tout doré <sup>7</sup>, tout peint, et qui vaut au moins soixante écus; nous ne sommes que six actionnaires: vous voyez qu'il n'y a rien à risquer. Il y a plus, nous dit-il encore, il nous vient au moins cinquante livres sur la société. Je suis vieux, j'ai joué des rôles de jeune saint, que je remplis depuis environ quarante ans, et ne me conviennent plus aujourd'hui; si je trouvais quelqu'un qui pût me remplacer, je lui céderais mon action, mon emploi; retirerais. On ne lui répondit rien. Il sortit; quelques jours après, je le suivis. Sire, lui dis-je en l'abordant, vous m'avez trouvé votre homme: j'ai dans mon escarcelle les cinquante livres que vous demandez. Il nous manque d'avoir l'agrément de nos confrères. Voulez-vous bien me présenter à eux? Vous voyez, me répondit-il.

Ce jour-là même la troupe tint une assemblée, exprès pour m'entendre. Je récitai plusieurs rôles du mystère de la Passion, du mystère de la Résurrection <sup>9</sup>; je récitai une grande partie du mystère de la Destruction de Troyes, qui, vous le savez, ne compte pas moins de quarante mille vers <sup>10</sup>. On me reçut à

clésiastiques nous inviterent successivement.  
tant Dijon, ne cessait de se louer de la géné-  
té des habitants.

ue la Bourgogne! le bon temps que celui où  
us allâmes dans les montagnes du Dauphiné.  
ps changèrent; nous trouvâmes des gens pau-  
Nous essayâmes de les attirer par une nou-  
dans mon sac une pièce que j'avais composée  
; elle était intitulée : le Mystère de saint Jean-  
mai <sup>43</sup>, je la lus; il fut arrêté qu'on la mettrait  
ssité, qui, dit-on, donne de l'industrie, donne  
e. En peu de jours, tous les rôles furent ap-  
fut à Bourgoin, je m'en souviendrai toujours,  
représentée. Nous comptions sur une bonne re-  
rticulier, je comptais sur une bonne recette  
s. Nous fûmes tous également trompés. A la  
y eut assez de monde; mais, à la seconde, il

ici pour me mortifier, car on m'a assuré que votre pièce est mauvaise ; toutefois, je ne suis pas de cet avis. Il y a de belles scènes, même il y en a un assez grand nombre ; mais le public a plusieurs reproches à vous faire, et, s'il est mécontent, c'est de votre faute. Comment avez-vous eu le courage de représenter votre nouveau mystère sans l'établir au pourtour de votre théâtre pour figurer les maisons des personnages <sup>16</sup> ? — Nous sommes pauvres. — Tout le monde ouvrirait les yeux et cherchait le temple de Jérusalem. — Nous sommes pauvres. — Le paradis ? — Nous sommes pauvres. — La maison de Zacharie ? — Nous sommes pauvres. — O négligence inconcevable ! continuait-il, votre chambre de noces et d'accouchement n'avait qu'un rideau <sup>17</sup> à moitié déchiré. Enfin, tandis que votre théâtre était vraiment magnifique, la porte de votre enfer, au lieu d'être ordinaire, qui est une grande gueule par où les diables entrent et sortent <sup>18</sup>, ne présentait que l'ouverture d'une simple porte. Vous n'avez donc pas entendu les murmures de la jeunesse ? les gens de bon sens avaient de la peine à contenir ? Je ne puis de lui répondre : Nous sommes pauvres ! nous sommes

Vous êtes pauvres, reprit-il, soit ; mais, dans ce cas, pourquoi des mystères convenables à votre pauvreté. Zacharie le savez mieux que moi, l'ancienne scène était divisée en grandes et en petites pièces, en comédies, tragédies et en mystères. De même, la scène moderne est divisée en grandes pièces : les mystères de l'Ancien-Testament, du Nouveau-Testament, la vie des Saints, les mystères de l'histoire grecque, de l'histoire romaine ; et en petites pièces : les moralités, les sotties, les farces <sup>20</sup>. Les frais des représentations des grandes pièces nécessitent des constructions de théâtre <sup>21</sup>, des travaux de maçons <sup>22</sup>, des rassemblements d'acteurs et de musiciens, entraînent à des dépenses que peuvent à peine acquitter les trésoriers des villes ou des provinces <sup>23</sup>. Et c'est parce que les troupes ne peuvent les représenter que l'art dégénère aujourd'hui si sensiblement. Vous me direz que vous avez évité vous-même cet inconvénient, et que vous avez composé un mystère proportionné à votre petit théâtre. Eh bien ! examinez votre pièce. Premier et très grand défaut : le festin d'Élie exigeait des chœurs d'aveugles, de boiteux et de boiteuses ; il fallait aussi de toute nécessité un fou <sup>25</sup>, et peut-être ne connaissiez-vous donc pas la poétique de notre théâtre, que le spectateur, successivement agité par des passions diverses, gémisse, pleure, se frappe la poitrine, s'agenouille, chante les prières avec les acteurs ; ensuite se récréé, se

é, et finisse par des éclats de rire <sup>28</sup> excités par des mots l'enverseraient peut-être les oreilles dans les salles du beau, mais qui ne les offensent pas dans les salles des théâtres. Par qui donc leur faire dire ces mots, si ce n'est par les images qui vous manquent?

anachorète, passant à la contexture de ma pièce, en critique mortelle diverses parties. Vous aviez, me dit-il, de si bons vers dans les chefs-d'œuvre de nos grands maîtres! Assurément votre évocation des démons est bien loin de rappeler celle du père de la Nativité :

« Diables d'enfer, horribles et cornus,  
 » Gros et menus, aux regards basiliques,  
 » Infâmes chiens, qu'êtes-vous devenus <sup>29</sup>? »

ajouta-t-il, de véritable poésie! Zacharie, vous êtes comme les autres auteurs, vous négligez trop votre style. Il releva plusieurs fautes minutieuses, et il me fit plusieurs chicanes grammaticales, qui finirent par m'irriter. Je défendis mes vers. Vous êtes bien difficile, lui dis-je, pour un anachorète qui a renoncé aux sciences, qui est venu au spectacle par esprit de mortification. Et vous, me répondit-il, vous êtes bien orgueilleux en auteur dont la pièce est tombée, et qui est venu se consoler par humilité. Il me dit alors les injures les plus offensantes; je les lui rendis, et nous en serions sans doute venus aux coups de poing, si, pour faire cesser le scandale, le directeur ne m'eût, bon gré mal gré, mené derrière le théâtre.

Le lendemain, de grand matin, nous pliâmes bagage; nous partîmes bientôt fait. Nous eûmes encore plus tôt fait à Montélimar, nous vendîmes une assez grande partie de nos habillements; nous partîmes plus tôt à Vienne, où nous vendîmes le reste.

Je donne par occasion ce petit avis aux directeurs de spectacles. N'allez pas à Vienne qui n'a pas une troupe nombreuse et d'acteurs parfaits. C'est la ville où Hérode fit bâtir un palais <sup>30</sup>, où, dans la suite, dont on montre encore la maison <sup>31</sup>, fut envoyé en exil. Les hommes et femmes savent par cœur les plus beaux mystères. À la première représentation, notre directeur vit bien en son pays il était. Au commencement de la pièce, vous le savez, les acteurs paraissent sur le théâtre, et ceux qui n'entrent pas sur scène y restent assis <sup>32</sup>. On reconnut, au premier coup d'œil, que notre confrérie n'était pas complète; il y a plus, les acteurs, jusqu'aux enfants, soufflaient ceux de nos acteurs dont la mémoire manquait; d'autres fois ils devançaient ceux qui devaient être trop lents. Je conseillai à notre gouverneur et maître de partir pour Chambéry. Les Savoyards, lui disais-je,

sont de bonnes gens qui se contenteront de nous. Il ne pas y entendre ; il s'obstina à demeurer dans une ville était fort cher, où nous ne gagnions rien. Nous fûmes obligés de tout vendre. Il ne nous restait guère que les plus grossiers instruments de la Passion ; ils nous suffirent pour nous amuser un jour que nous nous étions pris de dispute sur les détails de la déclamation de certains d'entre nous.

A la suite de cette petite bataille nous nous dispersâmes.

Notre gouverneur et maître trouva une bonne place où n'avait qu'à dire la messe, à confesser : il fut nommé curé. Quelques autres trouvèrent à se placer comme vicaires dans les paroisses des environs<sup>33</sup>.

Quant à moi, j'avais un méchant habit ; je n'avais aucun moyen d'en acheter un autre. Il commençait à faire froid : je m'en allai en Provence. Plusieurs de mes camarades prirent le même chemin, car je n'étais pas le seul qui eût un méchant habit. La première couchée près de la moitié de la troupe se réunir.

En bonne règle, nous aurions dû être de cent trente-quarante personnes<sup>34</sup>. Je ne compte que sept diables, six docteurs de la loi, douze apôtres, six pharisiens, six scribes, quatre vierges, trois larrons, cinq tyrans, et d'autres rôles à proportion<sup>35</sup>. Nous n'étions guère qu'une troupe, mais nous avions les principaux personnages.

Notre Jésus était un jeune homme de vingt-six ans, beau, bien fait, d'une physionomie céleste ; ses mœurs les plus pures, et quant à son caractère, je n'en ai jamais vu de plus aimable : c'était le seul d'entre nous qui, à Vienne, ne se fût pas battu, et c'était en même temps celui qui avait été le plus maltraité, car il avait fait tous ses efforts pour nous divertir. — Judas avait un excellent masque : son teint était jaune, sa mine basse ; mais, tandis que dans son ménage c'était un lutin continuellement aux prises avec sa gouvernante, il était la plupart du temps immobile lorsqu'il jouait ses rôles. En passant qu'il y a beaucoup de Judas dans le monde sur le théâtre. — Les deux neveux de Judas étaient deux diables et dans la maison et sur le théâtre. — Lucifer, qui était vieux, était un contre-ténor<sup>36</sup> admirable. Il fallait l'entendre chanter :

« Saulce d'enfer ! saulce d'enfer !  
» Aux serviteurs de Lucifer<sup>37</sup>. »

— Saint Pierre, bien que trop petit, trop grêle, trop maigre, avait de l'aplomb et de la rondeur dans son jeu. Sa voix



ses yeux brillaient le dévouement et l'amour pour le peuple. — On disait que Pilate avait de la noblesse et dans son port ; on disait que son excellent débit d'intelligence, qu'il n'y avait dans sa déclamation pas une faiblesse, pas un geste dans son action qui ne fût profitable. On disait qu'il faisait frissonner le spectateur en jouant le jugement du rédempteur du monde, et que, malgré l'odieux de son rôle, la personne du magistrat n'était pas odieuse. On disait enfin que par son jeu muet il rendait des scènes entières. Ces éloges étaient sans doute la vérité me force à les rapporter et à vous dire si qui remplissais ce rôle. — Marie et Madeleine deux jeunes garçons<sup>38</sup> de dix-sept et de dix-huit ans. Marie jeune, avait de la fraîcheur et beaucoup de délicats traits ; Madeleine avait aussi un beau teint, mais malheureusement la voix de ces deux commençait à muer, et l'on voyait leur bouche s'épaissir sensiblement d'un duvet brun. Malheureusement Madeleine regardait avec émotion les jeunes gens, ce qui en était un contre-sens, et parfois la rougeur lui montait au visage, ce qui en était un autre. — Le grand-prêtre, qui avait une grande taille, et qui par conséquent avait un grand ventre, ruine ordinairement ses confrères ; il ne parle pas pour un : tel était le nôtre. — Vous voyez qu'un larron, mais c'était un bon larron. — Vous voyez aussi que nous n'avons pas de troupe sans un peintre. Eh bien ! la nôtre n'en avait pas ; mais Judas, qui savait un peu de tout, peignait les visages, et battait le tambour et les cloches<sup>39</sup>. Dans la salle des représentations il battait le tambour et sonnait les cloches<sup>40</sup>. Pendant les représentations, c'était à son tour de jouer, après avoir fini son rôle, allait toucher les orgues, et, pour dire la vérité, il nous était utile de plusieurs manières.

étaient les principaux personnages de notre troupe nouvelle réunion.

Je donnai ce qu'il put pour être élu gouverneur et maître ; et je donnai cette place. Je donnai ma voix à saint Pierre. Et tous les autres me donnèrent la leur. Je fus élu pour être le chef.

Je donnai que la troupe s'embarquât à Romans. On nous donna un bateau et on va sur le Rhône. En peu de temps nous arrivâmes à Arles, où nous nous arrêlâmes. Mes frères, dis-je, nous irons en Provence ; nous chanterons dans les rues des

grandes villes, et dans les petites villes ou dans les villes, fêtes patronales, nous jouerons les mystères des patrons d'autres saints <sup>43</sup>. Nous pouvons compter d'ailleurs sur la surveillance des seigneurs et des bénéficiers : ils nous loueront leurs tapisseries pour orner notre théâtre <sup>44</sup> et leurs chapelains nous habilleront <sup>45</sup>. Quand nous serons plus nombreux, non seulement à Nîmes, où une seule représentation dans l'amphithéâtre un denier par place suffira pour nous remettre sur un bon pied.

Judas me fit mille méchantes objections, qui ne laissèrent de faire impression sur les autres. Non, Judas, lui répondis-je, je ne ramène pas l'art à la barbarie du dernier siècle, ne le fais pas descendre du point où nos auteurs et nous l'ont élevé. Je sais aussi bien que vous que nos devanciers ne jouaient la plupart de pauvres pèlerins qui jouaient ou plutôt ne jouaient sur les tréteaux les dialogues qu'ils avaient déclamés et récités dans les rues <sup>47</sup>. Nous, nous chanterons devant les portes des maisons ou sur les places des chœurs ou des dialogues détachés de nos chefs-d'œuvre dramatiques; nous ne demanderons pas l'aumône comme vous donnez à l'Église. Effectivement, quand, après avoir ramené tout le monde à l'avis, nous exécutâmes mon projet, les deux diabolins de Judas, passaient dans les rangs de nos nombreux spectateurs en disant : Donnez quelque chose pour la restauration de Caïphe! Comme ils portaient par mes ordres des Jacques les manches étaient un peu déchirées, il arrivait, je ne sais pas, qu'on leur répondait quelquefois : Tenez, pauvres petits, pour le palais de Caïphe ou pour nécessités plus pressées.

Les Provençaux sont naturellement bons musiciens et comédiens. Dans les rues et les places plusieurs personnes se mêlaient parmi nous, et chantaient avec beaucoup de jeu et de discernement, en renforçant tantôt nos dessus, tantôt nos basses. Aux répétitions de nos pièces, s'il nous manquait des diables ou des anges, des prêtres, des chevaliers, des bergers ou même des principaux personnages, nous nous servions ordinairement sous la main. A Brignoles, qui est une petite ville, Hérode et Joseph s'absentèrent au moment de la représentation, je ne me souviens plus pour quelle cause. Ils remplissaient la salle. Je vins annoncer que ces deux acteurs manquaient. Aussitôt deux honnêtes bourgeois descendirent, ils jouèrent et nous offrirent de les remplacer. Nous acceptâmes et ils jouèrent avec une aisance, un ensemble, admirables. Nous nous nous tous frappés de la majesté théâtrale d'Hérode et du moine de sa voix. Joseph, aux yeux bleus, aux cheveux blonds, c

<sup>48</sup> avec une flexibilité et une pureté qui excitèrent de  
plaudissements.

La même chose arriva à Aix. Notre troupe s'étant grossie,  
avec notre petit trésor, nous nous disposâmes à jouer au  
théâtre de cette ville <sup>49</sup>. Comme c'était pendant l'Avent, nous  
jouâmes les mystères de la Nativité. Le clergé de la pa-  
roisse en procession faire le tour du théâtre <sup>50</sup>, ce qui me  
fut une preuve qu'on était content de nous. Cependant peu de  
temps après un murmure sourd se fit entendre. Gabriel, disant-  
il, est un peu ventru; il n'avait pas la démarche leste, aérienne.  
C'est une peine. Vous savez combien ce rôle est long et difficile.  
J'ai de mon embarras au maître de l'hôtellerie où nous  
logions. J'ai votre affaire, me dit-il. Et le lendemain il nous  
présenta un excellent Gabriel, qui enleva tous les suffrages et fit  
valoir notre recette. C'était un jeune chaudronnier <sup>51</sup> du fau-  
bourg auquel il ne fut jamais possible de faire recevoir un denier

pour notre art est-il devenu si commun? Comment?  
Cela n'est plus facile à expliquer. Aux naissances des  
seigneurs, aux mariages des rois, aux entrées des princes, des  
cardinaux, les principales rues se couvrent d'échafauds, sur lesquels  
se présentent toutes sortes de mystères, d'histoires, d'allégo-  
ries. A des époques fixes de l'année, les clercs des procureurs,  
des cours de justice, se réunissent dans chaque ville et  
présentent d'excellentes pièces. Peut-être parce que j'ai été du  
nombre de ces clercs je me fais illusion; mais je regarde la ba-  
soche de France comme le premier corps d'acteurs comiques  
qui existe. Je me souviens qu'on nous portait un grand rouleau  
sur lequel étaient peints les divers personnages de  
l'histoire que nous devions représenter. Chacun signait au dessous  
celui qui lui paraissait le plus convenir à son talent <sup>52</sup>, et il  
avait plus moyen de se dédire, quelles que fussent les dé-  
penses d'habits ou de festins qui devaient s'ensuivre. Les jeunes  
hommes de la basoche, dont plusieurs sont maîtres ès arts ou même  
maîtres artisans, s'exercent long-temps et se redressent entre eux avec  
un coup de goût et une très judicieuse et très sévère critique.  
Ce spectacle, qui est toujours gratuit, est entouré de milliers de  
spectateurs, dont les applaudissements les forment et les en-  
gagent.

Aux acteurs des mystères, aux clercs de la basoche, joignez  
les jongleurs sans souci <sup>53</sup>, les coqueluchers ou cornards de  
Paris <sup>54</sup>, les cornuyaux de Douai <sup>55</sup>. — Joignez-y encore les  
jongleurs de l'empereur de Galilée <sup>56</sup>, du roi de l'Epinette <sup>57</sup>,

du prince des nouveaux mariés<sup>59</sup>, du prince de l'étréacteur des fous<sup>61</sup>, de l'abbé de l'Escache<sup>62</sup>. — Joignez farceurs ambulants, les farceurs des folies moralisées, le de pure folie, qui vont prendre rang à la taille de l'hôteniciple pour le concours des prix, lesquels d'ordinaire en une fleur d'argent, une tasse d'argent, une paire d'oses, une paire de chapons, dont la municipalité fait les Il ne faut pas non plus oublier les théâtres des collégiales même les processions du duc d'Anjou<sup>65</sup>. — Ce sont toutes d'excellentes troupes de comédie. Je crois ne pas en en assurant qu'il y a au moins en France cinq mille jouant sur les théâtres profanes<sup>66</sup> ou sur les places et fours des villes, et au contraire en dire trop en évaluant plus à cinq cents le nombre des acteurs des saints mystères.

La proportion devrait être toute contraire, et elle le fut ces derniers spectacles étaient toujours gratuits, comme les premiers; et si, comme les premiers, ils étaient établis dans les villes<sup>68</sup>. Il faudrait donc que, pour le bien de l'inchrétienne, dont le théâtre est une des principales sources eût près de chaque chapitre épiscopal une troupe de comédiens qu'on affectât aux frais de leur entretien le revenu d'une prébende qui porteraient le nom de prébendes théâtrales ou de prébendes préceptoriales<sup>69</sup>, car elles auraient les uns et les autres, par des moyens différents, le même but; ou qu'on aux testateurs de fonder, au lieu de messes anniversaires spectacles anniversaires.

Il faudrait aussi que les arrêts du parlement qui ont autrefois suspendu les représentations de la basoche<sup>70</sup> fussent révoqués encore quelques années. Mais le roi actuel n'y mettrait peut-être pas volontiers les mains, car il protège ouvertement les clercs de la basoche; le trésor royal leur rembourse ordinairement les frais de leurs représentations<sup>71</sup>. Notre roi prétend que ces jeunes gens lui apprennent dans leurs comédies les malversations et les désordres des gens en place<sup>72</sup>. C'est des vœux paternelles qu'il aime les comédies satiriques. Loin de l'empêcher, il leur donne un grand succès; et là, malheureusement, les pièces vicieuses de la basoche<sup>73</sup> plaisent tant à la malignité du public qu'elles y firent enfin désertier les nôtres. Cette fois-ci, se battre, nous nous séparâmes.

Je rétrogradai vers Paris. Depuis que j'avais été directeur de spectacle, j'avais plus particulièrement étudié mon art et mon impatience de voir ces acteurs si célèbres dans nos spectacles s'accroissait-elle de plus en plus. Sur la fin il me s

capitale de la France était plus loin pour moi que pour les ; il faut dire aussi que je voyageais à pied , et que je comis d'ailleurs à être fatigué.

fut pendant ce voyage que je rencontrai le grand archide cette ville. J'étais assis au pied d'un arbre , dans les allées d'ormes et de cerisiers qui bornent les avenues de reau ; et , pour me préparer à mieux dîner, ou plutôt , je 'avoue, pour épargner un peu mon argent, qui tirait vers sa déjeunais avec un récitatif, que je chantais d'assez bon lorsqu'un voyageur, accompagné de deux valets, s'arrêta t moi. Je prenais plaisir à contempler la figure spirituelle ntive du maître, entre les deux figures inanimées et insendes deux valets. Quand j'eus fini , il continua sa route en sant : *Silent menestrelli* <sup>74</sup>, *Vadit* <sup>75</sup>. Ce sont des rubriques pièces de théâtre à l'usage des acteurs. La première veut En cet endroit les musiciens se taisent ; la seconde : En cet it l'acteur s'en va. Le soir, à Melun, en entrant à l'auberge petite place, je reconnus les deux valets ; un moment après ita le maître. Notre connaissance était faite d'avance.

vo : z , je le vois , me dit-il , je voyage aussi ; vous êtes , je le suis aussi ; et , je n'en doute pas , vous êtes conde la Passion , je le suis aussi ; ensuite il ajouta qu'il était diacre . Messire , lui répondis-je , je voudrais bien dire : Je is aussi. Nous soupâmes ensemble , et , on le devine aisément , ce ne fut pas sans chanter. Il me dit que le goût du théâtre était venu lorsque, étant chanoine à Genève, il avait, suile droit que lui donnait la bulle du pape , représenté avec un de la ville et un curé forain le mystère des trois rois <sup>76</sup>. Nous âmes assez avant dans la nuit. Le lendemain au matin , il fit endre de dessus sa mule un des valets ; il me fit monter à sa e. Nous allions côte à côte ; nous nous mîmes à déclamer. Je ai avec tant de feu que , dans une imprécation contre les , ma mule s'épouvanta , prit le mors aux dents et manqua e jeter dans une mare. On vint à mon secours , et j'en fus te pour une peur telle que je n'eus guère envie de reprenla suite de mon rôle.

ious parlâmes de réforme théâtrale. Messire l'archidiacre, ad amateur de l'antiquité , grand Grec , aurait voulu que les urs observassent l'unité d'action , de temps et de lieu. Les stères en deux, trois, quatre cinq journées, qui sont représsuccessivement en deux, trois, quatre, cinq jours, qui embrast, comme celui de la destruction de Troie , un espace de dix , lui paraissaient d'une texture irrégulière. Messire, lui

dis-je, nous sommes plus âgés que les Grecs, notre logique est toute différente; nos pièces sont des histoires, portent souvent le titre <sup>77</sup>. Vous ne trouverez pas un de leurs ni de nos acteurs de votre opinion. Il s'échauffait, mençais à m'échauffer aussi; mais, craignant que ma n'pouvantât encore, je me tus. Toutefois, je l'avoue, je suis naturellement ergoteur, et, quand je crois avoir raison, je cède, il me faut être monté sur une mule ombrageuse.

Enfin nous arrivâmes à Paris, enfin nous vîmes ces acteurs du théâtre de la Trinité <sup>78</sup>. Là je me convaincus des avantages qu'offre, pour les progrès de l'art, un grand nombre d'acteurs comme celui de ce théâtre <sup>79</sup>.

Vous savez que, vers le commencement du siècle, des culiers, associés sous le nom de Confrères de la Passion, par lettres-patentes de 1402, autorisés à transférer leur théâtre de Saint-Maur à Paris. Quelque temps après ils louèrent le théâtre de la Trinité, et leurs successeurs y sont encore. Ne croiez que cette confrérie ait aucun rapport, aucun lien avec les confréries ambulantes qui représentent les mystères dans les provinces. Je n'avais pas plus de droit que tout autre d'aller sur ce théâtre; je l'aurais eu, que je ne me serais pas donné le courage de jouer à côté du fameux Gringore <sup>80</sup>. Cet acteur était vraiment digne de sa réputation; je le lui dis, et il me permit de me donner le plaisir de le lui dire.

A Paris, il y a plusieurs théâtres; je fus voir aussi le théâtre de Pontalais <sup>81</sup>. On y donna une sottise, une moralité et un

La moralité était celle du Bien-avisé, que le franc conduit à la raison, la raison à la bonne foi, la bonne foi à la pénitence, la pénitence à la bonne fin; tandis que le mal conduit à un vice par un autre, tombe enfin entre les mains du mal à la mauvaise fin <sup>82</sup>. Je fus très content, si content que j'avais de la peine à contenir mes éloges dans les bornes ordinaires. Pour satisfaire mon enthousiasme, je vous dirai que le public demandait plusieurs fois à grands cris : la Mort ! la Mort <sup>83</sup> ! Ensuite il appelait la Luxure ! la Luxure <sup>84</sup> ! C'étaient des acteurs du théâtre qui méritaient. Messire l'archidiacre n'était pas moins satisfait qu'il trouvait seulement à dire au costume nu que portaient les acteurs, la Pudeur et les autres vertus <sup>85</sup>. Messire l'archidiacre avait raison, et pour en convenir je n'avais pas besoin d'être monté sur une mule ombrageuse.

On donna la sottise Le monde et l'abus. Les cinq soixante et sept ans les cinq principaux états jouèrent avec beaucoup d'adresse. Il faut rendre cette justice à messire l'archidiacre, qu'il ap

nt au sot dissolu représentant le clergé, bien que les e sont glissés dans cet état soient naïvement retracés le<sup>86</sup>.

nphe de Pontalais et de sa troupe fut dans la farce de 7; depuis le commencement jusqu'à la fin de cette ne fit que rire, qu'applaudir Pontalais; en sortant tout riait : Bé ! bé !

l'archidiacre ne voulut pas aller voir la basoche; alors sur son grand théâtre de marbre noir<sup>88</sup>. J'y allai. ville de Paris l'emporte sur les autres villes, autant sa emporte sur les autres basoches. Ce spectacle est ad-ir rapport à l'art; par rapport aux mœurs il est souvent ble. Les jeunes auteurs et les jeunes acteurs portent e des événements domestiques<sup>89</sup>, et viennent repré-ant le public les aventures les plus scandaleuses, qui uefois celles de leurs amis, quelquefois même les leurs. t aussi de pareilles comédies sont représentées par les oliers des collèges. Mais, comme la police de l'université ère, il arriva dans ce temps que le lendemain d'une so-présentation, les acteurs eurent tous le fouet de la main ègents, *supra dorsum nudum, pulsante campana*, s du règlement<sup>90</sup>.

lant les devoirs de messire l'archidiacre le rappelaient Je lui témoignai les plus vifs regrets de me séparer de us y force ? me dit-il ; venez avec moi, vous aurez la di-s mystères à nos quatre grandes foires<sup>91</sup>. Je suivis à on protecteur ; et, outre cette direction de mystères, j'ob-e la place de maître de musique du séminaire, et bientôt ns la moindre sollicitation, je fus nommé chantre de éries. Je le dis ici, dans l'effusion de mon cœur, j'ai é de bontés, on m'a accordé trop de confiance, on m'a 'honneur ; en sorte que, si jamais je quitte cette ville, en-elle je dois être si reconnaissant, ce sera parce que, oi, on aura voulu me rendre trop heureux dans l'état le eux.

## HISTOIRE V. — LE FINANCIER.

, l'affluence des gens de tous les états était extraordi-attendait le financier ; on était impatient de voir com-ouverait qu'il était le plus malheureux. Enfin il a paru,

et, tenant dans ses mains son escarcelle, qu'il ne cessait d' il a dit : Tout le monde est persuadé que les grands , qui fouetter , essoriller , pendre , ne sont jamais des voleurs ; et les argentiers , les changeurs , les percepteurs , les collectes les receveurs , les généraux , les élus , enfin tous ceux qui coivent ou régissent les impôts , sont moins délicats , moins nêtes , moins sévères , que les hommes des autres états. Là est toutefois que dans les autres états il y a beaucoup d' et beaucoup de condamnés , tandis que dans celui de fin s'il y a aussi beaucoup d'accusés , il y a peu de condamnés encore , parmi les condamnés , tous ne sont pas coupables , toutes de l'église des Célestins de Marcoussi <sup>4</sup> retentissent et nuit des louanges chantées en l'honneur du malheureux sorcier Montagu <sup>5</sup> , que ses ennemis firent décapiter aux halles. Il ne lui servit de rien d'être innocent , même d'être noble , même d'être clerc <sup>6</sup> . Et ce pauvre Jacques Cœur , argentier du roi , aux héritiers duquel on vient de restituer ses biens <sup>7</sup> , ne l'avez-vous pas vu en robe noire , à genoux , une torche à la main demander pardon à Dieu , au roi et à la justice ? Qu'avait-il ? Parce qu'il était riche il fut condamné. Cependant il est clair que ses richesses , tout immenses qu'elles étaient , n'avaient été tirées des coffres de l'état , mais qu'elles venaient de son commerce <sup>8</sup> , et peut-être en partie de la science de son chapelain qui avait trouvé le secret de faire de l'or , ainsi que bien des autres plus fins et mieux instruits que les autres l'ont soutenu de temps <sup>9</sup> .

Mais en France jamais on ne se guérira de la manie plaindre des financiers. Si les favoris dilapident le trésor des financiers ! S'il survient des guerres , des désastres , les financiers ! S'il n'y a point d'argent , les financiers ! Si la récolte est mauvaise , les financiers ! Les financiers ! toujours les financiers haine universelle nous poursuit , et j'en ai ressenti particulièrement les atteintes à l'époque de mon mariage.

Je ne sais si je suis dans l'erreur , et s'il me faudra encore cela entrer aussi en contestation ; mais je crois que , lorsqu'on prend une femme , il faut la prendre à son gré. J'ai toujours les personnes grasses , blanches et douces ; telle était la Mellon. J'allai en faire la demande à son père. Mon ami , répondit-il , vous êtes financier : vous ne pouvez être mon gendre — Eh ! pourquoi donc ? Quel mal vous ont donc fait les financiers ? — Dans tous les temps ils nous ont foulés , pressurés le poids des impôts , pour tirer du fond de nos poches le dernier écu. — Dites-le , maître Mellon : vous êtes comm



d'autres, vous ne voulez pas d'impôts?—Du moins, je n'en veux que de justes, et certes ils ne le sont pas lorsque la levée en est faite sans aucun droit. En même temps il se met à déclamer, à crier jusqu'à ce que l'haleine lui manque. Suivant lui, il n'y avait que les trois états assemblés qui eussent le droit d'établir les impôts. Oui autrefois, lui répondis-je, et je lui citai les nouvelles ordonnances où les impôts étaient établis par la pleine puissance royale<sup>10</sup>. Il me dit que c'était contre les maximes fondamentales du royaume. Nous devons, ajouta-t-il, être gouvernés d'après ces maximes, qui veulent aussi que le roi et sa maison, c'est-à-dire sa cour, ne vivent que du domaine<sup>11</sup>. L'argent de la nation ne doit payer que les dépenses nationales, l'armée de terre, l'armée de mer, la justice, la police : c'est tout. Je voulais parler, il me fermait la bouche. Qu'est devenu, me disait-il, le temps où Charles VII, roi de France, et Henri V, roi d'Angleterre, qui voulait être aussi roi de France, luttaient à qui lèverait le moins d'impôts, chacun dans la partie de la France qu'il occupait<sup>12</sup>? Mellon avait été aux états de Tours de 1483 ; il avait assisté à toutes les séances. Il avait entendu Jehan de Rely, Jehan Masselin, Philippe Pot<sup>13</sup>. Ne me parlez pas des gens qui ont été aux états-généraux. C'est un des grands malheurs des financiers que d'être obligés de disputer avec ces gens-là, surtout quand ils sont avocats, et Mellon était un des meilleurs, en d'autres mots un des plus obstinés avocats du bailliage.

Un jour il disputa avec un de ses confrères sur les lois. Là il était possible qu'il raisonnât bien ; mais il disputa si long-temps et si fort qu'il gagna une péripneumonie. Il voulut disputer contre le médecin ; mais le médecin vous le fit si bien purger, si bien saigner, qu'il se tut sans réplique.

La tutelle de sa fille fut déferée à son frère. J'allai lui faire ma visite. Vous venez, me dit-il aussitôt qu'il me vit entrer, me demander ma nièce. Ah ! je ne suis pas prêt à vous l'accorder. Vous êtes un des agents de la levée des impôts, dont, suivant moi, la nature est vicieuse et la répartition injuste. Cependant, ajouta-t-il, asseyez-vous et voyons un peu. Je ne demande pas mieux que d'avoir tort ; je ne me crois pas obligé d'hériter des sentiments de feu mon frère. Moi je vous aime, et je vous dirai que ma nièce ne vous hait pas.

Je pris un siège et lui parlai ainsi : Vous saurez d'abord, si vous ne le savez, que les finances sont divisées en finances ordinaires et en finances extraordinaires. Les finances ordinaires sont les revenus du domaine, les revenus des biens-fonds, des biens féodaux et de certains droits ou subsides, comme les épaves, les

confiscations, le monnayage<sup>44</sup> ; enfin les revenus immuables de la couronne. Les finances ordinaires ne peuvent être un objet de discussion.

Les finances extraordinaires ou impôts non incorporés consistent en subsides territoriaux, en tailles ; en subsides non territoriaux, en subsides sur le sel ou gabelles, en subsides sur boissons et sur un petit nombre de marchandises, en aides. C'est sans doute sur les finances extraordinaires que vous tendez établir la discussion. Examinons, examinons tant vous plaira. Mais, si vous le voulez, je vais vous mettre à même de bien voir, de bien examiner.

Je vais vous amener au conseil du roi, qui se tient, non comme autrefois au grenier, *ad Galatas*<sup>45</sup>, mais bien dans une de ces belles salles peintes et dorées du château de Blois ou d'Amboise. J'y ai été. Écoutez-moi, et ce sera aussi tout comme si vous y aviez été.

Le roi veut imposer quatre, cinq millions : car, même en tenant compte de la hausse du marc d'argent, qui est à douze livres<sup>46</sup>, il a maintenant trois fois autant de revenu que vers le milieu du dernier siècle<sup>47</sup>, où le marc d'argent était à six livres<sup>48</sup>, et toutes les recettes ne s'élevaient qu'à sept cent mille livres<sup>49</sup>. On met en délibération quelle sera la quotité des subsides territoriaux, c'est-à-dire des tailles ; quelle sera la quotité des subsides non territoriaux, c'est-à-dire des gabelles et des aides. Un conseil du XIV<sup>e</sup> siècle dirait : Le tiers en impôts territoriaux, deux tiers en impôts non territoriaux<sup>50</sup>. Un conseil du XV<sup>e</sup> siècle, qui ne veut plus tourmenter la vie du peuple par une nouvelle perception d'innombrables aides, variées suivant la mesure ou sottise science de ces temps-là, dira : Deux tiers en impôts territoriaux et un tiers en impôts non territoriaux<sup>51</sup>, et le roi, qui est un roi du XV<sup>e</sup> siècle, ordonnera de sa puissance d'aujourd'hui vraiment pleine, de son autorité aujourd'hui vraiment royale, qu'il en soit ainsi.

Trois ou quatre millions de tailles<sup>52</sup> vont donc être imposés et ce n'est pas trop ; car, si les tailles sous Charles VII, qui les rendues permanentes<sup>53</sup>, étaient suffisantes à dix-huit cent mille livres<sup>54</sup>, on a été forcé de les porter sous Louis XI et sous Charles VIII à plus de cinq millions<sup>55</sup>. Il s'agit maintenant de faire la répartition, non par diocèses<sup>56</sup>, d'après l'ancienne division ecclésiastique, mais, d'après la nouvelle division financière, les élections<sup>57</sup>. Les conseillers généraux des finances, qui ont à l'honneur d'approcher de plus près de la personne du roi, ont déployé devant eux les papiers des feux du royaume qui en c

tiennent les derniers dénombrements, suivant la déclaration des commissaires enquêteurs de chaque paroisse<sup>39</sup>. C'est sur cette belle et sûre base qu'ils font hardiment la répartition. Le roi l'adopte, ou il la corrige s'il en sait plus qu'eux, et il signe, pour chaque élection, l'ordonnance de la taille qu'elle doit pour payer<sup>40</sup>. Le conseil se sépare.

La taille départie à chaque élection est aussitôt répartie entre les paroisses par les élus<sup>41</sup>, et la taille départie à chaque paroisse est aussitôt répartie entre les habitants par les collecteurs, les assécurs, les tailleurs<sup>42</sup> ou commissaires aux tailles, sur un papier d'assiette que souvent deux notaires signent<sup>43</sup>, que les élus vérifient, arrêtent<sup>44</sup>. Aussitôt le rôle, qui est ordinairement écrit sur un long ruban de parchemin<sup>45</sup>, est rendu exécutoire, et le mouvement de la levée de l'impôt commence.

Maître Mellon, ajoutai-je alors, mettez-vous maintenant en colère pour deux, pour vous et pour feu votre frère ; criez comme lui à ne vouloir rien entendre sur les privilèges. Mais ensuite cherchons de sang-froid, vous et moi, les abus, et, si nous en trouvons, soyez sûr que je crierai plus fort que vous, et même plus fort que feu votre frère, s'il est possible.

Ne vous interrompez pas, me dit Mellon ; continuez. Je continuai. On se fâche, dis-je, contre les privilèges ; mais n'en faut-il pas dans un état policé, et l'égalité ne rappelle-t-elle pas l'enfance des sociétés ? Un cultivateur, un artisan, un marchand, un bourgeois, s'ils ont vraiment l'esprit de leur état, consentiraient-ils à ne pas payer la taille ; car, s'il faut que quelqu'un la paie, qui voulez-vous qui la paie ?

Est-ce les clercs ? Ah ! les clercs ont-ils jamais payé la taille<sup>46</sup> ? Et s'ils voulaient la payer, le souffririez-vous ? Oh ! non, vous ne le souffririez pas. Et les nobles<sup>47</sup>, souffririez-vous qu'ils la payassent ? Et les gens de guerre<sup>48</sup>, le souffririez-vous ? Et les commensaux de la maison du roi<sup>49</sup>, des gens qui ont bouche à cour, le souffririez-vous ? Je vous le demande. Non, vous ne le souffririez pas, et je réponds pour vous : Non. Et les commensaux du comte de Nevers<sup>50</sup>, des gens qui ont aussi bouche à cour, par la même raison vous ne le souffririez pas davantage, et je réponds encore pour vous : Non. Et les écoliers et les maîtres des petites écoles, et les écoliers et les maîtres des grandes écoles, des universités<sup>51</sup>, ces gens qui parlent latin et même grec, souffririez-vous qu'ils la payassent ? Vous répondez, ou je réponds encore pour vous : Non. Cependant les voilà tous, les exempts, ou peu s'en faut, si vous y joignez les parlements, les hautes cours, les officiers des finances<sup>52</sup>. Eh ! qui voudrait les

imposer? Ainsi gardons-nous de croire qu'on accorde les exemptions trop facilement. On n'a exempté de tailles Jehanne Lainé, dite Hachette, qui a si héroïquement défendu Beauvais, que sa vie durant <sup>43</sup>.

Quant aux exemptions des biens, je le demande, il y aurait des hommes nobles et il n'y aurait pas de biens nobles <sup>44</sup>? Et il n'y aurait pas de forêts nobles? Charles VIII n'aurait pu affranchir de tailles les forêts guerrières de la Chambonie, qui produisent ces beaux grands bâtons de lance que les habitants des lieux lui offrirent à son passage <sup>45</sup>? Il n'y aurait pas de moulins nobles? Charles le Victorieux n'aurait pu dire au meunier de Verneuil : Pierre, tu as chassé de la ville les Anglais, je t'anoblis, toi et ton moulin <sup>46</sup>? Il n'y aurait pas de champs, de prés, de vignes nobles, lorsque le maître du pays les a possédés <sup>47</sup>? Le champ, le pré, la vigne, qui a appartenu au duc de Bourgogne, pourrait-il donc être mis à la taille comme le champ, le pré, la vigne, qui a appartenu à Colas? Il n'y aurait pas d'îles, que dis-je? toutes les îles ne seraient pas nobles? Les îles, ces vedettes de la terre-ferme, pourraient-elles payer la taille <sup>48</sup>? Il n'y aurait pas de villes nobles, lorsqu'elles seraient grandes et illustres? La capitale de la France, Paris <sup>49</sup>, pourrait-elle donc payer la taille comme Corbeil? Et la capitale de la Champagne, Troyes <sup>50</sup>, pourrait-elle donc aussi la payer comme Vitri? Enfin les villes de franchise, les villes qui portent en leur devise la noble F couronnée <sup>51</sup>, pourraient-elles aussi payer la taille comme celles qui n'ont ni devise, ni F, ni couronne, ni rien?

Mellon m'écoutait avec plaisir. Je le gagnais par mes raisons. Je m'en apercevais, je parlai avec plus de confiance, et je parlai bien mieux.

Des subsides territoriaux je passai aux subsides non territoriaux. Si dans ce monde, continuai-je, nous devons aimer quelque chose, c'est à mon avis les gabelles. Il semble que Dieu ait, pour ainsi dire, créé le sel moins pour l'assaisonnement de notre nourriture que pour nous donner une matière éminemment imposable. Vous paierez, dit le prince, tant par mesure de sel, indépendamment du prix marchand. Ainsi le riche, qui a beaucoup de bestiaux, beaucoup de gens, qui consomme beaucoup, paiera beaucoup; et le pauvre, qui n'a pas de domestiques, qui n'a pas ou qui n'a que peu de bestiaux, qui consomme peu, paiera peu. Et remarquez les sages dispositions de la loi : personne en France ne peut manger de sel qui ne sorte des greniers publics et tout le monde peut y en porter. En sorte que, par la grande concurrence des vendeurs, le prix marchand tombe à un tel rabais

que l'on ne paie guère que la taxe du prince<sup>53</sup>. Mais, direz-vous, cette perception sur le sel ne s'étend que sur l'ancienne France. Oui, sans doute ; car, lorsque la nouvelle, je veux dire la Bourgogne, la Bretagne et d'autres provinces ont voulu se réunir à nous, on ne les a pas plus chicanées sur le sel<sup>54</sup> que sur les aides<sup>54</sup>.

Je fis alors passer, pour ainsi dire, sous les yeux de l'oncle de petite Mellon, les différentes chartes et immunités des subsides non territoriaux<sup>55</sup>. Je lui donnai la preuve qu'elles étaient aussi bien fondées que celles des subsides territoriaux. Je lui prouvai que les exemptions des aides étaient plus rares que celles des tailles, puisque souvent les nobles les payaient<sup>56</sup>, et que les exemptions des gabelles étaient encore plus rares, puisque non seulement les nobles, mais les clercs même payaient le sel au prix commun<sup>57</sup>.

Il tardait à l'oncle de la petite Mellon de parler, non pour combattre encore mon opinion, mais pour me dire qu'il la trouvait en tout point fondée et qu'il l'adoptait. La petite Mellon était présente. Et vous, ma nièce, lui dit son oncle, depuis l'âge de onze ans vous êtes fille de confession, vous êtes inscrite aux rôles des subsides<sup>58</sup> : qu'en pensez-vous ? Mon cher oncle, lui répondit-elle en style de demoiselle et en me regardant avec bienveillance, je pense que la France est imposée comme il convient, et que chacun ne paie que ce qu'il doit. C'est-à-dire, reprit son oncle, que les impôts sont justes et qu'ils sont justement répartis, ou, ce qui est encore plus clair, que le plus jeune des élus vous convient. Eh bien ! ajouta-t-il en prenant la main de sa nièce et en me la présentant, voici les étrennes que je vous promets pour le premier de l'an, pour la Tiphaine<sup>59</sup> au plus tard.

J'aurais été heureux ; je croyais du moins que j'allais l'être. Mais, ô malheur des élus ! ô malheur des financiers ! la veille du premier de l'an, l'oncle de la petite Mellon avait fait comme tous les débiteurs qui ne peuvent payer : il s'était croisé contre les infidèles<sup>60</sup>, et avait été dans un port de la Provence attendre ou un arrangement avec ses créanciers, ou un bon vent pour s'embarquer et aller renverser l'empire ottoman. Un autre oncle de la petite Mellon devint son tuteur. J'allai aussitôt le voir. Il me fit long-temps attendre dans une salle basse et froide. Il parut enfin. Mon frère vous a promis notre nièce, me dit-il ; mais il n'a jamais tenu aucune de ses promesses. Quant à moi, vous pouvez être sûr que je vous tiendrai les miennes : je vous promets que jamais financier, quel qu'il soit, ne sera mon neveu. N'ayant alors plus d'espoir, je lui parlai sans ménagement. Vous

ne me surprenez pas, lui dis-je : vous êtes de cette ridi-  
vieille bourgeoisie, plus difficile sur les alliances que les Ro-  
et les Montmorencys. Toutefois, il n'est pas de financier  
cet égard ne vous fît honneur.

Vous qui nous méprisez tant, continuai-je, sachez que  
les finances ordinaires, l'administration du domaine, les re-  
veurs, les garde-magasin, les grenetiers<sup>61</sup>, sont fort puis-  
que les receveurs des bailliages et des sénéchaussées<sup>62</sup> le  
encore davantage, et que, si je monte jusqu'aux trésoriers,  
là surtout que je trouve la puissance. Ne les avez-vous donc  
vus lorsque, dans leurs chevauchées sur les terres du roi.  
milieu d'un nombreux cortège de sergents, de gardes, de  
restiers, de châtelains, de régisseurs, de maîtres d'œuvre<sup>63</sup>,  
disent : Abattez-moi cette haute tour ! Bâissez-moi à la place  
boulevard, une forteresse ! Ce grand château, démolissez  
rebâissez-le plus haut, qu'il domine toute la province ! Ag-  
dissez-moi ce grand étang ! Coupez-moi cette forêt qui borde  
rivière ! Mettez-moi tout ce pays de labour en pays de ch-  
tout ce pays de chasse en pays de labour<sup>64</sup> ! Ces administra-  
souverains du domaine sont surtout puissants quand, au com-  
cement de chaque règne, le roi vient de jurer à l'église de Rem-  
de faire réunir de nouveau au domaine toutes les parties qui  
ont été aliénées<sup>65</sup>, quand il ordonne aux trésoriers de les re-  
prendre, de les remettre sous sa main, n'importe qui les possède.  
Alors vous verriez les barons, les comtes qui jouissent de baro-  
nies, de comtés domaniales, s'incliner, s'humilier devant  
hauts trésoriers de France de qui dépend leur rang et leur for-  
tune. Mellon ! Mellon ! alors vous ne dédaigneriez pas l'allian-  
des financiers. Mellon ! ce serait bien votre faute si vous n'av-  
entendu parler du changeur ou receveur général, qui dans  
grands coffres grillés de fer devrait recevoir tous les ans un mil-  
lion de revenus<sup>67</sup>, si le patrimoine royal n'avait été morcelé,  
lapidé, souvent pour les besoins de l'état, plus souvent po-  
ceux des courtisans.

Les financiers, poursuivis-je, sont encore bien plus honor-  
bles dans les finances extraordinaires, les tailles, les gabelle  
les aides. Je ne parle pas des percepteurs, des fermiers : ce  
sont que des financiers temporaires. Je parle des receveurs d-  
tailles<sup>68</sup>, des receveurs des gabelles<sup>69</sup>, des receveurs des aides  
des clavares<sup>71</sup>, des gens qui tiennent bien sous clé, qui ser-  
bien l'argent du public. Je parle des contrôleurs provinciaux  
des contrôleurs généraux<sup>73</sup>. Je parle des receveurs généraux  
des quatre généralités<sup>75</sup>, qui remuent les gros sacs d'arge-

comme les maçons remuent les pierres. Je parle surtout de ce receveur général des finances de la France <sup>76</sup>, dont tout le monde parle : il tient continuellement ses mains dans ce fleuve d'or qui n'est produit que par trois ou quatre impôts <sup>77</sup>, qui n'a que trois ou quatre sources, et qui a mille embouchures, qui arrose, qui vivifie toutes les parties de l'ordre social.

Ah ! lui dis-je aussi, ne croyez pas que je vous quitte de cette laborieuse magistrature des finances, qui est en même temps la volonté, la justice, le bras du roi. Mellon, nous avons dans notre juridiction quarante, cinquante mille percepteurs <sup>78</sup>, quatre-vingt et peut-être cent mille financiers <sup>79</sup>. Mellon, ceux qui ont assisté à nos audiences ne nous refusent pas leur nièce. Vous nous verriez dans notre salle, assis sur une haute estrade, ayant à nos pieds le clerc du greffe, juger toute sorte de procès relatifs aux finances <sup>80</sup>. Me direz-vous que nous ne sommes que trois ? Tant mieux : plus petit est le nombre des juges, plus grande est leur puissance. Me direz-vous aussi que le ressort des élections ne doit être que de trois lieues de rayon, afin que le justiciable puisse venir et s'en retourner le même jour <sup>81</sup> ? J'en conviens ; mais la vérité est qu'il y a des ressorts bien plus étendus. Vous me direz peut-être encore que les cours des élus ne sont que des cours inférieures, dont les appels sont portés aux cours des aides de la langue d'Oyl ou de la langue d'Oc <sup>82</sup> ? Soit ; toutefois, dans plusieurs cas, nos jugements sont provisoirement exécutés <sup>83</sup>.

Descendus de notre siège comme juges, nous allons encore siéger comme administrateurs. C'est nous qui contrôlons les registres des receveurs <sup>84</sup> ; c'est nous qui adjugeons les fermes des subsides. A chaque adjudication nous avons douze deniers pour notre vin <sup>85</sup>. Dans la belle saison nous montons à cheval ; nous parcourons les campagnes au moment de la récolte ; nous voyons quels sont les pays qui n'ont pas souffert des orages, des grêles, des débordements. Au milieu des populations qui font valoir leurs pertes, leurs dommages, au milieu des populations environnantes qui les reconnaissent ou qui les contestent, nous prononçons les décharges, les modérations, en même temps que les réimpositions sur les communes des environs <sup>86</sup>. Combien de fois encore n'entendriez-vous pas des villages, des bourgs entiers, qui viennent nous entourer, qui nous poursuivent, qui nous crient : Messires les élus, nous payons trop, beaucoup trop : ôtez-nous quelques feux <sup>87</sup>, ayez pitié de nous ! Je pense qu'alors vous ne vous trouveriez pas très honteux de vous dire mon oncle, surtout lorsque nous présidons la commission convoquée pour

la réparation ou rectification du nombre des feux, lorsque se trouvent alors assis au dessous de nous le curé, le procureur du roi, les trois premiers notables de la paroisse qui composent cette commission; lorsque nous demandons au curé *ses livres des paroissiens* pour les conférer avec *les livres des tailles*<sup>88</sup>; lorsque, sur le rapport du notaire-secrétaire de la commission, que nous avons envoyé de porte en porte s'enquérir du nom de ceux qui possèdent une fortune de dix livres, de ceux qui en possèdent une au dessus, de ceux qui n'en possèdent qu'une au dessous, nous statuons avec les commissaires sur la rectification, et que nous faisons insérer notre ordonnance dans les livres déposés aux archives royales du bailliage, qui sont comme les perpétuelles matrices des rôles<sup>89</sup>. Je ne vous cacherai cependant pas que notre opération doit être homologuée par des lettres du roi<sup>90</sup>; mais le roi ne les refuse jamais, et toujours trouve que tout ce que nous avons fait est bel et bon; ce qui d'ailleurs est la vérité.

Mais, quelque grands que puissent être les élus, oh! qu'ils sont petits en comparaison des généraux des aides! Les uns, sous le nom de conseillers, rendent, comme souverains juges, en quelque matière de finance que ce soit, la justice civile et même la justice criminelle<sup>91</sup>, et, s'ils condamnaient un homme à mort, et s'ils le faisaient pendre, je ne dis pas qu'il ne fût bien condamné et bien pendu. Les autres généraux, au nombre de quatre, sous le nom de premier, de second, de troisième, de quatrième général, administrent souverainement les finances de l'état<sup>92</sup>. Avez-vous vu comment ils disposent de la richesse de la France, comment leur bouche devient pour ainsi dire royale? « Rece- » veurs, trésoriers, obéyssez aux ordres du roy, en payant, sur » l'exhibition des présentes, à maistre Guillaume, la somme » de...<sup>93</sup> », et cette somme est quelquefois plus grande que celle que peuvent porter dix et même vingt mulets.

Toutefois, à la fin de leur exercice, les généraux des aides rendent leurs comptes. Il est donc quelqu'un à cet égard au dessus d'eux? Oui, et ce sont les maîtres de la chambre des comptes, la régulatrice de toutes les finances<sup>94</sup>, dont les huissiers poursuivent, saisissent, emprisonnent un comptable dans l'étendue de la France entière. Je conviens qu'il y a aujourd'hui plusieurs cours des aides<sup>95</sup>, plusieurs chambres des comptes<sup>96</sup>, comme il y a plusieurs parlements<sup>97</sup>. Mais, de même que, pour dire le Parlement de Paris, on dit seulement le Parlement<sup>98</sup>, de même pour dire la Cour des aides de Paris, la Chambre des comptes de Paris, on dit seulement la Cour des aides<sup>99</sup>, la Chambre de



<sup>100</sup>. Quelle gloire d'être premier général des finances, - président de la chambre des comptes ! Eh bien ! un élu, que vous ne jugez pas digne de votre nièce Brigitte, peut monter à ce rang.

us à propos de m'arrêter là ; je saluai ce troisième frère, il vint me reconduire. Je remarquai avec plaisir qu'il me révérence plus profonde que la mienne, qu'il me dit plusieurs de prendre garde aux marches de l'escalier. Je con- donc quelques espérances, et mon amour les accroissait ; venant de tournée, c'était un mardi matin, jour à ja- arqué en lettres noires dans mon souvenir, je passais l'église paroissiale : je vis à la grande porte une estrade : en jouaient des musiciens <sup>101</sup> qui réjouissaient un nom- rtège de noce, entouré d'une foule de peuple. J'en tirai augure, et je me promis aussi d'avoir des musiciens, si is obtenir la petite Mellon. Je m'approchai, j'entendis gens disaient : Oh ! qu'elle est blanche ! Oh ! qu'elle est Oh ! qu'elle est douce ! La peur me prit ; je me dressai, picds pour regarder : je vis la petite Mellon tout odo- s poudre de violette <sup>102</sup>, toute belle de parure et de joie. tirai furieux, et aussitôt j'allai me marier avec la nièce apothicaire, qui demeurerait chez son oncle ; elle était méchante : la colère me la fit épouser. Au bout de peu pe son humeur devint insupportable. Je m'aperçus de 'elle était sujette à d'incommodes habitudes, telle que prendre médecine de deux jours l'un. Inutilement je me à son oncle ; il me répondit que, dans toutes les unions les ; même les plus heureuses, toujours il y avait quel- se à dire. Je menaçai alors de m'adresser à l'official pour stilité d'humeur et de tempérament <sup>103</sup>. La parenté bla, et il fut réglé que je passerais à ma femme au moins nédechins par mois, et quelques autres fantaisies. Il fallut stir.

si à la longue, Messires, on s'accoutume à une femme méchante, qui prend médecine quatre fois par mois, et quelques autres fantaisies, on ne s'accoutume jamais, je ex mauvais raisonnements. Aujourd'hui cependant y a-t-il si commun ? Y a-t-il de famille aussi nombreuse que celle llons ? Dites si l'on peut sortir de chez soi sans en ren- quelqu'un ou quelque parent plus ou moins proche ? a pas long-temps que j'étais dans une des salles de l'évé- andant le moment de faire ma cour à l'évêque. Deux forts des magistrats me placèrent entre eux deux, et pour dis-

puter avec moi , disputent sur les finances. J'entendais l'un me raisonner à mon oreille gauche , et l'un plus mal raisonner à mon oreille droite. Je cherchais un prétexte pour m'enfuir ; ils me retiennent chacun par un bras. Mais que devient donc , me disent-ils , l'argent des tiercements , des doublements , qui accroissent , sans nouvelle imposition , les fermes du roi ? Il est hors de doute que les financiers pourraient être impunément voleurs et il ne convient pas aux intérêts publics de s'en rapporter plus à la conscience des financiers qu'à celle des autres. Je fis semblant de ne pas voir qu'ils souriaient , qu'ils s'applaudissaient. Messires , leur répondis-je , il vous appartient sans doute de juger , mais non en matière de finances. Écoutez avec quelque attention ce que je vais vous dire , et vous y serez moins ignorants et vous saurez que , de toutes les choses ingénieuses et simples la plus ingénieuse , la plus simple , c'est la comptabilité actuelle.

Je suppose que les gabelles ou les aides de l'élection de Troyes aient été affermées six mille livres pour un an ; au bout de quatre mois , le tiers de la durée du bail , une autre personne fait un tiercement , offre de donner le tiers en sus , neuf mille livres : elle est de droit nouvel adjudicataire , et le bail de l'ancien fermier aussitôt cesse. Au bout de six mois , la moitié de la durée du bail , une autre personne se présente encore ; elle fait un doublement ; elle offre de donner le double en sus , douze mille livres : elle est de droit adjudicataire , et le bail du second fermier cesse aussitôt. Que si l'ancien fermier veut garder son bail , il peut couvrir l'offre du tiercement ou du doublement par l'addition d'une enchère ou somme fixée sous ce nom par le élu ; mais en même temps celui qui a offert le tiercement ou le doublement peut dans les huit jours surenchérir encore d'une enchère. Dans les huit jours suivants , l'ancien fermier peut encore surenchérir ; ainsi alternativement , jusqu'à ce qu'un des deux concurrents se retire <sup>104</sup>. Le troisième fermier , s'il y en a trois durant ce bail d'un an , force le receveur à lui prendre pour comptant les sommes qu'ont versées ou qu'ont été tenus de verser les deux précédents fermiers <sup>105</sup>. Il suit de nécessité qu'il doit y avoir trois termes de compte des fermiers , le premier au bout de quatre mois , le second au bout de six , le troisième au bout de l'année ou du bail. Ces comptes particuliers forment , pareils termes , les comptes généraux des élections , qui , à pareils termes aussi , forment le compte général des accroissements éventuels des subsides non territoriaux <sup>106</sup>. Je vous ai dit que la comptabilité était aujourd'hui ingénieuse , simple : l'est-elle ? Mais vous ne voyez pas encore tout.

le tiercement ou le doublement, les fermiers et les re-  
tourraient s'entendre pour diminuer le montant des re-  
ntuelles et frustrer le nouvel adjudicataire. La loi y a  
les quittances ne deviennent pièces comptables que  
es ont été contrôlées à époques fixes par les officiers  
s. Cette disposition est commune à toutes les quittan-  
onques de l'une et l'autre finance <sup>107</sup>.

voyez pas tout encore. Il n'y a, pour les dépenses  
aires de l'état, d'autres pièces comptables que les man-  
ou rôles signés de la main du roi <sup>108</sup>, et contresignés par  
secrétaire <sup>109</sup>. Toutes les fois que ce n'est pas dépense  
les généraux des finances ne peuvent ordonner la plus  
me qu'en vertu de ces mandements ou rôles <sup>110</sup>.

encore à vous apprendre. Vous vous imaginez, comme  
gens, que les comptes des financiers sont reçus; arrêtés,  
rien ni difficulté; on le dit, on le croit. Sachez mainte-  
qui en est, et, par la sévérité apportée à l'égard des  
nciers, jugez de ce qui doit en être à l'égard des au-  
agit des comptes des finances extraordinaires, des comp-  
ceveurs généraux des quatre généralités et des provin-  
llement réunies, ou de ceux du trésorier général des  
<sup>111</sup>, ou de ceux du maître d'artillerie <sup>112</sup>; ou, si vous vou-  
git des comptes des finances ordinaires, des comptes  
eurs du domaine, des argentiers de la cour, des grands  
du grand veneur <sup>113</sup>, du grand écuyer <sup>114</sup>. Voyez, aux  
rges de tous ces divers comptes, sur vélin blanc, à côté  
ignes majuscules en ailes, en becs d'oiseau, en ramu-  
rnes de cerf; à côté de ces belles écritures où la plume  
uvent jouée en grilles, en dégagements, en pleins et en  
, l'écriture simple, raide et pour ainsi dire inflexible  
es des comptes et de leurs notes sévères : *caveatur*;  
*isto onere*; *radiatur*, *corrigatur*, *recorrigatur* com-  
en français : Attention au double emploi; Pièce rejetée;  
yé; Compte à refaire.

agit-il des comptes de financiers encore plus hauts, la  
core plus vigilante : elle veut que les comptes des re-  
les dépenses générales de l'état soient arrêtés en séance  
<sup>115</sup>; elle veut que la chambre des comptes se fasse as-  
généraux quand elle vérifie l'administration des finan-  
aires, les comptes des trésoriers de France <sup>116</sup>; qu'elle  
ssister, au contraire, des trésoriers de France quand  
ie l'administration des finances extraordinaires, les  
les généraux <sup>117</sup>. Je ne parle pas d'ailleurs de la spé-

cialité qui aujourd'hui commence à s'introduire dans les des<sup>120</sup>, et qui sans doute suffira pour débrouiller le goul chaos des finances du dernier siècle.

Messires, a continué le financier, il y a quelque facilité et me quelque plaisir à ôter, en certaines matières, la cras l'ignorance à des magistrats gradués ; mais aux gens sans le sans instruction, il n'y a que peine, et c'est même peine pe J'ai dans mon voisinage un propriétaire fort riche ; il vient quefois me voir, car, ainsi que les Mellons, il ne méprise financiers ; au contraire, il s'honore d'être parent au sixiè gré d'un gentilhomme qui a fait long-temps la guerre dans compagnie de gendarmes, et qui, en récompense, a obten office d'élu<sup>121</sup>. Il vint hier. Je suis, me dit-il, chargé, sur de tailles ; mais, ajouta-t-il, je vous le demande, comm fait-il que ma paroisse en paie tant ? Elle en paie quaran vres ; elle ne devrait pas en payer quarante sous, car elle est tite, et il y a dix-sept cent mille paroisses en France<sup>122</sup>. Gard vous bien de croire ça, lui dis-je ; il n'y a guère en France cinquante mille paroisses si vous y comprenez les états du de Bourgogne et les états du duc de Lorraine<sup>123</sup> ; il n'y en a quarante mille si vous ne les y comprenez pas<sup>124</sup>. Il cita vieux livres<sup>125</sup>, dont un si grand nombre aujourd'hui radotent plus en plus. Il ne me laissait point parler ; il parlait toujours. Enfin un procureur du bailliage entra. Dès qu'il fut instruit sujet de notre dispute, il condamna l'assertion de mon voisin propriétaire, dit que le parlement, dans ses remontrances Louis XI, ne comptait en France que cent mille clochers. Il y en avait encore la moitié de trop ; mais je n'insistai pas, c'est beaucoup, en matière de dénombrement, d'avoir réduit seize une erreur de seize et demi. Mon voisin le propriétaire s'en alla en nous injuriant tous les deux.

Le lendemain le procureur revint ; il m'injuria à son tour déplorait la misère du tiers-état ; il disait que la noblesse et clergé avaient les deux tiers du produit des terres<sup>127</sup>. Je lui que la noblesse en avait tout au plus un neuvième<sup>128</sup>, et le clergé un autre neuvième<sup>129</sup>. Je le lui prouvai par des calculs. Il ne met en fureur les gens de chicane comme les calculs. Il dit qu'on voyait bien que j'étais financier jusqu'au bout des gles. Vous sentez comme la réplique était facile ; elle était si bout de ma langue, elle y resta. Je fis semblant de ne pas tendre, quoiqu'il me parlât nez à nez et presque aussi fort s'il eût été à l'audience. Mais je veux la paix ; je la veux sur avec les procureurs.

à tout, Messires? Ah! plutôt à Dieu!

ts du jour, me disait-on il n'y a pas long-temps, res-

aux Gascons : belles paroles, belles promesses, et d'ef-

De même, dans les édits actuels, beaux préambules, onces d'égalité, de proportion, de nouvelle réparti-

ous sommes toujours surchargés; nous n'aurons jamais

re pour toute la France. On nous avait annoncé que

ions, et trois ans après on nous a annoncé que nous ne

pas <sup>130</sup>. On a été effrayé des dépenses. Pauvres gens,

adis-je, c'est ce qui pouvait vous arriver de plus heu-

is ne savez pas ce que vous désirez. Pourquoi donc

us qu'on voulait faire ce cadastre de la France ou com-

ral <sup>131</sup>? C'était pour décharger le pays de la langue

c'est-à-dire pour charger le pays de la langue d'Oyl.

On se tut bien mieux quand à ceux qui demandaient

lent dans toutes les provinces de la France, comme

s qui s'imposent d'elles-mêmes <sup>133</sup>, je répondis : Toutes

ces alors seraient pays d'états; les deux premiers or-

ent alors tout; le roi, par conséquent le tiers-état, le

, par conséquent le roi, ne seraient rien.

ssires les Français, qui vous plaignez tant, considérez

e, qui paie quatre millions de ducats, paie plus que

Considérez que l'Angleterre paie aussi plus que vous :

astiques y paient un dixième de leur revenu; les

n paient autant, et, bien que la nation soit taxée

re tous les objets, on ne cesse de lui demander des dons

des bénévolences <sup>135</sup>. Nous avons en France des pays

. Entendez les habitants de la Savoie et de ses encla-

le le subsidie du joyeux avènement fait tant crier, que

de la régale, le subsidie du mariage des princes et des

; <sup>137</sup>, font crier encore plus; ils soupirent en vain après

sort des Français.

me disait que, quelque petite que soit la somme des

on ne pourra, dans la suite, l'acquitter sans de grandes

; que depuis long-temps l'argent s'écoule hors du

par plusieurs larges canaux; que la France s'appauvrit,

longue elle se trouvera sans numéraire; si l'on me

ison, tout comme un autre je saurais l'entendre. Oui,

! la France s'appauvrit tous les jours, et je crois qu'elle

le guère plus de trente millions d'espèces <sup>138</sup>, qu'elle

peu à peu chez l'étranger. Inutilement les rois ont voulu

ette exportation, soit par la hausse des monnaies <sup>139</sup>,

eurs édits sur la sortie des matières d'or ou d'argent,

soit par la pragmatique-sanction <sup>140</sup>, soit par la défense chands d'aller aux foires de Genève <sup>141</sup>, soit par l'établissement des foires de Lyon, soit par la suppression des foires de Lyon <sup>142</sup>, soit par le rétablissement des foires de Lyon <sup>143</sup>, soit par les somptuaires <sup>143</sup>. Rien n'y fait; l'argent s'en va et ne revient pas. Le peu qui reste est journellement fondu pour avoir des monnaies, ou, ce qui est pis, pour avoir des bijoux, de l'habillement <sup>144</sup>, et bientôt force nous sera d'avoir recours à la monnaie, comme ces peuples d'Asie dont parlent les li voyageurs <sup>145</sup>.

Aussi le peuple est-il toujours mécontent, aussi ne cessent-ils de crier, et contre qui? Ce n'est point contre les nobles, les gens de guerre, qui le battraient; contre le clergé, qui ne leur communierait; contre les gens de justice, qui l'emprisonneraient; c'est contre les financiers, qui n'en peuvent mais. On leur reproche de ce qu'ils ne vont pas nus, de ce qu'ils ne meurent de faim, de ce qu'ils ne laissent pas tomber leurs maisons; et on répète qu'ils sont habillés comme des chevaliers, qu'ils ont une meilleure chère que des abbés, qu'ils ont de plus beaux chevaux que les seigneurs; mais ils vous répondent : Nous avons nos comptes; que voulez-vous de plus?

Je vous le dis, on trouvera toujours, et plus qu'on ne veut, des gens de guerre, des avocats, des médecins, des artisans, des laboureurs, des marchands, enfin des gens de tous les états; bientôt on ne trouvera plus de financiers, les payât-on ou les traitât-on moins mal. Personne, dans la suite, ne voudra le métier que cependant n'a pas dédaigné un dauphin de France <sup>146</sup>, et qui, plus est, que n'a pas même dédaigné saint Louis; et les impôts resteront à lever, et l'état, faute de revenus, faute de revenus publics, périra, parce qu'on aura insulté, injurié, honni des hommes que, par justice, par reconnaissance, on aurait dû considérer, honorer, aimer; et le monde sera malheureux, parce que nous aurons été le plus malheureux.

## HISTOIRE VI. — LE COMMISSIONNAIRE.

Philippe, le commissionnaire du quartier, est venu avec un paquet; mais, au lieu de ressortir aussitôt, il s'est arrêté au milieu de l'assemblée, et, à la grande surprise de tout le monde :

ant pris hardiment la parole, il a dit : Messeigneurs, puisqu'il a des familles qui s'élèvent, il doit y en avoir nécessairement s'abaissent. Mon bisaïeul était un conteur; c'est ainsi qu'on le les avocats dans mon pays<sup>1</sup>. Mon aïeul fut procureur. ad un Normand fait tant que d'être honnête homme, il ne as à demi, il l'est au plus haut point; et d'un procureur il le même. Imaginez quelle devait être l'honnêteté de mon -père, en même temps l'un et l'autre. Mon grand-père, au eu des autres procureurs, qui étaient des procureurs ordi- s, ne devait pas gagner beaucoup; et mon père, son digne lorsqu'il eut à partager avec ses frères, qui étaient des frères naires, n'eut rien. Un seigneur dont mon grand-père avait é le procès, et dont il n'avait jamais été payé, fit mon père aine de son château<sup>2</sup>; mais, comme il était de la destinéeotre famille de toujours s'abaisser, mon père ne put garder : place, et il fut successivement capitaine-concierge<sup>3</sup>, con- ge-portier<sup>4</sup>, enfin portier, sans autres gages fixes que trois : d'avoine<sup>5</sup>.

Le teau que mon père gardait<sup>6</sup> était presque toujours inha- ; et, quoique situé au milieu d'un pays sauvage, il se trou- cependant tout près, seulement à quelques toises d'un autre teau<sup>7</sup>, de même presque toujours inhabité, où était portière de veuve avec sa fille, qu'elle gardait encore avec plus de soin e le château. Mon père se prit d'amour pour la fille, et, une uit qu'elle était dans la haute guérite de pierre au dessus de la orte à faire le guet pour sa mère, mon père s'étant approché, la jeune fille ayant crié : Qui vive ! mon père, au lieu de répon- re, suivant l'usage, Ami ! répondit : Amant ! La jeune fille cria : l'aisez ! mais il n'en continua pas moins la déclaration de ses senti- ents; il la renouvelait le plus souvent qu'il pouvait au travers des arbacanes, des canonnières, des mâchecoulis, des créneaux. ong-temps après, toutes les fois qu'à la veillée mon vieux père en elait le souvenir à ma vieille mère, alors la jeune fille, elle t'était de bonne humeur pour plusieurs jours.

De portier à portier il n'y a, comme on dit, que la main. Bien- t mon père obtint celle de la jeune fille; bientôt vint la famille, si nombreuse que, pour pouvoir la nourrir, mon père fut obligé aller être portier à la ville. Là il ne pouvait plus se regarder en- re comme capitaine. Il n'avait plus de château, il n'était et de en et de fait qu'un simple portier. Pour que nous ne l'en respec- ions pas moins, un jour il nous dit : Mes enfants, ne soyez s humiliés de mon état; le premier huissier du parlement, porte un bonnet fourré<sup>8</sup>, qui est autant qu'un président

de province, l'huissier receveur des amendes, qui a cent francs<sup>9</sup>, ne sont, l'un qu'un premier portier, l'autre qu'un portier receveur : tous les huissiers sont des portiers. Les chambres des rois ne sont que les portiers de l'huis de leur chambre. Les prêtres, les évêques, les cardinaux et le pape, quand ils entrent dans les ordres, reçoivent l'ordre de portier, qui est un des plus nobles ordres mineurs. Tous les clercs, tous sans exception, commencent par être portiers.

En quittant le château pour aller à la ville, mon père essaya d'être portier du chapitre cathédral ou abbatial ; mais à l'un ou à l'autre il fallait être prêtre<sup>10</sup>, d'où il prenait occasion de dire que son état était honorable. Le seigneur qui l'avait nommé capitaine-concierge de son château voulut le faire nommer portier du roi ; mais un poète obtint la préférence, et il se décora de son nouvel emploi sur les frontispices de ses livres<sup>11</sup>, ce qui ne fit plus que consoler mon père, en lui donnant de nouvelles occasions de s'honorer de plus en plus de son état.

Mes frères étaient devenus grands ; mon père parvint à lacer, par le crédit et la protection d'un bailli des bois<sup>12</sup> et d'un clerc des bois<sup>13</sup>, les portiers des bois<sup>14</sup>. Quelque temps après, mon frère aîné fut obligé de se marier pour pouvoir être, aux Andelys, portier de la fontaine de Sainte-Clotilde ; car, comme les pèlerins et les pèlerines se dépouillent pour se jeter, les uns dans la fontaine des hommes, les autres dans celle des femmes<sup>15</sup>, il faut un portier et une portière.

J'étais le plus jeune ; mon père me destinait à lui succéder. Philippe, me disait-il, j'ai en ma vie passé par bien des portes. A chacune j'ai cru d'abord entrer dans celle du paradis ; au bout de quelques jours il me tardait d'en sortir : c'était la porte de fer. Mon fils, garde celle-ci, elle n'est pas mauvaise ; fais ton devoir. La vigilance doit être une de tes vertus de ton état. La propreté ne doit pas être pour toi en recommandation. Tu sais que la santé veut qu'on appuie le plancher de son habitation ; eh bien ! à cause de la salubrité publique, tu dois encore mieux approprier le pavé de devant la maison ; tu le dois surtout le jour des fêtes où le monde soupe et se promène dans les rues<sup>16</sup>. Mais ce n'est pas tout : dès que tu entendras le sonner de la ville annoncer d'heureuses nouvelles, sois prompt à allumer un feu devant la porte<sup>17</sup> : il vaut mieux faire le premier feu qu'un grand feu le dernier. De plus, s'il doit y avoir une belle entrée, tends la façade, le ciel de la rue, de toi-même les couleurs<sup>18</sup>. Souviens-toi encore de ceci : quand tu vois venir à l'hôtel un personnage, un seigneur, un conseiller, un évêque



cheval <sup>30</sup>, vite ! nettoie le mentoir de devant la porte qu'il puisse y descendre plus proprement. Si le soir qu'un avec une lanterne d'argent <sup>31</sup>, ouvre les deux en qu'il soit à pied, car sûrement c'est un homme de La civilité avant tout ! me disait-il ; avant tout la civilité tu écris la liste des personnes qui font des visites, point de qualité au-dessous de notaire ; là seulement meent : Maître Leblanc, notaire <sup>32</sup> ; Maître Martin, bailliage <sup>33</sup> ; Honorable homme Michel, procureur <sup>34</sup> ; Honorable et sage homme... avocat <sup>35</sup> ; Noble homme... conseiller <sup>36</sup> ; Religieuse et honnête personne... noble homme... escuyer <sup>37</sup> ; Messire... chevalier <sup>38</sup> ; leirville ; Damoiselle Maupercer ; Honnête femme : n'importe qu'elle se conduise bien ou mal, c'est la

mon bon père. Il aurait peut-être vécu long-temps en... voulait se donner aucun mouvement, faire un... Ma bonne mère était sans cesse en mouvement elle travaillait : elle ne mourut que de chagrin. appartenait au maître de la maison ; il n'y eut rien... quelques papiers, dont un me dégoûta de mon état : ramen de conscience à l'usage de mon père ; je n'ai... l'indiscrétion de le lire, si le commencement n'eût... avait été extrait des examens de conscience des divers : chapitre des portiers était ainsi :

si, aux heures convenables, tu as ouvert, fermé les pas avec un, deux, trois verrous, comme les portiers, mais avec les quatre verrous et la barre <sup>32</sup> ; — laissé le marteau <sup>33</sup>, et pour combien, et combien de tu as ferré la mule <sup>34</sup>, et pour combien, et combien de, aux heures du maître de la maison, tu as été exact à l'office du bénédictin, du dîner et du souper <sup>35</sup> ; — Si tu as exactement les niches des saints de la porte <sup>36</sup> ; — Si tu as exactement allumé leur lampe <sup>37</sup> ; — Si, par négligence, tu n'as pas ouvert la porte dans les temps où il est prudent de n'ouvrir que le guichet <sup>38</sup> ; — Si tu as eu les armes et tes harnais <sup>39</sup> prêts contre les tentatives des <sup>40</sup> ; — Si tu as fermé les portes aux pauvres, aux quéraines et aux clercs ; — Si tu l'as ouverte aux chanceliers ; — Si tu l'as ouverte aux hommes habillés, aux femmes habillées en hommes <sup>41</sup> ; — Si tu as laissé les billets galants, des bouquets écrits en chiffres de — Si tu as laissé entrer l'amant de madame, et com-

bien de fois ; il faut aussi bien spécifier si ton maître car alors le cas est bien plus grave à cause de la géné-

Cet examen, dont je ne rapporte qu'une partie, me clôt de plusieurs actions ou précautions de mon père où j prenais rien. Oh ! me dis-je, un bête de portier c laisserait bientôt interrompre les généalogies. Ce que j'ai à faire, c'est de quitter cet état : je le quittai.

Quand on n'a ni argent ni crédit et qu'on veut faire merce, il faut faire celui de l'eau, dont le fonds a tout le monde. J'achetai deux seaux de bois ; je me d'eau : ma famille s'abaissa encore. — Du matin au soir ma marchandise ; mais j'avais de la peine à gagner plus méchant logement, mon méchant habit et mon mécl c'était parce que je ne voulais pas, comme plusieurs de marades, aller porter la nuit de l'eau aux marchands parce que je ne voulais pas non plus en porter aux lieux comme les bains publics<sup>43</sup>. J'essayais d'en vendre à la des artisans, aux fêtes de leurs confréries, aux fêtes, au des gradués ; mais je ne pouvais y en vendre que pour ri verres ; je ne pouvais non plus en vendre que pour cela au tres du chapitre. Enfin, au Carême, les gens mirent de l'e leur vin, et mon commerce alla mieux. Arriva un prêtre qui prêcha contre les cabaretiers et les ivrognes : mon co devint florissant, au moins jusqu'à Pâques.

J'allais porter de l'eau, dans la partie la plus reculée d'u de maison, à une petite fille qui était dans l'éclat de l'a la beauté. Elle demeurait seule, et elle se faisait resp tout le monde. Elle n'était pas riche : je ne voulais rien r je m'en allais en riant ; elle me poursuivait en riant au surpayait. Elle s'appelait Marguerite : je lui disais, en core, que je prenais la plus belle eau de la rivière pour les marguerites ; elle me répondait, en riant de même, qu'un bon jardinier. De fleurettes en fleurettes, les jeunes et les jeunes filles qui ne sont pas honnêtes en viennent : tinage ; les jeunes garçons et les jeunes filles qui sont hor viennent au mariage. Le jour que Marguerite et moi fûr riés, je portai, je criai de l'eau ; et ce jour-là elle con son côté à tricoter des bonnets et des gants.

A Rouen, comme partout, l'eau ne se vend pas beau côté des quais ; mais du côté du château<sup>44</sup> elle se vend 1 J'allai m'établir dans ce quartier : il y avait un plus gran mais aussi quelle plus grande peine ! Un poète, sans dou cellent poète, car, pour fuir le monde, il demeurait au :

de la maison, me prenait toutes les semaines une voie d'eau; j'allais monter chez lui deux grands seaux tout pleins : il ne pouvait faire grâce d'une goutte; il n'avait pas d'autre boisson. En montant son escalier, je tombai et me cassai un bras. Il ne manqua aussitôt de célébrer mon malheur par une pièce de vers que je n'ai jamais comprise, bien qu'il n'y fût parlé que de pain; mais les connaisseurs la trouvèrent sûrement bonne, et lui valut grand nombre d'excellents repas. Quant à moi, j'eus le point de mourir de faim. Ma famille s'abaissa encore. Mon oncle avait entendu parler d'un oncle qui n'avait pas de pain et qui était commissionnaire à Troyes : nous résolûmes d'aller lui demander quelques secours, et aussitôt nous partîmes en route; mais, lorsque nous arrivâmes, nous apprîmes qu'il était mort depuis plusieurs années. Il n'avait laissé aucune bonne réputation, dont je profitai pour prendre le même parti que lui.

Messieurs, il y a, comme vous savez, des commissionnaires de plusieurs sortes. Il y a des commissionnaires qui font toutes les commissions sans en excepter aucune : je vous manque le respect en vous demandant si vous me comprenez; vous ne sçavez rien que je ne voudrais pas pour rien de cet état, quand même je ne serais pas exposé à être mitré, pulvérisé <sup>45</sup>. — Il y a des commissionnaires de moines, des commissionnaires de religieux; il faut alors être si discret que cela m'a donné à penser : je ne voudrais pas non plus de cet état. — Il y a des commissionnaires de messagerie pour porter les lettres <sup>46</sup>; mais cet état ne rapporte rien de bien peu d'argent. — Il y a enfin des commissionnaires de papier; cet état ne vaut pas non plus grand chose, si l'on n'est à la fois, au même temps, comme je l'ai été, commissionnaire de la ville et des quatre portes <sup>47</sup>, ou mieux, comme je suis maintenant, commissionnaire de l'Hôtel-de-Ville, dont notre bon roi m'a dit que j'avais le titre et les honneurs, bien que je ne sois pas de lettres, attendu que ce n'est pas l'usage d'en avoir.

En tout cas, j'ai l'air assez jovial; je me sers encore assez bien de mon bras cassé chez le poète; mais quelle est ma vie!

Le matin, avant le jour, je vais aux églises voir si les chanoines ont oublié leur drageoir <sup>48</sup>, si les chevaliers de Saint-André, du Saint-Sépulcre, ont oublié leur bréviaire <sup>49</sup>. — Ensuite, je cours savoir l'heure à la tour de l'horloge, et je cours aller chercher les voyageurs des hôtelleries qui veulent entendre les sonneries de la ville <sup>50</sup>. — Si je rencontre des languoyeurs

dans la rue, je leur aide à renverser et à tenir les porcs, les porcs ladres, qui ne veulent pas facilement se laisser moitié de l'oreille, ainsi que les lois de police l'ordonnent.

Il est grand jour, la matinée est avancée. Je gagne chose sur la porte du Palais-de-Justice, à garder les quelques jeunes clercs de procureur y déposent en entrant et reprennent en sortant <sup>52</sup> : aujourd'hui tout le monde va à la guerre. — Lorsqu'il y a un baptême, je vend quelques cornets de craquelins, quelques boîtes de petits choux au sucre <sup>53</sup>. — J'avertis gratuitement, en passant, pour le soir, pour les pains bénits du lendemain. — Arrive-t-il un quêteur patenté par le pape <sup>54</sup> ou par le roi <sup>55</sup>, je le conduis dans les plus riches maisons; mais, quand on ne lui donne rien, vous pensez bien qu'il ne me donne pas grand'chose. — J'ai aux thériacleurs <sup>56</sup> les meilleurs endroits pour vendre la farce, aux farceurs les meilleures places pour faire rire. — Le soir, quand le vent souffle à grand bruit, ou qu'il pleut à verse, je parcours les rues pour donner de la lumière à ceux qui ont éteint leur lanterne. — Quelquefois, je ne le fais que chez les ecclésiastiques, chez les bénéficiers, chez les me mangeurs, pour leur faire payer leurs taxes <sup>57</sup>; mais si pauvre et je mange si bien que le second jour, souvent le premier, ils paient et me congédient. — Ajoutez ou j'ai que dans les fonctions les plus ordinaires de notre état nous rencontrons grand nombre de gens durs qui nous chargent de pitié. J'ai gagné l'hiver dernier une pleurésie à porter une croix : elle était offerte à saint Patrice, et pesait cent vingt livres <sup>58</sup>.

S'il restait encore quelque doute que nous fussions malheureux, je dirais que j'ai plusieurs grandes filles comme était à leur âge leur mère Marguerite : eh bien ! pour moi, mon état ne se présente pour les demander en mariage ; mais des gens des autres états, qui ne peuvent devenir époux, se présentent en foule pour leur faire la cour. Or c'est tout simple : comme si, lorsqu'il s'agit des filles d'un homme, d'un commissionnaire, les plus amples affaires étaient prêtes. J'en conviens, Messieurs, il faut dans tous les états, jusqu'à la dernière goutte, boire la lie de la vie ; et il semble qu'à cet égard tous les autres états s'entendent à rendre au nôtre la plus amère.

## HISTOIRE VII. — LE BOURGEOIS.

rait à l'assemblée un homme qui jusqu'à ce moment n'a-  
vait dit, et bien lui en avait pris : car, si dans les premiers  
il eût, comme les autres, voulu se plaindre, tout le  
le fût élevé contre lui ; cependant à cette veillée, lors-  
que de parler est venu, il a déploré aussi les malheurs  
du état, mais d'une manière si douce, si débonnaire, qu'il  
a été écouté sans le moindre murmure, la moi-  
n-  
neur.

Et, a-t-il dit, m'a fait naître dans cette classe de gens  
sans métier, ni profession, qui vivent de leurs rentes ou  
revenus, et que de nos jours on désigne ordinairement  
souvent par le nom de bourgeois<sup>1</sup>. Dans l'opinion des au-  
tres, presque tous irrités contre nous, la fortune nous a  
fait ne prendre aucun soin, aucune peine ; il n'est pour  
nous, ni inquiétude sur le passé, le présent, l'avenir ;  
mais la vie toute gagnée, toute trouvée ; enfin nous som-  
mes heureux, les plus heureux. Eh ! quand il n'y aurait que  
le malheur des autres états, cela seul suffirait pour  
le bonheur du nôtre, pour nous rendre malheureux ;  
mais n'est que trop vrai, nous avons aussi notre part de mal-  
heur, peut-être est-elle souvent la plus grande.

Sachez, mes très chers sires, qu'un ancien seigneur, pour  
ses péchés<sup>2</sup>, affranchit Pierrotin, mon bis-aïeul. Vous  
savez que, par une singularité qui toutefois n'est pas sans  
raison, les générations dans notre famille naissent alternative-  
ment caractère opposé ; les générations des têtus succèdent  
à des dociles : mon bis-aïeul était de la génération  
des dociles. Ses parents, ses amis, ses voisins, lui dirent : Pierro-  
tin, suivant les coutumes, il y a trois sortes de bourgeois : les  
petits bourgeois, les grands bourgeois, les petits bourgeois<sup>3</sup>, car  
les formes de réception aux bourgeoisies n'avaient pas en-  
core subi tant de modifications, de variations ; il n'y avait pas, je  
vous assure, comme il y en a eu depuis, de bourgeois de rivière<sup>4</sup>, de  
bourgeois de parcours<sup>5</sup> et d'autres sortes de bourgeois<sup>6</sup>. Vous  
serez, dit-on à Pierrotin, être ici, de long temps, franc  
seigneur, ne payer aucune taxe ; vous pouvez y être grand bour-

geois, si vous voulez en payer une grande. Suivez notre exemple : faites-vous petit bourgeois ; avouez-vous d'un seigneur voisinage : vous ne paierez qu'une petite taxe. Mais Pierre, qui se faisait déjà appeler Pierre, et qui bientôt se fit appeler pierre, préféra de payer une grande taxe, et s'avoua du roi des recettes de la ville comme grand bourgeois <sup>6</sup>.

Ensuite ses parents, ses amis, ses voisins, lui dirent : pierre, vous voulez vendre votre bien, pour en placer le prix en rente constituée : à la vérité, votre revenu s'accroîtra d'un quart, mais l'arpent de terre a toujours eu à la fin de chaque siècle plus grande valeur qu'au commencement, et vous perdrez la différence : gardez votre bien. Mon bisaïeul n'eut aucun égard à ces remontrances ; il vendit ses biens-fonds, et en plaça le prix en rente à cinq pour cent. Il avait quatre-vingts livres de revenu, en eut cent ; mais, outre que le prix des biens-fonds s'est toujours accru, la valeur des monnaies a tellement varié, que le mille a été depuis tantôt riche, tantôt pauvre, tantôt très pauvre. Mon aïeul, qui était doux, se plaignait tout doucement de son bisaïeul ; mais mon père, qui était têtue, s'en plaignait plus brutalement. Quant à moi, je m'en plains aussi, mais tout doucement, comme mon aïeul, car c'est à mon tour d'être doux. Les gens de bien, je sais qu'un des malheurs de notre état est un goût général de ne pas aimer à compter avec les fermiers, de ne pas faire que des constitutions de rentes <sup>9</sup>, de dire, en regardant les tableaux arithmétiques qui ornent la cheminée des bourgeois : Tant de revenu par an, tant de revenu par jour <sup>10</sup> ; j'ai par jour dépenser tant.

J'étais déjà homme fait quand mon père mourut. Ma mère fut alors seule toute l'autorité. Vint le temps de me marier. Ma mère fit valoir avec beaucoup d'habileté que c'était à mon tour d'être doux. Le pauvre garçon, disait-elle, c'est un agneau, c'est un pigeon ; sa femme le mènera par le menton, par le nez, et elle voudra. Aussitôt un grand nombre de jeunes personnes se moignèrent qu'elles n'auraient aucune répugnance à me donner leur main. Jean Lapierre, me dit ma mère, ton éducation est bonne, ton tempérament est formé, tu as trente ans, je veux que tu sois un bon homme ; dans quinze jours je te marie avec ta cousine : te va-t-elle ? Oui, ma mère, lui répondis-je, puisqu'elle veut venir. Quelques jours après me voilà en ménage ; quelques semaines après me voilà en famille, me voilà père de trois filles et trois garçons.

Ma fille aînée, Jacqueline, eut fort vite dix-sept ou dix-huit ans. Tout à coup elle devint solitaire, mélancolique ; moi,

tout triste. Enfin , un jour que le fils d'un de mes bons amis  
 a dans le jardin, elle rougit subitement. Ah ! me dis-je, cette  
 bre petite Jacqueline veut se marier ; c'est naturel , c'est juste.  
 femme, qui était à quelques pas, et qui avait fait la même re-  
 que, vint me dire à l'oreille : Lapierre, la rougeur des jeunes  
 s, comme celle des fruits, annonce leur maturité : il faut marier  
 queline , et au plus tôt, entends-tu ! J'allai ce jour même chez  
 n bon ami. Il me parla de son fils , je lui parlai de ma fille ;  
 is arrêta mes leur mariage. Jacqueline, dis-je à ma fille, j'ai  
 olu de te marier. — Mon père, répondit-elle, vous êtes le ma-  
 .—C'est avec le petit Jérôme.—Mon père, vous êtes le maître.  
 Veux-tu que la noce se fasse dans un mois ? — Mon père,  
 us êtes le maître.—Veux-tu qu'elle se fasse dans quinze jours ?  
 Mon père, vous êtes le maître. Ah ! voyez donc, dis-je à ma  
 nne, la génération des têtus a cessé ; notre Jacqueline est  
 ne obéissance, d'une soumission parfaite. Ma femme se mit à  
 urire et me dit : Nous ne sommes pas encore à la fin de la noce.  
 lle avait raison. Effectivement, quand on essaya les habits  
 us à Jacqueline, elle ne les voulut pas, elle en voulut d'au-  
 es ; elle dépensa beaucoup à se rendre ridicule. Ensuite elle  
 ulut que son époux fît les frais du repas des fiançailles, bien  
 , d'après l'usage, il ne fût tenu qu'à envoyer un présent <sup>11</sup>.  
 vez-vous jamais vu rien d'aussi bizarre ? Ce n'est pas tout : vous  
 vez qu'on se marie ordinairement pendant le jour ; et de cela il  
 t facile de voir la raison, puisque la cérémonie du mariage se  
 it à la porte de l'église <sup>12</sup>. Vous savez aussi que la bénédiction  
 lit nuptial a lieu ordinairement pendant la nuit, après le fes-  
<sup>13</sup>. Elle voulut que le mariage fût fait à minuit, et que le lit  
 . benit à midi, avant les vêpres de l'épousée, qu'on vint, sui-  
 et la coutume, dire à la maison <sup>14</sup> dans ma salle. Pour comble  
 singularité et d'entêtement, elle envoya au curé un plat de  
 ces <sup>15</sup> mesquin, au lieu d'un plus honorable, comme je le dési-  
 s et comme c'est l'usage. Elle ne voulut d'ailleurs ni atourne-  
 se pour l'habiller <sup>16</sup>, ni joueur de luth pour danser <sup>17</sup> ; il ne  
 bat pas moins les payer, car je les avais mandés, afin de faire  
 comme les autres.

Il fut convenu entre le beau-père de ma fille et moi qu'il don-  
 rait aux jeunes mariés son grand jardin qui est sur le bord de  
 rivièrè, près la planche Clément <sup>18</sup>, et que j'y ferais bâtir une  
 ison. Je ne savais pas, j'ai su depuis de quoi je m'étais char-  
 . Ceux qui ont fait nouvellement bâtir m'en croiront, je man-  
 ai de me ruiner. Le compte que me porta le maître entrepre-  
 er me tomba des mains. Je le ramassai pour le lire vingt fois

de suite. A chaque fois que je l'avais lu, je ne pouvais m'empêcher de m'écrier : Ah ! le bon temps que le temps passé ! Quelle folie que cette nouvelle architecture grecque, italienne<sup>19</sup> ! Je ne paierai pas ! Non, je ne paierai pas ! dis-je au maître entrepreneur. Le maître entrepreneur court chez mon gendre ; mon gendre court chez mes amis. Nous nous assemblons, nous discutons le compte article par article, à commencer par les montoirs. Il y en avait trois : un pour monter sur les grands chevaux, un pour monter sur les ânes, et un pour monter sur les ânes les voulais en bois ; mon gendre les avait voulus en pierre. et tous mes amis dirent que ce qui semblait d'abord une augmentation de dépense devenait bientôt une économie. J'allouai les montoirs. Nous passâmes au perron ; il était à quatre marches. Le perron de la fille d'un bourgeois, de la fille de Lapierre, n'en avait que deux, je, quatre marches ! C'est trop ; deux suffisaient. On me fit considérer que ma fille était fille d'échevin, que trois marches étaient plus convenables, et pour bien de paix on me fit allouer la troisième. Vint l'article de la porte. J'avais dit au maître entrepreneur que j'entendais que toutes les parties du bâtiment fussent simples, et entre autres les portes, que je voulais en ogive tiers-point. A cet égard, je fus unanimement condamné. C'est bon, me dit-on, pour les bâtiments du barbare siècle que nous venons d'échapper. Le goût actuel n'admet pour les portes que la plate-bande ou le plein cintre. Mais la corniche ! convenez-en, elle est d'un ordre trop riche : c'était assez de l'ionique ou de l'ionique. On me répondit que, pour l'honneur de l'échevinage, il aurait fallu le dorique ; mais que ma fille était enceinte, avait voulu aller jusqu'au corinthien, et que lorsqu'une corniche corinthienne était une fantaisie de femme grosse, personne jamais n'avait rien à dire. Je continuai à courir le compte. Je vois là, dis-je, à l'entablement deux médaillons, l'un de Trajan, l'autre de Marc-Aurèle. Je trouve cela c'est trop au dessus de mon état. Saint Pierre et saint Paul auraient été plus convenables. Maître Lapierre, me répondit l'entrepreneur, j'en demeure d'accord ; mais si cela vous plaît, pouvez les appeler saint Pierre et saint Paul : car je veux me conformer au goût, et, quoi qu'en disent les connaisseurs, ils ressemblent plus à des empereurs qu'aux apôtres. Je ne contestai pas trop sur ces médaillons, fort content que j'étais qu'on n'en eût pas mis sur les portes, sur toutes les fenêtres, comme c'est aujourd'hui le mode<sup>20</sup>. Aujourd'hui aussi on grille de cordons plats toutes les façades des maisons<sup>21</sup>. Dans celle de mon gendre ils n'en ont pas très multipliés. Je pris donc encore patience. Mais je



plus me contenir quand j'en fus aux plaques sculptées<sup>22</sup>. Ce fut  
 là quand l'entrepreneur s'écria qu'il ne rabattrait pas un denier  
 du prix des grandes cheminées, de leurs grands manteaux char-  
 gés de figures et de dorures. Mes amis me calmèrent et me dirent  
 que nous étions venus à l'âge des belles cheminées<sup>23</sup>, que les  
 cheminées étaient fort ordinaires. Je niais que les vitres faussent  
 partie des bâtiments et devaient être à ma charge ; ils décidèrent  
 contre moi. Cependant ils firent de mon avis lorsque je me  
 battai contre les devises en verre de couleur : elles étaient toutes  
 grecques ou latines<sup>24</sup>, et si savantes que tout l'Hôtel-de-Ville,  
 y compris les clerks-griffiers, était dans l'impossibilité de les  
 expliquer. A la place, j'aurais souhaité de belles devises bour-  
 geoises : Tel me demande qui me doit ; Un étoupe vaut mieux que  
 deux tu l'auras ; On se trouve souvent entre deux selles et le cul  
 sur terre. Nous réglâmes assez poliment les charpentiers et  
 tout le reste jusqu'aux couvertures. Enfin voilà qui est fini, dis-  
 je. Non certes, me répondit le maître entrepreneur : qui me  
 paiera dans la fontaine ? Ce ne sera pas moi, répliquai-je ; j'en  
 payerai m'y voyer. Or, Messieurs devant qui j'ai l'honneur de par-  
 ler, il vous faut savoir que mon gendre, au lieu d'une fête  
 burgondo à sans plates, avait fait faire une fontaine pyramidale,  
 avec nymphes, dryades, hamadryades, et toute la séquelle des  
 deux gros actuellement si en vogue. Mes amis condamnèrent  
 mon gendre pour deux raisons : l'une, parce que la fontaine du  
 milieu du jardin ne faisait point partie des bâtiments ; l'autre,  
 parce que c'était une savante fontaine plus étante au milieu de la  
 cour d'un grand collège ou d'un magnifique château. Mon gendre  
 se retira fort mécontent. Le maître entrepreneur le suivit pour  
 recevoir le paiement de la fontaine. Je crus que je n'en enten-  
 drai plus parler ; mais le jour même je vis entrer après dîner  
 ma fille Jacqueline tout en pleurs ; elle me dit que, si je n'acquies-  
 sais à mes dépens le compte de cette superbe fontaine qui attes-  
 terait à mes descendants ma bonté et ma munificence, elle en  
 mourrait. Les bourgeois surtout, nous aimons nos enfants : je  
 me levai, j'allai payer.

A seize ans ma fille cadette Michelin était déjà grande et for-  
 mée ; son oeil noir, bien fendu, se fixait souvent sur les hommes.  
 A cet égard sa mère lui avait fait plusieurs observations, mais  
 inutilement. Michelin était, comme sa sœur, comme ses frères,  
 fort têtue. Bientôt ses sorties fréquentes et mystérieuses nous  
 inquiétèrent. Enfin nous découvrîmes qu'elle voyait chez sa tante  
 un jeune voisin assez mal partagé pour la figure et l'esprit. Nous  
 lui fîmes toutes les représentations qui devaient la guérir d'une

pareille inclination ; elle n'en tint compte ; elle déclara qu'elle voulait ce jeune homme et qu'elle n'en voulait pas d'autre. Elle ne put la faire changer. Nous fûmes alors obligés de céder à elle nous qui ne voulions pas ce mariage. Le père du jeune homme en fut informé ; il vint lui-même me demander Michelon. Le père, me dit-il, ne soyez en peine pour la subsistance du ménage. Vous connaissez mon bien ; j'en donne la moitié à mon fils. Ah ! lui répondis-je en l'interrompant, vous voudriez que j' fisse bâtir encore une maison comme à ma fille Jacqueline ; le puis : je m'y suis ruiné. Mon compère, me répliqua-t-il, ne s'en soucie pas, pourvu. C'est moi qui donne aux jeunes mariés une maison, vous ne fournirez que l'ameublement. J'y consentis. Le mariage

Quelques jours après le tapissier vint me dire : Allez voir la maison de votre gendre ; vous serez content de son zèle à vous faire honneur. J'y allai. Je trouvai des tentures de draps de soie, des tapisseries de Dinant<sup>36</sup>, des tapisseries de verdure<sup>37</sup>, des loudiers ou grands piqués de coton pour défendre les couchers de l'humidité des murs<sup>38</sup>, des lits à roulettes<sup>39</sup>, des lits d'ange<sup>40</sup>, des lits à pavillons de soie<sup>41</sup>, parés de tours de draps, frangés, avec marche-pied drapé pour y monter<sup>42</sup> ; des berceaux d'osier<sup>43</sup>, dépense qui pouvait devenir inutile ; une sorte de meubles de menuiserie sculptés, peints, jusqu'à des chaises dorées<sup>44</sup> ; des chandeliers d'argent, des miroirs à cadre d'argent<sup>45</sup> ; de grandes fontaines de cuivre en forme de chapelle ou chapelles à eau<sup>46</sup> ; des plats de cuivre, de fer, émail de fleurs, à personnages<sup>47</sup> ; des plats longs et ronds tant et plus avec assortiment de tranchoirs de bois<sup>48</sup> ; des flacons de verre d'étain, et quantité de grandes et petites bouteilles de cuir pour le vin, l'eau, le vinaigre<sup>49</sup> ; enfin un des mobiliers les plus à la mode.

Le tapissier, son compte à la main, m'attendait à la porte. Pour ne pas être long, je vous dirai que j'aimerais encore mieux bâtir deux maisons qu'en meubler une. Oui, j'en conviens, les meubles de nos pères étaient lourds et massifs ; mais ils étaient solides ; ils usaient plusieurs maisons. Les miens sont du temps de Philippe le Bel.

Étiennette, ma troisième fille, ne voulut pas se marier à dix-sept ans, quelques instances qu'on lui fit. Dix ans après elle voulut. Un jour, de grand matin, avant que personne dans la maison fût levé, elle entra dans ma chambre, me fit une grande révérence, s'approche de mon lit et me parle ainsi : Mon père j'ai déjà vingt-sept ans ; et véritablement elle ne mentait pas, elle était née le même jour que Charles VII était mort. Il était temps, continua-t-elle, si je dois me marier, que je me marie

Le procureur du roi a chargé quelqu'un de savoir de moi agréeriez la visite de son père. J'ai répondu comme la loi le voulait. Je dois vous en prévenir. — C'est bien, mais ce jour même, le vieux procureur du roi vint me demander de l'argent. Par des arrangements pris de longue main, me dit-il, je passe sur la tête de mon fils. Je me retire à la campagne, vous restez à la ville : vous pourrez vous charger de la nourriture et de l'entretien du nouveau ménage pendant les cinq premières années. Votre fille n'est pas loin de la ville ; mon fils a passé la quarantaine : les enfants ne viennent très vite, ni en très grand nombre. Je me laissai persuader. Ah ! qu'on m'y prenne une autre fois. Je consentirais encore à bâtir une maison, à la meubler ; mais à entretenir un ménage de nouveaux mariés, jamais. Je ne serai, s'il le faut, de la génération des têtus.

Après avoir entendu, dis-je au procureur du roi, après que le fracas des armes eût été passé et que la maison fût devenue plus pacifique, le bœuf, le gros porc, convient aux artisans ; le mouton, le poulet, la volaille, aux marchands, aux avocats, aux bourgeois, aux nobles ; le gibier, la venaison, aux nobles<sup>40</sup>. Mon gendre me dit qu'il se contenterait de bonne volaille ; mais ma fille, si stylée, et qui se croyait, comme procureuse du roi, fort exigeante, ne put plus digérer que des ailes de faisan, de la perdrix ou de gelinotte.

Cela n'est pas tout. Jamais elle ne fit d'invitation qu'il n'y eût à la salle à manger des bains tout prêts<sup>41</sup>, et vous savez ce que cela en coûte. Bien que Jean Rouvet, bourgeois de Paris, eût inventé et mis en usage, il y a environ quarante ans, les trains de lotté, bien que cette heureuse invention ait été célébrée par des fêtes universelles<sup>42</sup>, on n'en paie pas moins la voie de dix-huit sous, le cent de falourdes à quarante sous, et le cent de cotrets à quatorze sous<sup>43</sup>.

Je voudrais que vous eussiez été, comme moi, tenus aux dépenses des grands repas, des bombances qui, certains jours de fêtes, quatre nataux<sup>44</sup>, les fêtes solennelles, les fêtes patronales, le carême prenant, les réveillons de matines<sup>45</sup>, se faisaient à la ville ; peut-être n'auriez-vous pas eu autant de patience. De plus, ma fille, malgré les pronostics de son beau-père, ne put pas d'accoucher une fois tous les ans, car c'était à moi-même qu'il fallait, je ne sais combien de fois, régaler le nombril de la paroisse, et la plus nombreuse parenté des environs. Mon gendre prétendit aussi que même les funérailles devaient être comprises dans l'entretien. Un oncle qui vint les

voir mourut durant la visite, et je crois que la famille l mourir chez moi ; ce qu'il y a de sûr, c'est que je fus obli quitter le compte de l'œuvre. Je pensais qu'en payant le d étendu sur la bière et les chapeaux de verdure posés sur le j'en serais quitte ; mais mon gendre voulut des corneurs<sup>4</sup> ma fille voulut des pleureurs<sup>48</sup>. Et, dans l'intervalle bourdon ou déchant<sup>49</sup> des prêtres, c'était à entendre que faisaient, tour à tour, au signal donné, les ménétr leurs larges cors de cuivre, et les pleureurs avec leurs g ments, leurs soupirs et leurs sanglots ! Foi d'honnête bou tout cela me coûta fort cher.

Ma fille, autrefois modeste, dédaignant les parures, s' gea dès qu'elle fut mariée. Elle se contentait, comme h chevin, de chaperons de drap noir ou rouge<sup>50</sup> ; elle voulut me ayant le rang de femme noble, des chaperons de satin velours<sup>51</sup>. Elle essaya successivement les bonnets, les une corne, à deux cornes<sup>52</sup>, à grandes bannières, à grandes sous lesquelles j'avais de la peine à reconnaître son v sait l'argent qu'il me fallut donner pour ses collerettes, gerettes, ses corsets de cotte, ses ceintures, ses demi-ce ses patenôtres, son épinglier, son miroir, ses bagues, son ou signet de noblesse<sup>54</sup>. Elle manqua à me ruiner pour le n ne robe orfèvrée<sup>55</sup>, et elle manqua à périr sous le poids. lui dis-je, votre voile est trop long, vos pantoufles à pl melles sont trop hautes<sup>56</sup>, vous tomberez. Elle tomba, eu sa, et mon gendre compte un enfant de moins.

Ah ! Messires, on ne se fait pas en général une idée : des violents désirs des filles des bourgeois, des filles oisi que je répondrai aux gens des autres états qui me diront : tout il y a des filles en âge d'être mariées et qui désirent tro. Qu'ils soient bien sûrs qu'à ma place, ils auraient au vite bâti, meublé, fourni à la nourriture, à l'entretien ; place ils se seraient au plus vite ruinés, qu'ils auraient fait l'onté de leurs filles.

J'ai fait aussi la volonté de mes fils. J'aurais voulu qu' deux aînés se mariât dans la maison, afin de pouvoir, t matins avant de sortir, caresser un petit peuple de petits L res. Ils ne l'ont pas voulu ; ils ont été se marier au loin.

Mon père, me dirent-ils, quand ils furent déterminés à cher femme, nous allons partir. — Mes enfants, partez. — père, il nous faut pour chacun quarante livres. — Mes en en voilà pour chacun cinquante. Aussitôt ils se mettent en v ge, et tirent, l'un d'un côté, l'autre de l'autre. Au bout de tr

putné revint. Mon père, me dit-il, après avoir reçu mes embrassements, écoutez-moi ! C'est juste, lui répondis-je.

Pères n'ont étudié que dans les livres écrits à la main, les fils ont étudié dans les livres imprimés; ils en savent plus que les pères : c'est aujourd'hui aux pères à écouter. Mon fils continua : Les rentiers, les propriétaires d'argent sont sur tous essentiellement destinés à l'état ingrat de gouverner, d'administrer les villes,

un de nos malheurs; mais il ne peut en être autrement. J'ai par conséquent dû chercher une femme dont la personne me conviendrait, dont la famille convînt de même à mon état; aussi, partout où je passais, je ne manquais jamais de m'informer quelles fussent les jeunes demoiselles de l'Hôtel-de-Ville.

A Laon, j'appris qu'il y avait à marier la fille du maire et celle d'un pair. Les familles des maires sont très fières avec celles des chevaliers. J'allai chez le pair; je n'y trouvai d'abord que la fille; elle avait de beaux yeux noirs que les siens ! Mais elle me parut aussi fière qu'une fille de maire. Un moment après, le père vint, qui était encore plus fier. Lapierre, me dit-il, car j'avais dit mon nom à la

fille, qui le lui avait dit, je vous approuve de ne vouloir pas marier que dans une ville dont la constitution municipale vous convienne, et d'être encore plus difficile sur la constitution municipale que sur la demoiselle; mais, à votre place, je ne me contenterais pas d'une constitution municipale, je voudrais une constitution communale : ne vous y trompez pas, la municipalité n'est pas la commune. Lapierre, vous qui êtes instruit, répondez-moi : Qu'était autrefois le peuple en France? — Il y était à peu près partout serf, excepté les clercs et les nobles. — Quand le peuple a-t-il commencé à s'affranchir? — Vers le temps des croisades. — Ainsi, quand on porte ses regards sur la France au XI<sup>e</sup> siècle, on voit le peuple, comme les terres, possédé par les seigneurs dans les campagnes et même sans doute dans les villes, si ce n'en excepte les plus grandes, telles que Paris, Rouen, Lyon, Bordeaux, Toulouse, Marseille. Vers ce temps il commence à se lever, à s'affranchir. Dans les lieux où les affranchis se trouvent en grand nombre, comme dans les villes, ils s'unissent entre eux pour défendre leur nouvelle liberté, ils s'associent par un acte appelé charte de commune, garantie par le roi<sup>57</sup>, qui devient leur plus ardent protecteur et dont ils deviennent les plus ardents défenseurs. La force de ces associations s'accroît encore par un grand nombre d'habitants des campagnes, qui, sans quitter leur domicile des champs, peuvent être membres de cette association, tant ils acquittent les charges<sup>58</sup>; et, tandis que la municipalité n'est que le gouvernement local d'une ville, la commune est un

petit état souverain, ayant droit de s'imposer <sup>59</sup>, ayant aussi même temps un gouvernement institué, une municipalité <sup>60</sup>. A vous le voyez, la commune n'est pas la municipalité l'un co l'autre, mais l'un n'est pas l'autre. Savez-vous, Lapierre, quelle la ville qui a la gloire d'avoir formé ce premier enclos de liber milieu de ces vastes régions de serfs, quelle est celle qui a comme le premier marteau sur le modèle duquel ont été succ vement faits les autres marteaux qui ont brisé les fers du se ge ? A Noyon, vous entendrez bien dire que c'est Noyon ; toutes les probabilités sont pour Laon, qui, en même temps qu en est ville de commune <sup>61</sup>, est ville de loi <sup>62</sup> : notre municipalité juge les causes des habitants ; elle est aussi ville d'arrêt <sup>63</sup> : e cas de non-paiement on y fait arrêter les objets vendus ; enfin ell est ville de paix <sup>64</sup> : les seigneurs en guerre entre eux ou les habitants des deux villes en guerre entre elles, lorsqu'ils se res contrent ici, ne peuvent, d'après les anciennes chartes, s'y combattre ni même s'y nuire ouvertement ; et si aujourd'hui il y partout paix et sûreté, le privilège n'en existe pas moins. Vous avez donc bien fait de vouloir quitter votre ville de Troyes, q est une ville sans commune <sup>65</sup>, une ville baptice <sup>66</sup>. A ces mo je me levai brusquement, car je ne permettrai pas plus qu'on insulte les lieux où je suis né, que les parents qui m'ont donné naissance. Votre ville de Laon, dis-je au pair et à sa fille, n'est connue que par ses artichauts, tandis que la chief capitale <sup>67</sup> de Champagne, la Troyes moderne, remplie de commerce et de briques <sup>68</sup>, aimée et redoutée de nos rois, qui l'ont ornée de toute sorte de privilèges, entre autres de jurandes et de franchises est ville jurée <sup>69</sup>, ville franchée <sup>70</sup>. La vôtre n'est ni l'un ni l'autre.

Laon, élevé sur la crête d'une montagne qui domine une immense plaine, me semblait fière et superbe comme ses habitants. Je m'étais hâté de sortir de la maison du pair. Je me hâtai de sortir de la ville. Je l'eus bientôt perdue de vue : j'avais continuuellement les éperons aux flancs de mon cheval.

Quand j'arrivai à Noyon, je trouvai le maire assis sur un banc de pierre devant la porte de l'Hôtel-de-Ville. Je ne me serais jamais douté qu'il était, tant sa mise et ses manières me parurent simples. Il me fit asseoir au soleil à côté de lui. Je lui contai mon aventure de Laon. Il rit beaucoup des prétentions de cette ville, dont la commune me dit-il est incontestablement moins ancienne que celle de Noyon <sup>71</sup>. Du reste, ajouta-t-il d'un air impartial, dégagé de cet ancien respect pour tout ce qui est ancien, les communes, organisées, à quelques égards, en petites souverainetés, s'occupent sans cesse entre elles contre les seigneurs, sans cesse appelant le r

leur secours, sans cesse prêtes à courir au sien, à lui fournir contre eux des milices et de l'argent, ont été durant quatre siècles fort utiles ; mais, depuis le règne de Louis XI, qui en fit a été le roi des châteaux aussi bien que des villes, ce sont de vieilles machines, que partout on remonte en municipalités<sup>70</sup>, hors de l'enceinte desquelles les campagnes, pour la police, découpées en fiefs ou terres dont la circonscription est en général la même que celle des paroisses<sup>71</sup>, sont gouvernées sans bruit et sans frais par les officiers et les sous-officiers de justices seigneuriales<sup>72</sup> : voilà ce que je puis vous dire sur la commune de Laon et sur les communes. Jeune Troyen, continua-t-il, vous voulez une femme jolie, c'est bien ; j'aimais aussi à votre âge les beaux yeux noirs. Je suis fâché qu'à Noyon ils soient dans ce moment fort rares ; je n'en connais pas dans tout notre Hôtel-de-Ville. Je remerciai, je saluai le maire, et me voilà de nouveau en route.

Toujours j'ai eu du respect pour les savants à lunettes. J'étais monté sur un haut cheval, je suis d'ailleurs de belle taille. En galopant dans la grande rue de Chaulnes, je me trouvai au niveau du premier étage d'une maison où un savant était courbé sur une table couverte de vieux parchemins ; j'arrêtai mon cheval. Maître, lui dis-je, quelle est la plus ancienne commune, celle de Noyon ou celle de Laon ? Celle de Noyon, me répondit-il sans lever les yeux de dessus ses parchemins, est de la première année ou des premières années du règne de Louis le Gros ; elle a servi de modèle à celle de Laon<sup>73</sup>. *Notandum* que Laon a perdu plusieurs fois sa commune, sans compter qu'il a manqué à la perdre en l'an 1190, suivant les lettres du roi qui déclarent que, si pendant le voyage de la Terre-Sainte il meurt, cette commune est abolie<sup>74</sup>. Je voulus faire d'autres questions ; le savant, sans me regarder, ferma la fenêtre avec la vitre et le volet.

A Saint-Quentin, les beaux yeux noirs sont aussi fort rares. Lorsque j'y passai, les maires des métiers élistaient le maire de la ville<sup>75</sup>.

Les murailles de Péronne me parurent très hautes. Je fus ensuite étonné qu'elles ne fussent pas plus hautes, quand on me dit que tout l'argent des amendes pour mauvaises paroles était appliqué aux fortifications<sup>76</sup>.

Oh ! comme les jeunes filles d'Aire sont belles, et surtout douces, polies ! Toutefois elles vous disent fort souvent : Messire, vous n'êtes pas dans notre amitié, vous n'êtes pas de nos amis. Je fus d'abord choqué. J'appris bientôt qu'à Aire on appelait la commune l'amitié, et les bourgeois de la commune les amis<sup>77</sup>.



Dans cette ville, ainsi que dans toutes, j'examinais, les demoiselles, les constitutions municipales, dont en France n'y a pas deux entièrement semblables <sup>80</sup>; j'en examinai principalement les parties auxquelles j'étais personnellement le plus intéressé, les élections.

Je ne fus pas peu surpris de trouver à Perpignan le long lottage des élections des villes italiennes <sup>81</sup>.

Si à Sommières les formes des élections ne sont pas compliquées, elles sont fort singulières. La ville est gouvernée par quatre conseillers élus, assistés de seize conseillers, chanoines. Le jour de la Toussaint ils se réunissent, et élisent douze hommes notables de bon renom. Tout aussitôt entrent douze enfants, à chacun desquels on donne le nom d'un des douze conseillers élus. Chacun de ces enfants va prendre dans une des douze boules de cire qu'on y a mises; elles sont toutes du même poids et de la même couleur. Dans l'intérieur de quatre de ces boules se trouve écrit un E qui signifie élu. Les enfants se rangent sur une ligne; chacun ouvre sa boule. Les quatre notables dont le nom est porté par les quatre enfants qui tiennent les quatre boules renfermant un E sont les quatre conseillers élus <sup>82</sup>.

On peut, je crois, réduire les diverses formes des élections municipales aux suivantes : celles de l'élection immédiate, de l'élection immédiatement faite par le peuple, comme à Clermont <sup>83</sup>, à Angers <sup>84</sup>; celle de l'élection médiate, faite par des électeurs élus par les divers quartiers de la ville, comme à Antibes <sup>85</sup>, ou par les métiers, comme dans les villes de fabrique, les uns et les autres ordinairement membres du corps municipal, comme à Bourges <sup>87</sup>, comme ici à Troyes <sup>88</sup>; celles de l'élection faite par les magistrats sortant de charge, comme à Morserrand <sup>89</sup>, à Châlons-sur-Marne <sup>90</sup>; celles des élections faites par le roi, ou quelquefois par le parlement, comme à Bayonne <sup>91</sup>, à Niort <sup>92</sup>.

Je cherchai, ainsi qu'il me convenait, non les formes qui elles-mêmes étaient les meilleures; mais celles qui étaient les meilleures pour moi. Je renonçai aux élections du peuple, qui me dit-on, ne voulait pas de jeunes magistrats portant le chapeau à haute forme <sup>93</sup>, le collet renversé <sup>94</sup>, les aiguillettes fil d'or <sup>95</sup>, la ceinture de ruban <sup>96</sup>; on ajouta que, si d'ailleurs continuais à jouer de la saquebute <sup>97</sup>, je n'aurais pas même la seule voix des électeurs ménestraux <sup>98</sup> populaires <sup>99</sup>, jurés jurande <sup>100</sup>, qui ne veulent que de fortes épaules, de grosses têtes, des gens graves, des gens de poids; on ajouta cependant



mais que dans des classes plus élevées, je pourrais être nommé par les électeurs cousins ou amis de la famille de la demoiselle que j'épouserais ; on ajouta que, si d'ailleurs j'épousais une belle demoiselle aux yeux noirs, qui plût au sénéchal ou au bailli d'épée de la province, le roi ne manquerait pas de me choisir ou de me nommer, lorsqu'il aurait à nommer ou à choisir. Mon père, vous voyez, sans que je vous le dise, de quelles municipalités ces demoiselles me convenaient ; vous voyez surtout de quelles municipalités elles ne me convenaient pas.

Veuillez, je vous prie, continua mon fils, m'écouter avec une nouvelle attention ; vous n'en serez pas fâché, car, à Troyes comme ailleurs, les échevins ne connaissent guère que leur Hôtel-de-Ville.

En traversant la France du septentrion au midi, je ne trouverai, d'Arras à Moulins, que des échevins ; à Moulins il y a des consuls, et jusqu'à l'Espagne il n'y a que des consuls <sup>101</sup>.

Dans toutes les villes les échevins ou les consuls ont à leur tête un premier échevin, un premier consul, mais plus ordinairement un majeur ou un maire, au-dessous duquel est quelquefois un sous-maire ou second maire, et quelquefois même un troisième maire, comme à Montreuil <sup>102</sup>. Le nom de maire, majeur, plus grand, porte peut-être quelque ombrage à la puissance royale, car il n'y en a point à Paris, à Lyon, à Toulouse <sup>103</sup>.

Outre les conseillers, les jurés, les pairs, les notables, qui forment le conseil des échevins ou des consuls <sup>104</sup>, un grand nombre de municipalités ont encore leur avocat, leur procureur ; toutes ont leur greffier ou clerc <sup>105</sup>, qui, de dernier membre, devient quelquefois le premier, comme à Bayonne <sup>106</sup>.

La juridiction des officiers municipaux s'étend ordinairement sur toute la ville <sup>107</sup> ; cependant à Bordeaux, à Toulouse et dans d'autres villes, ils l'exercent encore plus particulièrement chacun dans le quartier ou l'arrondissement qui les a élus <sup>108</sup>.

Ordinairement les fonctions municipales durent un an, deux ans ; quelquefois elles durent cinq ans, c'est rare ; quelquefois toute la vie, c'est encore plus rare <sup>109</sup>.

J'ai vu des municipalités où les artisans, les marchands, les bourgeois, les gens de loi, doivent être représentés dans des proportions déterminées parmi les membres qui les composent <sup>110</sup>.

Dans certaines municipalités, comme au Mans, il ne peut y avoir des gens d'église <sup>111</sup> ; dans d'autres, comme ici, il doit nécessairement y en avoir <sup>112</sup>.

Les villes où les habitants, assemblés au son de la cloche, ré-

glent eux-mêmes les affaires municipales, sont en bien moins nombre que celles où leur volonté est représentée par les échevins, les consuls, les conseillers, les pairs <sup>113</sup>.

Autre observation. Les municipalités qui peuvent faire passer un homme se regardent bien au dessus de celles qui ne peuvent que le faire fouetter, et celles-ci bien au dessus de celles qui n'ont que la justice civile, et celles-ci au dessus de celles qui n'ont que la justice municipale <sup>114</sup>. Dans la manière dont les demoiselles reçoivent un jeune homme, dans la fierté de leurs paroles, de leurs regards, on voit le degré de juridiction et de puissance de l'Hôtel-de-Ville.

Je viens de faire ma ronde sur les tours. Je vais à l'arsenal visiter les caques de salpêtre et de poudre. Qu'on amène le canon de l'artillerie <sup>115</sup>, qu'on essaie demain les nouveaux canons : ce sont des ordres dont les échevins ou les consuls aiment à retentir leur ménage bourgeois, tandis qu'ils disent à voix basse : Faites balayer les rues ; Trempez la soupe de l'aumône ; Allez chasser les truands des cabarets. N'est-ce pas qu'il en est ainsi à Troyes ? Eh bien ! assurez-vous qu'il en est aussi de même dans toutes les villes de France : en cela les officiers de toutes les municipalités se ressemblent.

A Poligny, en Bourgogne, je donnais le bras à la femme maire quand son mari passait la revue de la garnison <sup>116</sup> : il avait eu sorte d'honneur qu'on ne me fît comme fils d'un échevin de Troyes.

Dès qu'il y a guerre, les consuls à Montpellier instituent un comité militaire chargé de la défense de la ville <sup>117</sup>.

Quand l'ennemi était aux champs, l'autorité municipale était autrefois bien grande. J'ai encore vu dans plusieurs villes le placement des maisons démolies parce que les propriétaires avaient refusé de prendre les armes et de suivre le maire <sup>118</sup>. Effectivement, s'il s'agit seulement de faire déplacer les habitants durant la tenue des foires ou des marchés, le cri du maire n'a pas d'autorité <sup>119</sup>. La face des villes me paraît de jour en jour moins guerrière ; à mon avis, notre puissance municipale militaire y tout décline.

Cependant les officiers de l'Hôtel-de-Ville, quand ils trouvent les tours ou trop vieilles ou trop basses, peuvent ou les faire reconstruire ou les faire exhausser, et imposer une taille locale pour subvenir à la dépense <sup>120</sup>. Il n'y a pas, à ma connaissance de ville qui, pour les fortifications, ne paie une taxe ou un impôt perpétuel <sup>121</sup>.

Dans un assez grand nombre, cet impôt est sur le vin <sup>122</sup> : à

nemis, tout le monde boit, bon gré mal gré, à la conservation, ainsi dire à la santé de la ville.

Les municipalités des villes seigneuriales, telles que les villes-d'Oïl, où les seigneurs nomment les officiers municipaux, ou les villes municipales délibèrent en présence du comte ou du seigneur, sont humiliées ! Aussi les villes royales ne mettent en tête de leurs privilèges que dans aucun cas ne pourront être désunies de la couronne <sup>124</sup>.

Il y a des villes où il est difficile d'entrer, difficile de sortir, à double serrure, où une clef est tenue par les seigneurs, l'autre par les officiers du seigneur <sup>125</sup> : des villes en pariage <sup>126</sup>. Il y en a d'autres où la municipalité ne tient les clefs, n'a de juridiction qu'à moitié, dans celle qui appartient au roi. Dans d'autres, qui appartiennent à l'évêque, au comte <sup>127</sup>, c'est une tout autre situation. On devine facilement où est la liberté, la vie.

Ne vous en allez pas, je vous prie, de me parler des riches municipalités, ou étaient celles qui avaient le plus de revenus. Au contraire, répondit-il sans hésiter ; mais, ajouta-t-il, il en est qui ont aussi de grands revenus. Ce qui distingue les villes, la plus notable différence des revenus municipaux n'est pas tant leur patrimoine en biens-fonds, maisons, rentes, que la ferme de la poissonnerie, des halles, des foires, de l'aunage ; que la vente exclusive de certaines denrées <sup>128</sup> ; que le droit de sceller les actes, que le tabellionage ou les fonctions de notaires, exercé par la municipalité <sup>129</sup> ; surtout que les fortes perceptions sur les successions échues aux forains, sur les meubles, et particulièrement sur les rentes. Ces perceptions lèvent quelquefois jusqu'au quart <sup>130</sup>. J'en connais aussi dont les revenus principaux ne consistent qu'en amendes sur les divers métiers, les diverses professions, les divers états, et qui sont fort riches <sup>131</sup>.

De toutes ces riches municipalités du nord, poursuivit mon ami, je ne vous en citerai qu'une, celle de Noyon. J'y fus témoin d'un entretien entre le clerc de la ville et son jeune parent, la tête pleine de l'honneur que dans le monde donne aujourd'hui le latin et le grec, s'obstinait à toute force à embrasser l'état de cuistre <sup>132</sup> d'un collège <sup>133</sup>, espérant devenir dans la suite un pédagogue <sup>134</sup>. Mais, lui disait le clerc de la ville, je ne puis, sur mon crédit, disposer de beaucoup d'emplois municipaux. Voulez-vous être sergent de ville ? Outre que vous serez habillé de brun mi-parti <sup>135</sup>, vous aurez des gages de huit li-

vres ; si vous êtes sergent du maire ou premier sergent <sup>137</sup>, aurez quelque chose sur le sel que la ville fait vendre <sup>138</sup>. La reçoit en gage les meubles de ceux qui ne peuvent payer les <sup>139</sup>, vous en serez séquestre <sup>140</sup> ; elle les fait vendre, vous serez priseur. Si dans vos fonctions vous êtes injurié, on paiera le lait dit <sup>141</sup>, et l'on vous paiera le hutin <sup>142</sup> si l'on maltraite. — Je veux être cuistre ! — Ah ! vous êtes glorieux. Eh bien ! les honneurs ne vous manqueront pas plus que les fûts : chaque année, au repas d'usage, tous les sergents dînerez, ainsi que vos femmes, avec le maire <sup>143</sup> ; vous dînez encore avec le maire le lendemain de son élection <sup>144</sup>. — Non ! je veux être cuistre ! — Vous avez bon œil, bonne oreille, aimez-vous mieux être guette de nuit ? Vous n'aurez, à la fin, que trois, quatre livres de gages <sup>145</sup>, mais il vous reviendra bien des émoluments. Vous serez payé toutes les fois que vous sonnerez la grande et la petite cloche du beffroi <sup>146</sup>, et vous sonnerez souvent. Vous les sonnerez d'abord aussitôt que les maires des métiers auront élu le maire de la ville <sup>147</sup> ; vous les sonnerez lorsque le maire élu prêtera le serment aux chanoines <sup>148</sup> ; vous les sonnerez lorsque le peuple jurera au roi de ne pas recevoir de garnison <sup>149</sup> ; vous les sonnerez lorsqu'on publiera les déclarations de guerre ; vous les sonnerez lorsqu'on publiera les traités de paix <sup>150</sup> ; vous les sonnerez aux mariages des princes <sup>151</sup> ; vous les sonnerez lorsqu'on imposera les aides <sup>152</sup> ; vous les sonnerez lorsque les aides cesseront. A toutes ces offres le jeune homme répondait : Je veux être cuistre ! je veux être cuistre ! Mais, insistait le clerc de la ville, qu'est-ce qui pourrait vous tenter ? Les emplois de portier, de garde-porte, de portier de clefs, à vingt sous de gages <sup>153</sup>, sont trop pauvres et trop bas ; ceux des chefs de la commune sont trop riches et trop hauts. Le maire a quarante livres de gages <sup>154</sup> ; il est habillé par la ville qui lui fournit jusqu'à ses gants <sup>155</sup>, jusqu'à ses lunettes <sup>156</sup>. Le capitaine de la ville a cent vingt livres de gages <sup>157</sup> ; le roi le nomme, et c'est toujours un grand seigneur <sup>158</sup>. Le jeune homme ne cessait de dire que, pût-il avoir ces diverses charges, elles lui conviendraient pas ; qu'il voulait être cuistre, absolument cuistre ! Puisque vous êtes résolu à nous quitter, répliquait le clerc de la ville, pensez-y. Où trouverez-vous un Hôtel-de-Ville qui ait tant de biens, tant de richesses, tant d'abondance, tant de joie ? un Hôtel-de-Ville qui se divertisse, qui fasse bonne chère, qui boive aussi souvent ? Ambroise, souvenez-vous des pasteurs des repas qui ont toujours lieu au renouvellement du maire <sup>159</sup> à la mort du maire <sup>160</sup> ; souvenez-vous du bon déjeuner de fête

la municipalité va au pèlerinage de Saint-Eloi, du bon de tripes lorsqu'elle revient de la procession <sup>164</sup>; souvenir ici le vin coule continuellement, que la ville tous les présents <sup>165</sup>, qu'elle en offre de grands pots aux —, qu'en envoie à beaucoup de bourgeois pour leurs —, leurs banquets <sup>166</sup>; souvenez-vous comment — à la fête de Noyon, aux grandes fêtes, ou au — absolu <sup>167</sup>, ou même seulement au jour que le l'Oise au nom de la ville <sup>168</sup>. Enfin sachez que ces gens qui ont quitté notre Hôtel-de-Ville s'en retournent lorsqu'ils ont froid, lorsqu'ils ont faim, et surtout lorsqu'ils ont soif.

—, ajouta mon fils, je suis passé dans des villes où les — sont, au contraire, si pauvres, qu'elles ont demandé la réduction du nombre de leurs officiers municipaux, — ne pouvaient payer les frais de leurs robes <sup>169</sup>. — pas ces municipalités qui, au passage du roi, lui offrent des tonneaux de vin, comme la meilleure harangue <sup>170</sup>, — de —, donnent jusqu'à trois cents oisons aux — de — tel — Ville <sup>171</sup>. Ce n'est pas aux échevins, aux —, qu'on dit Messires, Messeigneurs <sup>172</sup>; — ou tout au plus *saiges hommes* <sup>173</sup>. Aux lettres —, lacs en soie rouge, sceaux en cire —, des lettres sur parchemin ou sur —, lacs de coton, sceaux de cire sortant de la

ne le savez que trop, il y a des municipalités assez riches qui n'ont pas d'Hôtel-de-Ville en propriété <sup>174</sup>. Combien de gens ont désiré d'être de Rouen ou de Bordeaux quand on leur disait quel était le genre d'architecture du nôtre <sup>175</sup>! A Clermont, c'est pis, la municipalité tient ses séances dans une église, les délibérations sont appelées les actes de la chapelle <sup>176</sup>.

si guère vu d'Hôtels-de-Ville dont les bâtiments se trouvent assez spacieux pour les assemblées générales des habitants, nous sommes fort heureux d'avoir la salle royale <sup>177</sup>, la belle salle capitulaire des frères prêcheurs <sup>178</sup>.

remarqué dans ce voyage, continua mon fils, que les immenses privilèges d'une ville, font plus pour son accroissement qu'un grand chemin, qu'une grande rivière. Lorsque les yeux se reposaient sur le penchant des côtes offraient à mon œil des rues remplies de maisons neuves, hautes, serrées, et d'autres rues où de vastes enclos de jardins n'étaient bordés que de maisons délabrées, mal couvertes, je disais : De ce côté

il y a des privilèges ; de ce côté il n'y en a pas <sup>178</sup>. Je le disais, cela se trouvait vrai. Cependant les apparences une me trompèrent.

Je traversais une belle plaine diaprée de moissons et de verdoyants ; au milieu une colline pour ainsi dire arroi compas, façonnée pour ainsi dire au tour, était couronnée belle ville qui élevait dans le ciel ses clochers, ses tours, mes. J'approche ; j'entre. La ville était morte ; je vois son vre, ses ossements. Les maisons étaient presque désertes ; rencontrais que des pauvres, des ecclésiastiques, des femmes vieilles ou laides. On venait de retirer à cette ville un pri d'exemption du logement des gens de guerre <sup>179</sup> ; on venait l'accorder à une vieille ville voisine. Elle était sur mon chemin j'y passai : elle se vivifiait, elle se rajeunissait. En effet, je prends que les artisans, les marchands, ne veulent pas de soldoyers, qui souvent ne sont payés de leur solde que lorsqu'ils ont changé de garnison. Je comprends encore mieux que les pères de famille qui ont de jeunes filles, les échevins qui ont de jeunes femmes, craignent les jeunes archers, les jeunes chevaliers, les jeunes artilleurs et toute la jeune milice. Je me suis quelquefois demandé comment on n'avait pas bâti de grandes maisons pour les cloître <sup>180</sup>. Je m'en suis donné successivement plusieurs raisons ; enfin je me suis fixé à celle-ci, qui m'a paru la plus vraie, la plus simple, la plus naturelle, la plus dégagée de toute prétention, de toute prétention, la plus bourgeoise, la meilleure ne l'a jamais fait, ce n'est pas l'usage.

J'arrivai à Therouane un vendredi : les habitants y étaient aussi bien habillés qu'un jour de dimanche. Cette ville attirait les riches et pacifiques bourgeois par ses beaux privilèges. Un forain ne peut y porter ses armes ; s'il maltraitait ou seulement menaçait un habitant, ceux qui seraient présents devraient le prendre et l'amener devant la justice ; et dans le cas où il résisterait, aussitôt la cloche sonnerait, les portes de la ville se ferment, tout le monde serait obligé d'accourir, sous peine de payer vingt sous d'amende <sup>181</sup>. Les forains le savent, et tiennent pour dit : jamais à Therouane la cloche ne sonne.

Au Mans les bourgeois ne peuvent être contraints d'être gardiens des biens saisis à leurs voisins <sup>182</sup>. Au Mans on ne peut vendre, on ne peut acheter du pain ni de la viande que hors la ville <sup>183</sup>. Otez au Mans un de ces privilèges, il y aura moins de population, et il y en aura encore beaucoup moins si vous ôtez les deux.

Que d'argent à Tournai ! dis-je à un voyageur. Que d'or

En savez-vous la raison ? lui demandai-je. Oui, me répondit-il : les habitants ont la permission de tenir des *tables d'au-*  
*g* 184.

Peut-être, an, vous pouvez avoir des serfs, des esclaves 185.  
 Non, tout homme, quelle que soit sa condition, y de-  
 186.

En effet, on ne peut vendre du blé qu'à l'orgerie 187.

Et dans un grand nombre de villes, on ne peut vendre des mar-  
 chandises qu'à la halle 188. A Aigueperse, on peut vendre et  
 blé, du vin, des marchandises dans toute la ville 189.

Et cependant, bien qu'ils soient contraires, par cela seul  
 qu'ils ont privi- , attirent grand nombre d'habitants dans ces

Il vous fait trouver une pièce de drap à Mimisan,  
 peu importe que vous soyez, vous avez le droit d'en commander  
 pour vous 190.

Je me suis aperçu par moi-même qu'en France il n'y avait  
 pas de ville qui n'eût des privilèges 191, et que parmi ces pri-  
 vilèges, il y avait toujours quelqu'un qui lui était particu-

mon père, que je vous parle enfin de votre future  
 épouse. J'avais pris des notes dans plus de trente villes, dans  
 plus de trente municipalités, sur plus de trente demoiselles, et  
 j'avais noté sur celles de Manosque, en Provence, qui devaient  
 nécessairement leur fortune fort sûre, puisque les débi-  
 tes de la plus petite somme ne sont pas admis aux offices mu-  
 nicipaux de la ville 193 ; et cependant mon choix était encore in-  
 certain. A Limoges, il ne le fut plus. Long-temps j'avais cher-  
 ché ces beaux yeux noirs de Laon, pleins de feu, qui vous  
 brûlent jusqu'au fond de l'âme ; quand je fus dans le Midi, j'en  
 rencontrai un si grand nombre, qu'il en arriva comme des raisins en  
 saison de vendange : il y en a tant qu'on ne s'en soucie plus. Je  
 n'en mis cependant pas entièrement perdu le goût des yeux noirs ;  
 mais, en les cherchant, j'avais rencontré de si beaux yeux bleus  
 que j'en avais pris aussi le goût. Un officier municipal de Limo-  
 ges se trouva avoir une fille de dix-sept ans, dont les yeux réunis-  
 saient, par un mélange, chef-d'œuvre de la nature, ces deux  
 couleurs. Je me sentis aussitôt comme attaché par une indé-  
 légalable chaîne à Limoges ; il y avait d'ailleurs dans cette ville  
 tout ce qu'il fallait, et ce titre, à côté de celui d'échevin, me paraissait  
 suffisant. De plus, les formes municipales me plaisaient ; de  
 plus encore, la jeune fille et son père étaient d'un caractère fort  
 agréable, fort à rechercher par notre génération des têtus. Le père

me dit qu'il se croyait certain, lorsqu'il serait sorti de d'y faire entrer son frère aîné, ensuite successiven autres frères, ensuite moi. Il m'en fournit toute sorte ves. Alors, mon père, je donnai votre parole pour et je l'engageai sous la peine de cent livres de dédit. ajouta-t-il, ne craignez pas le dicton du vieux te Champenois et les Limousins : vos petits-fils ne p voir de l'esprit; au quinzième siècle il ne peut pl y bêtes. Mon fils, lui répondis-je, vous avez bien avez très bien fait. Allez vous marier, et à votre noc au nom de votre père, échevin de Troyes, tous les Limoges.

Il s'était passé un an et plus depuis le départ de aîné, et je n'en avais pas encore reçu de nouvelles. mon anxiété. Un jour que nous étions à dire grâces ap j'entends crier dans la rue : L'hôtel de messire Lapier de messire Lapierre ! Un moment après on frappe à les domestiques ouvrent. Un jeune homme descend de val, qu'il appelle son roussin : c'était mon fils. Une j descend de sa jument, qu'elle appelle sa haquenée : femme. J'embrasse mon fils. Je veux embrasser ma b elle me fait une révérence, suivie de plusieurs autr déjà mon grand bonnet de nuit sur la tête; je lui en fi suivi de plusieurs autres, et nous en demeurons là. Ne commencer la veillée à la lueur du feu. Les domestie mèrent les lumières de la salle; nous y entrâmes, assimes. J'avais beaucoup de questions à faire à mon l lui qui prit la parole. Mon père, me dit-il, la g r blesse, continuellement sur le champ de bataille, y tôt enterrée tout entière si elle n'était continuellement re par l'élite des familles bourgeoises. Toute ma vie, de de raison, j'ai pensé que c'était le tour de la nôtre; et partis pour chercher à me marier, je résolus non se comme mon frère, de ne prendre femme que dans municipales, mais même de ne prendre femme que dans sons municipales nobles.

J'allai d'abord tout droit à Toulouse : la noblesse du C un si grand renom <sup>194</sup> ! Les jeunes filles seraient, à Toulou jolies qu'ailleurs, si elles entendaient la langue d'Oui, elles ne s'en moquaient avec de grands éclats de rire, vent étaient toute la réponse qu'elles faisaient à mes comp Comme cependant j'apprenais tous les jours un peu de l gulière langue, j'aurais fini par me faire écouter, si l'une c



à avait beaucoup d'esprit, qui me voulait peut-être même quelque bien, ne m'eût dit en langue d'Oc et en langue d'Oïl que mais Champenois ne serait capitoul à Toulouse.

Les jeunes Bordelaises ne me parurent guère plus polies. Elles riant la même langue; elles rient au moins autant de celle d'Oïl. Je ne leur eus pas plus tôt fait connaître mes intentions qu'elles se précipitèrent toutes en s'écriant : À Bordeaux ! à Bordeaux ! un champenois jurat <sup>100</sup> ! un jurat champenois ! jamais ! jamais ! J'étais enflammé de colère, car on sent bien que je ne pouvais l'être pour elles.

Je me retirai honteux, confus. J'arrivai à Saint-Jean-d'Angély. Heureusement on y entend et on y parle un peu la langue d'Oïl. Les nobles demoiselles de l'Hôtel-de-Ville <sup>101</sup> ne rirent pas trop de moi.

Celles de Niort ne rirent pas du tout : elles sont filles des nobles jurés <sup>102</sup>, et non des nobles jurats. À Niort, la langue parlée est aussi commune que la langue bordelaise.

Je n'avais sans doute rien à craindre à Bourges, encore moins à Tours, municipalités qui anoblissent <sup>103</sup>; mais chat échaudé craint l'eau froide. Je ne savais pas bien où s'arrêtait la langue d'Oc, la langue des jeunes rienses, et, sans quitter les provinces de l'occident, où sont les municipalités nobles <sup>104</sup>, je m'avançai aussi vite qu'il me fut possible vers le nord, résolu d'aller jusqu'à Abbeville <sup>105</sup>, jusqu'à Arras <sup>106</sup>, s'il le fallait. Je n'eus pas besoin d'aller si loin.

Quand on parle d'Angers, pourquoi ne dit-on pas que c'est la ville des belles filles ? On pourrait dire aussi que c'est la ville des gens d'esprit. Les échevins en sont remplis. Le maire ne passe tous, et le sous-maire passe le maire. Il contrefait le langage et l'accent du pays de la langue d'Oc à vous faire mourir de rire. Il recommençait, je risais encore ; il recommençait encore, je risais plus qu'auparavant. Enfin je lui appris dans quelle intention j'étais venu à Angers. Tout de suite, et sans me dire un seul mot, il renverse la tête en arrière, et, regardant le plafond, il se met à crier : Pétronille ! Pétronille ! Il attend un moment, et, penchant sa tête vers le plancher, il se mit de nouveau à crier : Pétronille ! Pétronille ! Voici aussitôt accourir sur la pointe des pieds, élégante, fraîche, leste, légère comme les Grâces, une jeune demoiselle de dix-neuf ou vingt ans, à qui j'en aurais donné tout au plus seize. Le sous-maire me laissa d'abord regarder tout à mon aise ; dans les premiers moments, il m'aurait d'ailleurs été impossible d'écouter. N'est-ce pas, me dit-il, qu'il n'y a rien de plus beau que le sang noble ? Qu'en pensez-vous ? Ah !

n'êtes-vous pas de mon avis ? Mademoiselle est petite-fille fort honnête drapier, nommé maître Legras et fille de maître Legras, conseiller de l'Hôtel-de-Ville : car ici les charges de conseiller anoblissent <sup>202</sup> comme celles d'échevin. Feu messire dépensé plus rapidement sa fortune que son père l'avait mais il l'a dépensée noblement. A sa mort il n'a absolument laissé au monde que cette belle personne, toute pétrie de vertus et de perfections ; elle chante à ravir, danse de même bien que les connaissances du blason, autrefois si aujourd'hui fort répandues, je ne sais trop si en cette patrie qu'un peut se dire plus habile. J'en parle ainsi parce que je ne suis pas son père ; mais je l'aime autant que si elle était mon père. En qualité de parent et de tuteur, je me chargerai, lorsqu'elle se mariera, du ménage pendant une année, et, s'il y a encore frais des premières couches. Ah ! c'est trop, dis-je et il suffit de Pétronille.

Je demandai et j'obtins la permission de lui laisser de mettre à un de ses jolis doigts un anneau de diamant. Quelques jours après, d'y mettre un anneau nuptial. Au bout de neuf mois, jour par jour, j'ai été père et vous avez été père d'un petit gentilhomme : car je fus conseiller de l'Hôtel-de-Ville, par conséquent noble, le lendemain de mon mariage. Mon père, ajouta-t-il aussitôt avec empressement, bien que je sois plus bourgeois, je n'en suis pas moins toujours pacifique. Craignez donc pas que je sois obligé d'aller me faire tuer en court, à Montlhéry, à Fornoue, ou bien ailleurs. Les bourgeois, la municipalité, le roi lui-même le dit, sont toujours nécessaires à la défense de la ville, et, à cause de ce, du ban et de l'arrière-ban <sup>203</sup>. Il y a plus, nos successions se partagent comme celles des roturiers <sup>204</sup> ; nous avons les avantages des nobles : les exemptions, l'épée, les chausses rouges, les avantages des bourgeois : la tranquillité, la longue vie. Je lui répondis-je, les bourgeois ne dérogent pas en devenant nobles, je ne vous blâme pas : mais vous n'êtes pas encore vous allez avoir affaire avec toute la famille.

Je n'avais que trop raison de parler ainsi. Le lendemain grand matin, il s'était répandu le bruit dans toute la ville que mon fils était de retour, et qu'il voulait épouser une fille de la ville car cette fois la renommée, au lieu d'aller au delà, était venue en deçà de la vérité. Mes frères, mes sœurs, qui sont de la génération des doux, se tinrent chez eux ; mais mes fils et gendres, ayant à leur tête les frères et les sœurs de mon père, viennent en foule à la maison, remplissent la grande salle

si s'était réfugiée dans une pièce voisine, est obligée de le dire.

Le garde-clés<sup>206</sup>, mon beau-frère, entre le premier. Que des fous parmi mes neveux ! dit-il à mon fils. Mais le chanoine, sous prétexte de carnaval, courait en habit bleu, monté sur des patins<sup>207</sup>, une plume au chapeau, enfin vêtu comme il y a trente ou quarante ans les fous à la fête des Fous, que la décence de notre siècle a fait supprimer<sup>208</sup>. J'avais les clés de la ville à la ceinture ; je le rencontrai ; je le ramenai à grands coups sur le dos. Et maintenant, toi, pour t'honorer, tu veux honorer ta famille ; tu es bourgeois par ton père et par ta femme ; tu prends la bourgeoisie, tu veux t'allier à une famille noble ; apprends que je tiens sous clé toute la ville, et que je ne laisserai jamais sortir pour faire une pareille sottise.

Le procureur de la ville, l'un mon autre, l'autre l'époux de ma fille aînée Jacqueline, arrivèrent. Que m'a-t-on dit ? qu'ai-je entendu ? le croirais-je ? le fils l'avocat de la ville ; quoi ! tu préfères une fille noble à une épouse ? Mais en quoi la noblesse l'emporte-t-elle sur la bourgeoisie ? Il y a des villes où les bourgeois portent l'épée<sup>210</sup> ; il y en a où ils portent l'épée ; il y en a où ils portent les éperons dorés<sup>211</sup> ; il y en a où ils chassent le cerf<sup>212</sup> ; il y en a, et tu devrais le savoir, où ils nomment, font les nobles<sup>213</sup>. Si je me bats contre un noble, je porte la pointe de l'écu en bas, je la porte en haut contre un bourgeois. Voilà bien de quoi vouloir épouser une noble, peut-être laide, peut-être vieille, peut-être pauvre, au lieu de tant de jolies, jeunes, riches bourgeoises, à qui tu ne dois, ne donnerais-tu pas leur main ! Ne m'as-tu pas vu, n'as-tu pas entendu dire cent fois dans ta maison, que les bourgeois paient une pension au Dauphin<sup>214</sup>, que le roi prête serment à genoux devant les bourgeois, que le roi le sait bien, les bourgeois sont beaucoup plus riches que les nobles : aussi il les aime plus, aussi il va dîner chez eux<sup>215</sup>, y faire le compère ; enfin, voulant être bourgeois, il signe sur le registre de la grande ville<sup>216</sup>. Le duc de Guyenne, son frère, est bourgeois de Rouen, qui, suivant l'usage, lui a donné un anneau en signe d'amour et de perpétuelle alliance.

Mais n'as-tu donc pas vu des lettres du roi ? des lettres, dont la suscription, écrite sur la bande volante,

détachée du corps de la lettre, à laquelle elle ne tient que l'extrémité, porte : « A nos amés et féaux l'admiral de France » aux bourgeois et habitans de nostre ville de... » ? <sup>220</sup>. Voudra-t-il alors ne pas être bourgeois ? Le roi d'Angleterre Henri VI, fils ou petit-fils d'un bourgeois <sup>221</sup>. Je n'ai jamais lu ni en dire qu'il fût comme toi, qu'il reniât la bourgeoisie. Au reste t'arrivera-t-il ici, où nous ne sommes pas régis par la coutume des Basques, qui prennent les femmes à l'essai <sup>222</sup>, si ta femme n'est noble et qu'elle soit méchante ? Tu ne pourras pas, ainsi qu'un bourgeois, la corriger manuellement ; ce sera au contraire un seigneur qui te corrigera, et tu paieras, comme à Montluçon, l'un des maris battus par leurs femmes <sup>223</sup>. Enfin, mon neveu Lapierre, si tu épouses une fille noble, elle te donnera l'enfant pour devenir noble ; et si, au lieu d'être un des premiers de ton état d'être échevin de Troyes, comme ton père, tu es un des derniers de celui des nobles, dans ce cas je révoque aussitôt mon testament où je t'institue mon héritier, et je donne tous mes biens à l'œuvre, ou plutôt, à l'exemple de ma sœur <sup>224</sup>, aux pauvres et aux besoins de la ville.

Ah ! mon frère Pierre Lapierre, dit à mon fils le procureur de la ville, vous désirez que votre postérité soit noble, que ne pouvez-vous le devenir vous-même ? Il me sera facile de vous trouver, au lieu d'une dédaigneuse et fière demoiselle d'Hôtel-de-Ville, une demoiselle noble de nom et d'armes, qui ira accoucher de vos enfants entre Aube et Marne, où le ventre anoblit <sup>225</sup>. Mais plutôt demeurez parmi nous, vous et les vôtres ; ne soyez pas si sot que de vous faire noble. Y a-t-il rien de plus ennuyeux que la vie des châteaux où il n'y a guère d'autre amusement que celui du singe, du fou et du nain ? Les nobles jouent-ils, comme nous, à cache-cache, à la main-chaude ? Ils se ruinent en parades, en tournois ; nous, nous, bien davantage à décrocher l'oie au bout du mai ou à la promenade du bœuf-gras <sup>227</sup>. Je ne trouve pas d'ailleurs leurs femmes plus jolies à porter l'oiseau sur le poing que les nôtres à baiser leur petit chat. Les nobles se fêtent rarement, et chaque fois ils se ruinent, tandis que nous nous réunissons autour d'une table où seulement la nappe est mise, où chacun porte son plat <sup>228</sup>.

Messires, vous le savez. Lorsque dans la bourgeoisie la noble parenté a rempli ses devoirs, soit envers les vivants, soit envers les morts, chacun se retire. Au bout de quelques heures nous nous retrouvâmes seuls. Ma belle fille reparut. Son visage rondlet s'était un peu allongé. Mon fils n'avait guère meilleure contenance. Le lendemain au matin il vint me dire qu'il vou-

ur aller tenir son ménage. La clef de mon coffre-fort  
 se à ma ceinture. Je la lui donnai. Un moment après  
 avec l'air de quelqu'un qui est un peu attrapé. Il avait  
 tout emporté jusqu'à la plus petite pièce. Ma belle-  
 sœur révérence fort sèche. Mon fils prit aussi congé par  
 mode fort cérémonieuse. Toutefois bon sang, surtout  
 e Lapierre, ne peut mentir. Dès que ma belle-fille eut  
 taions, mon fils rentra les yeux baignés de larmes.  
 , je vous aime toujours. Mon fils, je vous aime plus

troisième fils nommé Tranquille Lapierre. C'est un de  
 se de qui on ne peut dire ni qu'ils font mal, ni qu'ils  
 car ils ne font rien. Mon fils, continuellement haran-  
 senté par ses oncles maternels, les a fuis tant qu'il a  
 rat de la ville y a perdu son latin et même son grec.  
 ment s'y est pris le capitaine garde-clés.

abord inutile de vous rappeler que notre siècle, en tout  
 rt, a voulu équilibrer les populations des villes, de  
 re qu'il a quelquefois, pour ainsi dire, transvasé le  
 des uns dans les espaces vides des autres. Ainsi une  
 lo été désolée par les guerres ou les maladies, a-t-elle  
 e qui, faute d'habitants ne pouvant être louées, tom-  
 ine, tout aussitôt que le roi en est informé, les offi-  
 ciaux des villes où la population trop nombreuse  
 à devenir difficile à être gouvernée reçoivent l'ordre  
 tant de centaines ou de milliers d'habitants de tout  
 tout état pour les envoyer demeurer dans la ville dé-  
 '. Je ne nie pas qu'il soit dur, lorsqu'on se plaît à vivre  
 e dans le lieu où l'on est né, d'être obligé d'aller vivre  
 au loin dans un autre ; qu'il soit dur, lorsqu'on tient à  
 , à son bien, d'être obligé de les vendre. Mais aussi  
 nveillance, que d'affection royale, pour celui qui est  
 de changer de domicile ! Don d'habitation, don de  
 ndant les premières années, paiement des dettes atter-  
 tées de répit pour le jugement des procès, ou souvent  
 re, *committimus*, privilège de faire juger tous les pro-  
 quêtes du Palais ou aux tribunaux qui sont le plus à

Malgré tous ces avantages, Tranquille, comme bien  
 se se souciait guère de changer de ville. Il aimait d'ail-  
 e d'un gros épicier qui demeure vis-à-vis notre maison.  
 ours la jeune personne passait plusieurs heures à la  
 about entre deux pots de fleurs, à se faire regarder, et  
 ars Tranquille en passait autant à la sienne, assis, fixe,

sans bouger de place, à la regarder. Bien que ces amours fussent fort innocents, ils déplurent au capitaine garde-clefs. Tranquille, qui est de la génération des têtus, n'en persista pas moins. Le capitaine vous le fit inscrire sur l'état des habitants qui devaient partir de notre ville; il y fit inscrire aussi une de ses parentes, qui se chargea de donner de la vivacité au caractère de Tranquille. Je conviens des défauts de mon fils; mais il n'était pas moins mon fils : j'aimais à le voir.

O Messires ! que nous sommes malheureux, nous bourgeois ! Jamais repos dans nos maisons, et hors de nos maisons c'est encore pis. A la Saint-Barnabé dernière, jour du renouvellement de la municipalité, il y a trente-neuf ans, peut-être quarante, que j'exerçais de petites ou de grandes charges à l'Hôtel-de-Ville. Je voulais me retirer, et, comme je ne faisais sans le dire d'avance, l'avocat de la ville, le procureur de la ville et le capitaine garde-clefs, en ayant été instruits, accablèrent. Comment ! s'écrièrent-ils tous ensemble, à soixante ans, dans la force de l'expérience, après un si long apprentissage des affaires municipales, vouloir les quitter ! Ne semble-t-il que nous soyons à Dijon, où les échevins nouvellement élus sont obligés de donner de l'argent à la ville<sup>231</sup> ? Si vous ne changez de résolution, nous y mettrons ordre. Il y a des lois en France pour forcer les magistrats à ne pas priver de leurs lumières de leur capacité l'administration publique. A Aigueperse et Montferrant, on les retient bon gré mal gré sur leur siège. Mais sans aller si loin, tout près d'ici, le maire de la ville de Sens voulait aussi ne plus être maire. Les sergents vous l'arrêtèrent comme il s'en allait faire le fainéant à sa ferme, vous l'avez saisi, vous l'ont reconduit à l'Hôtel-de-Ville<sup>232</sup>, où, dans la même heure, il a jugé de nouveau les différends des citoyens aux applaudissements de toute l'assistance. Je suis de la génération des dociles. Je me laissai amener à la messe des élections des échevins<sup>233</sup>, et, au sortir, je consentis, si on le voulait absolument, à être réélu. Je le fus le premier, et au premier scrutin. Mais les temps deviennent de plus en plus difficiles. Ma peine a augmenté ; elle augmente chaque jour.

Autrefois, au commencement de mon échevinage, quand pendant les offices de la fête de la Saint-Charlemagne<sup>234</sup>, j'étais assis en robe au milieu du banc des bourgeois, et que j'étais soutenu pendant plusieurs heures le poids des regards du peuple, on trouvait que j'avais beaucoup fait. On trouvait que j'avais bien employé mon temps quand je n'avais mis que huit jours pour faire peindre la figure cartonnée de notre ville, qui de

en roi à son entrée<sup>236</sup> ; quand je n'avais mis qu'aupres pour faire forger en argent les clefs qui devaient sentées<sup>237</sup> ; quand je n'en avais mis guère plus à exercer mis cents enfants, habillés et coiffés de rouge, à crier faux : Noël ! Noël<sup>238</sup> !

Le papegai, pour faire boire les compagnons archers<sup>239</sup>, m'indiquait qu'une demi-journée ; on me la donnait toute. Le lundi pour goûter la soupe grasse des hôpitaux et le vendredi pour goûter la soupe maigre.

Les fois des subsides extraordinaires excitaient les murmures. Afin de faire diversion, il fallait lui donner des spectacles publics<sup>240</sup>, les annoncer, attirer les étrangers, les concours des divers jeux. On me chargeait de pourvoir au provisionnement d'une plus grande quantité de vivres.

Les cris des crieurs et des crieuses dans les villages voisins étaient là toute ma tâche, et on me félicitait de l'avoir faite.

Je passais dans tous les corps de garde. Mes amis, le la chandelle, de l'huile<sup>241</sup> ? Oui, oui, maître Lapierre des remerciements tant et plus ; ensuite, en me montrant : Le bon échevin ! le bon échevin ! S'il fallait monter au haut des tours, je visitais les guets en disant : Mes amis, avez-vous assez de bois, de fagots, de charbon ? C'étaient de plus grands remerciements, et j'entendais dire : Le bon échevin ! le bon échevin ! Si le vent était monté au haut des clochers, où l'on veille pour déjouer les incendies<sup>242</sup>. Mes amis, disais-je aux gens de garde, n'est-ce pas une ville de bois. On vous en a confié l'existence. Vous comment Poligny a brûlé. Il n'y est resté qu'une moitié d'une rue<sup>243</sup>. Et j'entendais dire : Le prudent échevin ! Et cela durait tout le temps que je montais l'escalier.

Le maire, qu'on appelait alors le président, me disait : Maître Lapierre ! Continuez à avoir l'œil sur les peseurs, les mesureurs, sur l'horloger<sup>244</sup>. Poids juste, mesure juste pour le mécontentement du peuple ! Heure juste pour le

ensuite on me charge de juger à mon tour, et pour les affaires de tenir l'audience<sup>245</sup>. On me fait asseoir sur des bancs ; on me met à écouter les causes les plus longues et les plus ennuyeuses. Le moyen de ne pas dormir devant tant de gens assis, qui sans autre façon vous crieront : Maître Lapierre, vous dormez !

Ç'a été bien autre chose quand enfin je me suis mis à la police. De crainte de tomber dans le cas de l'arrêter pour laquelle nous échevins sommes si sévères<sup>248</sup>, je laissais en liberté ceux qui me semblaient bien gagnés leur place à la prison, et alors tout le monde le lendemain j'étais plus sévère ; tout le monde lui criait davantage.

Quoiqu'il n'y ait que du bien à dire de la municipalité, dit quelquefois du mal. Je voulais doucement traiter qu'on amenait. Les autres échevins me forçaient à aller à la prison. Véritablement dans ce cas la volonté du conseil melle<sup>249</sup>.

À la fin de l'année, lorsque j'étais obligé de moi-même pour aller publier dans tous les carrefours l'état des condamnés à des amendes<sup>250</sup>, bien que je le lisais fort bas et fort doux, je vous assure que je ne recevais toujours des bénédictions.

Maintenant, après le bail des fermes de la ville, tant d'enchérisseurs, où l'on a bu tant de vin<sup>251</sup>, où cassé tant de verres<sup>252</sup>, on m'a fait passer aux finances c'est plutôt aux enfers que je devrais dire. Les finances de la ville, y a-t-il rien de si difficile à administrer ? En vous rencontrant un receveur ou argentier honnête n'est pas habile, et s'il est habile, il n'est pas honnête cependant il est possible d'en rencontrer un en même temps honnête et habile, tel que celui qui maintenant est ici. Mais qu'arrivera-t-il, et qu'est-il toujours arrivé dans ce cas ? Ce qui arrive aujourd'hui : le peuple se rend à l'audition des comptes, qui doivent être rendus les portes closes<sup>253</sup>. On procède à la lecture du compte, divisé en sous-divisé en chapitres de diverses natures de recette, et sous-divisé aussi en chapitres de diverses natures de dépense. Dès que le peuple entend lire : *Compte...* il commence à se fâcher. Il se fâche encore davantage, il piétine, quand il voit en marge ces lignes droites, signe d'allocation, et qu'il entend : « Ce présent compte fut examiné, oys et clos » ment en la halle de l'eschevinage, présents les eschevins, et nouveaux, conseillers, clers, officiers et plusieurs bourgeois d'icelle ville... comme il appert par les seings de plusieurs... l'an mil...<sup>254</sup> », il s'en va en murmurant il aime tant à murmurer, que, cette année, lorsque le scribe écrivait les blancs des pages par le mot *Vacat*<sup>255</sup>, il n'était pas comme si l'on faisait tort à la ville. Mais si quelquefois



net Rayé à défaut des trois sceaux au mandement <sup>256</sup>, il est dans la joie ; il applaudit des pieds, des mains et de tout le corps, avec les mêmes signes que s'il pendait l'argentier.

Enfin, le compte, arrêté en trois originaux, dont le bas est pour ainsi dire ferré, clouté des nombreux paraphes, grilles et signatures des échevins, des conseillers et de tous les officiers de l'Hôtel-de-Ville, au milieu desquelles se montre celle du notaire, d'une belle N, couronnée de son nom <sup>257</sup>, est envoyé à la chambre la plus habile, mais aussi la plus saine, des comptes, à celle de Paris. Un mois, au bout duquel voici le compte envoyé avec l'arrêté latin de la chambre <sup>258</sup>, précédé d'impugnations et de notes marginales <sup>259</sup>. J'ai pris une peine infinie à faire régulariser les pièces fautes, toujours appuyées sur les comptes quittancés par les maîtres. Le maître corrécteur <sup>260</sup>, rapporteur, n'est pas si sûr de lui-même, j'en suis sûr, autant aller me pendre ; mais comme on ne peut rien lui opposer, il faut encore lui en donner. Le compte est donc rendu.

Enfin, quand on a vu que, pour les finances, on avait escompté de la sorte ; on m'avait successivement fait commissaire aux dépenses, commissaire aux dépouillements. Ne serait-ce donc rien, à votre avis, que la continuelle inquiétude sur la solidité de deux mille toises de boulevarts, de tours ou de murailles <sup>261</sup> ? car l'enceinte de notre ville, divisée en quatre quartiers, où l'on compte près de deux cents rues <sup>262</sup>, n'est pas de moindre dimension, et je dois même dire, pour les étrangers qui sont à cette assemblée, que, la toise de Troyes étant de huit pieds <sup>263</sup>, c'est deux mille cinq cents toises de France. Ne serait-ce donc rien non plus que les recensements de deux mille cinq cents feux de gens de pourpoint, de mille feux de gens de fer, de onze cents feux de gens exempts de guet, d'une population de vingt-quatre mille habitants et de leurs armures <sup>264</sup> ; que les recensements de huit cents chevaux, de plus de douze cent mille setiers de grains de toute espèce <sup>265</sup> qui existent ou qui du moins existaient il y a peu de temps dans les greniers des habitants ou des marchands de la populeuse et commerçante ville de Troyes ?

Ah ! Messires, avoir de la peine à vivre, et passer pour riche ! travailler sans cesse, et passer pour oisif ! être malheureux, et passer pour heureux ! peut-on être plus malheureux ?

---

---

## HISTOIRE VIII. — LE COURTIER.

Les deux plus douces figures de l'assemblée étaient incontestablement celle du bourgeois et celle du courtier. Quand le bourgeois a cessé de parler et s'est rassis, il a salué d'une inclination particulière le courtier, qui était placé près de lui. A son tour, le courtier l'a salué d'une autre inclination particulière quand il s'est levé pour parler.

Messires, a-t-il dit, chargés d'accorder les hommes et les choses, les courtiers, pour rendre les autres états heureux, rendent le leur le plus malheureux. Ecoutez-moi.

Le premier jour que j'entrai en fonctions, je m'en souviens encore, un riche fermier se présenta. Maître Thibaut, j'ai cent setiers de blé à vendre; pensez à moi. Je le lui promis. Aussitôt je vais à Romilly; je demande le syndic de la ville. Je suis conduit chez lui; je lui dis : Le temps de faire les grands pains de Pâques de quinze ou vingt livres que doit recevoir, d'après la fondation de la bonne dame Alix, chaque habitant de la ville, approche. Vous savez mieux que moi qu'à peine de les donner deux fois, vous devez les donner beaux et bons<sup>1</sup>. Je viens vous proposer cent setiers de froment, au moins de la qualité de celui du Déluge<sup>2</sup> ou des meilleures fermes de la Brie. Le blé proposé est acheté, reçu, payé. Ce jour-là je commençai à essayer mes jambes; je fis six lieues. Le lendemain, je m'en souviens encore, j'en fis dix. Ce même fermier ne pouvait vendre deux cents setiers de seigle et autant d'avoine. Par mon entremise, il parvint à les vendre à différents villages, pour leurs paiements de tailles de seigle et d'avoine<sup>3</sup>.

Quand le chapitre de la cathédrale vient à Saint-Martin-ez-Vignes, la veille de la fête du saint, vous le savez, le curé est obligé de faire boire aux chanoines alternativement un coup de vin rouge et un coup de vin blanc<sup>4</sup>. Je prouvai au bon curé de Saint-Martin, qui avait quatre-vingts et quelques années, qu'il pouvait en vivre encore au moins vingt; qu'il pouvait encore avoir besoin au moins de vingt queues de vin rouge et de vingt queues de vin blanc. Je lui fis observer que cette année était une année d'abondance, peut-être unique. Je lui conseillai de profiter de l'occasion; je le persuadai. Il acheta les quarante fu-

tailles que je lui proposais : c'était tout ce qui restait au marchand par qui j'étais commis. Cette fois, si je ne fus pas obligé de beaucoup marcher, je fus obligé de beaucoup parler, de beaucoup boire.

Peu de temps après il me fallut faire acheter à un bourgeois économe des bonnets écarlates à trente sous, des aiguilletes de soie noire à dix sous la douzaine, des rubans de soie à quatre sous l'aune<sup>5</sup>. Il criait contre les prix ; je me contentais de répéter : Si vous voyiez comme cela vous change ! Il acheta ; il paya.

Une semaine s'était à peine passée, que j'eus bien plus à faire : j'eus à faire acheter à un gendarme un magnifique habillement sacerdotal. Vous ne pouvez contester, lui dis-je, que ce velours brodé d'oiseaux à têtes de jeunes filles<sup>6</sup> ne soit d'un bel effet. Il ne le contesta pas. Alors, ajoutai-je, vous voudrez nécessairement donner le calice, et il doit être d'argent doré, du prix au moins de vingt-quatre livres<sup>7</sup>. Le gendarme ne dit ni oui ni non. Et les burettes, continuai-je, doivent être du prix au moins de dix livres. Il secoua la tête. Au dessous de ce prix, lui dis-je, vous n'avez que des burettes d'étain à quatre sous<sup>8</sup>. Le gendarme ne répliqua pas. Messire, il ne nous reste plus que les chandeliers, et voilà qui est fini. Le gendarme fit alors deux tours dans sa chambre ; au premier, il me dit : Je prends les burettes d'argent ; au second, il me demanda combien pesaient les chandeliers. Six livres. Il secoua encore la tête. Je me hâtai de lui dire qu'ils étaient en cuivre<sup>9</sup>. Il ne répondit rien ; il alla chercher l'argent.

Mais j'aurais dû vous dire plus tôt que, m'étant dégoûté des fonctions de courtier de denrées<sup>10</sup>, je m'en étais démis ; que je m'étais fait recevoir à la cour du bailliage courtier de mercerie<sup>11</sup>. Je ne gardai pas long-temps ma nouvelle place, dont les profits me semblaient trop restreints. Je la cédai à un de mes frères, qui, faute de meilleure, la trouva excellente.

Je devins courtier de chevaux<sup>12</sup>. D'abord je gagnai quelque chose à faire acheter des chevaux qui avaient les quatre pieds blancs et qui ne payaient pas de péage<sup>13</sup>. Mais je n'ose vous dire que force me fut d'être en même temps courtier de mulets et d'ânes : j'étais dans le Poitou. A la fin, je me lassai de m'entremettre entre les coups de pieds et les coups de fouets ; je voulais, mais je ne savais comment sortir de ce genre de courtage où je m'étais imprudemment engagé, quand il m'arriva à point nommé un autre de mes frères, grand, lesté, maigre, élancé, jeté pour ainsi dire dans le moule d'un courtier de chevaux. Je me dévêtis et l'investis de mon office.

Bientôt après je me fis courtier de biens-fonds <sup>14</sup> ; j'attendais qu'on vint me dire : Je veux vendre, Je veux acheter, Je veux échanger but à but, Je veux rendre, Je veux qu'on me rende. Je recevais le mouvement des affaires pour le donner ; mais je ne le donnais jamais, jusqu'à ce que mon fils, grandissant à vue d'œil, parcourant sans cesse les campagnes, son gros bâton d'épine à la main, notant, figurant les possessions de terre irrégulières, les carrant, les arrondissant par des projets d'échange et de contre-échange, me prépara, non sans beaucoup de peine et de sueurs, le travail de ce courtage, qui alors commença à me valoir quelque chose ; mais je trouvai juste de le céder à mon fils aussitôt qu'il eut l'âge requis.

Depuis que je suis devenu courtier général, j'ai établi un courtage de toute espèce d'affaires.

En ce moment le courtier a tiré du retroussis de sa manche un petit rôle en parchemin de six ou huit pouces de long sur deux ou trois de large, et, multipliant avec plus de rapidité qu'auparavant les gestes de ses deux points fermés, par lesquels il figurait deux personnes disputant l'une avec l'autre, et finissant l'une et l'autre par s'accorder, il a dit : C'est le journal de mes principaux gains ; vous allez vous convaincre combien, dans le courtage général même, nous sommes malheureux.

Le premier de l'octave Saint-Jéhan, dix sous.—Vers les neuf ou dix heures de ce jour, a continué le courtier, en posant son parchemin, il entre chez moi un homme aux cheveux crépus, à l'œil ardent, qui me dit : Il m'est échappé de reprocher à un de mes voisins d'avoir été Anglais, lui et toute sa famille ; il a porté plainte : je serais bien content d'acheter son désistement par la moitié de l'amende en pareil cas prononcée par le juge. Vous avez eu tort, lui dis-je ; vous savez qu'il n'est pas agréable d'être appelé Anglais depuis que le duc de Bedford a fait brûler la Pucelle <sup>15</sup>. Il en convint. J'allai chez ce voisin. Maître Pierre, lui répondis-je quand il se fut plaint à moi d'avoir été appelé Anglais, l'offense n'est pas si grande que vous le croyez ; mal à propos d'ailleurs vous prétendez que les Anglais, entre autres torts envers nous, ont celui d'avoir usurpé la Guienne. Éléonore, qui en était légitime héritière, la porta en dot à leur roi, mais à un prix qui n'aurait convenu ni à vous, ni à moi, ni à bien d'autres <sup>16</sup>. Il en demeura d'accord, et se contenta de la moitié de l'amende. J'eus six sous d'un côté et quatre de l'autre.

Le jour de Saint-Ladre, des indulgences. — Une vieille damoiselle, a continué le courtier, en regardant et en posant son parchemin, se présenta chez moi, le perroquet sur son poing <sup>17</sup>.

ne les bourgeois qui veulent singer les femmes nobles. Elle me dit qu'elle avait autrefois et toujours tenu le parti du duc et des Armagnacs<sup>18</sup> ; que les Bourguignons de cette ville avaient pillé son château, ravagé ses biens et traité encore plus mal la personne. Oh ! lui dis-je en l'interrompant, auraient-ils pu en faire encore pis ? Les trois états des villes, le clergé, la noblesse et la bourgeoisie, ont obtenu partout des lettres de rémission et de pardon si amples, qu'elles contiennent la nomenclature de tous les méfaits imaginables<sup>19</sup>. Elle me dit alors que cette belle demoiselle couverte de cerceaux<sup>20</sup> dans laquelle elle était venue au monde n'appartenait pas ; qu'elle était bien pauvre, eu égard surtout à la maison dont elle descendait. Je me déterminai à aller voir les anciens chefs de parti, qui avaient vieilli, qui devaient être plus traitables. Ils se mirent à rire, et me dirent que tout le passé devait être oublié, et que, quant à eux, ils ne s'en souvenaient plus. Je leur répondis que je réclamaiss pour la petite-fille du petit-neveu du pape Urbain V. Alors il se consultèrent, mais ils ne donnèrent enfin aucune chose ; ils ne me donnèrent rien. La même demoiselle me dit qu'il devait y avoir des indulgences pour ceux qui assistaient les pauvres familles des papes, et que j'avais bien gagné ces indulgences.

Le jour de Saint-Leu, rien. — Pendant les troubles, où l'on pillait si mal les biens et les personnes des demoiselles, grand nombre de gens fuirent des villes, laissant leurs maisons, qui tombèrent en ruine. Les villes auraient été dépeuplées, si les ordonnances n'avaient conféré la propriété de ces maisons à qui les rebâtirait. Un bourgeois fugitif, rentré dans sa ville natale le lendemain, ne put jamais retrouver sa maison ; il la retrouva le lendemain, mais toute neuve, toute blanche, toute belle. On lui apporta qu'après les deux cris de quinzaine en quinzaine on l'avait adjudiquée à un autre<sup>21</sup>. Ce bon homme, tout désolé, vint à moi ; il me promit de me faire part de ce que j'obtiendrais de l'adjudicataire. J'allai le trouver, je lui proposai de payer une petite somme quelconque à l'ancien maître de la maison. Il se mit en colère, et me dit qu'il était chez lui de par le roi<sup>22</sup>. Et voici, ajouta-t-il, la réponse qu'à l'avenir je ferai à pareil message : il ne ferma la porte au nez.

La vigile des Quatre-Couronnes<sup>23</sup>, deux sous. — Une fille de légère vie<sup>24</sup>, comme on dit dans certaines villes, crut qu'elle gagnerait davantage à mentir. Elle accusa de viol un jeune homme riche. L'accusation fut reconnue fautive, et elle fut condamnée à l'amende<sup>25</sup>. Les courtiers, nous sommes assez malheureux pour être obligés de recevoir tout le monde. Elle vint

me parler. J'allai parler à l'accusé : je lui exposai que l'état de l'accusatrice devait par le temps actuel être bien mauvais, puisqu'elle était réduite à mentir pour vivre ; qu'il eût pitié d'elle ; qu'il se contentât du quart de l'amende. Il y consentit, mais il ne me donna rien. J'avais reçu deux sous, je n'en reçus pas davantage.

La Saint-Simon et Saint-Jude, dix sous. — Des jeunes gens avaient brisé les portes d'une maison publique : ils me prièrent de m'interposer pour arrêter les plaintes de la justice. Je fis venir celle qu'on ne peut nommer par son nom, et que je nommerai la supérieure. Elle vint. Il me fallut écouter tous les détails de cette honteuse nuit, bien que je ne cessasse de dire : Et voilà assez ! en voilà trop ! je suis parfaitement instruit ! La supérieure s'obstina à continuer son récit jusqu'à la fin ; alors seulement je pus lui lire la loi, qui ne lui accordait de dommage que pour le bris des boiseries et des serrures <sup>26</sup>. Je lui dis qu'elle allât, si bon lui semblait, consulter les avocats. Elle y alla : elle revint retirer l'argent qui lui était destiné, et que les jeunes gens avaient consigné entre mes mains. Tout fut fini. Je m'attendais des honoraires proportionnés au service rendu ; je reçus dix sous. Ces jeunes gens étaient douze.

Le jour de Saint-Jehan décolasse, trente sous. — L'après-midi de ce jour, ma salle, qui n'est pas petite, se remplit de différentes personnes, dont aucune n'avait ni un très bon, ni un très méchant habit, ni un habit qui lui allât bien. J'en saluai jusqu'à trente, jusqu'à quarante et plus. C'étaient des fripiers de ville. Ils me dirent qu'ils désiraient faire leur offre de nouvelle taxe au maire ou lieutenant de monseigneur le duc de Bourbon <sup>27</sup>, qu'ils ne cessaient d'appeler le grand fripier de France malgré mes continuels redressements, mes continuelles observations pour leur faire entendre qu'il y avait bien un grand chambrier de France, dans la juridiction duquel étaient les fripiers ; mais qu'il n'y avait pas de grand fripier de France. N'importe, ils continuèrent à l'appeler ainsi, car le peuple veut faire toujours sa langue. J'allai proposer leur offre au maire du duc, qui l'accepta. Les fripiers me laissèrent sur mon tapis trente sous, en me disant poliment que je voulusse bien les excuser s'ils ne me laissaient pas davantage, mais que le temps était mauvais, que tout le monde faisait des habits neufs.

Le jour de Saint-Pierre-aux-Liens, cinq sous. — Toute la foule du peuple se dirigeait vers la porte du cimetière, dont les deux battants étaient ouverts. Un homme gros et court, poussé, essoufflé, m'aperçoit, et, me tirant fortement par le bras, me di-

Courtier ! allez ! vite ! vite ! un cinquième et un an. Pour nous  
 d'affaires, cela suffit. Je suis la foule, je la dépasse, j'arrive  
 milieu du cimetière. Je vois entrer une jeune veuve de dix-  
 huit ans, au milieu de ses parents et de ses conseils. Je m'avance  
 vers elle, et, comme ses deux mignonnes mains se balançaient  
 autour de sa taille, je les saisis doucement, en lui disant tout bas :

« Ille Alpaïde, il ne vous conviendrait pas de déceindre votre  
 ceinture, de poser les clefs sur le lit de terre où gît votre époux !  
 et tout haut : Madame, on vous offre un cinquième et un an. Elle  
 me répondit : Trois cinquièmes et trois ans, ou je fais quelques  
 pas, je déceins ma ceinture. Un moment, dis-je à la veuve, je  
 vais et je reviens. Je croyais le créancier bien loin ; il était der-  
 rière mes oreilles, qui me souffla : Deux cinquièmes, deux ans.  
 Je fractionne l'offre ; j'en fais trois ou quatre. La dernière est ac-  
 ceptée. Le créancier me compte cinq sous. La veuve me refuse  
 tout honoraire, et me dit qu'elle a fait assez de sacrifices ; qu'elle  
 a beaucoup de peine à payer les deux cinquièmes des dettes  
 de deux ans ; que, si je n'étais pas content, elle était toujours  
 prête à se déceindre, c'est-à-dire à ne pas accepter l'hérédité<sup>29</sup>.

La Saint-Exupère, courir un lièvre. — Thibaut, me dit le sei-  
 gneur d'un village où j'étais allé voir un ami, mon père n'a pas  
 usé du droit de prise de denrées et de meubles<sup>30</sup> ; il pouvait en  
 user. Je le puis ; je ne le pourrai plus si je vends ce droit. J'as-  
 semble les paysans, je les harangue, je leur fais part de la pro-  
 position de leur seigneur. Ils rechignent ; je continue : Ce droit,  
 tombé en désuétude, j'en conviens, ne pèse plus sur vos épaules ;  
 mais on pourrait à volonté l'y remettre. Il ne tient qu'à vous  
 d'entamer l'édifice seigneurial ; on veut en détacher et vous en  
 vendre une pierre. Croyez-m'en, achetez-la et jetez-la au fond  
 de la mer. Il ne s'agit que d'un écu pour chacun, pas davantage.  
 Chacun se boursille. Je remplis un sac de bel argent, que j'allai  
 porter au seigneur. Thibaut, me dit-il, c'est bien, c'est très  
 bien : je vous invite à venir demain courir un lièvre.

Le jour de Saint-Florent de mai, quinze sous. — J'étais allé  
 retirer un de mes enfants en nourrice. Un avocat fin, rusé, agent  
 d'un grand seigneur, me dit que monseigneur voulait vendre le  
 guet du fort<sup>31</sup>. Je proposai aux syndics d'assembler les villages  
 et les hameaux voisins. Il vint plus de six cents bons paysans.  
 Vous devez, leur dis-je, le guet au fort. Il n'y a plus de fort, me  
 répondirent-ils avec de grands éclats de rire. — On peut le re-  
 bâtir. — Alors comme alors. Et de plus grands éclats de rire. —  
 Voulez-vous pour un sac d'avoine<sup>32</sup> vous racheter ? — Pas si  
 bêtes. Et de plus grands éclats de rire. Je leur parlai de la petite

Pierre de l'édifice seigneurial. Plus grands éclats de rire encore. A la fin, il me vint à la mémoire que l'avocat m'avait dit que les droits incorporels étaient imprescriptibles ; je le leur redis. Ces mots de droits incorporels, qu'ils n'avaient jamais entendus, leur firent peur : ils donnèrent chacun le sac d'avoine. Je reçus des syndics cinq sous, j'en avais reçu dix de l'agent.

La veille du *Lartare Jerusalem*, quatre livres ; le lendemain, six livres. — Messires, le croiriez-vous ? une fois j'ai fait échanger une baronnie contre un comté : c'est que dans la baronnie il y avait des serfs <sup>33</sup>, et que les terres à serfs deviennent de plus en plus chères. On ne voit pas assez, vous ne voyez pas assez, dis-je au comte, combien est grand l'honneur de posséder un morceau de la vieille France de Hugues Capet. Votre aïeul n'hésiterait pas ; votre bisaïeul aurait déjà conclu. Et vous, Messire, dis-je au baron, vous dites que dans votre terre il y a de bons et beaux serfs ; mais je vous répondrai que dans la terre de messire le comte, qui d'ailleurs est plus honorifiquement titrée, il y a beaucoup de grands et beaux sangliers, de grands et beaux chevreuils. L'échange fut fait. Le baron me donna quatre livres ; le comte me dit qu'il ne tarderait pas à me payer. A son air de satisfaction, je me doutai qu'il n'avait pas assez d'argent sur lui ; le lendemain il me fit porter six livres.

Le jour de la Sainte-Croix de septembre, un vieux harnais de cheval, un écu neuf. — Messires, ceci est encore un peu difficile à croire, j'eus beaucoup plus de peine à faire échanger un jeune cheval contre un jeune serf. Le seigneur de Ville-Hardouin vint me dire : Mon ami Thibaut, j'ai un serf qui est un grand mauvais drôle. Il me paie fort mal la dîme de la paille <sup>34</sup> ; il fait cuire son pain sous la trappe <sup>35</sup>, pour échapper aux droits de mon four banal. Vous savez que tous les essaims errants qui n'appartiennent à personne m'appartiennent <sup>36</sup> ; il en a recueilli trois, et il ne m'a fait compte que de deux. Il va souvent à Lyon, à Bordeaux, à Marseille, et je crains qu'il y demeure : allez-moi là reconnaître et réclamer un serf au milieu de ces cent mille marchands ! Enfin, pour tout dire, je ne me fie pas trop à lui. Aujourd'hui il est venu ici, monté sur un beau petit cheval gris qui me plaît : s'il veut me le donner, je suis prêt à l'affranchir. Je vais chez le serf. Il fronce le sourcil à ma proposition. Je lui dis qu'il est jeune. Il me répond que son cheval est jeune aussi ; qu'il a, lui, souvent la colique, au lieu que son cheval se porte toujours bien ; que son cheval a de bons et excellents pieds, au lieu qu'au bout de quelques heures de marche il a les chevilles enflées. Mais vous aurez des enfants, lui dis-je, et il faut songer à



aux. Mais, me répondit-il, mon cheval aura aussi de petits chevaux, et je dois songer qu'il me porteront un grand profit. Alors je lui dis comme je le devais; je lui dis qu'il était la honte de

le et de son village; que, puisqu'il s'estimait moins que son cheval, c'était à lui à porter, et non à être porté. Je sortis; il

laissa sortir. Le lendemain il vint me dire qu'il acceptait ma proposition. Il descendit de son cheval. J'y montai et allai l'amener au seigneur, qui déclara dans ses lettres *scellées de son scel armoyé de ses armes, faire cestui affranchissement pour un cheval ronchin poil gris à lui baillé*<sup>37</sup>. De plus, il me donna le vieil harnais. Quand je remis au jeune homme ses lettres, il devint alors si joyeux de tenir dans sa main l'acte de sa liberté que, tout avare qu'il était, il tira sa bourse et me dit : Maître Thibaut, je vous donne un écu, un écu neuf.

La fête du Recouvrement de la Normandie<sup>38</sup>, rien. — J'allai dans une ville dont la moitié appartenait au roi, la moitié à un grand feudataire. Le possesseur d'une belle maison neuve, dans la partie royale, l'échangea but à but contre une autre maison vieille, dans la partie seigneuriale : c'est qu'on n'y payait pas de taille<sup>39</sup>. L'un des deux permutateurs était mon ancien camarade de collège; l'autre était dans ce moment mon hôte.

Le jour de la Saint-Charlemagne, rien. — Un fermier des aides avait fait jurer un bourgeois qu'il n'avait reçu que telle quantité de vin; ensuite il voulut lui prouver qu'il en avait reçu davantage. Le bourgeois m'avait chargé de m'entremettre pour que le financier qui lui avait demandé le serment renonçât maintenant à vouloir se procurer des preuves contre le serment demandé. Je ne pus rien obtenir. Le financier voulait ce que voulait la loi<sup>40</sup>.

La Saint-Urbain, rien. — Je reçus la visite d'un vieux prieur qui portait un sac d'argent pour la taxe des bulles de son bénéfice. Dès que je l'eus entendu, je lui dis : Les banquiers refusent, et je refuse aussi; je ne veux pas me damner pour vous; je ne veux pas faire passer d'argent au pape, le parlement me le défend<sup>41</sup>. Si vous êtes un bénéficié du quatorzième siècle, je suis un courtier du quinzième.

Le jour de la petite Saint-Michel, quatre sous. — Il n'est plus sûr aujourd'hui, au temps où nous vivons, que les asiles des saints lieux puissent mettre hors d'atteinte les débiteurs : c'est ce que je disais à un homme qui s'y était réfugié. Il n'est pas sûr, quelle que soit à cet égard l'opinion des procureurs, que les saints lieux ne puissent encore servir d'asile à ceux qui ne paient pas leurs dettes<sup>42</sup> : c'est ce que je disais au cr

---

---

## HISTOIRE VIII. — LE COURTIER.

Les deux plus douces figures de l'assemblée étaient incontestablement celle du bourgeois et celle du courtier. Quand le bourgeois a cessé de parler et s'est rassis, il a salué d'une inclination particulière le courtier, qui était placé près de lui. A son tour, le courtier l'a salué d'une autre inclination particulière quand il s'est levé pour parler.

Messires, a-t-il dit, chargés d'accorder les hommes et les choses, les courtiers, pour rendre les autres états heureux, rendent le leur le plus malheureux. Ecoutez-moi.

Le premier jour que j'entrai en fonctions, je m'en souviens encore, un riche fermier se présenta. Maître Thibaut, j'ai cent setiers de blé à vendre; pensez à moi. Je le lui promis. Aussitôt je vais à Romilly; je demande le syndic de la ville. Je suis conduit chez lui; je lui dis : Le temps de faire les grands pains de Pâques de quinze ou vingt livres que doit recevoir, d'après la fondation de la bonne dame Alix, chaque habitant de la ville, approche. Vous savez mieux que moi qu'à peine de les donner deux fois, vous devez les donner beaux et bons<sup>1</sup>. Je viens vous proposer cent setiers de froment, au moins de la qualité de celui du Déluge<sup>2</sup> ou des meilleures fermes de la Brie. Le blé proposé est acheté, reçu, payé. Ce jour-là je commençai à essayer mes jambes; je fis six lieues. Le lendemain, je m'en souviens encore, j'en fis dix. Ce même fermier ne pouvait vendre deux cents setiers de seigle et autant d'avoine. Par mon entremise, il parvint à les vendre à différents villages, pour leurs paiements de tailles de seigle et d'avoine<sup>3</sup>.

Quand le chapitre de la cathédrale vient à Saint-Martin-ez-Vignes, la veille de la fête du saint, vous le savez, le curé est obligé de faire boire aux chanoines alternativement un coup de vin rouge et un coup de vin blanc<sup>4</sup>. Je prouvai au bon curé de Saint-Martin, qui avait quatre-vingts et quelques années, qu'il pouvait en vivre encore au moins vingt; qu'il pouvait encore avoir besoin au moins de vingt queues de vin rouge et de vingt queues de vin blanc. Je lui fis observer que cette année était une année d'abondance, peut-être unique. Je lui conseillai de profiter de l'occasion; je le persuadai. Il acheta les quarante fu-

tailles que je lui proposais : c'était tout ce qui restait au marchand par qui j'étais commis. Cette fois, si je ne fus pas obligé de beaucoup marcher, je fus obligé de beaucoup parler, de beaucoup boire.

Peu de temps après il me fallut faire acheter à un bourgeois économe des bonnets écarlates à trente sous, des aiguillettes de soie noire à dix sous la douzaine, des rubans de soie à quatre sous l'aune<sup>6</sup>. Il criait contre les prix; je me contentais de répéter : Si vous voyiez comme cela vous change ! Il acheta; il paya.

Une semaine s'était à peine passée, que j'eus bien plus à faire : j'eus à faire acheter à un gendarme un magnifique habillement sacerdotal. Vous ne pouvez contester, lui dis-je, que ce velours brodé d'oiseaux à têtes de jeunes filles<sup>7</sup> ne soit d'un bel effet. Il ne le contesta pas. Alors, ajoutai-je, vous voudrez nécessairement donner le calice, et il doit être d'argent doré, du prix au moins de vingt-quatre livres<sup>7</sup>. Le gendarme ne dit ni oui ni non. Et les burettes, continuai-je, doivent être du prix au moins de dix livres. Il secoua la tête. Au dessous de ce prix, lui dis-je, vous n'avez que des burettes d'étain à quatre sous<sup>8</sup>. Le gendarme ne répliqua pas. Messire, il ne nous reste plus que les chandeliers, et voilà qui est fini. Le gendarme fit alors deux tours dans sa chambre; au premier, il me dit : Je prends les burettes d'argent; au second, il me demanda combien pesaient les chandeliers. Six livres. Il secoua encore la tête. Je me hâtai de lui dire qu'ils étaient en cuivre<sup>9</sup>. Il ne répondit rien; il alla chercher l'argent.

Mais j'aurais dû vous dire plus tôt que, m'étant dégoûté des fonctions de courtier de denrées<sup>10</sup>, je m'en étais démis; que je m'étais fait recevoir à la cour du bailliage courtier de mercerie<sup>11</sup>. Je ne gardai pas long-temps ma nouvelle place, dont les profits me semblaient trop restreints. Je la céдай à un de mes frères, qui, faute de meilleure, la trouva excellente.

Je devins courtier de chevaux<sup>12</sup>. D'abord je gagnai quelque chose à faire acheter des chevaux qui avaient les quatre pieds blancs et qui ne payaient pas de péage<sup>13</sup>. Mais je n'ose vous dire que force me fut d'être en même temps courtier de mulets et d'ânes : j'étais dans le Poitou. A la fin, je me lassai de m'entremettre entre les coups de pieds et les coups de fouets; je voulais, mais je ne savais comment sortir de ce genre de courtage où je m'étais imprudemment engagé, quand il m'arriva à point nommé un autre de mes frères, grand, lesté, maigre, élancé, jeté pour ainsi dire dans le moule d'un courtier de chevaux. Je me dévêtis et l'investis de mon office.

Bientôt après je me fis courtier de biens-fonds<sup>44</sup> ; j'attendais qu'on vint me dire : Je veux vendre, Je veux acheter, Je veux échanger but à but, Je veux rendre, Je veux qu'on me rende. Je recevais le mouvement des affaires pour le donner ; mais je ne le donnais jamais, jusqu'à ce que mon fils, grandissant à vue d'œil, parcourant sans cesse les campagnes, son gros bâton d'épine à la main, notant, figurant les possessions de terre irrégulières, les carrant, les arrondissant par des projets d'échange et de contre-échange, me prépara, non sans beaucoup de peine et de sueurs, le travail de ce courtage, qui alors commença à me valoir quelque chose ; mais je trouvai juste de le céder à mon fils aussitôt qu'il eut l'âge requis.

Depuis que je suis devenu courtier général, j'ai établi un courtage de toute espèce d'affaires.

En ce moment le courtier a tiré du retroussis de sa manche un petit rôle en parchemin de six ou huit pouces de long sur deux ou trois de large, et, multipliant avec plus de rapidité qu'auparavant les gestes de ses deux points fermés, par lesquels il figurait deux personnes disputant l'une avec l'autre, et finissant l'une et l'autre par s'accorder, il a dit : C'est le journal de mes principaux gains ; vous allez vous convaincre combien, dans le courtage général même, nous sommes malheureux.

Le premier de l'octave Saint-Jéhan, dix sous.—Vers les neuf ou dix heures de ce jour, a continué le courtier, en posant son parchemin, il entre chez moi un homme aux cheveux crépus, à l'œil ardent, qui me dit : Il m'est échappé de reprocher à un de mes voisins d'avoir été Anglais, lui et toute sa famille ; il a porté plainte : je serais bien content d'acheter son désistement par la moitié de l'amende en pareil cas prononcée par le juge. Vous avez eu tort, lui dis-je ; vous savez qu'il n'est pas agréable d'être appelé Anglais depuis que le duc de Bedford a fait brûler la Pucelle<sup>45</sup>. Il en convint. J'allai chez ce voisin. Maître Pierre, lui répondis-je quand il se fut plaint à moi d'avoir été appelé Anglais, l'offense n'est pas si grande que vous le croyez ; mal à propos d'ailleurs vous prétendez que les Anglais, entre autres torts envers nous, ont celui d'avoir usurpé la Guienne. Éléonore, qui en était légitime héritière, la porta en dot à leur roi, mais à un prix qui n'aurait convenu ni à vous, ni à moi, ni à bien d'autres<sup>46</sup>. Il en demeura d'accord, et se contenta de la moitié de l'amende. J'eus six sous d'un côté et quatre de l'autre.

Le jour de Saint-Ladre, des indulgences. — Une vieille damoiselle, a continué le courtier, en regardant et en posant son parchemin, se présenta chez moi, le perroquet sur son poing<sup>47</sup>,

com les bourgeois qui veulent singer les femmes nobles. Elle dit qu'elle avait autrefois et toujours tenu le parti du bon et des Armagnacs<sup>18</sup> ; que les Bourguignons de cette ville avaient pillé son château, ravagé ses biens et traité encore plus mal sa personne. Oh ! lui dis-je en l'interrompant, auraient-ils fait encore pis ? Les trois états des villes, le clergé, la noblesse et bourgeoisie, ont obtenu partout des lettres de rémission et d'absolution si amples, qu'elles contiennent la nomenclature de tous les méfaits imaginables<sup>19</sup>. Elle me dit alors que cette belle voiture couverte de cerceaux<sup>20</sup> dans laquelle elle était venue ne lui appartenait pas ; qu'elle était bien pauvre, eu égard surtout à la maison dont elle descendait. Je me déterminai à aller chez les anciens chefs de parti, qui avaient vieilli, qui devaient être plus traitables. Ils se mirent à rire, et me dirent que tout ce qui devait être oublié, et que, quant à eux, ils ne s'en souvenaient plus. Je leur répondis que je réclamaï pour la petite-croix du petit-neveu du pape Urbain V. Alors il se consultèrent, donnèrent enfin quelque chose ; ils ne me donnèrent rien. La vieille damoiselle me dit qu'il devait y avoir des indulgences pour ceux qui assistaient les pauvres familles des papes, et que moi je les avais bien gagnées.

Le jour de Saint-Leu, rien. — Pendant les troubles, où l'on traitait si mal les biens et les personnes des demoiselles, grand nombre de gens fuirent des villes, laissant leurs maisons, qui tombèrent en ruine. Les villes auraient été dépeuplées, si les ordonnances n'avaient conféré la propriété de ces maisons à qui les rebâtirait. Un bourgeois fugitif, rentré dans sa ville natale le soir, ne put jamais retrouver sa maison ; il la retrouva le lendemain, mais toute neuve, toute blanche, toute belle. On lui apprit qu'après les deux cris de quinzaine en quinzaine on l'avait adjudgée à un autre<sup>21</sup>. Ce bon homme, tout désolé, vint à moi ; il me promit de me faire part de ce que j'obtiendrais de l'adjudicataire. J'allai le trouver, je lui proposai de payer une petite somme quelconque à l'ancien maître de la maison. Il se mit en colère, et me dit qu'il était chez lui de par le roi<sup>22</sup>. Et voici, ajouta-t-il, la réponse qu'à l'avenir je ferai à pareil message : il me ferma la porte au nez.

La vigile des Quatre-Couronnes<sup>23</sup>, deux sous. — Une fille de légère vie<sup>24</sup>, comme on dit dans certaines villes, crut qu'elle gagnerait davantage à mentir. Elle accusa de viol un jeune homme riche. L'accusation fut reconnue fausse, et elle fut condamnée à l'amende<sup>25</sup>. Les courtiers, nous sommes assez malheureux pour être obligés de recevoir tout le monde. Elle vint

me parler. J'allai parler à l'accusé : je lui exposai que l'état de l'accusatrice devait par le temps actuel être bien mauvais, puisqu'elle était réduite à mentir pour vivre ; qu'il eût pitié d'elle ; qu'il se contentât du quart de l'amende. Il y consentit, mais il ne me donna rien. J'avais reçu deux sous, je n'en reçus pas davantage.

La Saint-Simon et Saint-Jude, dix sous. — Des jeunes gens avaient brisé les portes d'une maison publique : ils me prièrent de m'interposer pour arrêter les plaintes de la justice. Je fis venir celle qu'on ne peut nommer par son nom, et que je nommerai la supérieure. Elle vint. Il me fallut écouter tous les détails de cette honteuse nuit, bien que je ne cessasse de dire : En voilà assez ! en voilà trop ! je suis parfaitement instruit ! La supérieure s'obstina à continuer son récit jusqu'à la fin ; alors seulement je pus lui lire la loi, qui ne lui accordait de dommage que pour le bris des boiseries et des serrures<sup>26</sup>. Je lui dis qu'elle allât, si bon lui semblait, consulter les avocats. Elle y alla : elle revint retirer l'argent qui lui était destiné, et que les jeunes gens avaient consigné entre mes mains. Tout fut fini. Je m'attendais à des honoraires proportionnés au service rendu ; je reçus dix sous. Ces jeunes gens étaient douze.

Le jour de Saint-Jéhan décolasse, trente sous. — L'après-midi de ce jour, ma salle, qui n'est pas petite, se remplit de différentes personnes, dont aucune n'avait ni un très bon, ni un très méchant habit, ni un habit qui lui allât bien. J'en saluai jusqu'à trente, jusqu'à quarante et plus. C'étaient des fripiers de la ville. Ils me dirent qu'ils désiraient faire leur offre de nouvelle taxe au maire ou lieutenant de monseigneur le duc de Bourbon<sup>27</sup>, qu'ils ne cessaient d'appeler le grand fripier de France, malgré mes continuels redressements, mes continuelles observations pour leur faire entendre qu'il y avait bien un grand chambrier de France, dans la juridiction duquel étaient les fripiers<sup>28</sup>, mais qu'il n'y avait pas de grand fripier de France. N'importe, ils continuèrent à l'appeler ainsi, car le peuple veut faire toujours sa langue. J'allai proposer leur offre au maire du duc, qui l'accepta. Les fripiers me laissèrent sur mon tapis trente sous, en me disant poliment que je voulusse bien les excuser s'ils ne me laissaient pas davantage, mais que le temps était mauvais, que tout le monde faisait des habits neufs.

Le jour de Saint-Pierre-aux-Liens, cinq sous. — Toute la foule du peuple se dirigeait vers la porte du cimetière, dont les deux battants étaient ouverts. Un homme gros et court, poussif, essoufflé, m'aperçoit, et, me tirant fortement par le bras, me dit :

**Courtier ! allez ! vite ! vite ! un cinquième et un an. Pour nous gens d'affaires, cela suffit. Je suis la foule, je la dépasse, j'arrive au milieu du cimetière. Je vois entrer une jeune veuve de dix-neuf ans, au milieu de ses parents et de ses conseils. Je m'avance vers elle, et, comme ses deux mignonnes mains se balançaient autour de sa taille, je les saisis doucement, en lui disant tout bas : Belle Alpaïde, il ne vous conviendrait pas de déceindre votre ceinture, de poser les clefs sur le lit de terre où gît votre époux ! et tout haut : Madame, on vous offre un cinquième et un an. Elle me répondit : Trois cinquièmes et trois ans, ou je fais quelques pas, je déceins ma ceinture. Un moment, dis-je à la veuve, je vais et je reviens. Je croyais le créancier bien loin ; il était derrière mes oreilles, qui me souffla : Deux cinquièmes, deux ans. Je fractionne l'offre ; j'en fais trois ou quatre. La dernière est acceptée. Le créancier me compte cinq sous. La veuve me refuse tout honoraire, et me dit qu'elle a fait assez de sacrifices ; qu'elle aura beaucoup de peine à payer les deux cinquièmes des dettes dans deux ans ; que, si je n'étais pas content, elle était toujours prête à se déceindre, c'est-à-dire à ne pas accepter l'hérédité <sup>29</sup>.**

**La Saint-Exupère, courir un lièvre. — Thibaut, me dit le seigneur d'un village où j'étais allé voir un ami, mon père n'a pas usé du droit de prise de denrées et de meubles <sup>30</sup> ; il pouvait en user. Je le puis ; je ne le pourrai plus si je vends ce droit. J'assemble les paysans, je les harangue, je leur fais part de la proposition de leur seigneur. Ils rechignent ; je continue : Ce droit, tombé en désuétude, j'en conviens, ne pèse plus sur vos épaules ; mais on pourrait à volonté l'y remettre. Il ne tient qu'à vous d'entamer l'édifice seigneurial ; on veut en détacher et vous en vendre une pierre. Croyez-m'en, achetez-la et jetez-la au fond de la mer. Il ne s'agit que d'un écu pour chacun, pas davantage. Chacun se boursille. Je remplis un sac de bel argent, que j'allai porter au seigneur. Thibaut, me dit-il, c'est bien, c'est très bien : je vous invite à venir demain courir un lièvre.**

**Le jour de Saint-Florent de mai, quinze sous. — J'étais allé retirer un de mes enfants en nourrice. Un avocat fin, rusé, agent d'un grand seigneur, me dit que monseigneur voulait vendre le guet du fort <sup>31</sup>. Je proposai aux syndics d'assembler les villages et les hameaux voisins. Il vint plus de six cents bons paysans. Vous devez, leur dis-je, le guet au fort. Il n'y a plus de fort, me répondirent-ils avec de grands éclats de rire. — On peut le rebâtir. — Alors comme alors. Et de plus grands éclats de rire. — Voulez-vous pour un sac d'avoine <sup>32</sup> vous racheter ? — Pas si bêtes. Et de plus grands éclats de rire. Je leur parlai de la petite**

Pierre de l'édifice seigneurial. Plus grands éclats de rire encore. A la fin, il me vint à la mémoire que l'avocat m'avait dit que les droits incorporels étaient imprescriptibles ; je le leur redis. Ces mots de droits incorporels, qu'ils n'avaient jamais entendus, leur firent peur : ils donnèrent chacun le sac d'avoine. Je reçus des syndics cinq sous, j'en avais reçu dix de l'agent.

La veille du *Lartare Jerusalem*, quatre livres ; le lendemain, six livres. — Messires, le croiriez-vous ? une fois j'ai fait échanger une baronnie contre un comté : c'est que dans la baronnie il y avait des serfs <sup>33</sup>, et que les terres à serfs deviennent de plus en plus chères. On ne voit pas assez, vous ne voyez pas assez, dis-je au comte, combien est grand l'honneur de posséder un morceau de la vieille France de Hugues Capet. Votre aïeul n'hésiterait pas ; votre bisaïeul aurait déjà conclu. Et vous, Messire, dis-je au baron, vous dites que dans votre terre il y a de bons et beaux serfs ; mais je vous répondrai que dans la terre de messire le comte, qui d'ailleurs est plus honorifiquement titrée, il y a beaucoup de grands et beaux sangliers, de grands et beaux chevreuils. L'échange fut fait. Le baron me donna quatre livres ; le comte me dit qu'il ne tarderait pas à me payer. A son air de satisfaction, je me doutai qu'il n'avait pas assez d'argent sur lui ; le lendemain il me fit porter six livres.

Le jour de la Sainte-Croix de septembre, un vieux harnais de cheval, un écu neuf. — Messires, ceci est encore un peu difficile à croire, j'eus beaucoup plus de peine à faire échanger un jeune cheval contre un jeune serf. Le seigneur de Ville-Hardouin vint me dire : Mon ami Thibaut, j'ai un serf qui est un grand mauvais drôle. Il me paie fort mal la dîme de la paille <sup>34</sup> ; il fait cuire son pain sous la trappe <sup>35</sup>, pour échapper aux droits de mon four banal. Vous savez que tous les essaims errants qui n'appartiennent à personne m'appartiennent <sup>36</sup> ; il en a recueilli trois, et il ne m'a fait compte que de deux. Il va souvent à Lyon, à Bordeaux, à Marseille, et je crains qu'il y demeure : allez-moi là reconnaître et réclamer un serf au milieu de ces cent mille marchands ! Enfin, pour tout dire, je ne me fie pas trop à lui. Aujourd'hui il est venu ici, monté sur un beau petit cheval gris qui me plaît : s'il veut me le donner, je suis prêt à l'affranchir. Je vais chez le serf. Il fronce le sourcil à ma proposition. Je lui dis qu'il est jeune. Il me répond que son cheval est jeune aussi ; qu'il a, lui, souvent la colique, au lieu que son cheval se porte toujours bien ; que son cheval a de bons et excellents pieds, au lieu qu'au bout de quelques heures de marche il a les chevilles enflées. Mais vous aurez des enfants, lui dis-je, et il faut songer à



s, me répondit-il, mon cheval aura aussi de petits chevaux ; je dois songer qu'il me porteront un grand profit. Alors j'ai comme je le devais ; je lui dis qu'il était la honte de : et de son village ; que, puisqu'il s'estimait moins que al, c'était à lui à porter, et non à être porté. Je sortis ; il , sortir. Le lendemain il vint me dire qu'il acceptait ma on. Il descendit de son cheval. J'y montai et allai l'ame-igneur, qui déclara dans ses lettres *scellées de son sceel de ses armes, faire cestui affranchissement pour un onchin poil gris à lui baillé*<sup>37</sup>. De plus, il me donna arnaïs. Quand je remis au jeune homme ses lettres, il ora si joyeux de tenir dans sa main l'acte de sa liberté t avare qu'il était, il tira sa bourse et me dit : Maître Thi-vous donne un écu, un écu neuf.

e du Recouvrement de la Normandie<sup>38</sup>, rien. — J'allai ville dont la moitié appartenait au roi, la moitié à un dataire. Le possesseur d'une belle maison neuve, dans royale, l'échangea but à but contre une autre maison lans la partie seigneuriale : c'est qu'on n'y payait pas<sup>39</sup>. L'un des deux permutateurs était mon ancien cama-ollège ; l'autre était dans ce moment mon hôte.

r de la Saint-Charlemagne, rien. — Un fermier des aides jurer un bourgeois qu'il n'avait reçu que telle quantité msuite il voulut lui prouver qu'il en avait reçu davan-bourgeois m'avait chargé de m'entremettre pour que le qui lui avait demandé le serment renonçât mainte-uloir se procurer des preuves contre le serment de-e ne pus rien obtenir. Le financier voulait ce que vou-<sup>40</sup>.

int-Urbain, rien. — Je reçus la visite d'un vieux prierit un sac d'argent pour la taxe des bulles de son bënë-que je l'eus entendu, je lui dis : Les banquiers refu-je refuse aussi ; je ne veux pas me damner pour vous ;ix pas faire passer d'argent au pape, le parlement me le'. Si vous êtes un bénéficié du quatorzième siècle, je ourtier du quinzième.

ir de la petite Saint-Michel, quatre sous. — Il n'est aujourd'hui, au temps où nous vivons, que les asiles ts lieux puissent mettre hors d'atteinte les débiteurs : que je disais à un homme qui s'y était réfugié. Il n'est quelle que soit à cet égard l'opinion des procureurs, saints lieux ne puissent encore servir d'asile à ceux qui t pas leurs dettes<sup>41</sup> : c'est ce que je disais au créancier

qui voulait faire arracher de son asile le réfugié. A force d'allées, de venues, du maître-autel à la porte de l'église, de la porte de l'église au maître-autel, je décidai le créancier et le débiteur à une transaction. Je reçus deux sous de l'un et deux sous de l'autre.

Le jour de la Saint-Martin d'hiver, six sous sur les brouillards de la mer Morte. — Un accesseur <sup>43</sup> du prévôt, c'est-à-dire un juge qui siège près du prévôt, n'en était pas moins poursuivi par son créancier, qui le guettait pour le faire arrêter quand il irait à l'audience. Il avait un parent, ancien chirurgien du duc de Guienne <sup>44</sup>, qui eut assez de crédit pour le faire nommer pèlerin du roi à Jérusalem <sup>45</sup>; mais l'accessueur, craignant que son créancier fit révoquer la nomination, avait eu recours à moi. J'allai chez le créancier. Au fait, lui dis-je comme dernière considération et après lui avoir parlé assez long-temps, votre dette est assurée, car le pèlerinage est payé sur la caisse des amendes du parlement <sup>46</sup>. D'ici à Saint-Jean-d'Acre, votre débiteur fera assez de journées pour le capital; de Saint-Jean-d'Acre à Jérusalem, assez pour les intérêts. Les journées du retour seront pour lui; vous partagerez le prix du pèlerinage. Il n'aura de plus que l'honneur de porter la palme à la procession des pèlerins <sup>47</sup>. Le créancier entendit enfin raison; seulement il me dit que son intention était bien de me donner six sous; mais, attendu que pour le moment il ne recevait rien, il en ajournait le paiement au retour de Jérusalem.

Le jour de la Saint-Nicolas d'hiver, un dîner. — Fromentelle, à qui la municipalité a si long-temps loué le troisième étage de la tour aux Rats <sup>48</sup>, avait un cousin à la cour. Il alla le voir; et de toutes les richesses, de toutes les dignités qui, dans ses espérances, l'attendaient, il ne rapporta qu'une sauvegarde du roi <sup>49</sup>, accordée je ne sais plus sous quel prétexte. Il en vivait; voici de quelle manière. Quand il n'avait pas d'argent, il allait, comme il pouvait, chercher dispute aux gens riches. Il trouvait moyen de se faire battre, et aussitôt assignation en dommage. On lui payait, d'après les ordonnances, dix francs <sup>50</sup>, avec lesquels il se nourrissait trois mois. Fromentelle avait donc besoin chaque année de quatre bastonnades, une à chacune des quatre bonnes fêtes. Il alla, un peu avant Noël dernier, se faire battre à la campagne, dans un pays riche en blé, pauvre en argent. Le battant vint chez moi pour que je lui moyennasse un accommodement avec le battu. Mais, lui dis-je, Fromentelle est d'ailleurs un homme fort gai, toujours chantant: il endormira vos petits-enfants avec les vieilles romances de Jean-sans-Peur, d'Isa-

l'albot, de Dunois <sup>51</sup>. Prenez-le, comme on dit, à , pour ce quartier d'hiver : vous ne tirerez pas argent vous aurez du profit à payer l'amende. Après avoir moment, le battant me dit : Sout, je le veux bien ! venez dîner demain chez moi pour vos peines, etienne dîner et souper pendant trois mois pour les

de Sainte-Agathe, vierge et martyre, un bon repas à — Depuis quelque temps les municipalités, les éche-  
t multiplient singulièrement <sup>52</sup> : est-ce bien, est-ce  
dis que c'est bien, puisque cela se fait aujourd'hui ;  
e moment peu importe, il s'agit d'autre chose. Un  
me petite ville voisine donna un soufflet, le poing  
le nez, à un tanneur, qui voulait le lui rendre au même  
e de son visage, l'échevin, ayant détourné un peu la  
. frappé qu'à l'oreille. Le tanneur eut recours à moi ;  
aidé à payer la moitié de l'amende de dix livres, en-  
tout homme qui bat un échevin <sup>53</sup>. Il en fut quitte  
moins. J'allai à l'Hôtel-de-Ville, et, ayant pris à part  
je lui dis : Messire, un coup de poing sur l'oreille  
in vaut un coup de poing sur le nez d'un maître tan-  
: crois ; mais je crois encore mieux qu'un coup de  
e nez d'un maître tanneur vaut un coup de poing sur  
in échevin. Le tanneur veut cependant payer une  
nous invite tous les deux ce soir à l'hôtellerie des  
ons-Lardés. Pour quelle heure ? me dit l'échevin.  
emain de la Quadragésime, vingt sous. — Que le  
devenu savant ! Je n'en veux pour preuve que les  
ours de notre ville. Elles portent le nom de tour d'Her-  
de Troilus, tour de Cicéron, tour des quatre fils  
. Toutefois en voici encore d'autres preuves. La mai-  
d l'enseigne du Mauvais-Riche ne pouvait se vendre.  
aire me dit qu'il ne savait comment elle était si mau-  
-tait contre son malheur, et, entre autres choses qu'il  
à la louange de sa maison, il me dit que c'était de-  
te que saint Loup avait arrêté Attila <sup>55</sup>. Oh ! si cela  
-je, soyez tranquille ; seulement faites sculpter sur  
<sup>56</sup>, d'un côté un évêque avec sa mitre et sa crosse, de  
rand soldat, suivi de quelques autres soldats de moins  
avec cette inscription par dessus ou par dessous :  
**QUE SAINT LOUP, EVÊQUE DE TROYES, A ARRÊTÉ**  
a semaine suivante, j'allai chez un riche savant. Il

acheta la maison deux fois plus qu'elle valait. Il me donna dix sous ; mais j'en perdais avec lui dix , comme on va voir.

Le samedi des petites Pâques, perdu dix sous. — Ce riche savant possède un champ au milieu des terres d'une ferme trois ou quatre lieues en carré <sup>87</sup>. Le maître de cette ferme m'avait chargé de négocier un échange de ce champ ; il m'avait promis six livres. Je fis faire par un pauvre savant de ma connaissance une dissertation sur les *Champs Catalans* pour prouver qu'ils étaient dans une autre paroisse que celle de Méry <sup>88</sup>. Le riche savant persista à dire et à croire qu'il possédait le centre de la bataille où Aétius avait vaincu les Huns. Et quand je voulus lui proposer une vigne où j'aurais été livrée contre les Anglais une bataille , à la vérité petite, mais cependant fort raisonnable , il me répondit qu'il allait planter aussi en vigne son champ, et que sûrement les docteurs de l'université de Reims, aujourd'hui si savants, se porteraient à un prix bien différent le vin rouge provenant d'un champ arrosé de l'antique sang des Huns , que celui d'un champ qui n'avait été arrosé que du moderne sang des Anglais <sup>89</sup>. Cette dissertation m'avait coûté dix sous, et j'avais bien marché.

Le mercredi des grandes Pâques, trois livres cinq sous. Une abbesse m'avait chargé de lui faire affermer une prévôté. Des officiers municipaux m'avaient chargé aussi de leur faire affermer par notariat, un sceau, un greffe, un péage <sup>90</sup>. Je n'avais cinq frères d'une honnête famille. L'aîné avait la haine du ton d'un gendarme : je lui affermai la prévôté. Oui, lui dis-je, j'en conviendrai avec vous, s'il le faut, vous n'êtes pas un pauvre savant ; mais rien n'est plus facile que votre charge, vos sentences porteront toujours en tête : *Jugement à la Cour d'appel* <sup>91</sup>. Le puîné avait un caractère doux, un esprit modeste ; il prit aussi à bail, par mon conseil, l'office de notaire, et son frère avait pris l'office de juge-fermier, pour trois, ou quatre, ou neuf années <sup>92</sup>. Deux autres frères prirent, pour les mêmes offices, l'un le sceau, l'autre le greffe. Ils avaient des manières un peu gracieuses, ils choisissaient les paroles désobligeantes ; mais on ne pouvait se passer de leur ministère. Ils étaient d'ailleurs honnêtes gens : tous les quatre frères réussirent, le cinquième ne réussit pas moins. Il était civil, jovial, et surtout aimait les calculs et les profits ; il prit le péage, et aujourd'hui le meilleur péager qu'il y ait à dix lieues à la ronde. Il fait faire à ceux qui passent le pont et qui ne peuvent payer les droits, non, comme au siècle dernier, une longue et fati-

<sup>64</sup>, mais une prière courte et bonne. Ils n'exige pas des qu'ils s'agenouillent devant lui à deux genoux, il ne leur s le grand et rude soufflet du XIV<sup>e</sup> siècle; mais il se qu'ils s'agenouillent à un seul genou, après quoi il leur légèrement et en riant un petit soufflet <sup>65</sup>. Et quant aux juives, au lieu de les rudoyer comme les anciens péa- leur dit poliment : Femme, vous êtes enceinte, vous pour deux <sup>66</sup>. Si elles contestent, il ajoute : Allons ! al- êtes jeune, jolie, aimable : sûrement vous êtes en- aussitôt la juive de payer au moins tout ce qu'on lui e. Je reçus de l'abbesse vingt sous, du prévôt cinq s municipaux vingt sous, des quatre autres frè- l is du notaire, vingt sous : en tout trois livres

edi, jour de Saint-Paterne, vingt sous. — Le pro- du roi de Sicile <sup>67</sup> n'était pas content du roi de Sicile; trop dire en quoi, tant y a qu'il n'en était pas con- Le procureur de la reine de Sicile <sup>68</sup> n'était pas content de la reine de Sicile; il ne me serait pas moins diffi- e en quoi, tant y a aussi qu'il n'en était pas content. maient permuer d'office et se croyaient sûrs de l'autorisa- upérieure; mais ils n'étaient pas d'accord sur les condi- chacun voulait qu'on lui rendit, l'un plus, l'autre encore comment les accorder? Messires, leur dis-je, dans les urs offices, sur trois cinquièmes d'avantages, il y a deux èmes de désavantages; et c'est beaucoup s'il n'y a que Je calculai, d'après cette évaluation, la valeur respective eux offices, et je prouvai qu'il y avait égalité : car, dis-je ocureur du roi, considérez que la reine est jeune et belle, ous n'avez que cinquante-sept ans; considérez encore qu'un Sicile n'est jamais aussi bien élevé qu'un roi de France, u'il soit de son sang <sup>69</sup>; que vous n'avez pas à craindre de ae, comme du roi, qu'elle se mette en colère : les femmes qu'alors elles perdent les grâces de leur visage; qu'elle ourne le dos : les femmes veulent toujours être vues. Con- ez aussi qu'elle est dame de plusieurs seigneuries, et qu'en bsence les belles villageoises viendront doucement, tendre- , poser sur votre tête une couronne de boutons de roses <sup>70</sup>. érez enfin que les villes offrent du vin d'honneur aux prin- s, qu'elles en offrent naturellement en plus grande quantité eine de Sicile <sup>71</sup>; qu'elle en boira peu et que vous boirez le . La permutation pure, simple, eut lieu, et aussitôt les deux s mirent le ponce, comme on dit, ou, si vous voulez,

signèrent l'acte, chacun avec le signet de l'anneau d'or au doigt <sup>72</sup>; après quoi venant, ainsi qu'il était juste, à laire, ils me demandèrent ce qu'il me fallait. Je leur dis : Dix sous. Ils me présentèrent aussitôt cinq sous chacun dis que c'était pour chacun dix sous, et que ce n'était cause de l'importance et de la dignité de l'acte.

Nous courtiers, par notre science des goûts, des intérêts du monde, nous pouvons faire vendre, affermer toute sorte de choses; nous pouvons faire vendre, échanger toute sorte de charges, d'offices; faire vendre, échanger toute sorte d'états. Il n'y a que le plus riche, il n'y a que le nôtre que nous ne puissions faire affermer, je dirai plus, que nous ne puissions faire payer; payassions-nous les frais de contrat, le sceau, la greffe, me la double expédition.

## HISTOIRE IX. — L'ARTISAN.

L'orfèvre Hardouin, quoique riche, quoique digne son corps, est fort aimé. Ce soir il s'est assez long-temps mené sous les fenêtres de l'Hôtel-de-Ville, au milieu d'un nombre de fabricants et d'artisans, qui tous lui ont successivement parlé. Il a serré successivement la main à chacun en l'attention qu'il avait donnée à ce que chacun venait de dire; enfin il est entré. Il avait un habit de travail, mais d'un tissu frais; un tablier, mais d'un beau chamois violet; un manteau, mais de velours rouge brodé en argent. Il portait à sa ceinture un brillant marteau d'acier à deux têtes; ses mains étaient rouges et blanches comme celles d'un conseiller. Il a salué, a dit un mot de parole et a dit : Messires, les diverses histoires des divers artisans que je vais vous raconter ne sont que les diverses versions de la même histoire, de l'histoire de l'artisan, suivies de divers métiers qu'il exerce, diversement malheureux, mais tous plus malheureux. On fera dans quelques jours la proclamation générale; j'en ai reçu la semonce <sup>1</sup>. Voyez d'avance les artisans, marchant métier par métier, chacun sous la bannière de sa confrérie <sup>2</sup>. Je vous déclare de leur part que, si vous voulez être les plus malheureux, leurs rangs vous sont ouverts. En s'adressant nominativement au cultivateur, il a ajouté :

que je vous connais, et il y a bien des années, car j'ai été dans votre village, je me souviens de vous avoir entendu comme aujourd'hui, que les cultivateurs étaient les plus heureux; cependant je ne me souviens pas de vous avoir jamais persuadé personne. Mais Remi, puisque vous êtes si heureux, venez donc avec nous, soyez des nôtres.

**BANNIÈRE DE SAINT ÉLOI<sup>3</sup>.** — Voulez-vous être riche, riche? Oui! oui! on ne peut se tromper sur votre réponse. **en!** passez sous la bannière de saint Éloi; faites-vous recevoir confrère. Vous voilà reçu. Maintenant il faut extraire, et les métaux, être mineur. Allons, suivez-moi, sortons de ce pays, courons par monts et par vaux; cherchons des mines d'or, de cuivre, de plomb, d'étain, d'argent, d'or. Pour les trouver nous aurons à connaître les aspects du sol<sup>4</sup>. Marchons, marchons encore! N'allons pas plus loin! Il y a sûrement, au-dessous de nous, une excellente mine. Sans autre précaution ouvrons la terre.

Heureusement le hasard amène en ces lieux un homme de bien, un ami, nous dit-il, doucement! doucement! arrêtez-vous! écoutez-moi un peu. Je vous conseille avant tout de savoir ce que le maître général gouverneur des mines de France a fait faire depuis au moins quarante jours et si le propriétaire a reçu son argent<sup>5</sup>; ensuite si le seigneur ne veut pas non plus que l'on exploite à son profit. Mais je suppose qu'il ne le veuille pas, alors il aura le vingtième du minerai et le roi en aura le dixième<sup>6</sup>. Quant au propriétaire il n'aura rien: sa terre est stérile. Vous pouvez commencer l'exploitation sans qu'il vous autorise, sachez, toutefois, que, si sa terre était en culture, vous ne pourriez pas indispensablement obtenir son autorisation ou du juge des lieux<sup>7</sup>.

Mais, Remi, toutes les difficultés sont levées; nous pouvons maintenant mettre la main à l'œuvre. Courage donc! creusons! creusons! L'excavation n'est pas assez large, le puisard assez profond; la galerie, à mesure que nous avançons, doit avancer, et en même temps être étançonnée, maçonnée<sup>8</sup>. Taillons, retaillons la pierre. Voyez, Remi! voyez! le métal se montre, brille: arrêtons pas un moment; vite! le fil à plomb pour mesurer l'équité des couches<sup>9</sup>! Il y en a dans toutes les directions; les veines rayonnent dans tous les sens. Que la terre est riche! oh! la terre est riche! Eh bien, de la joie! de la joie! réjouissez-vous! Quoi! vous êtes là tout triste! C'est que l'eau des sources ne gagne? Ah! vous criez, vous avez peur? Mais voilà que la fontaine accourt à votre secours; elle vient avec ses pom-

pes, avec son admirable roue à pots, qui en un moment va sécher la mine <sup>40</sup>. Mais quoi ! vous êtes encore plus triste ! Que vous ne pouvez respirer dans ces caves ? l'air fixe vous étouffe ? La mécanique accourt aussi à votre secours ; elle va renouveler l'air avec ses soufflets, ses ventilateurs, ses éventails, sa plume, avec ses linceuls agités <sup>41</sup>. Ah ! maintenant je vous tends crier encore : Comment sortir le minerai qui a été extrait ? Il y a un passage, fort large, à la vérité, mais qui n'a qu'une faible hauteur, entre deux énormes lames d'un roc dur, inattaquable. Eh bien ! voilà des sacs de peau de cochon, remplissez-les. Bientôt vous allez voir venir de grands chiens, élevés pour le service de ces travaux. Ils seront tout bâtés ; vous les attellerez avec des cordes, et ils traîneront ainsi le minerai au delà de ce passage <sup>42</sup>. Je m'en aperçois, l'impatience est à la fin la plus grande ; vous courez respirer hors de la mine ; vous ressuscitez. Il n'est pas doute la vie coûte beaucoup à gagner sur la terre, mais elle coûte encore plus à gagner au dessous. Remi, le mineur la gagne au dessous et au-dessus.

Allons ! sortez avec lui. Il a tiré le minerai hors de la mine ; il n'a plus qu'à l'épurer, à le laver au courant des eaux qui descendent de la montagne, dont les chutes mettent en jeu le moulin qui doit l'écraser, le soufflet du feu qui doit le fondre <sup>43</sup>. Avez-vous remarqué déjà que chaque espèce de métal a une forme particulière dans le fourneau différente <sup>44</sup> ? Bientôt vous verrez les opérations par lesquelles on sépare les divers métaux qui se trouvent mêlés dans la même mine <sup>45</sup>. Mais vous me dites, vous me répétez : voilà assez ! en voilà trop ! Vous vous enfuyez sans vouloir garder ces grandes forges où l'on coule en fonte les poêles, les pots, les marmites, même vos fers de charrue <sup>46</sup>. Rien ne vous arrête : c'est peut-être encore que dans ce moment vous souvenez d'avoir rencontré des mineurs de la Normandie qui changeaient de pays et d'état. J'en ai rencontré moi aussi plus d'une fois.

Il n'y a pas très long-temps que je venais de Langres ; un grand nombre de bonnes gens y allaient, qui me demandèrent si la mine n'était loin. Mes amis, leur dis-je, à votre accent je vois que vous êtes Normands. Ils en convinrent ; ils me dirent qu'ils étaient allés chercher du fer dans les mines de fer d'entre Orne et Aube ; qu'ils avaient été punis d'amende ; qu'ils en avaient fait d'un trop grand poids, qu'ils avaient été mis à l'amende ; qu'ils avaient été ruinés ; qu'ils avaient vendu tous leurs biens, excepté le minerai et le charbon, qui est défendu de vendre <sup>47</sup>. Mais, leur dis-je, quelle est donc



ous votre pays? Il y a, me répondirent-ils, un juge à nous, élu par nous, qui nous juge d'après nos vœux, qu'il tient à Glos-la-Ferrière<sup>18</sup>, ne ressemble rien à celle des bailliages. Le juge siège sur une haute chaise deçà jambe delà; ses jugements sont écrits dans un livre; comme ils sortent de sa bouche, et, quand il nous juge et condamne, il nous parle quelquefois comme un arcevesque est dans une taverne : imaginez les belles sentences des bailliages, les huissiers crient : Paix là ! Silence ! A son audience, les huissiers, qui sont aussi en fer<sup>19</sup>, tiennent toujours à la main un marteau de fer, et, au moindre bruit, vous le portent au visage, et à vous casser les dents.

Comme moi, vous avez rencontré des ferrons de fer; peut-être n'avez-vous pas, comme moi, rencontré des mines d'or; peut-être même n'avez-vous pas été, comme moi, au midi de la France, où la libérale nature fait aux hommes et aux animaux de l'homme, peuvent tailler les profondes entrailles de la terre d'or le long des fleuves et des rivières. L'automne dernier, j'étais sur les bords du Rhône; j'étais à pied. Je voyais un grand nombre de gens de tout sexe et de tout âge aller ramasser de l'or de paille<sup>20</sup>. Je m'approche, et, soulevant d'une jeune fille tout rempli de sable noir veiné d'or, lui dis-je, allons, ramassez de belles coiffures, de rubans, de beaux souliers. Oh ! Messire, me répondit-elle, nous ne ramassons que pour le compte des ramasseurs par lettres du roi<sup>21</sup>; nous ne sommes que les ramasseurs; nous faisons de tous les mauvais mé-

tiers, ramasser l'or pour le compte d'un autre est le pire des métiers, et pas du moins le plus difficile; c'est celui d'exploiter la mine, surtout de l'en séparer, de le fondre, de

le livrer à nos maîtres des fourneaux du Roussillon, du Languedoc, du Dauphiné, du Forez, du Lyonnais<sup>22</sup> ! Aussi les travaux de ces travaux rebutent, n'étant plus aujourd'hui soustraits à la magnificence de Jacques Cœur, qui avait tant de peine à en retirer tant d'or, d'argent et d'autres métaux<sup>23</sup>, et de livrer presque toutes les mines aux étrangers<sup>24</sup>, et de leur donner du lait, et par une raison excellente, parce qu'il est bien que dans des lettres-patentes on en ait fait le roi<sup>25</sup>. C'est ici ou jamais le cas de dire : Ah ! si seulement !

Soyez de bonne foi, Remi : l'art d'extraire, de fondre, de tailler, ainsi que je l'avais prévu, ne vous convient plus, donc celui de les travailler? Voyons.

Commençons par le fer. Les ateliers de la serrurerie sont accessibles; ce ne sont pas, il s'en faut bien, ces grands fours où l'on fond le métal des mines. Vous aurez d'ailleurs, entre les fers du Languedec, du Lyonnais, du Berry, de la Normandie<sup>31</sup>. Toutefois, je vous en prévienne, jamais, dans ces temps, on n'a si bien travaillé la petite serrurerie, les serrures, les loquets, les palatres, les serrures volantes, les serrures à bosse. Dans les grandes maisons, il n'y a pas plus de serrures en bois<sup>32</sup>; toutes les serrures des chambres sont en fer<sup>33</sup>. Jamais aussi, dans aucun temps, on n'a travaillé la grande serrurerie. Qui a vu les grilles du Palais, les ferrures d'Amboise<sup>34</sup>, qui a vu les grandes croix des châteaux, six cents, de huit cents livres pesant<sup>35</sup>, pourrait vous le dire; mais, dans aucun temps, on n'a autant forgé, ferre; mais, mes vraiment, et sans fiction poétique, au siècle de Louis XI, nous avons des maisons toutes garnies de fer, des maisons de fer, nous avons des hommes habillés de fer, des *hommes de fer*<sup>36</sup>. Tant vous balancez un peu. Peut-être savez-vous un conte, je sais aussi. Un serrurier, après avoir doublé de fer la porte et en dehors la porte d'un château, se présenta pour en demander le paiement. Il appela, il se nomma; la porte demeura toujours fermée. Il s'en retournait tristement, lorsqu'il vit un homme qui lui dit : Pourquoi la faisiez-vous si épaisse? Le conte ne finit pas là; je le reprendrai pour vous ou pour vos confrères. Aujourd'hui, en France, il n'y a pas moins de six cents portes, ou de fer, ou à grilles, ou à bandes de fer<sup>37</sup>. C'est un développement pour la serrurerie! Sans doute! direz-vous, l'on payait, ou, comme dit le conte, si l'on pouvait payer.

Vous conviendrait-il plutôt d'être maréchal? Oui, si vous le voulez, si je pouvais ferrer les chevaux toujours au fauteuil, comme l'on représente saint Éloi<sup>38</sup>; mais si vous ne pouvez, il n'y a que des coups de pied à gagner. Vous pouvez, Remi, ajouter : et des amendes, ce qui, pour bien des gens, est souvent pis. Allez ferrer un pied qu'un autre aura paré, vous paierez quinze sous<sup>39</sup>, si je ne suis un menteur. Si vous ne savez pas la médecine, la chirurgie des chevaux, vous ne la savez pas, vous ne pouvez être maréchal.

Le métier de coutelier serait-il plus de votre goût? Vous faites actuellement des couteaux pour couper le pain, pour

; des couteaux pour trancher la viande, pour ouvrir des  
; des couteaux gras, des couteaux maigres, des cou-  
ur les divers jours de la semaine <sup>40</sup>, pour les diverses  
repas <sup>41</sup>; des couteaux à manches d'acier, des couteaux  
avec leur gibecière pour les serrer <sup>42</sup>. On fait toutes  
rasoirs, et on en fait de si beaux, qu'on les enchâsse  
étuis d'or garnis d'un peigne et d'un miroir de toilette <sup>43</sup>.  
me dit non ! Non, soit.

ment ce ne serait pas gagne-petit que vous voudriez être ?  
etier que celui de ces pauvres gens, chargés de leur  
ourant de village en village pour aiguiser les petites for-  
cis x des jeunes filles, qui croient bien vous payer  
ant une maille au chien, une maille au chat <sup>45</sup>, et  
ans, une simple inclination de tête, une simple œil-  
! j'en suis sûr, les villageois vous ne recevriez pas vo-  
reille monnaie.

! peut-être émouleur de grandes forces que vous vou-  
e ! Mais si vous enviez ce métier, d'autres l'ont envié  
guère mieux que vous n'étaient en état de le faire. Ils  
te des plaintes générales dans la draperie et mis le roi de  
uvaise humeur. Aussitôt amendes de pleuvoir, non par  
, par sous, mais par écus, par livres. Le refrain des nou-  
èglements royaux est que les émouleurs de grandes for-  
, par leur ignorance, rendu impossible la tonture unie des  
t ruiné les fabriques. Depuis ce temps, ils sont obligés à  
entissage de deux ans, à fournir un cautionnement de six  
l'argent, à prêter serment devant la cour du bailliage, en-  
vir tous les ans des provinces les plus éloignées pour élire  
urés et tenir leur chapitre général sur les progrès ou la  
nce de l'art <sup>46</sup>.

ne me trompe, vous balancez. Aimeriez-vous mieux donc  
énier, faire des alènes d'acier ou de fer <sup>47</sup> ? — Être éper-  
r, faire des éperons pour les bourgeois de Paris, qui ont  
erons dorés <sup>48</sup>, qui ne vont jamais à cheval ? — Être lor-  
faire des mors et des brides ? Bon métier, pourvu que vous  
is disiez pas lormier de Bretagne <sup>49</sup>. — Être tireur de fil  
? Bon métier encore, mais autrefois bien meilleur, lorsque  
de fer étranger était prohibé <sup>50</sup>. — Être aimetier <sup>51</sup> ? Du  
r de tireur de fil de fer à ce métier il n'y a qu'un pas, car  
is permettent de tirer le fil de fer à celui qui fait des hame-  
<sup>52</sup>. — Être épinglier <sup>53</sup> ?

re fabricant de fil de cardes ? Mais ce métier se transmet hé-  
ritement. Vous pourriez cependant être reçu maître, si

vosre père était aimetier, car les fabricants de fil de fait part aux aimetiers du privilège de se transmettre héréditairement ; et les aimetiers, en revanche, leur de leur privilège exclusif de forger le fil de fer <sup>54</sup>.

Autrefois l'état de haubergier était aussi honoré qu Les ordonnances leur disaient que sur la solidité des fil de haubert, ou plates, ou à clou, reposaient la d sûreté de la France <sup>55</sup>. Toutes les troupes étaient c hauberts; aujourd'hui on n'en porte guère <sup>56</sup>. Vous au vous ne voudriez pas être haubergier.

Si j'étais de vous, je préférerais être brigandinier; lement que, lorsque vos cuirasses ou brigandines ne s ve que d'un demi-coup, elles portent la marque de ceu et non celle de l'épreuve d'un coup <sup>57</sup>.

Vivent plutôt les armes offensives ! n'est-ce pas ? V être faiseur d'arcs ? Vous me direz que l'antique flèche puis le commencement du monde a tué tant d'homme pas aujourd'hui tant de mal, cela est vrai ; toutefois core vivre de ce métier, si l'on ne peut plus en vivre ment. Et si vous en avez envie, souvenez-vous que vous prescrivent de ne faire les arcs qu'avec du bois d nez-vous cependant aussi qu'il vous est loisible de l plusieurs pièces, seulement il faut bien les coller ; il f garnir de corne vos arcs ; il faut que vos flèches soi bois sec, qu'elles soient bien ajustées, bien lisses ; il f soient bien empennées et qu'elles aient trois pieds de faut payer vingt sous d'amende <sup>58</sup>.

Ne désireriez-vous pas plutôt être arbalétrier ? *E pouvez*, pour parler comme les statuts <sup>59</sup> ; il vous permis de faire des arbalètes de bois, aussi bien que d tes d'acier <sup>60</sup>. Toutefois, de quelque matière qu'elles so doivent être à quatre, à deux poulies au moins <sup>61</sup>, et el d'ailleurs être fortes et bonnes : car, si l'acheteur, en trois coups d'essai, les rompt, vous y êtes pour vos f votre travail <sup>62</sup> et surtout pour votre honte. Tâchez de cela juste, car il n'en sera ni plus ni moins.

La cavalerie n'a eu, n'a et n'aura, n'a pu, ne peut el ra avoir pour arme que la lance. Les profits sur les fla les riches garnitures <sup>63</sup> sont d'ailleurs quelquefois as Cependant je ne veux pas que vous fassiez des lances, soyez lancier <sup>64</sup> : car, à l'air guerrier qui vous anime q mettez votre bonnet sur l'oreille, je vois que vous aimer encore mieux ; je vois que vous aimeriez surtout à for

fait la parure, la puissance des nobles et des rois, qui, au nouvel usage des engins à feu, ouvre encore plus toute autre la porte de la mort : soyez fourbisseur, je le veux ; fabriquez des miséricordes, des épées étroites et courtes, des épées de bataille, des épées longues et plates, gardez-les en fer pour toute garde<sup>66</sup> ; mais vous avez l'air d'entrer dans vos calculs que les ordonnances existent dans votre atelier de forge, vous avez une grande salle où vous et vos valets de métier, toujours bien habillés, recevez les belles gens, qui souvent, après avoir vu de belles épées, sortiront sans en acheter une.

Le métier ne sera le vôtre, en ce moment je m'en fâche ; je ne m'y attendais pas. Mais, me direz-vous, ne puis-je donc travailler le cuivre ? Vous voulez maintenant travailler le cuivre ? Je n'empêche : allons, travaillons le cuivre. Mais, avant de commencer, examinons et examinons bien.

Il faut que vous et moi sachions que, de même que, depuis la prise de Constantinople et la dispersion des habitants<sup>68</sup>, les marchands d'Allemagne ou d'Italie qui viennent en France se disent de Grèce, de même, depuis la prise de Dinant et la dispersion des habitants<sup>69</sup>, tous les chaudronniers de Normandie et de Picardie qui parcourent les provinces se disent Dinandiers de France<sup>70</sup> ; et vous, bon Champenois, vous serez obligé de mentir et de dire un Normand ou comme un Gascon, si vous voulez avoir de la clientèle. Eh ! croyez-vous d'ailleurs que les chaudronniers d'aujourd'hui soient seulement des chaudronniers à chaudrons, à chaudières, à marmites, enfin des chaudronniers de l'ancien temps ! On ne travaille actuellement partout le cuivre comme à Dinant, ou mieux encore, comme à Lyon<sup>71</sup>. Un chaudronnier habile, avec la pointe de son marteau fait sortir au fond de ses plats<sup>72</sup>, de ses bassins, des figures, des personnages, des scènes<sup>73</sup> ; il fabrique des tableaux en cuivre sur lesquels on trouve souvent dignes d'être argentés, même d'être dorés<sup>74</sup>. Il est orfèvre en cuivre ; et pour les rois économes il fabrique quelquefois des couronnes en cette matière<sup>75</sup>. Cependant je ne voudrais pas de cet état, les gains fussent-ils dix fois plus considérables : voici mes raisons : Je passais un bel après-midi devant une boutique, où je vois un homme qui, respectueusement et sans parler ni crier, se laissait frapper à grands coups de bâton par une femme : je croyais être à Paris, je m'approche. Cet homme n'est autre qu'un jeune homme et cette femme était sa mère ; elle pouvait avoir trente-quatre ou trente-six ans ; son fils, seize ou dix-huit ans. Messire, me dit-elle, en continuant à frapper et en regardant le jeune homme, ce malheureux-là, que j'aime plus que ma vie, veut

être chaudronnier comme son beau-frère, qui mill  
 enverrait le métier à tous les diables; encore hier  
 Chrétien, renonce à vouloir prendre mon métier.  
 ras fini ton apprentissage, tu ne pourras établir d'at  
 les grandes villes; tu ne pourras vendre en détail  
 de foire; tu ne pourras réparer les vieux ustensile  
 un certain point, car, s'ils paraissaient neufs, tu j  
 de; tu donneras sur chaque fonte une demi-livre  
 luminaire de Saint-Éloi; tu ne feras de nouvelles  
 tant que la précédente sera de cent livres pesant;  
 leras la nuit qu'à fondre, car, si l'on t'entend al  
 gare le garde général <sup>76</sup>! Chrétien, mon ami, tu tr  
 vant le garde général; tu n'as pas idée de sa con  
 son air terrible lorsqu'il siège au haut du banc: il  
 sur la tête, tu as le tien à la main; il t'interroge, e  
 bles; tu ne trouves pas la force de lui répondre. Qu  
 frère fut sorti, continua cette femme, j'ajoutai :  
 donc, toi qui es si peureux, que la mode des coqs  
 gagne de tous côtés, et compte d'avance que tu  
 d'aller sur une étroite toiture à cent, deux cents p  
 en placer un, dont le bec et la queue doivent mar  
 qui souffle avant que tu sois descendu de l'échelle.  
 core, toi qui es si honteux, qu'alors la curiosité ras  
 dessous de tes chausses vingt ou trente mille hom  
 la bouche béante, comme lorsqu'aux jours de fête  
 haut des tours les oublies au peuple <sup>78</sup>. Mais, ajou  
 qui l'enflamme, il me l'a avoué, car il m'avoue tout  
 depuis qu'il a appris que le pot de chambre du roi  
 vre <sup>79</sup>, il a conçu l'espoir de le faire. Insensé! qui  
 qu'il n'est pas plus d'étoffe pour cela que je le suis n  
 comtesse de Champagne. A peine eut-elle fini de p  
 se mit à recommencer de plus belle sa correction.  
 Jeune homme, dis-je au fils, vous devez obéir aux l  
 de votre mère. Ma bonne femme, dis-je à la mère,  
 bien écouté : vos raisons sont assez bonnes pour se  
 bâton.

Remi, j'ai dissuadé d'être balanciers biens des  
 avaient l'envie : si vous l'aviez, je tâcherais de vo  
 aussi. Dans ce métier, un ouvrier mal habile rui  
 mille marchands. Jugez de son importance et de sa  
 les précautions que la loi a prises. L'apprenti, avant  
 la main à l'œuvre, comparait devant la justice, et lui  
 ment. Durant cinq ans entiers il est tenu de demeurer

ot de son maître. Devenu maître, les balances doivent être signées de son nom; il n'y a que lui à qui il soit permis de les r... rer. Enfin, la loi veut que tous les ans les balances se r... pendant douze jours après Noël, pendant douze s a... s raqu... pendant douze jours après la Pentecôte<sup>80</sup>. quel long travail, quelle si longue application un si long !

ce... ant je crois vous entendre me dire : A peine au cie u y avait cinq ou six horloges en France; aujourd'hui y a une à chaque ~~église~~ à chaque château<sup>81</sup>; à à... urtout, c'est, ~~au-dessus~~ de votre tête, une con- p... ures. Bien plus, il y a plusieurs riches bour- de petites dans leurs salles<sup>82</sup>, et il est même l en... bientôt en France comme en Italie, où porte à la... ure de très petites<sup>83</sup> qui marquent exacte heures sur la montre<sup>84</sup>. Laissez-moi être ; je... rai... grandes horloges vingt, trente livres<sup>85</sup>, e peutes à... on. Je serai peut-être chargé de celle de la ; on n... ra le gouverneur de l'horloge<sup>86</sup>, ou même quelquefois plus... lement le gouverneur. A cela je vous ré- drai : Si vo... avez fait un long, un très long apprentissage il faudra le... e; si vous ne savez les mathématiques, les s sciences, il faudra les apprendre, et ensuite vous ne serez un niveau de nos médiocres horlogers; vous serez encore bien de pouvoir faire une de ces horloges nocturnes à qui vous s le soir de vous réveiller, et qui le lendemain vous réveil- à l'heure<sup>87</sup>, plus loin de pouvoir marquer avec des sphères alliques les révolutions planétaires<sup>88</sup>, les imperturbables vements de la grande horloge du monde. Remi, les horlo- des grandes villes, qui sont l'honneur de notre âge, la gloire l'intelligence humaine, eh bien! c'est l'ouvrage des hor- rs.

la fonte de ces grandes cloches de trente, quarante mille li-<sup>89</sup>, dont la forte vibration, en même temps que le mouvement, l quelquefois les plus épaisses murailles, et quelquefois vous e à déplacer ou à faire taire la cloche pour conserver le clo-<sup>90</sup>, est encore une autre merveille de notre âge.

Une autre, c'est la fonte de ces grands ouvrages en bronze, de grandes croix avec des arcs-boutants et des scènes de la Pas- qui forment comme de hautes pyramides de métal<sup>91</sup>. Dans noment alors le fondeur peut s'enrichir, peut se ruiner; bien, dans un moment il peut perdre trente, quarante ans de re- be et de gloire : aussi quelquefois alors son âme, exaltée

peut-être la crainte et l'espérance, brise, éclate les organes de la vie<sup>91</sup>, et va apparaître dans un monde où, si elles sont connues, ces grandes agitations, même celles des fondeurs, sont bien risibles et bien petites. Ainsi vous ne voulez pas être fondeur, travailler le bronze, je m'en crois sûr.

Vous ne voulez pas travailler le plomb, être plombier, je m'en crois sûr encore, dût-on vous donner l'entreprise de la couverture de tant d'édifices<sup>92</sup>, de tant de riches maisons qui décoraient aujourd'hui nos villes, ou même de ces immenses canaux qui, ainsi que les artères, se ramifient sous terre pour amener l'eau sur nos places publiques et la faire briller au haut des fontaines en champignons, en gerbes<sup>93</sup>, en mille jets diversifiés par le mécanisme du siphon, le même sans doute par lequel la savante nature donne le mouvement au sang et le fait circuler dans les veines. — Vous ne voulez pas travailler l'étain, être potier<sup>94</sup>, ni par conséquent être pintier<sup>95</sup>, ni même planeur. Vous pourriez encore cependant planer la vaisselle d'étain de la cour<sup>97</sup>.

Je vois que vous voulez être orfèvre, je le vois. Vous pensez que vous serez peut-être anobli, car les premières lettres d'anoblissement furent, dit-on, accordées à Raoul l'orfèvre<sup>96</sup>. Non, vous pensez plutôt qu'à force de manier l'or et l'argent il vous en restera, comme aux financiers, un peu dans les mains; mais Remi, les orfèvres tiennent trop à leur gloire pour ne pas être pauvres. Le prix de leur long et difficile travail, qu'ils sont obligés de vendre aux ignorants, surpasse ou du moins devrait surpasser celui de la matière. N'avez-vous pas vu aux cérémonies ces habits orfèvres<sup>99</sup> qui jettent un si grand éclat, ces boutons brillants<sup>100</sup>, ces élégantes broderies, ces chefs-d'œuvre de goût et de patience? Et toutefois ces enrichissements ne sont pas, s'en faut bien, les derniers efforts de l'art : ce sont plutôt ces hauts chandeliers à flambeau<sup>101</sup>, ces flacons, ces plats, ces assiettes armoriées d'émail<sup>102</sup>, ces aiguères, ces coupes, ces vases dont les creux de la gravure, remplis, suivant les ingénieux procédés des Italiens, de poussière de plomb et d'argent, représentent en teintes moitié mates, moitié brillantes, des chasses, des hameaux, de riants paysages<sup>103</sup>, d'heureux cultivateurs; ces images d'or ou d'argent portées au chapeau<sup>104</sup>, ces tableaux d'argent aux personnages à tête d'or<sup>105</sup> qui parent les appartements; ces beaux, ces magnifiques, ces fameux tréfles d'argent qui entourent les tombeaux des saints<sup>106</sup>; toutes ces grandes pièces d'orfèvrerie, dont, avant l'exécution, les modèles en bois ont été exposés aux yeux du public<sup>107</sup>, tous ces é



œuvre | alés, fondus ou martelés<sup>108</sup>, sortis de la  
 in de | on<sup>109</sup>, qu'envie inutilement à notre ville  
 fèvrerie de Pa | la première du monde.  
 Ah ! ne soyez | orfèvre. Moi, après avoir essayé d'un grand  
 nombre d'autres | uers qui tous m'auraient plu davantage, j'ai  
 jeté et fixé | celui-là par un inévitable coup du sort.  
 voyez- | , de tous les malheureux états d'artisan,  
 et le plus | eux. Soyez plutôt lapidaire, et, puisque

| , maniez plutôt les rubis et les dia-  
 s. v | s continuellement entouré de jolies  
 s. | avez-vous à craindre de leurs caprices ? N'avez-  
 | , ne pouvez-vous pas faire parler toujours les  
 une douce voix, une bouche de rose vous dit :  
 | , amétistes, les grenats de mon collier, sont  
 | ; je les voudrais montés sur argent doré, sur  
 | : la loi ne le veut pas. Une voix encore plus  
 e, | douc | e plus fraîche vous dit : Maître Remi,  
 | et le brillant des amétistes ; je n'en aime  
 | , qui ne joue ni avec celle de mes yeux, ni  
 ec | ue n | rcils : teignez-moi ces pierres en rouge.  
 | epondez : La loi le défend. Maître Remi, je vous apporte  
 s perles d'Orient, que vous mettrez sur le devant de mes bon-  
 s d'oreilles, et des perles d'Écosse, que vous mettrez par der-  
 re. Madame, ou Mademoiselle, la loi ne permet pas qu'on  
 ompe personne, même les galants. Maître Remi, comme elle  
 rait belle une aigrette d'éméraudes, de balais, de rubis, variée  
 r des amétistes ! Votre réponse est facile, elle est tout écrite :  
 Les amétistes ne peuvent estre ainsi mises, si ce n'est en  
 manière d'envoirrement servant de cristal. » Mon bon, mon  
 au maître Remi, je vous prie, coûte que coûte, de me garnir  
 verres, posés l'un sur l'autre, ou en doubles verrinés, mes  
 acelets d'or. Votre réponse est aussi facile ; elle est aussi tout  
 rite : « C'est pour le roi ! c'est pour le roi<sup>110</sup> » ! Mais je vous  
 tends me dire que vous perdrez vos pratiques ; je ne vous dis  
 s le contraire.

Remi ! connaissez-vous des artisans qui, dans le même atelier,  
 avaient un jour les métaux les plus précieux et un autre jour  
 s métaux les plus communs, qui à chaque coup terminent cha-  
 ie pièce de leur ouvrage, qui exercent l'art le plus simple  
 le plus facile, qui cependant se regardent au dessus des arti-  
 ns, qui en renient le nom, qui sont les plus heureux, qui se  
 sent les plus malheureux ? Si vous ne les connaissez pas, je  
 s connais moi : ce sont les monnayeurs, qu'on divise en ouvriers,

c'est-à-dire en monnayeurs qui ne font pas grand'chose, et en officiers surveillants <sup>111</sup>, c'est-à-dire en monnayeurs qui ne font rien. Les ouvriers sont exactement et richement salariés en bel or ou en bel argent : car dans l'heureux pays des monnaies, dans les hôtels de fabrique, le cuivre n'a cours qu'à l'extérieur. Ils ont les poches pleines d'espèces neuves, et cependant, comme s'ils ne pouvaient payer, ils sont exempts de tous les impôts établis et à établir ; ils sont exempts de corvées, de chevauchées, d'ost, de guerre, de logement des gens de guerre <sup>112</sup>. Ce n'est pas tout, et voilà pourquoi je ne vous ai pas dit : Soyez monnayeur. Ils se succèdent par droit héréditaire et par droit d'aînesse. Leurs places sont comme des fiefs, mais non des fiefs masculins ; car la fille unique, ou la fille aînée lorsqu'il y en a plusieurs, transmet son privilège à son époux et à ses descendants <sup>113</sup>. Vous me demanderez peut-être comment cette race privilégiée, qui, ainsi que toutes les races privilégiées, doit devenir fainéante, se corrompre, par conséquent diminuer, peut suffire à toute les fabrications monétaires, dont le nombre et l'activité tous les jours augmentent <sup>114</sup>. Je vous répondrai qu'à chaque nouveau règne, le roi a droit d'instituer un nouvel ouvrier <sup>115</sup> dans chacun des quarante hôtels des monnaies <sup>116</sup>. Je vous dirai de plus que, lorsque les bras manquent, les monnayeurs du serment d'empire sont admis dans les hôtels comme les monnayeurs du serment de France <sup>117</sup> ; mais les uns prétendent à une grande suprématie sur les autres.

J'avais pris chez moi une petite parente pour me servir en même temps de fille de boutique et de fille de compagnie de ma fille. Un recruteur, c'est ainsi que dans les monnaies on nomme l'apprenti <sup>118</sup>, s'enflamma d'une belle passion pour ma jeune parente. Tous les jours il venait lui dire : Madeleine ! ma chère Madeleine ! je suis du serment de France ! je ne suis pas du serment d'empire ! Entendez-vous ! je suis du serment de France ! Madeleine, toute vaniteuse d'avoir fait une aussi illustre conquête, ne put plus long-temps s'en taire avec moi. Maître Hardouin, me dit-elle, mon recruteur n'est pas du serment d'empire ; il est du serment de France, et il n'en veut pas moins être mon époux. Mais apprenez-moi, ajouta-t-elle, quelle est donc cette si grande différence entre les ouvriers des deux serments ? La voici, lui répondis-je. C'est que, parmi les monnayeurs, les uns jurent aux hôtels des monnaies d'Allemagne, et les autres aux hôtels des monnaies de France <sup>119</sup>, de ne pas être des voleurs. Ils jurent aussi de garder le secret de la fabrication <sup>120</sup>, et je crois qu'en général ils le gardent ; mais pour le vôtre prenez-y garde.

, qui était un beau brun, venait plus souvent chez moi  
onctions l'y appelaient. Ce que je craignais arriva. Bien  
se recommandé à ma fille de ne pas être si belle, et  
eût fait, me dit-elle, tout ce qu'elle pouvait, le maître  
r en devint épris et me la demanda en mariage. Vous  
on embarras. Maître, lui dis-je avec franchise, je suis  
ous avouer que ma fille ne peut aimer que des hommes  
et vous savez que dans ce cas il est à craindre que les  
oient blonds, quoique le père soit brun. Vous penserez,  
qu'il ne serait pas prudent de se hasarder. Oh! me ré-  
d'un air leste, je me charge de donner à la belle un peu  
our les bruns, laissez-moi faire. Je lui laissai le champ  
bord il mit en jeu ses parures, ses habits, ses aiguil-

dédaigner. C'est nous qui dans l'hôtel des monnaies commandons; c'est nous qui employons ou n'employons pas les ouvriers; c'est nous qui facilitons les ventes, les achats, les marchés, qui faisons l'abondance, ou, s'il nous plaît, la disette de la nouvelle monnaie. Et il continua à vouloir l'éblouir par le beau côté de son état. Mais ma fille en connaissait l'autre côté: car, ainsi que toutes les jeunes filles, elle écoutait tout, et elle avait entendu le recuiteur, devenu monnayeur, se plaindre dans son ménage de maître particulier et ne pas l'épargner. Maître, lui répondit ma fille, vous dites vrai, mais vous ne dites pas tout: car le maître particulier n'est réellement, aux termes de l'ordonnance, que le fermier des monnaies<sup>126</sup>. Le roi veut-il qu'il soit forgé à Troyes cent, deux cents marcs d'or et dix ou quinze fois autant de marcs d'argent, il ordonne qu'on publie à son de trompe qu'à tel lieu, tel jour, telle heure, on adjugera au rabais, à la chandelle, la ferme des monnaies ou l'entreprise de leur fabrication. Tout homme, en faisant, comme on dit, la meilleure condition, en fournissant quatre mille livres de cautionnement<sup>127</sup>, peut aussi bien que vous être adjudicataire, fermier, prendre aussi bien que vous le titre de maître particulier. Ensuite, ajouta-t-elle, vous pouvez sans doute bien frapper plus de monnaie que porte votre bail; mais vous ne pouvez en frapper en moindre quantité<sup>128</sup>. C'est à vous à trouver de l'or et de l'argent au prix fixé par le roi. Le bon temps des fermiers des monnaies est passé. On ne verra plus, comme il y a soixante, quatre-vingts ans, plus ou moins, un fermier général des monnaies de France les refondre à un titre nominal si différent de l'ancien, qu'il pouvait donner au roi, pour un bail de six mois, une somme plus forte que celle des revenus d'une année entière<sup>129</sup>, sans compter qu'il n'y perdait guère lui-même. Autrefois le profit du roi ou le seigneurage élevait le prix du métal monnayé beaucoup trop au dessus du métal en lingot. Aujourd'hui il a été volontairement et presque totalement remplacé par les tailles, les subsides fixes<sup>130</sup>; il n'est que de dix sous par marc<sup>131</sup>, que d'un vingt-quatrième de la valeur des espèces<sup>132</sup>; il n'est de presque rien, et votre ancienne importance est réduite à bien peu. Vous étiez les hauts financiers de l'état; vous en êtes redevenus les monnayeurs.

Le maître particulier vit bien qu'il n'était pas blond. Après un si docte congé, il disparut. Ma fille aurait pu ajouter, car elle avait dû l'entendre dire aussi au recuiteur, que les alliages des fontes tendent tous les jours à se simplifier<sup>133</sup>; qu'à l'avenir il n'y aura guère plus que des monnaies ou toutes d'argent, ou toutes de cuivre, ce qui réduira encore plus l'importance des maîtres

particuliers. Elle ne le lui dit pas ; mais elle lui en dit assez pour n'attirer sa haine, car il croyait que c'était moi qui l'avais ainsi instruite. Il voulut se venger. Dès le lendemain il me força à lui porter toutes les matières d'or et d'argent que j'avais reçues comme orfèvre-changeur <sup>136</sup>. Je sus aussi qu'il me faisait épier pour savoir si je n'achetais pas, comme orfèvre, l'or ou l'argent au dessus du taux fixé par le roi <sup>137</sup>.

Il ne se borna pas là, il ameuta contre moi le garde et le contre-garde de la monnaie. Ces gardes-juges <sup>138</sup>, qui sont à quelques égards et qui se croient à tous égards nos supérieurs, reçoivent notre serment <sup>139</sup>, et ont le droit de vérifier si notre argent et notre or sont au titre légal <sup>140</sup>. Le garde ne venait que rarement : il vint toutes les semaines, bientôt tous les jours, bientôt plusieurs fois par jour, et il n'oubliait jamais de me dire : Ce n'est pas tout que de travailler au charbon de saule <sup>141</sup>, il faut que votre or soit à dix-neuf karats, et votre argent à onze deniers douze grains de fin <sup>142</sup>. Un jour, de meilleure heure qu'à l'ordinaire, il entre, va droit à une botte d'argent que je venais de finir, fait l'essai de l'argent, le trouve au dessous du titre, l'enveloppe, y appose son signet, m'y fait apposer le mien, et commence contre moi une procédure qui épouvante ma famille et mes amis. A chaque instant mon excellente fille me disait : Mon père, je veux épouser le maître particulier, et couper dans la racine la persécution qui s'est élevée contre vous. De son côté, mon excellent fils ne cessait de me dire que le garde avait une fille laide, mais qu'il la trouverait belle, qu'il gagnerait la fille, et que la fille gagnerait le père. Quand je vis mes deux vertueux enfants prêts à me sacrifier leurs plus tendres inclinations, me pressant, se mettant à mes genoux pour obtenir d'être malheureux le reste de leur vie, je les en récompensai en donnant à ma fille un jeune blondin, clerc de notaire, qui depuis long-temps soupirait en secret, et à mon fils une belle brune qu'il aima à l'instant qu'il la vit. Jamais deux couples d'époux n'ont été épris d'un plus vif et d'un plus constant amour ; ils vivent comme des anges. Mais peu vous en chaut, Messires, je comprends cela : ainsi, je reviens à ce procès odieux qu'on m'avait suscité.

Les gardes et les contre-gardes, qui sont aussi les officiers royaux chargés de la surveillance de la fabrication des monnaies <sup>143</sup>, ont au dessus d'eux les maîtres généraux provinciaux <sup>144</sup>, et ceux-ci les maîtres généraux, au nombre de six, qui forment la chambre des monnaies <sup>145</sup>.

Un de ces derniers vint faire sa tournée à Troyes. J'en suis informé ; je ne perds pas de temps, je m'habille le plus propre-

ment que je puis, comme un jour de confrérie. Je cours chez lui, je lui dis que j'ai le malheur d'avoir une fille qui n'aime pas les bruns, et j'en raconte les persécutions que j'ai éprouvées et que j'éprouve. Orfèvre, me répondit-il, je vous ferai justice : je représente ici la souveraine chambre des monnaies, qui peut tout. Vous savez que c'est elle qui régit, par la bouche du roi, tout le numéraire de la France : car ce qui nous plaît plaît au roi, ce qui nous déplaît lui déplaît, et son bon plaisir est toujours le nôtre. Sont-ils heureux ! me disais-je, sont-ils heureux ! Si nous voyons continua-t-il, l'or sortir de la France, devenir rare, aussitôt, sous le nom du roi, nous en haussons le prix du marc et nous le retenons dans l'intérieur ; si nous voyons au contraire qu'il devient trop abondant, aussitôt encore, sous le nom du roi, nous en baissons le prix du marc<sup>146</sup>, et bientôt il change de proportion nominale avec l'argent et les autres métaux. Ainsi, quand le roi veut que l'argent vaille tantôt dix, tantôt onze, tantôt douze fois moins que l'or, c'est nous qui le voulons<sup>147</sup>. Sont-ils heureux, sont-ils heureux ! me disais-je. Eh ! pensez-vous qu'il faille pouvoir pour gouverner ce mouvement monétaire d'après le papier-journal du cours des villes de l'Europe<sup>148</sup> ? Vous comprenez maintenant pourquoi le roi nous appointe de deux cents livres<sup>149</sup>, nous généraux, et pourquoi à son avènement il se change et ne peut guère changer les officiers des monnaies. Le chancelier, quand il nous écrit, nous traite de frères, de chers frères<sup>150</sup>. Sont-ils heureux ! sont-ils heureux ! me disais-je. Orfèvre, c'est la souveraine chambre qui, pour prévenir les vols de ceux qui lavent à l'eau-forte les espèces d'or, a voulu que maintenant celles qui ne pèseraient pas le poids légal pussent être refusées<sup>151</sup> ; et la France entière s'est couverte de trébuchets, et les vols ont cessé. Autrefois, de pauvres seigneurs recélaient dans leurs forts châteaux de faux monnayeurs qui avec un gros d'argent vous faisaient trois francs<sup>152</sup> ; aujourd'hui il n'est plus de murailles qui puissent être fortes contre la souveraine chambre. Aujourd'hui la souveraine chambre vous fait prendre un homme dans toute l'étendue de la France ; et, pour le faire conduire devant elle, tous les sergents, toutes les prisons sont à ses ordres, à son service<sup>153</sup>. Il y a plus : quand le roi accorde des lettres de rémission à un criminel de délit monétaire, nous pouvons, comme le parlement, passer outre<sup>154</sup>, le faire fouetter, le faire pendre, le faire bouillir sur le feu<sup>155</sup>. Sont-ils heureux ! sont-ils heureux ! me disais-je. Orfèvre, je vous le répète, je vous rendrai justice. Il me tint parole.

La salle où je comparus était remplie et environnée d'orfèvres.

de valets, d'apprentis; elle était remplie et environnée aussi de monnayeurs de tout grade. Je m'avançai d'un pas ferme vers le maître général des monnaies, qui tenait entre ses mains ma boîte d'argent. Mon général, lui dis-je, le roi, éclairé par les lumières de la souveraine chambre des monnaies, interprétant la bénignité des saints, a permis d'employer l'or et l'argent d'un bas titre aux reliquaires<sup>156</sup>; cette boîte en est un : lisez le *Non venundetur*<sup>157</sup>, la prière que fait le donateur aux âges futurs de ne pas vendre son don. Les monnayeurs crièrent de toutes les parties de la salle que cette inscription se mettait aussi sur les vases d'or et d'argent donnés, n'importe quel fût leur usage<sup>158</sup>. Mon général, continuai-je, veuillez examiner la principale figure, c'est celle d'un apôtre. C'est celle d'un philosophe grec ! crièrent encore de toutes les parties de la salle les monnayeurs. Alors, le maître général, ayant tiré ses lunettes et ayant vu à un côté du principal personnage, vêtu d'une robe flottante, la grosse tête d'un bœuf à cornes dorées<sup>159</sup>, me dit : Orfèvre, reprenez votre boîte, je vous la rends : dans ce procès, l'oiseau de saint Luc est la pièce décisive. Je sortis au milieu des orfèvres, qui, me félicitant, me pressant, m'embrassant, me portèrent, pour ainsi dire, chez moi, dans leurs bras.

LA BANNIÈRE DE SAINT BLAISE. — Oh ! je suis bien fâché, a continué l'orfèvre Hardoin, après une petite pause, que ce gros messenger qui parlait ici avec tant d'assurance nous ait échappé. Ne voulait-il pas essayer de pleurer et de nous faire pleurer sur son malheureux sort ! Mais ceux de nous qui étions le plus près de la fenêtre, nous l'avons entendu détacher son cheval, monter dessus, et s'en aller en chantant, avec la voix d'un homme qui n'avait pas soif. J'e lui aurais aussi demandé si quelques uns des nombreux métiers de la bannière de saint Éloi lui plaisaient, ou s'il avait envie de passer sous la bannière de saint Blaise ; si, par exemple, il voulait être meulier, quitter son état, où, en se promenant tous les jours à cheval dans les campagnes, en faisant soir et matin bonne chère dans les meilleures hôtelleries, il gagnait tous les jours de l'or à jointées. Et vous, Remi, et vous, Messires, je vous le demanderai aussi, avez-vous cette envie ? Alors ne consultez pas votre servante, si elle est, comme la mienne, fille d'un maître de ce métier. Malheureux état des meuliers, me disait-elle il n'y a pas long-temps ; mon père mourut en le maudissant, et toute sa vie il n'avait cessé de le maudire. Il se plaignait surtout de ce qu'on croyait heureux les meuliers, parce qu'ils gagnaient vingt sous pour arrondir une meule, vingt sous pour l'arréer, vingt sous pour la percer<sup>160</sup> ; mais, ajoutait-il,

lorsqu'il nous arrive un accident à la dernière de ces trois façons, nous les perdons toutes. Ce ne serait rien, et nous pourrions encore y vivre si maintenant on ne cerclait en fer les meules<sup>161</sup>; aussi n'en faisons-nous plus ou presque plus. Quand mon père fut mort, continua ma servante, tous les meuliers vinrent nous visiter, mêler leur affliction à la nôtre, nous faire toutes sortes d'offres de service et d'assistance. Ils revinrent quelque temps après en dansant, et amenèrent mon frère pour le recevoir maître. On avait préparé une salle de festin, et, au dessus, un grenier où, pendant que dans la salle les maîtres faisaient bonne chère, se divertissaient, le dernier maître reçu, le manche du balai à la ceinture en guise d'épée, avait conduit mon frère, qui ne cessait de crier comme si on le battait à être tué. J'étais accourue; on m'avait empêchée d'entrer. Enfin mon frère sortit : il tenait par le bras le maître qui l'avait reçu, et tous les deux riaient à gorge déployée. Après la fête, mon frère me dit que les coups de bâton, qui peut-être, dans les anciens barbares temps, étaient franchement donnés et reçus, n'étaient actuellement que simulés; qu'ils précédaient et suivaient, ou du moins étaient censés précéder et suivre les promesses faites par les nouveaux maîtres, de s'aimer entre confrères du métier, de ne pas découvrir le secret de la meulière, de ne pas nommer à l'acheteur les divers maîtres auxquels appartiennent les diverses meules à vendre, de ne pas frapper devant lui les meules, pour prouver, par leur son, qu'elles sont bonnes, de peur qu'il répète cette expérience sur les autres meules et laisse les mauvaises<sup>162</sup>. Oh ! pour cela, dis-je à mon frère, ce n'est pas honnête. Sans doute, me répondit-il; mais, vois-tu, c'est dans les statuts.

Voilà pour les meuliers; et ne croyez pas que les autres confrères de saint Blaise soient plus heureux. Ma servante, celle-là même dont je viens de vous parler, est une jeune veuve d'un carrier, ou, pour parler comme elle, d'un *perrier*<sup>163</sup>, qui, la seconde semaine après les noces, travaillant au fond de sa *perrière*, qu'il avait affermée fort cher à la ville<sup>164</sup>, resta et reste encore enseveli sous un éboulement de plus de cent pieds. Aussi voyez, à l'orifice des carrières, ces appareils de mécanique,<sup>165</sup> avec lesquels on retire les pierres des profondeurs aux anciens carriers inaccessibles.

Mais je vais, Messires, vous faire une autre proposition. Y a-t-il quelqu'un dans l'assemblée qui veuille extraire, cuire le plâtre? Qu'il y regarde bien avant de dire non. Aujourd'hui les carrières en sont d'une exploitation facile; elles sont plus commodes; elles sont pavées, couvertes<sup>166</sup> : le mauvais temps du



trier est passé, car au siècle actuel tous les états sont heureux.

ne ne dit mot? Toutefois, Messires, il me semble que e veut ni extraire ni cuire le plâtre, peut-être y a-t-il n qui voudrait le travailler : il aura actuellement bien e difficultés, de discussions. La mesure, la forme des des escaliers en plâtre, ont été légalement fixées; il en éme de l'épaisseur des planchers, de même de l'épais- murs et des manteaux des cheminées <sup>167</sup>. Ajoutez que ant un plâtrier est bien au-dessus de ce qu'autrefois il t'on moule, qu'on façonne au jour présent très artiste-plâtre. Voyez seulement les hauts et larges tuyaux des es, décorés de riches ornements d'architecture <sup>168</sup>; ne pas, pour les toitures de nos maisons, d'élégants pana- a-dessus desquels ondoie la fumée à des hauteurs que ire? Vous compterez encore pour quelque chose qu'il n'y at où l'on soit plus poli; la plus petite parole incivile se m les ouvriers, dix deniers, que reçoit l'offensé <sup>169</sup>; aussi ie, lorsque les ouvriers en plâtre travaillent chez les gens la donnent plutôt qu'ils reçoivent leçon de politesse.

res, en est-il de vous comme de moi? Jamais je ne passe n édifice en construction sans reconnaître le quinzième es grands appareils mécaniques, à ses tours, à ses ché- ies grues <sup>170</sup>, à ses échafaudages, qui tournent en spirale es dômes et des pavillons <sup>171</sup>. Je le reconnais encore ux à ses nouvelles coupes de pierres, à son nouveau elqu'un veut-il être maçon? Il maniera aujourd'hui quel- e marbre, le basalte et le porphyre <sup>172</sup>. Non, personne 'être. Ah! je m'en doute, on sait le reste du conte du . Il avait un frère maçon, qui bâtit aussi un château; il se aussi au pied des murailles pour demander son paie- appela aussi et se nomma, et ce fut de même inutilement. l s'en retournait, l'homme que son frère avait rencontré bade lui et lui dit : Pourquoi l'avez-vous fait si fort? Ce qui erait à croire que c'est un conte du temps passé, c'est rd'hui cet homme aurait dit : Pourquoi l'avez-vous fait si beau? Aujourd'hui on fait tout en même temps et fort malheureusement on ne paie pas aujourd'hui les ma- ux qu'autrefois; et, à cet égard, cet ancien conte est sera long-temps bon.

pendant connu un confrère de saint Blaise qui n'était eux. C'était un très pauvre et très vieux couvreur, e très vieille livrée, mi-partie d'orange et de bleu. Il se

tenait habituellement sur la porte de son voisin le notaire, pour avoir occasion de servir de témoin et d'entendre lire sa qualification d'ancien maître couvreur juré, officier de l'Hôtel-de-Ville de Dijon <sup>173</sup>; et jamais alors il ne manquait de dire, en se regardant : Et j'en porte l'habit <sup>174</sup>.

**LA BANNIÈRE DE SAINT FIACRE.** — Écoutez encore, Messieurs. Il me semble que l'état des potiers de terre, quoiqu'un peu obscur, n'est pas à dédaigner. Maintenant ces ouvriers mènent si habilement leurs vernis que les tarifs des droits d'entrée les appellent peintres <sup>175</sup>. D'ailleurs, quelles formes si belles, élégantes, que celles de leurs vases, de leurs plats, de leurs casses, de leurs bouteilles de terre <sup>176</sup> ! Quelle belle poterie que cette poterie azurée qui nous vient de Beauvais <sup>177</sup> ! Dans ces fabriques, quelle entente parfaite de la qualité des argiles, du plombage, des cuites et des recuites ! Là, on n'a pas à craindre les retoupages à la chaux, au suif, au fromage, aux œufs, et d'ailleurs on se sert pour cacher les gerçures de la poterie <sup>178</sup>, même les retoupages à la terre <sup>179</sup>. Je me ferais volontiers Beauvais, confrère de saint Fiacre. Et vous, Messieurs, vous m'air me répond tout aussi clairement que votre bouche, vous craignez les droits de tonlieu <sup>180</sup> ; vous craignez d'avoir des valets qui, sans autre attirail qu'une roue fixée sur un pieu, travaillent secrètement pour leur compte <sup>181</sup> ; vous craignez encore plus les prud'hommes, qui ne vous épargneraient pas les amendes s'ils vous surprenaient à tourner vos pots ou à les éventer avant cinq heures du matin. Mais, si vous ne le savez pas, je vous dirai qu'aujourd'hui vous pouvez les enfourner et les défourner toute heure <sup>182</sup> ; et, convenez-en, c'est quelque chose, surtout quand on a passé plusieurs siècles à ne pouvoir enfourner, et plusieurs autres à ne pouvoir défourner qu'au moment où il plaisait à la loi.

Si je vous parlais d'être tuiliers, il n'est aucun de vous qui me répondît que ce serait trop bas descendre. Et moi, à mon tour, je vous répondrais que, bien que nous ne voyions pas encore de comtes qui soient tuiliers, nous en voyons du moins qui possèdent et qui n'ont pas honte de posséder des tuileries dont le rapport est de deux, de trois milliers de tuiles <sup>183</sup>. Je vous répondrais de plus qu'aujourd'hui on commence à faire des tuiles portant gravées des inscriptions, des fleurs, des armoiries <sup>184</sup> ; même qu'on les vernit, qu'on les peint <sup>185</sup>, et que, si cette mode se propage, vous verrez bientôt les salles décarrelées, recarrelées. Mais alors les tuiliers seront heureux, me direz-vous. Oui, je le répète, si la mode se propage ; oui, si, tandis que tout le

aujourd'hui l'état de tuilier, tout le monde alors ne prendre.

PÈRE DE SAINT JOSEPH. — Messire le clerc, qui médie par pénitence, vous qui êtes volontairement *aux*, voulez-vous être encore plus malheureux ? faites-moi voir. Dans cet état, point de faute qui, de manière n'emporte sa peine, et toujours une peine grave. Sans d'adresse, il y va de votre sang ; manquez-vous, il y va de votre vie. Aujourd'hui les périls se sont *us* depuis la révolution faite dans la coupe de nos plus élevés, bien plus rapides que ceux d'autrefois.

vous ne l'ignorez pas, est tout près du lieu où je sans doute, comme les autres, vous vous plaisez à *uvent* les flèches de nos églises, surtout la flèche de <sup>186</sup>, qui s'élance si hardiment dans le ciel. Remarquez qu'en même temps que les périls se sont accrus, en *se* se sont accrues les difficultés. Et cela doit être dans *omme* Troyes, dont les maisons sont bâties par les *es*, et non par les maçons <sup>187</sup> : ici l'art, se perfectionnant *our*, en est venu à ce point que l'ouvrier, posant la *ache*, prend le ciseau et sculpte sur les solives des *rtout* sur les solives des portes, ou la représentation *le* la maison avec l'habit, les insignes de son état, ou *nt* qu'il affectionne le plus, ou celle de personnages *u* quelquefois même celle de grotesques personnages *vous* arrêtent, qui vous font rire, qui vous rappel-*ous* faire rire encore. Heureuse ville ! heureux habi-*malheureux* charpentiers !

*eux*, plus malheureux menuisiers ! car, par leurs tra-*menisiers* sont, s'ils est possible, supérieurs aux char-*s* ont multiplié autour de nous les agréments de la *pour* ainsi dire, tapissé nos appartements de lambris, *variété* de filets, de fleurs, de blasons, de devises, *te* de sculpture ; ils ont rendu tous nos meubles plus *commodes* ; ils ont, avec raison, agrandi nos armoi-*ntenant* l'on pourrait loger <sup>188</sup> ; avec autant de raison *ourci* de moitié nos anciens longs bancs, ainsi que *e-pieds* et leurs estrades <sup>189</sup>, en ont enjolivé de pe-*ides* les dossiers, et en ont orné de façons d'écailles *les* les perches <sup>191</sup>. Ce n'est pas tout : ils ont encore *semi-bancs* en chaises de trois places, et enfin ces *rois* places en chaises de deux, d'une place ; et l'on *e* moment, prévoir que, si ces chaises, garnies d'é-

toffe ou de maroquin <sup>192</sup>, continuent à être à la mode, elles n'iront sûrement par mettre les bancs dehors. Mais peut-être quoique vous fussiez tenu de faire un long apprentissage, à quérir la légèreté de la main, la justesse, l'habileté de l'ouïe, tant d'autres qualités que l'art exige toutes à un si haut degré, avez-vous peur de ne pas souffrir assez; attendez, voici de quoi vous satisfaire. Entre gardes des différents métiers, lorsque nous arrivâmes de nous rencontrer, nous nous faisons volontiers litesse. Le dernier jour de l'Avent, le premier garde paré menuisiers m'arrêta dans la rue. Il fait bien froid, lui dis-je. bien ! me répondit-il, ne me quittez pas, et peut-être, sans aller bien loin, vous ferai-je bientôt chauffer : avançons ! Le garde aperçoit des pièces de menuiserie tout fraîchement peintes : il soupèse plusieurs, il les trouve de bois neuf ; il en soupèse d'autres, il les soupçonne de bois vieux ; il en ratisse un bout. C'est du bois vieux, dit-il d'un ton magistral, qu'on le brûle <sup>193</sup> ! Aussitôt la canaille, les jeunes garçons, d'obéir joyeusement à ses ordres ; aussitôt feu et grand feu. A quelques pas de là, feu et grand feu encore. Le garde était entré chez un de ces nouveaux menuisiers-lambrisseurs, dont le nombre s'est tellement accru qu'il forme aujourd'hui une des grandes divisions de l'état menuisier <sup>194</sup> ; il y découvrit de l'anbier dans les joints de plusieurs panneaux <sup>195</sup>. Toutefois il se contenta de les faire dépecer quand l'anbier n'était pas dans une partie susceptible de fort ; mais pour des meubles de noyer, où il y avait de la noblesse, il fut inexorable. Un banc de taverne venait d'être terminé, qui n'avait ni l'épaisseur ni les membrures voulues par les statuts : le garde met le menuisier à l'amende <sup>196</sup>. L'année lui dit-il, penses-tu que ce soit un banc pour entendre le schisme ? Nous continuâmes à marcher. Il trouva plusieurs cages fixes, treillisées aux fenêtres, qui deviennent de plus en plus communes <sup>197</sup> ; il y remarqua des defectuosités, il s'arrêta. Mais le maître menuisier le prit sur un ton encore plus haut : travaille, lui dit-il, pour un pauvre bourgeois qui le veut ; nous avons le droit de faire de mauvais ouvrages de compte de <sup>198</sup> : si vous ne le savez, sachez-le ! Le garde continua sa route. Il entra chez un menuisier où il me montra des assemblages à la colle <sup>199</sup>. Nos devanciers, me dit-il, assemblaient avec goujons de fer ; les réglemens le veulent encore <sup>200</sup>, mais bientôt ils permettront qu'on s'en passe, et je fais semblant de pas voir les licences que l'art prend tous les jours dans ses développemens et dans ses progrès. Quelques jours après je rencontrai ce même garde à la veillée chez un ami commun. Nous

ensemble. Vous m'avez vu, me dit-il, faire la police le venez ! vous me la verrez faire la nuit. Nous parcourûmes les rues. Il s'arrête devant une porte de boutique ; il écoute : Et il frappe à coups redoublés. On vient, on ouvre. Est-ce l'évêque ? est-ce pour le roi ? demanda-t-il brusquement ; et l'ordre ? Le maître menuisier lui répondit : Nous pouvons aller aussi pour les princes, voilà l'ordre ; j'ai d'ailleurs eu, comme vous voyez, de fermer les portes et les fenêtres<sup>304</sup>. Le garde se retira. Au bout de la rue, nous entendîmes un marteau qui, portes et fenêtres ouvertes, sciait et clouait des planches à grand bruit ; je le fis remarquer au garde, qui me répondit : Oh ! ce sont des bières, des menuisiers de cérémonies funéraires ; on peut y travailler le jour, la nuit, quand on veut<sup>305</sup>, pour les ouvrages des morts la loi ne s'en inquiète guère. Évidemment aucun des beaux clercs qui jouent la comédie ne fait du malheur des charpentiers ou des menuisiers ; je suis sûr d'avoir : il vaut mieux faire le saint sur le théâtre.

LA BANNIÈRE DE SAINT MARC. — Ce qui répond mieux à tout aux chagrins censeurs des mœurs actuelles, a continué à dire Hardouin, ce sont les portes vitrées, les huis encharnés<sup>306</sup>, qui remplacent, dans les beaux appartements, les portières derrière lesquelles toute sorte d'actions demeuraient cachées. Personne, je pense, ne blâme ou n'ose blâmer les nouvelles portes ; mais les nouvelles vitres blanches à légères verges et à<sup>307</sup> excitent les regrets des admirateurs du temps passé ; ils redemandent les anciennes vitres jaunes, vertes, bleues, et<sup>308</sup>. Toutefois le bon bourgeois qui aime son patron en voit bien mieux l'image au milieu du verre blanc<sup>309</sup> ; le bon gentleman qui aime ses armoiries en voit bien mieux, au milieu du verre blanc<sup>310</sup>, les nobles couleurs. La nature ne fait pas de prairies de fleurs ; elle sème les fleurs dans les prairies. Nous avons élégamment semé dans le verre blanc le verre de couleur. Les anciennes vitres interceptaient la pureté et l'éclat du jour : mais cet universel changement voulu par un siècle qui, avant et en tout, veut la lumière. Les vitres sont devenues aujourd'hui plus communes, mais les vitriers sont devenus plus chers ; car il est passé, depuis près de cent ans, le temps où dans son château de Montpensier, la duchesse de Berri ne se souciait ni s'il était minuit, ni s'il était midi, parce que les chassits de fenestragens étaient des ensires de toile sirée par défaut d'errerie<sup>311</sup>. Cependant l'apprentissage des vitriers, d'ailleurs fort long, est toujours terminé par un an d'exercice chez les jurés ; cependant les frais de leur réception sont de huit

livres, payées en partie au tronc de la confrérie, et bannière militaire <sup>209</sup>. Cependant il faut que pour un sou au plus par carreau ou losange <sup>210</sup>, ils du plomb de bonne qualité, avec soudure des deux, surtout qu'ils ne vous donnent aucune losange faite angles ajustés, encore moins de plusieurs morceaux plombés <sup>211</sup>. Qui maintenant veut être vitrier ?

Lanternes ! lanternes ! mes bonnes lanternes ! ce pas long-temps, à l'entrée de la nuit, un homme une allumée. Je lui achetai une grande lanterne à pendre devant ma maison <sup>212</sup>. Il me garantit qu'elle neuf, et composée de toutes les pièces requises par les nances <sup>213</sup>. Quels sont les ouvriers, lui demandai-les grandes belles lanternes de salle <sup>214</sup> ? — C'est ces beaux lustres suspendus, composés de deux traverses assemblées en croix, aux quatre bouts desquels une chandelle <sup>215</sup> ? — C'est nous. — Et ces porte-flambeaux qui soutiennent et qui allongent les flambeaux de circulant les grands repas du soir, les valets tiennent-ils table <sup>216</sup> ? — C'est nous. Sa voix grossissait à mesure que l'air intérieur se dilatait. Mais, lui dis-je, dans vos métiers êtes donc bien heureux ? — Nous, bien heureux ! Je remettant aussitôt et avec humeur sa charge sur mes épaules. Lanternes ! lanternes ! Et il s'en alla en continuant à crier dans la rue : Lanternes ! lanternes ! entendant faire pendant ce temps au proverbe si connu qui s'exprime par ces deux mots, ou quand on traite de conte ce qu'on vous dit.

Lanternes ! lanternes ! criait un autre jour, en pleurant, un homme qui ne portait que des soufflets. — Lanternes ! criait aussi, par un beau soleil, un homme qui ne portait que des boisseaux, des tamis, des sas. Je demandai d'eux pourquoi il criait Lanternes ! tandis qu'il n'en faisait que des soufflets. Le souffletier me répondit qu'il pouvait faire aussi et des soufflets et aussi des lanternes <sup>217</sup>, et que, lorsque le jour il criait comme l'objet le plus honorable de son métier, le soir il criait qu'alors il ne vendait que des soufflets. Le boisselier, qui ne faisait que des boisseaux, me dit aussi qu'il faisait aussi des lanternes <sup>218</sup>, me disant en sa réponse. Je ne les félicitai pas sur leur métier ; je craignais de faire crier avant qu'il fût nuit : Lanternes ! lanternes !

L'expérience me rend tous les jours plus avare de félicité envers les artisans, tous ou moins ou plus malheureux. Le carême dernière, je passais près de la boutique d'un rouetier ; il criait et faisait crier sur la porte : Rouets !

des rouets ! achetez des quenouilles, des fuseaux, des  
des, des hanaps, des billes, des billards, des flûtes, des sif-  
<sup>220</sup> ! Saint Marc, votre bon patron, vous mette en paradis !  
dis-je ; certes, votre métier n'est pas le pire, car, outre les  
ges de vannerie, vous vendez là mille autres ouvrages en  
Vous vendez ! vous vendez ! me répondit-il avec une fu-  
qu'il s'efforçait inutilement de modérer, je ne vends pas, car  
ne n'achète. Allez-moi donc arrêter aux barrières de la  
tous les objets de notre commerce qu'on apporte de dehors,  
rondes charretées de quenouilles, ces grandes charretées de  
s, ces grandes charretées de flûtes <sup>221</sup>, que l'enfer vomit au-  
l'hui sur la terre !

Les nattes sont devenues d'un usage si général, qu'en hiver  
couvrent tous les planchers <sup>222</sup>. Maintenant on fait même  
habits en nattes pour les prisonniers <sup>223</sup>, dont, à cet égard  
moins, le sort s'est bien amélioré. Chacun sait combien peu  
payés les ouvriers qui font les nattes, et combien cependant  
ont nombreux ; ainsi on peut à volonté dire : Nattier, petit  
tr, grand métier ; on peut encore dire : Pauvre métier.

Vous connaissez tous ici, Messieurs, cette grosse réjouie de ton-  
re qui demeure au coin de la rue. Elle s'est mariée à quinze  
lre ans ; c'était alors une jeune, une petite rose. Je la trouvai,  
demain de ses noces, la tête penchée et tout en pleurs.  
! ma belle enfant, lui dis-je par manière de plaisanterie,  
pleurez ; mais c'est encore trop tôt. Ah ! maître Hardouin,  
épondit-elle, mon mari a bien fait son chef-d'œuvre, son cu-  
; il a, sans reproche, bien donné son grand pain, son bon  
e vin aux confrères ; il est bien passé maître. Mais, comme  
le monde sait, mon mari est très amoureux de moi, et, s'il  
istrait à proportion, il se ruinera : car, pour chaque douve  
s, amende ; pour chaque douve rouge *non réclée*, amende ;  
chaque mauvais cercle, amende ; pour chaque mauvaise  
illure, amende <sup>224</sup> ; et, s'il cesse d'être distrait, de se ruiner,  
ra encore pis : il cessera d'être amoureux.

À BANNIÈRE DE SAINT CÔME. — Sire Robin, oui, j'en  
iens, les financiers, bien que vous soyez les plus riches,  
êtes les plus malheureux : car enfin vous le dites, et qui le  
mieux que vous ? Ainsi vous ne risquerez rien à changer d'état.  
rien ! de nos différentes bannières choisissez celle qui vous  
ient le mieux. Il me semble que c'est celle de saint Côme :  
celle des barbiers ; il y a aussi de l'argent chez eux ; il y a  
e de la gloire. Les barbiers se croient les plus savants, les  
s, les Grecs des artisans ; ils se croient, pour le rang, au



moins autant que les orfèvres ; ils disent que , si entre les familles de ces deux états on voit peu d'alliances , c'est que les barbiers ne veulent pas. Les orfèvres ne disent rien. Pourtant faut-il avouer que l'état de barbier a son importance. Veut-on s'en convaincre , on n'a qu'à assister à leur chef-d'œuvre. Les jurés sont rasés en silence sur leurs bancs. Vous voyez amener un pauvre diable ramassé dans les rues à cause de sa barbe , de sa chevelure hérissée : c'est une espèce de sanglier. Il faut que le récipiendaire le rase lestement et sans le faire sourciller ; ensuite qu'il le tonde élégamment et à la mode. Mais ce n'est rien. Vous voyez bien après amener un homme pauvre , gras à lard , comme quelquefois il s'en trouve pour faire enrager les riches. Aucune veine ne paraît sur son corps ; le récipiendaire est tenu de le saigner sans hésitation et sans aide. Avant il a soutenu , en présence des magistrats , un examen sur la petite chirurgie , sur les premiers éléments d'anatomie , sur les veines du corps humain , là où elles existent , et , ce qui est plus difficile , et cependant ce qu'exigent les statuts royaux , à quoi elles servent <sup>213</sup> ; avant il a forgé soigneusement des lancettes , dont un des juges a brisé la pointe pour vérifier le grain et la trempe de l'acier ; avant il a composé des onguents pour les blessures et même pour les brûlures <sup>214</sup>. Enfin il est reçu maître ; il va s'établir à une rue , à une place commerçante , à un marché , à une avenue de ville , à un bout de paroisse. Aussitôt commence pour lui la police la plus rigoureuse. Les spectateurs lui demandent ses lettres d'institution , scellées par le premier barbier du roi , qui , par lui ou par ses nombreux lieutenants , exerce sa juridiction sur tous les barbiers du royaume ; lui demande aussi les quittances des cinq sous qu'il lui doit. On revient ; on visite ses outils , ses instruments , ses pots. Ce n'est pas tout , car voici le pis. Il est né rieur ; vous savez que ça arrive quelquefois aux jeunes gens d'avoir les maladies des vieux , et aux gens vieux d'avoir les maladies des jeunes gens ; vous savez encore que les femmes ont aussi , comme les hommes , des maladies singulières. Il voudrait , à la veillée , rire un peu avec ses amis , naturellement de la même humeur que lui ; mais sitôt l'ordonnance lui commande le silence des confesseurs. Quand viennent les grandes fêtes , le profit , au lieu d'augmenter , diminue. Qui de vous ces jours-là a pu se faire raser ? On ne peut que se faire peigner ; on ne peut se faire couper les cheveux , excepté qu'on prenne la tonsure ou qu'on se marie. En grande nécessité on ne peut se faire purger ; on ne peut que se faire saigner. Le malheureux barbier est , ces jours-là , obligé de dépendre ses bassins et ses enseignes. Quand vient la fête de



e, il n'a le temps ni de manger ni de boire, encore moins chanter et de danser. Ce jour-là de plus solennels et de plus fies se succèdent, et la grande procession des barbiers, et tant de monde, ne rentre qu'à la nuit. Pour les affaires, et que le corps du métier a ou peut avoir, il faut donner niers par semaine. Il faut donner aussi tous les ans trente pour l'almanach astral des saignées<sup>229</sup>, que dix mille s sont obligés d'acheter, et que peut-être mille au plus et. Comptez encore aux nombre des malheurs de cet état barbiers passent pour se mêler de mauvais métiers, par et que le règlement le leur défend; et que, par cela seul donne aux barbières d'être sévères<sup>230</sup>, elles passent pour pas.

**BANNIÈRE DE SAINT AMAND.** — Il y a une ville où je e, mais seulement un jour de l'année, être brasseur de e'est à Rouen. Le jour de la confrérie de ce métier, les ont dîner au réfectoire de l'abbaye de Saint-Amand<sup>231</sup>, de plusieurs rangées de jolies vierges normandes.

**BANNIÈRE DE SAINT HONORÉ.** — Bien des gens qui rient surtout qu'on ne peut être malheureux au milieu elle farine, au milieu du beau pain. Ils s'imaginent que la le de Saint-Honoré est particulièrement bénie; ils ne se ment pas que le boulanger est obligé, comme la justice, continuellement la balance à la main, et que, lorsqu'il la tal, il lui en prend autrement qu'à la justice. Ils ne se ment pas non plus que son pain doit avoir et le poids lé-la blancheur légale; que l'inspecteur est toujours suivi na de pauvres prêts à dévorer les fournées adjudgées à la publique, et que le boulanger en faute peut être pris non ent dans sa boutique, mais encore dehors, jusque sous le 1, sous la dent de ses pratiques, car tous ses pains doivent sa marque<sup>232</sup>. Vous me direz que les boulangers ont des ges, qu'ils peuvent, dans certaines villes, forcer quelque- marchands blatiers à leur vendre du blé; je vous dirai ns d'autres, ils ne peuvent acheter que long-temps après marché est ouvert, qu'après midi sonné<sup>233</sup>. Vous me di- s, dans certaines villes, ils font crier le prix du pain à la je vous dirai que, dans d'autres, ils ne peuvent en vendre rs de la ville<sup>234</sup>. Vous me direz qu'à la campagne les bou- peuvent tenir autant de porcs qu'ils veulent; je vous dirai campagne les boulangers ne peuvent aller vendre du pain iole dans les villes<sup>235</sup>. Parlerai-je du tonlieu imposé aux gers<sup>236</sup>, de l'obole qu'ils paient ici sur chaque pain<sup>237</sup>?

Non, j'aime mieux parler du danger des émeutes. Pierre Lapierre, qui êtes si malheureux, s'il faut vous ne me citerez qu'un seul échevin qui ait été peuple, et encore ça été bien loin d'ici, à Douai <sup>238</sup> moi je vous citerai cent boulangers, et le double de

Et, pour en venir maintenant à ces pauvres meun pas le seul malheur de leur état. Leur art n'a pas fait sensibles; au lieu que, depuis que le droit de cuire devenu de plus en plus général, l'art de la boulangerie est devenu dement et merveilleusement perfectionné. Qu'on le se le rappelle, qu'on ne l'oublie pas, c'est à Boutiflar devons la liberté des fours <sup>239</sup>.

**LA BANNIÈRE DU SAINT-SACREMENT.** — Bien aussi envient aux bouchers leurs gras crochets, leur Je l'ai toujours remarqué, ils regardent particulièrement leur bannière. Ils ne connaissent pas ce Je vais faire une petite histoire vraie, depuis le premier mot. Mon ancien voisin Paul-aux-Poules con de vingt-trois à vingt-quatre ans, disputa le crocheteur à mon ami Germain, et mon ami Germain, à cette occasion, eut le mauvais rôle. Furieux contre son rival, il voulait tantôt l'attendre et l'assommer, tantôt l'embarquer aux Turcs. Enfin il se décida à le faire boucher. Paul-aux-Poules, n'ayant pas d'état, indécis sur celui qui lui convenait, se fit boucher dans les pièges de Germain, qui le fit vouloir être boucher. Il apprit le métier, et fut reçu maître. Alors Germain, pour plus contenir sa joie, vient me dire : Me voilà con boucher. Et vous ne savez pas ! la ville va, dit-on, faire un usage, d'après lequel il sera dans quelques années, avec ses camarades, de mettre un chapeau de cuir sur la tête, traîner, attelés deux à deux, jusqu'à la léproserie, un homme sera assis, au milieu de vingt-cinq porcs gras, l'aumônier sera plus portant la croix ; en même temps les trompettes sonneront ce qui n'empêchera pas d'entendre les cris des enfants du pauvre peuple : « Vilains ! Serfs ! Bœufs trayants ! » Je veux aussi, je veux crier, ajouta Germain. Et ensuite de se lever les mains en signe de joie. Oh ! lui dis-je, cet usage est un acte authentique au moins depuis le milieu de ce siècle. L'on vous a fait là un conte de vieux ou même de vieilles histoires, me répondit-il ; mais toujours sera-t-il obligé de aller avec les langues des bœufs aux lépreux <sup>241</sup> ; il n'en vendra pas un seul, mangera pas une seule. Et Germain de se frotter encore les yeux. Avant tout il sera obligé de louer un *banc à chair* <sup>242</sup>.

de se frotter les mains. Qu'il vende, qu'il ne vende pas, il a tenir son étal toujours garni. Et de se frotter les mains. Cela n'est rien ! tout cela n'est rien ! et voici surtout ce qui jouit : il ne pourra tuer de bête que les jurés ne l'aient vue par de bon appétit<sup>243</sup>. Et de se frotter les mains. On veut bruire ici, comme dans d'autres villes, un abattoir<sup>244</sup> : il ne ira plus tuer chez lui. Et de se frotter les mains. Les bou- forains pourront, comme lui, sinon venir tuer le bétail, du en vendre la viande dans l'enceinte de la ville. Et de se ter les mains. Il n'est pas riche : il voudra partager la viande i gros bœuf avec un autre boucher ; les réglemens et les jurés empêcheront. Et de se frotter les mains. Qu'il ne s'avise pas arer les viandes avec des graisses qui n'en auraient pas fait e<sup>245</sup> ! Et de se frotter les mains. Il ne sera pas content, il ailleurs ; il trouvera plusieurs villes où l'on perçoit le droit eule<sup>246</sup>. Et de se frotter les mains. Il en trouvera plusieurs s où l'on n'a pas renoncé à l'ancien usage de ne vendre la e qu'aux portes de l'enceinte<sup>247</sup>. Et de se frotter les mains. ère que dans la ville où il s'établira les bouchers n'aurent le privilège exclusif de vendre le poisson de mer<sup>248</sup>, et que, s qu'on viendra vendre à leur nez, à son nez, du cerf, du pier, des lievres, des lapins, ils ne pourront et il ne pourra les visiter. Et de se frotter les mains. Il lui sera bien permis, our actuel, de faire manger aux bons chrétiens les bêtes ho- ides<sup>249</sup> ; mais il sera forcé de jeter à la rivière les bêtes ma- es, les bêtes condamnées par les gens de l'art, les moutons at- ts de la clavelée, les bœufs qui auront le fy<sup>250</sup>. Toutefois, s me direz que dans les villes où il y a beaucoup d'esprit, me à Caen, on fait manger les porcs ladres aux prison- rs<sup>251</sup>, parce qu'il n'est pas sûr que cette viande donne la lè- , et que, si elle la donne, il n'y a pas grand mal que ce soit : voleurs. Je n'ignore pas non plus que dans une autre ville, s'il n'y a pas plus, il y a au moins autant d'esprit, à Bor- ux, le boucher est bien plus à son aise : car les lois de la po- , après avoir posé en principe que les estomacs du vulgaire t plus forts ou moins précieux, ordonnent que la bonne viande e vendue aux grandes halles, et que la mauvaise viande, la de sursemée, gâtée, avariée, soit vendue aux marchés du t peuple<sup>252</sup>. Mais au diable s'il va dans la Basse-Normandie, e la Basse-Gascogne ! nous savons comme les bons, francs et ux Champenois s'y enrichissent.

A BANNIÈRE DE SAINT NICOLAS. — Comptez encore une

autre victime de l'amour dans notre malheureux état. Une chandelière-cirière venait d'être reçue maîtresse avait vingt-un, vingt-deux ans. Un apprenti de vingt-une apprentie de seize, se présentent en même temps jeune maîtresse balança long-temps, sollicitée tantôt par un homme, tantôt par la jeune fille; enfin le jeune homme avait l'avantage de parler aussi par les yeux, fut pris par la jeune fille, et même peu de temps après il obtint la chandelière. Dans ce jour, me dit-il, car c'est lui qui raconte son histoire, mes liens avec mon métier furent, comme avec une femme, indissolubles. Si le métier était bon, je dirais : c'est une heure ! mais vous allez en juger. Il n'est pas aujourd'hui de mêler la vieille cire avec la nouvelle <sup>254</sup> ; quand elle le permettait et qu'elle était surprise, elle avait son excuse prête : C'est mon sot de mari, mon sot d'apprenti qui ne sait rien apprendre. Maîtresse, lui disaient les jurés et les jurées, vous avez mélangé du suif de mouton avec du suif de vache, vous n'en avez pas obtenu l'autorisation des cours de la ville. C'est mon sot de mari, mon sot d'apprenti. Même excuse si elle mettait plus d'étoupes que de coton aux mèches : excuse si d'une livre de cire elle faisait plus de cent bougies. Même excuse si sur les torches elle ne mettait pas le poids par livres et par onces <sup>255</sup>. Un jour elle acheta des chandelles avec du suif noir ; les jurés et les jurées en furent informés et coururent aussitôt chez elle. Cette fois ce fut pour mentir ; il me fallut dire que c'était pour un bourgeois. Vous savez, les bourgeois peuvent faire faire de la chandelle du suif aussi noir qu'ils le veulent <sup>256</sup>. Être obligé de mentir dans mon état, ce qui toujours m'a coûté le plus ; il ne peut-être pas autant à ma femme. Quoi qu'il en soit, je me disais que l'un et l'autre nous méritions d'en être punis et je me disais que nous en fissions notre pénitence dans ce monde et dans l'autre ; nous la fîmes sans trop attendre.

Il se présenta chez nous un homme court, gros, lourd, stature apoplectique ; il avait peur de mourir : il nous fit un vœu de sa stature en cire du même poids que lui <sup>257</sup>, cent quatre-vingt-quinze livres. Nous mettons aussitôt à l'œuvre ; le vœu est porté à l'église, où, à côté des vœux du quatorzième siècle, il attire l'admiration en montrant qu'il atteste le progrès de l'art. Mais voilà tout ce que nous avons tiré : le vœu n'a pas d'argent pour nous payer, et long-temps il ne se porte bien à nos dépens, car jamais l'œ

voulu non son vœu. Cela a dégoûté ma femme  
 r : elle n'a pu voulu être maîtresse. Elle a voulu que je  
 je le s : je suis bien plus malheureux.

II SAINT JEAN-BAPTISTE. — Un gros, j'en-  
 r, me disait, il n'y a pas très long-temps,  
 rusans qui suivaient les bannières des saints,  
 celle de saint Jean-Baptiste étaient les plus  
 plus malheureux de ceux qui suivaient cette  
 les pelletiers. Avait-il raison, avait-il tort ?  
 e. Aujourd'hui, me disait-il, au lieu de ces  
 ru de la Norvège ou de la Russie, tout le monde  
 s'occupe des bourgeoises fourrures des animaux qui bêlent  
 leries. Autrefois ours, martres, petit-gris<sup>259</sup> ;  
 agneau, chevreau<sup>260</sup>. Gardez-vous cepen-  
 l'art soit déchu, même qu'il n'ait pas fait de  
 L pelletiers actuels ont d'abord l'avantage de  
 de la bête vivante peut ou ne peut pas être portée  
 r<sup>261</sup>. Au jour présent, ils ne demandent plus qu'un  
 e pour donner à la laine de leurs pelleteries une cou-  
 e<sup>262</sup> et une élasticité qui plaisent tant à l'œil et à la  
 parfaitement leurs pelleteries ; mais il leur  
 au de les teindre. Ils préparent fort bien leurs peaux à  
 et peut-être les prépareraient-ils aussi bien et mieux à  
 , si cela leur était permis. Combien de peaux d'agneau,  
 t le pelletier en terminant, croyez-vous que nous sommes  
 d'apprêter lorsque nous faisons notre chef-d'œuvre ? Vous  
 direz vingt, trente, quarante ; vous n'oserez répondre cin-  
 . Nous sommes tenus d'en apprêter cent<sup>263</sup>, et les jurés  
 ils les comptent ; ils ne feraient pas grâce d'une.  
 uvres pelletiers ! direz-vous, et certes ce n'est pas sans  
 a ; mais dites aussi : Pauvres fourreurs ! La loi, quelque-  
 i dure envers les artisans, l'est continuellement envers eux ;  
 le leur parle que par prohibitions et par menaces. Je com-  
 : qu'elle n'aime pas les bizarres oppositions des fourrures  
 laine, à courte laine, de peau de mouton, de peau d'a-  
 u, les fourrures de laine, de poil, de peau d'agneau, de peau  
 reau. Je comprends qu'elle ne veuille pas qu'on les aime,  
 tends qu'elle les interdise<sup>264</sup> ; mais quand elle ne veut  
 un homme petit ait un petit manteau fourré, un homme  
 un grand manteau ; quand elle veut que les manteaux  
 ent faits au commun patron du manteau de la ville<sup>265</sup>,  
 tends qu'elle a sans doute aussi ses raisons, mais je vou-  
 dien les savoir.

Vous avez dit : Pauvres palletiers ! Pauvres fourr  
vous direz : Pauvres gantiers ! Un de ces derniers  
sans lanterne ni lumière. En passant devant une bo  
dait pour enseigne une de ces grandes mains ro  
cueilleraient un potiron aussi aisément que la nôtre  
orange, j'entendis à travers les ais mal joints de la  
qu'un qui se plaignait. On a voulu, disait-il, que l  
sent corroyées à l'alun, qu'on ne fit pas de gants :  
gants vieux, je l'approuve ; j'approuve aussi qu'on  
faire travailler la nuit ; mais l'on a fixé le commenc  
tre travail à cinq heures du matin et la cessation à  
soir <sup>266</sup> : c'est trop tôt et trop tard. Nos seigneurs l  
sent qu'on ne peut perdre de temps en *jolivetés* <sup>267</sup>.  
leur réponds que nous ne sommes pas venus dans ce  
ne faire que des gants. Cette voix n'était pas celle  
valet, encore moins celle du maître ; elle annon  
vingt ans au plus.

Suivant moi, être obligé le dimanche d'étaler  
chandises, qu'un homme ne puisse les atteindre avec  
n'est pas un grand malheur pour les mégissiers ;  
s'en plaignent. Permis à eux ; mais lorsque je l  
plaindre aussi de ces méchants Mahométans de Maro  
garder leur secret <sup>269</sup>, je leur réponds tout douc  
vous voulez bien garder le vôtre ? Ne vous êtes-  
défendre par le roi d'enseigner la mégisserie aux tan

Mais, je le dis ici de la part des tanneurs, peu l  
ce qui leur importe c'est que la France n'ignore pas  
forts, leurs perfectionnements <sup>271</sup> ; et elle les ignore  
sans doute, leur grand malheur. Aussi ai-je tou  
qu'une des plus belles institutions religieuses et civ  
conservation dans les grandes églises des meubles,  
ments, qui ont été à l'usage des saints : les âges futu  
raient cette suite de reliques chronologiques, où l'on  
progrès successifs de tous les arts, où l'on verrait :  
vais cuir des siècles derniers ; le bon cuir du siècle  
pendant on pourrait absolument trouver, même en  
me à Troyes, des gens qui tiendraient moins à la g  
à ce que le vulgaire appelle le solide : eh bien ! je pr  
gens qu'ils ne voudraient pas être tanneurs. En e  
état, Messires, êtes-vous apprenti, vous êtes obligé  
dix sous au roi pour qu'il vous permette de travail  
val de fust ou chevalet, et vous ne pouvez dans tou  
mettre pour votre compte que trois ou quatre cuirs au

un maître, vos cuirs, avant de passer dans le commerce, doivent être inspectés, examinés et signés au seing, à la marque des m<sup>372</sup>, ou à celle de la ville<sup>373</sup>; et s'ils ne sont bien assés-bien engraisés, vous les corroyerez encore et vous paierez s<sup>374</sup>. Enfin, lorsque vous vous marierez, vous pourrez faire danser vos confrères; mais, en quelque nombre, vous ne pourrez ne pas les faire boire<sup>375</sup>.

LA TÊTE DE SAINT CRÉPIN. — Si cette conservation des vêtements était instituée, on reconnaîtrait les us du dernier siècle à leurs souliers, terminés par de longues griffes<sup>376</sup>; car les saints riches sont restés aux modes, et l'on verrait encore si les d'aujourd'hui sont aussi mal taillés, aussi mal cousus qu'ils le sont. La France au quatorzième siècle était presque en sabots; au quinzième elle est presque toute en souliers. Il n'y a pas alors, il y a maintenant du cuir. Maintenant les souliers sont faits par grandes quantités, par grandes voitures, vendus dans les marchés; on en a même établi des magasins d'un plus ou moins grand nombre de paires, et il me vient en ce sujet je vous raconte qu'on les acquitte quelquefois à un prix extraordinaire. J'étais il y a quelques années à Blois. Je dînai au château. Tout à coup deux valets de la porte de la salle s'ouvrent, et il entre le prieur, qui pose devant le seigneur une pile de souliers, et avait sous le bras. Le seigneur les examine, les compte, donne quittance et lui dit: Tu me remets des souliers bien faits, bien cousus, bien cloutés; tu me les remets à l'heure du jour, à la bonne heure; tu es en chaperon, à la bonne heure; mais tu n'es pas et tu devrais être chaussé de souliers à semelle, ainsi qu'il est écrit sur mes titres<sup>377</sup>: soit pour l'année. Souviens-toi cependant que l'année prochaine j'y serai de plus près. Puisque l'on fait tant de souliers, est-ce que le métier soit bon? Non certes, car il est mauvais, il est le pire: tout le monde l'a envié, a voulu le prendre. Pendant certaines années de mortalité l'on a enterré à Paris jusqu'à huit cents cordonniers<sup>378</sup>, et j'ai vu le temps où il s'en était à Troyes en si grand nombre qu'on y en comptait jusqu'à cinq mille<sup>379</sup>. Rien n'a pu arrêter l'élan qu'a pris leur art, surtout qu'il lui a été accordé l'insigne privilège de travailler à la ville<sup>380</sup>. Allez visiter notre marché aux souliers<sup>381</sup>, vous serez étonné. Toutefois, je conseillerai à ceux qui voudraient s'appréhender de considérer combien cet art est devenu com-  
mode, à cause des grandes fenêtres des souliers, des grands re-



sis des bottes<sup>281</sup>. De plus, les outils sont aujourd'hui nombreux qu'ils remplissent, à côté de l'ouvrier, de larges corbeilles<sup>282</sup>. Et pour passer maître ce n'est pas un, deux, trois, c'est quatre chefs-d'œuvre que vous devez faire<sup>283</sup>. Dans plusieurs villes, lorsque, avant neuf heures du matin en été et en hiver, quelqu'un voudra vous acheter une paire de souliers, ne croyez pas que vous puissiez les lui vendre : il faut que vous et lui attendiez que l'heure soit sonnée<sup>284</sup>. D'ailleurs, exposez devant votre boutique des souliers qui soient ridés, vendez des souliers ou des bottines non graissés à un homme qui ne sera pas malade, laissez acheter des souliers de veau par un homme qui ne serait pas constitué en dignité, ne faites pas des souliers de mouton pour les enfants au dessous de cinq ans, amendez<sup>285</sup> ! Il ne vous servira de rien que les doublures, les contre-forts soient en basane<sup>286</sup>; car il ne suffit pas d'observer la loi en un point, il faut l'observer en tous. Les cordonniers plaignent avec raison que les chaussures sont à trop bon marché pour quatre sous une paire de souliers<sup>287</sup>, pour six sous une paire de bottines<sup>288</sup>, pour dix sous une paire de housettes pour vingt sous une paire de housseaux<sup>289</sup>. Ils se plaignent encore avec plus de raison que, lorsque les maîtres selliers n'ont pas d'ouvrage, ils peuvent travailler comme maîtres cordonniers<sup>290</sup>.

A leur tour, les savetiers se plaignent que les cordonniers empêchent d'employer le cuir de porc<sup>291</sup>, et de raccommoder le soulier de manière qu'il redevienne neuf de plus des deux tiers<sup>292</sup>. Ils se plaignent aussi que les cordonniers puissent pendant certains jours, vendre comme eux de vieilles chaussures réparées<sup>293</sup>. Quand, les samedis au soir et les autres grandes veillées, les savetiers de Paris ou de Tours se vantent d'avoir raccommodé les bottes catalanes de Louis XI<sup>294</sup>, les savetiers de Troyes se vantent d'avoir raccommodé les vieilles chaussures de Charles le Chauve<sup>295</sup>. Je conviens qu'alors les uns et les autres ne sont pas si malheureux. Toutefois, Messires, pas un d'eux n'est pas même le commissionnaire, fils de portier, petit-fils de notaire, teneur-concierge, toujours allant, toujours venant, toujours content, toujours gai, toujours les mains, les poches ouvertes, voudrait d'aucun de ces métiers.

Et certainement vous ne voudriez pas non plus, et il ne faudrait certainement pas davantage, de celui des patiniers, de ces malheureux confrères de saint Crépin, malheureux surtout par les lois réglementaires, qui depuis long-temps ont attaché un signe distinctif des divers rangs à la forme, aux ornements



quelques chaussures. Vers la fin de l'été ou vers la commencement de l'automne, malgré le chagrin que me donnait la perte récente d'un proche parent, il me fallut rire, quand un maître patinier vint apporter à mon avocat, que j'étais allé voir, une paire de patins et une paire de galoches. Aussitôt que l'avocat eut vu les galoches, il commença à se fâcher. Le patinier lui dit : J'aurais bien voulu, mais je n'ai osé les faire telles que vous me les avez demandées. L'avocat se lève avec fureur, et, faisant pivoter le pauvre patinier sans devant derrière, il le pousse vers la porte en lui disant : Eh ! qui donc plus qu'un avocat a le droit de porter les galoches à semelle sciée, à cuir noir, à boucles de fer ?

LA BANNIÈRE DE L'ANNONCIATION. — J'entre dans un atelier de tisserand en linge. Les fils de chanvre, de lin, filés par les doigts des jeunes fileuses à un degré de finesse inconnu à leurs aïeules, sont au nombre de dix-huit cents, parallèlement tendus sur l'encouple et passent dans la lame de quatre quarts ou d'une seule de long<sup>300</sup>. Le tisserand monte sur son siège de labeur et de peine, et voilà tout aussitôt venir le public, qui, indoctriné par les ordonnances, sait que les nouvelles fabriques françaises sont au moins égales aux fabriques étrangères<sup>301</sup>, et lui demande les tabliers de table<sup>302</sup>, les nappes, les essuie-mains ou touailles de l'œuvre de Damas ou de Venise<sup>303</sup>, au même prix que celui de l'œuvre de Troyes et de Châlons. Diable ! quel difficile et en même temps si mauvais métier ! Qu'en dites-vous ? Oh ! si c'était là tout ; mais écoutez encore. Un ouvrier a commencé une pièce de linge, il a mille excellentes raisons pour ne pas la finir ; n'importe, il faut qu'il la finisse. Un ouvrier s'en est allé on ne sait où, peut-être en Espagne, peut-être plus loin ; il a laissé le fil ourdi, personne ne peut le tisser sans l'autorisation des jurés<sup>304</sup>. Écoutez surtout maintenant, vous qui êtes fringants et gaillards. Un maître a-t-il des amourettes, une maîtresse a-t-elle des galants, leur ouvrage est scandaleusement abattu<sup>305</sup> en présence de tout le peuple. Un maître nouvellement arrivé dans une ville avec sa femme ne peut-il justifier de la célébration de son mariage, il est obligé de passer outre<sup>306</sup>. Il en sera de même partout où il ira ; partout les jurés le repousseront. Mais ses mœurs sont bonnes, il s'est marié à la vue de tout le monde : il a l'estime, il a la confiance, il a la vogue du moment. Vous pensez qu'il va augmenter le nombre de ses métiers ; non, il ne lui est pas permis d'en avoir davantage, car il en a cinq<sup>307</sup>.

**LA BANNIÈRE DE SAINTE ARREGONDE.** — En ce moment on chuchote autour de moi, et j'entends dire : Mais du moins le métier de tisserand en toile est bon ? les toiles françaises sont aujourd'hui fort recherchées ; on en fait même des envois en Italie<sup>307</sup>. Eh ! qui vous nie, Messires, que l'art ait avancé ? Assurément le tisserand en toile ou le toilier, comme on dit en Normandie<sup>308</sup>, et comme sans doute, si cette province était plus centrale, on dirait par toute la France, en sait bien plus que ceux qui l'ont enseigné, et pour cela en est-il moins malheureux ? L'apprenti donne à la confrérie une livre de cire au commencement, une autre à la fin de son apprentissage. Pour l'attirer on lui dit : Allons ! va ! courage ! donne ! car, si tu meurs durant ton apprentissage, ta bière, comme celle d'un fils de maître, sera illuminée de quatre beaux cierges et de deux grandes torches flamboyantes jusqu'aux voûtes<sup>309</sup>. Le jeune garçon se sent tout glorieux, parce qu'il ne sait pas encore qu'aux funérailles des maîtres et même des maîtresses, on allume tout le grand luminaire de la confrérie<sup>310</sup>, et quelle différence ! Toutefois, je vous dirai que l'apprenti, quand il est fils de maître, ne paie pour sa maîtrise que cinq sous et deux livres de cire ; mais, s'il n'est pas fils de maître, il paie soixante sous et quatre livres de cire ; que, s'il n'est pas natif de la ville, il paie quatre-vingts sous et quatre livres de cire<sup>311</sup>. On ne cesse de parler des fêtes, des réjouissances, des bombances, que font les artisans lorsqu'ils passent maîtres. Cependant, à la réception d'un maître tisserand en linge, le dîner de tous les confrères, de tous, ne doit coûter que dix sous<sup>312</sup>. Est-ce trop ? Vous noterez aussi qu'il est défendu à tous les maîtres d'avoir de concubine ni dans le château, ni dans la ville, ni même dans les faubourgs<sup>313</sup>, et pour qu'ils obéissent mieux aux statuts, on leur fait promettre, à ceux qui n'ont pas de femme, d'en prendre une<sup>314</sup>. Avouez-le, plusieurs de ceux qui m'entendez, assurément cette condition vous paraîtra un peu dure.

**LA BANNIÈRE DE NOTRE-DAME.** — Depuis long-temps maître, on, à cause de l'honneur de l'échevinage, mesure la pierre, vous me regardez, vous avez peur que je vous regarde. Vous savez que vous êtes heureux, la conscience vous accuse. Cependant j'en conviendrai, cette économie héréditaire des maisons des bourgeois rentés et indépendants fait que vous désirez quelquefois d'être sous la bannière de ceux qui fabriquent ces beaux draps qu'on vous vend quarante-huit sous l'aune, tandis que les gros draps ordinaires vous ne les achetez que

sous <sup>316</sup>. Eh bien ! il ne tient qu'à vous. Voyez une foule de malheureux qui vous tendent la main ; vous conviendrait-il de prendre leur place ?

Ce sont d'abord les cardeurs, les cardeuses, les peigneurs, les ~~signetiers~~ : ils sont là depuis le premier coup de vèpres <sup>317</sup>, tous rangés en file sur les pavés du marché ; ils attendent, la plupart en vain ; que les fabricants viennent employer leurs longs arçons, leurs beaux peignes d'acier, leurs brillantes cardes, au désir de la loi, purgées de toute laine étrangère <sup>318</sup>.

Les fileurs, les fileuses : dans la belle saison ils étaient excédés de travail ; dans celle-ci, les travaux languissent ; leurs quenouilles, leurs rouets, leurs bras reposent.

Les retordeurs des fils de laine vous tendent aussi les bras. En voilà plusieurs que les ordonnances empêchent d'aller de grand matin à l'atelier, et en font sortir le soir quand ils voudraient travailler encore <sup>319</sup>. En voilà d'autres qui, pour avoir mal tordu, paient une amende de vingt sous <sup>320</sup>, quoiqu'à les entendre, ils aient bien et très bien tordu.

Les tisserands surtout vous tendent les bras. Un grand nombre sont apprentis : ils soupent, ils se couchent à la lueur du clair de la lune, et ils donnent cinq sous pour éclairer la chapelle ; ils n'ont que de méchantes chausses, et on les oblige d'en acheter de fort belles au maître valet de l'atelier. Un plus grand nombre sont valets : ils ont fini leur apprentissage, ils vont chercher fortune, c'est-à-dire du travail, de ville en ville. En arrivant, ils paient la bien-venue <sup>321</sup> ; et, vous le savez, pour être bien venu, il faut bien faire boire tous ses camarades, non comme si le marchand vendait, mais comme si le marchand donnait le vin. Ils sont enfin quittes de tout, ils peuvent aller tenir place <sup>322</sup> : ils doivent y être une heure avant le jour, soit en été, soit en hiver, soit avec le beau, soit avec le mauvais temps, la pluie, le vent, le froid, la neige ; ils doivent aller se ranger par ordre avec d'autres centaines de valets autour de la lanterne de la confrérie <sup>323</sup>, à la lueur de laquelle on vient les louer. Ils se mettent au travail : le règlement ne leur donne que trois heures pour le déjeuner, le dîner, le goûter, les bains, le sommeil du jour <sup>324</sup>. Leurs gains modiques, si chanceux, ne leur permettent pas quelquefois de lever un ouvrage, et cependant l'instinct de la nature, au moins aussi irrésistible pour les valets que pour les maîtres, les force à se marier. Alors, à la vérité, leurs enfants sont traités après eux comme fils de maîtres <sup>325</sup> ; mais alors surtout le malheur les poursuit jusqu'aux dernières limites de la vie. O vous qui, pour de misérables intérêts pécuniaires, ne craignez pas de faire

sonner aux oreilles des malades leur avant-dernière heure, écoutez et prenez exemple. Dans la rue où je demeure, un jeune valet de ce métier, grand, beau, frais, de toute manière dispo-  
 fit aimer de la nièce de son maître et l'épousa. Longues années après, quand ses enfants furent en âge d'être reçus valets, sa santé vint lentement et bientôt si rapidement à décliner, que tout le monde désespéra de sa vie. Lui seul ignorait son état ; mais son vieux maître, avare, froid, glacé comme la mort, dont il était la squelette, la ressemblance vivante, se chargea d'éteindre les rayons de l'espérance que Dieu de son divin souffle allume dans le lit du malade. Il s'approche de son valet : Joseph ! Joseph ! les médecins ont déclaré que Dieu t'appelait visiblement à lui ; dans ce cas nos statuts sont formels : tu n'as qu'à déclarer devant les gardes jurés que, te croyant près de ta fin, « tu requiers que » moyennant les quatre livres payées pour toi, et dix sous, avec » une paire de gants, pour chacun de tes fils, ils soient reçus va- » lets <sup>316</sup>. » Ah ! c'était alors à voir que ces fils, qui n'avaient point été prévenus, qui aussitôt se jettent à genoux devant leur père, le prient, au nom de Dieu, de la Vierge, de tous les saints, de ne pas faire cette déclaration, de vivre et de vivre long-temps ! Mais les gardes jurés, suivis des maîtres qu'on avait avertis, entrent. Aussitôt les enfants se lèvent, se jettent au cou de leur père, et par leurs embassements, tâchent de lui fermer la bouche. Le père, les écartant, fait entendre sa voix. La déclaration est faite et reçue ; ses fils sont valets à l'instant même <sup>317</sup>. Cependant le couteau de la peur, devenant de moment en moment plus tranchant, plus large, ne tarda pas à tuer ce pauvre valet dans les bras de ses pieux enfants. Croyez, messire Lapierre, que je pourrais vous parler encore d'autres malheurs des valets de ce métier ; mais c'en est assez, et sans doute vous les trouvez bien malheureux. Toutefois, ils le sont moins que lorsqu'ils sont devenus maîtres ; leur malheur redouble même dès l'instant qu'ils commencent leur chef-d'œuvre. Vous pensez peut-être qu'ils ont seulement à prouver qu'ils excellent à tisser, à se servir de leur métier ; ils doivent d'abord prouver qu'ils sont en état d'en construire tout le mécanisme, en état d'en faire toutes les pièces <sup>318</sup> ; ensuite ils vont empreindre leur marque sur le tableau de parchemin des maîtres <sup>319</sup> ; et cette marque, ils sont obligés de la tisser à chaque pièce de drap <sup>320</sup>. Considérez maintenant le petit nombre de métiers : chaque maître ne peut en avoir que trois, deux larges et un étroit <sup>321</sup>. Il travaille au métier large : quel immense ouvrage ses mains n'ont pas à faire parcourir à la navette, qui traverse une chaîne de deux mille quatre cents fils <sup>322</sup>, six cents de

siècle dernier<sup>333</sup> ! Écoutez encore. Comment feriez-vous, Messire Lapierre, si dans les écheveaux de fil, qui, d'après les régle-  
ments, doivent être composés d'aussi bons et d'aussi beaux  
dedans qu'en dehors<sup>334</sup>, il y en avait de qualité inégale ?  
Le mal échevin champenois, vous me répondrez que vous n'em-  
pêchez pas ces écheveaux. Oui, mais ce serait pour vous ruiner ;  
alors vous prendriez le parti le plus prudent : car, si vous  
employez, votre drap, devenant de qualité inégale, est coupé  
et quelquefois même en long ; alors c'est comme si dans  
les parties il était brûlé ; le garde vous le brûlerait d'ailleurs  
à tout moment<sup>335</sup>. Il en est de même des draps épaulés, corsés vers  
les bords<sup>336</sup>, faibles vers le centre. C'est surtout aux lisières que  
le garde doit prendre garde : il peut faire à sa volonté des  
draps, de couleur mélangée, de diverses laines, des gâchés,  
et qu'il avertisse par les lisières qui leur sont propres ;  
et moi-même, en n'y mettant pas de lisières<sup>337</sup>, fabriquer des  
draps grossiers, aussi mauvais qu'il voudra, pour lui, pour  
ses amis. Mais je ferai sans doute mieux de me  
contenter de laisser parler les statuts : « Que nul ne soit si hardi,  
disent-ils, de faire travailler à l'un de ces métiers un ouvrier  
est ni son apprenti, ni son fils, ni son frère, ni le fils de  
sa sœur. Que nul ne soit si hardi, avant d'avoir fini une  
pièce d'en commencer une autre. Que nul ne soit si hardi de  
commencer l'heure des vêpres une pièce, si ce n'est pour la finir  
à la même<sup>338</sup>. » Les statuts défendent encore aux maîtres de  
travailler en cette qualité si depuis leur réception ils ont tra-  
vaillé comme valets : alors ils doivent de nouveau être examinés,  
de nouveau faire leur chef-d'œuvre, de nouveau être reçus<sup>339</sup>.  
Messire Lapierre, dans cet état il vous faudrait en passer  
par tout, s'il vous avait plu d'être, comme on dit, d'évêque aumô-  
nier<sup>340</sup>. Viennent ensuite les droits de mesurage<sup>341</sup> à la clouière  
sur une barre fixe, garnie de clous espacés par pieds et par pou-  
ces ; viennent d'autres droits lorsque vous achetez les fils, lors-  
que vous vendez l'étoffe<sup>342</sup> ; viennent les diverses espèces de  
cotisations, et notamment celles pour l'absolution des confrères  
unifiés<sup>343</sup>. Que si d'ailleurs vous voulez vous enrichir,  
sachez que la loi vous défend de vous entendre avec les autres  
pour afin de tenir les draps à un prix élevé ; elle vous ordonne  
de vendre chacun à votre volonté<sup>344</sup>, qui plus qui moins. Enfin,  
Messire Lapierre, ne vous faites pas tisserand si vous n'êtes  
un tisserand : car il vous est défendu de gracieuser les femmes de vos  
confrères, et même leurs filles, lorsque mariage ne doit s'ensui-

vre. Ne vous faites pas tisserand si vous n'êtes honnête homme, car, à la première fois que vous avez volé, vous ne pouvez exercer d'un an le métier, et vous le perdez à la seconde<sup>346</sup>. Ne vous faites pas tisserand si vous n'avez de bonnes jambes : car, aux noces de chacun de vos confrères, ils sont bien obligés de vous donner douze deniers, mais vous êtes obligé de les suivre jusqu'à une lieue<sup>347</sup>, ce qui, avec le retour, fait deux, excepté que que je me trompe. Si vous n'avez bon estomac ne vous faites pas tisserand : car les status vous disent que, le lendemain de la Fête-Dieu, les dépenses de bouche sont grandes<sup>348</sup>, et, je le répète, vous, bourgeois économe, vous paierez tout comme, que vous ayez ce jour-là appétit ou non, que vous mangiez ou que vous ne mangiez pas.

Les foulons, comme les âmes du purgatoire, dans le grand tableau de la paroisse, vous tendent aussi les bras. Ils vont aussi tenir place une heure avant le jour<sup>349</sup>. Ils vous appellent, vous et tous ceux qui envient leur sort ; ils vous céderont volontiers leur part de mauvais temps, et encore plus volontiers leur part de travail. On n'envie pas les pauvres foulons quand, durant plusieurs heures, on les a vus fouler, tantôt des pieds, tantôt des mains, tournant, retournant les draps, les foulant, les refoulant, les imbibant, les dégorgeant, maintenant avec de la terre, maintenant avec de l'eau pure<sup>350</sup>. Au premier coup des vêpres la porte de leur foulonnerie s'ouvre : c'est un pain que, suivant l'usage, leur envoie le maître<sup>351</sup>, et c'est tout. Je ne parlerai pas des foulons des moulins à maillets de bois<sup>352</sup> : ils ne foulent que des draps grossiers ; ils ne sont pas exposés à payer une amende à chaque défectuosité, à chaque barre<sup>353</sup> ; mais aussi n'est-ce pas eux qui portent le beau nom de foulons pareurs de draps<sup>354</sup>, et leurs valets n'ont pas le droit de porter des vestes de quatre sous<sup>355</sup>.

Les tondeurs : voyez-les qui vous appellent aussi, qui vous prient de venir prendre leur place ; ils sont à tondre les draps à mou, humides, les draps à table sèche, secs<sup>356</sup>. A la vérité, ils chantent : c'est qu'ils font semblant d'être contents, et bien sûrement ils enragent, et vous enrageriez bien sûrement comme eux si vous tondiez ou retondiez les draps, et qu'on ne vous permit de les tendre, de les étirer, de les carrer qu'avec la machine à poillies<sup>357</sup>, qu'on vous interdit l'essellette ou appareil à madriers, dont la tension, plus douce et plus graduée, occasionne bien moins de cassures d'étoffes<sup>358</sup>. Je ne sais si vous n'enrageriez pas aussi qu'on vous défendit de vous servir de cardes au lieu de char-

<sup>360</sup> ; mais pour cette fois vous auriez tort. Vous enrageriez doute aussi qu'on vous défendît d'étendre vos draps le long des remparts de la ville<sup>360</sup> ; vous auriez tort encore.

Les friseurs maintenant vous appellent, et beaucoup plus haut. Ils ne vous auraient peut-être pas appelé au temps passé : peut-être auraient-ils été dignes d'envie dans la nouveauté de leur art<sup>361</sup> ; mais aujourd'hui ils vous céderaient volontiers leur place, et vous ne la prendriez pas.

Les pressoirs vous la céderaient de même. Messire, vous diriez que nos prédécesseurs du siècle dernier pouvaient presser les draps avec des plaques de métal chauffées<sup>362</sup> : alors, c'était bien ; maintenant, nous ne pouvons faire chauffer même les plaques<sup>363</sup> ; à peine il nous est permis de les employer. Bien-  
tôt les pressoirs<sup>364</sup> seront seuls en usage.

Ah ! le Lapiere, ah ! Messires, quel bon temps que ce-  
lui de l'ance ! Ici, à une de ces veillées de l'Hôtel-de-Ville,  
il y avait un qui se fâchait encore bien plus que les ton-  
deurs, les raseurs, les presseurs : c'était un de ces hommes qui  
ne travaillaient pas, et que cependant on appelle travailleurs ou du-  
tels, bien qu'ils ne fabriquent pas, bien qu'ils ne fas-  
sent que diriger les ouvriers qui fabriquent. Il me contait  
ces peines, et le chapitre était long ; il le termina en me disant :  
« Les statuts de notre métier sont et sans doute doivent être les  
plus sévères. Vous savez que les visiteurs viennent visiter les  
laines avant qu'on les carde ; les laines cardées, avant qu'on les  
file ; les laines filées, avant qu'on les tisse ; les étoffes tissées,  
avant qu'on les foule ; les étoffes foulées, avant qu'on les tire aux  
chardons, avant qu'on les tonde ; les étoffes tirées aux chardons,  
indues, avant qu'on les presse<sup>365</sup>. Vous savez après quels longs  
examens ils mettent le sceau de cire aux draps qui doivent être  
finis<sup>366</sup> ; après quels plus longs examens ils remplacent, à la fin  
du foulonnage, le sceau de cire par le sceau de plomb<sup>367</sup>, qui,  
jusqu'à la dernière aune de la pièce de drap, doit en attester la  
bonne qualité à l'acheteur ; vous savez que, sous sa responsabi-  
lité, le presseur doit couper la lisière vis-à-vis les endroits qui  
lui paraissent défectueux<sup>368</sup> ; vous savez qu'alors seulement on  
sorte les draps à la maison municipale de la visitation<sup>369</sup>. Eh

à toutes ces visites, à toutes ces inspections, à toutes, les  
seigneurs, les inspecteurs, et notamment lorsque j'étais à Dijon,  
seigneur le vicomte maire de la ville, qui alors était leur  
seigneur<sup>370</sup>, ne m'ont jamais fait aucun reproche, ne m'ont jamais  
donné que des éloges. Mes draps valent peut-être mieux que les  
draps espagnols ; toutefois, pour les vendre, même moins qu'ils



**LA BANNIÈRE DE SAINTE ARREGONDE.** — En ce moment on chuchote autour de moi, et j'entends dire : Mais du moins le métier de tisserand en toile est bon ? les toiles françaises sont aujourd'hui fort recherchées ; on en fait même des envois en Italie<sup>307</sup>. Eh ! qui vous me, Messires, que l'art ait avancé ? Assurément le tisserand en toile ou le toilier, comme on dit en Normandie<sup>308</sup>, et comme sans doute, si cette province était plus centrale, on dirait par toute la France, en sait bien plus que ceux qui l'ont enseigné, et pour cela en est-il moins malheureux ? L'apprenti donne à la confrérie une livre de cire au commencement, une autre à la fin de son apprentissage. Pour l'attirer on lui dit : Allons ! va ! courage ! donne ! car, si tu meurs durant ton apprentissage, ta bière, comme celle d'un fils de maître, sera illuminée de quatre beaux cierges et de deux grandes torches flamboyantes jusqu'aux voûtes<sup>309</sup>. Le jeune garçon se sent tout glorieux, parce qu'il ne sait pas encore qu'aux funérailles des maîtres et même des maîtresses, on allume tout le grand luminaires de la confrérie<sup>310</sup>, et quelle différence ! Toutefois, je vous dirai que l'apprenti, quand il est fils de maître, ne paie pour sa maîtrise que cinq sous et deux livres de cire ; mais, s'il n'est pas fils de maître, il paie soixante sous et quatre livres de cire ; que, s'il n'est pas natif de la ville, il paie quatre-vingts sous et quatre livres de cire<sup>311</sup>. On ne cesse de parler des fêtes, des réjouissances, des bombances, que font les artisans lorsqu'ils passent maîtres. Cependant, à la réception d'un maître tisserand en linge, dîner de tous les confrères, de tous, ne doit coûter que dix sous<sup>312</sup>. Est-ce trop ? Vous noterez aussi qu'il est défendu à tous les maîtres d'avoir de concubine ni dans le château, ni dans la ville, ni même dans les faubourgs<sup>313</sup>, et pour qu'ils obéissent mieux aux statuts, on leur fait promettre, à ceux qui n'ont pas de femme, d'en prendre une<sup>314</sup>. Avouez-le, plusieurs de ceux qui m'entendez, assurément cette condition vous paraîtra un peu dure.

**LA BANNIÈRE DE NOTRE-DAME.** — Depuis long-temps maître, ou, à cause de l'honneur de l'échevinage, messire La pierre, vous me regardez, vous avez peur que je vous regarde. Vous savez que vous êtes heureux, la conscience vous accuse. Cependant j'en conviendrai, cette économie héréditaire des maisons des bourgeois rentés et indépendants fait que vous désirez quelquefois d'être sous la bannière de ceux qui fabriquent ces beaux draps qu'on vous vend quarante-huit sous l'aune, tandis que les gros draps ordinaires vous ne les achetez que op



sous<sup>316</sup>. Eh bien ! il ne tient qu'à vous. Voyez une foule de malheureux qui vous tendent la main ; vous convient-il de prendre leur place ?

Ce sont d'abord les cardeurs, les cardeuses, les peigneurs, les ~~peignettes~~ : ils sont là depuis le premier coup de vèpres<sup>317</sup>, tous rangés en file sur les pavés du marché ; ils attendent, la plupart en vain, que les fabricants viennent employer leurs longs arçons, leurs beaux peignes d'acier, leurs brillantes cardes, au désir de la loi, purgées de toute laine étrangère<sup>318</sup>.

Les fileurs, les fileuses : dans la belle saison ils étaient excédés de travail ; dans celle-ci, les travaux languissent ; leurs quenouilles, leurs rouets, leurs bras reposent.

Les retordeurs des fils de laine vous tendent aussi les bras. En voilà plusieurs que les ordonnances empêchent d'aller de grand matin à l'atelier, et en font sortir le soir quand ils voudraient travailler encore<sup>319</sup>. En voilà d'autres qui, pour avoir mal tordu, paient une amende de vingt sous<sup>320</sup>, quoiqu'à les entendre, ils aient bien et très bien tordu.

Les tisserands surtout vous tendent les bras. Un grand nombre sont apprentis : ils soupent, ils se couchent à la lueur du clair de la lune, et ils donnent cinq sous pour éclairer la chapelle ; ils n'ont que de méchantes chausses, et on les oblige d'en acheter de fort belles au maître valet de l'atelier. Un plus grand nombre sont valets : ils ont fini leur apprentissage, ils vont chercher fortune, c'est-à-dire du travail, de ville en ville. En arrivant, ils paient la bien-venue<sup>321</sup> ; et, vous le savez, pour être bien venu, il faut bien faire boire tous ses camarades, non comme si le marchand vendait, mais comme si le marchand donnait le vin. Ils sont enfin quittes de tout, ils peuvent aller tenir place<sup>322</sup> : ils doivent y être une heure avant le jour, soit en été, soit en hiver, soit avec le beau, soit avec le mauvais temps, la pluie, le vent, le froid, la neige ; ils doivent aller se ranger par ordre avec d'autres centaines de valets autour de la lanterne de la confrérie<sup>323</sup>, à la lueur de laquelle on vient les louer. Ils se mettent au travail : le règlement ne leur donne que trois heures pour le déjeuner, le dîner, le goûter, les bains, le sommeil du jour<sup>324</sup>. Leurs gains modiques, si chanceux, ne leur permettent pas quelquefois de lever un ouvrage, et cependant l'instinct de la nature, au moins aussi irrésistible pour les valets que pour les maîtres, les force à se marier. Alors, à la vérité, leurs enfants sont traités après eux comme fils de maîtres<sup>325</sup> ; mais alors surtout le malheur les poursuit jusqu'aux dernières limites de la vie. O vous qui, pour de misérables intérêts pécuniaires, ne craignez pas de faire

sonner aux oreilles des malades leur avant-dernière heure, écou-  
tez et prenez exemple. Dans la rue où je demeure, un jeune  
let de ce métier, grand, beau, frais, de toute manière dispos,  
fit aimer de la nièce de son maître et l'épousa. Longues années  
après, quand ses enfants furent en âge d'être reçus valets, sa sa-  
uté vint lentement et bientôt si rapidement à décliner, que tout le  
monde désespéra de sa vie. Lui seul ignorait son état; mais son  
vieux maître, avare, froid, glacé comme la mort, dont il était le  
squelette, la ressemblance vivante, se chargea d'éteindre les  
rayons de l'espérance que Dieu de son divin soufflé allume dans  
le lit du malade. Il s'approche de son valet : Joseph ! Joseph ! les  
médecins ont déclaré que Dieu t'appelait visiblement à lui ; dans  
ce cas nos statuts sont formels : tu n'as qu'à déclarer devant les  
gardes jurés que, te croyant près de ta fin, « tu requiers que,  
» moyennant les quatre livres payées pour toi, et dix sous, avec  
» une paire de gants, pour chacun de tes fils, ils soient reçus va-  
» lets <sup>326</sup>. » Ah ! c'était alors à voir que ces fils, qui n'avaient point  
été prévenus, qui aussitôt se jettent à genoux devant leur père,  
le prient, au nom de Dieu, de la Vierge, de tous les saints, de ne  
pas faire cette déclaration, de vivre et de vivre long-temps ! Mais  
les gardes jurés, suivis des maîtres qu'on avait avertis, entrent.  
Aussitôt les enfants se lèvent, se jettent au cou de leur père, et  
par leurs embassements, tâchent de lui fermer la bouche. Le bon  
père, les écartant, fait entendre sa voix. La déclaration est faite  
et reçue ; ses fils sont valets à l'instant même <sup>327</sup>. Cependant le  
couteau de la peur, devenant de moment en moment plus tran-  
chant, plus large, ne tarda pas à tuer ce pauvre valet dans les bras  
de ses pieux enfants. Croyez, messire Lapierre, que je pourrais  
vous parler encore d'autres malheurs des valets de ce métier ;  
mais c'en est assez, et sans doute vous les trouvez bien malheu-  
reux. Toutefois, ils le sont moins que lorsqu'ils sont devenus  
maîtres ; leur malheur redouble même dès l'instant qu'ils com-  
mencent leur chef-d'œuvre. Vous pensez peut-être qu'ils ont ac-  
tuellement à prouver qu'ils excellent à tisser, à se servir de leur mé-  
tier ; ils doivent d'abord prouver qu'ils sont en état d'en construire  
tout le mécanisme, en état d'en faire toutes les pièces <sup>328</sup> ; ensuite  
ils vont empreindre leur marque sur le tableau de parchemin de  
leurs maîtres <sup>329</sup> ; et cette marque, ils sont obligés de la tisser à chaque  
pièce de drap <sup>330</sup>. Considérez maintenant le petit nombre de leurs  
métiers : chaque maître ne peut en avoir que trois, deux larges  
et un étroit <sup>331</sup>. Il travaille au métier large : quel immense espace  
ses mains n'ont pas à faire parcourir à la navette, qui traverse  
une chaîne de deux mille quatre cents fils <sup>332</sup>, six cents de plus

ju'au ( nier<sup>333</sup> ! Écoutez encore. Comment feriez-vous,  
 e Lap e, si dans les écheveaux de fil, qui, d'après ~~les~~ ré-  
 vent être composés d'aussi bons et d'aussi beaux  
 en d' qu'en dehors<sup>334</sup>, il y en avait de qualité inégale ?  
 in champenois, vous me répondrez que vous n'em-  
 es écheveaux. Oui, mais ce serait pour vous ruiner ;  
 vous prendriez le parti le plus prudent : car, si vous  
 ez, votre drap, devenant de qualité inégale, est coupé  
 q'uefois même en long ; alors c'est comme si dans  
 il était brûlé ; le garde vous le brûlerait d'ailleurs  
 il en est de même des draps épaulés, corsés vers  
 , faibles vers le centre. C'est surtout aux lisières que  
 doit prendre garde : il peut faire à sa volonté des  
 draps g de couleur mélangée, de diverses laines, des gâchés,  
 pourvu qu'il aver e par les lisières qui leur sont propres ;  
 il p , n'y a pas de lisières<sup>337</sup>, fabriquer des  
 gr rs, ai uvais qu'il voudra, pour lui, pour  
 des , pour m is je ferai sans doute mieux de me  
 e de les statuts : « Que nul ne soit si hardi,  
 vi us, de e travailler à l'un de ces métiers un ouvrier  
 ni son a i, ni son fils, ni son frère, ni le fils de  
 irere. Que nul ne soit si hardi, avant d'avoir fini une  
 piece, d'en commencer une autre. Que nul ne soit si hardi de  
 tisser après l'heure des vêpres une pièce, si ce n'est pour la finir  
 le soir même<sup>338</sup>. » Les statuts défendent encore aux maîtres de  
 travailler en cette qualité si depuis leur réception ils ont tra-  
 vaillé comme valets : alors ils doivent de nouveau être examinés,  
 de nouveau faire leur chef-d'œuvre, de nouveau être reçus<sup>339</sup>.  
 Ah ! messire Lapierre, dans cet état il vous faudrait en passer  
 par là, s'il vous avait plu d'être, comme on dit, d'évêque aumô-  
 nier<sup>340</sup>. Viennent ensuite les droits de mesurage<sup>341</sup> à la clouière  
 ou mesure fixe, garnie de clous espacés par pieds et par pou-  
 ces<sup>342</sup> ; viennent d'autres droits lorsque vous achetez les fils, lors-  
 que vous vendez l'étoffe<sup>343</sup> ; viennent les diverses espèces de  
 contributions, et notamment celles pour l'absolution des confrères  
 excommuniés<sup>344</sup>. Que si d'ailleurs vous voulez vous enrichir,  
 ajoutez que la loi vous défend de vous entendre avec les autres  
 maîtres afin de tenir les draps à un prix élevé ; elle vous ordonne  
 de vendre chacun à votre volonté<sup>345</sup>, qui plus qui moins. Enfin,  
 messire Lapierre, ne vous faites pas tisserand si vous n'êtes  
 chaste : car il vous est défendu de gracieuser les femmes de vos  
 confrères, et même leurs filles, lorsque mariage ne doit s'ensui-

vre. Ne vous faites pas tisserand si vous n'êtes honnête homme, car, à la première fois que vous avez volé, vous ne pouvez exercer d'un an le métier, et vous le perdez à la seconde<sup>346</sup>. Ne vous faites pas tisserand si vous n'avez de bonnes jambes : car, aux noces de chacun de vos confrères, ils sont bien obligés de vous donner douze deniers, mais vous êtes obligé de les suivre jusqu'à une lieue<sup>347</sup>, ce qui, avec le retour, fait deux, excepté que que je me trompe. Si vous n'avez bon estomac ne vous faites pas tisserand : car les status vous disent que, le lendemain de la Fête-Dieu, les dépenses de bouche sont grandes<sup>348</sup>, et, je le répète, vous, bourgeois économe, vous paierez tout comme, que vous ayez ce jour-là appétit ou non, que vous mangiez ou que vous ne mangiez pas.

Les foulons, comme les âmes du purgatoire, dans le grand tableau de la paroisse, vous tendent aussi les bras. Ils vont aussi tenir place une heure avant le jour<sup>349</sup>. Ils vous appellent, vous et tous ceux qui envient leur sort ; ils vous céderont volontiers leur part de mauvais temps, et encore plus volontiers leur part de travail. On n'envie pas les pauvres foulons quand, durant plusieurs heures, on les a vus fouler, tantôt des pieds, tantôt des mains, tournant, retournant les draps, les foulant, les refoulant, les imbibant, les dégorgeant, maintenant avec de la terre, maintenant avec de l'eau pure<sup>350</sup>. Au premier coup des vêpres la porte de leur foulonnerie s'ouvre : c'est un pain que, suivant l'usage, leur envoie le maître<sup>351</sup>, et c'est tout. Je ne parlerai pas des foulons des moulins à maillets de bois<sup>352</sup> : ils ne foulent que des draps grossiers ; ils ne sont pas exposés à payer une amende à chaque défectuosité, à chaque barre<sup>353</sup> ; mais aussi n'est-ce pas eux qui portent le beau nom de foulons pareurs de draps<sup>354</sup>, et leurs valets n'ont pas le droit de porter des vestes de quatre sous<sup>355</sup>.

Les tondeurs : voyez-les qui vous appellent aussi, qui vous prient de venir prendre leur place ; ils sont à tondre les draps mou, humides, les draps à table sèche, secs<sup>356</sup>. À la vérité, ils chantent : c'est qu'ils font semblant d'être contents, et bien sûrement ils enragent, et vous enrageriez bien sûrement comme eux si vous tondiez ou retondiez les draps, et qu'on ne vous permit de les tendre, de les étirer, de les carrer qu'avec la machine à po lies<sup>357</sup>, qu'on vous interdit l'essellette ou appareil à madriers, dont la tension, plus douce et plus graduée, occasionne bien moins de cassures d'étoffes<sup>358</sup>. Je ne sais si vous n'enrageriez pas aussi qu'on vous défendit de vous servir de cardes au lieu de char-

dons<sup>360</sup> ; mais pour cette fois vous auriez tort. Vous enrageriez sans doute aussi qu'on vous défendît d'étendre vos draps le long des remparts de la ville<sup>360</sup> ; vous auriez tort encore.

Les friseurs maintenant vous appellent, et beaucoup plus haut. Ils ne vous auraient peut-être pas appelé au temps passé : peut-être auraient-ils été dignes d'envie dans la nouveauté de leur art<sup>361</sup> ; mais aujourd'hui ils vous céderaient volontiers leur place, et vous ne la prendriez pas.

Les presseurs vous la céderaient de même. Messire, vous diraient-ils, nos prédécesseurs du siècle dernier pouvaient presser les draps avec des plaques de métal chauffées<sup>362</sup> : alors, c'était sitôt fait ! Maintenant, nous ne pouvons faire chauffer même les planchettes<sup>363</sup> ; à peine il nous est permis de les employer. Bientôt les forts papiers<sup>364</sup> seront seuls en usage.

Ah ! messire Lapierre, ah ! Messires, quel bon temps que celui de l'ignorance ! Ici, à une de ces veillées de l'Hôtel-de-Ville, je trouvai quelqu'un qui se fâchait encore bien plus que les tondeurs, les friseurs, les presseurs : c'était un de ces hommes qui ne travaillent pas, et que cependant on appelle travailleurs ou du moins fabricants, bien qu'ils ne fabriquent pas, bien qu'ils ne fassent que payer, diriger les ouvriers qui fabriquent. Il me conta ses peines, et le chapitre était long ; il le termina en me disant : Les statuts de notre métier sont et sans doute doivent être les plus sévères. Vous savez que les visiteurs viennent visiter les laines avant qu'on les carde ; les laines cardées, avant qu'on les file ; les laines filées, avant qu'on les tisse ; les étoffes tissées, avant qu'on les foule ; les étoffes foulées, avant qu'on les tire aux chardons, avant qu'on les tonde ; les étoffes tirées aux chardons, tondues, avant qu'on les presse<sup>365</sup>. Vous savez après quels longs examens ils mettent le sceau de cire aux draps qui doivent être foulés<sup>366</sup> ; après quels plus longs examens ils remplacent, à la fin du foulonnage, le sceau de cire par le sceau de plomb<sup>367</sup>, qui, jusqu'à la dernière aune de la pièce de drap, doit en attester la bonne qualité à l'acheteur ; vous savez que, sous sa responsabilité, le presseur doit couper la lisière vis-à-vis les endroits qui lui paraissent défectueux<sup>368</sup> ; vous savez qu'alors seulement on porte les draps à la maison municipale de la visitation<sup>369</sup>. Eh bien ! à toutes ces visites, à toutes ces inspections, à toutes, les visiteurs, les inspecteurs, et notamment lorsque j'étais à Dijon, monseigneur le vicomte maire de la ville, qui alors était leur chef<sup>370</sup>, ne m'ont jamais fait aucun reproche, ne m'ont jamais donné que des éloges. Mes draps valent peut-être mieux que les draps espagnols ; toutefois, pour les vendre, même moins qu'

me coûtent, je suis obligé de les appeler draps d'Espagne<sup>371</sup> non draps de France, car un homme tant soit peu notable ne draît pas en porter. Les tanneurs se plaignent d'être frustré leur gloire : notre gloire est incontestablement bien plus grande nous sommes incontestablement bien plus malheureux. Je le demande à tout le monde, je vous le demande, pouvons-nous être plus malheureux ?

**LA BANNIÈRE DE NOTRE-DAME-LA-RICHE.** — Oui, répondis-je : car, au lieu d'être fabricant d'étoffes de laine, pourriez être fabricant d'étoffes de soie ; au lieu d'être sous la bannière de Notre-Dame, vous pourriez être sous la bannière de Notre-Dame-la-Riche<sup>372</sup>. Rappelez-vous, je vous prie un jeune fabricant établi dans la grande rue. Il faisait des étoffes d'or de cinquante écus l'aune<sup>373</sup>. Tout à coup il se vit ruiné par l'ordonnance de 1485, qui interdit les draps d'or et d'argent, qui même ne permit de porter des habits de soie qu'aux chevaliers et aux écuyers les plus riches. Il faisait des velours cramoisis, figurés : ce furent ceux que l'ordonnance défendit. Il ne savait pas de satin ni de damas figuré : ce furent les étoffes qui ne furent pas permises<sup>374</sup>. Aujourd'hui cette ordonnance, il est vrai, est presque oubliée ; et cet homme industrieux, qui avait eu tant à se repentir de ne s'être livré qu'à un seul genre de fabrication, mis à faire des velours, des damas, des satins, des taffetas, des samyts, des crêpes de soie<sup>375</sup> de toute espèce. Toutefois il ne put jamais pu se relever des désastres de cette terrible année. Maintenant il travaille avec l'argent et pour le compte des autres, vous qui vous plaignez qu'en France on ne veut que des draps d'Espagne, considérez que depuis plus long-temps encore on ne veut que des soieries d'Italie<sup>376</sup>, quoique depuis le commencement du siècle nous fabriquions dans le royaume des étoffes de soie<sup>377</sup> ; même quoique Louis XI et ses successeurs y aient employé des ouvriers, des peintres, des directeurs étrangers<sup>378</sup>. Les grands et les riches prisent encore moins nos soieries que les draps ; ils s'imaginent, je crois, que nous avons encore plus d'esprit pour les soies que pour les laines.

**LA BANNIÈRE DE SAINT MAURICE.** — Avant-hier j'ai eu avec moi assez nombreuse compagnie. On parla de divers métiers, d'abord de ceux qui ne plaisent pas. Je dis que, si j'étais à choisir un métier ce ne serait pas celui des teinturiers que je choisirais. Eh ! pourquoi cela ? me répondit-on. Leur art depuis qu'on distingue le grand du petit teint<sup>379</sup>, s'élève, ne cesse de s'élever avec la perfection ; de plus, le parlement a pris, il y a long-temps, les teinturiers sous sa protection spéciale ; il a,

ab sièges, plusieurs fois grondé les tondeurs de ton-  
trop ou trop haut, de faire brûler le drap par la couleur,  
f' que la couleur pénètre <sup>380</sup>. N'importe, dit-je ;  
que celle de saint Maurice serait la miéme.  
ut pourquoi. Ce n'est pas, répondis-je, parce  
je ment forcé à teindre en laine la trame et en  
a c ; ce n'est pas non plus parce qu'on ne peut actuel-  
re en noir de chaudière que la chaîne des étoffes  
vu prix, et que la chaîne des belles étoffes doit être teinte en  
sde teinte en garance <sup>381</sup> ; mais c'est parce qu'un règle-  
r uv depuis peu <sup>382</sup> permet aux tisserands d'avoir chez  
us teinturiers, qu'il leur donne l'avantage de pouvoir  
re avec toute sorte de matières, excepté avec la guesde ;  
out parce que ce règlement est du siècle dernier, en ou-  
une femme, en outre vicille, en outre veuve, car c'était la  
he <sup>384</sup>.

LA MAÎTRESSE DE SAINTE LUCE. — On parla ensuite des  
plaisent. Quelqu'un qui venait de payer le compte  
riche habillement dit qu'il était fâché de ne pas être tail-  
que c'était un excellent métier. Ah ! vous n'êtes pas de  
, lui dit une autre personne de la compagnie : les maîtres  
peuvent empêcher ceux qui ne le sont pas de faire des habits  
les enfants, ce qui est peu de chose ; mais encore même  
re pour les seigneurs <sup>385</sup>, ce qui n'est pas peu de chose.  
: vous n'êtes pas de Tours, lui dit un autre : vous paieriez un  
d'argent pour votre maîtrise <sup>386</sup>. Ah ! vous n'êtes pas de la  
le, lui dit un autre : vous seriez tenu de donner cinquante  
pour votre cautionnement, de payer toutes les pièces d'ha-  
nt mestallées <sup>387</sup>. Ah ! vous n'êtes pas de Poitiers, lui  
autre : vous verriez s'il est facile de ne pas mestaller,  
vous êtes forcé de tirer d'une aune de drap portant cinq  
de lé deux paires de longues chausses d'homme, avec ta-  
et avant-pied <sup>388</sup>, ou bien quatre paires de chausses de fem-  
<sup>389</sup> ; et vous devez savoir qu'avec les femmes, lorsqu'il s'agit  
seulement de robes, mais même de chausses mestallées, il  
a pas à rire. Ah ! dit un autre, maintenant à Chinon c'est pis :  
ces d'homme à braies, à loquet, à sangles, à courroies,  
e couture, qui sont si compliquées, si difficiles à faire,  
elles sont faites en étoffes neuves et en étoffes vieilles sont  
<sup>390</sup> ; alors feu aux chausses ! Vous pouvez dire aussi, ajouta  
e, feu aux pourpoints ! feu aux jacques ! feu aux houpè-  
car à Paris il en est de même, si les pourpoints, les jac-



ques, les houpelandes, les habits de trois, quatre doubles, rembourrés de laine ou de coton<sup>391</sup>, qui paraissent aujourd'hui venir remplacer les fourrures, ne sont pas faits de bonnes toiles, de bonnes étoffes, sans mélange de neuves et de vieilles, excepté pour les bordures, où l'on peut employer aux habits bourgeois les vieux habits de soie des gentilshommes, parce que, dit paternellement ou maternellement l'ordonnance, ils ne sont général ni trop rapés, ni trop usés<sup>392</sup>. Et comme d'autres conuuaient à s'apitoyer sur le sort des tailleurs, l'homme au riche habillement leur dit : Messires, je ne vois pas que les tailleurs, qui mettent vingt aunes de velours à une robe<sup>393</sup>, soient tant à plaindre. Messire, lui dis-je, en fait de fournitures, les malheureux tailleurs sont depuis long-temps aguerris ; ils ne demeurent pas ailleurs, ils ne demeureraient pas ici sans réponse.

**LA BANNIÈRE DE SAINT SEVER.** — La voyez-vous maintenant passer, la bannière de saint Sever ? Ecoutez les prières qu'adressent les nombreux confrères à leur puissant et glorieux saint.

Les aumussiers qui font ces antiques couvre-chefs descendant par derrière jusqu'aux talons, ces aumusses d'abord à l'usage des femmes<sup>394</sup>, ensuite à l'usage des femmes et des clercs<sup>395</sup>, enfin à l'usage des femmes, des clercs, des laïques et de tout le monde<sup>396</sup>, lui demandent que leurs statuts s'adoucissent, qu'on puisse employer non seulement les laines tondues dans la bonne saison, mais dans toutes saisons ; qu'elles puissent être filées non seulement au rouet, mais de toutes les manières ; qu'elles puissent être foulées avec la terre à foulon, non seulement du pays, mais de tous les pays ; qu'elles puissent être foulées non seulement avec les mains, mais encore avec les pieds. Ils lui demandent qu'il leur soit permis de faire non seulement des aumusses, des bonnets, des coiffettes, des mitaines, des chaussettes, mais encore toute sorte d'ouvrages ; qu'il leur soit permis de travailler non seulement avec les chardons, avec les petits ciseaux, les petites forces, mais encore avec les cardes, les grands ciseaux, les grandes forces ; que, lorsqu'ils sont reçus maîtres et qu'ils ne peuvent, pour tous ces différents objets de fabrication, faire leur chef-d'œuvre, ils soient reçus maîtres pour la totalité, et non maîtres par fraction de métier, sauf leur promesse d'apprendre ce qui leur reste à savoir, et, en attendant, de ne faire que ce qu'ils font bien<sup>397</sup>.

Les lâcheurs, les lâcheresses de l'aumusserie, lui demandent qu'on ne défasse pas leur ouvrage lorsqu'il leur arrive d'en avoir



emblé, mal cousu les diverses pièces à la quille; qu'on ne recommence pas à le recommencer; qu'on ne leur impose point

eliers, contents qu'on leur laisse employer le noir de et les autres couleurs qui sont interdites aux aumoniés surtout de la nouvelle mode des chapeaux de les chapeaux de laine frisée<sup>399</sup>, lui demandent qu'ils feutrer aussi les agnelins communs, des agnelins de lité.

ment saint Sever, s'il pouvait miraculeusement parler d'or ou d'argent de son effigie, leur répondrait que leurs dont ils se plaignent tiennent à la perfection de, pour l'honneur de la confrérie, il ne peut leur accorder ande.

BANNIÈRE DE SAINT CLAIR. — On n'est pas surpris des progrès de la peinture, on est surpris des progrès de rie; mais cet art n'est qu'une peinture à l'aiguille. — e confrérie de brodeurs, de brodeuses, qui brodent les habits<sup>400</sup>, les manches, les robes, les ceintures, les, les tabourets, les chaises, les bancs<sup>401</sup>, les lits<sup>402</sup>, aux<sup>403</sup>, attire bien du monde sous la bannière du saint. Elle peine! quelle continuité de peine! Voyez le trait nouveau, le trait fait à l'aiguille: quelle rapidité! quelle

actuel, les hommes et les chevaux sont couverts d'armor ouvrés en broderie. Tel grand seigneur porte sous sa manche<sup>404</sup> le travail d'une brodeuse pendant six pendant un an; il y porte quelquefois la vie des plus jeux plus délicates.

as mieux aimé entendre dire à un vieux laboureur qu'à un brodeur irrité d'être obligé, faute de pouvoir trouver, à broder jour et nuit pendant les deux ou trois premiers précédèrent la joyeuse entrée du roi, qu'alors seulement onde serait bien réglé quand il n'y aurait plus des millions de fainéants dans les châteaux ou dans les des riches, quand tout homme pourrait répondre: Je t, je combats, je travaille.

BANNIÈRE DE SAINT FRANÇOIS. — La broderie est une à l'aiguille. La tapisserie est une peinture à la navette, aux navettes ou broches; elle a encore plus avancé; elle près de la peinture au pinceau, qu'elle imite jusque dans d'or et d'argent<sup>405</sup>. Quels plus beaux, quels plus grands de laine que ceux qui couvrent les murailles de l'église

de Saint-Remi de Reims, de l'église cathédrale, de plusieurs autres églises. Ce sont des représentations où viennent nos pontifes, nos rois, nos héros ; ce sont d'immenses feuilles d'histoire de France. Chaque scène, chaque groupe, a au-dessus une inscription explicative<sup>406</sup>. Mais dans ces tapisseries minutieusement tissées, si vivement colorées, qu'ai-je besoin lorsque tous les personnages parlent ? Maintenant qu'on a la bonne foi, et qu'on me réponde : Quand on regarde ce beau travail, songe-t-on à la peine de l'ouvrier ? On n'y songe pas, on songe à son habileté, à sa science ? Pas davantage.

La tapisserie a même avancé pour les restaurations. Il y a qu'autrefois dans les rentritures on employait grossièrement le noir sur le blanc, le rouge sur le bleu, puisque les règlements du milieu de ce siècle ordonnent qu'elles soient faites des mêmes couleurs, des mêmes nuances, puisqu'ils ordonnent qu'elles soient « bien filées et nouées aux visages, aux mains, aux pieds, aux morries, escussions et autres choses dangereuses<sup>407</sup> ». Le tapissier est obligé de faire pater, garnir de toile les chambres, les corridors, les tapisseries de serge à tous les endroits fixés par les règlements<sup>408</sup>. Aujourd'hui on paie beaucoup plus cher les tapisseries garnies de rubans calendrés ; c'est que les règlements interdisent<sup>409</sup>. On ne se plaint pas des tapissiers ; au contraire on les plaint.

LA BANNIÈRE DE SAINT PAUL. — J'avais ouï dire assez long-temps que l'état de cordier était surtout jaloux. Cette semaine j'en ai eu une nouvelle preuve ici à l'Hôtel-de-Ville où un courtier disait au maître cordier de la mairie : Perrot, votre grand-père n'était pas pauvre, votre père était riche, vous êtes encore plus riche : je veux changer de métier, faire le vôtre, travailler pour les hauts châteaux, où sont les puits les plus profonds, et l'on vous paie les cordes deux sous la toise<sup>410</sup>. — mais sachez qu'elles doivent être de bon chanvre qui n'a jamais été mouillé, resséché, ressuyé. — Vous gagnez beaucoup les cultivateurs à faire les traits de charrue. — Pas tant : ils ne peuvent avoir au moins douze fils. — Beaucoup avec les charretiers et les voituriers. — Pas tant : les chevêtres doivent être de lin et les lieus de chanvre doivent être mêlés de poil de chèvre. Le débat s'étant prolongé, Perrot, impatienté, le termina en disant : Les cordiers, quand nous filons une corde nous ne savons pas si elle ne sera pas celle d'un pendu : cela ne donne guère envie de prendre trop, de trop gagner. Les cordiers, nous sommes les plus pauvres et les plus honnêtes : notre état convient à tout le monde ; que les courtiers surtout ne s'y trompent pas.

ÈRE DE SAINT JEAN-PORTE-LATINE. — Il n'est

Messires, qui dans ses archives de famille n'ait du rnier siècle<sup>418</sup>. Voyez combien il était grossier, eux, cassant ! Voyez combien le nôtre a la pâte liée, blanche ! Le papier écu de France<sup>414</sup>, tête de mont couronné<sup>410</sup>, sera éternellement un monument utefois il ne coûte que huit sous la main<sup>417</sup>, c'est-oup moins qu'autrefois le vilain papier. De notre t d'ailleurs en convenir, l'abondance des chiffons est nde. Maintenant tout le monde, nuit et jour, porte au lieu qu'au pauvre siècle passé les riches n'en la nuit<sup>418</sup>, et grand nombre des autres n'en por-me le jour. Maintenant le clergé et la noblesse ne e des chiffons de toile blanche, et le tiers-état, qui t guère que des chiffons de toile grise ou rousse, d'hui des chiffons de toile blanche et en quantité ssante. L'amélioration de la société offre certains eptibles, mais infailibles. S'il est vrai que nos pa-royes soient les plus anciennes<sup>419</sup>, il est incontestant été les meilleures ; elles le sont encore. Des rs de l'université quatre sont Champenois, et tous Troyes<sup>420</sup>. Le nom de l'un d'eux est devenu célè-les belles éditions et qui ne connaît le nom du pa-<sup>421</sup> ?

sans doute les papetiers ; mais on envie bien plus rs. Aujourd'hui leur art est l'art nouveau, l'art le monde lui en veut, et cependant tout le monde itera surtout les courtiers. Les imprimeurs n'ont e notre ministère : donc, suivant eux, les impri-es plus heureux. Je sais d'ailleurs de bonne part ouvent que c'est l'état le plus heureux, et qu'ils le volontiers contre le leur. Mais, leur demanderai- donc s'enfiez-vous pour pouvoir l'exercer ? Ah ! mes urriers, quoique vous soyez fort adroits, fort ha-rêtes pas grands grecs, ou plutôt vous n'êtes pas de grec, ni même de latin. Personne ici n'ignore vez pas été à la grande école<sup>422</sup>. Peut-être me ré-qu'ils auraient des valets bons latinistes, bons gré-straient bien les points sur les i. A la bonne heure ; rai-je encore, vous avez de nos jours, et vous venez n moment de vous en vanter, vous avez porté le r dernières limites, et sûrement vous entendriez me l'imprimerie à la perfection. Eh ! qu'entendriez-

vous donc y perfectionner ? Entendriez-vous perfectionner le matériel de l'art ? Voyons en quoi cela serait possible. On a d'abord imprimé une page comme une estampe, avec une gravée ; ensuite on a rendu probablement les mots mobiles suite, et probablement bientôt après, on a rendu les lettres. Ces deux immenses pas sont faits, vous ne pouvez les faire. On a essayé successivement toute sorte de choses pour les lettres ou les caractères ; on les a gravés, on les a dus. On s'est arrêté là, et je pense que vous vous y arrêterez aussi. L'encre de l'imprimerie a été inventée en même temps que l'art ; elle n'a pu être inventée que grasse, onctueuse, et il vous serait impossible de l'inventer d'une autre manière. Entendriez-vous perfectionner la presse ? Voilà qui est bien. Au temps du rouleau à la main ; mais aujourd'hui nous avons la presse frappante ; on n'a pu et vous ne pourrez trouver mieux. Aujourd'hui on ne colle plus deux feuilles l'une contre l'autre ; on imprime les deux côtés du papier. Le papier n'a plus deux côtés, comment voulez-vous perfectionner le tirage ? Pour imiter les feuilles, on a imaginé depuis peu les faux-frais ; vous ne pouvez plus les imaginer. Vous n'êtes pas plus à l'aise à imprimer les premiers en caractères les lettres qu'à la main. Aujourd'hui on ne les fait plus à la main, on ne fait plus ainsi les frontispices : on les imprime comme le reste. Peut-être voudriez-vous rejeter le vieux et monotone romain, et adopter les nouveaux caractères allemands, qui sont près de la véritable image de l'écriture ? Eh bien ! on ne l'a encore prévenu<sup>424</sup>. Je vous le dis, je le dis à la postérité : il y a guère plus de soixante ans que l'imprimerie est en France, n'importe, jamais on ne passera Trapperel, Vérard, Vostre<sup>426</sup> ; je suis tenté d'ajouter : et nos bons imprimeurs de Troyes<sup>427</sup>.

Bien sûrement, mes voisins les courtiers, vous ne pouvez pas être relieurs, vous ne leur portez bien sûrement pas. Cependant vous ne manieriez plus autant qu'autrefois les livres. Les couvertures sont devenues bien plus légères, et ne soient toujours solidement attachées par des nerfs de soie ou de cuir<sup>428</sup> ; et si vous travailliez pour les gens riches, vous manieriez le damas, le velours<sup>429</sup>. Nos bibliothèques, quelques particuliers, s'élèvent, depuis l'invention de l'imprimerie, jusqu'à cent volumes<sup>430</sup>, récréent, par leurs diverses lectures<sup>431</sup>, les yeux, avant de récréer l'esprit ; elles récréent les yeux par les compartiments de maroquin<sup>432</sup>, par les pages délicates dont sont ornés les plats de la couverture<sup>433</sup>.

es gaufrures imprimées artistement à petits fers<sup>434</sup> sur lure et sur les tranches<sup>435</sup>, toutes chargées d'arabes-feuillages, de fruits<sup>436</sup>, d'ornements de l'intérieur du li-  
mbent en sortir, ou plutôt déborder. Belles, très bel-  
es! Métier pénible, très pénible!

es, oh! combien vous nous plaindriez davantage si je  
is que la plupart des malheurs de chaque métier sont  
à tous, que la plupart des malheurs de chaque classe  
étaient les malheurs de toutes!

ur des apprentis! Ils doivent être nés de loyal mariage.  
ard d'Arminhac, tenant son bâton de maréchal de  
"; le *bastard de Bourgoigne*, assis sous les hauts dais,  
frères ou ses cousins les princes du sang<sup>438</sup>; le *bastard*  
lui-même, proclamé le sauveur de la France<sup>439</sup>, si  
n'étaient changés, ne seraient pas reçus<sup>440</sup>.

ur des apprentis! Ils donnent cinq, huit, dix ans à leur

ur des maîtres! Ils ne peuvent avoir qu'un seul ap-

ur des valets! Il est grand nombre de métiers où les va-  
: même qui ont épousé la fille de leur maître, ne peu-  
succéder, où la maîtrise est rigoureusement héréditaire  
ssion masculine<sup>442</sup>.

ur des valets! Un valet, s'il ne peut donner la preuve  
ante qu'il porte contre son maître, est obligé de conti-  
meurer avec lui, de lui payer l'amende<sup>444</sup>, et de lui  
ne mine.

ur des maîtres et des valets! Le tribunal est composé de  
autres et de gardes-valets<sup>445</sup>.

ur des maîtres, des valets et des apprentis! Le plus grand  
e certaines villes, c'est le produit des amendes sur les  
\*. Un sergent, la plume au bonnet, l'épée au côté, par-  
rue; il entre à droite et à gauche dans plusieurs bouti-  
uteliers. Il est tout chargé de longs rubans de parche-  
chacun desquels est écrit en tête: « Ce sont les amen-  
erruriers.... — Ce sont les amendes des maçons.... —  
es amendes des boulangers.... — Ce sont les amendes  
urs.... — Ce sont les amendes des drapiers, taxées et  
par nous, bailli, au receveur, pour les faire cueillir moi-  
oit du roy nostre sire, moitié au profit des jurés<sup>447</sup>. »  
uvent tarifées toutes, jusqu'aux plus petites, les fautes

de fabrique : « Paul, cinq sols ; Jacques, deux sols ; deux deniers, un denier, une maille, une obole<sup>448</sup>. » De que notre malheur ne nous empêche pas de le dire, les a continuellement surveillés, repris, punis, amendés, ne que faire les plus grands progrès ; et si je représentais l'effection, ou du moins la perfectibilité, ce serait sous le d'un sergent de bailliage, élevant dans sa main ces longs de parchemin, dont il épouvanterait la fainéantise, la ou la mauvaise foi de tous les métiers.

Malheur des apprentis et des valets ! Quelquefois ils sont gés de faire leur chef-d'œuvre, c'est-à-dire d'ouvrer pendant plusieurs mois, chez les chefs du métier<sup>449</sup>.

Malheur des apprentis, des valets et des maîtres ! Je leraï ces grandes quantités de vin dont on abreuve les c du métier quand on reçoit un apprenti, un valet, surtout on reçoit un maître. Cette quantité devient plus grande celui qui est reçu n'est pas fils de maître, plus grande il n'est pas natif de la ville<sup>450</sup>. On envie alors notre sort : garde bien de penser qu'un grand nombre d'artisans sont que, lorsqu'ils sont reçus maîtres, ils se gênent pour bien de bien faire boire, et que, lorsqu'à leur tour il reçoit maîtres, ils ne se gênent pas moins pour répondre à coup aux nombreuses salutations qu'on leur fait. To on. conviens, ordinairement tout le vin est bu.

Malheur des maîtres ! Le malheureux artisan a bu l'o son dommage, et c'est pour cela que les vins ont été i Le lendemain, à droite de la boutique de l'ancien maître, blit le maître nouvellement reçu, rempli de jeunesse, de d'ardeur, de désir, qui, sans gêne, sans déguisement, pr son habileté, son bon ouvrage, son bon marché<sup>451</sup>.

Malheur des maîtres ! Le surlendemain, à gauche, vi blir un autre maître, nouvellement arrivé d'une ville juré ville de loi, d'une ville où il y a des ordonnances de ce r

Malheur des maîtres ! Une partie des pratiques de maître se sont changées aux deux nouvelles boutiques ; tre partie se change encore, et va à une nouvelle bouti s'ouvre en face, où se montre un bon gros homme : lie il était serrurier, chaudronnier ; il s'est fait ce matin orfè sans apprentissage, sans chef-d'œuvre, il devient maître nommé par lettres du roi, qui, à son avènement, a droi tre un nouveau maître dans chaque métier<sup>453</sup>. Heureu l'ancien maître s'il ne demeure pas dans certaines villes que a ce même droit<sup>454</sup> !

maitres! Qu'arrive-t-il, Messires, lorsqu'il y a trop de travail? Vous le savez, une paroisse la misère : nos statuts nous imposent alors le secours de nos confrères; la misère amène la maladie : refusez-nous secours envers eux<sup>455</sup>; la maladie, la mort nous les faire enterrer<sup>456</sup>. Ils laissent des veuves, des orphelins : c'est à nous de les nourrir; les instruire : c'est à nous à les élever, à les enseigner; les marier : c'est à nous à les doter, à les ma-

maitres! Est-ce donc là tous les maux auxquels vous êtes sujets? Non certes : n'oubliez pas les marques, les signes, outre nos marques, nos signes particuliers, le tonnelier lui-même est obligé de signer ses

maitres! Et oubliez le plus petit article de vos statuts : ne faire avec les inspecteurs, les maîtres de la paroisse avec les maîtres de la basse paroisse<sup>457</sup>.

Apprentis, des valets et des maitres! Travaillez tous, vous aurez affaire avec les gardes des fa-

apprentis, des valets et des maitres! Travaillez trop tard, travaillez aux heures des reueux heures où l'on ne doit pas travailler, vous aurez affaire avec les gardes des heures<sup>458</sup>.

maitres, des valets, et surtout des apprentis! Si vous êtes galant, trouvez beau le beau sexe, vous êtes alors il ne faut pas de grandes preuves; et alors vous perdez la maîtrise<sup>459</sup>; et alors, si vous ne vous n'avez droit à aucun secours<sup>460</sup>; et si vous êtes le même que la confrérie vous enterre<sup>461</sup>.

veuves des maitres! Si elles se remarient à un homme du métier, elles perdent aussitôt la maîtrise<sup>462</sup>.

Apprentis, des valets et des maitres! Qu'il ne reçoive les excommuniés dans leur atelier, en travaillant avec eux! qu'ils se gardent de boire à la santé même prudent de ne pas boire dans la mé-

apprentis, des valets et des maitres! Vous avez d'autres jeux honnêtes, le soir de Noël, le soir de la Saint-Jean, certains métiers, en voilà jusqu'à l'année pro-

maitres et des valets! Vous changez de séjour

pour échapper à tant de gênes : fort bien ; mais , outre vous attendent autre part , prenez garde qu'il est un a nombre de métiers que vous ne pouvez légalement exé dans les principales villes<sup>468</sup>.

Malheur des maîtres ! Irez-vous travailler dans les pour venir vendre les objets de votre fabrication dans les Je vous préviens que vous ne pourrez les exposer en l lorsque les gardes du métier les auront visités , en ai prouvé la matière et le travail<sup>469</sup>. Sachez d'ailleurs q tains lieux vous ne pouvez les vendre qu'aux jours de fo la halle<sup>470</sup>.

Malheur des maîtres ! Si vous dites : Je réparerai d œuvres , je les rajusterai , sachez encore que vo le partout les lois veulent qu'il ne sorte de votre neuf<sup>471</sup>.

Malheur éternel des apprentis , des valets et des jours il y aura et de bons et de mauvais statuts ; to dra également obéir et aux uns et aux autres.

Malheur éternel des apprentis , des valets et des a donné une grande liberté aux arts depuis le siècle ou ne pourrait-on leur en donner une plus grande ? Moi , je qu'on a été jusqu'aux dernières limites du possible ; le des artisans ne peut plus diminuer.

Malheur éternel des apprentis , des valets et des des gens nous envient nos privilèges ; nous n'en a pu perdu une partie. Autrefois on ne pouvait pas tils<sup>473</sup> ; aujourd'hui on peut saisir nos outils , nos perso Dans certains métiers , il est vrai , nous sommes e guet<sup>475</sup>. Dans d'autres , il est vrai encore , nous ne pe d'impôts sur les matières de fabrication<sup>476</sup> ; dans d'autres nous sommes francs de tous impôts<sup>477</sup> , comme les nob en France tous les états , sans exception , n'ont-ils pas l vilèges<sup>478</sup> ? En est-il un seul qui n'en ait pas ? Le nôtre ! t-il pas le moins ?

Malheur ! malheur éternel des artisans , même des artis suite de la cour<sup>480</sup> ! car , direz-vous , et sans doute dira ave tout le monde , les artisans à la suite de la cour sont du heureux. Dans les comptes de la maison du roi , de la n des princes , on lit de longs chapitres terminés par cet int et sonore latin : « Summa expensarum brodure , calci » tellerie , aurifaberie , mille , duo millia librarum » sium<sup>480</sup>. » Mais d'abord je vous apprends que toutes le mes portées en belles lettres sur beau parchemin<sup>481</sup> !



sont pas toujours ; et je vous apprends de plus que courtisans, qui ordinairement ne paient guère bien, viennent principalement travailler les artisans à la suite de la justice bien aussi, j'en conviens, des huissiers à la suite du notaire ; mais là, au lieu d'être aux ordres des créanciers, ils sont toujours aux ordres des débiteurs.

Malheur éternel des artisans, même des artisans qui sont à la suite de la cour, mais qui travaillent dans les bureaux de la cour, pour les établissements royaux ou sous royaux ! Leur sort n'est guère meilleur ; ils ne reçoivent qu'après la visite du clerc des ouvriers, du maître de la maîtrise des œuvres de la sénéchaussée ou du bailli, lorsqu'il y a pénurie d'argent, les formalités devenant nombreuses, interminables. Il en a été, il en est, et vous le verrez, il en sera toujours de même.

Je conjure, Messires, soyez justes envers nous comme vous le serez envers vous-mêmes. Ne portons-nous pas notre malheur écrit, pour ainsi dire, sur notre front ? Examinez, aux montres de guerre de la ville<sup>483</sup>, quels sont ceux que vous trouvez les plus mal vêtus, les plus tristes ? Ce sont, vous ne le sçavez que trop, les artisans, les pauvres, les malheureux. Si vous me dites que presque toute la milice marche en armes de nos métiers<sup>484</sup>, j'en conviendrai volontiers ; mais ce n'est pas le bonheur. Si vous me dites encore que les corporations des métiers que les habitants de plusieurs villes appellent les magistrats<sup>485</sup> ; que, lorsque la tranquillité est rétablie, la mairie convoque les chefs des métiers<sup>486</sup>, j'en conviendrai aussi ; mais je vous répéterai que la gloire n'est pas

de la ville, on n'appelle qu'une seule rue *la rue des métiers*<sup>487</sup>. On devrait appeler aussi toutes les rues où demeurent les artisans la rue des malheureux, la rue des plus mal-

## HISTOIRE X. — LE SORCIER.

— Tout le monde, étonné de voir Malchus au milieu de la foule, disait : Avez-vous vu entrer Malchus ? Personne ne l'a vu entrer ! Je ne l'ai pas vu entrer ! j'étais près de la porte ! Comment n'est-il pu entrer ? j'étais près de la fenêtre ! Serait-il des-

cendu par la cheminée? ou serait-il donc venu sur la lune? Malchus est le sorcier de la ville, ainsi que le peuple, qui ne laisse pas de l'aimer, car c'est le caractère d'homme qu'on puisse trouver. On lui dit quand il porte ses souliers rouges : Malchus, vous êtes dans l'enfer ; et quand il porte ses chausses longues et de couleur : Malchus, vous êtes dans l'enfer jusqu'à ce qu'il ait aujourd'hui ses souliers, ses chausses rouges pointues, son habit noir à bandes bleues : il était et n'est pas de sorcier<sup>1</sup>. Après avoir salué l'assemblée d'un signe doux, il a repris une mine grave, a levé son petit doigt dont il a partagé l'air en quatre régions<sup>2</sup>, et a dit :

S'il est ici quelqu'un qui ne me connaisse pas, que, sous la protection des vénérables clercs et des magistrats de la ville, je suis magicien de magie même qu'enseignaient les anciens mages ou sages

Qui de vous, Messires, a-t-il continué, n'a eu vu deux ans? et à cet âge, qui de vous n'a eu envie de voir? Tel j'ai été ; j'aimais entre autres la docte science de la géométrie et des espaces. Un après-midi que, dans l'allée du couvent des frères prêcheurs, j'étais à tracer sur le sable la géométrie, le vice-bailli passe. Blaise, me dit-il, que fais-tu là? Veux-tu donc faire fendre tes pieds! en faire sortir l'enfer! Monseigneur, lui dit-il, ce n'est pas l'enfer, c'est l'autre moitié de la terre par Christophe Colomb, qui est sous nos pieds ; l'autre jour été et sera toujours inaccessible aux sens que nous donner pour communiquer avec ce monde, car dans un espace moindre que celui que renferme la terre est un enfant. Dieu peut y créer des milliers de mondes et les êtres aient des espaces relatifs aussi grands et plus grands que le nôtre. L'infinie petitesse prouve l'infinie grandeur ; et la terre prouve l'infinie puissance divine : voilà ce que nous appelle notre religieuse science que vous appelez diabolique. Ensuite à l'explication trigonométrique de la mesure, je voulais lui démontrer que leur plus ou moins grand service servait à mesurer la distance des corps célestes ; qu'ainsi que bien d'autres, il m'écoutait comme s'il m'entendait comme s'il ne m'entendait pas.

Bon, me dit le vice-bailli, toujours également pour moi, ma science était ce qu'il la croyait, je te trouve fort utile avec ces figures, que tu sais si bien tracer, tu pourrais être utile à la ville et au bailliage de Troyes. Achève, ma

te faire sorcier ; tu me désigneras tes camarades ,  
quel bois je me chauffe ou je les chauffe. Il m'in-  
ce jour-là , le lendemain et le reste de la semaine ,  
onner ses instructions. Les vice-baillis font bonne  
fâché d'avoir sitôt appris la police secrète des bail-  
es jours après je fus habillé tout de rouge , couleur  
in de me procurer une entrée plus facile aux sab-  
blées qu'on suspectait. Je me présentai successive-  
; mais partout je fus moqué , bafoué , repoussé.  
eille servante d'un vieux médecin me recommanda  
s , qui me fit admettre dans une des plus élégantes  
où l'on m'accueillit avec beaucoup de politesse :  
on en dise , les sorciers , pourvu qu'on ne les irrite  
mes gens , surtout les sorcières , les jeunes sor-

les-ci , et des plus jolies , m'entreprit pour me faire  
baptême. Elle me dit qu'elle y avait renoncé , et  
ait par là monter aux plus hauts grades , aller dans  
e de nuages , ceinte de l'arc-en-ciel , coiffée en che-  
tés des plus petites et des plus brillantes étoiles.  
u'elle disposait déjà de quelques orages , de quel-  
et que certains jours elle faisait passer les ruis-  
saus la tête , comme les enfants , en jouant , y font  
orde. Elle me montra un pacte fait avec le Diable<sup>h</sup> ,  
ait à lui procurer tous les plaisirs qu'elle souhaite-  
ulut ensuite qu'à une certaine partie de mon corps  
ué du petit sceau de l'enfer ; elle me dit qu'elle avait  
ette ineffaçable empreinte au pied gauche ; et comme  
ût , bon gré , mal gré , à me la montrer , je détour-  
Alors elle me dit qu'elle l'avait encore à la main  
ulus y regarder : elle m'en donna un soufflet qui me  
me relevai ; je ne vis plus qu'une vieille femme , ou-  
che édentée : je m'enfuis.

pas dénoncé le vice-bailli aux sorciers : il faut garder  
stice. Il faut même la garder au Diable : je ne dénon-  
plus les sorciers au vice-bailli , qui épargna ses fa-  
bois. Mais je me confessai , me purifiai et ne retour-  
sabbats.

it on découvrit , je ne sais comment , que j'y avais  
e manqua pas de dire qu'on m'y avait marqué au mé-  
que les templiers<sup>h</sup>. J'en fus informé. Je résolus de me  
iquement de cette accusation. Un jour d'échevinage ,  
me présente à l'assemblée , ou comme les adultes

juifs ou prussiens convertis<sup>7</sup> qu'on baptise suivant le peuple<sup>8</sup>. Messeigneurs, dis-je, on m'aqué en noir de la patte du Diable : regardez-motéz tous vos lunettes. Les échevins mettent alors tes, m'inspectent rigoureusement, et enfin déc aucune marque. J'eus la prudence de m'en fa lettres bien et dûment scellées ; elles me coû celles d'un procureur. Ce n'est pas tout, Mes : si vous trouvez que je sois digne d'avoir en lettres de magicien de magie blanche, je vo ment de me les accorder. On y acquiesça ; je celles d'un docteur, ce qui, à la procession, m rang. Quand je me vis légalement patenté, je foule qui m'avait suivi. Écoutez-moi, petits et, lorsque vous aurez le malheur d'être ensorcelés més, je vous délivrerai ; riches ou pauvres, ve fiance : je n'ai qu'un prix pour tout le monde. res, depuis ce temps, ma maison n'a pas dése qu'on croit que je suis habile dans la magie la magie blanche, et que, pour de l'argent, je de faire les deux parties : j'en ai la preuve, ans, mais tous les jours, et plusieurs fois le jo

L'année dernière, j'allai faire les vendanges à l vignes<sup>9</sup> ; sans doute ce n'est pas un grand malh magicien de magie blanche ne donne pas essent lie propriété. J'étais arrivé à peine, que de to nes gens amènent des animaux qui ne mange vent pas assez, ou qui mangent, qui boivent tro croit ensorcelés<sup>10</sup>, et voici où notre malheur con disons que ces animaux ne sont pas ensorcelés, i nous soupçonne de nous entendre avec les sorcier force très souvent, pour se tranquilliser sur i manger des porcs gras, des moutons gras, de g gros chapons ; et comme, bien que nous sachio nous pouvons, de même que les plus habiles, nous courons quelquefois fortune d'enfermer un sorcière dans le ventre, et d'être emportés à to C'est ce qui arriva au malheureux beau-frère de m cien, ainsi que moi, de magie blanche. Un soir il ayant été entraîné dans la fumée de la cheminée, il qu'on ne le vit plus, et que le voisinage se fut aperç ce, la famille fut trop heureuse que des envieux e le bruit qu'il avait été au loin se faire pendre. Cett

Et moi-même plus prudent, un jour je refusai absolument de mettre à la broche une jeune poule que m'apporta le maître d'un riche fermier. Maître Malchus, me dit-elle, je n'ai pas des sœurs du mont Tue-Moi<sup>11</sup>, ni de la dame blanche du Nord<sup>12</sup> : je suis plus méchante qu'elles, je leur tordrais le cou si je n'ai non plus peur des loups-garous : je ne dors jamais sans être couchée. Mais nous avons plusieurs jeunes sœurs, et je crains que cette petite poule soit la plus sage de celles qui vient coquetter avec eux. Regardez-moi ces yeux, ces yeux tendres ! Il faudrait que vous entendissiez, quand elle a pondu, avec quelle douceur elle chante ! J'allais la montrer à notre curé pour le mortuaire de ma sœur<sup>13</sup> ; je dois vous le senez bien, que cette poule n'est pas en sorcellerie : si vous l'avez-là, je vous prie. Je la visitai bien exactement, et je la lui rendis, en lui disant : Ne portez pas cette poule au curé, elle vous en fera bien ; cependant je ne la crois pas encore sage. La vieille lui dit : Ne vous manger ? me dit-elle ; vous l'aurez à bon prix. Non, lui répondis-je, l'aurais-je à moins, l'aurais-je à moins, je lui trouve certains signes dont la véritable science ne se trouve nulle part.

Un beau jour, un voici venir une autre villageoise ; elle entre en disant : Maître Malchus, me dit-elle, j'ai été, au village d'en bas, voir par curiosité les étuves des femmes<sup>14</sup> ; en mettant ma main sur les divers tuyaux ou conduits de chaleur qui en échauffent le plancher<sup>15</sup>, j'ai senti qu'un grillon s'était caché dans ma manche. Je n'ai pu, je ne puis l'en faire sortir, et j'ai craint de l'avoir emporté. Tenez ! voyez ! Mais au même temps, il faut que vous sachiez que tous les jeunes hommes du village veulent m'avoir pour épouse ; entre autres, il y a un qui est petit, méchant, laid : c'est celui-là qui s'est caché en grillon. Eh ! Messieurs, quel âge diriez-vous qu'avait la villageoise qui me consultait ? Elle avait seize ans au plus. Comment vous la représentez-vous ? Elle était blanche comme la neige, belle, fraîche comme l'aurore. O malheureux magiciens de la magie blanche ! la loi Cincia<sup>16</sup> veut que les avocats soient sans mains ; la loi de nos devoirs, bien plus sévère, veut que nous soyons même sans yeux.

Il est des femmes de qui l'on ne peut dire ni qu'elles ont de la vertu ni qu'elles ont de mauvaises mœurs. Une de ces femmes d'une vertu douteuse entra comme j'étais à écrire sur mon registre noir<sup>17</sup>. Maître Malchus, me dit-elle, mon mari a la puce à l'oreille ; autrefois, lorsque nous étions couchés dans notre lit, il se mettait au milieu, et, suivant l'usage, il faisait

mettre son ami à côté de lui<sup>18</sup> ; maintenant il ne le maître Malchus, continua-t-elle en baissant la montrant le derrière du cou, j'ai là aussi une autre mienne est ensorcelée : voyez de m'en délivrer. répondis-je, les sorciers ne peuvent se réduire juste de la puce : les femmes seraient trop exposées, déjà assez.

Une autre femme, dont la vertu n'était pas doute verrez bientôt dans quel sens, vint me consulter d'tin. Elle exigea que je fermasse au verrou la porte bre ; ensuite elle s'approcha, et, pendant quelques resta devant moi, rouge, enflammée, comme d'ennaise, tant elle était embarrassée, honteuse de ce qu'elle me dire. Enfin elle me parla ainsi : Maître Malchus, je ne puis pas être damnée, du moins toute damnée : je ne suis allé avec le diable pour ses trésors et ses plaisirs ; comme un grand officier de la maison du roi, ne lui donnerai-je que la main<sup>19</sup>, tout au plus. Léopolde, lui-même, n'allez pas ruser avec le malin esprit, qui est plus sage. Lorsque vous donnez votre main à un époux, il va avec vous ; vous lui donnez tout le reste de votre personne : il est avec vous lorsque vous donnez votre main au diable.

A peu près dans le même temps, la femme de mon oncle se présenta. Maître Malchus, est-il vrai que mon oncle me donne, que je puisse donner mon mari au diable<sup>20</sup> ? répondis-je ; en pareille occasion, quoi qu'on en dise, et qu'on en imprime<sup>21</sup>, nul ne peut contracter que pour se débarrasser de lui ; tâchez de bien se conduire avec vous, et tâchez de bien se débarrasser avec lui, afin qu'il ne vous fasse pas, et surtout ne vous ennuie de tant d'autres femmes, vous ne le fassiez pas passer au diable : car dans ces deux cas la donation serait bonne.

Où je connais combien les méchants magiciens du peuple des campagnes, c'est quand, une petite pièce de la main, les villageois viennent grossièrement me dire : vendez-moi du vent<sup>22</sup> ! Sorcier, vendez-moi de la pluie, vendez-moi du beau temps, une bonne moisson, de l'argent, de l'or, de l'argent ! — Oh ! je n'y puis rien. — Si ! vous y pouvez, si vous faites semblant. Enfin, ils sont si importuns qu'il faut se débarrasser d'eux, je leur dis à tout hasard : Payez-moi aux quatre termes, et n'oubliez pas de donner quelque chose pour la quittance<sup>23</sup> ; ne mangez pas plus de sel que le fermier le porte<sup>24</sup> ; jeûnez au pain d'orge, à l'eau de ne pas boire la dime de l'ail, du persil<sup>25</sup> ; pardonnez à tous vos

allez faire un pèlerinage à Notre-Dame-de-Réconciliation<sup>27</sup>, la première fois que vous mettrez des souffiers neufs, versez de l'eau dans tous les bénitiers de la maison<sup>28</sup>; léguez des cordes neuves pour les cloches qui sonneront votre glas<sup>29</sup>. Ils ne le font pas ou ils le font, et, sans doute, ils le font, car, bientôt après je les vois qui viennent me récompenser une seconde fois, me remercier d'avoir accompli leurs vœux, moi qui n'y ai pas fait plus que la lune, ou plutôt moins que la lune, car enfin la lune peut avoir fait quelque chose. N'est-on donc pas malheureux, et le plus malheureux, d'être regardé, traité, récompensé comme sorcier, quand on n'est qu'un débonnaire et légal magicien de magie blanche?

Pensez que les gens de la ville ne se laissent guère moins abuser. Ici, à la petite rue du Renard-Bardé<sup>30</sup>, je les vois entrer clandestinement dans ma maison. Maître Mahéba, vendez-moi des procès, de bons procès, comme celui du chapitre de Saint-Etienne contre le doyen de Saint-Urbain<sup>31</sup>, me dit un avocat. Vendez-moi, me dit un médecin, de bonnes maladies, des maladies de Nouveau-Monde<sup>32</sup>, dont nous tirons aujourd'hui notre meilleur revenu<sup>33</sup>. Vendez-moi des plaies et des bosses, me dit un chirurgien, et, s'il est possible, des plaies et des bosses du Nouveau-Monde: je serai mieux payé, je vous paierai mieux. Un conseiller me demande une présidence; un courtisan la faveur; un archer veut être gendarme; un commis veut être receveur; un artisan veut être marchand; un valet veut être maître; un amant veut être époux. J'ai beau leur dire que je ne puis que désensorceler, désenchanter, ôter les charmes, combattre les sorts jetés, ils ne négligent rien pour me gagner; ils me réitèrent leurs prières, me tirent leur bourse, et sûrement c'est comme sorcier, même souvent comme grand sorcier: car, en s'en allant, et en me recommandant leurs besoins ou leurs désirs, ils me laissent beaucoup d'argent. Peut-on être plus malheureux?

J'ai toujours refusé de faire tourner les sas; croyez-vous cependant que je manque d'adresse plus qu'un autre, que je ne sache pas les faire tourner? Non; mais je n'ai jamais voulu m'en servir pour découvrir les trésors cachés<sup>34</sup>, que toutefois j'ai presque toujours découverts en interrogeant les héritiers, et en bien raisonnant sur les habitudes du défunt: par ce moyen et par mille autres aussi honnêtes, qui sont mon secret, j'ai remis bien du vieil or et du vieil argent dans le commerce.

Oh! Messires, du moins en ce moment, déplorez nos malheurs avec nous. La gloire de notre art est méconnue en France, où l'on croit les peuples étrangers plus grands sorciers que nous;

on met à leur tête les sorciers d'Italie : car, actuel et pour tout, toujours l'Italie<sup>34</sup>. Eh bien ! Messieurs, cette illustre et honorable assemblée que c'est une des erreurs de notre temps. J'ai aussi été l'élève des sorciers italiens ; j'atteste que nos sorciers savent tout ce que les sorciers italiens ; que tout ce que nos sorciers savent les sorciers italiens ne le savent pas.

D'abord, les sorciers italiens adorent les astres<sup>35</sup> ; les français s'en passent. Ensuite, les sorciers italiens font entrer dans leur art la profanation des sacrements<sup>36</sup>, et les sorcières de ces pays, se changeant en chattes, vont voler des petits enfants<sup>37</sup>, tandis que la plus méchante femme de France prend plaisir à les nourrir de son lait. Les sorciers ne guérissent pas mieux les maladies que les médecins ; ils ne connaissent pas mieux les herbes ; ils ne savent pas mieux en avoir de meilleures et un meilleur clair de lune<sup>38</sup>. Je dirai plus, si l'huile de ma lampe s'est éteinte, si les oiseaux chantent dans mon verger, si les vents soufflent par ma cheminée<sup>39</sup>, j'aime autant un sorcier français que un sorcier italien pour en tirer de bons, de solides présages ; pour l'explication des songes<sup>40</sup>, je me ferais cent fois plus de plaisir à consulter un français.

Et cependant, ô honte de la France ! on y préfère les sorciers allemands, même quelquefois leurs élèves, les magiciens des Pays-Bas. Mais que font-ils donc tant dans leurs solennelles incantations, dont ils se vantent si fort ? Rien, si ce n'est de retrousser leur pourpoint, de se frotter les chausses, et de narguer les étoiles, les planètes, la lune<sup>40</sup>.

Eh ! vous dit-on, qu'importe aux magiciens de ma gloire ? la gloire des sorciers ? Hommes légers ! hommes irréfléchis ! répondrai-je, si les sorciers ne sont pas habiles, où se trouve la gloire, la difficulté de l'art, la gloire des magiciens blancs ?

Mais ai-je encore autre chose à dire ? Ah ! certainement, au jour actuel, tant et plus de gens se hardissent, qui veulent ne croire à rien, pas même à la magie blanche, à la magie noire, à aucune espèce de magie ? J'ai vu récemment, dans une riche maison de cette ville, la sagesse faire la leçon à un de ces savants, qui m'avait d'abord méprisé. Licencié, lui dis-je, croyez-vous qu'il y ait une femme nue dix fois plus nette que le plus petit



qui toujours devient plus grande, plus belle, plus jolie, plus gracieuse, qui, parvenue à la grandeur ordinaire comme, saisit enfin l'homme à bras-le-corps, et l'entraîne où il pèrit? — Non, je ne le crois pas. — Croyez-il y ait une petite bête hérissée de cornes et de griffes, plus petite qu'un petit grain de millet, qui toujours grandisse cesse de grandir jusqu'à ce que, parvenue à une grandeur rayante, elle déchire le cœur, les viscères de l'homme, et, l'avoir fait souffrir mille morts, l'entraîne palpitant dans la mort? — Je ne le crois pas non plus. Eh bien! l'une et l'autre continuellement sous vos yeux : l'une est la pensée de la jeunesse, attachée à la volupté des sens; l'autre, la pensée d'une vieillesse malade, attachée à la peur de la mort. Licencié, comme vous, vous qui niez toute espèce de magie, sachez que dans le monde tout est magie : magie du jour, qui étend ses couleurs sur les objets; magie de la nuit, qui les noircit; magie de la lune, qui les argenté; magie des quatre saisons, des quatre temps de l'année; magie de l'agriculture, des semailles, des récoltes; magie des arts; magie des sciences; autres, et cent, autres magies; enfin, magie blanche ou naturelle, et magie noire ou magique.

quelque peine à lui faire entendre les principes de la magie blanche, qu'il ne nia pas; tandis qu'il entendit assez vite les principes de la magie noire, qu'il nia. Je lui dis alors : Mais, n'avez-vous donc rien à dire à toute une province qu'elle ait vu pleuvoir du sang<sup>44</sup>? à toute une autre, qu'elle ait vu pleuvoir des pierres<sup>45</sup>? voudriez-vous nier à toute la ville de Saint-Germain-en-Laye qu'elle ait connu un savant personnage, licencié comme vous, qui, la nuit, s'élevait dans les airs, à cheval sur son bâton, qu'il ait été publiquement échafaudé, prêché, mitré, condamné à être renfermé le reste de ses jours dans les prisons de la Bastille<sup>46</sup>? d'Évreux<sup>47</sup>? Croiriez-vous en savoir plus que tout le monde du roi, qui condamna à être aussi échafaudée, prêchée, condamnée, une jeune demoiselle de même accoutumée à s'en aller au bal montée de même sur son bastoncel<sup>48</sup>? Certes, vous vous en allez seul. Dites aussi au parlement, qui a fait ici, dans le xv<sup>e</sup> siècle, un si solennel procès aux sorciers et aux sorcières de Paris, qu'il n'y a pas de sorciers, et vous verrez un peu ce qu'il y aura. Ah! j'aurais bien voulu que vous eussiez été chez moi l'année, à la fin de l'été, quand un officier de police, tout essoufflé, y entra; c'était environ à sept heures du soir, j'aurais voulu que vous l'eussiez entendu. Maître Malchus, l'homme à l'aide! je viens de poursuivre un sorcier, de chambre

en chambre, à la tête de douze sergents ; malheureusement il y avait à la fenêtre de la dernière chambre la pointe d'un carreau fendue : nous avons tout à coup entendu tomber un peu de verre, il s'est fait une ouverture où l'on pourrait à peine introduire le tuyau d'une plume ; l'homme a passé par là. Mais , lui dis-je, il fallait partager votre troupe , et faire escrimer la moitié de vos sergents autour de la fente du carreau , à grands coups de hallebarde, sans aucun ménagement. Je n'ai que faire là maintenant : le sorcier a su son métier ; vous n'avez pas su le vôtre.

Cependant le licencié ne voulait pas se rendre ; il ne se rendit pas même quand je lui rappelai l'ordonnance de 1493 relative à la prise de corps et à la saisie des biens des nécromanciens<sup>46</sup>. Mais enfin, quand je tirai de mon escarcelle une copie authentique d'un contrat fait avec le diable<sup>47</sup>, au dessous de la griffe duquel était la griffe et le paraphe du notaire certificateur, il fut tout stupéfait et resta les yeux et la bouche ouverts.

Messires, il est d'autres gens qui, au contraire du licencié, ne voient partout que de la magie, et, s'entend, de la magie noire. Ce sont ces gens-là qui , sous l'habit de clerc et d'inquisiteur, désolèrent, vers le milieu de ce siècle, la ville d'Arras accusée de sorcellerie. Grand nombre de ses habitants furent torturés, suppliciés ; d'autres, les plus pauvres, fustigés ; d'autres, les plus riches, furent obligés d'élever des croix en pierre sur les places publiques, d'en porter d'étoffe blanche sur leurs habits. C'étaient cependant tous bons chrétiens, tous bourgeois paisibles, et peut-être parmi eux y avait-il quelques gens savants , magiciens de magie blanche ; mais leurs juges étaient des clercs ou méchants, ou prévenus, ou ignorants, ou incapables de distinguer le blanc du noir. Ce ne fut que longues années après que le sire de Beaufort poursuivit et obtint leur réhabilitation au parlement, qui rendit un arrêt pour faire chanter des messes, des offices anniversaires, pour faire célébrer des jeux, représenter des comédies, des farces expiatoires<sup>48</sup> ; ce qui n'empêchait pas que les cendres d'hommes innocents, et, sans doute, de plusieurs magiciens de magie blanche, fussent au vent.

La mémoire de ce jugement inique et de pareils jugements est venue souvent m'épouvanter, et a été la cause que , bien qu'on m'ait proposé une fort belle et fort noble personne qui appartenait à une des soixante maisons descendant de la fée Mellusine, et qui par conséquent était alliée à celle de Lusignan<sup>49</sup>, j'ai donné la préférence à une maison où il y avait beaucoup d'eau bénite.

Vers la fin de l'été, je me promenais à l'orient de la ville, dans un de ces grands vergers qui ombragent les belles îles formées

naux de la Seine, que, pour le besoin des arts, creusés, leurs siècles, la main bienfaisante des comtes de Cham-

En m'approchant des lavoirs, je vis deux jeunes filles se baigner, qui se poursuivaient avec les belles pêches de ces lavoirs. Bientôt elles se remirent à blanchir le linge. L'une, la plus adroite, avait commencé à me gagner : je fis à elle quelques légères questions sur elle ; on me dit qu'elle était la fille du roi de l'église, ou bedeau de la cathédrale<sup>52</sup>. Je rentre tout aussitôt dans l'église et vais directement chez le second bedeau, que je connais un peu. Il me fit le plus grand éloge du bon caractère et de la conduite de Rambertine : c'était ainsi que s'appelait elle. Le lendemain je retournai chez lui et l'engageai à me donner d'un carcan d'or<sup>53</sup> pour la fille, et de deux saucissons de porc. Le même jour il vint m'informer du succès de sa mission ; il me rapporta qu'il avait trouvé le père fort occupé des choses de la prochaine fête, mais qu'il s'était cependant amusé avec plaisir pour lui dire : Laisse là ton carcan et ton porc ; j'aime assez le petit sorcier. Peu de temps après, elle et moi allâmes faire la demande de Rambertine. Elle nous fit attendre ; elle nous avait vus venir, et en entrant nous nous fit fort distinctement appeler son père en lui criant : Ah ! c'est le petit sorcier et son oncle ? Le père de Rambertine fit asseoir mon oncle ; Rambertine me fit asseoir. Maître Martin, dit mon oncle au roi de l'église, il y a de méchants sorciers ; il en faut de bons ; il faut des magiciens de magie blanche, certainement, répondit-il ; oui, il en faut, et plus que jamais. Dans ce moment, la cloche de l'église l'appela ; nous restâmes de suite, sans grands débats, la dot ; nous fixâmes le jour de la noce. Le peuple ici ne me hait nullement, et lorsque elle et moi allâmes nous marier, les gens disaient à droite et à gauche dans les boutiques : Ah ! voyez le petit sorcier qui se marie comme un petit diable à côté de sa jolie fiancée. Lorsque nous arrivâmes à l'église, les bedeaux, à cause de mon beau-père, étaient leur chef, répondaient à plusieurs autres couples : Non ! c'est inutile, vous ne serez mariés qu'après le jour. Le prêtre lui-même, lorsqu'il nous aperçut, dit à elle et à moi : Ah ! tant mieux, c'est le bon petit sorcier. Messieurs, venez à ma place, être partout, même à l'église, appelé moi qui brûlerais tous les sorciers jusqu'au dernier, qu'en pensez-vous ? Sommes-nous heureux ? Mais vous me répondrez que je ne suis que magicien de magie blanche : sans cela je prends patience. Vous me direz encore que vous

trouvez bien que ma femme et ma famille vivions de mon état, et que c'est d'ailleurs un état comme un autre. Ah ! pour cela, non, ce n'est pas un état comme un autre. Il semble qu'un sort y soit jeté, et que d'aucune manière nous ne puissions le désensorceler. Oui, Messires, les magiciens de magie blanche nous sommes presque aussi malheureux dans ce monde que les magiciens de magie noire le seront dans l'autre. Nous sommes les plus malheureux.

---

## HISTOIRE XI. — LE NOBLE.

Personne d'abord n'a vu entrer le sorcier, personne ensuite ne l'a vu sortir. Lorsqu'on s'est aperçu qu'il avait disparu de la salle, on en a fermé les portes ; on a cherché en riant dans tous les coins ; on a renversé en riant les bancs et les tables : on ne l'a pas trouvé ; et l'assemblée, riant encore davantage, a repris ses rangs. Alors messire de Taillefer, vicomte de Troyes *in partibus*, dans ce sens qu'il a acheté, les uns disent un sixième, les autres un tiers de la vicomté<sup>1</sup>, après avoir fait plusieurs révérences, toutes plus profondes qu'on n'avait le droit de s'y attendre, a pris la parole et a dit :

Le sort m'a, je crois, accordé ce que les autres états envient le plus au nôtre, des aïeux, un nom et quelques biens pour le soutenir ; toutefois, vous allez voir que, dans le cours de ma vie, je n'ai guère connu le bonheur.

Messire Rodolphe de Taillefer, mon père, était un de ces gentilshommes qui auraient parfaitement gouverné un royaume. Il gouvernait parfaitement sa maison. Pendant tout le temps qu'il a vécu, il n'y a jamais eu d'autre volonté que la sienne. Il s'était aperçu, durant ma première jeunesse, que le goût général de notre siècle pour les lettres m'avait gagné ; il me le reprocha plusieurs fois d'un ton fort sévère, et, un jour qu'il me surprit étudiant en cachette un rudiment grec, il me fit donner le fouet jusqu'au sang. En même temps, ayant fait appeler mon gouverneur, il le gronda sur sa négligence. Martin, lui dit-il, je vous ai plusieurs fois répété que messire de Comines, d'ailleurs bon gentilhomme, s'était fait moquer de lui pour avoir voulu être savant<sup>2</sup>. Veillez mieux à l'avenir sur votre élève. Si vous n'y mettez ordre, il deviendra aussi un de ces jeunes gens de collège qui vous étourdissent de leur nouvelle langue ; qui, si vous parlez de guerre, vous interrompent pour vous déclamer cent, deux

sents vers d'Homère sur les combats d'Hector ; qui , si vous parlez de chevaux , vous ramènent par d'autres passages à l'attelage d'Ajax ; qui vous font à tout propos leur signe de la croix en grec , vous disent leur patenôtre en grec , leur *Credo* en grec ; qui m'ont forcé mille fois à renfoncer ma tête dans mon chapeau de drap fourré<sup>3</sup>, ce qui heureusement alors achève de me rendre sourd.

A l'instant même , tous mes rudiments , tous mes livres furent solennellement brûlés. Je m'irritais alors contre les ordres de mon père ; je ne pouvais concevoir comment il ne m'était point permis , aussi bien qu'aux autres jeunes gens de mon âge , de faire de eux mon profit de la prise de Constantinople , d'apprendre d'eux le grec , d'être comme eux savant. Depuis , le bon m'est venu avec l'usage du monde. J'ai reconnu que j'avais ; j'ai vu que les langues anciennes aussi bien que les sciences sont pour les prêtres , les médecins ou les avocats , et que le, la e, étaient pour les gentilshommes ; que , s'il en était autrement , l'état envahirait l'autre , et que ce bel ordre qui régit la société humaine serait entièrement renversé.

Restait maintenant si ce n'est pas un malheur , le plus grand inconvénient que de ne pouvoir s'instruire quand on en a l'envie ; et il fallait voir quelle était dans ce temps la mienne ! Tout ce que je pus obtenir de mon père , ce fut d'apprendre à écrire. C'est beaucoup , me dit-il ; car aujourd'hui même , les jeunes et savants gentilshommes de ton âge savent tout au plus signer leur nom en lettres figurant les lettres imprimées<sup>4</sup>. Pour moi , ajouta-t-il , je puis me vanter de ne pas en savoir autant ; jamais je n'ai donné à ton grand-père le chagrin que tu me donnes de lire couramment d'un bout à l'autre le bréviaire des nobles<sup>5</sup>.

Messires , il vient enfin , pour nous comme pour vous , le beau printemps de la vie , l'âge des tendres inclinations , cet âge heureux où les cœurs se cherchent , où l'homme prend une compagne. Pour moi cet âge a été rempli d'amertume : c'est que j'étais noble.

Mon père était engagé dans un grand procès. Il m'envoyait souvent à la ville chez son avocat , qui avait une fille appelée Irène , si fraîche , si belle , qu'elle semblait pour ainsi dire née de l'imagination d'un peintre. Je la vis , je l'aimai. Enflammé tous ces jours de plus en plus par ma passion , j'eus le courage d'aller me jeter aux genoux de mon père pour lui demander de m'unir à Irène. Il me repoussa avec indignation. Tu veux donc , me dit-il , passer pour fou et me faire passer pour fou aux yeux de ma famille , aux yeux du public , aux yeux même de la postérité ! Il

ferait beau voir, dans les siècles futurs, dans quatre ou cinq cents ans d'ici, figurer au milieu de la généalogie des Taillefer la fille de maître Guillaume ! Mon père sortit : mon vieux cousin qui demeurait dans la maison entra. Messire votre père, me dit-il, est dans une furieuse colère contre vous. Laissez-moi vous parler un moment. Essuyez, je vous prie, vos larmes et donnez-moi un peu d'attention. Ce que je vais vous dire, mon cher cousin, vous paraîtra d'abord s'éloigner de votre mariage ; mais nous y reviendrons bientôt, et peut-être vous ferai-je entendre raison. Il continua en ces termes :

Dans les annales du genre humain, vous voyez les premiers rayons de la civilisation, des distinctions sociales, percer en même temps la nuit des premiers âges. Déjà, à la formation des grandes familles, qui précède celle de plus grandes familles, celle des peuples, les prérogatives de l'aïnesse indiquent un commencement de distinction attachée à la naissance. Ensuite les premières classifications des hommes se font remarquer dans les plus antiques monarchies. Ce qui, dans l'histoire ancienne, doit surtout fixer l'attention, ce sont les familles sénatoriales. Vous les remarquez dans les républiques de Rome et de Carthage. Les Romains, à qui leurs institutions donnent l'empire du monde, ne se contentent pas d'une seule noblesse ; ils en instituent deux, la grande et la petite, celle des patriciens, celle des chevaliers. Ce peuple, en entrant dans les Gaules, y trouve la distinction des citoyens. Les fiers Gaulois devaient avoir et avaient une noblesse<sup>6</sup>, et quand le christianisme y pénétra, il fut obligé, malgré ses maximes de fraternité et d'égalité, de respecter cette institution. Les Francs, à qui nous voulûmes bien laisser conquérir notre pays, appuyèrent les fondements de leur monarchie sur le grand corps de cette noblesse, qui, en s'accroissant et en s'illustrant de l'agrégation de l'armée victorieuse, accrût et illustra la monarchie naissante<sup>7</sup>. Dès lors, comme aujourd'hui, la noblesse remplit seule les armées, et les noms de barons, d'hommes par excellence, d'hommes d'armes, de marquis, d'hommes de cheval, de comtes, de compagnons de guerre, de ducs, de chefs<sup>8</sup>, deviennent dans l'état les titres les plus honorables.

Aux siècles suivants, la noblesse invente les armoiries, les décore des plus riches couleurs, en fait les éclatants étendards des batailles, et part pour les guerres lointaines des croisades<sup>9</sup>, où elle est sur le point de rendre au christianisme le berceau de notre religion et aux arts leur antique patrie<sup>10</sup>. Elle revient pour défendre la France contre les Anglais, qui en trois ou quatre

s finissent par conquérir le royaume - mais qui, pour n'avoir  
u c uérir la noblesse<sup>11</sup>, sont par elle attaqués, poursuivis et  
nfin ts dans la mer. Depuis elle a porté au sommet des Alpes  
es et l'Alpes ses forêts de brillantes lances<sup>12</sup> : le monde en  
. La gloire et la considération qu'elle s'est acquise  
t au dehors, tandis qu'au dedans sa présence seule  
out l'ordre et la police<sup>13</sup>. Mon cousin, la noblesse  
force de . Ne l'affaiblissez point par une alliance qui  
et nos usages. Votre Irène est belle, est  
oue, je le vois bien ; mais elle n'est pas gentie-femme<sup>14</sup>. Vous  
ez ; elle se trouverait toute déplacée dans votre  
is la renieraient aussitôt qu'ils seraient en âge  
r cousin, voyez le blason de vos enfants ! Ayez pitié  
vos es ! Q j'étais clerc, car j'ai pu l'être, puisque  
, je souviens d'avoir lu alors dans les livres  
ue il au dedans de lui des ennemis dont il ne  
e ni avec l'épée ni avec le bouclier. Vos en-  
1, vous portez aussi au dedans de vous : ce  
sont s trop lres. Un gentilhomme doit vaincre  
es s de ce : réfléchissez et vous changerez.  
J au ; je voulais être uni à Irène. Depuis j'ai  
e i com su ma raison était encore jeune. J'avais tort, je  
'avoue ; mais je n'en étais pas moins malheureux.

A quelque temps de là, mon père m'emmena avec lui en  
oyage. Chemin faisant, il me dit : Tu veux être marié, je le  
veux bien ; mais je veux que ce soit d'une manière convenable  
et avantageuse. Tiens, vois-tu devant nous ce grand château qui  
couvre le haut de la montagne, c'est le chef-lieu d'une châtelle-  
nie dont on te destine l'héritière. Nous avançons, nous arrivons.  
Plusieurs ponts-levis s'abaissent, plusieurs herses se lèvent :  
nous entrons. Je croyais voir un de ces trésors de beauté qu'on  
garde derrière vingt portes de fer. Mon espérance enchantée me  
montre déjà une de ces jeunes princesses de roman, riches, no-  
bles et belles. Il entre une demoiselle dont on se hâte de dire  
l'âge de dix-huit à vingt ans, car elle paraissait en avoir trente-  
huit à quarante. Je cachai le plus promptement que je pus mon  
étonnement, et, m'étant un peu remis, je parvins à rendre ma  
bouche assez polie pour n'être accusé que de timidité.

En retournant chez nous, mon père me dit : Cette jeune per-  
sonne, je l'ai vu, ne vous plaît pas ; je veux qu'elle vous plaise  
et que vous l'aimiez, m'entendez-vous !

Peu de jours après, il fit assembler les parents et les amis de  
la maison pour les consulter sur ce projet de mariage. Plusieurs

personnes y trouvèrent des inconvénients et firent d'autres propositions. Un de mes oncles maternels dit qu'il se croyait sûr de me faire donner la jeune Dumoulin : âge , fortune , naissance , répétait-il , tout se trouve assorti. Mon père ne répondait rien. Mon oncle le pressa un peu vivement , car il était parent de la jeune personne. Mon père rompit alors le silence avec un éclat de voix qui fit retentir les voûtes de la salle. Beau-frère , lui dit-il , jamais votre parente ne me sera rien. Je sais bien que dans sa famille il y a plus de quatre cents ans de noblesse ; mais la tige en est viciée. Vers l'an neuf cent ou mille au plus tard , les noms commencèrent à être héréditaires<sup>15</sup>. Les nobles prirent le nom de leurs fiefs , les bourgeois ceux de leur état , de leur profession , de leur métier. Les Dumoulin sont des meuniers : je ne veux pas m'enfariner. Vainement mon oncle insista , en disant que la demoiselle était belle comme un ange , et que durant quatre cents ans la famille avait bien eu le temps de secouer sa farine. Mon père garda de nouveau le silence , et rien ne put le faire reprendre la discussion.

D'autres parents , d'autres amis , proposèrent d'autres demoiselles ; mais mon père , qui tenait obstinément à l'héritière de la châtelainie , répondait à l'un : Dans cette maison il y a , j'en conviens , beaucoup de seigneuries qui donnent beaucoup de blé , de vin , de beurre , d'œufs , de volaille , de veaux , de moutons , de fruits , de cire , de miel , d'argent ; mais tout cela n'est que rentes foncières<sup>16</sup> , avec une petite justice toute bourgeoise , où l'on ne peut que faire assigner pour les paiements<sup>17</sup> , où l'on ne peut faire fouetter un chat. Il n'y a , il ne peut y avoir ni tours , ni créneaux. La demoiselle a des mœurs , j'en suis bien aise : c'est une des conditions d'un bon mariage ; mais que me font les mœurs sans créneaux ? — Il disait à un autre : Là , j'en conviens , il y a des seigneuries plus nobles ; il y a une basse justice fort belle , étang , moulin bannal. La demoiselle peut amender les bourgeois jusqu'à sept sous et les nobles jusqu'à cinq<sup>18</sup> ; elle a droit de tutelle et de curatelle ; elle fait poser les bornes<sup>19</sup> ; mais sa justice est toute civile<sup>20</sup> ; elle n'a pas justice à sang. — Il disait à celui-ci : Pour mademoiselle Mathilde , elle a justice à sang , je le sais , car elle a moyenne justice ; mais elle ne peut avoir de fourches patées<sup>21</sup>. Moi quand j'étais gentilhomme à marier , quand j'allais voir une héritière , je ne la trouvais guère jolie s'il n'y avait sous ses fenêtres deux belles fourches patées , deux belles fourches patibulaires. — Dans la maison dont vous parlez il y en a , répondit-il à celui-là ; mais elles ne sont qu'à deux piliers<sup>22</sup> , tout comme les miennes. La demoiselle a comme



la justice, ni plus ni moins ; son juge, comme le mien, noier, déporter, faire pendre, faire brûler ; elle a comme une haute police ; elle donne comme moi la permission de faire assemblées, de jouer aux barres, à la paume, de mettre des signes pour vendre du vin, de faire rouir le chanvre dans l'eau<sup>12</sup>. Mais il faut autant qu'il est possible que les familles soient toujours en croissant. La terre de l'héritière que je veux à mon fils est une châtellenie qui a justice à trois piliers<sup>13</sup> : elle veut l'avoir à six ; car elle peut être érigée en baronie<sup>14</sup>, il y a ville close, chapitre, hôpital, hôtel-dieu, forêts et terres hommagères<sup>15</sup>.

Après ces observations : mon mariage fut arrêté à l'unanimité des voix, et, peu de temps avant qu'il fût fait, la châtellenie de cette héritière ayant été érigée en baronie, mon contrat fut fait en présence de douze notaires, car le baron peut en avoir un nombre dans ses terres, tandis que le châtelain ne peut en avoir que six, et le seigneur haut justicier qu'un<sup>16</sup>.

Il y avait d'autres beaux droits appartenant à ma femme, qu'il était impossible de ne pas l'aimer. Notre mariage fut d'ailleurs heureux que je devais m'y attendre. J'ai eu un assez grand nombre d'enfants, tous fort beaux, tenant tous de mon père et de mon grand-père. J'aime et je dois également aimer tous mes enfants. Je voudrais, comme vous, leur laisser mon héritage par parts ; mais les lois m'en empêchent. Noble fils aîné succède aux fiefs ; les cadets ont des aliments<sup>17</sup>.

Enfin nous, un grand seigneur exerce une juridiction souveraine dans sa maison. Ma fille aînée, sage et vertueuse comme sa mère, a été plusieurs fois sur le point d'être tuée à coups d'épée, étouffée ou noyée par son mari jaloux<sup>18</sup>. Souvent elle est enfermée dans une haute prison de son château. Je connais la terrible condition de ma fille, et je n'y puis rien. En pareil cas, vos filles ont à craindre de leurs maris que quelques coups de bâton, quelques soufflets, que la plupart du temps elles leur en ont mérités.

C'est pas tout, mes chers Sires. Si vos enfants ont des dévotions, on leur en veut ; on les ennuie, on les méprise. Dans nos familles, au contraire, il vit durant plusieurs siècles. Depuis longtemps on ne dit-on pas et combien de temps ne dira-t-on plus : Dissolution des Castellane ; — Malice des Barras, instance de Baulx ; — Envieux de Candole ; — Tricherie breuil ; — Déloyauté des Beaufort ; — Vanterie des Bo-

mais bien qu'aujourd'hui ces familles peuvent avoir et ont

sans doute les qualités opposées à ces défauts, qui ne que d'anciens titres de noblesse dont les généalogies emparés ; s'il en était autrement, vous en conviendrez, rions trop malheureux.

Quelques années après mon mariage, je fus obligé mon grand vieux château. Quelle différence entre château et réparer sa maison ! Ah ! si vous le saviez même, vous n'envieriez pas alors notre sort ; vous le au diable, que vous n'aimez guère.

A peine mon château était fini en dehors et en dedans fallut le quitter : le tambour, la trompette du ban, se tendre en même temps. Messires, il n'y a rien que doive autant détester, autant aimer, que le ban, qui abandonner sa famille, ses biens ; à s'habiller, à se s'armer uniformément<sup>31</sup>, à emprunter, à se ruiner ; à faire la guerre, à montrer sur le champ de bataille de son sang ; à disputer de courage, de valeur, d'expérience d'habitudes militaires, avec les troupes permanentes vers la supériorité de l'antique institution de l'armée, possesseurs de fiefs, sur la nouvelle institution des d'ordonnance. Messires, cette nouvelle institution, les mains du roi la force de la noblesse, et ne l'en reurent un de nos plus grands malheurs ; c'est même notre malheur, suivant un de nos vieux gentilshommes, qu'on y renoncerait à nos premiers désastres ; et lui ajoutait-il dans un généreux et patriotique élan, nous peu, et bientôt, si c'est pour notre bien !

A un de ces bans si nombreux qui furent convoqués par Louis XI<sup>32</sup>, je fis connaissance avec deux bourgeois, deux frères, deux possesseurs de fiefs qui leur étaient veufs femmes. Tous les deux enviaient notre état et voulaient

Le plus pressé vint me trouver. Je remarquai d'un plaisir que, bien qu'il fût homme de robe, le métier de ne l'avait pas rebuté. Beau compère, lui dis-je avec l'indulgence due à un brave et galant homme, vous me faites l'honneur de me consulter ; vous voulez être noble ? Eh bien ! dès ce moment faut vivre noblement, ne rien faire, renoncer à tout travail tout à celui de plume : cent fois mieux vaudrait tenir le manche et mille fois mieux tenir le manche de la charrue.

Ce bourgeois était avocat du roi au bailliage ; il s'efforçait de se démettre de son office entre les mains du bailli, mais sans succès. Il ne fit pas d'observations, qui ne lui dit rien, qui ne cessa

Il vint de nouveau me trouver, et je lui donnai e

. Vous vous habillez, lui dis-je, vous habillez votre femme bon vous semble; il me faut, moi, me vêtir de velours et vêtir ma femme de satin<sup>34</sup> : il vous faudra en faire. — Il vous est loisible d'aller sur une mule, sur un cheval de labourage; il faut que je sois monté sur des roussins, sur des chevaux couverts de housses armoriées<sup>35</sup>. — Il vous convient, ajoutai-je, de n'avoir que le nombre de valets domestiques nécessaires, et pas d'autres; à moi, il en faut encore pour la représentation, et, comme à moi, il vous faut des coureurs, des piqueurs, des pages<sup>36</sup>, qui ne feront rien ni feront pis. — Le service de votre table d'avocat du roi sera grand : il faudra qu'elle offre toujours des lapereaux, des perdreaux, des paons<sup>37</sup>, et, le plus souvent qu'il sera possible, il faut qu'elle soit décorée de pièces de cerf, de sanglier ou d'autres venaisons un peu faisandées, dont le fumet se fasse à toute porte.

— Quant à la chasse, je le sais, car autrement il vous faut aller. Ainsi vous n'aurez qu'à armer le collier de vos chiens à attacher une sonnette à celui de vos faucons<sup>38</sup>, après quoi vous pourrez, comme noble, tendre aux perdrix<sup>39</sup>; mais vous ne pourrez, comme seigneur, tendre aux grands chiens pour chasser aux grosses bêtes<sup>40</sup>. Et n'oubliez pas qu'il est permis de n'être guère jaloux de ces droits : car, si le Louis XI a chancé, ce n'est pas lorsqu'il a fait couper Jacques d'Armagnac ou au connétable Saint-Pol<sup>41</sup>; mais lorsqu'il a fait enlever nos filets, nos instruments de chasse<sup>42</sup>. — Vous ne pouvez pas dépenser en visites continuelles à recevoir et à rendre; en outre, vous ne pouvez pas être avec de nombreux hôtes de tous les pays<sup>43</sup>, avec leurs chiens, leurs chevaux, toujours affamés.

— Et il faudra dépenser en généalogies, en longs rouleaux de papier, que vous serez tenu de faire à grands frais écrire et enluminer<sup>44</sup> : car enfin vous ne pouvez croire que votre généalogie soit plus facile à faire que celle d'un autre, quand on aura à prouver que votre grand-père, mort pacifiquement en 1418, et non en 1419, et en pardonnant à tout le monde<sup>45</sup>, est mort sur un cheval bai-brun, l'épée à la main, au champ de bataille de Poitiers; quand on aura besoin de prouver que votre père a été enterré à l'église dans une belle bière chargée de trois gros pains de cire chacun de cent livres<sup>46</sup>, enterré au son de toutes les cloches, au milieu des confrères de toutes les confréries, à une honorable place du cimetière de sa paroisse, et qu'il a été jeté dans une des trois énormes fosses ouvertes après la bataille d'A-

zincourt<sup>48</sup>. Et comptez, de plus, qu'il ne suffit par généalogie soit faite, qu'il faut encore qu'elle soit lorsque vos enfants auront entendu ceux des autres citer ces couplets généalogiques :

Jehan d'Aubigné fut emprés successeur,  
Qui espousa, je suys de ce bien seur,  
De Poce Jehanne aux nopces fu assis,  
L'an mil trois cents soixante avecques six.

Puys Franczoys, pour certain vous rapporte,  
Print à fame Marie de Laporte,  
L'an mil troys cens et quatre vings et huyt,  
Comme depuys chascun dire l'ouyt.

Des dessusdiz est descendu Franczoys,  
Qui espousa, environ celuy moys  
D'aoust mil quatre cens neuf et quarante,  
Marie de Lahaye, ce n'est mente<sup>49</sup>.

vous ne voudriez pas qu'ils fissent alors comme les bourgeois, qui, ne pouvant réciter à leur tour, et ne demeurer la bouche close, se prennent aux cheveux à coups de pieds et à coups de poings avec ceux des

S'il meurt un de vos parents, vous n'êtes | ob  
avocat du roi, vous serez obligé, comme noble, |  
der une oraison funèbre<sup>50</sup>. — S'il vous naît des en-  
que vous pouvez les mettre sous la puissante protec-  
grands saints, vous ne pourrez leur donner alors que  
des nobles : Robert, Hugues, Albert, Odon. Il y a  
cette province une famille qui se croit obligée de  
jours porter à l'ainé le nom d'un Turc, de Saladin<sup>51</sup>.  
êtes d'ailleurs civil, doux, affable ; vous devrez être  
— Vous êtes d'ailleurs bon ; vous devrez être quel-  
même méchant, pour ne pas préjudicier à des drou-  
ques qu'un bourgeois laisserait volontiers perdre. J'ai  
il m'est permis de tuer à coups de bâton la volaille des |  
le fais au moins une fois tous les trente ans, afin de pré-  
scription. Les paysans ne m'en veulent pas de mal ; |  
bien que je suis obligé de le faire. Je leur donne six de  
tête de volaille que j'ai assommée<sup>52</sup> ; ils savent bien  
nuire aux honneurs de mon fief, je ne puis leur donner

J'ajoutai encore beaucoup, et j'aurais encore pu aj-  
coup plus. Enfin je terminai ainsi : Beau compère, |  
vilain qui, mal à propos, vous humilie, les clercs v-  
qu'il n'est pas ce que vous croyez : il ne signifie que

village ; et en même temps ils vous diront que ce l'homme, dont vous désirez vous honorer, signifiait même mécréant : les infidèles, les mécréants, étaient

le roi s'en alla fort mécontent, et je me doutai que j'avais fait un ennemi. Ah ! me dis-je, je suis noble, je veux être franc ; peut-on être plus malheureux.

Mon beau-frère vint me consulter, je le reçus avec la déférence due entre nobles, quoiqu'il ne fût pas même avocat, mais qu'il fût simple avocat au bailliage. Je le fis asseoir sur un fauteuil<sup>54</sup>, je l'appelai messire ; et, après l'avoir attentivement écouté de l'une et de l'autre oreille aussi long-temps qu'il voulut parler, conclure, se résumer, je lui répondis que de la noblesse serait très flatté de se voir agréger un homme comme lui, avait été si bon fils, était si bon père, surtout si bon voisin. De mon côté, me répondit-il, j'ai été fort honoré d'entrer dans le patriciat français ; mais, si je serais obligé à bien des choses qui ne me plairaient pas, je serais obligé d'avoir toujours l'épée pendue à la muraille, et il me paraît que cela serait fort embarrassant pour moi à manger à mes pigeons, ou que je range les bouteilles dans ma cave. Oh ! lui répondis-je, vous n'avez qu'à dire quand il vous plaira, poser l'épée, votre marque distinguera : vous suivra toujours sous la forme d'autres distinc-

tion habillé de rouge<sup>55</sup> : distinction. — À la procession, vous serez après le clergé, avant le tiers-état<sup>56</sup> : distinction. — Aux assemblées communales, vous donnerez votre voix, avant le tiers-état<sup>57</sup> : distinction. — Aux états, du moins aux états provinciaux de plusieurs provinces, vous serez duc<sup>58</sup>, tandis que les gens du clergé ne seront pas dignitaires, les gens du tiers-état qui ne sont ni de la ville ou de la magistrature, resteront à la portion, distinction. — Vous ne serez sur le rôle des aides, de plusieurs autres subsides, que pour ne pas payer la distinction qui vaut de l'or. — Quand vous passerez un jour de carême, on ne vous demandera rien<sup>59</sup> : il vous distinguera. — Un autre qui durant les froids de l'hiver fera le guet pour vous, sera un autre qui gardera les remparts<sup>60</sup> ; vous ne serez pas à dormir bien chaudement dans votre lit : le sommeil est ce que les autres ne peuvent prendre vous ne serez pas comme l'épée. — Jamais vous n'aurez rien à démêler avec le four, le moulin, le pressoir banal ; vous se-

rez partout exempt des banalités<sup>63</sup> : l'exemptio véritable épée. — Il y a des terres où, dès qu'on commence, on voit les habitants se présenter au faux sur l'épaule ; il y en d'autres où, dès que la ruse, on les voit se présenter au fermier tous la paule<sup>64</sup> ; vous ne vous présenterez point : c'est vous présentiez l'épée au côté. — Il y a aussi des habitants, à la Saint-Jean, portent au fermier écuelle de bois, les autres une saucière de bois ; vous ne porterez rien : c'est encore comme si vous portiez l'épée ; vous aurez un procès, vous franchirez un, de juridiction ; vous vous présenterez toujours en prison devant le juge royal<sup>65</sup> : pour lui vous aurez toujours l'épée au côté. — Dans un acte où un bourgeois s'oblige pour un bourgeois, il sera, exécution des clauses, mis en prison ; vous n'y serez pas : c'est que vous êtes un homme d'épée. — Dussiez-vous aller en prison pour dettes<sup>66</sup> : l'épée que vous ne portez pas que de se présenter toujours en travers ; elle vous ouvre la porte. — On saisira vos meubles ; on ne saisira pas l'épée<sup>67</sup> : l'homme d'épée est censé être toujours à cheval, toujours à cheval. — Si vous commettez un délit qui emporte une peine pécuniaire, il y a des amendes fixes pour le bourgeois, où elle ne le sera pas pour l'homme d'épée ; n'avez-vous donc pas l'épée ? — Si vous commettez un délit criminel, il y en a encore des villaines peines corporelles contre le bourgeois et des amendes pécuniaires contre vous<sup>71</sup>, que la loi ne fait pas pour l'épée. — Enfin, si vous êtes, pour crime capital, avec un bourgeois, on le pendra, et parce qu'une loi le veut ou de fait ou de droit à votre côté, on vous coupe la tête.

L'avocat du roi n'était pas revenu, l'avocat de la cour revint pas non plus, et je compris que je me trouvais un ennemi. Je n'en doutai pas dès le premier jour que je le rencontrai. Vous voulez, me dit-il, que je sois un marchand, mon fils, qui de toute ma famille a le plus de noblesse, veut pas, car il est marchand, et avant tout il veut être noble. Messire, lui répondis-je, on ne perd sa noblesse par dérogation<sup>73</sup>, ou par dérogeance<sup>74</sup> ; votre fils pourra faire commerce sans déroger ; il sera noble vivant *marc*. Oh ! me répliqua-t-il, je ferai toujours la même chose d'un marchand noble et le sire de Taillefer qu'entr

niers publics vicomte en Normandie<sup>76</sup> et le vi-  
enne. Messire de Taillefer, ajouta-t-il, vous êtes,  
fils, dans l'état le plus malheureux ; cet état a pu  
on fou de beau-frère, l'avocat du roi, mais un avo-  
ie se laisse pas ainsi prendre.

u bailliage s'en alla aussi mécontent que l'avocat du  
et donc s'y prendre, me dis-je, pour ne pas se faire  
C'est en ne donnant des conseils d'aucune sorte. Je  
i, et vous allez voir que je me tins ma promesse.

matin que le pont-levis avait à peine été baissé, entre  
beau une veuve, parente de mon fermier, bonne,  
me au possible, mais vaniteuse à proportion. Mon-

dit-elle avec la politesse et l'adresse de son sexe,  
je voudrais être noble, afin que mes enfants fussent  
père l'était, la grand'mère de feu mon mari l'était  
sont en France les divers anoblissements ? conseil-

le-Jéhane, lui répondis-je, il y a d'abord l'anoblis-  
che<sup>77</sup> ; mais, vous en conviendrez, vous ne pouvez  
municipal. Il y a l'anoblissement des cours finan-

cours judiciaires<sup>78</sup> ; mais vous ne pouvez être ma-  
les, conseiller au parlement, juger les procès écrits  
: les femmes, quoique vous vous mêlez de beau-

es, vous ne pouvez vous mêler de celles-là. Il y a  
ssement par le service militaire des fiefs<sup>81</sup> ; mais les  
s ne pouvez endosser le harnois, monter à cheval,

fief. Il y a enfin l'anoblissement par lettres du roi ;  
blissement est ignoble, car il est souvent à prix  
linairement à cent livres<sup>82</sup>. Maintenant je suppose,

s possible, qu'à force d'allées, de venues, de belles  
de belles révérences, vous obteniez des lettres  
ent : alors, pour être valables, vos lettres doivent

rées à la chambre des comptes, qui ordonne tou-  
e condition préparatoire, une enquête sur la quan-  
ature des biens, sur la parenté, sur le nombre

de l'anobli<sup>83</sup>. Sachez d'ailleurs que ces lettres  
motivées, celles des hommes sur des actions d'é-  
les femmes sur une vertu éclatante<sup>84</sup> ; et d'avance

ombre des comptes mettre ses lunettes, examiner  
fille, de femme, de veuve, et ensuite demander aux  
la ville ou du village s'ils sont opposants à votre

at<sup>85</sup>, c'est-à-dire si votre conduite de fille, de fem-  
ve, a toujours été belle et bonne. A votre place, je  
icore moins les lunettes de la chambre des comptes,

quelque nettes qu'elles fussent, que les méchantes la village. Du reste, ajoutai-je, vous n'aurez pas mon ame suis brouillé avec un avocat pour lui avoir dit non, autre pour lui avoir dit oui : ainsi je ne vous dirai ni ou vous vous conseillerez vous-même.

Messires qui m'écoutez en ce moment, enseignez vous prie, comment faire, quand on a une terre en Pi du Calais, pour n'avoir pas son château dans le v celui d'un Anglais, et comment faire aussi, quand on homme français, pour ne pas être hospitalier ? Or je ces deux cas. Cette année, au printemps, étant allé belle saison dans ma terre, je liai connaissance avec un homme anglais, mon voisin, qui m'amena ses deux h gentilhomme allemand et un gentilhomme polonais. L tins le plus long-temps et leur fis la meilleure chère q possible. Nous parlâmes, comme vous le pensez bien verses noblesses de l'Europe. Nous disputâmes ; tantôt plus fort, et malheureusement tantôt je ne l'étais pas.

O vous qui portez envie à notre état, mais qui aimez de la France, combien alors n'auriez-vous pas donné p les nobles, nous ne fussions pas les plus malheureux, nous eussions alors plus de privilèges, plus d'honneurs !

Le gentilhomme anglais m'avait le premier entrepris répondis que, si en France la noblesse n'avait pas, con gleterre, de pairie formant un des trois pouvoirs légisi noblesse y formait aux états généraux un des trois états, c conséquent elle était appelée, comme quatrième pouvoir les lois ; qu'il n'y avait donc que la différence du tiers au Mais il sut très bien me dire que nos états généraux n pas le droit de faire les lois, qu'ils n'avaient que le droi plaindre au roi des lois faites<sup>87</sup>. A cela je n'eus rien à ré je ne répondis rien, et quand on ne répond rien parce rien à répondre, est-on heureux ? Je vous le demande.

Je répondis au gentilhomme allemand : Messire, jai vous accorderai que la noblesse française n'ait plus le même lustre. Ne subsiste-t-elle donc pas, la maison morenci, dont la devise héraldique est connue dans chrétienté : « Dieu aide au premier baron chrétien<sup>88</sup> ? » N siste-t-elle pas aussi, la maison de Rohan, dont la dev pas moins connue : « Duc je ne daigne ; Roi je ne puis je suis<sup>89</sup> ? » En Dauphiné, n'y a-t-il pas les seigneurs F les plus anciens gentilshommes du monde s'ils sont vrais ? En Champagne, n'y a-t-il pas les *hoirs Meusniers*, qui



ne peuvent déroger, quelque lucrative, quelle que soit leur m<sup>1</sup> ? N'avons-nous donc plus les Armagnacs, les Foix, les Vendôme, qui, dans les cérémonies, marchent avant elier<sup>92</sup> ? Comment la noblesse française n'aurait-elle donc maintenant le même lustre, puisqu'en France il y a maintenant de hauts titres ? Il y a maintenant dix-huit ducs, au- i n'y en avait que trois. Aujourd'hui quel grand nombre es ! il y en a quatre-vingts<sup>93</sup>. Et de vicomtes et de ba- ; nombre en est bien autrement grand ! Messires les Alle- nous pouvons dire à messires les Polonais que nous avons en qu'eux et aussi bien que vous des palatinats, celui de t<sup>94</sup> et celui de Champagne<sup>95</sup>. Enfin puis-je omettre les airs qui assistent couronnés, l'épée nue, au couronnement vis<sup>96</sup> ! Comment serait-il encore vrai que la noblesse fran- eût plus d'aussi beaux fiefs, puisqu'elle en possède qui nt sur plusieurs provinces ? Je nommerai la vicomté de e<sup>97</sup> ; je nommerai encore la vicomté de Rohan, de la- mize cents nobles feudataires relèvent<sup>98</sup> ; et enfin je de- ti : Où et dans quel pays, si ce n'est en France, y a-t-il qui appartienne à la Sainte-Vierge, et dont le roi, comme à vassal<sup>99</sup> ? Où et dans quel pays, si ce n'est en France, , outre un si grand nombre de fiefs-souverainetés<sup>100</sup>, de incipautés<sup>101</sup>, un fief-royaume comme celui d'Yvetot<sup>102</sup> ? leurs d'autant plus honorable qu'il est plus petit, et que, tendue, je ne le changerais pas contre une seule de mes<sup>103</sup>. Soit, soit, répondit le gentilhomme allemand ; je vous : tout ce que vous avez dit et tout ce que vous pouvez ur tout cela n'empêchera pas qu'en Allemagne nous n'ayons ts états souverains<sup>104</sup> et deux mille maisons de noblesse me qui ne relèvent pas de leur prince, mais de l'empe- '. Je n'avais rien à répondre, je ne répondis rien ; et alors, pète, on n'est guère heureux, ou, si vous voulez, l'état où ne l'est guère.

épondis, et, à la vérité, je pus répondre plus heuren- an gentilhomme polonais. Lorsque son tour de parler fut il me dit : Vous avez en France dégradé l'antique et véné- xodafité ; c'est en France qu'a commencé ce débordement ats, de manumissions, d'affranchissements, de libertés<sup>105</sup>, anoblit l'Europe. Toutefois l'Allemagne l'a un peu arrêté et nous l'avons entièrement arrêté en Pologne<sup>106</sup>, où la té est aussi fraîche qu'elle l'était sous notre glorieux roi ts. Le gentilhomme allemand interrompit le gentilhomme is pour lui dire de me demander si en France nous étions

maîtres maintenant dans nos fiefs, dans nos châteaux, nous avons le droit de nous faire la guerre, de tuer, d'être poursuivis comme meurtriers, comme incendiaires ; nous avons conservé, nous, ces droits, ajouta-t-il s'adressant à moi ; nous sommes restés maîtres de la diète, lorsque nous nous asseyons sur les bancs, nous portons notre tête aussi haut que celle du roi. Et nous, me dit le gentilhomme polonais, nous sommes une république de cent mille rois, tant que nous n'en avons qu'un : c'est alors un royaume, où les nobles ne font que se quereller en France, la cour au roi, mais où le roi fait la loi aux nobles<sup>110</sup>.

Que répondre ? Je vous assure qu'à ma place il m'aurait été embarrassé, et je l'étais. — Toutefois, après avoir repassé la main sur le front, je m'encourageai par ces paroles et ensuite les raisons me vinrent. Messieurs à ces deux gentilshommes, il ne vous manque guère qu'en France il n'y a plus de grands vassaux ; l'accusation des autres noblesses de l'Europe contre nous est complète, pour que vous ayez pris contre nous toutes les mesures possibles ; mais toutefois il me semble qu'il y a en notre faveur un peu à dire.

D'abord, je suis bien loin de nier ce que nous savons de l'ancienne féodalité : aussitôt qu'elle a régi l'Europe, venue essentiellement guerrière, a été sauvée des invasions des barbares ; mais, on est obligé de l'avouer, plusieurs de ces anciens édifices féodaux étaient grossièrement maçonnés et pesaient d'un poids trop lourd sur le quinzième siècle ; le siècle ne voulût pas s'en alléger : le servage diminua de jour en jour. Nos fiefs, au lieu d'en être dégradés, en sont plutôt devenus plus forts ; nous sommes seigneurs d'hommes libres. — Il est vrai que nous avons remis au roi notre droit de nous faire la guerre, mais nous avons voulu conserver tout notre sang à l'état ; nous ne voulions qu'il ne fût plus versé sur de petits champs de bataille, mais qu'il le fût que sur les glorieux champs de bataille. Nous n'avons aussi que nous n'avons plus de grands vassaux ; nous ajoutons que nous n'en aurons plus, bien que les seigneurs cessent de subsister. Et tant mieux : la noblesse trouvera plus près du trône, sans qu'elle se soit élevée, sans qu'elle se soit abaissée.

Messieurs les Allemands, dis-je au gentilhomme français, vous êtes encore au quatorzième siècle, et vous les Polonais, vous êtes encore au treizième. Nous y a

passerez par tous les chemins où nous avons passé. Vaut-il marcher les premiers, vaut-il mieux marcher les derniers ? Certes, nous Français, nous aimons mieux l'un que l'autre.

« Mais, messieurs, n'avez-vous pas répondu ? Je suis maintenant ici, au milieu des Français, et je dois-je dire aussi que le nôtre, qui est le moins malheureux ? Je vous en fais en- »

## HISTOIRE XII. — L'HOMME D'ÉGLISE.

Le sire de Taillefer était assis un ancien ecclésiastique. Il s'est levé pour parler, tout le monde s'est tourné vers lui. Il est bon, simple et franc, sa bouche, qui semblait celle de l'homme qui persuade d'avance. Messires, a-t-il dit en prenant des gestes de quelqu'un accoutumé à parler de haut, il n'est aucun état qui n'ait ses peines ; quel est celui qui est le plus ? Chacun de nous crie : C'est le mien ! Mais quel est celui qui a passé par tous les états, qui en a éprouvé et qui connaît le bien et le mal ? Où est-il ?

Je suis parvenu à une classe où l'on renonce au monde, où l'on se retire, pour ainsi dire, de son mouvement : on ne devrait y chercher que le repos de l'âme ; cependant elle est sujette aussi aux soucis d'état, et plusieurs fois j'ai senti que les pointes les plus aiguës ne sont pas celles des cilices. Mon histoire sera la sincère confession de ma vie ; je me regarde ici comme au milieu de frères qui tous connaissent la nature humaine, qui sont indulgents.

J'ai été né à Reims, sous le règne de Charles VII. Mon père était bourgeois-chanoine de la cathédrale<sup>1</sup> ; il me fit donner une éducation assez soignée. A peine j'avais fait mon cours de philosophie qu'il me dit de choisir un état. Je choisis le premier de ceux que je voulus être prêtre, et aussitôt je m'y disposai.

Les vacances paraissent longues lorsqu'on est sur le point d'entrer en théologie ! Alors, mais ce n'est qu'alors que le commencement de l'année scolaire tarde à venir ; il vint enfin ; je me frottai la tonsure, et j'usai tout exprès du pouvoir clérical de pou-

voir, dans ce cas, se faire couper les cheveux<sup>2</sup>.

Je viens de m'accuser de vanité, je vais m'excuser. Quand j'eus étudié quelques mois la théologie la cathédrale<sup>3</sup>, au lieu de continuer modestement jusqu'à la prêtrise, je voulus aller à l'université par prétexte qu'il fallait maintenant être gradué pour une ville<sup>4</sup>. Mon père y consentit, je partis. J'allai au faubourg Saint-Antoine; je le traversai, et n'allai pas au haut de la montagne Sainte-Genève, où je l'aurais fait.

Le lendemain, en passant dans une rue, je vis un tableau d'une porte : MAISTRE LAURENT, TAILLEUR<sup>5</sup> DES THÉOLOGIENS. J'entrai, je pris mesure, j'essayai mes habits et que j'en fus au paiement, j'eus affaire avec un tailleur au moins laïque; seul le latin était en latin : *Pro capucio*, pour le capuce, haut, un très haut prix. *Pro corneta cum fasciâ*, pour la cornette avec le bourrelet, tant. *Pro cappâ sequendum in universitate*<sup>6</sup>, pour la cape et l'habit, tant. Pour lesquels on ne peut prendre la parole à l'université.

Aussitôt que je fus vêtu conformément aux coutumes, j'entrai en théologie. Le cours des études fut réformé en 1452 par le cardinal d'Étampes, cinq, six années; et le cours pour prendre les grades fut réformé de même, environ autant<sup>7</sup>. Lorsque j'eus terminé mon cours, j'entrai à commencer mon cours de grades; et, m'étant admis à soutenir sur le pupitre une question de mon acte de principe; ensuite je fus admis à faire la Bible, je fus *biblien*; ensuite, après ma tenue, devant les examinateurs, je fus admis à faire le livre des sentences de Pierre Lombard, je fus *sententier*; ensuite je fus bachelier *curseur*, je répondis publiquement, je conférai, je prêchai, je fus bachelier, je fis mon acte de paranymphe ou l'acte aux complices; ensuite je fis les divers actes du docteur, les vespérales<sup>8</sup>, je fus enfin *docteur*; et en recevant le grade, grande fête, grand repas<sup>9</sup>, grand feu, grande bourse de mon généreux père.

Plusieurs de mes camarades, qui étaient docteurs, se firent sceller de prendre aussi mes degrés en décret. Je suivis leur conseil, et me fis inscrire.

Je remarquai d'abord que dans ce cours, contrairement à la théologie, les leçons ressemblaient à ces pa-

imprimés, soit manuscrits, on voit au milieu un grand nombre de lignes du texte, entourées de doubles, triples bordures de commentaires, annotations ou gloses<sup>42</sup>. Vanité ! tout que vanité ! l'homme de Salomon est de tous les états. Et savez pas que je n'entende parler aussi pour moi, car il n'est pas possible de suivre mon nouveau cours ; il me tardait d'aller montrer à Reims ma jeune tête, couronnée du bonnet du docteur.

Un peu de temps après mon retour dans cette ville, je fus ordonné prêtre. Mon bon père, pour célébrer le jour où je dis ma première messe, voulut que mes frères, mes sœurs, mes cousines et tous nos amis dansassent avec moi<sup>43</sup>, et il alla à la tête. Ma contenance annonçait assez que je ne me sentais pas là à ma place : peut-être cet ancien usage a-t-il été il a dégénéré durant la licence des temps. Les prédicateurs le feront perdre ; ils crient si souvent<sup>44</sup> ! ils crient tout et raison de crier !

Je n'ai qu'un peu de temps sans emploi ; cependant, à peine eus-je été installé de la cathédrale, qu'un vieux curé de campagne de Troyes, ami d'un de mes parents, me dépêcha son vicaire, comme on disait si communément autrefois, pour son vicaire, comme l'on dit si communément aujourd'hui<sup>45</sup>. Mes lettres d'exeat<sup>47</sup> me furent aussi accordées, et je me rendis à ma nouvelle paroisse.

Il ne s'était point passé une semaine depuis mon entrée en fonctions, qu'il vint, en l'absence du curé, un nombreux cortège pour le baptême. Il y avait quatre parrains et quatre marraines<sup>48</sup> ; chaque parrain, chaque marraine voulait que le nom de son saint ou de son saint qu'il honorait le plus fût le premier donné à l'enfant. Je leur dis que l'âge en déciderait ; mais ces bonnes gens étaient de diverses paroisses, ils ne purent jamais s'accorder : les hommes prétendirent chacun le plus âgé, les femmes, au contraire, chacune la plus jeune. Ils finirent par se quereller, se battre et se disperser ; en sorte que, pour avoir trop de parrains et de marraines, l'enfant n'en eut pas, et moi je fus privé du présent qu'on donne ordinairement au prêtre baptisant<sup>49</sup>. Mais peu de jours après j'en reçus un double : je baptisai deux enfants jumeaux, un garçon et une fille. Les exorcismes sont beaucoup plus longs pour les filles<sup>50</sup> ; le jeune parrain crut que, par bienveillance pour lui et pour sa filleule, j'avais récité de plus longues prières, il me fit un plus grand présent. Je le priai de le reprendre, en lui disant que qui en était ; il refusa.

Je conjecturai que le chapelain ou le vicaire monsieur était, sinon peu instruit, du moins fort âgé, par ce qu'avaient les femmes de se confesser en se mettant à genoux devant le prêtre. Je leur dis que, suivant la discipline de l'Eglise, les femmes devaient se confesser à genoux, les mains jointes, la tête voilée, en face du confesseur; mais que les femmes ne devaient jamais faire perdre leur habitude aux plus vieilles.

Qu'il est aisé de gagner l'affection de sa paroisse, faisant que son devoir! Je la gagnai surtout par ma pitié à me lever lorsque j'étais appelé pour les malades. Un jour qu'il pleuvait et qu'il ventait, le clerc qui, suivant l'usage, se tenait devant moi à travers champs avec la clochette et ne<sup>22</sup>, se plaignait du mauvais temps; je lui dis : Mais faites la prière publique à l'église, quand vous avez le pape, le clergé, le roi, les princes, les parents, les ennemis, les malades, les femmes en couche, les voyageurs, les pèlerins, les marchands, les laboureurs; quand vous avez péché l'entretien des bâtiments, le tronc de l'œuvre, vous ne devez pas d'ajouter aux recommandations la formule : « Je vous recommande votre clerc qui si bien vous : la ministration des sacrements, comme vous savez<sup>23</sup>. » Il me répondit qu'en faisant sonner plus fort sa clochette, et qu'il se levait plus tôt, il voulait un peu se faire respecter. Il me dit que je n'avais pas chanté les prières des agonisants; lui répondis que je m'étais sciemment contenté de le faire à voix haute, que je ne chanterais et que bien sûrement la suite on ne chanterait plus pour les hommes tant qu'ils seraient dans le lit, mais seulement lorsqu'ils seraient dans la tombe.

Il m'importait surtout de gagner l'affection du curé; pour quoi je réussis entièrement le jour du Saint, qu'il avait beaucoup de monde. On sait que la partie la plus essentielle de la fête est un bon sermon. Le prédicateur qui devait s'avertir seulement la veille qu'il se trouvait empêché par son engagement. Comment ferons-nous? dit le curé en montrant sa peine et son embarras. Je prêcherai, lui dis-je, et j'espère que je m'en tirerai sans trop de désagrément; le curé y consentit; il me porta cependant le recueil de tout faits ou le *Dormi secure*<sup>25</sup>. Je ne l'ouvris pas. Le lendemain, sans autre préparation qu'un bon déjeuner, j'allai de célébrer les vertus du Saint et de mettre à nu les pécheurs. Je parlai, et long-temps, parce que je vis s'

Quelques auditeurs que les hommes n'étaient pas plus fatigués à se tenir debout que les femmes à s'asseoir sur leurs talons<sup>26</sup>. Après les offices, mon curé et les autres curés ses convives m'accouillaient, m'embrassaient, et me font répéter à table une partie du sermon, particulièrement les pratiques<sup>27</sup>, les apostrophes aux divers états. Ils riaient, ils applaudissaient avec une manifestation de plaisir, pure de toute jalousie, de toute envie. Qui me soit permis de le dire : la bonne, l'excellente espèce d'hommes que celle de nos curés français ! J'ai vécu avec eux ; j'ai même été quelque temps de leur nombre, je les ai parfaitement connus, et extérieurement et intérieurement ; eh bien ! j'ose écrire, en ma conscience, que, si au temps du déluge il y en eût eu, la race humaine n'aurait pas été noyée, eût-il fallu, au lieu de dix justes, dix mille justes.

Ces échelons que dans mon état j'avais si péniblement à monter, quand je vins dans ce diocèse, étaient ceux-ci : vicaire d'une petite paroisse de campagne, ensuite d'une moins petite, ensuite vicaire d'une grande paroisse, ensuite d'une plus grande, ensuite vicaire de ville. J'avais passé par ces différents vicariats. J'avais travaillé cinq ans. Je fus appelé ici, à Troyes.

Deux prêtres, l'un, curé de la Madeleine, qui, me dit-il, avait l'espoir prochain d'être conseiller au parlement, ce qui, suivant lui, ne l'empêcherait pas de continuer à être curé<sup>28</sup> ; l'autre, curé-cardinal<sup>29</sup> de Saint-Nizier<sup>30</sup>, me proposèrent presque en même temps d'être leur vicaire. J'acceptai les propositions du premier ; sa figure bonne, ouverte, et, le dirai-je, la beauté de l'église, et, le dirai-je aussi, la beauté de la chaire, me décidèrent. Je n'eus pas lieu de m'en repentir ; jamais union plus parfaite du vicaire avec son curé. Je partageai sa maison, sa table. Il voulut aussi que je partageasse ses fonctions ; bientôt il voulut que je les eusse toutes sans partage : car, après m'avoir établi son vicaire régent<sup>31</sup>, avec plein pouvoir de le représenter, il partit pour Paris.

Si je ne me juge trop favorablement, je suis un de ces hommes qui veillent avec le plus de sollicitude sur ce qui leur est confié que sur ce qui leur appartient. Je n'épargnais ni soins ni peines pour qu'en l'absence du curé il n'y eût point, par ma faute, moins de monde aux offices, surtout à la grand'messe, et, en cela, j'étais bien secondé par le chef de la sacristie. La veille, il faisait souvent courir le bruit qu'on devait, après le prône, excommunier et nommer les concubinaires<sup>32</sup>. Le lendemain, à l'église, il ne manquait personne.

Bientôt cependant j'eus lieu de m'apercevoir du relâchement qui peu à peu s'introduisait dans la paroisse. On ne croyait pas

que j'eusse la même autorité que le curé ; on ne me croyait pas aussi ferme.

Un seul clerc venait me servir la messe : je les fis venir tous les deux ; j'exigeai qu'ils fussent tous les deux en habit d'église, et que leur tonsure<sup>33</sup> fût rafraîchie aux époques fixées. J'exigeai aussi qu'ils bornassent au catéchisme l'instruction des enfants<sup>34</sup>. Le premier clerc me dit qu'à la grand'messe il chanterait l'épître<sup>35</sup> malgré moi ; le second clerc me dit aussi que malgré moi, en l'absence du premier clerc, il la chanterait. Je leur répondis pacifiquement que c'était leur droit.

Plusieurs personnes venaient scandaleusement me demander à échanger des abstinences contre des aumônes<sup>36</sup>. Je les en punissais en les condamnant à faire maigre, à faire le jeûne et à faire l'aumône.

Quand messire le curé est ici, dis-je un jour à mes paroissiens, la rue se remplit de personnes qui accompagnent avec un flambeau le saint Viatique<sup>37</sup>. Hier il y avait bien peu de monde. Est-ce que la cire est plus chère ? ou est-ce que messire le curé ne vous voit pas, et que Dieu seulement vous voit ?

Je ne contrariai jamais ceux qui, par dévotion, veulent que les corps de leurs parents passent la nuit dans l'église la veille de leur enterrement<sup>38</sup> ; mais je croyais devoir leur dire que, si l'honneur rendu aux morts était une chose sainte, le soin de la santé des vivants était une chose sacrée. Je ne contrariai jamais non plus ceux qui, les premiers jours, font garder dans les cimetières les corps des financiers, des procureurs ou de gens d'autres états, par crainte que le diable vienne les déterrer<sup>39</sup> ; mais je leur accordais cette permission en riant, et en riant la plus que je pouvais.

La nuit, quand je passais sous les arcades du cimetière de la Madeleine<sup>40</sup>, et que j'y rencontrais les gardes du corps de l'église ou des corps du cimetière mangeant, buvant, jouant, je leur disais : Allez manger, boire, jouer ailleurs ! Et il fallait y aller. — Le jour, lorsque j'y rencontrais les enfants de chœur mangeant les pains et buvant les deniers de leurs distributions hebdomadaires<sup>41</sup>, qu'ils avaient mis en vin, je fermais les yeux ; mais je les ouvrais lorsqu'ils jouaient, disputaient ; alors je leur disais comme aux autres : Allez manger, boire, jouer ailleurs ! Et il fallait y aller.

Une fête, veille de foire, j'entendis le tambour et la dore dans le cimetière. Je me doutai qu'il était plein de danseurs<sup>42</sup> ; je ne les fis pas sortir ; je fis au contraire fermer les portes. Je m'avançai vers cette joyeuse foule. Si à cette heure, dis-je, la



trompette du jugement sonnait, si les tombeaux s'entr'ouvraient, à l'instant ne seriez-vous pas confondus avec les morts? Je m'en allai; tout le monde me suivit.

Les jeunes gens, les jeunes galants, qui certes ne sont pas les plus dévots, ne manquaient jamais, à l'église de la Madeleine, de venir aux matines les jours de l'année où les laïques y vont<sup>42</sup>: c'est qu'ils venaient y porter les livres des jeunes filles et allumer leurs chandelles<sup>43</sup>. J'ordonnai que chacun portât son livre, allumât sa chandelle, et je fus obéi.

Dans les villes où l'on sait plus communément lire, on se sert de livrets pour l'examen de conscience, qui, en certains endroits, parlent si clairement du mal<sup>44</sup>, qu'ils l'enseignent. J'eus beaucoup de peine à engager les chefs de famille à y renoncer. Ces livrets sont faits, me disaient-ils, par des docteurs<sup>45</sup>. Qui, leur répondis-je, s'ils ont montré beaucoup de science, ont montré bien peu de sens. Ces livrets, me disaient-ils encore, ne sont pas chers. Ces livrets sont fort chers, leur répondis-je: ils vous coûtent l'innocence de vos enfants!

Quand le curé fut de retour, il trouva toutes les parties de la vigne qu'il m'avait confiée labourées et verdoyantes. Aussitôt, afin de me donner une preuve moins de son crédit que de sa satisfaction, il demanda et obtint pour moi une cure de campagne. Je l'ignorais. Un jour, après dîné, sans autre préambule, il m'appela: Curé, mon cher curé. Je ne compris rien à ce propos. Il m'emmena avec lui, en me disant qu'il allait s'expliquer. Nous prenons le chemin de l'évêché; nous y entrons. Je suis présenté à l'évêque, qui venait de me nommer à la cure de Saint-Martin. J'en fus très gracieusement accueilli, et je prêtai mon serment entre ses mains<sup>47</sup>.

Je me hâtai de me rendre à ma paroisse. Le curé le plus proche était délégué pour me donner l'investiture. Il vint le lendemain. Je sonnai la cloche, je touchai l'autel, le missel et le calice<sup>48</sup>. On me remit en même temps le sceau de l'église paroissiale, qui dès ce moment devint le mien<sup>49</sup>, et je pris ainsi possession.

En vérité, c'est une rosée continuelle que le clocher attire sur le presbytère: au printemps, j'avais la dîme des agneaux, des chevreaux, des pourceaux; en été, la dîme des gerbes; en automne, la dîme des raisins; en hiver, la dîme du bois<sup>50</sup>. Si je ne voulais pas cultiver les biens-fonds de la cure, mon fermier devenait, comme moi, exempt de tailles<sup>51</sup>. Les offrandes ordinaires en argent étaient considérables, et les offrandes funèbres suffisaient à une partie de ma provision de pain, de vin, de volail-

les, de chandelles<sup>52</sup>. Comptez encore mes rétributions pour les bans de mariage, que je publiais au moins trois dimanches, quelquefois quatre, quelquefois tous les jours de la semaine, lorsque j'en étais requis<sup>53</sup> par les opposans, qui voulaient découvrir des empêchemens ou de parenté, ou d'affinité, ou d'alliances spirituelles, ou d'autres sortes d'empêchemens<sup>54</sup>. Comptez mes rétributions pour les baptêmes, les relevailles<sup>55</sup>, les mariages, les sépultures, les autres droits curiaux, les autres droits d'usage local, que la vieille gouvernante de mon prédécesseur, qui, bon gré mal gré, était devenue la mienne, parce qu'on n'avait pu la faire sortir du presbytère, connaissait parfaitement. — Il faut compter aussi mon salaire pour les testaments. Je recevais ceux des ecclésiastiques<sup>56</sup>, cela va sans dire; je recevais souvent encore les testaments des laïques<sup>57</sup>. — Il faut, de plus, compter pour quelque chose les citations que je donnais dans ma paroisse à ceux qui devaient comparaître devant l'officiel<sup>58</sup>.

Du reste, je n'en ai jamais provoqué contre aucun de mes paroissiens, pas même contre ceux qui, au temps des récoltes, travaillaient un peu les jours de fête<sup>59</sup> dans leurs champs ou dans leur vigne. J'ai toujours supposé que les fruits de la terre qui périssaient étaient l'âne ou le bœuf de l'Évangile, qui, le jour du sabbat, tombait dans la fosse. — J'ai toujours même forcé les laboureurs à travailler les jours des fêtes qu'ils ne doivent pas chômer<sup>60</sup>. Ne maltraitez pas vos bestiaux, leur disais-je, leur répétais-je, en leur traduisant en français ou dans leur français les passages des plus célèbres sermonaires<sup>61</sup>.

Mon devoir et mon plaisir auraient été de faire d'abondantes aumônes. Ma famille m'en empêcha long-temps, et c'a été une des grandes peines de ma vie. Dans la belle saison surtout, mes frères, mes sœurs, arrivaient avec leurs jeunes enfans, leurs amis, leurs voisins, et, dans leurs longues visites, consumaient les revenus de ma cure. Je m'avisai de faire passer les aumônes par leurs mains, de leur faire voir de près la misère des campagnes. Leurs visites furent moins dispendieuses; bientôt elles furent plus rares; enfin une méchante année ma famille m'envoya une somme d'argent pour distribuer dans ma paroisse.

Cette année, il fit tant de froid et il y eut tant de misère, que je logeai à l'église les pauvres; ils y furent chauffés, nourris: dehors ils auraient péri. On sait qu'il est permis, à l'apparition des ennemis ou des gendarmes indisciplinés, de recevoir dans les églises les denrées et les meubles<sup>62</sup>. J'en conviens, les lois ne parlent pas des hommes; mais sûrement elles ne peuvent entendre qu'ils soient moins précieux.

Depuis assez long-temps je gouvernais tranquillement ma paroisse. Je ne pouvais, à la vérité, dire que j'y fusse très-heureux ; mais je ne pouvais non plus dire que je fusse très-malheureux. Je comptais y achever le reste de ma vie ; mais je comptais destinée, sans mon malheur. Un dimanche, j'aperçus à une figure étrangère, une espèce de personnage. On m'apprent que c'était un ancien échevin de Lyon, qui venait d'acheter une maison de campagne voisine. Le dimanche suivant, sous prétexte que, par sa charge, il avait acquis la noblesse, il saluait d'un baïonnette, pendant les offices, toutes les demoiselles qui entraient à la messe<sup>63</sup>. Je parlai en chaire contre cet abus insupportable des nobles, et, pour moi, encore plus dans les années. L'échevin crut que j'avais cherché à lui faire du mal, et il m'en fit. Les temps lui aidèrent. La guerre s'étant élevée sur plusieurs points, l'épouvante devint générale ; partout on fit le guet. Les clercs n'en étaient pas exempts<sup>64</sup> ; il le savait mieux que moi, et, comme il avait été nommé commandant du canton, il me força à monter la garde sous ses ordres. Mais bientôt il vint publiquement et instamment me prier de ne pas la monter : car les paroissiens voulaient mettre le feu à sa maison, une nuit où les parents d'un malade en danger de mort étaient inutilement venus m'appeler au presbytère.

Il ne se découragea pas. Le matin d'une grande fête, un bel arbalétrier entra dans l'église comme on allait commencer les offices ; il prit l'encensoir des mains du sacristain et encensa l'autel avec beaucoup de décence : on le laissa faire. Ensuite il se mit au milieu des chantres, entonna avec beaucoup de justesse : on le laissa chanter. Ma messe finie, il se mit en devoir de dire la sienne. On vint m'avertir ; je le trouvai qui avait déjà sur son uniforme mis l'aube et la chasuble. Messire, me dit-il, je suis ecclésiastique arbalétrier, de la compagnie de Tournai, et le roi trouve bon que même, nous ecclésiastiques, portions toujours l'habit militaire<sup>65</sup>. Il me fit lire l'ordonnance, elle était formelle. Tout le peuple m'entourait ; je crus devoir user de prudence. Mes frères, dis-je, il est vrai que le roi permet à messire l'arbalétrier de dire la messe avec son habit, mais il ne vous ordonne pas de l'entendre. Tout le monde sortit. Ce clerc arbalétrier, vous le devinez bien, était un parent de l'échevin.

Bientôt il m'amena un quêteur qui avait des lettres du roi et du pape. Je ne pus l'empêcher de quêter ; je l'empêchai cependant de sonner sa clochette dans les rues, de prêcher, de dire la messe sur des coffres<sup>66</sup>, dans les maisons ou en plein air.

De mon côté, je fus instruit que l'échevin qui m'en voulait

tant avait été dans le temps excommunié à Lyon, parce qu'il pouvait payer ses dettes et qu'il ne les payait pas<sup>67</sup> ; je le sommaï de m'exhiber ses lettres d'absolution<sup>68</sup>. Bien lui valut qu'elles fussent en bonne et due forme. Les statuts du diocèse me recommandaient d'en examiner soigneusement les sceaux ; aujourd'hui je trouve que je les examinai peut-être avec trop de soin, avec trop d'exactitude.

De son côté, il porta au curé doyen rural de mon arrondissement, comme lettres dérisoires<sup>69</sup>, des lettres testimoniales que j'avais données à un de ses amis, mon paroissien, qui voulait aller demeurer ailleurs. J'y déclarais en la forme ordinaire, mais en haut latin de saint Augustin ou de saint Isidore, que, le porteur de ces lettres ne se trouvant pas retenu dans les liens de l'excommunication, je priais le curé de la paroisse dans laquelle il irait demeurer ou de le marier, s'il en avait envie, ou, s'il mourait, de l'enterrer au cimetière<sup>70</sup>. Le doyen rural répondit à l'échevin que ce n'étaient pas des lettres dérisoires ; qu'elles étaient au contraire bonnes et belles, et qu'il n'entendait pas le latin.

Je crois que pour me faire pièce, pour continuer à se venger, plutôt que pour agrandir sa fortune, il acheta, dans ce temps, la seigneurie de la paroisse. Je ne perdis pas un moment, je dois vous l'avouer ; je me mis à fouiller dans le chartier de l'œuvre, et j'y découvris qu'il n'était que seigneur directier du terrain où était bâtie l'église. Aussi, lorsqu'à la fête du saint il voulut, comme s'il eût été seigneur haut justicier, que je lui présentasse l'eau bénite et l'encens, je ne lui présentai que l'eau bénite, et je lui refusai l'encens<sup>71</sup>. Procès devant le juge du lieu. Je fus condamné. Je m'y attendais ; mais je ne pouvais m'attendre qu'on enfreindrait à mon égard les immunités des cleres, et que je verrais mes meubles saisis<sup>72</sup>. J'appelai au bailliage, où je gagnai mon procès, et, ce qui valait mieux, l'amitié d'un grand seigneur de la cour. En m'entendant parler de cette affaire, sans me donner le temps d'achever, il me prit vivement par la main et me dit : Bien ! très bien ! Point d'encens à ces petits bourgeois ; de l'eau bénite seulement, encore est-ce trop. Vous connaissez parfaitement les droits honorifiques des seigneurs ; vous êtes le plus habile homme de votre robe. Je veux que vous professiez la théologie ; il vaque dans ce moment une prébende préceptoriale<sup>73</sup> à ma nomination<sup>74</sup>, je vous la donne.

J'eus alors à délibérer en moi-même sur plusieurs points. Quitterai-je ma paroisse ? Je m'y décidai, parce que l'échevin, chez qui l'on trouvait toujours une excellente table, avait gagné les plus riches, et que les plus riches avaient gagné les autres. Ac-

opterai-je la chaire de théologie? Mon goût, que je devrais appeler ma vanité, ne me permit pas de balancer. Demanderai-je l'érection d'un vicariat perpétuel<sup>75</sup> dans ma cure? Y aura-t-il, deux noms différents, deux curés, dont l'un prendra la plus belle des dîmes et ne fera rien, et l'autre la plus petite et travaillera? Ces érections m'ayant toujours paru une dégradation de la dignité curiale, sans autre exception, du moins à ma connaissance, que la paroisse de Saint-Merri de Paris, où il y a deux curés tout égaux<sup>77</sup>, j'y renonçai. Permuterai-je ma cure contre une bonne chapellenie que je pourrai posséder en même temps que ma chaire? Les permutations<sup>78</sup> étant le plus souvent, mon avis, des simonies déguisées, j'y renonçai encore. Résignerai-je ma cure entre les mains du pape<sup>79</sup>, qui en pourvoira la personne que je lui désignerai? Je préférerai d'adresser ma réclamation à l'évêque, auquel la nomination de toutes les cures devait canoniquement appartenir<sup>80</sup>, bien que, dans ce diocèse, on ne lui en appartienne guère plus de la moitié<sup>81</sup>.

Le chapitre duquel dépendait ma prébende préceptoriale était dans une petite ville du Vexin. J'y arrivai comme l'on sortait des écoles. Après m'être fait connaître à mes confrères, je les priai d'excuser mon retard; j'ajoutai que je sentais bien que les jeunes clercs et surtout les jeunes chanoines étaient impatients d'entrer en classe, mais que j'étais prêt à commencer le lundi suivant, ou le lendemain. Certes, me répondirent-ils, si vous êtes pourvu de la prébende préceptoriale, vous n'aurez pas grand'chose à faire; jamais nous n'avons vu ici de clercs écoliers; et, quant aux chanoines, nous ne sommes que cinq en vous comptant, et vous êtes le plus jeune.

Je pris mon parti: je fis comme les autres, je chantai une partie de la nuit, et je dormis une partie du jour. Je me serais même habitué à cette vie, si mes confrères ne m'eussent continuellement raillé sur l'auditoire de ma classe de théologie. Je ne voulais pas être en reste; je leur reprochai d'être souvent occupés de gloire humaine, et je me faisais un trop malin plaisir de les rappeler à l'humilité chrétienne lorsqu'il leur arrivait de parler avec orgueil ou emphase des chanoines de Saint-Quentin, de Tours, d'Embrun, qui, dans leur chapitre, étaient assis à côté du roi, comme simple chanoine comme eux<sup>82</sup>; des chanoines-sénéchaux de Paris, de Tours<sup>83</sup>, des chanoines nobles de Cambrai ou de Maçon<sup>84</sup>, des chanoines de Lisieux, qui étaient comtes chacun deux jours de l'année<sup>85</sup>; des chanoines de Lyon, qui étaient comtes toute l'année<sup>86</sup>. Ils me répondaient, je leur répliquais; et enfin, la discussion en discussion, ils se mirent tous contre moi. J'en

excepte le massier, qui était membre du chapitre, portait la masse, et faisait garder l'ordre aux offices et aux cérémonies<sup>87</sup>. Il m'avait quelquefois entendu leur dire que mal à propos ils mettaient sur le bras l'aumusse, ornement et couvre-chef clérical<sup>88</sup>; que, plus mal à propos encore ils intervertissaient l'ordre des sept heures canoniales, matines, prime, tierce, midi, none, vêpres, complies<sup>89</sup>, et, une année que la grêle avait enlevé la récolte, il ameuta le peuple, qui força les chanoines à chanter aux heures prescrites et à mettre l'aumusse sur la tête. Mais, l'année suivante, la récolte ayant été encore plus mauvaise, le peuple s'ameuta de lui-même contre moi, et il voulut que le chapitre mit l'aumusse et chantât comme auparavant. Bientôt, la récolte étant encore plus mauvaise, il s'en prit à moi. On me conseilla de ne plus aller à l'église, de ne plus sortir. Je rejetai d'abord ces conseils; mais, ma vie ayant été plusieurs fois exposée, je fus obligé de les suivre.

Battu par tant d'orages, je résolus de me retirer plus avant dans l'état ecclésiastique. Je fis la démission de ma prébende. Je distribuai aux pauvres mes meubles, mon argent, mes provisions; et le lendemain, n'emportant que mon habit et mon long bâton sur lequel je m'appuyais, je partis de grand matin pour aller me faire bernardin à une abbaye voisine. Je parcourus d'abord une vaste campagne, tout illuminée par les feux de l'aurore, toute couverte des richesses que répandait magnifiquement la large main de la nature. Plusieurs fois j'ôtai mon bonnet, je m'agenouillai pour remercier le père de l'univers. Enfin j'entrai dans une vallée sauvage, resserrée entre deux montagnes, sur lesquelles s'élevaient d'énormes rochers qui me semblaient d'éternelles barrières au delà desquelles je laissais les hommes. Le calme de l'atmosphère me représentait celui des passions; le cours lent d'un ruisseau qui serpentait au milieu de la pelouse me rappelait la succession pacifique de saintes pensées; et les bâtiments de l'abbaye, simples et élevés, m'offraient les tours, les phares du port où j'abordais si heureusement. Mais quelques mois de noviciat, quelques mois de séjour, suffirent pour me détromper; je vis que j'étais dans une solitude toute mondaine, où personne ne se levait, ne se couchait, ne priait, ne chantait à la cloche du lever, du coucher, de la prière, des offices, où la vieille règle, avec ses titres de chapitres écrits en rouge, *De taciturnitate*, *De humilitate*, Du silence, De l'humilité, *De mensura ciborum*, *De mensura potus*<sup>90</sup>, De la mesure du manger, De la mesure du boire, restait couverte de poussière dans la bibliothèque, sans jamais être ouverte, où tout le monde,

bien loin de songer aux quatre fins dernières de l'homme, ne songeait qu'à faire bonne et meilleure chère, à bien et à mieux se réjouir. Alors je me réfugiai parmi les tombes des anciens habitants de la maison, de ces anciens bons moines qui avaient vu les générations contemporaines ; j'aurais voulu vivre avec les morts.

Je m'étais irrévocablement déterminé à changer d'ordre, et je cherchais un prétexte honnête pour sortir de l'abbaye, lorsqu'on m'en fit sortir par force. Le jour de Saint-Bernard, au milieu du plus long dîner de l'année, on vint à parler des Lollards, qui ne cessaient d'agiter l'Angleterre<sup>91</sup>, cette île des saints<sup>92</sup>, où le pape irait, dit-on, résider si les Turcs continuaient à menacer l'Italie. Tout le monde condamna leurs opinions, comme étant les mêmes que celles des vaudois et des Hussites<sup>93</sup>. On loua la chambre des communes d'avoir proscrit leur doctrine ; mais on la blâma d'avoir permis l'aliénation d'une partie des biens des monastères<sup>94</sup>. Je ne fus pas de cet avis, et je soutins que, lorsque les biens des couvents augmentent, tandis que le nombre des moines diminue, les richesses ecclésiastiques deviennent dangereuses. Toute la communauté, qui en ce moment avait le verre à la main, fut émue. Le prieur, interprète du vœu général, me dit, la face toute rouge : Sommes-nous donc ici à un sermon des Cordeliers ? Allez tenir ce propos chez eux. J'y vais, lui répondis-je tranquillement ; et dans l'instant j'y allai.

M'étant levé de table, je repris mon long bâton et sortis de l'abbaye. La riche campagne que j'avais traversée en venant ne me parut plus la même ; elle avait été dépouillée de ses abondantes récoltes par la vallée stérile, je veux dire par son abbaye, dont il me semblait entendre encore les moines chanter avec de longues trainées de notes sur chaque *a*, sur chaque *e*, sur chaque *i*, sur chaque voyelle, les nécrologes des bienfaiteurs : *Obiit dominus de Rupeforti, qui nobis dedit quinquaginta sextuaria frumenti ; Obiit dominus de Montecalvo qui nobis dedit quinquaginta sextuaria vini puri et sine aqua*<sup>95</sup>. Je marchais avec assez de feu ; je m'en retournais plus vite que j'étais venu. J'arrivai bientôt à la ville. J'allai aux Cordeliers ; je demandai à parler au gardien. Je le trouvai dans sa chambre. Je lui racontai comment j'avais quitté les Bernardins, et je terminai en lui demandant si, leur porte se fermant, celle des Cordeliers voudrait s'ouvrir ? Oui, me répondit-il ; oui ! la petite, la grande porte, toutes les portes s'ouvriront, le jour, la nuit, quand il vous plaira d'être des nôtres ! Et il sonna, et il m'embrassa, et tous les Cordeliers vinrent et m'embrassèrent.



On me fit porter assez long-temps l'habit de Bernardin. C'était un trophée qu'on se plaisait à montrer aux processions, promenant ma vieille tête blanche au milieu des jeunes blondes des novices. Enfin on me donna l'habit de Corde ; commençai les exercices et les épreuves qui précèdent la profession.

Je remarquai d'abord, à l'avantage de l'ordre de saint Benoît, qu'il se maintenait dans son institution avec une pureté que plusieurs ordres avaient déjà perdue ; je le remarquai surtout pour les études. Il y a, j'en conviens, des savants chez les Bénédictins ; mais chez les Cordeliers la science est bien plus commune ; le proverbe « Parler latin devant les Cordeliers est généralement vrai.

Le temps de mon noviciat étant près d'expirer, on délibéra sur les fonctions auxquelles je serais le plus propre. On me trouva trop âgé pour prêcher. J'étais un ancien curé : on crut que je pourrais être utile au confessionnal, et sans autre retard on m'essaya.

Presque tous les pénitents qui se présentèrent à moi se plaignaient de leur curé ou de leurs vicaires. Je crus ne pas devoir les entretenir dans leur animosité contre leurs pasteurs ; je les calmais, je tâchais de les faire rentrer au bercail, hors duquel, leur disais-je, les loups de toutes les couleurs dévorent les agneaux errants. Mes exhortations ne manquaient jamais de produire leur effet. On s'en aperçut ; on reprit mon habit gris, mon ton ; on me remit mon habit blanc, et on poussa sur la porte avec un bruit qui me dit le reste.

Je m'étais éloigné de Troyes ; je résolus de m'en rapprocher. J'allai de village en village, en suivant de préférence les sentiers solitaires. J'étais entré dans un bois où je marchais lentement et en chantant à pleine tête le premier psaume des vêpres, tout à coup j'entends derrière moi, à quelques pas, une voix de femme qui me répond par le verset suivant. Je me retourne et vois une sœur grise. Je continue jusqu'à la fin du psaume, elle continue jusqu'à la fin à me répondre. Ma sœur, lui dis-je, je ne croyais pas trouver au milieu de ces arbres un si bon chanteur. Elle releva son petit capuce pour prendre l'air, et me regarda de la manière la plus polie, la plus gracieuse, de m'interrompu. Je vis, j'entendis un ange. Bientôt s'offrit à ma droite une fontaine entourée d'un petit tertre de gazon formant un siège naturel. Je proposai à la jeune sœur d'aller nous y asseoir. Je tirai un morceau de pain de mon aumônière<sup>97</sup>, le trempai dans l'eau, je le partageai et lui en offris la moitié,



es jointées de mères que je cueillis tout autour de nous. **«** Messires, j'en conviens, nous étions seuls ! Quel âge me l'avoir pour que maintenant vous ne soyez pas scandaleux ? Quarante, cinquante, soixante ans ? J'en avais soixante-**«** La sœur grise, qui ne pouvait en avoir moins de vingt ou un, ne paraissait pas en avoir dix-sept. Elle m'appelait **«** amp prieur, tantôt damp abbe<sup>98</sup>. Je lui dis que je n'avais simple novice Bernardin, ce qui insensiblement amena de ma vie, de ce qui m'était arrivé depuis ma sortie du jusqu'au moment où je l'avais rencontrée. Elle ne voulut **«** avec moi en reste de confiance. Je suis Dijonnaise, me **«** mes parents, qui peut-être avaient été un peu inquiets **«** n goût prématuré pour le mariage, ne furent pas peu **«** quand, à seize ans, je les priai de me permettre d'entrer **«** tion ; je leur en dis des raisons fort bonnes, mais je ne **«** pas la meilleure. Je vous la dirai à vous, ancien curé, **«** daigné raconter votre vie passée à une jeune inconnue. **«** , continua-t-elle, dès que je suis venue en âge de pen- **«** toujours considéré le lendemain, j'ai considéré le lende- **«** la vie, et voilà pourquoi je ne cesse de me conduire **«** devant alors paraître au tribunal de Dieu. Je sais bien **«** temple de tant d'autres je pourrais moins me gêner, **«** sur la confession qui nous remet au même point ou nous **«** avant d'avoir péché ; mais je suis fermement persuadée **«** ou fera une grande différence entre celui qui a manqué à **«** ours, qui l'a avoué, qui s'en est repenti, et celui qui n'y **«** anqué. Je souris ; la jeune sœur s'en aperçut. Ma raison **«** , ajouta-t-elle, et peut-être votre raison le croit-elle **«** Elle poursuivit : Considérant donc toujours le lende- **«** voyais les hommes, tout de feu avant le mariage, baiser **«** able ou sur le gazon les traces qu'en marchant avaient **«** les jeunes personnes qui devaient être leurs épouses, et **«** main des noccs je les revoyais indifférents, froids, tout **«** e. Cette pensée, se gravant sans cesse, s'agrandissant **«** sse, finit par remplir mon âme. Je ne voulus plus du **«** Un dimanche, en venant de la messe, au lieu d'aller à **«** m j'allai au couvent, dont une de mes parentes était su- **«** c. Toutes les instances de ma famille ne purent m'empê- **«** commencer le noviciat. Je touchais au jour de faire ma **«** on lorsque la maîtresse des novices entra un matin dans **«** ir, où je me trouvais seule. Je lui avais fait confidence des **«** otifs qui m'avaient engagée à prendre le voile de reli- **«** et elle les avait inutilement combattus. Perrine, me dit-

elle en m'abordant, vous voulez faire ici vos vœux ? Je n'y ai pas, amie, je m'y oppose. Dans nos antiques instituts de saint Bernard, nos pesantes chaînes, devenues à l'époque des liens assez légers<sup>99</sup>, sont aujourd'hui redevenues encore plus pesantes. Partout les clôtures, les grilles, les vœux ; la longueur des offices latins a recommencé, avec les, les nocturnes, le fouet, les macérations, les cilices, les réformes ont nécessairement rappelé la puissance des supérieurs<sup>100</sup>. Le monde chrétien veut donner l'exemple des souffrances, des austérités, et il soit le sexe faible, ce qui est le plus facile, ce qui n'est ni le plus juste ni le plus exemplaire. Perrine, demain, et, puisque vous avez résolu de vous consacrer à Dieu, vous à sa bonté, faites-vous sœur grise hospitalière. Je n'ai jamais su résister à l'autorité de l'amitié. Trois jours après je portais une robe, un scapulaire de grosse laine bise non teinte, fourrés de peau de brebis, avec une ceinture de corde de chanvre. Je faisais maigre le lundi, je jeûnais à minuit, c'est-à-dire que j'étais sœur grise<sup>101</sup>. La porte de la maison<sup>102</sup>, en l'absence de la maîtresse<sup>103</sup>, j'étais cueillie avec empressement. Au terme prescrit je fis profession. Comme je lisais couramment, je fus au nombre des *liresses*, qui récitent les heures de Notre-Dame<sup>104</sup>. On m'ouvrit la voix, on me fit choriste. Bientôt on crut voir manquer ni d'adresse ni d'activité, et, quoique toute me confia le service d'un petit hôpital<sup>105</sup>. Cette année même la peste épidémique s'étant déclarée dans le pays, les voisins nous environnaient allèrent demander au couvent un remède eût de la santé et du courage : on m'y a envoyée. On me vit de maux j'ai vus ! combien de têtes défaillantes j'ai soutenues entre mes mains ! de combien d'hommes j'ai respiré le souffle ! Que d'effroi, que de terreur, que de regrets ! Les bons villageois qui, à l'extrémité du penchant de ce cimetière, de tomber dans l'autre, se retournaient vers leurs champs, se retenaient de leur culture, de leurs moissons ! Je me mêlais avec eux ; je gardais leurs vaches, leurs brebis, je criais au loup avec eux, je labourais avec eux, je leur récitais les funèbres prières des mourants, au lieu de me lever devant eux les redoutables cierges<sup>106</sup>. Eh bien ! au lieu de m'en repentir, je sens naître la satisfaction à ma conscience. Messire le curé, me dit cette sœur en se prosternant si j'en suis digne, je vous prie de me bénir. Elle se prosterna sur ses genoux. Alors je me levai, et, étendant mon bras vers

de sa tête, je m'écriai : Mon Dieu ! bénissez par ma main  
 une jeune servante ; remplissez de plus en plus son cœur d'amour  
 pur et pour ce qui peut vous plaire ; rendez-la de plus en  
 plus heureuse, et, au soir d'une longue vie, appelez-la à une  
 doux sommeil qu'aura précédé le souvenir de ses  
 et l'attente de leur récompense. — Elle se leva, les yeux  
 mouillés de larmes qui roulaient sur ses joues ; elle s'en alla  
 et elle s'envola.

Je faisais mon voyage. Je mettais beaucoup de temps à  
 faire le chemin ; je n'étais pas à la vérité pressé d'arriver,  
 mais je me dirigeais autant qu'il m'était possible vers  
 ce que je ne savais guère où j'allais. Je n'avais pas d'argent,  
 et je sortais des Cordeliers. Je logeais chez les gentilshommes  
 ou plus souvent chez les ecclésiastiques, où une fois on m'accueillait  
 bien mal. Ce fut chez le curé d'un gros village, le seul  
 méchant, le seul méchant curé que j'aie rencontré en ma vie. Il  
 était ignorant, intolérant, obstiné, exclusif dans ses opinions,  
 et des bons curés ; il était même l'opposé de tous les curés,  
 dur, incivil, insolent, inhospitalier. Cependant il ne  
 refusait de m'inviter à cause de mon habit d'église. Son  
 dîner était mesquin ; mais au dessert la table se trouva  
 garnie de fruits que ce pays produit en abondance. Je  
 n'eus pas ; dès qu'on les eut servis, il se mit à m'apostropher  
 en ces termes : Je ne voudrais être comme vous Bernar-  
 d, mon bonnet plein de pièces d'or. Vieux, vous courez je  
 ne sais pourquoi ; mais lorsque vous êtes jeunes, je sais bien  
 que vous courez. Le cordelier Menot l'a appris à tout le  
 monde. C'est celui-là qui vous parle dans ses sermons aux moi-  
 nages, *ad monachos albos*<sup>107</sup>. Il n'a pas tout dit : vous  
 troublez le pays par des élections tumultueuses, des doubles,  
 triples élections de vos abbés<sup>108</sup>. Le supérieur de l'ordre est  
 obligé de vous envoyer des délégués pour venir publiquement  
 juger<sup>109</sup>. Plus loin vous scandalisez le pays d'une autre  
 manière, et plus loin encore d'une autre. Des nuages environ-  
 nent l'Église chrétienne : c'est vous qui les attirez ; c'est toujours  
 vous que, dans leurs déclamations, les hérétiques commen-  
 cent<sup>110</sup>. Il ne tenait qu'à moi de dire que je n'étais plus Bernar-  
 d, que je n'en portais l'habit qu'à faute d'autre ; je ne le voulus  
 pas. Quand ce curé eut fini de parler, de manger, je pris congé  
 de lui, et je fus demander mon dessert à de bonnes gens qui  
 étaient assis sous leurs arbres.

Vers la fin de ce jour, où je n'avais qu'à moitié dîné à table,  
 j'eus, se promenant sur sa terrasse, un autre curé qui m'ap-

pelait de la main. Je n'eus pas le courage d'aller chez le plus pauvre seigneur. Mais voyez du presbytère s'ouvre : le curé, sa gouvernante, le chien, sortent ; je suis, bon gré mal gré, forcé de m'y rendre. Mais je n'ai été mieux reçu, je ne me suis trouvé qu'une meilleure figure d'hôte, et la chère y répondait. Le curé qui succéda au vin rouge ne me permit pas de raconter mon histoire. Je la lui fis aussi sincère que possible ; mais je lui donnai une autre face, la face laïque, la face cléricale. Ses conseils, comme de coutume, furent bons. Mon cher curé, me dit-il, abandonnez-vous à vous présenter aux Carmes, aux Dominicains, à l'abbaye de Clairvaux, vous ne seriez pas reçu : il y a entre eux et les Cordeliers, lesquelquesquels vous sortez un traité de quadruple alliance. Tant que vous étiez dans le clergé régulier, je vous aurais peut-être permis d'entrer dans le clergé séculier ; mais maintenant, restez-y.

Des petits intérêts privés de nous, simples particuliers, bientôt aux intérêts généraux de l'Église, nous nous sommes mis sur nos sentiments respectifs, et, ainsi que cela se fait entre deux hommes de bonne foi, nous nous sommes trouvés, sinon toujours également avancés, du moins sur le même chemin. Pensez-vous, me demanda-t-il, qu'il y ait, de temps immémorial, le droit de n'être soumis à la discipline, ni aux décrets du pape, ni aux conciles, que lorsqu'elle les a examinés et librement reprobés ? — Je le pense. — Pensez-vous que le concile représente la conscience universelle de l'Église ? — Je le pense. — Pensez-vous que l'évêque universel de l'Église<sup>143</sup> ? — Je le pense. — Pensez-vous qu'il n'en soit pas moins soumis aux décisions des conciles ? — Je le pense. — Que le concile peut s'assembler de droit tous les cent ans ? — Je pense qu'il peut s'assembler quand il y a lieu, que, s'il s'assemble tous les cent ans, ce n'est pas trop, et c'est certainement assez. — D'où je vois que les conciles de Constance et de Bâle sont pour vous les perpétuelles institutions de la chrétienté<sup>146</sup> ? — C'est l'opinion de la France assemblée à Bourges<sup>147</sup> ; ce doit être et demeurer la même. — D'où je vois que les réunions des législateurs, prêtres du sens des dogmes vous paraissent avoir été trop fréquentes. — C'est mon opinion, c'est la vôtre, vous avez lu comme moi l'histoire de l'Église. — D'où vous ne désireriez guère de conciles que pour le rétablissement des dogmes. — C'est encore mon opinion ; mais j'en dé-

ies de la discipline, et même j'en désirerais un car les demandes des hommes du siècle ne cessent d'entendre.

Après avoir pour ainsi dire dépouillé notre habit et et, nous examinâmes ces demandes, qui sont bien qu'elles ne sont pas la voix de l'Eglise.

du siècle, dites-nous, demandent une meilleure discipline ecclésiastique. — Ils demandent que les curés élisent leurs paroissiens. — Ils demandent qu'il n'y ait pas au-dessus des curés des archiprêtres<sup>119</sup>, des archidiacones<sup>120</sup>, des archidiacres<sup>121</sup>. — Ils demandent qu'il n'y ait au-dessus des curés que les évêques<sup>122</sup>. — Ils demandent que les évêques, les archevêques soient plus élus par les chanoines des cathédrales. — Ils demandent que les évêques et les archevêques élisent les curés<sup>123</sup>. — Ils demandent que les évêques de chaque nation présentent au pape les cardinaux<sup>124</sup>. — Ils demandent que le pape élise les évêques ou les archevêques présentés<sup>125</sup>. — Ils demandent que les cardinaux ainsi élus élisent le pape<sup>126</sup>. — Ils demandent que, pour la conservation de l'unité de l'Eglise, les pasteurs soient institués immédiatement ou par le pape<sup>127</sup>. — Ils demandent aussi que le pape ne jure pas ; que les bulles ne soient point des diatribes et l'irrégularité des rois<sup>128</sup> ; que les édits ne contiennent pas de liatribes contre l'avidité fiscale des papes<sup>129</sup> ; que le pape ne traîne pas dans les rues les décrets de l'assemblée de France, la pragmatique-sanction<sup>130</sup> ; que les papes ne fassent pas échafauder, mitrer comme des voleurs les porteurs des actes de la Cour de Rome<sup>131</sup>. — Ils demandent que le pape ne nomme dans les états des princes aucun curé<sup>132</sup>, aucun bénéficiaire<sup>133</sup> ; que ce content de solliciteurs, de demandeurs, que ce content d'homme vers Rome cesse. — Ils demandent que le pape ne perçoive pas les annates, les revenus annuels d'un évêque avant qu'il donne la bulle d'institution du bénéficiaire<sup>134</sup> ; que le pape ne verse aucune espèce de taxe<sup>135</sup> ; que ce content d'argent vers Rome cesse aussi, et qu'il cesse encore que les hommes reviennent, et l'argent ne revient pas. — Ils demandent qu'il y ait une juridiction ecclésiastique nationale, qui juge en dernier ressort au spirituel le parlement au temporel, et comme le parlement public. — Ils demandent qu'il n'y ait pas de pape<sup>136</sup> ; que l'homme qui a commis certains pé-

chés ne soit pas obligé d'aller, à travers les monts, les mers et les tempêtes, s'en confesser lieues<sup>140</sup>; que le fils ne soit pas obligé *pro debitis*, chés de son père, ou mort ou infirme, d'aller satisfaire à la pénitencerie romaine<sup>141</sup>. — Ils demandent que les suppressions<sup>142</sup>. — Ils demandent que les dotations et les cures soient faites en biens-fonds<sup>143</sup>; que les évêchés soient de dix-huit cents livres, deux mille l'est la dotation ordinaire des évêchés<sup>144</sup>; que la dotation soit de cent cinquante livres, deux cents livres, dotation ordinaire des cures<sup>145</sup>. — Ils demandent ces constitutions dotales auront été solidement assurées; que Jésus chasse les marchands du temple; que les offrandes, les rétributions quelconques, soient interdites au peuple ne voie plus que le prêtre, que l'autel. — Il y en a aussi, des hommes du siècle, des maris prudents de famille prudents, qui demandent que les femmes aient au moins cinquante ans<sup>147</sup>. — Il y en a qui demandent que les hommes, et particulièrement les femmes, ne tussent plus, dans la confession, leur bouche à mal dire; qu'on dise seulement dans certains cas : J'ai tel commandement<sup>148</sup>. — Il y en a, et surtout dans l'Europe, qui demandent que les prêtres puissent être mariés<sup>150</sup>. — Il y en a, dans ces mêmes pays, qui demandent que pendant le carême on puisse faire gras jour<sup>151</sup>. — Il y en a qui demandent que, lorsqu'il y a suite de fêtes, on puisse, après la première, travailler les offices<sup>152</sup>. — Il y en a qui demandent que la célébration des fêtes soit renvoyée au dimanche<sup>153</sup>.

Messire, me dit ce bon curé, toutes ces matières sont vaines. Messire, lui répondis-je, ni je n'approuve ni je ne condamne; en tout cela il peut y avoir du faux, il peut y avoir du vrai; c'est au temps, à la raison des siècles, à démêler l'un de l'autre. — Nous primes mutuellement congé en faisant des vœux pour la paix de l'heureuse terre chrétienne.

Je me remis en voyage. — A force de journées, je revis enfin Troyes. J'allai à la Madeleine, que j'ai vue depuis près de quarante ans. Je trouvai cette église et son peuple nouveau et d'un clergé encore plus nouveau. C'était la cathédrale. J'y fus reconnu par un archidiaque, de petit clerc dans ma paroisse, mais alors si timide qu'il ne pouvait répondre qu'à la messe. Il eut pitié de moi, il me fit

Je le suis encore. Mes derniers pas, les derniers que je suis destiné à faire dans ma carrière, m'ont à peine coûté aux premiers. Voilà toute ma vie, ma confession entière. Mais, ai-je plus de bonheur que vous? Eh bien! dans les rangs où je me suis trouvé, les autres hommes de mon état n'en ont pas plus que moi, et dans les rangs supérieurs ils en ont plus. Quoi! me direz-vous, dans les rangs du haut clergé, des évêques? Oui! vous répondrai-je, dans les rangs du clergé, des abbés, des évêques. Ils veulent toujours être, au siècle actuel, ce qu'au siècle dernier ils étaient, et ils sont dans une continuelle, pénible et fatigante opposition avec le présent, fort du temps à venir. Mais qu'importe que certains rangs nous soyons malheureux, dans certains autres plus malheureux, dans tous les plus malheureux? Nous ne pleurons pas : car heureux ceux qui pleurent! heureux les malheureux! les plus malheureux? C'est surtout pour eux que s'ouvrira ce séjour rempli d'éternelles joies, où vivra notre salut, alors que le globe qui nous porte, et le firmament qui roule au-dessus de nous, seront retombés en poussière.

### HISTOIRE XIII. — LE CHAMPION.

Leuxbois, qui se souvient d'avoir été le champion de la ville, encore croit l'être, bien que depuis long-temps il n'y ait plus de champion, ni champion, s'assied ordinairement près de la cheville; il est toujours vêtu d'un vieil habit propre et frais, toujours il porte une longue épée de fer, suspendue par une corde au mur rouge. Son visage pâle, creusé, ne montre plus que les traits de la vieillesse. On dit qu'il a cent ans passés; lui, comme s'il avait maintenant à faire jeune, ne s'en donne que quatre-vingt-dix. Ce soir il essayait de tousser; mais sa toux sortait d'une poitrine forte et robuste, qui n'annonçait pas, il s'en fallait bien, une prochaine extinction de vie. Il s'est levé, il a salué de l'épée à plusieurs reprises toute l'assemblée, il s'est rassis et a dit : Messieurs, vous vous plaignez tous de votre état, ce qui prouve que vous en avez un; et nous malheureux champions, et les plus malheureux, et nous seuls malheureux, nous avons plus : notre état n'existe guère aujourd'hui que de nos jours, temps passés, temps florissants, temps heureux de la monar-

chic ! quatorzième , treizième , douzième siècle se battait au son de la musique <sup>3</sup>, oh ! que ne put-elle durer jusqu'à nous ! Alors l'épée du champion , elle décidait , quand le juge n'osait juger. pions , des lices , dans tous les cas douteux <sup>4</sup>. ou l'on se croit plus de lumières ; l'on voit ou l'on croit clair ; on ne doute plus , et les champions sont mis à mort et l'oubli.

Ah ! que mon aïeul le champion de Châlons était loin de prévoir un temps si malheureux ! mourir , il fit appeler mon père , qui s'était enfui. Champion , mon fils , lui dit-il , ne pleure pas : doit jamais pleurer. J'ai soutenu une cause juste avoir mal porté une quarte. Toutefois , mon ami , à la quarte ; sache que cette botte est fort bonne bien la développer , bien tourner les ongles en mouvement que mon adversaire a fait , contre m'en a empêché. Champion , mon fils , attache est excellent ; et , surtout , je t'en prie , n'en veuille. Cependant le peuple s'impatientait , et l'exécuteur. comme on dit en Flandre <sup>5</sup>, fut obligé de tirer n qui monta au gibet , au milieu des imprécations contre lui , pour avoir voulu défendre un scélérat justement accusé ; mais mon grand-père , les pieds appuyés sur les bords de ce monde , soutenait son droit de sa partie , et , ne pouvant plus se faire entendre plusieurs fois les épaules en signe de mépris pour se retourner. Il termina ainsi noblement et glorieusement bon , en loyal champion.

Mon père fut aussi pendu. Vous êtes étonnés , que vous n'avez pas vu l'ancien temps , où un chevalier qu'il avait été vaincu , était traîné hors des lices et

Après avoir été un très grand nombre de fois vaincu à Châlons et ailleurs , mon père fut encore vaincu , non par manque de courage , mais parce qu'il glissa. Il mourut mandant de ferrer toujours avec des clous neufs quand j'irai combattre. Je puis attester ici qu'il est regretté du peuple , tandis que celui pour lequel il mourut et qui allait être pendu en même temps que lui était l'injuriant ; c'était un avocat , d'ailleurs , fort insolent. Maître Marteau , lui dit mon père , ni vous n'êtes assez habiles pour me faire des leçons d'armes , ni moi n'aurez de moi.



irs après, ma mère, en deuil, vint m'apporter l'épée, qui était celle de mon grand-père; mais, quoiqu'elle fût haute que moi, je parvins à la tirer du fourreau devant toute la parenté, qui en tira un bon augure. que je porte et que vous voyez.

Et d'avoir vingt ans, enfin je les eus; il me tardait enfin l'occasion la plus solennelle s'en offrit. Deux distinctions, âgés chacun de plus de soixante ans, nos preuves suffisantes. Le duel judiciaire fut ordonné de raison. Un beau champ clos, dressé sur les rues, fut le lendemain environné par toute la Champagne à un spectacle devenu déjà rare<sup>7</sup>. Le combat allait commencer. J'étais au comble de la joie; rien n'était encore plus que mes armes, et sans doute la tenait le champion mon adversaire s'en aperçut; mais elle voulut s'accorder. Voilà le peuple en fureur; mais être venu pour rien, il veut au contraire qu'on se batte; mais l'accord ne s'en fit pas moins. Alors la fureur s'accroît et menace la tranquillité publique.

Enfin, on imagina, à la mairie, de donner le spectacle de faire allier ensemble les deux champions, de me faire épouser la fille de mon adversaire. On la nommait Championnette belle comme le jour; elle avait à peine seize ans. Je n'eus rien que je ne me fis pas prier. La noce commença, et le champ clos où le combat devait avoir lieu fut rempli de danseurs. Le lendemain on éleva une barrière en charpente qui traversait et partageait la ville en deux parties d'égale largeur. Plusieurs assaillants vinrent y disputer avec moi à l'épée; ces combats à la barrière<sup>8</sup> durèrent toute la nuit. Les trompettes de l'Hôtel-de-Ville n'avaient rien à entendre, et à la fin du jour on alluma des feux de joie. Le peuple se retira content.

Après mon mariage avec Championnette, je ne pouvais plus être le champion mon beau-père; afin de m'indemniser, la municipalité me proposa plusieurs emplois, qui tous étaient au-dessous de moi.

Le maire de la ville<sup>9</sup>, homme des plus habiles, qui trouva une bonne issue à tout, qui nous avait déjà fait marier Championnette et moi, dit : Que le beau-père, comme plus le champion de la ville, et faisons le gendre champion des champs. Soit, répondit d'une voix la municipalité. Et aussitôt les lettres me furent don-

Que ne demandez-vous à connaître tout notre me demandez-vous si ma pension de champion que celle de champion de la ville ? Je vous : n'y perdis rien , car depuis long-temps nulle ces pensions <sup>10</sup>.

J'emmenai Championnette aux champs , et fois peut-être , depuis plusieurs siècles , l'antique pions de Châlons sortit de la ville.

Les villageois sont gens simples. Pour me fai je leur lus , suivant l'usage , mes lettres sur la po et aussitôt ils me prirent pour un de ces anciens pions , redresseurs des torts , protecteurs des op

Un jour je traversais une petite plaine , en : étroit ; à l'opposite venait un homme tenant un min. De loin j'avais cru voir un procureur ou un de près , je vis que je m'étais trompé , car il ple chemins ne font pleurer ni les procureurs ni les r pion , me dit-il , écoutez-moi , secourez-moi ! Il y : années qu'il entra dans ma chaumière un riche pr s'étant assis , me dit : Cul-de-voire , je sais que tu famille laborieux , je veux te donner ma cense <sup>12</sup> ; cents arpents. Tu es le paysan le plus pauvre ; tu se censier du pays. Tiens , voilà le bail. Il me le lut de que fois très posément. Tu le trouveras un peu n ta-t-il , mais on les fait ainsi <sup>13</sup> , et je ne serai pas que mon parchemin. Je pris sa cense ; je ne la pi an , pour dix ; je la pris à perpétuité <sup>14</sup>. Tant qu homme a vécu il m'a tenu parole ; il se contenta lui donnais. Malheureusement , Dieu , comme or à sa part <sup>15</sup> , et maintenant j'ai affaire avec son hérit sureur des bois de la châtellenie de Guise <sup>16</sup> ; qui e à la mesure du lieu , mais à la mesure du chapitr payer non en espèces courantes , mais en nouvelle ensuite me dit : Item , à la Saint-Marc , fleur de fari tenant toujours son parchemin : Item , à la Saint-gâteaux <sup>18</sup> ; qui revient encore : Item , à la Saint-Pi de piment <sup>19</sup> ; qui revient de nouveau : Item , à quatre lapins <sup>20</sup> ; qui , durant toute l'année , revi avec un item. Champion , défendez-moi contre le sureur des bois de la châtellenie de Guise. Cul-de pondis-je , vous me demandez chose impossible : ; défendre contre vos conventions écrites en belle e parchemin. Mais écoutez-moi : il n'est de vie si

le , à plus forte raison la vie d'un ~~mesureur~~ de bois ;  
on y regarde de près, une petite tache devient grande ,  
devient un délit ; et, quand on y regarde de plus près ,  
devient un crime. Cherchez , peut-être trouverez-vous ?  
erez. Il niera. Aussitôt aux lices , et je suis là der-  
e à la main. — Eh ! combien prendriez-vous ? —  
ante livres au moins. — Ah ! champion, à ce prix-  
point de paysan qui ne se battit au bâton , au sabot ,  
re , à coups de poing , à coups de pied , qui ne se  
ec les ongl même avec les dents.  
le ' qu'au mili le si pauvres ou de si avarés villa-  
de ch ion des champs ne valait rien ; bientôt  
ei 'e . J'avais l'habitude d'aller , après mon le-  
pr dans la campagne. Un matin , deux enfants ,  
petite fille , se tenant par la main , vien-  
, au secours ! au secours ! Laisserai-  
e par deux méchants hommes ? Je les  
remets aussitôt dans le fourreau , car je  
le justice conduisant un gros réjou de  
Je leur e grâce pour lui. Ce malheureux, leur  
, il se cor ra. Non , me répondirent-ils, non,  
ies : ndes seules corrigent les paysans. Il irait en-  
, où il est défendu de vendre du pain, du vin<sup>21</sup> ;  
uerait a ne rien faire, à se ruiner, s'il ne payait l'amende.  
gerait , il boirait encore le blé , le vin, qui lui auraient été  
, s'il ne payait l'amende. Enfin, il résisterait encore quand  
it, comme aujourd'hui, légalement amené, s'il ne payait  
ende. Je continuai mon chemin.

our savoir combien est malheureux un champion des champs,  
it avoir, comme moi, demeuré au village. Un bon villageois  
ut me dire : Non, jamais je ne fermerai la porte à mon oncle !  
été condamné à l'amende pour ne pas avoir fermé la porte à  
oncle , poursuivi par les sergents<sup>23</sup> : que faut-il faire ? —  
autre venait encore me dire : Que faut-il faire ? Il avait été  
ané à l'amende pour avoir mal parlé de la gendarmerie<sup>24</sup>.  
n autre venait aussi pour savoir que faire. Il avait mal parlé de  
justice ; la justice l'avait condamné à se prosterner, à deman-  
pardon<sup>25</sup>.

e répondais à l'un : Payez votre amende , le connétable paie  
les siennes<sup>26</sup> ; à l'autre , comme m'avaient répondu les ser-  
ls : L'amende vous corrigera ; et au dernier : Prosternez-  
s, prosternez-vous, c'est si tôt fait. Mais ces braves gens,  
m'apportaient des poules, des pigeons, des canards, les rem-

portaient, au grand déplaisir de Championnette, qui, en couches, aurait eu grand besoin de bouillon de volaille.

Je gagnais tout au plus quelques écuellées de lait ou de car, je vous le demande, que pouvaient me donner de ceux qui, après s'être laissé enlever les portes de leurs et de leurs étables, faute de payer leurs impôts<sup>27</sup>, venaient de faire la garde pendant la nuit contre les malfaiteurs ou les loups?

Une seule fois j'eus une bonne aubaine. Les habitants des villages voisins, qui avaient fourni des arbres et des roulis ou ponts de bois sur les fossés devant les portes de la ville<sup>28</sup>, voulaient empêcher les habitants des villages voisins de rien fournir d'y entrer<sup>29</sup>. Inutilement on les menaça de l'amende ordinaire de trois livres<sup>30</sup>; ils étaient en si grand nombre que l'autorité jugea plus convenable de leur laisser l'accès librement à tous les villageois. Je rendis bien compte de leur mission, et je n'eus pas à me plaindre du paiement.

J'aidai aussi, en l'absence des sergents<sup>31</sup>, à arrêter les malfaiteurs. Au commencement je ne pouvais m'y résigner; je vis que les gens de guerre<sup>32</sup>, les nobles<sup>33</sup>, les juges ne s'y refusaient pas. Je ne m'y refusai plus dès que l'on me le *capitatur*<sup>35</sup> ou décret de prise de corps. Ainsi, au bout de quelque temps, je fus champion du public, champion de l'état.

Championnette et moi, ne sachant plus de quoi vivre un jour nos deux enfants chacun dans un têt de bissac, fîmes dans la campagne une excursion pour chercher une bonne aventure. Vers midi, comme nous suivions un chemin qui passait sous les murailles d'un fort château, une voix se fit entendre à travers les canonnières : Champion forain, vous ne menez bien loin, où allez-vous donc? Je répondis à la voix : d'où me connaissez-vous? Est-ce que les champions ne sont connus partout? me répondit la voix; entrez, venez vous reposer. C'était le capitaine du château<sup>36</sup> qui me parlait; il me recevoit, m'invita, me fit mille politesses, et nous n'étant demeuré deux heures ensemble, que je m'engageai à ce qu'il voulait comme archer de corps<sup>37</sup>, et que j'y engageai aussi Championnette comme demoiselle de corps<sup>38</sup>. Quelque temps après le capitaine arriva; il voulut d'abord me garder ainsi que Championnette, mais il voulut qu'elle renvoyât les petits champions. J'y ai absolument consenti; Championnette se montra plus fière et répondit qu'elle ne se séparerait pas de ses enfants, et m'accompagna avec elle.

artimes; les archers, mes camarades, vinrent nous  
r; ils me voyaient sans ressource, ils ne me ménagè-  
s conseils : Champion, mon ami, me disait l'un, vous  
s bras, de bons poings, faites-vous batteur à loyer<sup>39</sup>;  
s louerez qu'à des gens qui ont raison, vous ne bat-  
gens qui ont tort; vous les battrez bien, vous serez  
Non, me dit un autre, vous risqueriez d'être saisi par  
lu prévôt de Paris, dans quelque lieu du royaume  
siez<sup>40</sup>, et ensuite d'être fouetté ou peut-être pendu<sup>41</sup>.  
idérer, me dit un autre; aussi je pense qu'il y a mieux  
x dans mon pays, à Valenciennes; vous êtes cham-  
lons, vous avez été archer de corps : vous y obtien-  
de roi des ribauds. Il y a là, comme partout, assez de  
assez à gagner en confiscations et autres droitures<sup>42</sup>,  
ous aurez tous les ans quatorze livres pour aider à  
tranquillité publique aux quatre bonnes nuits, la nuit  
rtin, la nuit de l'An, la nuit des Rois, la nuit des Car-  
les remerciai. Je pris congé d'eux.

ns ma pensée de plus nobles projets; je voulais aller  
pée de champion à deux petites républiques de Fran-  
Franc-Lyonnais et celle de la vallée d'Aspe. Je re-  
hampionnette et les petits champions à notre résiden-  
aussitôt je me mis en route. J'allai d'abord dans le  
nais. Le territoire, si je ne me trompe, en est de neuf  
s de long, tantôt sur deux, tantôt seulement sur une  
le large<sup>44</sup>. Les habitants de cette petite république  
heureux villageois, gouvernés, non par des tribuns,  
ou des dictateurs, mais par des procureurs et des  
ne se battent d'ailleurs que comme les paysans des en-  
nâtons. Je passai outre.

Lyon, j'y appris que la place de champion était va-  
s la demander à l'Hôtel-de-Ville. Je m'adressai à un  
icipal qui tenait séance; je n'ai jamais vu d'homme  
plus désagréable, plus disposé à vous refuser, à vous  
Pour qui nous prenez-vous? me dit-il, peut-être pour  
e cité du quatorzième siècle? Lyon est une ville polie,  
tout le monde sait aujourd'hui écrire; personne ne  
un démenti à sa signature. Allez plutôt dans quel-  
Jura ou des Vosges : il est possible que les champions  
ore de quelque usage. Ah! Messires, que dans ce  
grais voulu pouvoir marquer de mon épée toute la  
ette insolente figure! Mais là je n'avais pas notre ha-  
Thibaut, et je n'ignorais pas qu'il m'en aurait coûté

plus qu'un souper, qu'il m'en aurait coûté au moins dix et peut-être plus, pour battre un officier municipal<sup>45</sup>; et seulement pour l'injurier, il m'en aurait coûté vingt sous; je n'aurais pas contentai de le regarder de travers, ce qui ne coûtait rien; mais bien sûrement je ne lui aurais pas conseillé de me croiser dans mon chemin, et je ne le lui conseillerais encore.

Il me prit fantaisie d'aller voir en passant la capitale de la vallée. J'y allai. Chambéri me plut; je m'y serais peut-être arrêté, mais il y avait deux champions. Ils me firent toutes sortes de politesses, excepté celle de m'inviter à dîner; ils me dirent qu'ils étaient obligés de recevoir les champions italiens. A quelques jours de là, j'appris qu'ils disaient aux champions italiens qu'ils étaient obligés de recevoir les champions français. Ne leur en voulez pas; je ne leur en veux pas : les champions en général sont des hommes sombres et pauvres; les champions de Savoie sont les plus sombres et les plus pauvres.

Enfin, après avoir parcouru beaucoup de pays, passé beaucoup de rivières, monté et descendu plusieurs montagnes, je vins dans la vallée d'Aspe. Les magistrats exercent la justice souveraine; ils ont droit de vie et de mort. Je les trouvai revêtus de robes rouges, tenant une audience solennelle<sup>47</sup>; je les saluai avec respect. Qui êtes-vous? que demandez-vous? me dit l'un d'eux. Quand j'eus parlé, il me répondit : Nous ne pouvons accepter vos propositions. Ici tous les républicains seraient, au lieu de champions pour eux, pour leurs parents ou pour leur patrie; mais nous ne combattons jamais entre nous, nous ne combattons que contre les ennemis de l'état. Nous gardons depuis des siècles, et nous garderons jusqu'à la dernière goutte de sang et de celui de nos enfants, l'antique porte qui est ouverte entre la France et l'Espagne<sup>48</sup>. Champion de la république accorde avec un grand plaisir l'hospitalité aux étrangers; elle l'accorde avec plus grand plaisir aux braves.

Descendus ensuite de leur siège, dépouillés de leurs robes rouges, les magistrats m'accueillirent avec bonté. Ami champion, dirent-ils en riant, vous êtes venu trop tard : nous vous aurions envoyé dans la vallée de Lavedan; mais elle ne fait plus aujourd'hui de champion pour se battre contre nous. Pourquoi voulait-elle se battre contre vous? demandai-je. On me répondit, que leur petit abbé de Saint-Sevin, irrité par la vallée d'Aspe, l'avait maudite ou dévouée au malheur. Depuis des ans nous éprouvions des orages, des tempêtes, tous les jours il grêlait sur la république; mais elle fut enfin miraculeusement vengée. La terre, les habitants, et même les animaux, furent

de stérilité dans tout le Lavedan. Pour faire cesser une si cruelle plaie, ils vinrent crier merci dans la vallée d'Aspe. La paix se fit entre les deux vallées, et ceux du Lavedan furent absous du péché de leur abbé<sup>49</sup>. Depuis quatre-vingts ans que ce traité a été fait, plusieurs fois les clauses en ont été enfreintes. La république a demandé des satisfactions. La vallée de Lavedan a voulu se battre par champions et n'en a pas trouvé; enfin elle en a pris un en titre d'office<sup>50</sup>.

En parlant des prérogatives de leur république, ils me dirent qu'elle avait le droit d'acheter au marché d'Oléron le blé, et que personne pût s'en approvisionner<sup>51</sup>, et que la mort de ce droit avait autrefois coûté la vie à plusieurs d'entre eux. Ils m'apprirent encore que dans leur république par pays d'impôt; et ils répondirent à la question que l'on acquittait les frais des églises, des écoles et les dépenses de l'état, que les prébendes ou suffrages<sup>52</sup>. Parmi vous, leur dis-je, y a-t-il des procès? Il y en a fort peu, me répondirent-ils, et les dépenses passent jamais douze liards, y compris le pain<sup>53</sup>. Ah! Messieurs, ah! je ne l'ou-

ais pas! ah! comme la mémoire aime à me rappeler cette vallée d'Aspe, où les femmes sont si belles, si fraîches, les hommes si beaux, si forts, si robustes, si guerriers! Je leur rendais volontiers ce témoignage, qui, dans la bouche d'un champion, ne leur déplaisait pas. On me proposa de me donner des terres à labourer, des troupeaux à garder. Grand merci, mes amis les républicains, leur dis-je; mon état m'interdit vos travaux paisibles: je porte l'épée, je vis de l'épée.

Je ne tardai pas à repartir. Il ne m'arriva rien d'extraordinaire jusqu'à Montferrand, petite ville d'Auvergne sous Clermont. J'y fus reconnu à ma démarche, à ma manière de porter l'épée, par le champion de la ville, qui vint à moi, et, me prenant par le bras, me dit: Vous êtes un champion ou je ne le suis pas? Il me salua, m'embrassa et m'emmena chez lui. Je trouvai qu'il était en bon point: je lui en fis compliment. C'est, me dit-il, qu'ici la municipalité est, suivant la teneur de ses chartes<sup>54</sup>, obligée de se battre. J'ai été en même temps nommé champion de la ville et champion de la municipalité. Je mange, comme dit le peuple, à deux rateliers; mais, vous le savez, deux rateliers d'aujourd'hui ne valent pas un ratelier d'autrefois.

A mon tour je lui dis que je ne gagnais rien dans la banlieue de Châlons, que j'étais inutilement allé dans le Franco-Lyonnais, et aussi inutilement dans la vallée d'Aspe; que j'allais dans la

Saintonge, pays dont mon oncle m'avait souvent parlé comme excellent pour les champions. Gardez-vous-en bien ! me dit-il, les choses y sont aujourd'hui entièrement changées : les champions y ont tous l'épée rouillée, ils sont tous pauvres, et, pour vivre, la plupart sont forestiers à cheval, forestiers à pied<sup>55</sup>, obligés, à chaque mutation du sénéchal duquel ils dépendent, d'aller de village en village lever l'impôt de son joyeux avènement<sup>56</sup>. — Alors, j'irai dans la Bretagne, pays de ma grand'mère. — Encore pis : les champions y sont déconsidérés ; la loi n'y fait mention d'eux que pour les assimiler aux joueurs d'instruments, aux cabaretiers et autres gens indignes d'attester la coutume non écrite<sup>57</sup>. — Eh bien ! j'irai en Normandie. — Vous ne sauriez plus mal faire : c'est, à la vérité, une belle et riche province, mais où l'on ne connaît que la chicane, où les champions n'ont d'autre lance que la plume, où il n'y a d'autre lice que les tribunaux, justement appelés cohues<sup>58</sup>, car on n'y fait pas peu de bruit. Champion forain, si vous voulez m'en croire, vous retournerez à votre banlieue de Châlons ; vous ferez là, comme on dit, la guerre à l'œil. Quelque place vacante ne tardera pas à s'offrir : la maladie et la vieillesse ne tuent maintenant que trop de champions.

Montferrand est situé au milieu des vignes : nous bûmes tout le jour, toute la nuit. A l'aurore nous nous levâmes de table ; je me rendis aux bons conseils de mon hôte, je pris la route de Châlons.

En quelques jours je traversai l'Auvergne, le Bourbonnais, le Nivernais, la Champagne, et me retrouvai au village de ma résidence. Championnette était en pleurs ; elle me dit que notre maison et notre jardin venaient d'être mis au rôle de la taille. Cependant j'en avais toujours été exempté, on m'avait toujours considéré comme écuyer tenant noblement<sup>59</sup> ; mais à ces assises, la paroisse ayant sans doute donné du vin trop abondamment aux répartiteurs<sup>60</sup>, je fus imposé. Vainement je menaçai d'aller porter ailleurs mon épée de champion, vainement je réclamai ; on n'en tint compte. Alors je remis les deux petits champions dans le bissac, je les rechargeai sur l'épaule, je donnai de nouveau le bras à Championnette ; je laissai la clé sur la porte, et je partis.

Troyes m'attirait de toutes les manières, je résolus d'y aller. Arcis-sur-Aube, où je passai, tenta de me garder ; il n'y eut sorte de propositions et de politesses qu'on ne me fît ; mais, mon épée me paraissant trop grande pour cette petite ville, je continuai ma route.



J'arrivai à Troyes dans une année de blé, de vin, d'abondance de tous les biens de la terre; la ville était dans la paix et la joie. Je me présentai à la municipalité; je demandai l'office vacant de champion de la ville. Je fus reçu avec bonté; on n'examina mes titres qu'autant de temps que la politesse le permettait; on me nomma à l'unanimité. Mes lettres allaient être expédiées, quand un échevin en fit suspendre pour quelques heures la signature. Il avait été gendarme, et il voulait voir par lui-même ce que je savais. Il m'invita à dîner. Après dîner, il prit deux épées courtoises<sup>64</sup> et m'en remit une. Sire échevin, lui dis-je, vous me toucherez une fois, deux fois, trois fois, et pas davantage. Sans se donner le temps d'ôter sa robe, il se mit en garde. Je me laissai toucher le nombre de fois que j'avais dit, ni plus ni moins. Alors je lui demandai la permission de le toucher à mon tour, et je l'atteignis à chaque botte, mais si légèrement, si doucement, qu'à chaque botte il s'élevait une contestation entre lui et moi. Je soutenais que je ne l'avais pas touché; il me soutenait qu'il avait été touché, et qu'il se tenait pour bien et dûment touché. Nous nous escrimâmes durant plusieurs heures avec tant de politesse de ma part, de plaisir de la sienne, qu'il alla faire sceller lui-même mes lettres, m'appelant Sarpédon, Hector, vrai et brave champion de Troyes.

Aussitôt je fus visiter les lices qui étaient près la cathédrale<sup>62</sup>. Elles ont aujourd'hui disparu; déjà dans ce temps elles menaçaient ruine; les clôtures du pourtour<sup>63</sup> n'étaient plus entretenues, et l'intérieur était couvert d'herbes et de ronces. Je rentrai tout attristé, et à l'instant je pris la résolution d'aller à Abbeville, où, devant les cours de justice, une des deux parties peut bien prouver son dire par un seul témoin, mais où l'autre partie peut aussitôt l'appeler en duel<sup>64</sup>. L'échevin me retint en me disant: Si la place du champion que vous allez demander est bonne, elle est occupée; si au contraire elle ne l'est pas, autant vaut rester avec nous. Il me donna plusieurs autres bonnes raisons. Je suspendis mon départ.

Je trouvai à donner quelques leçons d'escrime à des anoblis; je trouvai aussi à en donner secrètement à des moines qui voulaient faire comme ceux de Paris, résister de vive force aux réformateurs de leurs couvents<sup>65</sup>. Mais toutes ces ressources, d'ailleurs disproportionnées à mes besoins, furent d'assez courte durée. Les dents de mes cinq petits champions devenaient de jour en jour plus longues. Oh! Messires, vous ne savez pas comme moi que cinq petits champions mangent comme dix enfants ordinaires.

Un jour que l'échevin était venu faire des armes, il vit le lieutenant de mon ménage. Mon cher champion, me dit-il, vous seriez un beau sergent, voulez-vous être sergent? Il y a, dit-je, des sergents de bien des sortes. Voulez-vous, reprit-il, être sergent à cheval, faire la police des grandes routes<sup>66</sup>? Championnette était présente. Non, dit-elle; mon mari, aux exécutions, se trouverait trop près de celui qui est pendu et de celui qui pend. Voulez-vous être sergent à pied, faire la police dans les villes et les villages<sup>67</sup>? Encore moins, lui répondis-je; sur certains lieux je serais obligé de couper les pieds, les mains, les oreilles, suivant la sentence du juge<sup>68</sup>. Voulez-vous être sergent à verge, sergent à bâton? Vous ne seriez pas obligé de répandre le sang, vous ne seriez obligé qu'à bâtonner les malfaiteurs condamnés; vous aurez cinq sous par fois; vous en aurez autant lorsqu'ils seraient bannis et que vous les bâtonneriez jusqu'à la porte de la ville<sup>69</sup>, afin qu'ils se souviussent bien de n'y pas y rentrer. A quoi Championnette répondit noblement. Un champion frapper avec un bâton! Ma pensée fut la même; mais la langue des femmes est toujours plus légère.

Vous ne voudriez point, par conséquent, continua l'échevin, être sergent de paix<sup>70</sup>? — Ni sergent de justice<sup>71</sup>? — Ni sergent de querelle<sup>72</sup>? — Ni sergent messier<sup>73</sup>? Ni sergent prairier<sup>74</sup>? — Ni sergent franc<sup>75</sup>? — A toutes ces propositions, je secouais la tête.

Vous ne voudriez pas, j'en suis sûr, être sergent des loupes<sup>76</sup>? Oh! certes non, dit la bonne Championnette; mon cousin, qui l'était, fut, un hiver, si bien dévoré par les loups, qu'ils ne lui laissèrent que l'épée. — Vous ne voudriez pas être sergent de fief, sergent d'armes-fief<sup>77</sup>? — Non — Et pourquoi? — C'est que je regardais au dessous d'un champion d'aller faire payer les cens et les redevances<sup>78</sup>. — Vous ne voudriez pas être sergent de sergent telle? Vous ne seriez cependant pas tenu de payer ses redevances, en certains lieux si considérables, qu'il donne au seigneur une grande marmite où l'on puisse faire cuire un bœuf<sup>79</sup>. Vous ne seriez tenu qu'au service militaire, et à porter la croix à la procession de Pâques-fleuries<sup>80</sup>. Non, répondis-je; toute l'année je voudrais faire la guerre. — Voudriez-vous être sergent de monastère<sup>81</sup>? — Non: un champion ne saurait jamais apprendre à sonner les cloches, à allumer les chandelles. — Voudriez-vous être, dans cette ville, sergent de l'officialité<sup>82</sup>? — Non, dit Championnette; je ne permettrais jamais que mon époux fit marier par force les jeunes garçons et les jeunes filles<sup>83</sup>. — Voudriez-vous être sergent de la cathédrale? — Oui! oui! répondit avec vivacité Cham-

onnette : je verrai mon mari marcher, l'épée au côté, à la tête de la procession<sup>84</sup>, et le dimanche j'aurai une belle place à la messe et aux vêpres.

L'échevin avait un frère chanoine : je fus proposé et nommé à l'heure même. Mais ne pensez pas que j'aie été quitte de mes aux : car depuis on m'a souvent et très souvent tourmenté pour faire chanter, pour me faire prendre la tonsure. Je m'y suis toujours courageusement refusé, même au risque de manquer à. J'ai voulu, je veux rester champion, et, s'il plaît à Dieu, mourir champion, me présenter en cette qualité à la porte de l'autre monde.

Malheureusement alors finira en moi, non la longue descendance, mais la longue suite des champions de Châlons.

J'avais envoyé mon fils aîné à Reims, où l'office de champion était devenu vacant, parce que celui qui en était pourvu s'était de sa tête ingéré, au sacre de Louis XI, de faire comme le champion du roi d'Angleterre à son couronnement, de défier au combat l'homme qui se croit plus digne de régner<sup>85</sup>. J'avais appris que la municipalité, craignant que Louis XI fût informé de cette démonstration illégale, avait destitué ce sot champion ; mais j'ignorais qu'elle l'eût hanni, et qu'elle n'en voulût plus d'autre.

Mon fils, qui maniait admirablement l'épée, qui était rempli de courage, ne fut donc point placé. Cependant, comme le chanoine de Troyes frère de l'échevin l'avait recommandé à son ami, chanoine vidame de Reims, celui-ci lui fit apprendre bon gré mal gré à chanter, lui fit bon gré mal gré donner la tonsure, et bon gré mal gré le fit partir pour une petite collégiale où l'office guerrier de vidame a été, comme à Reims et comme à plusieurs autres cathédrales, changé en bénéfice ecclésiastique<sup>86</sup>, dont mon fils se trouva bon gré mal gré pourvu.

Mon fils pleura en me l'écrivant ; je pleurai en l'apprenant, et, toutefois, il a dû s'en féliciter, car il a depuis nourri ses frères.

L'un s'était fait écrivain enlumineur ; mais le débordement de l'imprimerie le ruina. Ensuite il s'était retranché dans les manuscrits sur vélin ; bientôt l'imprimerie déborda sur le vélin<sup>87</sup>. Il s'était retranché ensuite dans les peintures enluminées ; l'imprimerie, par ses gravures représentant, soit des personnages, soit des paysages<sup>88</sup>, soit des cartes géographiques<sup>89</sup>, lui enleva encore cette ressource. Aujourd'hui il peut à peine gagner moitié de quoi vivre ; il dine chez lui, mais il soupe chez son frère le vidame.

De même que mon second fils avait voulu lutter contre le nouvel art de l'imprimerie, de même mon troisième fils voulut

lutter aussi contre le nouvel art de l'artillerie à poudre. Il fit, pour des seigneurs obstinés dans les traditions paternelles, d'antiques mangonneaux, d'antiques chats, d'antiques truyes, d'antiques engins<sup>90</sup>. Les châteaux attaqués, défendus par ces antiques machines neuves, ne furent point pris, se défendirent mal, et mon fils n'en reçut et même n'osa en demander aucun paiement. Il se ruina; il dine et il soupe chez le vidame.

Mon quatrième fils, faiseur d'arbalètes, et mon cinquième fils, faiseur d'escarcelles, vivent assez chichement pour vouloir soutenir ces deux états, dont l'un décline depuis un siècle, et l'autre commence à décliner<sup>91</sup>. Ils ne vont ni dîner ni souper chez le vidame; mais de temps en temps ils vont assez volontiers y déjeuner, car le vin y est meilleur que chez eux.

J'ai un petit-fils qui va y prendre ses quatre repas à la mauvaise saison; le reste de l'année il m'aide, avec sa jeune femme, à manger le revenu de ma sergenterie de la cathédrale. Il était à Reims avec son père quand il passa dans cette ville un fou de prince, père d'une fille belle comme un astre. Mon petit-fils fut épris de la jeune folle. On consentit à les unir. Ils avaient promis d'être fous, de faire monts et merveilles; mais, ne cessant de s'aimer, de se regarder, de soupirer, d'être toujours à eux, ils n'ont pas gagné de l'eau à boire. Il faut d'ailleurs convenir que, si le bon petit roi Charles VIII a bien traité ses fous<sup>92</sup>, et même souvent ceux des autres<sup>93</sup>, le roi actuel Louis XII n'en fait guère cas. Cet état décline, languit, est près de finir. Suivant mon petit-fils, c'est le grec renforcé de l'imprimerie qui le tue. Cela peut très bien être: car ce grec, cette imprimerie, tuent bien des états, et j'ajouterai qu'ils tuent aussi bien des plaisirs: les tournois, la quintaine, la paume, le palemil<sup>94</sup>.

Un autre de mes petits-fils s'était fait gendarme de croisade: mais l'expédition n'est point partie, ne partira jamais<sup>95</sup>, et il a été fort heureux d'avoir des éruptions à la peau réputées bonne lèpre. Il a été, par ce moyen, reçu dans une riche léproserie, où le nombre des lépreux diminue, où les revenus augmentent<sup>96</sup>. S'il n'a pas la vraie lèpre, c'est le plus heureux de la famille.

Cependant, Messires, quoique j'aie toujours été malheureux du malheur de mon état, du malheur de mes enfants et de mes petits-enfants, j'ai à tous autres égards assez heureusement parcouru ma longue carrière: c'est que Championnette et moi nous sommes toujours donné la main. Elle est, à l'âge de plus de quatre-vingts ans, aussi bonne, aussi douce, aussi aimable que lorsqu'à l'âge de seize elle entr'ouvrait furtivement la fenêtre pour me voir passer, ainsi qu'elle me l'a avoué depuis, et qu'elle

Pouvrait ensuite pour me voir encore lorsque j'étais passé. Le cœur de Championnette n'a pas été atteint par les années.

Oui, certes, Championnette fait mon bonheur ; vous n'en doutez pas, si vous avez remarqué, comme moi, que dans les plus riches, les plus heureux états, il y a ordinairement de méchantes femmes, et, au contraire, que dans les plus pauvres, dans les plus malheureux, il y en a ordinairement de bonnes. Alors, je vous le demande, les champions ne doivent-ils pas avoir les meilleures ?

---

#### HISTOIRE XIV. — LE MARCHAND.

Denis Bordier, un des marchands de la ville les plus considérés et les plus riches, a voulu parler pour son état ; les autres marchands y ont consenti. Il est venu ce soir d'assez bonne heure, et aussitôt que l'assemblée a été réunie, il a pris la parole.

Messires, a-t-il dit, j'étais encore au village, et encore tout jeune garçon, lorsqu'un orage m'amena fortuitement sous un grand chêne, où s'était aussi réfugié mon parrain, avec trois autres personnes. Mon parrain m'aimait beaucoup ; je lui appris que dans quelques jours je devais partir pour Troyes, que j'allais être marchand. Garde-toi de cela, me répondit-il aussitôt en me saisissant vivement au bras comme pour m'arrêter : tu te ruinerais, tu reviendrais, tu ferais comme trois frères que je connais, qui s'appellent, l'un André, l'autre Joseph, l'autre Boniface.

André prit le commerce du blé ; il n'avait pas d'expérience. Il ne savait pas que dans certaines villes on ne peut acheter de blé la veille du marché, il en acheta ; on le lui saisit<sup>1</sup>. Ensuite il remplit tous ses magasins ; mais les grands vassaux, plus maîtres dans leurs provinces que le roi dans son royaume, défendirent l'exportation<sup>2</sup>, par la crainte imaginaire d'une famine, en sorte que les grains entassés dans la province où était André se gâtèrent, tandis que dans les provinces voisines on périt de faim : André fut obligé de vendre son blé à perte. L'année suivante la circulation devint libre entre les provinces ; mais elle ne le fut plus entre le royaume de France et les autres royaumes<sup>3</sup>, et André, qui avait de nouveau acheté du blé, fut obligé de perdre encore. Acheter cher, vendre à bon marché, n'est pas un commerce qu'on puisse faire long-temps. André revint bientôt :

il ne lui restait plus rien. Son oncle le reçut chez lui, et, quelques années après, le fit son héritier.

Joseph prit le commerce de vins ; mais, outre que les grands vassaux gênaient la circulation du vin comme celle du blé<sup>4</sup>, Joseph manquait aussi de connaissances locales, et souvent il vit ses futailles saisies aussitôt qu'il les avait fait déposer sur la halle. Quand il se plaignait, les échevins voulaient bien quelquefois lui montrer les chartes de la ville, d'après lesquelles il n'était pas permis d'y introduire des vins tant que les habitants en avaient à vendre<sup>5</sup>. Comme étranger, il payait d'ailleurs plus cher de courtage<sup>6</sup> ; de plus, quand il chargeait son vin, il payait encore, comme étranger, le droit de chargeage<sup>7</sup> ; et si son vin n'était pas dans des futailles reliées à larges barres, il fallait l'entonner dans ces futailles de forme légale<sup>8</sup>. Joseph se ruina ; il revint aussi. Toutefois, comme il était beau garçon, il épousa la jeune héritière d'une petite ferme, et, de même que son frère, il se remit à labourer.

Boniface préféra le commerce des bestiaux. Il allait de Troyes à Lyon. Un jour il fut rencontré, vers les marches de la Champagne, par les troupes qui tenaient pour le duc de Bourgogne : tous ses bestiaux lui furent pris. Il voulut recourir au capitaine ; mais celui-ci, ajoutant la raillerie au déni de justice, lui dit : Quoi ! vous avez encore votre robe fourrée de peau d'agneau<sup>9</sup>, et vous prétendez que ce sont mes gens qui vous ont détroussé ! Allez, ils sont vrais retondeurs, vrais écorcheurs<sup>10</sup> ; sûrement ce ne sont pas eux : ils ne vous auraient rien laissé. Boniface revint comme ses deux frères ; mais il avait eu la prudence de ne vendre que la moitié de son bien : il se remit à labourer l'autre.

Si tu doutes, continua mon parrain, de la vérité de ce que je te dis, voilà André, voilà Joseph, voilà Boniface ; ils sont là devant toi, un heureux hasard semble les avoir fait trouver ici pour te dissuader de prendre l'état le plus malheureux.

Ni ce que put encore me dire mon parrain, ni ce que purent me dire les trois anciens marchands ses cousins, qui ce jour-là étaient venus le voir, ne m'empêcha de partir. Je m'étais promis d'être plus sage, plus heureux qu'eux. Je prenais d'ailleurs, moi, le commerce de la mercerie. Effectivement, j'entrai chez un bon et honnête marchand mercier, à qui il tardait de sortir de son état : car, aussitôt que je fus à la fin de mon apprentissage, il acheta une maison de campagne, me fit épouser sa fille, et me céda son fonds de commerce.

Mais mon histoire ne finit pas là. J'étais établi dans la même rue, dans la même maison où je suis établi encore. Il entra chez moi un vieux marchand florentin ; il fit quelques emplettes, et

manfia à s'asseoir. Je voulus montrer devant lui que je n'étais pas un des plus ignorants ; je lui dis que la science du commerce avait fait bien des progrès en France. Il se mit à rire, de ce rire si gai, si long, et surtout si expressif, qu'il finit tout à fait par vous faire perdre contenance. Je le priai instamment de m'expliquer en quoi ce que je venais de dire était si risible. Après un long-temps fait presser, il me parla ainsi : J'ai quitté les affaires, et, puisque vous désirez si franchement la vérité, vous la saurez, et en peu de mots. Les marchands français, vous n'êtes que des commerçants : par mer, du côté de l'Océan, ce sont les Français, les Portugais, et un peu les Anglais, qui font votre commerce<sup>11</sup> ; par mer encore, du côté de la Méditerranée, ce sont les Italiens<sup>12</sup> ; par terre ce sont les Flamands<sup>13</sup>, et, si vous voulez, un peu aussi les Allemands<sup>14</sup>. Les marchands français, vous les appelez que des détaillants, que des revendeurs.

Ces derniers mots m'ouvrirent les yeux, et aussitôt, pour cacher ma honte, je résolus de m'associer avec une maison étrangère. Je connaissais depuis quelque temps un marchand anglais, grand et beau parleur, sans doute fils d'une mère de Gascogne ou de Normandie, pays qui ont si long-temps appartenu à l'Angleterre<sup>15</sup>. Il m'avait plusieurs fois proposé de m'intéresser au charment de son vaisseau : cette fois il m'y trouva tout disposé. Nous nous associâmes par acte légal ; et me voilà sur mer avec mon associé. Nous avions un sauf-conduit de l'amiral de France<sup>16</sup> ; mais, sur les côtes de la Saintonge, il fallut en prendre un de l'amiral de Guyenne<sup>17</sup>. Nous avions payé quatre livres par tonneau<sup>18</sup> ; il fallut en payer encore autant<sup>19</sup>, car l'amiral de Guyenne était bien loin de se croire inférieur à l'amiral de France. Nous entrâmes dans la Gironde ; il fallut payer encore quatre hardis ou un sou<sup>20</sup> par tonneau pour aller plus avant. Un commissaire se présente afin de voir si nous n'étions pas gens de guerre : il fallut lui payer quatre livres. Notre pilote était de Bordeaux ; il n'en fallut pas moins se laisser conduire par celui de la ville, et lui payer cinquante-quatre hardis. A Blaye, nous fûmes obligés de déposer notre artillerie et nos armes : il fallut payer quatre hardis par tonneau. Arrivés à Bordeaux, il nous fallut, tous tant que nous étions, avant de débarquer, prendre un billet du maire, et chacun payer deux livres. Un fourrier ou héraut vient poliment nous indiquer un logement : il fallut lui donner deux livres. Mais ce n'est encore rien. Le matin, mon associé et moi voulûmes aller prendre l'air ; on nous arrêta prisonniers de guerre, pour être sortis avant que la cloche de sept heures fût sonnée. Mon associé fut obligé de payer sa rançon ;

quant à moi, je prouvai que j'étais Français<sup>21</sup>, Champenois, du bailliage et banlieue de Troyes. Cela devait me suffire, et cela me suffit. Nous étalâmes nos draps; vinrent les inspecteurs, qui, après les avoir mesurés, furent sur le point de les confisquer, par défaut de concordance entre les dimensions anglaises et les dimensions françaises<sup>22</sup>. Nous ne pûmes presque rien vendre pendant les deux premières semaines, ni même pendant la troisième, qu'on nous avait accordée comme un dernier terme, après lequel on nous força à nous rembarquer<sup>23</sup>. Aujourd'hui, je ne sais, toutes ces prohibitions, tous ces droits ont été abolis, et on voit fraterniser ensemble marchands français et marchands anglais. Il y a plus : les marchands français sont bien accueillis dans les ports de France quand ils transportent leurs marchandises sur des vaisseaux anglais, de même que les marchands anglais sont bien accueillis dans les ports de l'Angleterre quand ils transportent leurs marchandises sur des vaisseaux français<sup>24</sup>. En tout parfaite réciprocité; mais je vous parle non de ce qui est, mais de ce qui était. Mon associé et moi fîmes nos comptes : j'en fis pour mon temps, mon mal de mer et mon tiers de mise.

J'allai porter successivement l'argent qui me restait à des marchands espagnols et à des marchands portugais, en leur proposant de faire société avec eux. Ils me répondirent les uns et les autres à peu près de la même manière. Nous ne manquons point d'argent, me dirent-ils; voyons si, à d'autres égards, votre association nous procurerait beaucoup d'avantages; c'est un calcul à faire. D'abord, s'il y a guerre entre votre nation et la nôtre, nos marchandises et nos personnes continueront à être sous la sauvegarde du roi<sup>25</sup>; bien plus, si notre vaisseau fait naufrage sur les côtes de France, il continue à nous appartenir<sup>26</sup>. Ensuite nous n'avons pas à craindre que les officiers de votre fisc nous considèrent comme épaves; nous sommes d'un pays qui n'est pas inconnu<sup>27</sup>. Ainsi nous devons de droit être aubains<sup>28</sup>, et, toutefois, nos successions ne deviennent pas pour cela des aubaines<sup>29</sup>; car, d'après les privilèges qui nous ont été accordés, nos donations, nos testaments, sont dans tout le royaume valables après notre décès, tout comme ceux des aubains ou étrangers qui meurent à Bordeaux<sup>30</sup>, à Toulouse<sup>31</sup>. Si nous plaçons, nous avons pour juges les conservateurs de nos privilèges, le doyen de la cathédrale, le sénéchal ou le bailli de la province<sup>32</sup>. À la vérité, lorsque nous ne faisons point partie des hanses ou compagnies de commerce françaises, nous payons sur certaines rivières quelques droits de plus<sup>33</sup>; à la vérité encore, lorsque les Français et nous, dans certaines villes, sommes en concurrence pour l'achat de



ises étrangères, les Français, à égalité de prix, ont la <sup>34</sup>. Nous ne pouvons vendre qu'en gros, nous ne pouvons qu'aux jours de foire<sup>35</sup>; cela doit aussi entrer en compte; mais il n'y faut pas faire entrer le formariage, sommes obligés de payer lorsque nous nous marions<sup>36</sup>; ne nous n'ayons pas une grande confiance dans les femmes de la des Pyrénées, nous en avons encore moins dans les autres; en d'autres mots, nous ne voulons pas nous associer à nos Français. Calcul fait, tous ces légers désavantages, et autres, ne compensent pas celui de vous associer à nos affaires. Je me retirai.

Mes marchands italiens, me dis-je, ont autant et peut-être plus de privilèges<sup>37</sup> que les marchands espagnols ou portugais. Un Anglais m'avait mis en relation avec deux marchands de Londres. Je leur offris mon argent et ma société; je fus reçu avec honneur. J'étais appelé seigneur par mes associés, et mon nom par leurs gens, ce qui flattait beaucoup mes oreilles françaises. Toutes nos opérations ne furent qu'une suite de succès, la confiance et ma joie ne cessaient de s'accroître. J'écrivis à mon homme de vendre le restant de notre fonds, et de m'en donner le prix. Elle n'y fit faute. Ma mise, mes profits doublés par une mauvaise arithmétique, me disais-je, que l'arithmétique est toujours contre l'associé; l'arithmétique est toujours pour. Enfin nous avions tant gagné, que je pris ma part; mes associés me dirent que rien n'était plus à faire le lendemain ils disparurent. Ils crurent que je ne saurais retrouver Lucques. J'y arrivai plus tôt qu'eux; ils en furent informés, car ils étaient descendus à l'église des Dominicains, où ils s'étaient mis en sauve-garde<sup>38</sup>. De là ils me firent un huitième, ensuite un sixième, ensuite un quart. Le monde se récria sur une probité aussi extraordinaire: car, tant les honnêtes gens de la ville, ils peuvent vous faire tout, soit en demeurant dans leur asile, soit seulement en sortant. Effectivement, j'appris en même temps que la justice<sup>39</sup> n'était pas, comme la justice de France, claire, courte et bonne: j'acceptai. Bientôt le climat, le climat firent tomber malade. La médecine d'Italie ressemble à sa justice: elle n'est ni claire, ni simple, ni courte. Je repartis pour la France, purgé, saigné de toute maladie, vins à Troyes. Il me tardait surtout de connaître celui qui avait mon ancienne boutique. Je me glisse dans les boutiques qui n'en sont pas éloignées, et, pour n'être pas reconnu, me faisant semblant, comme tous les étrangers, d'y chercher et de ne

pas y voir de mouches<sup>40</sup>. Enfin je me hasarde à avancer des perches qui soutenaient les montres des draps<sup>41</sup> au cesseur. Mon beau-père m'aperçoit, sort, court m'attraper l'aune à la main ; or l'aune de Troyes, vous le savez, est plus courte que celle de France<sup>42</sup>, est bien plus aisée à employer pour éviter les deux premiers des vingt coups, nombre de cette correction, en même temps de notre pays d'état. Ma femme avait couru après mon beau-père ; elle se prosterna à ses genoux et m'y fit mettre. Je fus pardonné, réintégré, le jour même je vendis du drap avec la même aune qui, peu auparavant, avait servi à un autre usage. Il est bon de voir que mon beau-père avait acheté mon fonds et continué à faire mon commerce, qui était redevenu une seconde fois le mien, et qui l'est encore.

Cependant mon beau-père ne se fiait pas tellement à ses messes de me fixer à Troyes qu'il ne me fit souvent venir. Entre autres personnes qu'il employa, un de ses amis vint me ment arriver des Pays-Bas, où il avait long-temps de me voir et me proposa de retourner avec lui dans son pays qu'il appela son pays, qu'il loua outre mesure, mais moi je lui parlai du mien bien différemment. Mais, pour lui répondre, j'avais déjà plus qu'il ne fallait.

Beau sire, lui dis-je, peut-être avec un peu d'honneur fondez pas la France de Charles V avec la France VIII, le commerce du temps passé avec le commerce présent. Vous parlez de routes : quelles plus belles que les nôtres, qui partout sont aujourd'hui si bien construites et bien pavées avec de gros carreaux de grès, au comparais de cinquante toises, comme aux environs de Paris<sup>43</sup> ; parlez de ponts : quels plus beaux ponts encore que ceux de France ? Voyez ceux qu'on vient de faire sur la rivière de l'Aube de près de trente<sup>44</sup> ; celui de Narbonne, qui a coûté cent mille livres<sup>45</sup> ; celui de Paris, qui, dit-on, coûte ou coûtera vingt fois autant<sup>46</sup> ! — Vous parlez de canaux : nous en avons celui de la Loire et du Cher<sup>47</sup> ; nous aurons celui de la Saône et du Rhône ; la Loire proposé depuis Charles V<sup>48</sup>, on va le faire, j'en suis sûr.

Et c'est, je crois, à remarquer : les marchands français se réjouissent avec plaisir, en passant et en repassant, les taxes qui sont spécialement destinées à ces différents travaux<sup>49</sup>, aux constructions hydrauliques<sup>50</sup> surtout : car ils savent que, si le commerce marche sur la terre, il a des ailes sur l'eau.

Vous dites avec raison, ajoutai-je, que les plus beaux

ques, les meilleurs canaux, sont les rivières, et qu'en où il y a tant de ces canaux, tous sont obstrués par les . Je suis fâché que vous n'ayez pas, comme moi, comme la Loire; vous n'auriez pas manqué de vous rappeler certains châteaux vous aviez payé :

un muid de sel, 6 deniers; — Par muid de blé, 4 deniers; — Par muid de vin, 4 deniers; — Par millier de douves, 8 — Par fardeau d'ognons, un cent d'ognons; — Par fardeau d'aulx, un cent d'aulx; — Par bœuf, par vache, 1 denier; — Par mouton, par porc, 1 obole; — Par cent de poissons, un — Par cent pesant de cire, de suif, d'épicerie, d'ail, 4 deniers; — Par fardeau de peaux, 4 deniers; — Par sac de laine en suint, 4 deniers; — Par gibbe ou charge de blé peuvent porter six chevaux, 2 sous; — Par fardeau de fer, 4 deniers; — Par meule non percée, 2 deniers; — Par meule pesée, 4 deniers; — Par paire de roues de charrette, 1; — Par fardeau de toute espèce de métal, 4 deniers<sup>53</sup>. m'auriez enfin dit que les péages sur cette rivière enlevaient aux marchands au moins le dixième de leurs marchandises je vous aurais répondu par ce peu de mots : Ces droits ont été modifiés, amoindris, les autres supprimés, et j'ajouterai et j'ajouterai qu'aujourd'hui cette belle rivière est entièrement délivrée des forts châteaux qui l'ombrageaient, parce que son cours a été débarrassé des moulins, des écluses, des chaussées<sup>54</sup>; j'ajouterai aussi que l'Eure vient d'être navigable<sup>55</sup>, et, avant tout, que la Seine va l'être jusqu'à Paris<sup>56</sup>. Je le congédiai en lui disant : Messire, vous me proposez les Pays-Bas pour modèle; moi, je vous propose la

maison de mon beau-père me dépêcha bientôt après un de ses fils, qu'il avait ramené avec lui du même pays. Comme il était également inconnu, il feignit de revenir du Levant, et, pendant quelques moments d'entretien, il me dit : Maître Bordier, parlez-moi de votre activité et de votre industrie. Si vous n'en croyez rien, vous iriez commercer aux Echelles. J'y ai déjà commercé assez long-temps. Je n'y retournerai plus, trop âgé; mais vous, en quelques années, vous y découvrirez votre fortune, et avec plus d'apparence vous la centuplerez. Messire, lui répondis-je, le commerce français, comme le commerce de la femme, écoutait autrefois, au coin du feu, les relations des voyageurs et des navigateurs étrangers; aujourd'hui il veut bien de suivre le sillon que lui a tracé Christophe Colomb, et surtout celui que lui a tracé Vasco de Gama<sup>58</sup>. Il désire

porter en France des perroquets<sup>59</sup> ; mais il y désire porter des épiceries, et gagner lui-même les quatre écus que tous les ans nous donnons aux marchands Votre Méditerranée, ajoutai-je en riant, est au jeu cul-de-sac. Si j'avais à changer ma boutique, je irais à Nantes, à la Rochelle, à Bordeaux, enfin sur les bords de l'océan ; mais pour rien au monde je ne quitterais la truelle de nos Messires, c'est mon enseigne.

Mon beau-père me rendit alors toute sa confiance ; très-tièrement rassuré par ces épreuves et par quelques succès, je ne pense pas qu'il ait voulu m'en faire subir encore une nouvelle quand il m'envoya, il y a quelques années, le fils d'un riche et honorable famille, qui vint me consulter sur ce qu'il avait d'entrer dans le commerce. Je lui parlai franchement, je lui fis voir, suivant l'expression de notre métier, la face et l'envers de l'étoffe. Voici en toute vérité ce que je lui dis :

Sire Alain, vous pourrez bien mieux vous décider à ne pas être marchand quand je vous aurai donné quelques notions sur la nouvelle science commerciale.

D'abord, c'est à la nouvelle science commerciale que sont dues les opinions actuelles du clergé ; ce n'est pas qu'il n'ait depuis long-temps favorisé le commerce, mais il lui accordait des indulgences à ceux qui se rendraient au port, mais il lui interdisait<sup>64</sup>, et aujourd'hui il ne lui interdit plus les ports et les villes des mécréants<sup>65</sup> ; je dirai plus, aujourd'hui l'antique haine contre toute espèce d'esclavage et de servage ne tolère pas la traite des nègres, du moins il n'exécute plus ceux qui la font<sup>66</sup>.

C'est encore à la nouvelle science commerciale, à son succès sur les conseils des rois, que sont dues les excellentes dispositions de la prévoyance que décèlent les derniers traités de commerce et les nouvelles trêves commerciales<sup>68</sup>, ou traités de commerce particuliers, notamment avec l'Angleterre<sup>69</sup>. Si l'on me dit que si l'on me répétait que les Anglais, en politique, ne sont pas plus habiles<sup>70</sup>, je répondrais que ce peuple ne manquant pas d'une certaine finesse commerciale et diplomatique n'invente pas que durant ce siècle il a voulu que la France fût prise, non sur les finances de l'état, mais sur les richesses anglaises qu'on devait aussi embarquer<sup>71</sup> ; je n'ai plus qu'à dire non plus qu'il vient d'établir des consuls à Pise<sup>72</sup>, et que les marchands ne s'en trouvent pas plus mal.

Je pense que l'habile administration des douanes

nds ce savant jeu d'ouverture et de fermeture des por-  
 ance, qui fait, suivant le besoin, baisser, hausser le  
 rées ou des marchandises, les rend, suivant le be-  
 bondantes, plus rares, est due à la nouvelle science  
 s, et que c'est encore par un effet de son extension que  
 i n lieu aussi dans les douanes intérieures<sup>74</sup>, lorsque,  
 moins, l'administration générale considère les diver-  
 es comme divers petits états séparés formant le grand  
 ume. — Quand le gouvernement, faisant exclusive-  
 par telle ou telle ville<sup>75</sup> le fleuve du commerce ex-  
 end, de pauvre et languissante qu'elle était, opulente  
 s, c'est la nouvelle science commerciale qui le dirige.

nouvelle science commerciale qui le dirige quand,  
 périence du temps, il favorise, interdit le commerce  
 res de Genève<sup>76</sup>; établit, supprime, rétablit les foi-  
 n<sup>77</sup>; place, déplace, replace habilement sur divers  
 me il lui plait, les foyers les plus actifs du commerce  
 es. — L'habile disposition des nombreux foyers du  
 térieur, des foires, aujourd'hui espacées de quatre en  
 s<sup>78</sup>, il faut l'attribuer encore à la nouvelle science  
 s.

i attribuer aussi les nombreuses institutions de nos  
 les nombreuses désuétudes. Parmi les unes et les au-  
 ous rappellerai que les plus notables : Institution de  
 éciaux de commerce, tels que celui des prud'hommes  
 tribunal modèle qui va faire tomber les anciens tri-  
 nciaux de commerce<sup>79</sup>, par conséquent et plutôt  
 des des foires<sup>80</sup>, par conséquent et plutôt encore ceux  
 merciers<sup>81</sup>, qui se croient les rois des marchands. —  
 Lyon d'un change ou bourse<sup>82</sup>, à l'instar des chan-  
 s, de la bourse d'Anvers<sup>83</sup>, de l'estrade de Londres<sup>84</sup>.  
 on de nouveaux courtiers avec de nouvelles attribu-  
 institution d'une plus sévère police à l'égard des clercs  
 s. La peine de la prison pour dettes est aujourd'hui  
 mme pour les autres, également comminatoire<sup>85</sup>. —  
 l'une plus sévère police à l'égard de ces petits mar-  
 ularants dont tout le magasin est sur leur inventaire  
 ng bâton ou flottent leurs rubans, leurs légères dra-  
 s légères toileries<sup>86</sup>. — Institution en même temps  
 moins sévère relativement aux étoffes, que les mar-  
 ouchaient pas, qu'ils peuvent aujourd'hui presser, ais-

e de ne vendre qu'aux halles<sup>87</sup>, de ne vendre cer-

taines marchandises qu'à certains jours <sup>93</sup>, qu'à ceres <sup>94</sup>. — Désuétude des privilèges des marchands ou villes de ne payer nulle part ni entrée, ni octroi, ni — Désuétude du privilège de plusieurs villes d'em les marchands de certaines marchandises passent ou avoir déchargées, sans les avoir offertes aux habitants suétude du privilège d'arrestation. La première année traî dans le commerce, je fus péniblement surpris de lui un marchand faire saisir au collet par ses deux f des et jolies demoiselles, un jeune marchand qui était leur <sup>97</sup>. — Désuétude des farces et des jeux aux foires dire commerce de plus en plus vivant. — Désuétude gardes <sup>99</sup>, c'est-à-dire sûreté du commerce de plus grande.

Que ne puis-je dire aussi désuétude des droits fé posés au commerce avant qu'il naquît, qui long-temps pêché de naître, qui retardent sa croissance depuis qu'il faudrait que les seigneurs voulussent enfin renoncement sur les marchandises apportées aux foires de res <sup>100</sup>; qu'ils n'interdisent plus tout achat jusqu'à tant préposé ait élevé un énorme gant au milieu du peuple <sup>101</sup> modérassent le droit d'étalage, qui, dans certains lieux huit deniers par tente, ou d'une chandelle par pied carr par la tente, quand ce sont des chandelles qu'on vend <sup>102</sup> modérassent aussi le rouage ou perception sur les routes des marchands qui portent les marchandises sur des char de ceux qui les portent sur des chevaux, de ceux même portent sur le dos <sup>103</sup>. Alors les seigneurs attireraient marchands dans leurs terres; ils enrichiraient les habitants; enrichiraient. Mais, disons-le, la nouvelle science commerciale s'est jusqu'ici arrêtée à la porte des châteaux.

La nouvelle science commerciale s'est même arrêtée à du conseil du roi quand il a concédé à l'amiral de Grav écus pour cent sur les draps d'or ou d'argent entrant à l quand, au profit d'un particulier, il a imposé une douane nouvelle science commerciale est entrée toute-puissante seil du roi quand il a réduit à une seule monnaie les monnaies des provinces <sup>105</sup>. Elle n'y est cependant pas toute-puissante quand le conseil n'a pas déployé toute la royale pour réduire à l'unité les divers poids et les diverses mesures <sup>106</sup>.

Sire Alain, soyez en sûr, si cette idée, conçue dans couronnée <sup>107</sup>, absolue pour le bien comme pour le mal,

malgré les cris de la routine et des petites spéculations locales prédominer, aussitôt le commerce français montera au premier rang. On dit : commerçants espagnols, portugais, italiens, flamands, allemands, français, anglais<sup>108</sup> ; on dira : commerçants français, espagnols, portugais, italiens, flamands, allemands, anglais. Le commerce français, depuis qu'il a perdu son cœur, ses habiles et nombreux facteurs, sa maison d'Idde, où les chevaux étaient ferrés d'argent<sup>109</sup>, n'a plus de quoi opposer à celui de Fourques d'Augsbourg<sup>110</sup> ; alors il en aura aussi grands et de plus grands. Le commerce français, dont les mouvements progressifs ont changé le prix de tant de choses, libre alors dans ses mouvements les plus habituels, deviendra bientôt un géant, qui, ainsi que l'empereur, tiendra le monde dans sa main<sup>112</sup>.

Pendant, Messieurs, ne vous hâtez pas de croire que ce jeune homme qui était venu de la part de mon beau-père me demander des conseils ait pris aussitôt l'état de marchand ; il y a renoncé : c'est que je terminai avec lui comme je terminai avec vous. Malgré le haut degré de science et de probité auquel s'est maintenant élevé le commerce, lui dis-je et dirai-je aussi, je n'en ai pas moins l'intention de recouvrer promptement les dettes de mes livres obligatoires<sup>113</sup>, ensuite de le quitter. Eh ! pourquoi ? me demanda-t-il et me demanderez-vous. Parce que, lui répondis-je et vous répondrai-je, au lieu que je ne vois que marchands excommuniés ou qui ont perdu l'excommunication, qu'emportent les obligations passées sans le sceau de l'officialité<sup>114</sup> ; parce que je ne vois sur la porte de l'Eglise que marchands banqueroutiers, un cierge à la main, faisant tout haut devant le peuple leur déconvenue<sup>115</sup>. Eh ! quel tant de manque de parole, tant de manque de foi ! Parce que nous étions autrefois dix, nous sommes cent ; où nous étions autrefois cent, nous sommes mille<sup>116</sup> ; parce que tout le monde veut être marchand ; parce qu'on ne nous croit pas, parce qu'on ne veut pas nous croire les plus malheureux.

## HISTOIRE XV. — L'HOTELIER.

Un grand nombre d'états s'habillent de la même manière dans la France. Entre autres, les hôteliers sont toujours en bon blanc, pourpoint blanc, chausses blanches, tablier jeté sur

Henriette, qui était un peu plus jeune que moi, me dit-il, tu vois qu'elle n'est pas des plus laides ; tu veux demeurer avec nous et avoir une bonne femme ; quelques années elle sera ta femme. Le vieux-  
nait de recevoir la confirmation ; son front était  
du bandeau du saint crême<sup>4</sup>. Henriette était  
nocente ; Henriette était charmante. J'avais pris  
déjeuner ajoutait à la chaleur de mon sang ; ce  
semblait un paradis où saint Pierre était sur la  
ma réponse. Tu fais bien, me dit l'oncle d'Henriette,  
pas mieux gagner de l'argent en mangeant que  
faire le métier de ton père, être un malheureux  
serais bien avancé quand, un beau matin, tu tombes  
ou iambe car c'est le moins. Estronié au son



à dix-sept, dix-huit ans, elle en eut seize, dix-huit années l'avaient merveilleusement embellie : ses traits, arrondies, colorées, comme ces beaux fruits penchés des arbres qui attirent les désirs de tous ceux qui les voient. Tout le monde trouvait Henriette aimable, tout le monde la caressait, et il s'en fallait bien qu'elle s'en fût à moi, j'enrageais, et j'avais de la peine à contenir

les personnes qui venaient habituellement à l'hôtel. Les argoulets<sup>6</sup> me portaient le plus d'ombrage, mais bien qu'ils venaient moins pour le bon vin ou le bon que pour voir Henriette. Je ne leur faisais pas les honneurs, mais il ne daignaient pas y prendre garde. Enfin, un d'eux était en disposition de vouloir embrasser Henriette qu'elle ne se défendait pas comme une fille d'honneur m'emporta au point que, saisissant sur les fourchettes un rempli de sauce bouillante, j'en coiffai l'argoulet. Il voulut prendre son parti. Il y avait encore un autre courroux ; Henriette y courut plus vite. Je m'enfuis en fermant à clef la porte sur moi. C'est ainsi que je me vis cette jeune coquette, qui entendait faire de moi tout ce qu'elle voulait et commode ; mais elle n'avait pas encore trouvé il s'en fallait bien.

Je lui dis : Pourquoi sacrifier à un mouvement de jalousie un riche établissement ? Eh ! d'ailleurs, dans ce monde, on ne doit-on donc être jaloux ? Ah ! je vous entends, Messieurs des femmes n'est pas fait pour nos ménages. Je ne suis pas ce qui en est ; mais, quant à moi, je n'ai jamais rien consentirai jamais à ma honte.

Je déclarai à l'hôtelier de Saint-Pierre avant de sortir de la ville, un jour qu'Henriette, voyant que ses minauderies et coquetteries me faisaient souvent pâlir ou rougir, me dit : Sous, tu mets quelques grains d'épices dans la soupe pour les rendre meilleurs, par la même raison je mets quelque grain de jalousie dans notre ménage. Ce fut au point que je lui répliquai d'une manière toute simple que je ne fusse pas encore son mari. Henriette, le lendemain, alla se plaindre à son oncle, qui vint me faire la morale et me dit qu'un hôtelier jaloux était encore plus ridicule que lui ; qu'il espérait que les réflexions, l'âge et la maturité me rendraient plus raisonnable. Ne l'espérez pas, lui répondis-je, jamais à cet égard je ne changerai. Je sais main-

écrits les douze mois du calendrier ; on y lisait  
les jeûnes des advents, du carême, des vigiles ; les  
doubles, les abstinences. Des dictons d'astrologie  
marquaient les autres jours : Mêle-toi des col  
taureau, sois sobre ; Garde-toi de la malice du  
sobre ; de la colère du lion, de la piqure du  
bre ; Purge-toi, fais-toi saigner, sois sobre ; Je  
sobre ; Jour critique, sois sobre. Tous ces dict  
tin', mais en latin vraiment de cuisine, que  
tous. L'année entière devenait un carême par  
des semaines où on ne préparait que des lég  
du poisson ; d'autres où l'on ne préparait qu  
des œufs ; d'autres où l'on ne préparait que d

Qual de... d'...

mus, me dit un matin le chef de cuisine, notre maître les jours plus austère; s'il veut tant faire maigre, s'il fasse maigre d'archevêque. Depuis long-temps il n'y a ni pâté de poisson, ni coulis de poisson, ni gelée ni arbalète de poisson, ni brochet à la galantine, ni ni bœuf, ni civet d'huitres, ni lait lardé, ni fromages, ni pâté d'œufs, ni œufs rôtis à la broche, ni fromages à la crème frite, ni beurre frit, ni beignets de riz, ni beignets de sauge, ni beignets de fleurs<sup>10</sup>. Adieu, mon ami; bientôt je ne vaudrais plus à faire la cuisine. Adieu! je ne sais où je vais, mais je m'en vais, que ne s'inquiéta guère de la désertion de son chef. Il le remplaça par le sous-chef, et nous montâmes à Lyon. Mes camarades furent réjouis de cet avancement. Quand enfin notre archevêque et ses confrères furent au point de ne manger à collation que des rades et de vouloir à dessert que des lectures pieuses, je me disais : ma maison serait ma perte; je devins tout triste.

Un jour de malheur, depuis long-temps le marchand de vin n'avait plus repassé par Lyon. Un vendredi, jour de jeûne, je pensais à lui sans espérance de le revoir, il entra tout à coup et nous l'embrassâmes de bien bon cœur. Qu'as-tu, pauvre homme? me dit-il; tu es maigre; je ne te vois pas content. Je lui dis que je n'avais pas lieu de l'être, et je lui en dis la raison. Il dit alors, en se tournant vers un ami qui l'accompagnait, emmène avec vous ce jeune homme à Dijon, et s'en va au service du duc de Bourgogne. L'ami du marchand de vin se chargea volontiers de cette commission, comme un homme sûr de bien la remplir. Nous partîmes; et véritablement, à notre arrivée à Dijon, je fus admis dans la saucerie

du palais archiépiscopal de Lyon et la Bourgogne! Nous y entrâmes la nuit. De larges lanternes éclairaient les portes et les allées<sup>11</sup>. Je ne sentis pas la marmite, la soupe des pauvres, le grill des sardines<sup>12</sup>. Une magnificence, éclataient de toute part. L'argenterie y abondait comme les cailloux aux bords du Rhône. On y avait cinquante mille marcs<sup>13</sup>; je n'ai jamais voulu en avoir plus. On n'y buvait pas moins de grosses pièces de vin par an<sup>14</sup>: jugez quelle devait y

ce qui me frappa le plus, ce fut, dans les cuisines, la gravité du chef, toujours assis sur sa haute chaise à

bras, où il donnait solennellement ses ordres, tenant une longue cuiller de bois, avec laquelle il goûtait, sans sa place, les divers mets qui étaient sur les fourneaux marmites, avec laquelle en même temps il faisait la piquette qu'il apercevait des négligents, des paresseux, et surmands<sup>16</sup>. L'ami du marchand de moutarde me présenta un festueux chef; j'en fus très gracieusement accueilli. - que cet ami était lui-même présenté par le hérault de Bourgogne, dont la figure toute joviale était dessinée sur la bannière de Bonne-Nouvelle, que lui avait donné le duc, en même temps avec du vin, suivant l'usage<sup>17</sup>.

Je tâchai autant qu'il m'était possible de plaire à tous, entre autres au maître saucier<sup>18</sup>. Aussi ne cessa-t-il de me témoigner sa bienveillance par des enseignements; chaque jour il me prit affectueusement à son côté, et il me dit : Sous, puisque tu veux être mon élève, il ne tiendra que tu sois un habile cuisinier; mais sache d'abord que tous les arts ont leurs règles, et que celui de la cuisine a des règles comme les autres; toute la différence est qu'elles sont plus nombreuses et plus difficiles. Attention donc, mon ami,

Tu sais ou tu dois savoir que le repas se divise ordinairement en cinq parties, appelées services ou mets<sup>19</sup>. Le premier, appelé aussi l'entrée<sup>20</sup>, n'exige ni grande peine ni grand art; s'agit d'ouvrir ou d'exciter l'appétit : on sert des limons, des confitures, des fruits tendres, des salades<sup>21</sup>. Mais il n'en est pas de même du second mets, composé de pâtes, de brouets et de

Les pâtes ou graves d'écrevisses et d'amandes<sup>22</sup>, les volailles, les pâtes d'amandes à la crème, les brouets, les viandes macérées, cuites, pilées, mêlées avec du bouillon, demandent sans doute beaucoup d'intelligence, mais moins que les potages. Attache-toi surtout aux potages, la base des repas, et leur infinie variété annonce leur importance.

Je ne parlerai pas des potages au riz, à l'avenat, à la semoule, à la fromentée, au millet, aux herbes, aux légumes<sup>23</sup>. Les bonnes femmes savent les faire; mais les potages au fromage, au moutarde<sup>24</sup>, deviennent plus difficiles; les potages de nouilles, les potages de chair pilée, les potages de tripes, les potages de pommes, de poires, de coings<sup>25</sup>, deviennent encore plus difficiles. Tes potages sont succulents; cela ne suffit pas : ils doivent aussi plaire au goût, il faut qu'ils contentent la vue. Il faut, suivant la mode, les teindre chacun d'une couleur différente. Il faut les servir sur la table de manière que les potages blancs, jaunes, verts, rouges, dorés<sup>26</sup>, offrent, par leur dispos

harmonie de couleurs. Examine la manière dont les jeunes jouent ensemble celles de leurs ajustements. Quel goût ! Elles étudient, étudie aussi la nature.

Je retins bien ; je me mis à l'ouvrage. C'était à voir bon maître saucier, toujours sur mes talons lorsque plat, me guidait, me rectifiait, me corrigeait ; comme il s'apercevait que je mettais à profit ses leçons, il me frappait sur l'épaule, m'applaudissait de toutes ses mains ! Courage ! me disait-il, le duc de Bourgogne, on l'a servi plus souvent à tes plats qu'à ceux des autres ; ton nom, tu es sûr de la fortune. J'étais animé, transpirais de faire, de refaire, de m'essayer, de m'instruire, au dire des plus difficiles, je n'avais presque plus de peur, lorsque la guerre, si funeste aux arts, vint arrêter nos progrès.

Pendant quelque temps on nous enseignait tous à monter à cheval, le coup de hache, le coup d'épée, le coup de lance. On m'amusa et me plut ; mais il n'en fut pas de même quand on me dit que c'était pour entrer en campagne. On me dit encore de l'échansonnerie, de la boulangerie, de la sommelierie, ils avaient leurs drapeaux, et servaient aussi le duc dans les salles comme dans les cuisines<sup>30</sup> ; on me dit qu'il était souvent dans la boulangerie, la rôtisserie, la saucerie surtout, avaient une bravoure qui avaient changé la chance de la bataille. On me dit que je devais être bien aise de pouvoir ainsi servir le duc, on me dit enfin que je ne devais pas être en peine, quatre chirurgiens de la maison du duc<sup>31</sup> le suivaient

et disaient que je n'étais pas gentilhomme, ainsi que mon oncle le comte de Quatre-Sous l'annonçait assez. N'importe, me répondait-on, tout est bon en temps de guerre ; il ne s'agit que d'être vaillant, mais trop tard, je reconnus que je m'étais encore trompé, que la place de cuisinier-saucier de Charles le Téméraire n'était pas le fait d'un homme de paix tel que moi. La peur me résolut d'aller au loin faire les sauces d'un autre. Qui me confierait ? Mes camarades se seraient moqués de moi, je n'étais pas sûr qu'on me permit de remonter et de me servir.

On ne servait que des plats entamés qui avaient été servis sur la table du duc, et ceux qui restaient étaient donnés aux pauvres, mais celle des plats entiers appartenait aux officiers<sup>32</sup>. Certains jours de l'année, le prédicateur, le maréchal ferrant, avaient aussi, de droit, certains plats. Ces diverses personnes les vendaient, et ordinai-

rement c'était moi, le plus jeune, le plus coureur, qu'on chargea de cette vente.

Les hôtelleries, comme vous vous en doutez bien, étaient débouchées; j'avais eu occasion de faire une connaissance particulière avec l'hôtelier de l'Aigle-Noir. Je lui contai mon cas, il trouva fort inquiétant, et me dit que mon projet de me marier n'était pas sans danger. Mais, tiens, ajouta-t-il après avoir gratté quatre ou cinq fois la tête avec son bonnet de drap blanc, j'ai ton affaire, celle de mon cousin, et même, je crois, celle de sa cousine. Va-t'en à Montereau chez mon cousin, l'hôtelier de la Tour-d'Argent, qui a besoin en même temps d'un cuisinier et d'un gendre. Tu es frais, d'une bonne tournure; tu conviendras, j'en suis sûr: vas-y sur ma parole. Un moment! lui dis-je: ta cousine est jeune, jolie, gentille; ce n'est pas avec une pareille enseigne que j'entends achalandier l'hôtellerie. Je veux une femme laide, qui n'aime ni à regarder ni à être regardée, ni à se vanter ni à être graciée. Je lui dis comment j'étais déjà marié d'une hôtellerie, et comment je craignais d'entrer dans une autre; enfin je lui parlai comme au marchand de montarde. Peste! alors en riant l'hôtelier de l'Aigle-Noir, quel garçon si prudent! Tiens, ajouta-t-il, je n'ai pas vu ma petite cousine, mais, si elle dit qu'elle était à peu près telle que tu la désires. Pars, et ne sois sans différer, de crainte d'être prévenu par quelque autre jeune garçon aussi prudent que toi: car, je le vois, nous sommes au siècle de la finesse et de la prudence. Je partis, je courus, j'arrivai bientôt.

Je fus bien reçu à Montereau par l'hôtelier de la Tour-d'Argent; mais sa fille Paulette me parut laide au delà de ce que je pouvais désirer pour mon entière tranquillité. Toutefois je gagnai sur ma contenance, sur mes yeux et sur ma langue de ne pas témoigner, et je lui fis même quelques compliments en voyant les nombreux ustensiles d'étain et de cuivre dont brillaient tous les murs. Elle me parut aussi un peu âgée pour moi. Je n'en témoignai rien non plus; mais son père devina ma pensée. Il alla chercher un petit livre en parchemin où étaient écrites les dates de naissances et des décès de toute la famille<sup>25</sup>. Savez-vous lire? me dit-il. Oui, lui répondis-je, pourvu que la lettre soit grosse. Il se trouva qu'elle était très menue. On lut; je comptai par les doigts l'âge de Paulette. D'après l'année de sa naissance portée dans le petit livre, il se trouva qu'elle n'avait pas encore dix-huit ans.

J'arrêtai alors mes conventions, et je me mis à l'ouvrage. La Tour-d'Argent ne fut pas désachalandée par ma faute. On

il pas mauvaises les mêmes sauces que le duc de Bourgogne avait bonnes.

Je savais que le troisième service ou troisième mets est servi du rôti à la sauce<sup>36</sup>. Je fis des sauces à la cannelle, à la muscade, à la moutarde, à l'ail, des sauces froides, des sauces au persil, au vinaigre, des sauces chaudes, des sauces d'enfer<sup>37</sup>, des sauces aux bourgeons, des sauces aux prunes, des sauces aux mûres, des sauces aux roses, des sauces au genêt, des sauces aux roses, des sauces aux fleurs<sup>38</sup>. Les gens de Montereau et des environs aiment les sauces : les sauces me gagnèrent tout le pays.

La municipalité me chargea de son repas de corps ; elle me donna autant que la municipalité de Paris paie le sien, quarante francs. Si je fus content, on ne le fut pas moins. Au lieu de teinte à l'usage, les sauces chacune d'une couleur différentes teignis comme les robes des échevins, mi-parties de rouge et de bleu<sup>39</sup>. Ce repas fit le plus grand honneur à l'hôtel de la Tour-d'Argent, et y attira encore plus de monde.

Peu à peu je m'accoutumais peu à peu à la figure de Paulette. Je pouvais m'accoutumer à son caractère rude et difficile ; mais j'eus patience ; je pensais que je n'aurais du moins rien à dire des argoulets. Elle eut vingt-un ans. Je lui dis alors un jour de nous marier et de commencer notre établissement ; elle me répondit pour la première fois de sa vie, d'un ton doux, qu'elle ne s'y opposait pas. Son père ne s'y opposa plus ; mais, lorsqu'on publia les bans, il y eut une opposition fut celle d'un pauvre praticien qui vivait d'oppositions judiciaires<sup>40</sup>, et qui prétendit que j'avais été parrain à la naissance d'un jeune enfant dont Paulette avait été marraine<sup>41</sup>. Je lui donnâmes ; aussitôt il se désista.

Nous allâmes à l'église. Notre cortège fut assez nombreux : nous étions accompagnés de plusieurs hôteliers, parents ou amis de mon beau-père, portant tous le bouquet sur l'oreille<sup>42</sup>. Quand nous fûmes devant l'autel, après m'avoir fait les demandes de consentement, le prêtre dit à Paulette, et lui dit : « Paulette Le Gris, veux-tu Joseph Le Gris, qui cy est, à espoux et mari, si Dieu et sainte Église t'en accordent<sup>43</sup> ? » Elle répondit oui avec un son de voix qui alla au fond de son cœur et qui alla au fond du mien. Elle ajouta sans timidité, sans hésitation, sans le secours du prêtre, qui ordinairement souffle ces paroles<sup>44</sup> : « Je te prends à espoux et mari, et te promets que je te porterai foi et amour, et de mon corps et de mes biens ; et cy te garderai sain et

malade, en quelque estat qu'il plaise à Dieu que tu sois; ne pourrai-je pas être pire, ne pourrai-je pas meilleur, je ne te changerai jusqu'à la mort<sup>47</sup>. » Lorsque, mettant l'anneau au premier doigt de sa main, je lui dis : « Paulette, de cet anneau je vous honore », et, le passant ensuite au second doigt, je lui dis encore : « Paulette, de cet anneau je vous épouse », et enfin, le passant au troisième doigt, j'ajoutai : « Paulette, de mes biens je vous dote »<sup>48</sup>; elle reçut l'anneau et les pièces de mariage d'un air affectueux qui étonna toute la famille, réjouit le clergé ainsi que les assistants. C'est la seconde fois que Paulette me parlait gracieusement. Depuis, elle ne m'a parlé que de cette manière, et n'a gardé son ancien ton rude qu'avec les autres.

De retour à la maison, mon beau-père me paya la dot de sa fille en belles pièces d'or. Mon gendre, me dit-il ensuite en riant, allons maintenant nous mettre à table, et surtout bon appétit; car, tu le sais, les frais du banquet, suivant la coutume, ne sont pas sujets à rapport<sup>49</sup>. Nous étions déjà tous rangés et prêts à nous asseoir; voilà un seigneur, sa dame, ses pages, qui arrivent, s'arrêtent devant l'hôtellerie et descendent. Il n'y avait pas à hésiter. Le seigneur et sa dame s'assirent à ma place et à celle de Paulette. Ils mangèrent notre repas de nocces, qui put à peine leur suffire à eux et à leurs gens. Ils payèrent; ils repartirent. Nous préparâmes un nouveau repas, nous chantâmes, nous dansâmes.

Le lendemain, mon beau beau-père me dit : Quatre-Sous, dès ce matin tu ne peux plus demeurer à Montereau. Les hôteliers de la même famille, pour vivre en amitié et en paix, doivent se provigner d'une ville à une autre. Tu as une suite de villes à habiter avant de te fixer à une ville de résidence royale, où, comme je l'ai dans la tête, tu tireras parti des arts de cuisine que tu as appris à la saucerie du duc de Bourgogne. Commence par Moret, Fontainebleau ou Nemours; ensuite tu pourras aller à Pithiviers, ensuite à Chartres, et enfin à Blois, Amboise ou Tours<sup>50</sup>. Il n'y avait pas à répliquer, je ne répliquai pas, il fallait partir sur l'heure même, emmenant avec moi Paulette, qui, sachant d'avance à quoi s'en tenir, avait tout préparé.

Aucune des villes où nous passâmes ne nous plut jusqu'à Pithiviers, qui nous parut fait pour nous, et pour lequel il nous parut que nous étions faits.

Pithiviers est situé au milieu des rivières, des étangs et des forêts; le pays abonde en toute espèce de poisson et de gibier. Les lapins blancs<sup>51</sup> et les perdrix rouges que le bon roi René a apportés en France<sup>52</sup> y ont singulièrement multiplié; en outre,



c'est le pays des canards. Je ne manquai pas non plus ni de hérissons, ni de plongeurs, ni de hérons, ni de butors, ni de cigognes, ni de grues<sup>53</sup>. C'aurait donc été ma faute si je n'avais pas satisfait le goût des gens de Pithiviers pour la venaison, le rôt des connaisseurs, le second rôt<sup>54</sup>, le quatrième mets.

Vous tous qui m'écoutez, Messires, vous vous imaginez que le second rôt est d'une préparation simple. Je vous assure, moi, qu'il est d'une préparation assez difficile. Vous ne vous doutez peut-être pas combien il faut avoir l'œil exercé pour déterminer à quel point la viande qu'on va mettre à la broche est ou n'est pas assez bouillie<sup>55</sup>, à quel point ensuite elle est dans sa plus belle dorure. Vous ne vous doutez peut-être pas non plus de la difficulté de bien épicer, de bien parfumer, de bien aromatiser le lard dont on veut se servir pour la barder ou pour la larder<sup>56</sup>. Ce rôt, croyez-m'en, est difficile; toutefois, à Pithiviers, on voulait bien trouver qu'il ne l'était pas trop pour moi. On n'était pas d'ailleurs moins content des autres mets. Je vous dirai aussi que, mettant à profit les nouvelles traductions des livres de cuisine italiens<sup>57</sup>, j'avais grand soin de joncher la table de fleurs<sup>58</sup> et de parer le plafond de rameaux d'arbres d'où pendaient les fruits<sup>59</sup>.

Ma petite fortune était en bon train; je ne pensais pas qu'elle fût si tôt arrêtée. J'aurais toutefois dû voir que des gens étaient intéressés à ce qu'elle le fût : mon hôtellerie ne pouvait être continuellement pleine sans que les autres ne fussent vides. Les autres hôteliers, ne pouvant faire aussi bien que moi le quatrième mets, trouvèrent plus facile de me faire quitter la ville.

Regardez-moi bien, Messires. Assurément je ne suis pas des plus beaux, mais je ne suis peut-être pas non plus, à votre avis, des plus laids. Et bien ! les hôteliers de Pithiviers firent courir ou du moins accréditèrent le bruit que j'étais le Diable, qui, sous forme humaine, y était venu tenir hôtellerie. J'eus de la peine à couper racine à cette imposture : il fallut m'adresser au juge, homme d'âge et de science, et il fallut que, par sentence bailliagère, le juge déclarât que j'étais de chair et d'os. Du reste, Messires, on ne doit cependant pas trop blâmer la sollicitude des habitants de Pithiviers et de leur maire, qui s'était mis à leur tête. Les gens instruits savent qu'il n'est malheureusement pas sans exemple que le Diable ait tenu des hôtelleries<sup>60</sup>, servies par de petits diables et de petites diablesses qui avaient pris la forme et les habits des valets et des chambrières<sup>61</sup>. Nous étions étrangers; je suis un peu noir, Paulette n'est pas trop blanche : nous fîmes naître des soupçons.

Bien que j'eusse prouvé qui j'étais, je n'en fus pas moins obligé de quitter Pithiviers. Ma famille et moi étions poursuivis partout; mais, j'en conviendrai, c'était ordinairement d'une manière plus gaie que méchante. Quand je passais avec ma voiture, on disait : Voilà le Diable et son train. Quand Paulette passait, on disait : Elle est laide comme une diablesse. Quand je passais avec Paulette et mes deux filles, on disait : Voilà le diable à quatre. Si un étranger ne voulait pas aller à une autre hôtellerie et qu'il s'obstinât à vouloir aller à la mienne, on lui disait : Eh bien ! allez au Diable. A la halle, lorsque je marchandais quelque chose en concurrence avec un autre acheteur, il disait au marchand : Je ne vous en donnerai pas une obole de plus; j'aime mieux que le Diable l'emporte. Ces plaisanteries devenant tous les jours plus insupportables, nous terminâmes nos petites affaires, et un beau matin, après avoir décroché notre enseigne, nous dîmes adieu à Pithiviers.

Je voulais aller dans les provinces où réside la cour, dans la Blaisois, dans la Touraine, et je tirais Paulette de ce côté. Paulette, au contraire, voulait aller dans la Champagne, et elle me tira de ce côté, et elle fut la plus forte. Voici d'ailleurs son raisonnement, bien digne de la fille de l'hôtelier de la Tour-d'Argent. Chaque pays, me dit-elle, a un goût général pour un mets favori : la Bourgogne aime les sauces, le Gâtinais le rôti; la Champagne, je l'ai toute ma vie oui dire, aime les pâtisseries. Vous ferez aux Champenois de bons pâtés, et aux Champenois des tartes qui ne seront pas moins bonnes : ou dans ce pays il n'y aura pas un double, un angelot<sup>62</sup>, ou vous l'aurez. Je ne résistai plus. Nous prîmes la route de la Champagne.

Nous passâmes à Château-Landon. Je voulais m'arrêter à Château-Landon, Paulette ne le voulut pas; je voulais m'arrêter à Sens, elle ne le voulut pas; à Villeneuve, elle ne le voulut pas. Paulette a un grand cœur : elle ne voulut s'arrêter qu'à Troyes, où nous vîmes prendre l'enseigne des Trois-Singes.

Nous achalandâmes surtout notre nouvelle hôtellerie par les pâtés. Nous en fîmes de grands, d'excellents, qu'on nous paya comme grands, comme excellents. On nous paya les pâtés à la graisse et aux épices jusqu'à huit sous<sup>63</sup>. En outre, je fis toute sorte d'autres pâtés : des pâtés de cerfs<sup>64</sup>, de grands, de très grands pâtés, renfermant, au milieu de rangées d'oisons, d'agneau ou un chevreau farci<sup>65</sup>.

Du reste, ce ne sont point ces grandes pièces de four qui montrent le talent du cuisinier; ce sont des pièces plus délicates, les tartes. La pâtisserie des tartes, personne ici ne l'ignore, fait

dinairement les honneurs du cinquième mets ou dernier service, qu'on appelle aussi la fruiterie<sup>66</sup>. En divers temps, on m'a mandé à Troyes des tartes à double visage, des tartes aux arbes, des tartes aux feuilles de rose, des tartes au riz, des tartes aux citrouilles, des tartes aux cerises, des tartes aux châignes, des tartes à l'avoine<sup>67</sup>, des tartes faites avec toute espèce d'herbes, de fleurs, de grains, de légumes, de fruits<sup>68</sup>. J'ai toujours satisfait à toutes ces demandes, et à bien d'autres.

Je n'ai pas été plus embarrassé quand, pour les repas de corps, pour les repas de magistrature, de cléricature, de noblesse ou d'autres états, il m'a fallu varier les décorations des pâtisseries, guerir tantôt des balances, des mains de justice; tantôt des plises, des monastères; tantôt des donjons, des tours, des châteaux<sup>69</sup>, des écussons, en crème frite<sup>70</sup>. Il va sans dire que je ne ai pas été non plus quand il m'a fallu teindre, ou, suivant l'occasion, blasonner les crèmes par lesquelles ordinairement se terminent les repas<sup>71</sup>. J'entends les repas des simples bourgeois: car chez les riches, les hauts bourgeois, chez les grands seigneurs, lorsque la compagnie est passée dans une autre salle, on sert les épices de chambre<sup>72</sup>, les confitures sèches ou liquides, les oublies<sup>73</sup>, les dragées, les sucreries, qui figurent des fleurs de lis<sup>74</sup>, des couronnes, quelquefois de plus ou moins grandes représentations d'hommes ou d'animaux<sup>75</sup>, dont chacun casse et prend la partie qui lui convient le plus. On sert encore et en même temps les vins de Corse miellés<sup>76</sup>, de l'hypocras fait avec l'excellent vin bien sucré, bien aromatisé de cannelle et de girofle<sup>77</sup>. Enfin, on donne à laver les mains avec de l'eau rose ou de l'eau à la fleur d'orange<sup>78</sup>.

Sans que je vous le dise, vous voyez maintenant qu'il faut, pour être hôtelier, savoir préparer les différentes parties d'un repas, qu'il faut être en même temps cuisinier, pâtissier, confiseur, épicier; et cela ne peut encore suffire, vous allez voir.

Lorsque j'arrivai ici, les hôteliers de cette ville, presque tous tablis à la porte de la Madeleine<sup>79</sup>, dédaignaient les autres portes. J'allai m'établir à celle des Croncels<sup>80</sup>, et je prouvai que ce n'avais pas le plus mal choisi. Plusieurs d'entre eux avaient voulu avoir de grands corps d'hôtellerie; ils n'avaient eu que de grandes granges: la construction en bois n'admet pas d'habitation à développements d'architecture, mais elle admet les habitations fraîches, riantes, jolies. Dès les premiers jours même: me représentai en imagination une hôtellerie de grandeur moyenne, en bon air, en belle vue, bâtie, non pas avec des poutres, des solives, tantôt maladroitement cachées dans le plâtre,

tantôt maladroitement plâtrées, mais, au contraire, se montrant franchement, et, par leur peinture aux couleurs de mon enseigne, se détachant du blanc des murs, dont l'éclat attire aux hôtelleries les voyageurs, comme aux pigeonniers il attire les pigeons. Telle je me la représentai, telle je la fis faire, telle vous l'avez vue et telle vous la voyez encore. Je fis entourer ma cour de montoirs<sup>84</sup> de toutes les hauteurs, pour toute sorte de chevaux et de mules, pour les personnes de tous les âges, de tous les états, et au milieu je fis élever un grand poteau à lanterne<sup>82</sup>. Je fis raviver les Trois-Singes de mon enseigne; je leur fis mettre à la bouche, à l'un une grosse pomme, à l'autre un gros raisin, à l'autre un gros melon, afin que l'on eût l'air de bien manger chez moi; et, prenant le milieu entre ceux qui font attacher leur enseigne au haut du pignon<sup>83</sup> et ceux qui la font attacher sur la porte, je la fis attacher à la hauteur la plus convenable.

Vinrent les ameublements. Ah! que de dépenses, que de peines! Au jour actuel, le voyageur qui entre dans une hôtellerie veut entrer chez lui, ou du moins chez un ami; s'il paie bien, il a raison. Toutes mes cheminées étaient glaciales; je les fis garnir d'une élégante boiserie s'ouvrant au besoin, se fermant de même, se confondant alors avec les lambris<sup>84</sup>. Je plaçai de grands lits à ciel suspendu<sup>85</sup> dans les chambres de parade; j'y plaçai aussi plusieurs nouvelles chaises qui, vous le savez, suivant que leurs cornes sont ou ne sont pas tendues de draperies<sup>86</sup>, deviennent de belles niches ou redeviennent de simples chaises. Dans les chambres moins nobles, je mis de solides lits à coffre<sup>87</sup>, de solides chaises à coffre<sup>88</sup>. Dans les salles, je mis grand nombre de formes, d'escabelles<sup>89</sup>, et, ce que les voyageurs aiment encore mieux, des images, pour attendre plus patiemment les heures des repas. Je les fis venir de Tours<sup>90</sup>; je les fis placer sur velours<sup>91</sup>, dans de beaux cadres, et, comme je ne suis rien moins que jaloux de ma science d'hôtelier, et que je ne crains rien moins que de la faire connaître, je dirai qu'une bonne hôtellerie ne peut se passer d'une arche de Noé, avec tous les différents animaux qui à travers les ouvertures passent leur tête, qui chantent, qui crient ou qui bêlent<sup>92</sup>; d'une tour de Babel avec ses canonnières et ses canons<sup>93</sup>; des principaux patriarches avec l'habit bourgeois de la Champagne et le chapelet au bras<sup>94</sup>; d'un crucifiement, avec un bon larron dont l'âme est reçue par un ange, et un mauvais larron dont l'âme est fouettée par un diable<sup>95</sup>; enfin des douze mois de l'année, l'un semant, l'autre moissonnant; l'un taillant la vigne, l'autre vendangeant; l'un tuant un cochon, l'autre s'asseyant devant une bonne table<sup>96</sup>.

J'aurais pu sans doute me passer de tranchoirs d'étain<sup>97</sup>, et m'en tenir, comme dans bien des hôtelleries, aux tranchoirs de bois<sup>98</sup>; je ne le voulus pas: les beaux et brillants tranchoirs soutiennent dignement la haute pile de tranches de pain blanc et de pain de seigle<sup>99</sup> qu'on met, à table, devant les riches voyageurs. Par la même raison, toujours et à tous les services, je voulus donner des écuelles<sup>100</sup> d'étain fin, jamais des écuelles de poterie, des écuelles de bois. Il va sans dire que je fis emplette de petits et de grands couteaux, de couteaux-dagues pour trancher<sup>101</sup>.

Que me manquait-il? Que manque-t-il alors aux gens de mon état? Des voyageurs, des hôtes, allez-vous dire. Eh bien! je puis vous assurer que, lorsqu'on a tout bien disposé pour les recevoir, ils ne manquent pas et qu'ils ne m'ont jamais manqué. Mais là surtout est notre malheur: car nous sommes obligés de prendre le temps comme il est, les gens comme ils sont, les hôtes comme ils viennent. Pouvez-vous, par exemple, me contester que, dans les villes où les bourgeois ont le privilège de ne pas loger les gens de guerre<sup>102</sup>, force soit aux hôteliers de les loger; et alors nous voyons entrer chez nous les gendarmes et leurs archers, suivis de leurs cousteliers, qui avec leurs grands couteaux<sup>103</sup> coupent et tranchent nos jambons, nos flèches de lard, nos provisions, sans se mettre en peine qui paiera.

Vous pensez peut-être qu'il n'y a pas de gens plus malencontreux? Ah! vous n'avez pas tenu hôtellerie, vous n'avez pas logé de soudoyers à pied. Nos tables d'hôte sont en général à deux sous par repas<sup>104</sup>; ils n'ont guère par jour que deux sous de solde<sup>105</sup>, et comme ce n'est pas honnêtement proposable à des hommes qui ont combattu ou qui ont couru tout le jour de se contenter d'un seul repas, c'est nécessairement à l'hôtelier à se contenter de la moitié de ce qui lui est dû. Il y a pour nous encore des gens plus malencontreux: il y a les soudoyers licenciés, les soudoyers sans solde<sup>106</sup>, qui ont vendu leur cape, qui n'ont plus que leur épée.

Mais, en fait de gens que nous recevons, ce ne sont pourtant pas les pires. Dites-moi, si vous voulez, et j'en demeurerai d'accord avec vous, que les ministres de la justice criminelle sont nécessaires; que le bourreau de Paris, durant les troubles de l'Université, alla à cheval, en habit ecclésiastique, dépendre les deux clercs que le prévôt avait fait pendre<sup>107</sup>; que, durant les troubles des Armagnacs, il était un des chefs de la halle<sup>108</sup>, dites même que dans le monde il est ordinairement qualifié de maître<sup>109</sup>; mais je ne pense pas que les bourreaux de province puis-

sent se comparer à lui ; et cependant vous ne sauriez imaginer quelles sont dans les hôtelleries leurs exigences. Dernièrement je m'avisai de dire au bourreau d'une ville voisine , qui faisait mettre chez moi tout par grandes écuelles et qui voulait être servi à la salle , que les sergents se contentaient bien de manger à la cuisine. Il me répondit arrogamment que les sergents n'avaient par an que dix livres de solde<sup>110</sup>, et que lui, ne fût-il que pendre , il avait quatre livres par pendu<sup>111</sup>. Ne me confondez pas , ajouta-t-il , avec ces petits bourreaux qui n'ont que six livres de pension<sup>112</sup>, qui sont obligés pour cinq sous de vous couper une oreille<sup>113</sup>.

Il y a plus , nous avons à cet égard des débats même avec les voleurs qu'on emmène. Grand nombre d'entre eux disent qu'ils sont avocats , médecins , capitaines , et quand nous ne voulons pas les croire , ils nous demandent s'il n'y a pas des voleurs dans tous les états. Du reste , la plupart sentent qu'ils n'ont pas beaucoup de repas à faire ; ils les font longs , et les paient bien.

Les excommuniés , pour lesquels il faut avoir une salle , ou du moins une table à part<sup>114</sup>, ne sont pas non plus toujours fort traitables : les excommuniés débiteurs<sup>115</sup> ne veulent pas manger avec les excommuniés usuriers , les excommuniés libertins avec les excommuniés larrons , les excommuniés controversistes avec les excommuniés libertins. J'ajoute , les excommuniés controversistes<sup>116</sup> ne veulent pas manger entre eux. Du reste , je ne vous le cacherais pas , je ne vous cacherais rien ; nous sommes bien , fort bien payés par les excommuniés , et j'ai remarqué même que les excommuniés pour fausse monnaie<sup>117</sup> ne m'en ont jamais donné que de bonne.

Mais vous recevez aussi de grands seigneurs ? Assez rarement , vous répondrai-je , et d'ailleurs , outre que leurs forts et fougueux chevaux démolissent les légères cloisons de nos écuries , leurs oiseaux et leurs chiens nous empêchent presque toujours de dormir. — Mais vous recevez aussi des chanoines ? Plus rarement , vous répondrai-je encore. Toutefois il en vient , et , sans remonter plus haut que la semaine passée , il en descendit chez moi douze armés jusqu'aux dents. Je ne les fis payer que comme gendarmes ; et voilà que , lorsqu'ils furent partis , j'apprends que c'était un chapitre en voyage , à qui les statuts , comme ceux du chapitre de cette ville , permettaient de marcher en armes<sup>118</sup>. Ils furent assez fins pour ne pas laisser voir qui ils étaient , et moi , à qui deux d'entre eux avaient demandé , l'un un potage au chenevis<sup>119</sup> pour se réchauffer , l'autre un pigeon au sucre<sup>120</sup> pour se désenrhumer , je fus assez sot pour ne pas voir qu'ils ne pouvaient

être que des chanoines. — Mais vous recevez des moines aussi ? Il faut, vous répondrai-je, distinguer : des moines rentés quelquefois, des moines mendiants très souvent, beaucoup plus souvent que nous voudrions.

Il n'y a pas long-temps que je dis à un jeune Augustin que j'avais bien traité, et qui se remettait en chemin sans me payer : Père, voulez-vous bien vous charger de trois messes, je vais vous rendre le surplus en argent, comme il est juste. Il me répondit qu'il avait déjà promis ses messes pour plusieurs mois. Du moins, ajoutai-je, quand vous serez arrivé, quelques oraisons pour moi et ma famille. Il me répondit qu'il s'était déjà aussi engagé pour beaucoup de prières. Alors la colère me prit. Eh ! mon Père, croyez-vous donc qu'on donne les denrées ? La livre de pain coûte 3 deniers, — La pinte de vin 4 deniers, — La pinte de moutarde 20 deniers, — Le boisseau de sel 5 sous, — La livre de poivre 4 sous, — La livre de cannelle 30 sous, — La livre de lard 10 deniers, — La paire de pigeons 30 deniers, — La paire de perdrix 5 sous, — La voie de bois 18 sous, — Le sac de charbon 2 sous, — La livre de chandelle 1 sous<sup>121</sup>. — Croyez-vous, lui dis-je encore, qu'on nous fasse gratuitement le service de l'hôtellerie ? Les gages de mon cuisinier sont de 100 sous, ceux de mon valet de 50 sous, ceux de ma servante de 30 sous<sup>122</sup>.

Priez Dieu pour moi, Père ! ajoutai-je d'un ton à ne pas être refusé ; priez Dieu ! Alors le valet d'écurie et le porte-chape qui va porter les repas en ville<sup>123</sup>, enhardis par mon exemple, s'approchèrent, et, d'un ton aussi résolu que le mien, lui demandèrent, comme à titre de pourboire, un psaume pour chacun ; il promit tout, et cette fois nous ne fûmes pas dupes.

Messires, vous ne songeriez pas sans moi aux assises tenues dans les hôtelleries<sup>124</sup>, et qui, je l'avouerai, nous sont honorables et profitables : car ce n'est pas sans quelque plaisir que j'entends le juge commencer ainsi l'enquête : Cejourd'hui....., en l'hôtellerie où pend l'enseigne des Trois-Singes<sup>1-5</sup>... Je n'entends pas avec moins de plaisir que les témoins sont taxés à deux, à trois sous ; les procureurs à six sous, les avocats à douze, les rapporteurs à vingt-quatre<sup>126</sup>. Alors nous sommes donc heureux ? Alors, au contraire, nous sommes très malheureux : car alors, pour recevoir cette tourbe<sup>127</sup>, nous manquons ou nous sommes toujours sur le point de manquer de provisions.

Notre malheur a voulu que, dans plusieurs villes, les règlements ne nous permissent pas d'acheter plus de trois boisseaux de blé à la fois<sup>128</sup>, que nous manquassions de pain ; notre malheur a voulu encore que, dans d'autres, nous manquassions de



viande ; qu'il ne fût point permis aux bouchers de tuer avant la première messe, excepté pour les grands seigneurs et les hauts bourgeois<sup>130</sup> ; mais, comme les bouchers refusent de nous en croire sur la qualité de nos hôtes, nous sommes obligés de faire quelque gratification de leur part, de donner en leur nom notre argent, ce qui de toutes les obligations de donner est la pire.

Dans d'autres villes nous sommes encore plus embarrassés quand ce n'est pas jour de viande. Quand c'est jour de poisson<sup>131</sup>, nous ne trouvons rien au marché. — Mais pourquoi, les bouchers, ne vous levez-vous pas aussi matin que les bourgeois ? — Nous nous levons aussi matin, et plus matin. — Mais pourquoi n'allez-vous pas aussi matin au marché que les bourgeois ? — Parce que les lois municipales veulent que nous n'y allions que lorsqu'il est ouvert depuis une heure<sup>132</sup>, lorsque tout ce qu'il y a de meilleur est vendu.

Que Dieu préserve d'ailleurs un hôtelier de se promener sur les avenues aux heures où les gens des campagnes portent les vivres<sup>133</sup> ! il soulèverait toute la ville contre lui.

Cependant il est parvenu à acheter quelques provisions. L'inspecteur, le visiteur, le regardeur<sup>134</sup>, demande à voir son panier. Il y trouve de la volaille maigre, il la confisque, il fait bien ; il y trouve du gibier trop faisandé, il le confisque, il fait très bien. Mais pourquoi confisque-t-il aussi la bête qui ne porte pas la blessure de la flèche, du plomb d'arquebuse<sup>135</sup>, ou les traces de lacet ? N'y a-t-il donc pas des paroisses où les habitants ne peuvent chasser, si ce n'est à coups de pierre ou à coups de bâton<sup>136</sup> ? Et alors la bête, pour porter sur son corps l'empreinte de sa mort ignoble, en est-elle moins saine, moins grasse, moins bonne ?

De quelle manière, avec quoi, avec quelles espèces nous sont payés tant d'avances, tant de peines, tant de soins, tant de sollicitudes ? Avec les plus vieilles, les plus méchantes espèces. Quand quelqu'un a un tournoi d'argent rogné ou fêlé, il dit à son ami : J'aurais peut-être quelque peine à le faire passer ; allons le manger à l'hôtellerie.

Maintenant, vous me demanderez comment il y a des gens qui veulent être hôteliers ? En vérité, je ne sais ; mais je sais fort bien et je vais vous dire comment il y a des gens qui ne veulent pas l'être. Paulette m'a donné deux filles : l'une s'appelle Laurence, l'autre Angèle. Quand Laurence fut nubile, il se présenta le fils d'un blanchisseur de toiles, jeune homme rempli de bonnes qualités. Je lui accordai Laurence, à condition qu'il prendrait mon hôtellerie. Il vint demeurer chez moi, pour voir si un tel état pourrait lui convenir. Au bout de quelque temps, il me dit



Il serait volontiers mon gendre, mais qu'il ne serait jamais hôtelier, et voici ses raisons : Je trouve d'abord, me dit-il, que vous ne pouvez vous faire bien payer, tandis qu'on vous fait ou qu'on peut vous faire bien payer. Chez vous un homme entre avec l'écas ; il vient dépenser, il amène ses amis. Quand il est sur le point de partir, voilà qu'il se trouve sans argent. Vous avez, à la vérité, le droit de retenir son cheval<sup>136</sup> ; mais, comme ordinairement les chevaux jeunes, gras, bien harnachés, appartiennent aux gens riches, et les chevaux vieux, maigres, mal harnachés, aux gens pauvres, vous n'usez pas de votre droit, vous laissez aller le cheval, et vous faites bien. A la vérité aussi vous pouvez retenir le maître<sup>137</sup> ; mais, après que vous l'avez nourri tant qu'il lui a plu, voilà qu'un beau matin il rompt ses arrêts, et qu'il en est quitte pour une légère amende<sup>138</sup>. De plus, les gens de la ville qui sont venus manger à votre hôtellerie vous doivent-ils, vous ne pouvez judiciairement exiger de paiement que jusqu'à cinq sous<sup>139</sup>.

Au contraire, c'est vous qui devez ; vous ne pouvez payer le vin que vous avez acheté, parce que vous n'êtes pas payé de ceux qui l'ont bu : vous êtes mis en prison. Vous voulez en sortir, vous voulez faire cession de biens : la loi le permettrait à tout autre ; vous êtes hôtelier, elle ne vous le permet pas<sup>140</sup>. Mais ce n'est pas tout.

Aujourd'hui l'inspecteur municipal est venu ; il a feuilleté, il a examiné votre registre des voyageurs<sup>141</sup> avec un visage sévère qui a visiblement porté l'inquiétude sur le vôtre. Ce soir viendront les archers du prévôt ; ils voudront savoir qui loge dans l'hôtellerie. Ce sont, leur dira-t-on, d'honnêtes archers, d'honnêtes gentilshommes, qui ont leur nom écrit ou sur leur collet<sup>142</sup>, ou sur leur ceinture<sup>143</sup>, ou sur le bas de leur robe<sup>144</sup> ; ce sont l'honnêtes marchands qui ont leurs lettres de passage pour passer dans tous les pays, villes et ports<sup>145</sup> ; ce sont d'honnêtes bourgeois qui ont leur sauf-conduit du parlement<sup>146</sup> ; ce sont l'honnêtes dames avec leurs estafiers, qui ont leurs lettres de sauve-garde en français et en latin<sup>147</sup>. Ils ne vous croient pas ; ils prennent prétexte de faire leur charge pour entrer et pour se mettre à boire. Vous avez été tourmenté la nuit, vous l'êtes encore plus le jour par ces essaims de percepteurs de droits sur les ivres<sup>148</sup>, qui toujours bourdonnent à votre porte, par ces nuées d'étalonneurs du roi, d'étalonneurs du prévôt, d'étalonneurs de la ville, d'étalonneurs du haut justicier<sup>149</sup>, qui tous se présentent avec leurs étalons, et qui, sous prétexte d'inspecter, de vérifier vos mesures, veulent aussi, comme les archers, entrer et boire

Je passerais cependant tout cela si je n'avais remarqué nière peu mesurée et souvent insolente avec laquelle les gers, les voyageurs, vos hôtes enfin, vous parlent, ta vous leur préparez vos paroles, que, pour ainsi dire, leur apprêtez, que vous les leur assaisonnez de toute la possible. Chez moi, au contraire, quand j'ai bien blan les des deux côtés, je parle aux acheteurs comme bon m.

Enfin, me dit-il en terminant, il convient aussi à v de quitter votre état et de prendre le mien; il convient et à son teint de quitter vos cuisines, vos brasiers, dans les prairies de la Seine, au milieu de ses jeunes gnes, désenrouler, enrouler les toiles de Champagne<sup>4</sup>, les gazons, fouler les fleurs, montrer la belle taille que avez apportée de Provence. Ma fille se taisait, mais el l'air de ne pas être d'un avis contraire. Je consentis à riage. Il n'y a pas grand mal, me disais-je; mon hôtel pour mon second gendre; je n'attendrai pas long-temps.

Angèle, qui avait un an de moins que sa sœur, fut marier. Parmi les jeunes gens qui prétendaient à sa m tinguai entre autres le fils d'un bahutier, appelé Bapi était d'une jolie figure et qui paraissait avoir le cœur fort Je lui promis Angèle, mais à condition qu'il prendrait en temps mon hôtellerie. Il vint chez moi, il se mit à l'essai. tarda pas à me faire ses plaintes. Dans votre hôtellerie, il, je suis toujours poursuivi par des propos de table, les ordes ou des chants d'ivrogne. Quand votre pieuse au milieu de sa famille, fait la prière, nous entendons t chanter les vaux-de-vire de Basselin :

Beuvons d'aultan au soyr et au matin  
Jusqu'à cent solz,  
Et ho!  
A nostre hotesse ne payons point d'argent  
Fors ungeredo  
Et ho<sup>454</sup>!

Baptistin, lui dis-je, ne te plains pas de Basselin<sup>452</sup>. Ce Normand nous fait débiter bien du vin, bien du cidre; porte bien du profit. Baptistin continua : Cette nuit j'ai e sieurs fois réveillé, plusieurs fois obligé de me lever. C des confrères qui, en passant devant la chapelle de leur trouvaient éteinte la lampe qui brûle au dessus de la port qui voulaient la rallumer. Je croyais que c'étaient des geurs. Ils se gardaient bien de me dire qu'ils ne l'étaient

étaient de sonner et de frapper. Et ce matin, pendant  
 êtes sorti, des bâtonniers de la confrérie de Sainte-Anne  
 boire. Ils ont voulu pinte et chopine; pinte suffisait.  
 querellés; ils s'assommaient avec leurs bâtons <sup>154</sup>. J'ai  
 urer; j'ai reçu tant de horions que j'en suis  
 . Je m'assis.

Alors vint avec son joli petit visage, sa mè-  
 e. Le bonhomme consentit à essayer encore;  
 pour lui, s, comme vous allez voir.

Les sermons journalières, le dimanche des  
 roules nous deux le temps d'aller au sermon.  
 n'épargnait aucun état, mais ses sorties furent plus  
 et plus vives contre le nôtre. Baptistin était rouge,  
 il voulait absolument quitter mon hôtellerie. Angèle  
 ente. Je fus obligé, cette fois, de me passer d'elle. Mon  
 dis-je, dans ces grands sermons d'apparat, le prédica-  
 de parler long-temps et de dauber tout le monde.

Les plus maltraités, c'est que nous sommes les  
 ire. Écoute la réponse que je fis, après son ser-

Pères qui était logé chez moi; si jamais tu  
 , tu pourras aussi t'en servir. Beau Père,  
 s, vous ne pouvez pas accuser de donner à manger pendant les

ous du diocèse nous y autorisent lorsque nous  
 rs qui passent <sup>155</sup>. Vous nous accusez de met-

au dans le vin <sup>156</sup>; mais nous sommes obligés de pren-  
 précaution, à cause du grand nombre d'ivrognes, qui

jours augmente. Vous nous accusez de mélanger les vins  
 urs qualités <sup>157</sup>; mais ce n'est que sur des ouï-dire, car

éfic, vous et les plus fins, d'y rien connaître. Vous nous  
 de recevoir les filles de joie; mais elles entrent chez

ortant, comme les honnêtes femmes, des fourrures, des  
 d'argent, des agnus, des chapelets de jais, que les or-  
 es leur interdisent <sup>158</sup>; et, à moins de savoir qui elles

ous défie aussi, vous et les plus fins, d'y rien connaître.  
 is accusez de donner à jouer; mais ceux qui viennent

soirée tiennent leurs dés dans le canon de leur écri-  
 Messire, l'œuvre de la paroisse vous paie cinq sous par

<sup>159</sup>. Quoique jusqu'ici vous n'ayez pas montré de bonnes  
 ons envers notre état, j'ai toujours contribué pour ma part  
 tribuerai toujours de même.

stin, après avoir encore pris quelque temps patience,  
 nouveau; il voulait absolument me quitter; il avait l'air  
 dé que jamais. Je le crus cette fois brouillé avec ma fille :

tantôt maladroitement plâtrées, mais, au contraire, se montrant franchement, et, par leur peinture aux couleurs de mon enseigne se détachant du blanc des murs, dont l'éclat attire aux hôtelleries les voyageurs, comme aux pigeonniers il attire les pigeons. Telle je me la représentai, telle je la fis faire, telle vous l'avez vue et telle vous la voyez encore. Je fis entourer ma cour de montoirs<sup>81</sup> de toutes les hauteurs, pour toute sorte de chevaux et de mules, pour les personnes de tous les âges, de tous les états, et au milieu je fis élever un grand poteau à lanterne<sup>82</sup>. Je fis raviver les Trois-Singes de mon enseigne; je leur fis mettre à la bouche, à l'un une grosse pomme, à l'autre un gros raisin, à l'autre un gros melon, afin que l'on eût l'air de bien manger chez moi; et, prenant le milieu entre ceux qui font attacher l'enseigne au haut du pignon<sup>83</sup> et ceux qui la font attacher sur la porte, je la fis attacher à la hauteur la plus convenable.

Vinrent les ameublements. Ah! que de dépenses, que de peines! Au jour actuel, le voyageur qui entre dans une hôtellerie veut entrer chez lui, ou du moins chez un ami; s'il paie bien, a raison. Toutes mes cheminées étaient glaciales; je les fis garnir d'une élégante boiserie s'ouvrant au besoin, se fermant de même se confondant alors avec les lambris<sup>84</sup>. Je plaçai de grands tapis de ciel suspendu<sup>85</sup> dans les chambres de parade; j'y plaçai plusieurs nouvelles chaises qui, vous le savez, suivant que les cornes sont ou ne sont pas tendues de draperies<sup>86</sup>, deviennent de belles niches ou redeviennent de simples chaises. Dans les chambres moins nobles, je mis de solides lits à coffre<sup>87</sup>, de solides chaises à coffre<sup>88</sup>. Dans les salles, je mis grand nombre de formes, d'escabelles<sup>89</sup>, et, ce que les voyageurs aiment encore mieux, des images, pour attendre plus patiemment les heures de repas. Je les fis venir de Tours<sup>90</sup>; je les fis placer sur velours dans de beaux cadres, et, comme je ne suis rien moins que jaloux de ma science d'hôtelier, et que je ne crains rien moins que de la faire connaître, je dirai qu'une bonne hôtellerie ne peut passer d'une arche de Noé, avec tous les différents animaux qui à travers les ouvertures passent leur tête, qui chantent, qui crient ou qui bêlent<sup>91</sup>; d'une tour de Babel avec ses carreaux et ses canons<sup>92</sup>; des principaux patriarches avec l'habit bourgeois de la Champagne et le chapelet au bras<sup>93</sup>; d'un crucifix avec un bon larron dont l'âme est reçue par un ange, et un mauvais larron dont l'âme est fouettée par un diable<sup>94</sup>; enfin de douze mois de l'année, l'un semant, l'autre moissonnant; l'un taillant la vigne, l'autre vendangeant; l'un tuant un coq, l'autre s'asseyant devant une bonne table<sup>95</sup>.

J'aurais pu sans doute me passer de tranchoirs d'étain<sup>97</sup>, et m'en tenir, comme dans bien des hôtelleries, aux tranchoirs de bois<sup>98</sup>; je ne le voulus pas: les beaux et brillants tranchoirs soutiennent dignement la haute pile de tranches de pain blanc et de pain de seigle<sup>99</sup> qu'on met, à table, devant les riches voyageurs. Par la même raison, toujours et à tous les services, je voulus donner des écuelles<sup>100</sup> d'étain fin, jamais des écuelles de poterie, des écuelles de bois. Il va sans dire que je fis emplette de petits et de grands couteaux, de couteaux-dagues pour trancher<sup>101</sup>.

Que me manquait-il? Que manque-t-il alors aux gens de mon état? Des voyageurs, des hôtes, allez-vous dire. Eh bien! je puis vous assurer que, lorsqu'on a tout bien disposé pour les recevoir, ils ne manquent pas et qu'ils ne m'ont jamais manqué. Mais la surtout est notre malheur: car nous sommes obligés de prendre le temps comme il est, les gens comme ils sont, les hôtes comme ils viennent. Pouvez-vous, par exemple, me contester que, dans les villes où les bourgeois ont le privilège de ne pas loger les gens de guerre<sup>102</sup>, force soit aux hôteliers de les loger; et alors nous voyons entrer chez nous les gendarmes et leurs archers, suivis de leurs consteliers, qui avec leurs grands couteaux<sup>103</sup> coupent et tranchent nos jambons, nos flèches de lard, nos provisions, sans se mettre en peine qui paiera.

Vous pensez peut-être qu'il n'y a pas de gens plus malencontreux? Ah! vous n'avez pas tenu hôtellerie, vous n'avez pas logé de soudoyers à pied. Nos tables d'hôte sont en général à deux sous par repas<sup>104</sup>; ils n'ont guère par jour que deux sous de solde<sup>105</sup>, et comme ce n'est pas bonnement proposable à des hommes qui ont combattu ou qui ont couru tout le jour de se contenter d'un seul repas, c'est nécessairement à l'hôtelier à se contenter de la moitié de ce qui lui est dû. Il y a pour nous encore des gens plus malencontreux: il y a les soudoyers licenciés, les soudoyers sans solde<sup>106</sup>, qui ont vendu leur cape, qui n'ont plus que leur épée.

Mais, en fait de gens que nous recevons, ce ne sont pourtant pas les pires. Dites-moi, si vous voulez, et j'en demeurerai d'accord avec vous, que les ministres de la justice criminelle sont nécessaires; que le bourreau de Paris, durant les troubles de l'Université, alla à cheval, en habit ecclésiastique, dépendre les deux clercs que le prévôt avait fait pendre<sup>107</sup>; que, durant les troubles des Armagnacs, il était un des chefs de la halle<sup>108</sup>, dites même que dans le monde il est ordinairement qualifié de maître<sup>109</sup>; mais je ne pense pas que les bourreaux de province puis-

sent se comparer à lui ; et cependant vous ne sauriez imaginer quelles sont dans les hôtelleries leurs exigences. Dernièrement je m'avisai de dire au bourreau d'une ville voisine , qui faisait mettre chez moi tout par grandes écuelles et qui voulait être servi à la salle , que les sergents se contentaient bien de manger à la cuisine. Il me répondit arrogamment que les sergents n'avaient par an que dix livres de solde<sup>110</sup>, et que lui, ne fit-il que pendre , il avait quatre livres par pendu<sup>111</sup>. Ne me confondez pas , ajouta-t-il , avec ces petits bourreaux qui n'ont que six livres de pension<sup>112</sup>, qui sont obligés pour cinq sous de vous couper une oreille<sup>113</sup>.

Il y a plus , nous avons à cet égard des débats même avec les voleurs qu'on emmène. Grand nombre d'entre eux disent qu'ils sont avocats , médecins , capitaines , et quand nous ne voulons pas les croire , ils nous demandent s'il n'y a pas des voleurs dans tous les états. Du reste , la plupart sentent qu'ils n'ont pas beaucoup de repas à faire ; ils les font longs , et les paient bien.

Les excommuniés , pour lesquels il faut avoir une salle , ou du moins une table à part<sup>114</sup>, ne sont pas non plus toujours f traitables : les excommuniés débiteurs<sup>115</sup> ne veulent pas manger avec les excommuniés usuriers , les excommuniés libertins avec les excommuniés larrons , les excommuniés controversistes avec les excommuniés libertins. J'ajoute , les excommuniés controversistes<sup>116</sup> ne veulent pas manger entre eux. Du reste , je ne vous le cacherais pas , je ne vous cacherais rien ; nous sommes bien , fort bien payés par les excommuniés , et j'ai remarqué même que les excommuniés pour fausse monnaie<sup>117</sup> ne m'en ont jamais donné que de bonne.

Mais vous recevez aussi de grands seigneurs ? Assez rarement , vous répondrai-je , et d'ailleurs , outre que leurs forts et fougueux chevaux démolissent les légères cloisons de nos écuries , leurs oiseaux et leurs chiens nous empêchent presque toujours de dormir. — Mais vous recevez aussi des chanoines ? Plus rarement , vous répondrai-je encore. Toutefois il en vient , et , sans remonter plus haut que la semaine passée , il en descendit chez moi douze armés jusqu'aux dents. Je ne les fis payer que comme gendarmes ; et voilà que , lorsqu'ils furent partis , j'apprends que c'était un chapitre en voyage , à qui les statuts , comme ceux du chapitre de cette ville , permettaient de marcher en armes<sup>118</sup>. Ils furent assez fins pour ne pas laisser voir qui ils étaient , et moi , à qui deux d'entre eux avaient demandé , l'un un potage au chenevis<sup>119</sup> pour se réchauffer , l'autre un pigeon au sucre<sup>120</sup> pour se désenrhumer , je fus assez sot pour ne pas voir qu'ils ne pouvaient

être que des chanoines. — Mais vous recevez des moines aussi ? Il faut, vous répondrai-je, distinguer : des moines rentés quelquefois, des moines mendiants très souvent, beaucoup plus souvent que nous voudrions.

Il n'y a pas long-temps que je dis à un jeune Augustin que j'avais bien traité, et qui se remettait en chemin sans me payer : Père, voulez-vous bien vous charger de trois messes, je vais vous rendre le surplus en argent, comme il est juste. Il me répondit qu'il avait déjà promis ses messes pour plusieurs mois. Du moins, ajoutai-je, quand vous serez arrivé, quelques oraisons pour moi et ma famille. Il me répondit qu'il s'était déjà aussi engagé pour beaucoup de prières. Alors la colère me prit. Eh ! mon Père, croyez-vous donc qu'on donne les denrées ? La livre de pain coûte 3 deniers, — La pinte de vin 4 deniers, — La pinte de moutarde 20 deniers, — Le boisseau de sel 5 sous, — La livre de poivre 4 sous, — La livre de cannelle 30 sous, — La livre de lard 10 deniers, — La paire de pigeons 30 deniers, — La paire de perdrix 5 sous, — La voie de bois 18 sous, — Le sac de charbon 2 sous, — La livre de chandelle 1 sous<sup>121</sup>. — Croyez-vous, lui dis-je encore, qu'on nous fasse gratuitement le service de l'hôtellerie ? Les gages de mon cuisinier sont de 100 sous, ceux de mon valet de 50 sous, ceux de ma servante de 30 sous<sup>122</sup>.

Priez Dieu pour moi, Père ! ajoutai-je d'un ton à ne pas être refusé ; priez Dieu ! Alors le valet d'écurie et le porte-chape qui va porter les repas en ville<sup>123</sup>, enhardis par mon exemple, s'approchèrent, et, d'un ton aussi résolu que le mien, lui demandèrent, comme à titre de pourboire, un psaume pour chacun ; il promit tout, et cette fois nous ne fûmes pas dupes.

Messires, vous ne songeriez pas sans moi aux assises tenues dans les hôtelleries<sup>124</sup>, et qui, je l'avouerai, nous sont honorables et profitables : car ce n'est pas sans quelque plaisir que j'entends le juge commencer ainsi l'enquête : Ce jourd'hui....., en l'hôtellerie où pend l'enseigne des Trois-Singes<sup>1-5</sup>... Je n'entends pas avec moins de plaisir que les témoins sont taxés à deux, et trois sous ; les procureurs à six sous, les avocats à douze, les rapporteurs à vingt-quatre<sup>126</sup>. Alors nous sommes donc heureux ? Alors, au contraire, nous sommes très malheureux : car alors, pour recevoir cette tourbe<sup>127</sup>, nous manquons ou nous sommes toujours sur le point de manquer de provisions.

Notre malheur a voulu que, dans plusieurs villes, les règlements ne nous permissent pas d'acheter plus de trois boisseaux de blé à la fois<sup>128</sup>, que nous manquassions de pain ; notre malheur a voulu encore que, dans d'autres, nous manquassions de



viande ; qu'il ne fût point permis aux bouchers de tuer avant la première messe, excepté pour les grands seigneurs et les bourgeois<sup>129</sup> ; mais, comme les bouchers refusent de nous en croire sur la qualité de nos hôtes, nous sommes obligés de faire quelque gratification de leur part, de donner en leur nom notre argent, ce qui de toutes les obligations de donner est la pire.

Dans d'autres villes nous sommes encore plus embarrassés quand ce n'est pas jour de viande. Quand c'est jour de poisson<sup>130</sup>, nous ne trouvons rien au marché. — Mais pourquoi, les hôteliers, ne vous levez-vous pas aussi matin que les bourgeois ? — Nous nous levons aussi matin, et plus matin. — Mais pourquoi n'allez-vous pas aussi matin au marché que les bourgeois ? — Parce que les lois municipales veulent que nous n'y allions que lorsqu'il est ouvert depuis une heure<sup>131</sup>, lorsque tout ce qu'il y a de meilleur est vendu.

Que Dieu préserve d'ailleurs un hôtelier de se promener sur les avenues aux heures où les gens des campagnes portent les vivres<sup>132</sup> ! il soulèverait toute la ville contre lui.

Cependant il est parvenu à acheter quelques provisions. L'inspecteur, le visiteur, le regardeur<sup>133</sup>, demande à voir son panier. Il y trouve de la volaille maigre, il la confisque, il fait bien ; il y trouve du gibier trop faisandé, il le confisque, il fait très bien. Mais pourquoi confisque-t-il aussi la bête qui ne porte pas la blessure de la flèche, du plomb d'arquebuse<sup>134</sup>, ou les traces du laet ? N'y a-t-il donc pas des paroisses où les habitants ne peuvent chasser, si ce n'est à coups de pierre ou à coups de bâton<sup>135</sup> ? Et alors la bête, pour porter sur son corps l'empreinte de sa mort ignoble, en est-elle moins saine, moins grasse, moins bonne ?

De quelle manière, avec quoi, avec quelles espèces nous sont payés tant d'avances, tant de peines, tant de soins, tant de sollicitudes ? Avec les plus vieilles, les plus méchantes espèces. Quand quelqu'un a un tournoi d'argent rogné ou fêlé, il dit à son ami : J'aurais peut-être quelque peine à le faire passer ; allons le manger à l'hôtellerie.

Maintenant, vous me demanderez comment il y a des gens qui veulent être hôteliers ? En vérité, je ne sais ; mais je sais fort bien et je vais vous dire comment il y a des gens qui ne veulent pas l'être. Paulette m'a donné deux filles : l'une s'appelle Laurence, l'autre Angèle. Quand Laurence fut nubile, il se présenta le fils d'un blanchisseur de toiles, jeune homme rempli de bonnes qualités. Je lui accordai Laurence, à condition qu'il prendrait mon hôtellerie. Il vint demeurer chez moi, pour voir si mon état pourrait lui convenir. Au bout de quelque temps, il me dit



qu'il serait volontiers mon gendre, mais qu'il ne serait jamais hôtelier, et voici ses raisons : Je trouve d'abord, me dit-il, que vous ne pouvez vous faire bien payer, tandis qu'on vous fait ou qu'on peut vous faire bien payer. Chez vous un homme entre avec **francs** ; il vient dépenser, il amène ses amis. Quand il est sur le point de partir, voilà qu'il se trouve sans argent. Vous avez, à la vérité, le droit de retenir son cheval<sup>136</sup> ; mais, comme ordinairement les chevaux jeunes, gras, bien harnachés, appartiennent aux gens riches, et les chevaux vieux, maigres, mal harnachés, aux gens pauvres, vous n'usez pas de votre droit, vous laissez aller le cheval, et vous faites bien. À la vérité aussi vous pouvez retenir le maître<sup>137</sup> ; mais, après que vous l'avez nourri tant qu'il lui a plu, voilà qu'un beau matin il rompt ses arrêts, et qu'il en est quitte pour une légère amende<sup>138</sup>. De plus, les gens de la ville qui sont venus manger à votre hôtellerie vous doivent-ils, vous ne pouvez judiciairement exiger de paiement que jusqu'à cinq sous<sup>139</sup>.

Au contraire, c'est vous qui devez ; vous ne pouvez payer le vin que vous avez acheté, parce que vous n'êtes pas payé de ceux qui l'ont bu : vous êtes mis en prison. Vous voulez en sortir, vous voulez faire cession de biens : la loi le permettrait à tout autre ; vous êtes hôtelier, elle ne vous le permet pas<sup>140</sup>. Mais ce n'est pas tout.

Aujourd'hui l'inspecteur municipal est venu ; il a feuilleté, il a examiné votre registre des voyageurs<sup>141</sup> avec un visage sévère qui a visiblement porté l'inquiétude sur le vôtre. Ce soir viendront les archers du prévôt ; ils voudront savoir qui loge dans l'hôtellerie. Ce sont, leur dira-t-on, d'honnêtes archers, d'honnêtes gentilshommes, qui ont leur nom écrit ou sur leur collet<sup>142</sup>, ou sur leur ceinture<sup>143</sup>, ou sur le bas de leur robe<sup>144</sup> ; ce sont d'honnêtes marchands qui ont leurs lettres de passage pour passer dans tous les pays, villes et ports<sup>145</sup> ; ce sont d'honnêtes bourgeois qui ont leur sauf-conduit du parlement<sup>146</sup> ; ce sont d'honnêtes dames avec leurs estafiers, qui ont leurs lettres de sauve-garde en français et en latin<sup>147</sup>. Ils ne vous croient pas ; ils prennent prétexte de faire leur charge pour entrer et pour se mettre à boire. Vous avez été tourmenté la nuit, vous l'êtes encore plus le jour par ces essaims de percepteurs de droits sur les vivres<sup>148</sup>, qui toujours bourdonnent à votre porte, par ces nuées d'étalonneurs du roi, d'étalonneurs du prévôt, d'étalonneurs de la ville, d'étalonneurs du haut justicier<sup>149</sup>, qui tous se présentent avec leurs étalons, et qui, sous prétexte d'inspecter, de vérifier vos mesures, veulent aussi, comme les archers, entrer et boire

Je passerais cependant tout cela si je n'avais remarqué la manière peu mesurée et souvent insolente avec laquelle les étrangers, les voyageurs, vos hôtes enfin, vous parlent, tandis vous leur préparez vos paroles, que, pour ainsi dire, vous leur apprêtez, que vous les leur assaisonnez de toute la poutresse possible. Chez moi, au contraire, quand j'ai bien blanchi les des deux côtés, je parle aux acheteurs comme bon me semble.

Enfin, me dit-il en terminant, il convient aussi à vous de quitter votre état et de prendre le mien; il convient à sa santé et à son teint de quitter vos cuisines, vos brasiers, de venir dans les prairies de la Seine, au milieu de ses jeunes compagnes, désenrouler, enrouler les toiles de Champagne<sup>150</sup>, fouler les gazons, fouler les fleurs, montrer la belle taille que vous lui avez apportée de Provence. Ma fille se taisait, mais elle avait l'air de ne pas être d'un avis contraire. Je consentis à son mariage. Il n'y a pas grand mal, me disais-je; mon hôtellerie sera pour mon second gendre; je n'attendrai pas long-temps.

Angèle, qui avait un an de moins que sa sœur, fut bientôt mariée. Parmi les jeunes gens qui prétendaient à sa main, je distinguai entre autres le fils d'un bahutier, appelé Baptistin, qui était d'une jolie figure et qui paraissait avoir le cœur fort tendre. Je lui promis Angèle, mais à condition qu'il prendrait en même temps mon hôtellerie. Il vint chez moi, il se mit à l'essai, et il ne tarda pas à me faire ses plaintes. Dans votre hôtellerie, me dit-il, je suis toujours poursuivi par des propos de table, des paroles ordres ou des chants d'ivrogne. Quand votre pieuse femme, au milieu de sa famille, fait la prière, nous entendons tout à côté chanter les vaux-de-vire de Basselin :

Beuvons d'aultan au soyr et au matin  
Jusqu'à cent solz,  
Et ho!  
A nostre hotesse ne payons point d'argent  
Fors ungeredo  
Et ho<sup>151</sup>!

Baptistin, lui dis-je, ne te plains pas de Basselin<sup>152</sup>. Ce joyeux Normand nous fait débiter bien du vin, bien du cidre; il nous porte bien du profit. Baptistin continua : Cette nuit j'ai été plusieurs fois réveillé, plusieurs fois obligé de me lever. C'étaient des confrères qui, en passant devant la chapelle de leur saint, trouvaient éteinte la lampe qui brûle au dessus de la porte<sup>153</sup>, et qui voulaient la rallumer. Je croyais que c'étaient des voyageurs. Ils se gardaient bien de me dire qu'ils ne l'étaient pas; ils

de sonner et de frapper. Et ce matin, pendant  
rti, des bâtonniers de la confrérie de Sainte-Anne  
e. Ils ont voulu pinte et chopine; pinte suffisait.  
elles; ils s'assommaient avec leurs bâtons <sup>154</sup>. J'ai  
s séparer; j'ai reçu tant de horions que j'en suis  
n'en vais.

èle. Angèle vint avec son joli petit visage, sa mè-  
lle. Le jeune homme consentit à essayer encore;  
ur long-temps, comme vous allez voir.

s nos occupations journalières, le dimanche des  
trouvâmes tous deux le temps d'aller au sermon.  
n'épargna aucun état, mais ses sorties furent plus  
lus vives contre le nôtre. Baptistin était rouge,  
lait absolument quitter mon hôtellerie. Angèle  
e fus obligé, cette fois, de me passer d'elle. Mon  
, dans ces grands sermons d'apparat, le prédica-  
le parler long-temps et de dauber tout le monde.  
e les plus maltraités, c'est que nous sommes les  
e. Écoute la réponse que je fis, après son ser-  
ces Pères qui était logé chez moi; si jamais tu  
e cas, tu pourras aussi t'en servir. Beau Père,  
e nous accusez de donner à manger pendant les  
e statuts du diocèse nous y autorisent lorsque nous  
gers qui passent <sup>155</sup>. Vous nous accusez de met-  
s le vin <sup>156</sup>; mais nous sommes obligés de pren-  
tion, à cause du grand nombre d'ivrognes, qui  
ugmente. Vous nous accusez de mélanger les vins  
alités <sup>157</sup>; mais ce n'est que sur des ouï-dire, car  
ous et les plus fins, d'y rien connaître. Vous nous  
voir les filles de joie; mais elles entrent chez  
comme les honnêtes femmes, des fourrures, des  
nt, des agnus, des chapelets de jais, que les or-  
interdisent <sup>158</sup>; et, à moins de savoir qui elles  
fie aussi, vous et les plus fins, d'y rien connaître.  
sez de donner à jouer; mais ceux qui viennent  
tiennent leurs dés dans le canon de leur écri-  
e, l'œuvre de la paroisse vous paie cinq sous par  
ique jusqu'ici vous n'avez pas montré de bonnes  
ers notre état, j'ai toujours contribué pour ma part  
ai toujours de même.

près avoir encore pris quelque temps patience,  
au; il voulait absolument me quitter; il avait l'air  
jamais. Je le crus cette fois brouillé avec ma fille :

c'était avec mon état qu'il l'était. Le matin, il avait vieux parrain, qui lui avait dit que, lorsqu'il vint Troyes, il n'y avait qu'une croix blanche, qu'une croix qu'un seul clocher, qu'un seul soleil, qu'un seul avait aujourd'hui des croix de toutes les couleurs, de toutes les paroisses, et que la ville s'était remplies de singes. Il n'avait que trop raison : car, bien que les états ceux qui les exercent se soient multipliés, j'en conviendrai avec maître Bordier, dans le monde, ce n'est rien en comparaison du grand nombre qui se sont jetés dans celui d'hôtelier. Toutefois, que Baptistin avait raison, plus je le grondai, plus il me parut par Angèle.

Enfin il sortit bientôt après de mon hôtellerie, et c'était un jour qu'un voyageur peureux et riche, qui mettait en route à trois heures de l'après-midi, le fustigeait avec les histoires tragiques des personnes imprudentes qui sardaient à marcher après la cloche de l'Angelus ; il avait les oreilles rebattues de pareilles histoires ; il était seul. J'arrive, je m'impatiente contre Baptistin plus que jamais contre les hôtelleries, et jure de rentrer.

Je me hâtai d'en avertir Angèle, et, mettant sa main à côté, je lui dis qu'elle valait bien peu si elle ne valait rien d'entendre un conte jusqu'à la fin. Elle fut d'abord rougée. Elle promit qu'elle ne penserait plus à l'aller déranger ; bientôt je la vis dépérir. Sa mère et moi lui disions qu'elle avait ; elle se jeta en pleurant dans les bras de son père et lui avoua tout bas que, malgré tout ce qu'elle pouvait lui dire, elle conservait irrésistiblement le goût de voir le monde. Sa mère me le répéta tout bas ; je n'hésitai plus. J'allai chercher en même temps Baptistin et le notaire. Les mariages furent faits dans le plus bref délai. Baptistin était en effet sans doute d'être l'époux d'Angèle, et sans doute : pas hôtelier.

Ah ! Messieurs, tout ce qui reluit n'est pas or. Je n'aurais pas pensé, je pris pour de l'argent ce qui n'était pas mon argent ; je crus entrer dans un état heureux, j'entrai dans un état malheureux ; mais je m'y résigne, car je ne puis me résigner à céder à un gendre. J'ai marié mes filles, et je me vois maintenant condamné à ne plus déceindre mon tablier. Entre les fourneaux et les broches, entre les pots et le

## HISTOIRE XVI. — LE VALET.

, pendant que l'hôtelier parlait, on entendit, à plusieurs reprises, une voix crier derrière la porte : Je changerais bien avec vous. Voulez-vous changer? voulez-vous prendre ma place? Cette assemblée était à peine réunie, que cette voix a crié encore plus fort, en s'adressant successivement à divers états. On a répondu : C'est mon valet Jacquin, a dit le maire, je me doute qu'il a grand'envie de parler aussi pour lui et les siens. On a répondu : Je crois, le laisser entrer. L'assemblée a fait un signe général d'adhésion. Aussitôt on a ouvert la porte. Jacquin s'est avancé d'un air assuré, mais en même temps modeste, et s'arrêtant derrière le fauteuil du maire, il s'est exprimé en ces termes :

Seigneurs et maîtres, c'est parce que les prédicateurs disent dans leur chaire que la justice de Dieu a mis à l'issue de la vie ce monde où ceux qui dans celui-ci ont été les premiers seront les derniers, où ceux qui ont été les plus malheureux seront les plus heureux, que nous prenons patience : car, si l'on n'a pas espoir, il n'y aurait pas assez de cordes pour pendre, assez de rivières pour noyer tous les malheureux qui forment les basses classes de valets ou de serviteurs, par la plupart desquels j'ai passé.

Mon maître, M. de Portevin, né d'un père fort pauvre qui ne savait que lire et écrire pour moi. Enfin, quand j'eus quinze ans, il passa un voyageur à petite figure joviale plutôt qu'à grande. Ce voyageur était un seigneur, qui m'emmena pour le servir comme valet<sup>1</sup>. L'hiver de cette année, aussi froid que celui de 1480, où, s'il vous en souvient, il gela sans discontinuer durant six semaines<sup>2</sup>. La maison de mon maître, située sur une hauteur, était toute composée de salles, de grandes chambres voûtées; cependant il ne manquait que fort peu de bois, et ne voulait pas même que nous fussions usage pour nos lits de nouveaux réchauffoirs ou basins<sup>3</sup>. Les vignes périrent; nouveau prétexte pour nous réduire à une portion de vin. J'ajouterai que mon maître avait beaucoup d'argenterie, mais qu'il ne la laissait guère sortir. Jacquin, dit-il, je veux que, lorsqu'un valet donne à boire, ce soit

pour semoncer les habitants des campagnes ou deniers, ou de venir faire le guet; ils le devaient an<sup>12</sup>. Je croyais me reposer la nuit, j'étais obligé core plus; je voulus dormir, je quittai.

Le capitaine des portes<sup>13</sup> de la même ville m'offrit valet de porte<sup>14</sup>. J'acceptai. Ouvrir et fermer était une tâche que j'aurais facilement et long-temps remplie si le capitaine ne m'eût frappé avec la clef qu'il avait; j'en avais une autre à la main, avec laquelle, après avoir rendu quelques coups, j'ouvris la porte de la ville et me rendis en champs.

J'allai à Poitiers. Je fus valet du chapitre; mais, comme il n'y avait pas de coultre, que je portais en cette qualité<sup>15</sup>, me déplut.

u du jour, il ne me restait plus d'argent que pour payer  
et le souper. Voilà que je trouve sur la porte de l'hôtel-  
un jeune homme à peu près de mon âge, de ma tournure,  
mais paré, de mon état, qui me dit tout bas qu'il voudrait  
aller avec moi, mais qu'il ne pouvait me suivre, faute d'ar-  
gent. Je l'emmenai, et demandai qu'on servît pour deux. J'en fus  
très récompensé, car il me remboursa son écot mieux qu'avec  
de l'argent en me dissuadant d'aller à Lyon. J'ai été valet de  
ce comte de Lyon, me dit-il quand je lui eus appris d'où  
je venais et où j'allais. Je l'ai été jusqu'à ce qu'un matin, que  
j'eusse posé la lanterne de mon maître en l'attendant sur la porte  
de la chapelle pendant matines, il me menaça devant tout le chapitre  
de faire attacher au pilier de la justice, et de m'y faire don-  
ner du fouet. Les chanoines comtes de Lyon ont dans leur  
chapitre la juridiction sur leurs valets<sup>18</sup>. Il y a, continua-t-il, bien  
d'autres chapitres qui l'ont. Il y a aussi des évêques qui dans  
leurs chapitres l'ont de même sur leurs gens. Un de mes camarades,  
valet de l'évêque de Limoges, manqua d'être pendu, sans  
autre procès, à une fenêtre de l'évêché<sup>19</sup>. Avant d'aller  
travailler dans les redoutables enceintes de ces grandes maisons,  
il faut donc bien s'informer s'il y a d'autre justice que la  
ordinaire des maîtres, la main, le pied, le bâton tout

Je pris la route de Lyon; je pris celle de Paris. Je n'avais d'argent, et j'aurais été, comme le jeune valet à qui j'avais à dîner, obligé de demeurer sur la porte de l'hôtellerie, si j'ais emporté dans mon sac une douzaine de chapelets qu'on abandonnés à une des confréries de l'église de Poitiers. J'eus la pensée de payer avec ces chapelets ma dépense de voyage. Il m'en coûtait un chapelet au déjeuner, deux au dîner, un au goûter, deux au souper. En deux jours je m'étais débarrassé de mes chapelets. J'allai sans manger ni boire jusqu'au troisième jour. En arrivant dans cette ville j'avais faim et soif; mais le maître d'hôtel ne voulait pas d'argent. Où aller d'entrer à l'hôtellerie? J'entrai à l'église. On y chantait la messe; je m'avançai jusqu'au lutrin, dont j'avais vu sur la table garni de plusieurs pains bénits et de plusieurs flacons d'eau bénite. Je chantai et fort, et ferme, et tout le temps. Quand on fut sur le point de visiter l'intérieur du lutrin, je dis que j'étais couvreur de la cathédrale de Poitiers. La sacristie, qui ne se réunir aux chantres, m'invita, et même, quand elle vit que j'étais au bout de mon argent et de mes chapelets, elle m'apporta un maître. Je fus placé chez le fournisseur de vin de la ville, qui peu de temps après, ne sachant que faire de

moi, m'emmena à Paris, où il me perdit, sans c  
comme un chien.

Se fait-on une idée de ma situation ? Où manger ? ( Oh ! que ce jour-là je souffris lorsque je passai dans Oyers, toute bordée de boutiques remplies de gros qui tournaient à la broche<sup>20</sup> ! Il était midi. Je sent la faim. J'avais beau fouiller et retourner ma poche, j'y rien trouver ; mon maître ne m'avait rien donné.

Je me hâtai de passer dans une autre rue, dans c ves<sup>21</sup>. Je n'avais non plus que faire là, car je sav que les malheureux valets ne doivent suer qu'à force J'allai cependant, non sans quelque raison, m'imag métier d'allumer du feu, de faire chauffer de l'eau, de linge sec, de reprendre du linge mouillé, n'était pas i et je me hasardai d'entrer chez un baigneur-étuviste<sup>22</sup> lui dis-je, avez-vous besoin d'un valet de bonne v Est-il de votre taille ? — A peu près. — Vous avez i fort, est-il fort comme vous ? — A peu près. — Vou l'air d'être leste, est-il leste comme vous ? — A p Est-ce vous ? — Oui, c'est moi. — Entrez. J'entra, stant me voilà valet de baigneur-étuviste.

Nos seigneurs et maîtres, si dans ce monde l'enfer est quelque part, c'est aux bains et aux étuves. Ah ! p le plus malheureux, il faut avoir été aux ordres de croient venir se laver de tous leurs maux dans des c tiède, ou qui à travers la peau veulent faire transpirer dies invétérées, qui, ne le pouvant, déchargent la leurs humeurs sur ceux qui les servent. J'ajouterai, c plusieurs fois appris par expérience, que ces méch ne manquaient pas de force quand il s'agissait de m j'étais plus fort qu'eux. Enfin, craignant que la patient pût, je m'en allai un matin où les brouillards les avai core plus en colère, et les laissai, les uns dans la sue tres dans l'eau jusqu'au cou, à m'appeler, à m'injurier à enrager.

Dans le voisinage des étuves des hommes se tro étuves des femmes<sup>23</sup>, où à la longue j'avais fait c avec une petite marchande de doreloterie<sup>24</sup>, qui r d'aller demeurer provisoirement dans sa maison. J'y é depuis quelques jours, qu'elle me dit : Voulez-vous place comme celle que j'ai fait donner à mon cousin ? lui répondis-je, sans lui demander qu'était cette plac

Le lendemain, un jeune homme assez bien tourné



avec nous, et ensuite m'emmène : c'était le cousin. Il me félicite sur ma bonne fortune, sur mon sort, et dit que je vais à la prison du Châtelet, où, dès le lendemain, je serai comme garçon de service, aux mêmes conditions que les autres. Dieu ! avoir été valet de château, valet de guet, et devenir valet de geôle ! Je vous remercie, camarade en me faisant le visage le plus content. Il m'a donné une excellente place à laquelle je ne m'attendais pas. Je marchais fort vite. Je secouais mon honte. Nous arrivons. Mon camarade sonne. La terrible prison s'ouvre ; mon camarade entre fièrement. Je l'imite, pour montrer que j'étais aussi digne. Nous sonnons à la seconde porte ; ce fut le geôlier qui vint ouvrir. Il m'examina long-temps des yeux ; ensuite un long interrogatoire sur mon pays, mes parents, mes maîtres ; enfin il me prit à son service.

Tous les prisonniers que nous pouvons trouver sont si méchantes, si malheureux, que le geôlier du Châtelet est un de ceux avec lesquels j'ai le plus long-temps demeuré. Tous les prisonniers nous quittent dès le second jour. Le geôlier m'a entretenu assez long-temps, comme je viens de vous le dire. Sa figure sévère, son air rébarbatif, et surtout le bruit qu'il faisait en marchant, qui ressemblait au bruit des portes de la prison, ne m'avait permis de le regarder qu'à la distance. Lorsque le lendemain j'allai chez lui, je le confondis avec un homme qui écrivait à une grande table, et qui avait aussi l'air rébarbatif. Je saluai cet homme en qualité de maître, et mon maître de me reprendre durement, et de me dire un grand benêt d'être venu à votre âge sans savoir. Les geôliers doivent, comme les laïques, avoir l'habit de clerc. L'homme qui écrivait à la table avait les cheveux blancs, comme un ecclésiastique<sup>90</sup> ; il était âgé<sup>91</sup>. Son office consistait à tenir un écrou, c'est-à-dire un registre où, sur les feuillets pliés en deux, il écrivait, d'un côté, les noms des prisonniers, la cause pour laquelle ils étaient en prison, et, de l'autre, lorsque les prisonniers sortaient, le nom du geôlier<sup>92</sup>. Comme j'avais une assez belle main, et que, d'après nos conventions, j'étais le clerc, à quoi je me livrais.

Particulièrement les états des prisons, qui tous les ans sont remis au juge<sup>93</sup>.

Il me donnait aussi à copier les règlements ; tous les prisonniers sont obligés de les savoir, et, à cet effet, il en avait com-

posé une instruction par demandes et par réponses, étions obligés d'apprendre par cœur. Je crois m'en faire encore ; la voici :

LE VALET DE GEÔLE. Quand les prisons doivent-elles être balayées ? — LE GEÔLIER. Tous les jours, tous les deux jours.

Un bon valet de geôle est-il poli ? — Un valet de geôle est un mauvais valet de geôle.

Que doit savoir d'abord un valet de geôle ? — Bien les prisonniers, car la loi veut qu'à leur entrée ils soient interrogés, et que le registre fasse mention des effets trouvés sur eux, et des poches.

Où doivent être mis les prisonniers criminels ? — Dans une prison fermée<sup>30</sup>, sous-entendu à triple verrou et serrure.

Que doivent avoir les prisonniers criminels pour leur nourriture ? — A moins que le juge n'en ordonne autrement, ils doivent avoir que du pain et de l'eau<sup>31</sup>.

Quel avertissement doit donner le valet de geôle aux prisonniers ? — Que, s'ils brisent leurs fers, ils sont aussi coupables, quel que soit le crime dont ils sont accusés.

Personne a-t-il le droit de communiquer avec les prisonniers criminels ? — Non.

Les prisonniers criminels peuvent-ils avoir du papier, du papier, ni encre, ni plume.

Et si alors ils ont des lettres à écrire ? — Ils doivent demander la permission à la geôle.

Ces lettres doivent-elles être remises à leur adresse ? — Elles doivent être remises au juge, qui les lit, qui, à sa volonté, les laisse partir.

Quand un prisonnier désire d'être changé d'un lieu de prison à un autre, à qui doit-il s'adresser ? — Au valet de geôle et le valet de geôle au geôlier, et le geôlier au juge.

Combien doivent payer les prisonniers pour les droits de geôlage ? — Un comte, une comtesse, un baron, une baronesse, dix livres ; un chevalier banneret ou son épouse, une écuyère, une demoiselle, douze deniers ; un juif, deux deniers ; tous les autres, huit deniers.

Quel ordre faut-il suivre dans la distribution des chambres ? — La raison l'indique, celui des droits de geôlage.

Combien de prisonniers faut-il faire coucher dans chaque chambre ?

— Trois au moins, trois au plus.

Combien paie un prisonnier qui veut coucher seul ? — Huit quatre deniers.

ce tout? — Et en outre, pour sa place, les deux deniers at.

p ier peut-il faire apporter un lit de chez lui? — Il

il alors tenu de faire coucher un prisonnier avec — va s dire.

un prisonnier veut coucher sur les nattes, sur la paille, paie-t-il en tout? — Par nuit deux deniers.

il couche dans la fosse ou entre deux portes? — Dans cas il paie moitié<sup>33</sup>.

soit ré re le valet de geôle quand les prisonniers se du x d ivres? — Que le juge a fait la taxe, que à t, c'est au geôlier à se plaindre.

le valet de geôle quand les prisonniers ne ire? — Qu'ils fassent apporter de rs que le geôlier en sera bien aise.

av pour ordinaire, outre du pain et de i p rs qui pas de quoi payer ou pour les paie? —

pour sement le geôlier s'il leur don- ue — Rien.

doit d er l aumônes de pain et d'argent aux pau- risonniers des prisons basses? — Le plus notable prison- les prisons hautes<sup>34</sup>.

les gens de la geôle gardaient l'argent qu'on leur donne les prisonniers, comment seraient-ils punis? — Comme ours de voleurs<sup>35</sup>.

prisonniers qui sont nobles peuvent-ils jouer dans les pri- — Ils le peuvent.

Et les prisonniers qui ne sont pas nobles? — Ils peuvent re- der jouer.

Quand les prisonniers peuvent-ils être rasés? — Ils ne le peu- nt le dimanche; ils le peuvent le lundi, le mardi, le mercre- le jeudi, le vendredi; ils ne le peuvent le samedi.

Qui doit raser les prisonniers? — Le barbier juré.

Si un autre barbier se présente? — Il faut le mettre en prison, au cachot s'il raisonne.

Les anciens prisonniers ou prévôts doivent-ils faire payer le de la bienvenue aux nouveaux prisonniers? — Non, ils ne ioivent, et c'est aux valets de geôle de les en empêcher.

Quelles sont les badineries ou truffles qui sont notamment in- dites aux prévôts? — Le parler latin, le parler sous la cein- e, le voler en moine<sup>36</sup>.

Qui peut retenir un prisonnier quand le juge a mis en liberté? — Le geôlier, pour dettes de noullit, de geôlage<sup>37</sup>.

Lorsqu'un prisonnier est exécuté, à qui appartient-il? — Au geôlier, de la ceinture à la tête; au geôlier, de la ceinture aux pieds<sup>38</sup>.

Le jour de saint Lienard, les prisonniers doivent-ils être serrés? — Ils doivent l'être davantage : car, sous ce nom, ce saint est moins le patron des prisonniers<sup>39</sup> que des geôliers et des valets de geôle.

Telle était la leçon qu'il nous fallait savoir autant que le catéchisme.

D'après l'ordonnance, il devait y avoir trois valets de geôle au Châtelet, et c'était trop peu. Louis XI, pour rappeler à l'ordre, avait rendu un édit qui, par la promesse de l'abolition de la peine de mort, attirait dans cette ville tous les mauvais garnements. Les prisons s'en trouvaient remplies. Il nous venait en outre une foule de truands, de pauvres diables. Il nous venait aussi des gens de sang, des spadassins, des batteurs de fer, dont plusieurs s'étaient faits de saufs-conduits pour aller à la grande procession de la Saint-Jacques. Il nous venait des gens de toute espèce. En somme, bien que le maître eût pris à un taux assez haut la ferme de la geôle, il ne perdait pas.

Quant à moi, les fonctions de guichetier me donnaient quelques profits. J'étais chargé de la surveillance générale des parties de la prison appelées le Puits, les Oubliettes, la Cour, la Boucherie, les Chaines, la Grièche, le Berceau, les Dis<sup>43</sup>. Nous y descendions les prisonniers au moyen d'une poulie de cuivre<sup>44</sup>. Lorsque nous avions fermé la trappe, ils ne voyaient guère plus, n'entendaient guère plus sous ce que dans le centre de la terre. Les fenêtres des autres parties de la prison étaient grillées; les portes étaient de fer ou de plomb. Les murailles avaient d'ailleurs plus d'une toise d'épaisseur, ce qui ne permettait pas de dire qu'elles ont été bâties par César<sup>45</sup>. Ainsi, je n'avais rien à craindre l'évasion des prisonniers. Toutefois, je n'étais pas moins vigilant, car le geôlier m'avait dit : Jacquin, le geôlier repose sur toi de la garde de sa principale prison; tu lui en réponds sur ta vie. Ces mots, prononcés avec gravité, m'avaient fait grand cœur. Du reste, ce n'est qu'en ces lieux que je me suis appelé maître Jacquin, sire Jacquin. C'est là seulement que le valet est prié, supplié; là seulement il peut commander, punir, châtier, quelquefois même les châtier; et cependant j'ai le plaisir aujourd'hui de vous dire que j'ai été valet de geôle.

de Paris ou son lieutenant venaient visiter les prisonniers<sup>48</sup>; c'était pour nous un jour de peine. Le dimanche les prisonniers entendaient la messe dans la prison de peine, à cause de la surveillance; mais, du reste de la semaine, on était moins tourmenté.

Le temps que j'étais au Châtelet que le jeune roi vint, sa rentrée à Paris, délivrer les prisonniers<sup>49</sup>. Le roi eut plus un aussi grand besoin de nous, devint insolent, que mon camarade et moi, le même jour, presque moment, nous le quittâmes.

Maître était trop fier pour retourner chez sa cousine la grande de dorcloterie, où je retournai volontiers. Peu de temps je le vis revenir; il semblait grandi d'un pied. Il me dit comment, entré en qualité de valet de geôle à la prison du parlement<sup>50</sup>. Jacquin, me dit-il, j'ai bien souffert les places comme la mienne sont très belles, très bonnes, n'en doutez pas, très difficiles à obtenir. Il revint de prison et semblait encore plus grandi: sa familiarité, et peut-être, avaient fini. Il me dit qu'il était valet de geôle à la prison, il pourrait, tout aussi bien que son prédécesseur, tenir le connétable de France<sup>51</sup>. Quelle gloire, s'écriait-il, grande gloire! Enfin, ses airs de supériorité me déplurent, que je le congédiai le plus tôt que je pus, on lui donna son fort château les plus grands profits, les plus beaux, et surtout, s'il les lui fallait, au lieu d'un, deux

côté, je n'étais pas entièrement resté non plus sans rien, car j'avais été à Vanves disputer le prix de la course, et je l'avais eu: c'était une épée<sup>52</sup>. Je la mettais assez dans les mains des seigneurs et maîtres, vous le savez mieux que moi, et sans emploi, sans état, on fait alors volontiers le

à ce que je fus bientôt au bout de mon rôle. Le prévôt de Paris eut un cri qui vint me troubler et qui vint troubler bien d'autres. De par le roi, nostre sire et monseigneur le prévôt, défend à tous varlets, lacquais, serviteurs, de dorénavant porter baston ou glaive sus peine de la hart. » Oh! me dit-il, je détacherai mon épée, je la vendrai, je la mangerai, je n'y penserai plus. Le cri continua; j'écoutai et on défend à tous varlets de jouer les fêtes et autres dans les rues aux jeux de l'arc, de l'arbaleste, de la lance, de la paulme. » Passe, me dis-je, on peut jouer autre chose, aller, quand, ainsi que moi, on n'a pas grand ar-

gent, on peut ne pas jouer. Le cri continua; j'écoutai encore  
 « L'on défend à tous varlets, serviteurs, lacquays et autres  
 » conditionnés, que, incontinent après ce cri ils se mettent  
 » service soubz maistre ou adveu, ou qu'ils vuident la ville  
 » faux bourgs, sous peine de bannissement de ce royaume<sup>53</sup>.  
 Remarquez d'abord, je vous prie, avec quel mépris les ordon-  
 nances prévôtales nous parlent: la langue française, si poëte,  
 leur prête qu'à regret les expressions dont, à notre égard, elles  
 servent. Mais de tous nos maux, c'est le moindre. J'avais à  
 ce moment à penser à des choses bien autrement importantes,  
 car je n'étais pas le moins irrité contre monseigneur le prévôt  
 qui voulait que, pour trouver des places, les valets sortissent  
 la ville où il y en avait le plus. La petite marchande de dor-  
 terie, toujours bonne, toujours obligeante, me tira encore  
 peine; elle me trouva un gros bourgeois qui m'avoua<sup>54</sup>, c'est-à-  
 dire qui répondit de moi.

Le dimanche suivant, que le temps était superbe, elle me  
 en riant que, puisque je n'étais plus un homme sans aveu, je  
 pouvais aller se promener avec moi aux belles prairies du village  
 de Saint-Germain-des-Prés<sup>55</sup>. Nous y allâmes, et là elle voulut  
 me raconter son histoire, que je ne lui demandais pas.

Quel âge me donneriez-vous? me dit-elle. Je lui répondis  
 ment: Dix-neuf ans, vingt au plus. J'en ai, me dit-elle, vingt-  
 trois, et pour vous, si vous devez me garder le secret, vingt-  
 quatre. J'étais encore toute jeune et à peine dans ma seizième  
 année, que j'entrais au service d'une demoiselle de mon âge  
 qui eut le malheur de se laisser séduire. Le père, furieux contre  
 moi, me fit prendre par la justice, me fit condamner à la  
 mitrée. Je pleurais, je me désespérais. Le peintre n'en vint  
 moins me faire ma mitre, ou était écrit au-dessous du saint  
 de ma patronne, de l'honorable nom de mes parents, un mot  
 flétrissant<sup>56</sup>, que ma bouche ne s'ouvrira jamais pour le dire. Le  
 peintre était un jeune homme; il me proposa de me faire craindre  
 mais à une condition, que je rejetai d'abord avec indignation  
 avec colère, que j'acceptai ensuite, dans l'espoir de m'y sous-  
 traire, de m'enfuir, et c'est à quoi je parvins avec un bonheur  
 j'admire encore.

Je marchai courageusement toute la nuit, tout le jour suivant,  
 enfin je me réfugiai dans un village. J'y fus servante d'une femme  
 sans autres gages que l'espoir de cinquante sous, que le roi don-  
 nait aux chambrières des fermes où il logeait<sup>57</sup>. On disait toutes  
 les semaines, quelque temps qu'il fût, que le roi devait venir  
 chasser. J'attendis inutilement plusieurs mois, et, le roi ne venant

pas, je m'en allai. La chambrière qui me succéda fut obligée d'attendre deux ans pour avoir les cinquante sous; encore sur elle, comme moi, servi gratuitement, si le cerf n'eût été pourvu du côté de cette ferme.

J'allai dans une autre, où je demeurai moins long-temps: car le jour, en portant une cruche pleine d'eau, je la répandis, par inadvertance, sur un homme qui passait et qui aussitôt m'appela: vilaine, laide. On me conseilla de le faire assigner devant le bailli, je le fis, et il fut condamné à une amende de cinquante sous<sup>17</sup>. Peu de temps après, pour faire cesser les propositions du fils de la maison qui me parlait comme si c'était lui qui eût point ma tête, je lui dis: Vilain, laid. Je fus à mon tour assignée. J'offris de payer l'amende; mais, comme dans ce pays les hommes tiennent sans doute plus à la beauté que les femmes, mon argent fut refusé; et, d'après la coutume, le dimanche suivant, pendant qu'on faisait la procession autour de l'église, je fus obligée de porter sous le bras, devant tout le peuple, une pierre de cinquante livres pesant<sup>18</sup>.

Le méchant pays! vous en conviendrez. Je le quittai; j'allai dans un autre où l'on disait une messe tout exprès pour les valets et les servantes<sup>19</sup>; cela me parut honorable. J'allai ensuite dans un autre où les valets et les servantes avaient une église séparée de celle des maîtres<sup>20</sup>; cela me parut humiliant. J'allai dans un autre où tous les valets et les servantes dansaient ensemble toutes les nuits des grandes fêtes<sup>21</sup>; cela me parut divertissant; mais c'est là que je fis la connaissance d'un jeune homme, que je crus sotte jusqu'à ce que sa conduite se fût tout à coup démentie. Les mauvaises mœurs ont ordinairement pour suite les mauvaises actions: toutes les vertus sont sœurs, tous les vices sont frères. Ce jeune homme m'avait fait placer chez sa maîtresse; il lui déroba une bague et s'enfuit. Je fus accusée d'être sa complice: comme j'étais servante, il y allait de ma vie si la bague était estimée cinquante livres<sup>22</sup>. Le joaillier, peut-être par compassion pour ma jeunesse, ne l'estima que quarante-neuf livres; il n'y alla plus que du fouet<sup>23</sup>. Je n'étais pas coupable; je fus justifiée par le juge. Je sortis de prison.

Je courus encore le pays. Une dame de la campagne, qui allait demeurer à la ville, me prit à son service. Quelque temps après notre arrivée, un matin que j'accompagnais ses filles, les jeunes gens nous entourèrent; on laisse passer mes jeunes maîtresses, et parce que j'étais la servante, que je portais le trousseau de clés, le tablier blanc<sup>24</sup>, on me donna les innocents. Je criais au secours, à l'indécence, à la violence. Tous les voisins étaient à



rire sur le pas de leur porte. L'un d'eux voulut bien me dire que ce jour-là, le jour des Innocents, les jeunes gens avaient de temps immémorial le droit de fouetter les jeunes filles qui se hâtaient à sortir dans les rues<sup>65</sup>. Il me dit encore que, si je m'en allais vite, et ne faisais semblant de rien, on ne me reconnaîtrait pas, et j'en serais quitte pour cela. Je m'en allai vite, je ne fis semblant de rien; mais le lendemain, quand je passais quelque part, quand j'étais passée, j'entendais : La voilà! la voilà! Sans attendre plus long-temps, le soir même, je demandai mon congé à ma maîtresse, et le jour suivant j'étais de grand matin hors de la ville.

Deux jours après, j'étais dans une autre ville, où je convins à un homme d'un âge mur, qui, de son côté, me convint aussi, à cause de son air bonnête. Mais un soir, pour une assez légère faute, il me frappa du pied et de la main. Je voulus aussi m'en aller : Bon, me dit mon maître, il ne faut pas que cela vous étonne : ces corrections sont autorisées par les chartres de la ville<sup>66</sup>. Je voulus m'en aller encore plus vite. Mon maître fut colére, mais foncièrement bon ou du moins juste : il me fit promettre de ne pas le quitter, et, de son côté, il s'engagea à me donner vingt sous toutes les fois qu'il me corrigerait constitutionnellement. A ces conditions, je demeurai. Il me battit six fois. Quand j'eus si péniblement gagné dix livres, je ne voulus pas en gagner davantage.

Je vins à Paris, où cet argent m'a profité; avec ces dix livres, j'en ai eu vingt; avec ces vingt, j'en ai eu quarante, j'en ai eu quatre-vingts. Je suis en bonne passe : ici le commerce de doreloterie n'est pas absolument mauvais. Mais, continua-t-elle, je ne vous ai pas dit que j'étais de La Pèze en Tardunois, pays de chèvres autant qu'un autre. Mon père est saigneur de chevreaux, ma mère blanchisseuse de linge. L'un et l'autre sont aussi braves gens qu'on peut l'être : allez demander dans tout le Tardunois, à ceux qui ont eu à faire saigner des chevreaux, à faire blanchir du linge.

Cette petite marchande de doreloterie était si franche, si naïve, qu'elle forçait tout le monde à l'aimer; aussi ne pouvait-elle manquer de me trouver bientôt une condition, dont j'étais plus pressé qu'elle ne le disait; car l'argent qu'on gagne lentement dans les prisons se dépense fort vite quand on est dehors.

Ordinairement je passais quelques moments de la matinée dans sa boutique. Un jour, je vis venir du côté de la porte Saint-Honoré<sup>67</sup> une belle Cordelière, qui courait, qui avait l'air d'avoir plus d'une affaire, qui entra, qui dit à la petite marchande : Où est le jeune valet pour lequel vous demandez une place?



répondit la jeune marchande en me montrant. — Comme nommez-vous ? — Jacquin. — Jacquin, me dit la Cordelière, venez vite ! suivez-moi ! Nous sortons ; elle me précède les rues, et, sans qu'elle parût marcher avec moi, elle se fait entendre. Je suis de votre état, me dit-elle, vous pouvez le voir à mon tablier de toile ; je suis servante aux chanoinesses cordelières du faubourg. J'ai à faire à cinquante maîtresses, dont il faut avoir la patience. Mon frère aîné, dit-elle, était frère convers Bénédictin. Je croyais qu'il sonnerait, qu'il était prêtre, et voilà qu'un jour je le vois en laquais. Il me dit que, de tous les états, le pire est celui de valet, mais que le pire de tous les états de valet est celui de valet de moine. Ma chère sœur, continua-t-il, j'ai travaillé tant que j'ai pu ; à la fin je me suis lassé. Un après-midi, au jardin, le prieur me gronda de ne pas avoir d'assez de choux. J'allai ôter mes longues chausses de drap noir ; je remis mes chausses rayées d'un côté, brodées de l'autre<sup>70</sup>. Le lendemain, le sacristain se fâcha de ce que je n'avais pas sonné la cloche de la grand'messe. J'ôtai ma tunique noire ; je me mis en robe de chambre<sup>71</sup>. Quelques jours après, le celerier se fâcha de ce que j'avais mal fait la cuisine, et de ce que j'avais mal chanté l'épître. Je jetai la robe de frère convers ; je repris la souquenille bariolée<sup>72</sup>, en quelques sauts je gagnai la maison, et me voilà. Mon frère cadet, poursuivit la Cordelière, est au Temple, frère servant des chevaliers hospitaliers de Rhodes, gens moitié moines, moitié militaires, qui, avant lui, ont les défauts de l'un et de l'autre état. Il prétend, ce qui est difficile à croire, que sa patience est encore plus exercée que la mienne. Dieu le veuille, pour son bonheur dans l'autre monde !

Vous, Jacquin, me dit-elle ensuite, vous serez peut-être aujourd'hui valet du pénitencier<sup>73</sup> ; c'est une place qu'auraient enviée bien des saints. Après quelques autres propos, nous arrivons au cloître Notre-Dame. La Cordelière frappe à une grande porte ; on ouvre, nous entrons. Messire, dit-elle au pénitencier en me présentant à lui, voilà ce jeune valet dont je vous ai parlé. Il est ou deviendra tel qu'il vous le faut ; une personne de confiance m'en répond. En disant ces mots, elle salua de plusieurs gracieuses révérences, recula, me fit avancer et sortit. Ami Jacquin, me dit le pénitencier, à qui je m'étais nommé, racontez-moi véridiquement votre histoire. Il me parut que messire le pénitencier était trop occupé pour l'entendre toute ; je lui en racontai la belle partie. Il fut satisfait et me dit avec douceur : Je

suis sûr que je serai content de vous, et, dans ce cas, vous serez de moi. Véritablement c'était un excellent maître, sa maison une excellente maison; seulement il me fallait, de temps en temps, donner le fouet aux pénitents<sup>74</sup>, ce qui ne me coûtait guère. A la quinzaine de Pâques, le nombre de pénitents auxquels mon maître me commandait de donner le fouet devenait considérable, que j'en étais excédé; d'ailleurs, tandis que le pénitencier criait : Fort ! plus fort ! les pénitents me disaient : Doucement, Jacquin, doucement. Malheureux valets que nous sommes ! Oh ! qu'il est difficile, dans notre état, de contenter tout le monde ! C'est aussi ce que me disait un autre malheureux valet de collège, qui était chargé de donner le fouet aux écoliers<sup>75</sup>. S'il exécutait les ordres du régent dans toute la rigueur, les écoliers, au sortir de la classe, le maltrataient; si, au contraire, en laissant toucher par les cris et les larmes, il ne les exécutait pas, il en était puni par des reproches et s'exposait même à être chassé. Il me faisait ses plaintes, je lui faisais les miennes, nous nous exhortions mutuellement à la résignation.

Je quittai ma place avant la fin de la quinzaine, je vais vous dire comment. Le samedi, à l'office, je promis à mon patron saint Jacques de mieux faire mon devoir à l'égard des pénitents de mon maître. Dès le jour même, je commençai par un gendarme qui avait l'épée au côté. Lorsque j'eus fini, il se tourna vers moi et me dit : Ah ! ribault, je te jure, foi d'homme de guerre, de venir te couper les oreilles aussitôt que ton maître m'aura donné l'absolution. J'avais si bien fait mon devoir, que je craignais qu'il vînt plus tôt; je me décidais à déloger sur-le-champ.

Bon gré mal gré, les pénitents m'avaient glissé quelque argent dans les plis de la manche, et cette fois, au lieu d'aller chez la petite marchande de doreloterie, j'allai dans mon voisinage, rue de l'Hirondelle, à un petit cabaret où pend l'enseigne du Pel qui bout. Je trouvai là un assez bon nombre d'autres pauvres valets cherchant maître comme moi. Dès qu'ils virent que j'étais, les compliments furent bientôt faits et la connaissance ne fut plus longue à faire; les malheureux s'aiment d'ailleurs naturellement et se plaisent à se raconter leurs infortunes. Nos seigneurs et maîtres, j'aurais voulu que vous eussiez été présents. Il y avait des valets, des laquais<sup>76</sup>, des valets de chambre<sup>77</sup>, des valets de pied<sup>78</sup>, des domestiques, des serviteurs de toute les sortes de tous les pays. Il y avait entre autres un Breton, vieillard que, par respect pour son âge, nous avions fait placer au bout de la table. Mes enfants, nous dit-il, j'ai soixante-quinze

II me montra la porte. Mes gages m'étaient dus de  
de vingt ans ; la nouvelle coutume ne m'a permis de les  
depuis un<sup>re</sup>.

Prenez garde d'être aussi malheureux que moi, lui dit un va-périgourdin de bonne mine, qui était assis à côté de lui : je cherche toujours mieux, je trouve toujours condition pire. J'étais jadis encore un tout petit ou un tout jeune garçon, lorsqu'un riche bourgeois me prit chez lui pour amuser ses enfants ; j'amusai si bien sa fille, que, lorsqu'elle fut devenue grande, elle voulut ab-

seulement m'épouser. Un matin que j'étais à l'en dissuader, sans pouvoir y réussir, le père entre subitement ; sa fille se glisse derrière lui et disparaît comme un éclair. Il se jette sur moi ; il me saisit au collet, me maltraite cruellement, me pousse dans une profonde et vieille armoire, où il m'enferme sous clef. Bientôt il revient, plus furieux qu'auparavant. Méchant traître ! me crie-t-il, en frappant du plat de la main sur la porte de l'armoire, apprends que, suivant les légistes et suivant les avocats du bailliage, les maîtres peuvent, de leur propre autorité, tenir en prison les valets<sup>81</sup>. Il revient encore. Joisel, me crie-t-il, c'en est fait de toi ; écoute l'article cent six de la coutume : *Valet qui suborne la fille de son maître doit être pendu sans merci*<sup>82</sup>. Prépare-toi à mourir, je vais te livrer à la justice. Mon maître était violent et sans pitié ; la peur s'empare de moi. Au milieu de la nuit, j'enfonce d'un fort coup de pied l'armoire, je saute par la fenêtre, je fuis, je cours, j'arrive à Paris, où la plus haute ambition d'un homme de notre état qui est bien né doit être, ce me semble, d'avoir ses entrées dans ce fameux enclos du Palais, rempli des valets et des pages<sup>83</sup> les plus spirituels de la France. Je parvins à me mettre au service d'un avocat. J'étais habillé d'un vilain et grossier drap de retondailles, ou drap de valet<sup>84</sup>. Je comptais qu'il me donnerait un habit élégant, pour m'amener à sa suite lorsqu'il irait plaider ; il me fit recouper une vieille robe d'audience, qui, dès que je parus dans la cour du Palais, m'attira les huées de mes camarades. Je pris patience jusqu'à ce que mon habit ne valut plus rien. J'en demandai alors un neuf. L'avocat me répondit qu'il fallait attendre que la robe qu'il portait fût usée. Aussitôt je le prie de me faire mon compte ; il me le fait et je sors.

Ami, dit au valet qui venait de parler un autre valet grisonnant placé vis-à-vis de lui, j'ai été presque toute ma vie ce que vous désirez d'être, et je n'en ai pas été plus heureux. Jeune garçon, je fus page d'un juge<sup>85</sup>, ensuite page d'un conseiller au parlement<sup>86</sup>, avec lequel j'ai vieilli, sans qu'il ait voulu changer de page, sans que j'aie voulu, jusqu'à ce matin, changer de maître. J'ai passé trente ans à garder tous les jours, pendant l'audience, la mule du conseiller<sup>87</sup> et celle de son clerc dans la cour du palais. Je conviens qu'on n'y manque pas d'esprit, surtout de malice ; je conviens encore que les pages et les valets des conseillers nous y primons les pages et les valets des plaideurs ; mais, quand le roi vient, nous y sommes toujours primés par les pages et les valets de la cour. Ceux-là en tout et partout sont les pre-

ils sont les mieux nourris, les mieux habillés, les mieux les plus riches. Si dans notre état il peut y avoir des ser- s heureux, c'est à la cour.

À côté de notre table en était une autre où mangeait une de gentilhomme qui avait le collet de l'habit brodé en let- l'or<sup>90</sup>. Notre surprise fut grande, lorsqu'aux dernières pa- s du vieux page du conseiller, il se leva et vint se placer au de nous, en disant : Mes amis, je suis valet tout comme avec cette différence que je suis plus malheureux : car je et à la cour, où tous les gens qui servent sont plus ou s heureux. J'ai vu les pages recevoir, le matin, de la mu- ie, comme tribut, des poignées d'écus pour qu'ils ne fis- le mal aux valets des bourgeois ni à personne de la vil- ", le soir, je les ai vus fouettés sans miséricorde, pour avoir trop vite la mule de la reine<sup>91</sup>. J'ai vu les gens de service le roi pr iter à la municipalité, qui leur donnait une ou g de somme d'argent, parce que, aux termes de e e cipale délivrée pour leur paiement, ils pou- e pu ir a ville<sup>92</sup> ; et, le lendemain, je les ai vus hon- nt chas et ne savoir où aller gter.

Et i qui vous parle, qui étais, il n'y a pas long- nps, pourrier d'un grand prince, le même jour où la municipa- m'offrit un présent, afin que, me dit en propres termes le ire, j'eusse la ville pour recommandée<sup>93</sup>, je rentrai à peine à fourrière<sup>94</sup>, que le maître d'hôtel, qui venait de battre quatre lopins, quatre souffleurs, trois hâteurs, trois valets de pied, ux garde-huche<sup>95</sup>, ce qui n'était pas grand'chose, un somme- r<sup>96</sup>, ce qui devenait plus notable, un chef d'office, ce qui le de- nait encore plus, courut sur moi, le bâton haut ; je le prévins, avec ma grosse canne d'épine, je parai de manière à mettre éclats son bâton d'ivoire. Je sais bien qu'il se vante de me l'a- ir rompu sur le dos ; n'importe, ceux qui le connaissent, et rtout ceux qui me connaissent, savent à quoi s'en tenir sur ce e je dis, même sur ce que je ne dis pas. Du reste, le maître otel me fit à l'instant même tout le mal qu'il pouvait me faire : me raya de dessus le contrôle<sup>97</sup>. Je sortis, et j'entrai ici.

On croyait qu'il avait fini, lorsqu'il reprit ainsi : Mes amis, j'a- rtis ceux de vous qui envient la domesticité de la cour que, ns les diverses parties, tous les gens y dépendent des grands- iciers, du maître d'hôtel, du panetier, de l'échanson, de l'é- yer, du veneur, qui tous commandent le bâton à la main, com- : signe de leur pouvoir aussi bien que de leur dignité<sup>98</sup> ; et. idis qu'au service des bourgeois, une mauvaise réponse vous fi

aller du pot d'un maître manger la soupe au pot d'un autre maître, si vous êtes au service de la cour, une mauvaise réponse à un de ces grands-officiers, qui ont une juridiction souveraine<sup>98</sup>, peut vous faire passer un mauvais quart d'heure.

Tous les valets qui ce jour-là se trouvaient à table me demandèrent ensuite mon histoire. Je la leur fis sans autres instances, et elle me valut l'amitié d'un valet champenois, qui m'amena au service d'un riche maître des environs de Langres. Malheureusement ce maître était prodigue; au lieu de faire feu qui dure, il fit feu qui ne dure pas, grand feu, trop grand feu. Il consumait tout, et un beau matin, s'en étant allé faire feu je ne sais où, on ne le vit plus. Chacun alors se paya par ses mains; je pris pour ma part, en présence de témoins, un étui d'oubliex en argent<sup>99</sup>, dont la valeur m'était due, ni plus ni moins. Le lendemain, à la vue et au su de tout le monde, je partis pour Troyes. Aussitôt, un des principaux créanciers, s'étant mis à ma poursuite, vint à le faire arrêter ici. Je fus conduit dans la prison, qui est vraiment effrayante; car, en y entrant, j'entendis lever et baisser la herse<sup>100</sup>. Mais le jour même parut monseigneur le maire, il m'interrogea; il reconnut mon innocence; il m'acquitta. Il fit plus, il eut la bonté de m'ouvrir sa maison, de m'y admettre au nombre de ses domestiques: je suis, en cette qualité, sous la sauvegarde du roi<sup>101</sup>. Depuis ce moment, mon sort s'est allégé de toutes ses hermes; j'ai cessé d'être des plus malheureux. Ah! nos seigneurs et maîtres, voulez-vous que tous mes pareils, que tous les gens de mon état puissent en dire autant? Soyez comme le maître que j'ai; ne soyez pas comme les maîtres que j'ai eus.

## HISTOIRE XVII. — L'AVOCAT.

Parmi les gens des divers états on distingue facilement les gens de robe, et parmi les gens de robe on distingue plus facilement encore l'avocat: on le distingue à sa marche assurée, à son air tranchant, à sa tête haute, à son double regard, tantôt fier, colère, foudroyant, tantôt humble, bénin, doux, suivant qu'il parle à son adversaire, à son juge. Maître Joachim, l'avocat de la rue du Bois<sup>1</sup>, est à tous égards éminemment avocat. Ce soir, sa voix a rempli long-temps la salle: c'était un plaisir de l'entendre, on ne perdait pas un mot. Les clercs et les savants qui étaient venus

ar les citations hébraïques et grecques<sup>2</sup> n'ont pas été contents lui ; mais il n'en a pas été ainsi des procureurs et des greffiers, ils trouvent si belle et si riche la langue de la chicane, qu'il n'a osé de parler. Les magistrats judiciaires l'avaient, par honneur, reçu à la porte. Les huissiers du bailliage s'étaient distribués dans les différentes parties de la salle pour lui faire faire siége. Les notaires, avec leur air désintéressé, couraient çà et là pour lui concilier les suffrages. Dès qu'il a vu que tout le monde il pouvait attendre était entré, il s'est levé, et a dit :

Pour être noble, il suffit d'être fils de noble. Il n'en faut pas davantage pour être bourgeois. Qui possède une ferme, un trouvaux, un calendrier, est agriculteur. J'ai de l'argent, et je ne sais l'en faire ; j'achète des marchandises, je les garde tant qu'elles sont à bon marché, je les vends quand elles sont chères : me voilà marchand, et bientôt riche marchand. Suis-je fort, robuste, courageux, j'apprends à me vêtir d'une armure de fer, à jouter avec raiar, à manier un grand cheval de charrette ; ensuite, si je tue, si je pille, si je dérobe, si je rançonne, si je renie Dieu, si je mange du beurre et des œufs en carême<sup>3</sup>, me voilà vraiment homme de guerre. J'ai quelques connaissances superficielles de géographie et de la boussole, je me jette dans un navire, et ce qui me reste à savoir je l'apprends aujourd'hui, demain, un peu les jours : je deviens, je suis marin. Je veux m'enrichir, j'obtiens, par le crédit de mes amis ou par tout autre moyen, une commission dans les aides ou dans les tailles ; ensuite, brouillant les comptes tant que je puis, de l'argent que j'ai reçu je fais deux parts, une pour moi, très grande, une très petite pour le roi : ne me manque-t-il pour être financier ? Mon cousin Jacobus, ne sachant où mettre son grec et son latin, s'est affublé d'une grande robe ; il a de grands livres, il a de grands pupitres : il prend le titre de savant. Dans une maison du voisinage vit le bon Clément, qui a deux fils. L'un, dont la conduite est assez régulière, a étudié quelques années en théologie : il est fait prêtre sans difficulté. L'autre s'est assis et a sommeillé sur les bancs d'une salle basse de la rue de la Bûcherie<sup>4</sup> pendant qu'on lisait quelques maximes d'Hippocrate ; on vous lui met une robe et une chausse longue<sup>5</sup> ; on vous lui expédie des lettres signées et scellées par la faculté : il est médecin. Mais si, dirigé par une mauvaise étoile, je veux toute ma vie m'appliquer, me courber sans relâche, toute ma vie être dans la peine et dans la détresse, si je veux être avoué, d'abord il faut que je sache bien mes humanités, ma rhétorique et ma philosophie ; il faut que j'aille chercher au loin une



université qui enseigne le droit civil ; que , renonçant aux plaisirs de mon âge durant cinq années entières <sup>6</sup>, je m'exécde de travail et de veilles pour pouvoir satisfaire de sévères examinateurs, jaloux de l'honneur de la profession.

Messires, j'avais étudié en droit civil ; j'avais été successivement reçu bachelier, licencié <sup>7</sup>. Mes camarades et moi retournâmes à Paris , que nous avions quitté parce qu'il n'y a pas de faculté de droit dans cette ville <sup>8</sup>.

Je me promenais un jour au Palais, dans la grande salle, où on voit plusieurs tribunaux, plusieurs parquets de plusieurs juridictions différentes <sup>9</sup>. Me conviendrait-il, me dis-je, de plaider devant quelqu'une de ces juridictions, ou de plaider tout à fait, devant le parlement, ou d'aller plaider devant le bailliage de Troyes, au milieu de mon pays, de mes amis, de mes parents, de ma famille. La voix de la patrie se fit aussitôt entendre. Je partis. J'arrivai ici, où l'on était bien loin de m'attendre ; et, après avoir fait enregistrer mes lettres de licencié <sup>10</sup>, je prêtai mon serment entre les mains du bailli, ou peut-être de son lieutenant, où je vous parle de quarante bonnes années au moins : je devais avocat <sup>11</sup>.

Le lendemain, je m'achemine vers l'auditoire à l'heure où se rend la justice. Un beau et grand banc, occupé par des hommes bien moins notables par leur chaperon fourré <sup>12</sup> que par leur science, leur talent, l'élévation de leurs sentiments, est entièrement plein. Je m'y présente ; on était fort serré, on se serre davantage. La dernière place du banc des avocats s'ouvre, je m'y assieds tout glorieux.

L'audience commence. Le sergent audiencier commande au public le silence ; aussitôt le greffier appelle les causes mises au rôle. Les avocats des parties se lèvent ; on demande, on répond, on réplique. J'écoute tout jusqu'au moindre mot, et, dès ce moment, je crains autant qu'on me porte un procès à plaider que je le désirais auparavant.

C'est, Messires, qu'à mon grand étonnement je reconnais que je n'avais fait que des études préparatoires, ou plutôt accessoires ; et ce n'était certes pas ma faute : car le moyen que dans les universités, où l'on ne peut parler que latin, on enseigne jamais la procédure et le droit français <sup>13</sup> ! Ah ! comme je me mis à les étudier ! Je m'exténuais, je maigrissais ; tout le monde le disait, mon visage le disait encore mieux. Inutilement on pronostiquait, même devant moi, que je n'y tiendrais pas, que j'en périrais. Rien ne pouvait ralentir mon travail, jusqu'à ce qu'ayant



é nent acquis les connaissances nécessaires, je pus les  
ma r, m'en rendre compte, et, comme vous allez voir,  
e c te aux autres.

Le dernier avait un trop grand nombre d'actes de pro-  
e, un trop grand nombre de degrés pour monter au trône  
justice. Notre siècle les a en partie brisés, il n'en a laissé  
r que douze. Et voici qui annonce bien la majesté de ce  
i pied duquel tous ceux qui se présentent sont égaux,  
i n'y a pas moins, c'est qu'il n'y a pas plus de degrés à  
u c'est qu'il n'y a pas moins, c'est qu'il n'y a pas plus  
es à faire, soit qu'il s'agisse de six gerbes d'avoine, soit  
s'agisse du comté de Champagne.

Premier acte, la procuration, *procuratorium* au delà de la  
Loire. Maintenant, il n'est plus besoin de lettres pour constituer  
un procureur qui vous représente dans une action judiciaire, ou  
vous demandez le comté de Champagne, ou quand vous  
demandez six gerbes d'avoine. — Deuxième acte, l'assignation,  
*in limine litis* au delà de la Loire. Maintenant, cet  
acte, signifié par le sergent, doit être signé par deux recors,  
les *qui recordant*, qui se souviennent aussi bien de  
la demande des six gerbes d'avoine que de celle du comté de  
Champagne. — Troisième acte, la mise du procès au rôle,  
*inscriptio* au delà de la Loire. Maintenant, les causes où  
le procureur du roi est intéressé sont écrites en tête du rôle, et  
précèdent également celles où l'on demande le comté de Cham-  
pagne et celles où l'on demande six gerbes d'avoine. — Qua-  
atrième acte, sommation de lier et joindre, *sommatio produ-  
cendi instrumenta et pecias* au delà de la Loire. Maintenant,  
pour établir ses chefs de demande, pour établir ses chefs de dé-  
fense, on a trois jours, ne s'agirait-il que de six gerbes d'avoine ;  
on n'a que trois jours, s'agirait-il du comté de Champagne. —  
Cinquième acte, communication des sacs, *communicatio sac-  
rorum* au delà de la Loire. Maintenant les réglemens sur la  
note alphabétique des pièces du procès<sup>44</sup>, sur le cordon qui doit  
être enfilé comme un chapelet, et dont les deux bouts sont scel-  
lés du sceau du juge<sup>45</sup>, ont prévenu de grands abus quand on  
demande le comté de Champagne, et peut-être de plus grands  
abus quand on demande six gerbes d'avoine. — Sixième acte, requête  
pour aller en avant en cause, *requesta de cursu processus* au  
delà de la Loire. Maintenant ces requêtes ne doivent plus être  
impertinentes, c'est-à-dire en termes vulgaires, ne doivent plus  
contenir des faits étrangers au procès, ne doivent parler que du  
comté de Champagne ou des six gerbes d'avoine. — Septième

vec le régent, ordinairement parue et jugé. — En la correction des conclusions, *correctio conclusio* de la Loire. Maintenant on y a ajouté la correction sur le registre des plaidoyers, qui souvent détér- jugement quand le comté de Champagne est en cas souvent quand ce sont les six gerbes d'avoine. — On jugement préparatoire, *interlocutorium* au delà de Maintenant on est obligé de conclure à toutes fins. se réservait cauteleusement la conclusion éventuelle chefs ; on concluait *par retenue*, manière de conclure mode pour le détenteur des six gerbes d'avoine, sur détenteur du comté de Champagne. — Douzième taire de production, *actorum narratio* au delà de Maintenant cette table des notes faite par les anciens

vu d'anciens procès latins qui font si souvent rire nos avocats : « *Requesta... hic incipit de Villa Nova... item et dixit procurator, nomine quo supra* ». Et ces *incipit* ponit de requête s'étendaient sur une, sur dix, sur cent parchemin<sup>22</sup> : « *Inquesta... item dixit Bernardus ratus... testis inductus de parte Petri ; item vidit.* » Et et ces *vidit* couvraient une, dix, cent feuilles de parchemin. Ainsi des autres actes. Là vous avez la preuve comme à ces temps la procédure était longue.

Aujourd'hui la justice a pris une marche légère, gracieuse, et à la réduction du nombre des actes, à nos trois célébretés sur l'abréviation des procès<sup>24</sup>. Il faut que l'avocat se parvienne parfaitement ces trois longues ordonnances qui ont un grand nombre de formes, et même, crainte de méconnaître différentes ordonnances où se trouvent ces formes, il faut qu'en outre il connaisse le style<sup>25</sup> ou forme de la cour devant laquelle il plaide, et les styles des cours du pays coutumier<sup>26</sup> et du pays du droit écrit<sup>27</sup> : les diverses procédures des diverses juridictions se suppléent les unes aux autres<sup>28</sup>.

Ne vous enoncez-vous à voir nos longues, nos immenses études ? Nous sommes bien loin du terme, nous sommes seulement en chemin pour y arriver.

Un admirable jeu, par lequel les divers codes de procédure des divers pays se suppléent, devient plus admirable, devient plus spacieux, plus grand, plus imposant, quand ce sont les législations locales, les diverses coutumes qui se suppléent<sup>29</sup>. Prenons pour exemple la coutume la plus célèbre, Paris. Examinons-en, dans leur ordre successif, les titres.

Dès qu'en venant au titre premier, je remarquerai que l'état des nobles, par où commencent un si grand nombre de coutumes, est omis dans celle de Paris<sup>30</sup>. Il faut que la nôtre aille au devant et dire aux Parisiens : « Les aucuns sont nobles, les autres non nobles... Les non nobles sont en deux manières : les uns sont franchises personnes, et les autres de serve condition... » Il est vrai que les Parisiens font ou peuvent faire une belle réponse : Nous sommes tous nobles<sup>31</sup>. Ils peuvent ensuite en faire une plus belle : Nous sommes tous libres. Aujourd'hui, en l'année quinze cent, un trop grand nombre de coutumes dans certaines provinces, et notamment dans la nôtre, peuvent encore la faire<sup>32</sup>.

Le titre premier, *De matière féodale*, et le titre deuxième,

Le titre *Des hypothèques*, ou créances gagees sur des biens immobiliers, immuables, immeubles est encore trop bref; cependant, tel qu'il est, on le trouve dans la bouche des avocats, la coutume de Paris et toutes les autres coutumes<sup>39</sup>.

Le titre *Du rapport des experts jurés* est aussi trop court, et, j'en conviens, les autres coutumes ne le suppléent pas : car c'est, en quelques articles, un rapport sur les bâtiments contigus ou voisins et sur les droits juridiques.

Je comprends comment le titre *Des testaments* est suppléé par les coutumes de Flandre<sup>40</sup>, de la Marche<sup>41</sup> et par tant d'autres. Un homme qui a des héritiers ne peut pas tester.

re, est encore plus souvent supplée par le titre qu'elle sup-

la *garde bourgeoise*, autre titre de la coutume de Paris. *Pet et Jacquette*, bons bourgeois, se sont mariés. *Jacquet* *et Jacquette*, comme vous voudrez, est mort ou est morte; alors *Pet* qui survit peut seul être administrateur baillistre des en-

Ce titre est suppléé par la coutume de la Marche<sup>43</sup>, et ra-  
t il la supplée.

titre *De la communauté des biens* est souvent suppléé  
s autres coutumes, et notamment par celle d'Orléans<sup>44</sup> et  
lle de Normandie<sup>45</sup>, pour la dot ou biens que la femme ap-  
au mari, pour les conquêts ou biens acquis en commun par  
vvaux du mari, l'économie de la femme, et qui appartiennent  
à tous les deux.

uvent aussi la coutume de Sens<sup>46</sup> a l'honneur de suppléer  
tume de Paris dans le titre *Des successions* pour les pro-  
ou biens héréditaires, pour les acquêts ou biens non héré-  
es, surtout pour la division des successions par tête, par  
le.

nt-on se convaincre que les mœurs modernes sont devenues  
es en plus galantes, il n'y a qu'à lire le titre *Du douaire* ou  
in assigné sur ses biens par le mari à la femme, dans le  
elle lui survive. Vraisemblablement, jusqu'à la preuve con-  
, je croirai que le douaire a commencé en France, et qu'il  
mencé à Paris.

en sûrement le partage égal des successions entre enfants  
obles, et, dans un très grand nombre de cas, entre enfants  
s, aurait affaibli la grande propriété, aurait tué la féodalité,  
e retrait lignager, qui permet au plus proche parent du ven-  
de retirer l'héritage vendu en rendant le prix, sans le re-  
féodal, qui permet au seigneur dominant de rembourser l'ac-  
ur d'un fief, de le retirer, de le retraire. Le titre *Des re-*  
de la coutume de Paris est fort incomplet, et a fort sou-  
besoin d'être suppléé, et est fort souvent suppléé par notre  
me de Troyes<sup>47</sup> et par plusieurs autres.

reste de la coutume de Paris n'a guère pour objet que les  
des quatre quatorzaines ou la procédure de l'expropriation  
s, que la coutume d'Amiens<sup>48</sup> et bien d'autres suppléent  
tour, suivant les variations de la procédure.

coutume de Paris, et en général les coutumes du Nord, ne  
t presque rien des contrats, des conventions et des sociétés<sup>49</sup>;  
st suppléée, elles sont suppléées par celle de l'Auvergne<sup>50</sup>,  
de la Marche<sup>51</sup> et par plusieurs autres.

Les coutumes du Midi, plus pleines de droit romain que les coutumes du Nord<sup>52</sup>, suppléent plus souvent, et sont moins souvent suppléées.

Messires, vous êtes, je le pense, convaincus à cette heure que l'avocat doit connaître toutes les nombreuses coutumes de France<sup>53</sup>. Aujourd'hui il n'y a plus à dire, comme au siècle dernier, qu'il ne le peut, car elles ont toutes été écrites<sup>54</sup>, revues et enregistrées au parlement<sup>55</sup> depuis la loi expresse de Charles VII<sup>56</sup> et de ses trois successeurs<sup>57</sup>. Malheureusement elles sont, la plupart, ou en mauvais latin<sup>58</sup>, ou en mauvais français<sup>59</sup>. Je n'en connais que fort peu en français correct, et en vers français je n'en connais qu'une seule, celle dont je vais parler.

Le grand pays de la chicane, comme dit insolemment le poète gaire, je dirai, moi, la terre classique de la procédure, est un contredit la Normandie, où nos procureurs bien avisés vont souvent chercher leur femme, qui, lorsqu'elle est bien choisie, lui tient lieu de maître-clerc. Mon bis eut occasion, il y a quelques années, d'entendre une jeune demoiselle de ce pays, qui était venue ici voir sa sœur; elle était dans un berceau du jardin; elle se croyait seule; elle étudiait, elle récitait sans hésiter, et à voix haute, des vers harmonieux, roulants, magnifiques, et qui étaient cependant que la pure coutume de Normandie habilement versifiée.

Je me cachai, me dit mon fils, en me racontant le même fait, son heureuse rencontre avec cette jeune personne, qui, peu de temps après, devint son épouse; je me mis derrière des charmilles et je n'eus pas écouté quelques instants que je fus ravi. Vous l'auriez été; tous les avocats, tous les procureurs l'auraient été d'entendre, sous une voûte de verdure, au milieu des roses et des fauvettes, une jolie bouche dire en grasseyant, et maintenant involontairement :

DU BAXON OU DE DÉFENSES.

Toutes les terres cultivées  
Sont en deffens, de quoy les blées  
Ou les blés ont empiement  
De bestes par leur hantement.

DE L'OFFICE AL VICONTE.

Le viconte doit ples tenir  
Ez viltes, voies maintenir.

DE L'OFFICE AL SERGENT D'ESPÉE.

Sergent d'espée nous reçoivent  
Et ont de chascune venue  
Onze deniers c'est soustenue.

DU QUERELLANT.

Le querellant est dit celluy  
Qui se plaint pour droit faire lay.

DU QUERELLE.

Le querelle est dit, sans femme,  
Cel de qui l'on monstre complainte.

DU PROLOCUTER.

Le nom de prolocuteur seay  
C'est celluy qu'avant met pour seay  
De parler de qui les parolles  
Doivent peser égaux o les  
De celluy à qui le cas touche.

est ( , ajouta mon fils , je me montrai , et ne pou-  
mon amour et mon admiration , j'ajoutai :

DE GARDE DE FEMME.

Se femme est en garde tenue  
Quand elle sera tant creue  
Qu'elle ait de marier aage  
L'en luy doit querre mariage  
Au congié de sa seigneurie  
Par le conseil et par l'ays  
De ses amis de son parage  
Selon l'honneur de son lignage.

voix douce et argentine :

FIN.

Explicit consuetudo Normandie  
Entre vous jeunes advocats  
Ne prenez deux loyers d'un cas  
Afin que par duplicité  
Vous ne perdiez félicité <sup>60</sup>.

s , continua maître Joachim , je ne vous dirai pas dans  
comment se fit ce mariage : car il s'agit de ce que je  
age d'apprendre , de ce que , pour défendre les droits de  
loyens , l'avocat doit savoir. Et certes , Messires , ce  
s seulement les diverses coutumes en prose ou en vers ,  
encore le grand coutumier ou la coutume générale de  
e <sup>61</sup> , c'est encore les ordonnances des rois <sup>62</sup> ou le droit  
ais , c'est encore le droit romain <sup>63</sup>.

ous passez facilement condamnation sur l'importance de tou-  
es coutumes , de la coutume générale , des ordonnances des  
 , vous ne la passez pas aussi facilement sur l'importance du  
romain. J'ai à vous la prouver , à vous parler de deux cau-  
que j'entendis plaider , du temps où j'écoutais encore.

ans la première , il s'agissait d'un enfant né six mois après la  
oration du mariage. Le mari ne voulait pas le reconnaître.  
emme était venue à l'audience , elle était toute tremblante ;  
voilà que son avocat allègue triomphalement la loi du sep-  
e mois lunaire <sup>64</sup>. Le tribunal se lève , reconnaît à l'unani-  
l'enfant , et le mari , bien qu'il n'entendit pas la loi latine ,  
obligé aussi de le reconnaître. — Dans la seconde cause , au  
raire , des héritiers refusaient de reconnaître un enfant né  
mois après la mort du testateur. Tout le monde riait et pa-  
rait prendre parti pour les héritiers. La coutume de Troyes ,  
autres coutumes , restaient muettes ; le droit romain parle de

nouveau. L'avocat de la veuve cite le décret d'Adrien à la succession les enfants nés onze mois après la mort du père<sup>85</sup>. Les juges se lèvent encore tous à la fois, ont émité encore, reconnaissent le fils de la veuve. — Je tiens sans le droit romain dans la bouche des avocats, que le rivé de la jeune femme, de la jeune veuve?

Du reste, celui-là se tromperait qui pourrait croire romain ne supplée que dans des cas extraordinaires souvent et très souvent dans les cas ordinaires, sur les cas de successions, de fidéicommiss, de substitution, des fidéicommiss à vie.

Maintenant se présentent la procédure et la législation pénale, l'une comme l'introduction à l'autre. Quant à la procédure criminelle, elle était, elle est publique<sup>67</sup>; elle ne peut être améliorée à cet égard; mais elle est en français en deçà de la Loire, et en latin en delà. A Paris elle se fait en français en deçà et en delà de la Loire<sup>68</sup>; elle est et elle est à cet égard améliorée. — Quant à la législation criminelle, elle a si peu changé depuis le siècle dernier qu'on doit la considérer, ou peu s'en faut, comme la même. Le législateur doit savoir l'une et l'autre.

Maintenant, c'est la procédure et la législation ecclésiastique qui se présentent. Eh ! ne pensez pas que nous soyons allés les apprendre pour nous en servir éventuellement dans la procédure et la législation civile ou criminelle. Souvent, dans des cours laïques, licenciés *in utroque jure*<sup>14</sup>, dans les cours ecclésiastiques<sup>15</sup>, de même que les clercs, même prêtres des cours ecclésiastiques, licenciés *in utroque jure*, viennent aussi plaider dans les cours laïques.

Je me souviens que dans mon jeune âge un d' tout pétillant, tout brillant, voulut se faire clerc afin de jouir des privilèges de la cléricature. Il prit les quatre ordres sur ses habits d'église mit des bordures de couleur, d'or. Jusque là c'était bien, l'usage le lui permettait. Il voulut aussi épouser, malgré ses parents, une demoiselle dont la conduite n'avait pas toujours été irréprochable. Prévenant son neveu, lui dit son oncle, avocat laque d'ordre, les passions te fascinent les yeux; l'official congédiera les amourettes avec cette demoiselle. Il lui répondit que messire l'official, il se croyait sûr de son silence. Alors l'oncle, ce sera le juge royal qui procédera contre toi, dit-il, ferme, plus vite; toutefois, je crains bien que l'official ne se laisse prévenir. Ce que l'oncle avait conjecturé se réalisa.



ial, craignant que le juge royal procédât, à son défaut, e le neveu, procéda contre lui et même avec une ri- qu'on n'attendait pas. Nous courûmes tous au secours ami. L'official nous disait : Que ce jeune homme ne que ? il aurait pu épouser sa maîtresse et pire, la que n'avait rien à y voir ; mais, puisqu'il est a du e r une personne sans reproche, ou s'atten- traité : ie bigame<sup>76</sup>. L'oncle plaida avec beaucoup ; il fit tres spirituellement valoir les défenses de son na sur l'innocence de la demoiselle des preuves i voulut bien enfin trouver bonnes : mon ami fut En le quittant, son oncle lui recommanda de veiller soi- ent : sa femme : Car, au plus petit mauvais bruit, tu r entre les mains de l'official<sup>77</sup>. Mon ami, et sa fem- , le tinrent pour dit. Quelque temps après, je vis ue, ce même avocat, défendre encore avec succès , dont je suivais les audiences, un jeune huis- ge. Cet huissier avait donné vingt coups de son bâton ou verge à un jeune clerc tonsuré, un soir qu'il l'avait sous les fenêtres de sa belle. L'avocat écouta fort tran- mt le long plaidoyer du clerc ; enfin il se leva, et il ter- sa onse en invoquant l'autorité des sermons du célèbre not, dont il cita le passage suivant : « Devant les cours uce il est reçu que, si quelqu'un rencontre la nuit un clerc é et lui frotte son dos *de une serviette de boys*, il n'y a eu à excommunication<sup>79</sup> ». L'official, dont la gravité ne trouva pas contenue par un nombreux auditoire, laissa échap- le rire. Il renvoya de huitaine en huitaine, de quinzaine quinzaine, l'affaire, qui resta sans être jugée ; en sorte e le jeune clerc y fut pour ses vingt coups de bâton noir, et le ne huissier y fut pour la peine ou pour le plaisir de les avoir anés. — Je le demande encore, sans le droit ecclésiastique as la bouche des avocats, que serait-il arrivé de mon jeune i et du jeune huissier ?

Et qu'on se garde bien de croire aussi que le droit ecclésiasti- e ne règle pas souvent les intérêts des laïques ; il les règle tou- les fois que les clers sont défenseurs, car il faut alors les signer devant une cour ecclésiastique ; il les règle toutes les s qu'il s'agit de la validité des mariages, des dots, des biens s veuves, des orphelins, des hôpitaux, toutes les fois qu'ils s'a- des testaments où il y a des legs pieux ; enfin il les règle dans grand nombre d'autres cas<sup>80</sup>.

Ah ! Messires, quelle est vaste la bibliothèque de lois que l'a-

vocat doit porter rangée dans sa tête ! Il doit savoir la procédure et la législation civile ; il doit savoir la procédure et la législation criminelle ; il doit savoir la procédure et la législation politique. Il doit savoir , en outre , les législations des nations<sup>81</sup> , car elles suppléent celles de la France , et suppléent les unes les autres ; il doit savoir , en outre , les coutumes des différentes nations de différents âges , car elles suppléent la législation de la France de différents âges , et se suppléent les unes les autres. Je dirai plus , tout étant droit , législateur tout pouvant avoir un rapport avec le droit , la législation doit tout invoquer , tout citer , tout savoir , tout apprendre.

Cependant , à force d'études , il vient au point d'avoir pris. Eh bien ! le silence et la solitude sont encore dans son cabinet , dont la porte demeure tout le jour inutilement ouverte au public : il n'est pas encore connu.

Enfin il l'est ; alors il a plus de repos. Dès les sept heures du matin vous le voyez courir à l'audience<sup>82</sup> , entouré par des clients qui le haranguent , l'enflamment de leurs passions , et tout aussitôt le voilà en voie d'être mis en prison , de perdre son état , de dire ce que la loi appelle des injures , ne sont guère que des vérités sans voile ; le voilà aussi d'être ruiné par les amendes , d'être emporté par sa vive parole , de parler trop vite , de parler en même temps que l'avocat auquel il plaide<sup>83</sup> , ou , au contraire , d'être entravé par la lenteur de ses pensées , de ses raisons , de parler trop lentement , de parler d'une manière interrompue , intermittente , de parler par fragments<sup>84</sup>.

Et ceux qui n'avaient point eu de procès , vous permettent de croire que de magnifiques honoraires nous dédommagent de nos efforts , de tant de sacrifices. Écoutez : A la Saint-Michel , jour de notre rentrée , un de nos meilleurs avocats , après avoir , suivant l'usage , pris son texte dans l'Écriture-Sainte<sup>85</sup> , dans une affaire très importante un plaidoyer divisé en deux parties , mineure , conséquence<sup>86</sup> , qui fit retentir la salle d'audience. Comme personne ici n'ignore que c'était moi , je fus involontairement nommé. Eh bien ! diriez-vous combien fut donné ? Seize livres , qui est la plus forte somme que le Châtelet , rendu commun à notre bailliage , passe pour un plaidoyer<sup>87</sup> ; encore me fallut-il payer les trois avocats assistants , qui prirent avec moi plusieurs fois la parole<sup>88</sup>.

Toutefois , en Bretagne c'est pis. Pour pareille , pour une plus petite somme , il y a dans un procès cinq ou six avocats de chaque côté , choisis dans le barreau un à un , alternant

parties, qui ont en même temps le droit de  
elles; en sorte que, lorsque vous êtes parvenu  
des bonnes raisons du demandeur, il vous faut  
pas du côté du défendeur<sup>90</sup>, poser les bonnes rai-  
son<sup>91</sup>, et prendre les siennes. Il vous faut  
70 s pr pts à vous passionner, changer d'anti-  
c )

si l nous laissait à notre malheureux sort; mais  
s aussi bien sujets au tambour de la milice des  
cloche du palais. On nous voit alors obligés de re-  
de mettre la hallebarde sur l'épaule, et d'al-  
ndement ou la présidence du chef de la jus-  
es Armagnacs, les Bourguignons, suivant que

de même obligés de retrousser leur  
assante que la nôtre; ils sont de  
de quitter leurs sacs à papiers, de fermer à clef  
à l'audience, toujours derrière nous<sup>92</sup>.  
rs! ils ont souvent nos maux: car,  
défendu de rien recevoir par avance  
vent de plus grands maux: car il leur  
ie recevoir des présents<sup>94</sup>; car, pour les pro-  
ont is titié de nos honoraires<sup>95</sup>; car ils sont tenus  
car, dans certaines cours, ils se mettent et  
rent à genoux pendant tout le temps que leurs causes sont  
es par les avocats<sup>96</sup>; car à la moindre faute ils sont punis  
on<sup>97</sup>; car les personnes qui nous chargent de leur dé-  
e, que nous appelons nos clients, les procureurs les nom-  
nos maîtres<sup>98</sup>. Aussi les avocats postulants, qui dans di-  
sièges, comme à Angers, sont en même temps avocats et  
eurs<sup>99</sup>, ont, à mon avis, un pied hors de l'ordre.

est ce que je disais à mon fils, qui avait rencontré la jeune  
nde étudiant la coutume, et qui était obligé de se faire  
reur pour obtenir sa main. Ah! mon père, me répondit-il,  
ue est belle! — Mais, lui disais-je encore, il faudra te faire  
ord clerk de la Basoche, payer les bien-venues, le banquet  
béjaunes à peine de la baculerie<sup>100</sup>, en bon français la bas-  
de. — Ah! mon père, qu'elle est jolie! — Ne t'attends pas  
puisse te résigner à prix d'argent un office de procureur,  
is à faire avec le parlement<sup>101</sup>. — Ah! mon père, je ne  
rais vivre sans elle! — Ne crois pas non plus de prendre la  
té de sieur, de sieur Joachim, tu aurais encore et plus gra-  
affaire avec le parlement<sup>102</sup>. — Ah! mon père, j'en

mourrais ! Les avocats, nous avons trop de livres, trop de chemins, trop de papiers à lire pour pouvoir, comme garçons, perdre notre temps en longs discours, en dres. Voyant donc que mon fils voulait pleurer et me ruer, je me hâtai de terminer en lui demandant : Écoute-moi absolument, la veux-tu ? Et tranchant par la tête la réponse qu'il avait commencé à me faire, je me hâtai de dire : Eh bien ! épouse ! épouse ! Va-t'en, et laisse-moi ! Et vous le dirai, ce mariage ne me faisait nullement enrager, n'étais pas fâché d'avoir une belle-fille un peu chère, je pensais que j'en embrasserais mes petits-fils avec plaisir.

Je fus obligé, il y a quelque temps, de faire un voyage en Normandie. Le roi y était, et il va sans dire qu'il y avait beaucoup de monde. Un après-midi qu'il me prit envie d'aller me promener aux belles plantations de peupliers et de noyers qui bordent l'embouchure de la Masse dans la Loire, j'aperçus soudain un groupe de gens formant une espèce de groupe, qui s'entretenaient avec une douceur, une aménité qu'annonçaient d'ailleurs la douceur de leur visage et leur maintien pacifique. Les uns en habit de cour, d'autres en robe longue, d'autres en robe de bourgeois, d'autres avaient la tonsure, d'autres étaient tonsurés d'un froc de moine, d'autres portaient le plumet et les plumes, d'autres étaient des notaires, j'en connaissais plusieurs. Je les abordai soit par plaisanterie, soit par malice, je leur dis : Quel plaisir de vous voir là tous heureux, mes bons compères !

A commencer par moi, répondit celui qui était le premier du groupe. Je suis, continua-t-il, clerc-notaire du roi. Qu'importe, Louis XI ait déclaré dans ses lettres-patentes que les quatre apôtres évangélistes étaient quatre notaires comme moi, qu'il ait voulu que le roi fût de notre collège, qu'il n'y ait que soixantième notaire, qu'il n'y prit qu'une bourse comme nous autres <sup>102</sup>, si on ne le sait ou si l'on ne veut le savoir. Mais si nous ne sommes pas considérés, que nous importe l'indifférence qu'on nous doit. Nous sommes obligés d'être lettrés, d'être bien lettrés. Sommes-nous regardés comme lettrés ? Depuis Charles VIII nous sommes nobles, nous sommes nobles si, avec nos grands écritoirs de cuivre pendus à nos ceintures <sup>103</sup>, nous sommes regardés comme gentilshommes. Mais c'est nous qui, dans les contrats entre le roi et les seigneurs, assujettissons à l'autorité, à la juridiction d'un notaire, les biens meubles et immeubles du roi <sup>104</sup>, c'est nous qui, outre le trésor royal et les joyaux de la couronne, le domaine, le royaume de France, outre le royaume

France, le duché de Milan, le royaume de Naples et même celui de Jérusalem, qui sûrement appartiennent à nos rois par droit héréditaire<sup>106</sup>.

Après que ce notaire eut parlé, les autres, dans l'ordre de leur hiérarchie, prirent successivement la parole.

Et nous qui sommes les notaires de la cour du parlement, nous ne pouvons aujourd'hui empêcher les greffiers de donner, comme nous, des expéditions des arrêts<sup>107</sup>. Les greffiers nous ont fait tomber, comme on dit, cette plume du bec : ils tenaient le leur ouvert. Il nous est arrivé pis, dirent les notaires des cours de bailliage et des cours inférieures. Autrefois dans presque tous les greffes il y avait un notaire-greffier ; aujourd'hui dans presque tous les greffes il y a un greffier et un notaire<sup>108</sup>. Les greffiers expédient tous les actes des cours de justice, excepté, comme au parlement, les commissions<sup>109</sup> ; mais parce que je ne vois pas de raison pour qu'ils n'achèvent de tout envahir, il est à croire qu'ils envahiront

Bien que nous soyons les notaires au Châtelet, dirent les notaires de Paris, qui par politesse avaient laissé parler les notaires des cours de bailliage et des cours inférieures, nous voilà aujourd'hui sans privilèges, obligés de tenir les registres des originaux de nos actes, tout comme les notaires de province<sup>110</sup>.

Oui, lui dit un autre, mais vous êtes sous la sauve-garde spéciale du roi ; et d'ailleurs vous recevez pour vos vacations jusqu'à six sous par jour<sup>111</sup>, tandis que nous, pauvres notaires de province, même quand nous avons rapporté un procès dans une cour de justice<sup>112</sup>, nous sommes bien moins payés, et nous ne sommes guère mieux quand, dans les cantonnements des troupes, une bataille de trois, quatre cents archers en grande parade, haut les armes, vient se ranger sous notre fenêtre pour nous déclarer « que tous ont reçu leur soude d'un mois, de laquelle ils se tiennent contents, bien payés, et quittent le trésorier et tous autres<sup>113</sup> », paiement dont nous expédions laittance.

Mes confrères, dit un notaire qui se tenait un peu à l'écart, qui avait un air humble, humilié, qui portait un méchant habit, peut-être son meilleur habit, vous n'êtes pas contents ; vous le seriez bien moins si, comme moi, vous étiez dans un pays où les notaires ne sont que les commis des tabellions. Mais dans quel pays êtes-vous ? lui dit-on. Vous savez qu'en l'année 1438, tous les notaires de France étaient commis des tabellions, fermiers du tabellionage des différents arrondissements, et que Charles VII, qui a bien pu arracher la France aux armées an-

glaises, n'a pu faire durer sa loi fiscale du tabellionnat<sup>116</sup>. Encore une fois, dans quel pays êtes-vous ? Je suis répondit-il, dans un pays où cet ordre de choses existait avant la loi fiscale de Charles VII, où il a existé depuis, où il ne cesse d'exister<sup>117</sup>.

En ce moment, un grand notaire, dont l'air paraissait fort dédaigneux, prit la parole pour ainsi dire du haut de sa taille, qui dominait celle de tous les autres. Je suis, dit-il, dans une province où il y a des notaires impériaux<sup>118</sup>, des notaires royaux<sup>119</sup>, des notaires seigneuriaux<sup>120</sup>. Mais, ajouta-t-il en se tournant vers ses confrères, nous, les notaires impériaux, nous devrions sans contredit être les plus honorables. Toutefois, vous, les notaires royaux ou seigneuriaux, vous êtes les plus nombreux, les plus forts ; vous tâchez de faire de nous des notaires inférieurs. Quant à moi et quant à ceux qui me ressemblent, Dieu soit béni ! vous n'y réussirez pas.

Mes confrères, dit un notaire qui avait la grande tonsure et la grande couronne de prêtre<sup>121</sup>, le paraphe de ma signature est deux clefs en sautoir : vous voyez que je suis un notaire apostolique<sup>122</sup>. Autrefois, dans les grandes affaires, on stipulait, aujourd'hui on ne stipule plus la réserve du serment sur certaines reliques, sur certaines croix<sup>123</sup>. Cet acte de serment était un nouvel acte, et nous valait vingt, trente sous<sup>124</sup>, souvent davantage. Autrefois, nous pouvions être en même temps notaires civils ; aujourd'hui, nous ne pouvons plus être que notaires apostoliques<sup>125</sup>. Nous sommes d'ailleurs, comme vous, soumis au cours de justice<sup>126</sup>, tandis que vous n'êtes pas soumis à l'officialité comme nous<sup>127</sup>.

Le notaire apostolique vient de parler pour moi, dit un Bénédictin qui était à son côté. Autrefois les moines, dans le Pétou, nous pouvions recevoir des actes en matière civile ; la nouvelle coutume nous a restreints aux matières ecclésiastiques<sup>128</sup>. Mes confrères, nous ne sommes plus qu'à moitié confrères.

Il y avait à l'extrémité opposée trois notaires en habit court, papier et plumes sous le bras, la masse d'armes sur l'épaule. L'un d'eux était vieux, les deux autres jeunes. Mes confrères, dit le vieux, vous voyez ici le père, le fils et le neveu ; nous sommes en même temps notaires et sergents d'armes<sup>129</sup>, nous nous vons de l'écritoire aussi bien que de l'épée, mettez que j'aie aussi mal.

Un seul n'avait pas encore parlé. Mes confrères, dit-il, vous êtes tous plus heureux que moi ; vous allez voir. A trente ans je prévoyais qu'à soixante, plus ou moins, je n'y verrais peut-être pas très bien, et je demandai au roi de pouvoir changer

avance mon seing monographique, compliqué de plusieurs crochets et pieds de mouche ; je lui demandai en même temps de changer deux syllabes de mon nom, dont l'une n'est pas décente et l'autre appartenait au vieux langage des siècles passés. J'obtins l'un et l'autre par lettres en bonne forme<sup>128</sup>. Le public capricieux n'a depuis entièrement abandonné ; il voulait les crochets, les pieds de mouche, la vicille et peut-être la vilaine syllabe. Je n'ai osé prier le roi de me les rendre.

On aime les notaires, a continué maître Joachim, on les plaint. On ne plaint pas autant les greffiers ; toutefois ils sont prêts à plaindre. Cet hiver, un pauvre greffier d'une de nos cours royales, juridictions judiciaires, comme vous savez, particulières à notre province<sup>129</sup>, était entré chez moi. Il avait froid, je le fis chauffer. Messire l'avocat, me dit-il, je ne crois qu'il y ait d'hommes plus malheureux que les greffiers des cours royales. Vous voulez rire, lui répondis-je ; parlez donc des hauts greffiers, ce sont vraiment ceux-là qui sont malheureux. D'abord, le premier greffier du parlement, le plus haut de tous, quelque haut qu'il soit, n'ignore pas qu'il n'est qu'un simple scribe, comme le plus petit scribe de la plus petite scribe<sup>130</sup> de campagne ; ensuite il faut, comme on dit, qu'il partage le gâteau. Sans doute, les profits du greffe du parlement sont grands, le gâteau est grand ; mais il y a beaucoup de parts à faire, car, au parlement, il y a beaucoup de greffiers. Ajoutez la difficulté du travail. Absolument je me chargerais de l'histoire de la rivalité d'Athènes et de Lacédémone, de Rome et de Carthage, des Bourguignons et des Armagnacs, tandis que j'hésiterais à me charger des qualités de la sentence de certains procès, c'est-à-dire de l'histoire de telle procédure qui a duré un demi-siècle, de tous les exploits, de tous les actes de l'attaque et de la défense<sup>131</sup>. Je le sais, les greffiers des juridictions inférieures sont obligés de faire aussi des qualités ; mais quelle différence d'étendue et de volume ! Ils sont, je le sais aussi, obligés, à peine d'interdiction, de garder, comme ceux du parlement, le secret de leur cour<sup>132</sup> ; mais quelle différence de secret ! Ils sont de même obligés de faire crier à heure fixe l'audience du greffe<sup>133</sup> ; mais quelle différence d'audience ! Toutefois, le greffier de mairie royale finit par m'apitoyer. Considérez, me dit-il, que les greffiers au parlement ont ou petite mule ou mulet, un fin équipage pour aller à l'audience<sup>134</sup>, tandis que nous y allons en guêtres de cuir. Considérez que les greffiers de bailliage ont vingt sous pour l'écriture de chaque peau<sup>135</sup> ; nous sommes bien autrement, je veux dire bien moins payés. Le travail le plus



ingrat, c'est le nôtre. Par déférence, ajouta-t-il, je ne contesterai pas plus long-temps; mais les greffiers des mairies royales nous sommes les plus malheureux des greffiers, qui sont les plus malheureux de tous les gens de justice.

Voilà qui pourrait être vrai, s'il n'y avait ni sergents ni huissiers<sup>136</sup>, lui dit un sergent du bailliage, qui, dans ce moment, entra et qui s'assit vis-à-vis le greffier, à l'autre coin de la cheminée. D'abord, continua-t-il, vous savez comme moi que les sergents et les huissiers ne doivent pas être des ignorants, des gens sans lettres; qu'ils doivent savoir lire et écrire<sup>137</sup>; qu'ils ne doivent pas se présenter dans le dénûment d'argent; qu'ils doivent donner un cautionnement de cinquante livres<sup>138</sup>; qu'ils doivent être bien vêtus, les uns d'un hoqueton rouge ou de couleur<sup>139</sup>, les autres d'une robe noire. Quand enfin nous avons rempli toutes ces conditions, que nous avons fait présent de deux chapons au président de notre cour<sup>140</sup> et que nous sommes reçus, nos gains se réduisent à bien peu. Supposez que, d'un bout de l'année à l'autre, j'aie touché deux, trois cents personnes de ma verge<sup>141</sup>, que j'aie donné deux, trois cents assignations, c'est beaucoup, eh bien! j'ai gagné deux, trois cents sous<sup>142</sup>, pas davantage. Les onze-vingts sergents du Châtelet, qui prétendent avoir le droit d'exploiter dans tout le royaume et de se domicilier où ils veulent<sup>143</sup>, viennent nous prendre nos meilleures comminations. À la vérité, nous avons cinq sous pour mener un débiteur en prison<sup>144</sup>, et, s'il était raisonnable, s'il voulait tranquillement laisser mener, nous serions assez payés; mais, dès que nous nous approchons, c'est plutôt lui qui nous prend au collet; alors il faut faire au plus fort, au plus courageux et au plus brave. Et tel est notre malheur, notre pauvreté, que, bien loin de fuir ces aventures, nous sommes obligés souvent de nous faire casser bras et jambes, de nous faire rompre les côtes pour vivre. Haste! encore; mais aujourd'hui la nouvelle justice ne veut nous tenir compte que des larges et profondes blessures bien apparentes<sup>145</sup>, et alors même en tient-elle assez mauvais compte: aujourd'hui il n'y a rien à aussi bon marché que le sang des huissiers et des sergents. Je pourrais, à cet égard, vous raconter mille histoires; il me suffira d'une. Les commissaires du roi donnèrent ordre à un de mes vieux camarades d'aller signifier une protestation à une ville voisine, où l'on refusait d'ouvrir les portes. Pendant qu'au pied des murailles il lisait ses écritures, les habitants qui étaient aux créneaux le menacèrent, son procès-verbal latin portait *stercorare super illum*. Il s'enfuit; alors il lui lancèrent des pierres, ils lui tirèrent même plusieurs coups de canon<sup>146</sup>.



prouva un tremblement de nerfs qui , sans doute , lui durera le reste de sa vie. Il est encore sans pension ni récompense. — Est-il , continua le sergent , en venir maintenant à nos honneurs ? C'est , quoi qu'on en dise , bien peu de chose. On dit que les sergents ont le noble droit de *committimus* ; je ne le nie pas , mais ce sont seulement ceux de Paris <sup>147</sup>. On dit aussi que notre chef , le premier huissier au parlement , a le bonnet fourré ; mais où il lui serait le plus honorable , à l'audience , il ne peut le mettre <sup>148</sup>. Quant à nous , lorsque nous sortons de notre juridiction , nous sommes tenus de déposer notre verge <sup>149</sup> ; et , si nous ne déposons pas notre épée , nous ne pouvons que la porter sous la robe , et n'en laisser voir tout au plus que la poignée <sup>150</sup>.

A cette heure , Messieurs , grand nombre d'entre vous allez me demander si les magistrats judiciaires sont ou ne sont pas avocats. Supposez que je vous réponde oui , vous ne manquerez pas de dire que , si nous ne sommes pas heureux comme avocats , nous sommes heureux comme magistrats. Supposez , au contraire , que je réponde non , je dépouille notre ordre de son plus bel ornement. Toutefois , parce que c'est la vérité , je conviendrai que , depuis le plus petit juge jusqu'au chancelier de France , tous les magistrats font partie de l'ordre des avocats ; mais , parce que c'est aussi la vérité , je dirai qu'ils ne sont pas heureux. Montrons les divers degrés de juridiction.

Montrons d'abord le premier degré. Il y a au moins cent mille basses justices <sup>151</sup> , par conséquent cent mille justices , soit moyennes , soit directes ; par conséquent aussi cent mille hautes justices <sup>152</sup> , qui toutes , suivant leurs diverses attributions , connaissent des procès en première instance <sup>153</sup>. Voilà , diriez-vous aussitôt , trois cent mille places de juges seigneuriaux. Fort bien , vous répondrai-je ; mais vous saurez que souvent ces justices ne s'étendent que sur un hameau , sur une maison , sur un grand champ ou sur plusieurs petits champs <sup>154</sup> ; que chaque juge en a cinq ou six <sup>155</sup> , avec lesquelles il ne peut même vivre , car , pour nourrir sa famille , il est souvent obligé d'aller plaider <sup>156</sup> le soir devant un juge qui , aussi pauvre et aussi chargé de famille , est venu plaider devant lui le matin. — Montrons un autre degré. Je conviendrai que le roi est ordinairement plus grand seigneur , je conviendrai que les justices royales sont plus étendues ; mais il faut plus d'officiers pour les desservir <sup>157</sup> , et les juges y sont aussi misérables. — Montrons-en un autre. Répondez-moi , y a-t-il rien de plus bizarre qu'un magistrat qui , en hiver , juge les différends des citoyens , est gardien de leurs droits respectifs , et qui , en été , va dans la campagne ennemie butiner , ravager ,

incendier ; qui , en hiver , tient suspendu le glaive de la justice sur la tête de l'accusé qu'on amène pieds et poings liés devant son tribunal , et qui , en été , prend sa plus longue épée , va s'en escrimer à tort et à travers sur les champs de bataille<sup>160</sup>, où tantôt il frappe et tantôt il est frappé ? Pour mettre fin à un pareil ordre de choses , que le dernier siècle trouvant sans doute bon et que l'avant-dernier siècle trouvait sans doute encore meilleur , qu'a fait le siècle actuel , ou plutôt qu'a-t-il fait faire par le roi ? Il a fait entourer de plusieurs conseillers , nécessairement gradués<sup>161</sup>, nécessairement savants , ces baillis , ces sénéchaux. Répondez-moi encore , Messieurs , pensez-vous que des gend'armes qui ne savent rien soient bien heureux d'être conseillés par des conseillers savants ? Pensez-vous aussi que des conseillers savants soient bien heureux de conseiller des gend'armes qui ne savent rien , qui ne sont pas même en état de recevoir leurs conseils ? Soyez sûrs que dans ces cours de bailliage , de sénéchaussée , où la science en robe longue , en chaperon , est présidée par l'ignorance en robe courte<sup>162</sup>, en épée , personne n'est heureux.

Montons le plus haut degré , où il s'est opéré de grandes révolutions qui rendent le parlement de Paris si malheureux , car aujourd'hui il ne couvre plus toute la France<sup>163</sup>. Il a vu douloureusement ériger , en 1443 , celui de Toulouse<sup>164</sup> ; en 1453 , celui de Grenoble<sup>165</sup> ; en 1462 , celui de Bordeaux<sup>166</sup> ; en 1476 , celui de Dijon<sup>167</sup> ; en 1499 , celui de Rouen<sup>168</sup>. — Ce n'est pas tout : il s'est vu diviser lui-même. Il n'avait qu'une seule chambre , il a maintenant la grand'chambre , où l'on plaide de vive voix ; celle des enquêtes , où l'on juge les procès écrits ; celle des requêtes , où sont portés les procès des personnes privilégiées ; enfin celle de la Tournelle , qui a la connaissance exclusive des affaires criminelles<sup>169</sup>. Je ne compte pas sa section ambulante des grands jours , ni sa section temporaire , qui juge dans le lieu même de ses séances , qui tient la chambre des vacations<sup>170</sup>. — Ce n'est pas tout encore. Au siècle dernier , les membres du parlement n'étaient qu'au nombre de soixante-treize<sup>171</sup> ; ils sont aujourd'hui au nombre de cent : douze pairs , huit maîtres des requêtes , quarante conseillers clercs , quarante conseillers laïques , dont quatre ont exclusivement la présidence<sup>172</sup>. — Toutefois , les cinq autres parlements sont bien plus malheureux : car , quoique égaux en rang et en honneur , ils ne le sont pas en illustration. Celui de Paris , bien qu'il fraternise avec la plus parfaite égalité avec celui de Toulouse<sup>173</sup>, est et sera toujours le premier.

Pour moi, quand je rêve, soit endormi, soit éveillé, je me fais ou roi de France, ou avocat général au parlement de Paris, portant la parole devant cette auguste assemblée de sénateurs elercs en habits violets<sup>172</sup>, de sénateurs laïques en habits d'écarlate, en habits royaux<sup>173</sup>, présidée par son vénérable chef, la tête couverte d'un mortier de velours passementé d'or<sup>174</sup>.

Mais ne me suis-je point pris par mes propres paroles ? Et ces membres des parlements, si élevés en dignité et en gloire, ne sont-ils pas les hommes les plus heureux ? Non, Messires. D'abord ils n'ont pas de salaires proportionnés à leur rang. Les conseillers au parlement de Paris, ces glorieux et redoutables juges, qui ont l'initiative de la réformation des lois<sup>175</sup>, qui reçoivent officiellement les compliments du pape<sup>176</sup>, même les compliments des conciles<sup>177</sup>, qui admettent les princesses du sang à leur faire la révérence<sup>178</sup>, qui répondent aux demandes écrites des princes du sang *nil, rien*<sup>179</sup>, qui disposent de la souveraineté des provinces<sup>180</sup>, qui font trancher la tête au connétable<sup>181</sup>, n'ont par jour que quinze sous<sup>182</sup>. — Les conseillers au parlement de Bordeaux n'ont pas davantage<sup>183</sup>. — Ceux au parlement de Toulouse n'en ont guère que la moitié<sup>184</sup>. — Ceux des autres parlements ne sont pas traités avec plus de magnificence. Encore si ces appointements étaient exactement payés ; mais souvent ils ne le sont pas, et les parlements sont alors obligés d'envoyer chez les trésoriers deux conseillers mangeurs<sup>185</sup>, et si cela ne suffit pas, ils cessent de rendre la justice<sup>186</sup>, ferment les portes du Palais, ce qui fait aussitôt ouvrir celles du trésor.

Si je ne parlais du chancelier, vous croiriez que du moins celui-là est heureux, et toutefois il n'est pas plus heureux, il est même moins heureux que les autres. Je dirai bien, comme vous, qu'il a quatre mille livres d'appointements<sup>187</sup>, qu'il tient les sceaux de l'état, qu'il est le chef de la magistrature, qu'il reçoit les ordres de la bouche du roi<sup>188</sup>, que souvent le roi parle par sa bouche ; mais il habite la cour ; il est toujours dans ces hautes régions où se forment les tempêtes et les orages. Il est lui-même quelquefois atteint par la foudre ; on le fait alors président d'une cour supérieure<sup>189</sup>, où il n'est pas comme un simple conseiller qui s'est honorablement élevé, mais comme un homme tombé dans une haute place d'une autre beaucoup plus haute.

Je conclus. Les gens de robe dans leurs diverses classes sont les plus malheureux. Messires, on peut ne pas bien défendre, on ne peut perdre une bonne cause devant de bons juges.

## HISTOIRE XVIII. — LE MÉDECIN.

A cette veillée, trois personnes, vers lesquelles se portaient les regards, occupaient le milieu des bancs. C'était le médecin de la ville<sup>1</sup>, en longue robe grise, ceinture noire, chaperon noir avec mentonnière noire<sup>2</sup>, ayant à sa droite un chirurgien, distingué par son collet rouge, sa toque rouge<sup>3</sup>, et à sa gauche un apothicaire, habillé à peu près comme un épicier droguiste<sup>4</sup>. Tous les trois ont gravement salué. Le médecin a pris la parole.

Je suis, a-t-il dit, le fils aîné du premier professeur de médecine de Paris qui se soit marié. J'ai quarante-sept ans; il y en a quarante-huit que le cardinal d'Estouteville, réformateur de l'Université, reconnut que, si les cardinaux ne devaient pas avoir de femme, les médecins devaient en avoir<sup>5</sup>. Mon père, âgé de quarante et quelques années lorsque les nouveaux statuts furent publiés, n'avait pas de temps à perdre : il n'en perdit pas, car aussitôt, parmi ses jeunes malades, il en choisit une des mieux constituées et il en fit son épouse. Il s'était si bien conservé, ou plutôt il entendait si bien son art, qu'au bout de neuf mois il eut un gros garçon, en quelques années suivi de quelques autres.

Quoique médecin, mon père haïssait quelque chose plus que la fièvre : il disait que l'arabisme avait lui seul fait plus de mal que tous les maux de la terre ensemble; il disait aussi que la médecine grecque faisait autant de bien que l'arabisme avait fait de mal. Mon père avait raison : il se portait bien; il passait déjà quatre-vingt-dix ans, et, avec le secours de la nouvelle médecine grecque, il se disposait à passer cent ans et au delà, quand, dans une légère indisposition, s'étant voulu littéralement traiter suivant la méthode d'Hippocrate, il s'était presque subitement malade. J'étais absent. A mon arrivée, je trouvai ma mère, tantôt pleurant, gémissant de la mort de son époux, tantôt blasphémant le nom d'Hippocrate, dont elle jetait et rejetait le livre manuscrit contre le parquet. Je le ramassai, je le lus avec attention. Le prince de la médecine ne pouvait avoir tort. Je découvris une faute grave de copie qui formait un contresens manifeste; mais mon père n'avait pu la voir, il n'était pas assez habile dans le grec : car, de même que les autres médecins de son temps, il ne l'avait appris que dans un âge avancé, lorsque, après la prise de

Constantinople, tout le monde, pour avoir un prétexte plus honnête de nourrir les savants fugitifs de cette ville, se mit à apprendre leur langue<sup>6</sup>. J'eus beau faire, beau dire, ma bonne mère ne put jamais sincèrement pardonner à la médecine grecque. Quant à moi, qui étais convaincu qu'elle était innocente de la mort de mon père, qu'elle avait au contraire prolongé sa vie, et qu'elle l'aurait prolongée long-temps encore si le texte par d'Hippocrate eût été, comme aujourd'hui, imprimé, je m'attachai plus qu'auparavant à cette belle médecine.

Dans ce temps, j'exerçais déjà mon état; j'avais été reçu médecin à Montpellier, où mon père avait jugé à propos de m'envoyer. Si je voulais, me dit-il, je pourrais bien te faire graduer plus lestement à Paris: tes quatre années d'études en philosophie compteraient pour deux d'études en médecine; dans deux autres années, tu serais admis à l'examen du baccalauréat, bientôt à l'acte des herbes; dès qu'on est herbier<sup>7</sup>, on est bientôt bachelier; ensuite on fait son cours de licence et on est licencié, c'est-à-dire médecin, si l'on veut s'arrêter à ce grade<sup>8</sup>; mais j'aime mieux que tu sois gradué à la plus célèbre école de France, à celle de Montpellier<sup>9</sup>. Il me mit entre les mains une bourse contenant bon nombre de pièces d'or. Mon fils, ajouta-t-il, que le produit des fièvres, des catharres, des maux guéris, serve à en guérir d'autres; va-t'en apprendre à faire aussi bien et mieux. Je partis. Je rapportai un bonnet de docteur.

C'est dans la savante école de Montpellier que je pris un goût si vif pour l'anatomie, qu'il ne me laissait aucun repos ni jour ni nuit; sans cesse je comparais celle de Chauliac<sup>10</sup> avec celle de Galien; lorsqu'elles n'étaient pas d'accord, j'allais au banc des dissections<sup>11</sup>, et l'observation bien faite, ou, si vous voulez, la raison, était toujours du côté de Galien: c'est que Galien était Grec, et que Chauliac, bien que natif du diocèse de Mende<sup>12</sup>, était Arabe; du moins cet habile homme s'est trop souvent laissé guider par les Arabes<sup>13</sup>.

L'anatomie m'avait montré la structure du corps humain; la dririmancie<sup>14</sup>, la scatomancie<sup>15</sup>, furent ensuite pour moi les deux flambeaux de sa physiologie interne. Ah! Messires, votre oreille, votre odorat, vos sens, sont effrayés; vous vous félicitez de ne pas être, comme nous, obligés de vous dévouer au service de la médecine!

Je ne cessai toutefois de m'appliquer avec un égal courage à ses différentes parties. Enfin, quand j'eus vu l'homme avec tous ses millions de maux, la science avec tous ses millions de remèdes; quand j'eus pleinement embrassé toute l'étendue de la pa-

thologie, toute l'étendue de la thérapeutique, j'osai m'offrir au public; mais la confiance de la riche bourgeoisie n'est pas facile à obtenir comme celle de la pauvre bourgeoisie, et cependant, ce n'est qu'après l'avoir obtenue qu'on peut obtenir celle de la noblesse, comme ce n'est qu'après avoir obtenu celle de la noblesse qu'on peut obtenir celle du clergé.

A force d'attendre, les années amenèrent une de ces pestes qui obligent les états provinciaux à passer d'une ville dans une autre<sup>16</sup>, les parlements trop voisins des prisons à aller rendre la justice dans les salles des couvents<sup>17</sup>, et même à ne pas recevoir les requêtes des mains des plaideurs, qui alors les déposent dans un coffre à l'entrée de l'auditoire<sup>18</sup>. Je fus appelé ici, et, soit par la saignée, soit par la cauterisation des bubons<sup>19</sup>, j'y guéris de cette terrible maladie un échevin, presque dans le même temps où le médecin de la ville, vieux arabiste caché, mourait en refusant obstinément de se laisser traiter suivant la méthode galéniste. La municipalité m'offrit aussitôt sa place. Je l'acceptai, bien qu'elle ne valût pas celle de médecin, ni même celle de chirurgien<sup>20</sup> de plusieurs autres villes; mais elle est ici la première et la plus honorable pour les gens de notre état: d'où vous ne devez pas conclure que je vis content et heureux.

Tenez, Messires, voici ma journée d'aujourd'hui; elle n'est pas la pire de celles de cette semaine, et cette semaine n'est pas la pire des autres, et mon sort parmi les médecins n'est pas le pire.

Hier au soir, après avoir long-temps demandé à mes livres italiens, espagnols, allemands, latins, et surtout grecs, des conseils sur la cure de mes malades, les yeux appesantis par une longue lecture et par un sommeil retardé depuis plusieurs heures, j'ai dû me coucher. Ce matin, il n'était pas encore jour qu'on a frappé à ma porte; en même temps on m'appelait sous les fenêtres. Je me suis levé à la hâte. Le notaire de la rue Saint-Jacques<sup>21</sup> se mourait; je l'ai trouvé qui se débattait contre une indigestion qu'il avait prise à un repas de nocce. Il avait beaucoup vomé, je l'ai fait vomir encore; la nature s'aidait, je l'ai aidée.

Il était déjà neuf heures quand j'ai quitté ce notaire. Je me suis souvenu que j'avais promis, bon gré mal gré, d'aller déjeuner chez un trésorier, j'y ai été. J'y ai trouvé nombreuse compagnie, entre autres personnes, plusieurs jeunes prébendés qui se sont jetés sur le déjeuner de manière à me faire craindre l'accident du notaire. Je leur ai représenté le danger de surcharger l'estomac; je leur ai cité la Méthode<sup>22</sup>; je leur ai fait voir, d'après l'autorité de son auteur, combien étaient pernicieux ces divers mets succulents dont se nourrissent les riches. Cela est vrai.



dit un des jeunes prébendés, le Galien de notre bibliothèque prétend que le bœuf et le lièvre épaississent le sang, donnent des obstructions<sup>32</sup> ; toutefois, j'aime beaucoup le bœuf, beaucoup le lièvre, j'en mange beaucoup, et, avec la permission de Galien, je n'ai pas d'obstructions. S'il faut l'en croire, a dit à son tour un de ses confrères, la viande de porc engendre la mélancolie<sup>33</sup> ; pour moi, je ne suis triste que lorsque je n'en mange pas. Laissons toutes ces rêveries, mangeons de tout, buvons du nouveau, du vieux, du rouge, du blanc, ont dit en chœur tous les prébendés, et, pour faire enrager la Méthode et les méthodistes, portons-nous bien. Mes amis, leur ai-je répondu, vous ne vous porterez pas bien, vous aurez la goutte : les Bourbons, qui sont d'une aussi bonne maison que vous, l'ont, et c'est ainsi que chez eux elle est devenue héréditaire<sup>34</sup>.

J'ai eu occasion de remarquer mille fois que dans la jeunesse on ne croit guère à la médecine ; mais, à mesure qu'on vieillit, les illusions de l'âge se dissipent. Je me suis tourné du côté des gens graves ; je leur ai parlé [de leur santé. Ceux-ci ont imposé silence aux jeunes gens, dont l'humeur un peu trop gaie commençait à altérer la mienne. Messires, ai-je dit, cette partie de notre science qui s'occupe du maintien de la santé, et que, depuis que nous parlons le grec, nous avons nommée hygiène, vous ouvre ses trésors. Platine, ce célèbre disciple de Bessarion<sup>35</sup>, vous enseigne le temps qu'il faut donner au sommeil, au travail, aux récréations, aux plaisirs<sup>37</sup>, en même temps que le célèbre platonicien Maraile Fiscin vous dit qu'en corrigeant le sang par les aliments, en réchauffant celui qui est trop froid, en refroidissant celui qui est trop chaud, en épaississant celui qui est trop clair, en clarifiant celui qui est trop épais, on le rend propre à conserver long-temps l'humide radical, cette huile mystérieuse qui entretient la flamme de la vie<sup>38</sup>. L'hygiène grecque, ne parvint-elle à ne nous faire vivre que cent quarante ans, comme Galien, qui était d'une complexion faible<sup>39</sup>, ne devrait pas être dédaignée.

J'ai ensuite parlé des découvertes de ce même Fiscin, qui le premier a reconnu que les esprits vitaux étaient de même nature que l'éther dans lequel se meuvent les astres<sup>40</sup>, ce qui donne aux alchimistes le moyen de recueillir à volonté dans leurs flacons des esprits vitaux, et d'en saturer ce grand nombre de valetudinaires qui en manquent.

On était à peine au milieu du déjeuner qu'il m'a fallu prendre congé du trésorier et des convives : l'heure de mes visites était venue. J'ai couru chez mes malades. J'étais accompagné de mon

neveu, jeune homme de la plus grande espérance : depuis quelque temps il suit mes traitements avec une exactitude qui annonce la vocation pour son art.

Quand nous sommes sortis de chez le premier malade, je lui ai demandé d'où venaient les maladies? Il m'a répondu sans hésiter : De la raréfaction ou de la superfluité des humeurs<sup>31</sup>. — Comment rétablir l'équilibre? — Par les purgations. — J'ai donc fait une faute de ne point purger cet homme? — Vous avez, au contraire, agi très prudemment : le siège de la maladie est au bas-ventre, et, pour donner des remèdes, il faut attendre que la lune soit dans le signe de la Balance, qui domine cette partie de notre corps<sup>32</sup>; il le faut encore parce que le signe de la Balance doit nécessairement influencer sur le juste équilibre des fluides; il le faut enfin parce que les drogues médicamenteuses qu'il doit lui être administrées se trouvent sous la domination des planètes<sup>33</sup>, dont nous ne pouvons avancer le cours. — A la bonne heure!

Nous avons fait une seconde visite. Que pensez-vous de ce malade? lui ai-je demandé en sortant. Il m'a répondu qu'il avait à craindre le septième jour, parce que la lune serait dans le quatrième aspect. Et, lui ai-je demandé encore, le quatorzième n'est-il pas aussi à redouter? ce sera le jour où la lune se trouvera dans l'aspect opposé<sup>34</sup>. Mon ami, ai-je ajouté, le grand médecin doit tenir compte des divers aspects de cet astre; je vous assure qu'il m'ont souvent bien contrarié.

Après avoir quitté le troisième malade, je lui ai dit : Vous qui prétendez si bien connaître les pronostics astrologiques d'Hippocrate, que pensez-vous de la maladie de ce procureur? — Qu'elle sera mortelle, ou du moins très longue, parce qu'elle a commencé le jour où la lune était dans le signe des Gémeaux, signe le plus malheureux pour les malades<sup>35</sup>. — Bien, très bien mon neveu; soyons quelquefois arabistes<sup>36</sup>, s'il le faut, mais seulement lorsque les arabistes seront hippocratistes, galénistes; alors nous ne cesserons d'être Grecs<sup>37</sup>.

En sortant de chez un jeune garçon de son âge, malade d'un grand mal de tête, à qui j'ai fait raser les cheveux, frotter le crâne avec de la bétoune<sup>38</sup>, appliquer ensuite un pigeon préparé au vinaigre<sup>39</sup>, il a su me dire, avec une rare sagacité, l'effet que je devais attendre de ces remèdes.

Nous nous sommes arrêtés chez la femme du scelleur du halage<sup>40</sup>, qui se plaint de la rate. Pourquoi ai-je ordonné cinq pilules plutôt que quatre? ai-je demandé à mon neveu. — C'est la méthode de tous les bons médecins de préférer les nombres im-



paire. — Oui, mon ami, lui ai-je dit, vous ne vous trompez point; elle nous est venue du savant professeur bolonais le célèbre Barthélemi Montagna<sup>41</sup>.

— Nous allons voir quelqu'un qui a la lèpre, ai-je dit à mon neveu; je l'ai guéri, ou du moins c'est à peu près fait. Dites-moi avec quels spécifiques je l'ai traité? Il m'en a nommé trente; il ne m'a point nommé le mien, le bouillon de vipère<sup>42</sup>. Soyez sûr qu'à l'avenir il l'emploiera souvent dans cette maladie.

J'avais laissé une jeune dame dans un état assez inquiétant. Nous sommes entrés chez elle; je l'ai trouvée entièrement remise. Son teint, de nouveau coloré d'un beau vermillon, annonçait la bonne distribution du sang; sa peau, redevenue douce et satinée, annonçait une bonne distribution d'humeur; le feu de ses yeux n'était qu'une émanation des forces vitales rétablies. Je n'avais là plus que faire, nous nous sommes retirés. Quels remèdes pensez-vous, ai-je dit à mon élève, que j'ai ordonnés à cette dame? Il m'a répondu : *Recipe agrimoniam cum croco et cardamomo*. — Non. — *Margaritam, lactucam*<sup>43</sup>. — Non. — Du vin préparé avec de la buglose, ou peut-être du vin où l'on a plongé, à cinquante reprises, des lames d'argent en lacandescence, *vinum argentatum*<sup>44</sup>. — Non, non. — Une préparation d'or buë dans un vase d'or. — Non, non. — Qu'avez-vous donc ordonné? — Ma belle malade, ai-je dit à cette dame, la tristesse est la source cachée de la plupart des maladies. Changez la tenture de votre chambre en une plus fraîche et plus gaie; ayez un lit à balançoire; prenez des bains légèrement chauds et bien parfumés; allez vous promener le long des bois et des haies fleuries; endormez-vous au son des cascades de votre jardin; faites venir votre joueur de luth; faites-le chanter, chantez avec lui; voyez le monde; dissipez-vous; réjouissez-vous; récréez vos esprits<sup>45</sup>. Vous avez vu l'effet de mon ordonnance. Les gothiques médecins du siècle dernier, avec leur habit lugubre et leur pharmacopée plus lugubre, auraient tué cette aimable personne. Aussi notre siècle s'est-il empressé de proscrire la plupart de leurs remèdes, et, dans les parties où notre thérapeutique diffère le plus de la leur, c'est là qu'elle est la meilleure. — Mon neveu écoutait; rien n'était perdu. J'élève pour le public un homme qui dans peu lui sera d'un grand secours.

Je suis rentré avec mon neveu; nous avons dîné. À peine la table a été desservie, qu'on est venu m'avertir que j'étais attendu à une consultation. Mon cher oncle, m'a dit mon neveu, j'ai remarqué depuis long-temps que, pour l'heure de vos repas

comme pour l'heure des remèdes ordonnés à vos maux, observez l'influence des différentes atmosphères du jour, il me semble que vous ne vous donnez pas assez de garde au lever de table. Je tiens de vous qu'il y a quatre sortes de sucs alimentaires : celle de l'estomac, celle du foie, celle des veines, celle des membres<sup>47</sup>, et que cette dernière dépend bien que par la promenade, ou par quelque autre exercice. Mon ami, lui ai-je répondu en le quittant, d'où vient la santé des malades, ensuite la nôtre.

Je me suis rendu au lieu de la consultation : c'était chez un jeune archer, infecté du mal de la grand'gorge<sup>48</sup>. Il nous a franchement conté ses aventures. Messires, nous a-t-il dit, d'Avignon sans songer à mal, je vous assure, quand un nombreux cortège amena une jolie fille, portant une aiguillette sur l'épaule ; elle était précédée d'un tambour, et marchait côté du capitaine des sergents de ville, qui annonçait au peuple qu'elle allait demeurer dans une maison publique<sup>49</sup>. Mon ami suivit ; je suivis mon ami ; on nous suivit ; car, je ne sais comment en vérité, on nous avait pris pour des juifs. Nous étions dans une des plus vilaines maisons d'une des plus vilaines rues de la ville. Bientôt le magistrat avec ses agents se présenta ; nous fit lecture des statuts de la bonne reine Jehanne, qui, sous peine de prison, interdisent aux Juifs l'entrée des maisons<sup>50</sup>. Mais que celle où nous étions<sup>51</sup>. Bien nous valut de savoir nous défendre. Messire, dîmes-nous, qui ne connaît ces statuts ? Mais nous ne sommes pas Juifs ; nous sommes gentilshommes. L'un de nous se nomma. En même temps nous nous mîmes à chanter vêpres ; après quoi nous demandâmes à manger du cochon, du jambon, du lard. On nous laissa. Malheureusement, quelques jours auparavant avait débarqué à Marseille une peste, dont l'équipage était venu à Avignon, et y avait apporté cette cruelle maladie que Christophe Colomb, qu'on devrait lire, a été chercher dans le Nouveau-Monde<sup>52</sup>.

Ensuite, la consultation a commencé. Comme le jeune archer entend un peu le latin, il a voulu qu'elle eût lieu devant lui. Notre doyen a parlé avec beaucoup d'érudition et de dignité. Après avoir fait l'éloge de la médecine, que les surnaux même prouvent, au rapport de Pline<sup>53</sup> ; énuméré les quatre complexions et les maladies qui en proviennent<sup>54</sup> ; prouvé que, suivant saint Augustin, le cours naturel de la vie était autrefois plus long<sup>55</sup>, et démontré que, sauf la révérence due à Aristote, l'homme qui se marie ne doit pas avoir environ vingt ans de plus que la femme<sup>56</sup>.

il ré te trop d'inconvénients d'un aussi long célibat ;  
 x passages de Platon sur les facultés du corps  
 et le bon usage qu'il importe d'en faire dans toutes  
 oes de la vie ; dit mille autres belles choses , non sans  
 souvent interrompu par le jeune homme , qui s'est  
 a p urs reprises : Cela ne fait rien à mon affaire ! venez  
 a e ! notre ancien a passé à cette terrible maladie vé-  
 e que le beau monde , qui sait aujourd'hui le grec , ap-  
 syphilitique. Il a fort élégamment décrit l'ancienne,  
 ranc<sup>56</sup>, Chauliac<sup>57</sup>, et ensuite a non moins élégam-  
 ie les différences avec la nouvelle , qui n'est pas ,  
 e pu dire certains médecins , tombée de la lune<sup>58</sup>,  
 qui a réellement et trop réellement apportée d'Haiti-  
 n en Espagne , d'Espagne à Naples , de Naples en  
 . il a déploré l'existence , assigné les caractères ma-  
 con eux ; il a fini par déclarer que la médecine était sans  
 à s rd , et que cette nouvelle maladie était incur-  
 1 ) nous ont été recueillies ; celle de notre doyen a été  
 u adoptée , ce qui a mis le jeune archer dans une  
 r , qu'il s'est levé et a éclaté en injures. La belle mé-  
 , criait-il , la belle médecine ! les beaux médecins !

nous sommes retirés , et , étant entrés chez notre doyen ,  
 u imement délibéré que les échevins seraient informés  
 approches du printemps , la grand'gorre devenant plus  
 cuse<sup>60</sup>, il convenait d'adopter les mesures sanitaires pri-  
 a Paris , de renfermer plus tôt que plus tard aux nouvelles  
 roseries du mal de Naples<sup>61</sup> les habitants qui en étaient at-  
 ts , et , quant aux étrangers , de leur ordonner de sortir de la  
 e , sous peine d'être pendus<sup>62</sup>.

s confrères , a dit un des médecins consultants , le roi ne  
 pas aux médecins de faire faire des prières par les trois  
 s des villes pour que nous soyons préservés des vents de  
 63 ; il ne leur refuserait pas non plus de proscrire les maisons  
 lébauche , ou du moins de les soumettre à une police plus  
 re. Tandis qu'à Paris ces maisons sont fermées depuis le  
 her jusqu'au lever du soleil<sup>64</sup>, à Toulouse , celle de *las fil-*  
*communas* , qui vivent sous le gouvernement d'une *abbessa*,  
 décorée de l'écusson de France , et , par ses privilèges , im-  
 ités , libertés , franchises , elle se prétend exempte de toute  
 eillance<sup>65</sup>. — Tandis qu'à Montdidier les filles de ces mai-  
 sont condamnées à avoir les cheveux brûlés si elles entre-  
 rent des hommes chez elles<sup>66</sup>, en Dauphiné , il est dé-  
 u , à peine de cent sous , de leur faire aucune insulte<sup>67</sup>. —

Tandis qu'à Aix elles ne peuvent paraître en public que le visage voilé<sup>68</sup>, à Souloire, elles peuvent porter de belles robes pourvu qu'elles en donnent la manche droite au juge<sup>69</sup> — Tandis qu'à Montluçon elles sont soumises à l'humiliant tribut de quatre deniers<sup>70</sup>, et qu'ici, à Troyes, elles sont soumises au tribut encore plus humiliant de cinq sous à payer au bourreau<sup>71</sup>, à Dijon, elles sont indépendantes dans la maison que leur afferme avec les meubles, la municipalité<sup>72</sup>, et à Beaucaire, encore plus indépendantes dans la maison que leur afferme le fisc<sup>73</sup>.

Mon confrère, lui ai-je répondu, la peur va faire mieux que pérer une réforme; elle va achever l'œuvre qu'avait commencé le saint roi Louis IX; elle va faire fermer ces maisons si basement réglementées, ou si impudemment tolérées par les premiers vieux siècles. La peur est aujourd'hui si grande, que ceux qui tiennent ces maisons à ferme demandent partout la diminution du prix ou la résiliation de leur bail<sup>74</sup>; la peur est si grande, que les parents n'osent plus envoyer leurs enfants dans les villes, et que les universités sont désertes<sup>75</sup>.

Plaignez notre sort, Messires, plaignez-le surtout quand nous avons à lutter contre ces nouvelles maladies qui ont fait rage dans ces derniers temps, contre le scorbut<sup>76</sup>, la coqueluche<sup>77</sup>, la grippe<sup>78</sup>, la suette<sup>79</sup>, surtout quand nous avons à lutter contre l'affreuse maladie dont je viens de parler. Elle fera, n'en doutez pas, le malheur et le désespoir de nos successeurs, qui, dans les siècles futurs, ne parviendront peut-être qu'avec peine à empêcher que la race humaine soit affaiblie, dégradée, soit éteinte dans ses sources.

En revenant chez moi, je suis entré dans plusieurs boutiques d'apothicaire, où j'avais à faire mon inspection<sup>80</sup>. J'ai commencé par celle du vieux Santonge; j'y ai rencontré le chirurgien Étienne, qui, depuis plusieurs jours, court toutes les maisons de la ville, donnant à souper une grosse pierre qu'il a extraite de mes malades avec une dextérité et une habileté sans pareille, et là il fallait l'entendre sur la supériorité de la chirurgie actuelle. Que les partisans du siècle passé viennent! s'écriait-il: qu'ils osent soutenir que nos devanciers auraient aussi guéri cet homme; ils l'auraient laissé mourir! En effet, que nous disent deux plus célèbres chirurgiens de ce temps, Lanfranc et Celse? Lanfranc propose d'abord les méthodes préventives: il fait boire de préférence de l'eau de rivière; il fait manger avec préférence des perdrix, des alouettes<sup>81</sup>; il veut ensuite, quand la pierre est formée, qu'on essaie de la détruire par l'eau de fraiche, par le sang de bouc<sup>82</sup>; quand enfin il en vient à l'opé-

Il la décrit moins clairement que Chauliac : il ne l'avait pas <sup>82</sup>. Chauliac l'avait vu faire, sans doute en Italie, mais il avait jamais faite. Voici sa théorie : le malade, à jeun, saute plusieurs reprises, afin de faire descendre la pierre ; ensuite, ou attaché à un banc, ou saisi par un fort valet, qui le tient sur ses genoux et le tient dans la position convenable ; le chirurgien incise avec un rasoir le péritoine, et tire la pierre, soit avec un crochet, soit avec des tenailles graissées, ou bien au moyen d'une tarière ; il coud la plaie, et il ne lève le malade que le troisième jour<sup>84</sup>.

Mais qu'il y a loin de la théorie à la pratique, à la savante et à la pratique de notre âge ! Je le demande, depuis ce franc <sup>83</sup> condamné à mort, que le roi, en 1474, donna à la chirurgie qui fut si heureusement taillé, guéri<sup>85</sup>, qui peut dire le nombre d'hommes sauvés par la taille ! Oui, certes, les pierres, calculs extraits, sont les immortels monuments de la chirurgie française au quinzième siècle.

Mais ne craignez pas, Messieurs, de voir les chirurgiens s'enfler de gloire : leur état est trop humilié. D'un côté, par les onguents, comme aux drameurs-thériacleurs<sup>86</sup>, et, de l'autre, par les opérations, aux drameurs-farceurs-opérateurs à couteaux de pierre. Et voici le pis : il est aux trois quarts au moins composé de chirurgiens-barbiers, de barbiers-chirurgiens, qui font la médecine dans leur boutique, ce qui ne serait rien s'ils n'y savaient rien, s'ils n'y faisaient différentes opérations chirurgicales<sup>88</sup> ; si même ne serait pas notre désespoir s'ils ne se confondaient avec le public ne les confondait avec nous. Toutefois, le public sait bien distinguer leurs enseignes des nôtres, au bas desquelles ne pendent pas des plats à barbe<sup>89</sup>, mais des boîtes<sup>90</sup>. Le public devrait bien aussi ne pas ignorer que nous sommes des chirurgiens jurés<sup>91</sup> ; il devrait bien savoir que nous avons étudié le latin, le grec, la rhétorique, la logique<sup>92</sup>, et que nous sommes examinés devant la cour de justice par les maîtres, dont nous ne pouvons désarmer la docte sévérité, car il ne nous est permis de leur donner qu'un bonnet double<sup>93</sup>.

Les barbiers-chirurgiens se vantent de forger leurs instruments<sup>94</sup>, mais ils ne forgent ni l'aiguille à coudre les plaies, avec son anneau droit, sa canule courbe ; — ni la sonde pour les voies urinaires ; — ni le spatulum ou couteau droit ; — ni la faucille ou couteau courbe ; — ni la rugine ou couteau courbe denté ; — ni l'épan, avec ses diverses couronnes à scie ; — ni l'infinité variété de ciseaux opératoires ; — ni l'infinité variété des tenailles, droites, courbes, dentées, concaves, pour extraire les balles des

couleuvrines à la main<sup>95</sup>; — ni l'arbalète pour retirer de flèche, les viretons; — ni le davier ou david, comme les tonneliers, de qui cet instrument, pour arracher le bois, a été imité<sup>96</sup>; — ni ce grand nombre d'instruments à dilatatoires; — ni ce plus grand nombre de fers trancés. Ils ne forgent guère que les petites lances ou lancettes.

Toutes leurs connaissances anatomiques se bornent aux principaux os, aux principaux muscles, aux principales veines. Toujours prêts à faire couler le sang, comme au moyen âge, ils ignorent à quelle veine la saignée guérit de telle maladie, à quelle autre veine elle guérit de telle autre. Un homme vient se faire saigner pour le mal d'oreilles, ils ne savent où saigner. Moi je le saigne hardiment aux veines des cuisses. Le mal d'oreilles ne lui font plus mal. — Un autre a mal aux reins, il prie de lui emporter la douleur par une saignée, j'y vais, pas moins embarrassés. Du temps qu'ils consultent le médecin nach<sup>97</sup>, je saigne cet homme à la cheville, et la douleur pour ainsi dire, avec le sang. — Je me souviendrai toujours d'un clerc, homme fort instruit, fort réfléchi, entra chez moi, et me proposa de le saigner pour lui alléger la tête : je le saignai entre le pouce et l'index. Quelques mois après, il revint me consulter pour le saigner pour le guérir de la rogne : je lui dis que je ne saignais plus entre le pouce et l'index; il se leva fort mécontent de moi, et me dit que, pour la pesanteur de tête, je l'avais guéri au même endroit. Je lui fis lire le *Traité des Saignées*, ainsi prescrit. Il ne répliqua pas; il me tendit la main et me dit qu'il était guéri. — J'ai guéri de la fièvre-quarte par une saignée auriculaire. — Il m'a suffi d'une petite saignée au bras pour nettoyer la peau d'un homme qui craignait d'avoir la peste. — Par une autre saignée j'ai dégagé le cerveau et le cœur. — Par une autre j'ai aussi purifié le cerveau et l'esprit à un jeune garçon qui appartenait à une famille de bêtes<sup>100</sup>.

Mais ce n'est pas la lancette des barbiers qui fait tous ces prodiges. Les sangsues<sup>101</sup>, j'invoque le témoignage de nos dames, n'en font pas moins; mais ce sont les sangsues chirurgiennes, et non celles des barbiers.

Cependant ils croient que c'est de leur art qu'il s'agit. Le roi, qui assurément est le maître, déclare que la chirurgie est la partie de la médecine<sup>102</sup>. Ils croient aussi se glorifiant la chirurgie de ses rapides progrès. Oui, sans doute la chirurgie s'élève, s'est élevée rapidement au plus haut point; c'est la chirurgie des chirurgiens, qui, depuis l'inven-

Re, forcée à des opérations nouvelles, à des témérités devenues si heureuses, n'a cessé d'agrandir l'art. Aujourd'hui, sans onguent que le tranchant du fer, sans autre secours pour arrêter le sang que l'ustion de l'extrémité des artères<sup>105</sup>, sans appareil que la charpie de toile de chanvre ou de coton<sup>106</sup>, la chirurgie chasse devant elle la maladie et la mort.

Mais peut-être, a ajouté maître Émanuel en s'adressant à moi, vous faites illusion. Docteur, répondez-moi, je vous prie; dites la vérité. Où en est aujourd'hui la nouvelle chirurgie? — Maître Émanuel, dites vous-même la vérité, dites où en est aujourd'hui la nouvelle médecine. — Vous voulez que je vous parle sans flatterie? — Oui. — Sans compliment? — Oui. — Eh bien! la nouvelle médecine est à la perfection. — Eh bien! là en est aussi la nouvelle chirurgie.

Mais pendant le bon vieux apothicaire Saintonge, qui nous écoutait avec beaucoup de douceur et d'attention, était impatient de rendre aussi témoignage aux progrès de son art. Je conviens, me dit-il, que la médecine et la chirurgie sont au plus haut point utiles; mais les médecins ne désirent pas les malades; mais la pharmacie ne leur rend rien, elle a rendu à l'humanité deux grands services.

Elle a étendu les connaissances de la vertu des eaux d'herbes. Louis XI, qui en faisait un si grand usage, n'a, il est dit, atteint que la soixantaine; mais il n'y a pas d'herbes contre le mal de la peur, dont il est mort<sup>106</sup>; contre tous les autres maux sans exception, la nouvelle pharmacie fournit une eau merveilleuse<sup>107</sup>, un remède sûr, pourvu que l'étiquette de la maladie corresponde bien à celle de la fiole.

Elle a restreint les vertus des pierres précieuses; mais c'est au profit des apothicaires. On vient me demander, m'acheter un rubis qui donne domination, seigneurie; je souris, je fais un peu de doute, et je dis: Je puis répondre, d'après nos bons livres actuels, que le saphir *vault pour la conservation des biens temporels*. On me laisse le rubis; on me prend le saphir, qui est plus cher. — Une jeune dame me laisse l'agate, parce que je ne garantis pas qu'elle puisse être d'un grand secours dans les coups et touchements pénibles. Une jeune demoiselle me la laisse aussi, parce que je ne veux pas la vendre comme donnant immuablement des couleurs. Je dis à l'une et à l'autre qu'elle ne sert *ni contre les serpents, ni à estancher la soif*. L'une me dit que les serpents ne viennent pas dans les salles, l'autre me dit qu'elle boira de l'eau. — Bien des gens qui sont ou qui se croient possédés du Diable achèteraient des diamants s'ils en trouvaient aussi gros qu'ils les demandent. Je ne puis leur faire entendre



qu'excepté celui qui tomba entre les mains des Suisses après la bataille de Granson<sup>100</sup>, les plus gros qu'on connaisse sont au plus comme une fève. Ces jours derniers, un héritier voulait prévenir des querelles de succession vint en marchant un que j'avais, comme de raison, fait monter sur fer; il ne cheta pas, il plaida, il se ruina. Du reste, je vous avouera qu'quoi qu'en disent les lapidaires, il n'est pas certain pour moi que le diamant ait plus de vertu s'il est donné par un am. — Voyez notre malheur : tandis que je répondrais, corps pour corps, que la sardoine rend modeste, que l'amétiste rend sage, que la topaze rend chaste, aujourd'hui personne guère ne fait de ces pierres. — Je ne vends pas non plus d'émeraude à des jeunes personnes qui en achèteraient pour devenir riches; elles ne veulent point, parce qu'elles ont ouï dire que l'éclat de ces pierres s'obscurcit sur le doigt de celle qui a quelque reproche à se faire. Inutilement je leur affirme que c'est un préjugé du temps passé; rien ne peut les rassurer. — Je leur vends quelques malines pour se rendre aimables, pour se faire aimer; et déjà j'ai beau les avertir que je ne suis pas toujours sûr de l'efficacité de ces pierres, toutes me répondent en riant qu'elles en sont sûres, et toutes, je crois, ont raison. — Le jaspé n'a pas la vertu que les lui attribuent, d'après la vieille opinion. Il est une belle bague qui, au bout de neuf mois, a été forcée de reconnaître que j'avais, avec raison, conseillé de ne pas s'y fier. — Je vends des perles, si bonnes pour la conservation des yeux, à des vieillards qui les achètent pour avoir bonne mémoire. Si les perles ont cette vertu, c'est, je vous assure, à un faible, bien faible degré. — Mon plus proche voisin, qui allait se mettre en voyage, vint m'acheter une turquoise pour empêcher que son cheval ne se morfondît; je secouai la tête, car les apothicaires actuels ne sommes pas de cet avis. Il me demanda aussi une hyacinthe pour être bien reçu de ceux qu'il allait visiter; je secouai encore la tête. Ou contre la peste, ajouta-t-il. Passe pour cela, lui répondis-je. — Volontiers je vends des grenats aux bons compagnons qui veulent avoir la joie au cœur. — Je ne sais pas tout mes confrères; mais, quant à moi, je n'ai jamais voulu vendre des cassidoines pour obtenir le gain des procès<sup>101</sup>; j'ai toujours laissé son libre cours à la justice.

Le grand malheur des médecins, a dit en finissant le docteur Saintonge, c'est d'être confondus avec les empiriques; le grand malheur des chirurgiens, c'est d'être confondus avec les barbiers; le grand malheur des apothicaires, notre grand malheur, c'est d'être confondus avec les droguistes, bien qu'ils



8 siècle nous ayons sur nos tablettes toutes les productions végétales du Couchant et du Levant, du Septentrion et du Midi, de l'ancien et du nouveau Monde, bien que les pharmacopées du siècle dernier aient vieilli, bien que l'ancienne apothécaire eût aujourd'hui de la peine à se reconnaître dans les vastes laboratoires de l'apothécairie actuelle, devenue une savante écurie.

Je n'ai pu contredire maître Saintonge; il avait raison à tous égards.

Vous en conviendrez, Messieurs, si enfin parmi nous quelques-uns devaient être heureux, ce seraient l'apothicaire du roi, qui a cent cents livres d'appointements; le chirurgien du roi, qui a cent cents livres; le médecin du roi, qui a douze cents livres<sup>110</sup>. — bien! ils ne le sont pas. Pour que l'apothicaire du roi fût heureux, il lui faudrait que le roi eût un estomac et délicat et sensible, qu'il eût en même temps besoin de beaucoup de médicaments, et qu'en même temps il pût en bien supporter l'effet, afin qu'il, lorsqu'il serait assis, je n'entends pas sur le trône de France, il s'écriât : Ma foi! l'apothicaire du corps<sup>111</sup> fait de bonnes herminettes! — Pour que le chirurgien du roi fût heureux, il lui faudrait que le roi se cassât un bras, le bras droit, et que le chirurgien le lui remît si bien, qu'à chaque moment il sentît qu'il tenait son sceptre mieux qu'auparavant. — Pour que le médecin du roi fût heureux, il lui faudrait une autre fortune que celle de ses prédécesseurs, même que celle de Coctier, en quelques semaines enrichi de cent mille livres<sup>112</sup> par Louis XI, même que celle d'Adam Fumée, tout à la fois médecin du roi et garde des sceaux de France<sup>113</sup>; il lui faudrait que le roi eût une bonne maladie, qu'on ne le vouât ni à saint ni à sainte, que tout l'honneur de la guérison lui revînt; et, pour qu'il fût encore plus heureux, il lui faudrait que chaque matin, à la visite du réveil, il trouvât un peu, mais bien peu à redire à la mine du roi, et, que vous le sentez, que jamais le roi ne trouvât rien à redire à la sienne.

Mais, ni à la cour ni dans le monde, les choses ne s'arrangent ainsi pour personne, et moins encore pour ceux qui exercent l'art de guérir; partout nous sommes les plus malheureux. Contre notre malheur ne peuvent ni les infailibles remèdes des apothicaires, ni le fer toujours victorieux des chirurgiens, ni les triomphantes ordonnances des médecins : notre malheur est un mal incurable.

## HISTOIRE XIX. — LE PAUMIER.

Le médecin finissait à peine de parler, que Pierre Le maître paumier de la ville, habillé d'un court pourpoint à pli de corps, coiffé d'un petit chapeau sans bords, a desirés, vous plairait-il de m'écouter quelques moments? J'ai pas long. On a fait silence, il a continué.

Mon père, comme tous les bons pères, voulait que son état; il était, à Rouen, bouteiller-dégustateur des la vicomté de l'eau<sup>1</sup>. Il voulait que je fusse marié avec la receveur du droit de *tous boires*<sup>2</sup>. Elle était passablement mais j'aimais continuellement à courir, et elle aimait à être assise. Cette antipathie de goûts, affaiblis les jours les sentiments que la convenance d'âge et de nos parents avaient fait naître, nous nous quitâmes. La fois que nous nous vîmes, je pris congé d'elle sans m'elle me dit adieu sans se lever.

Cependant je continuais à aller chez le maître d'ec d'arithmétique. J'y restais depuis long-temps le plus de classe; mais, au sortir, j'étais le premier à la course, le à la lutte, le premier surtout à la longue paume. Tout j'en jouais; toute la nuit, dans mes rêves, je recevais voyais la balle, l'éteuf; je m'agitais, je m'éveillais co sueur.

Comme je ne faisais à l'école aucun progrès, et que prenais absolument rien, mon père me mena à Paris, p si je ne profiterais pas mieux sous de meilleurs maîtres toujours le dernier de ma classe, et dehors je fus, e Troyes, toujours le premier.

Au dire des plus célèbres philosophes, les divers jeux tant de liens de la société. Ce siècle, si éminemment soci en inventer ou en perfectionner un grand nombre : d'ad dû perfectionner, il a perfectionné la paume. Nos ancêtres on vante la bonne foi, ne pourraient s'empêcher de q qu'ils ne connaissent que la longue paume, qu'ils on avec la main nue, ainsi qu'en jouait à Paris la belle Mar fameux jeu de paume du Petit-Temple, rue Grenier-Sa zare<sup>3</sup>. Ce jeu ne pouvait leur être fort agréable, bien qu'

à peu plus grossière que la nôtre. Qu'avons-nous fait, Messieurs ? Nous avons d'abord mis des gants, ensuite de ces gants ; ensuite nous avons tendu d'un réseau de cordes une de la main. De cette invention à celle de la main artifiée, tendue d'un réseau de cordes, à celle de la raquette, il n'y a qu'une petite distance : nous l'avons en peu d'années faite. Aussitôt les anciens jeux de longue paume sont abandonnés ; de grandes salles peintes en noir<sup>6</sup>, de beaux et vastes jardins<sup>7</sup>, enfin des jeux de courte paume<sup>8</sup>, sont ouverts dans les grandes villes, et ensuite dans toutes les villes.

Le jeu, tout commence par Paris. Lorsque j'y arrivai, plusieurs joueurs avaient déjà la raquette en main ; je ne fus pas des premiers à la prendre. Je m'en servis si bien, qu'un des meilleurs paumiers, celui du jeu des halles<sup>9</sup>, ne tarda pas à me disputer. Il voulut me former lui-même, et il ne s'était point passé un jour, qu'il me dit que c'était à moi à donner plutôt qu'à recevoir des leçons.

Bientôt je fus connu ; je trouvai cent établissements. Il n'y avait pas de maître paumier qui ne voulût m'avoir pour gendre ; il n'y avait pas de fille de paumier qui, après m'avoir seulement porté le coup pour Dieu, c'est-à-dire le premier coup, le coup qui ne compte pas à la partie<sup>10</sup>, ne voulût m'avoir pour gendre. De toutes parts je recevais des offres de mariage, d'association, de fortune ; je ne pouvais suffire aux propositions, j'étais à qui entendre.

Enfin alors ce que tout honnête homme à ma place eût fait ; je dis que, si j'avais des talents, je les devais de préférence à l'agriculture, et, sans hésiter, je vins à Troyes.

À ce temps, les tripots de cette ville étaient livrés à l'ignorance et à l'imperitie. Il eût été long de donner des préceptes, long de corriger les mauvaises habitudes de la province ; mais, avec raison, que je serais plus utile aux progrès de la science en me mettant simplement à jouer, et c'est le parti que je

en arriva à Troyes comme à Paris : paumiers et jeunes filles paumiers me firent aussitôt les mêmes avances. Une d'elles, entre autres, fixa mon cœur. Elle avait la physionomie la plus intéressante ; ses yeux, fins et tendres, pénétraient l'âme ; sa bouclure de roses, son petit pied, assorti à sa petite main potelée, à ses bras faits au tour, rendaient sa personne si aimable, que je ne pouvais plus me contenir. J'étais sur le point de me déclarer, quand la raison me revint : la raison, chez les paumiers, est expérimentée et sévère. Cette jeune fille, me dit-elle, convient

aux jeunes gens des autres états ; elle ne te convien-  
 que temps après il s'en présenta une autre qui  
 manières me déplaisait. Paumier, c'est celle que tu  
 me dit la raison : ses grands pieds rendront ses pas  
 ses grandes mains manieront mieux la raquette ;  
 bras elle atteindra plus facilement l'éteuf ; sa voix fo-  
 quand elle marquera quinze, trente, quarante  
 soixante<sup>10</sup>, quand elle criera que dans les tripots le  
 mes sont les deux douzaines<sup>11</sup>, retentira merveille-  
 minera. Messires, chez les paumiers, comme chez  
 raison, la raison d'état avant tout. Je me mariaï avec  
 qui me déplaisait ; elle s'appelait Thibaude.

Il faut, du reste, que je rende ici publiquement  
 la vérité. Thibaude a été en même temps une excell-  
 une excellente mère. En moins de huit ans, j'ai dé-  
 livres pour frais de baptême. Comme vous savez  
 sous par enfant<sup>12</sup>, c'est vous dire que j'en ai huit ;  
 l'éducation qu'ils ont reçue de Thibaude, ils n'ont  
 trop. Ils sont tous parfaitement venus, j'entends qu'  
 parfaitement enfants de la balle<sup>13</sup>, parfaitement nés  
 vice de la paume ; ce qui, parmi les enfants des pa-  
 pas aussi commun qu'on pourrait le croire.

Thibaude a été aussi une excellente paumière. Je  
 avait laissé introduire au tripot un usage que je  
 faire cesser dès que j'en eus le gouvernement. Il  
 indistinctement tout le monde dans les galeries, et  
 le jeu ; moi, je ne laissai entrer dans les galeries  
 connus, et dans le jeu que des gens riches. Mais le  
 le jeu de la paume<sup>14</sup> était déjà devenue telle, que ses  
 paroles ni mes menaces ne pouvaient arrêter les je-  
 Thibaude accourait, faisait reculer la foule, lui  
 dents : elle était admirable.

Elle n'était pas moins admirable quand elle m-  
 les dents aux femmes qui amenaient leurs petits en-  
 naient crier, l'une : Un pauvre clerc du guet<sup>15</sup> !  
 pauvre roi des barbiers<sup>16</sup> ! l'autre : Un pauvre  
 deniers de gages par jour<sup>17</sup> ! qui vient ici perdre  
 et son argent ! qui vient brûler dans les cheminées  
 le bois qu'on lui donne pour son chauffage<sup>18</sup> ! qui  
 teau d'hiver qu'il reçoit du roi<sup>19</sup>, et porte à Noël  
 d'été ! Ah ! quand, au temps présent, on a pu ramasser  
 livres, ne vaudrait-il pas mieux les prêter à la ville ?

Les confrères des plus dévotes confréries, hommes

aient de même en fort grand nombre. N'avez-vous pas honte, criaient-ils, de laisser jouer dans votre tripot l'argent de l'évêque? Le haut commissaire du jubilé<sup>12</sup> a perdu hier plus de vingt onces d'or de son tronc! Thibaude accourait de nouveau avec ses bons poings, sa grosse voix; elle montrait encore les dents à la confrérie. Elle était admirable.

Quand des baillis, des sénéchaux, des rois d'armes à cent, deux cents, trois cents livres de gages<sup>13</sup>, voulaient jouer, je exigeais pas qu'ils missent argent sous corde<sup>14</sup>; mais je l'exigeais des pauvres officiers de justice, des pauvres juges<sup>15</sup>, des pauvres procureurs du roi<sup>16</sup>, des pauvres avocats du roi<sup>17</sup>, qui avaient pour tous gages que cinq, dix, quinze livres<sup>18</sup>; je l'exigeais de même des pauvres châtelains, qui n'en avaient guère plus<sup>19</sup>. Ils se fâchaient; Thibaude accourait au plus vite; ils tiraient aussitôt leur bourse, car elle leur montrait les dents. Elle était encore vraiment admirable.

Elle était encore vraiment admirable, et plus que personne l'admirais en lui voyant montrer les dents aux gardes du métier de faiseurs d'éteufs<sup>20</sup> quand ils voulaient éventrer ses balles, pour voir si elles étaient couvertes de bon cuir, si elles étaient remplies de bourre, et non de ratissures de peaux, de sciures de branches, de mousses<sup>21</sup>.

Quand les joueurs, après avoir, suivant l'usage, fait porter pain et du vin<sup>22</sup>, disputaient ensuite, non à qui paierait, mais à qui ne paierait pas, Thibaude leur montrait aussitôt les dents. C'est alors surtout qu'elle était admirable.

Mais où elle était le plus admirable, ma femme Thibaude, c'était à séparer les combattants. Dans plusieurs de ces occasions où l'auriez vue frapper indistinctement sur le noble et sur le bourgeois avec une vigueur et une équité qui lui ont souvent attiré les louanges et les applaudissements des galeries.

Les hôteliers, vous parlez des querelles d'hôtelleries; ce ne sont que de petits combats, de légères escarmouches, en comparaison de nos grandes batailles des jeux de paume, principalement au concours des prix, où il ne s'agit pas, comme dans les autres tripots, d'une simple paire de gants, mais bien d'un gros souf d'argent<sup>23</sup>, où la moindre contestation met tous les joueurs même instant aux prises, où, au même instant qu'une raquette levée, cent raquettes, cent paniers, cent bâtons, cent battoirs<sup>24</sup>, sont levés, en même temps que, de toutes parts, les paumes, les éteufs, les balles, volent au milieu des démentis, des jurons et des blasphèmes. Aussi regardez le nez et le menton des vieux paumiers et des vieilles paumières: ils ne déposent pas

seulement de leur courage et de leur bravoure, ils déposent encore de leur malheur.

Nous nous réunissons quelquefois le soir à table les maîtres des divers jeux, non pour nous réjouir, mais pour parler de nos malheurs de notre état, que nous ne pouvons guère adoucir qu'en nous souvenant qu'il n'est cependant pas dénué de toute illustration. Dernièrement j'avais à souper le maître du jeu des cartes et celui du jeu du billard; nous mangeâmes d'abord et bûmes assez tristement; enfin la conversation fut plus animée lorsque nous vîmes à parler de l'importance de plusieurs jeux, que nous jouâmes, ce me semble, avec impartialité.

Le jeu des osselets<sup>35</sup>, dit-on, est un jeu d'enfants — Le jeu des échecs<sup>36</sup> est un jeu de moines. — Le jeu du dédale ou du labyrinthe<sup>37</sup> est un jeu de pédant. — Le jeu des dames<sup>38</sup> est un jeu de dames. — Le jeu des tables ou trictracs<sup>39</sup> est un jeu de malades. — Le jeu des dez<sup>40</sup> est un jeu de coupeur de bourse. — Le jeu de quilles<sup>41</sup> est un jeu de paysan. — Le jeu du saut-peau<sup>42</sup>, — le jeu du mail<sup>43</sup>, — le jeu des boules<sup>44</sup>, — le jeu du ballon ou de la soule<sup>45</sup>, — le jeu des barres<sup>46</sup>, — ne sont guère plus nobles.

Je ne voulais point parler des jeux dont nous étions maîtres; j'étais l'hôte de mes camarades, je ne voulais pas les fâcher; mais le maître du jeu des cartes se rendit si insupportable par ses prétentions, qu'il fallut absolument le rabrouer. Nous lui rappelâmes d'abord que son jeu n'était ni d'origine grecque, ni d'origine romaine, mais tout au plus, dit-on, d'origine française; que les noms des divers jeux du jeu des cartes étaient pris de ceux des jeux de corps et d'adresse<sup>47</sup>, et que ce jeu ne paraissait remonter guère plus haut que le milieu du dernier siècle<sup>48</sup>. Vous voyez dans les cartes, ajoutâmes-nous, des leçons de la plus haute politique; vous ne finissez pas sur les emblèmes des quatre rois, des quatre reines et des quatre valets. Suivant vous, les a., qui d'une monnaie romaine, signifient les finances; les p., la guerre; les trèfles, les habitants de la campagne; les carreaux, les habitants des villes, dont les logements sont carrelés<sup>49</sup>; la différence de ceux des habitants de la campagne, qui ne le sont pas<sup>50</sup>; ce sont autant de conjectures imaginaires<sup>51</sup>. Les cartes, dit-on faussement, inventées pour amuser un roi tombé dans une maladie mentale<sup>52</sup>, étaient ce qu'elles devaient être, de belles images peintes, dorées<sup>53</sup> d'un côté, blanches du côté opposé, et les figures des rois et des reines gagnaient les autres. Peut-être n'ont-elles été ensuite que les dépositaires des secrets de la cour galante de Charles VII: car les quatre rois, David, Alexandre,

César, Charles ou Charlemagne<sup>54</sup>, étaient, ainsi que tout le monde sait, quatre rois fort galants; les quatre reines, à commencer par Judith, ne l'étaient pas moins; et les quatre valets, si nous en jugeons par Lahire<sup>55</sup>, que nous avons tous connu, ne leur enlevaient guère. Les cœurs signifiaient sans doute que tout était sous l'empire de l'amour; les trèfles, qu'on se portait des bouquets, ou plutôt qu'on faisait dans ce temps, comme les bergers, l'amour sur l'herbe; les piques, qu'on se piquait quelquefois, mais qu'aujourd'hui, par des paroles de jalousie, par des reproches; les carreaux, qu'on cassait alors aussi quelquefois les vitres. Depuis, les cartes ont été amincies, ensuite dédorées. L'invention de la gravure les a multipliées par milliers<sup>56</sup>. Ce jeu est devenu très commun; tout le monde maintenant veut jouer au pique, aux maitres<sup>57</sup>; voilà ce qui vous rend si fier.

Le maître du jeu des cartes ne répondit ou ne put répondre un seul mot; il se leva, et s'en alla sans vouloir prendre les épices<sup>58</sup>. Nous les primes, nous, et pour nous et pour lui. Toutefois, à force de boire, le maître du jeu du billard, s'échauffant, s'exaltant, se mit, avec si peu de ménagement, à se vanter de ce que trois rois avaient institué le jeu des billes ou du billard<sup>59</sup>, de ce qu'il était le seul des maîtres de jeux qui pût écrire en grosses lettres sur sa porte : *Au noble jeu du billard*<sup>60</sup>, que je fus obligé, comme nous disons dans nos tripots, de renvoyer la balle. Maître, lui dis-je, sans nier toute cette noblesse, toute cette gloire, votre jeu ne peut se parangonner au nôtre, qui aujourd'hui fait la récréation et les délices de la France entière<sup>61</sup>. Toutes les villes, tous les princes, tous les grands seigneurs, tous les gens riches, ont des jeux de paume. Le roi a de ces jeux, pour chacun desquels il entretient un garde<sup>62</sup>; et l'on a beau faire diverses relations sur le genre de mort de feu Charles VIII, il est sûr qu'il est mort en regardant jouer à la paume<sup>63</sup>. A ces mots, le maître du jeu de billard baissa la tête, ne mangea plus, ne but plus; il se leva brusquement, ne pouvant endurer qu'un roi de France fût mort dans un jeu de paume. J'avais deux amis, j'eus deux ennemis.

Malheureux paumiers! malheureux que nous sommes! du moins qu'on n'attaque point notre honneur, c'est notre plus précieux, c'est notre seul bien: car, après nous être si longuement agités, après avoir toute notre vie sué, peiné, que nous reste-t-il au bout d'une si pénible carrière? Nos vieux éteufs, notre vieille raquette.



## HISTOIRE XX. — LE SAVANT.

Où ! vraiment ! *Hercle ! Per Jovem !* C'est nous, Messieurs, qui sommes heureux ! a dit, ou plutôt a crié *magister Fulens*, maître Leroux, régent aux écoles latines de cette ville<sup>1</sup>. C'est nous qui n'avons rien, qui manquons de tout, c'est nous qui sommes les plus heureux ! Maître Leroux, qui était habillé d'une robe fendue par devant<sup>2</sup>, attachée avec une ceinture de cuir, dont en classe il se sert pour donner les serules à ses écoliers, fut fort animé ; il a poursuivi en ces termes :

Mes atèux, mon père et moi, clercs, les plus pauvres clercs, clercs mariés, les plus pauvres clercs mariés, clercs enseignants, clercs maîtres d'école, tenant notre institution du chanoine *ecclatré*<sup>3</sup>, toujours assujettis à sa bonne ou mauvaise volonté, ne possédant, n'ayant jamais possédé la plus petite ferme, le plus petit arpent de terre, nous avons été, nous sommes les plus heureux ; les familles des autres savants, qui n'en ont guère jamais possédé, qui n'en possèdent aujourd'hui guère davantage, ont été, sont les plus heureuses ; notre état a toujours été, notre état est encore le plus heureux. Pour moi, je commençai à en sentir le bonheur dès que je fus né. Deux nourrices, l'une jeune et fraîche, l'autre vieille et malade, s'offrirent à la fois. On choisit la vieille, parce qu'elle était à meilleur marché. Suivant mon père, l'essentiel pour le fils d'un savant était qu'il fût bien nourri du lait des Muses.

Que je vous parle un peu de mon père, qui n'a guère été connu que dans le monde grec ou latin ! C'était un des hommes les plus sérieux ; jamais, disait-on, il n'avait dansé. Je puis dire que jamais je ne l'ai entendu chanter qu'à vêpres, et seulement aux hymnes ; jamais je ne l'ai vu rire, si ce n'est lorsqu'il lisait les comédies de Plaute ou d'Aristophane. A l'étude ! à l'étude ! criait-il sans cesse ; à l'étude ! vous tous, jeunes gens qui devez nous succéder, qui devez devenir à votre tour les dépositaires des lumières humaines.

Il faut encore ajouter à sa gloire qu'il avait d'excellentes méthodes d'éducation et d'instruction. Je me souviens entre autres qu'il voulait que la plus grande politesse régnât parmi ses écoliers. Cependant il leur permettait de s'insulter, de s'injurier, pourvu que ce fût en latin ; de se donner même des coups de pied, des coups de poing, pourvu que les coups ne fussent pas trop



forte, et qu'ils fussent accompagnés d'imprécations latines ou grecques, il avait éprouvé que, par ce moyen, des jeunes gens frascibles, dont on ne pouvait auparavant rien espérer, étaient devenus bons latinistes, bons grecistes. Il avait aussi beaucoup de confiance dans le fouet. Les fouets du quinzième siècle, disait-il, sont deux fois plus longs que ceux du quatorzième; aussi, voyez-en sont les connaissances actuelles: le fouet a chassé l'ignorance des quatre coins de l'Europe. Mon père faisait donner le fouet aussi souvent et aussi sévèrement que dans les meilleurs collèges de Paris.

Il s'est bien trouvé du fouet à mon égard; je m'en suis bien trouvé à l'égard d'autres, car je dois convenir que ce lait des Muses dont mon père parlait si souvent paraît d'abord un peu amer aux nourrissons, et, en vérité, je ne sais pourquoi. Y a-t-il un effet, je vous le demande, rien de plus agréable que les nouvelles méthodes latines ou grecques, toutes en vers, où la rime et la raison s'aident réciproquement pour graver dans la mémoire les mots et les règles?

*Sumit e, post es, es aut em, variatio prima:*

*Egiua, Eneas, Anchises monstrat et Adam.*

*Filia, cum nota libertaque vel dea, mula;*

*Sic equa, ale seles in plurali terminat esus<sup>4</sup>.*

Que de concision, et cependant que de clarté et d'élégance dans ces premières règles de la première variation ou déclinaison!

Pour moi, je lis et je relis toujours avec délices les doctinaux, ces institutions grammaticales, les cornucopies, les petits jardins des racines grecques, les florilèges, les fleurs de la latinité<sup>5</sup>, que les savants ont composés pour l'aimable enfance; malheureusement on a peu de bon sens à dix ans et même à douze; à seize il commence à venir. Je savais passablement à cet âge le grec, le latin, et je faisais d'assez bons vers dans ces deux langues. Lorsque j'eus terminé le cours de rhétorique, mon père me dit: Mon fils, ces anciens maîtres ès arts, tes aïeux, dont tu connais la longue et illustre généalogie, attendent de toi que tu marches sur leurs traces. Va te faire graduer; va recevoir à Paris le bonnet de la main de notre glorieuse mère l'Université! Je partis pour cette grande ville, pour cette moderne Athènes, et j'allai demeurer dans le quartier que mon père nommait la Cécropole, en d'autres mots, je pris un logement à la montagne Sainte-Genève.

Autrefois on se présentait à la porte des quinze collèges de Paris<sup>6</sup>, et on la trouvait toujours fermée; les seuls boursiers avaient le droit de participer à l'instruction<sup>7</sup>. De notre temps, il y a trente années, le collège de Navarre a ouvert ses portes, et

boursiers et pensionnaires et externes ont été également reçus<sup>1</sup>. Tous les collèges de Paris ont bientôt imité celui de Navarre<sup>2</sup>, tous les collèges de France ont bientôt imité ceux de Paris<sup>3</sup>, et alors le flambeau, l'expression ne suffit pas, et alors le soleil de l'instruction publique, se levant, pour ainsi dire, de derrière les épais murs des anciens collèges, illuminant l'horizon de la jeunesse française, s'est fixé au haut des cieux ; et aussitôt s'est terminé le long combat entre la lumière et les ténèbres, qui tous les jours reculent de plus en plus vers les vieux siècles. Quel dommage que l'événement de l'instruction devenue publique générale en France ne soit pas un événement historique, et puisse de sa nature avoir place dans l'histoire nationale ! Les écrivains, ne sommes-nous pas, à cet égard, bien malheureux ?

Je n'avais de bourse à aucun des collèges de Paris, je ne pouvais être boursier ; mais je pouvais être ou pensionnaire ou externe. Je préfèrai le sort des externes ou martinetts, ainsi appelés parce que, n'appartenant nécessairement à aucun collège<sup>4</sup>, ils volent comme les hirondelles de l'un à l'autre, et ne s'attachent qu'à celui qui leur convient le mieux.

Mon collège fut le collège le plus voisin, car alors dans tous les collèges on lisait déjà en philosophie<sup>5</sup>, tandis qu'autrefois on ne lisait que dans les écoles de la rue du Fouarre ; le bruit de ce fameux *vicus stramineus*<sup>6</sup> faisait enfin écho dans tous les quartiers de la rive gauche de la Seine, tous enfin également bruyants et retentissants de philosophie. Je fus examiné sur les humanités, sur la rhétorique surtout<sup>7</sup>. J'avais bien étudié, je savais bien la rhétorique latine de Fichetus<sup>8</sup>, et même le grand et vrai art de pleine rhétorique de Faber<sup>9</sup> ; je fus admis à la classe de philosophie, et des lettres d'écuyer<sup>10</sup> me furent aussitôt données.

Dès ce moment je me considérai avec une espèce de respect. Partout où j'allais on ne cessait de me vanter la gloire de l'Université, ou l'on ne comptait pas moins de vingt-cinq mille écoliers et de cinq mille gradués<sup>11</sup>. Ici on me disait : Vous appartenez maintenant à un corps qui a le droit de censure sur les hauts dignitaires et sur le gouvernement même<sup>12</sup>, qui sanctionne quelquefois les traités de paix, concurremment avec les grands corps de l'état<sup>13</sup>. Là on m'interrogeait de cette manière : Savez-vous que le chef de l'Université, dont vous êtes membre, cite à son tribunal les magistrats ? Savez-vous qu'il ne peut être excommunié ? Savez-vous qu'il peut excommunier les fermiers des aides et les officiers des finances qui entreprennent sur les immunités des écoliers<sup>14</sup> ? D'autres me disaient : Si vous plaidez, vos causes seront portées devant un tribunal spécial, où vous serez

assigner la personne que vous voudrez , pourvu qu'elle ne de-  
 vienne pas à plus de quatre journées de distance. Plus loin on  
 me parlait de mes distinctions, de mes privilèges, les mêmes que  
 ceux du clergé et de la noblesse <sup>1</sup>. Je n'avais pas non plus assez  
 de temps , assez d'oreilles pour écouter tout ce qu'on racontait  
 des cérémonies, des pompes, des magnificences qu'on voyait aux  
 réceptions des gradués, de leurs habits, de leurs décorations,  
 des honneurs qu'on leur rendait quelquefois en présence des rois  
 étrangers <sup>2</sup>, et toujours au milieu de l'Université toute en chap-  
 pes rouges <sup>3</sup>, au milieu de ses trente bedeaux portant leur masse  
 d'argent <sup>4</sup>. On ne me vantait pas moins les fêtes, les festins, les  
 galas scolaires, si fréquents, si splendides. J'étais émerveillé,  
 j'avais de la peine à contenir ma joie, ma gloire. Je l'ai déjà dit,  
 j'avais seize ans.

Bientôt je fus désabusé , et lorsqu'on me vantait l'état de sa-  
 vant comme le premier, le plus honorable, je répondais déjà, à  
 cet âge, qu'il était le plus malheureux. D'abord, quant aux fes-  
 tins, les statuts voulaient qu'il n'y eût que du pain, du vin, des  
 fruits, du fromage <sup>5</sup>; les gradués économes s'en tenaient là. En-  
 suite, quant à ces exemptions de subsides, à ces privilèges qui  
 m'avaient paru si beaux, si magnifiques, ils ne me parurent plus  
 tels dès que j'appris qu'ils étaient également accordés aux moin-  
 dres suppôts de l'Université, aux parcheminiers, aux papetiers,  
 aux relieurs <sup>6</sup>.

Je fus tout surpris lorsque, la première fois que j'allai au col-  
 lège, mes camarades m'avertirent qu'il me fallait quitter les ha-  
 bits de couleur, et prendre comme les autres une cape noire <sup>7</sup>;  
 qu'il me fallait quitter les beaux souliers dentelés, découpés, dé-  
 couverts <sup>8</sup>, pour mettre, même avec le beau temps, les souliers  
 noirs et couverts; surtout lorsqu'ils me dirent qu'il fallait me  
 pourvoir d'une botte de paille pour m'asseoir en classe <sup>9</sup>.

Ensuite je ne tardai pas à voir que les quatre-vingts régents  
 de l'Université <sup>10</sup>, pour dégoûter les écoliers de l'état de mar-  
 tinet et les forcer à entrer dans leurs pensions ou pédagogies <sup>11</sup>,  
 se montraient fort âpres dans les perceptions de quatre sous par  
 mois, de quarante-huit sous par an <sup>12</sup>, et fort sévères dans les  
 argumentations et les examens. Je m'en plaignais un jour à mes  
 camarades; ceux qui étaient pensionnaires me dirent que j'étais  
 trop heureux de ne pas être comme eux toujours à la chaîne, tou-  
 jours conduits au collège, à la promenade, par les pédagogues,  
 qui d'ailleurs, contre les défenses du pape et les statuts de l'Univer-  
 sité, s'entendaient pour tenir leurs pensions à un taux exorbitant <sup>13</sup>.

Nous sommes encore plus malheureux, me dirent les bacheliers

siers ; on ne nous accorde que peu de temps pour le sommeil, on nous en accorde encore moins pour les récréations, encore moins pour les repas<sup>35</sup>. Dans certains collèges, nous n'avons à dépenser pour notre nourriture qu'un sou par jour<sup>36</sup> ; dans d'autres, nous sommes trente pour manger une livre de beurre, et, aussitôt que le prix de cent œufs excède six sous, on ne nous sert plus que des harengs<sup>37</sup>. Nos règlements sont lugubres comme nos habits<sup>38</sup>. Dans les actes de fondation, nos bienfaiteurs ont exigé que tous les jours les offices fussent terminés par des prières pour eux<sup>39</sup>. Sous les apparences de la générosité, ils nous ont très habilement vendu le pain qu'ils ne pourraient plus manger, et que nous laisserions volontiers manger à d'autres.

Je reconnus que parmi ce grand nombre de jeunes gens qui, ainsi que moi, apprenaient les sciences, je n'étais pas le plus malheureux. Je me mis à étudier avec une nouvelle ardeur Aristote ; je m'efforçai de substituer sa raison à la mienne, et, pour ainsi dire, de m'animer de son esprit fin et subtil. Quand enfin, après de longs travaux, je crus m'être armé de son glaive à deux tranchants, c'est-à-dire de son archilogistique, je me jetai hardiment dans la mêlée. Bientôt, montant sur le pupitre, je ne fis pas comme les philosophes timides, qui, malgré les statuts, expliquent la philosophie par écrit, lisent *ad pennam*<sup>40</sup> ; je l'expliquai sans l'avoir écrite ; je la commentai verbalement. Mes camarades, mes maîtres, ne m'épargnèrent pas les objections. Je répondis à tous les arguments ; j'argumentai à mon tour contre les uns, contre les autres ; à mon tour je fis autant de peur qu'on m'en avait fait.

Enfin, après m'être, près de quatre années, nourri des topiques, des élenches, des livres de la génération et de la corruption, des livres du ciel et du monde, du traité du sommeil et de la veille, du traité de la mémoire et du souvenir, du traité de la longueur et de la brièveté de la vie<sup>41</sup> ; après m'être rendu bon philosophe, bon physicien ; après m'être peu à peu familiarisé avec les différentes parties des mathématiques, après m'être rendu bon mathématicien, je reçus successivement les grades de bachelier ès arts, de licencié ès arts, de maître ès arts<sup>42</sup>.

Être docteur m'aurait fort convenu depuis que je savais que l'Université en avait refusé le bonnet au roi de France et au roi d'Espagne, qui le demandaient pour un savant qu'ils protégeaient<sup>43</sup> ; mais, quand je réfléchis que le plus haut grade de la faculté des arts était au dessous du plus bas grade des quatre autres facultés qui faisaient les docteurs<sup>44</sup>, qu'il m'en faudrait suivre tous les cours, j'y renonçai.

Je demeurai encore quelques années à Paris. Je fus d'abord précepteur dans une riche famille, où j'avais quarante livres par an<sup>45</sup>. Ensuite je passai dans une pédagogie<sup>46</sup>, où l'on me fit successivement sous-moniteur, moniteur<sup>47</sup>. J'étais sur le point de devenir régent, quand, à l'élection d'un recteur de l'Université, nous nous battîmes scandaleusement dans l'église<sup>48</sup>. Messires, il faut que je l'avoue, j'en ai honte : j'ai reçu de la nature deux poings beaucoup trop gros et beaucoup trop forts pour un savant. Je les mis en œuvre tels qu'ils étaient. Lorsque le calme fut rétabli et que les informations furent terminées, mes amis me conseillèrent de quitter Paris. Je leur promis de partir le lendemain ; réflexions faites, je partis le jour même.

Les seize autres universités, dont la moitié sont filles de notre siècle<sup>49</sup>, m'étaient ouvertes. J'allai à celle de Cahors. J'y trouvais la savante Isaure, qui, nouvelle Atalante, promettait sa main à celui qui pourrait la vaincre dans les sciences. Isaure était belle, aimable, charmante ; je le lui dis en latin, en grec, en hébreu, en syriaque. Je fus son époux. Bien que les collèges à Cahors n'aient pas chacun quatre ou cinq cents écoliers, comme les collèges de plusieurs villes où il n'y a pas d'Université, et où il n'y a qu'un seul collège<sup>50</sup>, les écoliers y étaient cependant en fort grand nombre, et mes appointements me suffirent d'abord ; mais aussitôt que j'eus une petite famille ils ne me suffirent plus. J'errai de collège en collège<sup>51</sup>. Je quittai Cahors. J'allai dans d'autres Universités, où j'errai encore de collège en collège. Enfin je fus appelé ici ; j'y vins, et j'y suis encore.

D'après les promesses par lesquelles on m'avait attiré, je devais être grand-maitre fermier de la grande maîtrise des écoles<sup>52</sup>, et c'était à moi que les écoliers devaient payer les rétributions<sup>53</sup>. J'attends encore qu'on me donne cette ferme. Cependant mes enfants grandissent ; ma femme est valétudinaire, ce qui est un accroissement de dépenses ; ma santé commence aussi à s'affaiblir, et tandis que, suivant la médecine, il me conviendrait, comme à tous ceux qui cultivent les lettres, de me nourrir de perdrix ou de faisans pour réparer la déperdition des esprits<sup>54</sup> ; qu'il me faudrait par la même raison des vins muscats spiritueux, des vins grecs et latins<sup>55</sup>, j'ai de la peine à me procurer du mouton, qui est la nourriture ordinaire des écoliers<sup>56</sup> ; du petit vin de Saint-André-lez-Troyes<sup>57</sup>, qui est le vin des artisans. Je vois avancer l'âge, et derrière l'âge la misère.

On ne veut pas se souvenir que depuis trente ans j'enseigne la jeunesse, que je travaille depuis plus de vingt ans à commenter Festus<sup>58</sup>. Cet ouvrage est ma seule ressource. Oui, Mes-

sires, pour soutenir ma vieillesse, je n'ai plus que la glose de Festus.

Patience encore si c'était là tout; mais, vous le savez, les autres glossateurs m'ont injurié, déchiré dans leurs commentaires. Il faut qu'à mon tour je les injurie dans les miens, que je les déchire au bas de mes pages. Les marges des livres sont aujourd'hui nos champs de bataille<sup>80</sup>.

Heureuse vie! n'est-ce pas? Eh bien! c'est celle de tous les savants, des plus grands savants. Ah! je crois les voir, je les vois: les voilà qui s'avancent, qui viennent se plaindre aux autres de leur sort, qui viennent vous dire que, de même que l'homme a obtenu la vie qu'à la condition de la mort, ils n'ont, eux, obtenu la gloire qu'à la condition du malheur.

Voilà d'abord les théologiens. Le premier, ce vieillard cassé, plié en deux, ridé par les souffrances et les peines, c'est Gerson. Il nous fut légué, tout brillant de jeunesse, par le siècle dernier. A combien de reconnaissance et d'honneur ne devait-il pas s'attendre, après avoir si souvent défendu de sa voix, de sa plume, dans les conciles, dans le monde, son église et son roi! Il fut exilé par la faction de Bourgogne<sup>81</sup>. Entendez de sa bouche le récit de cette longue persécution.

Celui qui le suit, c'est Thomas A Kempis. Il porte plusieurs livres de morale<sup>82</sup> sous son bras gauche, et sous son bras droit le premier des livres de morale, l'imitation de Jésus-Christ; mais voyez comme l'opinion, qui l'attribue à Gerson<sup>83</sup>, s'efforce de le lui arracher.

J'ai connu, il y a longues années, Jehan Raulin; sa figure animée et gracieuse me rappelait le style de ses lettres, la douceur de son âme, la douce morale de sa théologie. Au lieu d'admirateurs, d'amis, il n'a eu que des envieux, que des ennemis qui ont empoisonné sa vie<sup>84</sup>. Il se plaint tout doucement. Il suit Thomas A Kempis.

Il est suivi de Biel, qui a commencé le troisième âge de la théologie scholastique<sup>85</sup>, c'est-à-dire l'âge d'argent en même temps que l'âge d'or: car la théologie, maintenant parvenue au plus haut point où elle puisse s'élever, ne peut avoir que trois âges. Il a toujours eu à lutter contre les gothiques partisans de la scholastique des siècles passés, contre les vieux ou jeunes et-goteurs, les vieux ou jeunes questionnaires<sup>86</sup>. Aujourd'hui nous lui donnons raison; mais a-t-il été heureux? Il vous le demande.

Du haut des Pyrénées descend Raymond Sebonde, que la savante et philosophique Espagne consent à nous céder. Il s'achemine vers Paris, et déjà cette ville semble se détacher des rives



le la Seine, s'avancer vers lui, impatiente d'entendre sa théologie naturelle, sa nouvelle théologie, où saint Augustin, saint Thomas, sont autorité, d'abord par leurs bons raisonnements, ensuite par leurs saints noms<sup>66</sup>. Mais à son passage il est arrêté par la focte ville de Toulouse, tumultueuse d'admiration et d'enthousiasme, qui veut irrésistiblement l'avoir pour maître, qui l'empêche de passer outre, qui le force de déférer à ses vœux, à sa volonté<sup>67</sup>. Voyez comme il est toujours impatient de continuer sa route; il ne le peut, il soupire, il gémît.

Celui qui le suit a la figure encore beaucoup plus triste. Je n'en suis pas surpris : c'est Clavasius, dont la savante Somme ne laisse indécis, dans aucun des divers états, le plus léger cas de conscience<sup>68</sup>. Il n'eut à la cour du pape qu'une faveur passagère; le reste de sa vie il a vécu dans la disgrâce<sup>69</sup>. Oserait-on dire qu'il est heureux ?

Voilà les philosophes. Ils viennent, ainsi que les autres savants, suivant le rang qu'assigne à chaque science la Marguerite philosophique, ou Encyclopédie abrégée des connaissances humaines<sup>70</sup>. Ils devraient, d'après le beau nom qu'ils portent, être heureux. Ils vont vous faire connaître leur sort. Nous sommes, nous disent-ils, au moins la moitié terministes<sup>71</sup>, et vous savez que le roi défend qu'il y en ait. Vous savez comment il nous parle et nous menace dans son édit du premier mars 1473. Oui, certes, il est moins irrité contre les Anglais, même contre le comte d'Armagnac ou le duc de Bourgogne, ce qui cependant ne nous empêche pas de décliner hautement le nom de notre parti lorsque l'occasion s'en présente; ce qui n'empêche pas non plus que nos livres, nos écrits, nos discours, les livres, les écrits, les discours de nos adversaires, mettent le feu dans toutes les universités<sup>72</sup>, dans tous les collèges, et que les réalistes<sup>73</sup> et les terministes s'y assomment avec autant de fureur que les nominalaux et les réaux du dernier siècle<sup>74</sup>, mais avec cette différence que le langage de ceux-ci était si inintelligible, qu'Aristote lui-même, sur la doctrine duquel ils disputaient<sup>75</sup>, ne les aurait pas compris; au lieu qu'aujourd'hui, si vous rencontrez deux nombreuses troupes de réalistes et de terministes qui se sont pris aux cheveux, soyez sûrs d'avance qu'avant tout, de part et d'autre, la question a été clairement posée.

Les philosophes scholastiques, vous en conviendrez, ne sont pas heureux : on ne peut guère l'être au milieu des tonnerres et des tempêtes; mais ceux qui respirent continuellement la douce atmosphère de la philosophie platonicienne ne le sont pas davantage. Interrogez Marsile Fiscin<sup>76</sup>, interrogez Hermolaus Bar-

barus<sup>71</sup>; et quant au jeune Pic de la Mirandole, interrogez-le aussi. Ah! pourriez-vous, qui pourrait ne pas savoir que, combattant sous le poids des livres et des études<sup>72</sup>, il a donné au monde attendri le spectacle de la plus illustre victime de notre malheureux état!

Voilà les physiciens. Ils oublient qu'ils sont poursuivis par la détresse et par les sergents; ils vous disent que leur grande, leur continuelle inquiétude, leur grand, leur continuél tourment, est que les physiciens des siècles futurs s'emparent sans rien dire de leurs insignes découvertes, qu'ils volent audacieusement leurs théories sur la tendance de la matière vers la forme, sur les appétits de la forme<sup>73</sup>, leurs théories sur le plein, sur le vide<sup>74</sup>, leurs théories sur les vertus occultes<sup>75</sup>.

Voilà les naturalistes. Ils protestent aussi contre la postérité si elle attribue à d'autres qu'à eux les vastes systèmes, les majestueuses classifications qui font dériver des quatre éléments simples, la terre, l'eau, l'air, le feu, les quatre éléments composés, les pierres, les métaux, les herbes, les animaux, et qui rangent les diverses classes des êtres formés des quatre éléments composés, suivant leur affinité, avec l'un des quatre éléments simples<sup>76</sup>. Mais sont-ils sûrs que la postérité sera impartiale, juste, même qu'elle sera instruite? Sont-ils heureux?

Cuba, qui dans son Jardin de santé, a donné plus de six cents chapitres ornés de planches<sup>77</sup>, a été en même temps physicien et naturaliste. Il a toujours représenté le dénûment, le malheur des uns et des autres.

Voilà les mathématiciens, les astronomes. Ils se donnent la main, et c'est moins en signe de l'étroite liaison de leurs sciences qu'en signe de leur malheur commun.

Le peuple, ils en conviennent devant vous, a laissé assez tranquillement Regiomontanus<sup>78</sup> et le grand Faber<sup>79</sup> étendre les espaces de la géométrie au delà du point où les avait laissés le siècle dernier. Mais, convenez-en aussi, le peuple en veut à leur nouvelle science de l'algèbre, introduite en Europe par Léonard de Pise<sup>80</sup>, Lucas de Borgo<sup>81</sup>. On a beau lui dire que la langue algébrique n'est que la langue des étiquettes; on a beau lui dire que la langue qu'il parle lui-même, en exprimant les besoins les plus usuels, n'est souvent aussi qu'une langue d'étiquettes, le peuple n'en reste pas moins peuple, surtout quand il a au milieu de lui de vieux clercs, de vieux magistrats qui l'inspirent<sup>82</sup>.

Messieurs, je vais faire ici une petite digression. Mon ami Jehan des Sablons, qui, selon son droit, a pris le nom de *Johannes de*



tes, possède une petite propriété au village des Sablons, à des belles nuits de cet automne qu'il était à observer le ciel, plus haut de ses quatre murs de clôture croula dans une ruée contiguë. L'huissier à qui elle appartenait lui donna assignation sur assignation, lui fit acte sur acte, prend défaut sur défaut, avant que Jehan des Sablons pût se défendre, avant qu'il eût terminé ses observations et ses calculs. En me racontant ses malheurs, il me dit que le juge n'avait pas voulu tenir compte de son état d'astronome, dont les travaux, dans certaines études, ne peuvent être interrompus, et, ajouta-t-il, j'en ai été irrité au point que je m'étais d'abord décidé à laisser aller en compagnie le soleil et la lune comme ils voudraient ; mais, réflexions faites, je vis que de nos jours l'astronomie était si répudiée par toute l'Europe, particulièrement par toute la France, qu'il valait continuer à faire mes almanachs de Troyes<sup>89</sup>, l'un autre sûrement ne manquerait pas de faire. Eh bien ! direz-vous, est-il à croire que celui de cette année, où se trouvaient les oppositions, les conjonctions, les éclipses aux différents instans et heures pour toutes les villes savantes, avec les diverses phases de la lune, ombrées et illuminées suivant les diverses phases<sup>90</sup>, m'a donné à peine de quoi payer l'huissier, les maçons la pierre ?

Et toutefois, continua-t-il avec la plus vive douleur, que sont mes malheurs en comparaison de ceux du cardinal Cusa, qui avait, pour ainsi dire, corrigé le ciel du siècle dernier et des précédents siècles, qui avait refait les Tables alfonsines, si révérees de nos pères ? A la vérité il se laissa ensuite un moment séduire par l'antique système de Pythagore<sup>91</sup>. On lui a fait aussi cruellement expier son erreur que s'il avait occasionné une perturbation dans les astres, que si, depuis, le soleil en avait moins tourné, ou si la terre en avait tourné davantage.

Mais que sont mes malheurs, poursuivit mon ami Jehan des Sablons, en comparaison de ceux de George Purbach, qui a tant crié contre le cardinal Cusa, et qui à son tour a rencontré des vents qui ont tant crié contre lui<sup>92</sup> ? — En comparaison de ceux de Regiomontanus, qui a assujéti les comètes aux observations astronomiques, qui a donné les meilleures éphémérides, qui a fait de savantes prédictions, toujours vérifiées par l'événement, qui cependant n'a point prédit sa fin tragique<sup>93</sup> ? — En comparaison de ceux de Walter, qui a prouvé que les astres que nous voyons au-dessus de l'horizon, à leur lever et à leur coucher, sont réellement au-dessous<sup>94</sup> ? A-t-il ou n'a-t-il pas été en butte à ces terribles gens, à ces terribles yeux, qui ne

veulent voir, qui veulent qu'on ne voie les astres que les a toujours vus ?

Messires, tous ces malheureux savants dont je vous ai nommés, auxquels il faut ajouter Jehan des Sablons, sont là ; entendez-les.

Voyez, entendez aussi les gens de lettres.

Voilà les poètes. Ce sont les poètes grecs, Merula<sup>96</sup>, Strozza<sup>96</sup>, les deux Philelphes<sup>97</sup>. Ah ! tant de génie, tant de gloire, peuvent-ils s'unir à tant d'infortune, à tant de misère ? Ce sont les poètes latins, ce Mapheus Vogius qui, après cent ans de silence en Orient et en Occident, a fait entendre la voix de Virgile, a complété en vers antiques l'antique Énéide, y a ajouté le treizième livre<sup>98</sup>, aussi semblable au douzième que le douzième l'est au premier ; cet Andrelinus, dont les nouvelles églogues<sup>99</sup> semblent aussi avoir eu les suffrages de Virgile avant les nôtres ; cet Ugolinus, qui a célébré les exploits de Charlemagne<sup>100</sup> ; ce Ravisius Textor, que son nom latinisé Jehan Tixier de Ravisi, qui a fait le beau dialogue de la Vieillesse et de la Mort<sup>101</sup> ; ce Collatius, qui a si long-temps pleuré les malheurs de Jérusalem<sup>102</sup>, qui maintenant étant en France, pleure les siens. — Ce sont les poètes français, qui plaignent plus que les autres poètes. Ah ! véritablement ils ont plus à plaindre : car au milieu d'eux s'élèvent aujourd'hui non seulement des procureurs poètes<sup>103</sup>, mais encore des chevaliers poètes<sup>104</sup> ; non seulement des gentilshommes poètes, mais encore des princes poètes<sup>105</sup>. Voyez comme ils sont oppressés par ce grand nombre de concurrents ! Mais, par une autre pitié, plaignez aussi Martin Franc<sup>107</sup>, son Champion des dames, qui se défend contre les critiques ; plaignez Villon<sup>108</sup>, dont le Testament<sup>109</sup> il n'y a pas un seul vers lègue à la postérité ; plaignez Martial, non de Rome, mais d'Auvergne<sup>110</sup>, dont les vers d'amour<sup>111</sup> seront cassés par les gens de bon sens, et les <sup>112</sup> feront dormir les gens de bon goût. Plaignez-les, car plus qu'ils le veulent, ils sont plus à plaindre qu'ils le croient.

Plaignez aussi les traducteurs qui ont osé mettre en vers français des rimes batelées, fraternisées, rétrogrades, enchaînées<sup>113</sup>, enfin en vers français, les auteurs latins et même les auteurs grecs qui ont osé faire parler à Virgile, et même à Homère<sup>114</sup> par la bouche des baillis, des sénéchaux, ou du moins celle des parrains et des godaillers.

Voilà les orateurs. — En tête sont les orateurs sacrés, au milieu desquels vous distinguez le cordelier Maillard<sup>115</sup>, le cordelier Menot<sup>116</sup>. Ils ont crié contre le malheur des chrétiens.

heureux ; maintenant ils crient contre leur propre mal-  
 avaient crié en français, ils ont été traduits en latin <sup>117</sup> ;  
 dépouillés de leur style ; ils enragent.

Un des orateurs profanes s'élève Jehan Lorfèvre , qui  
 si éloquemment un prince malheureux <sup>118</sup> ; il n'a guère  
 le la gloire.

Ors, vous en conviendrez, Messires, ceux qui tiennent  
 ses mains la vie future du monde actuel devraient être  
 royés, honorés, heureux. Ceux qui ont consumé leur  
 leur santé, leur fortune, à chercher la vérité, et, comme  
 la tirer du fond du puits, où l'eau est si souvent trou-  
 l'esprit de parti, devraient du moins en recevoir la ré-  
 ce. Ils ne l'ont pas reçue ; ils viennent se plaindre.

Les historiens. — Paul Émile a été appelé du pays de  
 re. On lui a commandé une grande histoire de France en  
 vous le dit, on l'a fait chanoine, et c'est tout <sup>119</sup>.

Et Gaguin, qu'on croirait pour ainsi dire né dans le même  
 par ainsi dire allaité par la même nourrice que Salluste,  
 a lit son histoire latine de la monarchie <sup>120</sup>, n'ose vous  
 qu'on ne la connaît guère dans les salles du beau monde,  
 la découpe en versions <sup>121</sup> dans les collèges.

Historiens de la France qui ont écrit en français ne mar-  
 comme de raison, qu'après les historiens de la France  
 écrit en latin. Vous reconnaissez d'abord les deux Char-  
 , Jehan et Alain. Je conviens qu'Alain a été baisé par la  
 e ; mais remarquez, Messires, le malheur des savants :  
 dit-on, fort vieux, et, dit-on, il dormait <sup>122</sup>, et, ajoutez-  
 ne s'éveilla pas.

des personnes prétendent, et pour moi je n'ai pas eu de  
 le croire, que le prolix Monstrelet <sup>123</sup> a toujours été fort  
 de lui, soit en se lisant, soit en s'entendant lire ; certes,  
 bonheur dont je ne voudrais pas. C'est sans doute celui  
 nyme ou moine de Saint-Denis, qui, trahissant les de-  
 son état et de sa robe, a refusé de continuer en latin <sup>124</sup>  
 inuateurs latins de la Chronique latine de Nangis. — Ce-  
 uvénal des Ursins <sup>125</sup>, qui, oubliant aussi qu'il était clerc,  
 il était archevêque, a écrit en français l'histoire de Char-  
 — Celui de Mathieu de Coucy, bourgeois de Péronne <sup>126</sup>,  
 de Le Bouvier, surnommé Berry, héraut d'armes <sup>127</sup>,  
 préféreraient à Hérodote ou à Thucydide, s'ils en con-  
 ent le nom. — Celui de Nicole Gilles, clerc, secrétaire  
 notaire qui a grossoyé l'histoire <sup>128</sup> comme un inventaire  
 luction judiciaire. — Celui de Jehan de Troyes, qui,

dans sa Chronique de Louis XI, a parlé de finances, merce, de fabriques, d'agriculture<sup>130</sup> et d'autres telles aussi peu nobles, aussi indignes de l'histoire que dig état, de son éducation et de ses mœurs de greffier<sup>131</sup>.

Voilà les philologues. — Voilà, s'est écrié *Magista* avec un plus grand éclat de voix, les hommes les plus reux, les hommes qui méritèrent d'être les plus hommes les plus grands parmi les plus grands, voil littéraires. Voilà les Annius<sup>132</sup>; voilà les Urcus-voilà les Ange-Politien<sup>133</sup>; voilà les Léroalde<sup>134</sup>; Brant<sup>135</sup>; voilà les Alexandre<sup>136</sup>; voilà ces hommes tés, orgueilleuses de leur naissance, se disputeront des siècles. Leur érudition vaste et profonde est e sans fond et sans rives. Ils évalueraient toutes les ma sorier Ruzé<sup>138</sup> en sesterces, en drachmes, en dari honte de notre siècle! ils ne pourraient quelquefois k ensemble deux petits tournois dans leur bourse.

Voilà les lexicographes. — Ils sont menés par Alepin, qui vient lentement, courbé sous le poids de : naire, dont chaque article lui a suscité une et souvent dispute<sup>139</sup>.

Voilà les grammairiens. — Ah! Messires, ils sont gnes, par leur malheur, de fermer la marche des hon malheureux. Au milieu de leur immense foule j'aperçois la<sup>140</sup>, les Niger<sup>141</sup>, les Sulpicius<sup>142</sup>, les Pérotus<sup>143</sup> nettoyé la langue latine de la rouille des siècles passé cois ces illustres Grecs, les Tipherne<sup>144</sup>, les Hermc Lascaris<sup>145</sup>, les Chrysoloras<sup>146</sup>, les Argyrophile<sup>147</sup>, u nieus<sup>148</sup>, les Dalmata<sup>149</sup>, que les rois et les républiq l'envi attirés dans leurs états<sup>151</sup>; la plupart n'ont ob des honneurs, que des promesses. Dans notre siècle il savants ont beau fuir de Constantinople, ils trouvent p Tures.

Et pour preuve, Messires, je vous défierai de me science, le genre de littérature, grecque ou latine, auxq attachés des principautés, des duchés, des marqu comtés, des vicomtés, même des baronies. Il est vi savants en droit sont nommés dans leurs diplômes lois<sup>152</sup>; mais c'est un titre si généralement ignoré, qu'i même connu de leurs valets ou de leurs servantes.

Si vous me dites que le grec aujourd'hui mène à t répondrai que, lorsque nos grands érudits de cour soi dignitaires, archevêques, cardinaux, ils ne se souvien

ir été des nôtres. Nous leur criions inutilement : Kyrie !  
 ! Messire ! Monseigneur ! Eleison ! eleison ! ayez pitié de  
 sort , de notre misère ! Voyez nos souliers , nos chausses !  
 ent sourds , ils détournent la vue , ils passent.

atefois , quoiqu'au temps actuel un homme puisse impuné-  
 être savant , même très savant , sans avoir à craindre , com-  
 temps de mon jeune âge , de passer pour l'antechrist <sup>153</sup> ,  
 n est pas moins vrai que les lettres ont toujours besoin d'ai-  
 le soutien et de protecteurs. Elles ont tant d'ennemis , il y  
 a de hiboux , tant de chats-huants , qui ne peuvent suppor-  
 lumière ! En tout lieux on attaque notre pauvre latin , notre  
 re grec ; on leur reproche de faire tomber dans le mépris la  
 re française. Mais serait-ce donc un grand mal ? ou plutôt  
 rait-ce pas un grand bien ? N'importe , ce ne sera pas au-  
 l'hui ni même demain ; croyez-m'en , j'ai mes raisons pour  
 r ainsi. Dernièrement , au passage du gouverneur <sup>154</sup> de  
 pagne , tout le monde s'empressa de lui faire une récep-  
 honorable. Deux de mes confrères le haranguèrent , l'un en  
 , l'autre en grec ; à quelques pas de là un bourgeois , sous  
 vestissement d'une grande licorne <sup>155</sup> , alla lui débiter un  
 vers français fort long et fort plat : tous les regards , toute  
 tion du public , tous les compliments , tous les remerci-  
 s du gouverneur , furent pour la licorne.

serai cependant de bonne foi ; je conviendrai que , malgré  
 ine et la malveillance , aujourd'hui l'étude du grec et du la-  
 evient de plus en plus générale. On écrit en grec toutes les  
 ons , tous les discours d'apparat <sup>156</sup> ; en latin tous les livres  
 ience , toutes les histoires de haut style <sup>157</sup> ; ce qui n'empê-  
 pas , si l'on veut , que la langue française puisse être em-  
 be aux mémoires , aux mémoires , aux relations des voya-  
 aux contes , aux almanachs , à la petite littérature <sup>158</sup>. L'or  
 sur la tête des rois , l'argent pare les buffets des riches ; et  
 fois , dans les arts , dans les divers usages de la vie , le cui-  
 st souvent , le plus souvent utile.

y a plus. Il est possible que , dans la suite des siècles , ce  
 e s'argente et même se dore ; il est possible que la langue  
 aise s'enrichisse d'expressions , de tournures de la langue  
 , et même de la langue grecque <sup>159</sup> ; car tous les jours les  
 s des lumières se multiplient , s'allongent , deviennent plus  
 ints , et bientôt il sera difficile à la chambre des comptes de  
 ocurer un relieur tel que l'exigent ses statuts , qui ne sache  
 e ni écrire <sup>160</sup>.

1 ! qui a opéré cette universelle expansion de connaissances,

cette universelle révolution? C'est l'imprimerie. Salut. salut à ceux qui ont inventé le moyen de montrer à l'œil. Salut, trois fois salut aux inventeurs des lettres! Mais mille fois salut à ceux qui ont inventé le moyen de graver, de les teindre, d'en tirer des empreintes<sup>161</sup>, qui premiers pas pour découvrir l'imprimerie! Mais cent fois salut à ceux qui ont fait les derniers!

Noble Guttemberg, le plus noble de votre noble race, inventé les caractères mobiles<sup>162</sup>;—clerc Schœffer, le clerc de tous les clercs, qui avez jeté les caractères et les âges vous nommeront les bienfaiteurs de la : l'imprimerie, la raison des hommes de génie va de son des nations, la raison des siècles; par l'imprimerie, plus belles langues que, dans sa plus haute perfection, ait parlées, vont devenir générales. Des flottes chargées d'Homère, de Platon, d'Aristote, de Virgile, de T de Cicéron, vont aborder dans le nouveau monde, où on n'entendra bientôt que les harmonieuses ou tendres qui ont passé par la bouche d'Agamemnon, d'Iphigénie, de Lucrèce.

Et dans l'ancien monde, l'imprimerie, multipliant fini les syntaxes et les méthodes, va faire déborder les légères le latin et le grec, qui vont peut-être gagner les comptoirs, même les châteaux. Encore quelque temps, polis ne consentiront plus à écrire que dans ces deux. Cependant mes amis, et plusieurs même de ceux qui voudraient que je suivisse l'exemple de quelques uns de pauvres et de nos plus malheureux savants, que je restasse aux deux seules langues dans lesquelles on peut parler avec pureté, que j'écrivisse dans la langue vulgaire, dans la nourricie, dans la langue française. Ah! plutôt souffrir de ces privations, les derniers besoins, les derniers plutôt mourir de faim ou de froid, comme ceux qui nous ont précédés, comme ceux qui doivent nous suivre!

## HISTOIRE XXI. — L'ARTISTE.

Le peintre de la ville n'est pas très grand, mais il n'est pas très petit; il n'est pas très jeune, mais il n'est pas très vieux; il est d'une taille raisonnable et d'un bon âge; il a une belle

e pas un sou, et ce soir il portait un habit qui paraissait coûté guère plus. Quelques autres personnes d'un au sien, qui étaient venues l'assister, n'avaient deurs habits. L'assemblée était en général assez à donner gain de cause; elle y a été encore plus ad il a eu fini de parler. On l'a écouté tout le temps lance, ou ce qui, dans cette occasion, revenait au un profond et continuel silence.

rimé en ces termes : Messires, on ne dit pas : gueux anoine, gueux comme un seigneur, gueux comme eux comme un financier, gueux comme un labouomme un artisan, gueux comme un marchand; non, as; mais sans cesse on dit et on entend dire : gueux intre. Notre pauvreté, notre misère, notre malheur, n proverbe.

z tous ici que je suis peintre; vous allez savoir omment je le suis. Le greffier de la justice de Reime; il ne prenait pas plus que ce qui lui était dû, et iendant beaucoup. Mon frère aîné avait naturelledu greffe; moi, j'en avais une aversion, qu'il culin. Après la mort de mon père, je m'appliquai uniendre. Mon frère disait de moi ce qu'à peine auérirais qu'il dit : Que je faisais descendre sur la tableaux les saints et les anges du ciel. Il me vanta qu'il acheva de m'enflammer. Je résolus d'aller en un si long voyage, il me fallait de l'argent; il m'en up. Je réglai mes droits avec mon frère, qui me tout ce qui me revenait, m'embrassa et me ferma porte du greffe.

un chemin par Lyon. J'y fus arrêté par un peintre lequel j'avais fait connaissance. *Mio caro figlio*, us allez en Italie; c'est aujourd'hui inutile : Chariré en France assez de bons peintres italiens<sup>1</sup>. Il is son atelier, où je trouvai sa famille et ses élèves; idre, il me blâma, me loua, m'enchantait, me déut mon or. Nos conventions furent simples : il s'enseigner à peindre comme lui, c'est-à-dire comme aliens.

ation. mon travail, ne pouvaient être plus grands; furent proportionnés. Mon genre devenait de plus n; mon maître ne m'appelait plus Antoine, mais . Antonio, me disait-il, tenez pour certain qu'il n'y : que depuis le commencement de notre siècle, de-

puis l'usage des couleurs à l'huile<sup>2</sup>, qui fondent, teintes, qui en font une espèce de glace magique où nages se meuvent, agissent. Non que je prétende qu'il puisse exister sans ce moyen; mais le hasard a voulu que nous vînt en même temps que l'autre : car voyez le dernier siècle, qui encredôient si ignominieusement ses murailles; voyez les tableaux de ce temps, pour ainsi dits en compartiments comme des panneaux de vitres; nos anciens peintres ignoraient l'unité de ces granditions, où, sans être confondus, tous les objets sont; ils ignoraient l'art de la perspective<sup>3</sup>; ils ne se doutaient ni du clair obscur<sup>4</sup>; ils ne connaissaient pas le coloris. En résumé, excepté un peu de dessin, que quelques uns, en assez grand nombre, savaient, ils ne savaient rien. Antonio, les premiers, n'ignorent plus ces belles parties de l'art; ils ont étudié la perspective<sup>5</sup>, l'optique, l'anatomie<sup>6</sup>; ils ont étudié l'antiquité, cette merveilleuse et intarissable source des beautés, qu'ils ont voulu passer dans l'école moderne.

Que si vous voulez, mon cher Antonio, vous améliorer votre état, étudiez les tableaux flamands, notamment ceux du maréchal d'Anvers<sup>8</sup>; mais surtout étudiez les nôtres, apportés en France, ceux des Belins<sup>10</sup>, de Verrocchio<sup>11</sup>, de Mantegna<sup>12</sup>, du Pérugin<sup>13</sup>, surtout ceux de Léonard de Vinci, ce demi-dieu ou plutôt ce dieu de la peinture, dont les essais ont fait tomber le pinceau des mains de son maître. Je vous préviens cependant que tous mes conseils vous seront inutiles si vous ne vous défendez du goût français; il est des égards, celui du dernier siècle, et je crains bien que ce soit entre ce pays et le pays des beaux-arts, je veux dire entre la France et l'Italie, les Alpes soient toujours également hautes.

Mais, mon cher maître, lui disais-je en toute hâte, il semble pourtant que nous avons aussi des gens de mérite, notre roi René, comte de Provence<sup>14</sup>, notre Bourdichon<sup>15</sup>, notre Jean de Paris, qu'on nomme quelquefois Apelles<sup>17</sup>, et qui, à tout dire, semble, bien Français. Alors mon maître se mettait à rire, m'injuriant, m'appelant cent fois Antoine, et je ne pouvais faire la paix avec lui qu'en reconnaissant la supériorité de la peinture italienne, qu'en me rendant traître envers mon pays. Aujourd'hui, je courrais plutôt au martyre.

Messieurs, ce qui va maintenant vous étonner, c'est que ce peintre italien était Normand, du pays de Caen. Des Normands et des Caennois vinrent le voir avec le costume et la langue de leur pays, et l'appelèrent mon cousin. Il se se déco-



ris, nous dit-il, la Normandie touche au Vexin, qui touche à la Champagne, qui touche à la Suisse, qui touche à l'Italie. Dans de, il faut voir les choses comme elles sont.

de temps après il partit. Quelques instants avant de se en route, il me prit à part et me dit : Antonio, des affaires exigent ailleurs impérieusement ma présence me for- bløger cette nuit. Je n'ai pas le temps d'arrêter mes comp- e tout le monde ; mais je laisse dans mes ateliers des ta- qui, seulement à moitié terminés, ont cependant des va- nestimables. Quant à vous, ajouta-t-il, vous pouvez tant voler de vos propres ailes ; prenez votre essor ris ; dites-vous hardiment Italien, et n'ayez pas de cou- chois.

sires, ne blâmez pas légèrement les gens de l'état le plus reux. Aujourd'hui on méconnaît en France les merveil- l'art quand elles appartiennent au pinceau français<sup>18</sup> ; on pree à mentir. Je vous l'avoue ici franchement, à Paris is à mon tour ; mais, n'ayant pas le front normand, je ne mer pour peintre italien. Bientôt je me bornai à dire que ds des tableaux façon d'Italie.

s les premiers jours de mon arrivée à Paris, un peintre m'amener à une audience de la cour des aides. Je refusai ; enfin je cédai, et j'en fus bien aise : j'y entendis bono- nement la peinture. Les avocats dirent et la cour jugea : peintres étaient francs et nobles, exempts de taxes et de s<sup>19</sup>.

s le lendemain, étant allé présenter mes respects au valet mbre peintre du roi<sup>20</sup>, et lui faire compliment sur le beau t du Dauphin que j'avais vu peint sur le tabernacle de l'é- e Chartres<sup>21</sup>, et qu'on lui attribuait, il m'apprit que ses tements étaient fort inexactement payés, qu'il dépensait s de représentation, en domestiques et en chevaux, autant qu'il gagnait. Il m'invita cependant ; mais il me donna un le peintre, et non un dîner de valet de chambre.

tendis long-temps de l'ouvrage ; enfin j'en eus. Il ne s'agit ; que d'avoir un nom. Je me le fis assez heureusement par ableaux : l'un représentait une cérémonie que j'avais sou- ue à Rheims, le serment des évêques, des abbés et des es à l'archevêque<sup>22</sup> ; l'autre les indulgences de Montrou- cordées pour l'achat des livres<sup>23</sup>. On y voyait, dans un ais et bocager, la jolie petite église de Montrouge, près toute remplie de savants, de gens de lettres, qui venaient

porter leur légère pièce d'argent ou d'or au tronc de la pansion des sciences et des connaissances.

Aussitôt, et presque en même temps, on me proposa de m'employer dans les divers genres de peinture.

Je trouvai au dessous de moi le travail des pavés de l'église encadrés de bordures de marbre blanc<sup>24</sup>. Quoi qu'on dise des couleurs de ce genre de peinture seront toujours crues. — Les couleurs sur émail sont assurément bien fondues. Mais, je ne voulus pas de ce genre de peinture, qu'on ne trouve aujourd'hui sur les ustensiles, sur la vaisselle<sup>25</sup>.

Il me tardait de m'exercer dans la noble peinture sur verre, qui, au siècle dernier, n'était qu'une grossière enluminure. De nos jours, est devenue d'un si bon dessin, d'un si bon coloris, surtout d'une si grande solidité par les progrès de l'art, et par les nouvelles méthodes de cuisson. Je peignis sur une vitre de la galerie. Mon associé n'avait pas pris plus de peine que moi. Pendant, une belle nuit, lorsque nous en fûmes à la dernière, il emporta tout l'argent. Il était donc du pays de Non, il était de la Normandie du midi, de l'Armagnac, de l'Astarac. Le plaisant de l'affaire, le plaisant pour les amateurs, c'est qu'on me força de terminer à mes frais cette vitre, qu'on avait malheureusement payée d'avance.

Je répugnai à peindre des figures de cartes à jouer<sup>26</sup>. Ma répugnance ne fut pas moins grande à peindre les perdreaux sur des coffres-tables<sup>27</sup> des divers jeux. — Je ne voulus pas même dire parler de peindre les prétoires, les auditoires<sup>28</sup>. Je ne voulais que c'était bon pour les valets peintres<sup>29</sup>. — Je voulais au moins entendre parler de peindre les grands écussons sur les piloris<sup>30</sup>. — Il me sembla aussi que c'était mieux de peindre les exécuteurs de la justice que de peindre le tableau des condamnés au supplice en effigie. Je refusai. Inutilement dit, dans cette occasion, qu'il s'agissait d'un prince, qu'il y avait vingt sous par tableau ou drapelet<sup>31</sup>, que le roi était fort content, qu'il faudrait un grand nombre de drapelets.

Le tableau du crucifix placé au milieu de la grande chambre de parlement est fait ou renouvelé avec les amendes payées par les huissiers<sup>32</sup>. On m'avait promis que j'en serais chargé. On chargea un autre, et à mon regret, car, quelque loyale que puisse être la vie d'un peintre, il est bien rare qu'il ne perde de quelle couleur est l'argent des huissiers.

Maître Antoine, me dit un vieux seigneur, les vertus de la couleur puis long-temps dans notre famille; on ne peut en douter. On connaît la clé symbolique des couleurs du blason :

rence, — le noir l'humilité, — le gris l'espérance, la patience, — le bleu la loyauté. — On voit leurs dans notre blason ou dans celui de nos aïeux, n'y voit pas : le vert, qui signifie la joie immorale, qui signifie l'orgueil; — le violet, qui signifie l'avarice<sup>32</sup>. — On n'y voit aucune couleur de vice. Je tiens, si vous me ravivez les couleurs de mes écussons qu'on puisse au premier coup d'œil voir tout ces vices. — Monseigneur, lui répondis-je, volontiers leurs faits d'armes, les batailles qu'ils ont gagnées, un teinturier à raviver leurs vertus.

Voici ce que je répondis à un autre seigneur qui me demanda de dessiner sur un papier qui devait être mis derrière son heaume, avec anneaux et tringle, une belle demoiselle de son pays : Monseigneur, adressez-vous aux peintres<sup>33</sup>; je suis peintre champenois, fils de la greffière plus chaste greffière de France. — Comme fils de greffière, je refusai aussi à ce même seigneur de peindre d'une coupe à boire, une Madeleine pécheresse<sup>34</sup>. Adressez-vous, lui dis-je encore, aux peintres. — Je lui refusai aussi de peindre une petite Bible dans le genre des grandes Bibles historiées<sup>35</sup>. Monseigneur, adressez-vous aux peintres flamands.

Or, maintenant que vous sachiez, Messieurs, qu'au temps de nos pères, s'exerçant le plus souvent sur les murailles de pierre et des vitres, était moins licencieuse, au lieu que, aujourd'hui sur les feuillets de vélin<sup>36</sup>, elle cache dans ses vides ses impudiques images, qui souillent la peinture dans le monde tant de trouble, et en ôtent tant de paix, de bonheur. Nous avons passé le siècle dernier; nous l'avons passé en licence. L'Europe, à cet égard, et les autres parties du monde; la Flandre, les autres parties de l'Europe; et la ville de Bruges, les autres villes. C'est là que sont nés ces nombreux scandales de la peinture, auxquels je n'ai jamais participé. Voulez-vous maintenant qu'à aucune époque on n'a employé l'or avec une modération, de légèreté? Voulez-vous me dire que dans les peintures de Bruges il rayonne, il étincelle? que les couleurs, si elles ne sont pas plus belles, sont aussi belles que la nature? que leurs carnations disputent de fraîcheur à des jeunes personnes? que, de même que dans les peintures, leurs encadrements, on croit entendre chanter les oiseaux, voir voler les abeilles, les papillons, on croit

aussi y voir mûrir les groseilles, les fraises, et y respirer l'odeur des fleurs ? Voulez-vous me dire encore que, lorsque les dentelles représentent des dentelles d'or ou d'argent, les franges de satin ou de velours, jamais la dentelle, le satin, le velours, n'ont été aussi artistement tissés qu'au pinceau <sup>40</sup> ? Je vous répondrai que c'est là ce que distinguait l'art ou les hommes dignes de l'être.

Toutefois, comme dans ce temps les jeunes peintres leur plus clair revenu des miniatures sur velin, je ne faisais ce genre de travail quand je n'avais à peindre ni sur bois ; mais toujours mes personnages furent convenablement habillés et drapés. Dans notre état, comme dans tous les autres, le soin de l'honnête homme est le plus glorieux, le plus sûr chemin.

Depuis quelque temps je ne peignais que de petites figures d'un pouce, d'un demi-pouce ; voilà qu'un matin on me donna à peindre des figures de cinq, six pieds, vêtues de robes découpées à bandes de couleur tranchante : vous vous en doutez, c'étaient des tableaux de gend'armes <sup>41</sup>. Bientôt on me donna de six, huit pieds : vous vous doutez que c'étaient des tableaux de standards de vaisseau <sup>42</sup>, et vous ne vous trompez pas. Bientôt on m'en donna de plus grands encore.

Dans une ville voisine, l'on m'avait appelé avec d'autres peintres de divers genres pour décorer les mystères d'une confrérie. Là je rencontrai un jeune sculpteur qui devait être mon beau-frère ; mais nous ne nous en doutions guère. L'autre, car nos relations ne furent pas d'abord très-étroites,

Il y a la basse peinture ; il y a aussi la basse sculpture en cire colorée <sup>43</sup> ; il y en a une plus basse encore en figures de cuir bouilli et doré <sup>44</sup> ; une plus basse encore en poterie, en figures de terre cuite vernie <sup>45</sup>. Il y avait des sculpteurs en ces trois genres. Son père, qui était peintre sur bois, n'était traité dans les comptes publics que de menuisier <sup>46</sup>, et lui-même ne l'était souvent que de menuisier, quoiqu'il fût sculpteur en pierre et en marbre. Du reste, les peintures, les sculptures, j'en conviens, sont comme les grossières anciennes locutions que l'usage a entraînées dans notre langage d'aujourd'hui si polie ; mais il n'y avait pas là, ce me semble, à se rendre fier, ainsi qu'il l'était en toute circonstance. Il modelait en relief la représentation de saint Jean tenant un lis chargé de fleurs dont chacune avait dedans un petit roi, descendu de lui, portant le sceptre, avec son nom au dessus <sup>47</sup>. Je peignais la perspective

Ille devait servir de fond. Nous nous étions rapprochés pour parler notre travail, ou naturellement il ne devait pas être question des plus ou moins grands progrès qu'avaient faits en ce la peinture et la sculpture ; toutefois il lui plut d'entamer d'abord avec moi cette controverse. Je ne sais à quelle occasion et à quel propos il me dit que les peintres italiens étaient supérieurs aux peintres français, mais que la gloire de notre patrie était sauvée par la supériorité des sculpteurs français sur les sculpteurs italiens. Je lui prouvai le contraire, du moins pour la France française, dont je lui parlai comme j'aurais dû parler à mon maître ; et quant à la sculpture française, je lui en parlai comme mon maître m'en parlait. Je vis avec plaisir que le jeune homme défendait vigoureusement notre sculpture. Ah ! lui dis-je, allez à Florence, voir le David de Verrochio<sup>49</sup>. Ah ! me disait-il, allez à Dijon, voir le tombeau de Philippe le Jeune<sup>50</sup>, et n'en revenez pas sans avoir vu la belle croix de pierre dans la maison du Saint-Esprit<sup>51</sup>. — Allez à Padoue, voir la statue équestre du Donato<sup>52</sup>. — Allez à Nantes, voir le tombeau de François II, duc de Bretagne<sup>53</sup>. — Allez à Faïence, voir le saint Michel du Benedetto<sup>54</sup>. — Allez à l'église de Loches, voir la magnifique statue d'Agnès Sorel<sup>55</sup> ; allez à Corbeil, voir le mausolée de Jean de Dinteville, dont l'effigie de marbre est couverte de vers<sup>56</sup> ; à Paris, celui d'Yves, dont l'effigie, aussi de marbre et couverte de vers<sup>57</sup>, est au dessus d'une représentation de tombeau ressuscité, tout rayonnant de jeunesse et d'immortalité ; à Saint-Denis, allez dans les autres églises de France, voir les tombeaux des princes et des seigneurs : car, si les grands ne sont pas si bons que pour la peinture, ils meurent pour la sculpture. Du coup, ajouta-t-il, ce serait tant pis pour vous si vous ne saviez que nos bas-reliefs d'Amboise<sup>58</sup> égalent les plus belles sculptures de l'Europe ; et je vous plaindrais si vous me contestiez nos arabesques, si variées, si légères, si délicates<sup>59</sup>, les sur-tout : elles sont la gloire de notre patrie, la gloire de l'art. certes, les peintres vous étudiez la nature, et les sculpteurs ne peuvent non plus que l'étudier. Mais, convenez-en, c'est la manière de l'étudier que celle de Foncière<sup>60</sup>, de Jehan de Dinteville<sup>61</sup>, de Gentil<sup>62</sup> ! Quels ciseaux ! quels ouvrages !

Je n'étais déjà assez aigri sans qu'il ajoutât que les peintres nous rendent plus heureux qu'a nous il appartenait ; je lui racontai mes misères. Est-ce là tout ? me dit-il ; que ne pouvez-vous essayer de tout ? Je manque souvent de travail, et je suis fort mal de celui que je fais. Je vous nommerai des héritiers qui me rendent même le marbre, le bronze, l'ivoire<sup>63</sup>, des mausolées que

j'ai terminés. Dernièrement je fus obligé d'aller chez les différents légataires, le testament à la main. Messire, dis-je à l'un, je viens de sculpter le mausolée de votre bienfaiteur; vous m'avez le quart de la succession, payez les deux bras de la statue; Messire, vous en avez près de la moitié, payez le corps; Messire, vous avez le château, payez la tête. Ce légataire consentit; il me la doit encore. Dans un moment de détresse, la colère m'emporta au point que je voulais aller avec un marteau casser le nez à la statue. Ah! le mort viendrait la nuit te faire le tien, me dit ma femme, qui m'ôta le marteau et m'empêcha de sortir.

Le même jour, à souper, un graveur qui se rencontrait à l'hôtellerie, ayant été par l'un et par l'autre pris pour juge, dit qu'il connaissait l'état de peintre et l'état de sculpteur, que les sculpteurs étaient à la vérité malheureux, mais que les peintres l'étaient bien plus.

Maintenant, pour qu'à cet égard je puisse être ici à mon juste envers les malheureux graveurs, il faut nécessairement qu'avant tout je parle de la gravure. Les philosophes platoniciens, aujourd'hui les philosophes à la mode, n'ignorent rien; dit-on: je voudrais bien qu'ils m'expliquassent comment les hommes ont eu plus de deux mille ans continuellement sous la main ce qu'ils n'ont trouvé que de notre temps; comment ils ont écrit et imprimé depuis et avant Platon, et comment ce n'est que notre glorieux siècle qu'ils ont inventé presque en même temps l'imprimerie et la gravure<sup>64</sup>. L'une a dû nécessairement venir à l'autre, car l'imprimerie n'est que la gravure de l'écriture, même que la gravure n'est que l'imprimerie de la peinture et de la sculpture. Depuis la plus haute antiquité, les hommes avaient des sceaux avec des lettres, des figures, scellés sur du parchemin, sur papier, étalés sur la porte de ces deux arts.

Ainsi que Minerve est sortie tout armée du cerveau de Jupiter, ainsi la gravure est sortie du génie de ses inventeurs, Allemands<sup>65</sup> ou Italiens<sup>66</sup>, car l'histoire n'en dit rien, et je voudrais bien être aussi savant que nos grands savants pour tout comme eux, qu'elle ne manque ni de raison ni de sens commun. Quoi qu'il en soit, Sandro Botticello<sup>67</sup>, Hugues de Carpi<sup>68</sup> leurs élèves, ont porté à la perfection la gravure des planches en bois<sup>69</sup>, en étain<sup>70</sup>, et surtout en cuivre<sup>71</sup>. Regardez les gravures sur papier et sur vélin dont aujourd'hui nos livres sont remplis<sup>72</sup>. Vous demandez la fermeté du dessin, elle y est; la netteté, la délicatesse, la pureté du trait, elle y est; les croissants et décroissants, les ombres croissantes et décroissantes,

santes, tout cela y est ; la vivacité, le feu, la grâce, le mouvement, la vie, tout cela y est aussi<sup>73</sup>. Qu'appellez-vous donc la perfection ? N'est-ce donc pas la perfection ?

Et les graveurs, ces nouveaux artistes, qui n'ont pas eu de prédécesseurs, qui auront des successeurs jusqu'à la fin du monde, sont-ils dignement payés de leurs peines et de leurs talents ? Sont-ils heureux ? Ils ne peuvent l'être. Autrefois le sort des peintres enlumineurs dépendait des libraires-écrivains. Aujourd'hui celui des graveurs est à la discrétion des imprimeurs-libraires<sup>74</sup>.

Messires, je ne l'oublie pas, j'ai dit que j'étais dans la suite devenu le beau-frère du jeune sculpteur, l'antagoniste de la peinture française. Voici de quelle manière fut amené cet événement de ma vie.

Un jeune homme, bon Français s'il y en a, ne cessait de me dire qu'en tout les Français, lorsqu'ils n'étaient pas supérieurs, étaient du moins égaux aux nations les plus illustres. En architecture, ils étaient, suivant lui, supérieurs. Il s'y connaissait, car il était architecte. Vous jugerez ses raisons, vous allez les entendre. Il me disait : L'architecture italienne, la seule rivale de la nôtre, a un esprit de parti qui nuit à ses progrès : elle s'est faite romaine ou grecque. L'église de Sainte-Marie-du-Peuple, le palais du vieux bourg, semblent bâtis par les architectes des édifices au siècle d'Auguste<sup>75</sup>, et non de notre temps, par Baccio Pintelli<sup>76</sup>. Il en est de même du palais du pape Paul II, bâti par Julien Maiano<sup>76</sup>. Le palais ducal de Florence semble avoir été fait pour Périclès ; on ne croit pas que ce soit Brunelleschi qui ait élevé cet édifice<sup>77</sup> ; on croit qu'on l'a fait venir par mer du Péloponèse ou de l'Attique. Brunelleschi n'est vraiment grand que lorsque, à Sainte-Marie-del-Fiore<sup>78</sup>, déposant la timidité des anciens, portant dans les airs cette vaste coupole en pierre, il étonne et charme l'œil. Cependant combien, à cet égard et à tous les égards, est supérieure l'architecture française, qui, dominant les goûts des nations, les âges des arts, s'est créé un caractère distinctif en prenant des édifices antiques la régularité, et des édifices modernes la hardiesse ! Elle s'est bien gardée de proscrire l'arc aigu de l'ogive ; elle l'a aplati<sup>79</sup> ; elle l'a combiné avec le plein cintre des Romains. Elle a encore combiné avec la colonne romaine ou grecque notre ancien faisceau de piliers qui, naissant de la terre et allant se perdre dans les voûtes, semble ne faire de l'édifice qu'un seul jet, grand, très grand, le plus grand genre de beauté. Elle a adopté les volutes, l'acanthé des chapiteaux antiques ; mais elle les a enrichis des têtes d'animaux, des marmousets, des divertissantes figures qu'elle a pris aux siècles



passés<sup>80</sup>, et, s'étant ainsi fait, si je puis m'exprimer de la sorte, un florilegium, un bouquet des fleurs de l'architecture des différents temps, elle a, d'après cette ingénieuse poétique, élevé ses nouveaux temples. C'est, à Paris, l'église Saint-Paul<sup>81</sup>, qui porte si haut et si légèrement ses murs et ses voûtes; à Arras, l'église de Saint-Waast<sup>82</sup>, d'une richesse pour la première fois simple et naturelle; à Albi, la cathédrale de Sainte-Cécile, avec tant de goût sculptée en dehors, peinte en dedans<sup>83</sup>. Ses nouveaux palais, c'est, à Rouen, le palais<sup>84</sup> ou plutôt, par sa majesté, ses grandes proportions, le temple de la Justice. Ses nouveaux châteaux, c'est : au Plessis, le château Louis XI<sup>85</sup>, dont les murailles de brique rouge, les fenêtres et les cordons de pierre blanche, les légers pavillons à pans<sup>86</sup>, se trouvent si gracieusement assortis à un des paysages les plus frais de la Touraine; à Amboise, le château de Charles VIII<sup>87</sup>, dont les murs, qui descendent le long des flancs de la montagne et se l'incorporent, sont flanqués de hautes tours rondes où tournent, autour d'une lanterne de pierre grillée, d'ingénieux escaliers par lesquels des hommes et cheval montent et descendent<sup>88</sup>. Ses nouvelles décorations de villes, ce sont : à Bordeaux, la porte du Caillau<sup>89</sup>; à Moulins, la porte Neuve<sup>90</sup>, avec leurs couronnements<sup>91</sup>; à Paris, le pont que de Saint-Germain, avec ses plates-formes, qui n'a coûté que neuf cents livres<sup>92</sup>, qui devrait en avoir coûté neuf mille. Ses nouveaux édifices destinés à l'habitation des particuliers, ce sont : à Paris et dans toute la France, les nouvelles maisons, les nouveaux hôtels avec terrasses, promenoirs intérieurs, avec sculptures<sup>93</sup>, grandes fenêtres entourées de larges dentelles de pierre percées à jour<sup>94</sup>, avec flèches, toitures en plomb doré<sup>95</sup>, dont les faîtes ornés d'animaux, *pourtraicts au naturel*<sup>96</sup>, se reflètent au milieu des nouveaux jardins, variés par les gazons, les compartiments, les menuiseries peintes<sup>97</sup>, les bosquets, les eaux courantes, les eaux jaillissantes<sup>98</sup>. Mon ami, ajouta-t-il, si un des plus beaux édifices de Paris il y a un loup en pierre destiné à jeter les eaux pluviales, dont la direction est droite et sans mouvement, comme celle des loupes en pierre des anciens édifices; quelques pas il en est un autre dont le torse est admirable : ce sont les images de notre ancienne et de notre nouvelle architecture. Nous n'avons pas fait comme les Italiens, nous n'avons pas brisé le torse, nous lui avons fait prendre une nouvelle direction, une inflexion nouvelle qui lui donne la vie.

De mauvaises raisons m'eussent persuadé, tant j'aimais le jeune architecte; pensez, je vous prie, si je dus l'être par de l'oubli. L'amitié de mon ami s'en accrut au point qu'il parla de moi à son



beau-père, auquel il restait encore une jeune fille à marier. Comme je parlais de la nouvelle architecture française, il me présenta à lui et à sa famille, qui bientôt après accepta ma proposition de la peindre, suivant l'usage, sur les premiers feuillets des grandes heures de vélin<sup>99</sup>. Je m'y peignis moi-même, menant à l'autel la jeune personne à laquelle je désirais être uni. C'est bien la vraiment la demande d'un peintre, se prit à dire son frère; puis, s'adressant à son père, il ajouta : Mon père, ne lui accordez Philippote que lorsqu'il demeurera d'accord que les sculpteurs sont plus malheureux que les peintres. Je n'ai guère besoin d'avertir que ce frère était le jeune sculpteur avec lequel j'avais travaillé à la décoration des Mystères, et que nos opinions s'étaient graduellement réconciliées. Mon père, se prit aussi à dire le jeune architecte à son beau-père, ne lui accordez Philippote que lorsqu'il demeurera d'accord que les architectes sont les plus malheureux : car ceux qui ont du goût n'ont pas d'argent, ceux qui ont de l'argent n'ont pas de goût. Nous bâtissons presque toujours pour les plus bêtes, et il n'y paraît que trop aux fautes qu'on nous fait faire.

Mon mariage n'éprouva pas d'autre retard. Dans la même année, mon beau-frère alla demeurer à Rheims, en qualité de statuaire de la cathédrale, ce qui n'est pas un vain titre, car il y a cinq mille statues; et, en supposant que la vie d'un homme de pierre soit dix fois plus longue que celle d'un homme vivant, c'est au moins tous les ans douze statues grandes ou petites à faire<sup>100</sup>. On aime d'ailleurs, à Rheims, la statuaire dans les divers édifices; j'y ai vu, à la façade extérieure de l'ancien palais des comtes de Champagne, des statues autrefois les merveilles de l'art; elles sont du XIII<sup>e</sup> ou XIV<sup>e</sup> siècle<sup>101</sup>, et le style n'en est pas excessivement barbare.

Pour moi, je préfèrai la capitale de la province; je vins à Troyes. J'y amenai Philippote, qui était si belle, que les traits de sa figure se trouvaient toujours au bout de mon pinceau quand je voulais peindre une sainte. Mes tableaux en devinrent fort beaux, et en peu de temps je fus dans toute la Champagne le peintre des saintes. Eh bien! quoique j'aie peint presque toutes les patronnes de paroisse, je ne suis pas plus riche que lorsque j'arrivai, et, si j'ai conservé la dot de ma femme, c'est qu'elle ne m'a pas encore été payée.

J'ai deux grands garçons, nés dans les premières années de mon mariage. Un jour de cet hiver, où toutes les denrées de première nécessité ont été si chères, je disais à mon jeune aîné : Va! tu ne seras jamais peintre; je sais un peu la musique, je te l'appren-

drai. Vous ne pourriez plus mal faire, me dit alors le chef de nos musiciens, qui dans ce moment se trouvait chez moi. Ne donnez pas votre état à ce garçon, puisqu'il y a tant de mal ; mais ne le donnez pas non plus le mien. J'ai été, continua-t-il, musicien ambulant ; j'ai été musicien sédentaire : votre fils ne peut être que l'un ou l'autre.

Dans mon collège, où j'avais obtenu une bourse, nous entendions dire que Louis XI avait fait faire par l'abbé de Baugy un ingénieux orgue de pourceaux de divers âges<sup>103</sup>, qu'on piquait comme les touches d'un clavier ; bientôt, qu'il avait fait rassembler cent musiciens pour se divertir et se guérir<sup>104</sup> ; ensuite, quand il fut mort, que le nouveau roi, dans ses voyages ou ses promenades, avait donné une bourse d'écus à des bergers qui avaient chanté et dansé devant lui<sup>105</sup>, une autre bourse à une femme qui lui avait chanté une ronde<sup>106</sup> en s'accompagnant de rebec ; ensuite, qu'il avait donné une bourse d'or à des ménestriers ambulants<sup>107</sup>, une plus grande bourse à des écoliers qui avaient exécuté une petite symphonie en sa présence<sup>108</sup>. Je ne pus alors me tenir plus long-temps renfermé ; je m'associai avec un ancien musicien qui avait reçu de Louis XI trois écus pour avoir chanté devant lui, avec roulades et fusées, une simple antienne<sup>109</sup>. Nous eûmes quelques succès. Notre troupe se grossit de deux autres musiciens et de leurs sœurs. Nous courûmes le pays, pour suivre le petit Charles VIII, qui toujours venait de partir de tous les lieux où nous arrivions.

Cependant, si nous ne rencontrions pas le roi, nous rencontrions des gens qui nous payaient quelquefois bien, quelquefois mal, et en dinant, en soupant quelquefois bien, quelquefois mal nous pouvions absolument vivre ; mais enfin une aventure me fit goûter de cette vie. La voici :

Un jour que le vent avait abattu l'enseigne d'une hôtellerie, l'hôtelier, qui était à la fenêtre, fit de la main toute sorte d'invitations à notre troupe, qui suivait le grand chemin, et qui se croyait obligée d'entrer chez un bourgeois aussi poli. Nous voulions chanter, jouer ; il voulait nous faire manger, nous faire boire. Nous chantâmes, nous jouâmes, nous mangâmes, nous bûmes ; ensuite nous nous levâmes et nous demandâmes notre salaire. Celui qui nous avait paru un bourgeois, qui s'était montré si poli, mais il nous dit qu'il était hôtelier, que nous eussions à lui payer notre écot et à continuer notre chemin ; qu'en bonne justice nous devrions lui payer aussi l'impatience et l'ennui que lui avait causés notre musique. Les esprits s'échauffent ; toute l'auberge, les valets, les chiens, les chats, se tournaient contre nous, lorsque

ivre un étranger, qui s'informe du sujet de la querelle. C'était un grand seigneur breton ; il rit long-temps de cette mutuelle méprise ; il nous fait de nouveau chanter, jouer, de nouveau manger et boire ; il paie l'hôtelier ; il nous paie, nous dit qui il est, et il ajoute : Je suis fort content de vos talents ; je vous ferai placer à la cour, vous comme tambourin du roi<sup>109</sup>, vous comme joueur de luth<sup>110</sup>, vous comme harpeur<sup>111</sup>, vous comme musette du Poitou<sup>112</sup>, vous comme corneur ou comme trompette de la chambre<sup>113</sup>, vous comme organiste valet de chambre<sup>114</sup>, et, ayant aperçu un petit garçon de notre troupe qui n'avait cessé de se hausser, il lui dit : Je ne puis te placer comme saquebute de la chambre, car tu sais que cet instrument a jusqu'à quatorze pieds de long<sup>115</sup> ; mais, comme il me paraît que tu n'as pas de trop bonnes chausses, tu seras petit chantre de la musique du roi, qui t'en donnera une belle paire en drap noir<sup>116</sup>. Mes amis, ajouta-t-il encore en nous congédiant, venez tous me voir à Amboise. Tous mes camarades en prirent la route, pleins de confiance en ces belles paroles ; moi je me séparai d'eux, et revins à Troyes, où j'entraî la nuit, à cause que mon habit n'était pas trop beau. Je l'avais sali et taché dans ces énormes pâtés, remplis de musiciens, qu'on sert sur la table des grands seigneurs aux solennelles fêtes qu'ils donnent<sup>117</sup>.

Ma famille répara un peu mon petit équipage, et je pus aller plus decemment me présenter au vice-roi ou lieutenant du roi des ménétriers<sup>118</sup> ; je lui dis que je voulais être musicien à Troyes. Il me dit qu'il fallait, en bonne règle, prouver six ans d'études<sup>119</sup> ; qu'il devait être sévère dans les examens, afin de ne pas avoir sur la conscience les faux tons que je pouvais faire, ou, ajouta-t-il, faire faire, quand je lui eus déclaré que j'entendais aussi tenir une école de musique. Mettez-vous à ma place : je représente notre roi, qui demeure à Paris, rue Saint-Julien<sup>120</sup>, et qui compte sur ses lieutenants pour maintenir en France le bon enseignement et la bonne pratique de la musique.

Je l'écoutais très attentivement. Il crut qu'il m'avait intimidé, et, m'ayant aussitôt encouragé, il m'interrogea avec douceur, et commença par la main d'harmonie, par le mode du premier, du second doigt. Quand il vit que je connaissais plus que mes cinq doigts<sup>121</sup>, que j'avais étudié avec quelque profit la théorie de Gafurio<sup>122</sup> et le traité d'Adam de Fulde<sup>123</sup>, il me demanda si je lisais cette musique allemande qui était sous mes yeux. La notation, lui répondis-je, n'est différente de la nôtre qu'en ce qu'elle est des caractères d'écriture et d'imprimerie de la nation<sup>124</sup>. Je

lui fis en même temps l'observation qu'il en était de même de la notation italienne, plus lisible, plus claire à l'œil, plus rapprochée de la nôtre<sup>125</sup>.

Ensuite le vice-roi me dit : Mon ami, vous voyez mes cheveux blancs ; eh bien ! ne les voyez pas, car je n'ai ou ne veux avoir que seize, dix-sept ans, et vous allez me donner une leçon de musique. Il se fit ignorant avec beaucoup d'habileté, et gradua de même ses progrès ; enfin, il vint à toute sa force. J'eus le courage de ne pas taire quelques observations ; il eut le courage bien plus grand de les entendre et de les trouver justes. Mon examen, vous le sentez, finit là. Je prêtai entre ses mains le serment de jouer durant toute la fête pour laquelle je me serais engagé, de ne m'engager que pour une seule fête, de ne pas solliciter d'être chargé de la musique des fêtes, de ne pas aller jouer chez des personnes qui auraient déjà arrêté d'autres musiciens<sup>126</sup>. Je lui remis un certificat de bonnes mœurs ; je lui payai vingt sous : il me reçut maître<sup>127</sup>.

Quelque temps après, il vint prendre congé de moi et me dit qu'il allait demeurer à Paris ; qu'il me donnerait de ses nouvelles. En effet, quelques semaines après son arrivée à Paris, j'eus de lui un petit billet, auquel étaient jointes de grandes lettres en parchemin, avec la suscription imitée de la forme royale : A maître Gervais, lieutenant pour le roi<sup>128</sup>, à Troyes. J'ouvris la lettre scellée en double queue avec des lacs de soie verte<sup>129</sup>. J'y lus ma nomination de vice-roi ou lieutenant du roi des métayers.

Je cours aussitôt chez mon oncle, sous-chantre de Saint-Etienne<sup>130</sup>, qui ne m'avait pas encore pardonné ma fuite de collège. Je lui déployai mes lettres. Ce fut, comme aux mystères, un coup de théâtre<sup>131</sup> ; il m'embrassa, me dit que j'honorais la famille par la vice-royauté, comme il l'honorait par la sous-chantrie. Je réserve, ajouta-t-il, mon bénéfice pour ton fils cadet ; mais comme il n'est pas encore né, que tu n'es pas même encore marié, il faut que je me conserve longues années que je me ménage. Je buvais sec, et souvent de plus d'un verre par amitié pour ton fils cadet, je ne boirai que peu ou point de blanc, car je ne pourrais vivre sans le rouge.

Je fis ensuite rassembler tous les musiciens, et je me fis reconnaître. Mon roi, me dit alors un clairon<sup>132</sup> qui ne jouait pas toujours juste, mais qui raisonnait toujours bien, pour célébrer votre avènement, donnons une petite fête, dont les seuls frères seront un discours que vous prononcerez devant le public : c'est

nous attirera du monde, des pratiques; nous avons tous besoin de gagner quelque chose, tous nous sommes si pauvres, si malheureux! J'y consentis.

La ville de Troyes, comme bien d'autres villes et surtout de villages, renferme beaucoup de cours ou grands carrés de bâtimens, sous-divisés en maisons, maisonnières, familles. Vous connaissez tous, dans la rue du Bœuf, la cour des Ménétriers<sup>133</sup>. Il n'y avait pas de salles spacieuses, mais il y avait un vaste cellier. En quelques heures il fut approprié, paré et mis en état de recevoir le public, qui le lendemain s'y rendit en foule.

J'avais été secrètement averti que les pédants grecs et latins devaient venir dans l'intention de rire de mes solécismes et de mes barbarismes; mais je les matai. Je me bornai à parler d'une chose qu'ils n'ont jamais entendue ou voulu entendre, qu'ils ont toujours ou dédaignée ou détestée: je ne parlai que de la musique et de ses progrès. Messires, dis-je, ressuscitez un des musiciens du temps passé, ressuscitez le plus habile; donnez-lui à exécuter notre musique, il n'y entendra rien, tant l'art a changé, s'est perfectionné; il s'est perfectionné à ce point qu'on ne voit plus au delà d'autres innovations raisonnables ni même possibles. Chargée de ces lourdes et longues notes qui tenaient plusieurs mesures<sup>134</sup>, la musique du quatorzième siècle, quelque rapidité que voulût lui imprimer le compositeur, était comme un grand cheval attelé à une pesante charrette, qu'on a beau presser, qu'on ne peut jamais faire courir, galoper.

Qu'ont fait les musiciens de notre âge? Ils ont brisé ces longues, ces brèves, qui elles-mêmes étaient fort longues, en fractions, en véritables brèves, en semi-brèves, en minimes, en semi-minimes<sup>135</sup>, à figures vides ou blanches<sup>136</sup>; en croches, en semi-croches, à figures pleines ou noires<sup>137</sup>. Ils ont adopté des silences d'une valeur correspondante, qu'ils n'ont plus appelés hoquets, demi-hoquets<sup>138</sup>, mais qu'ils ont galamment ou tendrement appelés soupirs, demi-soupirs<sup>139</sup>. Ils ont encore fait bien mieux, ils ont nettoyé la musique de ses honteuses successions de quarts, de quintes et d'octaves<sup>140</sup>, en même temps qu'ils l'ont enrichie de dissonances ou nouveaux accords jusqu'ici jugés impraticables<sup>141</sup>. Mais qu'est-ce que ces immenses services qu'ils ont rendus à l'art, ces incommensurables progrès qu'ils lui ont fait faire? qu'est-ce? Presque rien, ou plutôt rien, en comparaison de leurs nouveaux systèmes de canon de fugues où, vous le savez, les divers chanteurs, les divers musiciens, entrant successivement l'un après l'autre, ensuite chantant ou jouant tous ensemble, produisent de si beaux et de si merveilleux effets

par la rencontre calculée de leurs notes. Ce n'est pas, comme vous en doutez bien, sans dessein que j'ai dit la rencontre calculée de leurs notes : car, aujourd'hui plus que dans aucun temps, la composition de la musique procède véritablement par calcul, et la science la plus populaire et la science la plus ardue, la science de la musique, la science des mathématiques, n'ont jamais été dans une liaison plus étroite.

Enfin, de nos jours, où la lumière a apparu, où tout a été distingué, classé, la musique s'est séparée en deux genres<sup>143</sup> : le genre sacré, qui est resté le premier, la plus noble part a Dieu, et le genre érotique, qui, sous le nom de cantilène<sup>144</sup>, est destiné à rendre les tendres affections, les doux mouvements du cœur, à servir d'accent et de voix à l'amour.

C'est avec les mathématiques, avec ce levier, que l'art remue si fortement votre âme, vous élève dans le ciel, lorsque vous entendez ces grandes pièces de musique sacrée, ces messes consistant tout entières dans une simple phrase de chant, dans un simple, seul air, le plus vulgaire, le plus chanté dans les rues, les tavernes<sup>145</sup>, mais qui, successivement porté par la toute puissante harmonie dans les diverses parties de la messe<sup>146</sup>, peint les diverses passions : au *Kyrie*, le besoin, la plainte ; au *Gloria in excelsis*, l'admiration ; au *Pascha*, la souffrance ; au *Resurrexit*, l'allégresse ; à l'*Agnus Dei*, la reconnaissance. Qu'un même morceau, qu'une même phrase, qu'un même motif, différemment modulé, caractérisé par le mode, la mesure ou l'accompagnement, vous émeuve de si diverses manières, n'est-ce pas le plus grand miracle de l'art et des arts ? Treizième, quatorzième siècle ! où en étiez-vous ? Et où en seriez-vous au seizième, dix-septième, dix-huitième, dix-neuvième, vingtième, centième, millième siècle ? Ferez-vous mieux que de passer du chant, de la mélodie<sup>147</sup>, que les plus ignorants, même les bergers des champs, peuvent trouver comme les mathématiciens ? Ferez-vous mieux que de tirer de l'harmonie tous vos effets, de donner les plus nobles, les plus vifs plaisirs à l'âme, dans des moments où, suspendant l'action des autres sens, n'existant que dans le sens de l'ouïe, elle vient s'y enivrer de ravissements délicats ?

Mais à qui devons-nous tous ces progrès, toutes ces merveilles ? Je m'incline profondément, et je nomme Dufay de Brabant, Binchois de Paris<sup>148</sup>. — Je m'incline plus profondément encore, et je nomme Ockeghem de Bayai<sup>149</sup>, Letointurier de Nivelles<sup>150</sup>. — Je m'incline plus profondément encore, et je nomme Josquin de Cambrai<sup>151</sup>.



Ces grands musiciens de cette grande école de Cambrai <sup>153</sup> ont endoctriné la France septentrionale <sup>154</sup> ; la France septentrionale a endoctriné la France méridionale ; la France a endoctriné l'Allemagne <sup>155</sup>, l'Italie <sup>156</sup>, qui ont endoctriné l'Europe, qui endoctrine maintenant le monde. Bientôt, dans toutes les parties de l'univers il en sera peut-être comme en France, où le roi a sa musique <sup>157</sup>, les princes ont leur musique <sup>158</sup>, les grands seigneurs ont leur musique <sup>159</sup>, les villes ont leur musique <sup>160</sup>. Bientôt notre planète sera retentissante de chants, d'instruments, et les habitants de la terre, forcés alors de s'accorder, vivront dans la concorde, la paix ; et cette régénération morale, universelle, sera opérée par les bienfaits de la nouvelle musique.

Après ce solennel discours, il n'en fallut pas moins le lendemain, qui était un jour gras du carnaval, aller au marché aux rapans <sup>161</sup>, acheter du goujon, des noix et des noisettes.

Mais les musiciens nous n'aurions pas été assez malheureux ; quelques gens d'un mauvais esprit, qui avaient entendu mon discours, ne l'eussent envenimé, au point que je fus averti que les jeunes clercs du bas clergé m'en voulaient, parce que j'avais dit que la nouvelle musique avait banni des églises l'ancien horrible cri qu'on faisait au chant du mot *Gommorrhœ* <sup>162</sup> ; qu'elle avait aussi demandé au roi de défendre le plain-chant anglais <sup>163</sup>, et comme chant de vainqueur, comme chant anti-national, et comme chant lugubre, comme chant anti-musical. On avait vu le soir, au coin des rues, des gens avec de gros bâtons ; on me conseilla de prendre mes précautions. Je n'en pris d'autres que de mettre tous les jours les habits de ma dignité : qui porte la main sur quelqu'un vêtu d'habits royaux ? Mais, mon ami, ajouta le musicien, il ne peut y avoir dans chaque ville qu'un vice-roi. Pensez à ce qui me serait arrivé si je ne l'avais été ; pensez que votre fils ne sera, comme les autres, que simple musicien ; pensez à ses côtes.

Je vois, dis-je alors à mon ami, qu'il y a bien de la misère et bien des dangers dans votre état ; mais il faut cependant que mon fils en apprenne un, et je pense qu'il pourrait apprendre celui de maître de danse. Oh ! me répondit le musicien en secouant la tête, si les maîtres de musique n'ont pas envie de chanter, les maîtres de danse n'ont guère plus envie de danser ; ils sont presque aussi malheureux. Toutefois, puisque vous voulez faire apprendre cet état à votre fils, venez, que je vous mène chez un maître de danse que mes amis qui passe pour le plus habile de son art.

Nous allons chez le maître de danse ; nous ne le trouvons pas. Je m'en doutais, dit le musicien, il sera au cabaret ; il fallait

commencer par là. Nous allons au cabaret ; nous le ti  
 Dès que le maître de danse aperçut le maître de musique  
 rut l'embrasser, en s'élançant par dessus les bancs et  
 avec une légèreté que tout le monde admira. Nous nous  
 je fais apporter du vin. Maître Maurice, lui dis-je, j'ai  
 fils, bien taillé, bien fait, bien leste : qu'en ferai-je ?  
 ferez, me répondit-il, un procureur, un apothicaire, i  
 je ? Fort bien, lui répliquai-je, si dans l'état de procu  
 d'apothicaire il ne fallait pas savoir un peu de latin p  
 dre les termes de pratique ou les noms des plantes. u  
 savoir aussi un peu dans le nôtre, me dit-il, et le premi  
 cipe de notre art est en langue latine.

Bragardi certant, et adhuc sub judice lis est,  
 De quali gamba sit facienda salus <sup>164</sup>.

Je vous accorde tout ce qu'il vous plaira, lui répo  
 mais toujours est-il vrai qu'il faut moins de temps pour  
 tre de danse que pour être procureur ou apothicaire. C  
 dit le maître de danse, une erreur qui tous les jours est  
 qui tous les jours me fait enrager, qui tous les jours ajou  
 malheur. L'art de la danse est un art long, difficile. C  
 temps ne faut-il pas pour assouplir les pieds, les jarrets, i  
 combien de temps pour danser passablement les men  
 basses-danses <sup>165</sup> ! Combien de temps ensuite pour la d  
 trois à trois ! combien de temps pour la danse du ch  
 pour concilier les gaillardes exigences de cette danse ave  
 licates lois de la pudeur publique ! La danse du flan  
 n'est pas moins difficile ; elle demande autant de légèreté  
 grâce ; elle demande surtout beaucoup de temps à l'élève.  
 risque en demande encore davantage : il sera facile à voi  
 fils de se noircir le visage, de ceindre le front d'un b  
 taffetas jaune, de mettre des jambières garnies de sonne  
 sera facile de prendre le costume de la danse des Maur  
 lui sera pas aussi facile d'exécuter les pas et les voltes  
 quels il doit, comme seul danseur, occuper la salle auto  
 quelle se trouve rangée la compagnie <sup>166</sup>. Mais enfin je v  
 soit parvenu à savoir toutes les nombreuses danses, grave  
 légères, toutes les danses de la France, des pays étrangi  
 qu'aux dernières qu'on danse quand on est près de se  
 jusqu'aux rondes, aux branles, au congé <sup>167</sup>. Il a beauc  
 vaillé, beaucoup dépensé ; il ne saura guère que ce que  
 les anciens maîtres il y a cinquante ans, où la belle  
 portait les ridicules chapeaux à haute forme <sup>170</sup>, où le roi



et flambeaux que tenaient deux chevaliers<sup>171</sup>. Mais de-  
 commencé les grandes difficultés. Je vous ai dit que le  
 serait quelquefois nécessaire ; j'aurais dû ajouter le  
 dit-ce que pour nous passer des savants et faire parta-  
 e art la considération que leur donne cette langue. De  
 nous avons pris les diverses danses des anciens peu-  
 and nous dansons le casque en tête, portant une épée  
 dont nous tenons tous ensemble la pointe, tantôt en  
 et en bas, dont nous nous escrivons d'estoc et de taille,  
 des passes et des évolutions guerrières, les bourgeois  
 voir danser que la danse des Matassina<sup>172</sup> ; ils voient  
 pyrrhique<sup>173</sup>, cette fameuse danse des anciens Spartia-  
 pensez pas que ce soit le plus haut point de notre art :  
 danses encore bien plus difficiles. C'est dans les ballets  
 e notre âge montre sa supériorité. Qui voudrait com-  
 ballets des sauvages, où Charles VI manqua d'être brâ-  
 : nos ballets d'aujourd'hui, voudrait comparer le qua-  
 lité, dans toute sa barbarie, avec le quinzième siècle  
 son éclat. Depuis les ballets de Bergonce de Botia<sup>174</sup>,  
 a changé de face. Vous voyez que nous ne sommes pas  
 vers les Italiens ; nous convenons assez volontiers qu'ils  
 ais sur le chemin de notre supériorité et de notre gloire.

L'assure, votre fils devint-il un des beaux danseurs de  
 n de nos grands maîtres, jouant de deux instruments à  
 en même temps conduisant les danseurs<sup>175</sup> ; eût-il son  
 couvert de glorieuses plaques d'argent, empreintes  
 ns de ses nobles élèves<sup>177</sup>, il sera toujours pauvre, car  
 jours obligé d'être élégamment vêtu et d'une manière  
 a beau plumet qui le distingue<sup>178</sup> ; il ne pourra faire  
 onomie.

surtout malheureux dans l'exercice de son état. Les  
 mes voudront toujours danser avec leurs longues ro-  
 ssées derrière par un crochet d'argent ou par un bouton  
 ; et, ce qui le contrariera bien autrement, les person-  
 s s'opposeront aux développements de son art en ne  
 t pas que les femmes donnent la main aux hommes<sup>180</sup>.

temps il entendra, dans les églises, les prédicateurs  
 es talents<sup>181</sup> ; en même temps le livre du blason des  
 de la danse<sup>182</sup> et les images funèbres de la danse maca-  
 on voit dans toutes les heures<sup>183</sup>, lui ôteront ses éco-  
 n la considération qu'on aura pour lui aux jours de  
 et le carnaval finira au jour des cendres. Mon père,  
 ne consulter, m'avait aussi donné son malheureux état.

Ah ! lui disais-je souvent, peut-être trop souvent, mon père, nous étions à Reims quand vous m'avez enseigné l'art de la danse, pourquoi ne me jetiez-vous pas du haut du clocher de Saint-Étienne ? Craignez que votre fils vous dise aussi un jour, nous étions à Troyes quand vous m'avez fait apprendre l'art de la danse, pourquoi ne me jetiez-vous pas du haut du clocher de Saint-Loup<sup>186</sup> ?

Messires, a dit à l'assemblée maître Antoine en finissant, tristés par le spectacle de notre sort mutuel, les peintres, les sculpteurs, dans une réunion, aux sculpteurs, que, si nous avions à peindre les hommes de l'état le plus malheureux, nous les peindrions sous les habits des sculpteurs ou des peintres. Les sculpteurs nous répondirent que, s'ils avaient à sculpter les hommes de l'état le plus malheureux, ils les sculpteraient sous les habits des peintres ou des sculpteurs. Nous les peindrions aussi, nous les sculpterions aussi, ajoutèrent-ils, sous les habits des graveurs, sous les habits des architectes. Nous les sculpterions aussi, ajoutèrent-ils, sous les habits des maîtres de musique, sous les habits des maîtres de danse ; et alors peintres et sculpteurs nous aurions toujours à craindre de justes censures, de justes critiques.

## HISTOIRE XXII. — LE COURTISAN.

Un pauvre fournier du pain du chapitre à qui, durant plusieurs années, les chanoines avaient donné asile aux moines dans les vieux bâtiments d'un de leurs bénéfices, mourut et laissa à sa femme d'autre fortune qu'un jeune garçon de douze ans, vif, gentil et docile. Les chanoines eurent pitié du fils et se chargèrent de son éducation. En assez peu de temps il apprit à lire et à écrire ; mais, après quelques années de latin et de grec, s'étant lassé de ses études, il prit du goût pour la chasse, et, toujours par la bienveillance des chanoines, trouva le moyen d'obtenir une place dans la vénerie royale. Il se fit connaître de plusieurs personnes de la cour, qui l'aidèrent dans leurs affaires, ou il montra encore plus de talent à tendre les pièges des hommes qu'il en avait montré à en dresser pour les animaux. Bientôt on le donna au roi ; il redoubla d'efforts sans jamais s'arrêter, et parvint à une haute fortune.

Tous les ans il habite pendant quelques semaines son

aux environs de Troyes, où, durant son séjour, il vient souvent; et ce soir, en passant par hasard devant l'Hôtel-de-ville qu'il a vu plus illuminé qu'à l'ordinaire, il y est entré. Il est paré d'une grosse chaîne d'or de plusieurs livres<sup>1</sup>, qui lui sert de cou<sup>2</sup>. Les jeunes gens se sont levés et se sont rangés pour le passage; mais les gens âgés qui l'avaient vu enfant, qui ont connu sa famille, n'ont pas bougé. Les uns et les autres disent, non sans raison, que, tout resplendissant de richesses et de dignités comme il l'était, il n'oserait parler des malheurs de son état. Cependant voilà que, dès que l'artiste a eu fini, il se met fort et plus fort à frapper du pied le parquet, et ayant aussitôt excité un silence général, il a élevé la voix et dit :

Messieurs, quant à moi personnellement, je ne me plains pas; je suis à quelques égards assez content de mon sort, et j'ai même une raison de l'être. J'ai mieux fait les affaires de mes enfants que mon père a fait les miennes; sans autre détour j'en conviens; car, quoi qu'on en dise, les gens de cour nous avons plus de franchise, de bonne foi, que beaucoup de gens de province. Qu'importe? Une petite et même une grande fortune ne font toujours le bonheur. D'ailleurs, pour quelques uns qui résistent dans notre état, combien d'autres dont les efforts sont vains! combien de malheureux! Oui, les poètes le disent, et en cela du moins il faut les en croire, la pire des conditions de la vie est celle de courtisan.

Cependant, vous tous habitants d'une ville éloignée des résidences royales, vous regardez la cour comme un lieu de bonheur. A cet égard vous êtes bien excusables, votre erreur est commune à tout le monde; moi, j'en suis guéri, mais c'est à mes dépens.

La cour, il est vrai, offre d'abord une richesse, une magnificence, un éclat qui vous éblouit. Vous qui parlez ici de luxe, de dépenses, d'habits, de spectacles, de fêtes, de banquets, vous ne savez avoir vu de grandes, de merveilleuses choses; vous n'avez rien vu, si vous n'avez pas vu la cour. Vous vous demandez : Où donc est l'or et l'argent? Il y en a si peu à la ville, à la campagne! Venez à la cour : l'argent, tout l'argent, l'or, tout l'or, tout ou semblent y être. Lorsque les dignitaires, les officiers, les gens du roi, suivis de leurs dignitaires, de leurs officiers, de leurs gens, s'offriront pour la première fois à votre vue, vous direz qu'un homme et chevaux se sont roulés dans les plus riches tapisseries; et quant aux princes, vous direz qu'ils sont passés sous une pluie de perles et de diamants<sup>4</sup>.

Si vous entrez dans les châteaux royaux, vous puez le pied sur des pavés peints<sup>5</sup>, sur des pavés riches tapis<sup>6</sup> ; vous resterez immobiles d'admiration ces grands appartements de soie et d'or<sup>7</sup>.

Ne me dites pas toutefois qu'on n'est pas à plaindre au milieu de cette magnificence, de ces richesses ; vous répondrais qu'en les voyant tous les jours on se plaint, qu'en ne les voyant pas on trouve tout médiocre, me direz-vous, jusque là ce sont de bien petits reproches ; est vrai, mais je ne fais que commencer.

Sans vouloir du mal au siècle dernier, on ne peut pas dire qu'il était barbare et gothique en tout. En tout il était réformé. Ce n'est guère que de nos jours que la politesse, l'aménité, la grâce, ont, pour ainsi dire, réintroduit le cérémonial de la cour, en ont revu, renouvelé les coutumes essentielles, que j'aimerais mieux enfreindre les lois alors je pourrais obtenir du roi des lettres de rémission en même temps si difficiles à apprendre, qu'il faut consacrer ou du moins une grande partie de la vie, pour bien les apprendre.

Vous êtes étonnés, vous ne m'en croyez pas ; vous ne pouvez pas croire. Nous ne sommes pas à l'Hôtel-de-Ville de Paris, nous sommes pour un moment à Paris, au palais des Tuileries ; si vous l'aimez mieux, au château d'Amboise ; nous sommes sur une des terrasses. Vous voyez monter à la porte, côte à côte, en hautes personnes, un prince et un évêque. Lequel des deux précédera ? lequel aura l'honneur ? trois fois eût été sans difficulté l'évêque, aujourd'hui c'est avec difficulté le prince<sup>9</sup>. Si l'évêque avait précédé, il n'aurait pas dû l'avoir fait ; s'il eût laissé précéder, ils auraient été l'objet de la censure ; ils auraient été également blâmés de tous les sens. Nous ne sommes plus au siècle passé. Les événements ne sont les premiers qu'à l'église ; partout ailleurs les princes.

La cour du château se remplit tout à coup de chevaliers à frein doré<sup>10</sup>. Plusieurs princesses entrent ; vous voyez l'honneur, s'invitent mutuellement à passer devant ; est-ce à passer la première ? Les spectateurs sont nombreux ; les écuyers des princesses ne le sont pas : ils savent la condition de leurs maris<sup>11</sup>. Mais voici le premier ; tous les maris sont princes, quel est le premier d'entre eux ? est-ce le duc ? est-ce le comte ? Vous auriez dit : Le duc. Mais le comte, ou parce qu'il est plus proche parent que le duc, ou parce que le duché de l'autre prince relève de son comté.

cas, mêmes lois pour les officiers des princes : ils prennent eux le rang de leurs maîtres. Malheur à celui qui, en occasion, ne le soutiendrait pas ! il serait cassé, renvoyé et sans délai.

Princesses sont entrées dans le château. Elles se présentent à la reine. Point de courtisan qui ne vous dise d'avance qu'elles s'agenouilleront trois fois, d'abord à la porte de la salle, au milieu de la salle, enfin en abordant la reine, qui les embrassera ainsi que deux ou trois de leurs dames les plus qualifiées ; que les princesses s'assieront par terre, sur un carreau, et toutes les autres dames par terre sans carreau.

Voulez-vous savoir jusqu'à quel point à la cour sont abominables les lois de l'étiquette ? Écoutez ceci. À cause de la dignité de sa fille nouvellement mariée, souvent vous y voyez un grand seigneur, lui donner la serviette et se prosterner à genoux<sup>16</sup> devant sa chaise. Ah ! que c'est singulier ! et si naïvement. Non, ce ne l'est pas ; c'est dans les ré-

celles que où j'arrivai pour la première fois à Amboise, je trouvai la cour en rumeur ; les gens graves ne donnaient leur avis qu'avec des restrictions, des modifications, qu'avec la plus grande réserve. Voici de quoi il s'agissait. Une grande dame, par sa famille et par celle de son mari, étant conduite à une assemblée, n'avait pas porté la queue de son habit et l'avait fait porter par ses pages. On ne lui imputait rien de grave, mais bien de n'avoir pas, ainsi que le lui prescrivait les sévères lois de l'usage<sup>17</sup>, tenu la main à sa queue, elle l'eût portée. Heureusement pour elle, les familles, s'entremirent, et l'orage fut dissipé. Toutefois, depuis ce fait grand cas ni de l'esprit ni du jugement de cette

histoire. Je souviendrai aussi toujours qu'un jeune héraut, nouvellement reçu dans sa charge, croyait tout savoir, tout avoir appris. Le maréchal de la cour de France et le maréchal de la cour de Bourgogne se rencontrèrent à une cérémonie. Avant qu'ils prisent le mot, on lui demanda qui des deux devait précéder l'autre. Le maréchal de la cour de France, répondit notre étourdi. On lui dit qu'ils devaient se précéder alternativement<sup>18</sup>. Il soutint que c'était notre la raison, il fit rire tout le monde ; il paria, il perdit, mais il a eu beau avoir de l'esprit, il n'en est pas moins un sot. Il n'en passe pas moins pour un sot.

Écoutez encore ceci, vous, bons habitants de Troyes, vous dites si malheureux; moi, en vérité, je vous trouve heureux. Dites-moi, lorsque vous êtes invités à une fête, à un festin, vous vous mettez à table sans façon, et ensuite, en toute quiétude, vous pouvez vous livrer au plaisir de la conversation. Il n'en est pas ainsi à la cour, où nous sommes alors obligés de nous tenir rigoureusement sur nos gardes, car toutes les fautes sont grandes.

D'abord, il est bon que vous sachiez qu'il y a des femmes avec qui nous pouvons laver les mains, d'autres avec qui nous ne le pouvons, ou parce qu'elles sont au dessus de nous, ou parce qu'elles sont au dessous. J'ai connu la mère d'un prince, femme respectable par son âge et par ses qualités personnelles, qui, avant la mort de son époux, traitait son fils comme un enfant, le châtiail, lui donnait le fouet, le mettait en pénitence, et qui, tout aussitôt qu'elle fut devenue veuve, prit pour son fils la première place à ce même fils, lui lavait les mains, ne se permettant pas de laver avec lui<sup>19</sup>. J'ai encore vu un seigneur de manger plusieurs fois chez elle. Couvrez les plats de dragées, disait-elle à haute voix quand elle voulait se lever, et, après qu'elle avait servi son fils et qu'elle s'était levée, elle ajoutait avec le même ton de dignité : Découvrez<sup>20</sup> ! Le monde, même les plus qualifiés, étaient obligés de se lever, les plats découverts, d'avoir aussi bon appétit, ou du moins de faire le semblant.

Habitants de Troyes, je vous trouve trop heureux, cessez de vous le répéter; vous ne connaissez pas la cour. Dites-moi encore, vos femmes accouchent dans des lits parés de bouquets de fleurs<sup>21</sup> : à la bonne heure, pour le peuple c'est souvent dans des chambres tendues de satin jaune ou de satin rouge, de satin vert. À la cour, les plus grandes dames ne raient accoucher dans des lits de satin vert ni dans des chambres tapissées de la même étoffe : le vert est exclusivement réservé pour la reine, ou les plus grandes princesses<sup>22</sup>.

Le cérémonial de deuil offre encore bien des difficultés. Si un fils, un frère, un parent du roi est-il mort, aussitôt le roi change de robe de rouge; le roi est-il mort, tout est en noir, et non plus que le noir<sup>23</sup>. — La reine de France ne peut sortir pendant six semaines elle ne peut voir d'autre lumière que celle des lampes<sup>24</sup>. Tel est le protocole des royales douleurs. Les princesses, les duchesses, les comtesses, les seigneures, les nobles, les usages du deuil sont également très rigoureux.

pas long-temps que j'allai voir ici la veuve d'un vicomte enait de mourir. Je la trouvai dans sa chambre tendue de couchée dans un lit blanc; elle y était depuis quatre semaines. Elle me dit qu'elle ne se lèverait que dans deux<sup>35</sup>. Je me ai alors que cette dame devait avoir demeuré à la cour. Ement, je ne me trompais point; dans la conversation, elle prit qu'elle avait été fille<sup>36</sup> d'une princesse du sang.

est-ce pas que tout cela vous paraît bien extraordinaire, compliqué, bien difficile? Eh bien! ce n'est là qu'un petit et du grand coutumier de la cour, dont nous sommes obligés avoir toutes les lignes continuellement présentes.

us vous n'êtes pas entièrement persuadés que nous sommes us malheureux. Écoutez encore. Il y a ordinairement à la sept cents officiers du roi ou de la reine, et cent du daut; ajoutez les cent gentilshommes pensionnaires<sup>37</sup>, qu'il ne pas confondre avec les grands pensionnaires, qui, ainsi que de Foix, ont jusqu'à deux mille livres<sup>38</sup>; mettez en tout cents, si vous voulez, mille officiers civils ou militaires. Le appointements, leurs pensions, montent à cent quatre-je, mettez deux cent mille livres<sup>39</sup>, ce qui fait environ pour un, l'un portant l'autre, deux cents livres; et certes je dis que moins, car le sommier de fruiterie n'a que cent quatre-je livres; le maître queux n'a pas davantage, et il y a des de chambre qui n'ont que cent vingt livres<sup>40</sup>. Eh bien! m n'est content. Tous par leur air lassé, fatigué, semblent dire : Vous plairait-il de prendre ma charge? présentez vos des.

est à la cour surtout que les emplois sont, avec juste raison, més charges; dans le monde cependant on les envie. On entre autres, l'emploi ou la charge de fourrier, à cause de orité et de l'honneur. À la vérité, le fourrier marque à la s, dans la ville où se trouve la cour, les logements, et, sous e de la vie, on ne peut toucher à ses marques. Il tient un n de bois vert, devant lequel toutes les portes doivent à l'in- s'ouvrir; avec ce bâton il bat tous les soirs le lit du prince, s'assurer que personne ne s'y est caché<sup>41</sup>; en ce moment la quillité de la France et du monde semble remise en ses s. Cependant ses fonctions, qui d'abord éblouissent, de- nent insensiblement tous les jours plus pénibles. Je le sais i bien que tout autre. Vous avez donc été l'ami confidentiel ourrier? Je le sais mieux que tout autre, vous dis-je. Vous donc été fourrier? Oui, je l'ai été, je l'ai été pendant plu-



sieurs années, et, sans reproche, grand nombre de C entre autres de Troyens, peuvent s'en souvenir.

Les hommes attachés à la cour ne sont pas heureux attachés à la cour ne sont pas non plus heureux des châteaux les plus voisins du mien était une selle qui au printemps disait : Quand viendra l'été, disait : Quand viendra l'automne ! qui, au commencement de l'automne, disait : Quand viendra la fin de l'été. Elle vint, après plusieurs mois d'attente, cette fin de l'été, cette époque où la jeune demoiselle devait être placée en qualité de fille d'honneur, comme portait son bonnet la fille de la reine<sup>32</sup>, comme on dit plus communément par là, elle était enviée dans tous les châteaux des environs de toutes les jeunes personnes. Bientôt on la voit revêtue et contente de la licence de la cour, suivant les uns, traitée, suivant les autres, de la gêne à laquelle elle était soumise. La vérité est qu'elle croyait avoir par an cent livres de gages, comme les quatre premières filles de la reine, et trente-cinq livres seulement, comme les filles ordinaires. Elle ne voyait pas que dans ce monde on ne peut à la cour avoir les avantages de quinze ans et ceux de soixante.

Il tardait beaucoup aussi à une dame de ma connaissance, gouvernante, ou, suivant l'expression ordinaire, fille de la reine<sup>34</sup>. Elle obtint cette place pendant ses voyages en Champagne. A mon retour, j'allai la trouver et elle me mit de fort mauvaise humeur. Si vous saviez, me dit-elle, que c'est que d'avoir à veiller sur vingt-six paires de jambes qui veulent guerroyer avec ceux des jeunes archers et des gendarmes ; si vous saviez ce que c'est que d'avoir à diriger le sentier de la vertu vingt-six jeunes personnes<sup>35</sup>, vous ne craigniez pas de courir sur les bords, vous en auriez trop ; moi j'en ai assez.

Vous pensez avec raison qu'une pauvre villageoise qui nourrit son sein au dauphin nouveau-né, qui voit son lait se transformer en sang royal, qui a deux cents livres de gages, n'est pas une pauvre femme. Non, elle ne l'est pas : c'est que la berceuse en a davantage<sup>36</sup>. Eh ! pourquoi cela ? direz-vous ; cela ne paraît pas. Oui, sans doute, quand on ne sait pas que pour élever un prince il ne faut que de la fraîcheur, de la santé, au lieu que pour élever une berceuse il faut une illustre généalogie, un nom qui se respecte, vous devez sentir comme moi que ce n'est pas une paye de villageoise ou une demoiselle ou une dame, qui doit parler à l'augustin.



les duchesses couronnées<sup>38</sup> dont est entourée la reine sont-elles heureuses ? Oui, me direz-vous. Non, vous dirai-je : chacune a continuellement de la moindre parole obligeante que la reine dit et qu'elle ne lui dit pas.

Les seigneurs en faveur sont-ils heureux ? Oui, me direz-vous. Non, vous dirai-je de même : ils souffrent continuellement de la peur. De quelle peur ? me demanderez-vous. Je vous répondrai qu'à la cour il n'y en a qu'une, la peur de la disgrâce.

Vous restez à m'objecter que le roi fait partie de la cour, à briser le proverbe : Heureux comme un roi. Tout en convenant que ce proverbe ne peut mentir, je vous répondrai que ce proverbe n'était vrai lorsque, dans l'antiquité la plus reculée, il a été dit ; mais que, si on en faisait aujourd'hui un autre, il dirait tout le contraire.

Je veux ici faire rétrograder les temps, et vous amener dans chacune des cours de France qui ont occupé ce siècle.

**LE COUR DE CHARLES VI.** Ce roi, sortant du quatorzième siècle, porta, en entrant dans le quinzième, une maladie qui le rendait semblable à l'inconstante température de certains jours d'été, où tantôt il pleut, tantôt il grêle, ou ensuite le soleil brille. Ce prince, à qui le bon peuple de Paris, au milieu duquel il vivait, donna le nom de Bien-Aimé<sup>39</sup>, se prenait, dans les accès et les tempêtes de sa raison, à tout ce qui tombait sous sa main : les comptes de ce temps-là mentionnent une incroyable quantité d'habits et d'effets déchirés, brisés, jetés au feu, brûlés. On lui avait ôté son épée ; mais il avait bien fallu au moins lui laisser son bâton. Il s'en servait pour frapper sans exception sur tous ceux qui l'approchaient. Son épouse, la reine Ysabeau, fille d'une illustre maison de Bavière, n'était pas d'une classe où les femmes sont habituées à être battues ; force fut d'aller en chercher une dans une classe où les maris n'en sont pas toujours aux ordres : on alla prendre la fille d'un marchand de chevaux. Cette Ysabeau, elle était jeune, belle, et le peuple l'appela la reine<sup>40</sup>.

Quand la raison de cet infortuné monarque se rassérénait, il devenait encore plus malheureux ; il voyait que ceux qui gouvernaient en son nom ruinaient de plus en plus l'état. Dans les moments où sa maladie on lui avait fait déshériter son fils Charles VII, on avait fait déclarer que le roi d'Angleterre, son gendre, était régent<sup>41</sup>.

A ce temps où les léopards occupaient au château de Vincennes l'habitation et le trône des lis, la cour était moitié fran-

faise, moitié anglaise, et ce grand pot d'argent que Henri V les chanoines de Paris, d'un côté, et les roi d'Angleterre, de l'autre, se disputèrent long-temps dans le chœur de la cathédrale, offrait en de la cour de France.

Si du reste vous voulez savoir en passant qui tint mieux, je vous dirai que le pot resta aux chanoines.

Le roi Charles VI, que le bon peuple de Paris accusait des causes de ses malheurs, fut malheureux même après sa mort. Les hénouards ou porteurs de sel, dont le privilège était de porter le cercueil des rois à Saint-Denis, posèrent le sien sur le chemin, en demandant insolemment qui les paierait.

LA COUR DE CHARLES VII. Oh ! que ce prince qui vivait et qui faisait vivre sa cour avec les seuls revenus de son domaine, qui ne récompensait pas ses gens avec son trésor, mais avec des offices de receveur, de grenier, de notaire, de greffier<sup>45</sup>, n'était-il né simple gentilhomme ? Le malheur fut de naître roi ; il fut obligé d'aimer une femme, et il aurait voulu aimer une jeune demoiselle, et que, dans ces belles prairies arrosées par l'Indre, il se promenant, ses yeux étaient à le guetter du haut de la grosse tour. Si lorsque, s'étant réfugié dans des bosquets ombragés d'arbres à larges feuilles, il était à couvert des regards de la curiosité ou de la malignité, il ne pouvait être maître de son secret. La pucelle d'Orléans approuva sa mission par la réponse positive qu'elle lui fit à la présence d'une nombreuse assistance, à sa question : que m'arriva-t-il tel jour, telle heure<sup>46</sup> ? Aux paroles de Charles, tout surpris, tout émerveillé, baissa la tête.

Il aurait voulu demeurer là, dans la Touraine, auprès d'elle ; il lui fallut suivre la pucelle, aller se faire sacrer à Reims<sup>47</sup>.

Jamais ce bon prince ne put aimer en même temps ses deux jeunes amis, qui, ne cessant de se disputer sa faveur, se querelaient, s'emprisonnaient, s'étranglaient les uns les autres<sup>48</sup>.

Né brave, à toute épreuve, il désirait, il cherchait les grands dangers, les hauts faits d'armes d'un renommé. Il aurait préféré d'être Dunois, Poton, Lahire, Xaume, et il lui fallut être Charles VII.

De roi de Bourges devenu roi de France, il vit ses jours humiliés par la magnificence de celle de son frère, le duc de Bourgogne. Les états de dépense de la cour de France trouvaient deux sous de cerises, un couteau de deux sous

rente-huit, quarante livres, y compris les amendes obligée de payer<sup>51</sup>; mettez soixante livres pour la roi, ce sera cent livres par jour. Quelle différence nse du duc<sup>52</sup>! Charles se peignait avec un peigne duc portait, même sur son bonnet, des pierreries ande valeur<sup>53</sup>.

Il comme père, et Louis XI comme fils, se se-  
Le roi et le dauphin se brouillent; ils se séparent  
s; et enfin Charles VII, continuellement poursuivi,  
les salles de ses châteaux de Loches, de Tours, de  
une coupe empoisonnée que dans son imagination  
tourmentée tenait l'invisible main du dauphin, refuse  
toute nourriture, de continuer à soutenir sa vie, s'a-  
rut entier à la douleur, qui l'entraîne rapidement au  
orte d'un monde pour lui devenu odieux<sup>54</sup>.

DE LOUIS XI. J'ai vu celle-là, et celles qui lui

chevalier d'honneur de la reine<sup>55</sup>, fort grand seigneur,  
à la cour. Il me faisait l'honneur de m'aimer autant  
is de le mériter, et plus et beaucoup plus que je le  
on ami, me dit-il, vous savez que Philippe le Bel a  
ntroduit le tiers-état aux états-généraux<sup>56</sup>; eh bien!  
que Louis XI a le premier introduit le tiers-état à la  
roi ne demande pas ce que les ancêtres d'un homme  
demande ce qu'il vaut lui-même. Là furent toutes  
ions.

is mîmes en voyage. La cour de Louis XI, guerrière  
de Charles VII, était au camp de Montlhéry. Nous y  
e même jour que la fertile plaine qui entoure le châ-  
olline qui le porte furent si terriblement frappées des  
Charles le Téméraire<sup>57</sup>. C'est là que j'appris à ne  
d'un œil, à m'arrêter toujours un pied en l'air, à dé-  
plier plus vite bagage. Nous nous retirâmes précipi-  
rière la Seine. Bientôt les négociations commencè-  
x suivit.

sauriez croire combien, surtout dans les commence-  
gne de Louis XI, il nous fallait, nous, ses officiers de  
et grands, être polis en paroles; le roi nous en don-  
ple<sup>58</sup>. Mon ami, mon grand ami, étaient les expres-  
il se servait verbalement et par écrit quand il s'a-  
x seigneurs qui n'étaient pas au dessous du rang de  
énéchal<sup>59</sup>.

était encore plus poli en actions. Une fois, ce fut la

seule fois en sa vie, il s'habilla de drap d'or pour faire connétable Saint-Pol, et il le lui dit<sup>61</sup>. Comment, dans ce connétable a-t-il pu le trahir ?

Il gagnait ses principaux seigneurs en leur donnant de l'habillement, quelquefois l'habillement complet<sup>62</sup>.

Quand il voulut gagner l'Angleterre en la personne de Sommerset, il fit pour ainsi dire pleuvoir, afin d'occasion de lui donner la cape qu'il portait dans ce nom. Le comte reçut un honneur que personne jusqu'à lui n'avait eu, que sans doute dans la suite personne ne recevra, et la cape posée sur ses épaules par les mains du roi de France.

Les seigneurs qu'il affectionnait étaient-ils mala les. Les chapelles des saints où s'opéraient le plus de miracles pesant jusqu'à cent, jusqu'à cent quarante livres.

Toutefois, sa méfiance dominait sa politesse. Le roi ne venait le voir : il ne lui laisse point passer la Seine. Le roi reçoit au milieu d'un pont sur cette rivière. Le roi, d'ailleurs, veut l'embrasser, il ne peut que le lui tendre les bras. La barrière de madriers établie sur ce pont. Grandes révérences d'une part, grandes révérences de l'autre<sup>63</sup>. Edouard retourne à Londres ; Louis s'en retourne à Paris.

Lorsqu'il alla vers le duc de Bourgogne, voilà qu'en fait il a peur, et qu'au lieu de lui demander comment va sa santé, ou s'il est bien guéri de son rhume, il lui crie, m'assurez-vous ? mon frère, m'assurez-vous<sup>64</sup> ? c'est-à-donnez-vous les assurances, les garanties légales qui obligent qu'entre ennemis déclarés ?

Je ne sais par quelles douces paroles ou par quelles menaces il fit signer au duc de Bretagne la promesse qu'il ne le tuerait ni ne le ferait tuer<sup>65</sup>.

La pensée et le désir de rendre l'autorité royale anima la vie entière de Louis XI. Pour y parvenir, il avait de bons instruments. Je vais dire comment il brisait les instruments qui ne l'étaient pas, comment il punissait les hommes qui le servaient mal.

Vous savez que, lorsqu'on a un peu de crédit à la cour, beaucoup de parents en province. Il m'en vint deux, qui se disaient hautement parents assez proches. Ils venaient avec des garde-coffres<sup>66</sup> ; mais ces places, que tout le monde veut remplir, sont par cela seul plus souvent sollicitées que par le grand chambellan ou de grand écuyer, pour lesquelles on a une si grande réunion de qualités. Ne sachant comment envoyer, je proposai à l'aîné, qui était fort gourmand, d'aller

grilles des cuisines souterraines les marmites et les oi. Comme je m'y attendais, il se trompa : il alla aux achots, où étaient renfermés des prisonniers d'état id nombre avaient notoirement trahi leur mission, et les entendit crier<sup>69</sup> quand on leur donnait la ques- si épouvanté que, sans venir prendre mes commis- it du parc du Plessis, marcha jour et nuit, et ne s'ar- village, dont il n'a plus voulu sortir. Pauvre sot, qui que les tortures d'un château royal pouvaient être n homme de sa façon !

liai l'autre à peu près de même. Je le menai avec e visite au maire de Tours. Nous étions à causer, à e des maçons entrent dans la salle, et, à grands rteau, font une énorme trouée au mur du côté de la . nous entendons le pavé retentir du bruit de lourds bois, sur lesquels des ouvriers, qui s'excitaient par oublés, roulaient avec effort une cage d'environ six é, moitié en bois, moitié en fer. Cette cage s'arrête uée, où elle est d'abord élevée à force bras, de cor- res, de poulies, et ensuite tirée en dedans. La trouée ment rebâtie et rebouchée. On sert du vin aux ma- a ville<sup>70</sup>, aux personnes de la compagnie, et tout le lire. Lorsqu'il ne resta que les sergents, le maire et leva de dessus la cage une grande tenture d'étoffe éfendre du froid le prisonnier<sup>71</sup>. Quelle fut la sur- autre cousin en reconnaissant Simon de Cuenge, li de Troyes<sup>72</sup>, couché sur une couette, attaché à une pesante fillette de fer<sup>73</sup>. Ah ! je vous assure dégoûter entièrement de la cour, je n'eus pas besoin oir, comme c'était mon intention, le cardinal de La a cage<sup>74</sup>. Il décampa, il se mit à courir, et je crois core. Je me gardai bien de le retenir et de dire à que des cages de fer, si fortes et si dispendieuses, rmaient les hauts magistrats et les cardinaux, n'étaient faites pour des oiseaux tels que lui.

idrai volontiers avec vous que Louis XI passait pour mais il ne passait pas pour facétieux et railleur, l'était<sup>75</sup>. Mon fils, qui est aussi un peu de ce carac- lait pas venir à la cour ; ensuite, quand il y fut venu, pas y demeurer. Je le mis à portée d'entendre quel- dans ses moments de belle humeur. Il fut tellement 'esprit de Louis XI, qu'il se fit un de ses plus ar- ns.

Dès lors mon fils ne laissa plus échapper la moindre parole au roi sans la relever par ses louanges.

Tantôt il venait me dire : Aujourd'hui une jeune fille a offert au roi une rose, pour laquelle il lui a donné deux écus<sup>77</sup> ; qu'ils voient comment il reçoit les roses, comment il récompense les jeunes filles qui les lui portent, ceux qui disent que le roi n'est pas gracieux, qu'il n'est pas bon ! — Tantôt il venait me dire : Aujourd'hui le roi, traversant un village et entendant une cloche qui sonnait le baptême du fils d'une pauvre femme, a voulu qu'il eût pour parrain le roi de France<sup>78</sup> : quelle bonté ! quelle générosité ! Le roi a couché dans tel village<sup>79</sup>, il a donné à trois femmes qui lui ont servi de table chacune par un pied trois écus<sup>80</sup>. — Il a donné à une femme qui lui a nourri un chien pendant quelques jours trois écus<sup>80</sup>, autant que si elle lui avait nourri un conseil.

Dans une circonstance mon fils dit ouvertement au roi de Tours, qui se fâchaient : Mais à quoi bon le roi nous faire peur de la puissance des grands feudataires s'il ne peut nous donner à vous, bourgeois de la ville où il veut bien nous venir, de l'eau d'hysope pour en pétrir son pain<sup>81</sup> ?

Jamais je ne l'ai vu autant rire que lorsqu'il apprenait qu'on avait fait enlever à Tours les oiseaux de Turquie au duc de Bretagne<sup>82</sup>. Ah ! disait-il en riant et en se frottant les yeux, comment feront, sans leurs oiseaux, le duc et ses Bretons ?

Mais enfin le bruit courut que Louis XI prenait pour devise le sang d'enfant<sup>83</sup>. Moi j'avais une charge à la cour, j'étais aux appointements du roi ; il me parut que je n'étais pas obligé de croire sans preuves. Il n'en fut pas ainsi de mon fils, qui changea tout à coup. Le roi n'avait pas eu de moi un ami ; il n'eut pas de plus ardent ennemi. Mon fils le calomniant ; il faisait pis, il lui cherchait des ridicules.

Mon père, me dit-il un jour, le roi a appris à la cour la nouvelle de la mort d'un de ses fils ; il s'est aussitôt dépouillé de ses habits, n'a plus voulu les mettre<sup>84</sup>.

Un autre jour il me dit : Je viens de l'appartement du roi, j'ai vu plusieurs chiens malades, couchés sur de jolies plumes de plume, avec leur seringue de cuivre à côté pour les sucer<sup>85</sup>.

Bientôt ni mon fils ni personne, excepté ceux qui étaient gés du service domestique, ne purent pénétrer jusqu'à lui. Le roi, s'étant, pour ainsi dire, fait fortifier, se faisait griller dans son château du Plessis<sup>86</sup>, après avoir fait

de tous les remèdes, soit terrestres, soit célestes<sup>88</sup>, enfin au milieu des fioles et des potions, des cierges et des reliques<sup>89</sup>.

J'ai vu le lit où ce malheureux roi, où le plus malheureux des rois mourut plus cruellement que sur l'échafaud, atteint, se disait-on à l'oreille, par la justice divine, qui commence quelquefois dans ce monde la punition que les hommes subissent inévitablement dans l'autre. J'ai vu sa chambre, où l'on n'abordait que par une montée pratiquée dans l'épaisseur d'un gros mur<sup>90</sup>; tout là qu'à la dure franchise avec laquelle pour la première fois on lui parla il connut qu'il ne comptait plus sur la terre comme roi. On lui annonça la mort aussi brusquement, aussi cruellement qu'on l'annonce à un petit bourgeois : « Sire, pensez à votre conscience ; il est fait de vous ; il n'y a nul remède<sup>91</sup>. »

**LA COUR DE CHARLES VIII.** Dès que Louis XI fut porté à Notre-Dame de Cléry<sup>92</sup>, le vieux et noir château d'Amboise, où avait été détenu<sup>93</sup> plutôt qu'élevé son fils Charles VIII, alors âgé de treize ans, s'ouvre, et aussitôt la cour change. Elle avait été ligueneuse, anglaise, sous Charles VI; amoureuse, galante, sous Charles VII; sombre, ombrageuse, sous Louis XI; elle devint pâtre, enfantine sous Charles VIII. Les anciens courtisans sexagénaires qui autrefois avaient espionné le duc de Bourgogne, le roi d'Angleterre, l'empereur d'Allemagne, se rajeunissent jusqu'à l'enfance pour partager les jeux du petit roi, des enfants d'honneur, des mignons<sup>94</sup>, tous surpris ou plutôt sans doute tous fâchés de se trouver mêlés avec de si vieux camarades. Ceux qui avaient lu le Doctrinal de la cour par Michault<sup>95</sup>, le Curial par Chartier<sup>96</sup>, se croyaient les plus habiles; mais c'étaient réellement ceux qui savaient sauter le plus haut, qui savaient trouver le plus de nids, qui savaient abattre le plus de fruits à coups de fourdins, qui savaient tuer à coups de pierre le plus de volailles, et faire dans la campagne de pareils petits dégâts, aussitôt et vigieusement réparés<sup>97</sup>. En cela seul l'enfant-roi était plus heureux que les autres enfants, en tout le reste il était plus malheureux. Combien et combien de fois ne l'ai-je pas vu décontenancé lorsqu'il était obligé de se présenter devant les corps de magistrature, d'administration, de police ou de finance, qui venaient le haranguer en latin et à genoux<sup>98</sup>; lorsque les plus grands seigneurs, les plus grandes dames, ses oncles, ses tantes, lui parlaient de temps en temps à genoux<sup>99</sup>, surtout lorsque dans les rangs des vénérables chanoines, où le roi est chanoine<sup>100</sup>, il était obligé d'en prendre le surplis et le psautier.

Insensiblement le jeune Charles croît en âge et en forces. Les



plaisirs, les passe-temps changent : la cour ne connaît plus la chasse. Le château royal s'emplit de chiens, de levriers, de seaux coiffés de chaperons, parés de colliers et de sonnettes<sup>103</sup> partout perches au faucon, même dans la chambre du roi<sup>104</sup>. Il n'y a plus d'excursions trop lointaines. On ne craint plus d'aller ger dans des chaumières ; le jeune roi dort fort bien dans sa chambre dont les murs viennent d'être nouvellement rebouclés<sup>105</sup> dont les fenêtres viennent d'être nouvellement garnies de chaînes<sup>106</sup> dont le plancher est peut-être pour la première fois nettoyé<sup>107</sup>. Le jeune roi se trouve bien où il y a des cerfs, des sangliers<sup>108</sup> ; il mange le pain, le fromage des paysans<sup>109</sup> ; il ne cesse de courir de chasser. Tout le monde chasse, tout le monde court : l'asthme, la goutte, sont guéris, jusqu'au règne d'un prince asthmatique et goutteux.

Enfin, le jeune Charles devient un homme fait. Il avait promis dans son enfance à l'ainée, et, en cas de décès, à la puînée, et, en cas de décès de la puînée, à la troisième fille de France<sup>110</sup>. Il avait ensuite été fiancé à la belle Marguerite d'Autriche<sup>111</sup> ; il l'aimait sans doute, mais l'intérêt de la France veut qu'il épouse Anne, héritière de la Bretagne. Anne, de son côté, avait été promise au duc d'Albret ; mais l'intérêt de la Bretagne veut qu'elle épouse le roi de France. Ce nœud politique décide du sort des deux époux<sup>112</sup>. Charles VIII se marie, et la cour se marie, se remplit de femmes<sup>113</sup>. Les dépenses, comme de raison, augmentent ; celles des menus plaisirs, pour la première fois depuis la fondation de la monarchie, se portent à quatre-vingt, cent mille livres<sup>114</sup>.

Charles VIII prend le titre de roi de France, des Deux-Siciles, de Jérusalem. L'étendard de la guerre est levé ; tout le monde devient guerrière, marche à la conquête du royaume de Naples, de l'empire d'Orient, et, avec Charles VIII, passe les monts.

Charles VIII repasse les monts, revient. Il est déçagé de l'ambition. Il n'aime que les arts<sup>115</sup> ; toute la cour aime aussi l'architecture, la peinture ; tous les seigneurs font rebâtir même leurs châteaux neufs, repeindre même leurs appartements nouvellement peints.

L'heureuse cour de France renouvelle l'heureuse cour de Philippe le Bon<sup>116</sup>. Charles VIII, à l'âge de vingt-huit ans, est subitement frappé par la mort. Aussitôt le château et la ville d'Amboise se mettent à pousser qu'un seul cri, un cri continu<sup>117</sup> ; on aurait cru entendre la ville de Bruges à la mort de Philippe-le-Bon<sup>118</sup>.

LA COUR DE LOUIS XII. Mais toutes choses ont un terme, et tout la douleur, les regrets. Louis XII, qu'on appelait déjà Mon-



neur, comme héritier présomptif du roi<sup>114</sup>, monte sur le trône. Il épouse la reine Anne, encore drapée des habits de deuil<sup>115</sup>. Les festins, les danses recommencent. La joie se communique toute la France, et chaque année elle augmente.

Quel si beau règne que celui où tout le peuple, transporté du bonheur de posséder son roi, fait des signes de sa dévotion pour son roi<sup>116</sup> les signes de son amour pour lui, baise les pas de l'écuyer qui le porte<sup>117</sup>, frotte ses mains contre ses royaux habits et s'en frotte ensuite le visage<sup>118</sup> ! Quel si beau règne que celui où la monarchie n'est qu'une famille, où le roi n'est qu'un père aimé !

Et cependant les courtisans n'ont jamais été si malheureux ; l'art, si long, si difficile à apprendre, est devenu inutile. Ils ne peuvent maintenant faire leur cour au roi qu'en aimant, qu'en accomplissant leurs devoirs, qu'en aimant, qu'en faisant le bien du peuple.

Et cependant le roi aussi n'a jamais été si malheureux. Il voit ses maux qu'il ne peut guérir. Ses prédécesseurs les ont vus aussi ; mais il les voit mille fois mieux, et en souffre mille fois davantage.

## HISTOIRE XXIII. — L'HOMME D'ARMES.

Nous avons ce soir un brillant homme d'armes. Il s'asseyait au premier rang, par conséquent près du feu. Derrière lui était assis l'archer, derrière son archer son page, derrière son page son écuyer. Ils étaient placés comme sur le terrain lorsqu'ils passaient la revue à cheval<sup>1</sup>. L'homme d'armes s'est levé, a salué avec aisance, en s'inclinant et en portant à plusieurs reprises ses doigts à son casque ; mais, dès qu'il a voulu parler, il en a été empêché par la timidité ; et il était assez extraordinaire de voir le savant, surtout l'avocat, qui encourageaient ce guerrier, couvert de cicatrices, à ne pas avoir peur. Enfin, sa voix s'est peu à peu raffermie, et même a pris bientôt l'éclat du commandement.

Un jour, a-t-il dit, que j'étais dans notre grande salle à me divertir avec mes sœurs, je vois entrer subitement mon oncle armé et botté, tout éperonné. Allons, me dit-il en me tirant par le collet, allons, jeune homme, à la guerre ! à la guerre ! Ce n'est pas à vivre dans ces belles salles que tes aïeux se sont illustrés ;

tu as seize ans, il est temps que tu commences ta pour toi il n'en est qu'une : il faut porter les armes m'emmena avec lui. Deux grands chevaux nous attente ; il monte sur l'un, je monte sur l'autre.

Mais, avant tout, que je dise quel homme était mon oncle, tout jeune encore, il avait été armé jusqu'aux dents par la municipalité offert comme combattant, avec des vivres, du gibier, en présent à Charles VII, à son entrée dans la ville<sup>1</sup>. Charles VII l'avait accepté, mais s'en était guère servi. Louis XI ne s'en servit guère non plus. Il fut à mon oncle de se mettre dans la cavalerie du ban, où il recevait deux soldes, celle que lui payait le roi, et celle que lui payaient les gens qu'il remplaçait. Mon oncle était en fort bonne santé jusqu'à l'âge de soixante-treize ans. Un riche abbé de sa connaissance fut requis de prendre son oncle pour acquitter le service de ses fiefs, sous peine de perdre son corps et de biens<sup>2</sup>. Il n'y avait pas à rire. Toutefois, sur l'ordonnance, l'abbé pouvait mettre à sa place le juge, si le juge avait refusé ; alors mon oncle s'était présenté à l'abbé, et l'abbé l'avait agréé, en disant que pour faire la guerre un homme de soixante-treize ans valait au moins un abbé de vingt-cinq ans, à l'âge de l'abbé. Le doyen, le chantre, le primicier, et les autres du même chapitre, devaient aussi, pour leurs fiefs, fournir le quart d'un cavalier<sup>3</sup>. Mon oncle m'engagea à entrer dans la cavalerie, c'était pour cela qu'il était venu me prendre à la maison. Toute notre famille était fort pauvre, mon oncle en avait besoin pour le ban un autre neveu. Il vint nous joindre à la fin de l'été.

Après les salutations et les civilités ordinaires, mon oncle, en continuant notre route, lui dit : Tiberge, est-il vrai que tu veux entrer dans l'administration militaire ? Je n'ai jamais voulu ; mais, si tu en as jamais eu envie, écoute-moi.

Malheu de Lamarche, mon voisin, est un mauvais homme, pour parler comme les généalogistes. Il aurait voulu renforcer sa noblesse, porter la lance ; il préféra l'administration militaire.

Je lui ai entendu raconter qu'on se mit à rire quand il demanda à entrer dans l'administration de l'habillement, qu'on se moqua de lui, et qu'il ne put même pas entrer dans l'administration. Ou avez-vous vu, lui répondit-on, que le roi habillât les troupes ? A la vérité, Messieurs, c'est hors du moins très rare. Chacun s'achète ses habits et ses armes conformes aux qualités et aux dimensions prescrites<sup>4</sup>.

Lamarche entra d'abord dans l'administration des vivres, où, avant la répartition qui en est faite<sup>7</sup>, chaque division de province fournit le blé à l'armée de son arrondissement<sup>8</sup>, où il règne tant d'ordre, que Lamarche, qui voulait s'enrichir, et qui fut bien conseillé, ne demeura que peu de temps. Il ne demeura guère fus avec les marchands de blé qui suivent l'armée, et qui l'approvisionnent aussi dans les mauvaises années ou dans d'autres circonstances<sup>9</sup>.

Il entra ensuite et ne se plut pas davantage dans l'administration de la solde. Il fut commis au paiement de compagnies de cavalerie ou d'infanterie. Quand le trésorier des guerres lui envoyait l'argent nécessaire, ses fonctions ne lui étaient pas pénibles ; mais quand il était obligé de parcourir les diverses élections sur les recettes desquelles les obligations des généraux des villes avaient assigné les fonds<sup>10</sup>, je n'ai pas vu d'homme plus entrepris. Par ses lenteurs, il fut plusieurs fois cause, à Toulouze, que des bourgeois qui possédaient des biens-fonds dans des paroisses dont les tailles étaient affectées à la solde de la gend'armée furent mis en prison par les gend'armes qui n'étaient pas payés<sup>11</sup> ; et, comme dans ce pays les quittances de solde sont données souvent en latin<sup>12</sup>, on s'apercevait aisément que les faibles moustaches entendaient mieux que lui ce latin de guerre. Du reste, .. faut lui rendre cette justice qu'il se conformait aux ordonnances, qu'il ne payait jamais la solde à l'officier ou au sous-officier, mais toujours manuellement à chaque cavalier, à chaque fantassin<sup>13</sup>.

Je serais bien embarrassé de te dire comment ensuite il s'y prit pour être employé aux revues. Tu entends bien que ce n'était pas aux revues des grandes compagnies de gend'armée, les grandes compagnies d'infanterie : ce sont les maîtres-d'hôtel du roi, les écuyers de ses écuries, les baillis, les sénéchaux, les gentilshommes notables, qui les passent<sup>14</sup> ; c'était aux revues de moindre importance, aux revues des garnisons de villes, de châteaux, composées ou de sergents ou de mortes-payes, ou de quelques lances, soit à pied, soit à cheval<sup>15</sup>. Alors ses lenteurs se reprenaient, et souvent il retardait les quatre revues au bas desquelles devaient être ordonnancés les quatre paiements des quatre trimestres<sup>16</sup>. Les Anglais, dont les formes de l'administration militaire sont à peu près les mêmes que les nôtres, ont le plus deux usages qu'on lui avait conseillé d'adopter : c'est de réunir sur un même point les divers corps de gens de guerre canonnés dans les villages voisins, et de n'en faire qu'une seule revue sur une seule feuille<sup>17</sup> ; c'est de pointer le nombre des sou-

doyers présents et de croiser les noms des soudoyers. Mon voisin Mahieu de Lamarche n'avait pas voulu l'être, il négligeait de faire mention de l'habillement et ment<sup>19</sup>. Il signait son nom, scellait en queue, c'est-à-dire sceau volant<sup>20</sup>, la revue, et se croyait quitte. Mahieu ne demeura assez long-temps dans l'administration, mais toutefois fort peu dans chacune de ses parties, où il était toujours malheureux. Il est vrai que cet état est pénible ; mais pourquoi s'y mettait-il ?

Par exemple, quand il était garde d'artillerie, il laissait sortir le plus petit canon sans un ordre, et beaucoup grand nombre de sceaux, apposés au bas de l'écrit, ainsi dire comptés comme une rangée de monnaies de n'en avoir aucune preuve, et cependant, moi qui connais Lamarche, je suis sûr qu'il recevait comme suffisants, ne le fussent pas, un grand nombre de ces ordres qui lui servaient de décharge. Enfin il finit par où il aurait dû commencer, il entra dans un corps de cavalerie ; moi j'ai vu porter des habits où pendait l'aiguillette qui ornait la cuirasse<sup>22</sup>.

A la seconde ou à la troisième journée, nous rencontrâmes sur le soir, un de ces soldats qui prennent leur nom de mots des prières ou des psaumes<sup>23</sup> ; celui-là s'appela *pueri*. Il nous dit qu'il était fils, mais non fils aîné d'un père héréditaire de la garnison de Mortagne<sup>24</sup> ; que les plaques d'armes étaient bonnes, et que les meilleures étaient celles qu'il avait eues, trois, quatre hommes, comme celle du capitaine de Sainte-Catherine de Rouen<sup>25</sup>, mais qu'il était fort content de les avoir. Il criait contre la vieille coutume de remplacer les garnisons par des gens de guet, levés à quatre lieues à l'heure, contre la vieille coutume qui, même dans de grands lieux, confiait quelquefois la garde des principales portes aux habitants du village le plus proche<sup>27</sup> ; il criait tant et plus, parce que nous lui donnassions quelque chose pour continuer. Messires, ajouta-t-il, je suis, comme vous voyez, un simple serviteur ; j'étais habitué à l'ancienne discipline ; parce que moi n'ai souffert de la nouvelle. Quand nous sommes en route, notre journée est de quatre, cinq lieues ; nous ne pouvons demeurer qu'une nuit chez le même bourgeois ; la place de la maison où nous logeons est étiquetée de notre nom, et le portier, qui remet aux officiers la liste des étiquettes, puissent aller s'informer de notre conduite. D'après la

ons à notre hôte dix deniers pour un chapon, quatre deniers pour une poule, et cinq sous pour un mouton, dont nous sommes venus d'ailleurs de rendre la graisse, les pieds et la peau<sup>28</sup>.

Nous prenons quelque chose de force aux bourgeois, aux vilains, si nous nous donnons quelques libertés avec leurs filles, leurs femmes pendus, et nous le sommes sans appel, sans autre argent que celui de notre capitaine ou même de notre lieutenant<sup>29</sup>. Il va sans dire que nous sommes pendus aussi lorsque, au congé, nous quittons notre enseigne<sup>30</sup>.

Mon oncle, n'ayant pas d'argent de reste, et ne voulant rien donner à *Laudate pueri*, devait au moins lui prouver que la discipline militaire rendait la cavalerie aussi malheureuse que l'infanterie. Voici comment il lui parla : *Laudate pueri*, lui dit-il, je suis, comme vous, un ancien serviteur ; je suis à cheval depuis plus long-temps que vous servez à pied. Je serai d'accord que pour la désertion le gend'arme ne perd son cheval, ses harnais et un an de solde<sup>31</sup> ; mais demeurant d'accord aussi que son cheval, ses harnais, valent beaucoup d'argent et que sa solde est considérable, tandis que le fantassin,

il est pendu, ne perd que ses guêtres. Quant à la peine infligée aux déserteurs, s'il n'y a guère de gend'armes punis de mort, il n'est sans exemple que les archers soient aussi bien pendus que les fantassins ; et si vous me dites qu'on vous arrête facilement, parce que qu'on vous reconnaît au nom de votre province gravé sur votre habit<sup>32</sup>, je vous dirai qu'on ne nous reconnaît pas moins facilement à la couleur de la livrée de notre capitaine, dont l'échantillon est déposé au greffe de chaque bailliage, de chaque échiquier<sup>33</sup>. Si vous me dites aussi que vous êtes logés quelquefois dans de grands couvents dont on fait sortir les moines,

je vous dirai que nous ne sommes pas incommoder les bourgeois de la ville<sup>34</sup>, je vous dirai que nous le sommes aussi ; en outre, si vous me dites que les bourgeois ne vous doivent que les fournitures portées par les éléments, je vous dirai encore qu'il en est pour nous de même : une lance ne peut exiger qu'une chambre à cheminée, trois lits garnis de draps, de couvertures ; et quant avec cela elle a eu six nappes, douze écuelles, quatre plats, deux pots d'étain, une poêle d'airain, une poêle de fer, elle ne peut plus demander qu'une écurie à six chevaux et un grenier<sup>35</sup>.

Si nous sommes montés sur des courtauds, nous ne pouvons loger que dans les hôtelleries ; ce n'est que lorsque nous sommes montés sur nos grands chevaux que nous pouvons loger chez les bourgeois<sup>36</sup>. Mon ami, lorsque vous tenez les champs sans les soldats du roi, l'infanterie et cavalerie vous chargent et vous taill

en pièces, suivant les ordonnances; dans le même cas nous n'avons pas non plus de lettres, cavalerie et infanterie chargent et nous taillent aussi en pièces, suivant les ordonnances<sup>37</sup>. Vous avez quelquefois une jeune mie, nous aussi quelquefois une. La vôtre doit aller à pied; vous à pied, elle peut vous suivre; mais les mêmes règlements que la nôtre aille aussi à pied, et ils permettent à toute personne qui ne la rencontre pas à pied de la démonter<sup>38</sup>, comme on pouvait suivre la cavalerie autrement qu'à cheval. Vous l'avez mis aux juges ordinaires; ne le sommes-nous pas? Les réchaux de France, qu'ils font brûler comme sorcières, sont-ils pas? et le connétable, auquel ils font quelquefois la tête comme traître<sup>40</sup>, ne l'est-il pas? De profits, vous en avez autant que nous. Ce temps n'est plus où la prise du lorinet valait dix mille écus d'or à un gend'arme<sup>41</sup>, l'enrichissant lui et sa postérité. Maintenant les prisonniers sont mis en commun<sup>42</sup>, et certes, ce n'est pas une bien grande pitié. J'ai vu qu'on ne les vendait que cinq, six sous chacun<sup>43</sup>, que lorsqu'on ne les réclamait pas, on les pendait, pour ne pas prendre à n'avoir ni parents, ni amis, ni argent. J'ai vu pendant la guerre du bien public<sup>44</sup>. Enfin, si, lorsque vous êtes cassé de travaux et de vieillesse, vous n'obtenez pas pour impotence la petite paye<sup>45</sup> ou la demi-solde, nous aussi, nous ne l'obtenons pas toujours non plus, et nous mangeons notre dernier cheval pour revenir à la main à la ville. *Laudate pueri* se retira fort mécontent, se croyant le plus malheureux de notre état, maugréant contre ce qu'il avait enduré le chaud; il avait soif; il n'avait pas d'argent; sires, soyons justes, on pourrait être plus heureux.

Même quand on est à pied, on arrive; à plus forte raison quand on est à cheval; enfin nous arrivâmes au camp comme celui de Nütz<sup>46</sup> ou comme celui de Pont-de-Beine dessiné en belles rues et en belles places carrées, boutiques, d'hôtels, de boutiques<sup>47</sup>; mais on y vendait tout si cher, et presque rien ne pouvait être à l'usage de paucuns, de doyens de chancre et de sacristain.

Nous entrâmes, tabourins battants, enseignes déployées, notre troupe, qui formait l'arrière-ban du bailliage, était composée de gend'armes, en partie de fantassins; nous étions tous et les autres également accueillis avec de grands sourires par les compagnies d'ordonnance<sup>48</sup>. Mon oncle, agacé tout contre de pareils accueils, nous remit le cœur à court et fit une courte allocution: Ces jeunes gens, parce qu'ils sont

les , mieux nourris que nous , rient en nous voyant ; mais qu'ils sachent que c'est nous qui sommes la vieille armée, l'armée féodale<sup>50</sup>, l'armée de Charlemagne.

Le lendemain je me lève de bon matin ; je vais parcourir le camp, la tête haute , comme il me semble que devaient la porter Renaud , ou Roland. Je rencontrai plusieurs voisins de ma connaissance ; ils me rabattirent bien ma vanité. Sans doute , me répondirent-ils, les javelines de Charlemagne sont fort anciennes, les francisques de Clovis encore plus anciennes , et cependant sont-elles meilleures que les armes aujourd'hui en usage ? Nous sommes, nous, une armée du quinzième siècle , une armée permanente. Charles VII a le premier institué la cavalerie permanente , les compagnies d'ordonnance<sup>51</sup> ; il a le premier institué l'infanterie permanente , les compagnies des francs-archers<sup>52</sup>. C'est nous, l'armée permanente, c'est nous qui avons vaincu les grands vassaux , les ennemis du roi , qui avons ensuite vaincu les Anglais, les Allemands, les ennemis de la France. Je leur dis qu'ils avaient raison et que je voulais être des leurs.

J'allai le déclarer à mon oncle ; il me reçut fort mal. On ne peut pas ainsi rompre ses engagements, me dit-il. Irais-tu, d'ailleurs, dans une autre province ? Te cacherais-tu ? Le clergé est trop puissant pour ne pas avoir raison de toi. Il publierait des ches de monitoire dans les quarante mille églises de la France , et , sous peine d'excommunication , ceux qui auraient connaissance de ta retraite seraient obligés de venir la révéler<sup>53</sup> ; de plus , le doyen, le primicier, le chantre , le sacristain, excommunieraient leur déserteur par quart , et tu n'en serais pas moins quatre fois excommunié. Je fus forcé d'avoir patience ; mais enfin , comme à son âge mon oncle portait la paix partout où il allait, la guerre ne tarda pas à prendre fin, nous fûmes renvoyés chez nous. Mon oncle nous ramena frais , en bon point , et , ajoutait-il avec satisfaction , chacun avec nos quatre membres.

A peine mon cousin et moi fûmes-nous arrivés, et eûmes-nous reçu notre solde , que nous allâmes faire notre visite d'adieu à mon oncle , en l'embrassant d'un seul côté , pour repartir plus vite.

Mon cousin fit , comme font aujourd'hui grand nombre de gentilshommes, il se mit dans l'infanterie<sup>54</sup> ; il fut instructeur de francs-archers , et, en cette qualité , il se reposait , au contraire des autres chrétiens, les six jours de la semaine, et ne travaillait que le dimanche , jour consacré aux exercices militaires<sup>55</sup> ; d'ailleurs , jamais homme plus content.

Les francs-archers , me dit-il , nous ne sommes pas moins de



seize mille hommes, commandés par quatre capitaines généraux, qui chacun ont une compagnie de quatre mille hommes, divisée en huit compagnies de cinq cents hommes, chacune par un capitaine particulier<sup>56</sup>. Venez nous voir, voir ces quatre grandes compagnies qui forment la masse fanterie française dont tous les soldats sont habillés d'h cuir, coiffés de salades ou casques sans cimier, sans panache, sans ornements superflus, armés de l'arc, de l'épée attachée derrière du haut des chausses<sup>57</sup>.

On a beau, continua-t-il, appeler francs-taupins<sup>58</sup> les archers, ils n'en sont pas moins les plus beaux hommes de la population des villes et surtout des campagnes ; ils n'en sont pas moins exempts d'impôts, comme les nobles ; ils n'en sont pas moins quatre livres de solde par mois<sup>59</sup>. Mon cousin était heureux de se trouver avec des gens heureux ; il était heureux de toute manière.

Le bonheur des gens de guerre ne peut être de longue durée. Mon cousin ne tarda pas à revenir ; il avait l'épée au côté comme les autres, et comme les autres il portait un beau cimier, un panache. Il était tout triste. L'année 1480, me dit-il, se passa si sastreuse pour la France ; on vient de casser la milice des archers<sup>60</sup>, la plus belle institution des temps anciens et modernes. Jamais l'on n'avait vu des soldats qui toujours sous le drapeau, et qui, cependant, n'étaient payés que lorsqu'ils faisaient la guerre<sup>61</sup> ; qui toujours étaient sous le drapeau, cependant, lorsqu'ils ne faisaient pas la guerre, ne cessaient de fabriquer, de labourer.

Bientôt après il revint ; il maudissait la nouvelle mode de l'infanterie suisse<sup>62</sup>, et encore plus la nouvelle mode de l'infanterie allemande<sup>63</sup>. Il servait dans l'excellente infanterie des triers gascons, suivant lui la meilleure infanterie du monde. Il revint encore ; il était hallebardier ; il portait, comme tous ses camarades, de belles chausses de drap d'or<sup>64</sup>. — Il revint encore ; il était tout en désordre, la chevelure, la barbe longue, les jambes à moitié nues, l'habillement bigarré ; il portait le costume du corps des aventuriers<sup>65</sup>, où il s'était jeté. Je ne savais s'il eut une mauvaise aventure, mais il ne reparut pas de longtemps.

Enfin il reparut ; il était aventurier à cheval, estradiot ou cavalier grec, armé d'une courte lance<sup>67</sup>. — Ne se trouvant bien sur cette selle, il se fit crennequinier ou arbalétrier val<sup>68</sup>. — Ne se trouvant pas bien encore sur celle-là, il entra dans une compagnie de cheval-légers, et le voilà camarade des



geois, des fils d'avocats, de juges, de procureurs, de médecins, de notaires, qui, dit-il, parce qu'ils sont à cheval, ont tous leur blason, leur généalogie, leurs ancêtres dans leur bouc; il aimerait mieux être à tous les diables.

Quant à moi, je suivis un autre parti que mon cousin, qui avait passivement voulu m'entraîner, avec lui, dans les différents corps d'infanterie, et ensuite dans les différents corps de cavalerie.

Je crus que mon nom voulait que je servisse dans la gendarmerie, et Dieu m'eût préservé qu'il ne l'eût pas voulu.

À la première revue de l'armée, je fus émerveillé, transporté d'admiration lorsque je vis se déployer devant moi la gendarmerie d'ordonnance. Les hommes étaient couverts de soie et

les chevaux étaient couverts de soie et d'or<sup>69</sup>; la tête des hommes, la tête des chevaux était empanachée de hauts plumets<sup>70</sup>.

Il y avait, suivant la livrée des capitaines, des files bleues, des files blanches, des files vertes, des files rouges. Les galons, la garniture, l'orfèvrerie, éclataient sur le satin, le velours<sup>71</sup>. Les

lances à poignée d'argent<sup>72</sup>, les lances à flamme de satin rouge et soleil d'or<sup>73</sup>, variaient encore cet éclat. J'ai déjà dit que, dès

que j'étais arrivé au camp, j'avais résolu de servir dans l'armée française; j'ajoute qu'à l'instant où je vis passer cette revue

je résolus de servir dans la gendarmerie. Aussitôt que je me fus engagé dans le ban, j'allai me présenter au

commandant d'une des plus belles compagnies, qui, sans autre recommandation que celle de mon nom, m'agréa, et dit en propres

termes à ceux qui étaient avec lui : Ce jeune homme a la face

rosée, les narines petites, le front large, tous signes de vaillance; il a grosse chair, grosses veines, le cuir dur; il est con-

venable pour faire dans quelques années un bon gend'arme<sup>74</sup>.

Comme tous mes camarades, je commençai par être page; puis je devins second archer, premier archer; enfin, je portai

l'écuyer, je fus homme d'armes<sup>75</sup>. J'étais au comble de mes désirs; je me croyais au comble du bonheur; je me promettais l'être le plus heureux.

Ma solde, j'en conviens, était de vingt sous par jour<sup>76</sup>; mais la connaissance m'obligeait d'avoir un cheval de bataille, un che-

val de voyage, un cheval de bagage; elle m'obligeait encore à nourrir et à payer un valet monté, un page monté, deux ar-

mes qui avaient chacun deux chevaux, et deux courtilliers qui, avec leurs grands chevaux et leurs grands couteaux<sup>77</sup>, dont l'usage

n'est pas très fréquent dans les combats, m'étaient la plupart du temps inutiles; en un mot, j'avais à ma charge six hommes et onze chevaux<sup>78</sup>. Encore, s'il n'avait pas fallu répondre

de mes gens , encore si mes gens s'étaient bien conduits pour dire la vérité , mes archers étaient fort libertins , fort étourdi , mon valet fort insolent , et mes deux chiens grands ivrognes.

A la vérité , le nombre des hommes et des chevaux charge est aujourd'hui moindre , mais notre paye a doublé hors de proportion. Nous n'avons plus que deux jours pour la grande paye , et seulement les deux tiers petite<sup>79</sup>.

Quel est le sort de l'infanterie , de la cavalerie ? Le roi heureux , me répondrez-vous. Eh bien ! c'est encore l'artillerie , du génie.

Naturellement , c'est au cheval-léger à aller voir le roi mais c'est aussi au gend'arme à aller rendre la visite au cheval-léger. Un jour que j'étais allé en rendre une à mon cousin , je trouvai chez lui un gentilhomme du Médoc , ou , si vous voulez , un homme du Médoc : car , surtout lorsqu'il s'agit de l'honneur , il ne faut pas croire les Gascons sur parole. Il avait tout son bien à chercher la pierre philosophale , et , il s'était , comme salpêtrier , mis dans l'artillerie , été élevé successivement aux grades d'aide , de cartier , de geur , de boutefeux<sup>80</sup> , enfin à celui de maître canonier , avait gagné en touchant trois fois le blanc , attaché de bateau<sup>82</sup>.

Il se plaignait quand j'entrai chez mon cousin. Il ne se plaint plus quand je fus entré. Si , disait-il , les artilleurs prennent pas les mathématiques , ils passent pour des ignorants , et , s'ils les apprennent , ils ne passent plus pour des ignorants , mes , ils passent pour des savants. Baste encore d'être ignorant avec les savants , surtout avec les savants grecs ; mais , dans l'état , il nous arrive d'être confondus aussi avec les artilleurs , les serruriers canonniers , qui forgent des canons de fer , que les clés , les broques pour les décharger<sup>83</sup> ; avec les artilleurs canonniers , avec les chaudronniers canonniers qui font des canons de bronze , de cuivre<sup>84</sup> : c'est , dans l'artillerie , une nouvelle branche de commerce<sup>85</sup> ; avec les artilleurs canonniers , qui fondent des boulets de plomb<sup>86</sup> ; avec les maçons canonniers , qui construisent les assises en pierre pour mettre les canons en batterie<sup>87</sup> , ou taillent des boulets pour charger<sup>88</sup> ; enfin avec les charrons canonniers qui font les charronnages des trains ; et les charpentiers , canonniers , qui font les chevalets , les affûts , les copons de frêne pour les canons , les cambres des canons et les maillets de bois pour les c

mmes pas confondus avec les salpêtriers, parce qu'ils  
dans les magasins; et d'ailleurs il n'y aurait pas  
car plusieurs d'entre eux sont de grands alchimistes  
ngé les proportions des éléments de la poudre, au-  
omposée de quatre parties de salpêtre, d'une cin-  
souffre, d'une sixième de charbon de saule<sup>90</sup>. Comp-  
quelque chose aussi que nos propres armes nous tra-  
brisent, et font de nous un tel carnage, que l'histoire  
à quelquefois le souvenir<sup>91</sup>.

aillardit ensuite tout à coup, et dit : Dans notre état  
alheur autant et plus que dans aucun autre; mais il y  
encore plus, mille fois plus, que je ne le quitterais  
ussi il y a de gloire. Le roi a ordonné à son artillerie  
ser telle forteresse, telle ville. Aussitôt les douze  
les autres canons, sortis des quatre fonderies de  
s'avancent. La terre tremble sous leur poids. Trente  
quante chevaux, ont de la peine à traîner chacune de  
rines, de ces serpentines de vingt-quatre pieds de  
nous avons réduit aux dimensions voulues par l'ex-  
es dimensions de l'ancienne artillerie<sup>92</sup>. La détonna-  
ence, et notre foudre, émule de celle du ciel, qui, si  
surpassée par l'immensité de l'éclat, la surpasse par  
ar l'effet, démolit ces remparts, ces forteresses, ces  
les sommets roulent bientôt sur l'herbe.

isin se trouve un peu abaissé par la hauteur où se pla-  
nnier de Médoc. Mais, dit-il, vous savez qu'on fait  
de petits canons ou couleuvrines à la main<sup>93</sup> que le  
sur son épaule, et que son camarade qui est derrière  
tandis que lui y met le feu avec une mèche<sup>94</sup>; vous  
y a par milliers de ces couleuvriniers<sup>95</sup>, qu'il n'y a  
is d'arquebusiers<sup>96</sup>, qui ont aussi de petits canons à la  
ont aussi, comme vous, des canonniers. Oui, certes,  
t le canonnier de Médoc; l'infanterie est en partie et  
e sera toute armée de petits canons. Il en sera sans  
même de la cavalerie; mais fantassins et cavaliers,  
à peine un cheval, un homme, et toujours vous serez  
es autres les petits canonniers; au lieu que nous, qui  
tuerons les escadrons, les bataillons, les armées,  
es et nous serons les grands canonniers.

yez bien, Messires, que j'en devais une, comme on  
onnier de Médoc, qui s'était traité sans façon de grand  
et qui nous avait si franchement traités, mon cousin et

moi, de petits canonniers. Je ne tardai pas à le payer d'une bonne monnaie que je le pus.

Je fus assez heureux pour qu'il parlât de ses aventures, de ce qu'il avait fait et de ce qu'il n'avait pas voulu faire.

À l'en croire, il aurait pu être admis dans le genre; mais, disait-il, on y est rarement heureux; on n'y entend que plaintes; les ingénieurs qui défendent les villes se plaignent que l'art de la défense a fait plus de progrès que celui de l'attaque. Les ingénieurs qui défendent les villes se plaignent, au contraire, que l'art de l'attaque a fait plus de progrès que celui de la défense. Suivant lui, l'art d'attaquer et de défendre les villes, avaient fait des progrès égaux, mais ils avaient fait les plus grands progrès et qu'ils étaient au point. Je m'aperçus dans sa longue dissertation que, bien qu'il ne sût pas les mathématiques, il n'en savait guère plus que moi, et qu'à cet égard il pouvait passer pour un bon genre; je m'aperçus ensuite que, pour les fortifications, il savait moins que moi, qui en avais beaucoup entendu par mon père, ancien capitaine de ville forte<sup>100</sup>. Je n'interrompis l'ami de mon cousin, et quand il eut fini je pris alors son la parole.

Canonnier, lui dis-je, c'est maintenant mon tour. Je ne puis pas votre opinion fondée; tâchez de trouver que la mienne est bonne, car j'y ai un peu, pour ne pas dire beaucoup pensé.

Je continuai. Qu'un ingénieur soit aujourd'hui chargé de fortifier une place, ne croyez pas que la première chose qu'il fasse soit de raser tous les anciens ouvrages; il les conservera, quelque mal entendus, quelque irréguliers qu'ils soient, s'ils peuvent encore servir de défenses; mais, à une certaine distance, il entourera de nouveaux ouvrages, d'une enceinte de remparts, revêtus d'une chemise de brique, de moellon ou de pierre de taille<sup>101</sup>, protégés de distance en distance par des demi-lune<sup>102</sup>, couronnés par des lignes de créneaux ou de mâchicoulis<sup>103</sup>. Au delà de ses remparts hauts comme des tours, il creusera des fossés larges et profonds comme des lacs<sup>104</sup>, qu'il remplira d'eau s'il est possible; qu'il hérisse de dagues, de fers de pique, de fers de lances<sup>105</sup>; qu'il peut-être garder la nuit par de gros chiens<sup>106</sup>, ou même par des ours<sup>107</sup>. S'il y a des accidents de terrains, des elevations, il couronnera de petites bastilles ou bastions<sup>108</sup>; s'il y a des rivières, il construira sur la rive opposée des têtes de pont, des bacanes ou boulevarts composés de deux tours liées ensemble.

et autour<sup>110</sup>; s'il y a des faubourgs, il élèvera à mêmes ouvrages sous le nom de bailles<sup>110</sup>; enfin, pour la défense des ouvrages extérieurs, par les tranchées, les sautoirs<sup>111</sup>, il tiendra l'ennemi éloigné du corps de

pour maintenant opérer cet ennemi. Il arrive, il est si près que les forces lui permettent d'investir complètement la ville, dont les murailles alors vomissent par toutes les ouvertures des flancs une grêle de balles. Pour se mettre à l'abri, les assiégeants creusent des tranchées en rejetant les terres du côté des assiégés<sup>112</sup>, et les garnissent par des taillis<sup>113</sup>, des fortins, de petites forteresses, de petites tours, ils montent leur artillerie, qu'ils dirigent sur les fortifications, tantôt contre les maisons de la ville, tantôt les habitants à se retirer dans des enclos couverts de poutres et de grosses poutres<sup>114</sup>. Les assiégeants font une guerre souterraine, plus sourde, mais plus acharnée; ils ont poussé leur galerie de mine jusqu'à la muraille où ils veulent se glisser. Les assiégés ont contre-attaqué les travailleurs, et alors commencent les combats de la terre des combats que les ténèbres rendent plus cruels et plus horribles<sup>115</sup>; quelquefois les assiégés sont enfumés, étouffés, quelquefois noyés. Alors ils font une sortie forcée; quelquefois ils battent plusieurs grosses tours<sup>116</sup>. Enfin, ils ont trouvé un côté faible, ils ont fait une brèche praticable : la gend'armée met pied à terre, et, toute bottée, elle donne l'assaut au son de la trompe; quelques moments la muraille est gagnée. Mais, voyant que les assiégés ont élevé derrière un nouveau rempart, auquel ils ont suspendu par des cordes grand nombre de rateaux chargés de pierres<sup>117</sup>; ils ont creusé un autre fossé<sup>118</sup>. Le siège est à recommencer, ou du moins il faut recommencer à porter des fagots<sup>119</sup>, donner un nouvel assaut. Cette résistance qui ne peut être bien longue, les assiégés la font lentement; ils sortent paisiblement par une des portes, armés de bâton blanc à la main<sup>120</sup>. Vous le voyez, l'art de la guerre est bien supérieur à celui de les défendre : il est impossible de les rendre imprenables.

Il est si difficile de se défendre, et c'est quelque chose que d'avoir encore d'un canonnier de Médoc.

Vous ne me nommerez pas un état où l'on ne désire la guerre; si, dans l'état militaire, où l'échelle est commandée par des échelons, je désirais, lorsque j'eus le pied sur le



que l'armée est commandée par le roi et qu'elle marche en avant ; qu'il a celui de commander l'arrière-garde lorsque l'armée est commandée aussi par le roi et qu'elle marche en retraite<sup>134</sup> : la seule pensée que le roi, pour faire acte de sa puissance envers la miennne, qu'il trouverait trop grande, pourrait, en temps de guerre, vouloir que j'allasse planter des choux dans mes champs, et, en temps de paix, qu'aux repas solennels je vinsse lui offrir les épices<sup>135</sup>, suffirait pour me faire refuser l'épée de combat.

Messires, depuis le dernier soudoyer jusqu'au général, nous sommes tous les plus malheureux. Nous l'avons été moins jadis, à l'avenir nous le serons davantage.

Le siècle dernier a préparé les changements que notre siècle fera. Le siècle dernier n'avait guère que découvert la poudre ; le siècle en a fait la puissance de la guerre. Notre siècle a vu, notamment à Granson, à Morat, à Nancy<sup>136</sup>, les batailles d'émoulu, qui s'étaient données depuis le commencement du siècle, des batailles à poudre, qui se donneront tant que le monde durera. Le canonier de Médoc n'avait que trop raison ; on n'aura usage à l'avenir que d'armes à feu, et le général de l'armée ne sera plus qu'un maître d'artillerie. Il n'y aura plus que des combats d'armée à armée, tout au plus que des combats de bataillon à bataillon. Il n'y aura plus de grands coups de hache, de grands coups d'épée, de grands coups de lance ; il n'y aura plus de beaux faits d'armes ; il n'y aura plus de héros ; il n'y aura plus d'illustration, de gloire particulière ; il n'y aura qu'une illustration, qu'une gloire nationale. Messires ! Messires ! nous ne pouvons vaincre les Anglais, les Allemands, l'Europe, le monde ; nous ne pouvons vaincre notre malheureuse destinée, qui, comme le voyez, devient de plus en plus invincible.

## HISTOIRE XXIV. — LE MARIN.

Mon brave camarade, a dit en s'adressant à l'homme d'armes capitaine de navire<sup>1</sup> assis à côté de lui, vous avez incontestablement raison, les gens de guerre, nous sommes les plus malheureux ; mais, parmi les gens de guerre, c'est nous, marins, qui sommes les plus à plaindre : nous partageons tous vos maux, vous ne partagez pas tous les nôtres.



Ensuite, s'adressant à l'assemblée, il a continué : plusieurs de vous connaissent la belle vallée de la rosée par l'Yonne ; ils ont sans doute remarqué ce grand nombre de villages qui en couronnent les coteaux. Dans ce village naquit un jeune homme d'un caractère en même temps doux et ardent, facile et obstiné. Les maîtres d'éducation n'en espéraient rien. Ses camarades s'efforcèrent à le dédaigner ; mais il parvint à s'en faire respecter, à les commander, aussitôt qu'il fut dans l'état auquel il se destinait. Ce jeune homme, c'est moi. Pendant mon enfance, j'en conviens, ma conduite ne donna guère de satisfaction à mes parents, et depuis long-temps je leur en rendis lorsque enfin ils furent délivrés de moi plus heureuse ; ils devaient s'y attendre.

La guerre s'alluma entre la France et le duc de Bourgogne, par conséquent entre la France et les Pays-Bas. Une levée extraordinaire de matelots. Tous les jeunes hommes de mon village furent classés et obligés de partir. Comme j'avais souvent exercé, par amusement, à conduire sur de petits bateaux et de petites barques, je fus reconnu à ce point le plus habile de mes camarades, et l'on me nomma capitaine. Malheureusement la guerre dura peu ; le pape, craignant d'excommunier celle des deux puissances qui ne faisaient la paix<sup>2</sup>. La paix se fit ; nos jeunes marins reprirent leurs vignes et à leurs moutons.

Pour moi, qui avais la passion de mon nouvel état, à étudier la géométrie ; en peu de temps je fus à même de présenter aux chantiers du roi.

Je parcourus les ports du Ponant, où d'abord on me confia en qualité de maître de hache<sup>3</sup>, à la construction de petits bâtiments : des pinasses, des remberges, des caravelles ; puis la construction des grands : des caraques, des caracs, une sorte de grands vaisseaux ronds et de haut-bord. — Ensuite les ports de la Méditerranée, où je construisis de petits bâtiments : des gabarres, des fustes, des galères ; puis ensuite de grands : des galères, des galéasses, des carracks ; et je retournai enfin dans les chantiers de l'Océan ; j'y ai depuis, et, quoique je sois moins payé, quoique je sois plus fatigué, et que dans ceux de la Méditerranée, je suis cependant d'y demeurer ; voici pourquoi.

Les diverses parties de la mer veulent divers vaisseaux, de même que les diverses parties de la terre ont diverses espèces de plantes. L'étroit bassin de la



pé par tant de golfes et de presqu'îles, embarrassé par tant de rescifs et de rochers, veut des bâtimens étroits, plats, alères, qui peuvent, avec leurs rames, facilement avancer, reculer, poursuivre, fuir. Il y aura des galères tant qu'il y aura Méditerranée. L'immense bassin de l'Océan, au contraire, les bâtimens profonds de cale, larges de flancs, élevés de pont de mâture, des bâtimens d'une structure plus massive, manœuvre plus lente, des vaisseaux ronds, des vaisseaux haut-bord. Il y aura des vaisseaux de haut-bord tant qu'il y aura Océan.

— apprenez maintenant, Messires, comment les gens de mer, qui désirons avant tout et plus que tout les progrès de l'art, sommes on ne peut plus malheureux.

— de nos marins, je ne sais, je voudrais bien savoir qui, a osé de faire passer la bouche des canons à travers les trous des mâtures, à travers le corps du vaisseau. Un autre, je voudrais bien aussi savoir son nom, a imaginé de faire, à l'imitation de nos ancres, d'autres trous en quelques endroits du corps du vaisseau<sup>6</sup>, d'y faire quelques canonnières<sup>7</sup>. Il s'est arrêté là, on l'en a forcé de s'arrêter là. Et nous, qui voudrions encore aller plus loin, percer de plusieurs rangées de canonnières les flancs des vaisseaux, on nous a forcés aussi de nous arrêter là. — Vous êtes surpris ; je vais tâcher de vous faire connaître un peu l'état, notre malheur.

Messires, vous ignorez ici, à cent lieues de la mer, qu'il en va presque de la marine militaire comme de la marine marchande, qu'elle n'appartient pas au roi, que les différents vaisseaux dont elle est composée appartiennent à différents particuliers qui leur font porter leur nom<sup>8</sup>. Par exemple, quelqu'un de vous s'appelle, je suppose, David ; il a un vaisseau : eh bien ! il le nommera le David<sup>9</sup>. Quelqu'un de vous encore s'appelle Gérard ; il a un galion, une galère, une galiotte : eh bien ! il les nommera de son nom, de celui de sa femme, de celui de sa fille, le galion Gérard, la galère Paule-Gérard, la galiotte Pauline-Gérard. Tous nos ports sont remplis de Jehans, de Denys, de Martin, de Martines, de Martinettes<sup>10</sup>. Jusque-là c'est bien ; mais les bourgeois propriétaires, mal conseillés par les vieux constructeurs, craignant que leurs vaisseaux fassent eau par les canonnières ; et les seigneurs propriétaires, de même mal conseillés, craignant aussi, et que leurs vaisseaux fassent eau, et que leurs canons, qui bordent en dehors le dessous des galeries<sup>11</sup>, soient ébranlés, ne veulent pas laisser percer les vaisseaux. Le roi, n'en est que le locataire<sup>12</sup>, n'est pas le maître d'en diriger la

construction; il l'est encore moins dans les ports étrangers l'Espagne, de l'Italie, où sont construits presque tous les vaisseaux qui lui appartiennent<sup>13</sup>; et, ce qui n'est pas moins remarquable, nous voyons depuis long-temps en France un de nos beaux vaisseaux prendre le nom du pays où il a été construit, s'appelle la grand'nef du roi l'Espagnole<sup>14</sup>. Mais si aujourd'hui en France, on ne perce pas les côtés des vaisseaux de guerre, on les percera dans la suite, c'est certain. Plus heureux nous, les marins du seizième siècle auront une marine véritablement marchande et une marine matériellement de guerre; une marine où les vaisseaux ne seront pas percés par des canons, une marine où ils le seront; tandis qu'aujourd'hui le même vaisseau est en temps de paix un vaisseau marchand chargé de marchandises, et en temps de guerre un vaisseau de guerre rempli de combattants.

Vous voyez maintenant pourquoi, espérant coopérer à la révolution dans la manière de construire les bâtiments, nous sommes à demeurer dans les ports d'une mer où les bâtiments ont au-dessus de l'eau une grande partie de leurs flancs qui ne peuvent être percés, tandis que dans les ports de la Méditerranée les bâtiments étroits et plats ne peuvent être percés pour l'artillerie.

Il n'est rien, Messieurs, pour bien conduire une grande marine, comme de la bien connaître, et, pour bien la connaître, il n'est rien comme de savoir la construire. Je n'aurais pu d'ailleurs que mon métier de constructeur me servit si souvent et si utilement, lorsque, la guerre s'étant rallumée, je commandai un petit vaisseau de guerre que me confia un riche marchand auquel il appartenait. Sans doute je ne fis pas trop mal, puisqu'un peu de temps après on me confia le commandement d'un vaisseau plus grand; mais comme vous allez voir, je n'en fus pas plus heureux.

Notre avancement est ainsi gradué: d'abord page, ensuite telot, compagnon, compagnon de quartier, maître de cale, maître calfat, maître nocher ou pilote, contre-maitre, maître de seigne, lieutenant, chef ou capitaine de navire, nef ou vaisseau, lieutenant de vice-amiral<sup>15</sup>. Un homme de cœur peut aisément s'élever jusque là; mais pour les grades supérieurs, il faut avoir de beaux noms. Or, vous le savez, on ne va guère porter de beaux noms sur mer. Je vous citerai les Châtillon, les Sancerre, les Montmorenci, les Armagnac, les Rohan, qui pendant de longs siècles ont été nommés amiraux, qui avant et depuis leur nom n'ont jamais fait de service que sur terre<sup>16</sup>. Il en est de même des amiraux de province<sup>17</sup>, de même des vice-amiraux<sup>18</sup>. Avant

vez Coulon de Cassenove que ses belles actions ont  
jours, au rang de vice-amiral<sup>19</sup>. Vous me citerez  
un qui a été récompensé ; je vous en citerai mille qui  
s'été et qui ne le seront jamais.

Après dont je vous parle, il nous vint, dans le port où  
ce-amiral. Assurément ce n'était pas Coulon de Cas-  
sit un brillant guidon de gend'armes haut empana-  
le médaillon de Saint-Michel<sup>20</sup> sur la poitrine et ses  
sa poche. A son air fier et tranchant, on l'aurait cru  
bile ; mais il ne tarda pas à parler, à déceler son  
et nous nous aperçûmes que, sous prétexte de nous  
de nous examiner, il voulait acquérir quelques no-  
état.

d'abord apprendre la construction. Une barque, lui  
est un grand bateau couvert ou ponté ; un vaisseau  
de barque, construite sur une quille ou longue tige  
ersée horizontalement, qui par rapport au vaisseau  
rsale par rapport au corps d'un animal, et de même  
sont attachées toutes les côtes qui forment le corps,  
a quille sont attachés tous les chevrons qui forment  
pardessus couvert d'un pont ou tillac, bordé d'une  
a proue, ordinairement sculptée de figures de  
la partie antérieure du vaisseau ; la partie opposée  
. Quand nous lui dîmes que le gouvernail était atta-  
pe, à la partie postérieure du vaisseau, il rit beau-  
qu'il appelait la bizarrerie des usages. Pour faire  
vaisseau, continuâmes-nous, il faut que ses voiles  
nées à un, deux, trois grands arbres droits, mais ou  
lés : le grand arbre ou arbre du milieu, l'arbre de  
la partie antérieure du vaisseau, l'arbre de poupe ou  
postérieure<sup>21</sup>. Le doublage des vaisseaux, ajoutâmes-  
t, jusqu'à fleur d'eau, en lames de plomb soudées, et  
et lames de plomb cloutées<sup>22</sup>.

pas idée du grément, de l'équipement ni de l'ar-  
nous interrogea sur le grément, sur l'équipement et  
ement. Mais tout à coup, se souvenant qu'il ne con-  
s le tonnage des vaisseaux, il nous fit à cet égard  
terrogations.

dîmes que l'on comptait le port d'un vaisseau par  
, par bottes<sup>26</sup>, par tonneaux<sup>27</sup> ; que les beaux vais-  
nt ordinairement de trois à quatre cents tonneaux,  
qu'ils portaient ordinairement de trois à quatre cents  
; que les vaisseaux étaient autrefois d'un bien moindre

tonneau, puisqu'au siècle dernier les flottes étaient de  
d'un beaucoup plus grand nombre de vaisseaux<sup>29</sup>.

Ensuite nous lui répondîmes sur le grément. Nous  
mes d'abord des voiles, et d'abord de la plus haute, de  
Nous descendîmes à la méjeane, la contre-méjeane, la  
le boursset, le trinquant<sup>30</sup>, nomenclature qu'ainsi que  
cordages, il ne retint pas plus que vous la retiendriez  
nuya autant qu'elle vous ennuerait.

Nous lui répondîmes ensuite sur l'équipement ou app  
nement et ameublement d'un vaisseau; nous lui dîmes  
était de même dans un vaisseau que dans une grande  
avec cette différence que, de plus, il y avait des atcherna  
ges<sup>31</sup>.

Ensuite, passant à l'armement, nous lui dîmes : Le  
des vaisseaux est et ne peut être que toute petite<sup>32</sup>, p  
qu'on aura donné plus de force aux bois, surtout aux b  
lac, ou mieux jusqu'à ce qu'on ait fait un, deux sou  
pour y placer une, deux rangées de canons, dont la bo  
tirait hors le vaisseau à travers les ouvertures; mais  
tendant on mettait l'artillerie sur le tillac<sup>33</sup>, ou l'on en  
de la pointer avec des corns<sup>34</sup>, pour faire frapper le bo  
le corps du vaisseau ennemi. Le vice-amiral nous in  
pour nous dire que, puisque c'était l'usage de placer ar  
lerie, il fallait s'y tenir, comme pour la place du gouver

Ses questions se portèrent sur les autres parties de

Nous lui fîmes connaître la boussole, le quart de c  
sa division en pieds, mains et doigts<sup>35</sup>. Il vit comment, e  
des tables de longitudes, on s'assurait de la distance  
ridien, et, au moyen de la hauteur du pôle, de la dis  
l'équateur<sup>37</sup>. Lorsque nous en fîmes à la rondeur de l  
à la théorie des Périsciens, lorsque surtout nous en  
la théorie des antipodes, nous usâmes des précautions  
respectueuses pour sa haute noblesse, pour son émin  
gnité. Il s'en aperçut, et il nous dit : Messires, vous n'è  
à craindre avec moi, je suis le premier de ma longue ra  
admis les antipodes; mais enfin je les ai admises, malgré  
stances de mon père et de mon grand père, qui nie  
Ecoute bien, quand même nous t'accorderions qu'il  
monde au dessous de nos pieds, que les hommes y sont  
sur leurs chevaux, que leurs chevaux ont des griffes, e  
feraient-ils pour dresser leur pot-au-feu? Réponds. Je r  
que tous les voyageurs qui revenaient du nouveau mon  
cordaient à dire qu'on y marchait, qu'on y mangeait

ainsi tranquillement que dans le nôtre, et que ni personne ni rien ne tombait en haut.

L'histoire des découvertes des navigateurs, que la discussion des antipodes avait amenée, était un peu liée à sa généalogie; ainsi le trouvâmes-nous, à cet égard, plus instruit. Il y a longtemps, nous dit-il, que les hommes sont inconséquents, qu'ils cherchent de nouvelles contrées, comme s'ils manquaient de terre. Déjà, vers la fin du treizième siècle, des Génois allèrent à la découverte de quelques îles situées au couchant de l'Afrique; mais on ne les revit plus<sup>38</sup>. Vers le commencement de nos guerres avec les Anglais, Louis l'exhérédé promit de tenter de nouveau cette entreprise<sup>39</sup>; mais d'autres projets le firent renoncer à ce projet-là. Quelque temps après, des aventuriers espagnols en reprirent l'exécution; ils abordèrent aux îles depuis appelées Canaries, les ravagèrent et les abandonnèrent<sup>40</sup>. Enfin, vers le commencement du siècle, le sire de Béthencourt, auquel j'appartiens par les femmes, voulut aussi aller faire des établissements dans ces îles. Il partit avec le titre de roi des Canaries. Au bout de très peu de temps il revint, et ne rapporta de son expédition que de jolis petits oiseaux<sup>41</sup>, ce qui fit dire qu'il avait mis tous ses sujets en cage.

Ces différentes tentatives malheureuses ou infructueuses n'ébranlèrent pas Christophe Colomb<sup>42</sup>. Il s'obstina, il soutint contre toute l'Europe l'existence du monde qu'il a depuis découvert, et j'avouerai que je fus un de ceux qui, en France, traitèrent son opinion de chimérique. Mais les savants géomètres, notamment ceux de l'Espagne, ne s'en moquèrent-ils pas d'abord? et sans un petit frère cordelier, qui en jugea autrement, sans un ami de celui-ci, qui était aussi cordelier, et, de plus, confesseur de la reine Isabelle; sans cette reine, sans le roi Ferdinand, son époux, qui fut déterminé, à force de sollicitations, à hasarder trois caravelles<sup>43</sup>, Colomb et ses projets seraient morts, et nous, qui aujourd'hui avons tort, aurions eu raison peut-être pendant plusieurs siècles, peut-être jusqu'à la fin des siècles.

Mais tâchons de bien voir l'utilité ou l'inutilité de cette découverte. Qu'y gagnerons-nous? Il y aura plus d'or, peut-être; mais que m'importe? on ne mange ni on ne boit l'or.

Voici le vrai point à considérer. Ces pays nous donneront-ils de meilleur pain, de meilleur vin, de meilleur gibier? On dit qu'il n'y a ni blé, ni vignes, ni hèvres, ni perdrix. A la vérité il y a beaucoup de terres; mais à qui inféoder ce nouveau monde, même sous la plus modique rente, sous la plus modique redevance? Ni le roi ni la noblesse d'Espagne n'en seront guère plus

riches. Des sauvages de couleur tannée, des oiseaux de couleur verte, des fruits étrangers, quelques onces de poudre d'or, tout ce qu'on pourra jamais en retirer. On finira par abandonner ce pays et par en oublier le chemin.

Un grand nombre de voix se firent parmi nous en même temps entendre pour relever la gloire de Colomb, qui a trouvé une nouvelle terre, un nouveau ciel<sup>44</sup>. Mais le vice-amiral monta sur ses grands chevaux et nous imposa silence. Venons, dit-il, à la suite, à Vasco de Gama, qui, après les Phéniciens<sup>45</sup>, et Barthélemy Diaz<sup>46</sup>, est allé le premier aux Indes-Orientales en doublant le cap de Bonne-Espérance<sup>47</sup>, tracé depuis long-temps dit-on, sur les cartes de Marc-Paul<sup>48</sup>. On n'a cessé de proclamer les avantages de cette nouvelle route. Oui, vraiment, nous gagnerons beaucoup à manger des épices échauffées, après avoir avariées par une longue navigation, au lieu des épices fraîches qu'on nous porte par l'Isthme de Suez<sup>49</sup>! Ceux qui ont comparé les unes aux autres peuvent en dire leur avis. Plusieurs voulurent encore entendre pour relever la gloire du navigateur portugais; mais le vice-amiral remonta de nouveau sur ses grands chevaux, et nous imposa de nouveau silence.

Alors nous n'eûmes rien de mieux à faire que de reprendre l'explication sur l'art de faire mouvoir les vaisseaux. Nous parlâmes du nouvel art des signaux par les différents mouvements des pavillons<sup>50</sup>. Nous en vinmes aux grandes manœuvres, et lui rangâmes théoriquement une flotte en bataille; nous comparâmes les mouvements du front de la flotte, de la corne droite, de la corne gauche<sup>51</sup>, avec ceux d'une armée de terre.

Enfin le vice-amiral voulut bien terminer notre examen de son cours d'instruction en nous faisant des questions sur la police du commerce maritime et sur le droit des gens: nous lui répondîmes de les lui enseigner, comme tout le reste, sous la forme de réponses. Relativement à la police du commerce maritime, nous lui fîmes connaître les principales dispositions du Code de Commerce, les jugements d'Oléron<sup>52</sup>, et du Code suédois, les ordonnances de Wisbury<sup>53</sup>. Relativement au droit des gens maritimes, nous lui dîmes que les principales bases en avaient été posées dans le traité entre Charles VIII et Henri VII<sup>54</sup>, ainsi que dans la stipulation entre les Anglais et le duc de Bretagne, par laquelle le pavillon couvre la marchandise, et que la déclaration de guerre se fait<sup>55</sup>.

Quand il eut satisfait sa curiosité sur tout ce qu'il voulait savoir, il se leva et nous amena, car je ne veux pas dire qu'il nous l'amena à bord, où nous le reçûmes au son des trompes.

vaisseaux<sup>56</sup>, où nous lui donnâmes, où il croyait nous donner, aux dépens du roi.

Je lui proposâmes ensuite de faire l'inspection des côtes. Arborâmes pavillon ennemi : aussitôt les hommes des pards du bord de la mer, que nous avions fait prévenir à l'avance, et en armes se ranger sur la grève<sup>57</sup>. Nous nous tinmes en et figurâmes des démonstrations hostiles. En un moment les nuages de fumée se prolongent de distance en distance le long des côtes, à perte de vue. Quand vint la nuit, les signaux de jour changèrent en signaux de feu<sup>58</sup>.

Le lendemain nous allâmes à l'hôtellerie du vice-amiral lui rendre nos respects. Il nous demanda à quelles places il avait à nous offrir. Sur notre présentation, il nomma plusieurs commissaires contrôleurs des vivres<sup>59</sup>, le maître des ports de la sénéchaussée et plusieurs écrivains<sup>60</sup> ou administrateurs de vaisseau.

Le grand nef, ou principal vaisseau, n'avait qu'un calice d'argent<sup>61</sup>; il lui fit présent d'un beau calice d'argent; il lui fit présent d'une flamme de cent cinquante aunes de taffetas, d'une, moitié rouge<sup>62</sup>, et, après nous avoir donné un festin magnifique, pendant lequel il parla beaucoup de guerre, il reparlant parmi nous la réputation d'un très habile officier de mer, d'un très bon gentilhomme et d'un excellent homme.

La terre se ralluma encore; elle se fit sur terre, la mer resta tranquille<sup>63</sup>. Mon vaisseau pourrissait dans le port; je me mis à retourner dans mon pays.

Le lendemain matin, j'allai entendre la messe dans une abbaye, quelques heures après, j'entendis les vêpres comme amiral.

Ceci : les moines auxquels je demandai la permission de visiter le monastère, apprenant de moi que j'étais capitaine de vaisseau, me dirent qu'ils avaient le droit d'amirauté dans leurs paroisses comme plusieurs autres seigneurs<sup>64</sup>, et que je pourrais être l'amiral du monastère<sup>65</sup>. Je me laissai conduire à l'abbaye et l'interrogea avec autant de curiosité que nous avait interrogé le vice-amiral. Damp abbé, lui dis-je, la première puissance maritime est la Turquie, ensuite vient l'Italie, ensuite l'Angleterre<sup>66</sup>, ensuite la France, qui est la dernière<sup>67</sup>, qui pourrait être la première, qui le sera dès qu'elle aura été, qui le sera dès qu'elle aura agrandi son commerce en le convoyant avec de bons vaisseaux de guerre<sup>68</sup>; elle sera dès qu'elle protégera ses pêcheries, ses pêcheurs, ses pêcheurs de baleines<sup>69</sup>, ces hardis navigateurs que le monde a vu plusieurs siècles avant Christophe Colomb, qui le sera dès qu'elle aura demandé à chacune de ses



Ensuite, s'adressant à l'assemblée, il a continué : plusieurs de vous connaissent la belle vallée de rosée par l'Yonne ; ils ont sans doute remarqué ce de villages qui en couronnent les coteaux. Dans lages naquit un jeune homme d'un caractère en doux et ardent, facile et obstiné. Les maîtres d'éducation n'en espéraient rien. Ses camarades s'émèrent à le dédaigner ; mais il parvint à s'en faire respect à les commander, aussitôt qu'il fut dans l'état auquel destinait. Ce jeune homme, c'est moi. Pendant mon enfance, j'en conviens, ma conduite ne donna guère d'attention à mes parents, et depuis long-temps je leur étais lorsque enfin ils furent délivrés de moi plus heureux devaient s'y attendre.

La guerre s'alluma entre la France et le duc de Bourgogne par conséquent entre la France et les Pays-Bas. L'une levée extraordinaire de matelots. Tous les jeunes de mon village furent classés et obligés de partir. Comme j'avais souvent exercé, par amusement, à conduire sur bateaux et de petites barques, je fus reconnu à être le plus habile de mes camarades, et l'on me nomma capitaine. Malheureusement la guerre dura peu ; le pape, d'interdiction d'excommunier celle des deux puissances qui se disputaient la paix<sup>2</sup>. La paix se fit ; nos jeunes marins retournèrent à leurs vignes et à leurs moutons.

Pour moi, qui avais la passion de mon nouvel art à étudier la géométrie ; en peu de temps je fus à même de présenter aux chantiers du roi.

Je parcourus les ports du Ponant, où d'abord on m'employa en qualité de maître de hache<sup>3</sup>, à la construction de petits bâtiments : des pinasses, des remberges, des caravelles ; puis la construction des grands : des caraques, des caracs, de toute sorte de grands vaisseaux ronds et de haut-bord. — Ensuite les ports de la Méditerranée, où je construisais aussi de petits bâtiments : des gabarres, des fustes, de même que des grands : des galères, des galéasses, des carracks. Je retournai enfin dans les chantiers de l'Océan ; j'y ai travaillé depuis, et, quoique je sois moins payé, quoique je sois plus fatigué que dans ceux de la Méditerranée, je suis content d'y demeurer ; voici pourquoi.

Les diverses parties de la mer veulent divers vaisseaux, de même que les diverses parties de la terre ont diverses espèces de plantes. L'étroit bassin de la



ir tant de golfes et de presqu'îles, embarrassé par tant d'écifs et de rochers, veut des bâtiments étroits, plats, qui peuvent, avec leurs rames, facilement avancer, poursuivre, fuir. Il y aura des galères tant qu'il y aura errance. L'immense bassin de l'Océan, au contraire, veut des bâtiments profonds de cale, larges de flancs, élevés de mâture, des bâtiments d'une structure plus massive, œuvre plus lente, des vaisseaux ronds, des vaisseaux ronds. Il y aura des vaisseaux de haut-bord tant qu'il y aura océan.

prenez maintenant, Messires, comment les gens de qui désirons avant tout et plus que tout les progrès hommes on ne peut plus malheureux.

nos marins, je ne sais, je voudrais bien savoir qui, a fait faire passer la bouche des canons à travers les trous du vaisseau. Un autre, je voudrais bien savoir son nom, a imaginé de faire, à l'imitation des ancres, d'autres trous en quelques endroits du corps du vaisseau, d'y faire quelques canonnières<sup>7</sup>. Il s'est arrêté là, ou s'est arrêté de s'arrêter là. Et nous, qui voudrions encore

loin, percer de plusieurs rangées de canonnières les vaisseaux, on nous a forcés aussi de nous arrêter là. surpris ; je vais tâcher de vous faire connaître un peu de notre malheur.

ici, vous ignorez ici, à cent lieues de la mer, qu'il en est de la marine militaire comme de la marine marchande, qu'elle n'appartient pas au roi, que les différents vaisseaux qu'elle est composée appartiennent à différents particuliers font porter leur nom<sup>8</sup>. Par exemple, quelqu'un de vous s'appelle David ; il a un vaisseau : eh bien ! il le nomme le David<sup>9</sup>. Quelqu'un de vous encore s'appelle Gérard ; il a une galère, une galiotte : eh bien ! il les nommera la galère de celui de sa femme, de celui de sa fille, le galion de son fils, la galère Paule-Gérard, la galiotte Pauline-Gérard. Nos ports sont remplis de Jehans, de Denys, de Martinetins, de Martinettes<sup>10</sup>. Jusque-là c'est bien ; mais les seigneurs propriétaires, mal conseillés par les vieux constructeurs, ne veulent pas que leurs vaisseaux fassent eau par les canons, et les seigneurs propriétaires, de même mal conseillés, ne veulent pas que leurs vaisseaux fassent eau, et que leurs vaisseaux, qui bordent en dehors le dessous des galeries<sup>11</sup>, soient percés, ne veulent pas laisser percer les vaisseaux. Le roi, qui est le locataire<sup>12</sup>, n'est pas le maître d'en dinguer la

construction; il l'est encore moins dans les ports de l'Espagne, de l'Italie, où sont construits presque tous les vaisseaux qui lui appartiennent<sup>13</sup>; et, ce qui n'est pas le plus utile, nous voyons depuis long-temps en France un grand nombre de beaux vaisseaux prendre le nom du pays où il a été construit, s'appelle la *grand'nef du roi l'Espagnole*<sup>14</sup>. Mais si on ne change rien en France, on ne perce pas les côtés des vaisseaux; on les percera dans la suite, c'est certain. Plus tard, nous, les marins du seizième siècle auront une marine véritablement marchande et une marine matériellement de guerre; une marine où les vaisseaux ne seront pas percés par les canons, une marine où ils le seront; tandis qu'aujourd'hui un vaisseau est en temps de paix un vaisseau marchand chargé de marchandises, et en temps de guerre un vaisseau de guerre rempli de combattants.

Vous voyez maintenant pourquoi, espérant une révolution dans la manière de construire les bâtiments de guerre, on s'attache à demeurer dans les ports d'une mer où les vaisseaux ne sont pas au-dessus de l'eau une grande partie de leurs flancs; on ne les percera pas, tandis que dans les ports de la Méditerranée, les vaisseaux étroits et plats ne peuvent être percés pour l'artillerie.

Il n'est rien, Messieurs, pour bien conduire une galère, comme de la bien connaître, et, pour bien la construire, il n'est rien comme de savoir la construire. Je n'aurais que mon métier de constructeur me servit si souvent; mais, lorsque, la guerre s'étant rallumée, je construis un petit vaisseau de guerre que me confia un riche marchand, quel il appartenait. Sans doute je ne fis pas trop mal, car de temps après on me confia le commandement d'un vaisseau plus grand; mais comme vous allez voir, je n'en fus pas très habile.

Notre avancement est ainsi gradué: d'abord pageot, puis telot, compagnon, compagnon de quartier, maître, maître calfat, maître nocher ou pilote, contre-maître, enseigne, lieutenant, chef ou capitaine de navire, neveu, lieutenant de vice-amiral<sup>15</sup>. Un homme de cœur peut s'élever jusque là; mais pour les grades supérieurs, il faut de beaux noms. Or, vous le savez, on ne va guère chercher de beaux noms sur mer. Je vous citerai les Châtillon, les Montmorenci, les Armagnac, les Rohan, qui pour avoir de beaux noms ont été nommés amiraux, qui avant et depuis leur mort n'ont jamais fait de service que sur terre<sup>16</sup>. Il en est de même des amiraux de province<sup>17</sup>, de même des vice-amiraux<sup>18</sup>.

ne citerez Coulon de Cassenove que ses belles actions ont de nos jours, au rang de vice-amiral<sup>10</sup>. Vous me citerez ce marin qui a été récompensé ; je vous en citerai mille qui n'ont jamais été et qui ne le seront jamais.

Le temps dont je vous parle, il nous vint, dans le port où je suis, un vice-amiral. Assurément ce n'était pas Coulon de Cassenove ; c'était un brillant guidon de gend'armes haut empanné. Il avait le médaillon de Saint-Michel<sup>20</sup> sur la poitrine et ses clefs dans sa poche. A son air fier et tranchant, on l'aurait cru vaillant et habile ; mais il ne tarda pas à parler, à déceler son ignorance, et nous nous aperçûmes que, sous prétexte de nous honorer, de nous examiner, il voulait acquérir quelques notions sur son état.

Il voulut d'abord apprendre la construction. Une barque, lui dis-je, est un grand bateau couvert ou ponté ; un vaisseau est une grande barque, construite sur une quille ou longue tige de bois renversée horizontalement, qui par rapport au vaisseau est l'épine dorsale par rapport au corps d'un animal, et de même l'épine sont attachées toutes les côtes qui forment le corps, et comme à la quille sont attachés tous les chevrons qui forment le plancher, pardessus couvert d'un pont ou tillac, bordé d'une bordure<sup>31</sup>. La proue, ordinairement sculptée de figures de saints<sup>32</sup>, est la partie antérieure du vaisseau ; la partie opposée est la poupe. Quand nous lui dismes que le gouvernail était attaché à la poupe, à la partie postérieure du vaisseau, il rit beaucoup de ce qu'il appelait la bizarrerie des usages. Pour faire gouverner le vaisseau, continuâmes-nous, il faut que ses voiles soient attachées à un, deux, trois grands arbres droits, mais on les appelle : le grand arbre ou arbre du milieu, l'arbre de proue ou de la partie antérieure du vaisseau, l'arbre de poupe ou l'arbre de la partie postérieure<sup>33</sup>. Le doublage des vaisseaux, ajoutâmes-nous, se fait, jusqu'à fleur d'eau, en lames de plomb soudées, et pardessus en lames de plomb cloutées<sup>34</sup>.

Il n'avait pas idée du grément, de l'équipement ni de l'armement ; il nous interrogea sur le grément, sur l'équipement et sur l'armement. Mais tout à coup, se souvenant qu'il ne connaissait pas le tonnage des vaisseaux, il nous fit à cet égard plusieurs interrogations.

Nous lui dismes que l'on comptait le port d'un vaisseau par tonneaux<sup>35</sup>, par bottes<sup>36</sup>, par tonneaux<sup>37</sup> ; que les beaux vaisseaux étaient ordinairement de trois à quatre cents tonneaux, c'est-à-dire qu'ils portaient ordinairement de trois à quatre cents hommes<sup>38</sup> ; que les vaisseaux étaient autrefois d'un bien moindre

fonneau, puisqu'au siècle dernier les flottes étaient d'un beaucoup plus grand nombre de vaisseaux<sup>29</sup>.

Ensuite nous lui répondîmes sur le gréement. Nous mes d'abord des voiles, et d'abord de la plus haute, du Nous descendîmes à la méjeane, la contre-méjeane, le le boursset, le trinquant<sup>30</sup>, nomenclature qu'ainsi que cordages, il ne retint pas plus que vous la retiendriez nuya autant qu'elle vous ennuerait.

Nous lui répondîmes ensuite sur l'équipement ou armement et ameublement d'un vaisseau ; nous lui dis était de même dans un vaisseau que dans une grande avec cette différence que, de plus, il y avait des ateliers<sup>31</sup>.

Ensuite, passant à l'armement, nous lui dîmes : des vaisseaux est et ne peut être que toute petite<sup>32</sup>, qu'on aura donné plus de force aux bois, surtout aux lac, ou mieux jusqu'à ce qu'on ait fait un, deux se pour y placer une, deux rangées de canons, dont la tirait hors le vaisseau à travers les ouvertures ; mais tendant on mettait l'artillerie sur le tillac<sup>33</sup>, où l'on de la pointer avec des coins<sup>34</sup>, pour faire frapper le le corps du vaisseau ennemi. Le vice-amiral nous pour nous dire que, puisque c'était l'usage de placer artilerie, il fallait s'y tenir, comme pour la place du gou

Ses questions se portèrent sur les autres parties de

Nous lui fîmes connaître la boussole, le quart de sa division en pieds, mains et doigts<sup>35</sup>. Il vit comment, des tables de longitudes, on s'assurait de la distance ridien, et, au moyen de la hauteur du pôle, de la de l'équateur<sup>37</sup>. Lorsque nous en fîmes à la rondcur de à la théorie des Périscions, lorsque surtout nous la théorie des antipodes, nous usâmes des précautions respectueuses pour sa haute noblesse, pour son emiguité. Il s'en aperçut, et il nous dit : Messires, vous à craindre avec moi, je suis le premier de ma longue admis les antipodes ; mais enfin je les ai admises, malstances de mon père et de mon grand-père, qui me Ecoute bien, quand même nous t'accorderions qu monde au dessous de nos pieds, que les hommes y sont sur leurs chevaux, que leurs chevaux ont des griffes, feraient-ils pour dresser leur pot-au-feu ? Réponds. Je que tous les voyageurs qui revenaient du nouveau monde cordaient à dire qu'on y marchait, qu'on y mangeait

aussi tranquillement que dans le nôtre, et que ni personne ni rien ne tombait en haut.

L'histoire des découvertes des navigateurs, que la discussion des antipodes avait amenée, était un peu liée à sa généalogie; aussi le trouvâmes-nous, à cet égard, plus instruit. Il y a longtemps, nous dit-il, que les hommes sont inconséquents, qu'ils cherchent de nouvelles contrées, comme s'ils manquaient de terre. Déjà, vers la fin du treizième siècle, des Génois allèrent à la découverte de quelques îles situées au couchant de l'Afrique; on ne les revit plus<sup>39</sup>. Vers le commencement de nos guerres avec les Anglais, Louis l'exhérédé promit de tenter de nouveau cette entreprise<sup>40</sup>; mais d'autres projets le firent renoncer à ce projet-là. Quelque temps après, des aventuriers espagnols en reprirent l'exécution; ils abordèrent aux îles depuis appelées Canaries, les ravagèrent et les abandonnèrent<sup>41</sup>. Enfin, vers le commencement du siècle, le sire de Béthencourt, auquel j'appartiens par les femmes, voulut aussi aller faire des établissements dans ces îles. Il partit avec le titre de roi des Canaries. Au bout de très peu de temps il revint, et ne rapporta de son expédition que de jolis petits oiseaux<sup>42</sup>, ce qui fit dire qu'il avait mis tous ses sujets en cage.

Ces différentes tentatives malheureuses ou infructueuses n'ébranlèrent pas Christophe Colomb<sup>43</sup>. Il s'obstina, il soutint contre toute l'Europe l'existence du monde qu'il a depuis découvert, et j'avouerai que je fus un de ceux qui, en France, traitèrent son opinion de chimérique. Mais les savants géomètres, notamment ceux de l'Espagne, ne s'en moquèrent-ils pas d'abord? et sans un petit frère cordelier, qui en jugea autrement, sans un ami de celui-ci, qui était aussi cordelier, et, de plus, confesseur de la reine Isabelle; sans cette reine, sans le roi Ferdinand, son époux, qui fut déterminé, à force de sollicitations, à hasarder trois caravelles<sup>44</sup>, Colomb et ses projets seraient morts, et nous, qui aujourd'hui avons tort, aurions eu raison peut-être pendant plusieurs siècles, peut-être jusqu'à la fin des siècles.

Mais tâchons de bien voir l'utilité ou l'inutilité de cette découverte. Qu'y gagnerons-nous? Il y aura plus d'or, peut-être; mais que m'importe? on ne mange ni on ne boit l'or.

Voici le vrai point à considérer. Ces pays nous donneront-ils de meilleur pain, de meilleur vin, de meilleur gibier? On dit qu'il n'y a ni blé, ni vignes, ni lièvres, ni perdrix. A la vérité il y a beaucoup de terres; mais à qui inscrire ce nouveau monde, même sous la plus modique rente, sous la plus modique redevance? Ni le roi ni la noblesse d'Espagne n'en seront guère plus

riches. Des sauvages de couleur tannée, des oiseaux de couleur verte, des fruits étrangers, quelques onces de poudre d'or ou tout ce qu'on pourra jamais en retirer. On finira par abandonner ce pays et par en oublier le chemin.

Un grand nombre de voix se firent parmi nous en même temps entendre pour relever la gloire de Colomb, qui a trouvé une nouvelle terre, un nouveau ciel<sup>44</sup>. Mais le vice-amiral monta sur ses grands chevaux et nous imposa silence. Venons, dit-il, à la suite, à Vasco de Gama, qui, après les Phéniciens<sup>45</sup>, et après Barthélemy Diaz<sup>46</sup>, est allé le premier aux Indes-Orientales en doublant le cap de Bonne-Espérance<sup>47</sup>, tracé depuis long-temps dit-on, sur les cartes de Marc-Paul<sup>48</sup>. On n'a cessé de proclamer les avantages de cette nouvelle route. Oui, vraiment, nous gagnerons beaucoup à manger des épices échauffées, après avoir été avariées par une longue navigation, au lieu des épices fraîches qu'on nous porte par l'Isthme de Suez<sup>49</sup>! Ceux qui ont vu les uns aux autres peuvent en dire leur avis. Plusieurs voix se firent encore entendre pour relever la gloire du navigateur portugais; mais le vice-amiral remonta de nouveau sur ses grands chevaux, et nous imposa de nouveau silence.

Alors nous n'eûmes rien de mieux à faire que de reprendre l'explication sur l'art de faire mouvoir les vaisseaux. Nous parlâmes du nouvel art des signaux par les différents mouvements des pavillons<sup>50</sup>. Nous en vîmes aux grandes manœuvres, nous lui rangeâmes théoriquement une flotte en bataille; nous comparâmes les mouvements du front de la flotte, de la corne droite, de la corne gauche<sup>51</sup>, avec ceux d'une armée de terre.

Enfin le vice-amiral voulut bien terminer notre examen de son cours d'instruction en nous faisant des questions sur la police du commerce maritime et sur le droit des gens: nous lui répondîmes de les lui enseigner, comme tout le reste, sous la forme de réponses. Relativement à la police du commerce maritime, nous lui fîmes connaître les principales dispositions du Code français, les jugemens d'Oléron<sup>52</sup>, et du Code suédois, les ordonnances de Wisbury<sup>53</sup>. Relativement au droit des gens maritimes, nous lui dîmes que les principales bases en avaient été posées dans le traité entre Charles VIII et Henri VII<sup>54</sup>, ainsi que dans la stipulation entre les Anglais et le duc de Bretagne, pour que le pavillon couvre la marchandise, et que la déclaration fût<sup>55</sup>.

Quand il eut satisfait sa curiosité sur tout ce qu'il voulait prendre, il se leva et nous amena, car je ne veux pas dire qu'il nous l'amena à bord, où nous le reçûmes au son des trompes.



des vaisseaux<sup>66</sup>, où nous lui donnâmes, où il croyait nous donner à dîner, aux dépens du roi.

Nous lui proposâmes ensuite de faire l'inspection des côtes. Nous arborâmes pavillon ennemi : aussitôt les hommes des paroisses du bord de la mer, que nous avions fait prévenir à l'avance, furent en armes se ranger sur la grève<sup>67</sup>. Nous nous tîmes en ligne, et figurâmes des démonstrations hostiles. En un moment les signaux de fumée se prolongent de distance en distance le long des côtes, à perte de vue. Quand vint la nuit, les signaux de fumée se changèrent en signaux de feu<sup>68</sup>.

Le lendemain nous allâmes à l'hôtellerie du vice-amiral lui offrir nos respects. Il nous demanda à quelles places il avait à nommer. Sur notre présentation, il nomma plusieurs commissaires, contrôleurs des vivres<sup>69</sup>, le maître des ports de la sénéchaussée<sup>70</sup>, et plusieurs écrivains<sup>71</sup> ou administrateurs de vaisseau.

Notre grand nef, ou principal vaisseau, n'avait qu'un calice d'argent<sup>72</sup>; il lui fit présent d'un beau calice d'argent; il lui fit aussi présent d'une flamme de cent cinquante aunes de taffetas, moitié jaune, moitié rouge<sup>73</sup>, et, après nous avoir donné un festin magnifique, pendant lequel il parla beaucoup de guerre, il repartit laissant parmi nous la réputation d'un très habile officier de mer, d'un très bon gentilhomme et d'un excellent homme.

La guerre se ralluma encore; elle se fit sur terre, la mer resta en paix<sup>74</sup>. Mon vaisseau pourrissait dans le port; je me mis à gouverner le pays.

Un dimanche matin, j'allai entendre la messe dans une abbaye, et, quelques heures après, j'entendis les vêpres comme amiral. Je racontai ceci : les moines auxquels je demandai la permission de visiter le monastère, apprenant de moi que j'étais capitaine de navire, me dirent qu'ils avaient le droit d'amirauté dans leurs terres, comme plusieurs autres seigneurs<sup>75</sup>, et que je pourrais bien être l'amiral du monastère<sup>76</sup>. Je me laissai conduire à l'abbaye; il m'interrogea avec autant de curiosité que nous avait interrogés le vice-amiral. Damp abbé, lui dis-je, la première puissance de mer est la Turquie, ensuite vient l'Italie, ensuite l'Allemagne, ensuite l'Angleterre<sup>77</sup>, ensuite la France, qui est la dernière<sup>78</sup>, qui pourrait être la première, qui le sera dès qu'elle voudra l'être, qui le sera dès qu'elle aura agrandi son commerce maritime en le convoyant avec de bons vaisseaux de guerre<sup>79</sup>; qui le sera dès qu'elle protégera ses pêcheries, ses pêcheurs, surtout ses pêcheurs de baleines<sup>80</sup>, ces hardis navigateurs que le nouveau monde a vu plusieurs siècles avant Christophe Colomb<sup>81</sup>; qui le sera dès qu'elle aura demandé à chacune de ses

viles, comme celle de Paris<sup>72</sup>, un vaisseau plus ou moins qui le sera, qui ne pourra manquer de l'être, dès qu'il partagera ses forces navales entre la Méditerranée et l'océan, aujourd'hui devenu une mer aussi importante que l'autre.

Et, comme actuellement on ne peut parler de guerre de terre, soit de mer, sans parler du siège de Constantinople, quand j'expliquai à ces bons moines comment le sultan faisait passer d'un bassin du port à un autre, sur une large passerelle transversalement couverte de madriers et de planches, quatre-vingts galères<sup>73</sup>, je leur parlai si clairement, et si à leur gré, que je fus à l'instant nommé amiral; et mes places étaient d'avance assignées, tant à l'église qu'à la tour, entre le dernier père et le premier frère.

Je fus reconnu en ma qualité. Les pêcheurs des côtes reconnurent messire l'amiral, et même les plus pauvres de l'amiral. J'avais, comme le grand amiral de France, le droit de briser sur tous les vaisseaux naufragés contre mon rivage toutes les baleines qui pouvaient venir s'y jeter; j'avais le droit d'épave sur toutes les choses trouvées dans ma mer; j'avais même mon droit de dixième sur toutes les prises<sup>74</sup>; et, en vertu de la teneur des chartes du monastère, je devais si bien que je m'entourai d'un petit tribunal de pêcheurs, pour cour d'amirauté, en petit, en très petit la table de justice qui jugea les différends entre les marins<sup>75</sup>. Ma juridiction s'étendait, sur les côtes, à une lieue de rayon, et, sur la mer, à toute la mer que pouvait aller la barque du monastère sans recevoir un vaisseau du roi.

Cependant je tentai plusieurs fois de rentrer dans la vie laïque; plusieurs fois j'écrivis au grand amiral, en lui disant que j'étais un ancien marin, que j'avais déjà usé trois Messires, un vaisseau dure environ douze ans<sup>76</sup>; je vis sa réponse, et la vérité était, que je servais depuis trente-six. Je ne cesse d'attendre la réponse; et me voilà toujours Bénédictin.

Sur le pain, le vin et le sel, notre plus solennel serment, je vous assure que les marins, quand nous sommes sur mer, souffrons autant que les poissons quand ils sont hors de l'eau; nous sommes alors, n'en doutez pas, les plus malheureux de tous les sires, je vous le demande, lorsque la France n'a plus de vaisseaux où peuvent être les marins?



## HISTOIRE XXV. — LE PARASITE.

À côté de messire Taillefer était assis, ou plutôt, pour ne pas sentir, était à moitié assis le sire de Beaupied, dont le pourpoint velours usé, la plume abattue et l'épée dédorée, annonçaient que depuis bien des années il avait passé par les mains de la mauvaise fortune.

Si l'on dit vrai, il est de Planci, petite ville qu'en venant de Paris on laisse sur la gauche avant d'arriver à Troyes. Son grand-père était chevalier-gend'arme<sup>1</sup>. Sa grand-mère n'était pas Chammoise, et, pour pouvoir se marier hors de son village, elle fut obligée d'emprunter le pichaud d'avoine que, dans ce cas, elle devait, suivant la coutume, donner au curé<sup>2</sup>. Son père était écuyer-gend'arme<sup>3</sup>. Sa mère n'avait eu en dot qu'un chapeau de roses<sup>4</sup>. De ses deux oncles, l'un était un pauvre garde-chapelle<sup>5</sup>; l'autre, quoique depuis long-temps nommé chanoine de Pleurs<sup>6</sup>, n'était guère plus riche. Dans une aussi pauvre maison, l'enfance du sire de Beaupied avait déjà été fort pénible. On le voyait, avec ses trois autres frères, tous les quatre toujours vêtus de la même couleur, c'est-à-dire d'un vieux manteau de leur père, tous les quatre toujours montés sur le même cheval, c'est-à-dire sur le grand cheval de leur père : c'étaient les quatre fils Aimon, tels et mieux qu'ils sont représentés dans les miniatures du roman de ce nom<sup>7</sup>. Le sire de Beaupied était l'aîné des quatre frères; mais où il n'y avait ni succession paternelle ni succession maternelle il n'y avait aucun droit de primogéniture. On dit aussi qu'il fut archer, peut-être gend'arme; qu'il servit avec honneur jusqu'à ce que la guerre fût déclarée; qu'alors il fut attaqué d'une maladie que les plaisants et les rieurs nommaient mieux que les médecins; que, lorsque sa compagnie fut partie, ne sachant où aller, il revint dans le pays, et que par la même raison il y est encore.

Ce soir il est entré à l'Hôtel-de-Ville, pour parler, et non pour se chauffer, disaient tout bas quelques personnes; pour se chauffer, et non pour parler, disaient plus bas quelques autres. Véritablement il a long-temps hésité à prendre la parole; enfin il s'y est déterminé.

Messires, a-t-il dit, le plus malheureux de tous les états n'est-il pas celui qui est le plus honteux? Je n'ose nommer le nôtre. En

chaire, les prédicateurs nous le reprochent : ils nous appellent donneurs de bons jours, escornifleurs, *lecatorez*<sup>8</sup>, lecheurs du monde, l'on nous fuit ou l'on nous montre au doigt ; les grands nous manifestent de mille manières leur malveilance et leur mépris. Cependant quels sont nos torts ? Un homme qui n'a d'autre fortune que son nom a parcouru honorablement la moitié, les trois quarts de sa carrière ; jusque là, il a échangé sa résistance contre ses travaux et son sang. Tout à coup le sort le force d'abandonner son état. Que faire alors ? Ce que par moi j'ai fait, ce que par force font en France vingt mille autres, qui ainsi que moi, n'ont que leur vieil habit et leur vieux cheval.

Dans ma première jeunesse, je n'ai eu guère à me plaindre de ma santé, mais dans un âge plus avancé, au moment où la tempête de la guerre venait enfin réjouir le cœur des gens, plusieurs maladies, dont une seule aurait suffi pour abattre même le plus vigoureux, viennent à la fois m'assaillir. J'étais dans mon lit. Je me révoltais contre mon état, je me levais et voulais aller ; les forces m'abandonnaient. Inutilement je tendais les bras à mes camarades ; ils partirent, en déplorant le sort qui me trahissait et m'humiliait de la manière la plus sensible. Je me résignai ; je me décidai à me retirer.

J'étais depuis quelques jours en voyage ; mon cheval devenait malade. Le maréchal me dit que ce n'est rien, que dans peu il remettra ma bête sur ses quatre pieds. Elle m'appartient, lui répondis-je : elle périra. Effectivement, elle périt. J'abandonnai mon harnais pour les frais du pansement.

J'arrivai à la cour, où j'espérais obtenir un petit emploi proportionné à la faiblesse de ma santé, que le changement d'air avait cependant un peu rétablie. Mes protecteurs m'amenèrent de Tours à Amboise, à Loches, à Orléans, à Paris, toujours me tenant à leur suite, toujours me promettant, toujours me faisant attendre la place de fauconnier<sup>9</sup>, pour laquelle j'écrivais au frère du roi, à la sœur du roi, plusieurs lettres, que je commençais non par Monseigneur, Madame la duchesse, mais par Monsieur<sup>10</sup>, Madame<sup>11</sup>, que je terminai par votre très humble et très obéissant serviteur, tout de même que si je les eusse adressées au roi<sup>12</sup>. Rien n'y fit. Du reste, je regrettais moins les bons appointements que le beau droit de voler dans tout le royaume<sup>13</sup>. Déjà il me semblait parcourir nos grandes provinces, l'oiseau sur le poing ; je poursuivais les ramiers, les perdrix, jusque sous les fenêtres de ces châteaux où l'on a aujourd'hui de la peine à m'admettre à un des bouts de la table. Mais, tandis que mon imagination enchantée prenait les plaisirs de la chasse au vol, j'étais

Le même, sans m'en apercevoir, sous les serres de la misère. Je renvoyai mon valet; je diminuai la moitié de ma dépense. Bientôt, je me trouvai bientôt à la fin de mon argent, et peu de temps après, la cour, étant partie pour la Guienne, me laissa sans avoir et sans ressource. Je ne savais où reposer ma tête, je n'avais pas même de quoi faire un autre repas; je me jetai dans le bois.

Je suivais une large allée, lorsque je rencontrai deux jeunes moines qui me demandèrent si je venais dîner avec eux. Je leur répondis que je n'étais pas invité. Vous l'êtes, me dirent-ils en se prenant familièrement sous le bras et en me mettant au milieu d'eux. L'autre bout de l'allée touchait au couvent. Nous y arrivons, nous entrons au réfectoire, nous nous mettons à table, et mon appétit me gagna si bien tout le monde, qu'on me promit la place d'oblat<sup>44</sup>. Qu'aurai-je à faire, dis-je? — Rien autre chose que manger, boire, dormir et louer Dieu. J'acceptai, et le jour même je chantai à la procession, avec mon épée et mes moustaches.

Quelque temps après le prieur revint. Ah! s'écria-t-il en me voyant, quel oblat! c'est un jeune homme. Voyez les belles joues! les belles couleurs! Messire! me dit-il, je vous prie de vider le couvent et sans délai; ce serait tromper le roi que de vous laisser plus long-temps une place destinée à un homme de guerre vieux, infirme ou estropié<sup>45</sup>. Je représentai respectueusement au prieur qu'à la cour, lorsque je sollicitais un emploi, on me trouvait trop jeune, et qu'on m'objectait sans cesse le dépérissement de ma santé. Il ne voulut rien écouter. Je fus obligé de sortir du monastère.

Presqu'au même endroit où j'avais rencontré les deux moines je rencontrai une manière de bourgeois, suivi de son valet, chargé de gibier et de volaille. Je lui demandai le chemin de la ville; il me l'indiqua. Je lui demandai ensuite une hôtellerie où l'on pût vivre à un prix modéré. Vous ne pouvez pas mieux vous adresser, me répondit-il: je suis hôtelier; je tiens, à Reims, l'hôtellerie de l'Ane rayé, où logea, il y a bien des années, le père de la Pucelle<sup>46</sup>, et vous ne paierez pas plus que lui, car le compte de la dépense qu'il fit subsiste encore<sup>47</sup>. Je le suivis. Dans les premiers temps je fus traité avec tant de soins et de bienveillance, que j'étais presque tenté de croire qu'il y avait aussi des oblates à l'hôtellerie; mais insensiblement les procédés de l'hôtelier changèrent, et quoique je lui eusse fait, toutes les fois qu'il m'en demandait, des cédules sur parchemin, dans la même forme que celles de Jacques Cœur, qui, il y a cinquante ans, couraient en

demain on ne dressa pas la table. J'allai chercher mon cheval à l'écurie; je le trouvai déjà sellé et bridé, je partis. En quoi, me dis-je, puis-je donc avoir déplu? Jugez si j'examinaï bien, commençai par la table, où les gens de mon état voient assez souvent leurs hôtes. Je me dis que le commandeur aimait le pisanisé<sup>32</sup>, que je ne l'aimais pas, que cependant j'en avais mangé tout comme si je l'aimais; je me dis qu'il n'aimait pas la redoutelle<sup>33</sup>, que je l'aimais beaucoup, et que cependant, lorsqu'il avait été obligé d'en faire servir, je n'en avais bu qu'à la dérobée, faisant semblant, lorsqu'il m'apercevait, de la trouver mauvaise et de n'en boire comme lui que par civilité. Je m'interrogeai encore. Les villes des environs lui envoient des présents de toute espèce : quand ai-je manqué de dire soit du bien, soit du mal de ces diverses villes, suivant qu'il en avait trouvé le vin<sup>34</sup>, les fruits<sup>35</sup>, les dragées<sup>36</sup>, les lapins, les bécasses, les alouettes, chapons, les pigeons, les faisans<sup>37</sup>, bons, ou suivant qu'il ne les avait pas trouvés bons? N'ai-je pas déprimé Reims? me dis-je, n'ai-je pas vanté Troyes, parce qu'il n'avait pas trouvé dignes de lui une pièce de drap de fabrique champenoise que lui avait offerte Reims, tandis que d'une pièce de satin rouge<sup>38</sup> que Troyes il avait fait une robe qui, suivant ses différentes coiffures, lui donne l'air, aujourd'hui d'un archevêque de la cathédrale<sup>39</sup>, demain d'un echevin de la ville<sup>40</sup>? Quand ai-je manqué de louer ses équipages, ses chevaux, jusqu'à leurs harnais de drap d'or, bordés de clochettes, de campanules d'argent<sup>41</sup>; ses chiens, jusqu'à leurs housses de parade, à leur harnement aussi de drap d'or<sup>42</sup>, à leurs colliers armés de l'éclat de leur maître<sup>43</sup>? J'ai admiré son argenterie, jusqu'à ses écuelles à potage, ses écuelles à fruit<sup>44</sup>. Ah! me dis-je encore, j'ai sûrement parlé de la gloire de ses aïeux. Ah! me dis-je encore, je n'ai sûrement pas oublié la gloire des chevaliers de Rhodan; toutefois je craignais d'avoir oublié qu'ils avaient eu en leur pouvoir l'héritier de l'empire ottoman. A force de m'examiner, me souvins que je n'avais pas oublié Sélim<sup>45</sup>; enfin je vis que je n'avais rien omis, que je n'avais pas fait de faute contre mon état, et je me tranquillisai. Mais voilà que je rencontre le commandeur en maison tierce : il vint à moi, j'allai à lui. Nous entrâmes en explication, et il s'y agit d'une chose à laquelle je n'avais point pensé. — Messire de Beaupied, est-il vrai que vous me dites que la selle que m'a donnée mon cousin l'archevêque de Reims était mal faite? Savez-vous qu'elle lui a été offerte, comme hommage annuel, par les quatre corps de métiers, les selliers, les brodeurs, les vitriers, les chaudronniers, qui sont tous obli-

mettre la main<sup>47</sup>.—Monseigneur le chevalier, sauf le respect à votre révérence, c'est par cela même que cette selle est ou être mal faite : car une selle à laquelle ont travaillé des selliers, des brodeurs, des vitriers et des chaudronniers, ne peut être mieux faite qu'une chaudière à laquelle auraient travaillé des chaudronniers, des brodeurs, des vitriers et des selliers. Mais, puisque vous trouvez belle et bonne la selle que vous a donnée monseigneur votre cousin, il faut nécessairement qu'elle le soit, nécessairement aussi qu'elle n'ait été faite que par des selliers, et qu'elle ait été offerte par quatre corps de métiers. Ce que dit à cet égard, et qu'on a mal entendu ou mal répété, ne peut rivaloir qu'à cela. Le commandeur, satisfait de mes explications, me tendit la main, me ramena sur-le-champ à sa commanderie, et m'y retint pendant plusieurs mois, ce qui déranger pour un long-temps l'ordre de mes tournées.

Dans les grands châteaux, dans les grandes fêtes qu'on y donne, nous sommes perdus au milieu de la foule ; mais si alors nous n'avons pas des désagréments de ce genre, nous en avons un autre.

Vous avez entendu parler du magnifique banquet de Reims. Je disais comme vous, Messires, que j'y fus amené bon gré mal gré, je vous ferais rire. La vérité est d'ailleurs que j'y fus amené fort bon gré et que j'en fus bien aise. Il n'est pas possible de s'en imaginer de plus noble, de plus élégant, de plus riche !

Dès que le premier plat, composé de vingt mets<sup>48</sup>, fut servi, on fit jouer les Mystères des entremets<sup>49</sup> devant les convives, dont plusieurs continuaient à manger, ou du moins avaient essé la serviette sur l'épaule<sup>50</sup>.

D'abord parut un homme ayant dans l'œil une grosse poutre d'une excessive longueur ; il montrait une paille dans l'œil de son compagnon. Après ce mystère<sup>51</sup>, on vit celui des vierges folles et des vierges sages, les unes portant leur lampe éteinte, les autres leur lampe allumée. Ensuite entra le père de famille, se vantant le grain qui représentait la parole du prédicateur ; une partie tombait dans la bonne terre, une autre dans la mauvaise ; et alors l'acteur avait la malice de répandre le grain sur les gens de notre état, à la grande risée générale. Le mystère de la pie, à laquelle tirèrent les divers états<sup>52</sup>, entre autres le nôtre, qui fut le plus maladroît, et toujours à la grande risée générale, m'humilia encore beaucoup. Heureusement entra un tigre dont l'homme qui était dedans fit si naturellement mouvoir les yeux, les dents<sup>53</sup>, que tout le monde fut effrayé et cessa de rire.

On servit le second plat. Bientôt les représentations d'un cou-

vent de nonnes et d'un antique donjon, placées aux deux extrémités de la table, et qui semblaient être seulement destinées à la décoration, tout à coup s'illuminent ; la cloche, presque en même temps, se fait entendre au monastère, les nonnes chantent un motet. Au côté opposé, un bouc sonnait de la trompette et attirait l'attention ; il se montre sur la plate-forme du donjon, où un aigle et un loup, tenant des flûtes à leurs pattes, exécutent joyeusement. La cloche se fait encore entendre au monastère, et de nouveau attire l'attention vers ce côté. Pendant que les nonnes sont à chanter, voilà que le coq de leur clocher s'envole : les chants des nonnes se changent en gemissements ; les lumières des monastères s'éteignent. Alors, aux quatre grandes fenêtres du donjon, dont les fossés s'emplissent d'eau de senteur<sup>54</sup> qui tombe des toits, paraissent quatre ânes, ayant chacun un papier de musique<sup>55</sup> ; ils exécutent une pièce de chant à quatre parties qui termine cet entremets par des applaudissements prolongés.

Cependant mille serviteurs s'empressent autour de la table où ils étendent un drap glacé d'argent<sup>56</sup>, qui tout aussitôt est couvert de plats de vermeil ou d'or, au milieu desquels on aperçoit, dans une jatte de cristal, un beau faisan orné de franges de rubans<sup>57</sup> ; c'était le service du rôti, apporté, au son des instruments de musique, sur un chariot étoffé de brocard<sup>58</sup>.

Les vœux commencent. Plusieurs convives vouent au faisan d'être à jamais fidèles à leur dame ; d'autres de rompre le nombre de lances en l'honneur de leur maîtresse ; ceux-ci de partir en Afrique pour combattre les Sarrasins ; ceux-là d'aller en Palestine renverser l'empire du croissant et relever les murs de Jérusalem<sup>59</sup>. Pour moi, je vouai tout bas au faisan de chanter éternellement, quand il s'en présenterait un autre, car je ne pouvais enlever de pire.

Ce jour-là, du moins, je ne devais pas être mal ; je le sentais. J'avais un habit tout battant neuf que j'avais acheté à fort bon marché d'un frippier qui craignait que la police le surprît avec des habits neufs<sup>60</sup> ; mais on voyait qu'il n'était pas fait pour moi, et, si on le disait tout bas, on ne le disait pas assez bas pour que je ne pusse bien l'entendre.

Ce n'est pas tout. Ordinairement à la fin de la journée, quand les acteurs des intermèdes se sont déshabillés, les gens de bien nous sont dans l'usage d'aller leur faire, de même qu'aux artistes, leurs compliments, leurs félicitations. Je n'y manquai point. Je commençai d'abord par l'habile artificier, qui avait excité tant d'admiration par la nouvelle invention des fusées<sup>61</sup> et des serpenteaux<sup>62</sup>. Je lui dis ensuite fort gracieusement, comme de raison, au ugre.



me souvins que les quatre ânes, qui étaient quatre basses de la paroisse, avaient fait merveille, je le leur dis, pas autant à bien d'autres ; mais je crus pouvoir omettre la chèvre et le loup. Ah ! il faut n'omettre personne, c'est le plus ; la chèvre et le loup, piqués de n'avoir point eu part à mes fêtes, bélèrent, hurlèrent, amentèrent contre moi la valetaille, et surtout les petits pages qui donnent à boire<sup>64</sup>. Il m'arriva que je fus mal servi, que souvent je manquai de pain, que j'étais obligé plusieurs fois de manger mon tranchoir<sup>65</sup>, et qu'au lieu d'une abondance de toutes sortes de mets et de vins je pris de faim et de soif. Vous savez que dans ces brillantes fêtes on donne des fourchettes<sup>66</sup> ; je n'en eus pas. Vous savez qu'on met des fleurs à côté du couvert de chacun des convives<sup>67</sup> ; on avait dédaigné d'en mettre à côté du mien ; et, quand les dames sur le point de nous lever, on dédaigna encore de me donner une chaufferette remplie d'essences<sup>68</sup>, en sorte que je fus obligé de partager la fumée de mon plus proche voisin.

Mais nos malheurs sont-ils là ? Non certes ; chaque jour ajoute à nos souffrances et les varie d'une manière de plus en plus étrange.

En quittant le harnais, j'avais renoncé aux joutes ; mais dans cet état on ne peut se rien promettre, on ne peut avoir de repos. Le maître d'un château où je me trouvais, il n'y a pas long-temps, fit élever en grosse charpente<sup>69</sup> des lices et put donner un tournoi. Personne ici n'ignore que celui qui donne le tournoi append, à l'entrée des lices, son écusson, auquel toutes les gentilshommes qui veulent jouter<sup>70</sup>. Le maître du château avec lequel j'avais été me promener en nombreuse compagnie prend tout à coup le chemin des lices, et invite tous ceux qui l'accompagnent à toucher son écusson. Jamais je ne pus résister ; vraiment c'était abuser de ma position. Au jour du tournoi il fallut se présenter, car le héraut d'armes, qui se tient devant l'écusson, nous avait tous enregistrés<sup>71</sup>. J'aurais voulu combattre un à un, avec l'épée rabattue ou l'épée à deux tranchants<sup>72</sup>, comme les premiers tenants et les premiers assaillies<sup>73</sup> ; mais je fus jeté dans les quadrilles<sup>74</sup>, où les jeunes gens, sur de jeunes chevaux, ne cessaient de faire entendre le bruit du tournoi : Louange à Dieu ! joie au paradis<sup>75</sup> ! C'était une foule, une animosité, un tourbillon, que les dames, du haut de leurs loges<sup>76</sup>, animaient encore par les applaudissements. Je fus épuisé, froissé, et, ce qui est pis, mon cheval y fut plus harassé qu'il eût fait cent lieues, et mon habit plus usé que si je l'avais porté un an de plus. Enfin, quand le combat eut cessé, et

que, suivant l'usage, nous nous fûmes placés, le visage vert, au milieu du camp<sup>77</sup>, les dames donnèrent à un gentils, des plus jeunes, qui était d'ailleurs tout courtois, de jarretières et de faveurs<sup>78</sup> du beau sexe, le tout était une bague de diamants d'une assez grande valeur d'elles tenait, en signe de modestie, avec la main courtoise. Quant à moi, je n'y prétendais pas; je m'étais adonné, par politesse, le plus maladroit qu'il m'avait été. Toutefois, par honneur, je fus obligé de rompre quelques<sup>79</sup>, c'est-à-dire de me faire quelques ennemis, ce qui ouvrit quelques portes. Le lendemain nous allâmes, comme d'habitude, attacher nos écus au haut du mur extérieur de l'église<sup>80</sup>; et ce fut pour moi un petit dédommagement de ce que dans cette longue rangée d'écus armoriés<sup>81</sup> le mien figurait que mon équipage.

Je n'aime pas la fin d'une fête: souvent celui qui la trouve fatigué par le fracas ou la dépense; souvent une nouvelle fête est projetée, et l'enfant qui présente le bal est celui qui doit en faire les frais<sup>82</sup> vient à nous, soit par nécessité, soit par malice. Imaginez notre confusion! Aussi ne me suis-je pas laissé prendre deux fois. Dans ces occasions je pars le premier, laissant au château les estropiés, les blessés, les malades qui feignent de l'être.

Messires, sommes-nous malheureux? y en a-t-il d'autres? heureux? Oui, il y en a, j'en conviendrai: ce sont les bourgeois de notre état qu'on nomme les conteurs de races. Ils ne s'appuient sur un bâton à ce qu'ils portent, non comme nous une épée, mais un chapeau à la ceinture<sup>83</sup>.

Dernièrement j'en rencontrai un à la table d'une riche maison qui avait cessé d'être roturière, qui cependant n'était pas noble, qui s'anoblissait, qui par conséquent admettait les bourgeois aussi bien que les gentilshommes. Ce conteur de races, moi, poussés de place en place, chacun de notre côté, nous nous tions joints au bas bout. Après dîner, il sortit en même temps que moi, et prit le même chemin. Messire, me dit-il, touchant légèrement le bras pour fixer mon attention, me donner un conseil, et, afin de me le donner bon, vous m'écoutez.

Je ne suis pas noble, continua-t-il, et cependant je ne suis pas de taille. En ce cas, lui dis-je en riant, vous êtes de Saint-Mexent<sup>84</sup>, ou vous n'avez rien. Vous avez deux coups, me répondit-il en riant aussi; toutefois, il



je possédais à Dijon une maison fort belle. Je plantai quarante-huit ceps de treille ; la ville exigea quatre livres annuelle, à raison de vingt deniers par cep<sup>86</sup>. Je fus irrité ; je vendis ma maison, j'achetai un verger. Le printemps messier me dit, sur un ton fort haut, que j'eusse à en garder mes chenilles. Que m'en arriva-t-il ? C'est que, de l'échenillage passé, on me mit à l'amende<sup>87</sup>. Je fus irrité ; je vendis mon verger, j'achetai une vigne. J'étais à la lier, quand le messier vint me dire : Le temps de cue n'est pas venu, attendez ; je ne voulus pas attendre et on mit encore à l'amende<sup>88</sup>. Je fus irrité plus que jamais ; je vendis ma vigne : c'était l'année des Bourguignons ou tout vin<sup>89</sup>, vous devez vous en souvenir. Je plaçai mon contrat ; mais, n'étant pas payé des intérêts, je voulus mon capital ; on ne voulut pas me le rendre. Je plaidai, je gagnai sur un et coëtera de notaire<sup>90</sup> ; je fus ruiné, entièrement. Je pris alors un bâton blanc, en signe de cession<sup>91</sup>, et j'entrai dans notre état.

Enfin je réussis. Feu mon vieux parrain m'avait dit beaucoup de choses sur les généalogies des bourgeois qui n'osent avoir des parchemins, et d'abord je pus à faire aux invitations ; mais bientôt, comme je disais toujours la même chose, on s'ennuya de moi et je ne trouvais plus à dîner, un déjeuner. Je passai dans un autre pays, ensuite dans un autre, et ensuite d'un autre dans un autre. J'y fis alliance avec les confréries. Ce n'étaient pas malheureuses comme celles qui ont vaisselle d'étain, assortiment de broderie de cuisine<sup>92</sup>, et cent buffarts de vin<sup>93</sup> en cave ; de pauvres confréries, et leurs fêtes de pauvres fêtes. Je vivais de pain béni. Que je souffris ! J'avais l'oreille qu'on fait sur la porte des églises pour l'annonce des fêtes ; l'on devait festiner, boire, danser ; mais souvent le jour destiné à la fête était désert, il pleuvait. Que je souffris ! Il y avait un usage fort singulier dans un pays où j'allai. Les descendants de braves gens, morts bravement à la principale tour du château d'Evreux plutôt que de se rendre aux ennemis, étaient exempts d'impôt, à la condition de venir sembler chaque année et de faire ensemble un bon dîner. J'allai m'asseoir à cette grande table ; les descendants m'accueillirent, me firent aussi bien manger et boire que si mon père eût été mort d'inanition avec les leurs. C'étaient des

Français. Oh ! les Anglais ne sont pas aussi polis. L'après-midi, à Amiens, une fête à toute l'armée anglaise<sup>94</sup> se rembarquait sans autre délai, sans autre cérémonie derrière elle. Les tables tenaient d'un bout de la ville l'autre bout ; moi, j'allai m'y placer ; mais les Anglais, ayant reconnu quelques Français, me firent lever. Je vous avouerai que j'allai me placer plus loin ; je ne dis rien, je me baissai sur coup, sans compter ; je passai pour un lâche.

Vous le savez par expérience, il n'y a guère de courage autant que dans le nôtre ; je fis presque en deux temps deux rencontres. La première fut d'un certain mesureur de grains de la ville de Rouen<sup>95</sup> ; il allait à Saint-Michel-en-l'Ar<sup>96</sup>. Il me proposa de l'accompagner. Il devait avoir long-temps mesuré et mal mesuré, riche, tant il me fit bonne chère. La seconde fut d'un homme qui se disait le fils d'un noble, mais qui était un homme à loi ou lepreux de race<sup>97</sup>, que j'aiderai pendant qu'il était à se divertir avec l'argent du tronc de Saint-Ladre, dit-il, emporté de crainte que le maire, suivant l'usage, ne mit la main<sup>98</sup>. Mais, continua le conteur de races, même l'argent d'un tronc de ladres. Depuis, je ne souffrirai plus. Je veux donc aujourd'hui changer de position : je veux m'y faire noble. En l'entendant, je m'arrêtai, je le regardai. Mais, continua-t-il secrettement, j'ai pour cela quelques facilités. D'abord je suis de Laval<sup>99</sup>. Ma mère était de Beaavais ; elle marchait avec les autres femmes, à la procession de sainte Agathe, avec les hommes ; et, suivant les privilèges des coutumes de cette ville, elle put aussi mettre, le jour de ses noces, de riches parures<sup>100</sup>, jusqu'à se ruiner : c'est une petite illustration. Le grand-père de mon grand-père péda dans un transport de jalousie de son épouse<sup>101</sup> ; c'est une autre petite illustration. Le père de mon grand-père était bourgeois de Bourges, c'est-à-dire baron<sup>102</sup>. Mon grand-père était, à Lyon, en même temps chevalier de l'arc<sup>103</sup> de Pierre-Encise<sup>104</sup>, où il a toute sa vie vécu en grand honneur. Son père, qui était de Loches, pouvait, par les privilèges de cette ville, être ou clerc ou chevalier<sup>105</sup>. Un de mes oncles était bourgeois dans le Bourbonnais : or, dans ses diplômes, le Bourbon traite toujours de chevaliers tous ses bourgeois, riches marchands, chevaliers de la marchandise<sup>106</sup>, qui ne sont que des bourgeois ; mais moi, qui me disais d'être mon parent, n'en est pas un ; et moi j'ai pu, en revenant de France, me faire

faire recevoir chevalier de Melun<sup>106</sup>, de même que dans  
 l'écusson il n'a tenu qu'à moi d'être chevalier parleur, cheva-  
 liard<sup>107</sup>. Maître Leval, lui répondis-je, tout cela, beau-  
 coup que tout cela, ne fait pas titre de noblesse; mais com-  
 ment avez la principale qualité de notre état, un front admi-  
 rable vous accorde que vous puissiez vous faire passer pour  
 homme, vous courez souvent risque de vous démentir: car  
 que vous ne connaissez même pas tous les ordres de cheva-  
 lerie; je l'infère de ce que vous n'auriez pas manqué  
 d'en offrir à quelque autre parent celui des chevaliers arbalétriers  
 blancs<sup>108</sup>, surtout celui des chevaliers de la table ronde<sup>109</sup>.  
 Confondriez sûrement ces ordres avec les ordres nobles que  
 vous connaissez moins complètement, sans doute. Je n'entends  
 parler de celui de Saint-Michel, de celui de Rhodes, même  
 de l'Etoile, même de celui de Saint-Lazare; j'entends  
 de celui de Saint-Antoine, du Mont-Carmel, du Lion, du  
 Port-Epic, de l'Ecu-Vert, du Chardon, de l'Her-  
 minette, du Fer-d'Or, du Fer-d'Argent<sup>110</sup>, et de grand nombre  
 d'autres. Eh! qu'est-ce, en comparaison de la vaste science du  
 blason? Eh! la vaste science du blason, qu'est-elle, en compa-  
 raison de l'immense science féodale qui embrasse les temps et  
 les lieux? Il vous faudra également bien connaître l'anc et l'au-  
 r, n'est pas tout: il vous faudra encore connaître la guerre,  
 la paix. A la moindre erreur on se doutera que vous êtes un  
 ignorant. Dans les salles des châteaux, il y a toujours de lon-  
 gues tables; on vous fera escrimer avec celles qui sont rabat-  
 tues, quelquefois même avec celles qui ne le sont pas, qui  
 percent. A ces mois, le conteur de races changea  
 tout de contenance, et, à quelque distance, il me dit:  
 « Vous allez, je pense, gîter à ce haut château; moi je  
 vais tout près d'ici, demander le couvert à un grand moulin dont  
 je fais faire marier la fille aînée, ce qui me vaudra huit bons  
 écus de noces et de fêtes. Si je ne réussis pas, je vais cette se-  
 maine dans une ville voisine qui s'était révoltée contre son  
 seigneur, en robe noire: Miséricorde! miséricorde<sup>111</sup>! par-  
 ce que je sais bien que tous les crieurs dîneront à la mairie<sup>112</sup>;  
 la semaine prochaine je vais crier: Noël! Noël! à la pre-  
 mière entrée d'un évêque dans sa ville épiscopale, où tous les  
 qu'il y a le droit de rappeler, l'attendent sur la porte<sup>113</sup>.  
 sûr que ces mauvais drôles dînent bien, et que mon écot  
 ne leur coûte rien. Il y aura d'ailleurs des réjouis-  
 sances. On dressera, pour les gens de bon appétit, de longues

tables. Des fontaines d'hippocras, de lait, de vin<sup>14</sup> Messire, je vous donne le bon vêpre.

Voilà quelle est notre vie dans les deux classes de Quand viennent soixante-dix, quatre-vingts ans, il point permis d'être vieux : il nous conviendrait bien ser chez les autres ! Nous sommes obligés de cach mités sous les apparences de la santé et de la joie tombons. Alors des étrangers, lassés de nous, en lit, et, par le mécontentement ou la satisfaction sur leur visage, nous pouvons juger si notre term moins prochain. Nous mourons ; on nous entern oublie.

Qui de vous, Messires, voudrait sans cesse mai autres, finir ses jours dans la maison des autres ? I vivre et mourir comme nous ? Ah ! Messires, vous lence. Nous sommes les plus malheureux.

## HISTOIRE XXVI. — LE CONSEILLER I

Un grand, un très grand personnage, que le a amené ce soir pour le divertir à la discussion qui, ques jours, a lieu aux veillées de l'Hôtel-de-Vi prendre part. Aussitôt, dans les divers rangs de l' le monde s'étant respectueusement tu, il a parlé Messires, ceux-là qui souffrent lorsque la France ne se réjouissent pas même lorsque la France se réj dans une continuelle sollicitude sur ses destinées, c dent aux âges présents, aux âges futurs, ne peuve reux. Tels sont les hommes que la naissance, ou le choix du prince, appelle au conseil d'état<sup>1</sup> ; je suis de

Ma famille me destinait à être clerc ; le sort m'a la magistrature, ensuite au maniement des affaires. Toujours plus élevé, toujours plus honoré, j'ai touje malheureux.

Jamais je n'ai eu le temps de goûter les douceurs encore moins celles de l'amour. Durant mes jeunes hanne, Yolande, Mahault, me guettaient inutilem doux et brillants yeux voulaient m'enlacer, me faire

étais toujours libre. C'eût été bien convenable à moi , mon oncle le chancelier de l'ordre de Saint-Lazare , par des vues avait retiré de la cléricature pour me faire passer en haute administration , de complimenter les dames sur leurs berettes à papillottes , sur leurs gorgerettes brodées ou sur de leurs templettes<sup>3</sup> pendantes aux deux côtés de leur robe. Déjà , dans ces temps , je lisais la Politique d'Aristote<sup>4</sup> , les Lois de Fortescue<sup>5</sup> , les Lunettes des princes<sup>6</sup> : ces lectures étaient une partie essentielle de la grave et savante éducation que je recevais de mon oncle.

Un jour qu'il me rencontra sur la porte de ma chambre , où je venais de sortir , il passa le bras sous le mien et me fit prendre le chemin de son jardin , clos de hauts murs , ainsi que devait l'être le jardin d'un homme d'état. Nous nous assîmes auprès d'un pommier dont les branches chargées de fruits , qui ombrageaient ou couronnaient son front , offraient l'emblème de la maturité de son âge et de sa raison. Beau neveu , me dit-il , le roi , c'était Louis XI , peut-être pas été un bon fils , un bon frère , n'est peut-être pas un bon père , un bon roi ; mais il n'est pas un mauvais roi. Il compare volontiers le roi et le royaume à l'âme et au corps. Cette comparaison est à quelques égards juste : un royaume sans roi est un corps sans âme , un roi sans royaume est une âme sans corps. J'aime cependant mieux comparer le roi à un cœur , et son royaume , surtout quand c'est le royaume de France , à une riche et belle terre que Dieu l'a chargé de cultiver , de féconder , de faire fleurir.

Les trois genres de culture conviennent en même temps à la France : la vigne , qui représente le clergé , en ce que le vin qu'elle produit est semblable à la religion , soutient l'homme dans ses travaux , fortifie et réjouit son cœur ; la forêt , qui représente la noblesse , en ce que , bien qu'elle ne produise pas , elle protège la France contre les orages , la pare de ses verdoyants rameaux ; le blé , qui représente le peuple , en ce qu'il vient nombreux , dru , humble , à peu près égal , et qui le représente encore en ce que , durant les plus longs jours il porte ces épis dorés , peuplés d'une farine blanche , fine et nutritive.

Les siècles anciens , l'agriculteur de la terre de France ne se contentait ou était obligé de ne cultiver guère que la vigne : voyez dans l'Écriture le serment que le roi prononce encore à son sacre<sup>6</sup> !

Les siècles suivants vinrent les troubles , les guerres. La forêt , et , en l'absence de l'agriculteur , elle envahit tout. Les siècles qui précédèrent l'avènement de Hugues Capet<sup>7</sup> , ne virent pas l'agriculteur introduit , pour ainsi dire clandestine-

ment, la culture du blé, qui auparavant n'était guère que l'herbe foulée aux pieds. Cet agriculteur fut Louis Gros. Il donna, sinon la première, du moins la plus forte impulsion aux communes<sup>8</sup>.

De nos jours Louis XI, comme un propriétaire acharné tant contre la forêt, qui tenait, suivant lui, trop de place, insistait, le menaçait, a pris la hache, a frappé, ébranlé, a fait trembler jusqu'aux plus petits arbres, et de ses coups ainsi dire sanglants, a semé le blé dans les clairières.

Beau neveu, reste à savoir si cette longue et étendue coupe est d'un bon agriculteur, si les vraies proportions des cultures ne sont pas interverties, si celle de la forêt n'est trop restreinte, si celle du blé n'a pas été trop étendue. Je dirai votre opinion ; mais auparavant vous y penserez.

O malheureux que j'ai toujours été ! A l'âge de vingt-huit ans, tandis que les autres s'occupaient de leurs affaires, tantôt de celles de leur voisin, et tantôt même de celles de leur voisine, tandis que les autres dansaient, me voilà seul, isolé, à me creuser la tête de questions rationnelles ou doivent être la vigne, la forêt, le blé.

A force de réfléchir, d'examiner, j'arrêtai dans mon esprit les respectables ceps de la vigne portaient entre leurs rameaux pourprés bien des rameaux gourmands qui épuisent fructueusement la terre ; que du clergé il ne fallait pas peu près, que l'ordinaire<sup>10</sup>. Diable ! me dis-je, me dit que parle Jérôme<sup>11</sup> ! Je fus d'abord effrayé ; toutefois je surai bientôt, et me fis ce raisonnement : Quand trois et deux font quatre, il a tort, et personne ne dit comme Jérôme ; mais quand il dit : trois et deux font cinq, son, et tout le monde doit dire comme Jérôme.

Je n'examinai pas long-temps si la forêt était trop grande, parce que je pensai que dans la suite le blé, avec son canon, sa géométrie, son imprimerie, son grec, son défricher, par l'extirper, de manière à ne laisser que quelques noms de Noir-Bois, Vieux-Bois, Belle-Chenaie, Du Chêne, Grand-Chêne.

Par la même raison je n'examinai guère non plus encore la même proportion d'étendue qui naturellement appartenait, parce que dans ma pensée il devait à la forêt une très longue, si vous voulez, tout envahir.

Je me résumai : vigne à protéger et à émonder, forêt à protéger et à conserver, blé à protéger et à contenir. J'en dis à mon oncle.

lui exposai clairement, mais un peu crûment, mon opinion. Il me eut-il entendu que, sans me rien répondre, sans me dire, il me prend par la main et m'emmène hors de son cabinet. Je me disposai à m'excuser par une glose qui aurait été le faire de mon texte; il m'impose silence, et, fermant à clé son cabinet, il continue à m'emmener avec lui. Nous sortîmes, nous allâmes chez un des plus hauts dignitaires. Monseigneur, lui dit mon oncle, voilà ce petit bonhomme qui, à vingt et quelques années, s'avise d'avoir les mêmes idées que vous. Beau neveu, dit-il en s'adressant à moi, redites mot pour mot ce que je vous en dirai. Je n'y manquai. Le haut dignitaire se trouva émerveillé, et dit à l'oreille de mon oncle, à voix basse, mais cependant assez haute pour que je l'entendisse : Bientôt au parlement, aux Enquêtes, ensuite aux Requêtes de l'hôtel, enfin au Conseil<sup>13</sup>. Il nous congédia en embrassant mon oncle et me frappant sur l'épaule.

C'est le chemin que m'a ouvert le bras tout puissant de cet ami. Mon fils, me dit-il en me remettant ma commission de conseiller au conseil du roi, donnez-moi votre attention. Il est pour vous indispensable de bien connaître l'origine et l'organisation du corps dont vous faites maintenant partie.

Le conseil du roi, ou conseil d'état, a pris successivement le nom de conseil secret, de conseil étroit, de grand conseil, de conseil privé<sup>14</sup>.

Il était autrefois composé des plus hauts prélats, des plus grands barons<sup>15</sup>, des princes, même des princes non feudataires; l'histoire fait mention des temps où le comte de Savoie y a pris part<sup>16</sup>.

Philippe le Long voulut que le conseil tint un registre de ses délibérations<sup>17</sup>.

Les lumières commençaient alors à percer. Quand elles eurent été encore davantage, la connaissance des lois devint de plus en plus nécessaire, et il fallut appeler ceux qui l'avaient. Le parlement, tantôt en corps, tantôt en partie, fut souvent adjoint au conseil<sup>18</sup>. La chambre des comptes y fut aussi quelquefois jointe<sup>19</sup>.

Vous trouvez déjà beaucoup de confusion dans cette aggrégation de divers corps. La confusion devint encore plus grande lorsqu'à la guerre du Bien Public, en 1463, Paris força le roi à faire entrer dans son conseil ordinaire dix-huit autres conseillers, six bourgeois de la ville, six régents de l'Université, six conseillers au parlement<sup>20</sup>.

Aujourd'hui le conseil se trouve raisonnablement composé des



gens de tous les états, du moins de tous les hauts, raisonnablement divisé en trois sections, celle des politiques, celle des finances, celle de la justice<sup>21</sup>. Ils sont assignés à ces différentes sections<sup>22</sup>. En l'absence des princes du sang président suivant leur rang<sup>23</sup>.

Mon fils, ajouta-t-il, j'avais eu d'abord intention de faire entrer au conseil en qualité de maître de requête<sup>24</sup>; depuis, j'ai espéré que je parviendrais à entrer comme conseiller, et j'y suis parvenu. Vous êtes délibérative; mais souvenez-vous que, lorsque nous recevons de nouvelles opinions, il faut habilement les accueillir d'opinions reçues. Ainsi agit ce grand semeur de notions qui a tant de science, tant d'expérience, le roi.

J'avais un peu plus de quarante ans lorsque j'entrai au conseil. Nous étions au château d'Amboise. Je me rappelle la première séance et ce qui la précéda. Je traversai la suite des autres conseillers. Les anciens venaient dire à voix haute, en nous regardant de travers : *Qu'il ne soit ni de vol et de courre ! N'aurait-on pu renvoyer le conseil à demain ?* Mais il n'en était pas ainsi; aujourd'hui on n'a songé à rien de tel. J'entendais, les autres conseillers disant aussi bien que moi; nous fîmes tous semblant de ne rien entendre. Vous voyez comme les épines étaient déjà sur le seuil de la porte. Nous entrâmes dans une large et haute salle, pour ainsi dire taillée aux grandes dimensions, devant y traiter. Le roi vint, s'assied, nous nous asseyons sur nos escabelles<sup>25</sup>, et la séance commence. Plusieurs affaires sont expédiées. Il s'en présente une où quelques conseillers sentent de supprimer cette ancienne formule : *La présente sentence sera exécutée dans notre royaume et de la part de Dieu*. Quelques autres s'y opposent. La proposition est rejetée. Quand ce fut mon tour d'opiner, je dis qu'une pareille formule n'était point politique, qu'elle rendait cette province étrangère au royaume, qu'il fallait enfin effacer cette vieille formule de France royale et de France impériale<sup>27</sup>. Messieurs, d'une voix haute et dure un conseiller ennemi de moi me dit : *Le roi le voit bien, vous êtes Dauphinois !* Je sentis mon cœur se serrer. Oui, lui répondis-je, rien n'est plus vrai; ici je suis l'ancien sujet du roi, car, avant d'être roi, le roi a été Dauphin.

Plusieurs autres séances ne m'ont été guère moins intéressantes.

Vous saurez que le secrétaire lit successivement les lettres du conseil dont s'occupe ou l'état des affaires à expédier.

Nous nous trouvions un jour dans des circonstances



commença par les affaires des rubriques marginales du <sup>1</sup>, qui portaient : Assemblée de trois états à convoquer. Les états étaient de l'avis de la convocation ; ils disaient que le <sup>2</sup> avait de l'argent ou n'en avait pas, suivant que c'était la des trois états ou la voix du gouvernement qui lui en <sup>3</sup>ait. — Les autres s'y opposaient ; ils disaient que les états <sup>4</sup>s suspendaient l'autorité royale, témoin les derniers <sup>5</sup>Tours, où les députés, commençant doucement leurs har- <sup>6</sup>par Jésus Maria, mais bientôt invoquant l'autorité des <sup>7</sup> de la Bible, des Pères, des auteurs latins, grecs, de <sup>8</sup>d'Aristote <sup>9</sup>, voulaient que leur convocation se fit de <sup>10</sup> les deux ans, et que sans leur consentement il ne <sup>11</sup>roit de levée de subsides <sup>12</sup>. Souvenez-vous d'ailleurs, <sup>13</sup>nt les conseillers opposés à la convocation, que ce qui <sup>14</sup>nd les plus malheureux, que ce qui nous est le plus diffi- <sup>15</sup>nt de satisfaire les trois états sur leurs *semble bon, sem-* <sup>16</sup>*blonnable, semble contenable*, de leurs cahiers <sup>17</sup>. — Les <sup>18</sup>ers qui, au, contraire désiraient la convocation des trois <sup>19</sup>ristaient et proposaient d'en agir, à leur égard, comme <sup>20</sup> les trois états de certaines provinces, de pensionner les <sup>21</sup>ets, les chefs <sup>22</sup>, ou mieux, comme envers les trois états <sup>23</sup>mandie, où l'assemblée, la convention, est tous les jours <sup>24</sup>posée, où tous les jours on la fait manger et boire <sup>25</sup>. <sup>26</sup>e rangeai à l'avis le plus avantageux. Aussitôt tous les <sup>27</sup>posés, je veux dire tous les conseillers qui avaient un <sup>28</sup>posé, m'en voulurent et me suspectèrent, ou de ne pas <sup>29</sup>esprit droit, ou de ne pas avoir des intentions droites. <sup>30</sup>fut de même un autre jour qu'une partie du conseil était <sup>31</sup>e soutenir le grand conseil, dont le procureur général ve- <sup>32</sup>tre mandé par le parlement <sup>33</sup>. Le grand conseil, di- <sup>34</sup>s, a été institué sous le prétexte plausible de juger les <sup>35</sup>relatifs aux bénéfices de nomination royale ; mais avec son <sup>36</sup>cour souveraine, avec son droit d'évocation, avec ses <sup>37</sup>els conflits de juridiction <sup>38</sup>, il lasse ou il lassera, il re- <sup>39</sup>. il refrénera le parlement, aujourd'hui hérissé de gens de <sup>40</sup>gens de plume.

ce que leur répondaient ceux qui étaient pour le parle-  
ntre le grand conseil : Le parlement, à la vérité, gêne  
fois l'action du gouvernement. Il a le droit d'enregistrer  
et celui de faire des remontrances, quand il ne les juge  
rtageuses ; mais il obtempère et enregistre, sinon au pre-  
dre, du moins à l'ordre réitéré du roi, *ex iterativo regis*  
to <sup>41</sup>. Il s'immisce bien quelquefois, c'est encore la vé-

rité, dans les affaires d'état; mais pourquoi aussi consulter<sup>38</sup>? Il faut, continuaient-ils, ne pas alarmer le parlement, dont les pairs, les princes de quelquefois même le conseil du roi, font partie. C'est le pot de fer. Le grand conseil, composé de tous les seigneurs, est le pot de terre; si l'on veut, le pot de terre va se briser.

Je vous le demande, Messires, comment faire à Troyes, comment faire pour être de l'avis de tous, que les avis sont partagés? Je me rangeai encore, et je me sentais le meilleur. Cette fois il m'en arriva pis, et de la minorité, et je m'attirai la malveillance d'un grand nombre.

A beaucoup d'autres séances il en fut de même. On adoptait ou rejetait indistinctement toutes les propositions que j'ai entendu mettre en avant au conseil?

La forme du gouvernement doit être caractérisée par la force. Jusqu'au siècle actuel, l'armée a été composée de vassaux et arrière-vassaux; au siècle actuel, la monarchie a été féodale. Au siècle actuel, l'armée est composée de troupes permanentes; au siècle actuel, la monarchie est militaire, ou, si l'on ne veut pas l'appeler militaire, elle est obligée de l'appeler absolue; et elle le sera toujours. Avec la permanence des troupes, on aura la permanence des subsides, on aura la permanence des impôts.

Aujourd'hui le roi est devenu tout-puissant; il veut, même du droit commun<sup>40</sup>.

Aujourd'hui, sans trop s'embarrasser si le clergé, la noblesse se rejouit, c'est au tiers-état à se rejouir.

On a vu, on ne voit pas et on ne verra plus des chevaliers ou écuyers, la main sur la garde de l'épée, tuer, de s'égorger pour la querelle des princes<sup>41</sup>. On verra plus les princes faire, par le ministère des officiers, plusieurs traités d'alliance avec les nations étrangères par le ministère des officiers publics, des traités de paix, de société avec la reine<sup>42</sup>. — Si les parlements sont abolis, on rebrisera encore l'étendue de leurs ressorts<sup>43</sup>. On descendra la souveraineté de la justice aux bailliages. Si les trois états rognent, on ne convoquera que des notables<sup>44</sup>.

Mais voici qui, pour notre malheur, me semble vous semblera incontestable. La nouvelle forme de gouvernement va en amener encore une plus nouvelle.

nos fils, verront disparaître ces antiques ministères, de l'amiral, du grand aumônier, du chancelier des aides<sup>48</sup>. Au lieu de cent bras qui se croiraient, le roi aura quatre ou cinq bras forts qui le serviront d'ailleurs plus discrètement, sire; car vous lisez dans les comptes une infinité

*le roy nostre seigneur veult qu'il ne soit fait* quels seront ces quatre ou cinq bras? Les chambellans, je ne le crois pas. Les écuyers? Je ne le crois pas non plus, tantôt que ce seront les clercs-notaires-secrétaires. Les clercs, les notaires, sont très souvent les plus fins des gens. Les secrétaires sont toujours les plus sages. Vous voyez, dès que le roi veut leur dicter, se mettre aussitôt devant lui un genou en terre, et plume sur l'autre<sup>49</sup>. Au moment où je parle, il

qui ont le plus grand crédit<sup>50</sup>. Les clercs-notaires déposeront le nom de clerc pour ne pas être les gens d'église, le nom de notaire pour ne pas être avec les gens de robe; ils conserveront bien sûr de secrétaires, de gardiens du secret de l'état. Il y aura de la guerre, un secrétaire de la marine, un secrétaire des affaires ecclésiastiques, un secrétaire de la justice, un secrétaire des finances<sup>51</sup>. Sous le plus grand nombre de secrétaires du roi seront rois; et nous, Messires, que sommes nous alors? Nous sommes les conseillers du roi, les conseillers des secrétaires du roi. Aujourd'hui il en sera encore plus vrai, que notre état est le plus

## XXVII. — LE CLERC D'AMBASSADE.

de ce siècle, la langue anglaise a été, en France, en vogue; actuellement, depuis l'expédition de Charles, c'est l'italienne. Nous avons, à Troyes, quel homme en perfection, qui parle passablement l'espagnol, un peu l'anglais et l'allemand devant les personnes qui ne savent pas très bien ces langues, et qui parle arabe, devant tout le monde. Cet homme, qui d'ailleurs

se plaît à ne compter que par ducats ou sequins, qui paie fort bourgeoisement en doubles tournois et en : c'est maître Desbarreaux. Il était un assez médiocre m cole. Il partit de notre ville à l'âge de vingt-quatre ou v ans ; aujourd'hui, qu'il en a plus de cinquante, il est ren nouvellement y demeurer. Il dit qu'il a été long-temps bassade, et donne même quelquefois à entendre qu'il a bassadeur. Ce matin il a envoyé demander la permission à cette assemblée. On ne lui a pas répondu non ; il a croire qu'on lui avait répondu oui, et ce soir, entrant grande porte de la salle, dont il a fait ouvrir les deux quoiqu'il fût seul, il s'est avancé, toujours seul, avec un de bruit, de fracas, avec une dignité de port, de déman des airs de tête qui ont persuadé à bien des gens ce qu'il faire croire. Une place des plus honorables était restée est allé hardiment s'y asseoir, s'est ensuite levé pour faire révérences, où il n'a oublié personne, après quoi il a pris role, et a dit :

Messires, vous êtes ici les ambassadeurs des divers société, qui, par votre bouche, y font entendre leurs Bien que je n'aie ni lettres ni mission du mien, j'ose croire que je n'en serai pas désavoué.

Vous tous qui vous plaignez ici de votre état comme malheureux, convenez du moins que vous l'avez pris ment, tandis que souvent nous prenons involontaire tre : c'est ainsi que moi-même je l'ai pris.

On s'en souvient peut-être, je vivais autrefois cour dans une assez pénible détresse, ne songeant guère à et ignobles intérêts personnels, agité que j'étais seul les grands intérêts de la France, de l'Europe et du mo

Ma bonne mère était désolée : elle allait parler à s seur ; son confesseur venait me parler. Votre mère, il, a raison : pourquoi donc tant en vouloir aux sujets Bourgogne ? ce sont les Français du nord et de l'ori quoi tant en vouloir aux Anglais ? ce sont nos plus pi sins. Ainsi des autres peuples. Il m'aurait cependant vouloir un peu aux Turcs, si cela ne m'avait, disait- de mes fonctions, dont ma famille avait besoin pour viv de ma mère, je gardais le silence, et je le reconduisais neur.

Troyes, par son heureuse position, se trouve une pales villes de passage pour entrer en France ou pou tout comme si ma fortune eût été plus considérable.

, dîner, souper, dans les diverses hôtelleries, la-conversation avec des étrangers et de savoir des-avaia quelquefois à soutenir des discussions; et, olitique j'étais assez heureux pour que ma raison out ce qui se faisait, naturellement je trouvais tout lement je le disais, naturellement aussi je le disais lait sous Louis XI !

sa toujours aller, parler, jusqu'à ce qu'un jour, à nde hôtellerie de la rue de la Cité<sup>2</sup>, un de ces hom-n respectait beaucoup, ce qui n'empêchait pas ce-n'en fit de temps en temps noyer quelqu'un<sup>3</sup>, se tredire avec des exclamations, des apostrophes d'un prôdicateur, car il était l'un et l'autre. Je traitai sa roc, ainsi qu'il le méritait, et lui dis que, si, comme , le roi avait mis sous sa spéciale sauvegarde son personne<sup>4</sup>, il n'y avait pas mis ses opinions. Les térieurement, avaient l'air de le soutenir, mais ils lence de se taire. Vous allez voir combien ce fut eux.

in obscur de la salle, à côté de la grande table, di-petito, un mendiant, moitié mendiant, moitié pè-irquai, sans qu'il s'en aperçût, qu'il était bien moins nger que d'écouter. Quand tout le monde fut sorti, s moi et me frappa familièrement du plat de la uque. Je fus un peu surpris; il me frappa plus fa-Allez, me dit-il, en attendant que je revienne, ma place; vous aurez bientôt de mes nouvelles. Il lehors, que l'hôtelier entre, et m'apporte un dessert bon, que je fus tout fâché qu'il n'eût pas recom-potage. Quelque temps après le mendiant revient, at mon ecot avec le sien, m'emmène d'un air d'as-mpire qui ne cessait de m'étonner.

ous fîmes hors de la porte de la Tannerie<sup>5</sup>, il me , vous quittez Troyes, vous venez avec moi; votre prévenue, je lui ai laissé pour un an au delà de ce ez pu lui donner. J'ai pris des informations; votre a-t-on dit, assez bon, votre écriture assez nette: rez de clerc. Je suis le bailli d'épée d'une province ma, et, tel que vous me voyez, ambassadeur se-tentaire près une grande cour d'Allemagne. Dis-ice<sup>6</sup> ajouta-t-il, car il y va pour vous de la fortune vous taire, et de la vie si vous ne le savez pas ! nps il fit briller à mes yeux les sceaux d'or et les

chiffres du roi. Je mis un genou en terre. Monseigneur, dit-il, je, disposez de moi.

A la première ville il m'acheta un méchant habit, un feutre à deux cornes, avec une médaille de plomb<sup>6</sup>, un bourdon à double pomme<sup>7</sup>, et je me trouvai à peu près mis comme lui et me bien d'autres ambassadeurs que le roi chargeait de ses nombreuses négociations<sup>8</sup>.

Nous allâmes d'un pas réglé, mais lesté. A la troisième journée, je me trouvai très fatigué. Courage ! Desbarreaux, me dit le bailli ; vous entrez dans une belle carrière, et j'ai pensé que dans quelques années vous pourriez être sous-secrétaire et dans quelques autres clerc d'ambassade. A la quatrième, à la cinquième journée, je fus encore plus fatigué. J'étais harassé et rendu, quand nous arrivâmes au pied des Vosges. Voici comment il me les fit monter : Desbarreaux, me dit-il, mais savez-vous que vous êtes du bois dont on fait même les ambassadeurs. Un ambassadeur de Charles VII, avait été simple régent de l'université<sup>9</sup>. Aujourd'hui, ajouta-t-il, les ambassades près d'une grande puissance se composent de cinq, six<sup>10</sup> orateurs<sup>11</sup> ou ambassadeurs, à la tête desquels le roi met quelquefois le chancelier. Ce sont de si vastes machines, que tous les états, pour avoir accès y entrent. J'ai vu des ambassades d'ambassadeurs archevêques, évêques, maîtres d'hôtel, officiers municipaux, financiers, docteurs de loi<sup>12</sup>. Il y a place pour beaucoup de monde, il y aura sans doute place pour vous. Courage ! Louis XI, on le sait, est très difficile sur la naissance, qu'il a fait ambassadeur son barbier. Vous pourrez d'ailleurs, sans beaucoup de soin, être ambassadeur du Dauphin, du roi de Sicile ou de quelque autre prince français<sup>13</sup>. En tout événement, il me sera facile de vous procurer l'emploi dans les bureaux du chancelier de France, où sont conservés et déposés les actes diplomatiques<sup>14</sup>.

Ensuite il ajoutait, comme nouveau reconfort : De tous les princes, Louis XI est celui qui a le plus négocié, qui a le plus employé d'ambassadeurs<sup>15</sup>. Les dépenses de ses relations politiques s'élevaient, certaines années, seulement pour les courriers, les chevaux et les transports, au tiers de celles de la cour<sup>16</sup>. Ayez donc courage, mon ami ! nous n'irons pas toujours à pied. Il ne fallait pas de si belles paroles pour descendre ces mêmes montagnes. Nous marchâmes encore plusieurs jours ; enfin nous arrivâmes.

D'abord je n'eus presque rien à faire, et le peu que je faisais était toujours bien fait, toujours de plus en plus louangé par le bailli, dont la bienveillance toujours de plus en plus augmentait.

C'est par son conseil que pendant les intervalles de mes occupations je me mis à apprendre les langues des différents pays de l'Europe et du monde. Sous Charles VII, il y a environ quarante ans, me dit-il, nous vîmes arriver à la cour une ambassade de l'empereur de Trébizonde, de l'empereur de Perse, du roi de Géorgie, du roi d'Arménie, du prêtre Jéhan et du Petit-Turc, qui venaient demander des secours contre le Grand-Turc<sup>19</sup>. Si l'éducateur du royaume ne permit pas de leur en donner, on répondit du moins à chacun, dans sa langue, qu'on ne le pouvait. Je continuai donc sans relâche à étudier les langues, pour apprendre comment se disait en allemand, en flamand, en anglais en espagnol, en italien, pape, empereur, roi, prince, ambassadeur; comment se disait en toute sorte de langues et d'idiomes : iceulx ambassadeurs attendent; iceulx ambassadeurs requièrent; iceulx ambassadeurs présentent leurs pouvoirs<sup>20</sup>, leurs lettres de créance<sup>21</sup>; iceulx ambassadeurs ont reçu leurs instructions<sup>22</sup>; premièrement ils disent; secondement ils déclarent; *item* ils insistent; *item* ils réclament; iceulx ambassadeurs présentent le mémoire de ce qu'ils ont demandé<sup>23</sup>; ils ont pris en grande considération...; ils ont donné les explications...; ont demandé un délai...; ont dit qu'ils en réfèrent. Oh! que cette langue de la diplomatie est diffuse, prolixe, difficile! Elle cherche les formes embarrassées, amphibologiques, obscures; elle est l'opposé de la langue des géomètres ou des amants. Plus elle a ses défauts relatifs aux autres langues, plus elle est parfaite. Quel est donc notre malheur d'être obligés de la parler le plus parfaitement que nous le pouvons!

Cependant on laissait depuis long-temps le bailli dans la même ambassade; il commençait à s'en apercevoir. Encore, me disait-il, si nous étions en France! Il n'y a pas de pays où l'on nourrisse, où l'on traite mieux les ambassadeurs. Ceux de Pologne, qui sont si religieux, ne partent jamais que les commissaires du parlement leur aient fait voir toutes les reliques de la Sainte-Chapelle<sup>24</sup>. Ceux de Hongrie aiment les solennités, les spectacles: on les leur prodigue<sup>25</sup>. Ceux d'Allemagne aiment les honneurs: on les satisfait au delà de leurs prétentions, car on les fait siéger au parlement entre les conseillers-clerics et les conseillers laïcs<sup>26</sup>, et on fait plaider en latin devant eux<sup>27</sup>. Ceux de Suisse, on connaît leur goût: on les fait boire. Ceux d'Angleterre, d'Ecosse, on connaît aussi leur goût: on les fait manger et boire. On les nourrit, on les défraie indistinctement tous<sup>28</sup>, depuis la frontière où l'on va les prendre jusqu'à la frontière où l'on va les reconduire<sup>29</sup>. Tous reçoivent les présents: à tous on donne de la vaisselle d'argent remplie de pièces d'or<sup>30</sup>. Ceux d'Italie, outre la bonne chère et les

présents, aiment le cérémonial : on va les recevoir, les en procession<sup>31</sup>. Quelquefois même un des princes dit tant comme hôte et comme ami le chef de l'ambassade, son lit avec lui<sup>32</sup>. Je ne compterai pas, ou plutôt je compte les magnifiques présents que leur font les villes<sup>33</sup>.

Le bailli disait aussi que la France n'était pas méreuse en protocoles polis, en formules de civilité.

Le roi écrit au pape : « Très Saint Père, due rec  
» tion devant mise, nous prions vostre Sainteté. » —  
pereur : « Au trez Saint ou au trez illustre prince...  
» ee de Dieu, Empereur des Romains, toujours aug  
» par la mesme grâce de Dieu, roy de France, Salut. »  
rois : « A hault et puissant Édouard... Ferdinand, par la  
» Dieu, roid'Angleterre..., roi de Castille..., Loys, pa  
» grâce de Dieu, roy de France, Salut. » — Aux prince  
» trez illustre et trez magnifique prince le duc de Ba  
Aux chefs des républiques : « Au magnifique et puiss  
» le doge de Venise..., de Gênes<sup>34</sup>, et en les mentionnan  
» de..., doge de...<sup>35</sup>. » — Aux Sénats des villes libres  
» trez grands et chers amis. »

S'agit-il de rois indépendants, princes du sang, rois de Sicile, de Jérusalem, le roi se nomme, et les sa s'il s'agit de rois dépendants, comme le roi de Navarre tres qui leur sont écrites commencent par ces mots : roy<sup>36</sup>.

Messires, vous vous doutez bien qu'un suppléant de même un clerc d'ambassade et un ambassadeur ne s'ent pas familièrement ensemble, comme deux commères l'un est interrogeant, l'autre est toujours interrogé. Cepe pais que nous avons appris la fin tragique du duc de Rou je voulais demander au bailli pourquoi maintenant le roi rassait pas la France de ces petites souverainetés dont l'ex convient plus à la politique du temps ; mais je n'eus courage de lui faire cette question. Je me déterminai à cher dans mes réflexions la réponse ; je la trouvai. Lorraine, me dis-je, a derrière lui l'Allemagne ; comte de Bourgogne a derrière lui la Suisse, le duc l'Italie, le duc de Bretagne l'Angleterre, le roi de Nav paigne, et le pape, comte d'Avignon<sup>38</sup>, toute la chrétie

A quelques jours de là, en me donnant des enseign politique, le bailli me dit à peu près la même chose. gneur, m'écriai-je avec un transport de vivacité que je brement éclater, je l'avais pensé comme vous. Le bailli



lança un regard sévère. Vous êtes un présomptueux, me tournant le dos. Je sortis.

Jeants des sous-clerks d'ambassade ne sont pas heureusement vous le voyez; les sous-clerks, les clerks d'ambassade sont pas davantage, comme vous allez le voir.

Je vins enfin d'être sous-clerc, et je le fus, car j'avais bonnes grâces du bailli. Ensuite je ne tardai pas très à être clerc. Je crus alors pouvoir prendre sur moi, une instruction pour le bailli, d'en abrégier les longues tines des livres saints et des livres profanes<sup>99</sup>. Ah! pas idée de sa colère; j'aurais mieux aimé avoir replats à un réfectoire de moines.

Il vint, et pendant quelque temps ne me parla que par ar monosyllabes. Je n'employais avec lui que les paus respectueuses, mais je n'employais que tout juste taient nécessaires. Un jour il me lut un office qu'il aller au prince auprès duquel il était accrédité. Je me de ne pas le trouver bon. Toutefois, l'œil pénétrant t que ma physionomie n'était pas d'accord avec ma m'ordonna de lui dévoiler à nu toute ma pensée. Je isieurs fois répéter l'ordre. Alors je lui montrai pluradictions qui lui avaient échappé. A l'instant il passa suite à l'autre, il me prend la main, me donne les éloges, et finit par me dire qu'il n'oubliera jamais le ice que je venais de rendre au roi et à la France.

Il parle, car c'est l'homme le plus loyal que je consintérêts majeurs m'empêchent de vous dire jusqu'où ou me fit élever. Qu'il vous suffise de savoir que plus je cessai d'être clerc, quoique, pour mieux cacher e de mes commissions, je continuasse à en prendre

evenu, par intervalles, chef; je parlais en mon nom s étrangers; j'écrivais pour mon compte les dépêches, quelquelors alors de devenir heureux. Ah! Messires, état, dont j'ai occupé, prenez que j'aie dit dont j'ai vu s tous les plus hauts grades, il ne peut y avoir de

, serait-ce dans l'ambassade de Russie? Mais si le ient y envoyait des ambassadeurs, ils n'auraient à e de la viande gelée, ils n'auraient que de l'eau miel-, et, au retour, leurs rapports intéresseraient moins e que la géographie ou l'histoire naturelle.  
e dans l'ambassade de Pologne? Mais le roi, qui n'est

qu'un duc de Bretagne ou un comte d'Armagnac élu, ou quelquefois un simple seigneur de Gonesse, ne peut nous en grande chère, et, quant à la nation, elle nous en veut d'autant substitué à notre ancien gouvernement féodal, qui ressemblait à son sien, un nouveau gouvernement à la mode, qui ne lui ressemble plus.

Serait-ce dans l'ambassade de Suède? Là, j'en conviens, le peuple et le roi nous aiment; mais, vous en conviendrez aussi, ce n'est qu'une bonne ambassade d'été.

Serait-ce dans celle de Danemarck? Là on nous aime aussi; mais le roi est pauvre, il a voulu se mettre à notre solde. Quand il voit arriver notre ambassade, il craint qu'elle soit de trente, quarante ambassadeurs, comme l'est quelquefois celle des Pays-Bas<sup>41</sup>. Il maugrée sous son bonnet de chien marin contre l'usage des gouvernements de nourrir les ambassadeurs; surtout contre l'usage de leur faire bombance.

Serait-ce dans celle d'Ecosse? Là on nous aime aussi; on nous aime surtout de ne pas aimer les Anglais. Mais le roi et ses soldats sont depuis long-temps à notre solde<sup>42</sup>. Quelle chère vous attendre de pauvres soudoyés?

Serait-ce dans celle d'Angleterre? Mais là, au lieu de nous faire bonne chère, le roi est tenté de nous faire manger de la viande de sanglier ou du loup que lui envoya Louis XI lorsque, à ses demandes, il voulut, au lieu d'une réponse diplomatique, user cette fois d'une réponse symbolique<sup>43</sup>; et quant au peuple, à la manière dont toujours il vous regarde, il semble toujours vous dire: Rendez-nous notre Normandie! notre Gascogne! Français, vous êtes des voleurs!

Serait-ce dans celles d'Allemagne? Mais les électeurs sont si pauvres; et, si ce n'est lorsqu'ils ont peur de l'empereur, ils ne font guère bonne chère aux ambassadeurs français. J'en ai vu le bon électeur de Bavière: il compte plusieurs empereurs parmi ses ancêtres<sup>44</sup>; il n'a pas peur de l'empereur, et il n'en fait pas moins bonne chère à l'ambassade française.

Et quant à l'empereur actuel, lorsqu'il signe un bon traité, et la louange de Dieu et de toute la cour céleste, paix finale<sup>45</sup>, et que, de même que ses ambassadeurs en font jurer l'observance à notre roi<sup>46</sup>, nous la lui faisons jurer à son tour, ses regards, comme ceux du peuple anglais, semblent toujours aussi vous dire: Rendez à mon fils son duché de Bourgogne<sup>47</sup>! Français, vous êtes des voleurs! Quelle chère voulez-vous alors attendre?

Serait-ce dans celles d'Italie? Mais ce pays est fort plein d'intérêts et d'affections. Il y a des parties où l'on est fort dis-

**P**our nous faire bonne chère, d'autres où l'on est encore plus disposé à nous donner le boucon.

Serait-ce dans celle ou celles des Espagnes ? Mais le roi de Navarre, roi d'un royaume moitié français, moitié espagnol<sup>50</sup> ; le roi d'Aragon, roi d'un royaume moitié espagnol, moitié français<sup>51</sup>, ont une politique fort variable ; il en est par conséquent ainsi de leur chère. La reine de Castille vous fera, comme le roi d'Aragon, son époux, tantôt mauvaise, tantôt bonne chère, tantôt mauvais, tantôt bon visage ; je ne vous cache cependant pas que, lorsqu'elle vous fera bon visage, alors, à cause du commerce avantageux de ses sujets avec la France<sup>52</sup>, elle vous fera quelquefois aussi les yeux doux.

Le roi de Portugal, nécessairement notre allié et notre ami, vous fera toujours bon visage ; mais, pour la chère, il vous la fera aujourd'hui bonne, demain mauvaise, après-demain très mauvaise, car il est tantôt riche, tantôt pauvre, tantôt très pauvre<sup>53</sup>. Du reste, ne vous y trompez pas, la bonne chère de ces pays est, comme celle de l'Italie, en grenades, citrons et limonade.

Et supposez maintenant que les ambassadeurs français se trouvent, en Espagne, à la cour de ce fin renard Ferdinand d'Aragon ; qu'il ait alors escamoté au roi un traité<sup>54</sup> que ni l'assemblée des états généraux, ni le parlement, ni la chambre des comptes, ni aucun corps ne veut enregistrer ou ratifier<sup>55</sup>, vous verrez comment on les traitera eux et les nombreux pensionnaires de leur suite<sup>56</sup>.

Et supposez encore qu'ils soient à la cour du pape, et que le parlement, l'université, refusent de recevoir les bulles ou les pouvoirs donnés au légat, les pouvoirs d'accorder des dispenses d'âge pour tester, des dispenses pour la pluralité des bénéfices, les pouvoirs de changer les vœux, d'établir des notaires, de fonder des monastères, de nommer des confesseurs, de punir les usuriers, enfin les pouvoirs d'exercer diverses parties de l'antique juridiction romaine<sup>57</sup>, vous verrez aussi comment ils y seront traités.

Il pourrait cependant s'offrir des circonstances où les ambassadeurs français deviendraient heureux : ce seraient celles où les Turcs, par un armement général, menaceraient encore la chrétienté. On connaît la force militaire de cette formidable nation, qui, sous le règne d'un seul de ses sultans, a conquis deux cents villes, quatre royaumes et deux empires<sup>58</sup>. On sait qu'à la force politique elle joint la ruse diplomatique. On se souvient de la lettre où Morbezan, afin que le pape ne prêchât pas une nouvelle croisade, lui écrivait que les Turcs n'étaient pas coupables de la

mort de Jésus-Christ, qu'ils étaient, comme les Italiens, troyen, qu'ils voulaient venger la mort d'Hector et les murs de Troie<sup>69</sup>. Alors, pour obtenir que cette terre d'armes française marchât en tête de l'armée de François et les peuples nous recevaient, nous accueilleraient, nous fêteraient cordialement et magnifiquement; mais ne préserve de revenir à la veille du jour où l'épée, ou plutôt le bras de Charles-Martel et de ses compagnons décideront le sort des nations chrétiennes! A ce prix, soyez malheureux, soyons toujours et à jamais les plus malheureux.

## HISTOIRE XXVIII. — LE SOLITAIRE.

Olier, le solitaire, plus connu sous le nom de l'hermite de l'Aube, parce qu'il habite un petit hermitage situé vers l'embouchure de cette rivière, vient à Troyes la surveillance des bestes, pour assister aux solennités de la cathédrale. Or, comme il loge dans le comble d'une tour de l'Hôtel-de-Ville. Il y est arrivé ce soir. Il a entendu qu'on disputait avec chaleur dans la grande salle. Les ermites sont curieux comme les autres. Il est descendu, il a écouté, il est entré, il a demandé audace. On lui a répondu tout doucement que son état faisait partie de l'homme d'église, qui avait déjà parlé. Il a répondu qu'il n'était ni prêtre, ni diacre, ni sous-diacre, ni même clerc; qu'il portait une cape, un capuche, comme les moines, mais qu'il avait aussi l'habillement des gens de la campagne<sup>1</sup>, des gens de guerre<sup>2</sup>; que la croix de bois qui surmontait son long bâton n'était simplement que le signe d'un carélien; qu'il faisait partie d'un grand nombre de frères ermites<sup>3</sup>, qui sont des vœux et formes de vie; qu'il était, lui, ermite laïque ou solitaire; enfin, qu'il était, pour n'être pas vulgairement classé parmi les autres, dans un état qui n'était pas moins un état. Puis, sans attendre la décision de l'assemblée, qui véritablement a gardé le silence, il a dit en ces termes le malheur de son sort :

Messires, j'ai été jeune, j'ai eu les défauts de mon âge. Et nuit je ne cessais de hanter les maisons de jeu avec les masquées, les joueuses de profession<sup>4</sup>; je ne cessais de jouer. Je jouais tout ce que je possédais, argent, maison,

les ; je perdais tout. Un jour je jouai jusqu'à mon habit ; je le perdais. Il faisait froid , je m'enfuis , je courus.

Je courus à travers champs tout ce jour , toute la nuit suivante. J'avais un air effaré. La fureur était dans mon cœur , sur mon visage , elle animait mes pieds. Enfin deux bonnes femmes se rencontrèrent , qui d'abord eurent peur de moi , qui bientôt m'eurent pitié. Elles me demandèrent ce qui m'était arrivé. Je leur répondis que j'avais perdu au jeu tout ce je possédais , qu'il ne me restait rien , que j'étais réduit à prier Dieu de me retirer plus loin. Quoi ! si jeune ! me dirent-elles toutes les deux à la fois ; tenez , suivez-nous , il y a pour vous mieux à faire. Nous étions au pied d'une butte ; nous la montâmes , en rouvrant , à travers les haubers , un ancien sentier que les ronces commençaient à remplir. Nous arrivâmes à un petit bâtiment ; le mauvais temps en avait détruit les portes et les fenêtres. D'un côté était un jardin , de l'autre une terrasse , couverte de mauves et de grandes menthes dont les têtes s'inclinaient sur la pierre tumulaire d'un ermite qui avait vécu dans la pénitence jusqu'à l'âge de cent trois ans ; le témoignage de ses vertus était gravé sur cette pierre.

Ce haut lieu , placé au dessus du monde et de ses passions , si propre à guérir les blessures du cœur et de l'âme , me plut ; les deux bonnes femmes s'en aperçurent. Il y a quelques années , me dirent-elles , que notre vieil ermite est mort. Depuis , le pays a toujours besoin d'un ermite<sup>a</sup>. Nous vous amenons ici pour l'être. Vous avez tout perdu ; demeurez , rien ne vous manquera. Tenez , ajoutèrent-elles , voilà le repas que nous portions à nos enfants ; vous aurez la préférence. Voici aussi un chapelet pour prier Dieu , après que vous aurez dîné.

Le lendemain , je trouvai la tombe du frère Athanase , c'était le nom de l'ancien ermite , couverte d'un pain de froment , d'une écuelle de crème et d'une corbeille de fruits. Plusieurs fois la semaine mes provisions étaient renouvelées , et bientôt je trouvai pendus à ma porte une cape d'étoffe neuve et un pelisson de peau d'agneau<sup>b</sup>.

Cependant j'avais résolu d'être un véritable ermite , un véritable solitaire. Le jour , les jeunes filles venaient inutilement me demander des conseils. La nuit , il me semblait aussi entendre des voix de femmes. A cette heure , me disais-je , si j'ouvrais , personne ici ne me verrait ; mais quelle trahison à un ermite nourri des charités , des sueurs des bonnes gens ! Aussitôt j'enfonçais davantage mes verrous ; je me rendormais du doux sommeil de l'homme qui s'est combattu , qui a triomphé.

De même que le vent répand au loin les semences des plantes,

de même la renommée répand au loin l'édification et les bons exemples. Il n'y avait pas long-temps que je m'étais fait solitaire, lorsque j'appris par le bruit public que sur la rive droite de l'Aube vivait un saint ermite dont les continuelles pénitences étaient célèbres dans tout le pays<sup>7</sup>. Je résolus d'aller lui demander ses avis. Je partis un jour d'été, avant le lever du soleil, et je marchai jusque vers les cinq heures du soir. J'aperçus alors un ermite. En approchant, je rencontrai dans le chemin des gens qui me disaient : Avez-vous entendu sonner la cloche de l'ermite ? Plus loin, d'autres me disaient : La cloche vient de sonner : le saint homme se donne le fouet pour racheter les péchés du monde. Je le trouvai en oraison. Dès qu'il eut fini, il tourna la tête vers moi : je crus voir la vénérable face du bonhomme. Mon frère, ou plutôt mon fils, me dit-il, vous êtes tout couvert de sueur et de poussière. Pourquoi avez-vous marché si long-temps pour visiter un pécheur qui achève sa longue carrière et qui n'a d'espérance que dans la miséricorde de Dieu ? Mon père lui répondis-je, quand vous voulez faire brûler le mauvais bois, vous le mettez à côté du bon. Vous êtes un bois tout brûlé par Dieu ; le chemin de votre cellule est le chemin du ciel. Ne refusez pas, de grâce, vos salutaires avis.

Je lui racontai l'histoire de ma vie ; il désira de me raconter la sienne. Vous avez fait, me dit-il, un métier où vous ne perdiez que votre argent ; moi j'en ai fait un où je perdais mon âme. Vous avez été amené dans la terre de pénitence par deux bonnes femmes ; j'y ai été amené par des flagellants qui, vers la fin du siècle dernier<sup>8</sup>, passèrent dans notre ville. Ils se déchiraient avec ferveur les épaules, en faisaient jaillir le sang ; ils se montraient insensibles à la douleur.

Convertissez-vous ! criaient-ils aux hommes de tous les états. Convertissez-vous ! criaient-ils surtout à ceux qui exerçaient des métiers pernicioeux au public. Convertissez-vous, faux-saulniers, faux-monnoyeurs ! Convertissez-vous, faiseurs de fausses médailles<sup>9</sup> ! Convertissez-vous, criaient-ils avec un plus grand bruit de voix, faiseurs de fausses reliques<sup>10</sup> ! Ces derniers mots vinrent me frapper comme la foudre, car j'en avais tant fait en ma vie, qu'elles auraient rempli une voiture que les six plus forts chevaux de Normandie auraient eu de la peine à traîner. Il me sembla, à l'instant, voir s'ouvrir les abîmes de l'autre monde, et m'entraînaient les vingt, les cinquante, les cent bras que j'avais donnés à certains saints. Je me jetai à genoux, je demandai pardon à ces saints, je leur promis de laver dans mon sang les offenses dont je m'étais, envers eux, rendu coupable.

ins ici, emportant sous ma robe ce fouet<sup>14</sup>, que je n'ai jarouvé assez rude; je fus installé processionnellement dans mon ermitage. Peu de temps après, les marguilliers, ayant appelé je me disciplinais pour le rachat de mes péchés et de ceux des autres, firent placer au haut de la porte une cloche, en attendant à la sonner quand j'accomplirais cette pénitence, afin qu'ils m'imitât, ou du moins afin que pendant ce temps on priât. Je m'y refusai d'abord; mais on me fit considérer le bien qu'il en résulterait, et j'y consentis. O mon fils! ajouta-t-il en me regardant avec intérêt, tous les vrais solitaires ont une discipline; pourriez-vous d'une discipline! C'est une chose déjà résolue, lui dis-je; mais, ô mon père! daignez m'enseigner quand je dois en faire usage pour le rachat des péchés des autres, car, sans moi, il me suffit du souvenir de la jolie personne qui m'est destinée, de la belle ferme qu'on voulait me vendre.

Mon fils, me répondit le disciple des anciens flagellants, plus on se rend pervers, plus nos pénitences doivent être douces: voilà, je crois, le principe; de plus, il est de grandes circonstances politiques où de grandes expiations doivent particulièrement avoir lieu. Écoutez-moi; voici quelle a été, à cet égard, l'histoire.

En 1401. Le conseil du roi montre des dispositions hostiles à la nation anglaise<sup>15</sup>. Eh! de quoi s'agit-il? La jeune reine Isabelle, fille de Charles VI, veuve du roi d'Angleterre, n'a pas de douaire. Ah! me dis-je, qu'une pareille irritation, pour de tels intérêts, doit irriter Dieu! Je me donnai la discipline à deux bras.

En 1405. La division se met dans la famille royale; le duc de Bourgogne veut gouverner; le duc de Brabant veut gouverner; imaginez si je me donnai rudement le fouet.

En 1407. Je me le donnai encore bien plus rudement quand on apprit que le duc de Bourgogne avait fait assassiner le duc d'Orléans, qu'il avait fui, qu'il avait fait quarante lieues par jour, à cheval<sup>16</sup>, qu'il avait mis ceux qui le poursuivaient dans l'impossibilité de l'atteindre.

En 1408. Le roi voulut venger la mort de son frère; il ne réussit pas. L'assassin revint à Paris, pour entendre l'apologie de son crime, que fit solennellement le docteur Petit. Oh! que les faux arguments<sup>17</sup> de ce docteur me coûtèrent de coups de fouet!

En 1415. Les Anglais débarquent en France; ils s'avancent vers la Picardie. Bataille d'Azincourt, où sept princes et la fleur de la noblesse restent sur le champ de bataille, où les généraux



commandent de si méchantes manœuvres. Oh ! que ces manœuvres me coûtèrent de coups de fouet !

L'an 1417. Les Français, qui auraient dû s'unir, Le jeune duc d'Orléans, assisté de son beau-père, ble d'Armagnac, court aux armes pour venger la tère. De toutes parts la guerre civile s'allume. Dans provinces, les uns sont pour, les autres contre ; tout prend parti ; il n'y a plus que des Bourguignons, quagnacs : il n'y a plus de Français. Le fouet ! le fouet ! fouet !

L'an 1419. Le duc de Bourgogne, qui avait fait le duc d'Orléans à Paris, rue Barbelle, est assassiné sur Montereau. Ce duc avait été un grand scélérat. Dieu me donna à plusieurs reprises le fouet jusqu'au sang ; être ne fut-ce pas assez pour le repos de son âme.

L'an 1420. Le roi d'Angleterre fait son entrée à Paris. Vous doutez combien de fois je devais sonner la cloche pénitence. Les Anglais dans Paris ! me disais-je. Ce ne laissant de repos ni à mon esprit ni à mon fouet.

L'an 1422. Le jeune roi Charles VII succède à son père. Le malheureux état de la France ne change pas. Je ne sonner la cloche.

L'an 1429. A une extrémité du royaume le ciel se couvre d'un coup. Du village de Dom Remy sort Jeanne d'Arc, que Dieu pour sauver la France. Elle est présentée aux docteurs ; le roi et les docteurs l'accueillent. Tout le monde range sous sa bannière. Elle marche vers Orléans. Elle lève le siège de cette ville ; de toutes parts ils sont frappés, partout poursuivis par une jeune fille. Le roi va à Reims. Je ne sonnai plus la cloche.

L'an 1438. La pucelle d'Orléans est prise au siège de Compiègne, et l'année suivante elle est brûlée au marché. Un tribunal injuste avait immolé à la haine d'une nation cette innocente victime. Je ne jugeai pas à propos de sonner pour les péchés des Anglais ; c'était à leurs crimes.

L'an 1440. Le jeune dauphin se révolte. Je me sonnerais plusieurs fois le fouet, qu'on ne lui avait pas sans cela donné.

L'an 1450. Les Anglais sont chassés de la France. Mais viendront si nos divisions se rallument, et si les fouet crimes et des bons Français ne se mettent en mouvement les arrêter sur le pas ou sur la porte de Calais.

Mon fils, me dit-il en finissant, ne vous y trompez



« que la France soit aujourd'hui triomphante , nous devons , vous surtout , qui êtes jeune , vous devez veiller sur elle.

Je pris congé du respectable solitaire , en lui rendant mille actions de grâce.

De retour dans mon ermitage , je demandai aux magistrats du lieu une cloche et une discipline : l'une et l'autre me furent aussitôt données.

L'an 1453. Je sonnai , le même jour , l'une , et me servis de l'autre. La nouvelle de la prise de Constantinople par les Turcs portée , avec la rapidité de la foudre , d'un bout de l'Europe à l'autre. Ah ! comme je me disciplinai pour ces Grecs de qui nous tenons nos arts , nos sciences , nos lumières , de qui nous tenons même la discipline !

L'an 1456. Le dauphin sort de France et se retire chez le duc de Bourgogne. Il me parut que c'était tant pis pour lui et tant mieux pour nous. Je laissai ma discipline au croc.

L'an 1461. Mort du roi Charles VII. Il avait conquis son royaume sur les Anglais ; il avait été bon envers son peuple : je laissai encore ma discipline au croc. Mais aussitôt que le dauphin , ou plutôt le roi Louis XI , entra en France , je la repris : il me sembla qu'il accourait de Flandre avec un peu trop d'empressement pour venir prendre la couronne sur le cercueil de son père. Je sonnai vite la cloche et me frappai assez fort ; d'instinct je me gardai de dire pourquoi. A peine monté sur le trône , le nouveau roi se prend corps à corps avec la féodalité. Je vis combien cette lutte serait terrible : je fis provision de coups de discipline ; elles ne me furent pas inutiles.

L'an 1465. Les grands vassaux de la couronne , ayant à leur tête Charles le Téméraire , forment la ligue du Bien Public , où le bien public n'est pour rien ; et , le jour de la Transfiguration , ils se battent comme des enragés dans les plaines de Montlhéry. Les uns me disaient : Gardez-vous bien de vous donner le mouvement , et nous sommes victorieux ; les autres me disaient au contraire . Bon ermite , nous avons été battus , les Bourguignons ont assiégé Paris. Je crus , dans cette contradiction de nouvelles , devoir peser les divers rapports , et je vis que , si je ne m'avisais pas me fouetter pour l'aile droite , je devais bien me fouetter pour l'aile gauche , et un peu pour le corps d'armée. Depuis , les gens de guerre m'ont dit que c'était ainsi qu'ils se seraient battus eux-mêmes.

L'an 1468. Louis va se livrer , à Péronne , entre les mains de Charles le Téméraire , devenu duc de Bourgogne par la mort de son père. Louis avait fait révolter Liège ; il est forcé de suivre

le duc de Bourgogne au siège de cette ville. Quand je me représentais ce fin renard ainsi pris au piège, tout en me disciplinant, je ne pouvais m'empêcher de rire.

L'an 1472. Mort du duc de Guyenne. Louis, déjà soupçonné d'être mauvais fils, est encore soupçonné d'être mauvais frère. En attendant que l'histoire sût ce qui en était ou put dire ce qu'elle savait, j'ajoutai à mon fouet deux autres branches.

L'an 1473. Le comte d'Armagnac est massacré à Lectoure par les soldats de l'armée du roi.

L'an 1474. Le roi fait condamner à mort le duc d'Alençon.

L'an 1475. Il fait couper le cou au connétable Saint-Pol.

L'an 1477. Il le fait couper au duc de Nemours. Ces uns donnèrent bien de l'exercice à ma discipline.

L'an 1479. Bataille de Guinegate, où la victoire fut donnée comme à Montlhéry. D'abord on me dit de me discipliner l'avant-garde; j'attendis, je fis bien: car on me dit ensuite de me discipliner pour le corps d'armée, ensuite pour l'arrière-garde; j'attendis. Les militaires n'étaient pas d'accord, et, comme ils ne le sont pas davantage aujourd'hui, j'attends encore.

L'an 1481. Le comte du Maine et de Provence meurt, et deux grands fiefs sont réunis à la couronne. Je laissai mon fouet en repos.

L'an 1483. Louis meurt. Pendant sa vie, il avait recherché des gens qui s'étaient assez mal disciplinés; à sa mort, je me disciplinai et gratuitement, et ferme, et long-temps. Le roi Charles VIII monte sur le trône. Fin de la terreur. Ma discipline dort.

L'an 1484. Assemblée des états de Tours. Notre nation, naturellement parleuse, avait été, pendant tout un règne, tenue dans le silence. Elle s'en dédommagea aux états; mais, comme le solitaire de la rive droite de l'Aube voulait qu'on se tût aussi bien pour les sottises qu'on dit que pour les sottises qu'on fait, à la publication de chaque séance je me donnai un peu moins grand nombre de coups de discipline.

L'an 1485. Le roi ôta la moitié des tailles; j'ôtai la moitié des branches de mon fouet.

L'an 1488. On me dit que la dame de Beaujeu, qui avait l'administration de l'état, avait envie de coquetter avec le duc d'Orléans: je pris mon fouet. On dit que le duc d'Orléans avait aimé faire la guerre que faire l'amour: je posai mon fouet. On me dit que le duc d'Orléans avait perdu la bataille de Saint-Léonard, qu'il avait été fait prisonnier: je ressaisis mon fouet. Je brûlais d'impatience de m'en servir; mais jamais je ne pus en

ministre, en sûreté de conscience, un seul petit coup ; jamais ne put me montrer nettement qui avait, qui n'avait pas tort ; mais je ne pus voir clair dans cette affaire.

L'an 1491. Méorable année ! Réunion de la Bretagne à la France ; mariage de notre jeune roi avec la jeune duchesse Anne, nièce de cette belle province. Toute la France dansa à ces noces. On se disait : Nous voilà maintenant tranquilles ! et moi dis : Il est impossible que cette noblesse, si aguerrie, si turbulente, reste en paix dans ses châteaux ; si elle ne se bat dans l'intérieur, elle voudra se battre à l'extérieur : je ne me déferai pas de mon fouet. Ce que j'avais prévu arriva.

L'an 1494. J'étais allé en pèlerinage à Notre-Dame de Lorette. J'étais à faire mes prières dans cette ville, et tout était en paix autour de moi, quand l'armée de Charles VIII, qui s'était enfoncée au haut des Alpes, fond tout à coup sur l'Italie, comme un grand orage ; elle inonde tout le pays, entre à Florence, à Rome, à Naples.

L'an 1495. Les Espagnols, les Allemands, les Vénitiens, se joignent. Une armée formidable forme toute retraite aux Français. Les ermites espagnols, allemands, vénitiens, se fouettent tant et si bien. De leur côté, les ermites français ne perdent pas le temps ; sans doute ils se fouettèrent plus fort, car Charles VIII passe à revers ou plutôt sur l'armée ennemie, et, après la victoire de Marignano, il rentre en France, sinon en conquérant, du moins en vainqueur.

L'an 1498. Charles, qui depuis son expédition de Naples avait tranquillement vécu dans le beau pays de Touraine, meurt à l'âge de vingt-huit ans. Je me servis de la discipline, mais fort peu ; c'était un bon petit roi. Louis XII lui succède.

L'an 1499. Première conquête du duché de Milan, l'héritage paternel du roi.

L'an 1500. Seconde conquête du duché de Milan<sup>16</sup>. Louis XII, qui avait été fait prisonnier à la bataille de Saint-Aubin, fils du duc d'Orléans fait prisonnier à la bataille d'Azincourt, petit-fils du duc d'Orléans assassiné par le duc de Bourgogne, continue à régner glorieusement.

Vous le voyez ! les temps changent pour les familles.

Ils changent aussi pour les états.

Que de malheurs sous Charles VI, sous Charles VII, sous Louis XI !

Ce n'est que sous Charles VIII que nous avons joui d'une entière sûreté de nos personnes et de nos biens ; elle est encore bien plus grande sous notre bon roi Louis XII ; et, s'il devait

toujours occuper le trône, ou si les princes qui lui succédaient devaient tous lui ressembler, je suspendrais ou plutôt je ferais mon fouet. Mais qui me répondra de Louis XIII, XIV, des autres Louis, des autres Charles, des autres Henri, des autres Henri? En fait de rois futurs, on ne sait ni qui mourra, ni qui régnera, ni qui ne régnera pas, ni qui régnera bien, ni qui régnera mal; le plus sûr, pour nous les plus malheureux, pour nous les plus solitaires, c'est toujours la main à la cloche, d'avoir toujours le fouet en

### HISTOIRE XXIX. — LE SOUFFLEUR.

Le maire, ayant aperçu un homme modestement assis dans un cercle et à moitié caché derrière le greffier, s'est pris à dire : Ah ! vous voilà, messire Marcel ! Vous parlerez ! vous serez comme les autres, ou il restera convenu sans contradiction que votre état est le plus heureux. Ce messire Marcel est un clerc tonsuré qui, depuis cinquante ans et plus, travaille à l'œuvre<sup>1</sup>. Il est, cela va sans dire, pauvre jusqu'au dernier point. L'abbesse de l'abbaye aux Nonnains<sup>2</sup> lui envoie tous les jours une grande écuelle de soupe, dont il mange la moitié pour son dîner et l'autre moitié pour son souper ; cette libéralité lui suffit, car il ne laisse pas de bien se porter et d'être content. Nous heureux ! a-t-il répondu au maire, nous sommes les plus heureux ! Et en quoi ? Serait-ce parce que nous avons le beau nom d'alchimistes ou le nom encore plus beau de philosophes hermétiques<sup>3</sup> ? Mais, vous le savez, le vrai nom que nous appelle que de l'ignoble nom de souffleurs<sup>4</sup>. Serait-ce que notre science a fait depuis peu les plus grands progrès qu'ainsi que l'a dit, dans un beau discours, *Maqueter*, que elle est sur le point de brûler, au feu de ses creusets, les pierres qui couvrent les plus secrètes opérations de la nature ? C'est parce que, de temps à autre, ses succès font du bruit dans le monde ? Mais c'est en cela que nous sommes les plus malheureux.

Ah ! je vous apitoierais sur notre sort en vous racontant nos infortunes !

On m'a nommé, il n'y a pas long-temps, deux alchimistes

Il avait fait torturer parce qu'ils refusaient de lui enseigner le secret de l'or<sup>5</sup>.

Dans cette ville il y a la veuve d'un homme de notre art qui fut assassiné parce qu'il savait, disait-on, faire de l'or, et qu'il en avait toujours son escarcelle pleine.

A Dijon, où j'ai autrefois demeuré, bien des gens encore vivaient ont connu un alchimiste qui, après avoir fondu dans son fourneau deux grosses fermes, c'est-à-dire après avoir consumé son bien, avait aussi découvert ce secret. Eh bien ! peu de temps après il tomba malade de lassitude, d'épuisement, et, en mourant, il emporta sa découverte sans vouloir la communiquer à ses plus proches parents, qui entouraient son lit, qui le secouraient à mains jointes, qui finirent par l'injurier, le maudire, le donner.

Or, lui a dit le maire ; mais si vous êtes curieux de choses étranges, prodigieuses, vous pouvez vous satisfaire, et c'est tout un honneur. — Quelquefois c'est, au contraire, un grand bonheur, et je suis sûr qu'à la fin de l'histoire merveilleuse que, si vous le voulez, je vous raconterai, vous conviendrez en vous-mêmes, sans que je vous le répète davantage, que nous sommes malheureux, très malheureux, que nous sommes les plus malheureux.

Aussitôt on a entendu un mouvement général de bancs, de chaises, d'escabelles, et au milieu d'un cercle s'est ouverte une place. — Bon gré mal gré, on a fait mettre messire Marcel, qui, par son savoir recommande la discrétion à toute l'assemblée, à commencer ainsi :

Du temps que je demeurais à Paris, il y avait, dans nos réunions de philosophes hermétiques, un adepte qui cessa tout à coup d'y venir. Plusieurs années après je le rencontrai dans la rue ; nous nous saluâmes, et nous renouvelâmes connaissance.

— Ne vous voit donc plus ? lui dis-je. Cela est vrai, me répondit-il, c'est que je ne suis plus des vôtres : nos recherches nous ont rendus trop malheureux, j'y ai entièrement renoncé. — Vous n'avez donc cessé de pleurer la mort de notre Nicolas Flamel ? — Non, me et j'honore plus que jamais ce grand homme, mais je ne pleure plus, et par une bonne raison, parce qu'il vit encore. Quel ! vous donnez aussi dans cette vision ! vous croyez, comme les autres, que Flamel n'est pas mort<sup>6</sup> ! — Comment ne le croirais-je pas ! je l'ai vu moi-même, je lui ai parlé.

Je répondis à mon ancien camarade par de grands éclats de rire ; mais plus je riais, plus son sérieux augmentait, plus ses affirmations, ses protestations, redoublaient. Enfin, voyant qu'il

ne pouvait me persuader, il m'entraîne au cabaret de du-Pin<sup>7</sup>, où, après avoir demandé la chambre la plus s'être fait apporter des noix et un flacon de vin, il fenêtrés, poussa les verroux de la porte, et me dit : Le manche perdu<sup>8</sup>, j'allai, depuis que nous nous sommes promener d'assez bon matin à notre rendez-vous ordinaire la rue où demeurait Nicolas Flamel. Je considérais l'entourée des emblèmes de son art<sup>10</sup> ; je rêvais à l'immensité de ses connaissances, par lesquelles il dominait le monde. A la fin, mes idées changeant de cours, je me dis qu'à l'instar de Flamel je ne me serais pas contenté de pouvoir tout changer en or ; j'aurais voulu pouvoir tout changer en verre, transparent : par ce moyen, au premier abord, j'aurais trompé mon homme, je n'aurais plus cherché la vérité dans l'extérieur, je l'aurais vue dans son cœur.

Comme je réfléchissais sur les avantages de cette invention, et que j'étais tout préoccupé, tout absorbé, par moi un homme assez mal vêtu, qui, m'ayant remarqué, me dit un peu de poudre qu'il avait dans le creux de sa main, et dit en me riant au nez : Ami ! vous souhaitez traverser tous les objets, n'est-ce pas ? Vos souhaits sont faits, si vous avez le courage de me suivre. Oui, lui dis-je avec un mouvement d'assurance, n'en doutez pas, je veux aller au centre de la terre. Nous n'irons pas si bas, dit-il ; en même temps, tirant les bords de ma capote, me l'enfonça sur les yeux, me prit sous le bras et me dit : Du courage, du silence, me dit-il : dans quelques moments vous allez obtenir ce que vous désirez tant. Nous marchâmes sans voyais absolument rien. Nous parcourons un grand nombre de rues, de détours ; enfin, nous entrons dans une maison, descendons un escalier à vis ; nous suivons une allée en pierre, arrivons devant une porte de fer, que je jugeai telle par la façon qu'elle fit en s'ouvrant et en se fermant ; nous en passâmes une seconde, une troisième : j'en comptai jusqu'à sept. Nous marchâmes encore quelques pas. Je sentais une grande chaleur au visage, j'entendais un épouvantable sifflement de forges. Mon guide m'ôte la cornette de dessus les yeux. Je me trouve alors dans une vaste salle voûtée en pierre, dont l'intérieur est éclairé par la bouche enflammée d'une grande fournaise pleurant de trépidité. Non loin, un homme habillé comme les peintes sur les vieux murs des cathédrales levait dans le parchemin, posé sur un énorme soufflet. Tous les métiers lui parlaient le bonnet à la main, et paraissaient avoir

ind respect. Je m'incline plusieurs fois ; je m'avance vers lui crois, me dit-il en avançant le bras et en me poussant lère d'un air de dédain, tu crois-que je ne sache faire que r ; apprends que je fais aussi, quand je veux, de l'argent, ivre, de l'étain, du plomb, du fer, du cristal, du verre et sorte de matières ; il n'y a rien que je ne puisse faire, car Nicolas Flamel. En même temps, il tire d'un petit creu-  
 nacé sur une des longues tablettes chargées de cornues et bras qui entouraient la salle, une prise d'une poudre noire, applique sur mon doigt, qui devient d'argent. Il le frotte, et, une autre poudre verte : mon doigt devient de verre. Ah ! dis-je, messire Flamel, me voilà bien avancé avec un doigt de verre ! C'est celui avec lequel j'écris, et, si je le casse, je ne serais employé dans les finances du roi, où, cette année, j'agasse vingt-six livres en qualité de commis de la chambre des comptes<sup>13</sup>. Il prend mon doigt, y jette une autre poudre, et voilà de chair et d'os. Il me pose ensuite sa main sur le front : ma tête devient de verre. C'est encore pis ! lui dis-je ; que voudriez-vous que je fasse dans le monde avec une tête de verre ? Une ride, une tête creuse, une tête fêlée, encore passe : il y en a tant ! on n'y fait pas attention ; mais une tête de verre ! rien de ridicule ; partout on me remarquera, on me montrera, on se moquera de moi. Ajoutez qu'on trouve dans son chemin tant de têtes de bois, tant de têtes de fer, qui vous barrent, vous choquent, vous gênent, que je n'en aurai pas pour huit jours avec ma nouvelle

Allons, tais-toi, pleureur ! me dit-il en me donnant une tape sur le nez ; et ma tête redevient ce qu'elle était, c'est-à-dire, sans trop me vanter, une assez bonne tête. Or ça, dit-il à ceux qui l'entouraient, ce garçon me plait ; il est simple, il est curieux ; il désire plus de devenir sage que de devenir riche, qualité indispensable pour posséder la poudre verte ou poudre de transparence universelle : apporte-m'en un sachet. Il m'enseigne à m'en servir, me donne ses instructions, ses conseils, et fait signe qu'on me ramène sur la

Mon conducteur me renfonce la cornette sur les yeux, et de l'eau s'empare de moi. Les mêmes portes se rouvrent, se referment ; nous repassons l'allée en pente ; nous remontons l'escalier ; nous sortons de la maison. J'entends de nouveau le bruit des rues ; nous continuons à marcher. Enfin, mon conducteur s'arrête. Quelqu'un vous salue, me dit-il, rendez-lui son salut. J'ôte ma cornette ; je vois mon conducteur qui, me riant au nez, me fait faire une demi-pirouette et s'enfuit derrière moi. Je me retrouve au milieu des porteurs d'eau, des ra-



massours de claffons, des ericuses de pommes, par le même endroit où il m'avait pris.

PARIS DE VERRE. Je fus quelques instants à Paris. Enfin, quand j'eus recouvré la plénitude de mes sens et de ma raison, je résolus de parcourir le monde entier, maintenant. Ah! ce sera bien long, me dis-je aussitôt; bien du temps! Mais Paris, où je suis, n'est-il de son seul un petit monde? Je résolus de voir seulement Paris.

D'abord je voulus le voir en grand. Je montai sur le toit de Notre-Dame, et je jetai en l'air une pièce de canon. Aussitôt Paris, le grand Paris, avec ses domoies, ses clochers, ses fleches, ses châteaux, ses milliers de maisons, ses milliers de nouvelles maisons à tourelles, ses gens qui chassaient, qui poursuivaient les vieux bôt les maisons du quatorzième siècle, et qui, pour ainsi dire, se montraient vers la Cité<sup>15</sup>, se montre tout brillant, tout en verre. Je voyais sous terre les fondemens de ses premières enceintes, successivement bâties par les Rois les rois de la première race<sup>16</sup>. Je voyais les parties neuvième, bâtie par Philippe-Auguste<sup>17</sup>, qui subsistent, elles étaient habitées par les pauvres gens<sup>18</sup>, ou, comme les gens riches, par la canaille; tandis que la Cité, bâtie par Charles le Sage<sup>19</sup>, était remplie d'honnêtes gens armés, tout glorieux d'être chargés de la défense de la ville.

L'enceinte actuelle formait autour de Paris comme un chapelet de verre dont les grains, les ave, étaient les chapuchonnées ou du moins couvertes d'une tutare en verre et les pater étaient les forteresses<sup>21</sup> qui, de distance en distance, couronnaient les quatorze portes de la ville<sup>22</sup>.

A l'endroit où la Seine entre dans l'enceinte de Paris, droit où elle en sort<sup>23</sup> il y a une chaîne qui la traverse à l'autre<sup>24</sup>. Tous les matins l'on ôte ces deux chaînes; le soir on les remet. Je voyais alors les bourgeois, les bourgeois, d'enfermer la Seine; je les voyais intérieurement poudre, et sans ma poudre je les aurais vus de même.

A la Chambre des comptes, avant que j'eusse ma poudre, en examinant l'état des recettes et des dépenses du prévôté<sup>25</sup>, que les fermiers de la pêche des grands fossés de la ville<sup>26</sup>, ainsi que les fermiers des pâturages et des glaciis<sup>27</sup>, gagnaient beaucoup, gagnaient avec ma poudre que les gros poissons avaient le droit de vouloir suivre le droit chemin de la rivière, sans



its poissons, faire les musards dans les eaux bourbeuses des marais de Paris. Ces deux fermiers, surtout celui des pâturages, qui payait par an près de sept livres<sup>28</sup>, étaient fort mécontents ; ma poudre me montrait leur mécontentement franc et net.

Quelques fois je nouais le sachet de ma poudre, je réfléchissais quand je considérais Paris, relativement à sa situation, j'étais bien sot, avec tout son esprit, d'être venu se fixer là où il est. Mieux lui aurait valu la situation de Conflans, sur la rive gauche de l'Oise ; mieux encore celle de Charenton-le-Pont, sur la rive droite de la Marne ; ou mieux celle de Nevers, sur le cours de la Loire. Alors, quand les Anglais débarquaient une armée à Calais, ou quand les Allemands s'avancent vers Compiègne<sup>29</sup>, ni la rue Saint-Martin ni la rue Saint-Nicolas n'auraient plus peur<sup>30</sup> au milieu de la France.

Je trouvais Paris encore plus sot quand je considérais qu'au sud il était sorti dans la campagne au milieu des prairies de Saint-Germain, de Saint-Marceau<sup>31</sup>, et qu'au nord il laissait la campagne dans la ville<sup>32</sup>.

Les claires de maisons sont fort vastes, sans doute, cependant je crois qu'il y a au moins trois cent mille habitants à Paris. Je le crois, parce qu'à une grande montre de la garde bourgeoise, dans les plaines du faubourg Saint-Antoine, on y compare vingt mille hommes, tous vêtus de beaux hoquetons blancs, relevés de belles croix blanches<sup>33</sup> ; parce qu'à la derrenière procession générale du saint Innocent on y compte cent Parisiens nu-pieds<sup>34</sup>.

Il est curieux qu'avec la poudre de transparence on peut voir combien de classes différentes ont, suivant qu'ils sont différemment habillés, les mêmes hommes. Sous les drapeaux, les Parisiens ne voient que le sang et la guerre ; sous les bannières, ils ne voient que la pénitence et la paix.

Je remonta à divers intervalles sur le tours de Notre-Dame pour jeter ma poudre, pour voir, hors des maisons et dans les rues, le spectacle des trois cent mille Parisiens au premier son de l'angelus<sup>35</sup>, tous s'agenouillant, tous récitant la prière, puis tous se relevant, tous se mettant à marcher, à travailler, à chanter, à disputer, à jurer, à manger, à boire.

Il est fait assez généralement convenu, et hors de doute quand on considère la poudre de Flamel, est qu'à Paris la classe des nobles a diminué depuis que la clergie ou la science s'est répandue dans les autres classes.

Il en est de même de la classe des nobles, maintenant, à Paris,

bien moins nombreuse qu'autrefois ; et de cela on peut tirer deux raisons avec ma poudre ou sans ma poudre : la première, que depuis Charles VII, qui trouva les portes de Paris ouvertes au roi d'Angleterre dedans<sup>36</sup>, la cour se passa de Paris, et se passa de la cour<sup>37</sup>, de la noblesse par conséquent ; me, que Paris s'est lui-même anobli, dans ce sens que diverses professions des bourgeois sont devenues de plus en plus importantes ; et alors les nobles, ne trouvant plus dans la même ancienne différence d'homme à homme, se sont insensiblement allés ailleurs<sup>38</sup>. Du reste, les rois ont eux-mêmes connu cette nouvelle importance de la bourgeoisie ; et en est un qui plusieurs fois a mangé au milieu d'elle et qui a envoyé la reine accoucher à Paris<sup>39</sup>, afin que le roi de France fût Parisien.

Flamel avait bien raison de me nommer la poudre de science la poudre de science universelle. Avec son savoir j'avais tout ce que les autres savaient ; je lisais dans son livre comme dans la mienne.

Je suis Parisien, et je ne pouvais guère plus nettement que les autres Parisiens dire quels étaient, dans notre ville, les magistrats qui exerçaient l'autorité municipale, ou plutôt je croyais que les autres, que c'étaient les échevins. Mais enfin un jour, au quai de l'Ecole, ayant été frappé d'un coup de coudes par un homme marchant devant lui, sans autrement prendre garde à lui, qui marchaient dans une direction opposée, je lui jetai une poignée de poudre, pour voir si c'était volontairement ou par inadvertance qu'il m'avait frappé. Je lus dans ses pensées ce qu'il était un traité de la juridiction municipale de Paris. Sur ce qu'il n'était sans aucun droit que le Parloir aux Bourgeois<sup>40</sup>, ou le nom de Maison Commune<sup>41</sup> ou Hôtel-de-Ville<sup>42</sup>, n'était et n'avait jamais été qu'une maison de marchands. Suivant lui, les échevins et leur chef, le prévôt des marchands, n'avaient légalement de juridiction que sur le commerce de la ville, même, à la rigueur, que sur le commerce par terre ; et n'étaient à aucun égard magistrats municipaux. Je me moquai de lui, de même que les autres devaient s'en moquer ; mais je n'avais lu aussi dans ses pensées, et en fortex on ne peut que pour bien raisonner il fallait, avant tout, s'assurer la véritable signification des mots, et, pour cela, aller des mots aux choses, ou mieux, des choses aux mots. A l'instant que je me souvenais sa méthode, j'examinai ses pensées, et je vis qu'il raisonnait comme moi ; je me dis : Les magistrats qui sont chargés de veiller à la police

Arreté, à la propriété de la ville, sont incontestablement les magistrats municipaux. Je me demandai, il se demanda : Le prévôt des marchands et des échevins en sont-ils chargés ? Je me répondis, il se répondit : Non. Et le prévôt de Paris, l'est-il ? Je me répondis, il se répondit : Oui<sup>46</sup>. Je me dis, il se dit encore : Les magistrats qui sont chargés de construire, de réparer les édifices, les fortifications de la ville, sont incontestablement les magistrats municipaux. Je me demandai, il se demanda encore : Le prévôt des marchands et les échevins en sont-ils chargés ? Non, me répondis-je ; non, se répondit-il. Et le prévôt de Paris, l'est-il ? Oui<sup>47</sup>, me répondis-je ; oui, se répondit-il. Je me dis, il se dit aussi : Les magistrats qui sont chargés d'administrer le domaine, les revenus de la ville, sont incontestablement les magistrats municipaux. Le prévôt des marchands et les échevins en sont-ils chargés ? Ils ne le sont pas, me répondis-je ; ils ne le sont pas, se répondit-il. Et le prévôt de Paris, l'est-il ? Il l'est<sup>48</sup>, me répondis-je ; il l'est, se répondit-il. Je devais conclure et je conclus que ce n'étaient donc pas le prévôt des marchands et les échevins qui étaient les vrais magistrats municipaux de la ville, que c'était le prévôt de Paris, qui, sous un autre nom, était le vrai magistrat municipal de la ville ; il devait conclure et il conclut le même.

Je fus ensuite dans ses pensées que la juridiction du prévôt des marchands, des échevins, et celle du prévôt de Paris, étaient aujourd'hui fort mêlées, et qu'à la longue le président des magistrats des marchands, le prévôt des marchands, les magistrats des marchands, les échevins des marchands, comme on disait autrefois<sup>49</sup>, les échevins, comme on dit aujourd'hui, deviendront, par la seule influence du nom de prévôt d'échevins, du nom d'échevins, les magistrats municipaux<sup>50</sup>. Je fus de cet avis.

Je fus encore dans ses pensées que le nom d'Hôtel-de-Ville, donné à leur hôtel de la marchandise, contribuera aussi à déplacer l'autorité municipale. Je fus encore de cet avis.

Ce jour-là, en me promenant sur la place de Grève, il me prit envie de jeter une pincée de poudre devant cet hôtel. Je vis que la garde permanente de Paris, la confrérie des soixante arbalétriers et la confrérie des six-vingts archers<sup>51</sup>, y était entrée ; que ces confréries, qui venaient de prêter serment au prévôt de Paris, venaient le prêter aussi au prévôt des marchands<sup>52</sup>. Je vis qu'il en était de même des officiers des seize quartiers, des quarteniers ; de même des sous-officiers des quartiers, des cinquanteniers, des dixeniers<sup>53</sup>. Je vis d'ailleurs que l'importance du prévôt des marchands s'accroissait beaucoup des fréquents re-

par de l'Hôtel-de-Ville<sup>54</sup>, auxquels il présidait, et de la distribution des bourses de jetons de cuivre et de jetons d'argent<sup>55</sup>, et toutes passaient par ses mains.

L'Hôtel-de-Ville de Paris offre au dehors, j'en conviens, l'aspect misérable d'une grande grange, terminée par deux pignons<sup>56</sup>, et au dedans on y voit des poulailleurs, des toits à poutres comme dans quelques logis du roi<sup>57</sup>; mais on y voit aussi des salles de bains et d'étuves, une grande salle d'audience, une grande chapelle<sup>58</sup>.

Moi, dans ce moment, j'y voyais surtout un concours de gens de rivière, de pêcheurs, de bateliers, de pontonniers, de débateurs, de maîtres des ponts, un concours de gens de commerce, de maîtres des six marchandises ou des six corps de marchands, de courtiers des vins, de courtiers du sel, de courtiers de graisses, d'officiers aux ventes, de compteurs, de peseurs, de mesureurs<sup>59</sup>.

Je prenais particulièrement plaisir, en continuant à me promener sur cette place, à regarder dans une salle basse, à travers une muraille de grosses pierres de taille, les sergents de marchandise qui installent dans leurs fonctions les mesureurs, à enseigner deux nouveaux mesureurs à mesurer. Ils faisaient mettre un des deux mesureurs à genoux, lui faisaient embrasser le tour du hoisseau; ils faisaient verser par l'autre mesureur les noix, les oignons, les châtaignes, dans le bousin. Principe, leur disaient-ils: « Tout ce qui chet du hoissel, que le mesureur a retiré ses bras, est pour le vendeur; tout ce qui y tient est pour l'acheteur<sup>61</sup>. »

Ces grands bateaux d'oignons, de pommes, étaient en ce moment pour moi comme de grands bateaux de perles; ces grands bateaux de noix, comme de grands bateaux de topazes; ces grands bateaux de vin, stationnés au port Français, au port de Bourgogne, aux divers ports<sup>62</sup>, comme de grands rubis chassés dans le cristal de la rivière.

Cependant, le nouveau monde que je voyais dans le regard des autres hommes commençait à me distraire de mon travail. Mes supérieurs voulaient l'ordre; mes camarades étaient, par ma faute, obligés souvent de me remplacer. Les uns et les autres me témoignaient en termes polis, affectueux, leur mécontentement; mais l'irritation de leur cœur n'était pas visible sur mes yeux. Je ne les aimai plus. C'est par là que je commençai à être malheureux. N'importe, je n'en continuai pas moins mes courses.

La rue Saint-Denis achèterait, dit-on, tout Paris, excepté

no. Véritablement cette rue, la rue Saint-Martin, est encore plus riche<sup>63</sup>. Un jour, comme midi sonnait, je voulus voir ces deux rues. Je jette en l'air ma poudre, et tout aussitôt elles se hangent en deux longues galeries transparentes, ou les vendeurs, tout en mouvement, tout en feu, disaient : Sur ma parole ! sur mon honneur ! c'est du bon ! c'est du solide ! croyez-m'en ! je vous le garantis ! Et dans leur pensée je lisais : Vous êtes un sot, je me moque de vous, vous me paierez bien mes paroles. De leur côté, les acheteurs, qui étaient trompés, rompaient à leur tour. Je n'en ai pas besoin, disaient-ils, c'est par hasard que je me suis arrêté. Et dans leur pensée je lisais : Je ne puis m'en passer ; autre part on m'en a demandé le double ; nous ne savez pas votre métier. Au fond d'un ténébreux magasin je voyais un épicier, en habit de serge et de cuir<sup>64</sup>, jaunir, étendre le beurre<sup>65</sup>, huiler le safran<sup>66</sup>, tandis que sa servante achetait au boucher de la viande qu'il avait, contre les ordonnances, soufflée avec sa bouche<sup>67</sup>. J'en voyais un autre, qui venait d'empiler dans une cave humide les épices pour les rendre plus pesantes<sup>68</sup>, aller acheter chez un drapier, son voisin, du drap que celui-ci mouillait pour que le mesurage lui en fût plus avantageux<sup>69</sup>. Je voyais une jolie boutiquière faire un faux poids avec des poids qui n'étaient pas faux ; son mari, assis à côté d'elle, riait sous cape quand elle donnait habilement un petit coup à la balance pour la faire pencher du côté de la marchandise : il ne savait pas encore que sa femme était bien plus habile à faire quelques autres petits tours dont il n'aurait pas ri. Tout près, un autre marchand riait aussi en regardant la bannière sur le pignon d'un marchand de mêmes marchandises que les siennes : il ne savait pas non plus que ses associés le volaient, qu'il était sur le point de faire aussi banqueroute, et d'avoir son pignon ombragé aussi d'une bannière<sup>70</sup>.

Dans ce temps, l'or, l'argent et les étrangers affluaient en France, surtout à Paris, surtout dans ces deux rues, ainsi qu'à la grande halle, qu'on peut appeler la halle des halles, car toutes les principales villes manufacturières y ont un quartier ou une halle de leur nom<sup>71</sup>. Cependant partout, et même là, les marchands ne cessaient de dire que le commerce était dans une grande crise, que le commerce languissait, que le commerce était mort ; et lorsque leurs fils voulaient étudier les lois, prendre l'habit ecclésiastique ou le plumet des gens de guerre, ils leur disaient, en faisant sonner leurs sacs : Sots que vous êtes, apprenez qu'il n'y a que notre état ou l'on soit riche.

Je pensai alors à ces bons villageois que la vente de leurs bes-

tiaux rend marchands quelques jours de l'année. J'aurais parié, j'aurais juré qu'ils avaient plus de bonne foi; mais, comme il m'en coûtait rien, je voulus le voir. Vous savez que, de même que l'élégante population de Paris est pressée, au nord et au midi, par l'agreste population des maraîchers, des laboureurs, des vigneron; au levant par la sauvage population des bucherons, des boisseliers de la forêt de Bondi et des vastes forêts qui l'avoisinent; au couchant par la pauvre population des plantiers et des tuileries<sup>72</sup>, de même l'élégant commerce des rues Saint-Martin, Saint-Denis, de la Grande-Halle, de la Ferronnerie, est pressé par le commerce rustique, par les nombreux troupeaux bêlants qui remplissent les parcs des chaux dressés dans la rue Saint-Honoré devant le Louvre, où se tient le marché aux brebis<sup>73</sup>. J'y allai, j'y répandis une très petite pincée de poudre, comme suffisante pour voir ces bons, ces frans bourgeois, ces marchands des premiers âges du monde. Oh! c'étaient les marchands de la rue Saint-Martin, de la rue Saint-Denis, en habit de bure, la houlette à la main au lieu de l'aune. Je ne fus donc plus surpris de voir au milieu du commerce, au milieu du commerce de Paris, la ruse et la duplicité. Ne croyez pas cependant qu'à chacun des pignons qui forment les deux longues lignes de scie que figure chacun des côtés des différentes rues de cette ville<sup>74</sup> il y ait un malhonnête homme. La population de Paris, comme celle de toutes les villes, de toutes les campagnes, flotte entre les très malhonnêtes gens, dont il y a un petit nombre, et les très honnêtes gens, dont il y en a un grand nombre, s'approchant plus souvent de ceux-ci que de ceux-là. Je remarquai aussi qu'en général les plus heureux, les plus riches, et même, à leur insu, les plus fins, étaient les plus sincèrement honnêtes. Jamais les sergents de l'Hôtel-de-Ville, mesureurs de mesures<sup>75</sup>, n'entraient dans leur boutique, toujours remplie de gens que la bonne renommée faisait venir, que la bonne foi faisait revenir.

En quel lieu, en quelle ville, le commerce aujourd'hui ne veut-il pas s'étendre? A Paris, s'il est arrêté dans les quartiers du midi par les gens de loi, les gens d'église, les gens de collège, il gagne les quartiers du levant, et plus rapidement encore les quartiers du couchant.

C'est là que sont les halles et l'hôtel des Monnaies<sup>76</sup>. Ma poudrière me fit voir combien les besoins étaient irrités par les halles des halles, combien ils l'étaient par le son des pièces frappées à l'hôtel des Monnaies; mais bientôt elle me fit voir plus clairement encore combien ils étaient comprimés devant les gens



ses chaînes de fer attachées aux justices de Montfaucon et de la Croix du Trahoir<sup>77</sup>.

Tout près de là elle me fit voir aussi combien le besoin de blasphémer, de jurer le vilain serment<sup>78</sup>, était comprimé aussi dans les hommes colères qui passaient près du Pilon, où l'on perce les langues<sup>79</sup>.

Messire, continua mon ancien camarade, que le cimetière des Saints-Innocents, que ce grand carré où est ensevelie presque toute la population de Paris<sup>80</sup>, où les diverses assises de terre sont formées des diverses générations, où tous les jours la poussière et les ossements des pères tombent sur les bières des fils, est un lieu redoutable ! Cependant les scènes que je voyais dans les maisons transparentes qui l'entouraient n'étaient rien moins que lugubres ; elles me rappelaient ces grandes gravures funèbres des vêpres des morts qu'entourent des rangées de miniatures facétieuses<sup>81</sup>.

Dans une de ces maisons était une jeune personne qui, à l'entrée du roi, avait représenté une des cinq lettres personnifiées du nom de Paris<sup>82</sup>. Rien n'égalait sa vanité ; on ne pouvait plus lui parler, on pouvait à peine la regarder. Il en était ainsi des quatre autres lettres ; il en était encore ainsi des trois jeunes gens qui, à la même entrée, avaient représenté le mystère des Trois-Etats<sup>83</sup>, toutefois avec cette différence que les cinq jeunes personnes se croyaient à peu près égales en honneur, tandis que les trois jeunes gens se méprisaient mutuellement, de cette manière que le tiers état, qui se croyait le plus puissant, était méprisé par la noblesse, qui était méprisée par le clergé.

À l'autre extrémité du cimetière était, dans une autre maison, la jeune capitainesse d'une petite ville forte<sup>84</sup>. Elle parlait de tranchées, de boulevard, d'attaque, de défense. Elle s'enflait aussi et crevait aussi de vanité.

Il y avait tout à côté une maison remplie de danseurs et de danseuses. J'aurais, dans ce moment, voulu qu'il en fût à la ville comme au village, où les jeunes filles, dès qu'elles sont épouses, cessent de danser, et qu'alors les prêtres ne se fâchassent plus<sup>85</sup>.

Les prêtres se fâchent aussi contre les bains des nouvelles accouchées, que viennent, dans leurs maisons, environner les jeunes femmes et les jeunes filles<sup>86</sup> ; ils se fâcheraient bien davantage s'ils avaient la poudre de transparence, s'ils avaient vu, comme je la voyais, une de ces maisons attenant à celle des danseurs.

Les prêtres ont tort de se fâcher contre le blanc et le rouge que mettent les femmes<sup>87</sup>. Je voyais près de là, à un troisième étage, dans son comptoir<sup>88</sup>, une jolie femme au milieu de ses po-

tus flacons et de ses petits pots, qui insensiblement, sans s'en fût aperçue, s'était enlaidie, défigurée à faire peur.

J'entendis au premier étage d'une maison, où le desport était orné d'une statue de la Vierge<sup>89</sup>, le bruit de quelques meubles qui me fit lever la tête. Je vis une belle demoiselle, depuis peu fiancée. Elle se montrait avec son futur époux aussi sévère qu'elle l'avait été avant cette épreuve<sup>90</sup>; elle se promettait même d'attendre la pleine lune pour la célébration de son mariage<sup>91</sup>. Je ne pouvais me lasser de la regarder.

Ici deux jeunes époux avaient imprudemment fait le serment de garder temporairement la chasteté<sup>92</sup>; ils mangeaient des herbes<sup>93</sup>, pour être moins tentés d'enfreindre leur vœu. Je ne pouvais me lasser de rire.

Plus loin des vieillards libertins se nourrissaient de turlupinades pour rappeler leur jeunesse<sup>94</sup>. — Plus loin d'autres vieillards se teignaient les cheveux avec des baies de sureau<sup>95</sup>. Plus loin des hypocrites, pour se donner le teint du jeûne et de la piété, se pâlisaient le visage avec du cumin<sup>96</sup>.

J'avais repris le chemin de ma maison, lorsque j'aperçus, au milieu d'un grand rassemblement de gens, sans poudre de transparence. Aussitôt il me prit envie de leur dire que c'est vrai que celles qui se sont converties se donnent au Seigneur avec pureté à Dieu qu'on le dit. J'allai rue Saint-Denis jeter de la poudre devant les bâtiments des filles repenties<sup>97</sup>. Je vis que la religion avait lavé leur âme et leur cœur. C'étaient comme des linges souillés, hideux, plongés dans le courant de la vie, qui reprenaient leur netteté et leur blancheur. Quel plaisir j'ai depuis écrit l'allocution de cet article du chapitre de la prévôté : « Aux pauvres filles pénitentes, dix livres par an, en pitié et en aumosne, pour avoir du pain, dont elles ont grand besoin et souffrette<sup>98</sup>. »

A Paris, comme vous le savez, il y a six bacs<sup>99</sup>, qui ne tiennent lieu des six ponts qui manquent. Au passage du Louvre et à celui des Carmes barrés<sup>100</sup>, où l'on traverse la rivière, on paie, comme vous le savez aussi, un denier tournois, tandis qu'aux autres bacs, où l'on ne traverse qu'en traversant la rivière, on ne paie qu'un denier tournois<sup>101</sup>. J'allai par le bac de Saint-Gervais, où j'eus une des grandes peurs que j'ai eues en ma vie. Lorsque nous fûmes au milieu de la rivière, le batelier, avec qui j'étais seul, me dit que les eaux étaient basses, et que je devrais bien lui donner un parisien au lieu d'un tournois. Je lisais dans son intérieur, et je lui dis : Vos camarades



demandent qu'un denier tournois ; si vous prenez plus de peine qu'eux , c'est que ni votre croc ni votre aviron ne sont ferrés , quoique nous soyons entre Saint-Martin et Pâques ; c'est surtout que vous vous ingérez de passer l'eau à un bac de Paris sans avoir fait votre apprentissage pendant sept années , ni votre service de valet de bateau pendant trois<sup>103</sup>. Rien n'offense les hommes comme la vérité. Je lus en lui qu'il voulait faire chavirer le bateau et se sauver à la nage. Mon ami , lui dis-je , croyez que je sais aussi bien nager que vous. Je lus qu'il voulait alors me donner un coup d'aviron sur la tête. Mon ami , ne levez pas votre aviron sur moi , vous vous feriez pendre avant qu'il fût nuit. Nous abordâmes. Je lui donnai un denier tournois ; il se mit à crier : Au sorcier ! Mais je m'étais sauvé dans la foule.

J'avais acheté , il y avait quelque temps , du bois au chantier de la bûcherie<sup>103</sup>. L'officier préposé à la mesure du bois , ou mouleur juré<sup>104</sup> , trouvait que les bûches , qui , suivant les réglemens , devaient avoir trois pieds et demi de long , si elles étaient portées par eau des pays au dessus de Paris , et deux pieds et demi , si elles étaient portées des pays au dessous<sup>105</sup> , avaient ces dimensions , quoiqu'elles ne les eussent pas. Il trouvait aussi le moyen de remplir le cercle de fer ou l'aune<sup>106</sup> avec moins de bûches que les autres. Je m'étais plaint , et je n'étais pas le seul. On disait qu'il était capricieux , qu'il était maladroit ; on en donnait diverses raisons. Ce jour-là , qu'il venait de chez le marchand de bois , je vis dans ses poches la véritable.

Les bonnes années pour le diable sont les années où il n'y a pas d'épidémies ; car , bien souvent , les gens qui n'ont pas peur de la mort n'ont pas une très grande peur du mal. Les mauvaises , les plus mauvaises années pour le diable , sont celles où tout le monde crant pour sa fortune ou pour sa vie. Une de ces années , il vint la nouvelle que les ennemis approchaient de Paris. Aussitôt on entend les trompettes d'alarme sonner aux halles , au Petit-Pont , au Palais ; ordre de tenir les chiens enfermés , sous peine d'être pendu<sup>107</sup> ; la ville n'est plus éclairée la nuit , comme à l'ordinaire , par les nombreuses lampes qui brûlent devant les statues ou les images des saints<sup>108</sup> , mais par l'illumination générale de toutes les maisons , toutes obligées d'avoir devant la porte un seau plein d'eau et une chandelle allumée<sup>109</sup> ; à tout moment on entend des patrouilles , on entend demander le mot du guet<sup>110</sup>. Je parcourais les rues ; je jetais en l'air ma poudre : les amours , les plaisirs , s'étaient envolés.

Mais bientôt un Dauphin naquit , et voilà toutes les cloches de toutes les paroisses qui , durant six heures , carillonnaient sans

cesse, sans interruption<sup>111</sup>; bientôt je vis le roi qui fit trée, précédé de cinquante-six trompettes sonnant<sup>112</sup>; un autre beau bruit. Je tire vite mon sachet.

En quelques moments, je me trouvais porté par la foule au Palais. Un vieillard passa près de moi, qui se disait : les temps sont changés ! J'ai vu en plein jour les loups dévorer milièrement ici, à cette même place; ils ne faisaient pas de mal au peuple; ils venaient remplir la destination que les carnivores ont peut-être reçue de la nature; ils venaient dévorer les cadavres<sup>113</sup>. Ici, près de ces grandes prisons, au pied des tours, j'ai vu cette même place encombrée d'Armagnacs qu'on jetait du haut des créneaux; j'ai vu, quelques jours après ce massacre, les Parisiens, ou du moins les plus ardents partisans du duc de Bourgogne, se couronner de roses<sup>114</sup>. Aujourd'hui les Parisiens étaient Bourguignons; et, ces jours-ci, les Parisiens, devenus Armagnacs ou royalistes<sup>115</sup>, ont fait parler la langue à un pauvre diable qui les accusait d'être Bourguignons<sup>116</sup>.

Toujours entraîné par la foule, ou toujours suivant, j'entendis deux prières bien différentes. Mon Dieu, mon Dieu, l'homme dans l'ardeur de ses vœux, conservez notre roi, conservez ses jours jusqu'à l'âge des anciens patriarches ! L'autre homme, au contraire, comptait les années du roi, s'exagérait ses maladies ou ses dangers. Je tirai deux fois mon sachet. Le premier était un oiseleur, qui craignait d'être obligé, à l'entrée d'un nouveau roi, de lâcher plusieurs centaines de ses oiseaux<sup>117</sup>. Le second était un prisonnier d'état, enfermé derrière des murailles de dix pieds d'épaisseur. Il est inutile de dire que des centaines de prisonniers demeurent les marchands d'oiseaux<sup>118</sup> j'avais été à la messe<sup>119</sup>.

Ce quartier, que le séjour du roi vint animer, attirait mes fréquentes observations et me fit faire de grandes découvertes de poudre.

J'y vis un grand seigneur, au milieu de sa noblesse, dans le moment où il commençait un singulier dialogue avec sa conscience. Tais-toi ! lui disait-il, tais-toi ! attends que j'aie vingt, trente ans au plus, je vivrai plus saintement ; j'aurai plus malin que le diable, car, en tout événement, je mourrai et j'irai enterrer avec l'habit d'augustin ou de franciscain<sup>120</sup> ; saint augustin, saint François, ont le bras assez long pour me tirer de là ou que j'aie.

Je ne pus voir comme se tait ou s'apaise la conscience du grand seigneur, parce qu'en ce moment je fus distrait par

un grand seigneur, monté sur un beau cheval, couvert de velours<sup>121</sup>, ayant son épouse montée derrière lui<sup>122</sup> : il pensait à la plus jeune des femmes de son épouse, en même temps qu'elle pensait au plus âgé des pages de son époux.

Dans le quartier Saint-Antoine, et même dans les autres quartiers de Paris, les ordonnances sur le balayage<sup>123</sup> ne s'exécutent que difficilement, à cause de la grande quantité de chevaux. Les gentilshommes, les gens distingués, vont se visiter à cheval<sup>124</sup>; les juges vont à l'audience à cheval<sup>125</sup>; le clergé va dans les rues à cheval, et, à certaines solennités, reste à cheval<sup>126</sup>; les moines prêchent souvent à cheval<sup>127</sup>; enfin le connétable Saint-Pol, partant de la Bastille pour aller se faire couper la tête à la Grève, monte à cheval<sup>128</sup>. Je voyais des scènes fort curieuses. C'était grand dommage que ma poudre, qui me rendait transparents les acteurs, ne pût arrêter leurs chevaux.

Dans ce quartier, où le beau monde ne sort la nuit qu'avec des torches, des flambeaux de poing<sup>129</sup>, à la différence des autres quartiers, où ordinairement les gens ne sont guère éclairés qu'avec les lanternes à la main, soit pour leur sûreté, soit pour obéir aux réglemens<sup>130</sup>, il me semblait abusif que la justice, par respect pour les grands, ne se fît pas ouvrir les portes de leurs hôtels<sup>131</sup>, où, à travers les grosses murailles des façades, je voyais des malfaiteurs qui s'y cachaient, qui, exempts de la crainte des archers et des sergents, mangeaient, buvaient, dormaient en paix. C'était surtout dans le magnifique hôtel du Pet-du-Diable<sup>132</sup> qu'ils défiaient le plus joyeusement les lois.

Le temps du séjour de la cour à Paris est le temps de la *belle chère*, où les cabaretiers et les rôtisseurs ne sont pas tenus de remettre le menu de leur compte<sup>133</sup>. Personne, comme moi, n'a vu comment les ongles de la friponnerie s'allongent quand elle est à son aise, quand elle est au quartier Saint-Antoine. Aussi voyais-je qu'il tardait de plus en plus à tous ces grands seigneurs de retourner dans leurs châteaux, où tout abonde, où, sans autre monnaie, tout est payé en quittances.

Il est quelquefois à Paris un temps qui n'est pas, il s'en faut bien, celui de la *belle chère*, mais celui de la mauvaise et de la fort mauvaise chère; où les Parisiens ne trouvent à la place du Châtelet, à la Cossonnerie, à la porte Baudoyer, au Petit-Pont, ni salaison, ni gibier, ni volaille<sup>134</sup>; où ils ne trouvent, aux pierres à poisson, ni poisson de mer, ni poisson d'eau douce<sup>135</sup>; où ils ne trouvent à la rue Neuve-Notre-Dame, au cimetière Saint-Jehan, ni fromage, ni beurre, ni œufs<sup>136</sup>; où ils ne trouvent, à la halle fermée, ni grains, ni farine<sup>137</sup>; où ils ne trouvent, au

marché aux poureaux, que des supplices, que des chaudières d'eau bouillante, dans lesquelles ont fait expirer les malheureux<sup>138</sup>; où, même au marché à la place aux chats<sup>139</sup>, ils ne trouvent pas de chats.

Que de fraudes m'a découvertes, dans le temps de *ma* poudre de transparence ! Ce temps est celui de la *belle* cherté des accapareurs. Ils gagnent les agents publics chargés d'enregistrer aux portes de la ville les voitures des vivres qu'on y amène<sup>140</sup>; comme ces voitures sont les seules à roues ferrées qu'on entende à Paris<sup>141</sup>, ils font entrer les vivres dans des voitures à roues non ferrées, et, au lieu de les amener aux marchés, ils les amènent chez eux.

Sur les routes, je rencontrais aussi des marchands qui n'avaient pas payé le prix de leurs bestiaux; je voyais en eux qu'ils allaient les vendre aux villes voisines; j'entendais qu'ils fussent aux ministres de la justice chargés de les arrêter qu'ils allaient les vendre à Paris; et aussitôt, en vertu des privilèges de l'approvisionnement de cette ville, ces marchands étaient sous la sauve-garde du roi<sup>142</sup>, et continuaient avec leurs troupeaux tranquillement leur route devant les sergents, l'épée au côté, les poignards sous le bras<sup>143</sup>.

Je répandais encore ma poudre, et je voyais les meuniers auxquels dans ce temps il est défendu de prendre la mouture et grain, mais seulement en argent, à raison d'un sou par setier<sup>144</sup>, la prendre ostensiblement en argent et furtivement en grain.

Je voyais aussi l'enceinte des fours des boulangers, qui, contrairement de l'enceinte de Paris, se rétrécir toujours de plus en plus. Je voyais grand nombre de boulangers se dire : J'ai deux fours; si j'en démolissais un, la police me forcerait à le rebâtir<sup>145</sup>; j'en aurai deux qui, réunis, ne seront pas plus grands qu'un. Ainsi que la police les y obligeait, les boulangers tenaient bien sur la fenêtre de leur boutique une balance permanente avec laquelle l'acheteur pouvait peser le pain<sup>146</sup>; mais je voyais au fond de leur cœur que, si leurs poids étaient justes quand on ne veut pas être voleur, ils ne l'étaient pas assez quand on veut être honnête homme.

La partie septentrionale de Paris ressemble aux provinces du septentrion de la France, et aux provinces du midi la partie méridionale; on peut-être, et plus exactement, le nord de Paris ressemble au nord de l'Europe, où est la manufacturière Angleterre, l'industrielle Allemagne; et le midi de cette ville au midi de l'Europe, où est la savante Espagne, la spirituelle Italie.

J'avais déjà fait assez d'observations sur la partie septentrionale. Je voulus en faire sur la partie méridionale.

Le grec a d'abord jeté un si grand éclat, que les savants en cette langue ont été les premiers savants. Tous les jeunes gens, tous les pères de famille, ont voulu apprendre le grec ou le faire apprendre à leurs enfants<sup>147</sup>. Les écoles grecques ont considérablement accru les bâtiments de la partie méridionale de Paris; elles en ont aussi accru la population. Je voulus voir si le grec avait mûri l'esprit humain autant que je l'entendais dire.

Je pris mon sachel; je visitai les collèges de l'université; j'examinaï des milliers de têtes d'écoliers. Je vis dans un grand nombre comme des rudiments dont plusieurs feuillets sont mal assembles, plusieurs autres à moitié déchirés. Je remarquai d'ailleurs que les pensées, bien rangées dans la tête du régent, allaient bien se ranger dans les têtes des écoliers; je remarquai encore qu'elles allaient se déranger dans les têtes mal faites, de même que dans les têtes bien faites elles allaient toujours bien se ranger, quoiqu'elles fussent quelquefois mal rangées dans la tête du régent.

Il en était de même aux auditoires de justice : les pensées bien rangées dans les têtes des avocats allaient bien se ranger dans la tête des juges. Toutefois, les têtes mal faites des juges dérangent les paroles bien rangées des avocats, de même que les têtes bien faites des juges donnaient de l'ordre aux paroles des avocats, quand elles n'en avaient pas. Je remarquai aussi dans la tête de plusieurs avocats comme des exploits, des actes illisibles ou à moitié déchirés, et dans la tête de plusieurs juges comme des mémoires d'avocat, illisibles ou à moitié déchirés. C'étaient des avocats ou inhabiles, ou qui n'avaient pas assez étudié leur cause; c'étaient des juges ou inhabiles, ou qui à l'audience avaient somnolé les yeux ouverts.

Je ne remarquai pas d'ailleurs que la raison des écoliers grecs fût meilleure que celle des écoliers latins.

Je ne remarquai pas non plus qu'au Parlement, au Châtelet, où il y a beaucoup de grec, les juges jugeassent mieux qu'à la cour des monnaies, à la cour des aides, où il n'y en a pas, du moins que je sache.

Mais telle est à Paris, depuis le milieu de ce siècle, la réputation du grec, que, pour parler de la subtilité, de la finesse ou de la vivacité d'esprit, on ne dit plus : C'est un Normand, c'est un Gascon; on dit : C'est un Grec, un grand Grec.

L'art de l'imprimerie, qui avait été découvert à Mayence, avait dû nécessairement diriger son essor vers la savante France,

vers la savante ville de Paris, vers les savants quartiers de cette ville, vers les quartiers de la partie méridionale : c'est ce qui était arrivé. Trois imprimeurs allemands, Ulric Gering, Martin Crantz, Michel Friburger, étaient venus en 1470 établir leurs ateliers au collège de Sorbonne<sup>148</sup>. D'autres ateliers s'étaient établis dans d'autres collèges<sup>149</sup>, auprès de ceux-là, et, auprès de ceux-ci, d'autres. Auparavant on ne comptait à Paris qu'un petit nombre d'écrivains-libraires, qui n'avaient qu'une petite boutique, qu'un petit nombre de rayons, qu'un petit nombre de livres et de manuscrits. Bientôt les imprimeurs-libraires leur succédèrent : leurs boutiques s'agrandirent, leurs longs rayons prirent un grand nombre des livres imprimés. Les livres multiplient les lecteurs, les lecteurs multiplient les livres ; les livres multiplient les imprimeurs, qui accroissent sensiblement les bâtiments de ces quartiers<sup>150</sup>, où leurs maisons sont les plus blanches et les plus belles. Ma poudre les rendait transparentes, ainsi que ceux qui les renfermaient. Les chefs et leurs aides me parurent en général de bons gens, mais fort vaniteux. Je le leur passai, à cause de leur science, de leur habileté, de leur application continuelle. Je remarquai surtout les chefs : ils ne pouvaient se lasser de lire, de relire leurs lettres distinctives, leurs devises<sup>151</sup> ; se vendant à l'enseigne de... [C'est, se disaient-ils, dans un livre, la devise que le lecteur lit<sup>152</sup>, qu'il retient le mieux. Ils trouvaient que la qualité d'*étudiant*<sup>153</sup>, de bachelier, de maître es arts, d'honorable homme<sup>154</sup>, s'associait naturellement à celle d'imprimeur-libraire<sup>155</sup>. J'examinai ensuite en eux un point plus délicat. La conscience leur parlait comme aux grands seigneurs, mais combien les imprimeurs-libraires ont plus d'esprit pour faire taire ou pour l'apaiser ! Ma petite mignonne, lui dis-je, ils, nous imprimons, il faut en convenir, de méchantes choses, mais nous en imprimons aussi de bonnes ; nous faisons du mal, mais nous faisons aussi du bien. Ma petite mignonne, lui disaient-ils encore, nos devanciers les écrivains-libraires ne pouvaient, il est vrai, gagner que quatre deniers sur chaque livre qu'ils vendaient aux personnes de l'université, et six deniers sur chacun de ceux qu'ils vendaient aux autres<sup>156</sup>, tandis que nous aujourd'hui, nous gagnons de l'argent et de l'or à pleines mains, mais nos fils gagneront moins, nos petits-fils moins : nous leur sommes en bons pères, leur laisser quelque chose. Ma petite mignonne, tenez compte aussi de ce que nous ne sommes pas obligés de fonder des bourses d'étudiants, des obits anniversaires, des messes tintées, et de ce que cependant nous en fondons<sup>157</sup>. Ma petite mignonne, allons ! paix ! la paix !



les expéditions d'Italie, les fréquentes relations avec ce pays, encore influé sur Paris, mais principalement sur la partie lionnaise.

J'ai remarqué, aux différentes représentations des cérémonies des jeux scéniques, une plus grande perfection dans les arts ; j'y ai remarqué, ma poudre m'y a fait remarquer plus tôt pour les spectateurs.

Quand je rencontrais les jeunes clercs, les bédouins conduits par abbé monté sur un âne, qui tous les ans viennent s'exposer aux huées du peuple<sup>160</sup>, le sachel de Flamel me faisait voir de meilleures dispositions pour cette scène d'humilité.

La procession que les pâtissiers font en honneur de saint Michel, les diables et les anges, montés sur des chevaux, avaient l'air plus diabolique, plus angélique. Ma poudre volait, et je vis combien au milieu de la jeunesse était salutaire l'excellent jeu de la grande balance que saint Michel agitait<sup>161</sup> avec un air solennel.

Un mystère du *Juif* de la procession de l'octave<sup>162</sup>, tout le monde voyait comme moi la petite coquette parisienne, avec ses faibles airs de coquetterie du treizième siècle, vendant l'hostie au Juif, qui la perçait à coups de canif ; mais je voyais mieux que d'autres l'irritation des esprits, que les acteurs savent aujourd'hui si bien exciter dans cette scène de sacrilège.

Si je n'avais eu ma poudre, je n'aurais jamais cru que la représentation de la danse macabre<sup>163</sup> produisit d'aussi bons effets.

Les spectateurs voulaient tous se convertir, tous devenir honnêtes gens, en voyant la mort, avec son bras formé de deux grands os, entraîner vers la porte de l'autre monde chacun des divers personnages personnifiés, qui faisaient, ainsi que la mort, de variées, de grotesques grimaces.

J'eus aussi la même curiosité que le roi<sup>164</sup> : j'allai voir les fêtes du collège du cardinal Lemoine. Le boursier, qu'on avait élevé en cardinal, se donnait, aux offices et au festin, des airs moitié français, moitié romains ; il émerveillait même les clercs normands de l'hôtel de Bourgogne, venus, suivant leur usage, pour chanter les chœurs<sup>165</sup>. Le jeune cardinal, en même temps il bénissait les assistants, répandait ses dragées et ses sucres d'une manière si noble et si gracieuse qu'il rappelait, qu'il faisait revivre le bon fondateur de la maison. Je n'ai jamais vu de monde aussi unanimement satisfait ; jamais je n'ai déversé ma poudre avec plus de plaisir que dans ces jeux institués avec la plus tendre et la plus ingénieuse reconnaissance<sup>166</sup>.

Sur la même rive gauche de la Seine, où j'avais vu jouer

cette petite comédie académique , je vis jouer , à qu de là , une petite comédie judiciaire , et bientôt après comédie guerrière.

Je passais un jour dans la rue de Saint-Pierre-à remarquai un grand nombre de sergents royaux à droite et à gauche ; j'avançai ; la porte de l'officialité les sergents de l'official sortent menant un homme à gamie , auquel ils disent : Vous êtes absous ! vous êtes ils souriaient. Je voulus savoir pourquoi. J'eus mon sachet , et je lus dans leur pensée : Votre liberté finit d'un instant ; les sergents royaux sont à quelques minutes attendent ; vous êtes un benêt. Effectivement , à quel fut repris par les sergents royaux , dans la tête des Vous êtes un benêt ; vous vous croyiez quitte envers la ville parce que vous aviez été absous par la justice que. Je regardai dans la tête de l'accusé , je lus . Vous des benêts de prendre tant de précautions , de tant de ce qui se passe à mon égard ici est d'usage toutes les délits compète aux deux juridictions <sup>160</sup> ; mais je me défie facilement de ce nouveau tribunal que de l'autre , car j'ai un avocat et je n'ai pas de mauvais juges.

Quelques jours après je vis à la porte de Nesle mes fort irrités l'un contre l'autre ; ils se défiaient , ils combattre , ils voulaient prendre champ <sup>160</sup>. Tous les deux , excepté un seul , tâchaient de les séparer , de Je tirai encore mon sachet , et je lus dans la tête de que , puisque ces gens-là faisaient tant de bruit , ils n'ont plus envie de combattre que ces deux chevaliers , l'autre Espagnol , qui firent aussi beaucoup de bruit publier dans toute l'Europe qu'ils partiraient , l'un de tre d'Espagne , pour aller se battre à outrance devant la Ville de Paris , qui , au jour fixé , ou toute la place toutes les fenêtres des maisons étaient pleines , non point , parce qu'un seul des deux chevaliers parut fut parce que l'autre ne paraissait pas.

Qui n'a mille fois remarqué sur le pont Notre-Dame pont au Change ces deux continuels cordons que forment dans son mouvement d'une rive de la Seine à l'autre une variété de couleurs , d'âges et de figures qui divertissent les yeux et l'imagination. Vous vous doutez qu'il est difficile de rendre transparents ces deux cordons ou l'un des cordons. Je m'établis d'abord sur le pont Notre-Dame ; j'avais plus de crainte pour sa solidité depuis que j



nains le rapport des architectes à la Chambre des comptes, repassais dans ma mémoire : « A nobles hommes et sages conseillers... Jehan Lesourd, général maistre des œuvres maçonnaires du roi, et... Honneur, service, révérence, avec obéissance. Plaise à vous sçavoir<sup>168</sup> que le pont est encore bon, qu'il peut porter les allants et venants pendant cent ans plus. » Mais bientôt ayant, par mégarde, laissé tomber les grains de ma poudre, je vis que sous le pavé, enchâssé dans le ciment de chaux et d'huile<sup>169</sup>, les piles de bois qui portaient les maisons du pont étaient verrouillées dans les parties les plus faibles<sup>170</sup>. Je me hâtai d'aller sur le pont au Change, où, entre deux rangs de brillantes forges d'orfèvre bâties à droite et à gauche, je vis passer tant et plus de ces pauvres carriers qui tous les jours élargissent les profondes excavations desquelles Paris<sup>171</sup>, dans lesquelles il retombera ; tant et plus de ces plaideurs de Montmartre<sup>172</sup> qui allaient chercher parmi les maisons d'un cerceau pour enseigner<sup>173</sup> celles où l'on vend le meilleur vin à la sauge, le meilleur vin au romarin<sup>174</sup> ; tant et plus de ces pauvres gardeurs, de ces pauvres gardeuses des troupeaux de la porte Saint-Honoré<sup>175</sup> ; tant et plus de ces pauvres gens qui se disaient : D'après l'ordonnance du roi, j'ai pour moi de chaque muid de sel depuis la rue des Lavandières à Saint-Bertin-Poirée six sous, depuis cette rue jusqu'à celle Thibaut-Dez huit sous<sup>176</sup>, que je pourrai mettre en vin et en bière<sup>177</sup>, si je veux, au même prix, boire davantage ; tant et plus de ces pauvres regrattiers<sup>178</sup>, de ces pauvres colporteurs, qui ont leur boutique d'un bout de la ville à l'autre. Mais je vis aussi, au même temps, et pêle-mêle, de riches marchands, de riches bourgeois. Je vis aussi beaucoup d'espions de fraudes, de jurements, de blasphèmes : les amendes pécuniaires, dont une partie appartenait<sup>179</sup>, leur faisait bénir la dépravation du siècle. Je vis aussi des maîtres de poste, des chevaucheurs du roi, avec leur plaqué d'argent aux trois fleurs de lis<sup>180</sup>, qui envoyaient à tous les jours ces gentilhommes courant la poste<sup>181</sup>, ne payant que la poste et ne donnant qu'un méchant pour boire. Je vis, à plusieurs reprises, passer grand nombre de Jacobins ; il est vrai qu'ils sont tous au couvent de Paris<sup>182</sup> : tous étaient jeunes, tous philosophes, tous profondément occupés de la difficile définition de l'échec<sup>183</sup>. Je vis dans sa maison le chevalier du guet<sup>184</sup>, qui pour six sous par jour<sup>185</sup> sait ce qui se passe la nuit dans toutes les rues de Paris ; je vis qu'il ne sait pas ce qui se passe dans la journée. Je vis plusieurs amants. J'en vis entre autres deux qui se voyaient avec beaucoup de précaution. La jeune fille, coiffée en

cheveux mêlés de fleurs<sup>186</sup>, se penchait tendrement sur le jeune homme. Mon ami, dites-moi, qu'est devenu celui dont vous m'aviez parlé? Tâchez donc de le faire venir, mon ami, quand vous ne feriez que le faire souetter, car il a fait beaucoup de péchés: n'oubliez pas que vous en avez grand besoin. Je vis bien des gens qui, crainte de leur famille, imaginaient un prétexte pour s'absenter: ils étaient adultères; ils étaient excommuniés; ils ne pouvaient retourner à la messe. Je vis venir après eux des bourgeois allant porter à Notre-Dame les fleurs que leur paroisse<sup>187</sup>: il y avait dans leur pensée que même le paradis aime qu'on leur offre des bouquets. Je vis quelques hommes au visage farouche: ils cherchaient à gagner de l'argent; ils avaient battu leurs parents; pour avoir obtenu la dispense, il fallait aller à Rome<sup>188</sup>. Un jouteur vint à passer: dans son pays la justice l'avait condamné, mais on l'avait noyé si mal, qu'ayant été, suivant la coutume, immédiatement après repêché pour être enterré en terre sainte, il s'était sauvé; et dans ce moment il se promenait tranquillement, portant dans la poche l'extrait du procès-verbal de son exécution.

C'était aussi une belle occasion de bien examiner les hommes.

Je répandis plus de poudre que pour les hommes, car ils sont plus dissimulés. Je vis qu'il n'est pas vrai, comme on dit, que toutes les jeunes personnes aient d'abord l'intention de faire religieuses; au contraire, presque toutes celles qui se trouvaient sur le pont avaient grande ou très grande envie de se marier. Quelques unes cependant voulaient se donner à Dieu. Elles choisissaient d'abord l'ordre, c'était souvent la règle, souvent le lieu, souvent aussi la forme de l'habit, qu'elles se représentaient; elles se sentaient percées d'une toute jolie, toute petite personne, mais elles étaient en même temps sous le poids de ses pensées: elle avait ressemblance avec une recluse; les quatre murs et la voûte de l'étroit tombeau, par la main de l'évêque, où elle devait vivre et mourir, l'effrayaient pas; elle se réfugiait dans l'imagination. Quelques autres jeunes personnes, par une charité mal entendue, promettaient de délivrer des hommes condamnés à mort, au pied du gibet, offrir de les épouser<sup>189</sup>; d'autres, avec une charité plus ardente, se promettaient de délivrer les femmes, le plus laid. Elles se demandaient, en même temps qu'elles demandais, pourquoi les hommes n'avaient-ils pas été condamnés à être délivrés les femmes qu'on mène pendre, pourquoi d'eux n'avait-il pu offrir aussi d'épouser la première

y a plusieurs années, près la porte Saint-Denis. En ce  
 4 je vis combien sur les femmes est forte l'opinion, com-  
 pudeur maîtrise leur esprit : elles se mettaient à la place  
 de malheureuse, si indécemment pendue au milieu du  
 ; les cheveux flottants, le bas de la robe lié autour des  
 100. Toutes auraient préféré leurs anciens supplices ; elles  
 fit toutes préférèrent d'être noyées, brûlées, ou même enter-  
 res 100.

à ce temps je me souvins que, suivant un arithméticien  
 connaissance, il se disait chaque jour à Paris six cent  
 mensonges, dont cinq cent mille aux femmes, et six cent  
 médisances, dont cinq cent cinquante mille par les fem-  
 les calculs me donnèrent l'idée d'en faire d'autres plus im-  
 ta et plus sûrs. Un jour, à Paris, je comptai douze cent  
 rands ou petits services rendus, y compris les clefs ra-  
 se, les Dieu vous bénisse ! quand on éternue 100, l'indica-  
 re images des rues 101, des enseignes des maisons 100, des  
 re publics 100, y compris aussi, dans les quartiers éloignés  
 ais, de Notre-Dame, de Saint-Martin, ou de Saint-Eus-  
 les réponses aux questions : Quelle heure est-il ? — Un  
 jour je comptai deux cent cinquante mille personnes  
 vaient dans des verres de poterie, d'étain ou de bois, et  
 nte mille qui buvaient dans des verres de verre 100. — Un  
 our je comptai quarante mille chiens, soixante mille chats,  
 mille oiseaux, dont dix mille parleurs, le bec toujours  
 de sottises 101. — Un autre je comptai mille et quelques  
 -vous accordés par de jeunes personnes, ou à des gens qui  
 aient fait présent de beaux chapelets, de beaux agnus, de  
 reliques, ou à des pèlerins qui avaient vu Jérusalem, ou  
 avants en grec.

ais voulu voir, pendant le jour, Paris du haut des tours de  
 -Dame ; je voulus le voir aussi pendant la nuit. Les mai-  
 e Paris m'avaient paru de verre pendant le jour, pendant  
 elles me parurent de cristal, illuminées par soixante mille  
 ; et vingt mille chandelles 100. Les choses, les hommes, les  
 as des hommes, s'offrirent sous de nouvelles formes, de  
 les teintes, de nouvelles couleurs.

combien d'autres observations, de combien d'autres faits  
 rdinaires j'aurais à vous faire part ! Mais je me hâte de  
 pprendre comment je perdis mon sachet de poudre.

uis quelque temps cette rare faculté de pouvoir tout ren-  
 nsparent me rendait l'homme le plus malheureux. Rare-  
 e pouvais m'adresser à un tailleur, à un marchand et à bien

d'autres , sans qu'ils voulussent s'approprier de moi qu'il leur était dû , sans que je voulusse les semoncer, monner , sans qu'ils voulussent me sauter aux yeux. Le bruit s'était d'ailleurs répandu , je ne sais parmi les personnes de ma connaissance , que j'ai pour voir les pensées les plus cachées. Hommes et femmes gissaient dès que je les abordais ; personne n'osait tout le monde me fuyait. J'étais seul au milieu des

Il me restait un ami et une amie ; eh ! quel ami et quelle amie ! Ils étaient passés plusieurs fois par l'épreuve de la mort , et toutes les fois mes sentiments pour l'un et l'autre étaient devenus plus vifs. Un jour cependant il me restait un ami , à qui je parlais si souvent des perfections de mon parable amie , m'écoutait moins attentivement qu'auparavant. Je soufflai quelques grains de poudre qui se tenaient sous mes doigts , et je vis que dans ce moment mon ami regardait qu'à la jolie fable du Renard et du Corbeau, dont il d'admirer ces deux vers :

Si ouvrit le bec pour chanter ,  
Et son fromage cheut à terre<sup>203</sup>.

Ah ! me dis-je alors, je n'ai plus d'ami ; mais j'ai une amie ; elle me tiendra lieu de tout ; mes sentiments ne valent que ceux de l'amour. J'allai chez mon amie. Le matin même je lui avais envoyé une chaîne d'or. Je la trouvai coiffée et prête à l'essayer. Je lisais dans la pensée de mon amie comme dans celle de mon ami. Je lus successivement : Si vous aviez eu leur goût , vous m'auriez envoyé une chaîne d'argent qui serait mieux assortie à ma robe verte ; les chaînes d'or ne valent pas d'ailleurs à la mode : oh ! qu'il est désagréable d'être en vogue pour une chose qui n'est pas à la mode ! Bientôt arriva une de ses jeunes amies ; elle la félicite. Cette jeune femme sied à merveille , les chaînes d'or sont la parure du jour ; instant le cœur de mon amie change. Moi je me lève et me retire ; je sors en me disant et en lui disant : Vous ne savez pas la femme que je cherche. Inutilement elle me rappelle ses bras.

J'avais perdu presque en même temps mon si bon et si bonne amie. Le désespoir vient aussitôt s'emparer de moi , le sang s'allume, ma raison s'altère, la vie me devient à supporter ; ne pouvant plus durer dans un monde si mal habité, je me résous à le quitter. Je fus quelques temps à me déterminer sur l'usage que je ferois du rasoir , l'épée , me paraissaient bien douloureux ;

phuse , ne me le paraissaient pas moins. M'étrangler m'aurait convenu , mais je craignais de ne pas savoir bien me défendre. Enfin , après avoir examiné , réfléchi , pesé , discuté , il me parut qu'en pareil cas tout homme sage devait préférer la rive.

J'appris le chemin. Je marchais assez vite , lorsqu'un homme , allant encore plus vite , vint derrière moi et passa le bras sous mon corps. Je me retourne , je reconnais celui qui m'a mené dans la mystérieuse demeure de Flamel. Ah ! ah ! me dit-il , c'est donc vous , beau sire , qui allez ce matin donner à manger aux poissons de la Seine ? Mais comme vous savez qu'il faut toujours faire les grandes sottises les yeux fermés , et que la vôtre n'est peut-être pas plus petite qu'une autre , fermez les yeux. Je les fermai. Aussitôt je vis au fond de l'eau la flamboyante porte de l'autre monde , où entraient les suicidés , étonnés par la clameur du bourreau<sup>105</sup>. Je recule d'horreur ; mais il continue à m'entraîner. Quand nous fûmes sur le bord de la rivière , il me pousse d'une main , me retient de l'autre ; mon sacchet tombe , il le ramasse et disparaît. Je m'éloignai à grands pas. Je sentis qu'il s'était opéré en moi une subite révolution. Je redevenais moi-même. Je retournai dans le monde ; je reportai , je retrouvai la bienveillance , chez ceux avec qui je vivais ; je retrouvai l'amitié , l'amour , chez mon ami , chez mon amie , en écoutant à lire dans le cœur des autres , j'étudiai mieux le monde , et entre autres choses j'y appris qu'il fallait pardonner à tout le monde , même à l'amour , de courts instants d'un refroidissement dont je n'étais pas toujours exempt. Enfin je me convainquis , par une bien cruelle expérience , que la faculté de voir dans le cœur des hommes , qui fait partie de l'essence de Dieu , ne nous sert que nous être funeste. Je me convainquis aussi que nous ne pouvons avoir tout ce qu'il nous faut , et que ce qu'il ne nous faut pas est souvent ce qui nous manque.

### HISTOIRE XXX. — L'ASTROLOGUE.

Tout le monde avait enfin cessé de parler : chacun s'était mis à nouveau à se plaindre , à crier qu'il était le plus malheureux. Le bruit avait recommencé plus fort qu'auparavant ; mais il a été à coup interrompu. Au dehors un plus grand bruit s'est fait

entendre : l'astrologue de la ville , coiffé d'un bonnet à la vieille mode une longue écharpe<sup>1</sup>, est en se tournant vers la foule qui le suivait : Allez chez vous , maintenant le danger est passé ; puis , allant vers l'assemblée et en ôtant ses grandes lunettes. Tandis qu'ici vous êtes sans crainte , sans inquiétude , une étoile extraordinaire<sup>2</sup> ; on est venu en toute hâte , et j'ai vu avec effroi le moment où elle allait briser la lune en morceaux plus grands que la Bourgogne , qui seraient tombés aussitôt sur nos têtes. Je répète , le danger est passé , et je réponds que dans cinquante ans et plus la lune n'aura à redouter de rien. Tout le monde s'est empressé de faire place à l'astrologue assis et a continué. Les mêmes règles de mon art ont pris sur moi de vous rassurer m'ont aussi appris que vous agiteriez ici une importante question. Je ne me suis rendu que le dernier , c'est parce que je voulais ce que vous deviez dire. Ecoutez ! et vous nous a plus le droit de se plaindre.

Pour mon malheur , pour mon grand malheur , je suis le fils , petit-fils , père , frère , oncle et neveu. Mes ancêtres étaient tous astrologues , et ma famille a au moins six cents ans d'astrologie incontestable. Six cents ans nous sommes héréditairement malheureux.

Mon père et ma mère , mariés fort jeunes , eurent beaucoup d'enfants ; je suis le cadet de cinq et l'aîné de cinq. Je n'avais pas encore quinze ans , lorsqu'un jour , à dîner , j'ai bu un verre. Aussitôt mon père , qui jusqu'à ce moment me traitait avec beaucoup de douceur , se lève , me regarde long-temps et assez rudement ; puis ma mère devient plus la fureur de mon père redoublait. Va-t'en ! ne donnant cent coups de pied dans le derrière et va-t'en hors de la maison , va-t'en ! et ne reviens plus ! Les astres que je serais obligé de te chasser au jour de ta mort heures six minutes<sup>3</sup> du matin ; les astres ne peuvent pas mentir ; ils n'ont pas menti non plus à l'égard de tes ancêtres ; ils m'ont aussi forcé à les chasser. Ma mère tenant un sac prêt , avec une petite bourse remplie de grosses pièces d'or. Mon fils , dit-elle , vous forcez votre bon père à vous souffrir dans la maison ; conduisez-vous mieux avec vos connaissances , vos talents , suffiront pour vous faire honorer honorablement. Elle m'embrassa et se retira au moment même que j'eus fait quelques pas , que l'idée d'être aimé

monde, sans secours, sans conseil, vint me saisir; je la tête vers la maison, mais je vis mon père sur la porte, encore une grosse poignée de verges, qu'il faisait tourner la rapidité qui m'ôta tout espoir de pardon.

Je pris résolument mon parti. Je gagnai les champs. Le jour, un large chemin m'amena devant un beau château; la porte était ouverte et me laissait voir l'avant-cour, où j'allai aux boules. Je m'assieds; je m'amuse tantôt à regarder les joueurs, tantôt à examiner les planches du grand livre d'astrologie qui avait été mis dans mon sac.

Un jour, le maître du château avec sa suite vint se promener sur mon côté. Est-ce que tu es géomètre? me dit-il. Je lui répondis : Monseigneur, je suis un peu plus, je suis astrologue. Et il me fit mille questions; je ne fus pas plus embarrassé qu'il m'aurait été mon père. Je réjouis ce seigneur, et je le gagnai tout, qu'un de ses gens ayant voulu dire que toutes mes prévisions n'étaient que balivernes d'enfant, il lui donna dans la tête au moins autant de coups de pied que la veille j'en avais reçus de mon père, avec la différence que les siens ne me paraissaient pas avoir été aussi clairement écrits dans les astres que les miens; mais c'est que je n'avais pas encore la science de l'astrologie. Dès ce moment tout le monde eut pour moi une espèce de respect, et ce bon seigneur m'arrêta à son service en qualité d'astrologue du château.

Un jour, pendant, comme je fais profession d'un noble état où l'on ne se cache pas la vérité, je vous avouerai que, la légèreté de mon caractère m'empêchant de bien étudier tous mes livres, j'avais assuré une longue vie à ce seigneur, qui fut subitement frappé d'apoplexie. Comme il n'avait pas fait de testament, les gens du château, fâchés de ce que leur maître, endormi par mes belles promesses, était parti pour l'autre monde sans leur rien laisser dans son testament, s'en prirent à moi. Ils m'attachèrent à un des piliers de la cour, où ils me firent houspiller par les chiens de la vénerie. Chacun les excitait, suivant l'importance du legs qu'il croyait avoir perdu; mais ces méchantes bêtes n'en avaient pas besoin : il leur suffisait qu'elles eussent aussi des prétentions au testament. Je me disais :iriez-vous que je dois à cette cruelle vengeance mes longueurs et les progrès que j'ai faits dans l'astrologie? Rien n'est plus vrai. Et mon père, qui avait de si grandes connaissances dans cette science, savait ce qui, à cet égard, devait m'arriver. Je me souviens qu'un jour il me dit : Alain, ne sois pas si vaillant, ne bats pas les chiens : ils te feront plus de bien en te léchant que tes amis en te lachant.



Je passe sur le reste de l'histoire de ma jeunesse, éprouvé que la science, la plus haute science, ne est bonheur. J'eus enfin trente-sept ans : c'était l'âge où je vais me marier, suivant les divers horoscopes de mon grand-père, mon père, mes oncles et mes frères. Et j'avais aussi consulté les astres, et véritablement j'allais qu'à cet âge, le dixième septembre, au moment où j'entrerais dans le signe de la balance<sup>4</sup>, la personne que je voulais pour ma femme se présenterait à moi.

En ce temps je demeurais à Evreux, où m'avait faite une réputation que je m'étais acquise par mon zèle et mes efforts vers le public. Je tenais ma chambre aux consultations de l'Horloge<sup>5</sup>. A l'heure et au moment marqués, je voyais venir une jeune personne. Il n'est pas donné à la parole d'expliquer bien elle était belle ! Il semblait que le plus habile des sculpteurs eût modelé sa taille ; son visage semblait coloré par le pinceau du peintre ; ses yeux, qui brillaient entre deux rangées de cils, attiraient tous les yeux, pénétraient dans tous les cœurs. Je restai quelques moments fort ému ; ensuite, sans attention, je lui dis : Mademoiselle, je ne chercherai pas à vous donner l'impression que vous faites sur tous ceux qui vous voient ; cependant je suis forcé de répondre aux questions que vous vous disposez à me consulter que votre jeune homme est infidèle. O ciel ! s'écria-t-elle en frappant des mains, en se tordant le cou, en s'arrachant les cheveux, en se meurtrissant le visage, mon amant infidèle ! Oui, lui répondis-je, rien n'est plus certain ; mais calmez-vous, car je dois en même temps vous dire que vous n'êtes pas aussi coupable que vous le pensez, il n'est pas si méchant que vous voit, il vous voit parfaite. Malheureusement vous êtes sous des planètes ennemies<sup>6</sup>. Ah ! Messire, me dit-elle en prenant les mains, tâchez de réconcilier la planète de Jupiter et la mienne ; tout ce que je possède deviendra à votre disposition. O ma belle demoiselle ! lui répondis-je, l'art ne peut-il ainsi contribuer à votre bonheur ? puis-je, au prix de mon sang, au prix de ma vie, vous rendre heureuse ? Mais ce que vous demandez n'est pas mon affaire ; voir des rois. Comme elle continuait à pleurer, à sangloter, je la conduisis dans mon cabinet de sphères, où je lui donnai une leçon de cosmographie. Jugez, lui dis-je en terminant, la grandeur des astres dont les influences déterminent le sort ! jugez si c'est aux hommes à vouloir essayer de lutter contre eux pour leurs intérêts particuliers !

Elle s'en alla toute baignée de larmes, et n'eut plus



ne de faire part de ma réponse à toute la famille. Son oncle était des plus fins Normands d'Evreux. Ils ne se sentent pas à suspendre les préparatifs de la noce et à prendre des informations. Peu de temps après la jeune personne découvre que son amant était infidèle. Elle-même vient à mourir. Que mon sort est cruel ! dit-elle ; que je suis misérable ! Toutefois je n'en veux pas tant à mon amant qu'à moi-même. Ah ! si je pouvais la tenir un moment entre mes mains, je réponds qu'elle ne ferait plus de mal aux jeunes filles ! Je lui ai sa leçon de cosmographie et la grandeur des sphères. Elle me dit : Messire ! enseignez-moi quelqu'un dont la planète ait de la sympathie avec la mienne. Mademoiselle, lui dis-je, dans cette saison les nuits sont encore pures et belles, venez en passer plusieurs pour vous. J'examinerai les astres ; nos observations seront nécessairement un peu longues, revenez quand vous pourrez. Il ne s'était point passé deux jours sans qu'il vint entrer chez moi. Heureusement je n'avais point perdu temps, j'avais dressé sa figure généthliaque<sup>7</sup> et la mienne. J'avais fait mes calculs, ceux de mon grand-père, de mon père, de mon oncle et de mes frères : j'avais encore eu les mêmes résultats. Mademoiselle, répondis-je à sa première question, je me réjouis que'il existe une planète unie de sympathie avec la vôtre. Je me garderai bien de vous nommer celui qu'elle domine. Elle veut absolument le savoir. Il y a dans l'âge, lui dis-je, et dans la fortune, trop de disparité. Elle insista, et enfin elle persista tant, qu'elle me força de me nommer. Je répétai toutes mes opérations. Elle sortit fort mécontente. Le lendemain, comme je m'y attendais bien, le père et les oncles vinrent chez moi. Ils étaient furieux. Dès le bas de l'escalier ils mirent à crier : Où est ce charlatan ? où demeure-t-il ? J'ouvris moi-même la porte de mon appartement. Messire le bachelier, dis-je en m'adressant au père, je comprends que c'est de vous que vous voulez parler ; me voilà prêt à vous ouïr, à vous écouter. La discussion commence. J'avais affaire à un homme fier et violent, de qui je ne pouvais me faire écouter. J'y parvins toutefois, mais ce ne fut qu'en prenant un ton plus haut que le sien. Messire le bachelier, lui dis-je, apprenez-moi le jour, l'heure, la minute de votre naissance, et dans un moment je vais vous dire le jour, l'heure, la minute de votre mort ; nous allons inscrire votre horoscope dans les registres du greffe, et dans les registres je vais m'engager à tenir prison fermée<sup>8</sup> le jour de ma vie, si votre horoscope se trouve faux d'un seul instant. Le bachelier pâlit ; il consentit à ce que je lui exposasse ma

doctrine, à laquelle il donna beaucoup d'attention. parlant, je m'aperçus qu'il crachait beaucoup; je prendre garde au signe de l'écrevisse, auquel la poëmise<sup>9</sup>. Son attention redoubla. Je finis en le compagnie, au cabinet des sphères. Je n'avais pas toutes mes démonstrations, que j'eus la satisfaction de dire : Oui ! je le vois, oui ! cela est bien prouvé. Les étoiles veulent que vous soyez mon gendre, il je le veuille.

Véritablement j'avais pour moi les étoiles. Le plus différé. Mais à peine les danses et la musique qu'un charivari de cloches<sup>10</sup> commence. Les jeunes à la main de ma femme avaient dit que j'étais v faux ; mais allez-moi, au milieu d'un pareil bruit. la vérité. Lassé d'un carillon, et de tous les jours clochers d'Evreux, je tirai l'horoscope de cette m<sup>e</sup> et je le fis afficher dans tous les carrefours : le ca

Alors je me décidai à quitter Evreux, qui était la magie d'Édelin<sup>12</sup>, et qui ne me paraissait guère l'honorable domicile d'un astrologue. J'en partis un le lever du soleil. Lorsque je fus arrivé sur les des Coudraies, je traçai un grand cercle de plus à tour, afin de savoir quel serait mon nouveau domicile, forte et guerrière, est conjointement régie par Mars : j'opérerai en conséquence. Pensez que lorsque je me fus assuré à plusieurs reprises que diquaient évidemment la capitale de la Champa

Je continuai mon voyage avec plus de confiance. j'arrivai dans cette ville. Mon premier devoir fut d'roscope en même temps que le mien. Ah ! me dis-je porté d'allégresse, les astres promettent à Troyes la puissance, la renommée, la gloire ; eh bien ! qu'il m'annoncent à moi des contrariétés et des traverses

Je louai une petite maison, rue de la Pie<sup>13</sup>. A premières séances il se présenta le sire de la Herse avec tous connu. Maître, me dit-il, je suis né à l'heure ; je voudrais savoir comment je mourrai. Me pondis-je, sans le faire attendre long-temps, les astres vous serez pendu. A l'instant il se lève en fureur. dit-il, apprends que je suis gentilhomme de race, les tres devraient me connaître.

Depuis ce moment le sire de la Herse me fit au qu'il put ; il se moqua de mes prédictions, tâcha

lance, de me faire perdre mon état; mais au bout de quel-temps, un jour qu'il était allé à un tournois, l'aigle éployé de sa queue<sup>14</sup> s'accroche à la branche d'un arbre, son cheval le suspendu; on le trouva mort. Toute la ville vint me féliciter.

La fin tragique de ce gentilhomme donna envie à bien des gens d'apprendre les éléments de notre science. J'eus un grand nombre d'élèves, et j'en aurais eu bien davantage si, pour le malheur de notre état, on ne calomniait l'astrologie aussi bien que les astrologues. Ah! Messires, du moins, à cet égard, reconnaissez que nous ne pouvons être plus malheureux! Combien de fois n'avez-vous pas entendu dire que l'étude de l'astrologie était longue, difficile! Eh bien! il n'est pas de science dont les principes soient plus simples, plus nets.

Dès prime abord, l'astrologie s'empare du ciel, le divise en douze parties ou maisons correspondantes aux douze signes du zodiaque. Chacune des sept planètes a aussi les siennes, et, avant qu'une planète est, par rapport à la maison dont elle sort, en conjonction, en opposition à la distance de quatre signes ou d'un trine, de trois signes ou d'un quadrat, de deux signes ou d'un sextil, suivant qu'elle est ou en exaltation ou en décadence, c'est-à-dire au dessus ou au dessous du zodiaque, un astrologue, avec des connaissances et des talents ordinaires, peut facilement prédire ce qui doit arriver à celui que cette planète gouverne<sup>15</sup>.

N'avez-vous pas entendu dire aussi que l'astrologie est comprise dans l'anathème que l'Eglise prononce contre toutes les sciences erronées, conjecturales, vaines<sup>16</sup>? Quelle fausseté! Quelle absurdité! Nos ennemis ne savent donc pas que l'astrologie, essentiellement fondée sur des calculs, est essentiellement opposée à de semblables sciences!

O malheur de notre état! ô ingratitude des hommes! Pourquoi ai-je besoin de rappeler les innombrables bienfaits de cette science envers toutes les classes!

Pensez d'abord aux personnes qui se sont ruinées au jeu, et dont l'astrologie aurait prévenu le malheur. Je puis vous assurer de toutes les fois que ce bon seigneur auquel j'ai été attaché dans ma première jeunesse jouait ayant le visage tourné vers la lune en conjonction avec Vénus ou Mercure, il gagnait<sup>17</sup>; perdait, au contraire, toutes les fois qu'il négligeait cette précaution.

Voyez surtout les nombreux secours qu'elle fournit au peuple, qui a si grand besoin de lumières. Un villageois veut ache-

ter une vache, un âne, une chèvre; il va chez l'astrologue en lui indiquant les jours heureux ou malheureux<sup>18</sup>, la voie de faire un bon marché ou l'empêche d'en faire un, et cela pour une petite pièce de monnaie, même pour rien, si celui qui consulte est pauvre: car, bien que dans le monde on nous dépeigne comme avarés ou intéressés, pas moins vrai que grand nombre d'astrologues sont dans le cas, fort généreux de leurs prédictions. — Vous savez tous le bonhomme Eloi, qui demeure près d'ici. Il est pauvre. Un jour il cassa, avant déjeuner, neuf aiguilles et recrocheta dix fois le fil. Il vint me trouver. Je lui demandai le secret de sa naissance. Quittez votre métier, lui dis-je. Il n'hésita pas à le faire: il était très pauvre, il est aujourd'hui riche. — Au printemps dernier une femme vint chez moi. Elle me dit-elle, que ma jeune fille ait forcé à son honneur beaucoup de monde, je la priai d'attendre quelques jours. Quand son tour fut venu, je consultai la fameuse septième maison, relative à la chasteté<sup>19</sup>, et, dès que j'eus terminé les opérations, je lui dis: Heureuse mère! allez! la vertu de votre fille a couru de grands risques, mais elle a triomphé, et n'est restée qu'un moment indécise. Imaginez sa joie.

A combien de maris ne rendons-nous pas aussi la même utilité! Ici, Messieurs, vous ne pouvez guère voir à quel point cette science est universellement utile. Je me suis trompé chez de célèbres astrologues que l'on consultait continuellement l'on entendait chez eux: Le mariage ne se fera pas; Votre femme est grosse, votre femme n'est pas grosse; Votre femme est grosse d'un garçon, votre femme n'est pas grosse d'un garçon; Il reviendra de son long voyage, il ne reviendra pas; Il est vivant, il est mort; Il vivra, il ne vivra pas; Les amis, s'aiment; les parents, les amis, ne s'aiment pas; Antipathie, antipathie; Brouillerie, réconciliation; Fortune, fortune.

Souvent l'astrologie devient d'une utilité encore plus grande. N'est-ce pas l'astrologie qui prédit les années de sécheresse, de froid, de sécheresse, d'humidité? N'a-t-on pas vu au milieu des peuples, leur annoncer l'abondance, l'abondance. Bonnes gens, semez fèves! semez fèves! disait le chard en parcourant vos campagnes<sup>20</sup>; et, s'il vous voyait la famine, à quelle science dut-il ses lumières<sup>21</sup>? — L'astrologie qui prédit les épidémies, les pestes, les épidémies, les révoltes, les guerres<sup>22</sup>?

Répondez-moi encore, je vous prie: lorsqu'il s'agit de grands, quelle autre science que l'astrologie ouvre

Dans un village de Hongrie un pauvre maréchal ferrait aux ; un homme passe qui lui dit : Vous serez maréchal du royaume. On se mit à rire. Cet homme , c'était un astrologue ; ce pauvre maréchal , c'était le grand Huniade<sup>24</sup>. — Un astrologue alla voir le sire de Cambray, détenu à la Bastille, il était midi. Avant la nuit, lui dit mon maître, vous serez dans ce château. Tous ceux qui étaient présents se dirent qu'il avait perdu l'esprit, qu'il fallait le conduire, les fous, à Saint-Mathurin-de-Bauce ou à Sainte-Ressoissons<sup>25</sup>, en lui tirant les cheveux et en lui pinçant le nez. Quelques heures après la prédiction fut accomplie<sup>26</sup>. — Olivier le Diable<sup>27</sup> était également arrêté dans les prisons quand la nouvelle en vint à Troyes, on peut se souvenir en témoigner aucune surprise.

L'astrologie annonce avec la même certitude le sort des princes et des rois. Un puissant monarque au milieu de sa cour, en sa garde, veut connaître son avenir ; il consulte un astrologue, qui lui prédit qu'il sera écorché vif. Tous les courtisans veulent écorcher l'astrologue. Bientôt après la guerre de Hongrie : vous savez quel a été le sort de Ladislas<sup>28</sup>. — La France ignore pas que la catastrophe de Charles le Téméraire fut prédite par les astrologues<sup>29</sup>.

tant de services que nous rendons au peuple et à l'état, ne revient-il ? L'ingratitude, l'envie. Les savants nous détestent sourdement ; ils sont jaloux de ce qu'à la cour de France on consulte les astrologues<sup>30</sup> aussi bien qu'une chronologie, de ce que leurs gages sont de cent, de cent vingt livres<sup>31</sup> ; de ce que le roi les consulte par lettres closes<sup>32</sup>, de ce qu'il les envoie en poste<sup>33</sup>, de ce que sur leurs réponses il règle les affaires politiques ; ils sont jaloux de ce que les grands seigneurs ont le titre de astrologues en titre ; ils sont jaloux de ce que l'astrologie devient de plus en plus populaire<sup>34</sup>. Messieurs, pour les autres la mesure des maux serait comble pour nous elle ne l'est pas. C'est un cruel don que celui de prédire l'avenir. Souvent, au milieu des récréations, en montrant la main à mes enfants, je regarde par hasard les astres, je considère la longue succession de leurs mouvements. Le sagittaire en conjonction avec Saturne<sup>35</sup> : du haut du ciel de cette constellation du haut du septième ciel<sup>36</sup>, je vois tomber sur moi un tonnerre qui m'étouffe ; je suis couché dans une grande bière couverte d'un poêle imbibé d'eau bénite ; on chante, et, lorsque mes enfants me demandent des fruits, je réponds aux absoutes des prières. Ma femme est toute surprise ; je lui dis où s'est involon-

tairement porté mon esprit. Elle pleure ; en la voyant pleurer, mes enfants pleurent. La plus cruelle de mes douleurs, est la connaissance du sort de ma chère femme. Le bélier et le taureau dévorent le foie<sup>39</sup>. Je la vois comme une fleur se flétrir, se faner, se dessécher ; elle tombe dans la terre.

Maître Alain, lui a dit imprudemment quelque'un, venez connaître aussi sans doute le sort de vos descendants<sup>40</sup>. Le sire, lui a-t-il répondu, pourquoi me forcez-vous à révéler les malheurs qui arriveront dans la suite des siècles à ma famille ? J'ai appris dans le cabinet des sphères qu'un de mes petits-fils professa l'astronomie, dérogera à l'astrologie ; qu'un autre s'alliera avec nos ennemis, qu'il épousera la fille d'un roi, le fils d'un philosophe<sup>41</sup>. L'autre jour, étant monté à la plus haute fenêtre de mon grenier, je découvris dans le ciel qu'une de mes petites-filles n'aura pas de religion, qu'elle sera d'une beauté belle et tout aimable. Vous savez ce qui arrive aux belles, qui sont toutes belles, tout aimables, et qui n'ont pas de religion. Les fautes que ma petite fille doit faire sur la terre, j'ai lues en grosses lettres dans la lune.

L'astrologue, accablé de douleur, a laissé tomber ses lunettes, qu'il tenait à la main. Pour tâcher de le distraire, on a dit : Maître Alain, notre siècle n'est pas moins remarquable par l'apparition de divers prodiges que par les découvertes des arts et les sciences. De notre temps la mer est sortie de son lit<sup>42</sup> ; le ciel a paru plusieurs fois en feu<sup>43</sup> ; un tourbillon a porté un homme d'une ville à une autre<sup>44</sup> ; un enfant est né dans le sein de sa mère<sup>45</sup>. Que signifient ces prodiges ? Qu'aura-t-il ? Vous voulez, a-t-il répondu, connaître aussi le sort de vos descendants ? Vous voulez être aussi malheureux que moi ? Venez ! suivez-moi ! A l'instant toutes les personnes de la cour et de la ville se sont levées et sont sorties avec l'astrologue. Le sire, remis ses grandes lunettes, est allé leur montrer les étoiles du ciel. C'était vraiment c'en était l'heure.

FIN DU QUINZIÈME SIÈCLE.

# NOTES

## DU QUINZIÈME SIÈCLE

apportera les passages des livres ou des documents manuscrits. — On se bornera à citer le titre et le chapitre des livres ou documents imprimés.

**CHAP. I. — LE PAUVRE.** — 1. Tel est l'habillement du mendiant est à la miniature du folio 100, recto du « Livre des faits de monseigneur saint Loys », manuscrit du quinzième siècle, conservé à la Bibliothèque du Roi. — 2. Agrippa, *De vanitate scientiarum*, cap. *De mendicantibus*. — 3. Histoire de Villefranche de Beaujolais, par Laurent Louvet, 1671, 1 vol. in-12. p. 16 et 17. — 4. Ordonnances de Fontanon, tit. 67, Vagabonds, ordonnances de la fin du quinzième siècle, ainsi la note 56 ci-après. — 5. Glossaire du Droit français par M. de Crenoult. — 6. Art. 35 de l'ordonnance de 1493 relative aux mendiants. — 7. « ...Avons aviné... de prendre en vos prisons tous criminels... pour conduire et sûrement enfermer lesdites gens esdites galées... » Ordonnance du 5 juin 1496, Livre bleu, folio 78, manuscrit conservé aux Archives du royaume. — 8. Art. 92 de l'ordonnance du mois de mai 1498 relative à la police. — 9. J'ai deux petits rôles de fouage, écrits sur parchemin, voici un extrait. « Eusuit par déclaration les noms et surnoms roissiens de la paroisse de Ellon (près Bayeux), subjects et contrainctz au paiement du moneage ou fouage eschu et deu au roy notre sire, de Saint-Jehan-Baptiste... non païans, nobles, Leon de Pierrepont, seigneur audit lieu de Pierrepont... Pourres, Jehan Beilier, incensé et Basile... le 1<sup>er</sup> jour de juillet mil cccc lxx et dix-sept. » — 10. J'ai par déclaration les noms des paroissiens de la paroisse de la Harenne (près Bayeux), subjectes... au fouage... Premièrement, Roger Barbes... non païans, nobles, Pierres le Vaillant, esquier... Jehan Hoguet, Denis Moulins... l'an mil v. c vingt-quatre. » — 11. A Claude Lesbahi, marchand suivant la cour, xxiii l. x s. pour servir des toiles pour le fait du mystère du jeudi absolu... pour servir les pieds des xiii pauvres... » Comptes des dépenses de la cour de Louis XI, année 1469, manuscrit sur parchemin, que j'ai en ma possession.

Ducange, v<sup>e</sup> *Paupertas*. — 12. « Les escus au soleil, qui sont faicts de poids au marc à tout le moins... » Le Livre vert, manuscrit conservé aux archives du royaume. — 13. *Historia Ansteterum*, c. *Cochles*. Les miniatures des manuscrits du temps représentent les bâtiments des monastères, doyennés, prieurés, entourés de fortifications. — 14. Acte sur parchemin, intitulé *Instrumentum visitationis prioratus sancti Martini Lingonensis*, 1475. On y lit : « Visitatus fuit prioratus... per dilectum virum Bartholomeum Bordenecourt, Lingonensis archidiaconum..., in ipse prior noluit aperire chorum, nec domum dicti prioratus..., recurrit sequenti..., visitavit chorum...; sed quia in introitu chori... frater Simo de Mirabello voluit claudere chorum..., totis suis viribus curavit impedire visitationem, tam verbo quam aliter..., concluden-



do ad emendam decem librarum Turonensium elemosine Lingonensium  
copi applicandam, et quia dictus frater noluit respondere et im-  
vit jurisdictionem dicti archidiaconi, illum reputavit excommunicatum.  
— 16. Expression souvent employée dans les ordonnances des rois  
France et les arrêts du Parlement. — 17. Registres du Parlement, arrêt  
du 23 novembre 1471, relatif à la saisie des revenus des bénéfices sans  
faute d'aumônes. — 18. Ibidem, arrêt du 17 juillet 1473, relatif aux  
gabonds. — 19. Voyez, dans l'Histoire de René d'Anjou, comte de  
Provence, l'institution de cette procession. — 20. Extrait d'une thèse  
des Rois de France par Albert Cattannée, rapportée dans les preuves de  
l'Histoire de Charles VIII, édition de Godefroy.

21. Histoire de Rouen par Amiot, tom. 3, chap. Abbaye de Saint-Émand.  
— 22. C'était dans ce temps la bourse ou la poche de l'argent qui  
pendait à une ceinture comme aujourd'hui celle des hussards. Voyez  
dans les diverses Histoires de Paris par Corroset, Dubreul, Sauval, les  
chapitres des hôpitaux. — 24. Registres du Parlement, arrêt du 23  
1501, où l'on trouve une quittance faite par les officiers et les  
l'Hôtel-Dieu de Paris. — 25, 26. Lettres du roi, du 15 septembre 1498  
relatives à l'administration de la ville de Douai. — 27. « Autres  
payés par ledit argentier... à cause des dons faiz cest an, de l'argent  
la commune pour le de ladite ville... aux pources personnes...  
mées la somme de vi xxiii l. xix s. vi d. que ledit argentier  
payé... pour eulx aider à subvenir à leurs nécessités ». Compte de  
et dépense de la ville d'Arras, année 1498, manuscrit aux archives  
j'ai. — 28. Voyez la note précédente, voyez aussi les lettres le  
citées à l'avant-dernière note. — 29. Lettres du roi, du 25  
relatives à l'Hôtel-Dieu de Paris. — 30. Voyez dans l'Histoire de  
les chapitres des hôpitaux et de leurs fondations ecclésiastiques.

31. Registres du Parlement, notamment l'arrêt du 23 avril 1405,  
un procès entre les sœurs grises et les sœurs noires. — 32. Lettres  
du 26 février 1475, relatives aux comptables des hôpitaux de la  
— 33. Registres du Parlement, arrêts du 23 mai, 30 mai, 24  
août, 22 août 1505, 16 juin 1508, relatifs à la réformation de  
de Paris. — 34. Antiquités de Paris par Dubreul, liv. 3<sup>e</sup>, B.  
driettes. — 35. Antiquités de Paris par Sauval, liv. 3, chap. H.  
36. Lettres du roi, du 23 avril 1406, et du 16 avril 1409, con-  
gent levé pour l'empereur de Constantinople. — 37. Journal de Paris  
Charles VI et Charles VII, année 1427. — 38. Art. 93 de l'ordon-  
1499, relative aux Egyptiens ou Bohémiens. — 39. Journal de Paris  
Charles VI et Charles VII, année 1427. — 40. « Item audit  
ung cheval derrière la porte de la foire le roy, et se tint; et par  
tion qui y fut aprez, convint que le maître des hautes œuvres  
un nombre de pauvres coquins pour oster ledit cheval... »  
l'Hôtel-de-Ville de Tours ordonné par la Maîtrise, maître, le  
octobre 1482. J'ai cette pièce en original. Voyez aussi les  
prévôté de Paris, année 1484, Antiquités de Paris par Sauval, liv. 3.

41. Comptes de la prévôté de Paris, ci-dessus cités, année 1405.  
42. Ducange, *v° Ganearius*; Recherches de Pasquier, liv. 8, chap. 41.  
43. Antiquités de Paris par Sauval, liv. 2, chap. Rues qui ne sont  
rues; Recherches de Pasquier, liv. 8, chap. 42. — 44. Histoire de Paris  
par Amiot, t. 1<sup>er</sup>, chap. Cordeliers. — 45. Antiquités de Paris par  
val, liv. 2, chap. Etymologies des rues, section P. — 46. Lettres du  
du mois d'août 1483, relatives à la confrérie de la Madeleine de  
Eustache de Paris. — 47. J'ai un rouleau de parchemin, de 12  
de long, qui commence ainsi : « Ensuit le nom et surnom des »



« demourans en la paroisse de Saint-Louis de Lislebonne (près Can-  
 », sujets à payer le fouage eschu en cette année m. cccc. lxxix. »  
 « les exemptz du fouage sont ceux-ci » Regnault Joueu, Perrin le  
 1, le veufre Thomas Denis » Ces trois noms sont accolés ensem-  
 bl on lit à la queue de l'accolade : » Omosnier de la Magaleine de  
 . » — 48. Lettres du roi, du mois de mars 1572, relatives à la fon-  
 du pauvre de Saint-Martin de Tours. — 49. Antiquités de Paris  
 aval, liv. 6, chap. Places pour l'arc. — 50. Histoire de la ville et  
 ecèse de Paris par Lebeuf, tom. 1<sup>er</sup>, chap. 1<sup>er</sup>.

Ordonnance du 23 octobre 1483, relative aux droits du bourreau de  
 52. Ibid., voyez aussi l'ordonnance du pénultième janvier 1336,  
 e à la police des rues de Paris. — 53. Coutume du Béarn, *usages  
 et coutumes*, art. 44, Coutume de Loudon, chap. 39, art. 10 —  
 ouest de Fontenay, liv. 3, tit. 67, Vagabonds, ordonnances de la  
 quinzième siècle. — 55 « Item que nuls mandians ne soient si  
 e n hardis d'entrer dorénavant de lant les portes de Paris. » Item  
 il ne s'entretenelle de faire questes et de ne porter requeste pour les-  
 andians. » se n'a de ce couge signé dudit prevost » Ordonnance  
 vôt de Paris, du 20 février 1388, Livre rouge vieil, manuscrit con-  
 aux archives du royaume. — 56. Registres du Parlement, arrêt du  
 del 1473, relatif aux vagabonds — 57. Lettres du roi, du 16 juil-  
 14, relatives à la défense de vendre du raisin à Paris sans un certi-  
 ficat d'origine. — 58. Escrignes d'oratoires, vingt-huitième escrigne. —  
 donnance du 23 octobre 1483, relatives aux droits du bourreau de  
 — 60. J'ai un manuscrit in-folio contenant les titres de fondation  
 toire des communautés et hôpitaux de Lille Dans l'acte de fonda-  
 l'hôpital Saint-Julien, de l'année 1321, on lit « Ay ordene que en  
 maison ait perpetuellement seze lits bien estoffez, et deux grands  
 e on appelle layards, pour coucier les povres trespassaus. » Dans  
 re acte de fondation, il est dit que les pauvres y seront reçus pen-  
 rois jours.

« L'an 1367, Jean de Tourcoing... et Marie Dubos sa femme, ont  
 ledit hospital... auquel huit pauvres femmes honteuses, honêtes et  
 ntes... avec une meschine servante... » Ibidem, chap. Hôpital des  
 — 62. « Le 20 mars 1443... est ordonné que lesdit pains et pre-  
 seront reduits au nombre.. comme Saint-Nicolas de 52, Saint-  
 : de 32, et Trinité de 16... lesquelles prébandes... chacune semaine  
 ont deux barots de bled et en argent 13 patards... par ordonnance  
 vras du mois de juillet 1411, est ordonné que ceux voulant jouir  
 pains, doivent porter en leurs habits à vue une croche blanche  
 ed de long... Le duc Charles de Bourgogne, l'an 1472, ordonna  
 « demettrait les prébandés qui seraient trouvés riches et paissants,  
 e du leur ou de leurs marchandises, et qu'on leur place seroient  
 autres personnes... issues de bourgeoisie deceues de leur chevance... »  
 chap. Hôpitaux de Saint-Nicolas, de Saint-Nicaise et de la Sainte-  
 . — 63 «... Lesquels bons enfans sont à quatre, vestus de robes  
 iets comme prestres, ils vont... en rue ou au coing d'icelle, où il  
 representations de la mère de Dieu... et après ils disent : *Dote bonis  
 nem pro Deo*, et ce, pour avoir l'aumône de quoy ils vivent... »  
 hap Maison et chapelle des Bons-Enfants. — 64. *Arnaldus Villanus  
 De signis leprosum*. — 65. Je possède le manuscrit original du  
 re de la maison magistrale et hospitalière du Saint-Esprit de Dijon,  
 ir Culmelet, commandeur de cette maison en 1777, sur les chartes  
 hives. Tous les titres y sont cités : il y a de nombreux dessins com-  
 r les miniatures des manuscrits sans doute aujourd'hui détruits.

## NOTES

Cette histoire est divisée par siècles, au quinzième siècle on lit : « L'état de ces années-là porte qu'on y comptoit soixante-dix lits pour les malades dans la salle d'entrée, que les autres appartemens étoient pour les herceux d'enfans et d'autres lits pour les passans et les vieillards... et distribuait à la porte des aumônes manuelles sans fin, et que le nombre des personnes amenées par les calamités publiques monta jusqu'à quatre mille en l'année 1434... les religieuses de ces deux instituts se couvraient de noir... avec une croix de toile blanche à douze pointes. » Dans ces présentations de l'habit des sœurs, on voit que la croix est sur leur poitrine, et qu'elles ont le voile rejeté en arrière. — 66. « Ce commandement eut le temps de s'instruire des actions et des vertus de vénérable sainte Agnès Romaine, célèbre entre les moniales du Saint-Esprit, morte en 1459 en odeur de sainteté... » Ibid. — 67. « A frère Henr. Ancien, religieux de Saint-Romain de l'abbaye, prieur de l'Hostel-Dieu au lieu, la somme de x l. t. pour avoir des draps et couvertures, et d'autres choses nécessaires à loger et heberger les pauvres qui affluant audit Hostel Dieu chascun jour. » Compte des dépenses de la cour de Charles VI l'année 1486, manuscrit sur parchemin que je possède. — 68. Au quinzième siècle, la France était couverte d'aumôneries où les pauvres recevaient l'hospitalité pendant un jour. Nos anciennes coutumes, notamment de Tours, et les histoires des provinces et des villes en font mention. Voyez, entre autres, les Antiquités d'Anjou par Jean Harlet, Histoire d'Amiens par le père d'Aire, et l'Histoire de Rouen par Arnoul, Harlet. — 69. Recueil de Pièces servant à l'histoire de Charles VI par Besse, Paris, 1660, in-4. Testament de Charles VI, testament de Louis de France, où il est fait mention d'une aumône créée à deux lieues à la cour. — 70. Registre du Parlement, arrêt du 24 janvier 1467, relatif aux pères pour Charles V et le connétable de Clisson.

71. Testament de René, roi de Sicile, du 22 juillet 1474, Mémoires de Comines, édition de Godefroy, preuves. Voyez aussi les Antiquités de Rouen par Taillepié, chap. 53, Funérailles de Georges d'Amboise. — 72. Chronique de Molinet, publiée par M. Buchon, chap. 92. — 73. Testamentum Humberti II Delphini. Histoire du Dauphiné et des princes de la maison de ce prince, par Jean Chartier, édition de Godefroy. Voyez encore l'Histoire de Castellane, liv. 4, chap. 8, l'Histoire de la maison de Courtenay par Dubouchet, pièces justificatives, où est rapporté le testament de Jean de Courtenay, du 12 novembre 1310, voyez enfin l'Histoire du Dauphiné de Paris par Lebeuf, chap. Montmorency, Ecouen, Louvres. — 74. « Le maître Pierre Prohete, clerc de l'aumosne du roy, pour l'achapier de tous pourceux... pour distribuer comme il est à faire chacun an... pour avoir fait mener en l'hostel du seigneur aumosnier... » Compte des dépenses de la cour de Charles VI, année 1407, manuscrit que je possède. — 75. Dans le Livre des faits monseigneur saint Loys, manuscrit de la bibliothèque de la ville de Paris, folio 80, r., on voit la châsse de saint Louis, portée par six chevaux, comme une lièvre : ceux qui l'entourent s'empressent de la toucher avec les mains, les bras, le visage, et tout le corps s'ils peuvent. — 76. « Inventaire des feuz et personnes demourans en la ville de Troyes en janvier mil v c. par François de Marisy, maître de la ville et premiers, au quart de Belfroy, feuz mil et ix. » Extrait d'un manuscrit relatif à la ville de Troyes, conservé à la Bibliothèque du Roi, entre les manuscrits de Dupuy. — 77. Voyez dans les Preuves de l'Histoire de la maison de Béthune, le testament de Bauduin Desplancques du 2 décembre 1462. Voyez aussi dans les Mémoires de Comines, édition de Godefroy, preuves, le testament de Jean de Courtenay du 12 novembre 1310.

**HISTOIRE II. — LE CULTIVATEUR.** — 1. J'ai des Heures, sur vélin, du quinzième siècle, où les miniatures du calendrier représentent les divers travaux des champs. Le cultivateur y est ainsi habillé. Il est aussi de la même manière dans les miniatures du manuscrit du Rusticon, conservé à la Bibliothèque de l'Arsenal. — 2. Un grand nombre de miniatures de ce temps, parmi lesquelles je citerai celles du *Livre des faiz monseigneur saint Loys*, manuscrit déjà cité, folio 100, r., représentent plusieurs personnages avec une médaille au chapeau. Voyez aussi les *Monuments de la Monarchie française* par Montfaucon, quinzième siècle. — 3. Le marc d'argent, à cette époque, était à 12 liv.; et comme la masse du numéraire, depuis la découverte de l'Amérique, est dix fois plus grande, il en résulte qu'une ferme qui valait 3,000 l. à la fin du quinzième siècle, vaudrait aujourd'hui 125,000 fr. — 4. Les seuls bâtiments ruraux de ce temps qui existent encore appartenaient au clergé. — 5. Manuscrits du temps, miniatures. Dans celles du manuscrit de l'histoire de l'hôpital du Saint-Esprit de Dijon, déjà cité, on voit des murs de grange soutenus, de distance en distance, par des contreforts. J'indiquerai aussi aux promeneurs de Paris la grange de l'ancienne abbaye de Longchamp. — 6. Dans la Champagne, ces deux espèces d'animaux sont de même employés aujourd'hui au labourage. — 7. *Compositum cum commento*, impressum per Johannem Treperet, in-4. gothique. On voit aussi dans les autres compost et dans les calendriers imprimés à la fin du quinzième siècle, l'importance que les agriculteurs de ce temps attachaient aux divers aspects de la lune. — 8. Olivier de Serres, qui vivait quarante ou cinquante ans après cette époque, reproche ce préjugé aux anciens agriculteurs. Voyez son *Théâtre d'Agriculture*, p. 41 et 42 de l'édition de 1646. — 9. Crescentes, liv. 2, chap. 17. — 10. Il en est encore ainsi dans la Champagne, et l'on sait combien les pratiques du labourage sont antiques et stationnaires.

11, 12. *Théâtre d'Agriculture* d'Olivier de Serres, à l'endroit cité à la note 8. — 13. Dans les miniatures du manuscrit de Rusticon, déjà cité, on voit les faucilles de différentes courbures. — 14. *Sermones Menois, serie quarta Cicerum, secunda pars.* — 15. La miniature du cinquante-troisième feuillet du manuscrit de Rusticon, déjà cité, représente une aube remplie de gerbes, couverte et pavée. — 16, 17. *Platina, De honesta voluptate*, lib. 1, cap. 14, *De pane.* — 18. C'était encore l'opinion commune, environ un demi-siècle après. Voyez Cardan, *De subtilitate*. — 19. « Pro locagio archarum conductarum per dictum banilum, pro infra reponendis bladis domini, quia non habet ibi granerium... ad rationem unius Salutate avene et quatuorquartarum siliginis per annum. » Compte des revenus de la terre de Chalançon en Dauphiné, écrit en 1430 sur un rouleau de parchemin de 163 pieds de long, déjà cité aux notes du quatorzième siècle. — 20. Art. 3 des Lettres du roi, du mois de mars 1463, relatives à l'homologation des privilèges de la ville de Sommières.

21. Lettres du roi, du mois de septembre 1461, relatives à la confirmation de l'affranchissement des habitants de Saint-Belin; autres lettres de la même date, relatives à l'affranchissement des habitants de Manoix. — 22. A la miniature qui est en tête du sixième livre du Rusticon, manuscrit déjà cité, on voit un faucheur ayant une pierre à aiguiser pendue à sa ceinture. — 23. Toutes ou presque toutes les miniatures des manuscrits du temps représentent, dans la campagne, des clôtures en clayonnage. — 24. Il y a en France, et notamment dans la Champagne, un grand nombre de villages ou de lieux appelés Closes-Vignes, Vignes-Closes, Clos, Petit-Clos, Closet. Le domaine de vignes de M. Moete d'Épernay, dont toute l'Europe riche connaît le nom et boit le vin, s'appelle le Closet. — 25. M. Loriquet, principal du collège d'Épernay, a bien voulu m'envoyer

une note des plantations successives de vignes au territoire de l'abbaye de Saint-Martin de cette ville : « Contrée (*regio*) de Montebon, en 1419, contrée de Malbouche, en 1433; contrée de Bell-neau, en 1450, contrée de Pendant, en 1500, contrée de Poiron, en 1500; contrée de Marne, en 1500, contrée de Ronce, en 1500; contrée de Plante-du-Sac, en 1540. Cette dernière fut plantée par Philippe de Lenoucourt, treizième abbé de Saint-Martin » Extrait du Cartulaire de l'abbaye de Saint-Martin d'Épernay, depuis la page 724 jusqu'à la page 727. — 26. Les constructions de toiture, encore aujourd'hui en usage dans cette province, sont si simples, qu'elles doivent remonter aux plus anciens temps. — 27. La miniature du soixante-huitième feuillet, verso, du manuscrit de Rusticon, déjà cité, représente un pressoir à vis. — 28. Voyez, dans l'épilogue de la manière de enter, planter et nourrir arbres, composé par maître Gorgole et autres notables jardiniers, le chapitre intitulé *Amener des vignes*, et celui qui vient après, *Des vignes*. Ce petit traité est d'abord imprimé à la suite des éditions gothiques de Pierre de Crescence. — 29. A la miniature du 68<sup>e</sup> feuillet, verso du manuscrit de Rusticon, déjà cité, on voit un homme à moitié plongé dans une cuve, où il fait des raisins. — 30. Le bon Mesnager, de Pierre de Crescence, liv. 4, chap. 7.

31. *Menotti sermones, feria sexta post Dominicae secundum quatuoragesimam*. — 32. Art. 67 des lettres du roi, du mois de février 1413, relatives à la police des ports et marchés. — 33. V. l'ancienne traduction de l'Œuvre de volupté de Platine, liv. 10<sup>e</sup>, chap. Vin. — 34. Chronique de Jean de Troyes, année 1483. — 35. Ce n'est qu'au dix-septième siècle qu'on a cessé de vouloir donner au vin de Champagne les qualités qu'il n'a pas, qu'on a cherché et qu'on est parvenu à perfectionner celles qu'il avait. Voyez les notes sur l'agriculture du dix-septième siècle. — 36. Ici est entre autres la forêt de Monchanon entre Épernay et Reims. — 37. Ordonnances sur les eaux et forêts, du quinzième siècle. — 38. A la miniature qui est au commencement du neuvième livre du manuscrit de Rusticon, déjà cité, on voit un verger clos de planches, dont le haut est scié en forme de dents d'une scie. — 39. Dans l'Armorial d'Anvers, Bourbonnois et Forez, manuscrit du quatorzième siècle, conservé à la Bibliothèque du Roi, les miniatures représentent les vides et les hauts de bois avec des palissades qui ont cette même forme. — 40. Voyez le chapitre du petit Traité de Maître Gorgole, déjà cité. — 41. Ibidem, chap. Comment on doit faire fosses à planter arbres. — 42. Ibidem, chap. Cerisier. — 43. Ibidem, chap. Néflier. — 44. Ibidem, chap. Am. — 45. Ibidem, chap. Comment on faict les fructz gros. — 46. Ibidem, chap. Comment on faict les fructz sans noyau. — 47. Ibidem, chap. Manière d'enter. — 48. Ibidem, chap. Choses qui avancent les arbres. — 49. Ibidem, chap. Accoustumez à arroser. — 50. Ibidem, chap. Médecines pour les arbres biezés, Maladie des arbres.

51. Chronique de Mohnet, publiée par M. Buchon, chap. 41. — 52. Traité de Gorgole, ci-dessus cité, chap. Comment on garde les fruits. — 53. Ibidem, chap. Mellons, et chap. Choux longs et Choux tortus. Le *brocoli* indique seul le pays d'où vient la chose. — 54. C'est vers ce temps qu'on traduisait ou plutôt qu'on augmentait, qu'on accommodait à la française le Bon Ménager par Pierre de Crescence de Bologne; le Traité des Vergers par Gorgole de Come, et l'Honnête Volupté par Platine de Rome. Dans toutes les parties les lumières nous viennent de l'Italie. — 55. Le Vray regne et gouvernement des Bergers, par le rustique Jehan le Brun, Paris, 1542, un vol. in-16. folios 19, 20, 43, 58 et 63. — 56. Entre autres les Heures de Rouen, chez Simon Vostre, petit in-4, caractères gothiques. Voyez-en le calendrier qui est au commencement. — 57. L'art de

nires d'Heures du quinzième siècle, avec miniatures. Dans celles émanent l'annonciation de la naissance de Jésus aux bergers, ils se habillés. — 58. Dans l'Armorial d'Auvergne et de Bourbonnois, et déjà cité, on voit, à la miniature qui représente la ville de Montme semblable cabane de berger et un semblable parc pour les brebdes claires. — 59, 60. Lettres du roi, mars 1463, relatives aux de Sommières.

latine, de l'Hôte volupé, traduction française de 1528, quatre livres, chap. Mouton, Brebis, Caille et Aiguel. — 62. *De propriis* rum, lib. 18, cap. 60, *De lupo*. Encore aujourd'hui les villageois a ce moyen de faire fuir les loups. — 63. Lettres du roi, du mois

1474, qui exemptent les habitants de Nogent-sur-Marne de comux hies et prises de loups. — 64. Ordonnance du vendredi d'aques de l'année 1436, Delamare, Traité de police, liv. 3, tit. 23.

Le livre des Loups ravissants par Robert Gobin, un vol. in-4 go. — 66. Art. 48 du Mémoire du vicomte de Rohan, contre le vi-

le Laval, présenté aux États en 1479, Histoire ecclésiastique et Bretagne par dom Morice et dom Taillandier, deuxième volume,

. — 67. Voyez, dans l'Histoire de Charles VIII publiée par Gola Relation du voyage de ce prince à Naples par Pierre Desrey de

— 68. Leçons de Messie, deuxième partie, chap. 41, le Mirouer de par Mizauld, part. 3, Signes de tempeste. — 69. *Magia natur-*

. *Porta*; Leçons de Messie, 3<sup>e</sup> partie, chap. 4. — 70. Histoire de VIII publiée par Godefroy, Journal de l'Expédition du roi Char-

à Naples par André de la Vigne. — 71. Ibidem, Relation de la xpédition par Desrey de Troyes.

3. Articles 192, 193 et 194 des Coutumes du bailliage de Troyes, e en l'année 1500. — 74, 75. Registres des Quinze-Vingts, année Louis sur les Monnoies par Dupré de Saint-Maur. — 76. Art. 182,

4, 183, 186, de la Coutume de Troyes ci-dessus citée. Dans l'Es- les Monnoies par Dupré de Saint-Maur, on voit que les prix de Pa-

ent à peu près les mêmes. Relativement au prix des fèves, voyez al de Paris sous Charles VI et Charles VII. Après avoir compulsé

ouvrages du temps, les Coutumiers, le Journal de Paris, les Chro- de Monstrelet, la Chronique de Jean de Troyes, les comptes de la

de Paris, les redevances de Dupré de Saint-Maur, je me suis con- que ces prix étaient, vers la fin du quinzième siècle, les prix

. Même observation pour les notes suivantes. — 77. Essais sur les es, rouleaux de l'abbaye de Longchamp, année 1473. — 78. Antiquités

s par Sauval, comptes de la prévôté de Paris, de l'année 1484, qui e 12 livres le prix d'un bœuf. Quant au prix d'une vache, d'un

et d'un porc gras, voyez les rouleaux de l'abbaye de Longchamp, us cités, aux années 1444, 1467, 1443. — 79. Journal de Paris,

Charles VI et VII, année 1444, Rouleaux de l'abbaye de Long- , ci-dessus cités, année 1446, art. 193 et 196 de la Coutume de

, Registres des Quinze-Vingts, ci-dessus cités, année 1493. — 80. ix de Longchamp, ci-dessus cités, année 1474. — 81. Ibidem, an-

3. Journal de Paris, année 1440. — 83. Ibidem, année 1443. — 84. es des Quinze-Vingts, ci-dessus cités, année 1502. — 85. « Item

ent aux dits vicomtes le tonlieu des aux et ognons... pour chacune ée... ix d. hors foire, et en foire viii d. » Extrait du dénombre-

présenté au bailliage de Troyes, le 3 mars 1503, par mesure Phil- Beaujeu. Ce dénombrement fait partie d'un manuscrit relatif à la

ville de Troyes conservé la Bibliothèque du Roi. — 86. A la fin de manuscrit relatif à la ville de Troyes, ci-dessus cité, se trouve un feuillet imprimé vers la fin du quinzième siècle, qui commence ainsi « Ces sont articles des drons que doit avoir à lever l'exécuteur de la haute justice en la ville de Troyes et marchés d'icelle. » Dans ce feuillet, ces droits du bourreau sont mentionnés. — 87. Lettres du roi, octobre 1462, relatives à la permission d'enlever et emporter les grains et fruits de terre avant et après le coucher du soleil. — 88. Art. 178 des Coutumes de Troyes, rédigées en 1509, chap. Boys, eanes et forestz. Voyez aussi l'art. 435 des Coutumes de Sens, rédigées en 1495. — 89. Dans les premiers parours, il y avait plusieurs pièces de terre closes par privage et en fonds : voyez le Grand Coutumier et les Coutumes. — 90. Art. 176 des Coutumes de Troyes, ci-dessus citées, chap. Boys, en les et forestz.

91. Sur ces diverses Coutumes, voyez les Institutes de Loysel, liv. 2, règle xvii, règle xx, règle xxii, et les articles des Coutumes qui suivent. — 92. Traité des Droits seigneuriaux, chap. Ban des mœurs. — 93. Anciennes Coutumes de Berri, tit. Vigierons. — 94. Coutumes de Berri, ibidem. — 95. Ancienne Coutume d'Etampes, art. 191. Voyez aussi l'ancienne Coutume de Melun. — 96. Art. 23 des Coutumes prédiales de Thévè, insérées dans les Coutumes de Berri et dans le Procès-verbal de l'assemblée des états généraux tenus à Tours en 1484, cahier des doléances, chap. Commun. — 97. Art. 68 du Mémoire pour le vicomte de Rohan, déjà cité. — 98. Procès-verbal de l'assemblée des états généraux tenus à Tours en 1484, cahier des doléances, chap. Commun. — 99. Histoire de Louis XI par Claude Seissel, section *Briefve histoire de Louis XI, de ses mœurs et de son règne*. — 100. Jours de Saint-Urbain, de Saint-Colin, etc. Ces jours étaient très critiques pour la récolte : ils tombaient au printemps. Voyez le calendrier des bergers, le calendrier de la Grant-Montaigne, les Computations gothiques.

101. C'était la semaine sainte. Glossaire de Ducange, *Hebdomada sancta*. — 102. Leçons de Messie, deuxième partie, chap. 9. — 103. Mémoires pour l'Histoire de Troyes par Grosley, Privilèges de la ville et de ses faubourgs. — 104. Traité des Dîmes. — 105. Lettres du roi, du 14 juin 1462, relatives aux réclamations des habitants de Tournai contre le droit de cette ville. Voy. aussi les Traités des Dîmes. — 106. *Sancti Remigii*, à la feste de Saint-Luc, à la Saint-Martin d'hiver : c'étaient les termes où l'on acquittait les redevances seigneuriales. Les monuments du temps. — 107. Traité des Droits seigneuriaux. — 108. On possède un terrier en parchemin de l'église de Saint-Severin de Bordeaux, écrit au quinzième siècle, in-folio, de 23 pouces de long et de 19 de large, du poids d'environ trente livres. Il devait y en avoir de bien plus grand. — 109. J'en ai vu un très grand nombre de reconnaissances du quinzième siècle : toutes avaient à peu près cette forme. J'en ai vu entre autres un grand tas que je ne puis évaluer à moins de douze ou quinze mille : elles étaient de la Lorraine ou du Tournaisis, des treizième, quatorzième et quinzième siècles. Toutes étaient faites en cette forme, qui, pendant cet espace de temps, n'avait pas varié. — 110. « Conoguda canonicus judya Lambert molher de Vincens de Mostey de la parrochia de Sent Savrin topole et borgues de Borden, per sa bona voluntat, reconogit et certat que era a et ten et sous hers et son orden, devran aver et tenir a son sevuament, segont los fors et las costumaz de Bordales ab los drets e devers deins plus bas menlanguts et nompnatz, deus hondratz e deus crets senhors dean et captre de la gleya de Sent Savrin de Borden e de lurs successors tot aquet... Actum fuit hoc in dicta ecclesia Sancti Savini Burdigalensis, ultima die mensis decembris, anno Domini mo. cccc. xl. »



*gnante serenissimo principe et domino nostro domino Henrico del gracia Anglie et Francie rege . . .* Terrier de Saint-Severin de Bordeaux, manuscrit ci-dessus cité, premier feuillet, première reconnaissance.

111. « *Novimus universi quod in mei notarii et testium subscriptorum presencia, Raymundus Bartholomeus agricultor de Arela, presentes, ex sua certa scientia et bona fide, per se et suos heredes et successores quoscunque, confessus fuit et in veritate publice recognovit... se habere et tenere... in nasterii Sancti Pauli de Mauseolo in ecclesia Avinionensi. . . Acta fuerunt hec omnia Arelati in carreria publica ante hospitium dicti Raymundi Bartholomei, anno m<sup>o</sup> cccc<sup>o</sup> xl<sup>o</sup>.* » Extrait du Terrier de la cathédrale d'Avignon, manuscrit sur parchemin, que je possède. — 112. Lettres du roi, du mois de juillet 1423, relatives à l'affranchissement des habitants d'Issoudun, autres lettres du mois de mai 1430, relatives à l'affranchissement des habitants de Mehun-sur-Yèvre, autres lettre du mois d'août 1474, relatives à l'affranchissement du village de Marolles. — 113. Traité du franc alleu par Furgole, Mémoire de Grasley, chap. Allodialité.

HISTOIRE III. — LE MESSENGER. — 1. Ducange, v<sup>o</sup> Cornetta. — 2. Dans les anciennes et nombreuses lies académiques, composées de personnes dont plusieurs étaient souvent inconnues, les argumentants se faisaient cette question *Quo jure argumentaris*, lorsqu'ils disputaient de priorité pour l'argumentation *Jure ba calantes, jure licentiati, jure doctoris, jure medici, jure patrum*, répondaient les argumentants à cette question. — 3. « . . . Au messagier de Lille, pour lettres de la franche feste par lui apportées et publiées le m<sup>o</sup> jour d'août, donné viii s. Au messagier de la ville de Courtray pour pareille cause viii s. » Compte de recette et dépense de la ville d'Arras, année 1498, manuscrit déjà cité. — 4. J'ai dans mes portefeuilles l'original d'une quittance de Pierre Plogier, religieux Augustin du couvent de Tours, « de la somme de cinquante solz tournoys pour une aumosne que le roy nostre seigneur luy a donnée de ses demers et de ses aumosnes, pour luy aider à soy entretenir et à profiter à l'estude en l'université d'Angiers, ou il est estudiant... Le xxix<sup>e</sup> jour de mai, l'an mil cinq cens et treze, » — 5. Somme générale de toutes les excommunications par Jacques Severi, Lyon, 1624, un vol. in-8, part. 2<sup>e</sup>, Ecclésiastiques frappés. — 6. Bedeaux, *bedelli*, officiers inférieurs. Voyez les diverses histoires des universités et des collèges. — 7, 8. *Historia Universitatis Parisiensis a Bulo*, anno 1489. — 9. Voici l'extrait d'une ordonnance de paiement dont j'ai l'original : « Richard, conte de Salisbury, lieutenant-général de monseigneur le duc d'York, lieutenant-général de France et Normandie, à tous ceulx... savoir faisons que... Guillaume Plompton, escuier, viconte de Faloize, a aujourd'huy envoyé notre mandement avecques unes lettres close adressantes aux bailli de Senonchoys... par une messagière nommée Marion la Seignonnée, auquel viconte nous avons commandé payer la dicte messagière .. le troisième jour de may l'an mil cccc xxxvii. » J'ai encore dans mes portefeuilles l'original d'une quittance faite par « Perrote Pomlappel, messagière à pié, demourant à Vernon, de la somme de vingt-quatre solz Parisiens qui deubz lui estoient pour sa peine et salaire d'être allée de Vernon à Longuy au Perche où il y a vingt lieues de distance et plus, porter lettres closes. » Cette quittance est du 3 novembre 1437. — 10. J'ai aussi l'original de deux quittances faites par deux poursuivants d'armes, envoyés en commission comme messagers. l'une est faite le 8<sup>e</sup> juillet 1439, devant le lieutenant du viconte de Rouen par Breouze poursuivant d'armes qui avait voyagé jour et nuit de Rouen à Avranches, pour porter des lettres closes de monsei-

gneur de Talbot au comte de Somerset et à monseigneur d'Estrees, qui, pour son salaire, reçoit 8 l. 10 s., l'autre est faite le 20<sup>e</sup> août 1414, devant Cobriant, tabellion du roi à Caen, par Terré, autre poète, et d'armes, à raison de deux voyages, pour lesquels on lui payait un sou par jour. J'ai plusieurs autres quittances semblables.

11. Dans les provinces d'au-delà de la Loire, on n'a pas besoin de courir au Glossaire de Ducange, pour savoir que ce mot de la langue moyen âge, signifie avoine. — 12. Voyez, dans l'Histoire de l'Université de Paris par Du Boulay, à l'article *Messagers*, les divers services qui étaient chargés. — 13. Les écoliers ne pouvaient parler entre eux en latin. Voyez les constitutions de l'Université, citées aux notes du 14<sup>e</sup> siècle. Les bas officiers, les serviteurs, les artisans de l'Université, les clercs. Voyez l'Histoire de l'Université par Du Boulay, à leurs divers articles. Dans ces temps, qui disaient clerc disaient bon ou mauvais latin.

14. *De clerico ad magistrum*. Cette expression doit être de la comédie latine de ces temps et probablement des temps antérieurs. — 15. Un grand et très grand nombre d'ordonnances de paiement des quatre quinzième et seizième siècles, en faveur de voituriers que les trésoriers de ces temps chargeaient du transport et du versement de leur recette au trésor. — 16. Le mouvement du papier, ou plutôt le chemin des financiers, était alors fort rare, et alors c'était au trésorier à faire le service que font aujourd'hui les effets de commerce. — 17. Voyez ci-après la note 19. — 18. J'ai une quittance de 70 l. 10 s., faite par Antoine Drouet, voiturier par terre, demeurant à Lyon, le 3<sup>e</sup> mai 1414, pour avoir porté de Lyon à Tours « deux petits tonneaux » dans la ville au trésorier de l'épargne. — 19. « Moustre de lunt hommes l'armez cheval, et quarante-cinq archiers de la compagnie de Hue Stamer, écuyer, qui sont des gens des champs et agaciers, vivans sur le pays, agaciers, et ne sont d'aucunes garnisons ou retenues ordinaires. Le jour de may, l'an mil cccc et quarante-un... » Cette moustre, que j'ai, est écrite sur une bande de parchemin. Elle est chargée de noms anglais et de noms français. — 20. Salaire de 12 s. 6 d. donné par le roi à un homme de pied, pour avoir accompagné un transport de deniers publics, et pour avoir couché sur la charrette qui les portait, calculé sur la quittance du 23<sup>e</sup> mai 1560 que je possède.

21. Je possède encore un certificat fait par Remon Monfaut, receveur général de la Normandie, attestant que Jehan Vapar, receveur en la comté d'Auge, est allé porter à Honfleur la somme de tant... et celle somme porter seulement pour les périls et dangers qui sont sur les chemins de plusieurs larrons étant sur le plat pays, lui a été assigné pour en sa compagnie le nombre de six archiers, auquel voyage ont été deux jours... *testimonium meum seing manuel cy mis la descente par le mois de septembre, l'an de grace mil cccc quarante-cinq*... — 22. Voyez dans Du Boulay, les anciens privilèges de l'Université de Paris. — 23. Une reconnaissance ainsi conçue : « Sachent tous que je Guillaume de Moroy, maistre des œuvres et receveur des revenus ordonnez pour le fortification d'Avranches ay eu et reçu pour Jehan le Roy, vicomte de Lieu... par la main de Gressoy Ardu, fermier de l'ade, appartenant audit fortification... c'est assavoir la somme de soixante livres dix sols sur ce que il pouvoit devoir à cause de la ferme... dont je quitte ledit vicomte, la fermier et tous autres... le jour de juillet mil ccc lxxvii » Cette ferme dut subsister encore trois ans. — 24. J'ai une quittance du 4<sup>e</sup> novembre 1397, faite par le sieur de Martarde, commis à garder un hôtel passeur de la ville de Dieppe, pour la somme de 8 l. pour ses gages d'un an. — 25. *Historia Universitatis Parisiensis*



mis à Bales, anno 1488, *De numis.* — 26. Ibid., année 1489. — 27.

Douze ou quinze cents pièces de ce temps et de cette espèce, toutes tant plusieurs sceaux ou les empreintes de plusieurs sceaux. — 28.

Deux quittances faites en 1417, par « Jehan Portier de Cordemes et son Guisthait, pour le frut de deux vaissels à mener et porter plusieurs bleries de Couc à Nantes et de Nantes à Brest. » Ces deux quittances, et les sceaux ont été brisés, sont jointes par un lacet à un petit morceau parchemin sur lequel on lit : « Est assavoir que ces quittances ont esté meslées par cas de fortune par la singe qui entra au comptoir comme arroyent tesmoigner Pierre Polier, Pierre Benoist, Engueiran de Fossat, escuier... » — 29. Le marc d'argent monnoyé étant, vers le milieu du quizième siècle, à 9 fr., chaque cent francs pesaient cinq livres et demie ; chaque mille francs, cinquante-cinq livres ; chaque dix mille francs, cinq cent cinquante livres. — 30. Les vêtements de parties doivent être anciens. J'ai un grand nombre de quittances du quizième siècle, des par des trésoriers des guerres, des entrepreneurs de travaux de fortifications, des commandants de place, des argentiers de princes à des lettres particulières, pour des sommes qui devaient être acquittées par les recettes générales auxquelles elles étaient envoyées par les recettes particulières, à compte des versements qu'elles devaient faire.

31. Ducange, v<sup>o</sup> *Moneta*. — 32. J'ai un grand nombre de quittances du quizième siècle, écrites sur parchemin, dont plusieurs ont été faites en Normandie, où les receveurs de diverses villes prenaient le titre de vicomte. Je vais rapporter le commencement d'une de ces quittances. « A ceulx qui ces lettres verront, Henry Voudier, garde du seel des obligations de la vicomté de Caudebec, salut. savoir faisons que pardevant... présent Robin Lefevre, messagier, lequel congnot et confessa avoir receu de Guillaume Giroit, vicomte dudit lieu de Caudebec... » — 33.

Robert Langlois... lieutenant-général de monseigneur le bailli de Rouen, honorable homme Nicolas de La Chesnaye, receveur... salut. Nous vous mandons que des deniers de votre recette vous payez... à Thomas Petit, maître ouvrier du mestier de charpentier... les sommes ci-après déclarées. . pour sa paie et salaire d'avoir fait un compteur ou escriptoire étant pres et joignant la chambre de question... Donné à Rouen, le viii<sup>e</sup> jour de fevrier l'an mil v<sup>e</sup> vingt neuf. » Cet acte, écrit sur parchemin, est en ma possession. — 34. J'ai un compte, écrit sur parchemin, de l'hôtel du roi Charles VII, pour l'année 1454. Au f<sup>o</sup> 10 verso, on lit : « A Jean Chambellan, pour trois aulnes de drap vert pour faire un bureau pour le controlleur, pourceque les dames avoient, par le commandement et ordonnance du roi, eu le sien pour jouer aux martres et lie, qui, à xxx sous tournois, valent argent iv l. x s. l. » — 35. Le mémoire manuscrit Sur la Flandre gallicane par Bagnols, intendant de la province, à la fin du dix-septième siècle, fait mention de l'ancienne foire de la Malole, ou foire du mois de mai, qui se tenait à Gorgue. — 36. La foire de la Madeleine, qui se tient à Beaucourt, est fort célèbre et fort ancienne. Voyez l'histoire de Languedoc par dom Vaissettes. — 37. J'ai un mandement de payer du lieutenant du bailli d'Evreux, écrit sur parchemin, adressé au vicomte d'Evreux, où on lit : « ... Comme par votre ordonnance Guillot Galoppin et Michiel le Prevost, voituriers, demourans à Houllebec, en la chastellenie de Pacy, aient aujourd'hui admené et descendue à Evreux pour le roy notre dit seigneur une meulle à moulin prinse et choisie audit lieu en la carrière dudit lieu d'Houllebec, laquelle meulle les molliers dudit lieu sont tenus faire chaque an au roy... le xxiij<sup>e</sup> jour de juing l'an de grace mil cccc xix. » — 38. Suivant Brussel, dans son Usage des fiefs, liv. 1<sup>re</sup>, chap. 1<sup>er</sup>, § 2<sup>e</sup>, « Tout se donnait en

fiel par les principaux seigneurs; » et au chap. 7 du liv. 2, on trouve un extrait du Cartulaire de Montfort, où est une inféodation de l'office de courrier. — 39. J'ai un grand nombre de quittances de ce siècle, qu'on a faites par des messagers de gens de guerre. J'en ai encore un certifié, écrit sur parchemin. On y lit : « Nous, Andrien Ogard... capitaine... certifions que Julien Hardi, messager à pied, a aujourd'hui esté au port de ceste ville de Caen à Rouen... porter lettres closes de nous... monseigneur le duc de York, lieutenant-général et gouverneur de France et Normandie... le sixiesme jour d'avril, l'an mil quatre cents quatre-vingt-deux avant Pasques. » — 40. Supplément du Glossaire de Ducange. *Messagerius*.

41. Dictionnaire de Droit canon, *vo* *Mots des Gradués*. — 42. J'ai un dénombrement de la baronie de La Guerche, de l'année 1517, fait par François Peson, où on lit : « Item y a en l'église Nostre-Dame de La Guerche, douze prébendes à chacune desquelles n'y a que deux gros. » — 43. J'ai beaucoup de quittances du quinzième siècle, faites par des messagers, et surtout par des messagers à pied. Je vais en citer une : « L'an de grace mil cinq quarante et ung, le xvij<sup>e</sup> jour de mai devant nous Jaques Garoul, lieutenant commis de honneur et de sage Jehan le Vat, vicomte de Rouen, fut présent Corot de La Ferté, messager à pied, demourant à Rouen... » — 44. Voyez ci-dessus la note 43. — 45. J'ai un de ces certificats, écrit sur parchemin. « À tous ceux qui ces lettres... Guillaume le Prevost, lieutenant de monseigneur... de Caux, salut : savoir faisons que aujourd'hui ont esté présents par nous, Gueffroy de Drumare, escuyer, et Guillaume de Raoul, capitaine, nous rapportèrent et tesmoignerent par leurs sermens ausquelz nous ajoutons foy que Guillaume de Drumare, escuyer, pour ce qu'il vivoit seigneur dudit lieu de Drumare, alla de vie à trépassés le xviii<sup>e</sup> jour de février, l'an mil une et quatre, et ce certifions à tous... mil une et six, le mardi viii<sup>e</sup> jour de septembre. » — 46. J'ai une quittance écrite sur parchemin, où on lit : « L'an mil cinq quarante-huit, le viii<sup>e</sup> jour d'avril après Pasques, à Valongnes, devant Pierres Moreau, notaire juré, au siège dudit lieu, fut présent Richard Guy Rommeur, procureur des bourgeois manans et habitants de la ville et vicomte de Valongnes, lequel congout et confessa avoir eu et receu la somme de... quinze livres... pour avoir vacqué... aux besognes de ladite ville. » — 47. Voyez l'edit relatif à l'établissement des postes, rendu pour la ville de Luxies, près Doulens, le 19 juin 1404. — 48. « ... Autres motifs... donc faits aux messagers à boiste du roy nostre sire, en cest... lesquels, quand ils ont passé par Noyon, ont en chascun e fois... miers... » Compte de l'Hotel-de-Ville de Noyon, pour l'année 1387, manuscrit sur parchemin que je possède. — 49, 50. Edit de Louis XI sur l'établissement des postes, art. 2. — 51. Ibid., art. 9. — 52. Ibid., art. 12. — 53, 54. Suétone, Vie de l'empereur Auguste. — 55. Pièces concernant les messageries de l'Université, Paris, veuve Thiboust, 1772, 1 vol. — 56. Voyez aussi l'Histoire de l'Université par Du Boulay. — 57. Lettre du Parl., arrêt daté 22 septembre 1488, relatif à l'Université de Paris. — 58. Ouvrages ci-dessus cités à l'avant-dernière note. — 59. Histoire de l'Université. — 60. Ordonnance du 25 mai 1413, chap. Lxxv et lxxvi, où l'on voit que dans ce temps les baillis et les sénéchaux étoient chargés de la voirie. — 61. Je possède un rouleau d'amendes de l'Université de Rouergue, de l'année 1469; on y lit : « Anno quo supra... Guillelmus Maurelh... per dictum dominum judicem fuit condemnatus ad... quatuor... »

20... pro eo quod repossuerat et recellaverat in domo sue habitationis  
 cum filiam suam venientem de villa Amiliani morbo impeditum tunc  
 in... »

trois IV. — LE COMÉDIEN. — 1. Histoire du Théâtre français,  
 de frères Parfait, tom. 1<sup>er</sup>, chap. Premier Théâtre français établi à  
 l'hôpital de la Trinité. 2. Ibid., tom. 2, chap. Mystère de l'Incarnation;  
 et aussi la Bibliothèque française de Vauprivas, art. Barthélemy Aneau.  
 3. Histoire du Théâtre français, tom. 1<sup>er</sup>, ch. Premier Théâtre français  
 à l'hôpital de la Trinité. — 4. Ibid., tom. 2, chap. Mystère de la  
 Passion. — 5. Vie de Jean, comte d'Angoulême, ayeul du grand roy Fran-  
 çois I<sup>er</sup>, par Duport, Angoulême, 1589, un vol. in-8, p. 116. — 6. Les spec-  
 tacles étaient alors très communs, comme on le verra dans les notes  
 suivantes. Il y en avait à Paris, à Metz, à Angers, à Poitiers, à Rouen,  
 à Orléans et dans d'autres villes. — 7. Histoire du Théâtre français,  
 tom. 2, où est rapporté un extrait du mystère de l'Incarnation, joué à  
 Paris en 1474. — 8. C'est un des plus anciens mystères; voyez les lettres  
 de Charles VI, du mois de décembre 1402. — 9. Ce mystère a été imprimé  
 au commencement du seizième siècle par Alain Lotrian, à l'enseigne de  
 la France. Il contient cinquante-deux feuillets chiffrés. J'en possède  
 un exemplaire. Le haut de chaque page porte le sommaire de ce qu'elle  
 contient. On y suit le développement de l'action. — 10. Histoire du Théâtre  
 français, tom. 2, chap. Destruction de Troyes. — 11. Ibid., chap. My-  
 stère de la Passion.

12. Voyez le Pantagruel de Rabelais, liv. 4, chap. 13. — 13. Le manuscrit  
 du mystère du Roy advenir, conservé à la Bibliothèque du Roi, porte, sur  
 le premier feuillet, la signature de Jehan du Prier, auteur de cet ouvrage.

« Comme droit chi veoir le pourrez  
 » Si nous pouvons silence avoir,  
 » Avant seigneurs plus n'attendez  
 » Chacun de vous face devoir. »

est ainsi que finit le prologue du mystère du Roy advenir, ci-dessus

14. C'est-à-dire en droit canon. Voyez Ducange, v<sup>o</sup> *Decretista*. — 15.  
 16. C'est le commencement du mystère de l'Incarnation et Nativité de N. S.  
 17. dont une édition gothique est conservée à la Bibliothèque du Roi.  
 18. Histoire du Théâtre français, déjà citée, tom. 1<sup>er</sup>, chap. Mystère de  
 l'Incarnation. — 19. Mystère de l'Incarnation, cité à l'avant-dernière  
 note. — 20. Diomède, des Différents genres de poème dramatique, liv.  
 4, chap. 4. — 21. Table chronologique des Pièces de théâtre, depuis le  
 commencement jusqu'à la fin du quinzième siècle, tom. 9 de l'Histoire  
 du Théâtre français.

22. Voyez l'extrait de l'Histoire manuscrite de l'Université d'Angers,  
 au tome 3 de l'Histoire du Théâtre français, chap. Mystère de la  
 Passion. Voyez aussi les Annales d'Aquitaine par Bouchet, année 1486. —  
 Dans le mystère du Vieil Testament, Paris, chez Jehan Trepperel,  
 conservé à la Bibliothèque du Roi, on voit par quels moyens les méca-  
 nismes de cette époque représentaient la Création, le Déluge, la Destruc-  
 tion de Sodome, etc. — 23. Voyez l'avant-dernière note. — 24. Mystères  
 du quinzième siècle. — 25. Histoire du Théâtre français, t. 2, chap. Mystère  
 de Sainte-Barbe. — 26. Cela résulte de l'économie des drames religieux  
 de ce temps. — 27. Dans le mystère du Roy advenir, déjà cité, on trouve  
 des expressions si grossières, que je ne puis les rapporter. — 28. Mystère

de la Conception, déjà cité. — 29, 30. Art. Vienne en Dauphiné. Cosmographie de Munster, traduite par Belleforêt.

31. Mystères, notamment celui de la Conception, cinquième. — 32. Lettres du roi, 4 décembre 1402, relatives aux confrères de la Passion. — 33. Histoire de Metz par le curé de Saint-Euchaire, extrait est rapporté dans l'Histoire du Théâtre français, tom. 1, mystère de la Passion. — 34. Comptez les personnages dans les anciens mystères, et vous en trouverez quelquefois un grand nombre. — 35. Mystères du quinzième siècle, rôles et paroles. — 36. Voyez la fin de la première journée du mystère de la Conception, déjà cité. — 37. Histoire du Théâtre français, tom. 2, chap. 1, Bien et du Mal avisé, 7<sup>e</sup> scène. — 38. Ibid ; Histoire de la ville de Saint-Euchaire, déjà citée. Cette citation ne paraît pas être superflue, le moyen de supposer que dans ces temps les confrères pussent jouer avec les ecclésiastiques sur le même théâtre. — 39. Compte de la rédime de l'année 1416. Voyez les notes historiques, p. 337 de l'Histoire de Lille, depuis sa fondation jusqu'en 1764, un vol. in-12. — 40. Histoire du Théâtre français, tom. 2, chap. 1, Balade des Enfants Sans-Soucy, et chap. 1, Mystère des Apôtres.

41. Mystère de Sainte-Barbe, déjà cité. — 42. « A Lancelot Fournier dudit seigneur, pour tendre la tapisserie... et pour avoir fait partie de ladite tapisserie pour servir à l'escalafout du duc de Saint-Genou, près Tours, où l'on a joué le mystère dudit duc et du roy... » Compte des dépenses de la cour, année 1491, manuscrit conservé aux archives du royaume. — 43. « A Gaultier, tapissier, pour avoir fait porter partie de ladite tapisserie à Saint-Genou, où a joué le mystère de Saint-Laurent... » Ibid. — 44. Voyez les notes précédentes. — 45. Histoire de la Poesie française par l'abbé de La Harpe, règne de Charles VII. — 46. Les confrères avaient prié, dans les villes où il y avait des vestiges de ces théâtres encore connus, que celui de Douai, de Saumur, de Poitiers et autres. — 47. Histoire de la police par Delamare, art. Comédie, t. 1<sup>er</sup>. — 48. Voyez les chapitres des deux Marois. — 49. Histoire de Rouen par Amiot, tom. 2, chap. 1, de Saint-Patrice. — 50. Mémoires sur la Champagne par Baugier, chap. 1, Clamont.

51. Ballade imprimée en tête du mystère des Actes des Apôtres, 1541 ; voyez aussi, dans l'Histoire du Théâtre français, tom. 1<sup>er</sup>, 16 juil. 1548, relatif à la cession de l'hôtel de Bourgogne aux confrères de la Passion. — 52. Voyez Monstrelet, la Chronique de Jean de Dinteville, et autres ouvrages historiques de ce temps. — 53. Mémoires de l'arrêt du Parlement, du 14 juillet 1528, rapportés au chap. 1, de la Bazoche. — 54. Ballade sur les Enfants Sans-Soucy, déjà citée. — 55. Antiquités et singularités de la ville de Rouen par Taillepied. — 56. Histoire de la ville de Lille, depuis sa fondation jusqu'en 1444, un vol. in-12, chap. 14. — 57. Antiquités de Paris par Sauval, comptes de l'année 1504. — 58. Histoire de Lille, déjà citée, chap. 14, voyez dans le tome 7 de l'Histoire de l'Académie des Inscriptions et des Lettres, la notice d'un manuscrit de la Cour amoureuse et de l'Épinette. — 59. Il s'appelait aussi l'Abbat. Sa fête a été célébrée à Castellane jusqu'en 1626. Histoire de Castellane, un vol. in-12, Paris, 1773. — 60. *Buzelinus Gallio-Flandria sacra et propheta*, de l'Etrille.

61. Mémoires historiques sur la ville et seigneurie de Poligny, par Louis Félix, tom. 2, preuves, nombre xix. — 62, 63. Voyez

latives à la vauderie d'Arras, imprimées à la suite des *Mémoires* de, publiés par M. Buchon. — 64. *Historia universitatis Parisiensis septimo seculo*, annis 1469, 1483, 1487. — 65. Histoire d'Aix; d'Angers. — 66. Dans presque tous les collèges on jouait la comédie; l'Histoire des universités et des collèges. A l'imitation des Parlement, du Châtelet, de la Chambre des comptes de Paris, et des autres parlements, des autres cours inférieures et des autres finances des provinces, avient aussi élevé les théâtres. A cela les comédiens ambulants, farceurs, thémacleurs, leur nombre est au dessus qu'au dessous de cinq mille. — 67. On ne peut supposer moins de six ou huit théâtres de mystères, et par conséquent cinq cents acteurs, voyez la note 34. — 68. Dans toutes les villes des cours de justice, des procureurs, des notaires, des clercs de robe et des clercs de notaires, par conséquent de plus ou moins grandes assemblées de la basoche. — 69. Voyez la note 73 de l'Homme d'église. Registres du Parlement, arrêts du 13 mai 1476 et du 19 juillet 1476 à la Basoche.

Antiquités de Paris par Sauval, Comptes de la prévôté, année 72. Serées de Bouchet, 13<sup>e</sup> Serée. — 73. Histoire d'Aix par la représentation du duc d'Urbain, établie par le duc d'Anjou. Voyez chap. 9 de la Légende de maître Pierre Faiseu. — 74. Dans le 2<sup>e</sup> du mystère du Roy advenir, déjà cité, on lit en divers endroits : *Sient menestrels*, pose des menestrels, *radit*, et s'en va. — 75. la note précédente. — 76. Ducange, 1<sup>o</sup> Res. — 77. Table chronologique des pièces représentées au quinzième siècle, tom. 9 de l'Histoire du Théâtre français. — 78. A cette époque, il y avait deux ou deux confréries de la Passion à Paris, toutes deux installées à l'île, mais il y avait deux maisons de la Trinité, suivant les registres de l'Hôtel-de-Ville. Voyez l'Histoire du Théâtre tom. 1<sup>er</sup>, chap. Premier Théâtre français établi à l'hôpital de la Trinité et le tom. 2, chap. Représentations faites à l'entrée de la reine d'Austriche. — 79. Antiquités de Paris par Dubreuil, liv. 3, chap. 10 de l'hôpital de la Sainte-Trinité. Voyez aussi l'acte du 16 juillet, relatif à la cession d'une partie de l'hôtel de Bourgogne aux Trinités, rapporté dans le tom. 1<sup>er</sup> de l'Histoire du Théâtre français. — 80. Antiquités de Paris par Sauval, Comptes de la Prévôté, année 1502. Voyez son article dans la Bibliothèque française de Verdier de Paris et de La Croix du Maine. — 81. Voyez le mystère ou le moralien advenir et du Mal advenir. — 82. Le personnage de la Mort se trouve dans la moralité de l'Homme pécheur, imprimée par Vêrard, en 1484. — 83. Le personnage de la Luxure se trouve dans la moralité citée. — 84. Scène III du mystère du Bien advenir et du Mal advenir.

85. Cette *Sotie* est à huit personnages : le monde, l'abbé, le pape qui représente le clerge, le roi glorieux, qui représente la noblesse; le roi corrompu, qui représente la magistrature, etc. Dans la chronologie des anciennes pièces de théâtre, tome 9 de l'Histoire du Théâtre français, cette *Sotie* est de 1473. — 86. Cette ancienne pièce imprimée et réimprimée. Dans la table chronologique ci-dessus citée, de l'Antiquité est rapportée à l'année 1474. — 87. Antiquités de Paris par Sauval, liv. 7, chap. Palais. — 88. Voyez la note 73. — 89. Règle de 1488, citée par Sauval, Antiquités de Paris, liv. 11, chap. 10 de certaines fêtes. — 90. C'était ordinairement aux foires qu'on jouait les mystères. Voyez le Pantagruel de Rabelais, liv. 4, chap. 13. quatre foires de Troyes, voyez les notes du Marchand.

## NOTES

**HISTOIRE V. — LE FINANCIER.** — 1. Antiquités de Paris, liv. 4, chap. Monastère de Marcoussi. — 2. « Jehan, seigneur vidame de Laonnois, conseiller chambellan du roy, et conseil seigneur à la despense des hostels dudit seigneur, de la roy seigneur le duc d'Orléans... A Jehan de Latre, receveur de cript a Paris, soubz nostre signet, le iiii<sup>e</sup> jour de septembre Taxation de frais de voyage. J'ai cette pièce en ma possession écrite sur parchemin, avec un sceau en cire rouge. — 3. France, année 1409. — 5. « Jehan, évesque de Carcassonne-Cuer, conseiller argentier du roy nostre sire. Donne son bailli xxviii<sup>e</sup> jour de fevrier, l'an mil cccc quarante-huit... » Éditions accordées a divers membres des états du Languedoc. État en original. — 6. Lettres du roi, du mois d'août 1443, Geofro. Cœur en possession des biens de Jacques Cœur. C'est ainsi qu'il est représenté dans la miniature du manuscrit, conservé a la Bibliothèque du Roi, troisième volume. — 8. Mémoires de Jacques Duclercq, chap. 20. — 9. Histoire de Thaumassière, liv. 1<sup>er</sup>, chap. 28. — 10. Lettres patentes de Charles VII, Louis XI et Charles VIII, relatives aux tailles. — 11. Eloge de Charles VII par un auteur contemporain, commencement de l'histoire de ce prince, par Charlier, Beauclerc de Godefroy. Voyez aussi le Cahier des états de 1483, premier chapitre faisant mention du commun. — 12. Ordonnance de France, tome 13, préface, p. 87. — 13. Voyez le procès-verbal généraux assemblés a Tours en l'année 1483, dans le Recueil. — 14, 15. « Loys, par la grâce de Dieu... les dites finances extraordinaires... c'est à sçavoir en tant que touche les domaines par descharge du changeur de nostre tresor, et de nos thresoriers... et au regard des extraordinaires par le changeur général... Donne le 19 novembre 1498. » Mémoires des comptes, tome 5, f<sup>o</sup> 188, manuscrits conservés aux archives des comptes. — 16. Ordonnance de Charles V, regn. en 1358, relative aux appels des sentences des maîtres des peaux. — 17. Essai sur les monnoies par Dupré de Saint-Maur, variations du prix du marc d'argent. — 18. J'estime qu'il y avait des subsides, pendant les vingt dernières années du quinzième siècle, terme moyen, de quatre a cinq millions. L'ordonnance de l'édition de Godefroy, porte les tailles levées par Louis XI, millions, sans y comprendre les autres impôts, qui, a la vérité, sont très considérables. Dans un rapport sur l'histoire des finances de Henri III, manuscrit du temps, que je possède, on lit : « Les premiers revenus bons et entres tant au tresor du roy à cause de nos que receptes generalles des finances des generalitez de Yone, Normandie, Languedoc, Picardie et Dauphiné, a savoir gabelles, tailles et autres deniers levoz pour le fait de la defunct roy Charles VIII, en l'année 1497 qui d'icelles, de la generalitez de Bourgogne, de Provence, comme aussi, de d'officiers et autres charges ordinaires acquittées par les receveurs, monte 3,461,619 l. 5 s. 6 d... » Sully, dans le second de ses Mémoires, édition de 1683, dit que sous Louis XI les tailles près de cinq millions, et sous Charles VIII de près de six millions. Il ne doit pas perdre de vue que, dans les années intermédiaires furent plusieurs fois baissées jusqu'à deux millions, voyez l'endroit ci-dessus cité. On ne doit pas perdre de vue non plus



régnant à la fin de ce siècle, diminua aussi beaucoup les tailles. Il m'est difficile d'établir la quotité des contributions territoriales au quinzième siècle, mais d'établir celle des contributions non territoriales. Cependant, après toutes mes recherches, que je ne mets point sous les yeux du lecteur, crainte de rendre trop longue cette note, je crois que les aides, gabelles et autres impôts de ce genre s'élevaient au tiers des richesses. — 19. Sur les Monnaies par Dupre de Saint-Maur, Tableau des variations du prix du marc d'argent. — 20. « La recette ordinaire et extraordinaire de tout le royaume ensemble .. avec la terre monseigneur Robert de... régales... confiscations, la generale taille des Lombards ad... pour ung an... » si comme il appert par les comptes vi c. lvi m. ii c. xvii s. iii d. obole. Paris, sans les douaires de madame la royne et de madame de Valois » *Manuscrit Petri Amari clerici regis*, manuscrit du quinzième siècle, que je possède.

Voyez au t. 1<sup>er</sup>, l'épître xxviii et les notes. — 22, 23. Voyez la... — 24. « ...La taille est venue en usage du temps du roy Charles pendant lequel temps on imposa taille sur le peuple à volonté, comme assemblée d'estats, dont les nobles furent déchargés, et depuis la taille mise en ordinaire par Charles VII. » Rapport sur les finances, fait à Henri III, manuscrit déjà cité. Voyez aussi nos liv. 6, chap. 7. — 25, 26. Mémoires de Commines, liv. 5, 6; Mémoires de Sully, t. 2, chap. 51 et dernier. — 27. La division antique par diocèses et par paroisses fut long-temps la division civile au quatorzième, la division civile financière était tantôt par bailliages tantôt par diocèses. — 28. Lettres du roi, du 24 mai 1478, relatives aux finances. — 29. « A tous ceulx qui ces présentes lettres verront, Jean Boudin, garde du scel des obligations de la vicomté d'Harcourt, salut : sçavoir faisons que pardevant Jehan Yus, tabellion juré, furent présents Jehan le Tourneur et Pierre Bellet de la paroisse de Brionne item Guillaume L'enfant de la paroisse d'Aulon.. lesdits dirent et rapportèrent de bonne foi que par le commandement de la Ogier, sergent l'archevêque... ils s'étaient enquis chascun en droit de chacune desdictes paroisses combien il y avoit de feux payables de l'une d'icelles paroisses, pour l'aide accordée au roi nostre sire... ce fut le derrain jour de may, l'an m. cccc. xxv. Jehan Yus, notaire. » J'ai cet acte d'enquête, qui est écrit sur une feuille de parchemin. Lettres du roi, du 24 mai 1478, relatives à l'imposition de 1300 l. de la section de Périgord.

Lettres du roi, du 3 avril 1459, relatives à l'assiette des tailles. — 30. Item, art. 2. J'ai une quittance de l'année 1452, reçue par Jehan Y, notaire du consulat de Narbonne, où sont mentionnés les bonifications aux assecurs. L'ordonnance de Philippe de Valois, du 1<sup>er</sup> oct. 1333, parle des tailleurs pour faire tailles. — 31. Je possède un grand nombre de petits rouleaux en parchemin, contenant les rôles de fouage ou de la paroisse de Lisle-Bonne, près Caudebec, année 1479, qui est par Pierre Zebert et Ambroise de Lacour, tabellions jurés. — 32. Lettres du roi, du 3 avril 1459, relatives à l'assiette des tailles. — 33. Un rouleau de parchemin de cinq pieds quatre pouces de long sur six de large. Il est intitulé : « C'est le rölle de la taille de la paroisse de Pierre d'Evreux, mise sus en l'an m. cccc. xvii, pour résister à l'envie des Anglois.. » Le rôle contient les noms de trois cents personnes environ, les plus imposés payaient vingt livres, et les moins imposés sous. — 34. Traité des Tailles. — 35. Lettres du roi, du 19 juin 1478, relatives à la juridiction des élus. — 36. Traité des Tailles. — 37.





enque... Donné à Amboise, le vingt-deuxième septembre 1442. voir « Ibidem. — 67. Mémoires de Commines, liv. 8, p. 68. Ordonnances relatives aux tailles. — 69. Ordonnances aux gabelles. — 70. Ordonnances relatives aux aides. — 71. Lettres du roi, du mois de novembre 1406, relatives à un traité de l'évêque de Saint-Paul-des-Trois-Châteaux. — 72. Ordonnances aux aides, aux gabelles. — 73, 74. Lettres du roi, du 26 1447, relatives aux finances. — 75. Au quinzième siècle, la taille divisée en quatre généralités, Ordonnances des Rois de France aux Finances. — 76. « De maître Jehan de Xarucoungs, secrétaire du roy et receveur général de toutes les finances du royaume, la somme de vi mil. lxx. livres tournois. » Compte de régence de Jehanne et Alienor, sœurs de Marguerite d'Écosse, reines des Quartes, année 1447, manuscrit sur parchemin, que joignez aussi les lettres du roi, du mois de décembre 1463 relatives à la taille de la ville d'Honfleur. — 77. Voyez la note 124. — 78. On trouvera un nombre monnaie que celui des percepteurs des tailles, des receveurs, régisseurs et juges des impôts non territoriaux. — 79. Lettres du roi, du 20 août 1452, relative aux élus; autres lettres, du 1404, relatives aussi aux élus. — 80. Lettres du roi, du 20 août 1452, relatives aux élus. — 81. Lettres du roi, du 1404, relatives aux élus. — 82. Voyez, dans les « Histoire de la maison de Bethune, imprimées en 1793, les lettres des élus du comte d'Artois, du 11 juillet 1461. Voyez aussi ci-après. — 83. Je possède l'original du Formulaire de la Chambre des comptes, fait par ordre de cette chambre, manuscrit du commencement du seizième siècle. Au f° 71, r., on trouve une formule de « Pour faire bailler aux receveurs par les esleuz les contours receptes » Suit la formule. — 84. Lettres du roi, du 26 relatives aux élus. — 85. Lettres du roi relatives aux élus, sont citées. — 86. Lettres du roi, du 30 mars 1475, relatives à l'absence. — 87. « Les gens des comptes et trésoriers... aux es-faict des aides... nous vous mandons et comectons... de ré-az... appelez avecques vous le procureur du roy .. le curé ou l'un ou trois des plus suffisans personnes de ladicte paroisse diocèse de Saint-Flour... — Sequitur forma super reparatione rum... Deinde dicti commissarii abstringent dictos consules, alios, ad ostendendum sibi libros talliarum... exhortando opus fuerit, compellendo curatos ecclesiarum..., ostendere li-gistra sua in quibus nomina parrochianorum sunt descripta, et onem librorum et registrarum .. et perquisitione hostiarum... am et certum numerum focorum. » Formulaire de la Chambre des comptes, manuscrit déjà cité. — 88. « Item quo facto, perquisitione .. scriba et registrari faciant per eorum notarium .. omnes et orum facultates valorem decem librarum t. excedunt vel valent unum annuam predictam et alios quorum facultates valorem decem annuam ascendunt... Item commissarii registrata que fecerunt super focorum portabant dicto thesauro (thesaurario) regio qui pro-re particulariter faciet in uno volumine incorporare et regis-travis senescallie sue, ut ab illa recursus habeatur loco et tem-pore. » Ibidem, voyez aussi la note précédente. — 89. « Item, uni reparationem factam per commissarios... et alia facta... ut et suas litteras confirmatorias concedet cum cerea viridi. »

91. Lettres du roi, du 3 juin 1464, relatives aux cours des aides; autres lettres du roi, du 17 décembre 1464, relatives à la juridiction des élus et des généraux des aides. — 92. Lettres du roi, du 15 mai 1474, relatives à la destitution et au remplacement des juges de la Cour des aides. — 93. J'ai un fort grand nombre de mandements généraux des finances, avec cette formule : « Accomplissez et obeyesiez aux ordres du roy. » — 94. Lettres du roi, du 12 mai 1460, relatives à la Chambre des comptes; autres lettres du roi, du 12 mai 1460, relatives aussi à la Chambre des comptes. — 95. Les quinzième siècle mentionnent plusieurs Cours des aides, notamment celle de Paris et de Montpellier. — 96. Elles mentionnent aussi les livres des comptes, notamment celles de Paris, de Grenoble, etc. — 97. Voyez les notes de l'Avocat, relatives aux mandements au quinzième siècle. — 98. Quand il n'y avait qu'une Cour des aides à Paris, on disait le Parlement. Après l'institution des autres Cours des aides, l'usage continua. — 99. Il en fut de même et par le même pour la Cour des aides de Paris. — 100. De même pour la Cour des aides de Paris.

101. Dans le roman de Regnault de Montauban, manuscrit du quinzième siècle, conservé à la Bibliothèque de l'Arsenal, chap. 600, de Dourdonne et Clarisse de Gascoigne accorderent l'un à l'autre... on voit une miniature représentant une noce... qui passe devant une estrade tendue d'une draperie verte... des musiciens. — 102. « A Benoit Gaulleret, apothicaire... pour troys livres de poulvre de violette ou four de ce... la livre... » Compte des dépenses de la cour, rendu par Bernard, en 1536, manuscrit sur parchemin, que je possède. — 103, 106. Instructions et ordonnances de Charles VII, du 28 février 1435. — 107. Lettres du roi, du 26 novembre 1447, relatives aux finances. — 108, 109. Lettres du roi, du 25 septembre 1447, relatives aux finances. — 110. Ibidem. L'ordonnance du 19 septembre 1447, qui se trouve dans le volume 3, folio 87, des Registres de la Cour des comptes confirme ces dispositions.

111, 112, 113, 114. Lettres du roi, du 25 septembre 1447, relatives aux finances. — 115. J'ai des comptes manuscrits des dépenses de ce temps, où l'on voit des lettres initiales aux historiens du royaume en sont plaines. — 116. Ces anciennes lettres, ou bien d'autres, se trouvent dans les comptes manuscrits de la Cour des comptes, chez se trouvent aussi dans tous les anciens comptes. — 117, 118, 119. Lettres du roi, du 26 novembre 1447, relatives aux finances. — 120. « Les commissaires ordonnent par le roy imposer es pays et duché de Normandie... la taille taillée sur les gens de guerre... aux esleuz sur le fait des aides... Constances salut... comme le roy... nous ait commis et ordonné mettre sus la somme de quatre cens quarante-sept et cinquante-cinq livres tournois, c'est assavoir pour le paiement de la guerre... la somme de ii c. lxxi. s. m. l. et la somme de c. xxxv l. pour très grandes et nécessaires dépenses... dessus les sommes dessus déclarées, la somme de vi m. l. et employer es reparacions et fortifications d'aucuns places. Et se de partie a partie naist sur ce debat ou opposition, premièrement payés, non obstant oppositions... Faites sans délai et brief droit et adcomplissement de justice... Donne sous le sceau de la Cour le 17<sup>e</sup> jour de fevrier, l'an mil cccc soixante quatorze. »

sur une feuille de parchemin au bas de laquelle sont encore les quatre sceaux en cire rouge, figurés en croix.

Charles, par la grace de Dieu, roy de France... sçavoir faisons considération des bons et agreables services de maistre Pierre Vignolles, escuyer, a l'encontre des Angloys, a icelui avons donné par ces presentes l'office de l'un des deux esleuz sur les aides... en la ville de Paloise... le 22 juillet m. cccc et cinquante lettres, qui sont écrites sur parchemin — 122. « Au royaume de dix-sept cent mille villes à clocher, et pour ce que le royaume

a esté bien dommagé pour les guerres, si n'en prendrons que mille villes à clocher. » *Manuale Petri Amari, clerici regis, memorie citée.* — 123. A l'époque de la révolution, il y avait quarante villes, il est probable que plus d'un cinquième avait été supprimé dans l'espace de trois cents ans. Chacun en a la preuve dans sa province ou de son canton. — 124. Ces deux grandes provinces a peu près un cinquième de la France. — 125. Voyez la

voyez aussi les *Mélanges de Camusat*, chap. Suite du Formulaire. — 126. Art. 76 des Remontrances du Parlement, années 1472 et imprimées dans les ordonnances du Louvre, à la suite des lettres novembre 1481 — 127. Histoire de Louis XII par Heyssel, source plus ample de la félicité du règne de Louis XII. — 128, 129.

notes relatives aux denombrements du seizième siècle — 130, lettres du roi, du 26 juin 1491, adressées au duc de Bourbon, gouverneur de Languedoc; autres lettres du 7 février 1494, voyez aussi l'indulgence 16 décembre 1491, donnée aux commissaires de Charles VIII, aux états de Languedoc, qui se trouve dans l'histoire de cette province par dom Vaissettes, t. 3, année 1491.

Lettres du roi, du 26 juin 1491, adressées au duc de Bourbon, gouverneur de Languedoc, ci-dessus citées — 133. Histoire de Languedoc par Vaissettes, t. 3, p. 20, et les preuves, lettres du roi, du 28 mars 1482, relatives aux tailles, aides et gabelles de la Normandie. — 134. Inscrit de Jacques Sigault, cité par Camusat, dans ses *Mélanges* de 1752, de même cahier — 135. Actes du Parlement d'Angleterre, sous par Rymer, sous Edouard IV, année 1475, ou sont mentionnées les dîmes gratuits, voyez aussi les autres actes du parlement d'Angleterre, sous le règne de Henri VII, relatifs aux impôts accordés par le Parlement — 136. *Computus Johannis Tarrat receptoris pro*

*Chalançon, de redditibus et exilibus de Chalançon. Chalançon, comitatensis, anno 1430.* » J'ai l'original de ce compte, qui prouve que Chalançon était au XV<sup>e</sup> siècle une enclave de la Savoie; le pays de Chalançon aussi, voyez la note suivante — 137. « *Computus castellanorum de subsidio domini nostri duci Sabaudie, concessio per patriam civitatem pro jucundo ejus adrentu, anno 1483.* — *Computus castellanorum Gail, de subsidio, anno 1444.* — *Computus castellanorum Gail, de subsidio domini domini Marie et Lodovici de Sabaudie, anno 1485.* » J'ai l'original de ces comptes — 138. Encore est-ce beaucoup que de sup-

poser à cette époque l'or et l'argent de la France monnayés s'élevaient à une sextuple de la totalité des impôts, qui, sous Louis XI, se portaient à environ cinq millions. Il faut cependant se souvenir que dans ce

clergé, la noblesse et un grand nombre de villes étaient exemptes de contributions. — 139. La crainte de l'exportation des monnaies fut,

Leblanc, une des causes de leur hausse. Voyez son *Traité des monnaies*. — 140. Ordonnances du Louvre, lettres du roi, du 27 novem-

bre 1472. A la suite sont les remontrances du Parlement, années 1472 et 1473.

141. Lettres du roi, du 20 octobre 1462, relatives au  
— 142. Ibidem : lettres du roi, du 8 mars 1462, lettres  
juin 1486, relatives à l'abolition des foires de Lyon.  
roi, du 17 décembre 1485, relatives à la réformation  
Traité de la police par Delamare, liv. 3, tit. 1<sup>er</sup>, chap.  
une ordonnance du 22 novembre 1506, qui défend au  
aucun ouvrages d'argent pesant plus de trois marcs.  
Rubruquis, chap. 37. — 146. Lettres du roi, du 22  
lesquelles il donne au dauphin l'administration des finances.

HISTOIRE VI. LE COMMISSIONNAIRE. — 1. Cf. ss.  
Conteur. 2. Lettres du roi, du 25 mai 1413, relatives au  
royaume, art. 67 et suivant. — 3. Ibidem, art. 24.  
62. — 5. « Au portier du chastel dudict Aignay, pour  
office qui sont trois septiers d'avenne... » Compte de l'écuyer  
ceveur d'Aignay-le-Duc, année 1326. J'en ai l'original.  
roi, du 25 mai 1413, relatives à la police, art. 62, 66.  
vant en France, avant la révolution, un assez grand  
leaux bâtus à très peu de distance l'un de l'autre, et il  
pelle au moins six dans la seule province de Rouen.  
Parlement, arrêt du 25 février 1481. — 9. Ibidem, art.  
1438. — 10. « *Janitor in dicta ecclesia preest nocte per  
janitor aut prebiter aut clericus...* » Statuta de legibus  
Severin de Bordeaux, manuscrit du XIV<sup>e</sup> et du XV<sup>e</sup> s.  
siècle.

11. Bibliothèque de Duverdier, art. Pasquier Lemaire  
gaiges de Jacquemart de Flavigny, bailli des loys de la  
xxiii l. par an... » Compte des grains de la ville d'Amiens  
née 1413, manuscrit original que j'ai. — 13. « Pour les  
de Merclines, ciere des bois de ladite terre, vin 3 par  
14. Ducange, v<sup>o</sup> *Portarii*. — 15. Description de la France  
Normandie, art. Ardeh. — 16, 17, 18. Cérémonies de  
froy, naissances, mariages, entrées solennelles des rois  
ris sous Charles VI et Charles VII, Chronique de Jean de  
ment à l'année 1469. — 19. Chronique de Jean de Tré  
Dans la miniature citée à la note 73 du Pauvre, on voit  
— 20. Voyez la note 81 de l'H. telier.

21. « Item une lanterne d'argent, pesant 1 marc et  
Compte de Jean de Beaune, bourgeois et marchand de  
année 1472, manuscrit conserve à la Bibliothèque du R.  
25, 26, 27, 28, 29. Antiquités de Paris par Sauval, rom  
té, depuis l'année 1480 jusqu'à l'année 1500. On y trouve  
les qualités des personnes des divers états. — 30. Ibidem.  
31. La somme des cas de conscience d'Angelo Clavari  
très abrégée, car c'était déjà le temps des encyclopédies  
résumés. Voyez aussi la note 43 de l'Homme d'élite. —  
nombre de ces anciennes portes subsistent encore, on y trou  
qués dans le mur où entrait les deux bouts de la bar  
quel des vieux Proverbes. — 33. Essais de Montaigne,  
Coustume. — 36, 37. D'Aubigné, Histoire générale, t.  
14. — 38. Tous les châteaux de ce temps qui subsistent  
à guichet. — 39. Harnois pour armes, expression al  
40. Journal de Paris, sous Charles VI et Charles VII.

41. *Sermones Menotti, Dominica secunda quadragesima*.  
de Paris par Sauval, comptes de la prévôté, année 1496.

histoire de Troyes par Grosley, chap. Bains. — 44. Ancien plan de Rouen. — 45. Voyez la note 53 du Valet; voyez aussi les ordonnances de police de ce temps. — 46. Dans les contes d'Eutrapel, conte mariage, on voit que vers ce temps les messagers se chargeaient des. — 47. Topographie de Troyes par Courtalon, chap. Bailliage. Item, six livres de dragées, pour servir en un drageoir... » Ordonnance par La Mazière, maire de Tours, 14 octobre 1482; Original. — 49. J'ai eu communication, il y a quelques années, d'un livre des chevaliers de Notre-Dame-du-Mont-Carmel, écrit sur du quinzième siècle. — 50. Notes de l'Artisan, relatives aux

Item l'on enjoint à tous les langoyeurs, que tous les porcs qu'ils ont au marché..., sursemez engrennez, ayant plaies en la langue... et marquent à l'oreille... et tous autres pourceaux ayant bosses lumes, qu'ils leur coupent le bout de l'oreille... » Ordonnance du Roi de Paris, du 21 septembre 1517, Livre rouge, manuscrit conservé aux Archives du royaume. — 52. Registres du Parlement, arrêt du 1<sup>er</sup> mai 1517. Voyez aussi les ordonnances relatives à la défense de porter des chiens dans les enclos des palais de justice. — 53. Rabelais, Pantagruel, chap. 22. — 54. Manuscrit de l'hôpital du Saint-Esprit de Dijon, déjà cité, au livre du quinzième siècle, que les frères de l'hôpital ont dans la belle saison, et faisaient passer leur resposion au pape. On cite en cet endroit, comme partout, les titres des archives. Voyez les statuts synodaux de Troyes, imprimés en 1501, *Locus tertius*. — Lettres du roi, 23 avril 1506, et 16 avril 1409, relatives à l'argent payé par l'empereur de Constantinople. — 56. Dictionnaire de Lamartinière *Thérétique*. — 57. Registres du Parlement, arrêt du 26 mai 1417. — Pierre Texier, cierge, pour un gros cierge du poids de huit vingts livres de cire aux xv l. xvi s. x d... Autre cierge de cent livres de cire, Notre-Dame de Celles en Poitou... » Compte des dépenses de la Louis XI, année 1470, manuscrit déjà cité.

**LIÈRE VII. — LE BOURGEOIS.** — 1. Le nom de bourgeois, qui, aux siècles précédents, avait servi à désigner les habitants d'une ville jouissant des droits de bourgeoisie, conserva bien au quinzième siècle cette acception générale, mais il prit aussi quelquefois à cette époque une acception plus restreinte, et exprima aussi l'habitant d'une ville vivant de son revenu. C'est dans ce dernier sens qu'il est ici employé. Voyez les lettres du roi, du 18 août 1452, et celles du mois de mai 1462, relatives aux bouchers de Caen, voyez aussi à la fin des lettres de Rouen, imprimées chez Simon Vostre en 1507, les noms des bourgeois de la danse macabre. — 2. *Pro remedio anime nostre, pro remedio peccatorum meorum*, formule qu'on trouve dans presque toutes les prières aux églises. — 3. Voyez, dans le Grand Coutumier, les Coutumes locales de Nançai, intercalées dans celles de Berri et Lorris, titre Etat des bonnes. — 4. Anciennes Coutumes de Sens, art. 124, chap. Bourgeois et adveuz. — 5. Ibidem, art. 123, même chapitre. — 6. Voyez les Coutumes locales de Nançai, ci-dessus citées, et des personnes. Voyez aussi le Glossaire de Ducange, v<sup>o</sup> *Burgenses*. — 7. Voyez dans l'Essai sur les Monnoies par Dupré de Saint-Maur, les préliminaires, p. 13, 14 et 15, les citations de divers titres. — 8. On peut voir dans l'Histoire critique de Nicolas Flamel, à l'inventaire des biens, le grand nombre de ses rentes constituées. — 9. Dans le Forcé de la Chambre des comptes, manuscrit déjà cité, est un tableau qu'on a à dépenser par jour, suivant les divers revenus; il a pour

litre. *Extimacio sanimorum reddituum per annum ad summas per annos non bissextilibus*, et il commence ainsi : xx sol. per annum per diem obol. cum semis pictre et un<sup>re</sup> parte semis pictre, xxi sol. per diem un pict. et dimid. cum un<sup>re</sup> vi<sup>re</sup> viii<sup>re</sup> semis pictre.

11. Anciennes Coutumes de Bourges, art. 81. — 12. Histoire des Flamel, testament de sa femme Pernelle. — 13. A cause de l'évêque de Paris, Pierre de Gondi, défendit, en 1577, que le lit nuptial eût lieu après le repas de noces. — 14. Mémoires sur la ville de Troyes par Grosley, t. 2, Précis des annales, année 1409. — 15. Antiquités de Paris par Sauval, liv. 11, Coutumes abolies parmi les ecclésiastiques. — 16, 17. Mémoires d'un clercq, publiés par M. Bachon, liv. 5, chap. 45. — 18. Description de la chapelle pour l'église de Saint-Etienne de Troyes, manuscrit de la bibliothèque de la ville de Troyes, déjà cité, on lit : « ... Jusques aux arches de la planche Cœur ». — 19. Voyez les notes de l'Artiste, relatives à l'architecture. — 20. Note 81 de l'Hôtelier.

21. Voyez la note 188 de l'Artisan. — 22. Voyez les notes relatives à l'architecture. — 23. Il nous reste encore de la fondation de l'ancienne grand'chambre du Parlement, faite par Louis XI. — 24. Il y a encore dans les châteaux de Fontainebleau, de Vincennes, de Saint-Germain, même dans un grand nombre d'anciennes et de nouvelles maisons bourgeoises de ce temps, des cheminées et des plafonds peints et dorés. — 25. Grand nombre de manuscrits de ce temps ont des miniatures représentant des maisons où l'on voit des fenêtres à linteau blanc relevé, la lase et de chiffres en couleur. Montfaucon en a plusieurs au tome 3 des Monuments de la Monarchie française. — 26. Carte de la traite domaniale de Nantes, donnée le 3 août 1469, par les Honneurs de la cour, par la vicomtesse de Fumes, l'un des tapisseries de verdure, c'est-à-dire de tentures représentant des paysages. — 27. « Audit Pierre Quetier, la somme de cinquante et quinze livres coton... pour emplir et estoffer un tablier... » Comptes de Louis XI, année 1469, manuscrit déjà cité. — 28. Les Honneurs de la Cour, ci-dessus cités, il est fait mention de roulettes. — 29. Au manuscrit de Romuléon, ci-dessus cité, on voit le lit du Roi, on voit une miniature représentant la mort de Saint Louis, où l'on voit un lit d'ange, à peu près de la même forme que les lits de parade.

31. Ces lits sont mentionnés dans les Honneurs de la Cour, ci-dessus cités. — 32. « A Chassenay, menuisier, la somme de rs lxxviij pour chepiéd fait par luy et mis au long du lit d'icele dame... » Compte des dépenses de la reine Jeanne, année 1492, manuscrit sur parchemin, que je possède. — 33. Au manuscrit des Miracles de la Vierge, conservé à la Bibliothèque du Roi, on voit une miniature représentant un enfant emmaillotté dans un berceau, et dessous on lit : « Au souverain Moïse, honneur éternelle ». — 34. Bibliothèque française, de Goujet, t. 9, art. Pierre Michaut. — 35. Histoire de France, chap. Réception de l'archiduc par Louis XII. — 36. « Pour le potier, pour trois chapelles à eau, qu'il a faites pour la reine... savoir pour deux cens et une livre de plomb à vi d. la livre... » Comptes au prix de iv d. la livre. » Compte des dépenses de la cour de Louis VI, année 1410, manuscrit sur parchemin, que je possède, en existe encore chez les marchands de curiosités. — 37. Lettre de 24 juin 1467, relatives aux statuts des vanniers. — 38. « A l'écuyer Fay, marchand suivant la cour, la somme de soixante sols... »



quatre bouteilles de cuir... pour porter l'eau et le vin dud. seigneur  
il va aux champs... » Compte des dépenses de Louis XI, année  
manuscrit déjà cité. — 40. Voyez, au t. 3, les notes de la station

Les Cent Nouvelles par Louis XI, la Médaille à revers, 1<sup>re</sup> nou-  
— 42. Journal des Savants, octobre 1782. — 43. Essai sur les  
oies par Dupré de Saint-Maur, Registres des Quinze-Vingts, année  
Lettres du roi du dernier octobre 1421, relatives à la fixation du  
les denrées; autres du 29 novembre 1418, relatives aux coupes de  
dans les forêts royales. — 44. « Pittances de vin faictes aux quatre  
x de l'an, pour xxxviii lots de vin de Beaune viez... délivrez aux  
« religieux et religieuses mendiants... le jour de Toussains... le  
le Noël... le jour de l'asques... le jour de la Penthecoustes... » Compte  
et dépense de la ville d'Arras, année 1448, manuscrit déjà cité.  
Repas de minuit; cette expression, qui se trouve dans les poètes du  
s'est encore conservée. — 46, 47. Bibliothèque française, de Goujet,  
art. Jean Regnier. — 48. Contes d'Eutrapel par Noël Dufall, l'Escolier  
latine à la chasse. — 49. Bibliothèque française, de Goujet, t. 9,  
art. Regnier. — 50, 51, 52, 53, 54. Ibidem, art. Olivier de Lamarche.  
Mémoires de la Marche, Fêtes données par le duc de Bourgogne;  
ominal français, de Godefroy, Réception de l'archiduc d'Autriche. —  
futère des Actes des Apôtres, *Sermones ad omnes status fratris Gail-*  
*, sermo ad virgines et puellas*, Poésies de Coquillart, deuxième par-  
sa droits nouveaux. — 57. Un changement, une modification quel-  
s dans un âle, pouvait en diminuer la valeur, en occasionner l'abré-  
t, pour me servir de l'expression du temps, aussi l'intervention du  
ar suzerain était-elle toujours indispensable. Le roi était le chef  
ar suzerain dans la monarchie féodale, tous les actes relatifs à l'af-  
franchissement des villes et à leur constitution en commune devaient être  
ogues par son autorité de la ce grand nombre de lettres d'érection  
communes, qu'on trouve dans le Recueil des ordonnances. — 58. Il y  
les bourgeois dans les campagnes aussi bien que dans les bourgs et  
les. Coutume de Sens, déjà citée, Des bourgeoisies et des adveux.

Voyez les chartes des communes, dans les notes du Bourgeois,  
e Recueil des ordonnances ou l'histoire des villes. — 60. Il faut re-  
r, dans le grand état de la France, une commune comme un petit  
dont les chefs étaient le maire et les échevins qui en formaient la  
ipalité, c'est-à-dire le gouvernement.

Voyez la note 76. — 62. Coutumes de Boulleuois, citées dans la  
tirs de Laurière, v<sup>o</sup> Loi; Lettres du roi, janvier 1463, relatives à  
e de Caudebec. — 63. Ibidem, voyez notamment les lettres du roi,  
r 1429, relatives à la ville d'Orléans. — 64. Glossaire de Laurière,  
le. — 65. On voit dans les chartes d'affranchissement de la ville de  
s, rapportées par Grosley, et dans les lettres du roi, mai 1471, re-  
n à l'administration municipale de Troyes, que cette ville n'avait pas  
mmune. — 66. C'est ainsi qu'on appelait les villes qui n'avaient pas  
mmune. Glossaire du droit français par Laurière, v<sup>o</sup> *Baptices*. — 67.  
es du roi, 19 juin 1415, relatives aux foires de Champagne. — 68.  
tirs de Grosley, chap. Commerce et manufactures. — 69. Villes ju-  
ou il y avait des jurandes. Ordonnances des rois de France. On voit  
les lettres du roi, 1471, déjà citées, que Troyes avait des corps de  
r. — 70. Voyez la note 50 du *Financier*.

. Ordonnances des rois de France, vol. 11, préface, p. 7 et suivan-  
— 72. Ordonnances des rois de France, XV<sup>e</sup> siècle; Histoire des  
.. — 73. Nulle terre sans seigneur était l'ancien axiome féodal. —

74. Jusqu'à la révolution, les seigneurs ont conservé la police dans les terres, ils la faisaient exercer par leurs juges. — 75. Ordonnances des rois de France, vol. 11, préface, p. 7 et suivantes. — 76. J'ai des lettres de Philippe-Auguste, écrites sur une feuille de vélin, format in-12, datées de l'an 1190, dans lesquelles ce prince déclare que, s'il meurt d'un voyage de la Terre-Sainte, la commune de Laon est abolie. — 77. Original du procès-verbal de l'élection du maire de Saint-Quentin, en 1575, faite par les maires ou chefs des métiers. — 78. Lettres du 28 janvier 1368, relatives à la ville de Péronne. — 79. Lettres du 10 octobre 1347, relatives à la ville d'Aire. — 80. Ordonnances des rois de France relatives à l'administration municipale des villes, Histoire des villes.

81. Lettres du roi, juin 1463, relatives à l'élection des consuls de Perpignan. — 82. Lettres du roi, mars 1463, relatives aux privilèges de Sommières. — 83. Lettres du roi, août 1480, relatives à la ville de Comt. — 84. Lettres du roi, février 1474, relatives aux privilèges de la ville d'Angers. — 85. Lettres du roi, décembre 1405, relatives aux consuls de la ville d'Albi. — 86. Voyez les notes 77 et 147. — 87. Lettres du roi, avril 1491, relatives à la ville de Bourges. — 88. Lettres du 10 mai 1471, relatives à la ville de Troyes. — 89. Lettres du roi, mai 1463, relatives à la ville de Montferrand. — 90. Mémoires historiques de la Champagne par Baugier, t. 2, chap. 4.

91. Lettres du roi, septembre 1451, relatives à la ville de Bayonne. — 92. Registres du Parlement, arrêt du 18 mars 1436, relatif à l'élection du maire de la ville de Nîort. — 93. Dans le roman de Régnaud de Montban, manuscrit déjà cité, chap. Comment Mangis et Houdry furent dés par les clercs, est une miniature où se trouve la représentation d'un chapeau à haute forme. — 94. *Sermones Menotti*, partie 2, subter dominicam quadragesime. — 95. « La somme de sept solz » à deux deniers pour avoir fait deux fers d'esguillettes d'or... » Compte des dépenses de Louis XI, année 1469, manuscrit déjà cité. — 96. « La somme de vingt solz tournois pour six aulnes de ruban rouge, blanc et noir pour faire saintures pour ledict seigneur. » Ibidem. — 97. Voyez l'histoire de l'Artiste. — 98. C'étaient des artisans, chefs de métiers, qui intervenaient dans les élections municipales. Voyez les lettres du roi, du 10 juin 1463, relatives à l'élection des consuls de la ville de Perpignan. — 99. C'étaient les députés des divers quartiers d'une ville pour élire les magistrats municipaux. Voyez les lettres du roi, du mois de décembre 1405, relatives aux consuls de la ville d'Albi. — 100. Anciennement pelant et l'on a appelé depuis les chefs magistrats de chaque ville. Voyez la note 77.

101. Ordonnances des rois de France, quinzième siècle, Histoire des Villes. — 102. Lettres du roi, 13 août 1464, relatives à la ville de Breuil-sur-Mer. — 103. Histoire de ces villes. — 104, 105. Les coutumes communales, municipales, dans les Ordonnances des rois de France, Histoire des villes. — 106. Lettres du roi, septembre 1451, relatives à la ville de Bayonne. — 107. Histoire des villes. — 108. Histoire des villes. — 109. Lettres du roi, octobre 1409, relatives à la ville de Thun. — 110. Topographie de Troyes par Courtalon, tom. 1. Hôtel-de-Ville.

111. Lettres du roi, février 1481, relatives à la ville du Mans. — 112. Lettres du roi, mai 1471, relatives à la ville de Troyes. — 113. Constitutions communales, municipales, dans les Histories des villes. — 114. J'ai en ma possession deux comptes de recette et de dépense de la ville de Dijon, pour les années 1510 et 1511, écrits sur parchemin, format

ans celui de l'année 1511, il y a un chapitre de dépense intitulé : *Le poudre de canon*, et dans celui de l'année 1510, il y a un chapitre de intitulé *Le profit du charroy de l'artillerie appartenant à la dicte*

116. Lettres du roi, du 23 juin 1477, relatives à la mairie d'Anoyez dans les Mémoires historiques sur la ville de Poligny, par er, l'antique juridiction civile et militaire des magistrats. — 117. du roi, janvier 1411, relatives aux consuls de Montpellier — 118. des Lettres du roi, du mois de novembre 1204, adressées aux : la ville de Saint-Jean-d'Angeli, rapportées à la suite des Lettres des V, du mois de mars 1373, relatives aux habitants de la ville même — 119. Lettres du roi, juillet 1462, relatives à la ville perse. — 120. Lettres du roi, mai 1449, relatives aux privilèges Bourguet-Neuf.

Ordonnances des rois de France, relatives à la faculté accordée à les villes de s'imposer pour les fortifications. — 122. Lettres du 4 janvier 1448, relatives à la ville du Puy. Je pourrais citer un ombre d'autres lettres-patentes pareilles. — 123. Lettres du roi, mbre 1472, relatives aux Sables d'Olonne. — 124. Lettres du roi, ire 1451, relatives à la ville de Bayonne. — 125. Lettres du roi, t-huitième novembre 1411, relatives à la ville d'Auxerre, autres lu mois de mai 1449, relatives à la ville de Bourguet-Neuf, autres lu mois d'août même année, relatives à la ville de Lisleux. — 126. e du droit français par Lauriere, v<sup>e</sup> *Partage*. — 127. Histoire du ie par l'abbé Hosc, Ville de Rodez, la cite, le bourg, Histoire du loe par dom Vaissettes, Ville de Mende. — 128. Cela résulte des an- mptes de recette et de dépense des villes. — 129. « Revenue escheue e ville. pour rentes sur plusieurs maisons. De Tassart Garchon, e de lui l... pour le halle et estallage aux cuirs... qu'il a prins à louage d'icelle ville. De Giles Lesgle, la somme de xviii l. xii s. d. qu'il doit pour le halle et estallage aux laines... qu'il a prins ... De Luc de Noeuville, la somme de lviij l. pour le port de la 'il a prins à ferme. De Cottin le boucher, la somme de xxxij l. v .. pour l'aunaige des draps... qu'il a prins à ferme... » Compte de et de dépense de la ville d'Arras, année 1498, manuscrit déjà cité. erre Vincent, fermier et admodiateur de la place de la Poisson- la somme de six vings six frans dix gros... » Compte de recette et de la ville de Dijon, année 1511, manuscrit déjà cité. Voyez note 138 ci-apres. — 130. « Autre revenue eschue à la dicte pour droix et prouffs des seaulx mis aux lettres passées en la halle hevinage... Autre revenue... à cause des heritaiges seutez et la loy et eschevinage... venduz, donnez, transportez pardevant neurs les eschevins... » Compte de recette et de dépense de la ville , année 1498, manuscrit déjà cité.

« Quant au droit que la dicte ville prend es biens meubles donnez rgois a forain par don de mariage, successions. Autre revenue à la dicte ville... pour le droit tel que du quard que ceste dicte it prend en toutes rentes héritières dont sont chargiez les heri- stans en icelle ville possesées par personnes foraines .. » Ibid. — uns le compte de recette et de dépense de la ville de Dijon, année anuscrit déjà cite, se trouvent les chapitres suivants. « Amendes raperie, amendes sur les marchands, chirurgiens, apothicaires, s... etc. » — 133. *Cocuier*, cuisinier. — 134. Dans les collèges, pauvres écoliers étaient, chez les régens, cuisiniers, *coquiétri*, . — 135. Voyez les réglemens relatifs aux régens des collèges : de l'Université de Paris par Duboulay, quinzième siècle. — 136.

« A Guy Carton, pour **xii** aunes de drap, c'est assavoir vi et vi aunes de brunelle pour les costes des deux sergents le jour de l'Ascension pour chacune aune **xxi** s. pour ce **x** Compte de recette et dépense de la ville de Noyon, années serit que j'ai. — 137. « A Gilles Nasset, l'un des sergents de Noyon pour ses gaiges accoustumés qu'il prend par an **xl** l. Nasset, sergent du maire de Noyon, outre ses gaiges ordinaires. Ibidem. — 138. « Aultres mises pour sel qui a esté achete et présente pour furnir le grenier de la ville de Noyon au po villa. » Ibidem. — 139, 140. « Pour les despens fais... pour la diete laile... pour le salaire de plusieurs varles qui ont gaiges en la maison de ville... pour signifier aux gens et re on les vendroit, pour ce **vi** l. **xv** s. » Compte de l'Hôtel-de-Vi année 1387, manuscrit sur parchemin, grand in-f°, que je p

141. « Le **xx**e jour d'avril aprez Pasquez l'an mil **ccc** et d'un nommé Garnot de Compiengne amenda **4** l. et **4** s. Sortes taxé a **xxii** s. modéré a **vi** s. » Compte de recette de la ville de Noyon, année 1420, manuscrit déjà cité. — Le jour dudit mois Jossequin l'artilleur admena **4** l. et **4** s. Henry Cousin, taxé a **xl** s. modéré a **xii** s. » Ibidem. « Le jour de Pentecoste le mayeur de Noyon donna à dîner et a son gentiers et aux deux sergents et a leurs femmes et au clerc accoustumée et furent présentes **viii** pos de vin... » Ibidem. « quand Jehan Harle fut créé mayeur de Noyon... et que ledit Harle serment de la mairie, aucun des jurés le clerc et le ser dîner avec lui en son hostel en tous despens **xliii** s. » Ibidem. « Jehan Clabault, guette de nuit, pour ses gaiges ordinaires et par an **iii** l. » Ibidem. 146. « Aux guettes du beffroy, grande et petite cloques dudit beffroy, le dit jour de l'Ascension pourchession passa par le marché, **xii** d. » Ibidem. — 147. « Harle, mayeur de Noyon, ordonné et créé après le trespas de bert par les mayeurs des mestiers et par les habitants et com ville... » Ibidem. — « Aux guettes du beffroy, pour sonner petite cloques quand Jehan Harle fut créé mayeur de Noyon et bert qui est estoit allés de vie a trespas mayeur précédent **xi** s. » Ibidem. — 148. « A eulx (les guettes du beffroy) sonner grande et petite cloques le jour que le mayeur de serment au chapitre de Noyon, **xii** d. » Ibidem. — 149. « A beffroy, pour sonner grande et petite cloques du beffroy, le 6 tobre, à la requeste de maistre Jehan de Champloisant, le mouseigneur le bailli de Vermandois, lequel il fist faire ser bitans qu'ilz ne penroyent point de garnison, **xii** d. » Ibidem. « Aux guettes du beffroy, pour sonner grande et petite clo que on publia la paix du roy notre sire et du roy d'Englece Ibidem.

151. « Aux guettes du beffroy, pour sonner grande et petite cloques du beffroy quant on publia les lettres du mariage du da d. » Ibidem. — 152. « Aux guettes du beffroy, pour sonner petite cloques quant on publia le mandement des aydes nouveaux, **xii** d. » Ibidem. — 153. « A Jehan Burnart, portier de Saint-Jacques, pour clorre et ouvrir la diete porte pour ceste sente, **xi** s... A Adrien Baillae, pour ses gaiges de garder les vantaux de l'arche de la petite verse emprés la poterne, pour présente, **xx** s. » Ibidem. 154. « A Robert Bourée, leq mayeur de Noyon en la manière accoustumée pour un an ce

mer de Pasquez communians, l'an mil m c. et vint ne l'exceptant et  
 requies au xi<sup>e</sup> jour de juing ensuivant lequel jour il ala de vie à tres-  
 sa à quatre heures après my nuyt auquel temps peut avoir environ trois  
 mois pour ce vi l. » Ibidem, art. Aultres mises faictes pour gages d'of-  
 fiers de la ville de Noion, c'est assavoir du mayeur des argentiers, etc.  
 — 155. « Item pour les gans du mayeur v solz iv deniers... » Ibidem. —  
 156. « Item pour huit lunettes, baillies à mes dictz seigneurs, le xii<sup>e</sup>  
 jour d'avril, x s. vii deniers. » Compte de Hessehn, receveur du domaine  
 de la ville de Paris, de l'année 1488, manuscrit sur parchemin, in-folio  
 ne je possède. — 157, 158. « ... Autre mise extraordinaire... pour les  
 ages de l'office de la capitainerie de Noion, à monseigneur de  
 tunc, capitaine de Noion, par sa quittance . du xxvi<sup>e</sup> jour d'a-  
 vril... xl livres Paris; audict seigneur de Cauni, par sa quittance du  
 2<sup>e</sup> jour d'aoust .. xl livres Paris... A monseigneur, par ses lettres...  
 le xxi<sup>e</sup> jour d'octobre .. xl livres. » Compte de Noyon, année 1420, ma-  
 nuscrit de j. c. — 159. « ... Et le merquedy ensuivant x<sup>e</sup> jour dudict  
 mois d'avril que le mayeur fu renouvelé à este fraict par iceulx deux  
 seurs, en l'hostel de Gille Esracheireur, par le mayeur, les jurés et les  
 seurs de mestiers et autres plusieurs avec eulx, le lieutenant du capi-  
 taine de Noion, et comme il peut apparoir par la declaration de la des-  
 pence faite par iceulx mayeurs, signée de la main du clerc, et par compte  
 le xxxi<sup>e</sup> vi s. vi d. » Ibidem. — 160. « A Gille Esracheireur, pour  
 despens fais en son hostel le jour de l'obsèque dudit feu Robert Bour-  
 gès (mère) par le mayeur de Noion et plusieurs des jurés d'icelle ville.  
 viii s. » Ibidem.

161. A Gille Esracheireur, pour les despens faits en son hostel ledit  
 jour de l'Assension par le mayeur et ses compagnons et plusieurs autres  
 seurs au reveur de la pourchession que le corps Saint-Eloy fu porté  
 jour, et mengerent des tripes, ainsi que on a accoustumé chacun an,  
 le compte fait des biens prins audit hostel, xvi s. — Item pour tripes  
 sur ce jour, x s. — Le jour Saint-Jehan-Baptiste, le mayeur de Noion,  
 compaignie de plusieurs des jurés et bourgeois d'icelle ville et d'autres  
 irsonnes en tres grant nombre, alèrent à Saint-Eloy en pelerinage en la  
 manière acoustumee, et au retourner alèrent mengier des fèves en la  
 maison Gille Esracheireur, et fu fraict des biens dudit hostel pour compte  
 it audit Gille xxviii s. viii d. — Item pour fèves de ce jour, vi s. »  
 Ibidem. — 162. « Aultres mises pour présens de vins fais, durant ceste année  
 esente, à plusieurs seigneurs et autres notables personnes. . aux quels on  
 presente du vin par pos comme on a accoustumé de faire. » Ibidem. —  
 163. « Le xiii<sup>e</sup> jour dudict mois, présenté à mademoiselle de Cauni quatre  
 pos de vin prins à Colart Catu à ii s. le lot pour ce xii s. » Ibidem. —  
 164. « Le xxi<sup>e</sup> jour dudict mois, présenté aux noches de la fille Jehan  
 arle à present mayeur de Noion, iii pos de vin prins à Pierre Mounin,  
 ii s. le lot, pour ce xii s. — Le xviii<sup>e</sup> jour de juing ensuivant présenté  
 ix noches de Pierre Le Sour, quatre pos de vin, deux prins à Robert  
 ourée, et deux à Gille Brauch à xi d. le lot, pour x s. » Ibidem. — 165.  
 Item pour les despens fais en l'hostel de la ville, pourceque on donna  
 dîner à monseigneur le bailli de Vermandois, et pour les despens fais  
 ar ceulx de la chambre le jeudi absolu xiii l. x s. » Ibidem. Voyez  
 aussi les notes précédentes. — 166. « Item présenté aux compaignons  
 ai furent pequier et qui firent compaignie au mayeur de Noion quant  
 alla à la rivière d'Oise pour l'usage de la ville, derrière le marquis,  
 i pos de vin à xvi d. le lot, xvi s. » Ibidem. — 167. Lettres du roi,  
 mil 1442, relatives à la ville de Montauban. — 168. « ... Tant pour les  
 ais fais pour la venue du roy nostre sire en icelle ville que pour le paie-

ment des cent poinçons de vin dont fut fait don et présent au roy. » *Cr.* de la ville de Dijon, année 1511, manuscrit déjà cité. 169. « ... La somme de cinquante-deux frans sept gros demi, monnaie royale payez et despencez par ordonnance verbal de messeigneurs eschevins et mayeurs et eschevins de ladite ville pour achat des oyces... » le jour de la Nativité Notre-Seigneur... aux officiers d'icelle ville, au vu de toute ancienneté est accoustumée de faire... » *Ibidem.* L'oyce valait alors trois sous. Voyez les notes du *Cultivateur*.

171. Voyez les Lettres du roi, 26 septembre 1461, relatives aux messagers du comte de Nevers, et les appendices. 172. Un grand nombre de pareilles pièces. — 173. Lettres du roi, février 1461, relatives à la ville du Mans. — 174. Lettres du roi, mai 1471, relatives à la ville de Troyes. — 175. Calendrier d'Auvergne, pour l'année 1711 vol. in-12, chap. Notice sur Clermont, art. Maison de Ville. — 176. Mémoires historiques sur Troyes, par Grosley, Preuves, tra. sur la ville de Troyes et les bouchers. — 177. « La somme de dix-neuf francs pour un bureau et une scabellie double... qui ont esté mis au cloître des frères prescheurs de cette dicte ville... pour le greffier de la même et ses clercs, toutefois que l'on fait assemblée audit chapitre pour l'élection du viconte Maieur que autre affaire de cette ville a concerné la ville de Dijon, année 1510, manuscrit déjà cité. 178. Voyez l'histoire des villes en partage, ci-dessus mentionnées. — 179. Lettres du roi, 1463, relatives à la ville de Castel-Sarrasin. — 180. Il n'y avait encore de casernes, les troupes logeaient quelquefois dans de grands vents. Voyez la note 34 de l'*Homme d'armes*.

181. Lettres du roi, juin 1469, relatives à la ville de Thémouze. — 182. Lettres du roi, février 1481, relatives à la ville du Mans. — 183. Lettres du roi, octobre 1461, relatives à la cathédrale de Mans. — 184. Lettres du roi, 6 mars, relatives à la permission donnée aux habitants de Tournay de tenir des tables d'usure. — 185. Lettres du roi, 1462, relatives à la ville de Perpignan. — 186. Lettres du roi, 1462, relatives à la ville d'Avignonnet. — 187. Lettres du roi, mai 1462, relatives à l'établissement d'une orgerie à Montpelher. — 188. Ordonnances des rois de France, relatives aux privilèges des villes. — 189. Lettres du roi, juillet 1462, relatives à la ville d'Angueperae. — 190. Lettres du roi, mars 1462, relatives à la ville de Mamizam.

191, 192. Histoire des villes. — 193. Recueil de Coutumes, par Cormis, t. 2, p. 941. — 194. Antiquités et privilèges de la ville de Paris et de plusieurs autres villes de France, par Chevalier, 1787. — 195. Lettres du roi, 1462, relatives à la ville de Tholose. — 196. Lettres du roi, septembre 1462, relatives à la ville de Saint-Jean-d'Angeli. — 197. Lettres du roi, novembre 1461, relatives à la ville de Niort. — 198. Lettres du roi, 1474, relatives à la ville de Bourges. Autres lettres, février 1461, relatives à la ville de Tours. — 199. Voyez les notes 193, 194, 195, 196, 197 et 201. — 200. Histoire du comté de Ponthieu et d'Abbeville, avec les privilèges, par Ignace, Carme déchaussé, Paris, 1637, in-fol.

201. Lettres du roi, juillet 1481, relatives à la ville d'Arras. — 202. Lettres du roi, février 1474, relatives à la ville d'Angers. — 203. Lettres du roi, décembre 1463, relatives à la ville de Poitiers. — 204. Lettres du roi, février 1474, relatives à la ville d'Angers. — 205. Voyez l'histoire du Noble. — 206. — Lettres du roi, 4 janvier 1448, relatives à la ville du Puy. — 207. Mémoires historiques sur Troyes, par G. de Gorgé, suite chronologique des moeurs et usages, année 1446. — La plume au chapeau était l'assortiment de l'homme du bel air, com.



Je voit dans toutes miniatures des manuscrits du temps. — 200. Mss. de Grosley, à l'endroit cité à l'avant-dernière note. — 210. « Je Jean Rodilli, notaire royal du consulat de Narbonne certifie... que en la présence les personnes ci-après escriptes ont confessé avoir eu et reçu l'aire François Gaspar, receveur particulier au diocèse de Narbonne de aide de cxxx. m. livres octroyée au roy... les sommes aprez leur nom escriptes et à chascune personne taxée... par les commissaires à faire taulette du dict aide... et premièrement sire Jean Chartin, bourgeois de Narbonne, xxxxi l. vi s. viii d., sire Pierre Sartès marchand dudict Narbonne xxxi l., sire Bernard Torres xv l... le 1<sup>re</sup> jour du mois de fév<sup>r</sup> m. cccc. L. ii. » Cet acte, écrit sur un rouleau de parchemin, est en la possession

211. Diplôme de 1408, donné par Louis II, comte de Provence, rapporté dans les Privilèges et immunités de Castellane, Marseille, 1657; autres du roi, 9 août 1370, relatives à la ville de Paris. — 212. Art. 91 des Lettres du roi, juillet 1462, relatives à la ville d'Aigueperse. — 213. Mémoires des rois de France, tom. 12, préface, p. 19. — 214. Mémoires de La Marche, liv. 1<sup>re</sup>, chap. 33. — 215. « Autre recette faite à Briançon, à cause des pensions que font à Monseigneur le Dauphin les padic et habitants au pays de Briançon... » Compte des revenus du Dauphiné, rendu au dauphin en 1452, manuscrit sur parchemin que je possède. — 216. Acte du 24 mai 1472, rapporté dans le Discours au roy sur la ville de La Rochelle, Paris, 1629, 1 vol. in-8. — 217. Chronique de Jean de Troyes, 3 septembre 1461. — 218. Chroniques de Monstrelet, année 1463. — 219. Chroniques de Jean de Troyes, année 1463. — 220. « Ici des lettres closes de Charles VII, signées de sa main, relatives aux nouvelles de la guerre avec les Anglais: elles sont écrites sur une petite feuille de parchemin; le bas est découpé aux trois quarts en un petit ruban dont le bout entrant dans une fente de parchemin, et était fixé par un sceau de cire rouge, empreint de trois fleurs de lis. Sur ce petit ruban on lit la suscription suivante: « À nos amez et feaulx conseillers et chambellans, le sire de Culant admiral de France, le Seneschal de Lyon et le orne Caquerau et aux bourgeois et habitants de nostre dicte ville de Lyon. »

221. Histoire de la maison d'Owen Tudor. Règne de Henri VII. — 222. Pandectes ou Digeste du droit romain ou français par Jean d'Arrerac, 1 vol. in-16, chap. de la loi *De quibus*. — 223. Description de la France par Piganiol, chap. Ville Franche de Beaujolais; Antiquités de Paris par Duval, où est rapporté un avou de la terre de Breuil, rendu par Marguerite de Montluçon, le 27 septembre 1498. — 224. « Pierre Carré a payé le dict receveur la somme de xx sols, que sa feue femme avoit donné et laissé à la dicte ville, par son testament, pour aider aux réparations de la dicte ville. » Compte de recette appartenant à la fortification de la ville de Tours, année 1489, manuscrit que je possède. — 225. Coutumes de Troyes, art. 9. — 226. Journal de Paris, sous Charles VI et Charles VII, septembre 1423. — 227. *Sermones Menoli, dominica secunda Quadragesime, 1<sup>re</sup> partes*. — 228. Les Economies royales d'état, par Sully, t. 2, chap. 25. — 229. Lettres du roi, juillet 1480, relatives aux villes de franchise. — 230. Ibid., autres lettres du roi, juillet 1481, relatives à la ville d'Arras.

231. « Autre recette faite à cause des nouveaux eschevins fais en l'an de ce compte, néant » Compte de la ville de Dijon, année 1510, manuscrit déjà cité. On lit à la marge cette apostille de la Chambre des comptes: *ont contraints à faire leur devoir et à payer ce que ils doivent*. — 232. Art. 6 des Lettres du roi, juillet 1462, relatives à la ville d'Aigueperse; autres Lettres, mai 1474, relatives à la ville de Montferrand. — 233.



241. « De Toussenot, le serrurier, pour le criage de la mont vi sols t. » Compte de Pierre de Thillei, receveur de C... le duc de Bourbonnois, année 1458, manuscrit conservé aux royaume. — 242. « Audit Regnault Philippe, la somme de deux livres, pour le nombre de mil et xl livres de chandeil pour les guets des tours... avecques les gueteurs alans de et sur les murailles et forteresse, pour le réveil des guets a esdites portes et tours... » Compte de la ville d'Arras, année nuscrit déjà cité. « ... pour xxviii los d'oille que les guettes beffroy ont aboué illecques... vi l. vi s. » Compte de la ville année 1420, manuscrit déjà cité. — 243. « Item pour un sac pour les guettes du beffroy à veiller de nuyt, vi s... ; à Pierre pour iii sommes de bos pour le guet dudit marchiet... xxxiv s v c. de fagos, petits, achetez au mois de novembre et décembre guet dessus dit, xxvi s. viii d. » Compte de la ville de Ne 1420, manuscrit déjà cité. — 244. « Aus dicts Baudin l'ouille du Valhuon, commis à faire le guet au clochier de Saint-Ger de xxxvi l. viii... s. pour avoir fait le guet... et tinté la cloche Compte de la ville d'Arras, année 1498, manuscrit déjà cité. les Mémoires historiques sur la ville de Troyes, par Grosley, c ture et peinture. — 245. « Le xxii<sup>e</sup> jour de janvier dernière nostre ville de Poligny par orval et grant feu de meschief a e plupart arse et brûlée, tellement qu'il y a demouré environ de Charte accordée à la ville de Polynny par le duc de Bourgogne. le 2 juillet 1459, insérée dans le registre de l'audience du s monseigneur le duc de Bourgoigne, manuscrit original, su. que j'ai en ma possession. — 246. Lettres du roi, mai 1471, la ville de Troyes. « De Huguet Ousson... la somme de xvi devoit pour un office de mesureur de blé et gaugaige de foin. de la ville d'Arras, année 1498, manuscrit déjà cité. « A Jehan maistre gouverneur de l'orloge du beffroy, pour ses gages vi l. » Compte de la ville de Noyon, année 1420, manuscrit — 247. « A mes dicts seigneurs les échevins... pour avoir servi du petit auditoire... lesquels plais se tiennent... chacune s lundy et le jeudy pardevant deux desdiz échevins et pour l doivent avoir chacun et pour chacun jour douze deniers à prer revenues de ceste ville. » Compte de la ville d'Arras, année 1 scriit déjà cité. — 248. « De Pierre-Hélie Gras Morcel, bourgeois de Saint-Jehan d'Angeli pour avoir prins Jehan Ymbert hom gier par nuict en ceste ville et mené en prison en l'eschevinai

77 livres. » *Amendes faictes et taxes dans la sénéchaussée de Xaintonge au siège de Saint-Jehan d'Angeli, en l'année m ccc xlviii.* Manuscrit sur un rouleau de parchemin que je possède. — 249. Lettres du roi, juin 1474, relatives à la ville de Sens. — 250. « A Jehan Le Maire, mayeur de ceste dite ville pour avoir assisté à cheval avecques les échevins et autres officiers le jour de Toussains... pour la publication des condempnez es amendes en eschevinage... » *Compte de la ville d'Arras, année 1498, manuscrit déjà cité.*

251, 252. «.. A Jehan Tricaudet... la somme de cinquante trois solz huit deniers tournois .., tant pour pain, vin, serizes, louage de verre que auxel pour cinq verres tant rompus que robex au bail des fermes de ladicte ville... » *Compte de la ville de Dijon, année 1511, manuscrit déjà cité.* —

253. « Ce présent compte fu rendu par les argentiers nommés en la maison de la ville et à porte ouverte à tout le cambre et à tout le commun, présents plusieurs clercs marchands ad ce appellez... » C'est ainsi que se termine le compte de la ville de Noyon, année 1387, manuscrit déjà cité.

— 254. C'est la fin du compte de recette et dépense de la ville d'Arras, année 1415, manuscrit déjà cité. — 255. Dans le compte de recette et dépense de la ville d'Arras, année 1498, manuscrit déjà cité, il y a plusieurs feuillets qui sont demeurés en blanc, et sur lesquels on lit le mot *recet*. — 256. Dans les comptes de recette et dépense de la ville de Noyon et de la ville d'Arras, manuscrits ci-dessus cités, on lit cette apostille qui est écrite à la marge; elle se répète un grand nombre de fois. — 257. Le

compte de recette et dépense de la ville d'Arras, année 1415, manuscrit déjà cité, est arrêté et signé par les *échevins et notables, conseillers, clercs et officiers*. Les signatures sont au nombre de quinze, au milieu desquelles est celle du notaire, que l'on reconnaît à la lettre N mise au-dessous. —

258. J'ai plusieurs comptes écrits en français, et vérifiés par la Chambre des comptes, dont les apostilles et l'arrêté sont en latin. — 259. Ces notes marginales se trouvent dans tous les comptes *pro camera*, que je possède et que j'ai vus. — 260. Ordonnances relatives à la formation de la Chambre des comptes.

261. « La ville de Troyes porte de tour, à mesurer sur les murs, xix c. xiii toises à compter huit pieds pour toise, et fut mesurée le vint<sup>e</sup> jour le juing mil v c. xix, par Nicolas Maurou, receveur de la ville, et Nicolas Huart, contrôleur. » Manuscrit relatif à la ville de Troyes, conservé à la Bibliothèque du Roi, entre les manuscrits de Dupuy. — 262. Topographie de Troyes par Courtalon, Discours préliminaire. — 263. Voyez la note 261. — 264, 265. « Inventaire des feuz et personnes demourans en la ville de Troyes, en janvier l'an mil v c., par Anthoine Guiard, advocat du roy, et François de Marisy, sieur de Servet, maire de la ville... Somme oute, feuz d'hostel, iii m. vi c. lxxxvii : à sçavoir, gens de fer, mil .xxix, — Gens de pourpoint ii m. v c. xxxii, — Exemps de guet et porte .i c., — Personnes grandes et petits xviii m. vi c. lxix. — Chevaux vii m. lxxxviii Froment iii c. xvii m. vii septiers, x boisseaux, — Seigle iii c. xxv m. x septiers. x i boisseaux, — Avoine iii c. xi m. vii septier ix boisseaux... » Manuscrit relatif à la ville de Troyes, conservé à la

Bibliothèque du Roi, entre les manuscrits de Dupuy. « A Guillaume Héouard, Jehan Rouhier et Jehan Symon, la somme de 60 solz tournois... pour leurs peines et salaires... qu'ils ont vaqué à mettre par escript... tous les noms et surnoms des habitans demourans et paroiches Saint-Pierre, Notre-Dame et Saint-Nicolas... pour savoir quelle quantité de grains ils avoient, et quelz bastons defensifs ils avoient en leur maison... » *Compte de la recette et dépense de la ville de Dijon, année 1511, manuscrit déjà cité.*

**HISTOIRE. VIII. — LE COURTIER. — 1.** Topographie de Troyes par Courtalon, liv. 6, Doyenné de Marigny, Rouilly-sur-Seine — 2. Fm située dans la Bris parisienne, près Montlherm; elle appartenait à la manderie de Saint-Jean-de-Lairan, suivant un bail à ferme de 1350, dont j'ai l'original. — 3. « Des tailles d'avenues que doivent les an au roy les habitants dudict Aignay-le-Duc... montent à huit deniers setiers d'avenue. » Compte de Nicolas Garnier, receveur d'Aignay-le-Duc, manuscrit déjà cité. — 4. Topographie de Troyes, par Courtalon, par l'Archiprêtre, Saint-Martin-er-Vignes. — 5. « Pour ung bonnet d'estoc à mettre de nuyt xxx s. t. Pour deux douzennes d'esguillettes de soye res xx s. t. Pour deux aulnes de ruban de soye large noire, vms m l. » Compte des dépenses de la cour de Louis XI, année 1467, manuscrit déjà cité. — 6. « Item, une chasuble et dalmatique de velours bleu sur lesquels y a un escu auquel a un oiseau à teste de pucelle. » Inventaire de l'église de Saint-Gervais de Paris, année 1488, manuscrit que je n'ai pas. Voyez aussi, dans le Martinière, l'inventaire des ornements de l'église de Philippe de Morvilliers. — 7, 8, 9. Martinière, Ibidem. — 10. « Les courtiers de denrées, des courtiers de vins. Voyez leur chapitre en les Lettres de Charles VI, du mois de février 1413.

11. Lettres du roi, août 1448, relatives aux merciers de Troyes.

12. Lettres du roi, juin 1467, relatives aux métiers de la ville de Troyes.

13. Mémoires historiques sur Troyes par Grosley, Monuments anciens du moyen âge, Pancarte du péage du comté de Lesmont. — 14. Les coutumes, les ordonnances de ce siècle mentionnent toute sorte de coutumes. — 15. Lettres du roi, août 1449, relatives à la ville de Troyes, Ordonnances de Monstrelet, année 1431. — 16. Histoire de France, par Louis le Jeune. — 17. Dans le manuscrit des Miracles de la Vierge, cité, on voit, à la miniature du chapitre Arbre portant fruit d'or, un perroquet bien caractérisé par sa forme et ses couleurs. — 18. Histoire de France, règne de Charles VII. — 19. Voyez, dans le second des ordonnances du quinzième siècle, les lettres de remission et abolition accordées à plusieurs villes. — 20. La quatrième miniature du manuscrit des Miracles de la Vierge, déjà cité, représente la fuite en Egypte, on voit une voiture à cerceaux.

21, 22. Lettres du roi, 18 janvier 1463, relatives à la ville de Troyes. — 23. La fête des quatre couronnes et les autres fêtes mentionnées dans l'Histoire du courtier, se trouvent aux calendriers des Beaux-arts, écrites de ce siècle. — 24. « A tous ceulx qui ces présentes verront, salut. La ville de Lille en Flandres salut, comme puz naguaires Jehan de Cambe, dit Gantois, bourgeois et manant de ladite ville, deant l'œuvre agréable à Dieu... et adfin que aucune fille de legiere vie ne voudront réduire à oster de péchie public... » Acte de fondation de la ville de la ville de Lille, du 8 septembre 1481, rapporté dans l'Histoire des Communautés religieuses de Lille, manuscrit déjà cité. — 25. Un rouleau de parchemin, long de cinq pieds environ, intitulé ainsi : « Les exploits de la justice de Montpensier, taxée par nous Benoist Denesson, conseiller de monseigneur le duc du Berry et d'Anjou. » Année m. cccc. xi » On y lit : « Jacqueta la genta, sur ce qu'elle avoit ledict promoteur qu'il l'avoit forcée et puz s'est desdite disant qu'elle n'avoit rien fait pour ce xxx s. » — 26. « Jehan Liger, sur ce que de son est venu en l'ostel de Prota et pour avoir une fille a lui compta au duc xx s. » Ibidem. — 27, 28. Accord passé à la cour du Parlement, par le duc de Bourbon, grand chambrier de France, et les seigneurs de la ville de Paris, homologué le 21 octobre 1441 par Charles VII; le Livre vert.

manuscrit conservé aux archives du royaume. — 29. Anciennes coutumes du duché de Bourgogne, titre Fiefs. — 30. Lettres du roi, 4 janvier 1406, relatives à la ville de Tarbes.

31. Lettres du roi, 30 avril 1479, relatives aux guets et gardes. — 32. J'ai plusieurs anciens comptes de recette et dépense de seigneuries, où l'on trouve toute sorte de rachats ou plutôt de commutations de droits militaires ou honorifiques faites contre des redevances en argent ou en blé. — 33. Voyez la note 33 de l'Arocat. — 34. « Des fourres estans du disme d'Estalante, appartenant audit seigneur... » Compte de Nicolas Garnier, receveur d'Aignai-le-Duc, manuscrit déjà cité. — 35. « Pierre Rival, sur ce que ledit Rival a euyt son pain soubz la Trappa, en son hostel par l'espace de sis mois, en fraudant monseigneur de son droit de forage, xxx s. » Rouleau des amendes de Montpensier, manuscrit déjà cité. — 36. J'ai un acte écrit sur une feuille de parchemin, avec la date du 4 juillet 1457; c'est un jugement ou sentence du prévôt de Nogent-le-Roi. On y lit : « ... avons condamné ledit Jehan Prelart, et par ces présentes condamnons à rendre aux dits religieux de la Crete leur part et portion desdites deux épaves de mouches... et aussi l'avons condamnée à l'amende par devers nous et aux despens desdits religieux qu'ils ont faits en faisant cette poursuite... » — 37. Philippe, par la grâce de Dieu, duc de Bourgoigne... Jo Thibault sire en Grandmont, ay affranchi et affranchi par ces présentes, de toute morte main et serve condition, ledit Jehan Minot Pricot... et ay fait cestuy affranchissement pour la somme de quinze florins que je en ay eu en ung cheval ronchain sur poil gris qu'il m'en a baillé... en témoigng de quoy j'ai mis mon scél armoyé de mes armes, cy mis le xxi<sup>e</sup> juillet mil cccc. Liv... approuvons et confirmons par ces présentes ledit affranchissement moyennant la somme de xx livres estevenant. » Registre de l'audience du scel secret de monseigneur le duc de Bourgoigne, manuscrit déjà cité. — 38. Cette fête, instituée par Charles VII, se trouve dans les anciens calendriers, elle était chômée le 12 août. — 39. Il y avait encore dans ce temps des seigneurs dont les seigneuries n'étaient pas sujettes aux tailles royales. Je citerai entre autres le vicomte de Turenne, j'ai le recueil de ses privilèges, écrit vers le milieu du seizième siècle. Le comte de Rodès était aussi un de ces seigneurs, suivant un procès-verbal de répartition des tailles du Rouergue, année 1462, que je possède; on y voit que la partie de la ville qui lui appartenait était exempte de tailles. — 40. Lettres du roi, 26 août 1452, relatives aux élus.

41. Registres du Parlement, arrêt du 28 août 1494, relatif à la défense de porter de l'argent à Rome. — 42. Ibidem, arrêt du dernier juin 1475, relatif aux asiles. — 43. Lettres du roi, septembre 1451, relatives à la ville de Bayonne. — 44. « Au chirurgien de Monseigneur le duc de Guienne... » Compte des dépenses de la cour, année 1469, manuscrit déjà cité. — 45. Testament de René, roi de Sicile, du 23 juillet 1474, rapporté dans les preuves du liv. 5, Mémoires de Comines. — 46. Registres du Parlement, arrêt du 27 mai 1496, relatif au paiement des frais d'un pèlerinage pour le roi. — 47. Ducange, v<sup>o</sup> *Palmaria*. — 48. Voyez, dans les Mémoires sur Troyes par Grosley, le plan de cette ville. — 49, 50. Ancienne coutume de Sens, titre Asseurements.

51. Le lecteur chante encore la vieille romance de Malborough; il se souvient de celle de Biron, et sans doute aussi d'une bien plus ancienne, celle de La Palisse; il en est encore, à ma connaissance, une plus ancienne, celle de *l'Homme armé*, que l'on trouve dans la musique du XV<sup>e</sup> siècle. — 52. Recueil des ordonnances des rois de France, XV<sup>e</sup> siècle, lettres relatives aux constitutions municipales des villes. — 53. J'ai un rôle des amendes de la juerie de Rieux, intitulé : « Sequitur compositiones

et condempnaciones facte et late per nos Paulum de Vaxis iudicem regie  
judicature Rivorum... anno domini M<sup>o</sup> cccc<sup>o</sup> Lxviii<sup>o</sup> » On y lit : « F  
verius de sita dicti loci quia eidem imponebatur verberasse cum  
clause Johannem Montanerum, consulem dicti loci, composuit ad p  
regis ad v. l. t. » La part du roi était du tiers, ainsi qu'on le voit par  
autres condamnations portées dans ce même rouleau. — 54. V. p  
les Mémoires sur Troyes par Grosley, le plan de cette ville —  
dem, chap. Sculpture et peinture. — 56. Voyez la note 188 de l'art  
57. Dans cette partie de la Champagne, il y a des prairies de dix  
lieues, sans une seule ferme, une seule maison, elles appartenant  
partie, aux gens d'église, et il devait y avoir des fermes de cette m  
— 58. Mémoires sur Troyes par Grosley, chap. Recherche sur  
la défaite d'Attila. — 59. Mémoires historiques de la Champagne par  
gier — 60. « Rôle du bail des fermes de la ville de Saint-Jehan-d'  
gely, baillées et delivrées au plus offrant pour l'année qui v... P  
viii xx livres scel et escripture de la sénéchaussée de Xaintonge, et  
livres. » J'ai ce rôle en original.

61. « De Martin Lefevre, fermier du tabellionage de Dijon, il  
qu'il doit chacun an, à cause dudit office. » Compte des recettes  
ses du bailliage de Dijon, année 1420, manuscrit original qui  
greffe de la baillie de Saint-Paul-d'Espis, xxxi solz, le peap. de  
de Garonne viii livres. » Rôle du bail des fermes de la ville de M  
année 1470 J'ai l'original de ce rôle. V. aussi la note précédente —  
La prévôté était un des plus bas degrés de la hiérarchie judiciaire  
existe encore des sentences de prévôt dans les anciennes et  
greffes. — 63. C'était la durée ordinaire des baux. — 64. Voyez, à  
siècle, la note 119 de l'épître LXXII. Voyez aussi les Mémoires  
par Grosley, chap. Pancarte du comté de Lesmont. — 65. M  
Grosley, ibidem. — 66. Bibliothèque de droit français par Berriat  
Leze-majesté. — 67, 68. Registres du parlement, arrêt du 2<sup>e</sup> août  
1393, relatif à un appel de la reine de Sicile. — 69. Histoire générale  
et chronologique de la maison de France par le père Anselme — 70  
teneurs de la maison de la Bourvelle... doivent ung chapeau de  
de roses a troys rangs. » Compte de Raoul de La Porte, receveur de  
gneurie de Partenay, année 1535, manuscrit que je possède. — 71  
somme de deux gros demy pour vin de présent baillé de par le d  
à la royne de Cécille, dame de Lorrenne, afin qu'elle eust la dote  
singulière recommandation. » Compte de la ville de Dijon, année  
manuscrit déjà cité. — 72. Recueil des états-généraux, états de  
tenus en 1483, proposition de Jehan de Rely, paragraphe S'ensuit  
tiers état.

HISTOIRE IX. — L'ARTISAN. — 1. Lettres du roi, 16 avril 1434, r  
ves à la ville de Nîmes. — 2. Ils ont été ainsi rangés dans les proc  
jusqu'à la révolution. — 3. Saint Eloi était le patron des ouvriers  
taux; saint Blaise, de ceux qui travaillaient la pierre, saint Éloi  
ceux qui faisaient la brique, la poterie; ainsi des autres divisions de  
tiers. J'ai à cet égard consulté tous les statuts d'anciennes confr  
sans que j'ai pu me procurer. J'ai eu aussi recours à M. Gaudet  
rard, maire de Troyes, de toute manière l'honorable successeur de  
ligeant et bon maire du XV<sup>e</sup> siècle; il a bien voulu compiler  
cuments, d'après les titres des archives ou les traditions des anciens  
sans. — 4. Agricola, *De l'arte de metalli*, lib. 2. — 5, 6, 7. Ordon  
du mois de septembre 1471, relative aux mines. — 8. Agricola, *De  
de metalli*, lib. 5. — 9. Ibidem, lib. 4. — 10, 11, 12. Ibidem, lib. 6.

idem, lib. 8 et lib. 9. — 14. Ibidem, lib. 9. — 15. Ibidem. lib. 10  
E. Agrippa, *De vanitate scientiarum*, cap. *De metallaria*. — 16. Mémoires  
de Rohan pour prouver sa présence aux états, sur le comte  
d'aval, année 1479. Humour de Bretagne par Dom Morice. — 17, 18,  
lettres du roi, août 1542, relatives aux forçons. — 20, 21. Lettres du  
10 octobre 1481, relatives aux ramasseurs d'or.

Agricola, *De l'arte de metalli, de l'oro, et passim.* — 23. Lettres du 16 mai 1455; autres lettres, décembre 1461, autres lettres de septembre 1471, toutes relatives aux mines, histoire de ces provinces. — 24. Jacques Guer, argentier du roy, a présenté certaines lettres royales par lesquelles le roy luy a baillé et aduecne certaines mines à Lyon, jusqu'à douze ans, pour le prix et somme de 200 l... » Extrait du premier tome d'une collection manuscrite, intitulée *Musée-Journal*, conservée aux archives de la Cour des comptes. — 25. Lettres du roy, 21 mai 1455, adressées aux maîtres des mines. — 26. « Charles, par la grâce de Dieu, le France... avons donné et octroyé congé, licence, auctorité... de rechercher et ouvrir... les mines tant d'or que d'azur, d'argent, d'estaing, de cuivre, léton, acier, comme autre métal. . » Formulaire de la Cour des comptes, manuscrit déjà cité. — 27. Lettres du roy citées à la 23; histoire de ces provinces. — 28, 29. « L'an de grâce mccc. xl. donna Guillaume Coudrin, lieutenant de honorable homme Rogier, Marquis de l'Eau de Rouen, fut present Guillemm Jaquet, ouvrier du bar de serrurerie..., lequel cognut et confessa avoir receu de Jehan sire, vicomte de Rouen, la somme de mille l. six s. viii d. l. pour avoir fait de son dit mestier au chastel du roy, audit Rouen... pour deux portes 2) s... Item pour une autre serrure à bossa pour la chambre des seigneurs 2) s. viii d. .. Item pour avoir fait une autre serrure de boys, servant au bar de la barberie 2) s. viii d. pour deux vertevelles et une clanche... » l'original de cette quittance écrite sur parchemin. — 30. C'est un des grands ouvrages de serrurerie exécutés au XV<sup>e</sup> siècle; voyez-en la description dans la vie de saint Francois de Paule, par le P. Dandé.

. Les portes en fer du château d'Amboise existent encore ; et quant à  
bonne serrurerie, elle s'était conservée jusqu'aux réparations inté-  
res que le duc de Penthièvre y fit peu de temps avant la révolution. —  
« Pour la croix de fer du clocher, pesant vi c. Liv livres à ii s. la li-  
vrayé Liv livres viii sols. » Cartulaire de Notre-Dame-de-Condé, déjà  
au commencement de ce manuscrit se trouve un compte des dépen-  
la clocher de cette église, pour l'année 1504, dont cet extrait est  
— 33. Topographie de Troyes par Courtalon, liv. 3, Milice bour-  
se. — 34. J'ai un grand nombre de pièces comptables qui ont fait par-  
les anciennes archives municipales. J'en ai environ sept cents de la  
re de Tours, la plus grande partie sont des comptes de ferrures de  
es. Il y avait en France 40,000 communes et au moins 60,000 châ-  
x ou maisons fortes, dix mille villes, bourgs ou villages entourés d'u-  
seinte, cent mille églises, chapelles, monastères, couvents, bôpi-  
s, prisons ou autres établissements publics, qui tous avaient une ou  
eurs portes de fer ou fortement ferrées. — 35. Légende des saints,  
e saint Éloi. — 36. Lettres du roi, juillet 1464, relatives aux maré-  
x de Rouen. 37. Dans un inventaire des biens meubles de Jehan de  
chastel, dont j'ai l'original, on lit : « Item un livre de serurgie pour  
bevaux. » Cet inventaire est du dernier mars 1380. — 38. « A Guil-  
e de Moussay, constellier du roy, pour trois autres gaisnes garnies...  
ustenaux » manches de brossin, pour servir à chapper le pain... »  
de maître Jacques Bernard... des dépenses... pour l'hostel du roy...  
: 1356, manuscrit sur parchemin, que je possède. — 39. A Guillaume



de Moussay... pour une autre gaisne garnie de deux co manche d'acier faits à courbats, pour servir à ouvrir les caille... » Ibidem. — 40. « A luy, pour deux austres gaisne cune de six cousteaulx... tous poinctux pour servir ausdites maigres... » Ibidem.

41. Voyez les deux notes précédentes; voyez aussi les marche, De l'estat de la maison du duc de Bourgogne, p.  
42. « A Jehan Petit-Fay, mercier, suivant la cour, la so... cinq solz tournois... pour une douzaine de cousteaulx prag gayne... que pour une gibecière de toille garnye de fers, p... ter lesdicts cousteaulx... » Compte des dépenses de la cour année 1469, manuscrit déjà cité. — 43. « A Olivier-le-Mant chambre et barbier du corps du roi, xx l. xii s. vi d... pour de razouers d'argent doré de fin or, sizeaux, peignes et miro — 44. Lettres du roi, 6 mai 1407, relatives aux émouleur... forces. — 45. J'ai une suite chronologique d'extraits des la cour des monnoies, faits par Poullain, avocat général d manuscrit du XVIII<sup>e</sup> siècle, où se trouve un mandement du décri de diverses monnaies étrangères, qui mentionne les m et les mailles au chat. — 46. Lettres du roi, 6 mai 1407, émouleurs des grandes forces. — 47. Lettres du roi, août 1 merciers de Touraine. — 48. Lettres du roi, 13 août 1471; du mois de septembre 1409 relatives aux privilèges des habil — 49. Lettres du roi, janvier 1481, relatives au métier de sellier. — 50. Lettres du roi, septembre 1382, relatives de fer.

51, 52. Lettres du roi, 21 janvier 1416, relatives aux a méterie. — 53. Lettres du roi, juin 1467, relatives aux m — 54. Lettres du roi, 21 janvier 1416, relatives aux ouv... rie. — 55. Lettres du roi, dernier avril 1407, relatives aux — 56. Voyez *l'Homme d'armes*, texte et notes. — 57. Lettres 1467, relatives aux armuriers de Paris. — 58. « Item les a mestier seront tenus de faire arcs de bon bois d'if... et q encornez... sur peine de vingt sols d'amende. Item pourrou dre arcs de plusieurs pièces pourveu qu'elles soient assemblé Item seront tenus de faire flèches de bon bois secq... emr cune de deux pieds et demy et de deux doigts de long, de vingt sols parisis d'amende. » Ord. du prévôt de Paris, bre 1443, Livre vert vieil, manuscrit conservé aux archives — 59. Cette manière de s'exprimer se trouve souvent dans XV<sup>e</sup> siècle. — 60. « Item seront tenus de faire arbalestre d'acier... » Ordonnance du prévôt de Paris, citée à l'avan-

61. Histoire de la milice française par le père Daniel, liv — 62. « Pour sçavoir si elles (les arbalètes) seront bonnes rant lesdits trois coups, icelle ou icelles arbalestres rompt les aura vendues sera tenu de les reprendre... » Ordonnance Paris, citée à la note 58. — 63. Mémoires de Duclercq, liv. — 64. Lettres du roi, juin 1467, relatives aux mestiers de P: cange, v<sup>o</sup> *Misericordia*. Les miniatures des manuscrits du X<sup>e</sup> sentent des chevaliers armés de cette seconde épée. — 66. core un grand nombre de ces épées. On lit dans l'Histoire ses derniers moments il baisait son épée à l'endroit où elle pièce de croix avec la garde. — 67. Lettres du roi, juin aux fourbisseurs. — 68. Histoire de l'Université; Histoire nées 1453 et suivantes. — 69. Mémoires de Duclercq, liv



chap. 47. Déjà au commencement du XV<sup>e</sup> siècle, la ville de Liège, avait donné son nom aux ustensiles de cuivre. Voyez Charles VI, mars 1413, relatives aux balanciers de Rouen. Une dans l'Inventaire des biens délaissés par feu messire Ay, premier président de la Chambre des comptes, année 1415 en original: « Item deux coquemars de franc cuyvre, façon d'un pot de cuyvre de la façon de Lyon, bandé de fer... » Les chaudronniers de Paris conservent encore de ces anciens ouvrages, dont le style et l'habillement des personnages ont été faits au XV<sup>e</sup> siècle. J'en ai vu, rue du Faubourg-Saint-Chartres, et toujours à la plus belle place de la montre. — Aussi des bassins, ou du moins des ustensiles qui en avaient la fabrication en bossage remontait à ce siècle. — 74. Une de vit. l. v s. pour deux grandes ymaiges de cuivre argentés, l'un est doré, dont y en a quatre en façon de tableaux... » Maître Thomas Bohier... pour les menus plaisirs et privées chambre .., année 1491, manuscrit conservé aux archives du 75. Topographie de Troyes par Courtalon, liv. 4, Paroisse Saint-Martin-Marché. — 76. Lettres du roi, 23 avril 1408; autres lettres du 15 novembre 1481, relatives aux chaudronniers. — 77. « Pour le coc de 100 livres. » Compte des dépenses du clocher de Notre-Dame-de-Troyes, année 1504, manuscrit déjà cité. — 78. Mémoires sur Troyes par p. Anciens usages de l'église de Troyes. — 79. « A Maurice de Savoie, demeurant à Tours, la somme de trente sols tournois, estoit pour deux bacins d'airin neufs, qu'il a faits et livrez le 15 janvier à Jehan Monsigni, varlet de fourrière du roy notre sire, pour servir à la chaere du retrait dudict seigneur... » Compte de Louis XI, année 1469, manuscrit déjà cité. — 80. Lettres du 14 mars 1415, relatives aux balanciers de Rouen. — 81. Anciens comptes des couvents et des grands châteaux en font voir que toutes les communautés ecclésiastiques, tous les riches seigneurs, eurent une horloge, voulurent savoir l'heure dès qu'ils purent payer 15 ou 20 livres. Voyez la note 85. — 82. On voit dans les miniatures de Regnault de Montauban, manuscrit du XV<sup>e</sup> siècle, à la bibliothèque de l'Arsenal, des pendules assez semblables à celles d'aujourd'hui. — 83. Gaspard Visconti, qui vivait dans le XV<sup>e</sup> siècle, mentionne des montres dans un sonnet, où il compare un amant à une montre. *Storia della letteratura italiana di Tiraboschi*, t. 6, part. 2, éd. de 1797. Dans le *Livre des faiz monseigneur saint Loys*, manuscrit déjà cité, miniature du chap. Autre miracle, une femme nommée Guillemette présente au haut de l'encadrement une montre d'horloge sur laquelle sont marquées les vingt-quatre heures. — 85. « A Pierre Cornuier horloger xxvii l. x s. pour ung horloge par luy mis au clochier de l'église d'Amboise... » Compte des dépenses de Louis XI, année 1469, manuscrit déjà cité. — 86. « A Jehan l'horloger maître gouverneur du beffroy pour ses gaiges vi l. » Compte de la ville de Rouen, manuscrit déjà cité. — 87. *Nova reperta Guidonis Pancirolli*, t. 1, p. 100. — 88. Ibidem, ibidem, et Commentaire de Henri Salmuth. — 89. Histoire de Rouen par Amiot, seconde partie, chap. Eglise cathédrale. — 90. Mémoires de Duclercq, liv. 3, chap. 7. — 91. Topographie de Troyes par Courtalon, liv. 4, Paroisse de Saint-Martin-Marché. — 92. Histoire de Rouen par Amiot, seconde partie, chap. Eglise cathédrale. — 93. Mémoires de Duclercq, liv. 3, chap. 62. — 94. Antiquités de Paris par Sauval, année 1484. J'ajoute que les miniatures des manuscrits du XV<sup>e</sup> siècle, représentant des jardins, entre autres celles du

Rusticon, manuscrit déjà cité, figurent ces divers jets d'armes du roi, juin 1467, relatives aux mestiers de Paris — 96. de Moreennes, plombier d'estaing, la somme trente-cinq sols et deux flarcons d'estaing. » Compte des dépenses de Louis XI, manuscrit déjà cité. — 97. « Pour deux aultres mulets qui ont porté une vaisselle d'estain et deux coffres, pour chascun trois journées Sébastien au dict Bayonne xviii s. » Compte des dépenses du roi, année 1528, manuscrit que je possède. — 98. A l'usage de l'histoire de France par Hénault, année 1379. — 99. relations des grandes cérémonies ou des entrées des rois, les chroniques du quinzième siècle ne parlent que d'habits orfèvres, voyez la Chronique de Jean de Troyes, année 1461, et le Recueil des Rois par Dutillet, chap. Couronnement de Louis XI. — 100. « Item tons d'or à esquierre, esmailliez de noir, peissans ensemble de estain et demy... » Inventaire d'Énard Nicolay, manuscrit déjà cité.

101. « Plus ledict jour, lui a esté baillé dudict office de chandelier a flambeaulx pour refaire de neuf, poise trois onces... » Compte des dépenses de l'Hostel du roy, manuscrit déjà cité. — 102. « A Pierre Quineauld, orfèvre, pour cinq rondz esmaulx armoiez des armes de ceste dicté ville, assis sur lesdictes troys pièces de vaisselle... assavoir d'or, d'argent, et leuict drageoir... » Compte de la ville d'Amiens, manuscrit déjà cité. — 103. Sur les opérations de ce genre, voyez appelé par les Italiens *il nielo*, voyez Vasari, *Introduzione*, seconde partie, *Vita di Antonio et Pietro Pollaiuoli*, peintre et orfèvre. — 104. « Item, une image à mettre au heulmet à l'adieu d'une devise rompie le tout d'or... Item une image à mettre sur le peu de pourceline à image de saint Christophre garnie d'or... » Inventaire d'Énard Nicolay, manuscrit déjà cité. — 105. Voyez aussi dans l'histoire ecclésiastique de la Cour par la Cour, chap. 5, les inventaires de la chapelle du roi. — 106. Chronique de Troyes, année 1478. — 107. Mémoires sur Troyes par la Cour, Sculpture et peinture. — 108. « A Pierre Baston, orfèvre, pour ses peines, salaires d'avoir rebroyé d'or les casses... » Compte des dépenses de la Cour de Louis XI, année 1469, manuscrit déjà cité. — 109. Topographie de Troyes par Courtonne, p. 112, baye de Saint-Loup. — 110. Lettres du roi, janvier 1470, orfèvres de Tours.

111. Ordonnances sur les monnaies, quinzième siècle, par les essayeurs, prévôts. — 112. Lettres du roi, septembre 1461, privilèges des monnoyeurs du duché de Guienne. — 113. Lettres du roi, 12 août 1462, relatives à la création d'un nouveau monnoyeur de Rouen. — 114. Ordonnances sur les monnaies, quinzième siècle, hôtels de fabrication. — 115. Lettres du roi, 12 août 1462, création d'un nouveau monnoyeur en la monnaie de Rouen. — 116. Ordonnances sur les monnaies, quinzième siècle, villes et hôtels de fabrication. — 117. Commission du roi du 12 mai 1460 « pour que plus prochaines tel nombre d'ouvriers et monnoyers qu'il sera tant du serment de France que de l'empire. » Extrait des registres de la Cour des monnaies, manuscrit déjà cité. — 118. Voyez les Lettres du roi, 14 novembre 1340, relatives aux monnoyeurs, extraits des registres de la Cour des monnaies, manuscrit déjà cité, mention de ces deux serments, notamment à l'année 1460, le roi au premier des généraux requis pour se transporter à la ville de Bayonne. Voyez aussi les ordonnances relatives aux monnoyeurs.

lans les lettres du roi, 22 mars 1339, relatives aux monnoies, la

Ordonnances relatives aux monnaies. Les extraits des registres de  
des monnaies, manuscrit déjà cité, donnent le détail de ces pages  
de quatorzième siècle. — 121. Traité des monnaies par Boizard,  
se partie, chap. 26; Lettres du roi, 22 mars 1339, relatives aux  
pours, autres lettres, du 25 mai 1413, relatives à la police du royaume.  
Monnoies. — 123. Lettres du roi, 13 janvier 1374, relatives aux  
pours. — 124. Lettres du roi, février 1418, relatives à la Monnaie  
rois. — 125. « A Jehan Hullot, brodeur, pour .. jacets de fil d'or  
gent... » Comptes des dépenses de Louis XI, année 1469, manuscrit  
li. — 126. Antiquités de Paris par Sauval, Comptes de la prévôté,  
surs, amendes criminelles. — 127. Notes de l'Artiste relatives aux  
sents de musique. — 128. Lettres du roi, 15 septembre 1423, rela-  
ux Monnaies de Paris, Mâcon, etc., Traité des Monnoies par Boi-  
première partie, chap. 14 et 15. — 129. Ibidem, voyez aussi les  
du roi, 27 octobre 1304, relatives aux maîtres particuliers des  
li. — 130, 131. Traité des Monnoies par Boizard, première partie,  
14.

Ordonnances des rois de France, t. VII, préface, p. 103, et t. XV,  
p. 44. — 133. Essai sur les monnoies par Dupré de Saint-Maur,  
Variations dans le prix du marc d'argent, Tableau des variations.  
du marc d'argent monnayé, à la fin du quinzième siècle, n'y est  
que de dix sous au dessus du prix de l'argent non monnayé. — 134.  
la note précédente; voyez aussi la note 17 du *Fiscier*. — 135.  
des Monnaies par Leblanc. — 136. Lettres du roi, 18 décembre  
relatives aux Monnaies. — 137. « Ordes du roy, 9 novembre 1473,  
léraux, de visiter les ouvrages des orfèvres... défense aux orfèvres  
acheter les matières. » Extraits des registres de la Cour des mon-  
manuscrit déjà cité. — 138. Traité des Monnoies par Boizard,  
me partie, chap. 7. — 139. Mandement du roi, dernier août 1403:  
« les orfèvres serment à-mains des généraux ou autres qu'il appar-  
e... » Extraits des registres de la Cour des monnoies, manuscrit  
li. — 140. « Ordonne que tous les orfèvres fassent leurs ouvrages  
y et remède qui sont ceux de Paris... » Ibidem.

Les Cent Nouvelles, septième nouvelle, le Charoton. — 142. Let-  
« roi, 7 juin 1456, relatives aux monnaies. — 143. Lettres du roi,  
1413, relatives à la police, chap. Monnoies. — 144. Mandement  
du 13 janvier 1494. « Pourront néanmoins les généraux créés es  
provinces de Bourgogne, Provence, Bretagne, assister aux juge-  
.. » Extraits des registres de la Cour des monnoies, manuscrit déjà  
— 145. « Edit du roy du mois de juin 1444, portant fixation des gè-  
des monnoies au nombre de six... » Ibidem. Voyez aussi le Traité  
monnoies par Boizard, deuxième partie, chapitre premier. — 146. Or-  
des des rois de France, tome XIV, préface, p. 15 et 16. — 147.  
t, tome XV, table des prix du marc d'or et d'argent. Dans un man-  
t du roi, du 24 avril 1488, le prix du marc d'or est fixé à 130 l. 3  
, et celui du marc d'argent à 11 l. Extrait des registres de la Cour  
monnoies, manuscrit déjà cité. — 148. Dans ces extraits on lit, an-  
79, qu'en ce temps le roi, avant de fixer le cours des monnaies,  
pvoce un de ses officiers des monnaies en Angleterre pour conférer  
s officiers des monnaies de ce royaume sur le cours des monnaies  
es, des nobles à la rose. — 149. Lettres du roi, 17 mars 1451, re-  
aux généraux des monnaies. — 150. « Très chers frères, je me re-  
nde à vous... » C'est le commencement d'une lettre adressée aux

généraux des monnaies par le chancelier de France, le 27 février 1764.  
Extraits des registres de la Cour des monnoies, manuscrit de la Cour des monnoies.

151. Mandement du roi, du 2 septembre 1489, relatif à la perception des laines à l'eau-forte, autre mandement du 4 juin de la même année, tant que les espèces à tant celles du royaume qu'étrangères... et que les pas du poids ordonné seront cizailées... etc. » Ibidem. — 152. Philippe, par la grâce de Dieu, duc de Bourgoigne... avons receu la supplication de Houdot de Douz, escuyer, contenant qu'un certain maître Pierre vint pardevers icellui suppliant, et lui dist qu'il étoit plus riche trois fois plus qu'il n'avoit... lequel maître Pierre prétendit s'il n'estoit en lieu fort et qu'il le voulsist mener devant le duc de Pesmes... et fist lors icellui maître Pierre des gros deniers de trois francs... l'an mil quatre cens cinquante-huit » Lettres de fausse monnaie, Registre de l'audience du scel secret du duc de Bourgoigne, manuscrit déjà cité. — 153. Mémoire de Miraulme, des monnoies. — 154. Registres du Parlement, arrêt, du 8 avril 1491, relatif à la mise en liberté d'un trésorier; autre arrêt, du 13 janvier 1492, relatif au conflit avec la juridiction de la cour des monnoies — Coutumes de Paris par Savai, Comptes de la prévôté, chap. 10, commune. — 155. Lettres du roi, janvier 1470, relatives aux monnoies de Tours. — 156. Topographie de Troyes par Courtaison, fig. 4, deliers. — 157. Avant la révolution il y avait dans les anciennes maisons, d'anciennes pièces d'argent, dont la monnaie venant d'être la prudente substitution d'un père à son fils. — 158. V. la note 74. — 159. Lettres du roi, août 1482, relatives aux monnoies de meules.

161. « Item à Johan Racine, la somme de xiii s<sup>ols</sup> vi deniers  
avoir fourni et mis les cercles nécessaires à une meule toute en  
Œuvres et réparacions faictes au moulin à blé souz Dautou  
nant au roy, en l'année 1473. Je possède ce compte écrit sur un  
parchemin. — 162. Topographie de Troyes par Courtatou, in  
né de Sézanne, chap. Cour Félix. — 163, 164. « De la par  
thenigne et des Estillons, baillée à Didier Normant, jurtier.  
frans par an... » Compte de la ville de Dijon, année 1311, ms  
jà cité. — 165. Voyez les gravures de l'Arte de mettan d'ap  
1563. — 166, 167. Lettres du roi, juillet 1478, relatives aux  
plâtriers. — 168. Telles sont les cheminées qu'on voit dans les  
des manuscrits du quinzième siècle représentant des bâtimens.  
Lettres du roi, juillet 1478, relatives aux carriers et plâtriers.  
Agrippa, *De vanitate scientiarum*, cap. *De geometria*, voyez aussi  
votre intitulé *Navis stultifera*, la gravure qui est au folio 28

171. A la miniature du folio 50 v<sup>o</sup>, du manuscrit de la Bible conservé à la Bibliothèque du Roi, représentant la tour de Babel en construction, on voit un échafaudage en spirale dressé en dehors. — 172. Plusieurs édifices du quinzième siècle ou des siècles antérieurs ont été employés subsistent encore. — 173. « A Richard recouvreur, la somme de quatre gros et demi pour primes et pour avoir visité et loisé les ouvrages de couverture... » Compte de la ville de Dijon, année 1510, manuscrit déjà cité. Voyez la note suivante. — 174. « La somme de quatre vings deux frans quatre gros pour l'aide de seize aulnes de drap orangié et bleu... employés et detourrés de la ville aux sergens, ménestriers, gibier, Richard Chablaire et autres officiers de ladicte ville. » Compte de la ville de Dijon, année 1511, manuscrit déjà cité. — 175. « Des estellanges dudit Aignay... et pour ceux qui tiennent estaulx ou place en la halle au jour de l'an... »

et potiers de terre une obole. » Compte de Nicolas Garnier, receveur d'Aignay-le-Duc pour le roy, année 1525, manuscrit déjà cité. — Titres du roi, septembre 1456, relatives aux potiers de terre. — 177. *Conte de Rabelais*, liv. II, chap. 22, comment Panurge voulut visiter les isles. — 178, 179. Lettres du roi, septembre 1456, relatives aux pots de terre. — 180. « Item pour le tonnelier des pots de terre, une charretée, ung pot, lequel que l'on veut prendre. » Extrait du *Comptement de Philibert de Baugou*, 3 mars 1503, qui se trouve dans un *manuscrit* relatif à la ville de Troyes, déjà cité, conservé à la Bibliothèque du Roi, entre les manuscrits de Dupuy.

182. Lettres du roi, septembre 1456, relatives aux potiers de terre.

« Autre recette du louage du chauffour à tuille, appartenant à l'onneur, lequel louage est de chacun un de trois milliers de tuille. » De recette et dépense de la comté de Clermont, année 1554, manuscrit déjà cité. — 184. Bien que l'église Saint-Nicolas de Troyes ait été bâtie en 1524, je crois cependant que les carreaux de brique qui en pavent, près l'escalier du calvaire, sont de la fin du XV<sup>e</sup> siècle, ils ont des lettres romaines, de fleurs, de losanges, de croix de Jérusalem, des pièces de blason, ils ressemblent aux pavés peints dans les miniatures des manuscrits du XV<sup>e</sup> siècle. — 185. Ces carreaux de l'église de Beotay sont vernis, il me semble en avoir vu aussi au château de Neaux en Touraine, bâti par le général des finances Boyer, vers le commencement du XV<sup>e</sup> siècle. — 186. Topographie de Troyes par Courcier, 4, Cathédrale et abbaye de Saint-Loup. — 187. Au XV<sup>e</sup> siècle, l'abbaye, comme aujourd'hui, bâtie de bois et de plâtre, *Histoire de la ville de Troyes*. — 188. J'ai vu des sculptures sur des maisons du XV<sup>e</sup> siècle, à Rouen, à Evreux et à plusieurs autres villes, mais les plus remarquables sont celles de Troyes, que M. Arnaud, peintre, domicilié en cette ville, se propose de faire graver dans les prochaines livraisons de ses *Notes de Troyes*. — 189. Au château-Thierry, au donjon appelé l'Holland, j'ai vu plusieurs salles ou chambres où sont des lambris de bois, des arceaux, des ramages, des filets, des armoiries; il y a aussi des vitres peintes, sculptées dans le même style. Ces boiseries ont été inconvenablement faites vers le commencement du XVI<sup>e</sup> siècle, madame Philomène du propriétaire de ce donjon, les conserve avec un érudit soin, que j'ai tâché d'enflammer encore en lui disant que quelque savant en ferait faire l'acquisition. Quant aux grandes armoiries de ce donjon, tout le monde peut en avoir vu dans les vieilles fermes. — 190. « In prope puteum, subtus dictam cameram de parement, invenimus addam magnum scannum fagi cum scabello, longitudinis viginti. Item quoddam magnum scannum cum dossierio et scabello cum trestelibus... » Inventaire de l'évêque de Langres, année 1365, manuscrit déjà cité aux notes du XIV<sup>e</sup> siècle. Voyez la note suivante.

« En la grande salle... fut trouvé un banc à perche et sans marbre sept pieds de long ou environ, taillé pardevant à coquilles, les pilons. » Inventaire d'Émard Nicolay, manuscrit déjà cité. Les *Notes* français médiés, quinzième siècle, publiés par M. Willemain, être considérés comme appendice de cette note et de bien d'autres. — 191. *Histoire de l'Artisan et de celle de l'Artiste*. — 192. « Item deux huis basses couvertes de drap vert chacune de trois pieds de haut environ... Item quatre chaises de noier et poirier couvertes de drap vert à asséoir à table... » Inventaire d'Émard Nicolay, manuscrit déjà cité. — 193. Lettres du roi, 24 juin 1467, relatives aux bechers. — 194. Dans le compte de la ville de Dijon, année 1510, manuscrit déjà cité, il y a un chapitre de dépense intitulé *Lembroiseries*; il commence

ainsi : « A Guy Guion, lembroisseur, pour avoir fait un scabell... » — 195, 196, 197, 198. Lettres du roi, 24 juin 1467, relatives aux buchers. — 199. Lettres du roi, janvier 1467, relatives aux buchers. — 200, 201. Lettres du roi, 24 juin 1467, relatives aux buchers.

202. Lettres du roi, 24 juin 1467, relatives aux buchers. — 203. Lettres du roi, 24 juin 1467, relatives aux buchers. — 204. Lettres du roi, 24 juin 1467, relatives aux voirrriers. — 205. Voyez les manuscrits du temps, notamment de ceux de la Bibliothèque de la ville de Paris. — 206. Lettres du roi, 24 juin 1467, relatives aux voirrriers. — 207. Monarchie française par Monfaucon, règne de Charles V. Un dominicain présente un livre au roi ; règne de Louis XI. Jean-des-Marets présente son livre à la reine Anne. — 208. Paris par Sauvai, comptes de la prévôté, année 1480. — 209. La venue de madame la duchesse de Berry, pour aller à Meung. — 210. Faire certains chassitz aux fenestragés dudit chastel, pour toilles sirées par default de verre. » Compte des dépenses et chevauchées de Jehan Avin, receveur général d'Anjou. — 211. Écrit sur une feuille de parchemin que j'ai. — 212. Lettres du roi, 24 juin 1467, relatives aux voirrriers. — 213. « A Estienne de Rier, pour deux lozenges de verre mises aux verrières du retrait dudit seigneur le roi. » Compte des dépenses de l'année 1491, manuscrit déjà cité.

214. Lettres du roi, 24 juin 1467, relatives aux voirrriers. — 215. Lettres du roi, 24 juin 1467, relatives aux voirrriers. — 216. Livre des faiz monseigneur saint Loys, manuscrit déjà cité. — 217. Miniature du folio 20, une lanterne attachée en dedans. — 218, 219. Lettres du roi, 24 juin 1467, relatives aux voirrriers. — 220. Lettres du roi, 24 juin 1467, relatives aux voirrriers. — 221. On trouve la représentation de pareils miniatures du folio 70 v<sup>o</sup> du manuscrit des tournois de France, conservé à la Bibliothèque du roi. — 222. Dans la même miniature aussi la représentation de pareils porte-flambeaux, folio 71. — 223, 224. Lettres du roi, 24 juin 1467, relatives aux voirrriers. — 225, 226. Lettres du roi, 24 juin 1467, relatives aux voirrriers.

227. « Item le tonleu des flutes et autres instruments de la charrelee une pièce et aussi de coulougnes le tonleu dénombrement de Philbert de Beaujeu, année 1503, qui est un manuscrit relatif à la ville de Troyes, déjà cité. — 228. Lettres du roi, 24 juin 1467, relatives aux nattes. — 229. Comptes de la prévôté, où se trouvent plusieurs articles de nattes. Il s'en trouve aussi dans les comptes des villes de Paris. — 230. « Pour cxxvii pieds de nattes, mises en la prison de Paris. » Compte de la ville de Valenciennes, année 1414, que j'ai. — 231. Lettres du roi, décembre 1468, relatives aux Soissons; autres lettres, février 1471, relatives aux tonneaux. — 232. Lettres du roi, avril 1457, relatives aux barbiers de Bordeaux. — 233. Lettres du roi, 26 avril 1457, relatives aux barbiers de Bordeaux. — 234. Lettres du roi, mars 1476, relatives aux barbiers de Beauvais. — 235. Lettres du roi, avril 1457, relatives aux barbiers de Toulouse. — 236. Lettres du roi, 1457, relatives aux barbiers de Bordeaux. — 237. Lettres du roi, 1427, relatives aux barbiers. — 238. Lettres du roi, 26 avril 1427, relatives aux barbiers de Bordeaux. — 239. Ibidem, autres lettres, juin 1427, relatives aux barbiers. — 240. Lettres du roi, 1427, relatives aux barbiers.

241. Histoire de Rouen par Amiot, 3<sup>e</sup> partie, Abbaye de Saint-Omer. — 242. Lettres du roi, 19 septembre 1439, relatives aux barbiers.



autres, 17 octobre 1460, relatives aux boulangers du Puy; autres 15 juillet 1457, relatives aux boulangers de Bordeaux. — 233. Lettres du roi, décembre 1443, relatives aux boulangers de Bourges; autres 19 septembre 1439, relatives aux boulangers. — 234. Ibidem; autres, octobre 1461, relatives à la cathédrale du Mans. — 235. Lettres du roi, décembre 1443, relatives aux boulangers de Bourges; autres, juin 1468, relatives aux boulangers de Tours. — 236. « Toi-vente du pain iv l. iv s. » Compte de recette et dépense de la ville de Clermont, année 1456, manuscrit déjà cité. — 237. « Au septier de pain se trouve un xvi pains, et sur chacun pain se lieve pour une obole » Manuscrit relatif à la ville de Troyes, déjà cité. — 238. *Monnaies des rois de France*, t. XI, préface, p. 49. — 239. Mémoires de Grosley, chap. Sculpture et Peinture, art. Saint-Remi. — 240. Ibidem, chap. Transaction des bouchers. Le manuscrit relatif à la ville de Troyes, conservé à la Bibliothèque du Roi entre les manuscrits de Dupuy, 6, porte *Bœufs trayants au lieu de Bœufs brayants*, qu'on lit dans de cette transaction donnée par Grosley.

*Histoire ecclésiastique de la cour* par Du Poyrat, liv. 1, chap. 70. De Jehan de Roiche, boucher, la somme de quatre francs trois deniers cause du louage d'un banc à vendre char. » Compte de la ville de Dijon, année 1511, manuscrit déjà cité. — 243. Lettres du roi, avril 1404, relatives aux bouchers de Meulan. — 244. « La somme de onze cents li-urnois... pour la tuerie que la ville a fait faire sur la rivière de la Seine. » Compte de la ville de Dijon, ci-dessus cité. — 245. Lettres du roi, avril 1404, relatives aux bouchers de Meulan; autres lettres, décembre 1462, relatives aux bouchers de Caen. — 246. « Pour la ferme de l'espaule que mondict seigneur le duc prend sur les bouchers de la ville de Caen. » Compte de recette et dépense de la comte de Clermont, année 1456, manuscrit déjà cité. — 247. Lettres du roi, octobre 1461, relatives à la cathédrale du Mans. — 248. Lettres du roi, mai 1426, relatives aux bouchers de Chartres. — 249. Lettres du roi, mars 1461, relatives aux bouchers de Bordeaux. — 250. Lettres du roi, décembre 1462, relatives aux bouchers de Caen. — 251. Ibidem, art. 7 et 8, au lieu du mot *personne* qui est dans l'ordonnance, il faut lire celui de *Prisonniers*. Lettres du roi, mars 1461, relatives aux bouchers de Bordeaux. — 252. Lettres du roi, novembre 1412, relatives aux ciriers de Rouen, autres, décembre 1464, relatives aux chandeliers de Paris. — 253. Lettres du roi, novembre 1412, relatives aux ciriers de Rouen. — 254. Lettres du roi, décembre 1464, relatives aux chandeliers de Paris. — 255. Lettres du roi, décembre 1450, relatives aux épiciers de Paris. — 256. Lettres du roi, décembre 1464, relatives aux chandeliers de Paris. — 257. « A Jehan Heurte, apothicaire suivant la cour, pour le payement de l'effigie en cire du roi notre sire, du poids de cLxv livres, pour envoyer offrir à l'église de Saint-Martin de Cande. » Compte des dépenses de la cour de Louis XI, année 1470, manuscrit déjà cité. — 258. aux notes du xiv<sup>e</sup> siècle, LXXXI<sup>e</sup> ép., les notes des fourreurs. — 259. Lettres du roi, 18 avril 1470, relatives aux pelletiers de Rouen.

Lettres du roi, mai 1407, relatives aux mégisseries de Paris. — 260. Ibidem, 261, 262. Lettres du roi, 18 avril 1470, relatives aux pelletiers de Rouen. — 263, 264. Lettres du roi, 24 juin 1467, relatives aux gantiers de Paris. — 265. Lettres du roi, mai 1407, relatives aux mégisseries de Paris. — 266. Il y avait du maroquin au xv<sup>e</sup> siècle; voyez le Voyage de Gilles Verrill à Naples par Lavigne, mais je n'ai vu dans aucun document de ce temps on en fabriquait en France ni même en Europe. — 267. Lettres du roi, mai 1407, relatives aux mégisseries de Paris.





roi, décembre 1447, relatives aux tisserands d'Asoudun. — 315. aulnes de drap gris brun de Monsterviller.. au prix de 1 l. vii s. ... » Compte des dépenses de la Cour de Charles VI, année manuscrit que je possède. — 316. « A Pierre Leroy, pour v aulnes de drap, pour revestir deux pour pources orfelins au pris de xi s.

Compte de la ville d'Arras, année 1498, manuscrit déjà cité. — Lettres du roi, 5 octobre 1443, relatives à la draperie de Bourges. — Lettres du roi, décembre 1406, relatives aux drapiers d'Evreux. — « Item que aucuns dudit mestier ne puissent ouvrir avant quatre du matin, et après huit heures de nuit... Item que le fil soit red en son endroit. Vingt sols d'amende... » Règlement du prévôt, 27 mars 1492, concernant les retordeurs de fil de laine, Liège, manuscrit déjà cité.

Lettres du roi, janvier 1466, relatives aux drapiers de Bourges; Lettres, 24 juin 1467, relatives aux foulons de draps. — 322. Lettres du roi, janvier 1466, relatives aux drapiers de Bourges. — 323. Les échevins et francs bouchers sont tenus à maintenir une huile, et à la faire ardre, chacune nuit, au portal de l'église Martin, dedans la cité de Bayeux. » Statuts des bouchers de l'année 1431. Ce document manuscrit m'a été communiqué par M.

auteur de l'Essai historique sur la ville de Bayeux, ouvrage remarquable par des recherches neuves, c'est-à-dire faites avec un bon sens plusieurs fois occasion de le citer. — 324, 325, 326, 327. Lettres du roi, janvier 1466, relatives aux drapiers de Bourges. — 328. Dans les villages éloignés des villes où la main d'œuvre n'est guère abondante qu'au quatorzième siècle, les tisserands font une grande partie de leur métier. — 329. J'ai une peau de mouton assez grande mélangée qui porte, rangées et par ordre, les empreintes des marques des maîtres tondeurs de draps de Paris, depuis l'an 1473 jusqu'à l'année 1773. Les marques sont ordinairement les lettres du nom du maître tondeur; elles paraissent faites, en grande partie, avec un emporte-pièce. Nul doute que cet usage remonte aux siècles antérieurs. — 330. Lettres du roi, 5 octobre 1443, relatives à la draperie de Bourges.

32. Lettres du roi, 24 juin 1467, relatives aux tisserands de Paris. Voyez, au t. 1<sup>er</sup>, la note 352 de l'Épître LXXXI. — 334. Lettres du roi, 24 juin 1467, relatives aux tisserands de Paris. — 335. Ibid.; Lettres du roi, décembre 1406, relatives aux drapiers d'Evreux. — 336. Lettres du roi, 24 juin 1467, relatives aux tisserands de Paris. — 337. Lettres du roi, 5 octobre 1443, relatives à la draperie de Bourges. Lettres du roi, 24 juin 1467, relatives aux tisserands de Paris; Lettres, juillet 1470, relatives aux tisserands de Vierzon. — 339. Lettres du roi, janvier 1466, relatives aux drapiers de Bourges. — 340. Les vieux proverbes.

De Cottin, le boucher, la somme de xxii l. v s. vi d. pour des draps, qu'il a pris à ferme de ceste dicte ville. » Compte de la ville d'Arras, année 1498, manuscrit déjà cité. — 342. Lettres du roi, décembre 1406, relatives aux drapiers d'Evreux. — 343. Lettres du roi, 24 juin 1467, relatives aux tisserands de Paris. — 344. Lettres du roi, juillet 1470, relatives aux tisserands de Vierzon. — 345. Lettres du roi, décembre 1406, relatives aux drapiers d'Evreux. — 346. Lettres du roi, janvier 1466, relatives aux drapiers de Bourges; autres lettres, novembre 1412, relatives aux drapiers d'Andely. — 347. Lettres du roi, décembre 1412, relatives aux drapiers d'Andely. — 348. Lettres du roi,



la XI, année 1469, manuscrit déjà cité. — 394. Fabliaux du quatorzième et du quinzième siècle. — 395. Ibid. Ducange, v<sup>e</sup> *Almaria* — 396. ; note suivante. — 397, 398. Lettres du roi, mars 1450, relatives aux maîtres de Rouen. — 399. Ibidem. « Pour deux chapeaulx de noirs... c. s. l., et pour trois autres chapeaulx de layne noirs. » Compte des dépenses de Louis XI, année 1469, manuscrit déjà cité. — 400. Cérémonial de Godefroy, xv<sup>e</sup> siècle, Entrées solennelles,

*Sermones Maillardi in vigilia Nativitatis Domini, sermo 38 et alias ; v Menoth, sermo feria 5 post 2 dominicam Quadragesime et alias ;* C<sup>o</sup> al français, Fêtes ; Recueil de Rois de France par Dutillet, États, Histoire ecclésiastique de la cour par du Peyrat, inventaire des ornements. Le compte des dépenses de la cour de Louis XI, année 1469, manuscrit déjà cité, au chap. des *Broderies*, mentionne les broches aux boutonnières et œillets, où passaient les lacets de fil d'or et d'argent. — 402. Ce même compte mentionne aussi des pavillons ou tendes. — 403. « Item deux tableaux, chacun d'une image Notre-Dame l'un historié et l'autre fait de broderie. » Inventaire d'Émard Nivernois, manuscrit déjà cité. — 404. « A Robert de Varennes, brodeur et le chambre du roy, pour les broderies par luy faictes sur la manche d'une houppelande bastarde, c'est assavoir sur icelle autour du chapel de branche de may et de genestre, tout fait d'or de Chymou de soye, viii liv. » Compte des dépenses de la cour de Charles VI, 1404, manuscrit déjà cité. — 405. Tout le monde a remarqué aux vitrines du Musée de Paris les tableaux du quinzième siècle où les personnages ont des auréoles dorées en or. Dans ce même temps, les tapisseries étaient aussi quelquefois tissées de soie, d'or et d'argent. Je citerai celles de Lamarche, liv. 2, chap. 4, année 1468. — 406. Suivant les *Memoires historiques de la Champagne*, article *Rheims*, les tapisseries représentant la vie de saint Remi furent données à l'abbaye de Commarcy par Lenoucourt, archevêque de Reims, prédécesseur d'un autre Lenoucourt, qui, en 1531, en donna à cette même abbaye ou d'autres, ou laissa celle du quinzième siècle. J'ai vu de semblables tapisseries de Reims, entre autres à la cathédrale de Rhodéz, elles sont aussi, comme celles de Reims, à scènes détachées, avec un écriteau au dessous de chaque scène. — 407, 408, 409, 410. « ... Que aucun ne garnisse chambre de tapisserie qu'elle ne soit pactée.... C'est assavoir chambre de tapisseries à l'usage, chambre de serge à cinq pates... Item que nulz ne rentrayent de tapisseries... c'est assavoir le visaige, les mains, armoiries, escussions, et autres choses dangereuses, qu'ilz soient filées et nouées de couleur il appartient... Item pourront faire calendrer tous (tissus teints ou non) mais non chambres garnies de rubans... » Ordonnance du conseil de Paris relative aux tapissiers, 14 août 1456, Livre bleu, manuscrit déjà cité.

« Pardevant Guillaume Plichon, clerc tabellion en la vicomté d'Artois fut present Jehan Bourdel, cordier, lequel cognut et confessa avoir la somme de cent dix soulz, pour avoir vendu au chastel d'Arques Jouzaynes et demie de cordes de canvre, chacune d'une toise ou environ le .xv. jour de novembre, mil cccc vingt et ung. » Quittance sur parchemin, que j'ai. — 412. Lettres du roi, 24 juin 1467, relatives aux cordiers de Paris. — 413. Au quatorzième siècle le papier était assez rare, et au quinzième il ne devait guère s'en trouver de ce que dans les archives de famille ; car on ne s'en servait guère pour les manuscrits des livres. — 414. Je possède une traduction française de l'ouvrage de Lanfranc, manuscrit de l'année 1499, qui est sur papier de France. La Confession de Maillard, édition de Paris 1484, dont j'ai

possède aussi un exemplaire, est encore sur papier de 415. J'ai vu un fort grand nombre de livres imprimés de ce temps, sur papier tête de mouton. — 416. La Médecine de l'homme à Lyon en 1491 par Antoine Lambillon et Martin S. papier serpent couronné. — 417. « Pour XL mains de papier cxviii s. » Compte de la dépense de Jehanne et Alienor en 1447, manuscrit déjà cité. — 418. Fabliaux des treizième et quatorzième siècles, les Cent Nouvelles, nouvelle 38, par les VII par Alain Chartier, année 1425. — 419. « Sur la par le doyen de l'église de Troyes... le comte de Champagne dre soixante livres t. de rente sur les fours de Troyes et papier appelle le moulin le Roy, appartenant au dict Joy septembre 1441, Collection intitulée *Mmoires-Journal*, comptes de la Cour des comptes. Il est constant par cet extrait qu'il était connu au moins au treizième et sans doute peut-être au onzième siècle. Il est très probable, comme la Topographie historique de Troyes, liv. 5, chap. Commerce, que les fours de cette ville sont les plus anciennes. Le moulin a été fabriqué au quatorzième siècle, puisque M. Chénier, rapporte un jugement du bailli de Troyes de l'année 1485 qui ordonne de ce moulin de fournir un passage aux chevaux et aux habitants du voisinage, quant aux usines et aux bâtiments, ornés avec curiosité, ils ne m'ont point paru d'une construction

420. Topographie de Troyes par Courtalon, liv. 5, chap. Commerce. — 421. Mémoires de Grosley sur Troyes, Commerce, Imprimerie. — 422. Topographie de Troyes par Courtalon, Appendice du 5<sup>e</sup> livre, n'y eut pas à Troyes, avant l'année 1360, d'établissement public sous le nom de collège, voyez le chap. Collège. — 423. Origine de l'imprimerie par Lacombe, Schœpflin *Vindicta* originis de l'imprimerie, d'après les titres authentiques de MM. Dannaou et Van-Praet, par M. Lambinet. — 424. Voyez les imprimés à la fin du quatorzième siècle et au commencement du 15<sup>e</sup>. — 425. Voyez les ouvrages cités à l'avant-dernière note. — 426. Les imprimeurs les plus célèbres de la fin du quatorzième siècle ont un grand nombre de leurs éditions sur papier et sur veau. — 427. Grosley sur Troyes, Commerce, Imprimerie. — 428. Il y a beaucoup de reliures de ce temps, de plusieurs manières, et leurs nerfs de parchemin ou de cuir rouge. — 429. J'ai vu de plusieurs panes d'heures de ce temps, et notamment celles qui sont reliées en étoffe de soie, les dernières étaient en veau. — 430. Bibliothèque du Roi a grand nombre de livres ainsi reliés. — 431. Inventaire d'Emard Nicolay, manuscrit déjà cité, on voit dans ce premier président de la Chambre des comptes cent vingt volumes. On voit aussi, dans les Series de Rouen, dans ces temps étaient petites les bibliothèques. On le voit dans les catalogues des monastères et des établissements de ce même temps.

431. Dans les Miracles de la Vierge, manuscrit cité, on voit la signature du chapitre *Sous l'éternel retour sage regence*, des lettres de différentes couleurs. — 432. J'ai un manuscrit des statuts de l'Université de Paris écrit et relié au quatorzième siècle : la reliure est formée de pièces de différents cuirs, parmi lesquels on distingue le maroquin noir et le maroquin rouge. — 433. La Bibliothèque du Roi possède plusieurs manuscrits de ce temps dont les couvertures sont peintes. Je citerai entre autres l'atlas de Ptolémée. — 434. du compte ci-après. *Computus magistri Petri Courquedon*

*etc. sancti Yodati Belvacensis*, anno 1450. » Item pro Iacobus asserti-  
 l cooperiendum dictum antiphonale, ii den., item pro corio cervi  
 isto super dictos assertes, ii sol. iii den... » Sur ces cairs, le relieur  
 même siècle imprimait, un à un, de petits fers d'un pouce, pour  
 les gravures qu'on appelle aujourd'hui dorures à froid, mais pour les  
 vers des flets, il se servait de roulettes. — 435. Il imprimait de la  
 manière les gravures ou gaufrures de la gouttière et des tranches.  
 is la découverte de ces procédés à M. Ysabeau, un des relieurs de  
 les plus habiles, à qui j'ai porté plusieurs volumes à couverture  
 e rentés au quinzième siècle. Il a remarqué, à la première vue, et  
 il remarquer les joints des fers. J'ai consulté aussi M. Duverger,  
 neur de cet ouvrage. Il pense de même que les anciens relieurs  
 ient avec de petits fers. M. Duverger, qui s'occupe avec succès du  
 lionnement de plusieurs parties de la mécanique de l'imprimerie,  
 t modeste et ne veut absolument pas être cité, c'est pour moi un  
 de le voir forcé à imprimer ces lignes. — 436. Les arabesques des  
 manuscrits passèrent dans les premiers livres imprimés, notamment  
 es Heures. — 437. Histoire des Compétibles et des Marchaux par  
 Godefroy, Marchaux de France, année 1418. — 438. Registres du  
 ment, 3 septembre 1461, séance de Louis XI à son avènement à la cou-  
 — 439. Histoire de France, règne de Charles VII. — 440. Lettres des  
 relatives à l'homologation des statuts des différents corps de métiers.  
 . Lettres du roi, mars 1413, relatives aux balanciers de Rouen ;  
 lettres, 4 septembre 1481, relatives aux chaudronniers de Nor-  
 e. — 442, 443. Lettres des rois relatives à l'homologation des sta-  
 ts différents corps de métier. — 444. Lettres du roi, 2 sept. 1481,  
 es aux chaudronniers de Normandie. — 445. Lettres du roi, juin  
 relatives aux fourbisseurs de Paris, autres lettres, 4 septembre  
 relatives aux chaudronniers de Normandie. — 446. Dans le compte  
 ville de Dijon, année 1511, manuscrit déjà cité, il y a divers cha-  
 de recette ainsi intitulés : *Amendes de la boiengerie* — *Amendes de la*  
*rie*. — *Amendes de la poissonnerie* — *Amendes de l'espicerie* — *Amen-*  
*visceranda de toute*, etc. — 447, 448. J'ai un rouleau de parchemin  
 tre pieds de long, qui commence à ainsi : « Ce sont les amendes de  
 perie d'hyeux... taxées le vi jour le juiu m. ccc lxx et six et  
 par nous baillif dessusdit au receveur, pour les faire cueillir au pro-  
 roy notre sire, premièrement... Mauriet Dubost, une barre en une  
 ne au d Jehan Belnel, une portée saillant en un drap blanc, v s...  
 e de ces parties Lxx liv. xii s. de laquelle somme appartient aux  
 a moitié, ainsi demeure au roy xxviii l. xvi s. » — 449. Lettres du  
 4 juin 1467, relatives aux charpentiers de Paris. — 450, 451. Lettres  
 s relatives à l'homologation des différents statuts des corps de métier.  
 Lettres du roi, janvier 1408, relatives aux ouvriers de Rouen. —  
 ettres du roi, 7 mai 1481, relatives à la nomination d'un maître  
 r à Tournay. — 454. Dans le premier volume des Mémoires de  
 ombre des comptes, manuscrit déjà cité, est un accord entre  
 et l'évêque de Paris, où l'on voit que l'évêque pouvait nommer  
 artisans de divers métiers, *gardenes libertate quem ministeriales*  
*orum Parisiensium hactenus habuerunt*. — 455, 456, 457. Lettres du  
 illet 1470, relatives aux visserands de Vierron, autres lettres, 2  
 bre 1481, relatives aux chaudronniers de Normandie. — 458. Let-  
 i roi, decembre 1468, relatives aux tonneliers de Soissons. — 459.  
 . du roi, 15 mai 1449, relatives aux gens de métier de Lille. — 460,  
 ettres du roi, 24 juin 1467, relatives aux foulons de draps.  
 Lettres du roi, janvier 1450, relatives aux tailleurs de La Re-  
 autres lettres, janvier 1466, relatives aux drapiers de Bourges. —



463, 464. Lettres des rois relatives à l'homologation des statuts des différents corps de métiers, notamment de ceux de Lisserand. — 465. Lettre du roi, 24 juin 1467, relatives aux foulons de draps. — 466. Lettre du roi, mars 1321, relatives aux drapiers de Montvilliers, autres. — 467, 468. Lettres du roi, juin 1455, relatives aux tailleurs de Caen. — 469. Lettre du roi, 2 sept. 1481, relatives aux chaudronniers de Normandie. — 470. Lettre du roi, mars 1450, relatives aux chapeliers de Rouen; autres lettres du roi, 1467, relatives aux vanniers de Paris. — 471. Lettres du roi, 2 sept. 1481, relatives aux chaudronniers de Normandie.

471. Lettres des rois relatives à l'homologation des différents corps de métiers, notamment de ceux de chaudronnier et de cordonnier. — 472. Voyez, dans les ordonnances des rois de France, les statuts des différents métiers homologués au quatorzième siècle, et ceux homologués au quinzième. — 473. Lettres du roi, décembre 1331, relatives aux Salmeranges. — 474. Lettres du roi, juin 1427, relatives aux le Grand Coustumer, liv. 4, chap. Ceres non mariés. — 475. Lettres du roi, dernier avril 1407, relatives aux haubergiers de Paris. — 476. Lettres du roi, décembre 1461, relatives aux maîtres des mines. — 477. Voyez les diverses lettres des rois relatives aux monnaieurs, verriers, aux ouvriers en soie, appelés à Tours en 1470. — 478. Lettres des rois relatives à l'homologation des statuts des différents corps de métiers. — 479. Les divers comptes des dépenses de la cour portent : orfèvre suivant la cour, pelletier, fourreur, brodeur, etc. — 480. Dans ces mêmes comptes on lit à la fin : *Summa expensarum broderie* : *Summa expensarum calceorum*, *cofferie*, *cofferie*, *calciature*... Suivent les sommes du montant de chaque chapitre du compte.

481. Voyez la note 113 du *Financier*. — 482. « Pour les pains de Guillaume de Vieuxville, maître des œuvres de la prévôté de Paris, aux gaiges de xxxx livres par an... » Compte de la prévôté de Paris, année 1415, manuscrit déjà cité. J'ai des cartons pleins de constructions ou de réparations vérifiées par les maîtres d'œuvre du haultage ou de la sénéchaussée. — 483, 484. Lettres du roi, relatives aux mestiers de Paris. — 485. Voyez la note 77 du *Financier*. — 486. Lettres du roi, 16 avril 1334, relatives aux habitants de Troyes. — 487. Topographie de Troyes par Courtalon, 3<sup>e</sup> livre, Num. des.

HISTOIRE X. — LE SORCIER. — 1. Ainsi est babillé le sorcier dans deux miniatures du roman de Regnault de Montauban, manuscrit de la bibliothèque de la ville de Paris, dont l'une est au chapitre Comment un elebanteur nommé N... d'arts diaboliques, et l'autre au chap. Comment N... et Margalan d'ingratitude. — 2. Traité de Necromancie. — 3. Traité de Magie. — 4. *Tractatus de lamiis et pythoneis mulieribus*, cap. 1. — 5. Les vieux proverbes : Pacte avec le diable. — 6. Traité concernant la damnation des Templiers par Pierre Dupuy, *Processus contra Templarios*. — 7. Mémoires de Bonicault, chap. Guerre contre les païens de l'Occident. — 8. Manuscrit du roman de Regnault de Montauban, déjà cité. Comment Margalan, le roy sarrasin, fut conquis par Margis, et la ville de Troyes par Charlemagne, qui le sien nom changea. La miniature de ce chapitre représente des fonts baptismaux, au milieu desquels on voit un homme nu, sans autre vêtement que sa couronne, il est debout au milieu du peuple; un prêtre entouré de clercs portant des vierges allumées se tient à sa droite. Toutes les miniatures du temps représentent aux fonts baptismaux on reçoit le baptême. — 9. Village près Épernay, où était une maison de bénédictins, célèbre par les heureux essais que dom Pérignon y fit sur les vins mousseux. — 10. Traité de sorcellerie.



- Topographie de Troyes par Courtalon, liv. 6, Grand doyenné, l. — 13. Lettres du roi, septembre 1471, relatives aux habitants de Belin. — 14, 15. Mémoires historiques sur Troyes par Grosley, mss. — 16. Portée par le tribun Cincius Macrobe, liv. 15, chap. V. Mémoires de Comines. preuves, testament du connetable de M. — 18 Les Cent nouvelles, le Charreton, nouvelle 7<sup>e</sup>. — 19. de Richemont, procès de Gasc, année 1426. — 20, 21. « Au fait promesse de lui bailler sa femme. » Heures de Rouen, Simon 1508, où ces vers sont au dessous d'une des gravures.
- traités de sorcellerie. — 23. Le paiement des subsides se faisait par 4; les ordonnances fixaient la rétribution des receveurs, qui, pour grands versements, ne pouvaient exiger au dela de quatre deniers du roi portant instruction sur les finances, 28 février 1435. Lettres du roi, 8 juin 1456, relatives aux états de Languedoc. — 24 des dîmes par Forget, arrétistes, au mot *Dîmes*. — 26. L'auteur sire des communautés de Lille, manuscrit déjà cité, dit, au chap. de Réconciliation à Esquermes, que cette église attirait un concours de pèlerins, à cause des fréquentes réconciliations moyennant un lieu par la mère de réconciliation et de paix. — 27. Dans les uns des manuscrits du temps, il n'y a guère d'intérieur de maison et voie ou bénitier. — 28. Histoire généalogique des branches de M de Bethune par l'abbé Douay, Testament de Baudin-Desplan- décembre 1462. — 29. Topographie de Troyes par Courtalon, liv. des rues. — 30. Le manuscrit de l'enquête faite dans ce procès plusieurs fois été cité, il est sur parchemin grand in-folio d'un épais.
- traités du Médecin relatives à la maladie apportée du Nouveau- — 32. Biographie du médecin Hugues de Carpi. — 33. Traités de l'acte divinatoire. — 34. Mémoires, histoires du temps. — 35. « Si lunam vel solem, vel stellam, cum primo apparent... » *Tractatus institutione confessorum*, Antonini, archiepiscopi parentini, ordinatum, de supereritionibus, manuscrit du quinzième siècle que 6. « Si fecit, vel fieri fecit aliquam incantationem cum sacra- » Ibidem. — 37. « Si existimavit mulieres converti in gattas... et etc suggere sanguinem puerorum... » Ibidem. — 38. « Si ex effluvi de lucerna, vel garrulatione aliquarum avium, vel magniloquentium, estimat aliquid eventurum... » Ibidem. — 39. « Si observationia volendo futuris devinare... » Ibidem. — 40. Mémoires de Du-iv. 4, chap. 4.
- Chronique rimée de Molinet, publiée par M. Buchon. — 43. de Duclercq, liv. 3, chap. 11. — 44. Ibidem, liv. 4, chap. 21 suivante. — 45. Registres du parlement, arrêt du 12 novembre relatif à des sorcières de Provins. — 46. « L'on fait assavoir que agueres le roy nostre seigneur a esté adverti et acertené que en e et en plusieurs autres villes résident plusieurs mauvaises et icieuses personnes, tant hommes que femmes. . charmeurs, devinateurs de mauvais et damnez esprits, négromanciens, et ns usans de mauvais arts doivent estre prins et constituez par les juges ordinaires... pendant lequel temps du proces, meubles seront mis souz la main du roy... » Cri du prévôt de 3 juillet 1493, Livre bleu, manuscrit déjà cité. — 47. Heures de Paris, Simon Vostre, 1508; on y lit au dessous d'une gravure : is se donna au diable et lectres luy en fist... » — 48. Mémoires de , liv. 4, chap. 3, 4, 5, 14, 21, 40. — 49. Histoire de Lusignan ou par Jean d'Arras, Troyes, 1639; Traité des soixante-sept ma- cendues de Mélusine par Estienne de Chypre, de la maison de

Lusignan, cité dans les Chastelains de Lalle, chap. 5. — 51. de Troyes par Courtalon, Description préliminaire. — 52. Grosley, chap. Jardinage. — 53. Ducange, *v<sup>o</sup> Her.* — 53. Les dépenses de la cour de ce temps mentionnent les anneaux d'or.

HISTOIRE XI. — LE NOBLE. — 1. « Dénombrement bailli Philbert de Beaupré, en la cour du bailliage de Troyes, mars m. v<sup>e</sup> et iii. — Premièrement la tierce partie de Troyes... » Manuscrit sur Troyes, conservé à la bibliothèque des manuscrits de Dupuy — 2. Bibliothèque française de viii, chap. l'Auteur anonyme du poème l'Amice, liste de la. Un grand nombre de personnages sont coiffés de ces couronnes dans les miniatures des manuscrits du quatorzième siècle — revues militaires du temps, où les capitaines ont signé des lettres semblables à celles de l'imprimerie, la bibliothèque de un grand nombre de ces revues. — 3. Œuvres d'Alain Chartier le Bréviaire des nobles. — 4. Voy. *Cesaris commentaria de bel. civi, nobili, proceres* — 5, 6, 7, 8, 9. Histoire de la monarchie de la noblesse par La Roque — 10. Histoire des croisades.

11. Histoire de France, règne de Charles V. Le comte d'Artois cite au parlement le prince de Galles. — 12. *Ibidem* Règne de Charles VIII. — 13. Principalement dans ces seigneurs avaient la ponce dans leurs terres, Traies seigneuriaux. — 14. Glossaire de Laumière, *v<sup>o</sup> Gentil-homme* — 15. Origine des nobles, chap. 6, Mémoires pour servir à l'histoire par l'abbé Bosc, tom. 1<sup>er</sup>, chap. 9. — 16, 17. Anciennes coutumes de Sens, chap. 1. — 18. Coutumes de T. art. 1. — 19. Coutumes de Sens, de Sensis, chap. Basse Coutumes de Tours, chap. Basse justice.

21. Coutumes de Maine, chap. Moyenne justice, le 6<sup>e</sup> liv. 4. — 22. Coutume du Maine, chap. Haute justice. — 23. Sensis, chap. Droits appartenant à hauts justiciers, Cout. chap. Haute justice, basse et moyenne, Coutume de Meaux. Droits des seigneurs, Coutume d'Angers. Droits des seigneurs, Coutume de Nevers, *ibidem*, Grand coutumier. Coutume de Tours, chap. Seigneur châtelain. — 24. Coutume de baronnie. — 25. Coutume du Maine, chap. Seigneurs l'abbé d'Angou, *ibidem*. — 26. Coutume de Sens et autres coutumes. Droits seigneuriaux, Coutume de Tours, chap. Droits de Coutumes de Vermandois, de Pontreux, de Beaufort et de Succession des fiefs. — 27. Voyez, sous Les dimes par l'histoire tragique de plusieurs femmes de grands seigneurs science héraldique de Wilson de la Colombe, chap. 14.

31. Lettres du roi, 30 janvier 1454, relatives au procès-verbal des états de Tours tenus en 1484, chap. Nobles se plaignent que les dépenses des bans les ont ruinés de l'homme d'armes sur les compagnies d'ordonnance. — 32. Procès-verbaux des états de 1484, chap. Noblesse, voyez aussi de Jean de Troyes, sur les fréquentes convocations de Louis XI. — 33. Notes de l'Artisan relatives à la production de soie, sect. Bailliage de Notre-Dame-la-Riche — 34. C. G. gais, Histories du temps, Entrées solennelles, Tournois. — 35. Notes du Valet. — 36. Ou les recherches fort compliquées des Français par Legend d'Auxy, De la table de une grande quantité, Coutumes du quatorzième siècle, des terres. — 37. « A maître Pierre Devaux, la somme de

pour les parties qui s'ensuivent : c'est assavoir pour huit escus-  
reuvre aux armes de monseigneur et de madame, pour attacher  
par des levriers de ma dicte dame... » Parties payées par Lesveillé,  
et du comte d'Angoulême, manuscrit déjà cité. — 39. « Pour une  
lettre à loyseau de madame, xx deniers... » Ibidem. — 40, 41. La  
Coustumier, chap. Forêts et garennes.

Chronique de Jean de Troyes, années 1475 et 1477. — 43. Chro-  
nique de Monstrelet, année 1463, États de 1484, cahiers des doléances  
noblesse. — 44. Poésies d'Alain Chartier, le Bréviaire des nobles,  
et, notes du *Parasite*. — 45. Telle est la généalogie de Daubigné,  
note 49. — 46. Heures, rituels du temps. — 47. Il est fait men-  
tion de l'usage de cette offrande dans des testaments et dans des comptes  
mises de funérailles de ce temps. — 48. Chroniques de Monstrelet,  
1415. — 49. Je possède ce rouleau de généalogie rimée ; il est sur  
lin, et d'une écriture du milieu du quatorzième siècle ; les vers sont  
sur arbres généalogiques. — 50. Chroniques de Molnet, chap. 92.  
Topographie de Troyes par Courtalon, liv. 6, Doyenné de Sezanne,  
p. — 52. Ibidem, Doyenné de Margerie, Dronay. — 53. Diction-  
naire étymologique, aux mots *Vilains*, *Vilains*, *Gentils*, *Gentils*, *Épîtres*  
*Pres*. — 54. Le grand fauteuil ou faudesteuil, comme on disait  
avant le siège du maître de la maison ; pour les autres il n'y avait  
banes, des escabeaux, des selles. — 55. Miniatures des manu-  
els du temps, Portefeuille des dessins de Gaignères, conservés à la  
Bibliothèque du Roi, Habillements du XV<sup>e</sup> siècle. — 56. Statuts des dio-  
cèses quatorzième et seizième siècles. — 57. Il en a été ainsi jusqu'à la ré-  
formation. — 58, 59. Procès-verbaux des états provinciaux, entre autres  
de Bretagne. — 60. Note 9 du *Pauvre*.

Coutume d'Amiens, Des droits et autorité des seigneurs ; autres  
coutumes. — 62. Ordonnances des rois de France relatives aux guets et  
leves des villes, notamment celles relatives à la ville de Paris. —  
Coutume du Maine, chap. Bas justiciers, autres Coutumes. — 61.  
habitants de Aign y qui dorment, chascun an, ez saison de fenaison  
don, une cervise de faulx et d'une faucille... » Compte du receveur  
de la ville de Paris, année 1526, manuscrit déjà cité. Voyez aussi la note  
cité. — 63. « Sur le terement de la Tonsolère, assis près la ver-  
deu chascun an, a chascune feste saint Jean, à monseigneur, le  
de 11<sup>e</sup> escuelles de boys, 1.<sup>e</sup> sauleriers de boys. » Compte de la  
ville de Paris, année 1535, manuscrit déjà cité. Voyez aussi l'a-  
vertissement. — 66. Coutume de Meaux, chap. Par devant quel  
sont les nobles responsables, autres Coutumes. — 67, 68. *De nobili-  
tate Tiracollo, Privilegia*. — 69. Privilèges de Villefranche de Beau-  
voisin. Histoire de cette ville par Louvet, Coutume de Bretagne, chap.  
et ostages. — 70. Coutume de Vitry en parlois, De justice et droits  
des justiciers.

72. *Chopinus, De Andegava jurisdictione*, lib. 1, tit. 2, cap. 39. — 73.  
de la noblesse déjà cités. — 74. Termes de Coutume, de jurispru-  
dence. — 75. Topographie de Troyes par Courtalon, liv. 5, chap. Conti-  
nuation. — 76. Note 32 du *Messager*. — 77. Notes du *Bourgeois* relatives  
aux charges municipales qui anoblissent. — 78. Histoire des Chambres  
des comptes, des Cours des aides, Anoblissement. — 79. Histoire des  
seigneurs, Anoblissement. — 80. Registres du Parlement.

*Sermones Menotti, dominica 2 Quadragesimæ*. — 82. « ... Lesquelles  
d'anoblissement... moyennant la somme de cent livres tournois que  
supplément à payées à nostre prouffit, à nostre chambre des comptes  
don. » Lettres d'anoblissement données le 30 janvier 1459 à Jean  
de Gerger, Register de l'audience du sceel secret du duc de Bourgo-

gne, manuscrit déjà cité. — 83. « Les gens des comptes se basent sur l'interinement a nous requis des lettres patentes du roi... lesquelles le dict seigneur a anobli le dict tel... vous vous informez de l'estat, faculté, condition, chevance, vie, renommée, tel..., quels biens il possède..., s'il a enfans ou non, quel nombre... ce faites appeler par devant vous les habitans d'icelle pour leur mander s'ils veulent aucune chose dire pour empeschet l'interinement dictes lettres d'anoblissement... » Formulaire de la chambre des comptes, manuscrit déjà cité, chap. De nobilitacionibus. — 84. Lettres du roi de 1476 relatives à l'anoblissement de Jeanne Faveras. — 85. — 86. Histoire d'Angleterre, quinziesme siècle, constitution de l'église. — 87. Procès-verbaux des états généraux, cahier des doléances. — 88. Histoire du diocèse de Paris par Lebouf, chap. Montmorency. — 89. La Science héraldique, par Wilson de La Combe, chap. 14. — 90. Description de la France par Desrues, art. Vienne.

91. Topographie de Troyes par Courtalon, liv. 6, Archiprêtre. — 92. Lettres du roi, 19 novembre 1467, relatives à la maison de Lorraine. — 93. Mélanges de Camusat, *Extractum a registris cameracensibus*. — 94. « Philippe, par la grâce de Dieu, duc de Bourgogne... » Registre de l'audience du scel secret, manuscrit de la bibliothèque de la ville de Paris. — 95. Mémoires de Grosley sur Troyes, chap. Union de la ville de Troyes à la couronne. — 96. Les pairs sont ainsi représentés sur les faces du tombeau de saint René à Reims. — 97. Adrien, comte de Turenne. — 98. Histoire de Bretagne par Jean Morice. — 99. Mémoire du vicomte de Rohan pour prouver sa présence au siège de la sainte Vierge. — 100. Enrichement, Bidache, etc.

101. Dauphiné d'Auvergne, Bombes, etc. — 102. Le Grand d'Azur, livre premier, chap. Des Droits royaux. — 103. Description de la Normandie, Yvetot. — 104. Histoire de l'empire d'Allemagne, par P. H. — 105. Ibid., De l'Ordre équestre. — 106. Ordonnances des rois de France relatives aux affranchissements; Histoire des Prévôts des Marches des Villes. — 107. Histoire de l'empire d'Allemagne, quinziesme siècle. — 108. Histoire de Pologne, quinziesme siècle. — 109. Histoire de l'empire d'Allemagne, Des Dites. — 110. Histoire de Pologne. — 111. Histoire de France, règles de Charles VII, de Louis XI et de Charles VIII. — 112. Ordonnances des rois de France, Lettres relatives aux affranchissements. — 113. Histoire de Louis XI par Duclos, année 1451, où est la déclaration du roi, du 10 decembre de cette année, qui met fin à la guerre de seigneur à seigneur.

HISTOIRE XII. — L'HOMME D'ÉGLISE. — 1. Description de la ville de Paris par M. Geruzet, chap. 7. — 2. Lettres du roi, avril 1455, relatives aux barbiers de Toulouse. — 3. Glossaire de Ducauge, au mot de Pragmatique sanction de 1438. — 4. Lettres du roi, janvier 1455, relatives aux tailleurs de La Rochelle. — 5. Histoire Universelle de 1452, *Reformatio Universitatis*. — 6. Ibidem, *Synopsis septimi seculi*. — 7. Ibidem, *Reformatio Universitatis*, année 1452, *Synopsis septimi seculi*. — 8. Ibidem, *Catalogus illustrium academicorum*, Nicolaus de Bayn. — 9. Ibidem, *Reformatio Universitatis*, *Synopsis septimi seculi*. — 10. Histoire de la ville de Paris, faculté de décret.

11. Je possède plusieurs manuscrits de théologie de ce temps. On voit au milieu de la page le texte en grosses lettres, avec une large marge d'espace entouré de deux ou trois rangées de gloses en lettres minuscules. Les premiers livres de théologie imprimés offrent la même disposition du texte et des gloses. — 12, 13, 14. Sermones Menotti, 3 sermons de sainte

*Regesta*. — 15. Statuts synodaux de Troyes, de l'année 1427, édition de 1801. — 16. Rituel d'Avranches, édition de 1521, chap. S'ensuyvent les commandements de sainte église. — 17. Dictionnaire de Droit canonique par Durand Mattheus, v<sup>o</sup> Ereat. — 18, 19. Statuts synodaux de Troyes, *De Baptismo*, loc. 6 et 3. — 20. Mémoires sur Troyes par Grosley, Clergé, Mémoire sur les synodes.

21. Statuts synodaux de Troyes, *De Confessione*, loc. 16. — 22. Ibidem, *De Sacramentis*, loc. 8. — 23. Ibidem, S'ensuyvent les recommandations qu'on fait le dimanche; Rituel d'Avranches, déjà cité, chap. S'ensuyvent les commandements de sainte église. — 24. Rituel d'Avranches, chap. *In commendatio animarum pro viris*. — 25. *Sermones dormi secure, vel dormi sine cura*. Il en a été fait un fort grand nombre d'éditions. Celle qu'en ce moment j'ai sous les yeux finit ainsi. « Sermones dormi secure non incongruiter perintitulati quod ut publicè consulerent concionatorum utilitati in non paucis exemplaria... » Cologne, 1507. — 26. Monuments de la Monarchie française par Montfaucon, tom. 3, seconde miniature gravée, *Des douze péris d'enfer*, où l'on voit autour de la chaire du prédicateur les femmes assises sur leurs talons, et autour des femmes les hommes debout : il n'y a ni chaises ni bancs. — 27. Aux marges des sermons du quizième siècle, notamment de Menot, édition de 1517, on lit. « Bona practica, bona invectiona. » — 28. « Articles extraictz de certaine transaction d'entre maistre Nicole Doriguy, docteur en décret, conseiller en la Cour de Parlement à Paris, et curé de l'église de Saint-Jehan de Troyes, et le prieur et couvent des frères prescheurs .. le douzième décembre de l'an mil cinq cent et onze... » Recueil de divers actes relatifs à l'église Saint-Jean de Troyes, manuscrit que j'ai. — 29, 30. Topographie de Troyes par Courtalon, liv. 3, Paroisses de Troyes, avant-propos.

31. Dictionnaire de droit canonique, v<sup>o</sup> Régent, Vicaire-gérant. — 32. Concile de Nantes, de l'année 1430, Histoire de Bretagne par dom Morice. — 33. Miniatures et gravures des manuscrits ou des livres du quizième siècle, qui représentent des autels où l'on dit la messe. — 34, 35. Statuts synodaux de Troyes, *De rita et honestate presbyterorum*, loc. 10. — 36. Histoire ecclésiastique de la Cour par Dupeyrat, liv. 2, chap. 17 et 49. — 37. Statuts synodaux de Troyes, *Aliud preceptum de sacramento eucharistie*. — 38. Ibidem, *Qualiter sacerdotes erga parochianos suos debent se habere*, loc. 8. — 39. Je possède des Heures manuscrites de la fin du quizième siècle où vis-à-vis le psaume *Dilexi quantam* est la représentation d'un cimetière. on y voit dans le fond une église dont les murs extérieurs sont peints en têtes de morts, sur le premier plan du tableau, le diable, avec des griffes figurées en grands crocs de romaine, déterre un cadavre. — 40. Les vestiges de ces arcades existent encore au mur d'enceinte.

41. Martyrologe de Saint-Séverin de Paris, 1678; autres martyrologes. — 42. Statuts synodaux de Troyes, *Qualiter sacerdotes erga parochianos suos debent se habere*, loc. 4. — 43. Liturgies françaises, entre autres celle de Nabillon, *De vigiliis*. — 44. Les loups ravissants par Robert Gobin, Paris, 1706. — 45, 46. Je citerai entre autres l'*Examen de conscience pour soy cognoistre*, par maistre Jehan Quentin, docteur en théologie, pénitencier de Paris, imprimé chez Gaspard Philippo, sans millésime, au réclame, ni chiffres de pagination. Je le crois de 1480 à 1490, c'est un petit in-18 de six feuillets. — 47. Statuts synodaux de Troyes, *De permutatione*, loc. 6. — 48. Rituel d'Avranches, *Rescriptum de ponendo aliquem in possessionem*. — 49. Ibidem, *Forma testamenti*. — 50. Code des Curés ou Recueil concer-

nant les dixmes, portions congrues, etc., Paris 1736, décisions et  
relatifs aux dixmes.

51. Le règlement sur la taille de l'année 1600 a révoqué ces précédents. — 52. Voyez dans les Antiquités de Paris par Sauval, dans l'Histoire du diocèse de Paris par Labeuf, les nombreuses transactions entre l'église et le roi sur ces offrandes. — 53, 54. Statuts synodaux de Troyes, *De parochianis*, loc. 2, 3, 4 et seq. — 55. Ibidem, *Quantitas sacerdotum erga parochianos suos se debent habere*, loc. 9. — 56. Rituel d'Arras, *Forme de la messe*. — 57. *Sacerdotes parochiales*, 1613, *De testamentis*, *Constitution*, notamment celle de Paris — 58, 59. Statuts synodaux de Troyes, *Sacerdotes erga parochianos suos se debent habere*, loc. 4. — 60. Ibidem, *De festis quæ ab agricultura non servantur*.

61. *Tractatus de institutione confessorum*, manuscrit déjà cité, en 2 volumes et agricoles : « Si boves nimis fatigavit unde destruantur. » — 62. Statuts synodaux de Troyes, *Qualiter sacerdotem esse parochianum debent habere*, loc. 10. — 63. *Sermones Menotti, sermo 2 post dominum in quadragesima*. — 64. Lettres du roi, 3 juillet 1383, relatives au évêque de Tournai. — 65. Lettres du roi, juin 1478, relatives au évêque de Tournai. — 66. Voyez la note 36 du *Pouvoir*, voyez aussi les statuts synodaux de Troyes, *De questoribus*, loc. 4. — 67. Voyez, sur le t. 1<sup>er</sup>, la note 37 de l'épître XC. — 68. Statuts synodaux de Troyes, *ceptum decimum novum*, loc. 8. — 69. *Ibidem*, *De vita et honestate presbyterorum*, loc. 16. — 70. Rituel d'Avranches, *Forma littere testimonialis*, loc. 10.

71. Journal des audiences, arrêts relatifs aux droits d'exemption d'encens dus aux seigneurs justiciers. — 72. Art. 36 de l'ordonnance de Charles VIII, année 1490, relative aux immunités des clercs, contenue dans les ordonnances, liv. 1, tit. 9. — 73. Dans les Collégiales et paroisses, il y avait des prébendes préceptoriales, sous le nom de chapelains, d'écolâtre, Bibliothécaire de droit français par Bouchet. M. de Ville. — 74. Le patronage de ces collégiales était laïque, les bénéfices étaient de fondation laïque, comme celles de Grignon, de la Roche. — 75, 76. Le droit esseril entre les eures primifs et leurs vicars capitulaires, Paris 1673, 1 vol. in-12. — 77. Décisions qui regardent les eures par Borjon, Paris 1686, 1 vol. in-12. — 78. Statuts synodaux de la ville de Paris, De permutationibus, loc. 1. — 79. Ibidem, loc. 6.; Des eures, De la collation des eures, loc. 1. — 80. Recueil des conciles, De la collation des eures.

81. Mémoires sur Troyes par Grosley, chap. Etat des collatéraux. — 82. Histoire de l'église de Saint-Quentin, de celle de Terguier, de celle d'Ambrun, *Gallia Christiana*; Description de la France par l'abbé de Vertot. — 83. Histoire de ces églises, *Ibid.* — 84. Histoire de ces églises, *Ibid.* — 85. Dictionnaire de géographie par Thomas Cornu, art. L. — 86. Histoire de Lyon, Eglise cathédrale, *Gallia Christiana*. — 87. Lettres du roi, 12 septembre 1481, relatives à l'église d'Autun. — 88. Lettres du chapitre de vraye paix très chère et excellente, et d'une miniature des Miracles de la Vierge, manuscrit déjà cité, les lettres sont l'aumusse sur le bras; voyez aussi le Glossaire de Durand, t. II. — 89. Lettres du roi, 12 septembre 1481, relatives à l'église d'Autun. — 90. Anciennes règles de quelques, notamment de Saint-Bernard, de Saint-Benoît, fœs points copie du treizième siècle.

91. Histoire d'Angleterre, quatorzième et quinzième siècles. — Ainsi appelée dans les anciens historiens, à cause du grand nombre de martyrs et de confesseurs canonisés natis de cette Ile. — 48 p.



## DU XV<sup>e</sup> SIÈCLE.

des sectes nées de la religion chrétienne. — 94. Actes du Parlement d'Angers, 31 mai 1414, où la chambre des propositions est établie contre les hérétiques. — 95. Décret de la même année relatif au séquestrer des biens du clergé, qui alors effectua l'aliénation des biens de cent dix monastères. Rymor, *Index*, Acta publica. — 96. J'ai un obituaire de l'abbaye de Sainte-Croix de Bordeaux, manuscrit du quatorzième siècle, dont un grand nombre d'articles commencent par *Obit domini...* qui vobis scribit..., etc. — 97. Recueil de vieux proverbes. — 98. Ducange, *v<sup>o</sup> Almonaria*. — 99. Ibidem, *v<sup>o</sup> Bonum*. — 100. États tenus à Tours en 1434, chap. *Statuta de regimine d'aglie*. — 101. Histoire ecclésiastique par Fleury, *Discipline des anciens ordres monastiques des premiers siècles*.

101. J'ai un manuscrit du quinzième siècle qui commence ainsi : *Polygraphie l'usage et recetion des religieux après les prières vers hospitaliers*. On y lit : « Item quant à l'habit, dict la règle qu'il doit estre d'un vil drap, c'est à dire de petit pris, ne de tout blanc ne noir ou autrement coloré..., et s'il fault qu'elles usent de pourceles elles soient de plant d'arbruscaux... elles doivent porter la corde au lieu de corroes et le chapelain... Item le lundi, mercredi, vendredi et samedi elles doivent s'abstenir de manger char, se lèvent à minuit pour offices... » — 102. On y lit encore : « Le dimanche sortiroient pour aller à la messe de paroisse ou des chanceliers avec la maistrice ou la présidente. » — 103. On y lit encore : « Ne partir sans congé de la maistrice ou de la présidente. » — 104. On y lit encore : « Les seurs liseuses diront en commun toutes les heures de N. Dame, les seurs non liseuses diront leurs heures de *Pater noster*... » — 105. On y lit aussi : « .. Et peut-on entendre l'enseignement pour autrui, en leur maison, comme servant aux malades, ou en ouvrant d'autres maisons... » — 106. Recueil de vieux proverbes. *Etre réduit à la chandelle éteinte*. — 107. *Proterio Michaelis Henrici sermones*. — 108, 109. « In nomine domini amen. Noverint. quod anno ab incarnatione n. v. c. lvi, iii febr. ... ante forum ecclesie regularis et collegiate sancte Marie de Anno-leon, diocesis diocesis, ordinis cisterciensis, coram domino Bonifacio Bonifacio judice delegato. » Ainsi commence le jugement d'un procès, dont j'ai le manuscrit original, où il s'agit de la double élection de l'abbé. — 110. Concile de Constance, Histoire des Vaudois, des Humites.

111. Histoire de Paris par Félibien et Lobineau; preuves, année 1434, traitant union entre les quatre ordres mendiants de Paris. — 112. Œuvres de Coquille, *Traité et Discours sur les libertés de l'église gallicane*, notamment le dernier discours, adressé à Henriette de Clèves. — 113. Dictionnaire de droit canonique par Durand Maillane, *v<sup>o</sup> Pape*. — 114. Concile de Bâle, cité dans la Pragmatique sanction de 1438. — 115. *Concilium constantiense, Decretum de celebratione conciliorum*, ann. 24. — 116, 117. Pragmatique sanction de 1438. — 118. C'était l'esprit des réformations du commencement du seizième siècle, du calvinisme plus que du luthérianisme. — 119. Lois ecclésiastiques par Héricourt, *Des seigneurs ruraux*. — 120. Ibidem, *Archiprêtres*. — 121. Ibidem, *Archidiacres*.

122. C'était l'esprit des réformateurs du commencement du seizième siècle, Histoire du Luthérianisme. — 123. Dictionnaire de droit canonique par Durand Maillane, *v<sup>o</sup> Nomination*. — 124, 125, 126, 127. C'était l'esprit des réformateurs du commencement du siècle, Histoire du Luthérianisme. — 128. Les scissionnaires, et encore même aujourd'hui leurs successeurs, les protestants des diverses communions, ne nient pas et ne nient pas les avantages de l'unité d'un chef, et par conséquent de ses rapports canoniques avec les ministres de la religion. — 129. *Bullaire romain*, bulles relatives à la pragmatique sanction, depuis l'année 1438 jus-



qu'à l'année 1516. — 130. Lettres des rois relatives à la Pragmatique sanction de 1438.

131. Chronique de Monstrelet, année 1463. — 132. Registres du Parlement, arrêt du lundi 20 août 1408, relatif à un porteur des bulles du pape. — 133. Bullaire romain, bulles relatives à la collation des cures. — 134. Ibidem, bulles relatives à la collation des cures. — 135. Ibidem, bulles relatives aux autres espèces de bénéfices. — 136. Traité des Lettres, Amsterdam, 1718, un vol. in-12. — 137. Remontrances du Parlement sur l'abrogation de la Pragmatique sanction, insérées à la suite des Lettres du roi, 27 novembre 1461. — 138. Constitutions pontificales décrétales, Conciles. — 139. Dictionnaire des Cas de conscience par Pothier. — 140. Voyez la note 190 du Souffleur.

141. Art. 61 des Remontrances du Parlement citées à la note 137. — 142. Histoire du Calvinisme. — 143. C'était une conséquence de la suppression des dîmes. — 144. Registres du Parlement, arrêt du 31 août 1461 relatif à l'évêque de Poitiers, où les revenus de l'évêché de cette ville sont évalués à 1620 livres. On peut voir, dans les anciens tableaux des revenus des évêques avant la révolution, que l'évêché de Poitiers avait un revenu ordinaire. — 145. Au quinzième siècle, avec cent cinquante, nous avons vu, on aurait acheté ce qui aujourd'hui coûterait trois, quatre ou cinq francs. Voyez dans les anciens pouillés des diocèses, dont plusieurs sont imprimés, le revenu ordinaire des cures. — 146. Histoire du Calvinisme, Histoire du Calvinisme. — 147, 148. Ibidem, De la Confession. — 149, 150. Ibidem, Du Mariage des prêtres. — 151. Ibidem, Des jeûnes d'abstinence. — 152, 153. Ibidem, De la suppression des fêtes.

HISTOIRE XIII. — LE CHAMPION. — 1. Mémoires de Groult de Troyes, Clergé, cérémonial de l'entrée des évêques, et l'ancien port de la ville. — 2. Les miniatures du manuscrit des Tournois de la Gruthuse, déjà citée, représentent des personnages portant des épées pendues à des ceintures. — 3. Antiquités gauloises par Fauchet, liv. 3, chap. 1. — 4. Voyez au t. 1<sup>er</sup> les notes de l'épître LXVII. — 5. Les Chroniques de Lule par Floris Vander Haer, liv. 1<sup>re</sup>, chap. 7. — 6. Dans le manuscrit de Regnault de Montauban, manuscrit déjà cité, à la miniature de la page 10, Comment les quatre fils Yrpeu furent vendus, on voit que ceux qui ont été vaincus dans un duel étaient traînés hors des licees et pendus à des poteaux. — 7. Histoire de Louis XII par d'Auton, chap. 27, année 1498. — 8. Traité contre les Duels par Savaron, Paris, 1612. — 9. Dans les miniatures du manuscrit des Tournois de la Gruthuse, déjà citée, on voit les diverses formes des licees et des harnières. — 10. A B. gualat de Noyon, clerc de la dicte ville de Noyon, pour les gaiges qu'il preut par an. — 11. Compte de la ville de Noyon, année 1420, manuscrit déjà cité. — 12. Ordonnances des rois de France, vol. XII, préface, p. 15.

13. « Avons fait la dicte publication, les dictes cures, n'ont point de messe de paroisse, sur la porte de l'église n, forme de la publication d'un grand nombre d'actes judiciaires, observée avant et jusqu'à la révolution. — 14. Mémoires de Comines, liv. 2, chap. 11. — 15. Voyez la note 13. — 16. Je possède les terniers de l'abbaye de Saint-Severin de Bourges de la cathédrale de cette ville et de la cathédrale d'Avignon, tous du quinzième siècle, où presque tous les luns à ferme sont des terres perpétuelles, *damus in perpetuum emphyteusim*. — 17. Mémoires de Comines, preuves du liv. 11, lettre du duc de Bourgogne, du 1<sup>er</sup> juin 1461, adressée à Louis XI. — 18. « Pour les gaiges de Jehan Camus, receveur des bois, viii livres par an. » Compte de la prévôté de Paris, année 1415, manuscrit déjà cité. — 19. Dans les terniers et les actes

quinzième siècle on trouve souvent l'expression *ad mensuram capituli*, à la mesure du chapitre, c'était la mesure légale de plusieurs cantons. — 18. Tels étaient les cahiers des charges des baux à ferme de ce temps, telles en étaient les nombreuses clauses, j'en ai vu un fort grand nombre, je puis citer entre autres celui de la terre de Roncheray, près Carentan, long rouleau sur parchemin du quinzième siècle, que j'ai dans ce moment sous la main. — 19. Voyez la note précédente. Alors le piment était d'un grand usage. — 20. Voyez l'avant-dernière note.

21. « In loco de Montesquino Voluestri... Sicardus de equabus, tabernarius, qui post inhibitiones sibi factas vendidit pauem et vinum, fuit condemnatus ad l. l. » Rôle des amendes de la jugerie de Rieux, année 1522, manuscrit déjà cité. — 22. J'ai cité un rôle d'amendes d'Agen qui commence ainsi : « Recepta emendarum et fluenciarum facta in senescallia Ageneusi et Condomini, anno millesimo quadringentesimo secundo... » On y lit : « Stephanus Tapie, mercator Agenni, pro eo quia manum regiam appositam in certa quantitate bladi incurerat seu infringerat penas sibi indictas, idem vendendo, ideo fuit condemnatus ad v l. s. » — 23. « Antonius de Guissonis, pro eo quia receptaverat in domo sua quemdam malefactorem latrocinum, ideo fuit condemnatus in fluenciam v l. s. » Ibidem. — 24. « De Jehan de Fournel, pour amende de ce qu'il avait dit que des gens d'armes qui estoient alés en Allemagne, il prioit Dieux que jamais n'en revenist point, pour ce xxv solz. » Compte de la comté de Rhétel, rendu par Jean Bellard, en 1392, manuscrit déjà cité aux notes du quatorzième siècle. — 25. Je ne puis plus retrouver un acte de désistement d'appel, fait à la sénéchaussée de Carcassonne, d'une écriture du quatorzième siècle ; j'y ait lu que l'appelant devait demander pardon au juge devant la porte de l'auditoire. — 26. « Messire Olivier de Clisson, seigneur de Belleville et de Poichet, en amende par jugement, vers Jehan Carel pour lui et Cathie Dufast de Marote sa femme, jadis femme de feu Mahot de Claires, v c. livres. » Amendes d'Eschiquier de la vicomté d'Arques, l'an mil ccc lvi xx et dix, rouleau en parchemin que j'ai. — 27. J'ai un rôle d'amendes de Compeyre qui commence ainsi : « Explecta et condemnationes curie regie castri de Competro senescallie Ruthenensis... anno millesimo quadringentesimo sexagesimo nono. On y lit : « Johannes Maurandi fuit condemnatus ad quinque solidos pro eo quia eidem imponebatur accepisse sine congedio curie, portas stabuli sui, pro tallio captas, per Johannem Saveyrac, servientem regium, contra voluntatem levatorum dicti tallii, manum regiam infringendo. » — 28. A Jehan Clabaut, pour ii c et demi de bos d'aune, de quoi on a fait un roullis ladite porte Dame Journe au devant du haultet, entre deux barrières pour y plus aisément carrier et aller, L s. » Compte de la ville de Noyon, année 1420, manuscrit déjà cité. — 29, 30. « Bernadus de Manan, quia rebellionem fecit consulis Rivorum in non permittendo quam certi ex habitatoribus de Fabbaris ingredierent villam, fuit condemnatus ad partem regis xv s. » Rôle des amendes de la jugerie de Rieux, année 1522, manuscrit déjà cité.

31. « Nous officiers du roy, en la seneschaussée de Lannes, au siège de Daqqs, certifions à nos seigneurs des comptes que sire Rolland du Halde, receveur de la dicte seneschaussée, a payé des deniers de sa recepte, pour frais de justice, les sommes qui s'ensuivent... Item pour prendre au corps un nommé Grouin, larron public, en suivant le décret de Capistur baillé par le dict prévost xlv solz... Item à Anthoine de Laporte, sergent royal, pour prendre au corps un nommé Bertrand de Lassus, crimineux L solz... Item à notre homme Jehan de Vindos, seigneur du Peyros, pour avoir prins au corps un nommé Jehan de la campagne, brigant et agucteur de

## NOTES

cent cinquante livres x sols... En tesmoing desquelles choses... A Paris le premier septembre l'an mil cinq cens et seize. » J'ai l'original de ce compte. — 32. « Devant Thomas Lecarpentier, tabellion de l'ancien bailliage de Cassillon, escuyer, capitaine de Courtoimé, tant pour et par ceux de la garnison dudict lieu, cognut avoir reçu de Pierre Lequet, vicomte d'Orbec, la somme de cent deux livres l., pour usages et amené a justice Jehan Engurra, Robin le Coq..., lesquels ont été exécutés en la ville de Lisieux pour leurs démérites... l'an mil cinq cens et seize. » J'ai l'original de cette quittance. — 33. Voyez les deux notes précédentes. — 34. Comparant par devant nous Pierre Raphaël et Pierre de Bourdeaux, conseillers au Parlement à Bourdeaux... maître Jehan Tardieu, lieutenant du sénéchal de Périgord à son siège de Sarlat, requérant la taxe de la mise et despens qu'il a faiz en la prise et poursuite de l'assassin Dumas et Jehan Rodrigon... tout veu et considéré avons taxé... la somme de trente-quatre livres xv sols... l'an mil cinq cens et seize. » J'ai l'original de cette taxe. — 35. Voyez la note 31. — 36. J'ai un grand nombre de quittances faites par des capitaines de châteaux, je cite seulement celle-ci. « Sachent tous que je Guillaume de Fayot, ancien chevalier, chambellan du roy, garde et capitaine du château de Lamoignon, confesse avoir reçu... l'an mil quatre cens et quatre. » — 37. « En la présence de moy Daguesseau, notaire et secrétaire du roy... tard de Grosson, archier de la garde francoyse du corps du roy... le ix juin mil v c. et trente. » J'ai l'original de cette quittance... dans l'Histoire féodale des provinces et des villes que les grands seigneurs voulaient imiter le roi en tout, jusqu'aux dénominations de leurs domaines. — 38. « A Ysabel la mareschalle, damoiselle de corps de la reine... la somme de vi m. f. pour le bien et accroissement de son mariage. » Compte des dépenses de la reine Isabeau de Bavière, manuscrit... possède. Même observation qu'à la note précédente. — 39, 40, 41. « Quant les, par la grâce de Dieu... plusieurs larrons, ravisseurs de biens, violeurs d'églises, batteurs à loyer... pour lesquels punition... autre, par bonne justice doit ensuivre... votre prévôt de Paris... commis par ces présentes juge commissaire, et luy avons donné... de faire prendre en nostre prévôté de Paris et par tout nostre royaume iceux malfauteurs... Donné a Bourges, le sixième d'octobre mil quatre cens quarante sept. » Livre vert vieil, manuscrit déjà cité.

42. Le Grand Coustumier, Du roy des Ribauds, Durange, voir aussi la note suivante. — 43. « Au roy des Ribauds, Jean de... il est de coustume, pour quatre bonnes naitz... la nuit Saint-Martin, la nuit de l'An, la nuit des Roys et la nuit des Quarante... recettes et dépenses de la ville de Valenciennes, année 1414, manuscrit... que j'ai. — 44. Registres du Parlement, arrêt du 22 décembre 1525... mention de la réunion du Franc Lyonnais. — 45. Voyez le... du Courtier. — 46. « Guillelmus Michael dicti loci, quia regnans... sules dicti loci, officium suum exorcendo, xi s. l. » Rôle des aides... la jagerie de Rieux, année 1468, manuscrit déjà cité. — 47. Voyez l'ouvrage intitulé *Sequense lous partiedges, franquennes... entre les seigneurs de la montagne et val d'Aspe, par tous seigneurs de Bearn*. Pau, 1801, 2 vol. in-4°, p. 103. — 48. Ibidem, article de la déclaration de Lavedan, syndic de la vallée d'Aspe, faite en 1692 au parlement de Pau. — 49. Ibidem, Contrat de la paix faite le 1<sup>er</sup> juin 1368 entre les habitants de la vallée d'Aspe et ceux de la vallée de Lavedan. — 50. Ordonnances des rois de France, vol. XII, préface, p. 15.

51. Privilèges de la vallée d'Aspe, ci-dessus cités, article 36 de la déclaration de Lavedan. — 52. Ibidem, articles 24 et 43. — 53. Ibidem, article 36.

no 2 et 38. — 54. Lettres du roi, mai 1452, relatives à la ville de  
 Périgord. — 55. J'ai une liasse de quittances sur parchemin de sergent  
 gardes forestiers, depuis le milieu du quatorzième siècle jusqu'à nos  
 jours. — 56. J'ai l'original d'un acte dont la teneur suit : « Mace Guerna-  
 b, général conseiller sur le fait des finances de monseigneur le duc de  
 Lorraine, voues par moi les lettres par lesquelles ledit seigneur a voulu  
 à Loys Sorbier, son grand escuyer et seneschal de Perigord, une et  
 pague la somme de trois cents livres, pour son joyeux avènement... l'an  
 decccc soixante et neuf. » — 57. Anciennes Coutumes de Bretagne, Des  
 sines par serment. — 58. J'ai l'original de l'adjudication au rabais de  
 certains ouvrages de charpenterie, hacherie, machonnerie, à faire aux prisons,  
 chambre du conseil et cuisine de Neufchâtel, près Evreux, à la date du pénulti-  
 me d'octobre 1540. Voyez le Glossaire de Laurière, v<sup>o</sup> Cuisine. — 59.  
 un rôle de fouage, du 13 février 1420, de la paroisse d'Incarville,  
 du Pont-de-l'Arche, que j'ai, on lit : « Cy apres ensuivent les noms  
 des personnes non payables, premièrement, Guillaume Buquet, escuyer  
 sur ce qu'il tient noblement et va continuellement au service du roy... »  
 — 60. « En la présence de moy Arnault Martin, notaire royal de la ville  
 de Castelnodary, Estienne Meubrat a confessé avoir reçu la somme de six  
 deniers... pour avoir fourny de pain et de vin pour les collacions des con-  
 siliars dudit diocèse de Saint-Papoul, en faisant la dicte assiette...  
 l'an mil cccc soixante et douze. » J'ai l'original de cette quittance.

61. Expression du temps; voyez la note 72 du *Parasite*. — 62. Mémoires  
 sur Troyes par Grosley, ancien plan de la ville. — 63. Dans le roman de  
 Hugues de Montauban, manuscrit déjà cité, la miniature du chap. Com-  
 ment Roland fist Yvon de Montauban chevalier, représente des lices ma-  
 jonnées, entourées de galeries couvertes. — 64. Lettres du roi, 11 mars  
 1483, relatives aux bourgeois d'Abbeville. — 65. Histoire de Louis XII  
 par Jean d'Auton, chap. 76, année 1511. — 66, 67. Voyez dans les anti-  
 quités de Paris par Sauvai, comptes de la prévôté, les articles relatifs  
 aux sergents qui avaient arrêté et conduit les malfaiteurs, voyez aussi la  
 note 31. — 68. J'ai vu plusieurs comptes de villes, ou châtellenies, où les  
 sergents faisaient les exécutions. — 69. « A plusieurs sergens au baston  
 pour leur droiture de battre de verges Maignon, v s.; aux sergens au  
 baston, pour leur droiture de convoier à la banlieue en battant de verges  
 Locket de Bain, v s. » Compte de la ville de Valenciennes, année 1414,  
 manuscrit déjà cité. — 70. « Aux sergens de la paix, et au crieur des  
 bans, donné pour compaigner ensemble la nuit de Toussaints 1 s. »

71. Coutumes des bailliages, chap. Sergents. — 72, 73, 74, 75. Glos-  
 saire de Laurière, v<sup>o</sup> Sergent. — 76. Ordonnances relatives aux eaux et  
 forêts. — 77, 78. Glossaire de Laurière, v<sup>o</sup> Sergent. — 79, 80, 81. Glos-  
 saire de Ducange, v<sup>o</sup> Serviens.

82. Voyez la note 165 du *Souffleur*. — 83. Registres de l'officialité de  
 Paris, conservés aux archives du royaume, quinzième siècle. — 84. Du-  
 cange, v<sup>o</sup> Serviens. — 85. Voyez l'Histoire d'Angleterre. — 86. Histoire  
 de l'église de Rheims, quinzième et seizième siècles. — 87. La Biblio-  
 theque du roi conserve plusieurs impressions sur vélin du quinzième siècle,  
 notamment des mystères; voyez d'ailleurs le catalogue des ventes des  
 grandes bibliothèques. — 88. Les livres imprimés au quinzième siècle  
 avec gravures ne sont pas rares, surtout les heures à planches et bordures.  
 — 89. *Cosmographia Ptolemei tabulis suis in picturis formata*, Rome,  
 mcccc Lxxviii. — 90. Histoire de la Milice françoise par le P. Daniel,  
 liv. 7, chap. 2.

91. Le nombre des armuriers-arquebuziers ne pouvait s'accroître sans

que celui des armuriers-arbalétriers diminuât. Quant au métier de faiseur d'escarcelles, il devait nécessairement décliner, puisque trente ou quarante ans après cette époque les escarcelles avaient à peu près disparu. — 92. Dans le compte des dépenses de la cour de Charles VII, année 1461, manuscrit déjà cité, on trouve un fort grand nombre d'articles : « Au du roy nostre seigneur; Au fol du dict seigneur... » — 93. Dans le même compte on trouve encore : « Au dict seigneur, la somme de trente sols, pour donner au fol du duc d'Orléans... la somme de treize centes au fol de monseigneur d'Anguerrande. » — 94. Les anciennes Coutumes au chap. Droits seigneuriaux, font mention de la quintaine, seigneur de Paris sous Charles VI et Charles VII fait mention du jeuema. — 95. Chronique de Jean de Troyes, année 1478. — 96. Histoire des villes chap. Léproseries.

HISTOIRE XIV. — LE MARCHAND. — 1. « Des amendes de ceulz qui achatent grains, la veille des marchiez et ez jours d'occult, ainsi que sur ce ordonnée... » Compte de la ville de Dijon, année 1511, manuscrit déjà cité. — 2. Histoire de Bourgogne, Histoire de Bretagne, Histoire de Lorraine, autres histoires des provinces formant autrefois le grand royaume de France. — 3. Lettres du roi, 15 octobre 1453, relatives à l'exportation des grains. — 4. Voyez la note 2. — 5. Lettres du roi, juillet 1462, relatives à la ville de Beziers, autres lettres, mars 1462, relatives à la ville de Nîmes. — 6. « Du courtage des viugs par quehque, a prendre par les vendeurs estrangers, lequel a esté mis en usage... » Compte de la ville de Dijon, année 1510, manuscrit déjà cité. — 7. « De Jehan de L... la somme de trente-trois francs pour l'amodiation du chargeage des marchandises par les marchands estrangers... » Ibidem. — 8. « Du droit de courtage des viugs que l'on tire de ceste dicte ville, et qui servoit celuy de la ville de barres... » Ibidem. — 9. Voyez la note 260 de l'Artisan. — 10. Lettres du roi de Monstrelet, années 1437, 1438, Histoire du règne de Charles VII.

11. Lettres du roi, relatives aux privilèges des marchands portugais, anglais; Ordonnances du Louvre, qu'on ne peut pas citer. — 12. Ibidem, voyez celles relatives aux privilèges des marchands flamands. — 13. Ibidem, voyez celles relatives aux marchands allemands. — 14. Ibidem, voyez celles relatives aux marchands italiens. — 15. Histoire de France, règne de Charles VII. — 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24. Lettres du roi, 8 janvier 1475, relatives aux marchands anglais.

25, 26. Lettres du roi, avril 1364, relatives aux marchands castillans, vidimées en 1423 et en 1479; voyez, au tome 13 des Ordonnances, page 44, la note a. — 27. « Espaves sont hommes et femmes nés hors du royaume de si loingtains lieux que l'on ne peut avoir en France leur nativité... » Formulaire de la Chambre des comptes, manuscrit déjà cité. — 28. « Aubains sont hommes et femmes qui sont nés hors du royaume, si prochaines que l'on peut cognoistre leur nativité... » Ibidem. — 29. « Estrayères sont les biens demourans de ces étrangers et espaves qui vont de vie a trépasement... » Ibidem. Ces expressions sont plus généralement connues sous le nom d'aubaine, d'après Latrière. — 30. Lettres du roi, juin 1472, relatives aux étrangers habitant à Bordeaux.

31. Voyez la note 25; voyez aussi les Lettres du roi, 20 avril 1473, relatives aux étrangers habitant à Toulouse. — 32. Lettres du roi, 1423, relatives aux marchands castillans. — 33. Lettres du roi, 8 décembre 1477, relatives aux marchands de Tournai. — 34. Lettres du roi, 1471, relatives aux marchands étrangers. — 35. Lettres du roi, août 1476, relatives aux marchands; autres lettres, août 1476, relatives aux marchands.

de Saintes. — 36. Lettres du roi, janvier 1471, relatives aux mariages des étrangers; autres Lettres, relatives aux privilèges des marchands étrangers. — 37. Ordonnances des rois de France, relatives aux privilèges des marchands de Lucques, de Florence, de Gènes quinziesme siècle. — 38. Droit canon, de la franchise des asiles. — 39. *Opere juridica vetust.* — 40. Cette vieille opinion, qui est mentionnée dans les géographes, se conserve encore, même à Troyes.

41. « Et mesmement les drapiers tendent des draps... sur des perches en avant sur la rue, et pendent bas semblablement les bonnetiers, chapeaux, couturiers, frippiers... » Ordonnance du prévôt de Paris, 12 décembre 1523, Bannières du châtelet, manuscrit conservé aux archives du royaume. — 42. Dictionnaire de commerce de Savary, 1<sup>re</sup> Aulne. — 43. Les gens des comptes du roy nostre sire, au receveur des barraiges, de la vicomté de Paris... Nous vous mandons que vous payiez... les dictes taxes de pavement, montants a la quantité de seize cens quatre vingt-neuf toises et demye, que pour vingt-neuf mil cent trente-neuf carreaux employez audict pavement. » Formulaire de la Chambre des comptes, manuscrit cité. — 44, 45. Lettres du roi, 10 octobre 1455, relatives aux pèges sur l'Aude. — 47. Au feuillet 63 d'un recueil d'ordonnances de pèges, manuscrit de la fin du dix septiesme siècle, je trouve « Sur l'une des couvertures du livre rouge de la chambre de M. le procureur du roy Châtelet, se lit inscript ce qui ensuit. Le pont Notre-Dame tomba le six-cinquiesme octobre mil quatre cents quatre-vingt-dix-neuf, le jour de Saint-Crespin, environ neuf heures du matin; et la despense du dict pont depuis le dict jour jusqu'au mois de septembre mccc. cxi, que le dict pont reconstruit furent entièrement parachevez, monta a la somme de ccxvi. iii<sup>e</sup> s. x. livres six sols six den. tour, comme appert par le compte rendu a la Chambre des comptes. » — 47. Ce canal, qui n'a que quelques centaines de toises de long, n'en est pas moins le plus ancien canal de la France. Il est, ou du moins je l'ai vu, il y a pres de trente ans, bouché côté de la Loire. — 48. Vie de Charles V par Christine de Pisan, par. 3<sup>e</sup>, chap. 7. — 49. « Le 26 juin feut retenu amendable Jehan Blancet, pource que malicieusement il avait recous certaines bestes porcines ne avoir payé le debvoir a Seguin Delosme, auquel le dict pavaige appartient... » Amendes taxées au siège de la sénéchaussée de Saintes, année 1449, manuscrit sur parchemin que j'ai; voyez aussi les ordonnances relatives aux octrois des villes où sont mentionnées les taxes pour les ponts, chaussées, pavés. — 50. Ordonnances relatives à ces travaux, notamment celle de la note 44 et celle de la note 55.

51. Lettres du roi, 12 janvier 1461, Traité des droits seigneuriaux, de pèges. — 52. J'ai extrait ce tarif du chapitre *C'est la maniere de l'aquit et coutumes de toutes et chascunes les denrées et autres choses montans descendans par la riviere de Loire, parmy la châtellenie de Montefehan pour avoir ce que chascune chose doit de coutume ou de prix, du livre censier de la châtellenie*, année 1412, dont j'ai l'original. — 53, 54. Ordonnances, année 14, préface, section Commerce intérieur. — 55. Lettres du roi, avril 172, relatives à Jean de Boes. — 56. Mémoires sur Troyes par Grouley, navigation de la Seine. — 57. Histoire de la découverte du Nouveau-Monde. — 58. Histoire du premier voyage maritime aux Indes, par le sud de l'Afrique. — 59. S'ensuyt le Nouveau-Monde et navigations faictes par Americ de Vespuce, Florentin, Paris, à l'enseigne de l'Escu de France. — 60. Histoire de Louis XI, par Duclos, année 1468.

61. Enseigne de marchand alors fort commune. — 62. Voyez les notes suivantes. — 63. Je tiens de l'obligeance de M. Lorignot, principal du collège d'Épernay, la copie d'une charte, tirée du Cartulaire de Saint-Martin



de cette ville, dont je vais donner l'extrait. « *Willelmus Dei gratia* ... *morum archiepiscopus... ecclesiam de Sparnaco...* Henricus comes ... *us eidem ecclesie in perpetuum concessit quod singulis annis, in festi-* *uitate beate Marie Magdalene, nundine eidem celebrantur* ... *etiam fidelibus qui in die supra dicte festivitatis apud Sparnacum* ... *munus et ecclesie beati Martini elemosynas suas contulerint, de omnibus* ... *injonctis penitentiis misericorditer relaxamus singulis annis...* actus ... *in millesimo centesimo septuagesimo septimo.* » — 64. « *Querendum est* ... *misit non solum arma et lignamina quocumque mercatorum,* ... *ad* ... *driam vel partes Egypti et terras Sarracenorum Soldano subiectas* ... *Circum mercatores, Tractatus de institutione confessorum.* manuscrit ... — 65. Lettres du roi, 8 juin 1456, relatives aux doléances de la Languedoc. — 66. Statuts synodaux, Rituel du temps, de l'Excommunication. Voyez aussi les Mémoires de Comines, liv. 4, chap. 110. Corps diplomatique de Dumont, Traites de commerce du quinzième siècle, notamment celui du 24 mai 1497 entre la France et l'Angleterre. — 67. Chronique de Jean de Troyes, années 1473, 1478, 1480. — 68. Lettres du roi, 8 janvier 1473, relatives au commerce entre la France et l'étranger. — 69. Mémoires de Comines, liv. 6, chap. 2 et autres chapitres.

71. Rymer, *Fœdera, acta publica*, anno 1423, 1<sup>o</sup> Junii. — 72. Lettres du roi, 22 avril 1383, relatives aux ports et passages. — 73. Lettres du roi, 22 avril 1383, relatives aux ports et passages. — 74. Mémoires de Comines, Recueil de Fontanon, ordonnances sur les traites. — 75. Lettres du roi, 8 janvier 1473, relatives au commerce entre la France et l'étranger. — 76. Lettres du roi, 20 mai 1484, relatives aux foires de Genève, autres lettres du 14 novembre 1484 relatives aux mêmes foires. — 77. Lettres du roi, 8 mars 1483, relatives à l'établissement des foires de Lyon; autres lettres, juin 1486, relatives à la suppression de ces foires; Histoire de Lyon, quinziesme siècle. — 78. « *Loys par la grace de Dieu... seroit prouffitable qu'il y eust en France deux foires l'an... pour les causes creues establies par les dits rois* ... *foires l'an... pourveu que à quatre heures à la ronde la dite ville* ... *aucunes foires ou marchez...* » Formulaire de la Cour des monnaies, manuscrit cite. — 79. Déclaration du roi, 21 avril 1404, relative aux prud'hommes de Lyon. — 80. Voyez les Constitutions municipales de Paris, Rouen, Bordeaux, Toulouse et autres, dans l'histoire de France.

81. Ordonnances relatives aux foires, notamment à celles de la Champagne. — 82. Lettres du roi, août 1448, relatives aux foires de la Champagne. — 83. Histoire de la ville de Lyon, quinziesme siècle, tome 1, des ordonnances, liv. 4, titre 13, texte et notes. — 84. Histoire du Commerce de l'Europe, Commerce de l'Italie. — 85. Ibidem, Commerce du Pays-Bas. — 86. Ibidem, Commerce de l'Angleterre. — 87. Voyez les notes du Courtier, les ordonnances du quinziesme siècle relatives au commerce, l'histoire des villes marchandes. — 88. Note 103, voyez aussi le Grand Costumier, Des clercs marchands. — 89. Dans les ordonnances relatives aux foires, les clercs marchands ne sont pas exceptés des obligations des contrats passés sous le sceau. — 90. Lettres du roi, août 1484, relatives aux merciers de Touraine.

91. Lettres du roi, 22 mai 1473, relatives aux marchands de drap. — 92. Lettres du roi, 28 janvier 1464, relatives à l'ingratitude des marchands qu'aux halles. Déjà, au milieu de ce siècle, la police était obligée de défendre les marchands et les fabricants à ne pas vendre dans les



passer; mais, à la fin du siècle, elle ne les contraignit plus ou ne put les contraindre; les ordonnances de cette époque gardent à cet égard silence, je me contenterai de citer les baquières du Châtelet. — 93, 94. Voyez les notes du quatorzième siècle, entre autres celles des épîtres *xxviii* — 95. Lettres du roi, 4 janvier 1408, relatives à la ville de Arras; autres lettres, du 16 février 1461, relatives à la ville de Saint-Quentin-d'Angeli. — 96. Lettres du roi, juillet 1454, relatives à la ville de Libourne. — 97. Lettres du roi, 6 février 1370, relatives à la ville de Tournai. — 98. Notes du quatorzième siècle, épître *xxviii*; Registres du Parlement, 19 juin 1475, arrêt qui défend les jeux au Landit. — 99. Ordonnances de Charles VI, Charles VII et Louis XI, relatives au commerce des villes ou aux marchands étrangers. — 100. Traité des droitsigneuriaux, *Des estallages*, étalages.

101. Histoire de Bretagne par Dom Morice, Preuves, Mémoire du vicomte de Rohan, pour la préséance aux états, année 1479. — 102. « Des Mollages... et se paient par ceux qui tiennent estaux ou place en la ville... au jour de foire viii d. tour. et sur chacun estau de chandolier, sur chacun pied que il tient ex dictes foires et marchiez, une chandel... » Compte du receveur d'Aiguay-le-Duc, manuscrit déjà cité. — 103. « Du rouage que paye toute personne quelconque, excepté les clercs non marchands, menaus et ramenans denrées en foire et hors foire, à col ou harrette u den. pour chacun hal, et le fardeau sur le col 1 obole... » *Ibidem*. — 104. Lettres de Louis XII, du 19 septembre 1509, dont je possède l'original signé de sa main, « Loys par la grace de Dieu... nostre père et féal cousin... Loys de Graville, amiral de France, nous a fait exposer que feu... le roy Charles dernier décédé lui octroya certain droit ou tribut de cinq escuz d'or pour cent, sur la valeur des draps d'or, d'argent et de soye, entrans en la ville de Lyon, jusques au 1<sup>er</sup> janvier *ccccxxiii*. » — 105. À l'extinction des grands fiefs. — 106, 107. Mémoires de Comines, liv. 6, chap. 6. — 108. Ordonnances des rois de France, relatives aux privilèges des marchands étrangers. — 109. Mémoires de Duclercq, liv. 3, chap. 12. — 110. Rubelais en fait mention dans son Gargantua.

111. Voyez le tableau du prix des choses au quatorzième siècle, épître *xxviii*, et au quizième, histoire II. — 112. Histoire de l'empire d'Allemagne, des ornements impériaux. — 113. Registres du Parlement, arrêt du 1<sup>er</sup> août 1412, relatif au duc de Lorraine, où il est parlé des livres obligatoires enlevés à Collart Fourcet. — 114. Mémoires sur Troyes par Brosley, Clergé, Mémoires sur les synodes. — 115. *Sermones Menest. ad octavo quarta dominica quadragesime*. — 116. Vie de Louis XII par Seyssel, Comparaison de Louis XII à ses prédécesseurs.

HISTOIRE XV. — L'HOTELIER. — 1. A la gravure du frontispice du Cuisinier de toute cuisine, petit livre in-18 imprimé chez Bonfons vers le commencement du seizième siècle, le cuisinier est ainsi représenté. Les hôteliers des provinces étaient et sont encore cuisiniers et habillés comme des cuisiniers. — 2. Ancienne rue de cette ville. Voyez l'ancien plan topographique. — 3. Cette vieille orthographe, qui s'était conservée sur les enseignes des hôteliers, même dans les environs de Paris, même à Paris, fait place à la nouvelle depuis vingt ou trente ans. — 4. Statuts synodaux de Troyes, déjà cités, *De confirmatione, locus quartus*. — 5. Histoire de la milice française par le P. Daniel, liv. 4, chap. 3. — 6. Blasons du quizième et seizième siècle, publiés par M. Méon; Blason de la ville de Dijon. — 7. J'ai un calendrier obituaire de l'ancienne collégiale de Loches, manuscrit du quizième siècle, sur vélin, in-folio. Au mois de

mai on lit : « Tercius occidit, septimus ora relidit. » — Au mois de juin : « Denus palescit, quindenus federa nescit. » — Au mois de juillet : « Denus marcat, octavis denus labefaciat. » — Au mois d'août : « Necat fortiter, sternit secunda cohortem. » — Au mois de septembre : « Tia septembris, et denus fert mala membris. » — Au mois d'octobre : « Timus exanguis, vitiosus denus et anguis. » — Au mois de novembre : « Scorpis est quintus, tercus est nece cinctus. » — Au mois de décembre : « Septimus exanguis, virosus denus et anguis. » — 8. C'est-à-dire d'abstinence, il n'était pas permis de manger du beurre ni des œufs. Voyez les notes suivantes et la note 3 de l'*Avocat*. — 9. Antiquités de Rome par Taillepied, chap. 52. — 10. Le Viandier pour appareiller toutes sortes de viandes, par Taillevent, 4 vol. in-4<sup>o</sup>, gothique.

11. Mémoires de Lamarche, chap. Estat de la maison du duc de Bourgogne, en l'an 1474, art. Tiers estat. — 12. Ibidem, même chapitre, Quatriesme estat. — 13. « Item pour avoir habillé le gral de l'auumosne. » Item pour avoir ferré le seau de l'auumosne. » Compte des papiers de l'église de Chartres, année 1467, manuscrit déjà cité. — 14. Mémoires de Lamarche, chap. Estat de la maison de Bourgogne, en l'an 1474, art. Estat de la maison. — 15. Ibidem, même chapitre, art. Second estat. — 16. Ibidem, même chapitre, art. Tiers estat. — 17. Ibidem, même chapitre, art. Quatriesme estat. — 18. Ibidem, même chapitre, art. Tiers estat. — 19. Division du service de la table, dans le Viandier de Taillevent, déjà cité. — 20. Ibidem, Entrée. — 21. Ibidem, Premier metz. — 22. Ibidem, 24, 25, 26. Ibidem, Second metz. — 27. L'Honneste volupté par Platin, liv. 7. — 28. Le Viandier par Taillevent, Second metz. — 29. Ibidem, L'Honneste volupté par Platin, liv. 7. — 30. Mémoires de Lamarche, chap. Estat de la maison du duc de Bourgogne, en 1474, art. Quatriesme estat. — 31. Ibidem, même chapitre, art. Estat de la maison. — 32. Ibidem, même chapitre, même article, et art. Tiers estat. — 33. Ibidem, même chapitre, art. Tiers estat.

34. Leçons de la Nauche, liv. 2, chap. 6. — 35. Avant l'établissement des registres publics, les familles écrivaient la date des naissances, mariages et décès, ou sur les couvertures et les feuillets de leurs livres d'église, ou sur des registres domestiques. J'ai entre autres vu à Paris des Heures dont les derniers feuillets sont chargés de notes semblables, écrites dans le temps même : « L'an m cccc lxxvi trespasa ma mere Marie Rion Basla le v<sup>e</sup> jour de février, feste de sainte Agathe. L'an m cccc lxxvii le xxviii<sup>e</sup> jour d'octobre, feste de Saint-Simon, trespasa mon frere Raoulin le Vilain : Dieu leur face pardon ont leurs âmes. » Les notes sont de la même main. La note suivante est d'une autre main : « L'an m cccc lxxviii le lund. xviii<sup>e</sup> jour de février, trespasa ma mere Marie mette le Rouvroi, veuve de mon pere Raoulin le Vilain. Dieu leur face pardon ont leurs âmes. » La Bibliothèque du Roi a aussi sur ses registres un grand nombre de ces notes. J'ai aussi vu un petit livre écrit sur parchemin, écrit moitié au XVI<sup>e</sup> siècle, moitié au XVII<sup>e</sup>, qui commence ainsi : « Mémoire de l'âge de tous les enfants du Simon Ancelet de Marie Rovile, sa femme. » — 36. Le Viandier par Taillevent, Second metz. — 37. Ibidem. Voyez aussi la note 37 du *Comédien*. — 38. L'Honneste volupté par Platin, liv. 8, chap. 2. — 39. « Pour le service des quarteniers, conseillers, bourgeois, au retour de la procession saint Magloire. » Liv. solz x den. » Compte de Denis Hessel, receveur du domaine de la ville de Paris, année 1489, manuscrit que j'ai vu. — 40. Platin, de l'Honneste volupté, liv. 9, Le cuisinier de toute cuisine, Saulces.

41. Le Viandier, chap. Chapelets. Voyez, aux notes du *Bourgeois*, la

nt relatives à l'habillement des échevins. — 42. Dans les traités de mariage de ce temps, on voit combien étaient nombreuses les diverses et d'oppositions aux mariages. — 43. Statuts synodaux de Troyes, *ibidem*, loc. 6. — 44. Les Loups ravisants par Robert Gohin, Paris, — 45, 46, 47, 48. Statuts synodaux de Troyes, *Forma sponcalium*. — 49. Anciennes coutumes de Sens, art. 262. — 50. Voyez les notes du man.

51. Histoire agrégative des Chroniques et Annales d'Anjou, Paris, de Dupré, 1529, Du roy René. — 52, 53. Le Viandier par Taillevent, Quart metz. — 54. L'Honneste volupté par Platine, liv. 6, chap. 13. — 55. Le Viandier par Taillevent, Quart metz. — 56. Notamment celle de l'honneste volupté par Platine. — 57, 58. L'Honneste volupté par Platine, liv. 6, chap. 13. — 59. Serées de Bouchet, serée 15, voyez aussi les Contes de La Fontaine.

60. De l'imposture des Diabes, liv. 1, part. 4. — 61. Ducange, v<sup>o</sup> Me. — 62. « Pour pastez fournis de graisse et d'espees, xi solz... » Compte de la dépense du banquet fait par l'Hôtel-de-Ville de Tours aux échevins du roi pour la Gabelle, 5 janvier 1479, ordonné par le duc de Guyenne, maire, j'ai l'original de ce compte. — 63, 64. Le Viandier par Taillevent, Quart metz. — 65. *Ibidem*, Fruiterie. — 66. *Ibidem*; voyez aussi, dans l'Honneste volupté par Platine, liv. 8, les divers chapitres de Tartes. — 67. Le Viandier par Taillevent, Fruiterie. — 68. Mémoires de La Marche, liv. 2, chap. 4. — 69. « A Benoist de Bar, pasticier, recus de creme forte, valant quarante six solz huit deniers tournois... » Compte de la dépense d'un banquet fait par l'Hôtel-de-Ville, 5 janvier 1479, manuscrit déjà cité.

70, 71. Le Viandier par Taillevent, Chapelets. — 72. « vi fleurs de creme forte valant xi solz... » Compte de la dépense d'un banquet fait par l'Hôtel-de-Ville de Tours, 5 janvier 1479, déjà cité. — 73. Le Viandier par Taillevent, Chapelets. — 74. *Caroli Stephani Prædium rusticum*, rom. — 75. Le Viandier par Taillevent, Chapelets. — 76. Poésies de Villart, monologue des Perruques. — 77, 78. Ancien plan de Troyes, les Antiquités de cette ville par M. Arnaud.

79. Voyez la note 199 du *Souffleur*. — 80. Leures du roi, 24 juin 1467, adressées aux lanterniers et souffletiers. — 81. Au roman de Montauban, manuscrit déjà cité, la miniature du chap. Comment les filz Aymon se partent des foretz des Ardennes représente une hôtellerie, avec l'enseigne d'un flacon d'or sur un fond vert pendue au haut du pignon. On voit le même une enseigne d'hôtellerie pendue au haut du pignon dans la miniature du folio 36 v. d'un manuscrit de TERENCE du quinzième siècle, et conservé à la bibliothèque de l'Arsenal. — 82. Un libraire de Paris. Truchy, a ou avant des Heures du quinzième siècle, manuscrites, une miniature représente une grande cheminée fermée par des projections de larbris mobiles et roulant sur des pentures. — 83. J'ai dans plusieurs manuscrits d'Heures du quinzième siècle aux miniatures desquelles on voit de grands lits à ciel suspendu. — 84. A une miniature des Heures citées à l'avant-dernière note se trouve représentée une chaise dont le dossier est surmonté de deux longues cornes arquées tendues d'une draperie. — 85. Vie des Saints Pères du désert par saint Jérôme, Lyon, 1486, voyez les gravures des chapitres 30 et 112, part. 1. — 86. *Ibidem*, et les autres gravures du même livre. — 87. *Ibidem*; voyez les gravures de Virgile, imprimées en 1517, des Métamorphoses de Virgile, Lyon, 1527, et des Héroïdes, même ville, 1529. — 88. Blasons, par Méon, Petit blason de la cité de Tours.

J'ai lu dans plusieurs comptes de dépenses : images sur velours. —

relative à un procès entre l'abbaye de Notre-Dame de Joisson et de Notre-Dame de Bourg-Fontaine, on y lit : « Tous lesquels Adrian Bellostre, sergent à cheval du roy, audit bailliage de Joisson, adjourné au dit jourd'hui, huit heures du matin, au logis hotel-  
de Grosse-Teste, où nous dict lieutenant du bailli étions logez. » — 127. « Taxé au dict déposant, pour deux jours qu'il a vacquez vis-à-vis... au dict rapporteur xxiv solz, à chacun des autres avo-  
sols, et au dict Daniel Bizet, greffier de ladite tourbe, xii solz, aucun des autres procureurs vi solz... » Enquête citée à l'avant-  
note — 128. Lettres du roi, février 1436, relatives au mesurage  
— 129. Lettres du roi, décembre 1462, relatives aux bouchers  
— 130. Dans le Viandier par Taillevent, on trouve souvent ces  
ous : *Jours de char, jours de potage*.  
sulté de la police par Delamare, ordonnances du quinzième siècle  
à la tenue des marchés. — 132. Ancienne coutume du Nivernois,  
s et taverniers. — 133. Voyez, dans le Recueil des privilèges  
par Chenu, les privilèges d'Aix, où est rapportée la charte de  
roi de Jérusalem et de Sicile, qui établit dans cette ville des re-  
de vivres. — 134, 135. Lettres du roi, septembre 1461, relative-  
habitants de Salat-Bein — 136. Ancienne coutume de Rheims,  
— 137, 138. Ancienne coutume de Sens, art. 134. — 139. An-  
soutume du Nivernois, Hostelliers et taverniers. — 140. Lettres du  
tembre 1461, relatives aux privilèges de Paris.  
Lettres du roi, 29 novembre 1487, relatives aux hôteliers. — 142,  
b. Exposition des épitres et évangiles du carême, Vérard, 1511,  
ordonnances de la gravure du premier feuillet et de celle du deux-  
ième portent des robes et des ceintures où sont écrits leurs  
Mémoires de Lamarche, liv. 2, chap. 4, voyez aussi la note 32 de  
d'armes. — 143. Le Guidon des secrétaires, Paris, Jacques Ny-  
vol. in-12, gothique, Seureté pour marchands. — 146. Registres  
lement, saufs-conduits accordés, 1<sup>er</sup> mars 1469, 28 novembre  
3 août 1486. — 147. Le Guidon des secrétaires, cité à l'avant-der-  
ne, Sauvegarde pour une veufue. — 148. Traité des droits seigneur-  
Ballage, Estellage, Octrois. — 149. Des droits du domaine par  
., Poids et mesures; ancienne coutume de Sens, Moyenne justice.  
Mémoires sur Troyes par Grosley, Commerce.  
Vaux-de-vires de Basselin, publiés par M. Dubois. — 152. Ibi-  
insertation sur les chansons, le vaudeville et Olivier Basselin. —  
yez la note 323 de l'Artisan. — 154. « Item pour six bastons de  
ence pour bailler aux frères de la dicte confrérie xxv solz vi de-  
Compte des gaigiers de l'église de Chartres, année 1467, manu-  
jà cite. — 155. Statuts synodaux de Troyes, *Qualiter sacerdotes erga  
anos suos se debent habere*, locus primus. — 156, 157. Sermons du  
*Ad tabernarios, ad hostellariorum*. — 158. Antiquités de Paris par Sau-  
mptes de la prévôté, chap. Amendes criminelles. — 159. Hommes  
de Brantôme, Vie de Charles VIII. — 160. « Item pour ung ser-  
et par ung docteur des frères prescheurs, v solz. » Compte des  
de l'église de Chartres, manuscrit déjà cité. — 161. Histoire  
par Felibien et Lobineau, preuves; Extraits du *Nemesticea cis-*  
.

aux XVI. — LE VALET. — 1. Glossaire de Laurière, v<sup>e</sup> *Valet*.  
nique de Jean de Troyes, année 1430. — 3. Le Cérémonial fran-  
r Godefroy, Réception de l'archiduc à Blois. — 4. Chronique de  
Troyes, année 1478. — 5. Telle est encore l'ancienne et antique

livrée de la maison de Montmorency. Même usage dans la livrée de certaines de Gendarmerie, ordonnance du 12 février 1533, recueilli par Fontanon. — 6. Le cérémonial français par Godefroy, Recueil de l'archiduc à Blois. — 7. « ... Pour faire houppes et boutons pour paterostres de masque données au dict seigneur par la royne... » Compte de Louis XI, année 1469, manuscrit déjà cité. — 8. *Plaisir l'honneste volupté*, traduit en françois, liv. 7. — 9. *Poésies de l'art, Droits nouveaux*. — 10. Il est mentionné dans toutes les notes du quatorzième siècle relatives au guet de Paris.

11. « Au dict Mahieu Leroux, varlet du guet de ceste d'arrée somme de xii liv. » Compte de la ville d'Arras, année 1438, déjà cité. — 12. Lettres du roi, 20 avril 1479, relatives au guet. Lettres du roi, 4 janvier 1448, relatives à la ville du Puy. — 13. note 153 du *Bourgeois*. — 15. Lettres du roi, février 1467, relatives à l'église de Poitiers. — 16. Dictionnaire étymologique de Ménage. — 17. Voyez la note 86 de *l'Homme d'Eglise*. — 18. Il s'agit du Chapitre Saint-Jean, Chapitre Saint-Just. Ils avaient l'un et l'autre le justico du glaive. — 19. Lettres du roi, mars 1487, relatives au guet de Limoges. — 20, 21. Antiquités de Paris par Sauval, liv. 2, chap. 1 de Paris.

22. Lettres du roi, novembre 1461, relatives aux barreaux. — 23. Antiquités de Paris par Sauval, Comptes de la prévôté, année 1492. — 24. Ibidem, Comptes de la prévôté, année 1464. — 25. Recueil des lois par Fontanon, De la justice, liv. 2, tit. 4. — 26. Vie de Jean, comte de Nevers, aïeul du grand roi François, par Dupont, Angers 1600, in-12., p. 116. — 27. Recueil des lois par Fontanon, De la justice, titre 4. — 28. Ibidem, tit. 7, chap. 4. — 29. Offices de France par Girard, liv. 3, titre 6. — 30, 31. Recueil des lois par Fontanon, De la justice, liv. 2, titre 4.

32. Offices de France par Girard, liv. 3, titre 6. — 33, 34. Recueil des lois par Fontanon, De la justice, liv. 2, titre 4. — 35. Offices de France par Girard, liv. 3, titre 6. — 37. Recueil des lois par Fontanon, De la justice, liv. 2, titre 4. — 38. Ibidem, le même titre, chap. Peines. — 39. Bibliothèque française de la ville de Paris. — 40. Chronique de Jean de Troyes, année 1467.

41. Dans l'histoire des communautés de la ville de Lille, mentionnée, se trouvent les lettres de Marguerite, comtesse de Flandre, relatives à l'institution de la procession de Lille, en l'année 1290. « ... Avons octroyé à tous ceulx qui viendront à Lille, sauf qu'ils ne seront pris ny arrestés pour debtes et pour autres choses. » — 42. Le geolle du chastel de La Rochelle a esté affermé par Peyrot le 8. x l. t. » Rôle des fermes de La Rochelle, année 1450, manuscrit déjà cité. — « La geollerie de Moissac a esté ouverte à x l. t. » Rôle des fermes de Moissac, année 1469, manuscrit déjà cité. — 43. Recueil des lois par Fontanon, De la justice, liv. 2, titre 4, Antiquités de Paris par Sauval, comptes de la prévôté, année 1492. — 44. Antiquités de Paris par Sauval, comptes de la prévôté, année 1492. — 45. Traité de la justice de Delamare, liv. 1, tit. 6, chap. 2. — 46. Recueil des lois par Fontanon, De la justice, liv. 2, tit. 4. — 47. « Aux religieux du couvent de choux, la somme de cv sols tournois. A raison de six deniers pour soixante basses messes qu'ils sont tenus de célébrer en la prison de ceste ville, assavoir chacun dimanche... » Comptes de la ville de Dijon, année 1511, manuscrit déjà cité. — 48. « Au roy neveu seigneur, baillé pour donner à deux prisonniers tenant prison... »

— Quentin, lequelz il a delivrez de prison à son arrivée au dict sceuz. » Compte des dépenses de la cour de Louis XI, année 1470, déjà cité, Chronique de Troyes, années 1466 et 1477. — 49. des lois par Fontanon, De la justice, liv. 3, titre 26. — 50. me de Jean de Troyes, année 1475.

Histoire du diocèse de Paris par Lebœuf, chap. Vauves. — 52, 53. « ordonnance du prévôt de Paris, de l'année 1493, a été extrait « bleu, manuscrit déjà cité. — 54. Traité de la police par Dela-  
iv. 1<sup>re</sup>, titre 7, chap. 5 et 6, et Plan de Paris à la fin du quinzième  
— 55. « A Jean Bousseaul, peintre, la somme de trois solz 1.  
de rôles et billetz, les deux escriptz Maquerelles et l'autre Adultè-  
par manière de mytre et par sentence sur ce rendue .. sur les  
trois femmes... » Compte de la ville de Dijon, année 1510, ma-  
déjà cité. — 56. « Au roy notre dict seigneur, audiet lieu de La  
en l'ostel de Guillaume Fournier, pour donner à la fille et cham-  
« solz. » Comptes originaux des dépenses de la cour de Louis XI,  
1471, manuscrit que j'ai. Il y a dans ce même compte, d'autres  
articles de dépense. » — 57, 58. Histoire ecclésiastique et civile de  
Paris, 1745, preuves, Chartre de Guillaume de Harancourt, de  
1493 — 59. Histoire du diocèse de Paris par Lebœuf, chap. Cor-  
60. Le Coutumier par Richebourg, tome 3, 1<sup>re</sup> partie, état som-  
bailliage de Troyes, mis à la suite de la coutume de ce même  
L.

Sermons de Montluc, évêque de Valence, Sermon du sabbat. —

Ancienne coutume de Bordeaux, chap. 10, art. 107. — 64. A la  
re du folio 14 d'un manuscrit de TERENCE, déjà cité, se trouve  
peinture d'une servante qui porte un tablier blanc et un trou-  
clefs attachées à la ceinture. — 65. Chronique de Chastellain, chap.  
raignes Dijonnaises par Taboureaux, 18<sup>e</sup> écuigie. — 66. Durange,  
ms. — 67. Traité de la police par Delamaré, liv. 1, tit. 7, 6<sup>e</sup> plan  
. — 68. Règles des ordres monastiques des femmes, chap. Sœurs  
s. Voyez aussi la note 64. — 69. Antiquités de Paris par Du-  
liv. 2, Cordelières de Saint-Marcel. — 70. On en voit la représen-  
ans Les miracles de la Sainte-Vierge, manuscrit déjà cité, à la  
re du chap. Isle de mer d'aménité remplie.

toutes les miniatures des manuscrits du temps représentent les va-  
un habit court ou mandille. — 72. J'ai de grandes Heures ma-

s du quinzième siècle; à la miniature du cruciflement est un valet  
ne souquenille bariolée, dont les manches sont fendues et volan-  
73. Chronique de Jean de Troyes, année 1475. — 74. Histoire des  
nts par l'abbé Boileau, chap. 7; Histoire du Théâtre-François  
rères Parfait, Mystère du Bien-avisé et mal-avisé, scènes 3 et  
nge, v<sup>te</sup> *Penitentiarum redemptio*, *Flagrare*, *Disciplina*, Histoire de  
par M. Geruzet, chap. 13. — 75. *Historia universitatis parisiensis* a  
anno 1477. — 76. « L'on défend à tous varlets, serviteurs, lac-  
autres... » Cri du prévôt de Paris de l'année 1493, Livre bleu,  
1. — 77. Etats tenus à Tours en 1484, proposition de Jean de  
ensuit du tiers état. — 78. Mémoires de Lamarche, chap. Estat  
ison du duc de Bourgogne en 1474, art. Quatriesme estat. —  
enne coutume de Tours, Prescriptions. — 80. Histoire de Paris  
rien et Lobineau, preuves, Titres concernant le voyer de Paris,  
69.

ceurse, v<sup>o</sup> *Coerceri*, paragraphe *Quid tamen, lege prima, ff., Si is*  
«; Pandectes de Jean d'Arrerac, *De jurisdictione omnium judicum*,  
ancienne coutume de Bordeaux, chap. 10, art. 106. — 83. Chro-



nique de Jean de Troyes, année 1466. — 84. Lettres du roi, 1443, relatives à la draperie de Bourges. — 85, 86. Coutume de Troyes, année 1466. — 87. Ibidem, Antiquités de Paris, liv. 2, chap. Voitures et montures usitées à Paris. — 88. 142 de l'Écluse. — 89. « Item donné aux pages de la cour ne fissent mal aux serviteurs des gens de la dicte ville. » Compte de la ville de Tours, 3 octobre 1480, ordonnance de Contances, maire, manuscrit que j'ai. — 90. Dames de Bretonne, Anne de Bretagne.

91, 92. « Item au fourrier du roy, pour qu'il eut la ville mandée, lui feut donné, ainsi que de coustume, six deniers tiers de la maison du roy, qui viadrent demander leurs esgarderunt que plusieurs fois ils peuvent faire plaisir, quant à faire devers le dict seigneur. » leur feut donné Liv. Item aux chevaucheurs à solz. Item aux trompettes du Compte de la ville de Tours, 31 janvier 1481, ordonnance de Lamoignon, maire, manuscrit que j'ai. — 93. Mémoires de l'Etat de la maison du duc de Bourgogne en 1474, art. 9. — 94, 95, 96. Ibidem, art. Second estat et Tiers estat et art. Quatriesme estat. — 98. Histoire des grands officiers de France, Anselme, maison du roi. — 99. Mémoires de Lamoignon, la maison du duc de Bourgogne en 1474, art. Premier estat. — 100. Topographie historique de Troyes par Courtalon, Dictionnaire des prisons existant, et, s'il n'y a plus de berce, ou voit l'endroit où elle descendait. — 101. Lettres du roi, mai 1471, relative à la municipalité de Troyes.

HISTOIRE XVII. — L'AVOCAT. — 1. Topographie de Courtalon, Noms des rues. — 2. C'était le goût du temps. Chroniques de Monstrelet, vol. 1<sup>er</sup>, chap. 39, la proposition du Cordelier Petit. Une grande partie des avocats étaient de la Cour. — 3. Journal de Paris sous Charles VI et Charles VII, années 1400. — 4. Antiquités de Paris par Dubreuil, liv. 2, Ecoles de médecine de l'Université, de la Faculté de Médecine. — 5, 6, 7. De ordine studii in Universitate Parisiensi, a ... De ordine studii civili... Scilicet secundo anno codicem, vel digestum re quod erit cursus. tertio vero alterum eorum non lectum. novum. quinto et ultimo Infortuna... » Manuscrit du 15<sup>e</sup> siècle, conservé à la Bibliothèque du roi, sous le nom de Baluze. Voyez aussi l'art. 32 de l'ordonnance du roi de 1490, relative à la justice. — 8. Le droit civil ne fut enseigné qu'en 1679. Voyez les Registres du Parlement, 8 mai de 1679. — 9. Lettres du roi, 31 août 1477, relatives à la chambre des comptes-verbal qui termine la coutume de Troyes, 28 octobre 1477. — 10. Recueil des lois par Fontanon, De la justice, liv. 1, Registres du Parlement, arrêt du 8 janvier 1491, relatif à la justice. — 11. Histoire des Universités, quatorzième siècle. — 12. Les procès du quatorzième siècle, cum pectis, signatis et... — 13. Lettres du roi, 16 novembre 1422, relatives à la justice. — 14. Sermones Oliverii Maillard, feria 3<sup>e</sup> Dominice. — 15, 16. Lettres du roi, citées à l'avant-dernière des lois par Fontanon, liv. 6, tit. 6, Status parliamenti, 5<sup>e</sup> 17, 18, 19, 20. Les Registres du Parlement, notamment les qui sont divisés en registres des plaidoiries, registres du conseil. — 21. Voyez, aux notes du quatorzième siècle, épître LX.



Je possède un mémoire du procureur du comte de Rhodéz, maître du commencement du quatorzième siècle, on y lit : « *Hic loquens... Item dicit et proponit dictus procurator nomine quo supra...* » etc. » 23. Je possède aussi une enquête faite dans un procès entre l'abbé de Tournai et l'abbé de Villeloin ou plutôt Villelou, c'est le cas du treizième siècle. On y lit « *Gernudus Pasquier, homo liber testis inductus pro eo, dicit quod vidit. Johannes Painchaul, dominus regis, testis inductus pro rege, testis juratus et requestus, dicit quod...* » Ces deux enquêtes sont écrites sur des rouleaux de parchemin. J'en ai une à peu près du même temps, faite dans un procès entre l'abbaye de Sainte-Croix de Bordeaux, qui a cinquante pieds de long. 24. Au quatorzième siècle, on compte beaucoup sur l'abréviation des procès : celles de l'année 1453, année 1463, celle de l'année 1496. — 25. Non seulement chaque cour de justice avait son style ou forme de procédure, dont une a été conservée dans plusieurs coutumes de bailliages, mais les diocèses de la même cour avaient aussi chacune leur style. Charles a publié, avec le style du Parlement de Paris, le style des enquêtes parlementaires. 26, 27. Voyez, aux notes du tome 1<sup>er</sup>, celles des VII et LXIX. — 28, 29. Les anciens styles ou formes de procédures complétaient nécessairement, à en juger par les anciens commentaires ou annotations des coutumes qui ne sont en grande partie que des rapprochements, des conférences, des dispositions de la coutume commentées avec les dispositions des autres coutumes. Voyez les commentaires de Dumoulin, voyez aussi la Bibliothèque des Coutumes par Berroyer ; voyez encore les notes et gloses rapportées dans le Coutumier de Richebourg. — 30. Coutumes et statuts du royaume de France, Pré, 1534, Coutume de Paris. — 31. Ibidem, Coutume de l'état des personnes.

lres du roi, 9 août 1371, relatives aux bourgeois de Paris. — 32. Coutume de Troyes, l'état des personnes ; autres coutumes ordonnées par le roi de France, lettres de sauvegarde d'évêchés et d'abbayes. — 33. Coutume de Paris, titres Matière féodale, Droits seigneuriaux ; Coutume de Paris, mêmes titres. — 34. Histoire de la féodalité ; Traité des droits seigneuriaux. — 35. Coutume de Paris, Prescriptions ; d'Anjou, même titre. — 36. Le Grand coutumier, Paris, 1517, 2 vols. — 37. Coutume de Paris, Hypothèques, anciens commentaires, annotations sur les coutumes déjà citées. — 38. Coutume de Testaments et dons, Coutume de Bordeaux, même titre. — 39. Coutume de la Marche, même titre. — 40. Coutume de Paris, Garde des biens ; Coutume de Meaux, même titre. — 41. Coutume de Paris, Garde des biens ; Coutume de la Marche, même titre. — 42. Coutume de Paris, l'usufruit des biens ; Coutume d'Orléans, même titre. — 43. Coutume de Paris, l'usufruit même titre. — 44. Coutume de Sens, Successions ; de Paris, même titre. — 45. Coutume de Paris, Douaire, Contraintes, Retraits, Coutume de Troyes, même titre. — 46. Coutume de Paris, l'usufruit même titre. — 47. Coutume d'Amiens, même titre. — 48. Recueil des Coutumes de Paris. — 49. Ibidem, Coutume d'Auvergne. — 50. Ibidem, Coutume de

Paris, l'usufruit même titre. — 51. Ibidem, Coutume de Paris, l'usufruit même titre. — 52. Ibidem, Coutume de Paris, l'usufruit même titre. — 53. Ibidem, Coutume de Paris, l'usufruit même titre. — 54. Ibidem, Coutume de Paris, l'usufruit même titre. — 55. Ibidem, Coutume de Paris, l'usufruit même titre. — 56. Ibidem, Coutume de Paris, l'usufruit même titre. — 57. Ibidem, Coutume de Paris, l'usufruit même titre. — 58. Ibidem, Coutume de Paris, l'usufruit même titre. — 59. Ibidem, Coutume de Paris, l'usufruit même titre. — 60. Ibidem, Coutume de Paris, l'usufruit même titre. — 61. Ibidem, Coutume de Paris, l'usufruit même titre. — 62. Ibidem, Coutume de Paris, l'usufruit même titre. — 63. Ibidem, Coutume de Paris, l'usufruit même titre. — 64. Ibidem, Coutume de Paris, l'usufruit même titre. — 65. Ibidem, Coutume de Paris, l'usufruit même titre. — 66. Ibidem, Coutume de Paris, l'usufruit même titre. — 67. Ibidem, Coutume de Paris, l'usufruit même titre. — 68. Ibidem, Coutume de Paris, l'usufruit même titre. — 69. Ibidem, Coutume de Paris, l'usufruit même titre. — 70. Ibidem, Coutume de Paris, l'usufruit même titre. — 71. Ibidem, Coutume de Paris, l'usufruit même titre. — 72. Ibidem, Coutume de Paris, l'usufruit même titre. — 73. Ibidem, Coutume de Paris, l'usufruit même titre. — 74. Ibidem, Coutume de Paris, l'usufruit même titre. — 75. Ibidem, Coutume de Paris, l'usufruit même titre. — 76. Ibidem, Coutume de Paris, l'usufruit même titre. — 77. Ibidem, Coutume de Paris, l'usufruit même titre. — 78. Ibidem, Coutume de Paris, l'usufruit même titre. — 79. Ibidem, Coutume de Paris, l'usufruit même titre. — 80. Ibidem, Coutume de Paris, l'usufruit même titre. — 81. Ibidem, Coutume de Paris, l'usufruit même titre. — 82. Ibidem, Coutume de Paris, l'usufruit même titre. — 83. Ibidem, Coutume de Paris, l'usufruit même titre. — 84. Ibidem, Coutume de Paris, l'usufruit même titre. — 85. Ibidem, Coutume de Paris, l'usufruit même titre. — 86. Ibidem, Coutume de Paris, l'usufruit même titre. — 87. Ibidem, Coutume de Paris, l'usufruit même titre. — 88. Ibidem, Coutume de Paris, l'usufruit même titre. — 89. Ibidem, Coutume de Paris, l'usufruit même titre. — 90. Ibidem, Coutume de Paris, l'usufruit même titre. — 91. Ibidem, Coutume de Paris, l'usufruit même titre. — 92. Ibidem, Coutume de Paris, l'usufruit même titre. — 93. Ibidem, Coutume de Paris, l'usufruit même titre. — 94. Ibidem, Coutume de Paris, l'usufruit même titre. — 95. Ibidem, Coutume de Paris, l'usufruit même titre. — 96. Ibidem, Coutume de Paris, l'usufruit même titre. — 97. Ibidem, Coutume de Paris, l'usufruit même titre. — 98. Ibidem, Coutume de Paris, l'usufruit même titre. — 99. Ibidem, Coutume de Paris, l'usufruit même titre. — 100. Ibidem, Coutume de Paris, l'usufruit même titre.

baillies pour estre à son conseil Johan d'Anjou, maistre Guillaume de la Haye, maistre Petri Mauny, maistre Alain Marée, Nicolas Racine et chacun... » A quatre ou cinq pieds d'intervalle par où vient de lire, et au dessous d'un espace en blanc d'environ sixtois, le jugement continue ainsi : « Maistre Alain Marée, autrefois par distribution au conseil du dict Dugne... et par ce moyen Dugne privé de son conseil... et que, en recompensacion de luy, a esté celui Dugne estre pourveu d'un autre avocat, au lieu d'icelui qui a esté baillié Charles de Saint-Paigne... » A pareil intervalle de sixtois ou environ, et au dessous d'un pareil espace de deux doigts en sixtois le jugement continue encore ainsi : « Entre François Ameri, au nom du procureur général prouvé par lettres de noble escuyer Robert seigneur de Bransdaniel de sa part, et Geoffroy de Champagne, seigneur de Chambelle d'autre, a esté apoincté par monseigneur le séigneur de ceste court et du conseillement des dites parties et au dict nom néanmoins que par distribution maistre Pierre Perrault foust caché et par la court de ceste au dict de Champagne, pour estre à luy et de son conseil contre le dict Dugne, que au temps advenir et dès à présent et demoureroit au conseil du dict seigneur de Bransdaniel, seigneur de Saint Paigne, lequel estoit du conseil du dict Dugne, à luy par recompensacion, pour estre à luy et de son conseil, contre le dict de Champagne, tournera au conseil du dict de Champagne pour le advenir... » On lit à la marge : *Exchange d'avocats.*

92. Lettres du roi, juin 1467, relatives aux mestiers de Paris. —

93. Lettres du roi, avril 1453, relatives à la réformation de la jus-

94. Lettres de Henri VI, mai 1445, relatives au Châtelet de Pa-

95. Des Parlements de France par La Roche Flavin, liv. 4, § 101.

96. Des lois par Fontanon, *Justice*, liv. 2, tit. 4. — 98. Lettres du

99. 1453, relatives à la réformation de la justice. — 99. Questions

de l'Olive, liv. 1<sup>re</sup>, chap. 36. — 100. Registres du Parlement, ar-

101. 27 août 1443, relatif à la Bazoche. — 101. Ibidem, arrêts du 28

du 3 juin 1475, relatifs à ceux qui ont baillé de l'argent pour es-

changers, ou achapté la resignation des offices.

Registres du Parlement, arrêt du 3 avril 1403, relatif aux procu-

— 103. Lettres du roi, novembre 1482, relatives aux notaires du

104. Ibidem. « Le notaire du roi, quelque autre science qu'il ait,

doit être bien fonde en grammaire... » Stile des notaires

du roi, Recueil d'ordonnances et stiles concernant les notai-

transcrits de la fin du quatorzième siècle, que j'ai — Carolus... omnes

quos nostros et domos francie clericos, notarios et secretarios pre-

legit, quantum oportet, nobiscum... » Lettres de Charles VIII,

1484, ibidem. — 105. Contrats et actes entre le roi et les particu-

— 106. Ordonnances, lettres patentes de Charles VIII et de Louis XII,

de leurs règnes. — 107. Lettres du roi, avril 1453, relatives à la

action de la justice. — 108. *Le Notariat et la Scribe.* L'office de

et celui de greffier étaient joints dans un grand nombre de juri-

inférieures, ainsi que je l'ai vu dans plusieurs comptes de frais

ou dans des rôles d'amende. Cet ancien usage s'étant conservé,

à la Tournelle du Parlement de Paris, comme le prouvent les

du roi, 27 janvier 1481; mais, à la fin du quatorzième siècle, la

ans les erections des cours de justice, n'institue plus que des greff-

— 109. Lettres du roi, avril 1453, relatives à la réformation de la

— 110. Lettres du roi, 1<sup>er</sup> décembre 1437, relatives aux notaires

lelet.

Lettres du roi, avril 1411, relatives aux notaires du Châtelet;

Paris. — 139. Stile des huissiers de Paris, chez Sercy, 1694, proses et cavalcades; Antiquités de Paris par Sauval, comptes de 6. — 140. Lettres de Henri VI, mai 1423, relatives au Châtelet, et l'ordonnance citée à la note 143; Registres du Parlement, arrêt du 1<sup>er</sup> janvier 1422, relatives au prévôt de Paris.

Ordonnance de 1566 dite de Moulins. — 142. Recueil des lois par Fontanon, Justice, liv. 2, tit. 4. — 143. Lettres du roi, 27 juillet 1440, aux sergents du Châtelet; Registres du Parlement, arrêt du 10 6, relatif aux *vingt sergents du Châtelet de Paris*. — 144. Lettres de Henri VI, mai 1423, relatives au Châtelet de Paris. — 145. Des lois par Fontanon, Justice, liv. 2, tit. 4. — 146. Lettres du 1<sup>er</sup> novembre 1467, relatives à la ville de Cusset. — 147. Registres du Parlement, arrêt du 13 février 1493, relatif aux sergents du Châtelet.

148. Règlement relatif à la police des audiences, 18 janvier 1452. 150. Le Grand Coutumier, liv. 4, chap. Notables extraictz du Parlement.

On comptait en France, avant la révolution, quarante mille paroisses; un fort grand nombre il y avait plusieurs seigneurs; il y en avait quelques unes jusqu'à quinze, vingt; c'est à ma parfaite connaissance. Mettons qu'il y eût, terme moyen, deux ou trois seigneurs par paroisse, ce sera environ cent mille. 152. Chaque fief avait trois degrés de noblesse, la haute, la moyenne ou directe, la basse, et quelquefois un quatrième degré, la justice censière; voyez les anciennes coutumes, Droits

— 153. Voyez, aux notes du tome 1<sup>er</sup>, celles de l'épître LVIII<sup>e</sup>; des droits seigneuriaux. 154. Tous ceux qui ont vu des archives de châteaux ont vu des titres de ces très petits fiefs. — 155. A ma connaissance, il en était ainsi dans l'Auvergne et dans les provinces environnantes. Il devait en être ainsi dans toute la France. 156. Dans ces temps, j'ai entendu faire cent histoires sur la pauvreté de ces juges. — 157. Ordonnances relatives aux justices royales. 158. Lettres du roi, avril 1453, relatives à la formation de la justice. — 159. Des lois par Fontanon, Justice, liv. 2, tit. 2. — 160. Habillement de guerre; voyez les monuments de sculpture ou de peinture de la

Histoire de France, règne de Philippe le Bel. — 162. Lettres du 1<sup>er</sup> octobre 1443, relatives au parlement de Toulouse. — 163. Des parlements de France par Laroche Flavin, liv. 1<sup>er</sup>, chap. 11. — 164. Le bordelaise, année 1462. — 165. J'ai un manuscrit contenant les lettres du roi relatives au Parlement de Dijon, entre autres du 18 mars 1476, relatives à son érection. — 166. Recueil des lois par Fontanon, Justice, liv. 1<sup>er</sup>, tit. 21. — 167. Des parlements par Laroche Flavin, chap. 15, 16, 17, 19 et 23. — 168. Ibidem, chap. 20 et 21. Lettres du roi, 18 avril 1364, relatives au Parlement. — 170. Lettres du roi, 16 septembre 1461, relatives au Parlement.

Lettres du roi, 14 novembre 1454, relatives aux Parlements de Paris et de Toulouse. 172. Des Parlements, par Laroche Flavin, liv. 4, chap. 1<sup>er</sup>, § 94. — 173, 174. Ibidem, liv. 10, chap. 23. — 175. Le chancelier qui émanait les lois judiciaires n'était guère, au quinzième siècle, que le chef du Parlement; il en prononçait quelquefois les arrêts.

Des grands officiers par Lefevre et Godefroy, chap. Chanceliers et autres. Voyez aussi, dans les registres du Parlement, les remontrances.

Registres du Parlement, 13 avril 1504, Mémoire relatif à l'évêque de Tolentino, neveu du pape, venu pour complimenter la cour. — 176. Ibidem, 21 février 1437, Mémoire relatif à une lettre missive du pape de Bâle. — 178. Ibidem, 9 mai 1498, Mémoire, Ce jour, la do-

chasse d'Alençon est venue faire la révérence à la cour. — 29 mai 1423, Memorial relatif à une demande du duc. *Fuit dict nichil.* — 180. Ibidem, arrêts relatifs à la guerre des grands fiefs.

181. Chroniques de Jean de Troyes, année 1475. — 182. Parlement, 22 mai 1488, Remontrances sur le défaut de peiges et ce à quoy ils montent. — 183. Lettres du roi, 11 mai 1488, au Parlement de Bordeaux. — 184. Histoire du Langue d'Oc, preuves, nomb. xxxvi, année 1493. — 185. Parlement, arrêt du 2 octobre 1419, relatif au paiement des gages.

186. Ibidem, 28 avril 1431, Memorial, *radia non ratas* plaidoiries. — 187. Lettres du roi, 26 juin 1472, relatives à la guerre de la Saintonge. — 188. Histoire des grands officiers par Lefevre et Godefroy, chanciers de France. — 189. Registres de la chambre des comptes, 1483, Reception du président Pierre Doriolle, ci-devant ci-devant le roi avait deschargé.

HISTOIRE XVIII. — LE MÉDECIN. — 1. « A maistre A. docteur en médecine, la somme de L. liv., que le dict urger pour ses gages de l'année de ce présent compte. » (Coutume d'Arras, année 1498, manuscrit déjà cité. — 2. Au Livre de la Chirurgie de Saint Loy, manuscrit déjà cité, la miniature du chapitre nommée Amelot représente un médecin habillé de gris, avec une mentonnière noire, ceinture noire, aux deux bras il avoit deux chambres de malade, le médecin a le même costume. — 3. Le manuscrit original de la traduction de la Chirurgie de Saint Loy est ainsi terminée. *Ce fait fait l'an m cccc m xx xiii, Jehan Galant, maistre barbier en la ville de Paris, Galant le premier chapitre représente des chirurgiens avec des apothecaires. Les apothecaires n'étaient en général que des épiciers. Lequel les statuts et reglements de ce temps les nomment. Universitatis Parisiensis a Bulwa, Reformatio facta a cardinale 1452, Reformatio facultatis medicinarum. — 4. Ibidem, manuscrit des historiens contemporains. — 5. Ibid., Reformatio facultatis medicinarum septimi secuti, De facultate medicinarum. — 6. Recueil de l'ordonnance, t. 4, Statuta facultatis medicinarum. — 7. Lettres du roi relatives à l'Université de Montpellier. — 8. La Grande Chirurgie de Jean de Vigo, Anatomie. Cet ouvrage fut classique jusqu'au milieu du 16<sup>e</sup> siècle. — 9. Ibidem, chap. 1<sup>er</sup>. — 10. Ibidem, chapitre préliminaire.*

11. Voyez sa Chirurgie, où les médecins et les chirurgiens continuellement cités. — 12. Agrippa, De vanitate naturalium, de medicina operatrice. — 13. Ibidem, Bibliothèque de Van-Hall, 16<sup>e</sup> siècle. — 14. Compte du receveur des tailles de la ville de Vernon, manuscrit déjà cité ; en tête sont les lettres des commissaires on lit : « ... Et ordonne les gens des trois estats de la ville de Vernon, estre assemblez en cette ville de Vernon, pour la peste estant en la ville de Rouen » — 15. Registres de la Chambre des Comptes, 15<sup>e</sup> et 16<sup>e</sup> siècles, sous le règne de Louis XI, la peste s'est déclarée aux prisons de la Conciergerie, le Parlement de Poitiers, sous Charles VII, conservée aussi au royaume, Memorial du 8 août 1421. Peste de Poitiers, le 11 août, le Parlement siege aux Gards de la ville, les maîtres du Parlement, Memorial du 14 novembre 1502. La loi de peste, ordonne que les parties mettront les requestes

1. *Marshalli fecit opere, Epidemiarum antidotus*, cap. 22 et cap. 24. — 20. Le maître Jehan Brodeur, chirurgien sermenté d'icelle ville, pour ses loyers de présente année vi liv. » Compte de la ville d'Arras, année 1508, non encore déjà cité.

21. Topographie de Troyes par Courtalon, chap. Noms des rues. — 22. *Indes tractatus methodus medendi, id est de morbis curandis*. — 23, 24 *Opera Mont. de dissolutione continua, liber Galeno attributus*. — 25. Bibliothèque manuscrite de l'abbé Louvet, Charles duc d'Orléans, père de Louis XII, possesseur de ce prince. — 26. Biographie des hommes célèbres, article Platon. — 27. *statuta, De honesta voluptate*, lib. 1, cap. De somno, De exercitio, De po. — 28. *Marshalli fecit, De studiosorum sanitale tuenda*, cap. 4 et sequentibus. — 29. Biographie des hommes célèbres, article Galien. 30. *Marshalli fecit, De vita celitus comparanda*, cap. 4.

31, 32, 33. *Amicus medicorum a Cantabrigia, differentia* 4, cap. 2 et 3. — 34. *Opusculum de diebus criticis, auctore Aesculapio*, imprimé à la suite de l'*Adversarius morborum*. — 35. *Hippocratis, De significatione morbis et eorum, cap. De morbis puerorum*. — 36. Doctrine médicale des Arabes. — 37. Les médecins arabes avaient traduit ou compilé plusieurs livres de médecine grecs; voyez leurs ouvrages. — 38, 39. Souverains remèdes pour conserver la santé, 1513, chap. Pour guerir du mal de la teste. — 40. Ordonnances des rois de France, Secaux, Secleux.

41. Bibliothèque de médecine par Van-Baller, liv. 3, § 187, post annum 1500. — 42. Ibidem, § 190, post annum 1460. — 43. *Amicus medicorum, differentia* 4 cap. 7. — 44. *Marshalli fecit, De studiosorum sanitale tuenda*, cap. 10, de vita producenda. — 45. *Agrippa, De vanitate scientiarum, De morbis a cratice*. — 46. *Marshalli fecit, De studiosorum sanitale tuenda*, cap. 7.

47. Ibidem, cap. 4. — 48. *Annales d'Aquitaine par Bouchet*, année 1494. — 49, 50. *De morbis veneris, auctore Aesculapio, statuta regni Joannis*.

51. *Sylva*, poëme latin de Fracastor. — 52. *Pinnus historia naturalis*, b. 8, cap. 20, et lib. 2, cap. 7. — 53. *De quatuor complexionibus, De quatuor humores*, dans tous les livres de médecine du temps. — 54. *De morbis a cratice, lib. 1*.

55. *Bernardi orationes, Oratio contra chirurgiam*, par Théophrastus, lib. 1, cap. 11. De po et contra la rage, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 90, 91, 92, 93, 94, 95, 96, 97, 98, 99, 100.

56. *De morbis a cratice, lib. 1, cap. 11*. De po et contra la rage, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 90, 91, 92, 93, 94, 95, 96, 97, 98, 99, 100.

57. Grande Chirurgie de Chauliac, trad. 6, doct. 2, chap. 7, Des maladies malignes. — 58. Voyez, dans l'Ecole de Salerne, Lyon, 1508, le dernier des petits traités de médecine imprimés à la suite, intitulé : *Remède très bon pour ceux qui ont la maladie appelée rariola cronica*. — 59. Leçons de Guerdier, liv. 4, chap. 32. — 60. Voyez la note 62.

61. Antiquités de Paris par Sauval, liv. 14, chap. Du mal de Naples. — 62. « De, les deux ans la dicte maladie a cours en France... au printemps sibi devient plus contagieuse... sera fait cry de part le roy que les ruz attaquez de la dicte maladie sortiroient de Paris dans les vingtatre heures, hommes et femmes, souz peine de la hart... » Registres du Parlement, 6 mars 1496, arrêt relatif aux malades du mal de Naples. — 63. Couronne de Jean de Troyes, année 1482. — 64. Traité de la peste par Campanar, liv. 3, tit. 3, chap. 4. — 65. Lettres du roi, 13 février 1524, relatives aux femmes publiques de Toulouse. — 66. Histoire de Dauphiné par le père Daire, chap. 10. — 67. Histoire du Dauphiné et des princes dauphins, preuves du second discours. *Libertates hominum S. deus de Esperancia*. — 68. Histoire d'Aix par Pittou, liv. 2, chap. 8. — 69. Antiquités de Paris par Sauval, liv. 8, chap. Re levances ridicules. — 70. Ibidem, Comptes de la prevote de Paris, 21<sup>e</sup> liasse des adveux de Bourbonnois.

## NOTES

71. « Ce sont les articles des droicts que doit avoir et lever l'en-  
teur de la haulte justice en la ville de Troyes... Les filles joyeuses, les  
ques, usans de leurs droicts, lui doivent chacune v solz... » l'apport des  
droits du bourreau de Troyes, citée à la note 85 du *Custodial*. — 72. Le  
Jehan Auxeuol, sergent de la mairie de Dijon, la somme de trente livres  
à cause de la ferme et admodiation de la maison où se tiennent les  
communes appartenant à la dicte ville à luy baillée et delivree comme  
plus offrant et dernier enchérissant... à la charge d'entretenir la  
maison de couvertures, parois, huis, fenestres, planchers, moines  
degrez de boys avec les chaitz qui lui ont esté bailliez par interve-  
Compte de la ville de Dijon, année 1511, manuscrit de la ville — 73. Les  
quités de Paris par Sauval, comptes de la prévôté de Paris, compte de la  
trésorerie de Beaucourt. — 74. « A Jehan Auxeuol et Jehane sa femme  
fermiers et admodiateurs de la maison des filles de ceste ville, la somme  
de trente livres tournois que par mesdicts seigneurs la vicomte mar-  
eschevins... leur a esté donné, quieté et remis sur la somme de dix  
francs à cause de ladicte ferme pour trois années... pour et en rachat  
des pertes, dommages et intéretz par eulx soustenir et supporter à  
dicte ferme les dictes trois années durant au moyen de la maladie  
Napples qui a régné et a eu cours, pour laquelle maladie plusieurs  
fréquenté en la dicte maison... » Compte de la ville de Dijon, année 1511  
manuscrit original que j'ai. — 75. *Historia Universitatis Parisiensis*  
160, anno 1495. — 76, 77, 78, 79. Essai d'une Histoire pragmatique de la  
médecine par Wrangel, quinziesme siècle, maladies nouvelles. — 80. Les  
lettres du roi, novembre 1437, relatives aux médecins et apothicaires.

81. « Le malade de la pierre doit s'abstenir de grosses viandes  
fruitz pierreux... doit boire eau de riviere... doit manger des  
perdrix, alouettes... » Chirurgie de Lanfranc, traité 3, chap. 8, manuscrit  
de la traduction française, déjà cité. — 82. « Recette... contre la  
saxifrage, sang de bouc, cendre de scorpion... » Ibidem. — 83. Dans le  
même chapitre, Lanfranc parle de l'opération de de la pierre, mais il ne  
dit rien, comme il est facile de s'en apercevoir : il termine ainsi : « Il  
doit considérer que faire incision en dictz lieux n'est chose si facile  
leuse. Telle cure doit laisser en chirurgiens coureux... Plusieurs  
me mordent des dents de leur parole, et disent que je ne sçay pas  
telle maladie... » — 84. La Grande Chirurgie de Chauliac, traité 1, chap.  
7. — 85. Chron. de Monstrelet, 1474, Chron. de Jean de Troyes, 1474  
année. — 86, 87. Lettres du roi, avril 1453, relatives aux chirurgiens  
de Rouen. — 88. Ibidem. Autres ordonnances relatives aux barbi-  
89. Lettres du roi, novembre 1461, relatives aux barbiers. — 90. Les  
lettres du roi, 5 avril 1453, relatives aux chirurgiens.

92. « Le chirurgien doit sçavoir logique, grammair, dialectique, ar-  
thorique... » Chirurgie de Lanfranc, traité 1, chap. 3, manuscrit de la  
duction déjà cité. — 93. Lettres du roi, avril 1453, relatives aux  
— 94. Lettres du roi, 26 avril 1457; autres lettres, novembre 1457  
relatives aux barbiers. — 95. Note 96 de l'*Homme d'armes*. — 96. La  
Chirurgie de Chauliac, figures gravées de l'arbalète et du davier  
Chauliac, notes de l'éditeur — 97. Tous ces instruments, ainsi que  
deux de la note précédente, sont décrits dans la traduction de la  
la Chirurgie de Lanfranc, déjà cité, et toutes les figures en sont  
nées en rouge. — 98. L'ancienne forme des lances des lanciers  
de lance. Note 94. — 99. Lettres du roi, juin 1427, relatives aux  
— 100. Je possède une collection de petits Traités de médecine, datés  
depuis l'année 1500 jusqu'à l'année 1520 ou environ, parmi lesquels  
un *Petit traité* pour faire saignées sur tout le corps humain, où il est



vent les différentes cures « des douleurs d'oreilles, de la douleur des dents, de la teste pesante, de la tougne, des fièvres, de la mesellerie, de mauvaise memoire, de petit entendement. »

101. « A Jehan Caudure, demeurant à Paris, pour avoir apporté à Ad-Boise deux douzaines de sansues pour la personne d'icelui seigneur, vii liv. v solz... » Compte des dépenses de la cour de Louis XI, année 1470, manuscrit déjà cité. — 102. Lettres du roi, avril 1453, relatives aux chirurgiens de Rouen. — 103. C'est cette pratique si vicieuse qu'Am-broise Paré remplaça par la ligature des artères : voyez ses œuvres, liv. 9, chap. 7, et liv. 12, chap. 31. — 104. Collection des Mémoires pour servir à l'Histoire de France, Paris, 1783, Mémoires de la pucelle d'Orléans, année 1429. — 105. « Pour deux flascos d'estaing ou le roy faict porter des eaues pour servir à sa personne, xlii solz vi den... Pour deux flascos d'estaing pour en iceulx mettre l'eau rose et de fumeterre pour le dit seigneur, xxxv solz... » Comptes des dépenses de la cour de Louis XI, année 1469, manuscrit déjà cité. — 106. Mémoires de Comines, liv. 1, chap. 12. — 107. Dans la collection mentionnée à la note 100, sont plusieurs traités de la vertu des herbes et des eaux artificielles contre les différents maux. — 108. Mémoires de Comines, liv. 3, chap. 2. — 109. Dans la collection mentionnée à la note 100, est le *Lapidaire en françois de Jehan de Manderville*, suivi du *Lapidaire indien et hébreu*, où sont rapportées toutes ces vertus des pierres précieuses. — 110, 111 Histoire de Charles VIII, édition de Godefroy, preuves, états des officiers de la maison du roi, année 1490 et année 1496. — 112. Mémoires de Comines, liv. 5, chap. 12. — 113. Histoire des grands Officiers de la couronne, par Béreron et Godefroy, chap. Chanceliers, preuves, année 1483, Adam Faudoa.

HISTOIRE XIX. — LE PAUMIER. — 1. « ... Devant nous Guillaume Coudrin, lieutenant de honorable homme et seigneur, messire Sureau, vicomte de l'eau de Rouen, furent presens Jacques Letourneur et Antoine Carilleau, bouteiller du roy, en icelle vicomté... confessa avoir receu... le xv novembre » cccc xlii. » J'ai l'original de cette quittance. Voyez aussi le *Glossaire de Ducange*, v<sup>o</sup> *Bulicumariv*. — 2. J'ai aussi un long rouleau en parchemin des adjudications des fermes des impositions foraines de la ville de Vire, année 1443. Un des articles porte : « ... La sergenterie du Tourneur, le quatrième de tous boires iv livres... » Un autre porte « La sergenterie de Vassy, le quatrième de tous boires... vii. . » — 3. Journal de Paris, sous Charles VI et Charles VII, 5 septembre 1427. — 4. Recherches de Pasquier, liv. 4, chap. 15, Jeu de paulme. — 5. Tel est le jeu de paume de Fontainebleau, qui est, dit-on, fort ancien. — 6. Recherches de Pasquier, liv. 4, chap. 15, Jeu de paulme. — 7. Dictionnaire de Furetière, v<sup>o</sup> Paume. — 8. Antiquités de Paris par Sauval, Comptes de la prévôté, années 1484 et 1491. — 9, 10, 11. La Maison des jeux académiques, Paris, 668, 1 vol. in-12, chap. Jeu royal de la paume.

12. « En la presence de moi Jehan Marchant, secretaire de monseigneur le conte d'Angoulesme... au curé Saint-Jehan d'Angoulesme, qui a baptisé l'enfant de Jehan Guy, le quel madame la comtesse a tenu sur sons, la somme de dix solz tournois, à lui donnés par madame... de laquelle somme il s'est tenu pour content... et en quitte le dit trésorier... le xi<sup>e</sup> d'octobre l'an mil cc c soixante-cinq. » J'ai l'original de cette quittance. — 13. Ce proverbe doit être aussi ancien que le jeu de paume. — 14. Voyez la note 61. — 15. Il est mentionné dans toutes les ordonnances du quatorzième et du quinzième siècle relatives au guet. — 16. Les chefs de plusieurs états, notamment des corps de métier, étaient appelés roi ; voyez





*Joannes Borias Castellanus regius Ville France recognosco recepiasse à nobili viro. thesaurario regio Ruthemense ad causam vadium meorum dicto Castellano pro anno domini millesimo cccc<sup>to</sup> tricesimo tertio, sex decim libras, decem solidos turonenses.* J'ai l'original de cette quittance. — 30, 31. Lettres du roi, 24 juin 1480, relatives aux faiseurs d'escuifs.

32, 33. La Maison des jeux academiques, chap. Jeu de paume. — 34. Dictionnaire de Pareure, 1<sup>re</sup> partie. — 35, 36. Traité de la police par Delamare, chap. Des jeux, Ordonnances des rois de France relatives aux jeux rendus aux quinzeme siècle, Rabelais, Gargantua, chap. Des jeux. — 37. « A Jacques Lamy, la somme de deux cents soixante-dix livres et sous, pour les choses ci-dessus. La maison de Dedalus, aux quatre bouts de laquelle y a en chacun une tour avec personnel, et au milieu une haye où est Myonsthanus et huit personnaiges, qui jouent avec D dards six des et douze tombereaux marquer a douze carrez chacun. Compte des menus plaisirs de la chambre, année 1491, manuscrit déjà cité. — 38. Voyez la note 35. — 39. « Item deux tables dont l'une est carre comme le dedalus et l'autre ployant, garnies l'une de tables et d'eschetz. » Compte des menus plaisirs de la chambre, année 1491, annus est déjà cité. Autrefois le jeu de trece trac se jouait sur tables, voyez le Diction. de l'Académie, 1<sup>re</sup> edit., 1<sup>re</sup> Tables. — 40, 41. Voyez la note 35.

42. « Petrus Gibeet sartor, quia, post et contra inhibitiones sibi factas luitendo dicto au rapenu, fuit condemnatus ad a solvendo. » Règle des amendes de la jugerie de Rieux, année 1522, manuscrit de justice. — 43, 44. Voyez la note 35. — 45. On trouve le 1307 relative aux jeux de hasard, rapportée dans les Recherches historiques sur les cartes à jouer par Bulet, Paris 1757, un vol. — 2. Voyez aussi le Glossaire du Ducange, 1<sup>re</sup> édition. — 46. « 40. » Duval et autres. « chacun d'eux une paire de chausses, pour qu'en la presence dudit seigneur, n'ayent rompu les leurs en jouant aux barres, la somme de trois escus d'or. » Compte rendu par Robin Denisot, receveur des domaines de Fontenai-le-Comte, année 1480, manuscrit déjà cité. — 47. On pourrait hardiment avancer que, dans les premiers temps de la formation des langues, les jeux de corps et adresse ayant precedé les sedentaires jeux de cartes, les noms de ceux-la durent passer aux dénominations de ceux-ci, mais nous en avons des preuves dans les écrits du temps, je me contenterai de citer les plus anciens jeux de cartes, le glic ou glis, *glissus*, le jeu de la glissoire, les marthres, qui aussi étaient originairement un jeu de corps et d'adresse. — 48. *Statuta Provinciae Forcalquerra que*, art. *Juechs a ley such defendus*. — 49. Toutes les miniatures des manuscrits du temps représentent les planchers des maisons des villes carrees. — 50. Et planchées ceux des maisons de la campagne.

51. Recherches historiques sur les cartes à jouer par Bulet, Bibliothèque curieuse et historique, par le P. Meunier. — 52. C'est l'opinion de plusieurs de nos historiens. Véritablement on cite un article des comptes de Charles VI, de l'année 1392, où il est fait mention de cartes à jouer peintes par Jacques de Gringonneur. Mais voyez la note 48. — 53. Telles sont les cartes à jouer de Charles VI, conservées au cabinet des estampes de la Bibliothèque du Roi. — 54. Ces noms des rois n'ont pas changé. — 55. Les noms des reines et des valets n'ont pas non plus changé. Cahire était un des célèbres guerriers sous Charles VII, histoire du temps. — 56. L'art de la gravure, inventé vers le milieu du quinziesme siècle, dut aussitôt simplifier la fabrication des cartes. — 57. « Pour trois aunes de drap vert, pour faire un bureau pour le controlleur, pour ce que les dames avaient pris le sien pour jouer aux marthres et glic. » Comptes des dé-

pauses de la cour de Charles VII, année 1454, manuscrit que j'ai vu. Voyez aussi Ducange, *vo Glusit.* — 58. Note 72 de l'*Hôtelier*. — 59. C. aqueant, chaque jeu surtout, lorsqu'il est très ancien, a dû avoir comme appellation, son histoire fut utile. — 60. « Au noble jeu de bulard », avec une très ancienne inscription placée sur l'enseigne des jeux de bulard, dans aussi la Maison des jeux académiques, chap. Du bulard. — 61. On trouve dans le Traité de la police par Delamare, liv. 3, tit. 4, chap. 5, un grand nombre d'ordonnances du quinzième siècle relatives au jeu de paume, qui annoncent combien ce jeu était répandu. Voyez aussi dans les registres du Parlement l'arrêt du 24 juillet 1543 relatif à la défense de jouer des jeux de paume. — 62. « A maître Jehan de Modene, chancelier de la chapelle dudit seigneur et garde de son jeu de paume de Monsieur de Tours ». — 63. Mémoires de Comines, liv. II, chap. 18, Recueil des antiquités de l'abbaye de Saint Denis, année 1497, ouvrage cité dans l'Histoire de Charles VIII, édition de Godefroy.

**HISTOIRE XX. — LE SAVANT.** — 1. Mémoires sur Troyes par Guadet, chapitre Clergé. — 2. Les magistrats, les gens de justice, les clercs, revêtus de longues robes ainsi faites, comme on peut le voir dans les signatures des manuscrits du temps. — 3. Traité historique des évêques, chap. 23, 24, et deuxième partie, chap. 8, 9, 10, 11, 12 et 13. — 4. *Opera Antonii Mancinelli in grammaticam*, Lyon, 1711, in-8°, de *Species declinationis*. — 5. Bibliographie, anciennes grammaires grecques et latines. — 6. Voyez dans les Antiquités de Paris par Duhauteuil et dans l'Histoire de Paris par Felibien et Lohmeau, les actes de l'Université de cette ville, jusqu'au seizième siècle. — 7. Ibidem, de la Jurisdiction du droit ecclésiastique par l'abbé Fleury, ch. 20. — 8. *Historia Universitatis Parisiensis a Bulæo, Synopsis septimi seculi*. — 9. *Idem*, *Spemum seculum*, annis 1463 et 1491. — 10. « Faisons ici comme à Paris, ce bien ancien et bien universel en France. Je ne crois pas que dans les provinces les collèges fissent exception à ce désir d'imiter la ville de Paris ».

11. Voyez l'avant-dernière note. — 12, 13, 14. *Historia Universitatis Parisiensis a Bulæo, Synopsis septimi seculi*. — 15. *Guillemi Fabri de rectorum libri tres*, Paris, 1471, un vol. in-10. — 16. Bibliothèque française de Goujet, chap. Des Rhetoriques modernes. — 17. Extraits des lois par Fontanon, De l'Université de Paris, ordonnance du 10 mai 1499, relative à la réformation des écoles. — 18. Histoire de Charles VIII par Jaligny, etc., édition de Godefroy, preuves, Ordonnance de pompe funèbre de Charles VIII. — 19. Voyez dans Froissart les circonstances de l'Université de Paris. — 20. Histoire de Charles VIII, etc., l'avant-dernière note, preuves, Traité de paix entre Louis XI et Maximilien d'Autriche.

21. *Historia Universitatis Parisiensis a Bulæo*, annis 1400, 1460, 1461. — 22. Recueil des lois par Fontanon, De la police ecclésiastique, tit. V. Lettres du roi, avril 1471, relatives au franc-salé accordé aux universités d'Anvers; note 41 du *Financier*. — 23. Chronique de Jean de Dinteville, année 1476. — 24. Registre du Parlement, arrêt du 21 novembre 1476, relatif à un procès entre l'Université et maître Aymen Dinteville. — 25. *Historia Universitatis Parisiensis a Bulæo, septimum seculum*, annis 1463 et 1491. — 26. Ibidem, *Reformatio anni 1452*. Voyez aussi la note 10. — 27. Recueil des lois par Fontanon, De la police ecclésiastique, tit. XI. — 28. *Historia Universitatis Parisiensis a Bulæo, Reformatio anni 1452*. — 29. Bibliothèque française de Goujet, article Pierre Michault. — 30. Histoire

*Universitatis Parisiensis a Bulæo, Reformatio* anni 1452. La rue du Fourreau a pris son nom du commerce de paille ou fourre qui était consommée par les écoliers. Histoires de Paris.

31. *Historia Universitatis Parisiensis a Bulæo, Catalogus Academicorum septimi seculi*, JOHANNES RIVOLU. — 32. Ibidem, *septimum seculum*, anno 1472. — 33, 34. Ibidem, *Synopsis septimi seculi*. — 35. Règlements des collèges de Paris fondés au quinzième siècle, insérés dans les preuves de l'Histoire de Paris par Felibien et Lobineau. — 36. Antiquités de Paris par Bonfons, Collège de la Marche. — 37, 38. Histoire de Paris par Felibien et Lobineau, preuves, Nouveaux Statuts du collège de Montaigu, années 1502. — 39. Ibidem, ibidem. Voyez aussi les actes de fondation des autres collèges. 40. *Historia Universitatis Parisiensis a Bulæo, Reformatio* anni 1452. — 41, 42. Ibidem, ibidem, et *Synopsis septimi seculi*. — 43. Ibid., *septimum seculum*, anno 1476. — 44. Ibid., *Reformatio* anni 1452.

45. Histoire de Charles VIII par Jaliguy, etc., édition de Godefroy, preuves, Lettre du seigneur du Bouchage à sa femme, 17 avril 1498. — 46, 47. *Historia Universitatis Parisiensis a Bulæo, Reformatio* anni 1452. — 48. *Sermones Maillardi, sermo in die sancti Stephani*. — 49. A cette époque, il y en avait ce nombre en France huit avaient été fondées pendant le quinzième siècle; Histoire des Villes; ord. des rois de France. — 50. Lettres du roi, avril 1471, relatives aux écoliers d'Amiens.

51. Il n'y a pas de ville d'université qui n'eût plusieurs collèges. lorsque les écoliers y avaient terminé leurs classes de grammaire, de rhétorique, ils passaient à l'université, qu'on appelait aussi étude générale; Histoires de la ville de Paris, de Toulouse, de Caen, d'Angers, d'Orléans, de Cahors, d'Avignon. — 52. Mémoires sur Troyes par Grosley, chap. Clergé. — 53. « ... Les échevins pouvaient faire deux écoles latines... et y mettre tels maîtres que bon leur sembleroit, les présentant préalablement à l'écolâtre... ou on voit le droit dudit écolâtre pour chacun enfant... » Histoire des Communautés de Lille, manuscrit déjà cité, chap. Ecoles latines. Les retributions des écoliers n'ont cessé qu'à l'édit du 1<sup>er</sup> avril 1719, note précédente. — 54. *Martini Acii de studiosorum sanitate tuenda*, lib. 2, cap. 6. — 55. Histoire de Charles VIII, édition de Godefroy, Histoire de l'expédition de Charles VIII à Naples par Andre de Lavigne, années 1494 et 1495. — 56. Le grand Calendrier et compost des Bergiers, composé par le berger de la grant montagne, Comment le bergier se doit gouverner, etc. — 57. Topographie de Troyes par Courtalon, liv. 6, Archiprêtre, Saint-André-les-Troyes. — 58. *Pompeius Festus de verborum significatione*. On connaît une édition de cet ancien auteur imprimée à Milan en 1472. — 59. Voyez les poèmes d'Homère, de Virgile, d'Horace, d'Ovide, etc., imprimés à la fin du quinzième siècle ou au commencement du seizième. — 60. Voyez le Catalogue des écrivains ecclésiastiques par Trithème, la Bibliothèque des auteurs ecclésiastiques par Dupin, à l'article Jean Charlier, surnommé Gerson.

61, 62. Biographie des Hommes célèbres, Thomas à Kempis. — 63. Ibidem, Jean Raulin. — 64. Bibliothèque des auteurs ecclésiastiques par Dupin, art. Biel. — 65. *Historia Universitatis Parisiensis a Bulæo, Synopsis septimi seculi*. — 66. *Theologia naturalis a Raymundo Sebondo, Argentini*, 1496. — 67. Biographie des hommes célèbres, Raymond Sebondo. — 68. *Summa Angelico Clarasi*, in-fol., caractères gothiques. — 69. Bibliothèque des auteurs ecclésiastiques par Dupin, art. *Clavasi*. — 70. *Margarita philosophica*, in-4<sup>o</sup>, caractères gothiques, gravures sur bois.

71, 72, 73. *Historia Universitatis Parisiensis a Bulæo*, anno 1473. — 74, 75. Voyez au quatorzième siècle les notes de l'épître XLVI. — 76. *Martini Acii Theologia Platonica, Florentini*, 1482. — 77. Jugement des Savants

par Adrien Baillet, art. *Hermolaus Barbarus*. — 78. *De infelicitate temporum a Joanne Pietro Valeriano*, Paris, MIAKODILE. — 79, 80, 81. Voir les ouvrages des philosophes et des physiciens du quinzième siècle, plutôt des commentateurs de la philosophie et de la physique d'Aristote.

82. Ibidem, Histoire de la Philosophie hermetique par Langius. — Grand et avancement de la pierre philosophale par Nicolas Flamel.

83. *Horius Sanctitatis a Johanne Cuba*, Moguntia, 1491, gravures sur bois.

— 84. Histoire des Mathématiques par Montucla, quinzième siècle, *Regiomontanus*. — 85. Ibidem, Faber. — 86. Ibidem, Léonard d'Autun.

87. Ibidem, Lucas de Borgo. — 88. Ibidem, Onisme, douzième et treizième, quatorzième et quinzième siècles. — 89. J'en ai vu un à la bibliothèque de Sainte Geneviève, de l'année 1483 et années suivantes. Il possède un livret in-12., imprimé en 1495, intitulé *Ad tractatum de novam et festu mobilia, cum copiosis solis et lune, ab anno m. cccc. ad annum m. ccc. et quinquaginta, per circumspectum virum dominum Petrum Barchinensem*. Il est ainsi terminé : *Notandum quod circa ista tabula conjunctionum et oppositionum ac eclipsarum est tractatus de latitudine ad habendam omnia predicta in supradictis annis*, etc.

91. Histoire des Mathématiques par Montucla, quinzième siècle, etc. — 92. Ibidem, ibidem, Partsch. — 93. Ibidem, ibidem, etc. — 94. Histoire des Mathématiques par Montucla, quinzième siècle, Walter.

95. *De infelicitate temporum a Joanne Pietro Valeriano*, Montreuil, Jugement des Savants par Baillet, art. Merula. — 96. Ibidem, ibidem, art. Strozzi. — 97. Ibidem, ibidem, art. Philophe. — 98. Bibliothèque française de Goujet, etc. chap. 1. — 99. *Fuisti Andreani poemata*, Paris, 1480. — 100. *De infelicitate litterarum a Joanne Pietro Valeriano*, Legation, Jugement des Savants par Adrien Baillet, art. *Agolius*.

101. Bibliothèque française de Goujet, part. 6, chap. 1. — 102. *Collatim exar. Jerosolymitan libri quatuor*, Mediant, 1484. — 103. Bibliothèque française de Goujet, art. Marquand Auvengne. — 104. Histoire de la Poésie française par l'abbé Massieu, règne de Charles VIII et Louis XII, art. Guillaume Vincent. — 105, 106. Bibliothèque française de Goujet, art. Charles d'Orléans. — 107. Ibidem, art. Marquand Auvengne. — 108. Ibidem, art. Villon. — 109, 110, 111, 112. Ibidem, art. Marquand Auvengne.

113. Histoire de la Poésie française par l'abbé Massieu, règnes de Charles VIII et Louis XII. — 114. Bibliothèque française de Goujet, part. 6, chap. 6. — 115, 116. *Wadingi Scriptores ordinis monachorum*. — 117. Il est impossible que les sermons de Me Hard et de Menot n'aient pas été prêchés de français en latin, car il est impossible qu'ils aient prêché en latin même dans les églises des quartiers de Paris appelés le paysan. — 118. Biographie des hommes célèbres, Jean L'orsèvre. — 119. *Leclerc, Paul Emile*. — 120. *Roberti Gaguini compendium super Francorum gestis*, Paris, 1500.

121. Robert Gaguin étant homme de college, *Historia universitatis Parisiensis catalogus illustrium academicorum septims aevi*. — 122. *Alaiz*, etc. notaire et secrétaire du roi, auteur d'une histoire de Charles VII. — 123. Chartier, moine de Saint-Denis, auteur d'une autre histoire de Charles VII. — 124. Les Chroniques de Monstrelet, Paris, Versailles, etc. racloires gothiques. — 125. Cette continuation de la Chronique de Charles VII écrite en français par un moine de Saint-Denis, anonyme, est conservée à la Bibliothèque du Roi, où il y en a deux copies manuscrites sous ce titre.

*Les chroniques des rois royaux et françois.* — 126. Histoire de Jean Juvenal des Ursins, archevêque de Rheims. — 127. Il le dit au commencement de son histoire publiée par Godefroy. — 128. Voyez son histoire de Charles VII publiée par Godefroy. — 129. Bibliothèque de Larroix-du-Mais, art. Nicole Gilles. — 130. Voyez la Chronique de Jean de Troyes.

131. Bibliothèque françoise de Goujet, art. Martial d'Auvergne — 132. *Annus Commentaria super opera diversorum auctorum* Romæ, 1498. — 133. *Cæsar-Œceli Orationes*. Bononiæ, 1502. — 134. *Angeli Politiani opera*. Venetiis, 1498. — 135. *Beraldi annotationes in auctores antiquos*. Bononiæ, 1488. — 136. *Trithemius, De viris illustribus Germaniæ*, SEBASTIAN SBIANT. — 137. *Alexandri ab Alexandro gentilium dierum libri vi*. Je ne connois d'éditions de ce livre que celles du seizième siècle, bien que l'auteur vécût au quinzième. — 138. Bibliothèque françoise de Goujet, part. 6, chap. 1. — 139. Jugements des Savants par Adrien Baillet, art. Ambroise Calepin. — 140. *Laurentii Vallæ de elegantia latinæ linguæ libri sex*. Romæ, 1471.

141. *Nigri Brevis Grammatica* Venetiis, 1480. — 142. *Sulpitii Verulan, De arte grammatica*. Romæ, 1481. — 143. *Nicolas Perotti Rudimenta grammaticæ*. Romæ, 1473. — 144. Jugements des Savants par Adrien Baillet, art. Tiphérus. — 145. Ibidem, art. *Hermontus*. — 146. *Lascares Grammatica græca*. Mediolani, 1476. — 147. *Chrisoloræ Grammatica græca*. Parisius, 1507. — 148. *Bibliotheca auctorum Græcorum*, Argyrophilus. — 149. Jugements des Savants par Baillet, art. *Andronicus*. — 150. Ibidem, art. *Delmata*.

151. Lettres des rois de France relatives aux savants grecs fugitifs après la prise de Constantinople, Histoire de l'université de Paris et des autres universités, années 1453 et suivantes; Histoire des villes de Florence, de Pise, de Rome, de Padoue, de Venise. — 152. Ducange, *v<sup>e</sup> Comen legum*. — 153. Voyez dans l'Histoire de Charles VII, édition de Godefroy, l'histoire de ce prince par Mathieu de Coucy. — 154. Lettres du roi, 5 juin 1466, relatives au gouvernement du Languedoc, données au duc de Bourbon, citées au tome 3 de l'Histoire de Languedoc par dom Vaissette, preuves. — 155. Chroniques de Froissart, quatrième volume, deuxième chapitre; Art. Blason par le père Menestrier, chap. 9, Chroniques de Saint-Denis, année 1458. — 156. *Historia universitatis Parisiensis a Balæo, ab anno 1470 ad annum 1500*; Trésor des harangues et oraisons en langue grecque. — 157, 158. Bibliographie française, quinzième siècle. — 159. Voyez aux notes du seizième siècle les notes sur les latinismes et les grecismes des écrivains de ce temps. — 160. Recherches de la France par Pasquier, liv. 2, chap.

161. Les anciens sceaux portaient écrits autour des armoiries les noms de ceux à qui ils appartenaient. Plus on remonte vers le douzième siècle, plus les sceaux deviennent communs; dans l'Histoire généalogique des branches de la maison de Bethune par l'abbé Douay, et dans le tome 2 de l'Histoire du Dauphiné et des princes dauphins, on voit un grand nombre de ces sceaux. Ensuite plusieurs personnes se contentèrent de sceaux qui ne portaient seulement que leur nom, et qui étaient trempés dans de l'encre avant d'être appliqués sur le parchemin ou le papier: voyez aux notes du quatorzième siècle la note 33 de l'épître LXXII. — 162. Recherches sur l'origine de l'imprimerie par M. Lambinet, Bruxelles, an VII, chap. 5, § *Strasbourg est le berceau de l'imprimerie*. — 163. Ibidem, chap. 6. Aux nombreuses autorités citées dans le savant traité de M. Lambinet, je pourrais joindre celle des dernières lignes de l'*Hortus sanitatis* de Cuba, imprimé en 1491, qui, à ma connaissance, n'ont pas été remarquées, bien qu'elles mentionnent l'invention de l'imprimerie, mais je ferai mieux que cela; je pourrais y joindre des extraits d'un volumineux



manuscrit de l'Histoire d'Allemagne que je possède, mais je ferai mieux que cela, je pourrais y joindre les sommaires des érudits memores, des érudites dissertations des académies allemandes sur les progrès de l'art d'imprimer, mais je ferai mieux que cela : je dirai que cette partie de mon ouvrage a été lue manuscrite à M. Van Praet, conservateur de la Bibliothèque du Roi.

HISTOIRE XXI. — L'ARTISTE. — 1. Mémoires de Comines, liv. 8. chap. 18. — 2. Quoiqu'on cite le chap. *De coloribus oleo et quibus tenentur* de Théophile le Prêtre, la plus commune opinion attribuée à Van-Eyck, et Jean de Bruges, l'invention de la peinture à l'huile. Si l'on en juge par les monuments qui nous restent, il est assez probable que l'usage de ce genre de peinture ne devint général que vers le commencement du quatorzième siècle. — 3. On peut s'en convaincre par les peintures à fresque des édifices de ce temps, et par les plus anciens tableaux qui sont au Musée. — 4. Voyez les gravures des tableaux des peintres italiens de la fin du quatorzième siècle et du commencement du seizième. — 5. La preuve est dans les miniatures des manuscrits du quatorzième siècle. — 6. Vasari, *Vite de più eccellenti pittori, scultori e architetti*, *Vita di Lionardo da Vinci, pittore*. — 7, 8. Ibidem, *e Vita di Andrea Verrochio, pittore*. — 9. Il y a un de ses tableaux au Musée, à la collection de l'école flamande. — 10. Vasari, *Vita di Jacopo Giovanni e Gentile Bellini, pittori*. — 11. Ibidem, *Vita di Andrea Verrochio, pittore*. — 12. Ibidem, *Vita di Andrea Mantegna, pittore*. — 13. Ibidem, *Vita di Perugino, pittore*. — 14. Ibidem, *Vita di Lionardo da Vinci, pittore*.

15. Entre autres miniatures peintes par ce roi artiste, au plan de cet artiste roi, sur des livres de chevalerie, sur des livres de prières, j'en ai vu dans les portefeuilles de madame d'Hauterive, niece de M. le conseiller d'état comte d'Hauterive, une très bien dessinée, très bien coloriée; elle faisait partie d'une paire d'heures auxquelles on trouve mis son nom. J'ignore si les peintures des Celestins d'Angion, le Saint Pierre de Saumur et de Saint-Maurice d'Angers, qu'il rapporte dans son testament de l'année 1474, ont échappé aux iconoclastes de 1793. — 16. A Jehan Bourdichon, peintre valet de chambre du roy, la somme de xxx liv. pour avoir pourtrait c'est à savoir, six hommes d'armes dont l'habit de l'un est de drap d'or tanné et de velours cramoisi au poitrail et de l'autre part par bandes et le bord de même. » Compte des dépenses de la chambre, année 1494, manuscrit déjà cité. — 17. H. de la Roche française de Goujet, art. Jean le Maire. — 18. Charles VIII, Louis XII, on le voit par les états de dépense de leur cour, n'eurent guère que des peintres italiens; et, dans des temps voisins, François I<sup>er</sup>, pour faire peindre les galeries de ses palais, appela Rossi, le Primatice, et autres peintres italiens; voyez au seizième siècle les notes sur la peinture. — 19. Lettres du roi, 3 janvier 1430, relatives aux peintres et vitriers. — 20. Voyez la note 16.

21. « A maître Galois Gourdin, prestre chappellain de nos seigneurs, la somme de xxii liv. tourn., laquelle le dict seigneur... lui a redonnée... pour faire parachever ung tabernacle... estant en la chapelle de dessous le cœur prez les fondemens de l'église Notre-Dame de troyes, et pour faire peindre audiet tabernacle ung enfant à la poitrine et de semblance de monseigneur le Dauphin... » Compte des dépenses de la cour de Louis XI, année 1470, manuscrit déjà cité. — 22. Description de la ville de Rheims par M. Geruzez, chap. 6. — 23. « *transmissa personatione divina Corisopitensis episcopus, universis... cupientibus agere... et ipsi fideles eo libentius, ad ecclesiam et capellam monis ruben, devotius*



pro causis, confessorum, ad reparationem librorum, vestimentorum sacerdotum, verè penitentibus et confessorum qui in nativitate, ecclesiam capitalem prefatam devotè visitaverint annualiter et ad reparationem ecclesie manus adjutrices porrexerint XL dies de injunctis penitentibus relaxamus. Datum Parisius die nona mensis octobris M<sup>o</sup> CCC<sup>o</sup> VIII<sup>o</sup>. » J'ai l'original de ces lettres, auxquelles est attaché un sceau en cire rouge, qui représente un évêque donnant la bénédiction. — 24. Vassari, *Introduzione alla re arte del disegno*, cap. 30. — 25. « A Jean de Carnin et Jehan Bouchet, eschevins et commis aux présents d'icelle ville, la somme de CCC LXXXI liv. pour par eulx payer et satisfaire deux facons et un dragier d'argent. . et à Pierre Quincault, orphèvre, pour avoir fait cinq ronds esmaux, armoiez des armes de la dicte ville, appropriez et assis sur lesdites trois pièces de vaisselle, payé par marchié fait e solz lesquelles trois pièces ainsi parées que dit est ont été données et présentées... » *Compte de recette et depens de la ville d'Arras*, année 1498, manuscrit déjà cité. — 26. Voyez la note 53 du *Pommier*. — 27. Item un coffre table à ymage de la passion, et vie Nostre-Dame et au dessoubz à quatre lettres lesquelles sont les jeux de billard, de jouchouz, de maucoulent, de quilles, de martres, de campanes, d'eschels, de tables... » *Compte des menus plaisirs de la chambre*, année 1491, manuscrit déjà cité. — 28, 29. « Item à Jacques Belard, serviteur de Jacques Pilet, peintre, III solz, pour avoir peint la place des grands plats de la halle d'icelle ville. » *Compte de recette et dépense de la ville d'Arras*, année 1498, manuscrit déjà cité. — 30. « A Guillaume Jacques, peintre, demeurant à Dijon, la somme de vingt solz tournois qui deue lui estoit pour avoir fait quatre escussons armoiez aux armes de la dicte ville, à hulle, d'or fin et d'azur, pour mettre et enseroir sur le pillory nouvellement fait près des halles. » *Compte de recette et dépense de la ville de Dijon*, année 1511, manuscrit déjà cité.

31. *Antiquités de Paris* par Sauval, *Comptes de la prévôte*, année 1484. — 32. *Registres du Parlement*, arrêt du 15 juillet 1453 relatif aux amendes des huissiers qui seront appliquées à la refection du tabernac de la Grue d'Amiens. — 33. J'ai extrait du *Manuel* de Pierre Amar, manuscrit cité, ce blason de vertus, il commence ainsi : « Aucuns memoires pour le blason des armes et l'interpretation des couleurs ou autres termes. Or, galus noblesse. » et finit par : « jeune joyssance ou patience. » — 34. « A Guillaume Clerée la somme de xix solz II den. tour. qui deue lui estoit pour le rembourser de semblable somme qu'il a baillé du sien, tant à ung menuisier qui a faict de son dict mestier deux tableaux es quels sont collés et assis les pourtraictures de deux demoiselles faictes sur papier au plaisir du roy nostre sire, que à une broderesse qui a faict deux rideaulx d'un tiers tephetau rayé, livré par Jehan de Beaune, marchand, à mestre et tendre lesdits tableaux, fourny de petits aueletz et de lacet ront de soye et d'un anneau de leton ront, pour pendre l'un des dicts tableaux... » *Compte des dépenses de la cour de Louis XI*, année 1469, manuscrit déjà cité. — 35. Les miniatures dont ils ont orné ou plutôt sali les manuscrits de ce temps existent encore en grand nombre. — 36. *Sérees* de Bouchet, *Séree premiere*. — 37. La Bibliothèque du Roi en a une dont plusieurs miniatures sont si indecentes qu'il faudroit, sur chacune, mettre un rideau, comme sur le tableau de Louis XI. — 38. Il reste encore une grande quantité de ces peintures sur vélin, les manuscrits dont elles font partie forment une branche de librairie. — 39. On reconnaît surtout les miniatures des anciens peintres de Bruges à la nudité des personnages. — 40. Telles sont, ou peu s'en faut, les miniatures d'un livre de prières que je possède, et cependant elles sont bien inférieures à celles de plusieurs livres de ce genre que j'ai vus à la Bibliothèque du Roi, à

celle de l'Arsenal, ou même dans les ventes des riches particuliers.

41. Voyez la note 16. — 42. « A Jehan Bourdichon, peintre et seigneur, la somme de deux XLVIII liv pour avoir peint sur chacun des estendarts dessus declarez une ymaige de Notre-Dame, c'est assavoir le grand estendart nommé la flamme deux ymaiges hautes chacune huit pieds, sur l'estendart moyen, ordonne pour faire les autres navires, deux autres ymaiges longues chacune de cinq pieds, chacune ymaige environnée d'une nue d'argent, et le champ tout autour la dicte nue, rempli de rais, d'estoilles et autres de couleur d'or, y a un pore espic de la couleur naturelle... » *Compte de Jean de Dinteville, commis à tenir des comptes d'une nef ordonnée pour le port de l'année 1503*, manuscrit conservé aux archives du royaume. — 43. Les apothicaires qui modelaient en cire, si j'en juge par cela, l'ont fait les chroniques de Monstrelet, année 1463, surtout si j'en juge par plusieurs articles des dépenses de la cour dont j'ai cité quelques-uns, pendant les grands artistes modelaient aussi en cire, voyez Vasari, *Vita di Luca della Robbia, scultore, Vita di Andrea Verrochio*. — 44. Monstrelet, année 1422. — 45. Vasari, *Vita di Luca della Robbia, scultore, Agrippa, de vanitate scientiarum, statuarum et plasticarum*. Je possédais une figure en poterie, de ce temps, que j'ai vue à Loches dans une maison bâtie par François I<sup>er</sup>. — 46. Topographie de Troyes par Louis de Liv. 3, Saint Jean au marché. — 47. Mémoires sur Troyes par Louis de Liv. 3, Saint Jean au marché. — 48. Ibidem, preuves, Entrée de Louis VIII à Troyes. — 49. Vasari, *Vita di Andrea Verrochio, scultore e pittore*. — 50. Dictionnaire des beaux-arts par Millin, art. Sculpture.

51. Ce beau monument de sculpture, construit dans le cimetière de l'hôpital du Saint-Esprit de Dijon, vers la fin du quinzième siècle, par le magistère du commandeur frère Guillaume Jacquemier, est décrit dans en 1777, Histoire de la maison magistrale du Saint-Esprit de Dijon, manuscrit déjà cité, où se trouve le dessin de la croix. — 52. Vasari, *Vita di Donato, scultore*. — 53. Dictionnaire des beaux-arts par Millin, art. Sculpture. — 54. Vasari, *Vita di Benedetto da Majano, scultore*. — 55. J'ai vu à l'église collégiale de Loches cet ancien manuscrit de Vasari, qui depuis a été transporté au Musée des Monuments français. — 56. Liques de Corbeil par Jean de Labarre, Paris, 1647, mais ce n'est pas le manuscrit de Breban. — 57. Ce monument existe encore à l'église de la Sainte-Dame de Paris. — 58. Mémoires de Comines, liv. 8, chap. 18. 1. Une de ces sculptures subsistait encore, mais mutilée par le marquis de 1793. — 59. Je citerai de préférence celles que j'ai vues dans la capitale, notamment à Troyes, à l'église de Saint-Urbain, à celle de la Madeleine, à l'ancien cloître des Cordeliers, à l'église d'Arcis-sur-Aube, etc. — 60. Antiquités de Paris par Sauval, chap. Vieux Louvre.

61. Il travailla aux ornements du château de Gaillon, par le duc de cardinal d'Amboise. — 62. Description de la France par Desbarreaux. — 63. Histoire généalogique de la maison de Bethune par Duchesne, liv. 1, de Jean de Luxembourg, année 1430. — 64, 65, 66. Après avoir vu Vasari son chap. *Del Vetto*, après avoir lu l'ouvrage de Lavey, l'histoire intitulé *Idee generale d'une collection d'estampes*, et bien d'autres ouvrages sur l'époque de l'invention de la gravure, il est difficile de s'imaginer probablement peu de temps avant ou peu de temps après l'invention de l'imprimerie que la gravure a été trouvée, ces deux arts n'étant que le fils l'un de l'autre. — 67. Le cabinet des estampes de la Bibliothèque du Roi conserve les épreuves des douze premières planches gravées, dit-on, été gravées : elles sont de Sandro Botticello et de Raffaello. Je copierais ici la notice manuscrite qui est jointe à ces épreuves, si elle

une longue. — 68. Biographie des Hommes célèbres, Hugues de — 69. Voyez l'avant-dernière note. — 70. Biographie des Hommes célèbres, Marc-Antoine.

Voyez les notices et les ouvrages cités aux cinq notes précédentes.

73. Voyez les gravures des livres imprimés à la fin du quinzième

— 74. Les plus anciens catalogues d'estampes que je connaisse, celui de Florent Lecomte, qui fait partie de son Cabinet de singu-

Paris, 1699, ne mentionnent guère, avant le milieu du seizième

de gravures indépendantes des livres. — 75. Vasari, *Vita di Paolo*

*e di Clemente Cametta, architetto*. — 76. Ibidem, *Vita di Giuliano da*

*architetto*. — 77, 78. Ibidem, *Vita di Filippo Brunelleschi, archi-*

— 79. En général, les édifices du quinzième siècle qui subsistent

aux voûtes et aux portes des arcs beaucoup moins aigus que les

des édifices du siècle précédent. — 80. Ils offrent aussi ces colon-

chapiteaux.

Antiquités de Paris par Dubreuil, liv. 3, Eglise Saint-Paul. — 82.

ques de Monstrelet, année 1462. — 83. Histoire de Languedoc par

biasses, tom. I et IV, Eglise de Sainte-Cécile d'Albi, texte, notes,

gravures. — 84. Description de la France par Piganiol, Du gou-

vernement de Normandie, Rouen. — 85. Mémoires de Comines, liv. 6,

7. — 86. Ainsi est l'aile qui subsiste; ainsi par conséquent étaient

les autres ailes, car je tiens de personnes qui l'ont vu entier, qu'il

est un carré composé de quatre corps de logis. — 87. Comines, liv.

p. 18. — 88. Cette partie du château, ces tours, subsistent. — 89.

Figure de cette ancienne porte de Bordeaux est déposée à la Biblio-

thèque du Roi. Le millésime de l'année où elle a été bâtie se lit dans le

chêne. — 90, 91. On voit la représentation de cette ancienne porte de

Paris dans une miniature de l'Armorial d'Auvergne et de Bourbonnois,

très déjà cité.

Antiquités de Paris par Sauval, liv. 4, chap. Saint-Germain-l'Auxer-

— 93. Plusieurs édifices de ce temps existent encore en province. A

l'hôtel de Soubise, rue du Chaume, est à remarquer. — 94. Telles

sont les fenêtres de l'hôtel de Cluny, rue des Mathurins à Paris. — 95.

le Berri par Chaumeau, liv. 6, chap. 41. Voyez aussi Claude Scyssel,

raison de Louis XII avec ses prédécesseurs, Règne de Louis XI. —

st. du Berri par Chaumeau, liv. 6, chap. 41. — 97, 98. Des jardins

ornés sont représentés dans les miniatures des manuscrits déjà cités,

autres dans celui du roman de Regnault de Montauban, chap. Com-

Maulgis laissa Oriendre la belle, dans celui des Miracles de la

, chap. Jardin clous où croît le vrai laurier. — 99. Je possède des

du quinzième siècle manuscrites intitulées Heures de Sainte-

etc. A la première miniature est la sainte Vierge; à la seconde, en

de la première, est saint Jacques, devant lui est à genoux un père

de la première, est saint Jacques, devant lui est à genoux un père

elle ayant à sa gauche sa femme, ses enfants rangés suivant leur

uns aussi à genoux. Au bas et dans le cadre de la première minia-

il y a, écrit en lettres d'or, *Pour Jacques Lefebvre*; et au bas de la

e, sur la même ligne, *Et Jacqueline Hugues sa femme*. J'en ai vu plu-

autres Heures avec de pareilles miniatures représentant des fa-

— 100. M. Vnyasse de Villiers qui, suivant le précepte d'Horace, a

art de bien dire dans l'art de bien savoir et celui de bien savoir dans

de bien voir, estime, au chap. Ville de Rheims de son Itinéraire de

à Rheims, Versailles 1825, que le nombre des statues de cette ca-

le est d'environ cinq mille.

Ce beau monument, peut-être le plus beau monument de la sto-

profane de ce temps, qui devrait être célèbre, qui devrait être gravé

pelle, varlet de chambre et joueur d'orgues...  
 ter ung cheval, xxv liv. t... » Ibidem. — 118.  
 queboute de monseigneur de Bourbon, viii xx  
 debtes... » Ibidem, relativement à la longueur  
 le Dictionnaire de Furetière, v<sup>o</sup> *Saquebute*. —  
 moy notaire secrétaire du roy... Nicolas Chauv  
 n confesse avoir reçu la somme de Lxx liv. m  
 de xxxiv paies chausses de fin drap no r qu  
 aux xxxiv paies du dict seigneur et quatre p  
 pelle. » J'ai l'original de cette quittance, datée  
 Histoire de Charles VII par Mathieu Coucy, an  
 tres du roi, 26 avril 1407, relatives aux mon  
 lettres du 2 mai 1454, et par autres lettres du  
 120. Ibidem; Histories de Paris, rue Saint-J

121. *Regula musicae piana venerabilis fratris*  
*minorum*, petit in-4<sup>o</sup>, ainsi terminé : *Exactis*  
*ratissime impressum per magistrum Leonardum*  
*Joannis de Legnano*, sub die x septembris m ccc  
 gravure au trait d'une grande main, dont la  
 chaque doigt les noms de plusieurs modes. —  
*nica discipula*, auctore Gaffurio, Naples, 1496  
 Adria de Walle imprimé dans la même

la nomination des lieutenants de roi. — 129. Ancienne manière de  
de cacheter les lettres, souvent mentionnée dans les copies ou  
les. — 130. Topographie de Troyes par Courtalon, liv. 4, Église  
Silencieuse.

Voyez les rubriques des mystères du quinzième siècle, où le lec-  
teur est averti des changements de décoration et des coups de théâtre de  
la. — 132. Histoire de Charles VIII, recueillie par Godefroy,  
de l'expédition de Naples par André de Lavigne, année 1494, 17  
p. — 133. Topographie de Troyes par Courtalon, liv. 5, Nomis  
— 134. Voyez, aux notes du quatorzième siècle, celle de l'épi-  
— 135, 136, 137. *Tractatus musicae ab Adamo de Fulda*, partie 3,  
— 138. Ducange, v<sup>o</sup> *Haquetus*. — 139. *Tractatus musicae ab Adamo*  
— partie 3, cap. 9. — 140. La messe de Guillaume de Machault,  
leur du quatorzième siècle, dont le manuscrit est conservé à la  
Bibliothèque du Roi, offre assez fréquemment des successions de quarts,  
de, d'octaves et d'unissons, ces erreurs de l'art cessent au siècle  
depuis citer tous les ouvrages des compositeurs de ce temps.

Gaffurio, dans sa *Pratique de musique*, déjà citée, a traité des  
notes. — 142. Voyez dans le Dictionnaire des musiciens, par MM.  
Fayolle, l'article Jean Tinctor du savant M. Perno, ancien pro-  
fesseur au Conservatoire. — 143. Ibidem, analyse des ouvrages de Tinc-  
tor. — 144. Ibidem, *Sermones*  
— *sermo 2 dominicae quadragesimae*. — 145, 146, 147. Je craignais de  
ne pas saisir les caractères de la musique du quinzième siècle, je me  
suis adressé à M. Fétis, professeur et bibliothécaire du Conservatoire de  
Bruxelles; voici une partie de la lettre qu'il a bien voulu m'écrire.

« Tous les motets, consistaient alors en contrepoints, plus  
ou moins compliqués, sur le chant des chansons les plus vulgaires. La  
chanson de l'Homme armé a été le thème de plus de cent  
mots de différents auteurs. Les premiers mots de la chanson ser-  
vaient ordinairement de titre à la messe, pour indiquer le chant qui  
en fournissait le thème. » Le lecteur me dispensera d'ajouter les titres  
des de Josquin Desprez et les autres citations que renferme cette  
note, s'il demande toujours des preuves à un écrivain inconnu, il se  
ra, j'en suis sûr, à croire M. Fétis sur parole. — 148. Il est auteur  
de *musica mensuralis*. Il a fait aussi des motets, des chansons,  
M. Fétis a mis en partition. — 149. Dictionnaire des Musiciens, ar-  
chevêque. — 150. Ockeghem, trésorier de Saint-Martin de Tours;  
les illustrations des Gaules par Lemaire.

Plus connu sous le nom de Tinctor, voyez les notes 142 et 143. —  
Bibliothèque de Lacroix-du-Maine, article Josquin des Prez; voyez  
Rabelais commenté par Le Duchat, au catalogue des musiciens.

Description de la ville de Rheims par M. Gêrux, chap. 12. —  
Topographie des musiciens du quinzième siècle. — 155. Voyez dans  
le Dictionnaire des musiciens déjà cité, à l'article de Tinctor, les frag-  
ments des œuvres de cet auteur publiés par M. Perno, qui en a les ma-  
nuscrits encore imprimés; voyez aussi les notes du seizième siècle  
aux écoles de musique françaises sous Louis XII et François 1<sup>er</sup>.

Ibidem, V. aussi *Annali d'Italia da Muratori*, 15<sup>e</sup> siècle. — 157.  
aux notes précédentes les extraits du compte des menus plaisirs de  
France, année 1491. — 158. « A six menestriers de monseigneur le  
duc de Bourbon, pour avoir joué plusieurs fois devant le roy x l. liv... »  
— 159. « Aux tabourins et joueurs de rebec de monseigneur d'A-  
uvergne qui ont joué devant le roy x liv. x solz... » Ibidem. On l'a déjà  
les grands seigneurs voulaient imiter en tout le roi. — 160. « A Aury

NOTES DU DUC DE BOURGOGNE ET D'ORLÈANS —  
gravures du fol. 22. — 177. Bibliothèque  
Adam le Bossu — 178. Dans les miniatures  
sont représentées des danses, il n'y a pas  
bonnet surmonté d'une plume. — 179.  
chap. 6. — 180. Ibidem, liv. 2, chap. 5.

181. Sermons du quinzième siècle, 502.  
— 182. Le blason des Danses ou Malheur  
1566. — 183. La grande danse macabre  
est démontrée tous humains de tous costez  
Lyon, Olivier Arnoullet, lettres gothiques  
surtout dans les Heures de Notre-Dame  
par M. Geruzez, chap. 7. — 186. Topographie  
liv. 4<sup>e</sup>, Abbaye de Saint-Loup.

#### HISTOIRE XXII. — LE COURTISAN.

Alain Chartier, année 1437. — 3, 4. Chastement  
monial françois par Godefroy, Entrées de  
dans les miniatures des manuscrits qui  
Voyez d'ailleurs la note 183 de l'Artisan  
la vicomtesse de Furnes, un vol. fol.  
ordonnances des rois de France.

- Louis XII et de Ferdinand d'Arragon, Paris, 1612. — 20. Les honneurs de la cour par la vicomtesse de Furnes, le Cérémonial françois du Roy, *Réception de l'Archiduc d'Autriche à Blois, en 1501*. — 21. Voyez dans les *Œuvres de Rouen*, Paris, Simon Vostre, 1508, aux *Œuvres mortuaires*, la gravure de la garde d'accouchées, et les quatre vers au bas. — 22. Les Honneurs de la cour par la vicomtesse de Furnes. — 23. Ibidem. Chronique de Monstrelet, année 1461. — 24. Les honneurs de la cour par la vicomtesse de Furnes, *Mémoires de Fleurant*. De la royne Marie. — 25. Les Honneurs de la cour par la vicomtesse de Furnes. — 26. *Histoires de Charles VIII*, recueillies par Godefroy, preuves, *Estat des officiers de la reine Anne de Bretagne*. — 27. Relation du voyage de Charles VIII à Naples par André le Doyen, année 1494, et preuves, *Estat des officiers du dauphin*, *Estat des officiers du roy*, *Estat des officiers de la reine*. — 28. « Je Jehan de Foyx, cur de Meule, conseiller et chambellan du roy, confesse avoir eu et reçu de moy la somme de deux mil livres a moy donnée par maniere de pension ledict seigneur » le xxv<sup>e</sup> jour de novembre l'an milccc quatre-vingt. « J'ai l'original de cette quittance. » — 29. *Histoires de Charles VIII*, recueillies par Godefroy, preuves, *Estat des officiers du dauphin*, *Estat des officiers du roy*, *Estat des officiers de la reine*. — 30. En présence de moy Reilhac, tairre et secrétaire du roy, Guillaume de Meule, tairre et secrétaire de la fructerie dudit seigneur, a confessé avoir receu... la somme de quarante-cinq livres pour ses gages des mois d'octobre, novembre et decembre mil cinq cens et quatorze. « J'ai l'original de cette quittance. » — 31. En la présence de moy Charbonnier, tairre et secrétaire du roy, Jacques Ribou, maistre queux ordinaire du dauphin, a confessé avoir receu... la somme de quarante-cinq livres pour ses gages des mois d'octobre, novembre et decembre mil cinq cens et quatorze. « J'ai l'original de cette quittance. » — 32. En la présence de moy Charbonnier, tairre et secrétaire du roy, Jehan Boucheron, valet de chambre dudit seigneur, a confessé avoir receu... la somme de quatre-vingt dix livres pour ses gages pour les troys quartiers de l'année mil cinq cens quatorze. « J'ai encore l'original de cette quittance. » — 33. *Mémoires de Lamoignon*, chap. *Estat de la maison du duc de Bourgogne en 1474*, article Du quatriesme estat. — 34. *Histoires de Charles VIII*, recueillies par Godefroy, preuves, *Estat des officiers de la reine Anne de Bretagne*, Brantôme, *Vie des Dames illustres*, Anne de Bretagne. — 35. *Histoires de Charles VIII*, a l'endroit cité dans la note précédente. — 36. Les Honneurs de la cour par la vicomtesse de Furnes. — 37. *Histoires de Charles VIII*, a l'endroit cité dans la note 32. — 38. Ibidem, *Extrait d'une Histoire de France*, manuscrite, depuis 1270 jusqu'à 1510. — 39. *Chroniques de Monstrelet*, chap. 1. — 40. « Pour x aulnes de drap gris brun de Monstier-pour faire une bouppeillante pour ledict seigneur en lieu d'une qui avoit esté arse, pour ce Lxx l. x s. p. Pour vii quartiers de drap pour couvrir le quarteau de nappes du roy, lequel avoit esté geté au feu, pour ce Lxx s. p. » *Compte des dépenses de Charles VI*, année 1404, manuscrit déjà cité. — 41. *Histoire de France*, règne de Charles VI. — 42. *Registres du Parlement*, lit de justice tenu le 23 decembre 1420. — 43. *Chronique de Monstrelet*, année 1431. — 44. *Histoire de France*, année 1422. — 45. *Histoires de Charles VII*, recueillies par Godefroy, *Eloge du roy Charles VII*, tiré d'un manuscrit anonyme. — 46. *Collection des Mémoires pour l'histoire de France*, *Mémoire de la Pucelle*, année 1429. — 47. *Histoire de France*, règne de Charles VII. — 48. *Histoire de Charles VII*



par Jean Chartier, année 1423 ; histoire de Charles VII par Olivier de la Marche, année 1432. — 49. Historiens de Charles VII. — 50. France, règne de Charles VII.

51. J'ai un petit rouleau de parchemin, d'une écriture du xiii<sup>e</sup> siècle, où on lit : « Jedy xiii<sup>e</sup> jour de juillet, a roy Katherine à Pontoise... fruiterie... serizes et fruitiers... la solz... fourrière... a Jehan le naitier pour ung coule, deux... du jour xxxviii l. xvi s. viii d. » — Registres du Parlement, 9 septembre 1412 qui condamne la reine a l'amour le envers le Mémoires de Lamarche, chap. Estat de la maison du duc de Bourgogne, 1474, art. Estat de la maison. — 53. « A Mahet le... commun de l'ostel du roy, la somme de xxx s. t. pour le douze piagnes de boys, lesquelz le diet seigneur a fait payer pour sa personne. » Compte des dépenses de la cour, manuscrit déjà cité ; Mémoires de Lamarche, argenterie, joyaux Bourgogne. — 54. Mémoires de Comines, liv. 6, chap. 7 — illustres de Brantôme, Anna de Bretagne. — 56. Histoire de Philippe le Bel. — 57. Mémoires de Comines, et son de Troyes ; histoire de Louis XII par Seyssel, règne de Louis XII. — 58. Mémoires de Comines, liv. 1, chap. 3 et 4. — 59. Voyez aussi les notes suivantes. — 60. Hommes illustres de Charles VIII.

61. Chronique de Chastellain, chap. 229. — 62. « Pour un fil d'or de Florence employées a broder ung pourpoint de satin cramoy, pour Nicolas d'Angoulesme, auquel le dict... don, xviii l. xviii s. » Compte des dépenses de la cour de Louis XI, 1469, manuscrit déjà cité. — 63. Chronique de Jean de Dinteville, 1468. — 64. « Pour avoir esté a Notre-Dame de Sables... illec faire faire ung cierge du poix de vii xx livres de cire... senter devant Nostre-Dame dudict lieu pour la santé et cour... seneschal de Toulonse... » Compte des dépenses de la cour de Louis XI, année 1470, manuscrit déjà cité. Dans ce même compte... plusieurs autres pareils articles de dépense. — 65. Mémoires de Comines, liv. 6, chap. 9. — 66. Ibidem, liv. 1, chap. 12. — 67. « Je, Jean de Dinteville, par la grace de Dieu à present duc de Bretagne, jure a Dieu... par la grace de Dieu... je ne prendray, ne tueray et ne lay feray prendre, ne tuer... ne malferay a sa personne. » Acte du 22 août 1477, rapporté dans les Mémoires de la Chambre des comptes, manuscrit déjà cité de la Cour des comptes. — 68. « Pour quatre douzaines de vrotin... livrés a Guion Drouyn, garde des coffres de la chambre... Compte des dépenses de la Cour de Louis XI, année 1469, déjà cité. — 69. Comparaison de Louis XII avec ses predecesseurs du règne de Louis XI. — 70. « Item, le quatriemes jour de... Lxxix, feut par le roy nostre sire, l'ailé a nous maître... nommé Simon de Quinge, lequel estoit enfermé en une cage... Compte de depense de la mairie de Tours, 20 octobre 1480, par Jean de Coutances, maire, manuscrit original que j'ai vu chez Marquet Pargé et a six compagnons charpentiers, qui l'ont... cage hors de nostre maison par la muraille soubdainement, par... Item a ung charretier qui fut envoyé courant, avec une charrette... quérir des rouleaux pour charrier la dite cage, sans les... pouvait remuer, pour ce xi solz. » Compte de depense de la mairie de Tours, 4 octobre 1480, ordonné par Jean de Coutances, manuscrit original que j'ai vu. — « Item a Jehan Charruau, maître... »

les aîx de la cage où estoit Simon de Quinge, qui estoit  
 ne pouvoit se dresser en la dicte cage, pour ce trois  
 deniers. » Compte de dépense de la mairie de Tours, 1<sup>er</sup>  
 1460, ordonnance par Jean de Coutances, maire, manu-  
 scrit que j'ai. « Item le quinze jour de mars fut amené en la  
 sous mairie, Simon de Quinge, prisonnier du roy... et fut  
 présence de plusieurs notables gens, et luy donné en vin aus  
 six sols. » Compte de dépense de la mairie de Tours, 1<sup>er</sup> avril  
 1460, ordonnance par Jean de Coutances, maire, manuscrit original que j'ai.  
 Sur ce que le roy avoit commandé, que le sieur de Quinge, pri-  
 sonnier tenu chaudement où il estoit, fut achapté onze aulx trois  
 bureaux, pour en couronner la cage... » Compte de dépense de  
 la mairie de Tours, 1<sup>er</sup> avril 1470, manuscrit déjà cité. — 72. Mémoires  
 de la cour de Louis XI, liv. 3, chap. 3, Mémoires sur Troyes par Grosley, Liste des  
 Troyes. — 73. « Item à Jehan Charruau, menuisier, qui approu-  
 va dans la dicte cage, pour y mettre une petite corse de plume  
 » Compte de dépense de la mairie de Tours, 1<sup>er</sup> avril 1470, ma-  
 nuscrit déjà cité. — « Item une bottine de cuir pour mettre en la jambe  
 la fillette de fer et ung soulier pour l'autre pied, six sols » de-  
 pense de la mairie de Tours, 2 mai 1460, ordon-  
 nance par Jean de Coutances, maire, manuscrit original que j'ai. — 74.  
 Jean de Broc, escuyer seigneur de Vaa, maître d'hôtel du roy,  
 de la cour de Louis XI, par luy employé à faire faire une cage de fer  
 pour la garde de la personne du cardinal d'Angers. » Comptes  
 de la cour de Louis XI, année 1470, manuscrit déjà cité :  
 de Comines, liv. 6, chap. 7. — 75. Claude Seyssel, Comparai-  
 son XII avec ses prédécesseurs, Règne de Louis XI, Annales  
 de la cour de Louis XI, par Bouchet, année 1483 ; Hommes illustres de Brantôme,  
 t. 1. — 76. « Au roy, ledict jour, pour donner à une jeune fille  
 menta une robe pres le dict lieu des Montils, deux escuz. »  
 » dépenses de la cour de Louis XI, année 1470, manuscrit déjà  
 cité. — « Au roy, au dict lieu, pour donner à une pauvre femme de qui il n  
 avoit rien en fait sur les fonds et en son nom, six escuz » Ibid.  
 Au roy, pour donner à la chambrière de son logeis de Maigny,  
 A lui pour donner à son hostesse de Sille, deux escuz. Au dict  
 jour donner à son hostesse dudict lieu du Pay, un escu. » Ibidem.  
 Au roy, le dict jour, en la forest d'Amboise, pour donner à trois  
 n'estoient venues querir la table où le dict seigneur avoit dîné,  
 e ung escu. » Ibidem. — 80. « Au dict seigneur, pour donner,  
 me qui ramena au dict seigneur ung chien qu'il avoit baillé en  
 quel elle avoit pourry par long temps, vi escuz. » Ibidem.  
 Au dict mois de fevrier, au dict temps, le roy voulut faire  
 son pain de eau de ysop, laquelle eau fust ramassée par toutes  
 les de ceste dicte ville... le roy manda qu'on lui envoyast toutes  
 eaux aux Montils. » Compte de dépense de la mairie de Tours,  
 lre 1483, ordonnance par Etienne Ragueneau, maire, manu-  
 scrit que j'ai. — 82. « Item, le roy manda qu'on allast, toutes nuicts et  
 les chemins au devant de plusieurs oyseaux de Turquie qu'on  
 Bretagne, pour les prendre et les luy apporter. » Ibidem. —  
 Louis II, duc de Bretagne, Histoire de Bretagne par d'Argentré. —  
 Les Gens de bien de France, livre 1, Rex Leo vilis in hoc mun-  
 donique manuscrite, citée par Duclou dans son histoire de Louis  
 1473. — 86. « Pour le paiement d'un petit lit de plume garny  
 tates, lequel le dict seigneur a fait acheter pour mettre et cou-  
 des levriers de la chambre, six sols. Pour une seringue de cui-

vre pour laver les levriers de la chambre d'icelui seigneur deniers. » Compte des dépenses de la cour de Louis XI seigneur de France, manuscrit déjà cité. — 87. Mémoires de Commines, liv. 6, chap. 10 et note suivante. — 89. Histoire du Parlement, Mémoires, lettres juillet et 1<sup>er</sup> août 1481. — 90. Cette chambre, que les gens de la cour appelaient la chambre des voyageurs, est dans la seule partie du château qui subsiste. Lorsque je la vis elle était remplie de pommes de terre.

91. Mémoires de Commines, liv. 6, chap. 12. — 92. Histoire de France, liv. 6, chap. 12. — 93. Mémoires de Commines, liv. 6, chap. 12. — 94. Histoire de France, liv. 6, chap. 12. — 95. Histoire de France, liv. 6, chap. 12. — 96. Histoire de France, liv. 6, chap. 12. — 97. La somme de xxxv sols pour le linge en faveur de deux canons que ledit seigneur a fait acheter pour les pierres. La somme de ix sols pour le linge pour compenser l'une sienne vache que l'un de ses archers a tuée des merles plaisirs de la chambre, année 1491, manuscrit déjà cité. — 98, 99. Cérémonial français. — 100. Au roy, la somme de xii sous vi deniers, pour donner à l'abbé d'Orléans d'une robe qu'il lui devoit, à cause de ce qu'il l'avoit reçue de l'église » Compte des menus plaisirs de la chambre, manuscrit déjà cité.

101. « A Jehan Blanchard, faiseur de chaperons pour le seigneur vi. liv. x sols pour x douzaines de chaperons » Petitiel faiseur de sommets à oiseaux », pour chaperons pour nettes xxxv sols. » Ibidem. — 102. « Item pour les perles les oiseaux en la haute chambre d'icelui seigneur de x sols. » Ibidem. — 103. « Item quinze chassis de papier xxxvi sols x deniers. » Ibidem. — 104. « La Palisse deux chassis de papier. » Ibidem. — 105. « Saint-Saphorien huit chassis de papier. » Ibidem. — 106. « Dans ce même compte se trouvent aussi d'articles de dépenses pour les manuscrits pour les bordures des chambres ou devant coucher le roy, pour les vestiges de l'âtre. — 107. « A deux femmes desquelles d'un pain xxxvi sols. » A une pauvre femme pour ses langes. Ibidem. — 108. Chronique de Molinet, chap. 23. — 109. Commines, liv. 6, chap. 9, et liv. 7, chap. 3. — 110. Histoire de Bretagne. — 111. Dames illustres de Bretagne de Bretagne. — 112. « Despense de ce présent compte de l. xix s. i d. t. » C'est la dernière page du compte des menus plaisirs de la chambre, année 1491, manuscrit déjà cité. — 113. Mémoires de Commines, liv. 8, chap. 18.

114. Mémoires de Monstrelet, année 1434. — 115. Mémoires de Commines, liv. 8, chap. 20. — 116. Chronique de Chastellain. — 117. Histoire de Charles VIII recueillies par Godfrey, Histoire de France manuscrite de Paris l'an 1270, jusqu'à 1510. — 118. Histoire de France, années 1498 et 1499. — 119. Histoire de Louis XII par Saint-Gelais, année 1510.

HISTOIRE XXIII. — L'HOMME D'ARMES. — 1. Dans les livres ou Revues militaires, la gendarmerie est aussi rabotée ; vraisemblablement il en était de même sur le terrain.

revue devant le commissaire. Mais comment les lances fournies ou d'armes avec leurs subordonnés étaient-ils rangés devant l'ennemi ? on sait positivement rien, on n'a que des conjectures. — 2. « ... Et le roy alla en Flandre, les habitants de Tournay envoyèrent au de-  
vant du roy jusques à Lens, jusque au L hommes d'armes et six à pied et  
des de vin et luy présentèrent xxx muids de blé et xxx d'avoine et  
de pain, et cc livres d'aspees. » Registres du parlement, Mé-  
moires du 16 février 1394. — 3. Lettres du roy, décembre 1461, relatives  
au seigneur de Saint-Sever, autres lettres, octobre 1472, relatives au ban  
arrière-ban. — 4. Lettres du roy, décembre 1461, relatives à l'abbaye  
de Saint-Sever. — 5. Dans un grand nombre d'aveux et dénombrements  
les seigneurs se trouvent l'obligation de fournir une fraction de combattant  
soit sens qu'elle est d'une moitié, d'un tiers, d'un quart, si le com-  
mandement doit être fourni en commun avec un autre seigneur, deux autres seigneurs,  
autres seigneurs. — 6, 7. Lettres du roy, 30 janvier 1454, relatives à l'ar-  
rière-ban et habillement du ban et arrière-ban, Recueil des lois par Fon-  
taine, De la gendarmerie, ordonnance du 30 janvier 1514, sur le fait  
de la guerre. — 8. Histoire de Louis XI par Ducloux, année 1480. — 9.  
Chronique de Jean de Troyes, année 1465. — 10. « Les généraux con-  
seillers du roy sur le fait et gouvernement de ses finances, ont fait rece-  
voir Odo Beudin, commis à recevoir en la vicomte d'Alençon la por-  
tion de la taille mise sus par le roy nostre dict seigneur, en ceste année... la  
somme de six mille lv. tourn, par Poullievain, pour convertir et em-  
ployer au payement des gages et sou de de quatre mille archiers du champ  
nouveau du dict seigneur, dont a la charge et conduite comme cap-  
itaine general le seigneur d'Estellant, bailli de Rouen, pour un quartier  
d'escuyer le xvi<sup>e</sup> jour de mars l'an m cccc lvi. » J'ai l'original de  
cette délégation.

11. Lettres du roy, 8 juin 1456, relatives aux états de Languedoc. —  
12. L'ancien français était encore souvent latine dans la France méridio-  
nale. En un grand nombre de quittances de ce temps, *Pro vadit mela*,  
*factum radiorum*. — 13. Lettres du roy, avril 1467, relatives aux gens  
de guerre. — 14. J'ai une revue du 17 novembre 1475, de quatre-vingt-  
hommes d'armes et cent soixante-dix-sept archiers passée devant Es-  
touteville Moreau, conseiller maître d'hostel du roy nostre sire. J'en ai une  
autre du 11 décembre 1493, passée devant Jehan d'Orlonville, seigneur  
d'Orlonville escuyer d'escuyer. Mais en général c'étaient les baillis, les  
seigneurs des provinces, ou de notables personnages commis par eux,  
qui faisaient les revues, ordonnances militaires du quinzième siècle. —

Pardevant Guillaume Bauchen, tabellion jure en la vicomte d'Ar-  
rondissement présents : Nicolas Fauconnier, Jouen Fretel, Bernard...  
à pied de la garnison et retenue du chastel d'Arques, lesquels cog-  
nent avoir eu et receu du roy nostre sire leurs gages, selon les mons-  
trances sur ce faictes... l'an mil quatre cents trente-trois... » J'ai l'ori-  
ginal de cette quittance. Voyez les notes 24 et 25. — 16. « C'est la mon-  
strance revenue faicte, devant Hesdin, le xv<sup>e</sup> jour d'aout l'an mil cccc  
vint et dix-neuf, de quatre-vingt-dix-neuf hommes d'armes et neuf  
et dix-neuf archiers, du nombre de cent lances fournies de l'ordon-  
nance du roy nostre sire, estant soubz la charge et conduite de Brandeliz  
campagne, par nous Jehan d'Estouteville, chevalier seigneur de  
Vet et de Blainville, commissaire du dict seigneur, en ceste partie à  
la dicte monstre et revue, desquels hommes d'armes et archiers les  
noms et surnoms s'ensuivent. » Suivent six colonnes de noms au dessus  
desquels on lit *Hommes d'armes, archiers*. Au dessous des colonnes on  
lit : Nous Jehan d'Estouteville, commissaire dessus nommé, certifions

aux gens des comptes du roy nostre sire... que nous avons  
 ment advise par forme de monstre et reveue tous les  
 neuf hommes d'armes et neuf vingts dix-neuf archiers...  
 bon et souffisant habillement de guerre, pour servir le  
 seigneur... aignes et capables d'avoir et recevoir es  
 eux ordonnez par ledict seigneur, pour ledict quartier d'été.  
 En temoing de ce nous avons signé ce présent roolle de  
 main, et la et sceller du scel de nos armes le jour et  
 Destouteville. » Suit la certification du notaire. « En la  
 Thibault d'Aubepierre, secretaire du roy nostre sire, et  
 Jacques Brezeau, notaire secretaire du roy nostre sire  
 guerre tous les quatre-vingt-dix-neuf hommes d'armes  
 dix-neuf archiers ont confessé avoir eu receu de Denis  
 ler et trésorier des guerres du dict seigneur, la somme de  
 cens quatre-vingt dix-sept livres cent solz tournoys,  
 quinze livres tournoys pour chascun des dictz hommes  
 livres dix solz tournoys pour chascun des dictz archiers  
 quelle somme lesdits hommes d'armes et archiers et  
 sont tenus et tiennent pour contents et bien payez. Le  
 manuel cy mis le xvii<sup>e</sup> jour d'aoust l'an mil cccc soixante  
 bepierre. » J'ai l'original de cette revue, écrite sur un  
 parchemin — 17. J'ai aussi l'original d'une revue anglaise  
 sont mentionnés divers corps de troupes venus de différents  
 tonnement. — 18. J'ai encore une revue anglaise dont le  
 trait : « La revue de messire Jehan de La Pole, che-  
 vingt hommes d'armes et de soixante hommes de trait,  
 vant Orléans, le derrenier jour d'octobre, l'an mil cccc  
 premièrement messire Jehan de La Pole, chevalier  
 Henry Bizet, chevalier bachelier, Jehan Harrington,  
 Gieffroy Sterre... etc. Et nous Thomas Hoo et Jean  
 cuyer commis et ordonné par monseigneur le comte de  
 Perche... certifions avoir veu les dictz hommes d'armes  
 aus nommez et veulx estre suffisamment montez, armez  
 servir le roy... en l'armée que monseigneur a libere de  
 monseigneur le comte de Salisbury... » J'en ai une autre  
 1428, au bas de laquelle est écrit « E nous Richard  
 Houreton, escuyer, commis et ordonné par monseigneur  
 Suffolk et de Breax, monseigneur Talbot et mon escuyer  
 ayant de ce faire pouvoir, certifions avoir veu les chev-  
 chiers, ci-dessus déclarez. » Dans ces revues les noms de  
 sondoyers sont précédés d'un gros point fait avec une  
 les noms d'un très petit nombre sont précédés d'une  
 avec une encre différente. — 19. Voyez la note 16.  
 grandes revues que je possède ont au bas du parchemin  
 où passait le sceau volant, dont il est d'ailleurs fait mention  
 note 16.

21. J'ai l'original d'un ordre donné par Jehan Jourd-  
 rannes, chef du conseil et président des parlements de  
 de Bourgoigne à Jacques Bonne, escuyer, garde de l'ar-  
 gneur à Dijon, de délivrer les pièces d'artillerie et de  
 deux feuelles de papier et attacher. A la marge est un  
 un écu, au bas est un autre sceau de la même grandeur,  
 sceaux plus petits et mis sur la même ligne — 22. La  
 nouvelle 3<sup>e</sup>, la Duel. — 23. Vaux de Virey de Basacum  
 bois, Caen, 1821, chansons normandes, chanson de Be-

- Le roi, 9 septembre 1379, relatives aux sergents de Mortagne. — 26. Enfant les noms de quatre archiers pour la seureté et saulvegards de la forteresse de Sainte-Katherine du Mont-les-Rouen .. » J'ai l'original de cette revue de la garnison de ce château, datée du 13 janvier 1437. — 27. Lettres du roi, 16 février 1461, relatives à la ville de Saint-Jean-Braye. — 28. Lettres du roi, mai 1381, relatives aux habitants de Paris. — 29. Recueil des lois par Fontanon, De la gendarmerie, ordonnance du 20 janvier 1514. — 30. Milice française du père Daniel, liv. 4, ordonnance relative aux francs archers. — 31. Lettres du roi, avril 1467, relatives aux gens de guerre. — 32. Éloge de Jean de Troyes, année 1463. — 33. Recueil des lois par Fontanon, De la Gendarmerie, ordonnance du 20 janvier 1514. — 34. Éloge de Jean de Troyes, année 1463. — 35. Lettres du roi, avril 1467, relatives aux gens de guerre. — 36. Recueil des lois par Fontanon, De la Gendarmerie, ordonnance du 20 janvier 1514. — 37. Ordonnances relatives aux gens de guerre, notamment celle d'avril 1467, et celle du 20 janvier 1514, déjà citées, voyez aussi l'ord. du 25 mai 1413, relative à la gendarmerie, titre des Gens d'armes. — 38. Ordonnance du 20 janvier 1514, déjà citée. — 39. Chroniques de Monstrelet, année 1444. — 40. Éloge de Jean de Troyes, année 1473. — 41. Les généraux consentiers sur le fait et gouvernement des francs archers, ont fait recevoir... de Anthoine Bouay, receveur au pais de France de l'aide ou équivalent aux aides pour le fait de la guerre... la somme de neuf cens livres t. par messire Laurens Vernon, seigneur de Perrenet Bouay, pour partie de la somme de 2 m. escuz d'or, en quoi il lui estoit tenu à cause du comte de Submercet par lui livré et baillé au seigneur .. le xxviii<sup>e</sup> jour de novembre l'an mil cccc xlv, le original de cette rescription. — 42. Lettres du roi, citées par Du Tillet, Histoire de Louis XI, année 1479. — 43. Chronique de Jean de Troyes, année 1463. — 44. Mémoires de Comines, liv. 1, chap. 2. — 45. Lettres du roi, avril 1467, relatives aux gens de guerre, Recueil des lois par Fontanon, De la Gendarmerie, ordonnance du 20 janvier 1514. — 46. Éloge de Molinet, chap. 9. — 47. Chroniques de Jean de Troyes, année 1463. — 48. Chronique de Molinet, chap. 9, Chronique de Chastellain, chap. 373. — 49. Histoire de la Milice française par le père Daniel, liv. 4, chap. 1. — 50. *Caroli magni capitula*, lib. 3, De vassalis... beneficiis habentibus. — 51. Histoire de la Milice française par le père Daniel, liv. 4, chap. 1. — 52. Lettres du roi, 28 avril 1448, relatives aux francs-archers. — 53. Dictionnaire de Droit canonique par Durand Maillane, aux mots *Monition*, titre. — 54. Histoire de la Milice française par le père Daniel, liv. 4, chap. 1. — 55. Lettres du roi, 28 avril 1448, relatives aux francs-archers. — 56. Histoire de la Milice française par le père Daniel, liv. 4, chap. 1. — 57. Ibidem, Lettres du roi, 28 avril 1448, relatives aux francs-archers; voir Nouvelles, le Duel, nouvelle 3. — 58. Histoire de la Milice française par le père Daniel, liv. 4, chap. 1. — 59. Lettres du roi, 28 avril 1448, relatives aux francs-archers. — 60. Chroniques de Jean de Troyes, année 1463. — 61. Lettres du roi, 28 avril 1448, relatives aux francs-archers. — 62. Histoire de Charles VIII recueillies par Godefroy, Histoire du voyage de Charles VIII à Naples par André de Lavigne, année 1495, et Prouves, du duc d'Orléans au duc de Bourbon, 20 avril 1495. — 63. Ibidem, des de l'expédition de Charles VIII à Naples par George Flori, liv. 1. — 64. Ibidem, Histoire du voyage de Charles VIII à Naples par André de Lavigne, année 1494. — 65. Histoire de la Milice française par le père Daniel, liv. 4, chap. 1.

riel, liv. 4, chap. 7. — 67, 68. Ibidem, chap. 3. — 69. Ibidem, chap. 3, Chronique de Jean de Troyes, année 1403. Men. de Duclercq, liv. 1, chap. 20. Voyez aussi, dans les ébroux parus à la relation de l'entrée de Louis XI dans les bonnes villes, — 70. — vous représentez aussi dans plusieurs miniatures des manuscrits et notamment dans ceux du Beau Froissart et du Tire-l'arc de la Bibliothèque du roi, je les ai encore vus représentés aux vitraux de Saint-Denis, et même sur un tableau de la bataille.

71. Histoire de la Milice françoise par le père Danet, liv. 1. Voyez aussi l'avant-dernière note. — 72. Histoire de France par Charrier, année 1450, Mémoires de Duclercq, liv. 1, chap. 3. — 73. Mémoires de Duclercq, liv. 1, chap. 20. — 74. Le Récit des faits de France, liv. 6, Des signes de Hardy Chevalier. — 75. Ordonnances des rois de France, liv. 1, chap. 2. — 76, 77. Histoire de la Milice françoise par le père Danet, liv. 4, chap. 2. — 78. Ibidem, chap. 1 et 2. — 79. Voyez la note 70. — 80. Histoire du voyage de Charles VIII à Naples, citée à la note 62, année 1495.

81. « Les trésoriers de France, vicomte de Vire, nous ont fait savoir que des deniers de votre recette vous payez, bailliez et donnez à Leblanc, maître canonier du roy, la somme de vingt-cinq livres ses pains, salaire d'avoir vuqué aux ouvrages de la ville de Paris, etc. LXXV. » J'ai l'original de ce mandement. — 82. Histoire du voyage de Charles VIII à Naples, citée à la note 62, année 1495. — 83. Lettre du roi, novembre 1441, relative aux charges de la ville de Paris, etc. « A Jehan de Molong, seigneur, qui a relatu du fait de la ville de Paris, baillie, le queanon de la tour de plâtre, par lequel il a fait faire une longue la clef et se fist une nouvelle bruyère de fer, par laquelle, quand il est chargé, pour le service de la ville de Paris, etc. » Noyon, année 1420, manuscrit déjà cité. Voyez aussi la note 62, de Charles VIII à Naples, citée à la note 62, année 1495. — 84. Histoire françoise du père Daniel, liv. 15, chap. 5. — 85. Lettre du roi, pour un petit queanon de cuivre, etc. acheté au sieur de la ville de Paris, appartenant, etc. LXXV. — 86. Compte de la ville de Paris, manuscrit déjà cité. — 87. « Les généraux et conseillers de la ville et gouvernement de toutes ses finances ont fait savoir à Robert, receveur des aides en l'élection de Rouen, qu'il a reçu cent cinquante livres, par messieurs Artur de la Ligne, seigneur de Rouen, Pierre de Conberet, pour partie de la somme de cent cinquante livres, par le roy, pour les récompenser le certain accident par lequel ils ont fait prendre d'eux pour mener en la ville de Harfleur, pour la défense d'icelle, le xviii<sup>e</sup> jour de may l'an mil cent LXXV. » de cette rescription. Voyez aussi la note précédente. — 88. Histoire du voyage de Charles VIII à Naples, citée à la note 62, année 1495. Dans les miniatures du Tire-l'arc, manuscrit de la Bibliothèque du Roi, il y en a plusieurs qui représentent des canots. On y voit des canots posés sur de petites masses de bois, dont la culasse est appuyée contre des pices de bois, etc. — 89. Lettres du roi, novembre 1441, relatives aux charges de la ville de Paris, etc. de Jean de Troyes, année 1477. — 90. Lettres du roi, pour un petit queanon de cuivre, etc. acheté au sieur de la ville de Paris, appartenant, etc. LXXV. — 91. Lettres du roi, pour un petit queanon de cuivre, etc. acheté au sieur de la ville de Paris, appartenant, etc. LXXV. — 92. Lettres du roi, pour un petit queanon de cuivre, etc. acheté au sieur de la ville de Paris, appartenant, etc. LXXV. — 93. Lettres du roi, pour un petit queanon de cuivre, etc. acheté au sieur de la ville de Paris, appartenant, etc. LXXV. — 94. Lettres du roi, pour un petit queanon de cuivre, etc. acheté au sieur de la ville de Paris, appartenant, etc. LXXV. — 95. Lettres du roi, pour un petit queanon de cuivre, etc. acheté au sieur de la ville de Paris, appartenant, etc. LXXV. — 96. Lettres du roi, pour un petit queanon de cuivre, etc. acheté au sieur de la ville de Paris, appartenant, etc. LXXV. — 97. Lettres du roi, pour un petit queanon de cuivre, etc. acheté au sieur de la ville de Paris, appartenant, etc. LXXV. — 98. Lettres du roi, pour un petit queanon de cuivre, etc. acheté au sieur de la ville de Paris, appartenant, etc. LXXV. — 99. Lettres du roi, pour un petit queanon de cuivre, etc. acheté au sieur de la ville de Paris, appartenant, etc. LXXV. — 100. Lettres du roi, pour un petit queanon de cuivre, etc. acheté au sieur de la ville de Paris, appartenant, etc. LXXV.



prines de cuivre... passé devant Pierres Alatrays, tabellion à Rouen, le mardi vingt-troisième jour de l'an mil cccc cinquante-deux. » J'ai l'original de cette quittance. — « A Jacquemar le Carlier, pour cinq cens sous de fraise à estouper cambres de canon et vingt mailles à cachier les ledicts copons, xx solz. » Compte de la ville de Valenciennes, année 1444, manuscrit déjà cité. — 90. *Baptista Porta magia naturalis*, lib. 12, c. De varia tormentarii pulveris compositione.

91. Histoire du voyage de Charles VIII à Naples, citée à la note 52, année 1494. — 92. Chronique de Jean de Troyes, année 1472. — 93. Ibidem, année 1477. — 94. Vie de saint François de Paula, bulle de sa canonisation; Glossaire de Ducange, v<sup>o</sup> *Serpentina*. — 95. Voyez, aux notes du quinzième siècle, les notes 27 et 28 de la XXXII<sup>e</sup> épître. — 96. Lettres du 1<sup>er</sup> juin 1467, relatives aux métiers de la ville de Paris. — 97. Le livre de Faiz monseigneur saint Loys, manuscrit déjà cité, à la miniature du r<sup>o</sup>. Comment le roy prit port à Damiette, des soldats tenant une machine de petits canons sur l'épaule, que d'autres soldats ajustent. — 98. Chronique de Jean de Troyes, années 1473 et 1476. — 99. Mémoires de Lamarche, chap. Estat de la maison du duc de Bourgogne, en l'an 1464, article Du quatriesme estat. — 100. Histoire de Charles VII par Jean Chartier, année 1451; Chronique de Jean de Troyes, année 1465.

101. Voyez les plans des villes du quinzième siècle dans la Cosmographie de Thevet, dans celle de Munster et Belleforest, dans les Villes du monde de Braun, dans le Théâtre de l'univers de Blaeu; plusieurs de ces plans offrent la vieille enceinte de la ville dans la nouvelle, et quant aux fortifications dont elles étaient construites, je crois inutile de mentionner le grand nombre des fortifications de ce temps qui subsistent encore. — 102. Il est à remarquer aussi, dans le profil de plusieurs de ces enceintes, que la ligne droite des courtines forme, à la place des tours, une portion de cercle ou demi-lune. — 103. Je me contenterai de mentionner les fortifications de Troyes, de Châlons-sur-Marne et de Rheims, qui sont à peu près de ces temps. — 104. Je me contenterai aussi de mentionner les fossés de ces fortifications. — 105. Chronique de Monstrelet, année 1456, siège de Belgrade. — 106. Histoire de d'Aubusson, grand-maître de Rhodes, par le P. Bouhours, liv. 2, Ducange, v<sup>o</sup> *Farnagis*. — 107. Cosmographie de Munster et Belleforest, Berne; Histoire de cette ville. — 108. Histoire de Louis XII par d'Aulon, chap. 22 et 34, année 1507. — 109. Ducange v<sup>o</sup> *Barbacana*, Chronique de Jean de Troyes, année 1465, années plans des villes cités à la note 100. — 110. Ducange, v<sup>o</sup> *Bellum*.

111. Mémoires de Duceracq, liv. 5, chap. 60. — 112. Histoire de d'Aubusson, grand-maître de Rhodes, par le P. Bouhours, liv. 3, Siège de Rhodes. — 113. Chronique de Jean de Troyes, années 1465 et 1477. — 114. Histoire de Charles VII par Jean Chartier, années 1423 et 1429. — 115. Histoire de d'Aubusson par le P. Bouhours, liv. 3, Siège de Rhodes. — 116. Chronique de Molinet, chap. 6; Histoire de Charles VII par Jean Chartier, année 1453. — 117. Histoire de d'Aubusson par le P. Bouhours, liv. 3, Siège de Rhodes, attaque de la tour Saint-Nicolas. — 118. Historiens de Louis XI, de Charles VIII, de Louis XII, Sièges, assauts; Histoire de Bayard, depuis l'an 1489 jusqu'à l'an 1524, Paris, Dupré 1527, pages et assauts. — 119. J'ai une quittance originale ainsi conçue : « Pardevant Estienne Pichon, clerc... fui présent Jean Bourdel, cordier, qui cognut et confessa avoir eu et receu du roy nostre sire... la somme de cent dix solz tournoys, qui deubs lui estoient pour avoir vendu et livré au chastel du dict lieu d'Arques troys douzaynes et demie de cordes de cauvre, chascune d'une toise... lesquelles cordes ont esté mises et employées à lier et soustenir les rateliers de boys qui ont esté faiz con-

*Guillelmi Coereini Rhodiorum vicecancellarii, obediensis Rhodii*  
*typis*, imprimé à Ulm en 1493, et qui représente un vaisseau  
 sabords et cinq canons. — 7. Nom des embrasures des remparts,  
 lesquelles on tirait les canons, et qu'on donna ou qu'on dut don-  
 nembrasures des vaisseaux. — 8. « Loys..., etc.. faictes payer  
 à nostre très cher et amé valet de chambre Antoine de Couflans,  
 et à qui appartient la barque dicte la *Trinité Couflans*... pour la  
 de cent cinquante hommes de son équipage, tant mariniere  
 de guerre... » Je possède l'original de ces lettres, datées d'E-  
 93 août 1514, et signées de la main de Louis XII. Voyez aussi  
 Ministres de Brantôme, Vie de Charles VIII, lettres de Louis XI  
 Brossure. Comme avant aussi une galéasse : voyez ses Mémoires,  
 p. 3. On lit dans l'Histoire de Latrimouille par Jean Bouchet, in-  
 Godefroy, dans son recueil des Histoires de Charles VIII, que  
 lile fit faire une belle nef, appelée la *Gabrielle*, du nom de son  
 la lit encore dans le sixième volume des ordonnances de Hen-  
 manuscrit déjà cité : « La nef la grande maistrasse appartenant à  
 eigneur le grand maître Villars... » Les simples bourgeois étaient  
 priétaires de navires : ordonnances du mois de juillet 1517, art.  
 Voyez la première des citations de la note précédente. Dans le  
 honneur d'André de Lavigne, on voit aussi que les vaisseaux  
 de pareils noms. — 10. Lettres du roi, du 20 avril 1479, rela-  
 leurs nefs.

J'ai pendant quelque temps en prêt un manuscrit des premières  
 quinzième siècle, appartenant à madame Royez, libraire à Pa-  
 ris : *Songe de l'expédition de Louis XII en Italie*, la quatrième mi-  
 représente trois grands vaisseaux avec tous leurs détails, le pour-  
 galeries est peint d'écussons. — 12. Voyez les notes relatives aux  
 res de vaisseaux de la marine militaire. — 13. Mémoires de Co-  
 r. 7, chap. 4. Voyez aussi l'article 4 du traité conclu le 10 oct.  
 e Charles VIII et le duc de Milan, rapporté dans les Preuves  
 res de Charles VIII recueillies par Godefroy. — 14. « L'an de  
 l'cccc soixante dix-sept, le dernier jour d'octobre, devant Geof-  
 bre et Jean Gymer, tabellions à Nonfleur, pour le roy nostre sire,  
 ent Hélon Troissemeynos, capitaine de la grant nef du roy,  
 l'*Espaignolle*, lequel confesse avoir eu et receu... » C'est le com-  
 ent d'une quittance écrite sur parchemin que j'ai en original. —  
 nances du 7 décembre 1400, du 3<sup>e</sup> octobre 1400, du mois de  
 27, relatives à la marine. Voyez aussi les autres notes du *Marin*.  
 histoire des grands officiers de la Couronne par le père Anselme ;  
 e de Jean de Troyes, années 1468, 1477 ; Histoire de Charles VII  
 Chartier, année 1411. — 17. Mémoires de Miraulmont, chap.  
 ; Dutillet, Recueil des rois de France, De l'amiral. Ces amiraux  
 servaient aussi sur terre ; c'étaient aussi de grands seigneurs.  
 usieurs vice-amiraux étaient aussi de grands seigneurs. — 19.  
 e de Jean de Troyes, année 1479 ; Histoire de Louis XI par Du-  
 rée 1473 et pièces justificatives. — 20. Institué par Louis XI, en  
 e 22 décembre 1476.

us les vaisseaux que représentent les miniatures des manuscrits  
 sont bordés de galeries. — 22. Même observation pour les sculp-  
 la proue. — 23. « Plus, le grand arbre neuf lié et enginé de sarcoye...  
 de ladite nef avec les gros mas, arbre de poupe et de proue gar-  
 ur sarcoyes... » Sixième volume des Ordonnances de Henri II, ma-  
 déjà cité, folios 20<sup>r</sup>, 205. — 24. « Premièrement le corps de la-  
 nommée *Sainte Marie* dicte la *Grande Maistrasse* en toute bonté,

fresche, hors de carene, amplement jusques au premier redon, et dessus de l'eau de plomb, clouée de cloux de bronze forts et referrés. Ibidem, folio 200. — 25. « ... Une autre caraque qu'il faict faire promptement du plus de vingt mil quintaux... » Ibidem, folio 203. — 26. sire Pantaleon Genevoys a estimé le corps de la dicte nef de trois mil cinq cens escuz d'or au soleil, disant qu'elle est nef de port et de port quatorze cens boites. » Ibidem. — 27. Recueil de l'Amiral, dispositions des ordonnances relatives au tonnage. — Ibidem, Registres du Parlement aux Memoriaux cités à la note 22 de l'ordonnance d'Amboise, avril 1562, art. 60, le rapport du nombre hommes à celui des tonneaux du vaisseau était de un à deux et demi, mais sur les vaisseaux armés en guerre il était d'un à un. — L'Histoire de Louis XII par d'Auton, année 1507. — 29. Voyez au L. l'Eltre LXXX, texte et notes. — 30. « ... Plus deux treuils et un perroquet, plus la voile de la mejanne, la voile de la rentre-neychant, la voile de la civadiere, le boursiet de la hune de proue. » Sommaire l'une des ordonnances de Henri II, folio 200, manuscrit de la cit.

31. « Plus le fournement de toute la forge et quatre douzains de bibles à feu... » Ibidem, folio 201. — 32, 33. Le Vergier d'Armes. — André de Lavigne, Histoire de Louis XII par d'Auton, année 1507 de 44, 45, 46. — 34. Histoire de Louis XII par d'Auton, année 1507 de 45. — 35. Journal de Christophe Colomb. — 36, 37. Sphère de Simon Stevin, Paris, 1500, lib. 1<sup>re</sup>. — 38. Histoire de Gènes, année 1501. — 39. Commentaire sur l'Itinéraire d'Antonin par Jérôme Sarrazin.

40. Histoire de la première découverte des Canaries par Pierre Bontemps religieux de Saint-François, et Jean Leverrier, prêtre, édition de 1680, même, Paris, 1680, dernier chapitre. — 42. Voyez le portrait de Christophe Colomb Genevoys, dans le livre intitulé le Voyage de Christophe Colomb, Navigation d'Henrico l'espice, un vol. in-8, imprimé à l'Escole de France, 4<sup>e</sup> navigation, chap. 1<sup>er</sup>. — 43. Légens de Verdun de Vauquelin, chap. 30. — 44. Voyez dans le Nouveau Monde, note à l'expédition de 1492, note, à la 5<sup>e</sup> navigation, le chap. Estuilles de celuy pour l'expédition. — 45. Herodote, liv. — 46. Les Decades d'Asia par Jean des Barres, de Visey vers la fin du quinzième siècle. — 47. Histoire des premiers établissements des Européens dans les Indes orientales. — 48. Traité de Tartares par Bergeron, § 20. — 49. Traité de la Navigation et de la Navigation, Paris, 1629, p. 16. — 50. « A Jehan Poacher, la somme de xxv liv. xv solz, pour trente-sept aulnes et demi de semé de taffetas rouge et jaune, pour faire un autre estendart, mi parti d'or et de rouge, long de quinze aulnes, pour servir à la dicte nef, à l'usage d'autres nefes et navires de l'armée, pour se approcher, arrester ou aller avant... » Compte de Jehan Perresson, manuscrit déjà cité, voyez aussi la note 42 de l'Artiste.

51. Mémoires de Marin de Bellay, année 1543. — 52. Elles sont citées dans le recueil intitulé : Les Us et Coutumes de la mer, Rouen, 1492. — 53. Elles sont imprimées dans le même recueil. — 54. Traité de 3<sup>e</sup> mai 1492 entre Charles VIII et Henri VII roi d'Angleterre, autre traité entre ces deux rois, du 24 mai 1497. Ces deux traités sont imprimés dans les Histoirs de Charles VIII recueillies par Godefroy. — 55. Traité de la roi d'Angleterre et le duc de Bretagne, du 11 juillet 1440, cité dans l'Histoire de Bretagne par dom Morice. — 56. « A Jehan Poacher, la somme de xxxvii liv. x solz, pour quinze aulnes de taffetas rouge, dix trompettes de la dicte nef... » Compte de l'expédition, manuscrit déjà cité. — 57. Ordonnance d'Abbeville du mois de juillet 1517, art. 28 et 31. — 58. Ibidem, art. 30. — 59. « Loys... faictes payer à deux ans

**Nel** Loys de Bigars, chevalier seigneur de Lalonde, naguères commis-  
saire ordonné sur la fait des vivres des armées de mer, la somme de qua-  
tre cents livres pour luy aider a supporter la despense que faire lui a con-  
venu en faisant lad. commission... ou il s'est transporté pour faire les prix  
et marché des vivres... aussi pour avoir eu l'œil que aucuns abbuz, pillé-  
ries et harrecins n'y fussent commis... Donné a Bloys, le xxviii<sup>e</sup> jour de  
janvier M. v. c. et xiii. » J'ai l'original de ces lettres, signées de la main  
de Louis XII. — 60. « Sachent tuit que je Guillaume Chaman, lieutenant  
de noble homme Guillaume de Floques, escuyer maistre des portz de la  
sénéchaussée de Beaucaire, au port d'Aigues-Mortes, confesse avoir eu et  
reçu... le xxv<sup>e</sup> d'avril M. ccc. xxxiv... » Ainsi commence une quittance  
écrite sur parchemin, que j'ai.

61. « Pour la despense de la carene tant en... gages d'officiers et au-  
tres choses nécessaires ainsi qu'il appert par le livre de l'escripvain, mon-  
tent a la somme de cinq mil quatre-vingt-six escuz trente-six solz tour-  
noys... » Sixième volume des ordonnances de Henri II, folio 204, manus-  
crit déjà cité. — 62. J'ai des inventaires du sacriste du seizième siècle où  
sont mentionnés des calices d'étain, a plus forte raison y en avait-il au  
quinzième siècle, et surtout sur les navires. Cependant les riches vais-  
seaux avaient des calices en argent : « Plus... à dire la messe avec  
son calice d'argent... » Sixième volume des ordonnances de Hen-  
ri II, folio 204, manuscrit déjà cité. — 63. « A Jehan de Poncher, mar-  
chand auant la cour, la somme de ccc lxxv livres, pour cent cinquante  
aulnes de taffetas, large c'est assavoir soixante-quatre aulnes de taffetas  
rouge et soixante-quatre aulnes de taffetas jaune pour faire un grand es-  
tendard, appelle Flandre, mi parti, de cinquante aulnes de long, pour  
estre estre attaché a une grande lance, qui doit estre mise et plantée au  
haut de hune de la dicte nef... » Compte de Jehan Perresson, manuscrit  
déjà cité. — 64. La France avait de nombreuses armées de terre au quin-  
zième siècle, mais elle n'avait pas de marine : Histoire de France. — 65.  
Regis res du Conseil d'état, du 13 décembre 1629, 7 mai 1644 et 4 mars  
1654... les extraits relatifs aux anciens droits d'amirauté des sei-  
gneurs sont imprimés dans les Us et Coutumes de la mer déjà cités, voyez  
aussi les Mémoires de Miraulmont, chap. Amirauté, où est citée une or-  
donnance de 1570 qui défend aux seigneurs de s'intituler amiraux en  
leurs terres — 66. L'abbé de Saint-Michel-en-l'Air et l'abbé de Jardi  
avaient des droits d'amirauté. Ibidem. — 67. Histoire de l'Europe, His-  
toire de France, Historiens contemporains, et notamment Comines. — 68.  
Ibidem. Voyez les autres notes du *Marin*. — 69. Ordonnance d'Abbeville,  
juillet 1517, art. 28. — 70. Chroniques de Jean de Troyes, année 1464;  
Histoire de Charles VII par Alain Chartier, année 1451.

71. Les Us et Coutumes de la mer, déjà cités, Commentaires sur les  
jugemens d'Oleron, art. Pêche des baleines. — 72. Registres du Parle-  
ment, 16 janvier 1495, 22 janvier 1507. — 73. Le commerce et la marine  
militaire avaient nécessairement dû être concentrés dans la Méditerranée  
jusqu'à l'époque où les Espagnols découvrirent l'Amérique et où les Por-  
tugais doublèrent le cap de Bonne-Espérance. — 74, 75. Voyez les  
nombreuses relations du siège de Constantinople dans les auteurs contem-  
porains et leurs longs chapitres de l'année 1453. — 76. Recueil des lois  
par Fontanon, tit. Amiral. — 77, 78. Mémoires de Miraulmont, chap.  
Amirauté. — 79. « Messire Jherosime Dorio, gentilhomme de Gennes, a  
dict... que la dicte nef est de six ans, qui est la moitié du service qu'elle  
peult faire... » Sixième volume des ordonnances de Henri II, manuscrit  
déjà cité, folio 204. — 80. Recueil des lois par Fontanon, ordonnance re-  
lative à la marine, février 1543, art. 28.

**HISTOIRE XXV. — LE PARASITE. — 1.** J'ai un grand soulier de 20 sters ou revues militaires. Je me contenterai d'en citer une du 14<sup>me</sup> 142 dont le titre est. *Compagnie et revenu du comte de Fies* 1 y a 1000 valiers et cent deux feuyers. — 2. Registres du Parlement, 21 1406, Taxation des droits de l'église de Chateaufort. « Pour permis chefs d'hostel d'aler se marier hors la paroisse, xx sols et de chascun pucelle un pichaud d'avoine a la mesure de Bourbon-Lanc. et de 2 liues. » — 3. Voyez la note 1. — 4. Glossaire du Brail 1402 1403 1404 1405, vo. *chapeau de roses*. — 5. Voyez la note 24, Ducange, 1406. — 6. Petite collégiale dans l'enceinte du château de Planet, Mémoires historiques de Champagne par Baugier, chap. Evêché de Troyes. — 7. Existe un grand et tres grand nombre de manuscrits la comte le Roy de Montauban ou des quatre fils d'Annon. Un des plus beaux est dans la Bibliothèque de l'Arsenal, déjà cité. A tous les chapitres 1000 1406 quatre filz Aynant, vous voyez a la miniature qui est au dessus de la page toujours montes tous sur le même cheval, toujours tous vus les mêmes chausses de même. Ce manuscrit est du milieu du 15<sup>me</sup> 1406. — 8. *Sermones Menors*, feria 4 post 1 dominicum Quadragesime, et 1406 1407 Quadragesima. — 9. Mémoires de Fleuranges, Prévôt de la paroisse de Conner. — 10. Histoire du Languedoc par dom Vasselles, preface, page 147.

11. Histoires de Charles VIII recueillies par Godefroy, Prevois, lettres du duc d'Orléans a madame de Bourbon. — 12. Histoire de Louis XI, lettres aux autres personnes. — 13. Mémoires de Fleury, 1406 1407 légés du grand fauconnier. — 14. *Chapitres*, no. 3, 1406 1407 1408. — 15. Ordonnances du 4 mars 1578, et du mois de fevrier 1583, relatives a la taxation des anciennes ordonnances sur les oblaits. — 16, 17. Histoire de Rheims par M. Gerniez, chap. 6, sect. Le sacre. — 18. Histoire écrite sur une longue bande de parchemin; elle est signée 1406 1407 un paraphe figurant un boucle de chiffre vertical. Du reste, les autres pièces signées par Jacques l'Éclair et sont pour les autres pour ma part, j'en possède trois. — 19. Chronique de Jean 1406 1407 1475. — 20. *Sermones O. vern Mithard*, feria 4 ante 1 dominicum 1406 1407.

21. Art. 117 de l'ancienne coutume de Sens. — 22. Histoire de la 1406 1407 1408 1409 1410 1411 1412 1413 1414 1415 1416 1417 1418 1419 1420 1421 1422 1423 1424 1425 1426 1427 1428 1429 1430 1431 1432 1433 1434 1435 1436 1437 1438 1439 1440 1441 1442 1443 1444 1445 1446 1447 1448 1449 1450 1451 1452 1453 1454 1455 1456 1457 1458 1459 1460 1461 1462 1463 1464 1465 1466 1467 1468 1469 1470 1471 1472 1473 1474 1475 1476 1477 1478 1479 1480 1481 1482 1483 1484 1485 1486 1487 1488 1489 1490 1491 1492 1493 1494 1495 1496 1497 1498 1499 1500 1501 1502 1503 1504 1505 1506 1507 1508 1509 1510 1511 1512 1513 1514 1515 1516 1517 1518 1519 1520 1521 1522 1523 1524 1525 1526 1527 1528 1529 1530 1531 1532 1533 1534 1535 1536 1537 1538 1539 1540 1541 1542 1543 1544 1545 1546 1547 1548 1549 1550 1551 1552 1553 1554 1555 1556 1557 1558 1559 1560 1561 1562 1563 1564 1565 1566 1567 1568 1569 1570 1571 1572 1573 1574 1575 1576 1577 1578 1579 1580 1581 1582 1583 1584 1585 1586 1587 1588 1589 1590 1591 1592 1593 1594 1595 1596 1597 1598 1599 1600 1601 1602 1603 1604 1605 1606 1607 1608 1609 1610 1611 1612 1613 1614 1615 1616 1617 1618 1619 1620 1621 1622 1623 1624 1625 1626 1627 1628 1629 1630 1631 1632 1633 1634 1635 1636 1637 1638 1639 1640 1641 1642 1643 1644 1645 1646 1647 1648 1649 1650 1651 1652 1653 1654 1655 1656 1657 1658 1659 1660 1661 1662 1663 1664 1665 1666 1667 1668 1669 1670 1671 1672 1673 1674 1675 1676 1677 1678 1679 1680 1681 1682 1683 1684 1685 1686 1687 1688 1689 1690 1691 1692 1693 1694 1695 1696 1697 1698 1699 1700 1701 1702 1703 1704 1705 1706 1707 1708 1709 1710 1711 1712 1713 1714 1715 1716 1717 1718 1719 1720 1721 1722 1723 1724 1725 1726 1727 1728 1729 1730 1731 1732 1733 1734 1735 1736 1737 1738 1739 1740 1741 1742 1743 1744 1745 1746 1747 1748 1749 1750 1751 1752 1753 1754 1755 1756 1757 1758 1759 1760 1761 1762 1763 1764 1765 1766 1767 1768 1769 1770 1771 1772 1773 1774 1775 1776 1777 1778 1779 1780 1781 1782 1783 1784 1785 1786 1787 1788 1789 1790 1791 1792 1793 1794 1795 1796 1797 1798 1799 1800 1801 1802 1803 1804 1805 1806 1807 1808 1809 1810 1811 1812 1813 1814 1815 1816 1817 1818 1819 1820 1821 1822 1823 1824 1825 1826 1827 1828 1829 1830 1831 1832 1833 1834 1835 1836 1837 1838 1839 1840 1841 1842 1843 1844 1845 1846 1847 1848 1849 1850 1851 1852 1853 1854 1855 1856 1857 1858 1859 1860 1861 1862 1863 1864 1865 1866 1867 1868 1869 1870 1871 1872 1873 1874 1875 1876 1877 1878 1879 1880 1881 1882 1883 1884 1885 1886 1887 1888 1889 1890 1891 1892 1893 1894 1895 1896 1897 1898 1899 1900 1901 1902 1903 1904 1905 1906 1907 1908 1909 1910 1911 1912 1913 1914 1915 1916 1917 1918 1919 1920 1921 1922 1923 1924 1925 1926 1927 1928 1929 1930 1931 1932 1933 1934 1935 1936 1937 1938 1939 1940 1941 1942 1943 1944 1945 1946 1947 1948 1949 1950 1951 1952 1953 1954 1955 1956 1957 1958 1959 1960 1961 1962 1963 1964 1965 1966 1967 1968 1969 1970 1971 1972 1973 1974 1975 1976 1977 1978 1979 1980 1981 1982 1983 1984 1985 1986 1987 1988 1989 1990 1991 1992 1993 1994 1995 1996 1997 1998 1999 2000 2001 2002 2003 2004 2005 2006 2007 2008 2009 2010 2011 2012 2013 2014 2015 2016 2017 2018 2019 2020 2021 2022 2023 2024 2025 2026 2027 2028 2029 2030 2031 2032 2033 2034 2035 2036 2037 2038 2039 2040 2041 2042 2043 2044 2045 2046 2047 2048 2049 2050 2051 2052 2053 2054 2055 2056 2057 2058 2059 2060 2061 2062 2063 2064 2065 2066 2067 2068 2069 2070 2071 2072 2073 2074 2075 2076 2077 2078 2079 2080 2081 2082 2083 2084 2085 2086 2087 2088 2089 2090 2091 2092 2093 2094 2095 2096 2097 2098 2099 2100 2101 2102 2103 2104 2105 2106 2107 2108 2109 2110 2111 2112 2113 2114 2115 2116 2117 2118 2119 2120 2121 2122 2123 2124 2125 2126 2127 2128 2129 2130 2131 2132 2133 2134 2135 2136 2137 2138 2139 2140 2141 2142 2143 2144 2145 2146 2147 2148 2149 2150 2151 2152 2153 2154 2155 2156 2157 2158 2159 2160 2161 2162 2163 2164 2165 2166 2167 2168 2169 2170 2171 2172 2173 2174 2175 2176 2177 2178 2179 2180 2181 2182 2183 2184 2185 2186 2187 2188 2189 2190 2191 2192 2193 2194 2195 2196 2197 2198 2199 2200 2201 2202 2203 2204 2205 2206 2207 2208 2209 2210 2211 2212 2213 2214 2215 2216 2217 2218 2219 2220 2221 2222 2223 2224 2225 2226 2227 2228 2229 2230 2231 2232 2233 2234 2235 2236 2237 2238 2239 2240 2241 2242 2243 2244 2245 2246 2247 2248 2249 2250 2251 2252 2253 2254 2255 2256 2257 2258 2259 2260 2261 2262 2263 2264 2265 2266 2267 2268 2269 2270 2271 2272 2273 2274 2275 2276 2277 2278 2279 2280 2281 2282 2283 2284 2285 2286 2287 2288 2289 2290 2291 2292 2293 2294 2295 2296 2297 2298 2299 2300 2301 2302 2303 2304 2305 2306 2307 2308 2309 2310 2311 2312 2313 2314 2315 2316 2317 2318 2319 2320 2321 2322 2323 2324 2325 2326 2327 2328 2329 2330 2331 2332 2333 2334 2335 2336 2337 2338 2339 2340 2341 2342 2343 2344 2345 2346 2347 2348 2349 2350 2351 2352 2353 2354 2355 2356 2357 2358 2359 2360 2361 2362 2363 2364 2365 2366 2367 2368 2369 2370 2371 2372 2373 2374 2375 2376 2377 2378 2379 2380 2381 2382 2383 2384 2385 2386 2387 2388 2389 2390 2391 2392 2393 2394 2395 2396 2397 2398 2399 2400 2401 2402 2403 2404 2405 2406 2407 2408 2409 2410 2411 2412 2413 2414 2415 2416 2417 2418 2419 2420 2421 2422 2423 2424 2425 2426 2427 2428 2429 2430 2431 2432 2433 2434 2435 2436 2437 2438 2439 2440 2441 2442 2443 2444 2445 2446 2447 2448 2449 2450 2451 2452 2453 2454 2455 2456 2457 2458 2459 2460 2461 2462 2463 2464 2465 2466 2467 2468 2469 2470 2471 2472 2473 2474 2475 2476 2477 2478 2479 2480 2481 2482 2483 2484 2485 2486 2487 2488 2489 2490 2491 2492 2493 2494 2495 2496 2497 2498 2499 2500 2501 2502 2503 2504 2505 2506 2507 2508 2509 2510 2511 2512 2513 2514 2515 2516 2517 2518 2519 2520 2521 2522 2523 2524 2525 2526 2527 2528 2529 2530 2531 2532 2533 2534 2535 2536 2537 2538 2539 2540 2541 2542 2543 2544 2545 2546 2547 2548 2549 2550 2551 2552 2553 2554 2555 2556 2557 2558 2559 2560 2561 2562 2563 2564 2565 2566 2567 2568 2569 2570 2571 2572 2573 2574 2575 2576 2577 2578 2579 2580 2581 2582 2583 2584 2585 2586 2587 2588 2589 2590 2591 2592 2593 2594 2595 2596 2597 2598 2599 2600 2601 2602 2603 2604 2605 2606 2607 2608 2609 2610 2611 2612 2613 2614 2615 2616 2617 2618 2619 2620 2621 2622 2623 2624 2625 2626 2627 2628 2629 2630 2631 2632 2633 2634 2635 2636 2637 2638 2639 2640 2641 2642 2643 2644 2645 2646 2647 2648 2649 2650 2651 2652 2653 2654 2655 2656 2657 2658 2659 2660 2661 2662 2663 2664 2665 2666 2667 2668 2669 2670 2671 2672 2673 2674 2675 2676 2677 2678 2679 2680 2681 2682 2683 2684 2685 2686 2687 2688 2689 2690 2691 2692 2693 2694 2695 2696 2697 2698 2699 2700 2701 2702 2703 2704 2705 2706 2707 2708 2709 2710 2711 2712 2713 2714 2715 2716 2717 2718 2719 2720 2721 2722 2723 2724 2725 2726 2727 2728 2729 2730 2731 2732 2733 2734 2735 2736 2737 2738 2739 2740 2741 2742 2743 2744 2745 2746 2747 2748 2749 2750 2751 2752 2753 2754 2755 2756 2757 2758 2759 2760 2761 2762 2763 2764 2765 2766 2767 2768 2769 2770 2771 2772 2773 2774 2775 2776 2777 2778 2779 2780 2781 2782 2783 2784 2785 2786 2787 2788 2789 2790 2791 2792 2793 2794 2795 2796 2797 2798 2799 2800 2801 2802 2803 2804 2805 2806 2807 2808 2809 2810 2811 2812 2813 2814 2815 2816 2817 2818 2819 2820 2821 2822 2823 2824 2825 2826 2827 2828 2829 2830 2831 2832 2833 2834 2835 2836 2837 2838 2839 2840 2841 2842 2843 2844 2845 2846 2847 2848 2849 2850 2851 2852 2853 2854 2855 2856 2857 2858 2859 2860 2861 2862 2863 2864 2865 2866 2867 2868 2869 2870 2871 2872 2873 2874 2875 2876 2877 2878 2879 2880 2881 2882 2883 2884 2885 2886 2887 2888 2889 2890 2891 2892 2893 2894 2895 2896 2897 2898 2899 2900 2901 2902 2903 2904 2905 2906 2907 2908 2909 2910 2911 2912 2913 2914 2915 2916 2917 2918 2919 2920 2921 2922 2923 2924 2925 2926 2927 2928 2929 2930 2931 2932 2933 2934 2935 2936 2937 2938 2939 2940 2941 2942 2943 2944 2945 2946 2947 2948 2949 2950 2951 2952 2953 2954 2955 2956 2957 2958 2959 2960 2961 2962 2963 2964 2965 2966 2967 2968 2969 2970 2971 2972 2973 2974 2975 2976 2977 2978 2979 2980 2981 2982 2983 2984 2985 2986 2987 2988 2989 2990 2991 2992 2993 2994 2995 2996 2997 2998 2999 3000 3001 3002 3003 3004 3005 3006 3007 3008 3009 3010 3011 3012 3013 3014 3015 3016 3017 3018 3019 3020 3021 3022 3023 3024 3025 3026 3027 3028 3029 3030 3031 3032 3033 3034 3035 3036 3037 3038 3039 3040 3041 3042 3043 3044 3045 3046 3047 3048 3049 3050 3051 3052 3053 3054 3055 3056 3057 3058 3059 3060 3061 3062 3063 3064 3065 3066 3067 3068 3069 3070 3071 3072 3073 3074 3075 3076 3077 3078 3079 3080 3081 3082 3083 3084 3085 3086 3087 3088 3089 3090 3091 3092 3093 3094 3095 3096 3097 3098 3099 3100 3101 3102 3103 3104 3105 3106 3107 3108 3109 3110 3111 3112 3113 3114 3115 3116 3117 3118 3119 3120 3121 3122 3123 3124 3125 3126 3127 3128 3129 3130 3131 3132 3133 3134 3135 3136 3137 3138 3139 3140 3141 3142 3143 3144 3145 3146 3147 3148 3149 3150 3151 3152 3153 3154 3155 3156 3157 3158 3159 3160 3161 3162 3163 3164 3165 3166 3167 3168 3169 3170 3171 3172 3173 3174 3175 3176 3177 3178 3179 3180 3181 3182 3183 3184 3185 3186 3187 3188 3189 3190 3191 3192 3193 3194 3195 3196 3197 3198 3199 3200 3201 3202 3203 3204 3205 3206 3207 3208 3209 3210 3211 3212 3213 3214 3215 3216 3217 3218 3219 3220 3221 3222 3223 3224 3225 3226 3227 3228 3229 3230 3231 3232 3233 3234 3235 3236 3237 3238 3239 3240 3241 3242 3243 3244 3245 3246 3247 3248 3249 3250 3251 3252 3253 3254 3255 3256 3257 3258 3259 3260 3261 3262 3263 3264 3265 3266 3267 3268 3269 3270 3271 3272 3273 3274 3275 3276 3277 3278 3279 3280 3281 3282 3283 3284 3285 3286 3287 3288 3289 3290 3291 3292 3293 3294 3295 3296 3297 3298 3299 3300 3301 3302 3303 3304 3305 3306 3307 3308 3309 3310 3311 3312 3313 3314 3315 3316 3317 3318 3319 3320 3321 3322 3323 3324 3325 3326 3327 3328 3329 3330 3331 3332 3333 3334 3335 3336 3337 3338 3339 3340 3341 3342 3343 3344 3345 3346 3347 3348 3349 3350 3351 3352 3353 3354 3355 3356 3357 3358 3359 3360 3361 3362 3363 3364 3365 3366 3367 3368 3369 3370 3371 3372 3373 3374 3375 3376 3377 3378 3379 3380 3381 3382 3383 3384 3385 3386 3387 3388 3389 3390 3391 3392 3393 3394 3395 3396 3397 3398 3399 3400 3401 3402 3403 3404 3405 3406 3407 3408 3409 3410 3411 3412 3413 3414 3415 3416 3417 3418 3419 3420 3421 3422 3423 3424 3425 3426 3427 3428 3429 3430 3431 3432 3433 3434 3435 3436 3437 3438 3439 3440 3441 3442 3443 3444 3445 3446 3447 3448 3449 3450 3451 3452 3453 3454 3455 3456 3457 3458 3459 3460 3461 3462 3463 3464 3465 3466 3467 3468 3469 3470 3471 3472 3473 3474 3475 3476 3477 3478 3479 3480 3481 3482 3483 3484 3485 3486 3487 3488 3489 3490 3491 3492 3493 3494 3495 3496 3497 3498 3499 3500 3501 3502 3503 3504 3505 3506 3507 3508 3509 3510 3511 3512 3513 3514 3515 3516 3517 3518 3519 3520 3521 3522 3523 3524 3525 3526 3527 3528 3529 3530 3531 3532 3533 3534 3535 3536 3537 3538 3539 3540 3541 3542 3543 3544 3545 3546 3547 3548 3549 3550 3551 3552 3553 3554 3555 3556 3557 3558 3559 3560 3561 3562 3563 3564 3565 3566 3567 3568 3569 3570 3571 3572 3573 3574 3575 3576 3577 3578 3579 3580 3581 3582 3583 3584 3585 3586 3587 3588 3589 3590 3591 3592 3593 3594 3595 3596 3597 3598 3599 3600 3601 3602 3603 3604 3605 3606 3607 3608 3609 3610 3611 3612 3613 3614 3615 3616 3617 3618 3619 3620 3621 3622 3623 3624 3625 3626 3627 3628 3629 3630 3631 3632 3633 3634 3635 3636 3637 3638 3639 3640 3641 3642 3643 3644 3645 3646 3647 3648 3649 3650 3651 3652 3653 3654 3655 3656 3657 3658 3659 3660 3661 3662 3663 3664 3665 3666 3667 3668 3669 3670 3671 3672 3673 3674 3675

pour huit plates, pour ce xiv solz viii deniers... » Compte de la mairie de Tours dernier janvier 1481, ordonnance par Lamaizière, maire; j'en ai l'original. — 35, 36. « ... Les députés des villes voisines, réunis à Tours pour parler au roy... illec furent apportez poires, noix, dragées qui coustent sans le vin xii solz vii deniers... » Compte de la mairie de Tours, ordonnance par Jean de Coutances, le 4 octobre 1480; j'en ai l'original. — 37. « Item, et pour lesquelles matières... le dict seigneur de Maille vint en ceste ville... la dicte ville lui envoya en ung jour ung présent, c'est assavoir six chappons, six perdrix, six bécasses, six oyseaulx de rivière, six cornes, deux oysons et deux levreaux... » Compte de la mairie de Tours, déjà cité. « Item à monseigneur de Maille qui vint recevoir les dictes monstres, lui fust donné à ce qu'il eut la ville pour recommandée, xii chappons, xii bécasses, iv douzaines blouettes, ung chien et ung butor, pour le tout cxvi solz, vi deniers... » Compte de la mairie de Tours, ordonnance par Lamaizière, maire, 1<sup>er</sup> février 1480; j'en ai l'original. — 38, 39. « Item au seigneur de Bremaire, pour avoir son parle de la ville... et sept quartiers de satin de Venise... » Compte de la mairie de Tours, ordonnance par le maire Jean de Coutances, le 1<sup>er</sup> avril 1479. J'en ai l'original. — 40. Les archidiacres étaient et ont été amballes de cette couleur jusqu'à la révolution.

41. Histoires de Charles VIII recueillies par Godefroy, preuves, Entrées de Charles VIII à Troyes. — 42. Descriptions de toutes les fêtes de ce temps, elles mentionnent les campanes, campanilles, campanales d'argent des harnais des chevaux. — 43. J'ai vu plusieurs miniatures des manuscrits du xv<sup>e</sup> siècle où les chiens sont drapés, housés. Je citerai entre autres la première du Beau Froissart de la Bibliothèque du Roi. — 44. Voyez la note 38 du *Sotte*. — 45. « Item six petites œuelles à fruit, pesant vi marcs ii onces... » Compte de Jean de Beaune, manuscrit déjà cité. — 46. Histoire de Charles VIII, année 1494. — 47. Description de Rhemis par M. Gerus, administration judiciaire. — 48. Historiens du temps, description des fêtes, Cérémonial français. — 49. Mémoires de Lamarche, liv. 1<sup>er</sup>, chap. 29. — 50. La miniature du chap. 136, Comment le roy de France punit le roy de Navarre, du manuscrit du Beau Froissart conservé à la Bibliothèque du Roi, vol. 1<sup>er</sup>, représente une table où les convives ont la serviette sur l'épaule.

51. Mémoires de Lamarche, livre premier, chap. 29, et liv. 2, chap. 4. — 52. Ibidem, Histoire de Charles VII par Coucy, année 1454. — 53. Mémoire de Duclercq, liv. 2, chap. 30. — 54. Histoire de Charles VII par Coucy, année 1454. — 55. Mémoires de Lamarche, liv. 1<sup>er</sup>, chap. 29. — 56. Ibidem, et liv. 2, chap. 4. — 57. Ibidem, liv. 1<sup>er</sup>, chap. 29. — 58. Mémoires de Duclercq, liv. 3, chap. 15. — 59, 60. Mémoires de Lamarche, liv. 1<sup>er</sup>, chap. 30.

61. Lettres du roi, 5 octobre 1443, relatives aux drapiers de Bourges. — 62, 63. Mémoires de Comines, liv. 1<sup>er</sup>, chap. 5. — 64. Mémoires du chevalier Bayard par le loyal serviteur, chap. 2 et chap. 3, Histoire de Louis XII par d'Auton, chap. 66, année 1501. — 65. « Item à Olivier Berthaud, pour pain blanc et pain à faire trancheurs pour le dict banquet, pour ce Lxxvi solz x deniers... » Compte de la mairie de Tours ordonnance par Jean de Coutances, maire, le 5 janvier 1479. J'en ai l'original. — 66. Cérémonial français par Godefroy, procès-verbal de la réception faite par Louis XII à l'archiduc. — 67, 68. Poésies de Martial d'Auvergne, l'Amant rendu Cordelier. — 69. Les miniatures des feuillets 34 et 35 du livre des tournois de Gruithuse, manuscrit du XV<sup>e</sup> siècle conservé à la Bibliothèque du Roi, représentant les encantes et les barrières



des lices en charpente. — 70, 71. Histoire de Louis XII par d'Anna, chap. 31, année 1507.

72. « ... Le prince doit premièrement envoyer... faire présenter... une espée rabattue de quoy on tournoye... », folio 8, verso, du manuscrit de Gruthuse, déjà cité. — 73. Mémoires de Lamarche, liv. 2, chap. 4. — 74. Ibidem; manuscrit de Gruthuse déjà cité, Comment les voyants se vont bastant par troupeaux. — 75. « ... A ce pas d'armes combattit... a course de lances. Les uns avoient pour cri de leur drapeau la Vierge les autres : *Joye au benoist Saint-Esprit!* » Manuscrit de l'Hôpital du Saint-Esprit de Dijon, déjà cité, quinzième siècle. — 76. Mémoires de Bayard, Histoire de Louis XII par d'Anna, chap. 10 et chap. 13. A la miniature du feuillet 70 du manuscrit de Gruthuse déjà cité, on voit une des dames présentant au vainqueur de la tournois un diamant qu'elle tient avec la main couverte d'un anneau. — 77. Mémoires de Lamarche, liv. 1, chap. 29, et liv. 2, chap. 4. — 80. Ibidem, liv. 1, chap. 9.

81. Au manuscrit de l'Histoire de l'Hôpital du Saint-Esprit de Dijon déjà cité, on voit une miniature copiée dans les manuscrits originaux de cet hôpital qui représente l'église avec une rangée d'armoiries au-dessus du portail. On lit dans l'encadrement : *Armoiries des treize seigneurs de Bourgogne qui se distinguèrent au fameux tournois dans les années 1443, sous les yeux de leur duc Philippe II dit le Bon.* — 82. Mémoires de Lamarche, liv. 1, chap. 29. — 83. Contes d'Entrée, 1<sup>er</sup>, p. 97. — 84. Registres du Parlement, arrêt du 13 septembre 1443 relatif à l'abbaye de Saint-Mexent. — 85. « De mesure Jehan de... pay... vint deniers l. qu'il doit chascun an de cense nappeler... d'un cep de vigne estant en plante devant le front de sa maison... Rue du Four... » Compte de recette et dépense de la ville de Paris, 1510, manuscrit déjà cité. — 86. « Des amendes de ceux qui... les chemilles et vermines des arbres de leurs vergiers et... la dictie ville... la somme de trois blancs pour le droit de la... » — 87. « Des amendes de ceux qui lient les vignes avant le... ordonné, néant pour l'an de ce present compte. » Ibidem. — 88. Chronique de Jean de Troyes, année 1465. — 89. *Sermo sancti Hieronymi sermo sabalto post 3 dominicam Adventus, sermo 33.* — 90. *Sermo sancti Hieronymi sermo feria 5 post dominicam 1 quadragesime et aliis.*

91. « Item » Regnault et Simon Bernard compagneons chasse par la frairie de Dieu et Apostres qui ont apporté la vauvellerie, bruyères et autres choses de la dictie frairie, aussi ont servi au banquet... » Lettre de fête donnée à l'Hôtel-de-Ville de Tours, ordonnance par Jean de... ces, maire, le 5 janvier 1479. J'ai l'original de ce compte. — 92. L'expression, bussard de vin, se trouve dans Rabelais, Pantagruel, 1<sup>er</sup> livre. « Le dict sergent avoit accoustume de faire par chascun an le... jour et feste de St. Saint-Georges, patron de la paroisse le dict lieu... lieu nommé le pre Malaine, proche le pre Saint-Georges, ou l'on a... coutume chascun an faire la danse et feste du dict vinage. »... faite le 19 septembre 1513, devant Arnaud Dastiches,... bailli de Sens, dans un proces entre les religieuses de Saint... Soissons et les religieuses de Bourg Fontaine. J'en possède l'original. — 93. Lettres du roi, 20<sup>e</sup> novembre 1578, relatives aux Francs... la tour du château d'Evreux. — 94. Mémoires de Couances, liv. 4, p. 15. — 95. Lettres du roi, février 1456, relatives au mesurage des... Rouen. — 96. Cette église est ainsi nommée dans les registres du...



8, 13 décembre 1629, cités dans les Us et Coutumes de la mer, jugement d'Oléron. — 97. Histoire des Capots, des Cagots, des Caqueux, *age*, v<sup>o</sup> *Cagots*; lettres du roi du 7<sup>e</sup> mai 1407, relatives aux Capots. — 98. Coutume de Richebourg, Coutume de Béarn; Histoire de Béarn par de Marca, liv. 1, chap. 16. — 99. Autre recepte pour argent qui a été mis au change... lequel argent avoit esté mis par Thomas Moutour et au prouffit de Saint-Ladre... lequel argent a esté prins pour le grant besoin de la ville, et pour ce en fait mention pour estre rapporté au Compte de recette et dépense de la ville de Noyon, année 1481, *manuscrit* déjà cité. — 100. Dictionnaire de Moréri, v<sup>o</sup> *Laval*. — 101. Lettres du roi, juin 1473, relatives aux privilèges de Beauvais.

102. *Sermones Oliverii Maillard, sermo feria 2 ante 1 dominicam Adventus*. — 103. Lettres du roi, 1143, relatives à plusieurs coutumes de Bourges. — 104. Histoire de Lyon, chap. Chevaliers de l'Arc. — 105. Ibidem, chap. de Pierre-Scise. — 106. Lettres du roi, février 1412, relatives aux éloges de Loches. — 107. « Nos chevaliers et bien amez les bourgeois de Paris. » Registres du Parlement, arrêts concernant le duc de Bourbon, 16 février 1500. — 108. *Historia Tutelensis auctore Baluato*, p. 787. — 109. Lettres du roi, août 1448, relatives aux merciers de Tournai. — 110. Histoire de Melun, De la confrérie du roi et chevaliers de Melun. — 111. *Mistes linguarum*, Glossaire de Ducange. — 112. Histoire de Rheims Geruzez, Des chevaliers arbalétriers, auxquels ont succédé les chevaliers arquebusiers.

113. Histoire de Berri par la Thaumassière, liv. 3. — 114. Histoire des religieux et militaires. — 115. Voyez la note 72. — 116. Histoire de Charles VII par Coucy, année 1453. — 117. Anciens comptes des villes. — 118. Lettres du roi, février 1328, relatives aux évêques de Laon. — 119. Chroniques de Jean de Troyes, année 1461; Cérémonial français de lefroy, chap. Entrées, fêtes.

**PROLOGE XXVI. — LE CONSEILLER D'ÉTAT.** — 1. Voyez au bas des ordonnances du quinzième siècle les noms des membres du conseil du roi. — 2. Poésies d'Olivier de Lamarche, le Triomphe des dames. — 3. Fortescue, chancelier sous Henri VI, auteur d'un ouvrage sur la Loi anglaise. — 4. Les Lunettes des princes par Jean Meschinot, Nantes 1493. — 5. Le Rosier des guerres, chap. 3. — 6. Registres du Parlement, 22 mai 1482, Mémoire de ce jour, où est rapporté le serment que fit le roi au sacre. — 7. Histoire de France, 1<sup>e</sup> siècle. — 8. Voyez les ordonnances du Louvre, ordonnances de Louis le Gros, voyez aussi les notes *Bourgeois* relatives aux premières institutions des communes. — 9. Histoire de Louis XI, Mémoires de Comines. — 10. Le clergé séculier et chargé d'âmes, Traité de droit canonique.

11. Jérôme de Prague, disciple de Jean Hus, sectaire du quinzième siècle, *Historia Hussitarum a Cortheco*. — 12. Mémoires de Miramout, comte, Requêtes de l'hôtel. — 13. Dutillet, Recueil des rois de France, Conseil privé. — 14. Ordonnances des rois de France, dites du Louvre. Voyez les noms écrits au bas de celles des premiers volumes. — 15, 16, 17, 18. Dutillet, Recueil des rois de France, Conseil privé. — 19. Chronique de Jean de Troyes, année 1463. — 20. Histoires de Charles VII recueillies par Godefroy, preuves, Lettres des rois, et notamment les relatives aux provisions de connétable données au duc de Bourbon le 2 octobre 1483.

21. Dutillet, Recueil des rois de France, Conseil privé. — 22. Éloge de Charles VII, tiré d'un manuscrit du temps, imprimé en tête de l'Histoire de ce roi par Jean Chartier, édition de Godefroy. — 23. Recueil des

états généraux, états de Tours, 1483 et 1484, Réponses  
 cahiers des états, chap. Conseil. — 24. Il y a plusieurs an  
 Charles VIII où les maîtres de requêtes se trouvent signés  
 bres du conseil. Je citerai seulement celles du 1<sup>er</sup> octobre  
 au traité entre le roi des Romains et les Flamands. Le Résult  
 cité à la note 29, est signé aussi par un maître de requêtes,  
 pour troys grandes selles pour le conseil, xxi solz vi de en  
 des menus plaisirs de la chambre, année 1491, manuscrit  
 26. Cette formule termine un fort grand nombre d'ordonnan  
 torzième et du quinzième siècle. — 27. « Charles par a p  
 roy de France, a tous ceux... nostre bien aine François d'Esp  
 du pays de Valoys en Allemagne, nousjait fait remonstres  
 sieurs pays de nostre obeissance, tant en nostre royaume qu'  
 pire y a plusieurs belles mines d'argent... » Lettres d'emp  
 mines. Formulaire de la chambre des comptes, manuscrit  
 Dauphiné étant censé aussi pays d'empire, Histoire du Dauph  
 ret, premier discours. — 28. Depuis Charles le Sage, il suit  
 — 29. Histories de Charles VIII recueillies par Godefroy, rec  
 du conseil, avec les aposuls et responses, etc., année 1484  
 de Comines, liv. 5, chap. 18, Recueil des états généraux,  
 Tours en 1468, harangue de Jean Juvenal des Ursins,  
 Tours en 1483, propositions de Jean de Retz.

31. Recueil des états généraux, états de Tours, année 1483  
 Dernière conclusion et octroy fait par les estats du roy  
 états généraux du quinzième siècle, cahier des dépenses.  
 lettres-patentes originales, sur parchemin, de Charles VII,  
 est telle. « Charles par la grace de Dieu roy de France a  
 feaulx conseillers les généraulx sur le fait et gouvernement  
 finances... Salut et dilection, nous vous mandons que par nos  
 conseiller, maistre Estienne Petit, trésorier et receveur  
 dictes finances, au dit pays de Languedoc, vous faires par  
 délivrer la somme de cinq cens livres tournois aux person  
 nommées et déclarées, laquelle somme nous leur avons  
 la distribution de l'ayde de cxvi m. l. t., a nous octroyée par  
 trois estats de nostre dit pays a l'assemblée par eux faite  
 Toulouse... pour avoir esté et tenu la main a l'octroy... et  
 assavoir a l'évesque du Puy e l., a l'évesque de Maguelone  
 au sire de Carmaing lx l., au sire de Barre lx l., a Phil  
 xx l., a Johan Chartrain x l., Donné au Vivier par  
 quinzième jour de juing l'an de grace mil cccc cinquante  
 règne le xxviii<sup>e</sup>. Par le roy en son conseil, ve la Loze  
 core des lettres patentes de Louis XI, écrites sur parchemin,  
 teneur : « Loys par la grace de Dieu roy de France a a  
 les généraulx conseillers... sur le fait des finances... nous  
 mandons... faites payer et bailler... c'est assavoir... A maist  
 Mésart, vicair de Rouen, pour le desfrayer et récompenser  
 despesnes qu'il a eues et soutenues durant icelle contraincte  
 trouver feu, toaillies, pain, vin et autres menus vivres a l'  
 piscopal de Rouen auquel hostel l'assemblée des dits estats  
 somme de trente livres tournois A Colin Ogier, baillat  
 nostre conseil au dit Rouen, pour avoir servy et garde l'ay  
 vention, la somme de douze livres tournois. Donné a  
 dixième jour de juillet, l'an de grace mil cccc quatre ving  
 nostre règne le vingtième. Par le roy, Baiconant. » — 32.  
 Parlement, 1<sup>er</sup> juillet 1471. — 36. Registres du parlement;

conseil, quinzième siècle. — 37. Enregistrement des ordonnances, France. *Ex iteratis regis mandato; Ex secundo regis mandato; Ex tertio mandato*; En obéissant aux lettres du roy *usque ad tertium jussum*, la mise à la suite des lettres de jussion, Registres du parlement, 15<sup>e</sup> siècle. — 38. Registres du parlement, mémoires, 3 septembre 1487, 16 juin 1489, etc. — 39. Histoire de Charles VII par Chartier, édition de Godefroy, année 1458, et chronique in, même année. — 40. Histoires de Charles VIII recueillies par Godefroy, preuves, Union de la baronnie de Montdobleau au comté de Flandre. — 41. Histoire de Charles VII par Alain Chartier, année 1405. — 42. Histoires de Charles VIII recueillies par Godefroy, preuves, lettres d'alliance de Charles VIII avec Marguerite de Bourgogne, sa femme et les états de Flandres. — 43. Ibidem, Ligue de la reine Anne, de Louis duc d'Orléans, du duc et de la duchesse de Bourbon. — 44. Voyez les notes de l'*Avocat* relatives à l'érection de divers parlements. — 45. Voyez dans le Recueil des États-Généraux : autres assemblées nationales, Règnes de Charles VII et de Louis XI, les chap. Assemblées des Notables. — 46. Histoire de Charles VII par Alain Chartier, édition de Godefroy, éloge de ce roi tiré d'un *livre* du temps imprimé en tête. — 47. Compte des dépenses de la reine Louis XI, manuscrit déjà cité. « A Jehan Chalory, varlet de chambre, la somme de xvi liv. xvi solz 1. que le dict seigneur lui a octroyé pour le rembourser et restituer de pareille somme que par l'ordre du dict seigneur il avait perdue et baillée du sien, pour plusieurs chascuns, robes, fenestragés, victres et autres menus ouvrages, en l'ostel de la reine à Compiègne... desquels le dict seigneur ne veut aucune mention faire... » Idem, dans d'autres articles; idem, dans d'autres articles. — 48. Histoires de Charles VIII recueillies par Godefroy, preuves, construction de Louis XI à son fils. — 49. Monuments de la monarchie française par Montfaucon, règne de Louis XII, voyez la gravure de la lettre qui représente Louis XII dictant une lettre à un de ses secrétaires. — 50. Recueil des Rois de France par Lancelot, chap. Des régences du royaume de France. — 51. Voyez la lettre de l'*Homme d'Armes* et les notes du seizième siècle relatives à l'état.

**ANNÉE XXVII — LE CLERC D'AMBASSADE.** — 1. A cette époque la France fut entièrement reconquise sur les Anglais. Histoire de France, 15<sup>e</sup> siècle. — 2. Ancienne rue de Troyes, Topographie de cette ville par Courtalon, liv. 5, noms des rues. — 3. Chronique de Jean de Troyes, année 1465. — 4. Je possède l'original de la sauve-garde accordée au duc Louis XI, en l'année 1467, à l'abbaye de Vaucle, près Laon. Dans la collection des ordonnances du quinzième siècle, se trouve un assez grand nombre de ces sauve-gardes. — 5. Une des portes de cette ville, Antiquité de Troyes par M. Arnaud, peintre, Plan de la ville de Troyes en 1465. — 6. La miniature du feuillet 100 du livre des Faits monseigneur Louis, manuscrit déjà cité, représente un pèlerin mendiant, avec une croix au chapeau. — 7. Les miniatures de ce manuscrit, de celui de Montauban, qui a aussi été déjà cité, et de bien d'autres, ont plusieurs pèlerins des bourdons de cette forme. — 8. Mémoires de Louis de Sancerre, liv. 3, chap. 1<sup>er</sup>. — 9. « Messire Miles d'Illiers, noble, extrait de la faculté de décret pendant dix-sept ans et ayant fait plusieurs ambassades en divers royaumes et conseils de la cour de France... » Registres du Parlement, 10 juin 1452. — 10.

Corps diplomatique de Dumont, tom. 3, traités depuis 1477 jusqu'à l'an 1500.

11. *Oratores*, orateurs, mot souvent employé pour *ambascioli* dans les traités en latin, ibidem — 12. Chronique de l'année 1474 — 13. Corps diplomatique de Du Pont, 15<sup>e</sup> siècle, où se trouvent les noms des ambassadeurs, avec l'état. — 14. Mémoires de Comines, liv. 5, chap. 14 — Charles VII par Jean Chartier, année 1448 — 16. Aou par Sauval, comptes de la prévôté, année 1493. — 17. Mémoires, Histoire de Louis XI, par Ducloux — 18. Discours de Louis XI, notamment dans celui de l'année 1470, cité, les articles relatifs aux messages, messagers, couriers, cheucheurs, courriers, postes, transports, occupent une grande place. A la mort de ce prince, la moitié des relais fut supprimée, Continuation du Traité de la poste par Ducloux, chap. 2. — 19. Mémoires de Ducloux, liv. 4, chap. 27 de Charles VII recueillies par Godefroy, preuves, Seigneurs, par le roy Louis XI.

21. Mémoires de Comines, liv. 5, chap. 14. — 22. Mémoires de Comines, liv. 3, chap. 37. — 23. Histoire de Charles VII par Godefroy, preuves, Mémoires de ce qu'ont besogné à Rome, selon l'roy, etc. — 24. « Reliques de la Sainte-Chapelle à l'onneur de Pologne devant le prisonnier de la cour. » Règlement, Memorial, 9 septembre 1487. — 25. Histoire de Jean Chartier, année 1457 — 26. Registres du Parlement, 17 février 1482. Ambassadeurs l'Autriche s'adressent aux seigneurs après les prélats. — 27. Ibidem, dernier novembre 1487, 1500, 14 février 1501. Si en présence des ambassadeurs plaidera en latin. — 28. Jean Chartier, Jean de Troyes, et autres historiens du temps, aux habitants ou aux articles reçus. — 29. Chroniques de Jean de Troyes, année 1469, année 1480, Mémoires de Ducloux, liv. 3, chap. 31.

31. Histoire de Paris, Histoire des villes, Histoire de la Chronique de Jean de Troyes, année 1480. — 32. « A l'heure solz quatre deniers tournois, pour vin du present de la ville et poiz et cymarres d'icele à l'ambassade de l'empereur passa par ceste dite ville, au temps de ce prisonnier de la ville de Dijon, année 1511, manuscrit de la bibliothèque de Monsieur le légat aux boches, y fuyant, y fuyant douzaines perdrix, y douzaines de chapons, y douzaines de chapons gras, y quarte de vin blanc, y quarte de vin blanc, en grantz poiz, le tout conta xxxv livres. » Compte ordonnance par Philippe de la Marzelle, 1<sup>er</sup> février 1480. J'en ai l'original. Dans d'autres manuscrits de Tours, année 1420, se trouvent aussi des articles pour ambassades. — 34. Mélanges historiques de Catel, l'histoire extraite d'un ancien livre escript environ l'an 1477 du roi, 9 janvier 1477, relative au traité avec Venise, mulaire cite à l'avant-dernière note. — 37. A la bataille de 1476, Chron. de Jean de Troyes, même année. — 38. Histoire et des états limitrophes, à la fin du XV<sup>e</sup> siècle. — 39. Ducloux, liv. 3, chap. 37. — 40. Histoire de Louis XII, par Ducloux, chap. Discours plus ample de la félicité du regne, etc.

41. Traité entre Louis XI et Maximilien d'Autriche 1482, Corps diplomatique de Dumont. — 42. Histoire de

Chartier, année 1448, année 1457; Histoire de Paris par Félibien et Sauv. liv. 18, chap. 7, année 1500. — 43. Histoire de France, Histoire d'Ecosse, notamment aux années 1424 et suivantes; Histoire de Louis VII, Histoire de Louis XI, traités d'Alliance avec l'Ecosse, aux treizième et quatorzième siècles. — 44, 45. Chronique de Jean de Troyes, année 1474. — 46. Histoire de l'empire d'Allemagne, Histoire de la Bavière. — 47. Corps diplomatique de Dumont, traités du même siècle, formule. — 48. Ibidem, ratifications. — 49. L'empereur Maximilien I<sup>er</sup> avait fait incorporer à l'Allemagne les Pays-Bas et les Bourgognes, sous le nom de cercle de Bourgogne. Il avait épousé l'héritière unique du dernier duc de Bourgogne, il était père de l'archiduc de ce mariage. — 50. La Navarre espagnole était encore unie à la Navarre française, Histoire du royaume de Navarre, quatorzième siècle. — Le Roussillon, la Cerdagne appartenaient au roi d'Aragon, Histoire de France, quatorzième siècle. — 52. Ordonnances des rois de France, treizième et quatorzième siècles, ordonnances relatives aux privilèges des marchands castillans. — 53. Histoire du Portugal, Histoire des rois, treizième et seizième siècles. — 54. Histoire de France, Histoire de Louis XII, de Louis XII : démêlés avec Ferdinand-le-Catholique roi d'Aragon. — 55. Art. 88 et 89 du traité conclu le 23 décembre 1482 entre Louis XI et l'archiduc d'Autriche, Corps diplomatique de Dumont. — Histoire de Louis XII par d'Aulon, chap. 68 année 1501. — 57. Règlement du Parlement, 5 septembre 1519 : La réception et modification des lettres de monseigneur le légat... *facultas conferendi, concedendi*, etc. — Mémoires de Comines, liv. 6, chap. 13. — 59. Chroniques de Monstrelet, année 1453.

**XXVIII. — LE SOLITAIRE.** — 1. Les miniatures des Heures d'Orléans et des manuscrits du quatorzième siècle représentent les villageois d'une cape. — 2. Ancien proverbe : Il n'a que la cape et l'épée. — 3. Frères ermites ou Augustins déchaussés, Hist. des Ordres monastiques. — 4. *Sermons Menot, sermo Dominica secunda quadragesimæ*. — 5. Il y en avait dans un grand, un très grand nombre de communes, la place de plusieurs ermitages dont plusieurs, à ma connaissance, sont tombés aux dernières secousses de la révolution. Nous chantons encore souvent les chansons où les ermites figurent tantôt d'une manière, tantôt d'une autre. — 6. Selon les anciens fabliaux, les anciennes pièces, c'était le vêtement des ermites, et il ne pouvait être autre. — 7. Nos jeunes artistes, nos jeunes papillons de la littérature, ne se doutent pas que dans des ermites Luc, Marc, Roch, étaient alors au moins aussi connus que leurs. Je ne donnerai d'autre preuve que celle de l'ermite Pierre. Lebrun est une affaire de temps et de mode. — 8. Histoire des Flamands par l'abbé Boileau, chap. 9. — 9. Il devait y avoir bien des Padouans avant le Padouan. — 10. Il y avait aussi des Padouans de fausses lettres. Voyez les Sermons de Menot, *Feria quinta, tertia dominica Quadragesimæ*.

— 11. Tous les anciens tableaux représentent les ermites avec une tête de mort et un fouet. — 12. Chronique de Monstrelet année 1401. — 13. Histoire de Charles VII par Alain Chartier, année 1407. — 14. Chronique de Monstrelet année 1407. — 15. Histoire des Flagellants par l'abbé Boileau. — 16. Sur tous ces différents faits, voyez l'Histoire de France, ou les historiens du temps.

**XXIX. — LE SOUFFLEUR.** — 1. Recherche de la transmuta-

- tion des corps. — 2. Abbaye de Troyes, voyez la Topographie de cette ville par Courtaison, liv. 4, chap. Abbaye royale des aux Nonnains. — 3. Les alchimistes se prétendaient avoir des connaissances d'Hermès, voyez les ouvrages d'Albert le Grand. Ce terme de dérision se trouve dans les plus anciens dictionnaires. — 4. Traité d'alchimie du temps. — 5. Histoire critique de Flamel, Paris, 1761, part. 1, chap. 8. — 6. Fable de la Poésie de Villon, Lai, ou rondeau sur la mort. — 7. C'est avant celui de Pâques-Flouries Journal de Paris sous Charles VII, année 1431. — 8. Histoire de Flamel, déjà citée, t. 1 et 2. — 9. Bibliothèque de Lacroix-du-Maine, article 10. — 10. Ibidem, voyez les ouvrages qu'il a laissés ou qu'il n'en a pas. J'ai un manuscrit d'alchimie intitulé *Le livre des Regimes, plénice de Nicolas Flamel*. Le langage m'a semblé à peu près pendant je n'oserais assurer que cet ouvrage n'est pas apocryphe. — 11. Poésies de Villon, Rondeau sur la Mort. — 12. Histoire par Félibien et Lobineau, preuves, ordonnance de Charles VII, 1493, relatives aux gages de la chambre des comptes. — 13. Ces maisons du quinzième siècle subsistent encore dans le tiers de Paris. — 14. Il y a encore beaucoup de bâtons de la même espèce, avant la révolution il y en avait bien davantage. — 15. La police par Delamare, liv. 1, tit. 7, chap. 2, chap. 3, et premières enceintes. — 16. Ibidem, chap. 4, et plan de Philippe-Auguste. — 17. Le compte du domaine de Paris manuscrit déjà cité, mentionne à plusieurs feuillets cette enceinte comme étant en partie ruinée, rasée, et en partie subsistant de pauvres gens. « De Jehan Ferrand, demourant à Paris de Jehan de l'Estant... entre l'arche dorée et le galier de la rivière de Seine, xx solz de cens par an... Des herbes de Roger, pour le logis de l'ancienne porte Saint-Honore et des murs... » — 18, 19, 20. Traité de la police par Delamare, liv. 1, tit. 7, chap. 5 et 6, plans des enceintes depuis Charles le Sage jusqu'à Charles V. — 21. Plan de Paris appelé le plan de la police, ou de la ville, par Delamare, liv. 1, tit. 7, chap. 5. — 22. Traité de la police par Delamare, liv. 1, tit. 7, chap. 4. — 23. « De la pescherie de la ville... entre les palis de la chausse qui traverse la rivière de Seine du chantier du roy et le trou puits, xx solz... » Compte du domaine de Paris, année 1489, manuscrit déjà cité. — 24. Tous les bâtiments publics étaient portés à cette chambre... » 149 du *Financier*. — 25. « De la pescherie des grains de la ville... de la pescherie des pourpres estant au dedans de la ville joignant de la tour du chasteau de boys qui tient Jehan de la chœur à la verge... xxv solz... » Compte du domaine de Paris, 1489, manuscrit déjà cité. — 26. « ... Des herbes de la fosse de la diete ville, dedans et dehors, avec le bois... » Ibidem. — 27. « Paturage des fosses... somme totale six livres quatre deniers... » Ibidem. — 28. Histoire de France, règne de Louis XI. — 29. Paris a toujours été principalement du nord : anciens plans de cette ville déjà cités. — 30, 31, 32. Traité de la police par Delamare, liv. 1, tit. 7, plans 5 et 6 de Paris. — 33. Chronique de Jean de Troyes, 1474. — 34. Ibidem, année 1475, Journal de Paris sous Charles VII, année 1412. — 35. Chronique de Jean de Troyes.

de France, règne de Charles VII. — 37. Ibidem, règnes Louis XI, et de Charles VIII. — 38. Antiquités de Paris 7, chap. Hôtels, Compte de la prévôté — 39, 40. Chronique de Troyes, années 1464, 1463, 1467 et autres.

de Paris par Félibien et Lobineau, liv. 13, chap. 14. — 41, octobre 1413, relatives à l'Etape au vin de Paris. — 42, février 1413, relatives aux échevins de Paris — 43. Ibidem par Félibien et Lobineau, liv. 13, chap. 12. — 43. Ibidem treize premiers chapitres, voyez aussi les lettres du roi, relatives à la juridiction des échevins de Paris. — 46. Ordonnances de Paris relatives à la police, citées dans les notes — 47. Antiquités de Paris par Sauval, comptes et ordonnances de Paris, xiv<sup>e</sup> et xv<sup>e</sup> siècles. — 48. Ibidem, mêmes années vers la fin du quinzième siècle la ville de Paris avait son prévôt, séparé de celui de la prévôté, qu'administraient le prévôt et les échevins. J'en ai le compte original de l'année déjà cité, mais à peine était-il comparable à un des chapitres de la prévôté proprement dite. — 49. Histoire de Paris par Lobineau, liv. 13, chap. 9. — 50. Ibidem, preuves, chapitre l'Hôtel-de-Ville de Paris, Ordonnances royales sur le règlement de la prévôté des marchands et échevins de la ville 1582, in-4<sup>o</sup>, chapitres De l'élection du prévôt, De la réformation des marchands, De l'exécution des sentences des marchands, Des privilèges donnés aux prévôts des marchands

et des chartes et privilèges des archers de Paris par 1667; lettres de Charles VIII, novembre 1483, relatives à la ville de Paris, autres lettres, de Louis XI, septembre 1461, relatives à cette ville. — 53. Chronique de Jean de Troyes, années 1464, 1463, 1467. — 53. « Pour vi onces de vin au prix de vii liv. xvi solz ix deniers parisis... Pour une lance dans laquelle ont été offerts les jeus de cuivre marqués de la dite ville... » Compte du domaine de Paris, année déjà cité, il y a un grand nombre d'autres articles pour l'Hôtel-de-Ville. — 56. Antiquités de Paris par Sauval, chapitre l'Hôtel-de-Ville. — 57. Ibidem, même chap., et Compte de la ville de Paris 1474. — 58. Ibidem, liv. 9, chap. Hôtel-de-Ville. — 59. Ibidem, février 1413, relatives aux échevins de Paris. — 60. Ibidem — 61. Ibidem, art. 444. — 62. Ibidem, chap. Marchandises

et de la ville et vil d'habitudes; la seule grande rue méridionale bouchait dans la rue Saint-Martin; la principale route du nord aussi, voyez, dans le Traité de police par Delamare, chapitre des rues de Paris — 64. Leçons de la Nauche, liv. 2, chap. 6. — 65. Traité de la police par Delamare, liv. 3, tit. 23, chap. 7. — 66. Ibidem, feria 3 dominica 3 Adventus. — 67. Ibidem, feria 6 dominica 3 Adventus. — 68. Ibidem, feria 2 dominica 1 Adventus. — 69. Ibidem, feria 3 dominica 3 Adventus. — 70. Ibidem, feria 6 dominica 3 Adventus. — 71. Ibidem, titre Des criées et subhastations; Glossaire de Paris par Laurière, v<sup>o</sup> Pannocceus.

de Paris par Sauval, Comptes de la prévôté, année 1484. — 72. Ibidem, Traité de la police par Delamare, liv. 6, tit. 4.

Chronique de Jean de Troyes, année 1467. — 74. Le manuscrit déjà cité offre plusieurs intérieurs de ville où les rues sont ainsi disposées. Je pourrais citer encore bien des



provis. année 1465 et 1466.  
Initives à la juridiction des échevins de  
art. 671. — 102. Ibidem, art. 668 et 669.  
— 104. Ibidem, art. 228. — 105. Ibidem,  
art. 246.

107. Chronique de Jean de Troyes, au  
rale de d'Aubigné, tom. 1<sup>re</sup>, liv. 2, chap.  
Jean de Troyes, année 1465.

111. « Monseigneur le dauphin... les  
églises de Paris toutes ensemble depuis  
de nuit... » Registres du Parlement, t. 1, p. 10.  
Chroniques de Monstrelet, an. 1461.  
Charles VI et sous Charles VII, années 1461  
née 1418. — 115. Histoire de France, règ.  
— 116. Chroniques de Monstrelet, an.  
de Jean de Troyes, année 1461. — 119.  
120. Registres du Parlement, 27 janvier  
cordée aux membres du Parlement par le  
ral des Cordeliers, de se faire enterrer dans  
de Rouen par Amiot, troisième partie,  
un recueil manuscrit de divers actes de  
Troyes, déjà cité, art. 105 et 106.

## DU XV<sup>e</sup> SIÈCLE.

- p. Des voitures et des montures usitées à Paris. — 12. *du Commissionnaire*. — 127. Chronique de Monstrelet, année 1407. — 129. Chroniques de Jean de Troyes, année 1475. — 129. Chronique de Monstrelet, année 1407; Chronique de Jean de Troyes, année 1407. L'en defend de par le roy et monseigneur le prévost a toutes personnes que nul ne se tienne dorénavant par ceste ville de Paris, sans, depuis l'eure de neuf heures au soir sur peine de prison et d'arbitraire .. » Ordonnance du prévôt de Paris, 6 septembre 1483, même petit, manuscrit du quinzième siècle, conservé aux archives de la ville.
- . Histoire de Charles VII par Alain Chartier, année 1407. — 132. *Costumes de Paris* par Sauval, *Comptes de la prévôté*, année 1463. — 133. *Registres du Parlement*, *Registres des ordonnances*, ordonnance de Charles VII, 20 octobre 1508, relative à la fixation du prix des vivres et de leur paiement : « Ez hostelleries où ceux qui nous suyvent sont obligez payer excessives sommes par une exaction qu'ilz appellent belle chière... la taux et prix, vouions si bien estre spécifiiez par le menu que de n'en puisse venir... » — 134. « Commande la cour au prévost de Paris... que ilz fassent amener vivres, poulailles, sauvagines ex lieux d'alentour... comme à la Cossonnerie, à la porte de Paris, la porte de la Vierge, le Petit-Pont... » Règlement fait par le Parlement sur la police des vivres, le 6 sept. 1483, Livre rouge neuf, manuscrit conservé aux archives du royaume. — 135. « Et le poisson aux Pierres à poisson... » — 136. « Et les œufs, fromages et beurre au cimetière Saint-Jacques, à la rue Neuve-Nostre-Dame... » Ibidem. — 137. Il y a seulement quelques années que les anciennes portes de cette halle ont été démolies.
- . *Antiquités de Paris* par Sauval, *Comptes de la prévôté*, années 1463 et autres années. — 139. Ibidem, ibidem, année 1457. — 140. Lettres du roi, 17 février 1419, relatives à la vente des vivres de Paris. — 141. *Registres du Parlement*, Règlement de police du 22 novembre 1442, 1443. Lettres de Henri VI, 26 décembre 1431, relatives aux vivres de Paris. — 144. Lettres du roi, 17 février 1419, relatives à la vente des vivres à Paris, *Essai sur les monnaies* par Dupré de Saint Maur, sur le prix des choses, année 1492. — 145. Lettres du roi, 17 février 1419, relatives à la vente des vivres à Paris. — 146. « La cour ordonne à tous les boulangers de Paris... que ilz tiennent en leurs fenestres es et poids... afin que chascun acheteur puisse... peser le pain... » Ordonnance du Parlement, Règlement de police, 6 juillet 1511. — 147. *Statuts de l'Université* par Duboulay, années 1453 et suivantes. — 148. *Statuts de Paris* par Félibien et Lobineau, liv. 17, chap. 32. — 149. Je possède un exemplaire de la Confession de frère Olivier Maillard, imprimée à Paris au collège de Narbonne, en l'an mil quatre cens quatre-vingtz vingtiesme jour de novembre. C'est un petit in-18 de 32 feuillets, édition n'existe pas à la Bibliothèque du Roi, et est inconnue aux bibliographes. — 150. Histoire de l'imprimerie et de la librairie, Imprimeurs et libraires de Paris au quinzième siècle.
- . Histoire de l'imprimerie par Lacaille, imprimeurs du quinzième siècle. — 152. Voyez les livres imprimés au quinzième siècle. — 153. Petit in-18 de 13 feuillets, sans pagination, sans réclame, sans titre d'impression, je le crois de la fin du quinzième siècle; il est terminé et finit l'orologe de la passion, imprimé par maître Guillaume de Villelongue, étudiant à Paris, demourant en l'ostel de maître Jean de la Fontaine, devant le collège de Rheims, près Sainte-Genesieve. — 154. Histoire de l'imprimerie par Lacaille, imprimeurs du quinzième siècle. — 155. Ibidem, ibidem, Bibliographie, livres du quinzième siècle. —

Antiquités de Paris par Sauval, liv. 1<sup>re</sup>, chap. 1.  
roi, février 1413, relatives aux échevins de  
art. 176. — 173. « Veu la requeste à nous  
lers de la ville de Paris .. pour faire nourrir  
des Fontaines et autres lieux convenables  
aussi nostre congé du second jour de mai  
vôt de Paris, portant permission de nourrir  
Livre rouge, manuscrit déjà cité. — 176. I  
relatives à la juridiction des échevins de P  
Ibidem, art. 97. — 178. Lettres du roi, s  
chanceliers de Pontoise. C'est la dernière  
ordonnances du Louvre qu'on trouvera dans  
mon devoir de ne pas terminer celle-ci sans  
connaissance à la mémoire des savants édi  
levault, Bréquigny, en la personne de leur  
Pastoret, vice-président de la chambre des  
temps le vœu que la dernière partie de ce  
enfin posée et que ce soit l'auteur de l'  
pose. — 179. Antiquités de Paris par Sa  
année 1494 et autres années. — 180. M  
chap. 43. année 1500. — 181. Ibidem

Félibien et Lobineau, liv. 16, chap. 75. — 193. Ibidem, chap. 45; les de Loisel, avec les notes de Laurière, liv. 2, tit. 2, règle 28 et - 194. Histoire de Charles VII par Jean Chartier, années 1449. — 195. Notes du t. 1<sup>er</sup>, Eplre XCI, note 163. — 196. Traité de l'Eternité par le père Strada. — 197. Antiquités de Paris par Sauval, Compagnie de la prévôté, années 1463, 1471 et autres années; Histoire générale de France, t. 1<sup>er</sup>, liv. 2, chap. 14. — 198. Antiquités de Paris par Sauval, Compagnie de la prévôté, où les maisons sont ordinairement désignées par chiffres. — 199. Ibidem, liv. 2<sup>e</sup>, chap. Voitures et Montures usitées. — 200. Un petit carreau de verre comme la paume à la main se vend 30 ou 40 sous, valeur d'aujourd'hui: voyez la note 210 de l'Artisan. — 201. Chroniques de Jean de Troyes, année 1468. — 202. Les chandeliers étaient encore à un très haut prix: on peut en juger par les notes de l'Artisan, sect. Baunnière de Saint-Marc.

Farce de Pathelin du quinzième siècle :

- « Il m'est souvenu de la fable.
- « Du corbeau qui, etc... »

*Sermones Oliverii Maillard, sermo 28 in sigillis natalitatis Domini.* — Au dict Mathieu Leroux, varlet de guet... Item Luyx solz vint devant Jehan Cabou, barbier, se désespéra en la maison de la rosée et qui feut traisné à la justice et mis à une fourche de bois.... » de recettes et dépense de la ville d'Arras, année 1498, manuscrit inédit.

VOIR XXX. — L'ASTROLOGUE. — 1. Dans les miniatures des manuscrits de la première moitié du quinzième siècle, un grand nombre de personnages du temps sont ainsi coiffés. — 2. Chronique de Jean de Troyes, année 1467. — 3. Journal de Louise de Savoie, mère de François I<sup>er</sup>, 9 octobre, fiançailles de sa fille Marguerite. — 4. Avant la réforme du calendrier, en 1582, l'équinoxe d'automne devait être vers le 21 septembre. — 5. Ancienne rue d'Evreux qui porte encore ce nom. — 6. *Tractatus de figura celi*, imprimé à la suite de l'*Amicus medicorum magistri Petri Ganiveti*, Lyon, 1550. — 7. Traité d'Astrologie, Figures générales. — 8. Voyez la note 30 du Valet. — 9. Almanachs du quinzième siècle. Dans la *Margarita philosophica*, déjà citée, est la représentation d'un zodiaque, entouré des douze signes; une ligne va de celui de l'Ecrevisse à celui de la Vierge. — 10. Recueil des conciles nationaux. Entre autres, celui de Sens, année 1430, et celui d'Angers, année 1448, défendent les charités à l'occasion des secondes nocces.

Horoscope de Luc Gauris, où se trouvent les horoscopes des villes.

Chroniques de Monstrelet, année 1453. — 13. Topographie de Paris par Courtalon, liv. 5, Noms des rues. — 14. Monuments de la France par Montfaucon, gravures représentant les chevaliers français. — 15. *Introductorium ad scientiam astronomie*, imprimé à la suite de l'*Amicus medicorum*, déjà cité; dans la *Margarita philosophica*, lib. 7, *De astronomia*. — 16. Statuts synodaux, de Sens. — 17. *Regulus*, *De divinatione*, lib. 1, Epist. 14. — 18. *Opusculi enarrant*, imprimé à la suite de l'*Amicus medicorum*, cap. 8, *De virtutibus et subtilitatibus inchoandis*; Jours Heureux et Périlleux de l'année, petit volume imprimé en lettres gothiques; almanachs du quinzième siècle. — 19, 20. Traités d'Astrologie, chap. *Deux Maisons*, *Maison sep-*

Histoire du Siège d'Orléans, extraite d'un manuscrit du temps, Orchestre Bayard, 1606, un vol. in-12., p. 113. — 22. Traité d'Astro-



